LA MYTHOLOGIE ET LES FABLES EXPLIQUÉES PAR L'HISTOIRE. PAR M. L'ABBÉ BANIER DE...



LA MYTHOLOGIE ET LES FABLES EXPLIQUÉES PAR L'HISTOIRE.

TOME SECOND.

LA MYTHOLOGIE ET LES FABLES EXPLIQUÉES PAR L'HISTOIRE.

Par M. l'Abbé BANIER *de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres.*

TOME SECOND.

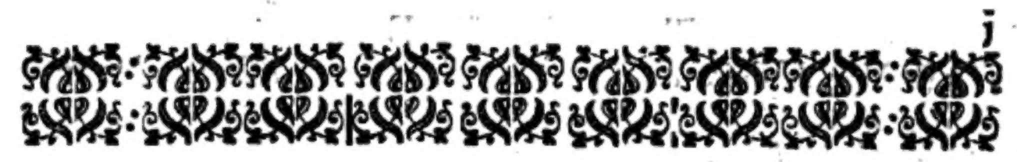


A PARIS,
Chez BRIASSON, Libraire, rue saint Jacques, à la Science.

M. DCCXXXVIII.

AVEC APPROATION ET PRIVILEGE DU ROI.





TABLE

DES LIVRES ET DES CHAPITRES

Qui composent ce second Tome.

Des Dieux des Grecs & des Romains, & des autres Peuples de l'Occident.

PREMIERE PARTIE.

Des Dieux des Grecs & des Romains.

LIVRE PREMIER.

Des Dieux du Ciel. 11.

LIVRE II.

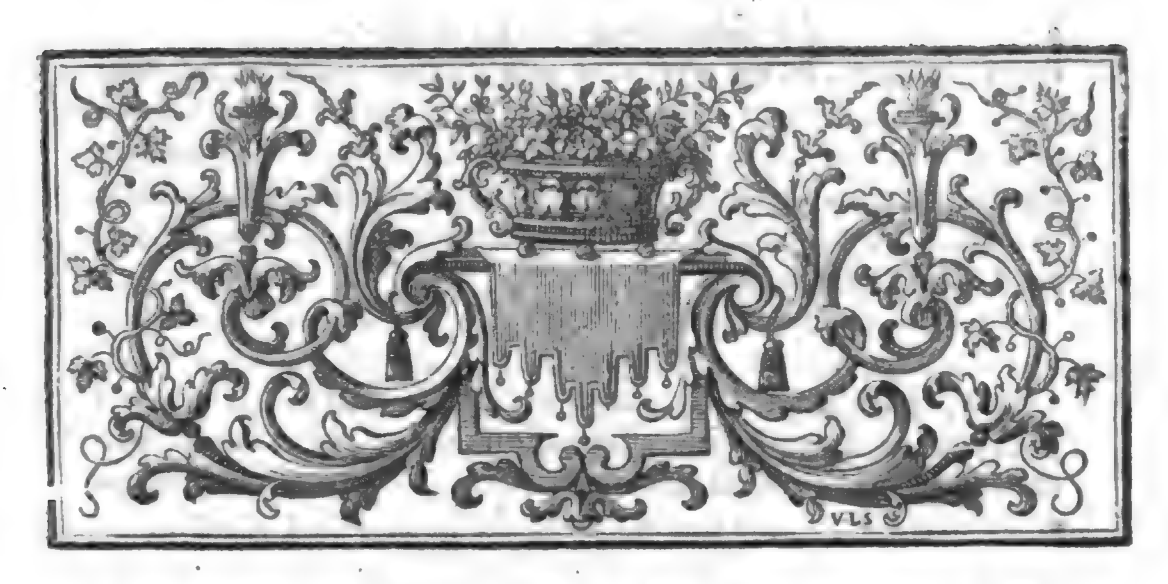
LIVRE III.

LIVRE IV.

LIVRE VII.

Fautes à corriger.

PAGE 41. *ligne* 8. guerres, *lisez* Geants.
Pag. 90. *lign. antepenult.* dit-il, *lis.* disent-ils.
Pag. 94. *lign.* 24. Tith, ou Titæa, *lis.* Tit, ou Titée.
Peg. 97. *lign.* 11. d'autorités, *lis.* d'autorité.
Pag. 140. *lign.* 30. *Epimelius*, lis. *Epidelius.*
Pag. 293. *lign. derniere*, celles, *lis.* ceux.
Pag. 429. *lign.* 29. Egyste, *lis.* Egiste.
Pag. 431. *lign.* 17. Hipolyte, *lis.* Hippolite.
Pag. 610. *lign.* 1. avouons, *lis.* avouer.



LA MYTHOLOGIE
ET
LES FABLES,
EXPLIQUE'ES PAR L'HISTOIRE.

DES DIEUX DES GRECS, DES ROMAINS, & des autres Peuples de l'Occident.

AVANT PROPOS.



PRE's avoir parlé de la Religion des Peuples d'Asie, parmi lesquels commença l'Idolâtrie, il est temps de passer à celle des Peuples de l'Europe où elle pénétra ; & comme les Grecs & les Romains sont ceux où elle fit le plus de progrès, c'est par eux que je dois commencer.

Jamais Religion ne fut chargée d'un plus grand nombre de Dieux que celle de ces deux Peuples, puisqu'outre ceux

des Orientaux, ils en admirent une infinité d'autres qui leur doivent leur origine, & dont on a déja vû les noms dans le Chapitre où j'ai traité du progrès de l'Idolâtrie : mais avant que d'entreprendre l'Histoire de tous ces Dieux, il est nécessaire de faire quelques réflexions, qui ne seront pas inutiles pour la suite de cet Ouvrage.

Qu'une partie de l'Asie mineure, les Isles de l'Archipel & la Grece, ayent été peuplées d'abord par les descendans de Japhet, connu par les Anciens sous le nom d'Iapet, c'est un fait qui n'est pas douteux. Comme j'aurai occasion de m'étendre sur cet article, lorsque je parlerai des differentes Colonies qui arriverent dans la Grece (1), je me contente de le supposer ici comme certain. Mais en quel tems y arriverent les descendans de ce Patriarche, quelle fut la Religion qu'ils y établirent ? Ce sont des questions qu'on ne sçauroit décider aujourd'hui. Il ne nous reste de ces anciens Peuples de la Grece, que des idées vagues & confuses. On sçait seulement par Diodore de Sicile, que les premiers Grecs étoient très-grossiers, qu'ils vivoient sans Loix, sans Police, & presque sans Religion. Errans & vagabonds, ils n'avoient pour demeure que les antres & les forêts, & pour nourriture que le gland, ou pour parler plus juste, quelques fruits sauvages, & des herbes : c'est le portrait qu'en fait cet Auteur (2).

(1) Au commencement du Tome III.

(2) Liv. I.

On conçoit bien que la Religion de ces premiers habitans de la Grece, étoit comme eux très-grossiere, & chargée de peu de cérémonies, & qu'ils ne connoissoient pas dans ces anciens temps, ce grand nombre de Dieux qu'ils adorerent dans la suite. Peut-être même que les premiers qui allerent s'y établir, y porterent la connoissance du vrai Dieu, qui ne fut pas aussi-tôt altérée dans la famille de Japhet, que dans celle de Cham. Ce ne sont là que des conjectures; mais elles ne sont pas dénuées de vraisemblance. Le culte primitif que Noé avoit reçu de ses ancêtres, ne dura pas longtems, & les Auteurs profanes les plus anciens ne nous laissent aucun lieu de douter que les premiers habitans de la Grece & des Isles voisines, ne fussent plongés dans les ténebres de l'Idolâtrie.

Pour avoir une connoiſſance un peu exacte de leur Religion, il faut l'enviſager ſous differentes faces : 1°. Telle qu'elle étoit du temps de ces premiers habitans, ou du moins au temps que les Pelaſges vinrent s'établir dans la Grece. 2°. Par rapport aux changemens qu'y firent les Colonies d'Egypte & de Phenicie : 3°. Eu égard à ceux qu'y purent faire Homere & Heſiode : 4°. Enfin à ceux qui y furent réellement faits, depuis le tems de Pythagore & des Philoſophes Platoniciens, juſqu'au triomphe que remporta ſur elle le Chriſtianiſme.

1°. Nous ſçavons peu de choſes de la Religion des premiers habitans de la Grece. Herodote eſt le ſeul qui nous en ait conſervé quelque connoiſſance. Cet Auteur (1) dit que les Pelaſges qui étoient venus anciennement s'établir dans la Grece, honoroient leurs Dieux ſans les connoître, & ſans leur avoir donné de noms. « Ils leur ſacrifioient, dit-il, & » avant le ſacrifice ils avoient coutume de faire des invoca» tions & des prieres, & ne donnoient aucun nom ni aucun » ſurnom à leurs Dieux, parce qu'ils ne les ſçavoient pas en» core. Au reſte, ils les appelloient du nom général de » Dieux, parce qu'ils croyoient qu'ils gouvernoient & étoient » les maîtres de toutes choſes. Ils ſçurent bien long-temps » après, que les noms des autres Dieux avoient été appor» tés d'Egypte, mais ils n'apprirent que fort tard le nom de » Bacchus.

» Enſuite ils allerent conſulter l'Oracle de Dodone, qu'on » croit être le plus ancien de ceux de la Grece, & qui par » conſéquent en étoit le ſeul en ce temps-là. Les Pelaſges » ayant donc demandé à l'Oracle, s'ils recevroient les noms » des Dieux qui venoient des Barbares, il leur fut répondu » qu'ils les reçuſſent, & qu'ils s'en ſerviſſent. Ainſi ils ſacri» fierent depuis ce temps-là, en invoquant les Dieux par leurs » noms ; & les Grecs enſuite prirent ces mêmes noms des » Pelaſges. Mais de ſçavoir d'où chacun de ces Dieux étoit » venu, s'ils avoient été de tout temps, enfin quelle eſt leur » forme & comment ils ſont faits, c'eſt une choſe qu'on a » ignorée juſqu'ici. »

Le même Auteur avoit dit immédiatement avant les pa-

(1) Liv. II. Chap. 50. & ſuiv.

roles que je viens de rapporter, que les mêmes Pelasges, avant que de venir dans la Grece, où ils se mêlerent avec les Athéniens, avoient demeuré dans l'Isle de Samothrace, & avoient appris à ces Insulaires à honorer les Cabires. « Quiconque, dit-il, a quelque connoissance des cérémonies » de ces Dieux qu'observent aussi les Samothacres, jugera sans » doute qu'ils les avoient apprises des Pelasges; car ce Peu- » ple, qui demeura depuis avec les Athéniens, avoit autre- » fois habité la Samothrace, & les Samothraces en avoient » appris les Orgies. »

Ces mêmes Pelasges, suivant notre Auteur, avoient aussi appris aux Athéniens la maniere obscene dont ils représentoient Mercure ; & ils rendoient de cet usage des raisons mystérieuses qu'Herodote ne nous apprend pas.

Le même Auteur, dans le Livre que je viens de citer, & dont j'ai extrait ces passages, fait encore une remarque au sujet des Pelasges. « Presque tous les noms des Dieux, dit-il, » sont venus d'Egypte dans la Grece. En effet, j'ai trouvé » que la chose étoit ainsi, après m'en être informé, sur ce » que j'avois oui dire qu'on les tenoit des Barbares. Pour » moi je crois qu'ils sont venus véritablement d'Egypte : mais » si l'on n'y trouve point les noms de Neptune, ni de Castor, » ni de Vesta, ou de Themis, ni des Graces, ni des Nereï- » des, ni des autres Dieux, je répondrai ce que répondent » les Egyptiens, qu'ils n'ont jamais oui parler d'eux. Aussi me » semble-t-il que ces Dieux ont pris leurs noms des Pelasges, » si l'on en excepte Neptune, dont ils ont pris le nom des » Libyens ; car il n'y avoit autrefois que les Libyens qui con- » nussent Neptune, qu'ils ont de tout temps en vénération. »

Voilà donc les anciens Pelasges instruits par les Barbares, des noms qu'ils devoient donner aux Dieux ; qui instruisent à leur tour la Grece, alors très-ignorante, & qui lui apprennent les noms de ces mêmes Dieux, & les mysteres des Cabires, qu'ils avoient auparavant enseignés aux Samothraces. C'est là tout ce qu'on sçait de la Religion de la Grece, au temps de l'arrivée des Pelasges, & de leur établissement à Athenes.

2°. Le second article que nous devons examiner, sçavoir, quels changemens les Colonies causerent dans l'ancienne Religion de la Grece, est déja décidé par le même Auteur, comme on vient de le voir, puisqu'il assûre que tous les Dieux qu'on y adoroit, si on en excepte ceux que nous avons nommés après lui, étoient venus d'Egypte. Les Colonies qui en porterent la connoissance dans la Grece, n'arriverent pas dans le même temps, ainsi que nous le dirons dans le troisiéme Tome, & par conséquent les changemens arrivés dans la Religion des Grecs, furent successifs, & ne se firent que dans differens siecles. Herodote (1) qui paroît avoir examiné avec soin l'article que je discute, après les exceptions dont j'ai parlé, conclut qu'excepté les Dieux qu'il a nommés, tous les autres étoient venus d'Egypte dans la Grece.

(1) Loc. cit.

Cet Auteur entre ensuite dans quelque détail au sujet de Bacchus, dont le culte fut porté dans la Béotie par Cadmus & Melampus. « C'est lui en effet (il parle de Melampus, fils » d'Amythaon) qui a fait connoître aux Grecs le nom de Bac- » chus, & qui leur a enseigné les cérémonies des sacrifices » qu'on lui offroit, & à faire la représentation de ce Dieu. » Veritablement il ne leur a pas expliqué tout le reste de ce » mystere; mais les Sages qui sont venus après lui, en ont » donné plus de connoissance. Melampus a donc inventé cette » représentation de Bacchus, & les Grecs qui en ont été » instruits, font suivant ses préceptes toutes les choses qu'on » leur voit faire. Pour moi j'estime donc que Melampus étoit » un homme sçavant, qui s'étoit instruit dans l'art de la Di- » vination, & qu'il enseigna aux Grecs plusieurs choses qu'il » avoit apprises lui-même des Egyptiens, & sur-tout le sa- » crifice de Bacchus, en y apportant toutefois quelque chan- » gement: car je ne voudrois pas assûrer que tout ce qu'on » fait en Egypte à la fête de ce Dieu, fût semblable aux cé- » rémonies qu'on y observe parmi les Grecs. Je ne dirai pas » non plus que ce sont les Egyptiens qui ont emprunté des » Grecs, ou cette cérémonie, ou toute autre chose que ce » soit, mais plutôt il me semble que Melampus a appris tout » ce qui concerne le culte de Bacchus, de Cadmus & des

» autres Tyriens qui vinrent avec lui de la Phenicie, dans le » pays qu'on appelle aujourd'hui la Béotie ».

Voilà donc le culte de Bacchus, ou Dionysius, introduit dans la Grece par Cadmus & par Melampus. On sçait aussi par d'autres Auteurs que Cecrops avoit porté à Athenes, où il s'établit, le culte de Minerve, honorée dans la ville de Saïs, d'où il étoit parti. Le même Prince, si nous en croyons Pausanias (1), regla le culte des Dieux & les cérémonies de la Religion, avec beaucoup de sagesse. Il fut le premier qui appella Jupiter le Dieu suprême, ou plutôt, le très-haut (2). Il défendit que l'on sacrifiât aux Dieux rien qui fût animé, & regla les cérémonies du mariage.

(1) In Arcad.

(2) Ὕψιστος.

On ne sçait rien d'aussi certain, des changemens que purent faire dans l'ancienne Religion des Grecs, les autres chefs de Colonies; mais il n'est nullement douteux qu'Inachus, qui y conduisit la premiere de toutes, Danaüs & les autres, n'y ayent aussi apporté la connoissance & le culte de leurs Dieux. Des chefs de Colonies, pour changer de pays, ne changent pas pour cela de Religion; & lorsqu'ils deviennent les maîtres des contrées où ils vont s'établir, ils cherchent le moyen d'y faire connoître & honorer leurs Dieux. Que s'ils trouvent quelque résistance à y faire recevoir un culte nouveau, comme il arriva à Cadmus, qui voulant introduire celui de Bacchus dans la Béotie, fit naître cette guerre qui coûta la vie à Penthée, & qui l'obligea lui-même à se retirer dans l'Illyrie, ils cherchent du moins des temperamens pour ajuster leur Religion avec celle du pays, jusqu'à ce que devenus les maîtres, ils la rendent la dominante.

Il n'est donc nullement douteux que les Colonies d'Egypte & de Phenicie, n'ayent causé de grands changemens dans l'ancienne Religion de la Grece. Je parle ici des temps qui ont précedé la guerre de Troye, n'ayant pas dessein d'examiner presentement ceux qu'y apporta dans des temps posterieurs à cet événement, l'introduction de plusieurs autres Dieux, que differentes conjonctures firent connoître aux Grecs.

3°. Le troisiéme temps que je considere dans la Religion des Grecs, regarde celui où vécurent Homere & Hesiode, les-

quels, selon Herodote, firent des Théogonies : mais cet article se trouve suffisamment expliqué dans ce que j'ai dit au sujet de la Théogonie des Grecs, où j'ai prouvé que ces deux Poëtes n'avoient point inventé les Fables & les Dieux dont ils font mention, & qu'ils n'avoient fait que suivre la Religion établie de leur temps (1). Il me paroît même qu'Herodote ne s'exprime pas nettement, en disant que ces deux Poëtes avoient fait des Théogonies. Cela est exactement vrai d'Hesiode ; pour Homere, il n'y a nulle apparence qu'il ait voulu réduire en systême ce que les Grecs pensoient de leurs Dieux, s'étant contenté de les nommer & de les employer suivant que la constitution de ses Poëmes le lui permettoit. Mais quoique ces deux fameux Poëtes n'ayent pas inventé les Dieux dont ils parlent, il est certain qu'ils les firent connoître plus généralement qu'ils ne l'étoient, & qu'ils donnerent lieu, surtout Homere, à en faire augmenter le culte, par le soin qu'il avoit pris de faire intervenir ces Dieux dans toute occasion, & de leur donner des intérêts vifs & empressés pour ce qui regarde les hommes : ce qui portoit naturellement à les craindre, & à chercher à les appaiser, lorsqu'on pouvoit les croire irrités.

(1) Voyez l'article de la Théogonie des Grecs.

4°. Le quatriéme temps regarde les Philosophes Pythagoriciens & Platoniciens, qui pour rendre supportable le systême de la Théologie Grecque, y introduisirent ces allégories ingénieuses, qui en diminuoient l'absurdité ; ce qu'ils croyoient surtout devoir leur réussir dans les premiers siécles du Christianisme, où les Peres de l'Eglise attaquoient le Paganisme avec tant de force. Ces Philosophes firent en effet de grands changemens dans la Religion reçue de leur temps : mais ce que j'ai dit sur ce sujet, au commencement de cet Ouvrage, & en particulier dans les Réflexions générales qu'on trouve à la fin du quatriéme Livre, suffit pour éclaircir cet article.

Outre ces changemens survenus en differens temps au systême de la Religion des Grecs, il en arriva plusieurs autres, dont je vais examiner les deux principaux. Le premier, c'est qu'en recevant les Dieux étrangers, les Grecs leur donnoient d'autres noms, ainsi que je l'ai déja insinué dans le premier Chapitre, qui sert d'introduction à la Mythologie. D'anciens

Auteurs nous ont heureusement avertis de ces changemens : sans cela, pourrions-nous aujourd'hui connoître l'origine de ces Dieux ? Nous sçavons par Herodote, que l'Apollon des Grecs étoit l'Orus des Egyptiens ; Bacchus, ou Dionysius, leur Osiris ; Hermès, ou Mercure, le Thaut, ou Thot ; Pan, leur Mendès ; Diane, leur Bubaste ; Demeter, leur Isis ; Zeus ou Jupiter, leur Ammon ; Venus ou Aphrodite, leur Astarté. Platon nous apprend que Minerve étoit leur Neit : selon Sanchoniathon, leur Pluton, ou Dis, étoit le Mouth des Pheniciens ; si l'on n'aime mieux dire qu'il étoit l'Ephaistos des Egyptiens.

Ces changemens de noms étoient ordinaires dans les Apothéoses, qui donnerent tant de nouveaux Dieux aux Grecs & aux Romains. Les Grecs ne se contentoient pas de changer les noms des Dieux qu'ils recevoient d'Egypte & de Phenicie, ils en changeoient aussi les fonctions, leur donnoient un autre rang que celui qu'ils tenoient dans la Theologie des peuples de l'Orient, & en formoient des généalogies de leur façon. Je pourrois en rapporter plusieurs exemples, mais je me contenterai de ceux de Vulcain & de Minerve. Nous apprenons d'Herodote, que Vulcain tenoit le premier rang parmi les Dieux d'Egypte : les Grecs en firent un fils de Jupiter & de Junon, qui chassé du ciel à cause de sa difformité, se cassa la jambe en tombant, & fut obligé pour gagner sa vie d'exercer dans l'Isle de Lemnos, l'emploi de Forgeron. En Egypte il étoit mari de Minerve ; en Grece on lui donna pour femme Venus, pendant que Minerve y fut regardée comme une Déesse vierge. En Egypte, il avoit part au gouvernement du monde ; dans la Grece, il ne dominoit que sur les Forgerons.

2°. J'attribue aux Poëtes postérieurs à Homere & à Hesiode, le second changement arrivé dans la Théologie des Grecs ; & il faut se rappeller ici cette source des Fables, où j'ai prouvé qu'ils en avoient introduit un grand nombre qu'on ne connoissoit pas avant eux. Comme le caractere de la Poësie est de tout oser (1), les Poëtes changerent à leur gré les circonstances des Fables, presque toutes liées à la Religion, en inventerent

(1) Horat. de Art. Poët.

inventerent de nouvelles, donnerent aux Dieux de nouveaux attributs, en raconterent des avantures inconnues jufqu'à leur temps; & par le trop grand penchant qu'on eut à les croire, le fyftême de la Religion dominante fe trouva chargé d'une infinité d'articles nouveaux. Les exemples de ces changemens que je donnerai dans la fuite de cette Mythologie, juftifieront ce que j'ai avancé dans une autre occafion, que pour bien expliquer les Fables, il faut les prendre dans les Poëtes les plus anciens. Mais un changement bien confidérable & le moins connu de tous, eft celui qui dut arriver lorfque les Grecs cefferent de rendre aux Aftres un culte religieux. Quoiqu'on ignore l'hiftoire de cette ceffation, elle n'en eft pas moins réelle. Nous avons prouvé dans le Livre III. fur l'autorité de Platon, que les Grecs à l'exemple des autres Nations honoroient les Aftres & les Planetes; & dès le temps de ce Philofophe, ce culte étoit entierement aboli dans la Grece. Platon fe plaint même de ce qu'il ne fubfiftoit plus, & il paroît qu'il auroit fouhaité qu'il eût fubfifté toujours.

Voici comme je crois que la chofe peut être arrivée. Les Egyptiens qui honoroient auffi les Aftres dès l'Antiquité la plus reculée, ayant mis quelques uns de leurs Rois au rang des Dieux, publierent, comme nous l'avons déja dit ailleurs, que leurs ames étoient allé les habiter dans le ciel, ou pour parler plus jufte, dans quelques unes des Planetes; comme, par exemple, celle d'Ofiris dans le Soleil, & celle d'Ifis dans la Lune. Dès-lors ils adrefferent également leur culte à la Planete & au Heros qui l'habitoit. Cecrops qui fit tant de changemens dans la Religion des Grecs, leur enfeigna apparemment ce point de Theologie, & je ne doute pas que ces mêmes Grecs qui rendoient un culte religieux aux Planetes, par exemple à celle de Saturne, ou de Jupiter, ne l'ayent confondu avec celui des deux Princes de même nom. Puis oubliant bientôt le Dieu phyfique & naturel, ils n'adrefferent plus leurs vœux qu'aux Dieux animés, & cela dans des temps fi reculés, qu'il ne paroît pas qu'il reftât aucun veftige de l'ancien culte, du vivant de Pythagore. De tous ces changemens fe forma une nouvelle Religion, dont l'Hiftoire

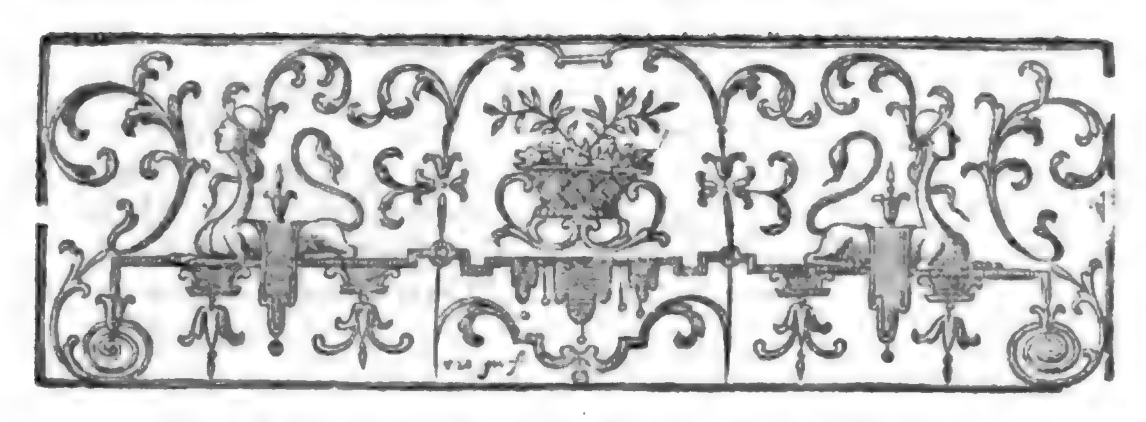
sera la matiere de ce volume. Ainsi après avoir développé dans le premier la Mythologie des Orientaux, je vais exposer celle des Grecs, des Romains & de quelques autres peuples d'Europe, qui en est si differente, qu'on ne peut presque pas s'imaginer que l'une soit tirée de l'autre. Voici dans quel ordre je traiterai les matieres qui entrent dans ce Volume. Je le divise en deux Parties. Je parlerai dans la premiere des Dieux des Grecs & des Romains, & dans la seconde de ceux des autres Nations de l'Europe.

PREMIERE PARTIE.

Des Dieux des Grecs & des Romains.

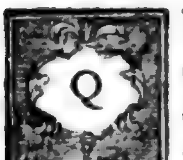
ICI s'ouvre une vaste carriere, & bien difficile à parcourir. Les Grecs ont mêlé tant de fables dans l'Histoire de leurs Dieux, ils ont tellement défiguré les traditions Orientales, ils ont débité tant de choses qui se détruisent les unes les autres, qu'il est bien mal-aisé de donner une idée nette de ce qu'ils pensoient de leurs Dieux. Tantôt ce sont des Estres physiques, les Astres, les Elemens; tantôt des Personnages réels qui ont véritablement existé: souvent le même Dieu est l'un & l'autre. Ici ce sont des générations métaphoriques, là des générations véritables. Tâchons de développer le mieux qu'il sera possible une matiere si obscure.

Comme parmi les différentes divisions des Dieux du Paganisme, celle qui les partage en Dieux du Ciel, en Dieux de la Mer, & en Dieux de la Terre & des Enfers, est la plus naturelle; c'est celle que je suivrai, en y ajoutant une derniere classe de Divinités subalternes, sur le séjour desquelles les Payens n'avoient pas une idée bien nette.



LIVRE PREMIER.

Des Dieux du Ciel.



UOIQU'A parler exactement l'Amour fût le premier des Dieux, puisque Sanchoniathon & Hesiode le font paroître dès la premiere génération ; cependant comme ce n'étoit qu'une Divinité purement naturelle, c'est-à-dire, l'union des corps confondus dans le chaos, d'où sortirent toutes les productions de la nature ; & que mon dessein n'est pas de m'étendre beaucoup sur les Dieux naturels, mais seulement sur ceux qu'on appelle animés, je commence, à l'imitation des Poëtes, par Jupiter, regardé par les Grecs & les Romains comme le plus grand des Dieux, & comme le maitre du Ciel & de la Terre: *Ab Jove principium*, ainsi que le dit Virgile, après le Poëte Aratus.

CHAPITRE PREMIER.

Histoire de Jupiter & de ses Ancêtres.

ON EST justement effrayé lorsqu'on approfondit l'idée que les Payens s'étoient formée de ce Dieu.

Les Philosophes, comme on le voit en plusieurs endroits des Entretiens de Ciceron sur la nature des Dieux, ne le prennent que pour l'Air le plus pur, ou l'Æther; & Junon son épouse, pour l'Air grossier qui nous environne. Ceux qui le regardoient comme un Dieu animé, ou comme un de ces

hommes à qui des actions brillantes, & des inventions utiles avoient mérité les honneurs divins ; après l'avoir consideré comme le maître absolu des Hommes & des Dieux ; comme un Dieu tout-puissant, qui du seul mouvement d'un de ses sourcils faisoit trembler l'Olympe, le dégradent ensuite en lui attribuant les actions les plus indignes, & les crimes les plus honteux : c'est selon eux, un adultere, un incestueux, fils ingrat, mari infidele, colere, emporté, vindicatif. Quelle idée avoient donc de la Divinité les Grecs & les Romains, si vantés pour la délicatesse de leur esprit ? Ce n'étoient, dira-t'on, que les Poëtes qui ont donné cette idée de leur Jupiter ; mais où l'avoient-ils prise, eux, si ce n'est, comme on l'a prouvé ailleurs, dans la Theologie de leur temps ? Mais ce qui répand encore une grande obscurité sur l'Histoire de ce Dieu, c'est qu'il y en a eu plusieurs du même nom, & qu'on a chargé l'histoire du plus connu, c'est-à-dire, de celui qui avoit été Roi de Crete, des avantures des autres.

Les Anciens même ne conviennent pas du nombre de ceux qui avoient porté le nom de Jupiter. Diodore (1) de Sicile, n'en reconnoît que deux. L'un, & en même-tems le plus ancien, étoit ce Prince Atlantide dont j'ai parlé dans la Theogonie (2) des Peuples de ce nom. L'autre qui étoit son neveu, & qui devint beaucoup plus célébre que son oncle, étoit Roi de Crete, & étendit les limites de son Empire jusqu'aux extrémités de l'Europe & de l'Afrique.

(1) L. 1.

(2) T. 1. l. 2.

Cicéron (3) en admet trois. « Ceux qu'on appelle Theologiens, dit-il, content trois Jupiter. Il y en a deux d'Arcadie, l'un fils de l'Æther, & pere de Proserpine, & de Bacchus : l'autre fils du Ciel, & pere de Minerve, laquelle, dit-on, a inventé la guerre & y préside. Un troisiéme né de Saturne, dans l'Isle de Crete, où l'on fait voir son tombeau. »

(3) De nat. Deor. l. 3.

Surquoi nous devons remarquer en passant, que parmi les deux Jupiter d'Arcadie, il y en avoit un qui étoit très-ancien. Né de parens obscurs, il s'éleva, se fit connoître par ses talens, & par le soin qu'il prit de polir l'esprit des Arcadiens, qui menoient alors une vie sauvage, vivant dans leurs

forêts, uniquement occupés de la chasse. Ce Jupiter leur donna des Loix, regla l'état des mariages, leur apprit à honorer les Dieux, & établit des Prêtres pour avoir soin de leur culte. Les Arcadiens pleins de reconnoissance, pour les bienfaits qu'ils venoient de recevoir, le mirent lui-même au nombre des Dieux; & pour cacher autant qu'ils pourroient son origine, ils publierent qu'il étoit fils de l'Æther, c'est-à-dire, du Ciel.

Mais ce n'étoient pas là les plus anciens de ceux qui avoient porté le nom de Jupiter; le premier de tous est sans doute le Jupiter Ammon des Libyens, puisque vraisemblablement c'étoit Cham que son fils Misraim, ou Mestraim, mit au rang des Dieux. On sçait, & nous l'avons dit dans le premier Volume, que ce Patriarche & sa famille allerent s'établir en Egypte, que l'Ecriture Sainte nomme la Terre de Mestraim, ou d'Ammon, *No-Ammon*. Le Jupiter Serapis, adoré dans le même pays, est aussi très-ancien, comme nous l'avons prouvé dans l'histoire des Dieux d'Egypte, contre ceux qui prétendoient qu'il n'y avoit été connu que du temps des Ptolemées.

On peut mettre dans le même rang Jupiter Belus, dont nous avons aussi parlé à l'occasion du Temple qu'il avoit à Babylone, lequel selon Herodote, étoit le Jupiter des Assyriens (1). Le Ciel, suivant le même Auteur, étoit le Jupiter des anciens Perses, (2) en quoi ils ne s'accordoient pas avec les Grecs, qui reconnoissoient le Ciel ou Uranus, pour le grand pere de leur Jupiter.

(1) Liv. 1. chap. 181.

(2) Liv. 1. ch. 13.

Le Jupiter de Thebes en Egypte, peut encore être mis au nombre des plus anciens, puisqu'au rapport du même Historien, ce fut une Prêtresse de ce Dieu qui établit le premier Oracle de la Grece. Mais quel étoit ce Jupiter? Etoit-ce Ammon dont l'une des Prêtresses établit aussi l'Oracle dans la Libye; ou Osiris? C'est ce que l'histoire ne dit pas.

Les Scythes (3) avoient aussi leur Jupiter, qu'ils appelloient Pappée, & dont la Terre étoit la femme; & dès-là il paroît qu'ils en avoient pris l'idée des Perses, & qu'il étoit le même que le Ciel.

(3) Herod. liv. 4. ch. 57.

Les Ethiopiens nommoient ce Dieu Aſſabinus, & les Gaulois, ſans parler des autres peuples, Taranus. Nous avons un paſſage de Nonnus qui nous apprend la plûpart de ces noms différens de Jupiter. *Ce Dieu*, dit-il, *eſt appellé Belus ſur l'Euphrate, Ammon dans les ſables de la Libye : on le ſurnomme Apis au bas du Nil, Chronos chez les Arabes, & Zeus chez les Aſſyriens.*

Nous ne prétendons pas donner une liſte complette de tous ceux qui ont porté ce nom, puiſque ſelon Varron, & Euſebe après lui, on pouvoit en compter juſqu'à trois cent; ce qui n'eſt pas difficile à croire, les Anciens nous apprenant que dans les premiers temps la plûpart des Rois prenoient cet auguſte nom; enſorte qu'on ne connoît point de ſiécle avant la priſe de Troye, temps auquel cet uſage ceſſa, où l'on ne trouve un ou pluſieurs Jupiter. De-là vient que tant de peuples differens ſe vantoient que c'étoit parmi eux que Jupiter étoit né, & qu'on montroit pluſieurs monumens qui l'atteſtoient, ainſi que nous le dirons dans la ſuite.

Mais ce qui prouve encore la pluralité des perſonnes qui ont porté le nom de Jupiter, c'eſt que les galanteries qu'on met ſur le compte de celui de Crete, ne ſçauroient convenir à la même perſonne. Les Poëtes les font durer quatre cens ans; car il n'y a pas moins d'intervalle entre la premiere & la derniere des avantures amoureuſes qu'ils en racontent, après quoi ils les font diſparoître abſolument; ſurquoi Seneque raille agréablement (*a*). Diodore de Sicile fait durer ces galanteries ſeize générations, qui font plus de cinq cens ans. Il eſt vrai que nous ne ſçavons pas aſſez l'hiſtoire de ces vieilles avantures pour pouvoir exactement les rapporter à chacun de ces Jupiters; mais ce que nous en ſçavons ſuffit pour prouver qu'elles ne regardent pas la même perſonne. En effet, l'avanture de Niobé fille de Phoronée, doit regarder Jupiter Apis Roi d'Argos, petit-fils d'Inachus, qui vivoit près de dix-huit cens ans avant Jeſus-Chriſt, Celui

(a) *Quid ergo eſt, inquit, quare ſalaciſſimus Jupiter deſierit liberos tollere, utrum ſexagenarius factus eſt, & illi Papia lex fibulam impoſuit? An impetravit jus trium liberorum? An tandem illi venit in mentem, ab alio expectes, alteri quod feceris: & timet ne quis ſibi faciat, quod ipſe Saturno?* Lact. liv. 1. 16.

qui enleva Europe est Jupiter Asterius Roi de Crete, qui regnoit vers le temps de Cadmus, environ l'an 1400. avant la même Ere; il fut pere de Minos premier du nom. Celui qui, selon Diodore de Sicile, eut d'Electre fille d'Atlas, Dardanus, Jasion & Harmonie, devoit vivre environ 150. ans avant la guerre de Troye, comme nous le dirons dans le Tome troisiéme en parlant des ancêtres de Priam. Celui qui entra dans la Tour de Danaé, qui devint mere de Persée, c'est le Jupiter Prœtus, oncle de cette Princesse, qui vivoit 50. ou 60. ans après Asterius. Celui qui enleva Ganymede, est Jupiter Tantale, qui regnoit l'an 1320. avant Jesus-Christ. Celui qui fut pere d'Hercule, quel qu'il soit, vivoit 60. ou 80. ans avant la prise de Troye. Enfin celui qui eut de Leda, femme de Tyndare Roi de Sparte, les deux Dioscures Castor & Pollux, n'étoit pas fort éloigné de cette même époque (*a*). Souvent même c'étoient les Prêtres de ce Dieu qui séduisoient les femmes dont ils étoient amoureux: ainsi quoique le vrai Jupiter eût eu un grand nombre d'enfans, ayant eu plusieurs femmes & plusieurs maîtresses, comme on le dira dans la suite, on ne doit pas mettre sur son compte tous les enfans dont on dit qu'il étoit le pere.

Cela supposé, je partagerai en cinq articles tout ce qui regarde l'histoire de Jupiter. Dans le premier, je rapporterai la maniere la plus ordinaire dont on raconte son histoire. Dans le second, je traiterai de la tradition que Diodore de Sicile & quelques autres ont suivie. Dans le troisiéme, j'expliquerai les Fables qui se trouvent mêlées dans ces deux traditions, & je m'étendrai surtout, sur celle des Géans & des Titans. Dans le quatriéme, je rapporte & j'explique les differens noms qu'on a donnés à Jupiter; & dans le cinquiéme, les manieres différentes dont on le representoit, & quel étoit le culte qu'on lui rendoit.

(*a*) On mettra plus exactement ces dates dans le Tome III. mais ici plus de précision n'étoit pas nécessaire.

ARTICLE I.

Histoire de Jupiter, suivant l'opinion la plus ordinaire.

PRESQUE toute l'Antiquité convient qu'il étoit fils de Saturne & de Rhea. Un Oracle que le Ciel & la Terre avoient rendu, selon Apollodore (1), ayant prédit à son pere qu'un de ses enfans lui raviroit la vie & la couronne; ou, selon d'autres Auteurs, par la suite d'une convention faite avec Titan son frere aîné, qui lui avoit cedé l'Empire, mais à condition qu'il feroit perir tous ses enfans mâles, afin que la succession pût revenir un jour à la branche aînée, il les dévoroit, c'est-à-dire, il leur ôtoit la vie à mesure qu'ils venoient au monde. Déja Vesta sa fille aînée, Cerès, Junon, Pluton & Neptune, avoient été dévorés, lorsque Rhea se sentant grosse, & voulant sauver son enfant, alla faire un voyage dans l'Isle de Crete (2), où s'étant cachée dans un antre qu'on appelloit Dicté, elle accoucha de Jupiter qu'elle fit nourrir par deux Nymphes du pays, nommées Adrasté & Ida, qu'on appelloit les Melisses.

(1) Liv. I.

(2) Apollod. Liv. I.

Apollodore (3) ajoute que Rhea recommanda l'enfance de Jupiter aux Curetes (4), lesquels dansant autour de l'antre Dicté, faisoient en frappant leurs boucliers avec leurs lances, un assez grand bruit, pour qu'on ne pût entendre les cris de l'enfant. Cependant cette Déesse pour tromper son mari, qui avoit appris qu'elle étoit accouchée, lui fit avaler une pierre qu'elle avoit emmaillotée, comme si ç'eût été son enfant. Quand il fut devenu grand, il s'associa, dit Apollodore, (5) avec Metis (*a*), dont le nom veut dire *la Providence*, ce qui signifie qu'il marqua beaucoup de prudence dans le reste des actions de sa vie. Ce fut d'abord par le conseil de cette Metis, qu'il fit prendre à son pere Saturne un breuvage qui lui fit vomir, premierement la pierre qu'il avoit avalée, & ensuite tous ses enfans qu'il avoit dévorés. Comme parmi ses enfans étoient Pluton & Neptune, Jupiter se joignit à eux, déclara la guerre à son pere & aux Titans ses parens. Après

(3) Liv. I.

(4) Ou Dactyles du mont Ida.

(5) Liv. I.

(*a*) Les Poëtes ont personifié cette Vertu, & ont dit qu'elle étoit fille de l'Ocean.

que

que cette guerre eut duré dix ans, la Terre prédit à Jupiter qu'il remporteroit une victoire complette sur ses ennemis, s'il pouvoit délivrer ceux des Titans que son pere tenoit enfermés dans le Tartare, & les engager à combattre pour lui. Il l'entreprit, & ayant tué Campé qui les gardoit, il les délivra de leur prison. Dans ces entrefaites les Cyclopes donnerent à Jupiter la foudre, qui a été depuis ce temps-là son symbole le plus ordinaire, à Pluton un casque, & à Neptune le Trident. Avec ces armes ils vainquirent Saturne; & après que Jupiter l'eut traité précisement de la même maniere qu'il avoit traité lui-même son pere Uranus, il le précipita avec les Titans dans le fond du Tartare, sous la garde des Hecatonchires, c'est-à-dire, des Geans qui avoient cent mains. Ce fut après cette victoire que les trois freres se voyant maîtres du monde, le partagerent entr'eux. Jupiter eut pour sa part le Ciel, Neptune la Mer, & Pluton les Enfers. Xenophon (1) met Chiron au nombre des freres de Jupiter, puisqu'il étoit fils comme lui de Saturne, mais d'une autre mere, qu'il appelle Naïs, & Pline & Ovide Phillyre; mais il n'en est parlé ni dans ce partage ni dans cette guerre.

(1) De Venat. p. 973.

Cependant les Geans, qu'il faut bien distinguer des Titans, comme on le prouvera dans la suite, resolus de détrôner Jupiter, entreprirent de l'assiéger jusques dans le Ciel, ou l'Olympe, & entasserent pour cela le mont Ossa sur le Pelion. Jupiter effrayé à la vûe de ces ennemis, appella tous les Dieux & toutes les Déesses à son secours : & comme la Déesse Styx, fille de l'Ocean & de Tethys, fut la premiere qui y arriva avec ses enfans, la Victoire, la Puissance, l'Emulation & la Force, Jupiter lui en sçut si bon gré, qu'il ordonna dès-lors que le serment qu'on feroit en son nom, seroit de tous les sermens le plus inviolable. (*a*)

Voilà de quelle maniere on raconte après Hesiode, (2) cette entreprise des Geants; mais Apollodore (3) qui avoit apparemment compilé quelque vieille chronique, entre dans un détail que je ne dois pas omettre. Ces Geants, dit-il, enfans du Ciel & de la Terre, étoient d'une taille monstrueuse,

(2) Theog.

(3) Liv. 1.

(*a*) Voyez ci-après l'histoire des Dieux de l'Enfer.

& d'une force proportionnée à cette prodigieuse hauteur. Ils avoient le regard farouche & effrayant, de longs cheveux, une grande barbe, & paroissoient avoir des jambes & des pieds de serpens. Leur demeure ordinaire étoit aux Champs Phlegréens, ou selon d'autres, auprès de Pallene. Dans l'assaut qu'ils donnerent au Ciel, ils lançoient des rochers, des chênes, & d'autres arbres enflammés. Les plus redoutables d'entr'eux étoient Porphyrion, & Alcyonée. Celui-ci devoit être immortel tant qu'il demeureroit dans le lieu de sa naissance. Ce Geant s'étoit déja distingué par d'autres entreprises, & on croit que c'étoit lui qui avoit amené d'Erythie les bœufs du Soleil.

Ce qui effrayoit le plus Jupiter, c'est qu'il y avoit une tradition qui portoit que les Geans étoient invincibles, & qu'aucun des Dieux ne pouvoit leur ôter la vie, à moins qu'ils n'appellassent quelque mortel à leur secours. Jupiter ayant défendu à l'Aurore, à la Lune, & au Soleil de découvrir ses desseins, devança la Terre qui cherchoit à secourir ses enfans; & par l'avis de Pallas, fit venir Hercule pour combattre avec lui. Ce Heros à coups de fléches terrassa plusieurs fois le redoutable Alcyonée; mais, comme un autre Antée, dès qu'il touchoit la Terre, il prenoit de nouvelles forces, & se relevoit. Pallas le saisissant au milieu du corps, le porta au-dessus du cercle de la Lune, où il expira.

Cependant Porphyrion attaquoit en même temps Hercule & Junon, lorsque pour le vaincre avec plus de facilité, Jupiter usa d'un stratagéme, dont peu de maris s'aviseroient. Il lui inspira de tendres sentimens pour la Déesse, & il en devint dans l'instant si éperdûment amoureux, qu'il alloit lui faire violence, lorsqu'Hercule à coups de fléches, & Jupiter avec sa foudre lui ôterent la vie.

Ephialte & Otus son frere, (a) fils de Neptune & d'Iphimedie femme du Geant Aloüs, & qui pour cela sont nommés les Aloïdes, étoient deux Geants redoutables. Ils en

(a) Je parlerai plus au long de ces deux Geans dans l'histoire de Mars, & dans l'article des Enfers.

vouloient sur tout au Dieu de la guerre ; mais le premier eut l'œil gauche crevé par les traits d'Apollon, & le droit, par les fléches d'Hercule, & fut ainsi mis hors de combat. Eurytus qui attaqua ce Heros, fut tué avec une branche de chêne, pendant qu'Hecate, ou plûtôt Vulcain terrassa Clytius avec une masse de fer rouge. Encelade voyant les Dieux victorieux, prenoit la fuite, mais Minerve l'arrêta en lui opposant l'Isle de Sicile. Polybotes poursuivi par Neptune, fuyant à travers les flots de la mer, arriva à l'Isle de Cos, mais ce Dieu ayant arraché une partie de cette Isle, en couvrit le corps de ce Geant, d'où fut formée l'Isle Nisyros. Minerve de son côté ayant vaincu le Geant Pallas, l'écorcha, & s'arma de sa peau. Mercure qui avoit pris le casque de Pluton, tua le Geant Hippolytus, & Diane celui qui s'appelloit Gration. Les Parques ôterent la vie à Agrius & à Thaon. La Terre irritée de cette victoire, fit un dernier effort, & fit sortir de son sein le redoutable Typhon, qui seul donna plus de peine aux Dieux que tous les autres Geants ensemble. (*a*)

Après la défaite des Titans & des Geans, Jupiter ne songea plus qu'à rendre ses sujets heureux. Suivant Hesiode il fut marié sept fois, & il épousa successivement Metis, Themis, Eurynomé, Cerès, Mnemosyne, Latone, & Junon qui paroît avoir été la derniere de ses femmes. Ce n'est pas que les Mythologues soient d'accord sur cet article, puisqu'il y en a qui soutiennent qu'il n'épousa Metis que parce que Junon étoit stérile. Quoi qu'il en soit, il eut de ses femmes & de ses Maîtresses un grand nombre d'enfans ; & je me dispenserois volontiers de les nommer, puisque, comme on l'a déja dit, ils n'appartiennent pas tous au même Jupiter ; mais comme ils ont été tous, ou presque tous, mis au rang des Dieux ou des demi-Dieux, & que j'aurai occasion d'en parler dans la suite, il est nécessaire de faire connoître d'un coup d'œil leur origine. Comme pour réussir dans ses galanteries il fit jouer plusieurs intrigues, c'est ce qui donna lieu à tant de métamorphoses dont parlent les Poëtes, & au sujet desquelles

(*a*) Voyez ce qui a été dit de ce Geant dans le Livre 6.

je renvoye le Lecteur à la derniere source des Fables, où j'en ai donné l'explication.

Métamorphosé en Cygne il eut Castor & Pollux de Leda femme de Tyndare Roi de Sparte. Changé en Taureau il eut Minos & Rhadamanthe d'Europe fille d'Agenor. De Calysto, Arcas; de Niobé, Pelasgus; de Lardane, Sarpedon & Argus; d'Alcmene femme d'Amphitryon, Hercule; d'Anthiope, Amphion & Zetés; de Danaé, Persée; d'Iodame, Deucalion; de Carné, fille d'Eubulus, Britomarte; de la Nymphe Schytinide, Megare; de Protogenie, Æthilie, pere d'Endymion, & Memphis qui dans la suite épousa Lydie; de Toredie, Arcesilas; d'Ora, Colax; de Cyrno, Cyrné; d'Electre, Dardanus; de Thalie, les Dieux Palices; de Garamantis, Hyarbas, Philée & Pilumnus; de Cerès, Proserpine; de Mnemosyne, pour laquelle il s'étoit métamorphosé en Berger, les neuf Muses; de Junon, Mars; de Maia fille d'Atlas, Mercure; de Latone, Apollon & Diane; de Dione, Venus; de Metis, Minerve; de Semelé fille de Cadmus, Bacchus.

Telle étoit la tradition que la plûpart des Auteurs Grecs avoient suivie au sujet de Jupiter & de sa famille; mais il y en avoit une autre, non moins ancienne peut-être, & du moins aussi autorisée, qu'il est nécessaire de rapporter. Cette tradition qui presentoit les Princes de la famille de Jupiter, c'est-à-dire, les Titans, comme les maîtres d'un grand Empire, nous a été conservée principalement par Diodore de Sicile, (1) qui l'avoit prise lui-même dans Evhemere, & qui se trouvant conforme à Sanchoniathon, a été mise dans un beau jour par le Pere dom Pezron (2) qui a sçu rapprocher pour la soutenir, des passages épars dans les anciens.

(1) Liv. 3.

(2) Ant. de la langue des Celtes.

ARTICLE II.

Histoire de Jupiter & des Princes Titans, suivant la seconde Tradition.

LES Scythes descendans de Magog, second fils de Japhet, s'établirent d'abord dans les Provinces septentrionales de la

haute Asie. Partagés dans la suite en différentes branches, il y en eut qui occuperent la Margiane, la Bactriane, & la partie la plus orientale de la Sogdiane, pendant que d'autres fixerent leur séjour dans l'Iberie & dans l'Albanie, entre la mer Caspienne & le Pont Euxin. Quoiqu'on ait souvent compris ces peuples sous le nom général de Scythes, ils eurent cependant plus communément celui de *Saques*, *Sacæ.* Chargés d'une multitude d'habitans plus grande que le pays qu'ils habitoient n'en pouvoit contenir, ils se mirent en devoir de chercher de nouvelles demeures. L'Armenie, selon Strabon, (1) fut la premiere Province sur laquelle ils se jetterent; mais la conquête qu'ils en firent, ne les ayant pas satisfaits, ils s'avancerent vers la Cappadoce, & tirant toujours du côté de l'occident, ils s'établirent dans les contrées arrosées par le Thermodon & l'Iris, où, selon Stephanus, (2) ils bâtirent la ville d'Acmonie, du nom d'Acmon, fils de Phanée qui étoit leur Chef. L'humeur inquiette d'Acmon, ou plutôt le desir d'étendre ses Conquêtes, le porta à entrer dans la Phrygie, où il bâtit aussi encore une ville à laquelle il donna le nom d'Acmonie; & après s'être rendu maître de la Phenicie & de la Syrie, il mourut pour s'être trop échauffé à la chasse, & fut mis au rang des Dieux, sous le nom de *Très-haut*: C'est l'Hypsistos de Sanchoniathon, dont nous avons parlé dans l'article de la Theogonie des Pheniciens.

(1) Liv. 11.

(2) Verbo Acmonia.

Urane, dont le nom dans la langue Grecque signifie le Ciel, fils & successeur d'Acmon, épousa Titée (*a*), ou la Terre, sa sœur, & en eut plusieurs enfans, qui prirent de leur mere le nom de Titans, nom si célebre dans toutes les anciennes Histoires, & qui les a fait regarder comme les enfans de la terre. Comme ces Princes étoient plus grands & plus robustes que les autres hommes de leur temps, ou peut-être, comme nous le dirons dans la suite, parce qu'ils menoient une vie plus dereglée, ils furent aussi appellés Geans; & depuis ce temps-là les noms de Titans & de Geans ont souvent été confondus, quoiqu'il faille les distinguer (*b*).

(*a*) Sanchoniathon l'appelle *Gué*, d'où la Terre a pris son nom. Voyez le Frag. T. I. 2.

(*b*) Voyez les réflexions qui sont à la suite de cette Histoire.

Si l'on s'en rapporte à ce que les Anciens ont dit d'Urane, il ne fut ainsi appellé, que par le soin qu'il eut de s'appliquer à la science du Ciel, à en connoître la nature, les révolutions, & les divers mouvemens des Astres. Les Titans ses descendans, habiles à profiter de tout ce qui pouvoit élever cette illustre race, saisirent l'avantage que leur donnoient les noms d'Urane & de sa femme Titée, pour publier qu'ils étoient les enfans du Ciel & de la Terre; croyant se rendre aussi respectables par cette origine, qu'ils étoient redoutables par leur force & par leur valeur.

Urane surpassa tellement tout ce que son pere avoit fait de remarquable, qu'il semble avoir presque effacé dans le souvenir de la postérité, les noms de ceux dont il descendoit. Ce Prince passa le Bosphore, porta ses armes dans la Thrace, & conquit plusieurs Isles, entre autres celle de Crete, dont il donna le gouvernement à un de ses freres, qui eut des enfans mâles qu'on nomma Curetes. Peu content de tant de conquêtes, Urane se jetta rapidement sur les autres Provinces de l'Europe; pénétra jusqu'en Espagne, & passant le Détroit qui la sépare de l'Afrique, il parcourut la côte de cette partie du monde, (1) d'où revenant sur ses pas, il alla du côté du Nord de l'Europe, dont il soumit tout le pays à sa puissance.

(1) Voyez Diod. liv. 1.

Chronos ou Saturne.

Ce Prince eut plusieurs enfans, Titan, Oceanus, Hyperion, Iapet, Chronos, ou Saturne, qui devenus grands chercherent à cabaler contre leur pere. Urane informé de leurs menées, les fit tous arrêter, à l'exception d'Oceanus qui lui fut toujours soumis. Saturne, ou trop jeune pour avoir été mis en prison avec ses freres, ou délivré par sa mere Titée, rendit la liberté à ses freres, qui s'étant saisis à leur tour de la personne de leur pere, défererent par reconnoissance l'Empire à leur Liberateur. Quelques-uns de ces Titans eurent beau s'opposer à la puissance naissante de Saturne: tout plia; & Urane réduit à la condition d'un particulier, mourut de chagrin, ou, si nous nous en rapportons à Sanchoniathon (a), de

(a) Voyez son Fragment, art. de la Theogonie des Pheniciens.

la ſuite d'une opération violente, qui le mettoit hors d'état d'avoir des enfans.

Saturne devenu le maître d'un vaſte Empire, épouſa ſa ſœur Rhea, & prit avec le nom de Roi, la couronne & le diadême. Dans une de ces imprécations que la colere dicte aux peres & aux meres contre un fils ingrat, Urane & Titée annoncerent à Saturne que ſes enfans le traiteroient comme il les avoit traités lui-même; & ce Prince qui regarda cette menace comme une prédiction, les fit tous enfermer ſans aucune diſtinction de ſexe. Rhea indignée de cette cruauté, eut l'adreſſe de ſauver Jupiter, & de l'envoyer ſecretement de l'Arcadie où elle étoit alors, dans l'Iſle de Crete, où les Curetes ſes oncles l'éleverent dans les antres du mont Ida. Les Poëtes qui ont parlé de cet événement, l'ont enveloppé ſous une fiction, & ont dit que Saturne dévoroit ſes enfans à meſure qu'ils naiſſoient, & que Rhea étant accouchée de Jupiter, avoit preſenté à ſa place une pierre à ſon époux, qui l'avoit avalée.

Cependant les Titans qui ne voyoient qu'avec chagrin la grandeur de Saturne, ſe révolterent contre lui, & s'étant ſaiſis de ſa perſonne, le renfermerent dans une étroite priſon. Jupiter jeune alors & plein de courage, ayant appris cette nouvelle, ſortit de l'Iſle de Crete, défit les Titans, délivra ſon pere, & l'ayant rétabli ſur le trône, s'en retourna victorieux dans le lieu de ſa retraite. Saturne regna enſuite pendant pluſieurs années, ſans que rien troublât ſa tranquillité; mais l'âge l'ayant rendu ſoupçonneux & défiant, il conſulta un Oracle qui lui annonça qu'il avoit tout à craindre du plus jeune de ſes enfans. Il n'en fallut pas davantage à ce Prince pour l'engager à chercher tous les moyens de ſe défaire de Jupiter. Il lui fit dreſſer des embûches qu'il évita heureuſement; mais ſe voyant chaque jour expoſé à de nouveaux dangers, il ſe prépara à une vigoureuſe défenſe, ſuppoſé qu'il fût attaqué ouvertement. Saturne vint en effet dans l'Iſle de Crete, mais il fut trahi par ceux qui la gouvernoient de ſa part, & fut obligé de ſe retirer avec précipitation dans cette partie de la Grece, qui depuis porta le nom de Peloponneſe.

Jupiter l'y suivit, & après l'avoir battu une seconde fois, il l'obligea d'aller chercher un asyle en Italie, où il fut reçu par Janus. Les Titans répandus alors dans diverses contrées de la Grece, jaloux de la puissance du nouveau Conquerant, comme ils l'avoient été de celle de son pere ; ou sollicités, comme on le croit, par Saturne lui-même, assemblerent des troupes, & lui presenterent le combat ; mais ayant été défaits, ils allerent se cacher dans le fond de l'Espagne, où Saturne les suivit. Jupiter après avoir délivré de prison ses freres & ses sœurs, alla chercher les Titans dans le lieu de leur retraite, & les battit enfin pour la derniere fois aux environs du Tartesse, & ce fut par cette bataille qu'il termina cette guerre, qui avoit duré dix ans. Saturne ne se voyant plus en sûreté dans un pays où son fils étoit le maître, passa en Sicile, (1) où il mourut de chagrin, ou de la suite d'une opération cruelle, qu'il avoit lui-même fait souffrir à son pere Urane.

(1) Philoc. apud Clem. Alex.

C'est à cette derniere victoire, & à la mort de Saturne que commença le regne de Jupiter. Son véritable nom étoit *Jou*, c'est-à-dire *jeune*, pour marquer non-seulement qu'il étoit le dernier des enfans de Saturne, mais aussi qu'il s'étoit extrémement distingué par ses exploits dans sa jeunesse. On ajouta dans la suite la qualité de Pere, *pater*, ce qui le fit appeller *Joupater*, & avec un petit adoucissement, Jupiter. (*a*) Devenu le maître d'un vaste Empire, il épousa sa sœur, que les Latins nomment *Junon*, & les Grecs *Hera*, ou la Maîtresse, & il ne fit que suivre en cela l'exemple de son grand-pere & de son pere.

Comme il étoit difficile de gouverner seul des Etats qui avoient une si vaste étendue, Jupiter les distribua en différens gouvernemens. Aussi apprenons nous de Diodore de Sicile, qu'Atlas gouvernoit les frontieres de l'Afrique. Ce Prince

(*a*) On donne plusieurs autres étymologies du nom de Jupiter ; mais on ne finiroit pas, si on vouloit s'arrêter à toutes ces minuties. On dira seulement que Varron dérive ce nom de *Juvan*, ou *Juvans pater*. Les Grecs nomment ce Dieu *Zeus*, & souvent on l'appelle *Jovis*, qui est le génitif de Jou. Par la qualité de Pere, qu'on lui donnoit, on vouloit marquer sa superiorité sur les autres Dieux, de même que par les épithetes d'*Optimus Maximus*, qui étoient devenues une formule, ajoutée à son nom.

étoit

étoit fils d'Iapet, & par conséquent cousin-germain de Jupiter, puisque Iapet étoit frere de Saturne. Soit donc qu'Atlas se fût emparé de ces Provinces éloignées du centre de l'Empire, pendant la guerre des Titans; soit qu'il les eût à quelqu'autre titre, il est certain que ce fut dans ce pays qu'il s'établit, & où il devint si célebre, qu'il donna son nom à cette chaîne de Montagnes qui s'étendent jusqu'à la mer, & qu'on appelle aujourd'hui le Mont-Atlas; & à la partie de l'Ocean qui le baigne, nommé l'Ocean Atlantique: mais nous parlerons plus au long de ce Prince, dans un autre endroit.

Nous trouvons aussi dans les Anciens, que Pluton fut établi Gouverneur des parties Occidentales de l'Empire des Titans, des Gaules & de l'Espagne, ainsi que je le dirai dans l'Histoire (1) de ce Dieu. Après la mort de Pluton, son Gouvernement fut donné à Mercure, qui s'y rendit très-célebre, & devint la grande Divinité des Celtes. On ignore l'histoire des autres Gouverneurs d'un si vaste Empire: on sçait seulement que Jupiter s'étoit réservé tout l'Orient; c'est-à-dire, la Grece, les Isles, & cette partie de l'Asie d'où venoient ses Ancêtres. (*a*)

(1) Liv. IV. des Dieux de l'Enfer.

Ceux des Anciens qui avoient écrit l'Histoire de l'Isle de Crete, louoient beaucoup Jupiter pour son courage, sa prudence, sa justice, & pour ses autres vertus civiles & militaires; & c'étoit de ces Historiens, dont les Ouvrages ne subsistent plus, que les Auteurs Grecs avoient tiré ce qu'ils nous apprennent de ce Prince. Peu content de passer pour Conquerant, nous dit-on, ils voulut encore être Législateur: il fit en effet des Loix justes & équitables, qu'il eut soin de faire observer pendant sa vie, en punissant ceux qui ne les suivoient pas. Il extermina les brigands qui s'étoient cantonnés dans la Thessalie & dans d'autres Provinces de la Grece; & outre la tranquilité qu'il procura par leur défaite à ses sujets, il travailla à sa propre sureté, puisqu'il avoit établi sa principale demeure sur le mont Olympe, qui est dans la Thessalie. C'étoit

(*a*) Dans cette seconde tradition il n'est point parlé du partage du monde entre les trois freres, il paroit au contraire que Jupiter demeura seul maître de l'Empire, & ne donna que des Gouvernemens à ses freres & à ses autres parens.

là principalement qu'il tenoit sa cour, lorsque les affaires ne l'obligeoient pas à s'éloigner. Il alloit aussi très-souvent dans l'Isle de Crete où il avoit été élevé : heureux s'il n'avoit pas terni ses belles actions par le trop grand penchant qu'il avoit pour le plaisir. De-là tant d'intrigues amoureuses, dont on nous a transmis l'histoire sous l'image de ses métamorphoses. On a déja expliqué ce qu'on doit penser de ces changemens imaginaires; mais toujours est-il vrai qu'il n'oublia rien pour réussir dans ses Amours.

Comme il y a eu plusieurs Princes qui ont porté le nom de Jupiter, ainsi que je l'ai dit, il est sûr qu'on a chargé son Histoire de toutes les avantures arrivées à ceux qui l'avoient usurpé; mais il n'est pas moins vrai qu'il se livra entierement au plaisir, & que la pudeur des femmes les plus vertueuses, ne fut pas à l'abri de ses poursuites. Ces galanteries trop fréquentes indisposerent si fort Junon, qu'elle entra volontiers dans une conjuration qu'on forma contre lui. Il la dissipa dès qu'il en fut informé; & ce fut-là le dernier de ses exploits. Accablé de vieillesse il mourut dans l'Isle de Crete, où son tombeau s'est vû long-temps près de Gnosse, l'une des principales villes de cette Isle, avec cette Epitaphe : *Ci gît Zan, que l'on nommoit Jupiter*. Il vécut cent vingt ans, & en regna soixante-deux depuis la défaite des Titans & la mort de Saturne (1). Les Curetes, qu'Ennius dans son Histoire sacrée appelle ses fils, quoiqu'ils fussent ses oncles, prirent soin de ses funerailles (2).

L'Empire de Jupiter eut le sort des grandes Monarchies, & ne put se soutenir dans l'éclat que lui avoient donné les Princes Titans dont je viens de parler. Après sa mort ses Etats furent divisés en un grand nombre de petits Royaumes, où regnerent quelques-uns de ses successeurs; mais qui la plûpart nous sont inconnus. Ce que nous sçavons de la suite de cette histoire, est peu considerable, & ne merite pas d'être rapporté. L'Isle de Crete fut la portion de l'Empire des Titans qui subsista le plus long-temps. Crès fils de Jupiter, y regna après la mort de son pere (3), & les Curetes s'y distinguerent sur-tout par le soin qu'ils prirent des affaires de la religion.

Cependant les Anciens nous ont conservé deux faits qui nous

(1) Voyez Suidas au mot Πῆκος.

(2) Ennius, apud Lact. Divin. Inst. l. 1. c. 11.

(3) Ennius ibidem.

apprennent que quelques-uns des successeurs de ces Princes furent encore puissans, depuis la mort des Titans. Le premier est que Deucalion, fils de Promethée, & par conséquent de la race des Titans, s'établit dans la Thessalie, & que ses enfans regnerent long-temps dans différentes parties de la Grece: le second, que ce furent les Curetes qui établirent dans le même pays les Jeux Olympiques, qui devinrent si célebres dans la suite.

Telle est l'histoire des Princes Titans, & de Jupiter le plus grand des Dieux des Grecs & des Romains; histoire fondée sur d'anciennes Traditions, autorisée par Hesiode, qui décrit au long les générations de cette famille (1), par Callimaque, par Diodore de Sicile (2), par Evhemere, dont Ennius traduisit l'Ouvrage en Latin, par Sanchoniathon, par Eusebe, par Lactance. On peut ajouter encore que l'Ecriture sainte donne une grande idée des Titans, puisque Judith (3) remerciant le Seigneur de la mort d'Holoferne, dit: *Ce n'est point un de ces hommes puissans qui lui a ôté la vie: ce ne sont point les fils des Titans, ni les Geans; mais une femme, &c.*

(1) Theog.

(2) Liv. 3.

(3) Ch. 16. v. 6.

Cette seconde Tradition est comme on voit, beaucoup plus vraisemblable, & mieux soutenue que la premiere; & le Pere Dom Pezron, qui l'a tant fait valoir, n'a fait en cela que suivre & lier ensemble les différentes autorités des Anciens qui parlent de la puissance des Titans; & s'il est tombé dans quelque méprise, ce n'est pas pour avoir si fort exalté la puissance de ces Princes, mais pour s'être persuadé, que les anciens Celtes en descendoient en droite ligne, & qu'on parloit encore aujourd'hui la même langue qu'eux dans la basse Bretagne, & dans quelques Provinces d'Angleterre.

Je n'ai pas prétendu au reste, renfermer dans ces deux récits toutes les traditions qui s'étoient répandues dans la Grece au sujet de Jupiter & des Princes de sa famille, mais j'ai rapporté celles qui m'ont paru avoir eu le plus de vogue. Car il paroît qu'il y en avoit plusieurs autres, & Pausanias (4) remarque judicieusement qu'on ne finiroit point, si on vouloit nommer tous les lieux qui se vantoient d'avoir vû naître ce Dieu. Les Messeniens sur-tout disputoient cet honneur à tous

(4) In Mess. ch. 33.

les autres peuples ; ils nommoient même les Nourrices qui l'avoient élevé, l'une desquelles avoit donné son nom au fleuve Nedis, & l'autre le sien au mont Ithome. Si on les en croit, dit l'Auteur que je viens de citer, les Curetes ayant dérobé le jeune Jupiter à la cruauté de Saturne, le confierent à ces deux Nymphes, qui prirent soin de son enfance. Elles avoient coutume de le laver dans une fontaine dont le nom rappelle le souvenir de la précaution qu'on avoit eue de le cacher (*a*). C'est en memoire de cet événement, dit le même Pausanias, que l'on porte encore tous les jours de l'eau de cette fontaine dans le Temple de Jupiter *Ithome*.

Quoiqu'il en soit, comme ces differentes traditions contiennent plusieurs fables, je vais tâcher de les expliquer dans l'article suivant.

ARTICLE III.

Explication des Fables que les Poëtes ont mêlées dans l'Histoire qu'on vient de rapporter.

LES Poëtes, dont l'objet n'étoit pas de rapporter simplement les anciennes traditions qui faisoient le fondement de leurs Ouvrages, les ont embellies de plusieurs circonstances fabuleuses, ainsi que nous l'avons prouvé au long dans une des sources des fables. Ce principe supposé, il est évident que plus une histoire étoit ancienne, plus elle étoit susceptible des ornemens de la fiction. C'est aussi ce qui est arrivé dans celle qu'on vient de lire, & on peut ramener ici la reflexion de Philon de Byblos, qui après avoir rapporté le Fragment de Sanchoniathon (1), dit fort judicieusement que « les Grecs, » qui pour la beauté de leur esprit l'ont emporté sur toutes les » autres nations, s'étant approprié toutes les anciennes Histoires, les avoient ornées & exagerées ; que ne cherchant » qu'à divertir dans leurs récits, ils avoient composé des fables » agréables, & avoient ainsi renversé l'Histoire ancienne. C'est » de là, continue le même Auteur, qu'Hesiode & les autres

(1) Apud Euseb. Præp. l. 1. c. 10.

(*a*) Pausanias dit que cette Fontaine s'appelloit *Clepsydra*, nom composé de deux mots grecs *κλέπτω*, *occulto, je cache*, & de *ὕδωρ*, *aqua*, de l'eau.

» Cycliques si renommés, ont formé ces Théogonies, ces Gi-
» gantomachies, ces Titanomachies, & autres Ouvrages, dans
» lesquels ils ont étouffé la vérité ; que nos oreilles accoutu-
» mées dès l'enfance à ces fictions, les ont conservées ; &
» que la vérité, lorsqu'on veut la découvrir, paroît avoir l'air
» du mensonge, pendant que ces narrations fabuleuses, quel-
» que extravagantes qu'elles soient, passent pour des faits au-
» thentiques ».

La réflexion de Philon va être justifiée dans la suite de cet Article.

La premiere fable qu'on a mêlée dans l'Histoire que je viens de raconter, regarde la maniere dont on a dit que Chronos ou Saturne avoit traité son pere Urane, & celle dont il avoit été traité lui-même par Jupiter son fils. Voici comme s'en explique Sanchoniathon, par rapport à Urane. « Eilus,
» c'est-à-dire, Chronos, la trente-deuxiéme année de son
» regne s'étant mis en embuscade contre son pere Urane,
» dans une espece de vallon, d'un coup de sabre lui coupa
» les parties : c'étoit entre des fontaines & des rivieres.....
» on montre encore aujourd'hui l'endroit où cela est arrivé.

Comme ces anciennes fictions changeoient à mesure qu'elles passoient de main en main, Hesiode qui raconte le même fait, en change les circonstances. « Urane, dit-il, tenoit
» ses enfans enfermés, & ne leur permettoit pas de voir le
» jour ; ce qui affligeoit si fort Titée ou la Terre leur mere,
» qu'elle fabriqua une faulx, & Saturne l'ayant prise, , &
» s'étant mis en embuscade, suprit Urane dans le temps qu'il
» vouloit coucher avec sa femme, & le mutila. »

Fondement de ce qui a donné lieu à la Fable de la mutilation de Cœlus & de Saturne.

Je sçais que ceux qui prétendent trouver l'histoire des Patriarches, quoique extrêmement defigurée, dans le Fragment qui nous reste de Sanchoniathon, & en particulier Abraham dans Chronos ou Saturne, soutiennent que cette fable fait allusion à la Circoncision, par laquelle ce Patriarche se distingua lui & sa famille, des autres peuples qui l'environnoient ; & peut-être que leur conjecture n'est pas sans fondement. Mais comme je suis persuadé que le fond de l'histoire des Titans est véritable, que ces Princes formerent un grand Empire,

& qu'ils dominerent sur la terre, pour me servir de l'expression même de l'Ecriture sainte (1), on peut expliquer la Fable que je viens de rapporter, en disant qu'elle est une parabole sous laquelle on a voulu nous faire entendre que la conduite de Saturne à l'égard de son pere Urane, l'avoit fait mourir de chagrin, comme il mourut lui-même par la conduite qu'eut à son égard Jupiter son fils: ou, si l'on veut, & c'est une conjecture fort ingénieuse de M. le Clerc (2), on a voulu nous marquer par-là, que Saturne avoit débauché la plûpart de ceux qui composoient le Conseil de son pere, & avoit engagé plusieurs personnes considerables, & ses freres en particulier, à abandonner le parti d'Urane pour s'attacher à lui. Ce qui rend la conjecture de cet Auteur très-probable, c'est que le mot qu'employe Hesidode pour marquer le funeste retranchement dont je viens de parler, peut signifier également *Consilium* & *pudenda* (3). Ainsi les Poëtes Grecs qui lisoient l'Histoire des Titans, dans une langue qu'ils n'entendoient pas assez, prirent cette expression dans un sens qu'elle ne devoit pas avoir. Si on a ajouté au reste, que c'étoit Titée qui avoit elle-même fait la faulx dont Saturne se servit, c'est que comme elle étoit peu contente d'Urane son mari, dont les infidélités l'accabloient de chagrin, elle avoit formé avec Saturne son fils une puissante conjuration contre lui. Voilà sans doute ce qui a fait dire à Hesiode que cette Princesse avoit mis la faulx qu'elle venoit de fabriquer, entre les mains de son fils.

Comme Saturne fut traité par Jupiter de la même maniere qu'il avoit traité son pere; que celui-ci non seulement débaucha ses troupes & ses meilleurs amis, mais qu'il le retint prisonnier en Italie, Hesiode le fait mourir du même genre de mort que son pere; ce que Sanchoniathon ne dit pas. Pour autoriser la fable que je viens d'expliquer, on disoit qu'on avoit trouvé en Sicile, où mourut Saturne, la faulx avec laquelle Jupiter l'avoit mutilé, & que c'étoit d'elle que le Port de Drepane avoit pris son nom: mais ce n'est-là qu'une nouvelle fiction, comme l'a très-bien remarqué le sçavant Bochart (4), puisqu'elle n'est fondée que sur ce que le Port que

(1) Judith. c. 16.

(2) Remarq. sur Hesiode.

(3) μήδεα.

(4) Chan. liv. 1.

je viens de nommer, étant d'une figure ovale, à peu près semblable à celle d'une faulx, on lui avoit donné le nom de cet outil, qui en langue grecque s'appelle *drepané* (*a*). Que si on representoit Saturne avec une faulx à la main, c'étoit ou parce qu'on prenoit ce Dieu pour le temps, qui ravage, qui moissonne tout, ou pour nous apprendre qu'il avoit enseigné aux hommes de son temps l'art de cultiver la terre: mais je crois que la premiere explication est la plus naturelle, puisque son nom grec *Chronos*, signifie le temps.

Ce que signifioient les Fables de la prison de Saturne, & des liens de laine qui l'y tenoient attaché.

J'ai dit dans l'Histoire des Titans, que Saturne pour éviter de tomber entre les mains de ceux qui avoient formé une conjuration contre lui, s'étoit retiré en Italie où il se tenoit caché; & je dois ajouter ici que cette retraite donna lieu à deux fables, qu'il faut expliquer. La premiere, que ce Prince y étoit détenu en prison, mais qu'il n'y étoit attaché qu'avec des liens de laine; la seconde, qu'il avoit été précipité par Jupiter son fils, dans le fond du Tartare.

Macrobe parlant d'un Temple que Tullus Hostilius, après avoir vaincu les Sabins & les Albains, avoit fait construire en l'honneur de Saturne, recherche la raison pour laquelle ce Dieu avoit été attaché avec ces liens; & après avoir dit que Verrius Flaccus l'avoit ignorée, il ajoute qu'on trouvoit dans Apollodore que ce Dieu étoit attaché toute l'année avec des liens de laine, mais qu'il les rompoit une fois l'an, au mois de Decembre, où l'on célébroit les Saturnales (*b*). C'est de-là, selon le même Auteur, que tiroit son origine le proverbe qui disoit que les Dieux avoient des pieds de laine. Cet Auteur explique ensuite la fable qu'on vient de rapporter,

(*a*) Appollonius de Rhodes, dit que c'étoit près de l'Isle de Corcyre, aujourd'hui Corfou, dans le Golphe Adriatique, qu'avoit été trouvée la faulx dont on vient de parler; mais on ne finiroit pas si on vouloit rapporter les traditions differentes qui se rencontrent sur chaque fable.

(*b*) *Cur autem Saturnus ipse in compedibus visatur, Verrius Flaccus causam se ignorare dicit. Verùm mihi Apollodori lectio sic suggerit : Saturnum Apollodorus alligari ait per annum laneo vinculo, & solvi ad diem sibi festum ; id est mense hoc Decembri : atque inde proverbium ductum, Deos pedes laneos habere.* Macrob. Sat. lib. 1. c. 8.

L'endroit où Apollodore disoit ce qu'on vient de rapporter, ne se trouve pas dans ce qui nous reste de cet Auteur, dont l'Ouvrage étoit plus ample sans doute du temps de Macrobe.

en disant qu'elle marquoit que les grains enfermés dans la terre, où ils étoient détenus par des liens doux & faciles à rompre, en sortoient & parvenoient à leur maturité au bout de dix mois. Car il est vrai, ajoute-t-il, que pendant que les Mythologues chargent de fables l'histoire de ce Dieu, les Physiciens ramenent ces fictions à un sens raisonnable (*a*).

Pour moi, sans chercher dans cette fable les mysteres de la Physique, je crois qu'elle nous apprend simplement, ou que Saturne étoit véritablement libre en Italie, ou que s'il étoit détenu prisonnier, il étoit si peu gardé qu'il étoit le maître de se procurer la liberté. Il se la procura en effet, puisque nous avons vû dans son histoire qu'il se retira en Espagne, où Jupiter le poursuivit. Virgile dit aussi que ce Prince sortit d'Italie; & l'on peut ajouter foi à ce Poëte, si instruit des Antiquités de son pays. Ce que dit Stace n'est pas cependant sans vraisemblance, sçavoir, que Saturne demeura toute sa vie en Italie, & qu'il ne sortoit de sa prison qu'une fois l'an; circonstance qui donna lieu à la fête des Saturnales, pendant laquelle les maîtres donnoient la liberté à leurs esclaves, pour marquer celle dont jouissoit Saturne le jour qu'il sortoit de prison.

Quoiqu'il en soit, Olaüs Rudbek qui a prétendu dans son Atlantique (1) ramener à l'Histoire de la Suede sa patrie, presque toutes les antiquités de la Grece, débite à l'occasion de ces chaînes de laine dont nous venons de parler, une conjecture qui ressemble assez à celle des Physiciens dont parle Macrobe. Il prétend que Saturne étoit le même que *Boreus*, ancien Roi de Suede, & qu'on l'appella Saturne parce que dans l'ancienne langue du pays, *Sad* ou *Sadar* signifioit toute sorte de productions. Que si on avoit dit qu'il étoit attaché avec des liens de laine, qu'il ne rompoit que dans une certaine saison de l'année, au mois de Juillet, c'est que les neiges retiennent en Suede les grains dans le sein de la terre, jusqu'au retour du Soleil, qui venant à fondre ces neiges, rompt

(1) Ch. 28.

(a) *Significari verò decimo mense semen in utero animatum in vitam grandescere, quod donec erumpat in lucem, mollibus naturæ vinculis detinetur. Est porrò idem* Χρόνος καὶ Γέρονος. *Saturnum enim in quantum Mythici fictionibus distrahunt, in tantum Physici ad quamdam verisimilitudinem revocant.* Idem. 16.

ces

ces liens qui les tenoient attachés, & leur procure la liberté de croître & de meurir. Cet Auteur blâme ensuite Macrobe, d'avoir dit après Apollodore, que Saturne rompit ses liens au mois de Decembre, temps auquel le Soleil n'a aucune force, comme s'il avoit été obligé de parler de l'Italie, de la même maniere dont cet Auteur parle des pays du Nord.

Quel est le fondement de la fable selon laquelle Saturne est précipité dans le Tartare.

La seconde fable que je me suis proposé d'expliquer, est tirée d'Hesiode (1), qui dit que Jupiter avoit précipité son pere Saturne dans le fond du Tartare. Apollodore ajoute, qu'Uranus avoit usé de la même violence à l'égard des Geants & des Cyclopes ses enfans. « Urane leur pere, dit-il, les » jetta liés & garrottés dans le Tartare, qui est le lieu le plus » ténébreux des Enfers, & qui est aussi avant dans la terre, » que la terre elle-même est éloignée du ciel. Ce fut, ajoute » cet Auteur, dans cette occasion que Titée indignée du » malheureux sort de ses enfans, engagea les autres Titans à » dresser des embûches à son mari, & qu'elle donna à Sa- » turne le plus jeune de tous ses fils, cette faulx de diamant » avec laquelle il le mutila. Après cet événement, continue » Apollodore, Saturne aidé des autres Titans, délivra ses » freres; mais il ne fut pas plûtôt le maître, qu'il les préci- » pita tous dans le Tartare. »

(1) Theog.

Pour pénétrer le sens de cette fable, il faut sçavoir que parmi les Grecs les pays situés à leur Orient, étoient regardés comme des lieux plus élevés que ceux qui étoient à leur Occident; & que ce fut pour cela qu'ils prirent les premiers pour le Ciel, pendant que les autres furent pris pour l'Enfer. C'est suivant cette idée qu'ils plaçoient leur Enfer, ou dans l'Espagne, séjour de Pluton, comme nous le dirons dans son Histoire, ou dans l'Italie, & enfin dans l'Epire, ou plutôt dans la Thesprotie, pays situés à l'occident de la Grece. Or comme les Titans, dans les differentes conjurations qu'ils formerent tantôt contre Urane, tantôt contre Saturne, avoient été obligés de se retirer en Italie & en Espagne, les Poëtes publierent qu'ils avoient été précipités dans le fond des Enfers. Mais on doit ajouter encore, que comme leur Tartare étoit pris sur le Tartesse, fleuve d'Espagne,

ainsi que je le prouverai dans l'histoire des Dieux de l'Enfer, il n'est pas étonnant que les Titans ayant été battus près de ce fleuve, on ait publié qu'ils avoient été précipités dans le fond du Tartare.

Comme Jupiter traita son pere de la même maniere que celui-ci avoit traité Urane, cette conduite donna lieu à une nouvelle fiction, qui est la suite de la premiere; car les fables naissent à chaque pas dans l'histoire que j'explique. Je viens de dire que Jupiter, oubliant le service que lui avoient rendu les Titans ses oncles, & ses freres, dès qu'il se vit le maître de l'Empire qu'il venoit d'usurper, les jetta pieds & poings liés dans le fond du Tartare (1), ce qui engagea Saturne dans une nouvelle conspiration. Jupiter embarrassé, alla consulter l'Oracle de Themis, qui lui prédit qu'il remporteroit la victoire dès qu'il auroit délivré ses oncles. Pour exécuter cet Oracle, Jupiter tua de sa propre main Campé qui en avoit la garde, & leur rendit la liberté. Ensuite de quoi les Cyclopes qui étoient du nombre de ces prisonniers, firent present à leur Liberateur, de la foudre, du tonnerre, & des éclairs. Ils donnerent aussi un Casque à Pluton, & un Trident à Neptune. Avec ces armes ces trois Princes gagnerent une derniere victoire contre les Titans rebelles, les précipiterent une seconde fois dans le Tartare, & de crainte qu'ils ne fussent encore délivrés avec la même facilité qu'ils l'avoient été lorsque Jupiter tua Campé, il les mit sous la garde de ces terribles Geants qui étoient nommés les Hecatonchires, c'est-à-dire, qui avoient cent mains.

(1) Apoll. loc. cit.

Quoique ces nouvelles fictions défigurent l'histoire des Titans, elles ne contiennent rien cependant qui la détruise, ni qui ne soit aisé à expliquer. Ceux des Titans qui étoient les plus foibles se retirerent en Italie ou en Espagne, & puis quand on en avoit besoin, on les rappelloit dans la Grece; & c'étoit là les délivrer de prison, les retirer du fond du Tartare. Jupiter qui vouloit les tenir éloignés pour toujours, établit de bonnes troupes pour garder les passages; & voilà ces Geants à cent mains, c'est-à-dire, des Chefs qui avoient chacun cinquante hommes sous leurs ordres, pour empêcher

que ces Titans, si souvent rebelles, ne pussent rien entreprendre désormais contre Jupiter, maître absolu de l'Empire de son pere & de son ayeul. Pour cette Campé, car son nom est feminin dans Apollodore, que tua Jupiter avant de délivrer ses oncles & ses freres, c'est une énigme pour moi, & j'ai été surpris que Thomas Galle, qui a enrichi le texte de cet Auteur d'excellentes notes, n'en ait point fait sur ce sujet.

Quel est le sens de la fable qui dit que c'étoit Neptune qui empêchoit les Titans de sortir du Tartare où ils étoient détenus prisonniers.

On ajoutoit à la Fable que je viens d'expliquer, que Neptune tenoit les Titans enfermés dans leur prison, & les empêchoit d'en sortir; & je crois qu'il ont voulu dire par là que comme ce Prince étoit l'Amiral de la Flotte de Jupiter, & qu'il étoit maître des Ports d'Espagne, il tenoit fermés tous les passages par où les Titans auroient pû s'échaper.

On m'objectera sans doute, que Neptune, ainsi que je l'ai dit après Herodote (1), étoit Libyen d'origine; que son culte avoit été porté d'Afrique dans la Grece, & que les Libyens le connoissoient & l'honoroient de tout temps; & qu'ainsi il n'appartenoit en aucune maniere à la famille des Titans, originaires de l'Asie; mais ne pourroit-on pas répondre, 1°. Que les Titans furent eux-mêmes très-puissans dans l'Afrique, dont ils posséderent les côtes Occidentales, comme le dit Diodore de Sicile (2), & qu'il n'y a aucune contradiction à dire qu'il étoit lui-même de cette auguste race, ainsi qu'Atlas qui se rendit si célébre dans le même pays? Ne peut-on pas penser que Neptune s'y distingua par ses victoires contre les Titans qui s'y étoient refugiés, & que peut-être il y mourut & fut mis au nombre des Dieux, & honoré d'un culte particulier sur toutes ces côtes, d'où ce culte passa ensuite dans la Grece? Car enfin l'histoire des Titans est fort ancienne, & précéde de beaucoup les temps dont parle Herodote, c'est-à-dire, celui des Pelasges qui allerent consulter l'Oracle de Dodone (a). Les autres Titans, comme Saturne & Jupiter furent déifiés dans la Grece même, ou dans l'Isle de Crete: Neptune le fut dans la Libye, d'où son culte passa dans la Grece.

(1) Liv. 2.

(2) L. 3.

(a) Voyez Herodote Theog. & Lycophron dans sa Cassandre.

Mais, 2°. que pourroit-on m'oppoſer quand j'avancerois qu'outre ce Neptune Libyen dont parle Herodote, il y en eut un ſecond du ſang des Titans, qui commandoit la Flotte de Jupiter lorſque ce Prince pourſuivit les Titans rebelles juſqu'au fond de l'Eſpagne, où ils étoient allés ſe cacher? N'y a-t-il pas eu pluſieurs Jupiters, pluſieurs Apollons, pluſieurs Mercures, &c. Ne peut-il pas y avoir eu plus d'un Neptune; & le paſſage d'Herodote, qu'on fait tant valoir, eſt-il excluſif?

Quoiqu'il en ſoit, j'ai dit en parlant de la maniere dont Rhea avoit ſauvé Jupiter, que les Poëtes avoient caché cet événement ſous la fable de cette pierre myſterieuſe que cette Princeſſe avoit préſentée, emmaillotée comme un enfant, à Saturne qui l'avoit avalée. Apollodore qui rapporte cette fiction (1), dit que Jupiter devenu grand, avoit pris pour compagne Metis, fille de l'Ocean, laquelle avoit donné à Saturne un breuvage qui avoit tant de force, qu'il ne l'eut pas plutôt pris, qu'il rejetta d'abord la pierre dont nous venons de parler, puis tous les autres enfans qu'il avoit réellement dévorés, & qui lui furent d'un grand ſecours dans la guerre qu'il eut à ſoutenir contre Jupiter. Dirons-nous avec quelques Sçavans, que cette fable myſtérieuſe n'eſt fondée que ſur ce que Saturne perdoit ſes enfans dans leur bas âge, & que le temps, marqué par ſon nom *Chronos*, les dévoroit, pour ainſi dire, à meſure qu'ils naiſſoient? Mais ſi cette explication avoit lieu, comment ſeroit-il arrivé que ces mêmes enfans l'euſſent ſi bien ſervi dans la guerre que ſon fils lui avoit déclarée? Diſons plutôt avec M. le Clerc (2), dont les conjectures ſont toujours ſi ingénieuſes, que cette fiction avoit pour fondement la coutume qu'avoit Saturne d'éloigner, ou de tenir enfermés ſes enfans, de peur qu'ils ne ſe revoltaſſent un jour contre lui, comme il s'étoit lui-même revolté contre ſon pere; coutume fort ancienne, & obſervée encore aujourd'hui parmi les Princes Ottomans, & par d'autres encore. L'Auteur que je viens de citer, pour rendre plus probable cette explication, dit que le même mot Phénicien, *Balah*, peut également ſignifier *enfermer*, ou *dévorer*, & qu'Heſiode

(1) Liv. 1.

(2) Notæ in Heſiod.

qui écrivoit cette Histoire sur des Memoires Pheniciens, avoit suivi la signification qui répandoit du merveilleux sur un fait qui n'avoit rien de fort extraordinaire : mais comme ce Poëte n'étoit pas extrémement exact, lorsqu'il parle d'Urane qui observoit la même coutume à l'égard de ses enfans, il dit sans équivoque qu'il les tenoit enfermés, & qu'il ne les laissoit pas paroître (*a*).

Pour ce qui regarde cette pierre que Saturne avala, c'est encore une nouvelle fiction, fondée sur une équivoque du mot *Elben*, qui peut signifier également *une pierre* ou *un enfant*. Ainsi au lieu de dire que Rhea supposa un enfant à la place de Jupiter, que Saturne fit mettre en prison avec ceux de ses enfans qu'il tenoit si étroitement enfermés, on a mieux aimé supposer que c'étoit une véritable pierre que Saturne avoit dévorée. Que signifie la pierre que Saturne avala.

Au reste, cette pierre devint très-célébre, & fut adorée comme une Divinité, si nous en croyons Lactance (*b*). *Le Dieu Terme*, dit-il, *que l'on adoroit sous la figure d'une borne, n'étoit-il pas cette pierre mysterieuse que Saturne avoit avalée?* Les Latins suivant le Grammairien Priscien (1), la nommoient *Abadir*, & les Grecs, si nous en croyons Hesychius, *Bætylos*, dénominations dérivées certainement de la langue Hebraïque ou Phenicienne, comme le remarque le sçavant Bochart (2).

(1) Au mot Βαίτυλος.

(2) Chan. l. 1.

Je devrois m'étendre ici sur la pierre appellée Bætile; mais que pourrois-je ajouter à la sçavante Dissertation de M. Falconnet, qui est imprimée dans le VI. Volume des Memoires de l'Académie des Belles Lettres (3), & à ce qu'a dit sur le même sujet M. Fourmont (4), dans ses Réflexions critiques? Je me contenterai donc, en faveur de ceux qui n'aiment pas les longues discussions, de dire que les Bætyles étoient des pierres qu'on croyoit animées, & que quelques Fanatiques consultoient comme des Oracles; des especes de Theraphims, comme on peut le juger sur ce que nous avons dit de

(3) P. 513.

(4) T. 1. p. 162.

(a) Dans le premier endroit Hesiode dit : *Atque quidem eos deglutiebat Saturnus magnus.* Vers. 453. Dans le second : *Eos ut quisque primum nascebatur, omnes occultabat, & in lucem non emittebat.* V. 155.

(b) *Qui lapidem colunt informem atque rudem, cui nomen est Terminus; is est quem pro Jove Saturnus dicitur devorasse.* Divin. Inst. l. 1. c. 20.

Proconese; & Stephanus ajoute (1), que Saturne l'avala sur le mont Thaumasius. Comme les traditions sur de pareilles particularités n'étoient pas bien suivies, Pausanias après avoir parlé dans ses Arcadiques, comme Stephanus, dit dans ses Béotiques, que c'étoit sur le mont Petrarchus que Saturne avoit avalé cette pierre, & que l'ayant revomie, on la conservoit près du Temple de Delphes, où l'on avoit soin de l'arroser d'huile tous les jours, & de la couvrir de laine crue les jours de sa fete.

(1) Au mot *Thaumasion.*

Pourquoi on a dit que les Cyclopes avoient armé les Dieux.

Pour ce qui regarde la fable qui nous apprend que ce furent les Cyclopes qui armerent les Dieux, je crois qu'elle n'est fondée que sur l'idée qu'on avoit que les Cyclopes étoient d'excellens ouvriers; ainsi on leur attribuoit tout ce qu'il y avoit de plus parfait dans les arts. C'est ainsi qu'on disoit qu'ils avoient bâti les murs de Troye, ceux de Tyrinthe, &c (2).

(2) Voyez leur article dans l'histoire de Vulcain.

Mais en voilà assez sur ce sujet; passons aux autres fictions qu'on a débitées sur la famille des Titans. Comme ce que les Anciens rapportent de leurs guerres, a donné lieu à la fable du combat des Geants, & de leur entreprise contre le Ciel; & que cette fable a été celle de toute l'antiquité, sans en excepter aucune, qui a été la plus répandue dans le monde, puisqu'il n'y a peut-être aucun pays où l'on n'en ait trouvé quelque tradition, j'ai cru qu'elle meritoit une attention particuliere, & une explication un peu détaillée.

Cette fable offre plusieurs chefs à examiner. Y eut-il jamais de véritables Geants, tels que les Poëtes les representent? Que signifie leur entreprise contre le Ciel, qu'ils voulurent assieger? Y a-t-il quelque chose de vrai dans la victoire que remporta sur eux Jupiter, qui après les avoir foudroyés, les précipita sous le mont Etna? Les Titans & les Geants sont-ils les mêmes?

Explication de la fable des Geants.

La question tant de fois examinée de l'existance des Geants, ne semble pas d'abord devoir être un problême difficile à résoudre. Toute l'Antiquité parle de certains hommes d'une taille extraordinaire, qui ont paru en divers temps. L'Ecriture sainte en fait mention plus d'une fois. Les Historiens profanes, les Voyageurs & les Poëtes sur-tout, racontent à ce sujet des

choses fort singulieres. Cependant lorsqu'on vient à examiner sans prévention tous ces témoignages ; à prendre dans la signification la plus naturelle les expressions des Livres saints ; à réduire les exagerations des Poëtes à un sens raisonnable ; à ramener les Historiens & les Voyageurs à ce qu'ils ont vû eux-mêmes, ou à ce qu'ils n'ont avancé qu'après des témoins irreprochables; enfin à suivre la sage conduite de la nature, presque toujours uniforme dans ses productions; on voit disparoître tout le merveilleux dont on s'étoit rempli l'imagination.

Les Auteurs anciens & modernes qui ont voulu examiner cette question, en ont pensé bien differemment les uns des autres. Quelques-uns un peu trop crédules, ont adopté en partie ce que les Poëtes & plusieurs Rabbins ont débité sur la taille des Geants ; & s'ils n'ont pas cru qu'ils ayent autrefois entassé Ossa sur Pelion pour escalader le Ciel, ils ont du moins admis qu'il a paru quelquefois des hommes d'une taille si monstrueusement grande, qu'elle surpassoit plusieurs fois celle des hommes ordinaires.

M. l'Abbé de Tilladet dans une Dissertation dont l'extrait se trouve à la page 125. du premier Volume des Mémoires de l'Académie des Belles Lettres, prétend que non seulement il y a eu de véritables Geants, mais aussi des Peuples & des villes de Geants ; que nos premiers peres, & en particulier les principaux chefs des Colonies dont parlent les Historiens, ont été de véritables Geants, en prenant ce mot dans toute sa rigueur. Dans ce nouveau systême Adam & Eve doivent avoir été d'une taille fort gigantesque : car, dit-il, le pere & la mere des Geants devoient l'être eux-mêmes. Comment concevoir en effet cette supposition, qu'une mere qui n'auroit que cinq ou six pieds de hauteur, puisse porter dans son sein un enfant, qui étant taillé pour devenir un Geant, doit vraisemblablement peu de jours après qu'il a été conçu, avoir au moins cette mesure? Comment, dit-il encore, pourroit-on se persuader que Noé, s'il n'avoit pas été plus grand que nous, eût été en état de construire l'Arche qui sauva le genre humain, laquelle ne se trouva capable de contenir tous les animaux qu'il

qu'il eut ordre d'y renfermer, que ſuppoſé qu'on prenne les coudées dont l'Ecriture parle à l'occaſion de ſes dimenſions, pour des coudées de Geant?

M. Henrion, autre Académicien, propoſoit un ſyſtême encore plus extraordinaire, mais dont il n'a rien donné au public. Il porta un jour à l'Académie une eſpece de Table ou d'Echelle chronologique, ſur la difference de la taille des hommes, depuis la création du monde, juſqu'à la naiſſance de Jeſus-Chriſt. Dans cette Table, il aſſignoit à Adam 123. pieds 9. pouces de haut, & à Eve 118. pieds 9. pouces trois quarts; d'où il établit une regle de proportion entre les tailles des hommes & celles des femmes, à raiſon de 25. à 24. Cette taille exceſſive diminua bien-tôt: Noé avoit déja 20. pieds de moins qu'Adam: Abraham n'en avoit plus que 28. Moyſe 13. Hercule 10. ainſi des autres, toujours en diminuant; de ſorte que ſi la Providence n'avoit ſuſpendu cette prodigieuſe diminution, à peine oſerions-nous aujourd'hui nous compter, du moins à cet égard, entre les inſectes qui rampent ſur la terre (*a*).

D'autres Ecrivains plus judicieux, ne pouvant pas nier abſolument qu'il n'ait paru quelquefois des hommes plus grands que ceux avec qui nous vivons, ſe ſont attachés à examiner avec un eſprit de critique, les Livres qui en parlent, même les plus reſpectables; & prenant dans la derniere exactitude les meſures dont ils font mention, telles que celle dont parle l'Ecriture à l'occaſion d'Og Roi de Bazan, ils ont trouvé que les hommes les plus monſtrueuſement grands, n'alloient pas à dix ou douze pieds de hauteur; le lit de Og, au ſujet duquel pluſieurs Rabbins ont débité tant de choſes extravagantes, n'ayant ſuivant les propres termes de l'Ecriture, que neuf coudées; c'eſt-à-dire, treize pieds & demi (*b*). Quelle épithete pourroit-on donner à la bizarre aſſertion d'un de ces Docteurs, qui avance gravement que l'os de la cuiſſe de ce Geant étoit ſi long, qu'un cerf en courant fut une

(*a*) Voyez ſon Eloge par M. de Boze, Tom. 5. p. 379.

(*b*) *Monſtratur Lectus ejus ferreus, qui eſt in Rabbath filiorum Ammon, novem cubitos habens longitudinis & quatuor latitudinis.* Deut. III.

journée entiere à en parcourir l'étendue, ainsi que le rapporte Tostat (1), après Lyranus. Ces mêmes Rabbins ne font pas difficulté de dire que ce Geant avoit cent vingt coudées, c'est-à-dire, 180. pieds de hauteur; & pour ne pas paroître contredire Moyse, qui donne la mesure du lit de ce Prince, ils disent que ce lit n'étoit que son berceau (*a*). Mais pour garder quelque ordre dans cet article, commençons d'abord par les passages de l'Ecriture où il est fait mention des guerres. Le plus favorable à ceux qui non seulement en soutiennent l'existence, mais qui croyent même qu'il y a eu un peuple de Geants, est celui où Moyse dit; *Alors les Geants étoient sur la terre* (*b*) : verset qui se trouve entre deux autres où il est parlé des mariages des enfans de Dieu, avec les filles des hommes, desquels nâquirent des enfans que le texte hebreu dit avoir été puissans, ou comme le traduit la Vulgate: *Isti sunt potentes à sæculo viri famosi*, pendant que les Septante ont traduit cette expression par celle de Geants (*c*).

(1) In Deut. Q. 27.

Témoignages qui prouvent l'existence des Geants.

Les descendans d'Enac, qui est appellé dans les Livres saints, *le pere des Geants*, étoient véritablement d'une taille extraordinaire. On vient de voir de quelle hauteur étoit Og, Roi de Bazan, que Moyse dit avoir été le dernier de cette race (*d*). Tous le pays qu'habitoient les descendans d'Enac, auprès desquels les Israëlites se regardoient comme des sauterelles, étoit peuplé de gens d'une taille monstrueuse : *Le peuple que nous avons rencontré*, disoient ceux que Moyse envoya pour découvrir le pays, *est d'une taille extraordinaire. Nous avons vû les enfans d'Enac, mais tous de la race des Geants, en comparaison desquels nous ne paroissions que des sauterelles* (2). Leur terre étoit appellée la terre des Geants (3), & la Ville d'Hebron, *la ville des Geants*, où habitoient Achiman, Sisaï & Tholmaï, de la race d'Enac.

(2) Num. XIII. 33. 34.
(3) *Gigantum terra.*

A ces passages de l'Ecriture sainte, on peut joindre les témoignages des Auteurs profanes, & il est juste de commencer

(*a*) Voyez Theodore Ryckius, *Orat. de Gigan.*
(*b*) *Gigantes erant super terram in diebus illis.* Gen. VI. 9.
(*c*) Voyez ce qui a été dit à ce sujet, dans le chap. 5. du l. 1. p. 113.
(*d*) *Solus quippe Og Rex Bazan remansit ex reliquis gigantibus.* Deut. 13.

par les Poëtes, plus anciens que les Historiens. Rien n'est plus célébre dans leurs Ouvrages que l'entreprise des Geants contre le Ciel, qu'ils voulurent escalader en mettant les unes sur les autres les plus hautes montagnes de la Thessalie. Il est inutile de les citer tous, puisqu'ils n'ont fait que se copier : il suffit de dire qu'ils font des descriptions bien étranges des Geants (1). Outre l'énormité de leur taille, qui les mettoit en état de déraciner des montagnes, ils donnent à quelques-uns cinquante bras & cent têtes, & leur font jetter des hurlemens capables d'effrayer le ciel & la terre. Ils épouvanterent en effet si fort les Dieux, qu'il les obligerent à fuir en Egypte, & à se cacher sous la figure de differens animaux. Enfin pour finir le portrait de ces monstres, ils leur donnent des pieds de serpent. Hesiode dont la veine ne paroît pas toujours échauffée, dans une espece de Poëme qui ne demandoit pas beaucoup d'enthousiasme, s'éleve dans l'endroit où il parle de l'entreprise des Geants contre les Dieux, jusqu'au sublime, & fait de ces monstres une description, dont la lecture effraye. Ce que raconte Homere des Aloïdes & de Polypheme, n'est gueres moins extrordinaire; car quel monstre ne devoit pas être un homme qui portoit un bâton semblable à un mât de Navire, & qui dans un repas dévora deux des Compagnons d'Ulysse ? Le même Poëte dit (2) que Tityus, lorsqu'il étoit couché couvroit neuf arpens de terre.

(1) Voyez Hesiode Theogon. Ovide, Met. Virgile, &c.

(2) Odyss. I. vers. 576.

S'il n'y avoit que des Poetes qui eussent parlé de ces hommes prodigieux, on regarderoit avec raison ce qu'ils en ont dit, comme le fruit d'une verve que la raison ne guidoit pas toujours ; mais les Historiens en racontent eux-mêmes des choses fort extraordinaires. Abydene & Eupoleme, au rapport d'Eusebe (3), parlant de la construction de la Tour de Babel, disent qu'elle étoit l'ouvrage d'un peuple de Geants, qui entreprirent par le moyen de cette Tour de monter jusqu'au ciel. Les dix Rois de Chaldée dont parle Berose (4), & qui selon lui vivoient avant le Déluge, étoient, suivant la Chronique d'Alexandrie, de véritables Geants.

(3) Prep. I. 9. c. 14.

(4) Apud Euseb. ibid.

Les Auteurs Grecs & Romains parlent souvent d'os & de dents d'hommes d'une grandeur extraordinaire. Phlegon de

(1) de Mir. c. 14. Tralles (1) dit sur l'autorité du Grammairien Apollonius, que du temps de Tibere, un tremblement de terre découvrit le cercueil de plusieurs Geants, où l'on trouva une dent d'un pied de longueur, qui fut envoyée à cet Empereur. De quelle grandeur, s'écrie Ryckius (2), devoit donc être la bouche qui contenoit trente-deux de ces dents, & de quelle taille étoit le corps d'un Geant qui avoit la bouche si grande? Le même Phlegon assure qu'on trouva dans une Caverne de la Dalmatie, des Cadavres dont les côtes avoient plus de seize aulnes de longueur, & un Tombeau près d'Athenes, qui étoit long de cent coudées, dans lequel avoit été mis le corps de Macrosiris, comme le portoit l'épitaphe de ce Geant. Cet Auteur parle encore de quelques autres découvertes d'os & de dents de Geants, mais qui n'ont rien de plus extraordinaire que ce que je viens de rapporter.

(2) Orat. de Gigant.

(3) In Att. c. 35. Pausanias (3) moins credule sans doute que Phlegon; mais qui l'est peut-être trop pour un Historien, dit qu'un Mysien lui avoit raconté qu'il avoit vû près de la mer le tombeau d'Ajax fils de Telamon, & que pour lui marquer la grandeur de la taille de ce Heros, il l'avoit assûré que la rotule de ses genoux étoit comme les Palets dont se servoient les jeunes Athletes aux Jeux Olympiques. Or on sçait que ces Palets étoient très-grands & très-pesants; mais ce que cet Auteur ajoute au même endroit est encore plus singulier. « Vis-» à-vis de Milet, dit-il, il y a l'Isle Ladé, qui se sépare en » deux autres petites Isles, dont l'une porte le nom d'Aste-» rius, parce qu'Asterius y a son tombeau : il étoit fils d'A-» nac, que l'on dit avoir été fils de la Terre. Le corps d'As-» terius n'a pas moins de dix coudées de long; mais ce qui » m'a encore plus étonné, c'est ce que j'ai vû dans une petite » Isle de Lydie. Là un tombeau s'étoit entr'ouvert par l'in-» jure des temps, & on apperçut des os d'une si prodigieuse » grandeur, que s'ils n'avoient eu la figure d'os de corps hu-» main, on ne les auroit jamais crus tels. Le bruit, ajoute » Pausanias, courut dans le pays, que l'on avoit trouvé le » corps de Geryon, fils de Chrysaor, & l'on montroit sur » une montagne une grosse Roche, qu'on disoit lui avoir servi

» de trône; mais sur ce qu'il disoit, lui, à ceux qui faisoient » courir ce bruit, que Geryon habitoit à Gadès, & que son » tombeau ne se trouvoit nulle part, quelques Lydiens, » plus sçavants dans les antiquités de leur pays, prétendirent » que c'étoit le corps d'Hyllus, fils d'Hercule & d'Omphale. ».

Un Empereur Romain, dit encore le même Pausanias (1), ayant fait détourner le lit de l'Oronte, on y trouva un tombeau de brique, long pour le moins d'onze coudées, qui renfermoit un Cadavre de pareille grandeur, & de figure humaine en toutes ses parties. Les Syriens ayant consulté l'Oracle d'Apollon à Claros, pour sçavoir ce que c'étoit que ce corps, il leur fut répondu que c'étoit Oronte, Indien de nation. Ce fait étant si public, & ne pouvant être nié, notre Auteur fait ce raisonnement : « En effet, dit-il, si dans les premiers temps la terre encore toute humide, venant à être » échauffée par les rayons du Soleil, a produit les premiers » hommes, quelle partie de la terre fut jamais plus propre à » former des hommes d'une grandeur extraordinaire, que les » Indes, qui encore aujourd'hui engendrent des animaux tels » que les Elephans? »

(1) In Arc. c. 29.

Je ne fais pas beaucoup de cas de ce que rapporte sur le sujet que nous traitons, le jeune Philostrate (2), qui dit qu'Ajax avoit onze coudées, c'est-à-dire, près de dix-sept pieds de hauteur; qu'Aryadès, dont le corps avoit été découvert peu de temps avant, sur les bords de l'Oronte, en avoit cinquante-cinq; qu'il avoit vû un autre tombeau au Promontoire de Sigée dans la Troade, qui avoit vingt deux coudées de longueur; & qu'on avoit trouvé dans l'Isle de Lemnos un Cadavre, dont la tête étoit si grosse qu'à peine pouvoit-on la remplir d'eau en y vuidant deux cruches de l'Isle de Crete, qu'on sçait avoir été très-grandes. Mais que penserons-nous de Plutarque, cet Auteur si judicieux, qui raconte gravement (3) que Sertorius s'étant rendu maître de la Ville de Tingi, & ne voulant pas croire ce que les habitans lui disoient de l'énorme grandeur d'Antée, on ouvrit son tombeau, où l'on trouva son Cadavre qui avoit soixante coudées?

(2) Heroic.

(3) In Sert.

(1) Liv. 7. c. 16.

Nous apprenons de Pline (1), qu'une montagne de l'Isle de Crete, s'étant écroulée, on vit un corps qui étoit debout, haut de quarante-six coudées. Solin rapporte quelque chose d'aussi extraordinaire, mais dont il a des témoins qui paroissent irreprochables : c'est à l'occasion d'un Cadavre gigantesque qui avoit trente-trois coudées, ou quarante-huit pieds & qu'on fit voir à Lucius Flaccus, & au Proconsul Metellus, qui avoient regardé comme une fable la relation qu'on leur en faisoit.

Fazellus, le meilleur Historien moderne de Sicile, raconte sur le sujet que je traite, des choses surprenantes. Il dit, & Boccace dans sa Généalogie des Dieux, est d'accord avec lui sur ce fait, qu'environ 200. ans avant lui, on avoit découvert dans le mont Eryx une Caverne dans laquelle on trouva le Cadavre d'un Geant assis, qui tenoit dans la main un bâton semblable à un mât de Vaisseau, & que le tout se réduisit en poussiere lorsqu'on y toucha, à la réserve de trois dents que les Magistrats de la Ville d'Eryx appellés à ce spectacle, conserverent, & d'une partie du crane qui contenoit quelques boisseaux, mesure de Sicile. Fazellus croit que c'étoit le corps de cet Eryx qui fut tué par Hercule. Cet Auteur ajoute que de son vivant on avoit trouvé un autre Cadavre de vingt coudées de long, qui s'étoit pareillement réduit en poudre, excepté les dents, dont chacune pesoit environ cinq onces, qu'il assure avoir vûes, ainsi que la figure de ce Geant qu'on avoit dessinée sur une muraille. Ces exemples & quelques autres que rapporte cet Historien, lui ont fait croire que la Sicile avoit autrefois été habitée par un peuple de Geants, & il n'oublie pas pour le prouver les Cyclopes & les Lestrygons d'Homere.

A ces faits qui paroissent si bien attestés, on en peut ajouter d'autres, moins extraordinaires à la vérité, mais toujours très-propres à appuyer le sentiment de ceux qui croyent l'existence des Geants. On raconte que le corps de Pallas fils d'Evandre, ayant été déterré près de Rome du temps de l'Empereur Henri III. on le mit debout le long du mur de cette Ville, & il le passoit de la tête. On dit aussi que du

temps d'Auguste on vit à Rome un Geant nommé Pusio, qui étoit haut de dix coudées, & que du temps de l'Empereur Claude, on avoit apporté d'Arabie dans cette ville, le corps de Gabbaon, qui avoit près de dix pieds. On ajoute que celui d'Oreste avoit sept coudées.

Si ce que disent des Celtes quelques Anciens, n'est pas aussi extraordinaire que ce que je viens de rapporter, toujours est-il vrai qu'ils les regardoient comme des hommes qui avoient communément six à sept pieds de hauteur. Quelques Voyageurs modernes en disent autant des Patagons, qui habitent les côtes du Chili, & de ceux de l'Isle de Nicobar, dans le Golphe de Bengale. Enfin Homere, parlant des Heros qui assiegeoient Troye, dit qu'ils lançoient des pierres que quatre hommes de son temps auroient eu bien de la peine à lever seulement de terre. Virgile, fidelle imitateur du Poëte Grec, en dit autant de Turnus; & ce sont ces endroits de ces deux Poëtes, pour le dire en passant, qui engagerent saint Augustin à croire qu'il y avoit eu de véritables Geants.

Tout ce que je viens de dire tend à prouver qu'il y a eu véritablement des Geants; examinons avant que de rien décider, ces autorités qui paroissent si positives. D'abord, on n'aura pas de peine à croire qu'il y a dans les descriptions que les Poëtes font des Geants, des exagerations outrées. Il ne faut pas d'effort de génie pour se convaincre qu'il n'y eut jamais d'hommes capables de déraciner des montagnes pour les entasser les unes sur les autres, ni assez grands pour que couchés, ils couvrissent neuf ardens de terre; l'Anthropophage Polypheme pouvoit épouvanter les Compagnons d'Ulysse, les manger même, sans être aussi monstrueusement grand, que le dépeint Homere.

Le systême de feu M. Henrion se détruit de lui-même: où a-t-il pris, si ce n'est dans quelques Rabbins, qu'Adam eût une taille si prodigieusement grande? S'est-il fondé sur ce que quelques Voyageurs rapportent de la marque de son pied, gravée sur un rocher de l'Isle de Ceylan? Fable que Ryckius (1) se donne la peine de refuter serieusement. Mais quelle

(1) Differt. sur les Geants.

preuve peut-on donner de cette dégradation ſucceſſive qui enfin a laiſſé depuis tant de ſiécles la taille des hommes dans l'état où elle eſt aujourd'hui ? Car enfin il y a une preuve incontestable & permanente, que les hommes n'étoient pas plus grands, qu'ils le ſont, il y a peut-être plus de deux mille cinq cens ans. Cette preuve, je la tire du tombeau de ce Roi d'Egypte, quel qu'il ſoit, qui eſt encore à preſent dans la grande Pyramide. Cette tombe, d'un marbre de porphyre des plus beaux, n'a gueres plus de ſix pieds, ſi nous en croyons les Voyageurs les plus exacts (1). Or les cercueils ſont toujours plus grands que les cadavres qu'on y doit mettre : la chambre même où eſt cette Tombe, n'a pas plus de ſeizé ou dix-huit pieds dans ſa plus grande longueur. Les hommes n'étoient donc pas plus grands qu'ils le ſont aujourd'hui, du temps de Pharaon, qui fit bâtir la grande Pyramide ?

(1) Voyez Corneille le Brun, qui l'avoit vûe, &c.

L'opinion de feu M. l'Abbé Tilladet ne ſe ſoutient pas mieux que celle de M. Henrion ; car s'il eſt vrai que les enfans d'Enac que l'Ecriture appelle le pere des Geants, & qui furent Chefs de quelques Colonies, étoient plus grands que le reſte de leurs contemporains, peut-on conclure de-là que tous les autres Chefs de Colonies ayent été des Geants ?

Pour ce que l'Ecriture ſainte raconte des Geants qui nâquirent du commerce des Anges, avec les filles des hommes, nous l'avons ſuffiſamment expliqué dans le premier Tome. Le mot même qu'employe l'Ecriture pour les déſigner, marque moins des hommes extraordinaires par la grandeur de leur taille, que par leur débauche & leur ſcelerateſſe. Il eſt vrai que les deſcendans d'Enac que l'Ecriture appelle le pere des Geants, étoient la plûpart d'une taille extraordinaire, mais reſſembloit-elle en rien à ces prétendus Geants de cent ou de cent vingt pieds, dont nous avons parlé ? Moyſe nous a laiſſé la meſure du lit d'Og Roi de Bazan, qui étoit de cette race ; mais outre que ce lit n'avoit que douze ou treize pieds de longueur, ce lit qui avoit été fait apparamment avec oſtentation, n'étoit-il pas plus grand que ſon maître ? Ce que la même Ecriture raconte de Goliath, n'approchant

n'approchant pas de ce qu'elle raconte d'Og, nous n'avons rien à ajouter à ce que nous venons de dire. Il eſt vraî que les Iſraëlites qu'envoya Joſué dans la Terre de Chanaan, rapporterent, ainſi qu'on l'a déja dit, qu'ils avoient vû des Geants de la race d'Enac, auprès deſquels ils ne paroiſſoient, eux, que comme des ſauterelles ; mais n'eſt-ce pas là un rapport de gens effrayés à la vûe de quelques perſonnes plus grandes & plus robuſtes qu'eux? Un de ces Envoyés même ne diſſimula pas que la relation étoit exagerée.

Pour ce qu'on raconte de ces Tombeaux découverts près de l'Oronte en Syrie, ce ſont autant de relations fabuleuſes, & dont l'exagération ſaute aux yeux : ce qui eſt encore plus vrai de ces Cavernes de Sicile, où, ſelon les Hiſtoriens de cette Iſle anciens & modernes, on avoit trouvé des Geants d'une grandeur démeſurée. Tout cela n'étoit fondé que ſur des rapports d'ouvriers & de manœuvres, ſans que jamais aucun homme digne de foi, ait pû dire avoir rien vû de pareil ; & n'y eût-il que la circonſtance qu'on ajoutoit à chacune de ces relations, que ces Cadavres énormes ſe réduiſoient en poudre dès que l'air entroit dans ces Cavernes, c'en eſt aſſez pour nous porter à croire qu'on ne doit pas y ajouter plus de foi, qu'à celle de la prétendue lampe allumée, qu'on trouva, dit-on, dans le Tombeau de Tullia, fille de Ciceron, & qui s'éteignit dans le moment que l'air entra dans le caveau.

Pour ces oſſemens monſtrueux que quelques Naturaliſtes ont dit être, ou les côtes, ou les vertebres de quelques Geants, il y a long-temps que d'habiles Medecins ont prouvé que c'étoient des os de Baleines, ou de quelque autre monſtre marin, ou des productions de la nature, qui ſe joue ſouvent en de pareilles reſſemblances.

Ce que j'ai rapporté du Cadavre de Pallas fils d'Evandre, eſt tiré d'Helinandus, & je regarde cette hiſtoriette comme une pure viſion de cet Auteur, qui vivoit dans le douziéme ſiécle, & qui ne la rapporte que plus de cent ans après cette rare découverte, ſans qu'aucun Auteur avant lui en eût fait la moindre mention. Ce bon Moine devoit dire auſſi que non ſeulement

Pallas, que cependant Virgile nomme un enfant, étoit un Geant, mais Turnus aussi qui le tua, puisque la playe que ce Moine dit que Pallas avoit au côté, & qu'on pouvoit encore mesurer après plus de deux mille ans, avoit quatre pieds de largeur; car une lance qui étoit capable de faire de si larges ouvertures, ne pouvoit être portée que par un Geant.

Le fait de Sertorius, rapporté par Plutarque, ne merite pas plus de créance, c'est sur le récit de Gabinius qu'il s'appuye; mais Strabon, plus judicieux, regarde la relation de ce Gabinius comme une pure fable.

En un mot, car je ne me suis peut-être déja que trop étendu sur cette matiere, la nature paroît trop uniforme dans ses productions, pour avoir jamais mis tant de différence dans la taille des hommes; & s'il y en a eu quelques-uns d'exceptés, ce n'a jamais été avec tant de disproportion. L'homme est fait pour cultiver la terre, & en recueillir les fruits & les légumes, ce que des hommes tels qu'on nous dépeint les Geants, ne sçauroient faire. Je conviens que les climats causent quelque différence dans la taille des hommes, & des animaux même; & que, généralement parlant, ceux qui habitent les Zones tempérées sont plus grands que ceux des Zones glaciales; mais cela ne va qu'à un pied ou deux. On s'est toujours plu à exagerer; le merveilleux a toujours été de notre goût: ainsi on a fait les Geants trop grands, & les Pygmées si petits, qu'on ne leur a donné quelquefois qu'un pied de hauteur, ainsi que le dit Juvenal: *Quorum tota cohors pede non est altior uno.*

Concluons que s'il y a des habitans de la terre, tels que sont ceux qui approchent des Poles, qui n'ayent que trois ou quatre pieds de hauteur, ceux qu'on a regardés comme des Geants en auront pu avoir sept ou huit. Je ne sçache pas quon en ait jamais vû de plus grands; & le dernier qui parut à Paris, mesuré exactement par Messieurs de l'Académie des Sciences, sans ornement de tête & sans chaussure, ne se trouva avoir que sept pieds moins un pouce. Ainsi disparoissent, quand on en vient à l'examen, les exagérations qui en imposent presque à tout le monde.

Pour éclaircir maintenant ce que j'ai dit dans l'Histoire de Jupiter de ces prétendus Geants, dont l'entreprise marque une guerre déclarée contre ce Dieu, mais dont le fond a été orné de circonstances ridiculement merveilleuses par ceux qui la décrivirent les premiers ; il me reste trois chefs à examiner. Le premier, que signifie leur entreprise contre le Ciel qu'ils voulurent escalader ? Le second, quel est le fondement de la fable qui fait fuir les Dieux en Egypte, où pour se dérober à la poursuite des Geants, ils furent obligés de se cacher sous la figure de differens animaux ? Le troisiéme enfin, si l'on doit distinguer les Geants d'avec les Titans. Comme la seconde de ces questions a été suffisamment traitée dans l'Histoire des Dieux d'Egypte, à l'occasion de Typhon (1), je me contente d'y renvoyer les Lecteurs.

(1) T. 1. L. 6.

1°. Nous avons dit dans l'article II. du premier Chapitre, que Jupiter détruisit les brigands qui infestoient la Thessalie. Et voilà ces prétendus Geants, car nous avons fait remarquer que dans l'Ecriture sainte le mot *Nephilim*, qui a été traduit par celui de Geants, signifie des gens livrés à toutes sortes de désordres, des brigands & des scélerats. Jupiter, lorsqu'il abandonnoit l'Isle de Crete pour aller visiter les autres parties de la Grece, demeuroit ordinairement sur le mont Olympe, où il avoit apparemment fait construire une bonne citadelle. Le mont Olympe fut dans la suite pris pour le Ciel même, & les Poëtes les plus anciens, surtout Homere, n'en donnent pas une autre idée. Les brigands dont je viens de parler, voulurent attaquer ce Prince, & l'assieger dans sa citadelle ; ce qui fit dire dans la suite qu'ils avoient entrepris d'escalader le Ciel, & d'y donner un assaut. On ajoute qu'ils avoient entassé l'Ossa sur le Pelion, sans doute parce qu'ils avoient fortifié ces deux montagnes, qui sont aussi dans la Thessalie, & peu éloignées de l'Olympe, où ils se retiroient après leurs courses, & tenoient en respect la garnison de Jupiter.

L'avanture de Porphyrion qui veut faire violence à Junon, en présence même de Jupiter, nous apprend sans doute que le chef des révoltés enleva réellement cette Princesse ;

dont il étoit amoureux, & que Jupiter & Hercule l'ayant poursuivi, lui ôterent la vie Rien n'étoit plus ordinaire dans ce temps là que les enlevemens lorsqu'on ne pouvoit pas obtenir autrement la personne de laquelle on étoit amoureux. Celle de Polybotès que Neptune accabla dans l'Isle de Cos, signifie que cet Amiral de la flotte de Jupiter poursuivit ce Polybotès, qui commandoit apparemment les Vaisseaux ennemis, jusqu'à cette Isle, où il le fit perir. Enfin celle d'Ephialte & Otus, qui retinrent prisonnier pendant treize mois le même Neptune dans l'Isle de Crete, veut dire que ces deux redoutables Chefs avoient si bien bloqué Neptune dans le Port de cette Isle, qu'il n'en sortit qu'au bout de ce temps-là. Car il faut remarquer en passant qu'il paroît que dans la guerre dont il s'agit, Jupiter avoit été attaqué par mer & par terre.

Il est vrai que la plûpart des Sçavans du dernier siécle ont crû que l'entreprise de la Tour de Babel, qu'on pouvoit regarder véritablement comme une entreprise contre le Ciel, avoit donné lieu à la fable que j'explique. *Elevons*, disoient les Auteurs de ce dessein insensé, *une Tour qui aille jusqu'au Ciel* (*a*). D'ailleurs, ajoute t-on, Nimbrod qui étoit à la tête de cette entreprise, étant appellé par Moyse, *un fort, un robuste chasseur devant le Seigneur*, a dû sans doute être regardé comme une espece de Geant; ainsi il ne manque rien à la ressemblance, & il ne doit pas être douteux que c'est là l'explication de cette fable. Mais sans dire qu'on n'a nulle preuve que les Payens ayent connu cet événement, l'explication que j'ai donnée à cette fable, me paroît assez naturelle pour être adoptée.

2°. Quoique la plûpart des Anciens ayent confondu les Geants & les Titans, il est sûr cependant qu'on doit les distinguer. Ceux-ci étoient d'une famille illustre, & ils étendirent leur Empire sur une partie du monde; les autres étoient quelques brigands répandus dans la Thessalie qui donnerent beaucoup de peine aux Titans. Hesiode dans sa Theogonie, les distingue très-bien les uns des autres, & ne fait naître

(*a*) *Venite, faciamus nobis civitatem & turrim, cujus culmen pertingat ad cælum.* Gen. XI. v. 4.

les Geants que long-temps après la défaite des Titans, & après les guerres que ceux-ci eurent les uns contre les autres: & ce qui peut avoir donné lieu à les confondre, c'est que les Geants & les Titans firent la guerre aux Dieux; avec cette difference que les Titans étoient, quoique d'une même race, souvent divisés d'interêts, les uns prenant parti pour Saturne, & les autres pour Jupiter; au lieu que les Geants étoient une troupe de brigands, qui en vouloient également à tous les Titans (*a*).

Enfin ce qui a engagé quelques Auteurs à croire que les Titans & les Geants étoient les mêmes, c'est qu'ils passoient les uns & les autres pour enfans du Ciel & de la Terre; mais on n'a pas fait attention à ce que dit Apollodore (1), que la Terre ne mit au monde les Geants, que parce qu'elle étoit irritée contre Jupiter qui tenoit les Titans enfermés dans le Tartare. Ainsi les Titans étoient nés long-temps avant les Geants.

(1) Tom. 1. l. 6.

Fable de la Chevre Amalthée.

J'ai dit que Jupiter avoit été nourri par une Chevre, nommée Amalthée. Lactance (2) prétend que ce qui donna lieu à cette fable, c'est que que la Princesse Amalthée, fille de Melitte Roi de Crete, eut soin de faire nourrir Jupiter, & lui fit donner du lait de chevre. Mais quand il seroit vrai qu'il auroit réellement été nourri du lait de la chevre; comme Ægysthe qui en avoit tiré son nom, il n'y auroit rien d'extraordinaire pour un enfant qu'on élevoit secretement dans un lieu écarté, & dont on avoit si grand intérêt de dérober la connoissance à son pere; il ne seroit pas nécessaire pour cela d'avoir recours à une prétendue Princesse que l'on ne connoît point.

(2) De falsa Relig.

Amalthée fut ensuite placée parmi les Astres, où elle forme, comme nous l'avons dit, le Signe qui porte son nom. C'est d'une des cornes de cette prétendue Chevre, que les Grecs ont fait leur Corne d'abondance, quoique quelquefois ils disent la même chose de celle du fleuve Acheloüs, ainsi que nous le dirons dans l'Histoire d'Hercule (3).

(3) Tom. III.

(*a*) On ne dit rien ici de la fable qui donne aux Geants, selon Apollodore, liv. 1. des jambes & des pieds de serpent, parce qu'elle a été expliquée dans l'histoire de Typhon. T. 1. liv. 6.

Fable des Colombes qui ont nourri Jupiter.

Mais ce n'est pas la seule fable qu'on ait débitée sur les Nourrices de Jupiter, puisqu'on a dit que des Colombes avoient pris le soin de pourvoir à sa nourriture, comme on le voit dans Homere. Le sçavant Bochart dit (1) que ce qui a donné lieu à cette fable, c'est la ressemblance de deux mots Pheniciens, ou Arabes, *Himam*, & *Hemam*, dont le premier veut dire un Prêtre, & l'autre une Colombe. Ainsi parce que quelques Prêtres, Curetes ou Dactyles, qui présidoient aux choses sacrées, prenoient soin de la nourriture de Jupiter, on imagina que des Colombes le nourrissoient. C'est de-là, suivant le même Auteur, que tiroit son origine la fable de Semiramis, nourrie par des Colombes.

(1) Chan. l. 2. ch. 11.

On a ajouté à la fable des Colombes, celle de l'Aigle qui avoit soin de lui fournir de l'ambrosie, comme le dit Athenée (2), parce que cet oiseau étoit consacré à Jupiter depuis le jour qu'ayant consulté les Augures dans l'Isle de Naxe avant d'entreprendre la guerre contre les Titans, un Aigle lui apparut, qui lui fut d'un heureux presage; il le porta toujours dans ses Enseignes, & c'est celui-là même, si nous en croyons Hygin (3), après quelques Anciens, qui fut placé parmi les Astres; quoique d'autres prétendent que ce fut celui dont il se servit pour enlever Ganymede: ce qui revient au même, puisqu'on ne publia que ce Dieu s'étoit changé en Aigle pour ravir ce jeune Prince, que parce qu'il portoit cet oiseau dans ses Drapeaux.

(2) Liv. 15.

(3) Cœl. Poet. Astr. l. 2. c. 16.

Fable des Abeilles qui nourrirent Jupiter.

Nous avons dit que Jupiter fut aussi nourri par des Abeilles, comme le rapporte Virgile (*a*), & je pense que cette fable est fondée sur ce qu'on trouva des ruches d'Abeilles dans l'antre où Jupiter avoit été élevé. Antoninus Liberalis raconte une avanture tragique de quatre hommes, qui étant entrés dans cette Caverne, & ayant apperçu les ruches de ces Abeilles, ce Dieu fit entendre le bruit du tonnerre, & ayant lancé ses foudres, les fit perir malheureusement : autre fiction qui nous apprend qu'on punit la témerité de quelques scélérats qui avoient violé la sainteté de ce lieu, qui étoit parmi les Payens en grande vénération.

(a) *Dictao Regem pavere sub antro.*

Quoique j'aye déja parlé des Curetes dans le premier Volume, à l'occasion des Cabires, que quelques Auteurs croyent être les mêmes ; l'Antiquité nous apprend à leur sujet tant de particularités, que j'ai crû devoir en faire un article nouveau. Strabon (1) a rassemblé presque tout ce qui se peut dire sur ce sujet, cependant on trouve dans Photius, dans Apollodore, dans Pausanias & ailleurs, des particularités que ce sçavant & judicieux Historien n'a pas rapportées; c'est de ces differens morceaux que je vais composer leur histoire.

Histoire des Curetes, à qui Rhea confia l'éducation de Jupiter.

(1) Liv. 10.

Je ne m'arrêterai pas d'abord à ce que rapporte Ovide, qui dit qu'ils avoient été produits par la pluye (*a*), ressource ordinaire des Poëtes, qui faisoient sortir de terre, ou du creux des chênes, ceux dont ils ignoroient l'origine. Je ne crois pas non plus devoir appuyer sur l'étymologie de leur nom, rapportée par Athenée (2), qui fondé sur quelques vers d'Eschile, prétend qu'on les avoit ainsi appellés à cause du soin qu'ils prenoient de leurs cheveux, qu'ils frisoient d'une maniere qui leur étoit particuliere; puisque les expressions dont se sert cet ancien Poëte, ne paroissent avoir aucun rapport au nom des Curetes.

(2) Liv. 12. c. 6.

Pour traiter avec quelque ordre ce sujet qui est de lui-même assez obscur, je vais examiner les questions suivantes. Les Curetes étoient-ils originaires de l'Isle de Crete ? Venoient-ils de plus loin ? Quelle est leur origine ? Quelle étoit leur Religion, leurs coutumes & leurs emplois ? Quels Pays en particulier habiterent-ils ?

Denys d'Halicarnasse (3), & après lui Dom Pezron (4), sont persuadés que les Curetes étoient originaires de l'Isle de Crete, & ce dernier croit même qu'ils étoient du sang Royal, & du nombre des Princes Titans. On a vû dans l'Article II. que c'étoient eux qui avoient pris soin des funerailles de Jupiter. Ils étoient en effet les Prêtres & les Astrologues des Princes Titans. Addonnés aux Sciences speculatives, & aux Arts mechaniques, on les consultoit souvent. En un mot, ils étoient aux Titans qui regnoient dans cette

(3) Hist. Rom. l. 2.
(4) Ant. de la langue des Celtes.

(*a*) *Largoque satos Curetas ab imbre.* Met. liv. 4.

Isle, ce que les Druydes étoient parmi les Gaulois, les Mages chez les Perses, & les Saliens chez les Sabins. On les employoit aussi très-souvent, suivant ce même Auteur, à l'éducation des enfans des Princes, qu'ils élevoient avec beaucoup de soin, leur apprenant la Medecine, l'Astrologie, tout ce qui concernoit la Religion, & sur-tout l'Art de la guerre, où ils alloient eux-mêmes, & où pour se distinguer des autres, ils avoient des armes particulieres, dont ils faisoient un certain bruit cadancé, frappant adroitement de leurs lances contre leurs boucliers, & sautant avec beaucoup de contorsions, pour s'animer au combat & y exciter les autres (1); ce qui leur fit donner le nom de Curetes & de Corybantes (2). C'est au bruit de cette symphonie qu'ils éleverent le jeune Jupiter; non pour empêcher que Saturne, qui étoit alors en Phrygie, n'entendît ses cris; mais plutôt pour faire ensorte que personne ne le découvrît. La danse dont ils étoient les inventeurs, fut appellée Dactyle, & c'est peut-être à cause de cela qu'on les appella eux-mêmes Dactyles. Si toutefois on n'aime mieux croire avec quelques Anciens, qu'ils prirent ce nom parce qu'ils n'étoient d'abord que dix, comme les doigts de la main; ce mot *Dactyle*, voulant dire *doigt*.

(1) Apollod. liv. 2.

(2) Ce nom signifie, *qui remue la tête.*

Je conviens que les Curetes habiterent anciennement l'Isle de Crete; qu'ils s'y rendirent très-fameux; qu'ils y exercerent plusieurs Arts, & ne contribuerent pas peu à polir l'esprit & les mœurs des habitans de cette Isle: ce fut même dans la Crete qu'ils prirent le nom d'Idéens, parce que c'étoit auprès du mont Ida, qui est dans cette Isle, qu'ils s'étoient établis. Mais ils n'en étoient pas originaires, & les Auteurs les mieux instruits, conviennent qu'ils venoient de Phenicie. Herodote (3) dit que les Pheniciens qui suivirent Cadmus, introduisirent plusieurs Sciences dans la Grece; car il y avoit parmi ces Pheniciens, des gens appellés Curetes, qui étoient plus versés dans les Arts & dans les Sciences de la Phenicie que d'autres: les uns s'établirent dans la Phrygie, où ils furent appellés Corybantes; les autres dans l'Isle de Crete, où on leur donna le nom d'*Idæi Dactyli*; quelques-uns vinrent dans celle de Rhodes, & furent nommés Telchines; d'autres dans la Samothrace;

(3) Liv. 1.

Samothrace; une partie vint dans l'Eubée, où avant la découverte du fer ils travailloient en cuivre, dans une ville qui pour cette raiſon fut nommée Chalcis. Il y en eut qui allerent à Imbros, d'autres à Lemnos, où ils trouverent des forges établies: enfin un grand nombre s'établit dans l'Etolie, & dans l'Acarnanie, pays auquel on donna le nom du premier pays qu'avoient habité les Curetes depuis leur ſortie de Phenicie, c'eſt-à-dire, de l'Iſle de Crete, nom qu'il conſerva juſqu'à-ce qu'Ætolus, fils d'Endymion s'en empara, & lui fit porter le ſien.

Ce fut pendant le ſéjour des Curetes dans la Grece, que ſe fit la Chaſſe de Calydon, qui occaſionna une cruelle guerre entre eux & les Etoliens, de laquelle Phenix fait un long récit à Achille (1), ainſi que nous le dirons dans l'hiſtoire de Meleagre (2). Pauſanias (3) ajoute à ce que dit Homere, que l'Auteur du Poëme des Femmes illuſtres, & celui de la Myniade rapportoient qu'Apollon avoit pris le parti des Curetes dans cette guerre, & avoit tué Meleagre de ſa propre main.

(1) Il. l. 9.
(2) Tom. III.
(3) In Phoc.

Cependant un événement célebre, & dont la Chronique de Paros a fait une de ſes époques, donna occaſion aux Curetes de travailler aux forges de fer. Le feu prit dans la forêt du mont Ida, ſoit par le tonnerre, ou par quelque autre accident, & les Curetes ayant vû couler une grande quantité de fer, que la violence du feu avoit mis en fuſion, ils profiterent de cette découverte, & négligerent les ouvrages de cuivre, pour s'appliquer à ceux de fer. La Chronique que je viens de citer, place cet événement ſous le regne de Minos I. Roi de Crete, & de Pandion I. Roi d'Athenes; c'eſt-à-dire vers l'an avant Jeſus-Chriſt 1350.

Je crois cependant que l'Art de forger le fer eſt plus ancien que l'embraſement du mont Ida, puiſque Tubalcaïn, au rapport de Moyſe, en fut l'inventeur, même avant le Déluge; mais il pouvoit s'être perdu, ou avoir été inconnu juſqu'alors dans l'Iſle de Crete.

Ce fut encore par le moyen de ces Ouvriers que Cadmus avoit amenés avec lui, que ce Chef de Colonie trouva une mine d'or dans la montagne Pangée en Thrace, & le

cuivre rouge à Thebes même où il s'établit : c'est pourquoi on appelle encore aujourd'hui *Cadmia*, la pierre minerale qu'on fait fondre avec le cuivre rouge, pour en faire de jaune.

Les Curetes s'étoient fait avec ces metaux des armes particulieres; & à la guerre & dans les cérémonies de Religion, ils avoient coutume de danser, & de mêler à des cris tumultueux le bruit des sonnettes, des chalumeaux, des tambours, & de leurs épées dont ils frappoient sur leurs boucliers, observant une certaine cadence, & paroissant saisis d'une fureur divine; ce qui leur fit donner le nom de Curetes (1) Ch. 11. & de Corybantes. C'est, selon Solin (1), ce qui donna lieu à l'origine de la Musique dans la Grece. « L'arrangement » harmonieux que les Dactyles Idéens observerent dans le » bruit & dans les sons que rendoient leurs armes, dit cet » Auteur, donna naissance à la musique; ils le transporterent » ensuite à la Poësie » (*a*). Isidore de Seville a suivi en cela le sentiment de Solin.

(2) Liv. 3. N'oublions pas de dire que, selon Diodore de Sicile (2), c'est à un de ces Curetes, ou Dactyles Idéens, nommé Hercule, qu'est dûe la premiere institution des Jeux Olympiques. Voici de quelle maniere Pausanias raconte cet événement (3). (3) Liv. 5. c. 7. & ailleurs. « Les habitans de l'Elide, qui paroissent très-versés » dans les Antiquités, disent que Saturne regna d'abord, & que » les hommes du siécle d'Or, lui dresserent un Temple à » Olympia; qu'aussi-tôt que Jupiter fut né, sa mere en donna le soin aux Dactyles Idéens, qu'on nommoit Curetes; » qu'ensuite cinq d'entr'eux, appellés Hercule, Pœonius, » Epimedès, Jasius, & Ida, vinrent d'Ida, montagne de » Crete, dans l'Elide; qu'Hercule, nommé aussi Hercule » Idéen, qui étoit le plus âgé, en memoire de la guerre entre Saturne & Jupiter, établit la course, & ordonna que » celui qui remporteroit le prix, auroit pour récompense » une couronne d'Olivier. Il y dressa un Autel à Jupiter » Olympien, & fonda les Jeux Olympiques : il ajoute qu'au

(a) *Studium musicum inde cœptum cum Idæi Dactyli modulos crepitu & tinnitu æris deprehensos in versificum ordinem transtulissent.*

» rapport de quelques-uns des Eléens, Jupiter y disputa le » Royaume à Saturne, & que selon d'autres, Hercule Idéen » établit ces Jeux, en memoire de la victoire remportée sur » les Titans ». Le même Auteur dit dans son Voyage d'Arcadie (1), que ces Curetes disputerent dans ces Jeux le prix de la course.

(1) Ch. 2.

Enfin pour qu'il ne manquât rien à la gloire & à la célébrité des Curetes, on leur éleva des Temples après leur mort. Pausanias (2) parle de celui qu'ils avoient dans la Messenie, où l'on sacrifioit toutes sortes d'animaux.

(2) In Messen.

Ce qu'on doit penser du partage du monde, fait entre les trois freres.

De toutes les fables qu'on a vues dans l'Histoire de Jupiter, il ne me reste à expliquer que celle du Partage du monde entre les trois freres. L'Empire des Titans, comme nous l'avons dit, étoit extrémement étendu : ces Princes possedoient la Phrygie, la Thrace, une partie de la Grece, l'Isle de Crete, & plusieurs autres Provinces (3). Sanchoniathon semble même y joindre la Syrie : Diodore (4) y ajoute une partie de l'Afrique & les Mauritanies. Jupiter l'augmenta de beaucoup, & après avoir défait le parti des Titans, il songea à partager ses Etats avec ses freres. Il garda pour lui les Pays Orientaux, ainsi que la Thessalie & l'Olympe. Pluton eut les Provinces d'Occident, jusqu'au fond de l'Espagne, qui est un pays fort bas par rapport à la Grece; & Neptune fut établi Amiral des Vaisseaux de Jupiter, & commanda sur toute la Méditerranée. Voilà sans doute ce qui a donné lieu à la fable de ce partage du monde, & ce qui a fait regarder ces trois freres comme trois Divinités souveraines dans leurs départemens. Dès-lors on prit l'Olympe, où demeuroit Jupiter, pour le Ciel; & l'on ne parla plus de l'Espagne, où Pluton faisoit travailler aux Mines, que comme d'un Royaume sombre, & couvert des plus épaisses ténébres, & on en fit le séjour ordinaire des morts.

(3) V Dom Pezron.
(4) Liv. 3.

Je sçais que plusieurs Sçavans sont persuadés que c'est le Partage entre les trois fils de Noé, qui a donné lieu à la fable d'un semblable partage entre Jupiter, Neptune & Pluton; mais quand on leur accorderoit que les Payens avoient appris cette tradition, qui véritablement devoit être fort répandue,

puisqu'elle étoit connue même dans le Perou, si nous en croyons Garcilasso de la Vega (1), il n'en seroit pas moins vrai, que ces Princes Titans partagerent leurs conquêtes de la maniere que je viens de le dire.

(1) Hist. des Incas, p. 84. de la dern. édit.

Le sçavant Pere Tournemine, dans le Projet qu'on a déja cité, dit que les Payens, sur la Tradition du partage des enfans de Noé, imaginerent celui du monde entier entre trois Divinités, dont l'une gouvernoit le Ciel & la terre, à qui ils donnerent le nom de *Zeus*, qui est un abregé du nom ineffable de *Jevo* ou *Jeova*: la seconde, l'Enfer, à qui ils donnerent pour cela le nom d'*Ades*, qui veut dire perte, ou *Orcus*, ténébreux, ou *Pluton*, Dieu des richesses, à cause des Mines qui sont dans la terre: Et la troisiéme regnoit sur la mer, qu'ils appellerent pour cela, ou *Poseïdon*, qui veut dire *Brise-Vaisseaux*, ou *Napha*, couler.

Cependant je crois que dans le fond, & dans la bonne Mythologie, c'étoit Jupiter qui representoit le Dieu souverain, qui gouvernoit en même temps le Ciel, la Terre & l'Enfer, sous trois différens noms. C'est ce que pensoit Pausanias (2), à l'occasion d'une Statue en bois de Jupiter, qui étoit à Argos dans un Temple de Minerve. « Cette Statue, dit-il, avoit » deux yeux, comme la nature les a placés aux hommes, & » un troisiéme au milieu du front. On assure que c'est le Jupiter *Patroüs*, qui étoit dans le Palais de Priam en un lieu » découvert, & que ce fut à son Autel, que cet infortuné Roi » se refugia, après la prise d'Ilion..... On peut raisonnable- » ment conjecturer, que Jupiter a été ainsi representé avec » trois yeux, pour signifier qu'il regna premierement dans le » Ciel, comme tout le monde en convient; secondement » dans les Enfers: car le Dieu qui, suivant la fable, tient son » Empire dans ces lieux souterrains, est aussi appellé Jupiter » par Homere, suivant ce vers,

(2) In Corinth. c. 24.

Jupiter infernal & sa terrible Epouse (3).

(3) Iliad. l. 9. vers. 457.

» Troisiémement enfin sur les mers, comme le temoigne » Eschile fils d'Euphorion. Quiconque a donc fait cette

» Statue, je crois qu'il lui a donné trois yeux, pour faire enten-
» qu'un seul & même Dieu gouverne les trois parties du mon-
» de, que les autres disent être tombées en partage à trois Di-
» vinités differentes ».

Article IV.

Des noms differens de Jupiter.

Comme Jupiter étoit la grande Divinité du Paganisme, & qu'il étoit généralement adoré depuis l'Egypte jusqu'au fond de l'Espagne. On ne sera pas surpris du grand nombre de noms & de surnoms que lui avoient donné les Peuples differens qui avoient reçu son culte. La plûpart de ces noms étant tirés des lieux où il étoit honoré, ou de ce qui avoit donné lieu aux Temples, aux Chapelles & aux Autels qui lui étoient consacrés, je me serois volontiers dispensé de les rapporter tous; mais comme ils se trouvent sur d'anciens monumens, dans les Inscriptions, & dans la plûpart des Auteurs, sur-tout dans les Poëtes, j'ai cru qu'il falloit les faire connoître le plus succintement qu'il étoit possible, & j'espere d'adoucir la sécheresse de cette espece de Litanies, par les traits d'histoire qui ont donné lieu à ces differentes dénominations.

L'épithete la plus ordinaire qui servoit à désigner Jupiter, étoit celle d'*Optimus Maximus* : on lui donnoit aussi parmi les Grecs & les Romains, celle de *Pater*, ou de *Pere*, parce qu'il étoit regardé comme le pere des Dieux & des hommes. Celle de *Roi* lui est donnée par Homere & par Virgile ; & les Sacrifices qu'on faisoit à Lebadie, lui étoient offerts comme à Jupiter Roi. Cette même qualité lui est donnée deux fois par Xenophon dans sa Cyropedie.

On l'appelloit aussi *Tout-puissant*, comme on le voit dans Virgile, & dans les autres Auteurs. L'épithete de *Victor*, ou de *Victorieux* lui étoit donnée, ou parce qu'il avoit vaincu les Titans & les Geants, ou parce qu'on croyoit que rien ne pouvoit lui résister. Nous lisons dans Tite-Live (1), que Papyrius prêt à combattre, lui voua un Temple sous ce

(1) Liv. 10.

nom (*a*). Les Romains lui avoient institué sous ce même nom une fête qui se célébroit au mois d'Avril, comme nous l'apprenons d'Ovide (*b*). Saint Augustin (1) dit que les mêmes Romains célébroient en son honneur aux Ides de Juin, une fête sous le titre de *Jupiter invincible*.

(1) De. Civ. Dei. l. 7.

Toutes les fois qu'on croyoit avoir reçu quelque bienfait de ce Dieu, on lui destinoit quelque cérémonie, & on lui donnoit un nouveau nom : ainsi on l'appella *Stator*, parce qu'il avoit arrêté l'armée des Romains dans sa fuite : *Muscarius*, & les Grecs *Apomyius*, qui veut dire la même chose, & les Eléens lui donnerent ce nom en memoire de ce qu'il avoit chassé les mouches qui incommodoient Hercule pendant un Sacrifice. Pausanias (2) dit qu'Hercule sacrifiant à Olympie, & se trouvant fort incommodé des mouches, il immola une Victime à Jupiter *Apomyius*, & que les mouches s'envolerent sur le champ au-delà de l'Alphée ; depuis ce temps-là les Eléens faisoient tous les ans le même Sacrifice, pour en être délivrés. *Feretrius, quasi à ferendo*, parce qu'il avoit secouru les Romains ; *vel à feriendo*, à cause qu'il avoit défait leurs ennemis (*c*), ce qui revient au même: *Pistor*, parce qu'on publia que pendant que les Gaulois assiégeoient le Capitole, il avoit averti la Garnison de faire du pain de tout le bled qui leur restoit, & de le jetter dans le Camp ennemi, pour faire croire qu'ils ne seroient de long-temps réduits à manquer de vivres ; ce qui réussit si bien, que les ennemis leverent le siége (3) : *Lapis*, à cause de la pierre que Saturne avoit dévorée à la place de Jupiter lui-même, & alors il étoit confondu avec le Dieu Terme. Le serment que l'on faisoit par ce nom mystérieux, étoit très-respectable, comme nous l'apprend Apulée, ainsi que je l'ai dit dans le premier volume, à l'Article des Serments. C'est ce que Ciceron

(2) In Eliac.

(3) V. Tite-Live.

(a) *Papyrium in ipso discrimine, quo templa Diis immortalibus vovere mos erat; vovisse Jovi Victori, si legiones hostium fudisset, sese facturum : id votum Deis cordi fuit.* Tit. Liv. loc. cit.

(b) *Occupat Aprilis Idus cognomine Victor, Jupiter, hac illi sunt data templa die.* Ovid. Fast.

(c) Properce dans l'Elegie de Jupiter Feretrien, parle ainsi ;

*Nunc Jovis incipiam causas aperire Feretri
Armaque de Ducibus trina recepta tribus.*

appelle, *Jovem lapidem jurare* (1). *Lucerius*, ou *Diespiter*, à cause qu'il étoit le Dieu de la lumiere, comme Aulugelle nous l'apprend (*a*); & c'eſt pour cette raiſon que l'on prenoit ſouvent ce Dieu pour l'air: *Pluvius* (2), parce que dans les grandes ſécherεſſes on lui demandoit la pluye. Ce fut par ce motif que l'armée de Trajan, que la ſoif cauſée par une grande ſécheresſe avoit réduite à l'extrémité, fit un vœu à Jupiter *Pluvius*; & il tomba dans le moment une grande quantité de pluye. En memoire de cet évenement on fit mettre dans la ſuite ſur la colomne Trajane la figure de Jupiter *Pluvius*; & pour exprimer le fait, les ſoldats paroiſſent recevoir l'eau dans le creux de leurs boucliers Ce Dieu y eſt repreſenté ſous la figure d'un Vieillard à longue barbe, qui a des ailes, & qui tient les deux bras étendus, & la main droite un peu élevée; l'eau ſort à grand flots de ſes bras & de ſa barbe. Les Atheniens l'honoroient ſous ce nom, comme le remarque Pauſanias (3), & le nommoient *Hymetius*, à cauſe de l'Autel qu'ils lui avoient conſacré ſur le mont Hymette. *Prædator*, parce qu'on lui conſacroit une partie des dépouilles; ce qui fait dire à Virgile:

. . . . *Ipſumque vocamus*
In prædam, partemque Jovem (4).

Tropæuchus, à cauſe qu'il préſidoit aux triomphes: *Hoſpitalis*, parce qu'il étoit le Dieu de l'hoſpitalité, comme le Poëte que je viens de citer nous l'apprend (5); & c'étoit le nom ſous lequel il étoit le plus reſpecté. *Lycæus*, parce qu'on croyoit qu'il avoit changé Lycaon en loup. Il eſt bon de ſçavoir en troiſiéme lieu qu'on lui donnoit encore d'autres noms, comme ceux de *Pere des Dieux*, de *Très-bon*, de *Très-grand*, de *Moderateur*, de *Recteur*, & pluſieurs autres, qui marquoient ſa ſouveraineté ſur les autres Dieux. On l'appelloit *Acræus*, comme qui diroit *du Promontoire*: les habitans de Smyrne l'honoroient ſous ce nom dans un lieu élevé, ainſi qu'on le voit dans deux Medailles rapportées par Spon (6). Le nom de Maître des tempêtes & des vents, *Tempeſtatum potens*, *Ventorum potens*, qui ſe trouve ſur quelques Inſcriptions, auſſi bien

(1) Epiſt. ad Famil. Ep. ad Trebatium Septimum.

(2) Appellé par les Grecs Ζεὺς ὄμβριος.

(3) *In Atticis.*

(4) Æneid. l. 3. Voyez Servius.

(5) Æn. l. 1.

(6) Miſc. Erud. Ant. p. 74.

(a) *Lucerius dictus Jupiter, quòd nos die & luce, quaſi vita ipſa afficeret & juvaret.*

que celui de *Jupiter Serenus*, convient à ce Dieu en tant qu'il étoit physiquement l'Æther. *Jupiter Dolichenius* se trouve sur un beau marbre, rapporté par le même Spon (1). Il y est représenté debout sur un Taureau, avec une Aigle éployée. Comme il est armé & qu'il a le casque en tête, quelques Antiquaires ont cru que c'étoit Mars; mais le Taureau qui lui étoit immolé, & l'Aigle, ne laissent aucun lieu de douter que ce ne soit Jupiter.

(1) ibid. p. 79.

Les noms de Jupiter Ammon, de Jupiter Serapis, & de Jupiter Belus, ont été suffisamment expliqués dans le Tome I. Liv. VII. Celui de Jupiter Stygius, lui étoit donné lorsqu'il representoit Pluton, & on le trouve sur des Inscriptions. Un des noms des plus respectables de Jupiter étoit celui de *Sebazius*; mais j'en ai parlé au long dans l'Article de Mithras (2).

(2) Tom. I. l. 7.

4°. Qu'il y en avoit un grand nombre qui étoient tirés des lieux où il étoit honoré: ainsi il étoit nommé *Capitolinus*, à cause du Temple qu'il avoit sur le Capitole; *Olympien*, *Atabyrius*, *Dictæus*, *Idæus*, parce que les montagnes qui portoient ces noms, dont la premiere étoit dans la Thessalie, la seconde dans l'Isle de Crete, lui étoient consacrées. *Dodonæus*, à cause de l'Oracle de Dodone; *Trophonius*, pour une semblable raison; *Molossus*, parce que le peuple qui portoit ce nom, l'honoroit d'une maniere particuliere. *Ithomate*, ce Dieu étoit principalement honoré sous ce nom par les Peuples de la Messenie, dans le lieu nommé Ithome, où il y avoit une citadelle. Comme ce peuple se vantoit que c'étoit dans leur pays que Jupiter avoit été élevé, il l'honoroit d'un culte particulier, ainsi que nous l'apprend Pausanias (3), & l'on portoit pendant que la fête de Jupiter Ithome duroit, de l'eau dans son Temple pendant toute la journée. Ce même Auteur parle des Jeux qui accompagnoient cette fête.

(3) In Mess.

Laryssæus, à cause qu'il étoit honoré à Larisse; *Cenæus*, parce qu'Hercule après avoir ravagé l'Œchalie, lui éleva un Temple sur le Promontoire de Cenée dans l'Eubée. *Citharonius*, du mont Citheron dans la Beotie, qui lui étoit consacré; *Cassius*, à cause des montagnes de ce nom, où il étoit honoré.

Il

Il y en avoit une à l'entrée de l'Egypte, du côté de l'Arabie, & l'autre en Syrie. Pline, Strabon, & Stephanus parlent du Temple qu'il avoit sur la premiere de ces deux montagnes; & Suidas, de celui qu'il avoit sur la seconde. Achilles Tatius fait mention d'un troisiéme Temple dédié à Jupiter Casius, dans la ville de Peluse. La figure ordinaire sous laquelle on representoit ce Jupiter, étoit un rocher, ou une montagne escarpée, ainsi qu'on le voit sur plusieurs Medailles rapportées par Vaillant (1), dans l'une desquelles est un Temple à quatre colomnes, avec une montagne au milieu & un Aigle sur le frontispice, & cette Legende ΖΕΥΣ ΚΑΣΙΟΣ.

(1) T. 1. L. 6.

Jupiter Madbachus & Selamanès.

Une Inscription trouvée près d'Alep en Syrie il y a environ quarante ans, nous a appris deux des surnoms que les Syriens donnoient à Jupiter, après que les Grecs leur en eurent communiqué le culte. Cette Inscription qui est Grecque, contient un vœu que Crateus fils d'Andronicus accomplit pour son pere, en l'honneur de Jupiter *Madbachus*, & *Selamanès* (*a*). Elle fut d'abord envoyée à M. Cuper, & il la communiqua à M. Huet, en le priant de lui dire son avis sur la signification de ces deux surnoms (*b*). Ce sçavant Prélat montre dans sa réponse, que bien que Crateus appellât Jupiter, *Madbachus* & *Selamanès*, les Dieux de ses peres, on ne doit pas pour cela en faire trois, ni même deux Divinités différentes: qu'il suffit que ce fussent deux surnoms du même Dieu, pourqu'il lui fût permis de s'exprimer de la sorte. Ensuite examinant ces mêmes surnoms, ausquels on ne sçauroit trouver une origine dans la langue grecque, il la cherche dans les langues orientales. On peut voir dans sa réponse à M. Cuper tout ce qu'il dit là-dessus: le résultat de ses recherches est, que par Jupiter *Madbachus* & *Selamanès*, les Syriens ont entendu à peu près la même chose que les

(*a*) ΔΙΙ ΜΑΔΒΑΧΩ ΚΑΙ ΣΕΛΑΜΑΝΕΙ. ΠΑΤΡΩΟΙΣ ΘΕΟΙΣ, &c.

(*b*) Dissertation sur diverses matieres de Religion & de Philolog. T. II. p. 97. édit. de la Haye. 1714.

Latins, lorſqu'ils diſoient Jupiter *perfectus & pacificus.* Il ne me paroît pas qu'on puiſſe douter qu'en effet le mot *Selamanès* ſignifie autre choſe que *pacatus*, ou *pacificus* : il vient de l'hebreu *Salman*, qui ſignifie le plus ſouvent *pacatus fuit, pacem habuit*; de-là ont été formés les noms de Salma, dont il eſt fait mention dans le Prophete Oſée (1), de Salmon, fils de Naaſſon, & même celui de Salmanaſar : car ce dernier ſignifie proprement, *pax ligata*, ou *pacis vinculum.* Le nom de *Selamanès* n'a pas ſeulement été une épithete de Jupiter; c'étoit auſſi un nom propre, uſité en Syrie, car Sozomene (2) fait mention d'un Moine de la Paleſtine, diſciple de ſaint Hilarion, qu'il appelle *Salamanès.*

A l'égard de *Madbachus*, ce mot me paroît venir de *madbach*, au lieu duquel on lit ordinairement *midbach*, dans un endroit des Pſeaumes (3) : c'eſt un compoſé du verbe *dabach, adhæſit, conjunctus fuit*, & de l'affixe ; *Madbach* eſt proprement *adhærere factus* ; en ſorte que *Jupiter Madbachus*, a dû être chez les Syriens, le même que *Jupiter præſens, adhærens, proximus*, chez les Latins.

Pauſanias (4) dit qu'on donnoit auſſi le nom de *Jupiter Cappautas* à la pierre ſur laquelle Oreſte s'étant aſſis, avoit recouvré ſon bon ſens; ſur quoi on peut voir la note de M. l'Abbé Gedoyn (5).

Le titre de *Tonant*, & de *Foudroyant*, étoit celui qui convenoit le mieux à Jupiter, puiſqu'il étoit regardé comme le maître de la foudre depuis que les Cyclopes la lui avoient donnée, comme nous l'avons dit. Il ſeroit inutile de citer des autorités pour prouver que ce titre lui étoit donné ; puiſqu'on le trouve frequemment dans les Auteurs, dans les Poëtes, & dans les Inſcriptions. Nos anciens Gaulois l'honoroient ſous le même nom, & c'étoit leur Jupiter *Taranus*, comme l'a très-bien prouvé M. Prydeaux. A ce ſurnom je dois joindre celui de Καταιβάτης, ou *Deſccenſor*, comme qui diroit celui qui deſcend. Nous avons ſur ce ſujet une ſçavante Diſſertation de M. Burman, à laquelle je renvoye les Curieux. Il ſuffit de dire ici que ce nom lui étoit moins donné pour marquer qu'on croyoit qu'il deſcendoit ſur la terre, pour y voir ſes Maîtreſſes,

(1) C. X. 15.

(2) Hiſt. Eccleſ. liv. VI. c. 32.

(3) Pſ. 22. 16.

(4) In Lacon.

(5) Traduction de Pauſ.

que pour marquer qu'il y faisoit sentir sa présence ou par le bruit du tonnerre, & par la foudre & ses éclairs, ou par de veritables apparitions. De-là le surnom d'*Epiphanes, qui est présent, qui apparoît*, commun à la verité aux autres Dieux, mais qui appartenoit plus specialement à Jupiter; & à cette occasion il ne sera pas inutile d'éclaircir un point de Mythologie touchant la prétendue apparition des Dieux, ou la Théopsie. Ciceron (1) dit que souvent les Dieux se rendoient présens; que souvent on les voyoit. Un Payen, au rapport d'Arnobe (2), parloit ainsi: « Qu'on ne s'imagine pas » que nous bâtissons des Temples pour mettre les Dieux à » couvert de la pluye, des vents, de l'ardeur du Soleil, & » des autres injures de l'air: c'est afin que nous puissions les » voir de près, nous entretenir avec eux, & joindre nos dis- » cours avec eux, avec le respect que nous leur devons ». Diodore de Sicile (3), après avoir dit qu'Isis avoit trouvé plusieurs sortes de médicamens, ajoute que ce qui augmentoit la vénération pour elle, est qu'elle étoit présente aux remedes qu'elle donnoit. Plutarque (4) observe qu'Enguis, ville de Sicile, étoit devenue considérable principalement par l'apparition fréquente des Déesses Meres, comme nous le dirons plus amplement en parlant de ces Divinités (5). On étoit persuadé que les Heros & les Dieux apparoissoient sur-tout aux jours de fête qu'on célébroit en leur honneur; & qu'ils ne se laissoient point voir hors de ce temps-là, ainsi que nous l'apprenons de Dion Chrysostome. C'étoit cette présence des Dieux qui augmentoit le respect qu'on avoit pour leurs statues, parce qu'on croyoit qu'ils y étoient présens, sur-tout quand ils rendoient leurs Oracles.

Si nous voulions rechercher l'origine de cette fable, nous trouverions qu'elle étoit fondée sans doute sur ce que la tradition avoit appris aux Payens, que Dieu s'étoit montré à Jacob, dans cette célebre vision de l'Echelle mystérieuse dont parle l'Ecriture (6), dans laquelle ce Patriarche disoit qu'il avoit vû Dieu face à face: *Jacob vocavit nomen loci illius Phanuel, dicens; vidi Deum facie ad faciem.* Le lieu où ce Patriarche avoit eu cette vision, devint en effet assez célebre par le monument

(1) De Nat. Deor. liv. 2.
(2) Adverf. Gent. liv. 6.
(3) Liv. 5.
(4) In Marcello.
(5) A l'Article des Dieux Gaulois.
(6) Genes. 32.

qu'il y dressa, pour qu'on puisse en avoir eu connoissance. On peut ajouter encore, qu'on pouvoit avoir entendu parler de ce qui arriva à Moyse à Oreb, & au mont Sinaï, où il avoit vû Dieu face à face.

Il ne faut pas s'imaginer cependant que les Payens crussent voir l'essence de leurs Dieux; mais ils se vantoient du moins de jouir quelquefois de leur présence, & d'être ce qu'ils appelloient *Théoptes*.

Jupiter étoit aussi honoré sous le nom d'Invincible *Invictus*, & les Romains, selon saint Augustin (1), en célebroient la fête aux Ides de Juin; de même que sous celui de *Custos*, ou de Gardien, parce que, comme dit Seneque (2), on le regardoit comme le gardien de l'univers; nous avons des Médailles de Néron avec cette Legende, *Jupiter Custos*: sous celui de *Latialis*, ce qui fait dire à Lucain (3): *Et residens celsa Latialis Jupiter Alba*; sous celui d'*Inventor*, auquel Hercule éleva un Autel, selon Denys d'Halicarnasse (4), lorsqu'il eut trouvé ses bœufs que Cacus lui avoit dérobés; de Jupiter *Fidius*, ou *Sponsor*, & Sp. Postumius lui avoit dédié un Temple à Rome sous ce nom. Saint Athanase croit même qu'on lui immoloit sous ce même nom des victimes humaines.

On l'honoroit encore sous celui de *Pixius*, comme nous l'apprenons de Denys d'Halycarnasse (5), & ce nom répondoit à celui de *Sanctus*, ou de *Sangus*, qui lui étoit donné par les Sabins: sous celui d'*Aliteus*, parce que dans une famine il avoit pris un soin particulier des Meûniers, pour que la farine ne manquât pas; sous celui de *Lucerius* qui lui étoit donné, comme à celui qui procuroit la lumiere: de *Viminalis*, d'où une montagne de Rome avoit pris son nom. On l'honoroit à Tusculum sous le nom de *Majus*, pour marquer sa superiorité sur tous les autres Dieux, dont il étoit regardé comme le plus grand & le plus puissant. *Arbitrator* étoit un nom sous lequel il étoit encore honoré à Rome, & en l'honneur duquel P. Victor dit qu'il y avoit un Portique de cinq colomnes qui lui étoit consacré; *Assabinus* étoit le nom qu'il portoit parmi les Arabes, comme celui d'*Ammon*, chez les Libyens, parmi lesquels il avoit un Temple célebre & un Oracle

(1) De Civit. Dei. l. 7.
(2) Quæst. nat. 2.
(3) Pharf. l. 1.
(4) Liv. 1.
(5) Liv. 4.

Oracle, dont nous avons parlé dans le Tome I. (1). Les Romains l'honoroient aussi sous le nom de *Dapalis*, parce qu'il présidoit aux mets qu'on servoit dans les repas. D'*Ultor*, parce qu'il vengeoit les crimes dans les personnes des coupables. De *Dictæus*, à cause de l'antre de Crete de ce nom où il avoit été élevé: d'*Idæus*, du mont Ida dans l'Isle de Crete: d'*Ægiuchus*, parce qu'il avoit été nourri par une chevre (2) : de *Stenius*, comme qui diroit *puissant* & *robuste*. Les Grecs lui donnoient aussi le nom d'*Ægyptius*, & *Nilus*, & alosr on le confondoit avec Osiris, dont le Nil avoit porté le nom. Celui de *Tharsos* de la ville de Tharse en Cilicie, où il étoit specialement honoré. De *Plusios*, c'est-à-dire, *Riche*, & suivant Pausanias (3), il avoit un Temple sous ce nom chez les Lacédemoniens. De *Physicus*, & alors il étoit pris physiquement pour l'air ou l'Ether, suivant le témoignage des Anciens. De *Panomphæus*, parce que ses louanges étoient dans la bouche de tout le monde. De *Caræus*, comme qui diroit élevé, ainsi que l'explique Hesychius. D'*Hecatombæus*, d'où le premier mois Attique a pris son nom, quoique quelques Mythologues disent que ce nom appartenoit plus particulierement à Apollon De *Mæmactes*, comme qui diroit, *furieux*; du cinquiéme mois Attique, où commence l'hyver: c'est du moins l'étymologie qu'Harpocration tire de ce nom. De *Lyceus*, d'une montagne d'Arcadie, où selon Pausanias (4), Lycaon se fit honorer, & institua en son honneur des Jeux qui furent aussi nommés Lycéens. De *Labradæus*, & alors on le representoit sous la figure d'une hache, que les Cariens adoroient. Plutarque dit que ce Dieu porte la hache au lieu de la foudre, ou du sceptre, pour la raison qui suit. Après qu'Hercule eut tué l'Amazone Hippolite, il donna sa hache à Omphale. Les Rois de Lydie la porterent ensuite, & elle passa à leurs successeurs, jusqu'à-ce que Candaule croyant que cela n'étoit pas de sa dignité, la donna à un de ses Courtisans pour la porter. Elle tomba depuis la défaite de Candaule entre les mains des Cariens, qui firent une Statue à Jupiter, & lui mirent cette hache entre les mains. D'*Expiator*, parce qu'il étoit censé expier les hommes des crimes qu'ils avoient commis. De *Martius*, parce que les

(1) Liv. 4.

(2) V. Lactance. liv. 1.

(3) In Lacon.

(4) In Arc.

Guerriers l'invoquoient au commencement des combats. De *Palæstes*, parce que, comme nous l'apprend Lycophron, Hercule s'étant presenté au combat de la lutte, & personne n'ayant osé se mesurer contre lui, ce Dieu avoit accepté le combat, & lutté contre son fils. De *Melissæus*, du nom d'une de ses nourrisses. De *Xenius*, c'est-à-dire, Hospitalier. Virgile l'invoque sous ce nom. D'*Herſæus*, parce que ses Autels, surtout dans les maisons des Princes, étoient à découvert dans un lieu enfermé de murailles. C'est près d'un de ces Autels que Priam fut tué dans son propre Palais, au rapport de Virgile (1). De *Mæragetes*, parce qu'ils croyoient que les Parques étoient sous sa conduite; quoiqu'à dire vrai, cette qualité convenoit mieux au Destin, dont elles executoient irremissiblement les ordres, comme nous le dirons dans l'histoire de ces trois Déesses.

(1) In Eneid. liv. 2.

Mais en voilà assez; ceux qui voudront en sçavoir davantage, trouveront encore d'autres surnoms & d'autres épithetes de Jupiter, dans Pausanias & dans Lilio Gyraldi: il suffit d'avoir expliqué ceux qui pouvoient souffrir quelque difficulté.

ARTICLE V.

De quelle maniere on representoit Jupiter, & quel culte on lui rendoit.

1°. On trouve dans les Anciens, & l'on voit sur les monumens que le temps a respectés, & sur les Medailles en particulier, plusieurs representations de Jupiter; mais la maniere la plus ordinaire dont on le peignoit, étoit sous la figure d'un homme majestueux, & avec de la barbe, assis sur un trône, tenant de la main droite la foudre, & de l'autre une victoire, ayant à ses pieds une Aigle les ailes éployées, qui enleve Ganymede: ce Dieu ayant la partie superieure du corps nue, & la partie inferieure couverte. Les Mythologues rendent de cette attitude des raisons que je ne dois pas omettre. Le trône, disent-ils, par sa stabilité, marque la sûreté de son Empire. La nudité de la partie superieure de son

corps, montroit qu'il étoit viſible aux Intelligences & aux Parties céleſtes de l'univers ; comme la partie inférieure couverte, faiſoit voir qu'il étoit caché à ce bas monde. Le ſceptre, ou la foudre qu'il tenoit de la main gauche, annonçoit ſa puiſſance ſur les Dieux & ſur les hommes. La Victoire qu'il tenoit à la main droite, annonçoit qu'il étoit toujours victorieux ; & l'Aigle, qu'il étoit le maître du Ciel, comme cet oiſeau l'eſt de tous les autres. C'eſt ainſi qu'expliquent ces ſymboles Porphyre, Phurnutus, Euſebe, & Suidas.

Mais cette maniere de repreſenter ce Dieu, quoique la plus ordinaire, n'étoit pas uniforme. Pauſanias (1) parlant de la Statue de Jupiter Olympien, dit « que ce Dieu eſt repreſenté aſſis ſur un trône ; il eſt d'or & d'yvoire, & il a ſur » la tête une couronne qui imite la feuille d'olivier. De la » main droite il tient une Victoire, qui eſt elle-même d'or » & d'yvoire, ornée de bandelettes & couronnée ; de la gau» che un ſceptre d'une extrême délicateſſe, & où réluiſent » toutes ſortes de metaux. L'oiſeau qui repoſe ſur le bout de » ſon ſceptre eſt une Aigle. La chauſſure & le manteau du » Dieu, ſont auſſi d'or : ſur le manteau ſont gravés toutes » ſortes d'animaux, toute ſorte de fleurs, & particulierement » des lys. Le trône du Dieu eſt tout brillant d'or & de pier» res précieuſes : l'yvoire & l'ebene y ſont par leur mélange » une agréable varieté ; la peinture y a mêlé auſſi divers ani» maux, & d'autres ornemens ».

(1) In Eliac.

La foudre, ſymbole le plus ordinaire de Jupiter, eſt figurée de deux manieres ſur les Medailles, & ſur les anciens Monumens ; l'une eſt une eſpece de tiſon flamboyant par les deux bouts, qui en certaines images ne montre qu'un bout enflammé ; l'autre une machine pointue des deux côtés, armée de deux fleches : la légion qu'on nommoit *Fulminatrice*, avoit cette derniere marque ſur les boucliers des ſoldats. Lucien qui dit que la foudre de Jupiter avoit dix coudées de long, ſemble auſſi lui donner cette forme, lorſqu'il introduit fort plaiſamment Jupiter, ſe plaignant de ce qu'ayant depuis peu lancé ſa foudre contre Anaxagore, qui nioit l'exiſtence des Dieux, il l'avoit manqué, parce que Periclès

U...

avoit détourné le coup, qui avoit porté sur le Temple de Castor & Pollux, & l'avoit réduit en cendres; que la foudre avoit été presque brisée contre la pierre, & que les deux principales pointes en étoient si émoussées, qu'il ne pouvoit plus s'en servir sans la racommoder.

Pour l'Aigle, autre symbole ordinaire de Jupiter, outre ce que je viens d'en dire, Lactancius Firmicus assûre que la raison en est que Jupiter partant de l'Isle de Naxe pour aller combattre les Titans, & offrant un sacrifice sur le rivage, une Aigle avoit volé jusqu'à lui, qui lui avoit été d'un favorable augure : selon d'autres, cette Aigle s'étoit arrêtée sur sa tête. Servius ajoute que dans le combat contre ces Titans, l'Aigle lui avoit mis la foudre en main.

Les habitans de l'Isle de Crete representoient Jupiter sans oreilles, pour marquer que le Maître du monde ne devoit écouter personne en particulier, mais être également propice à tous. Les Lacédemoniens au contraire, lui en donnoient quatre, afin qu'il fût plus en état d'entendre les prieres, de quelque part qu'elles vinssent. Les habitans d'Heliopolis, si nous en croyons Macrobe, representoient Jupiter tenant la main droite élevée, avec un fouet à la main, comme cocher, & de la gauche la foudre & des épis. Arrien rapporte (1) après le Sophiste Anaxarchus, que la figure de la Justice accompagnoit toujours celle de Jupiter, dont la raison est assez sensible. On joignoit quelquefois à la Justice, les Graces & les Heures, pour marquer que ce Dieu devoit toujours écouter les vœux des hommes gratieusement. Martianus (2) represente ainsi Jupiter dans l'assemblée des Dieux. Il a, dit-il, sur la tête une couronne enflammée, & sur les épaules un manteau, ouvrage de Minerve, & par-dessus, une robe blanche parsemée d'étoiles; tenant de la main droite deux globes, l'un d'or, & l'autre d'ambre, pendant qu'il s'appuyoit de la gauche sur une tortue. Il avoit à ses pieds des souliers verts, dont il pressoit un rossignol : on voit que cet équipage annonce le maître de toute la nature, sans qu'il soit besoin d'expliquer plus particulierement ces symboles; souvent sa couronne étoit de chêne ou d'olivier. Lorsqu'au lieu

(1) Histor. 4.

(2) De Nuptiis.

lieu d'une couronne il avoit un boisseau sur la tête, c'étoit alors Jupiter Serapis, ce Dieu si respecté en Egypte, dont nous avons parlé dans le premier Tome, Livre VI. & quand il paroissoit avec des cornes, il representoit ce Jupiter Ammon si célebre par l'Oracle qu'il avoit dans la Libye.

Ne dissimulons pas que la plûpart de ces symboles venoient, ou du caprice des Ouvriers, ou de la fantaisie de ceux qui en faisoient faire des Statues, comme on va le voir dans le détail des Monumens qui nous restent. N'oublions pas à ce propos un beau passage de Ciceron. Cotta un de ses interlocuteurs, parlant de l'idée qu'on s'étoit formée des Dieux, « Mais s'il n'est pas vrai, dit-il, qu'un Dieu se presen» te toujours à nous sous une forme humaine, vous obstine» rez-vous encore, Velleius, à défendre ces sortes d'absur» dités? Pour nous, nous pouvons avoir quelquefois cette » idée, parce que nous connoissons Jupiter, Junon, Miner» ve, Neptune, Vulcain, Apollon, & les autres Dieux, aux » traits que leur a donnés le caprice des Peintres & des Scul» pteurs ; & non seulement aux traits, mais encore à l'âge, » à l'habillement, & à d'autres marques (1) ».

(1) De Nat. Deor. liv. 1.

On trouve dans les Cabinets des Curieux, un Jupiter avec la foudre aux deux mains; dans Tristan, un Jupiter enfant monté sur une chevre, avec la Legende, *Jovi crescenti.* Dans Bonanni, ce Dieu porte une couronne flamboyante, une patere à une main, & un roulleau à l'autre. Le revers d'une Medaille de Beger presente une Aigle qui tient au bec une couronne, & qui foule la foudre des deux pieds. Une figure de ce Dieu, dans Boissard, a cela de singulier que Jupiter y est assis, ayant au-dessus de lui le Petase, & le Caducée de Mercure, pour marquer que la Prudence doit toujours accompagner la force & la puissance : & dans un autre du même Auteur, il a deux Sphinx au bas de son trône, par où l'on voit que l'on a voulu joindre à la force & à la prudence, la sagacité & la pénétration. Dans une Medaille donnée par du Choul, Jupiter est assis sur un Belier : il tient un sceptre de la main droite ; c'est Jupiter Serapis,

comme le marque le boisseau qu'il a sur la tête. Sur une autre du même Antiquaire, Jupiter paroît assis sur un trône, avec l'Aigle & la pique : par-dessus sa tête, le Soleil marqué d'une grande étoile, est dans un Char à quatre chevaux; & la Lune signifiée par le croissant, dans un Char à deux taureaux. Du moins cela devroit être ainsi; cependant le revers de la Medaille donnée par du Choul, met l'étoile du côté du Char à deux taureaux, & le croissant du côté du Char à quatre chevaux; je ne sçais si c'est une erreur du Monetaitaire. Aux pieds de Jupiter sont deux hommes étendus tenans des faisceaux, à la maniere dont on marque les fleuves dans plusieurs Medailles; ce pourroit être pour signifier les deux élemens inferieurs, la terre & l'eau : en sorte que les quatre élemens seroient aussi representés; l'air & le feu, par les deux chars, l'eau & la terre par les deux hommes d'enbas : c'est ainsi que l'a expliqué du Choul; je ne sçais si sa conjecture plaira à bien des gens. Tout le contour de la Medaille represente les douze Signes du Zodiaque : le tout signifie apparemment que Jupiter est le maître du Ciel, des astres, de la terre, & des élemens.

Jupiter foudroyant est gravé sur plusieurs Medailles de Beger, foudroyant les Geants, un desquels qui est terrassé, a des jambes de serpent, dont j'ai donné la raison dans l'Article de Typhon (1). Un autre Jupiter sur une Medaille des Brutiens, peuple d'Italie, a derriere lui le croissant de la Lune; & dans une autre des Atheniens, sept étoiles, qui désignent apparemment les sept Planetes. Sur un Medaillon d'Antonin le Pieux, on voit Atlas un genou en terre, qui soutient le monde sur ses épaules; ce qui signifie que Jupiter étoit le maître du monde.

(1) Tom. I. Liv. VI.

Le Jupiter tonnant dont nous avons parlé, se voit dans un monument consacré par Poplius, & rapporté par Boissard, avec cette Inscription, *Bono Deo Brotonti*, pour *Brontonti, au bon Dieu Tonnant* (a). Les figures nous representent un jeune homme assis sur une roche, à demi-nud, un bonnet

(a) Bronton est un mot grec qui signifie *Tonnant*, & qui ne se trouve que dans cette Inscription.

sur la tête, tenant entre ses bras une lyre posée sur ses genoux : deux Nymphes lui presentent, l'une un vase, l'autre une patere, & au dessous du jeune homme est une louve.

J'ai dit que Jupiter étoit representé sous la figure d'un homme majestueux, & dans l'âge de la force ; cependant on le voit souvent sur les monumens representé sans barbe. Tel est *Vejovis*, ou *Vejupiter*, qui se voit sur les Medailles des familles *Fonteia* & *Licinia* ; & le Jupiter *Axur* ou *Anxur*, sur les Medailles Consulaires, & sur plusieurs autres, & sur quelques-unes même avec l'Inscription de *Jovi juveni, au jeune Jupiter.*

Jupiter paroît sur une Medaille de M. de la Chausse, avec des cornes de belier à la tête ; & dans une de Maffei, avec une couronne rayonnante, & le boisseau, marques de Jupiter Ammon, & de Jupiter Serapis. Mais l'image la plus singuliere de Jupiter, est celle qui se voit dans Beger : sur une base est une tête de belier qui porte une colombe ; ce qui marque sans doute l'Oracle de Jupiter Ammon. Quoique j'aye parlé de l'Oracle de ce Dieu dans le premier Volume (1), je n'ai pas rapporté la fable que les Grecs publioient à l'occasion de ce nom, & je dois satisfaire ici la curiosité des Lecteurs à ce sujet. Ils prétendoient qu'il étoit ainsi appellé du mot grec ἄμμος, qui veut dire, *sable*, parce que la Libye, où son Temple fut bâti, étoit pleine de sables. On le figuroit avec des cornes de belier, parce qu'on le trouva, disent quelques-uns, entre des moutons & des beliers, après qu'il eut été chassé du Ciel par les Geants ; ou qu'il se métamorphosa lui-même en un belier, de peur d'être reconnu. Les autres Mythologues en parlent differemment : selon Hygin, Bacchus sur le point de partir pour les Indes, étant fort pressé de la soif, trouva un belier qui le conduisit où il y avoit de l'eau, & il pria Jupiter de donner place dans le Ciel à ce belier ; ce que Jupiter accorda. Alors Bacchus bâtit un Temple à ce Dieu, qui fut appellé le Temple de Jupiter Ammon.

(1) Liv. 4.

Herodote, beaucoup plus ancien, raconte differemment cette histoire. Jupiter, dit-il, ne voulant pas se montrer à Hercule

qui avoit grande envie de le voir, mais ne pouvant résister à ses instances, s'avisa de cet expédient : il coupa la tête à un belier, l'écorcha, & s'étant couvert de cette peau, se montra à Hercule en cet équipage ; ce fut pour cela que les Egyptiens representerent depuis Jupiter avec la tête de belier. Les Ammoniens qui sont une colonie des Egyptiens & des Ethiopiens, ont pris cette coutume d'eux.

Mais nous ne devons pas écouter les Grecs sur les étymogies des noms des Dieux de l'Orient, & nous avons des guides plus sûrs. Ammon est visiblement Cham, fils de Noé, comme nous l'avons dit.

Les Antiquaires croient que le Jupiter Capitolin est distingué des autres par le bandeau royal, ou le diadême qu'il porte ; cependant sur les Medailles Consulaires, où il est nommé *Capitolinus*, il n'a point ce bandeau royal, tant il y a sur cela de varieté. Le Jupiter Axur est toujours representé jeune & sans barbe : c'est même, selon Servius, ce qui lui a fait donner ce nom. Quelquefois par l'Aigle seule, tenant la foudre sous les pieds, on a voulu nous representer Jupiter, comme il paroît dans un monument rapporté par Boissart.

Du culte rendu à Jupiter.

On ne doit pas douter que de tous les Dieux du Paganisme, Jupiter n'ait été celui dont le culte a été le plus solemnel. Il devoit même y avoir une varieté infinie dans les cérémonies de ce culte, puisque chaque Peuple recevant ce Dieu comme le Maître des autres, ajoutoit ou retranchoit à son gré aux cérémonies de son culte, ou l'ajustoit à celui de ses Dieux, dont il prenoit la place. On peut ajouter encore qu'à chacune des occasions qui lui firent donner tant de noms differents, on joignoit quelques cérémonies aux anciennes, sur lesquelles l'histoire ne nous apprend rien. Mais pour s'arrêter à quelque chose de plus sûr & de plus précis, nous pouvons dire d'abord, qu'on ne lui sacrifioit point de Victimes humaines, comme à Saturne son pere, ainsi que nous le dirons dans son histoire. L'exemple seul de Lycaon, qui, selon Pausanias (1), lui immola un enfant, ou selon Ovide (2), un prisonnier de guerre, ne fut point suivi ; ce Prince même

(1) In Arcad.
(2) Met. l. 2.

s'attira l'indignation de toute la terre. Enfin il eut des imitateurs, mais Cecrops étant arrivé à Athenes, abolit cette cruelle superstition.

Les Victimes les plus ordinaires qu'on immoloit à ce Dieu, étoient la chevre, la brebis, & le taureau blanc, dont on avoit soin de dorer les cornes. Souvent sans aucune Victime on lui offroit de la farine, du sel & de l'encens, sur-tout à Rome, car à Athenes c'étoit toujours par le sacrifice d'un bœuf; & quand il representoit *Vejovis*, ou le Jupiter Vengeur, on l'appaisoit par le sacrifice d'une chevre. Ce Dieu avoit un Temple à Rome sous ce nom près du Capitole, où il étoit representé avec des fleches à la main, pour marquer qu'il étoit prêt à venger les crimes. Parmi les arbres, le chêne & l'olivier lui étoient consacrés. Personne au reste, si nous en croyons Ciceron, ne l'honoroit plus particulierement que les Dames Romaines: *à matronis Romanis castissimè cultus*, dit cet Auteur (1).

(1) De Nat. Deor. liv.

Je ne dis rien ici de ses trois Oracles, celui de Dodone, celui de Trophonius, & celui qu'il avoit dans la Libye, en ayant assez parlé dans le premier Tome (2).

(2) L. 4. c. 1.

CHAPITRE II.

Histoire de Junon.

J'Ai dit que Jupiter avoit épousé sa sœur Junon, & il est juste de parler avec quelque détail de cette Déesse, qui devint par ce mariage la premiere de celles du Paganisme. Elle étoit fille de Saturne & de Rhea, & sœur de Jupiter, de Neptune, de Pluton, de Vesta, & de Cerès; & les Grecs la nommoient simplement *Hera*, la Dame, ou la Maîtresse (*a*), ou *Megalé*, la Grande: au lieu que chez les Romains,

(a) Les Philosophes qui allegorisoient toutes ces histoires, comme on l'a dit tant de fois, prétendoient, ainsi que le dit Athenagore, que ce mot par la seule transposition des lettres, marquoit l'air, que cette Déesse considerée physiquement representoit.

le nom de Junon venoit du mot *Juvans*, *secourable*, & avoit par conséquent la même étymologie que celui de Jupiter, *Juvans pater*; on la nommoit aussi la Reine.

Plusieurs pays se disputoient l'honneur de lui avoir donné le jour, sur-tout Samos & Argos, où véritablement elle étoit honorée d'un culte particulier. Si nous nous en rapportons à Homere, elle fut nourrie par l'Ocean & par Tethys sa femme; mais comme il y a toujours une varieté infinie sur ces anciennes traditions, il y en avoit une qui portoit qu'elle avoit été élevée par *Eubœa Porcymna*, & *Acræa*, filles du fleuve Asterion. D'autres encore soutiennent que ce furent les Heures qui prirent soin de son éducation.

Du temps des Princes Titans, c'étoit une coutume ordinaire d'épouser ses propres sœurs; & Jupiter en se mariant avec Junon, ne fit qu'imiter la conduite de son pere & de son ayeul. Son mariage même fut un effet de l'inclination la plus tendre: il avoit aimé cette jeune Princesse dès son enfance, & avoit fait agir son confident, qui fit si bien son devoir, qu'il la rendit sensible: & c'est peut-être ce qui a donné lieu à la Fable qui dit que Jupiter ayant rendu l'air extrêmement froid, se changea en coucou, & que Junon le reçut dans son sein; figure poëtique qui nous laisse aisément entrevoir le succès d'une intrigue. Le mont Thornax où cette avanture se passa, fut depuis ce temps-là appellé le Mont du Coucou. Cette Fable que j'ai lûe dans l'ancien Scholiaste de Théocrite, étoit dans un livre d'Aristote, qui traitoit du Temple d'*Hermione*, & qui n'existe plus. Ensuite Jupiter l'épousa solemnellement, & les nôces furent celébrées, au rapport de Diodore de Sicile (1), dans le territoire des Gnossiens, près du fleuve Théréne, où l'on voyoit encore de son temps un Temple entretenu par des Prêtres du pays. On y solemnise, ajoute cet Auteur, tous les ans le souvenir de ces nôces, par une répréséntation fidelle de ce qui s'y passa, selon les traditions qui en restent: témoignage bien autentique, puisque rien ne prouve mieux la verité d'un fait, que ces sortes de fêtes, & de mémoriaux. Servius (2) raconte une fable à l'occasion de ses nôces. Pour les rendre plus solemnel-

(1) Liv. 5.

(2) Sur le premier de l'Eneide, *Ex membranis Fuldensib.*

les, dit-il, Jupiter ordonna à Mercure d'y inviter tous les Dieux, tous les hommes, & tous les animaux. Tout s'y rendit, excepté une Nymphe nommée Cheloné, qui fut assez dédaigneuse pour se moquer de ce mariage, & chercher des prétextes pour n'y pas assister. Mercure étant retourné dans l'Olympe, & ayant vû que Cheloné seule y manquoit, redescendit en terre; & comme la maison de cette Nymphe étoit sur le bord d'un fleuve, il l'y précipita, & changea Cheloné en un animal de même nom (1), qui fut depuis ce temps-là obligé de porter sa maison sur le dos; & pour la punir de ses railleries, la condamna à un silence éternel. Cet animal est la Tortue, que les Grecs nomment *Cheloné*, & on voit bien que c'est la ressemblance des noms qui a donné lieu à la fiction, & à la métamorphose.

(1) La Tortue.

N'oublions pas de dire en passant, que la Tortue fut depuis, & pour les Dieux & pour les Empereurs Romains sur les Médailles, le symbole du silence. Symposius a fait un joli vers, sur ce qu'on se servoit de l'écaille de cet animal, pour en faire des instrumens de musique :

Viva nihil dixi, quæ sic modo mortua canto.

Jupiter qui étoit un Prince fort adonné aux femmes, comme le nom même de *Zan*, qu'il portoit, le signifie, eut selon la coutume de ce temps-là plusieurs maîtresses, & Junon se brouilla souvent avec lui sur ce sujet. Voilà l'origine de ce mauvais ménage dont les Poëtes parlent si souvent.

Quoiqu'on ne puisse pas regarder comme de véritables histoires ce qu'ils débitent à ce sujet, nous ne sçaurions nous dispenser de le rapporter, puisque cela entre nécessairement dans une Mythologie. On sçait le manége qu'Homere & Virgile lui font jouer pendant le siége de Troye, & j'en ai suffisamment parlé dans les Réflexions sur la Théologie des Poëtes (2). Apollodore (3) dit qu'elle avoit envoyé deux dragons, pour dévorer Hercule au berceau; qu'elle l'avoit rendu furieux, qu'en un mot elle l'avoit persecuté toute sa vie; qu'elle avoit pris la figure d'une Amazone pour le

(2) Tom. I. liv. 3.
(3) Liv. 2.

perfécuter ; qu'elle avoit envoyé un taon aux bœufs de Géryon que ce Héros emmenoit, pour augmenter la peine qu'il avoit de les conduire ; enfin qu'elle avoit fait devenir Bacchus furieux. Nous parlons ailleurs des perfécutions qu'elle fit fouffrir à Io, à Califto, & à fes autres Rivales.

(1) In Beot. Junon, dit Paufanias (1), fe fâcha un jour contre Jupiter, on ne fçait pas pourquoi, mais on affûre que de dépit elle fe retira en Eubée. Jupiter n'ayant pu venir à bout de la fléchir, vint trouver Citheron, qui regnoit alors à Platée: Citheron étoit l'homme le plus fage de fon temps. Il confeilla à Jupiter de faire faire une ftatue de bois, de l'habiller en femme, de la mettre fur un chariot attelé d'une paire de bœufs que l'on traîneroit par la ville, & de répandre dans le public que c'étoit Platea, la fille d'Afopus, qu'il alloit époufer : fon confeil fut fuivi. Auffi-tôt la nouvelle en vient à Junon, qui part dans le moment, fe rend à Platée, s'approche du chariot, & dans fa colere voulant déchirer les habits de la mariée, trouve que c'eft une ftatue. Charmée de l'avanture, elle pardonna à Jupiter fa tromperie, & fe reconcilia de bonne foi avec lui. En memoire de cet événement ces Peuples célebrerent une certaine Fête, qu'ils nommerent les Dédales, parce qu'anciennement toutes les ftatues de bois étoient appellées des Dédales. Mais ce ne fut pas la feule fois que ces divins époux furent brouillés, & il falloit que cette Déeffe eût bien offenfé Jupiter, lorfque pour la punir il l'attacha entre le ciel & la terre, avec une chaîne d'or, & culbuta d'un coup de pied fon fils Vulcain, qui vouloit la dégager. Je fçai les explications phyfiques qu'on donne à cette fiction, & le fens que Me. Dacier lui prête (2). Mais on ne dit rien là-deffus de fatisfaifant. La mauvaife humeur de cette Déeffe contre Jupiter engagea Porphyre (3) à ne la placer que parmi les mauvais Génies : ces Génies malfaifans que cet Auteur peint avec des couleurs fi vives, que les Apologiftes de la Religion Chrétienne n'en auroient pas fait des portraits plus hideux.

(2) Trad. de l'Iliade.

(3) De Abft. liv. 2.

Les Anciens ne font pas d'accord au fujet des enfans de Junon. Héfiode (4), après avoir dit qu'elle étoit la derniére des

(4) Theog

des femmes que Jupiter avoit épousées, car effectivement il s'étoit marié auparavant avec Métis, avec Themis, &c. Cet Auteur lui donne quatre enfans, Hébé, Venus, Lucine & Vulcain ; même ces quatre enfans, selon les Mythologues postérieurs, n'ont pas tous Jupiter pour pere. Apollodore ne donne à cette Déesse que trois enfans, Hébé, Illythyie, & Argé : d'autres y joignent Mars & Typhon, comme nous l'avons dit dans le premier volume, sur l'autorité de l'Hymne attribuée à Homere (1). Encore paroît-il que ces Mythologues ont allégorisé ces générations ; puisqu'ils disent que cette Déesse étoit devenue mere d'Hébé, en mangeant des laitues, de Mars en touchant une fleur, & de Typhon en faisant sortir de terre des vapeurs qu'elle reçut dans son sein ; mystéres de Physique, qu'il seroit impossible, & très-inutile d'approfondir. Les Mythologues débitent même que les emportemens de Jupiter contre elle n'étoient pas sans fondement, puisque sans parler de sa mauvaise humeur, on l'accusoit de quelque intrigue avec le Géant Eurymédon, & avec quelques autres.

(1) T. I. p. 468.

Observons en passant que les statues de Junon ne représentoient pas toujours une seule Déesse, mais avoient rapport à plusieurs : elles tenoient en effet quelque chose de celles de Pallas, de Venus, de Diane, de Nemesis, des Parques, & des autres Déesses ; en sorte qu'on pouvoit les regarder comme ces statues que nous avons nommées ailleurs *Panthées* : cependant la maniere la plus ordinaire de la représenter étoit sous la figure d'une femme assise sur un trône, tenant d'une main un sceptre, de l'autre un fuseau, & ayant sur la tête une couronne radiale. Suivant quelques autres Anciens, c'étoit Iris qui environnoit sa tête, car Iris, fille de Thaumas, étoit regardée comme sa messagere ; circonstance célébre dans les Poëtes, mais qu'on doit rapporter à Junon, en tant que Divinité physique, & regardée comme l'air, dont Iris, ou l'Arc-en-ciel, annonce la sérénité.

Ciceron (2) nous apprend de quelle maniere on représentoit la Junon de Lanuvium, différente de celle dont on

(2) De Nat. Deor. liv. 1.

la repréſentoit à Argos & à Rome. « Votre Junon, dit Cot-
» ta à Velleïus, ne ſe préſente jamais à nous, pas même en
» ſonge, qu'avec ſa peau de chévre, ſa javeline, ſon petit
» bouclier, & ſes eſcarpins recourbés en pointe ſur le de-
» vant. » D'où cet Auteur conclut, que l'idée qu'on ſe for-
moit de Junon, devoit être différente pour ceux d'Argos,
(1) In Corinth. pour ceux de Lanuvium, & pour les Romains. Pauſanias (1)
décrit ainſi la Junon d'Argos. En entrant dans le Temple,
dit-il, on voit ſur un trône la ſtatue de cette Déeſſe, d'une
grandeur extraordinaire, toute d'or & d'yvoire. Elle a ſur
la tête une couronne, au-deſſus de laquelle ſont les Graces
& les Heures. Elle tient d'une main une grenade, de l'autre
un ſceptre, au bout duquel eſt un coucou. J'ai déja parlé
de cet oiſeau : pour la grenade, elle faiſoit ſans doute allu-
ſion à quelque myſtére infâme, ſur lequel cet Auteur dit qu'il
garde le ſilence. Autour du trône de la Déeſſe étoient les
trois Graces. Mais il faut obſerver que cette ſtatue de Junon
étoit moderne ; c'eſt-à-dire du temps de Polycléte qui l'avoit
faite. Cet Auteur dit que près de la ſtatue d'Hébé, qui ac-
compagne celle de Junon, il y en a une de cette Déeſſe
qui eſt fort ancienne, & qui eſt ſur une colomne ; mais, ajou-
te-t-il, la plus ancienne de toutes, c'en eſt une qui eſt faite
de bois de poirier ſauvage. Elle eſt de grandeur médiocre,
& la Déeſſe y eſt repréſentée aſſiſe. Mais, n'en déplaiſe à cet
Auteur, il y en avoit encore de plus anciennes, & Clé-
(2) Strom. liv. 1. ment d'Alexandrie (2), ſur l'autorité des anciens Poëtes,
dit que cette Déeſſe étoit repréſentée à Argos par une ſim-
ple colomne. En effet, les premieres ſtatues des Dieux n'é-
toient que des pierres informes, des pyramides ou des co-
(3) Liv. 3. lomnes, comme nous l'avons dit dans le premier volume (3).

Comme on donnoit à chaque Dieu quelque attribut parti-
culier, Junon avoit en partage les Royaumes, les Empires
& les richeſſes ; c'eſt auſſi ce qu'elle offrit à Paris, s'il vou-
loit lui adjuger le prix de la beauté. On croyoit auſſi qu'elle
prenoit un ſoin particulier des parures & des ornemens des
femmes ; & c'eſt pour cela que dans ſes ſtatues ſes cheveux
paroiſſoient élégamment ajuſtés. On diſoit, comme une

espéce de proverbe, que les coëffeuses présentoient le miroir à Junon.

Pour venir maintenant aux noms qu'on donnoit à cette Déesse, outre ceux dont nous avons parlé, on la nommoit *Sospita*, parce qu'elle veilloit à la salubrité de l'air, dont l'intempérie cause les maladies. Cette Déesse avoit trois Temples sous ce nom ; l'un à Lanuvium, & les deux autres à Rome ; & Ciceron nous apprend (1), que les Consuls, avant que d'entrer en Charge, étoient obligés de lui offrir un sacrifice. La *Reine*, & la statue qu'elle avoit sous ce nom à Veïes, fut transportée sous la Dictature de Camillus au mont Aventin, où elle fut consacrée par les Dames de la ville (*a*). Elle étoit si respectée qu'il n'y avoit que son Prêtre qui pût la toucher. Quand elle présidoit aux accouchemens, & qu'elle étoit confondue avec Diane, on la nommoit Lucine, & on la représentoit comme une Matrône qui tenoit une coupe de la main droite, & une lance de la gauche, avec cette inscription, *Junoni Lucinæ*. Quelquefois elle étoit représentée assise sur une chaise, tenant de la main gauche un enfant emmaillotté, & de la droite une fleur qui ressemble assez à un lys ; ou bien un fouet & un sceptre, & ce fouet marquoit l'heureux accouchement. Aussi quand ceux qui célébroient les Lupercales couroient par la ville avec un fouet à la main, les femmes grosses se présentoient pour en être frappées, croyant par-là se procurer une heureuse délivrance, comme on l'a dit dans la description de cette Fête. D'autres dérivent ce nom de Lucine, du bois sacré, où elle avoit un Temple, comme Ovide nous l'apprend :

Gratia Lucinæ dedit hæc tibi nomina lucus,
Vel quia principium, tu Dea, lucis habes.

Nous avons remarqué en effet dans le premier Volume (2), que ces bois sacrés étoient appellés par les Latins *luci, à lucendo*, ainsi que le dit Servius. Ce fut à l'occasion de ce nom, au rapport de Lucius Piso (3), que Servius Tullius ordonna

(1) *Pro Murena.*

(2) L. III.

(3) Annal. I.

(*a*) Voyez ce que nous avons dit du transport de cette Statue & de la Fable qu'en publient Tite-Live & Plutarque, dans le Livre III. du Tome I.

pour sçavoir le nombre de ceux qui naissoient dans la ville, qui y mouroient, ou qui y prenoient la toge virile, qu'à chaque fois on portât une piéce de monnoye dans le Temple d'Ilithye, laquelle, selon Denys d'Halicarnasse, étoit la même que Lucine. On l'appelloit pour la même raison *Egeria* & *Natalis*, parce qu'elle présidoit au jour de la naissance, comme Tibulle nous l'apprend:

Natalis Juno sanctos cape thuris acervos, &c.

Lorsqu'on la prenoit pour la Déesse qui préside au mariage, on lui donnoit le nom de *Juga*, & de *Pronuba*, comme Virgile le dit (1); & elle avoit sous ce nom un Autel dans la rue appellée *Jugaria*. L'épithete de *Pronuba* avoit la même origine, & ceux qui se marioient lui offroient une victime dont ils ôtoient le fiel, qu'ils jettoient derriere l'Autel.

(1) Eneid. Liv. 4.

En effet, c'étoit elle qu'on invoquoit dans les mariages; d'où lui étoit encore venu le surnom de *Domiduca*, parce qu'elle avoit soin de conduire les époux dans leur maison, d'*Unxia*, de *Cinxia*, & parmi les Grecs de *Gamelia*, *Zygia*.

On la nommoit *Calendaris*, parce que les Calendes de chaque mois lui étoient consacrées, & qu'on lui offroit alors des sacrifices. *Novella*, ou *Februata*, parce les Pontifes l'honoroient d'un culte particulier au premier jour de Février. *Quirita*; & Denys d'Halicarnasse (2) nous apprend qu'on lui préparoit sous ce nom un repas public dans chaque Curie. Pline dit qu'elle avoit un Temple orné de peintures sous le nom de Junon *Ardia*, & un Autel sous celui de *Lucinia*, où les cendres qui restoient du sacrifice, demeuroient immobiles quelque vent qu'il fît.

(2) Liv. 2.

Les femmes en couche l'invoquoient sous les noms d'*Opigenia* & des *Fluonia*, on l'appelloit *Populonia*, à causes des prieres publiques que lui offroit le peuple. Celui de *Matuta*, sous lequel elle avoit un Temple à Rome, est connu des Antiquaires: celui de Junon *Conservatrice*, est désigné par un Cerf, dans une Medaille de Salonine; parce que de cinq

Biches aux cornes d'or, & plus grandes que des Taureaux, que Diane poursuivit un jour dans les plaines de la Thessalie, elle n'en prit que quatre, & la cinquiéme qui fut sauvée par Junon, devint le symbole de cette Déesse, sous le nom de Conservatrice.

Junon, appellée *Moneta*, avoit un Temple à Rome, & elle est representée sur les Medailles avec les instrumens de la monnoye, le marteau, l'enclume, les tenailles, & le coin, avec le mot latin, *Moneta*. D'autres cependant prétendent que ce nom vient du verbe *Moneo, j'avertis*, parce qu'un peu avant que les Gaulois assiégeassent la ville de Rome, elle avoit averti le peuple d'acheter une truye pleine, & Ciceron est le garant de cette étymologie : *Junonem illam appellatam Monetam, à* moneo *videlicet verbo, denominatam. Bunea*, d'un certain Buneus, fils de Mercure, qui lui fit élever un Temple à Corinthe, comme le dit Pausanias (1).

(1) In Corinth.

Celui de *Tropæa* que lui donne Lycophron, vient de ce qu'elle présidoit aux triomphes; les Sabins l'honoroient sous celui de *Curis*, & la representoient une lance à la main. Nous avons dans Boissard un beau monument dédié par Claudia Sabbatis à Junon la gratieuse ou la bienfaisante, *Junoni Placidæ*, où cette Déesse paroît assise au milieu de Vesta qui tient une torche allumée à la main, & de Mercure qui porte une branche de laurier.

On donnoit à cette Déesse encore plusieurs autres noms & surnoms, dont les uns étoient pris des lieux où elle étoit honorée, & les autres de quelques attributs qui lui étoient propres. Nous rangeons dans la classe des premiers, ceux de *Samia*, parce que la ville de Samos se distinguoit dans le culte qu'elle lui rendoit, comme on peut le voir dans Virgile (2); d'*Imbrasia*, à cause du fleuve Imbrase, qui est dans la même Isle; de *Lacinia*, tiré d'un Promontoire d'Italie, où elle avoit un Temple, soit que ce fût le nom du Roi qui l'avoit bâti, ou d'un voleur qu'avoit tué Hercule, comme le remarque Servius. Strabon (3) & Tite-Live (4), font la description de ce Temple, respectable par sa sainteté, & célebre par les riches presens dont il étoit orné : *Inclytumque*

(2) Eneid. liv. 1.

(3) Liv. 5.

(4) Liv. 4.

Templum divitiis etiam, non tantum sanctitate sua, dit ce dernier Auteur.

On lui donnoit encore ceux de *Candrena,* d'une ville de Paphlagonie : de *Citheronia,* du mont Citheron ; de *Rescinthis,* d'une montagne deThrace de ce nom; d'*Ammonienne,* à cause d'un Autel qu'on lui avoit dressé dans les sables de Libye, comme à Jupiter Ammon : d'*Acréenne,* parce qu'elle étoit honorée dans Acropolis, ou dans la forteresse de Corinthe : d'*Albana,* parce qu'elle étoit honorée à Albe ; de *Candarena,* de Candara, ville de Paphlagonie ; de *Cypra,* elle avoit ce nom sur la côte d'Italie ; de *Dirphya,* de la montagne Dirphy ; de *Gabia,* de Gabium ville d'Italie ; de *Lacedæmonia,* de Lacédémone ; l'Olympique d'Olympia ; *Pelasgia,* des Pelasges ; *Pharygea,* de Pharygis ; *Prosymna,* d'une ville Argolique ; *Telchinia,* de Telchine ; *Tethla,* de la ville de Platées.

Ceux de la seconde espece sont, *Ægophage,* parce qu'on lui sacrifioit des chevres ; *Aërienne,* parce qu'on la prenoit pour l'air ; *Boopis,* on l'appelloit ainsi à cause de ses grands yeux. *Caprotina,* qui étoit la même que *Sospita,* à cause de la peau & des cornes de chevre qu'elle portoit sur la tête ; *Equestre* dans l'Elide ; *Heniocha,* comme qui diroit, qui tient les rênes ; *Opigena,* parce qu'elle étoit fille d'Ops ou Rhea ; *Parthenos,* ou Vierge : on croyoit que cette Déesse en se baignant tous les ans dans la fontaine appellée Canathos, qui étoit à Nauplia, recouvroit sa virginité : fable fondée, selon Pausanias (1), sur les mysteres secrets qu'on y célébroit en l'honneur de cette Déesse. L'épithete de *Teleia,* désignoit le temps où elle étoit devenue nubile : on l'appelloit aussi *Chera,* la Veuve, à cause de ses brouilleries avec Jupiter. Enfin Pausanias l'appelle *Prodomia,* comme qui diroit la Junon au Vestibule.

(1) In Corinth. c. 38.

De toutes les Divinités du Paganisme, il n'y en avoit point dont le culte fût plus solemnel, & plus généralement répandu que celui de Junon. L'Histoire des prodiges qu'elle avoit operés, & des vengeances qu'elle avoit tirées des personnes qui l'avoient méprisée, ou qui s'étoient en quelque sorte comparées à elle, avoit tellement frappé & inspiré tant de

crainte & tant de respect, qu'on n'oublioit rien pour l'appaiser & la fléchir, quand on croyoit l'avoir offensée ; en sorte qu'on ne manque pas d'autorités pour prouver que son culte étoit encore plus solemnel & plus répandu que celui de Jupiter même. Il n'étoit pas renfermé dans l'Europe seule, puisqu'il avoit pénétré dans l'Asie, sur-tout dans la Syrie, dans l'Egypte & dans l'Afrique. Ce qu'il faut entendre néanmoins relativement à ce commerce de Religion entre les peuples de l'Asie & ceux de l'Europe dont nous avons parlé plus d'une fois : c'est-à-dire, que quand je dis que les Syriens honoroient Junon, qu'on nommoit la Junon Syrienne, les Egyptiens celle qui étoit appellée Junon l'Egyptienne, & les Libyens, la Junon Ammonienne ; leur culte s'adressoit à Astarté, & à Isis, chargé des cérémonies dont les Grecs se servoient par rapport à leur Junon.

On trouvoit partout dans la Grece & dans l'Italie des Temples, des Chapelles, ou des Autels dédiés à cette Déesse, & dans les lieux considerables il y en avoit plusieurs. La plûpart des noms dont on vient de voir la liste, annonçoient les lieux où étoient ces Temples & ces Chapelles, ou faisoient allusion aux occasions qui les avoient fait construire ; & on ne doit pas douter qu'à chacune de ces occasions on eût ajouté quelque nouvelle cérémonie, mais dont l'histoire ne fait pas ordinairement mention.

Parmi les villes les plus célébres, il y en avoit trois qui honoroient cette Déesse d'un culte plus particulier que les autres, Argos, Samos & Carthage, *quam fertur Juno, magis omnibus unam, Posthabitâ coluisse Samo* (1). Il n'y avoit rien de plus respecté dans la Grece que les Prêtresses de la Junon d'Argos ; & leur sacerdoce servoit à marquer les principales époques de l'Histoire Grecque.

Parmi les honneurs qu'on rendoit à cette Déesse, nous ne devons pas oublier ce que dit Pausanias (2), que les Prêtresses d'Argos avoient soin de parer son Autel & sa Statue, & de lui faire des couronnes de l'herbe *Asterion*, ainsi nommée, parce qu'elle venoit dans le fleuve de ce nom, qui étoit aux environs du Temple. Ces mêmes Prêtresses puisoient l'eau

(1) Virgil. En. l. 1.

(2) In Corinth.

dont elles se servoient pour les sacrifices & les mysteres secrets, dans la fontaine Eleutherie qui étoit peu éloignée du Temple.

Parmi les oiseaux, l'Epervier, les Oisons, & le Paon surtout lui étoient consacrés. Ce dernier oiseau l'accompagne souvent sur ses Statues, & ce fut par prédilection pour lui, qu'elle plaça dans sa queue les yeux d'Argus après que Mercure lui eût ôté la vie. Si nous en croyons Elien (1), les Egyptiens lui avoient consacré le Vautour. Le Dictame & le Pavot, étoient les plantes que les Grecs lui offroient, lorsqu'ils la regardoient comme Junon Lucine : enfin parmi les animaux, il n'y en avoit point qui lui fût plus spécialement consacré que l'Agneau femelle, qui étoit la victime la plus ordinaire qu'on lui offroit dans les sacrifices : cependant au premier jour de chaque mois on lui immoloit aussi une truye. C'étoit ordinairement la femme du souverain Prêtre de cette Déesse, qui lui offroit ces sacrifices. Pausanias observe que les Eléens, lorsqu'ils sacrifioient à la Déesse qu'ils nommoient la Maîtresse, c'est-à-dire, à Junon, n'usoient point de vin dans les libations, & ajoute qu'ils sacrifioient aussi à Junon Ammonia ; cette Prêtresse étoit appellée la Reine, comme son mari étoit nommé le Roi (*a*).

(1) De Animal.

Le respect qu'on avoit pour cette Déesse alloit si loin, sur-tout à l'égard des femmes, que comme chacun avoit son Genie particulier, ainsi que nous l'avons dit ailleurs, ceux des femmes s'appelloient Junons. Stace parlant de la Junon d'Argos (2), dit qu'elle lançoit le tonnerre.

(2) Thebaid. l. IV. vers. 69.

Disjice; & in Thebas aliud, potes, excute fulmen.

mais il est le seul des Anciens, qui ait donné la foudre à cette Déesse, puisque Servius (3) assûre sur l'autorité des Livres Etrusques, où tout le céremonial des Dieux étoit reglé, qu'il n'y avoit que Jupiter, Vulcain & Minerve qui pussent la lancer.

(3) Sur le premier de l'Eneide.

(*a*) Voyez ce qu'on a dit à ce sujet, Tome premier, Livre IV. dans l'Article des Prêtres.

Apulée

Apulée (1) met le dernier trait aux honneurs qu'on rendoit à Junon, en disant qu'on l'honoroit comme la Reine des Déesses. Mais rien ne prouve tant le profond respect qu'on avoit pour elle, que l'histoire que raconte Solon à Cresus, & qui est rapportée par Herodote (2), & par Plutarque (3). Cresus, dans le comble de sa félicité, demanda à Solon, s'il connoissoit d'homme plus heureux que lui. Solon lui répondit, qu'il en avoit connu un nommé Tellus, son concitoyen, qui n'ayant jamais manqué du necessaire pendant sa vie, avoit laissé des enfans tous gens de bien, & étoit mort glorieusement, après avoir combattu vaillamment pour sa patrie, & mis les ennemis en fuite. Après ce Tellus, reprit Cresus, en connoissez-vous quelqu'autre plus heureux que moi? J'en connois encore deux, répondit Solon, Cleobis & Biton, deux freres, hommes recommandables par leur pieté envers leur mere. Comme elle devoit aller au Temple de Junon sur un chariot tiré par des bœufs, & qu'il auroit fallu trop de temps pour aller chercher ses bœufs dans les champs, ils se mirent sous le joug à leur place, & traînant le chariot l'espace de quarante-cinq stades, menerent ainsi leur mere jusqu'au Temple. Tout le monde félicitant cette femme d'avoir de tels enfans, elle pria la Déesse de leur donner ce qu'un homme pouvoit souhaiter de mieux. Après cette priere ils sacrifierent, prirent leur repas, & s'endormirent dans le Temple même, & ne s'éveillerent plus; la Déesse leur ayant envoyé pendant le sommeil la mort, comme le plus grand bien qui pouvoit arriver à l'homme. Ceux d'Argos où la chose s'étoit passée, leur firent faire des Satues, qu'ils envoyerent à Delphes. Pausanias dit qu'on voyoit à Argos cette histoire representée en marbre, où Cleobis & Biton attelés au Char, menoient leur mere au Temple de Junon.

(1) Milef. 6.

(2) In Clio.

(3) In Solon.

Il y a grande apparence que cette histoire est representée sur deux marbres donnés par Beger : cependant ce ne sont point les enfans qui sont attellés au Char dans l'un & dans l'autre; mais les deux bœufs. La mere est debout sur un de ces chariots, & les deux enfans auprès de ces deux animaux, qui le conduisent, & qui regardent s'il font assez de diligence

pour arriver à temps; car il y a des Anciens qui assûrent que les bœufs furent attellés au chariot, & que n'allant pas assez vîte, les deux freres se mirent à leur place. Dans l'autre, les deux freres sont étendus morts devant le Temple de Junon; la mere qui tient un flambeau de chaque main, semble demander pour ses enfans la félicité de l'autre vie, comme Medée la demandoit pour ses fils, selon Euripide. Dans un troisiéme monument, l'Aurore paroît dans un char à deux chevaux, dont Cleobis & Biton tiennent la bride; leur figure est representée ainsi: ils sont tous deux à genoux en petits enfans devant leur mere qui les embrasse, ou comme d'autres conjecturent, devant Junon elle même, qui leur procure la béatitude; mais ce sont de ces singularités sur lesquelles nous nous abstenons de donner nos conjectures.

Les Grecs & les Romains ayant toujours regardé Junon comme la Déesse du mariage, d'où lui étoit donnée l'épithete du *Pronuba*, il est à propos de joindre à son article celui des autres Dieux que ces deux Peuples croyoient y présider.

Hymen ou Hymenæus, Talassius, & autres Dieux du mariage.

Comme les Grecs avoient leur Dieu Hymenée, les Romains avoient leur Thalassius & quelques autres Dieux qu'ils invoquoient dans les mariages. Les premiers donnerent même le nom d'Hymen à l'union des deux époux, & celui d'Hymenées, à l'accusatif pluriel, aux fêtes qu'on célébroit en l'honneur du Dieu qui présidoit aux mariages (1), & c'est dans ce sens-là qu'il faut entendre cet endroit où Ovide dit, *Hymenæa canunt.* Les Mythologues en recherchant l'origine du mot Hymenée, ont débité quelques conjectures qu'il est inutile de rapporter: celle qui tire ce mot de la cohabitation des personnes mariées, est sans doute la plus raisonnable; mais si l'histoire que racontent le Grammairien Lactance, & Lutace (2), est véritable, toutes ces étymologies s'évanouissent. Il y avoit à Athenes, dit-il, un jeune homme d'une extrême beauté, mais fort pauvre & d'une origine obscure, dont le nom étoit Hymenæus. Il étoit dans cet âge où un

(1) Suidas.

(2) In Theb. 3.

garçon peut aisément passer pour une fille, lorsqu'il devint amoureux d'une jeune Athenienne; mais comme elle étoit d'une naissance bien au-dessus de la sienne, il n'osoit lui déclarer sa passion, & se contentoit de la suivre partout où elle alloit. Un jour que les Dames d'Athenes devoient célébrer sur le bord de la mer la fête de Cerès, où sa Maîtresse devoit être, il se travestit; & quoiqu'inconnu, son air aimable le fit recevoir dans la troupe dévote. Cependant quelques Corsaires étant sortis de leur Vaisseau, enleverent toute la procession, & après avoir été en differens endroits, fatigués ils s'arrêterent, & s'endormirent sur le rivage. Hymenæus rempli de courage, exhorte ses compagnes à tuer tous leurs ravisseurs; ce qu'elles executerent avec lui: puis leur faisant esperer un prompt retour, il alla à Athenes, où ayant fait assembler le peuple, il déclara ce qu'il étoit, & dit en même tems que si on vouloit lui faire épouser celle des filles enlevées qu'il aimoit, il leur délivreroit toutes les autres. Sa proposition fut acceptée, il épousa sa Maitresse; & en faveur d'un Hymen si heureux, les Athéniens l'invoquerent toujours depuis dans leurs mariages, & célebrerent des fêtes en son honneur (*a*).

Les Poëtes qui trouverent ce Dieu tout fait, chercherent à lui donner une généalogie; mais comme leurs idées sont sur cela sans fondement, ils ne s'accordent point ensemble. En effet, pendant que Catulle dit qu'il étoit fils d'Uranie, Asclepiade lui donne pour mere Calliope, & pour pere Apollon: d'autres disent que Clio l'avoit mis au monde. Si nous en croyons Seneque (1), il avoit pour pere Bacchus; & comme ce Poëte ne nomme point sa mere, quelques-uns ont dit que c'étoit Venus (*b*).

(1) In Medea.

On representoit toujours ce Dieu sous la figure d'un jeune homme couronné de fleurs, sur tout de marjolaine, tenant de la main droite un flambeau, de la gauche un voile couleur de feu, ou plutôt d'un jaune clair.

(*a*) Servius, sur le premier de l'Eneide, & Donat sur les Adelphes de Terence, rapportent la même histoire, mais avec quelque difference.

(*b*) Voyez les descriptions qu'en font Catulle, Seneque & Claudien.

Quoique les Romains eussent adopté cette Divinité des Grecs, & qu'ils l'invoquassent comme eux, dans leurs mariages, il leur fallut cependant un Dieu de leur façon, & ayant trouvé dans leur Histoire un événement qui ressembloit en quelque maniere à celui qu'on vient de rapporter, ils eurent de quoi se contenter. Dans le temps que les Romains enlevoient les Sabines (1), il se trouva une troupe de soldats qui emmenoient une fille d'une taille & d'une beauté bien au-dessus de toutes les autres. Quelques Officiers ayant voulu la leur arracher, ils se mirent à crier qu'elle étoit destinée à Thalassius, qui étoit un jeune Romain d'un merite distingué; ils leur laisserent leur proye, & même se mirent à les accompagner, en répétant à haute voix le nom de Thalassius ; ensorte que cette fille rendit son mari fort heureux : depuis ce temps-là ils chanterent aux noces Thalassius, comme les Grecs Hymenée.

(1) Plutarque *in Rom.*

Tite-Live & Servius racontent à peu près de même cette histoire : Plutarque de qui j'ai tiré ce récit, ajoute cependant que Sestius Sylla de Carthage, homme également favorisé des Muses & des Graces, avoit dit autrefois que *Thalassius* étoit le mot que Romulus avoit donné à ses soldats pour l'enlevement des Sabines ; que tous ceux qui s'étoient saisis de quelqu'une d'elles, crioient Thalassius, & que de-là cette coutume s'étoit conservée dans la célébration des mariages. Autre contrarieté encore : car Juba, suivi en cela par plusieurs autres Historiens, disoit que le mot *Talassius* n'étoit qu'une exhortation qu'on faisoit aux mariées d'aimer le travail, qui consiste à filer de la laine, que les Grecs appellent *Talassia* : sur quoi Plutarque observe, que s'il étoit vrai que les Romains d'alors employoient le mot *Talassia* dans le même sens que les Grecs, on pourroit trouver une raison plus vraisemblable de cette coutume : car effectivement les Sabins exigerent que dans le Traité de paix qui fut fait avec les Romains après la bataille, on mît cet article formel, que leurs filles ne seroient obligées de faire autre chose dans la maison de leurs époux, que de filer de la laine. Il y a donc bien de l'apparence, conclut cet Auteur, qu'en tous les

mariages qui se sont faits depuis, on n'a pas manqué de crier Thalassius, pour faire ressouvenir l'époux du seul service que devoit lui rendre sa femme.

Jugatinus étoit aussi un autre Dieu qui présidoit à l'union des époux, comme son nom, purement latin, le marque assez. Lorsque les mariés avoient donné leur foi en presence de leurs parens, ils invoquoient encore une autre Dieu, qu'ils appelloient *Domiducus*, dont la fonction étoit de les conduire dans la maison qu'ils devoient habiter ; & puis le soir ils prioient la Déesse *Prema*, qui présidoit à la consommation du mariage, comme *Virginiesis*, autre Divinité invoquée en cette occasion, délioit la ceinture de la mariée; fonction que les Grecs donnoient à leur Déesse *Lisizona*. Je ne dis rien de *Persica*, *Pertunda*, & de *Subigus*, dont parle Arnobe, pour ne point m'engager dans des détails dont la pudeur seroit allarmée.

Plutarque compte encore d'autres Dieux du mariage parmi les Romains. Ils invoquoient, dit-il, (1) Jupiter *Telcius*, ou l'Adulte, Junon *Telcia*, Venus, Pitho, ou la Persuasion, & Diane. Comme ces Dieux étoient au nombre de cinq, il n'étoit pas permis dans la cérémonie des noces, d'allumer un plus grand, ni un moindre nombre de flambeaux. Saint Augustin (2) fait mention de ces cinq Dieux du mariage, & en prend occasion de parler ainsi aux Payens : « Qu'étoit-il nécessaire de recommander aux Dieux des noces les époux, » afin qu'ils fussent bien mariés » ? Mais n'en déplaise à ce saint Docteur, les Romains agissoient consequemment : puisqu'ils réconnoissoient des Dieux qui présidoient aux mariages, ils devoient les invoquer; s'ils erroient dans le principe, ils n'erroient pas dans la pratique.

(1) In Caus. Roman.

(2) De Civit. Dei. liv. 3.

On pouvoit à la vérité leur prouver que leurs Dieux étoient de vains fantômes; mais dès qu'ils les adoroient, il falloit bien qu'ils leur rendissent un culte religieux.

CHAPITRE III.

Histoire de Saturne.

QUOIQUE nous ayons déja parlé de Saturne, comme nous n'en avons raconté que ce qui avoit rapport à Jupiter, je dois ici achever son histoire sans repeter ce que nous avons déja dit. Comme il étoit de l'illustre race des Titans qui fournit tant de Dieux à la Grece, avant que de la commencer, il est bon d'observer, 1°. que les Orientaux en connoissoient de deux sortes, & que les Grecs en admettoient de trois especes. Les Titans connus par les premiers, étoient d'abord ces premiers Architectes dont parle Sanchoniathon, dans la huitiéme génération d'avant le Déluge. Voici ce qu'en dit cet ancien Auteur, en parlant des personnages qui s'y rendirent illustres: « L'un, dit-il, est appellé *Agros*, l'autre *Agrotes*. Quelle en est la différence, » ajoute-t-il? Pour la Religion, l'image du dernier est respectée dans la Phenicie: il a dans Byblos un Temple très- » magnifique, & il y est nommé le plus grand des Dieux. Enfin pour les Arts, ces deux freres ornent les maisons, y » font des portiques, &c. & les hommes de cette ville sont » nommés *Agrotai*, ou *Coureurs* de campagne, & les autres » κυνηγοὶ, *Chasseurs* avec chiens. On les appelle aussi *Aletai* & » *Titanes* ». Voilà sans doute les premiers Titans. Les seconds étoient les enfans de Tith, ou Titæa, qui firent la guerre aux Dieux, & qui par conséquent vivoient du temps de Chronos ou Saturne, & de Zeus, ou Jupiter.

Les Grecs en ont admis de trois sortes; les Titans enfans de la Terre; c'est-à-dire, les premiers hommes. Les Titans qui firent la guerre aux Dieux, & les Titans Architectes, ausquels ils attribuent la construction de plusieurs Villes, comme Tyrinthe, Troye, &c. Ces trois especes de Titans n'en font réellement que deux, puisque ce furent les

enfans de la Terre qui firent la guerre aux Dieux; & ces deux especes qui restent, sont visiblement les mêmes que ceux dont parle Sanchoniathon, la tradition qu'il avoit suivie ayant été apportée dans la Grece par les Pheniciens, & copiée par Hesiode, Homere, & les autres Poëtes Grecs.

Ces Titans ayant bâti des Villes & des Forteresses, il n'est pas étonnant qu'ils ayent fait des conquêtes & subjugué plusieurs peuples, qui faute de retraite & d'asyle contre la force, étoient aisés à réduire; de-là sans doute le vaste Empire dont les Grecs ont fait mention.

Il faut observer en second lieu que Diodore de Sicile, qui dans le Livre troisiéme de son Histoire avoit rapporté au sujet des Titans, la tradition des Peuples des extrémités occidentales de l'Afrique, comme nous l'avons dit en parlant de la Theogonie des Atlantides (1), revient au Livre cinquiéme à celle des Cretois, qui est sans doute la plus autorisée; car si les Titans furent connus en Afrique, ce ne fut qu'après l'avoir conquise, puisque véritablement ils étoient sortis de l'Asie, d'où ils s'étoient repandus dans plusieurs pays, & en particulier dans l'Isle de Crete.

(1) T. I. L. 2. p. 99.

Suivant les Atlantides, Titée avoit eu d'Uranus son mari dix-huit enfans, qui du nom de leur mere furent appellés Titans: suivant la tradition des Cretois, cette famille n'étoit composée que de six garçons & de cinq filles; & pour faire voir qu'il s'agit dans l'une & dans l'autre tradition des mêmes personnes, les Cretois donnoient à ces enfans le même pere & la même mere, le Ciel & la Terre; c'est-à-dire, Uranus & Titée. Les six garçons furent, Saturne, Hyperion, Cœus, Japet, Crius, & Oceanus; & les cinq filles, Rhea, Themis, Mnemosyne, Phœbé & Tethys. Ils firent tous present aux hommes de quelque découverte; ce qui leur attira de leur part une memoire & une récompense éternelle, comme nous le dirons dans la suite.

Pour venir maintenant à Saturne, Diodore de Sicile (2) dit « que ce Prince étant devenu Roi, après avoir donné » des mœurs & de la politesse à ses Sujets qui menoient au- » paravant une vie sauvage, il porta sa réputation & sa gloire

(2) Liv. 3.

» en differens lieux de la terre. Il établit par tout la justice » & l'équité, & les hommes qui ont vécu sous son Empire » passent pour avoir été doux, bienfaisants, & par conséquent » très-heureux. Il a regné sur-tout dans les pays Occiden- » taux, où sa memoire est encore en vénération. En effet, » les Romains, les Carthaginois lorsque leur Ville subsistoit, » & tous les Peuples de ces cantons, ont institué des fêtes » & des sacrifices en son honneur, & plusieurs lieux lui sont » consacrés par leur nom même. La sagesse de son gouver- » nement avoit en quelque sorte banni les crimes, & fai- » soit goûter un Empire d'innocence, de douceur & de fé- » licité ». Le Poëte Hesiode en fait la description en ces termes.

Traduction de M. l'Abbé Terrasson.

Dans le temps que Saturne au ciel tenoit sa cour
La Terre même étoit un céleste séjour.
L'homme n'éprouvoit point la longue incertitude
Des fruits qu'on ne doit plus qu'au travail le plus rude.
La Nature en bienfaits surpassant les desirs,
Prevenoit les besoins, prodiguoit les plaisirs:
On n'adoroit les Dieux qu'avec rejouissance.
Après avoir enfin veilli dans l'innocence,
Sans perdre par les ans la force ou le sommeil,
On passoit à celui qui n'a plus de reveil.

Tous les Auteurs Latins conviennent unanimement que Saturne regna en Italie après Janus, qui l'avoit reçu dans ses Etats, lorsque Jupiter le détrôna, comme nous le dirons dans le Chapitre suivant. Il gouverna ce nouvel Etat avec tant de justice & d'équité, qu'il se fit adorer de ses sujets, & qu'on regarda comme le siécle d'or le temps de son regne. En effet, ce Prince rétablissant l'égalité des conditions, aucun n'étoit au service d'un autre; personne ne possedoit rien en propre; tout étoit commun, comme s'il n'y eût eu qu'un seul patrimoine. C'est sur cet article sur-tout qu'Ovide a fait briller le talent qu'il avoit pour faire des vers.

Pour rappeller le souvenir de cet heureux temps, dans les Saturnales

Saturnales qu'on célébroit en ſon honneur au mois de Decembre, comme nous l'avons dit à l'article des fêtes des Grecs, les Serviteurs ſe mettoient à table avec les Maîtres, ou, ſuivant d'autres Auteurs, les Maîtres les ſervoient eux-mêmes. La montagne qu'on appella depuis le mont Capitolin, étoit anciennement appellée le mont Saturnin; & ſi nous en croyons Denys d'Halicarnaſſe & Juſtin, l'Italie entiere ſe nommoit Saturnie; monument plus sûr pour les Antiquités, que le témoignage même des Auteurs, qui n'étant pas contemporains à des faits ſi anciens, n'ont pas tant d'autorités que ces noms impoſés dans le temps même.

Ciceron qui dans les Livres de la nature des Dieux fait parler deux Philoſophes, ſemble n'avoir conſideré l'hiſtoire de Saturne, que du côté de la Phyſique, lorſqu'un de ces Interlocuteurs dit que c'étoit ce Dieu qui gouvernoit le cours du temps & des ſaiſons; ce que ſignifie ſon nom en Grec: car *Chronos*, qui eſt le nom que les Grecs donnoient à Saturne, eſt le même avec l'aſpiration que *Chronos* qui veut dire le temps. Ainſi ſelon Ciceron, lorſqu'on a dit que Saturne dévoroit ſes enfans, c'eſt une allegorie viſible au temps qui dévore & qui conſume toutes choſes: *Tempus edax rerum*, comme dit Horace. De même le nom de Saturne, que les Latins lui avoient donné, ſignifioit, ſelon cet Auteur, celui *qui eſt raſſaſié d'années: quod ſaturetur annis.* D'autres Philoſophes n'ont eu égard qu'à la Planete qui porte le nom de Saturne, & qui eſt la plus grande & la plus élevée de toutes. Ces mêmes Philoſophes tiroient auſſi pluſieurs allégories de la Planete de Saturne; & ſelon eux, ce que les Poëtes diſent de la priſon de Saturne enchaîné par Jupiter, ſignifie ſeulement que les influences malignes qu'envoyoit la Planete de Saturne, étoient corrigées par des influences plus douces qui émanoient de celle de Jupiter. Ils croyoient de même que Saturne, en tant que Planete, étant ſec & froid, préſidoit aux mélancholiques & aux bilieux. Pour les ſaiſons de l'année, cette même Planete préſidoit à l'Automne, & dans la Semaine au ſeptiéme jour. Les Platoniciens même, au rapport de Lucien (1), s'imaginoient que Saturne,

(1) De Aſtrol.

comme le plus proche du Ciel c'est à-dire, le plus éloigné de nous, présidoit à la contemplation. Mais laissons ces vaines subtilités pour venir à quelque chose de plus solide.

(1) De Idol. l. 1.

Gerard Vossius (1) distingue avec raison plusieurs Saturnes: on croit même, ainsi qu'on le trouve dans le Livre des Equivoques, que quelques Sçavans attribuent à Xenophon, que dans l'Antiquité la plus reculée la plûpart des Rois prenoient ce nom; mais sans garantir ce fait qui ne se trouve que dans cet Ouvrage, dont l'Auteur est incertain, le plus ancien Saturne, selon Vossius, est Adam lui-même: le second est Noé; le troisiéme est celui dont parle Sanchoniathon, & qu'il nomme *Il*, qu'Eusebe croit n'être qu'un abregé du mot Israël, ou Jacob. Le quatriéme est le Moloch, dont nous avons parlé assez au long dans l'Histoire des Dieux de Syrie; & celui-là paroît être Abraham, suivant les rapports que nous avons remarqués entre l'un & l'autre. Le cinquiéme est le Prince Titan qui regna en Italie, que quelques-uns même ont confondu avec Janus dont nous allons parler, & qui lui donnent comme à lui deux visages.

Virgile a râconté en de si beaux vers l'histoire de ce dernier Saturne, que je ne sçaurois m'empêcher de les rapporter ici.

Primus ab æthereo venit Saturnus Olympo,
Arma Jovis fugiens & regnis exul ademptis.
Is genus indocile, & dispersum montibus altis
Composuit, legesque dedit, Latiumque vocari
Maluit, his quoniam latuisset tutus in oris:
Aureaque, ut perhibent, illo sub rege fuere
Sæcula, sic placida populos in pace regebat.

Pour dire maintenant quelque chose du culte de Saturne, il faut observer d'abord, que ce culte ne fut ni aussi solemnel, ni aussi généralement répandu, que celui de Jupiter son fils; & il paroît que la maniere cruelle dont il avoit traité ses enfans, lui avoit fait perdre cette superiorité qu'il auroit eue sans doute sur tous les autres Dieux; au lieu que Rhea

fa femme, par l'attention qu'elle avoit eue à dérober fes enfans à la cruauté de fon mari, la conferva, & qu'elle fut honorée dans tout le Paganifme comme la mere ou la grand-mere des Dieux.

Cependant plufieurs lieux fe diftinguerent dans le culte qu'ils rendoient à Saturne, mais ce fut principalement parmi les Carthaginois qu'il fut plus particulierement honoré. Nos anciens Gaulois & les autres Peuples voifins fe diftinguoient auffi par le culte qu'ils lui rendoient. Perfonne ne doute qu'on ne lui ait immolé comme à Moloch, dont il étoit la copie, des Victimes humaines, fur-tout dans les Gaules & à Carthage; & cette barbare coutume dura dans cette ville jufqu'au temps où les Romains s'en rendirent les maîtres. Elle étoit auffi en ufage en Italie, mais elle n'y fubfifta pas long-temps. Denys d'Halicarnaffe (1), de tous les Auteurs le plus inftruit des Antiquités Italiques, raconte qu'Hercule en revenant d'Efpagne étant arrivé en Italie, l'abolit entierement; & ayant élevé un Autel à ce Dieu fur le mont Saturnin, lui offrit de ces fortes de Victimes que les Grecs appellent θύματα ἁγνά, & qui felon le Scholiafte de Thucydide (2), étoient des pâtes cuites, figurées comme des animaux; ou, fi nous en croyons Denys d'Halicarnaffe, reffemblantes à des hommes (3).

Le même Auteur fait mention des lieux & des villes où Saturne étoit honoré. Tatius, A. Sempronius, M. Minutius, & Atracinus, lui dédierent des Temples, & établirent des fêtes & des facrifices en fon honneur, fuivant le même Denys d'Halicarnaffe (4). Macrobe nous apprend que Tullus Hoftilius lui avoit confacré auffi un Temple, & que ce fut fous ce Prince qu'avoient été établies les Saturnales. Ce Dieu avoit auffi un Temple fur le penchant du Capitole, dont Valerius Publicola fit le tréfor public, par la raifon que du temps de Saturne; c'eft-à-dire, pendant le fiécle d'or, on ne commettoit point de vols. Enfin Suetone fait mention du Temple que Munatius Plancus avoit fait conftruire en fon honneur.

Les Anciens remarquent qu'on facrifioit à ce Dieu, la tête

(1) Liv. 1.

(2) In lib. 1.

(3) εἴδωλα ἀνδρείκελα.

(1) Liv. 1.

découverte, pendant qu'on l'avoit voilée dans les autres sacrifices, qu'on faisoit aux Dieux du Ciel. Les Statues de Saturne portoient ordinairement des chaînes, pour marquer celles dont son fils l'avoit chargé, qu'on ôtoit au jour de sa fête, pour nous apprendre que son regne avoit été celui de la liberté & de la félicité, ainsi qu'on l'apprend de Lucien.

Je me suis un peu étendu sur le culte rendu à ce Dieu, pour faire voir le peu de solidité de la pensée d'un Sçavant dont j'ai parlé plus haut, qui prétend que le détrônement de Saturne par son fils, avoit été l'abolition entiere de son culte.

On trouve peu, au reste, dans les Antiquaires, de monumens de Saturne. Boissart cependant nous en donne une image, qui represente un homme vieux, appuyé sur un tronc d'arbre qu'un serpent environne. On le trouve aussi sur les Medailles Consulaires, où paroît une tête de vieillard, avec une faulx derriere. Généralement on le peignoit vieux & courbé, tenant une faulx à la main, pour marquer qu'il presidoit à l'Agriculture, qu'il avoit enseignée aux Latins. Si on le representoit quelquefois les pieds enchaînés, c'est pour signifier, dit Apollodore, que les semences de la terre, ausquelles il présidoit, sont liées & comme inanimées jusqu'au temps de sa fête, qu'elles commencent à croître & à pousser; mais j'ai déja dit plus d'une fois, quel cas on doit faire de ces allégories, que les Philosophes n'avoient imaginées que pour ne pas paroître suivre comme le peuple un systême de Religion dont l'absurdité étoit visible, & adorer comme lui des hommes dont la plûpart avoient mené une vie fort dereglée. Mais c'étoit une vaine ressource. Rien n'a plus l'air d'une véritable histoire que tout ce que nous venons de raconter des Princes Titans. Elle presente des généalogies suivies, des actions d'éclat, des prises ou des fondations de Villes, des Combats, des Victoires, &c. & s'il s'y est mêlé quelques idées qui tiennent du merveilleux, où n'en trouve-t-on point de pareilles; & n'est-il pas aisé avec la moindre attention, ou de les expliquer, ou de les rejetter comme des flatteries outrées & des ornemens dont on avoit crû devoir embellir le récit de cette histoire?

CHAPITRE IV.

Histoire de Janus.

L'Histoire de Janus a trop de liaison avec celle de Saturne, pour ne la pas rapporter ici. Tous les Historiens Latins conviennent que ce Prince regnoit en Italie dans le temps que Saturne y étoit, & que ce Dieu lui succeda, Picus fils de Janus étant trop jeune pour porter la couronne.

Tous les Anciens conviennent aussi que Janus n'étoit pas originaire d'Italie, & qu'il y vint du pays des Perhebes, peuples de la Thessalie, qui au rapport des Anciens, habitoient le long du fleuve Penée. L'Auteur de l'Origine des Romains, dit qu'il y étoit arrivé avant Saturne qu'il reçut dans ses Etats ; & que c'est par cette raison que dans les sacrifices il étoit nommé le premier, & qu'on lui donnoit par honneur le nom de *Pere*. Le sçavant Dom Pezron, que j'ai déja cité dans l'Histoire des Titans, est le seul que je sçache qui ait avancé que Janus ne regnoit pas en Italie, & qu'il n'étoit qu'un des Lieutenans généraux de Saturne ; mais toute l'Antiquité s'accorde à dire qu'il étoit Roi du Pays Latin, qu'il y étoit arrivé avant Saturne qui ne regna qu'après sa mort.

Theodore Ryckius, dans la sçavante Dissertation qu'il a faite sur les anciens habitans d'Italie, n'a pas oublié l'arrivée de Janus dans ce pays-là, & en a fixé l'époque, de la maniere dont nous le dirons dans la suite. Si nous en croyons Aurelius Victor, telle est l'origine de ce Prince. « On dit que » Créuse fille d'Erechthée Roi d'Athenes, & d'une grande » beauté, fut surprise par Apollon, & en eut un fils qui fut » envoyé à Delphes, pour y être nourri & élevé : que son pere » ne sçachant rien de ce qui s'étoit passé, la donna en ma» riage à un certain Xiphée ; celui-ci n'en pouvant avoir des » enfans, alla consulter l'Oracle de Delphes, & demanda

» comment il pourroit devenir pere. Le Dieu lui répondit » qu'il falloit qu'il adoptât le premier enfant qu'il rencontre- » roit le lendemain. Le premier qu'il trouva fut Janus, qu'A- » pollon avoit eu de Créuse, & l'adopta. Janus étant deve- » nu grand, équipa une flotte, aborda en Italie, y fit des » conquêtes, & s'étant emparé d'une montagne, il y bâtit » une ville qu'il nomma de son nom, Janicule. Dans le » temps de son regne, Saturne chassé de son pays, aborda » aussi en Italie, Janus le reçut humainement, l'associa à l'Em- » pire. Saturne bâtit auprès du Janicule une forteresse qu'il » nomma Saturnia ».

Ce Prince ayant fait voile en Italie, comme nous venons de le dire, attira à son parti bon nombre d'Œnotriens & d'Ausoniens, & s'empara avec leur secours d'une partie du Pays qui est entre le fleuve Lyris & le Tybre; c'est ce qu'on a appellé depuis le Latium, à cause que Saturne s'y étoit caché (1); ou Saturnie, à cause du séjour que ce Prince y fit (2). Avant cette retraite on le nommoit le pays des Aborigenes, pour faire voir qu'il étoit possedé par des Nations de différente origine. L'on n'a donné au reste à Janus qui en fut le premier Roi, deux visages, que pour marquer qu'il commandoit à deux peuples; ou à cause qu'ayant partagé son Royaume avec Saturne, il fit frapper des Medailles, où il y avoit d'un côté une tête à deux faces, pour faire voir que sa puissance étoit partagée entre Saturne & lui, & que ses Etats devoient être gouvernés par les conseils de l'un & de l'autre (3). Plutarque cependant en rapporte une autre raison (4): c'étoit, dit-il, pour nous apprendre que ce Prince & son peuple étoient par les conseils de Saturne, passés d'une vie faroûche & champêtre, à une vie douce & polie. En effet, ce Prince Titan leur apprit à cultiver la terre & à vivre en paix, & c'est peut-être ce qui a fait regarder comme le siécle d'or, ce temps heureux auquel l'Italie sous les auspices de Saturne, s'appliqua pendant une profonde paix, à faire fleurir les Arts & les Sciences, & à cultiver la terre. Aussi Janus fut-il regardé depuis, comme le Dieu de la paix, & son Temple ne se fermoit jamais que quand la guerre avoit cessé

(1) *Latium, à latitando.*
(2) Virgil. Eneid. l. 8.
(3) Ovid. Fast. liv. 1.
(4) In Numa.

dans tout l'Empire Romain, comme il arriva sur-tout du temps d'Auguste. Ce Temple ne fut fermé que trois fois: sous Numa qui l'avoit fait bâtir; après la deuxiéme guerre Punique; & après la bataille d'Actium.

Il est bien certain que Janus reçut les honneurs divins; mais il ne fut jamais, non plus que Saturne, mis au nombre des grands Dieux, ou des Dieux du Conseil, dont Ennius nous a conservé les noms dans deux vers, que nous avons rapportés ailleurs; ainsi il ne faut le regarder que comme un Dieu Indigete, de même qu'Enée qui reçut après lui les mêmes honneurs dans le Pays Latin.

Quoique le passage de Macrobe que je vais rapporter, soit fort long, il contient tant de particularités que cet Auteur avoit recueillies des Anciens, que je n'ai pu me dispenser de le transcrire tout au long. « Selon les Mythologues, » dit-il (1), toutes les maisons, au temps de Janus étoient » pleines de religion & de sainteté: ce fut pour cela qu'on » lui attribua des honneurs divins, & que les entrées & les » sorties des maisons lui étoient consacrées. Xenon dit qu'il » fut le premier qui bâtit des Temples, qui institua les céré- » monies de Religion, & que c'est la raison pourquoi depuis » ce temps-là, on faisoit mention de lui en les commençant. » Il y en a qui disent qu'on l'appelloit *Bifrons*, c'est-à-dire, » à deux faces adossées, parce qu'il sçavoit le passé, & con- » noissoit le futur. D'autres prétendoient que Janus étoit le » même qu'Apollon & Diane, & que ces deux Divinités se » trouvoient dans ce seul Dieu. En effet, selon Nigridius, » Apollon est appellé chez les Grecs θυραῖος, c'est-à-dire, qui » préside sur les portes. Ils mettent ses Autels devant les » portes, pour marquer qu'il est le maître de l'entrée & de la » sortie. Ils l'appellent aussi Ἀγυιεὺς, comme qui diroit le Pre- » fet des rues; car chez eux les chemins qui sont dans l'encein- » te des villes sont nommés ἀγυιαί. Diane tout de même, qui » est appellée *Trivia*, a pouvoir sur tous les chemins. Le seul » nom de Janus, marque chez nous qu'il préside sur toutes les » portes, qui s'appellent *Janua*, ce qui revient au nom θυραῖος. » On le dépeint aussi avec une clef & une verge, pour marquer

(1) Saturn. l. 9.

» qu'il eſt le gardien des portes & le préfet des chemins.
» Nigridius affirme qu'Apollon eſt Janus, & Diane Jana.
» Diana ſe forma de Iana, par l'addition d'un *d*, qu'on met
» ſouvent devant l'*i*, pour adoucir la prononciation; comme
» dans ces mots *reditur, redhibetur, redintegratur*, &c. Quelques-
» uns prétendent montrer que Janus eſt le Soleil, & qu'il
» eſt repreſenté double, comme étant le maître de l'une &
» de l'autre porte du ciel, parce qu'il ouvre le jour en ſe le-
» vant, & qu'il le ferme en ſe couchant. Ils diſent qu'on l'in-
» voque tout le premier lorſqu'on fait un ſacrifice à quelqu'au-
» tre Dieu, afin que par lui on puiſſe approcher de celui au-
» quel on ſacrifie, comme ſi c'étoit par ſa porte qu'il fît paſ-
» ſer les prieres des ſuppliants aux autres Divinités. Ses Sta-
» tues marquent ſouvent de la main droite le nombre de trois
» cens, & de la gauche celui de ſoixante-cinq, pour ſignifier
» la meſure de l'année, ce qui eſt le principal effet du So-
» leil.

» D'autres veulent que Janus ſoit le monde ou le ciel, &
» qu'il ſoit ainſi appellé *ab eundo*, parce que le monde va tou-
» jours, en tournant ſur lui-même. Ciceron, dit Cornificius,
» en ſon Livre troiſiéme des Etymologies, l'appelle non pas
» Janus, mais *Eanus, ab eundo*. De-là vient que les Pheni-
» ciens expriment cette Divinité par un Dragon qui ſe tour-
» ne en cercle, & qui mord & dévore ſa queue, pour mar-
» quer que le monde ſe nourrit, ſe ſoutient, & tourne ſur
» lui-même. C'eſt auſſi par la même raiſon que chez nous on
» le voit regardant de quatre côtés, comme il paroît par ſa
» ſtatue apportée de Faleres. Gavius Baſſus en ſon Livre des
» Dieux, dit qu'on le peint à deux faces, comme étant le
» portier ſuperieur & inferieur; & qu'on le figure auſſi à
» quatre faces, comme celui dont la majeſté comprend tous
» les climats. Dans les anciens Poëmes des Saliens, il eſt
» appellé le Dieu des Dieux. Marc Meſſala Conſul, Collegue
» de Cneius Domitius, & qui a été Augure pendant cinquante-
» cinq ans, commença ainſi ſon Diſcours ſur Janus: *Celui
» qui forme & gouverne tout, a joint la nature de l'eau & de
» la terre, qui par ſon poids tend toujours en bas, avec le feu &
» l'ame,*

» *qui par leur legereté s'élevent rapidement en haut, & les a ren-* » *fermés dans le ciel; & c'est le ciel qui par sa force a lié ensem-* » *ble des natures & des qualités differentes.* Dans le culte que » nous rendons à ce Dieu, nous invoquons Janus Geminus, » ou à deux faces, Janus pere, Janus Junonius, Janus Con- » sivius, Janus Quirinus, Janus Patulcius & Clusivius. Nous » avons déja dit pourquoi nous l'invoquons sous le nom de » Geminus, ou à deux faces: nous l'appellons pere, comme » étant le Dieu des Dieux; Junonius, parce qu'il garde l'en- » trée, non-seulement de Janvier, mais des autres mois aussi, » & que toutes les Kalendes sont sous la domination de Ju- » non; c'est pour cette raison que Varron (1) dit qu'on avoit » consacré à Janus douze Autels, pour tout autant de mois. » Nous l'appellons Consivius, *à conserendo*, c'est-à-dire, à cau- » se de la propagation du genre humain dont Janus est l'au- » teur; Quirinus, à cause de sa vertu guerriere : ce nom est » pris de la lance, que les Sabins appellent *Curis.* On l'appel- » le Patulcius & Clusivius, parce que ses bergeries sont ou- » vertes en temps de guerre, & fermées en temps de paix: » voici la cause de cette dénomination. Dans la guerre, dit- » on, que les Sabins firent aux Romains pour se venger de » l'enlevement de leurs filles, les Romains se hâterent de fer- » mer la porte qui étoit au pied de la colline Viminale, & » qui fut depuis appellée la porte Januale, à cause de cet en- » levement, parce que les ennemis faisoient les derniers ef- » forts pour s'en emparer : mais après qu'elle fut fermée, elle » se rouvrit d'elle-même, & la même chose étant arrivée jus- » qu'à trois fois, plusieurs Soldats ne pouvant venir à bout » de la fermer tout-à-fait, se tinrent en armes sur l'entrée » pour la garder. Et comme dans le même temps il se don- » noit un combat très-sanglant de l'autre côté, le bruit cou- » rut que les Romains avoient été vaincus par Tatius. Alors » ceux qui gardoient cette entrée s'enfuirent, & lorsque les » Sabins se mettoient en devoir de gagner cette porte, on » dit que du Temple de Janus il sortit des torrens d'eau bouil- » lante, qui se dégorgeant par cette porte, étoufferent une partie » des ennemis par leur chaleur, & noyerent l'autre. Depuis ce

(1) Liv. 5. des choses divines.

» temps-là on ordonna qu'en temps de guerre on ouvriroit » cette porte, comme pour donner entrée à ce Dieu qui ve» noit au secours des Romains ».

(1) Liv. 15. Dracon dans Athenée (1) a suivi une autre tradition, qui dans le fond revient assez à la même. On raconte, dit-il, que Janus avoit deux faces, l'une devant, l'autre derriere ; il donna son nom à une riviere, & à une montagne sur laquelle il s'étoit établi. On dit que c'est lui qui inventa le premier les Couronnes, les Navires & les Barques, & qu'il frappa le premier des monnoyes de cuivre. De-là vient que plusieurs villes de Grece, d'Italie, de Sicile, frappent des monnoyes à double tête, qui ont au revers une barque, ou une couronne, ou un navire.

Ce qui donne beaucoup d'autorité au sentiment de ces deux Auteurs, c'est que les monuments qui nous restent de Janus, s'y accordent parfaitement. En effet, il y est toujours representé à deux faces, ou à deux têtes adossées l'une contre l'autre, & communement toutes les deux avec de la barbe. On le voit souvent de cette maniere sur les Medailles, qui ont au revers une proue de navire, ainsi qu'on peut le voir dans celles que rapportent Beger, Vaillant, Bonanni, & d'autres Antiquaires. La différence qui s'y trouve est peu considerable : quelquefois les deux têtes sont couronnées ; quelquefois elles sont sans barbe ; quelquefois elles portent une fleur qui les sépare ; quelquefois aussi on trouve Janus sur les monuments, avec quatre têtes, & alors on l'appelloit Janus Quadrifrons : sur quoi on peut consulter la sçavante Dissertation de M. de Boze. Pour ce qui est de la Clef & du bâton, dont parle Macrobe, on ne les trouve sur aucun monument, non plus que le Dragon ou le Serpent, qui de son corps faisoit un cercle & mordoit sa queue, dont parle aussi le même Auteur.

Les Anciens rendent raison de ces representations. Plutarque (2) dit qu'on le peignoit avec deux têtes, ou parce qu'étant Grec d'origine & natif de Perrhebe, il vint en Italie, où se trouvant parmi des barbares en comparaison des Grecs, il changea de langage & de genre de vie ; ou plûtôt

(2) Quæst. Rom

parce qu'il apprit à ses nouveaux sujets la politesse & les arts, sur-tout celui de cultiver la terre. C'étoit à peu près pour la même raison, comme nous le dirons dans le troisiéme Volume, qu'on nomma Cecrops διφυής, comme qui diroit, qui a deux natures, parce qu'il commandoit à deux sortes de gens, aux Egyptiens qu'il avoit amenés avec lui, & aux Atheniens ausquels il inspira les mœurs & la politesse Egyptiennes.

D'autres Auteurs croient que par ces deux visages on avoit voulu marquer la connoissance du passé & du futur; ou comme il présidoit au mois de Janvier qui portoit son nom, il regardoit également l'année qui venoit de finir, & celle qui commençoit. Ceux qui le prenoient pour le Soleil, prétendoient qu'on avoit voulu marquer par-là, le levant & le couchant: d'autres qu'on le peignoit ainsi comme Portier supérieur & inferieur.

Cependant comme Janus avoit regné conjointement avec Saturne, quelques Auteurs ont avancé que des deux têtes, l'une representoit Janus, & l'autre Saturne; & que quand il y a quatre têtes adossées, c'est Janus, Saturne, Picus & Faunus, les premiers Rois du pays: au lieu de ces deux derniers quelques Sçavans mettent Romulus, & Numa Pompilius. D'autres prétendent avec plus de vraisemblance, que Janus à quatre faces, désigne les quatre saisons de l'année. Gavius Bassus, rapporté par Macrobe, vient de nous dire que ces quatre têtes marquent qu'il comprend tous les climats.

Comme le nom de Janus est visiblement latin, on croit qu'il s'appelloit Œnotrus, & qu'il avoit donné son nom à la colonie qu'il conduisit en Italie.

Le sçavant Ryckius, en parlant de cette Colonie, fait tomber l'époque de l'arrivée de Janus en Italie, après Eusebe, à l'an 150. avant l'arrivée d'Enée dans le même pays, & par conséquent l'an 146. avant la prise de Troye; ce Heros y étant débarqué quatre ans après la destruction de cette ville. Janus sortit de Perrhebe dans la Thessalie, au rapport de Plutarque, & vint par mer dans le pays Latin; & quand Dracon ne le diroit pas positivement dans

(1) Loc. cit. Athenée (1), la proue de Vaisseau qu'on voit sur quelques-unes de ses Medailles, ne laisseroit aucun lieu d'en douter. Il est certain aussi que c'étoit de Thessalie qu'il étoit sorti. Comme il descendoit de Deucalion par Ion son fils, qui s'étoit établi dans cette contrée aux environs de Perrhebe, c'est sans doute de là qu'il partit lorsqu'il conduisit sa Colonie. Il se rencontre cependant une grande difficulté sur ce que toute l'Antiquité prétend qu'il reçut Saturne en Italie, car les temps ne s'y accordent pas. Theophile d'Antioche nous assûre, sur l'autorité de Tallus (2), que Chronos, que les Latins ont appellé Saturne, vivoit 321. ans avant la prise de Troye, ce qui supposeroit plus d'un siécle & demi entre lui & Janus. En effet, Minos I. du nom, vivoit deux cens vingt cinq ans avant la guerre de Troye, vers la trentiéme année de Pandion I. Ce Minos étoit fils de Jupiter, & petit-fils de Saturne. Il eut pour fils Lycaste, & celui-ci fut pere de Minos second, dont le fils assista à la prise de Troye: ce qui donne à peu près les cent cinquante ans entre Saturne & Janus. D'où il faudroit conclure, ou que Saturne n'alla jamais en Italie, ou qu'il y alla long-temps avant Janus. Cependant comme toute l'Antiquité atteste la contemporanéité de ces deux Princes, on peut supposer qu'il s'agit d'un autre Saturne, & que celui qui étoit contemporain de Janus, étoit Stercès, pere de Picus, qui après son Apothéose fut nommé Saturne: Janus qui lui succeda jusqu'à ce que Picus fût en âge de prendre la couronne, l'ayant fait mettre au rang des Dieux, comme il avoit vu avant son départ que les Atheniens en avoient usé à l'égard de son grand-pere Erechthée, ainsi que nous l'apprenons de Ciceron (3).

(2) Liv. 3. adv. Ant.

(3) De Nat. Deor. liv. 3. c. 19.

Saint Augustin (4), confirme cette opinion: « La Monarchie des Assyriens, dit-il, subsistoit toujours, & ils comptoient Lamparès pour leur vingt-troisiéme Roi, quand Picus regna le premier sur les Laurentins. C'est aux adorateurs » de ces Dieux à voir ce qu'ils veulent qu'ait été Saturne pere » de ce Picus; car ils disent que ce n'étoit pas un homme. » D'autres ont écrit qu'il avoit regné en Italie avant Picus, & » Virgile en parle ainsi (5). *C'est lui qui rassembla ces hommes*

(4) De Civ. Dei. liv. 18. c. 15.

(5) Eneid. l. 8.

» *sauvages & vagabonds, qui leur donna des loix, & qui appel-*
» *la cette terre Latium, parce qu'il s'y étoit caché pour éviter la*
» *fureur de son fils* : c'est sous son regne qu'on dit qu'étoit le
» siécle d'or. Mais qu'ils traitent ceci de fictions poëtiques,
» & qu'ils disent s'ils veulent que le pere de Picus s'appel-
» loit Stercé, & qu'il fut ainsi nommé à cause qu'étant fort
» bon Laboureur, il apprit aux hommes à amender la terre
» avec du fumier, d'où vient que quelques-uns l'appellent
» Stercucé. Quoi qu'il en soit, c'est pour cela qu'ils en ont fait
» le Dieu de l'Agriculture.

Ryckius observe judicieusement à ce sujet, que les anciens Latins, privés de l'usage des lettres jusqu'au temps d'Evandre qui n'arriva en Italie que peu d'années avant la guerre de Troye, voyant dans ce pays tant de lieux qui portoient le nom de Saturne, crurent que c'étoit l'ancien qui y avoit regné.

Nous avons dit que c'étoit sous le regne de Janus & de Saturne, quel qu'il soit, qu'avoit été le siécle d'or, sur lequel les Poëtes avoient donné l'essor à leur imagination : voici, sans parler des autres, ce qu'en dit Ovide : « On obser-
» voit alors les regles de la bonne foi & de la justice, sans
» y être contraints par les Loix. La crainte n'étoit point le
» motif qui faisoit agir les hommes : on ne connoissoit point
» encore les supplices. Dans cet heureux siécle, il ne falloit
» point graver sur l'airin ces loix menaçantes qui ont servi
» dans la suite de frein à la licence. On ne voyoit point en
» ce temps-là de criminels trembler en présence de leurs
» Juges : la sécurité où l'on vivoit, n'étoit point l'effet de
» l'autorité que donnent les loix. Les arbres tirés des fo-
» rêts, n'avoient point encore été transportés dans un mon-
» de qui leur étoit inconnu : l'homme n'habitoit que la terre
» où il avoit pris naissance, & ne se servoit point de vaisseaux
» pour s'exposer à la fureur des flots. Les villes, sans mu-
» railles ni fossés, étoient un asyle assûré. Les trompettes,
» les casques, l'épée étoient des choses qu'on ne connoissoit
» pas encore, & le soldat étoit inutile pour assûrer aux Citoyens
» une vie douce & tranquille. La terre, sans être déchirée

» par la charrue, fournissoit toutes sortes de fruits; & ses habitans, satisfaits des alimens qu'elle leur presentoit sans être cultivée, se nourrissoient de fruits sauvages, ou du gland qui tomboit des chênes. Le Printemps regnoit pendant toute l'année; les doux zéphirs animoient de leur chaleur les fleurs qui naissoient de la terre: les moissons se succedoient, sans qu'il fût besoin de labourer ni de semer. On voyoit de toutes parts couler les ruisseaux de lait & de nectar; & le miel sortoit en abondance du creux des chênes & des autres arbres (*a*) ».

Comme rien n'est plus célébre dans l'Antiquité que ce siécle d'or, je vais dire ce qui peut y avoir donné lieu Les anciens habitans du pays Latin menoient une vie sauvage, sans loix & presque sans Religion, lorsque Janus y arriva. Ce Prince adoucit la férocité de leurs mœurs, les rassembla dans des villes & dans des villages, leur donna des loix, & sous son regne ses sujets jouirent d'un bonheur qu'ils ne connoissoient pas: ce qui fit regarder le temps où il avoit regné comme un temps heureux & un siécle d'or. Car vouloir le faire durer autant que la vie de Saturne, c'est ce qu'on ne sçauroit soutenir. Jamais siécle ne fut plus rempli de guerres & de carnage, & jamais le crime n'inonda la terre avec plus de fureur. Saturne pour monter sur le trône en chassa son pere: Jupiter son fils le traita précisément & à la lettre comme il avoit traité son pere, & ce Prince n'affermit son trône que par la défaite & la perte de tous ses parens.

(1) Prepar. liv. 1. c. 10.

Eusebe (1), après avoir rapporté le Fragment de Sanchoniathon, fait à peu près la même reflexion. Voilà donc, dit-il, l'Histoire de Chronos, ou de Saturne, voilà ce qu'il y a de véritable dans cette vie, qu'on place sous son regne, & qui est devenue si célebre dans les Ouvrages des Auteurs Grecs: voilà les hommes qu'ils appellent πρῶτον χρύσεον γένος; *la premiere race des mortels, la race de l'âge d'or*, qui selon les Anciens, a vécu si heureuse dans les premiers siécles du monde.

(*a*) *Aurea prima sata est ætas, quæ, vindice nullo,*
Sponte sua, sine lege, fidem rectumque colebat,
Pœna metusque aberant, &c. Ovid. Met. Lib. I. Fab. 3.

Ajoutons cependant que cette idée du siécle d'or, étoit prise sans doute dans la tradition, qui portoit que nos premiers peres, ou du moins depuis Noé jusqu'à la séparation qui se fit sous Phaleg, avoient vécu en commun, & mené une vie heureuse, eu égard aux temps qui suivirent.

CHAPITRE V.

Histoire d'Atlas, des Pléiades ses Filles, d'Hesperus, & des Hesperides.

IL y a peu de personnages dans l'Antiquité qui se soient rendus plus célébres qu'Atlas. Tous les Anciens conviennent qu'il a donné son nom à cette montagne, ou plûtôt à cette chaîne de montagnes qui traversent une partie de l'Afrique de l'Orient à l'Occident, jusqu'aux extrémités de ce continent; de même qu'à l'Ocean, & à l'Isle Atlantique.

Suivant Hésiode (1), Atlas étoit fils de Japet, & de Clymene fille de l'Ocean, & frere de Menœtius, de Promethée, d'Epimethée, tous Princes Titans, dont nous parlerons dans la suite. « Atlas, dit ce Poëte, soutient le ciel sur » ses épaules, aux extrémités de la terre, dans le pays des » Hesperides; & tel étoit le sort auquel Jupiter l'avoit desti- » né ». Apollodore (2), Diodore de Sicile, & tous les Anciens conviennent aussi qu'Atlas étoit fils de Japet; mais le premier de ces deux Auteurs lui donne pour mere, Asia, autre fille de l'Ocean.

Nos Modernes toujours guidés par des étymologies qu'ils tirent des langues de l'Orient, ont abandonné les Anciens, & ont fait venir Atlas de la Phenicie, ou des pays voisins, dans l'extrémité de l'Afrique. C'est ainsi qu'en parlent Bochart & Vossius (3). M. Fourmond l'aîné qui est persuadé qu'Abraham est Saturne, croit qu'Atlas, est le même que Lot. Mais sans entrer ici dans des discussions qu'on peut voir dans les Ouvrages de ces Sçavans, je crois pouvoir

(1) Theog.

(2) Liv. 1.

(3) De Idol. L. 1.

m'en tenir à Diodore de Sicile, qui raconte ainsi l'histoire de ce célébre Titan.

« Après la mort d'Hyperion, les enfans d'Uranus partage- » rent le Royaume entr'eux. Les deux plus célébres furent » Atlas & Saturne. Les lieux maritimes étant échus par le » sort à Atlas, ce Prince donna son nom aux Atlantes ses » sujets, & à la plus haute montagne de son pays. On dit » qu'il excelloit dans l'Astrologie, & que ce fut lui qui le » premier representa le monde par une sphere. C'est pour cet- » te raison qu'on a prétendu qu'Atlas portoit le ciel sur ses » épaules ; cette fable faisant une allusion sensible à son in- » vention. Il eut plusieurs enfans ; mais Hesperus se rendit » le plus remarquable de tous par sa pieté, par sa justice, & » par sa bonté. Celui-ci étant monté au plus haut du mont » Atlas pour observer les Astres, fut subitement emporté par » un vent impetueux, & on ne l'a pas vû depuis. Le peuple » touché de son sort, & se ressouvenant de ses vertus, lui dé- » cerna des honneurs divins, & consacra son nom en le donnant » à la plus brillante des Planetes. Atlas fut aussi pere de sept fil- » les, qui furent toutes appellées Atlantides, mais dont les » noms propres furent Maïa, Electre, Taygete, Asterope, » Merope, Alcyone, & Celæno. Elles furent aimées des plus » célébres d'entre les Dieux & les Heros, & elles en eurent » des enfans qui devinrent dans la suite aussi fameux que leurs » peres, & qui furent les Chefs de bien des Peuples. Mais » l'aînée de toutes, eut de Jupiter un fils appellé Mercure, » qui fut l'inventeur de plusieurs Arts. Les autres Atlantides » eurent aussi des enfans illustres : car les uns donnerent l'o- » rigine à plusieurs nations, & les autres bâtirent des villes. » C'est pourquoi, non-seulement quelques barbares, mais mê- » me plusieurs Grecs, font descendre leurs anciens Heros » des Atlantides. On dit qu'elles furent très-intelligentes, & » que c'est pour cette raison que les hommes les regarderent » comme Déesses après leur mort, & les placerent dans le » ciel sous le nom de Pléïades. Ces Atlantides furent aussi » nommées Nymphes, parce que dans leur pays on appelloit » ainsi toutes les femmes.

» Le

Le même Auteur ajoute dans le Livre IV. (1) « que les My- (1) Ch. VII.
» thologues disoient que dans le pays appellé *Hesperitis*,
» vivoient autrefois Atlas & Hesperus, tous deux freres, &
» tous deux très-fameux : qu'Hesperus étant devenu pere d'u-
» ne fille nommée Hesperis, la donna en mariage à son fre-
» re Atlas, & que ce fut de cette fille que le pays Hesperi-
» tis avoit pris son nom. Atlas eut d'Hesperis sept filles, qui
» furent appellées Atlantides, du nom de leur pere, ou Hes-
» perides, de celui de leur mere. Comme elles étoient d'une
» beauté & d'une sagesse peu communes, on dit que sur leur
» réputation Busiris Roi d'Espagne conçut le dessein de s'en
» rendre le maître, & qu'il commanda à des Pirates d'en-
» trer dans leur pays, de les enlever & de les lui amener.
» Ces Pirates ayant trouvé dans un Jardin les filles d'Atlas
» qui s'y divertissoient, se saisirent d'elles ; & s'étant enfuis
» au plus vîte dans leurs vaisseaux, ils les embarquerent avec
» eux : mais Hercule les ayant surpris pendant le temps qu'ils
» mangeoient près du rivage, & ayant appris de ces jeunes
» Vierges le malheur qui leur étoit arrivé, il tua tous leurs
» ravisseurs & rendit ensuite les Atlantides à leur pere At-
» las. Ce Prince reconnoissant donna à Hercule (*a*) les pom-
» mes qu'il étoit venu chercher.

» Les Mythologues avoit dit, le même Auteur au Cha-
» pitre précédent, sont fort partagés au sujet de ces Pommes :
» car les uns disent qu'il croissoit effectivement des Pom-
» mes d'or en certains Jardins d'Afrique qui appartenoient
» aux Hesperides ; mais qu'elles étoient gardées par un épou-
» vantable Dragon qui veilloit sans cesse. D'autres préten-
» dent que les Hesperides possedoient de si beaux troupeaux
» de brebis, que par une licence poëtique on leur avoit don-
» né le surnom de dorées, comme on l'avoit donné à Venus
» à cause de sa beauté. Quelques-uns enfin ont écrit que ces
» brebis étoient d'une couleur particuliere, qui tiroit sur l'or.
» Ces derniers ajoutoient même, que par le Dragon il faut
» entendre le Pasteur qui gardoit ces brebis, homme très-fort

(*a*) On parlera encore de ce voyage d'Hercule & du jardin des Hesperides dans l'histoire de ce Heros, Tome III.

» & très-courageux, & qui avoit coutume de mettre à mort » tous ceux qui entreprenoient de lui ravir quelque piece de » son troupeau. »

Non content du présent dont parle Diodore, Atlas apprit à Hercule l'Astronomie. Il avoit étudié cette science avec beaucoup d'assiduité & d'application, & y étoit devenu très-sçavant. Comme Hercule fut le premier qui apporta en Grece la science de la Sphere, il acquit aussi une grande gloire, & l'on feignit à ce propos qu'Atlas s'étoit reposé sur lui du fardeau du monde; les hommes, dit à cette occasion l'Auteur que je copie, racontant d'une maniere fabuleuse un fait véritablement arrivé.

Après ce qu'on vient de dire, il est aisé de juger qu'Atlas étoit un homme distingué par ses talens; qu'il s'adonnoit aux sciences speculatives, sur-tout à l'Astronomie, & qu'il n'a fallu que l'usage qu'il faisoit de la Sphere dont il étoit l'inventeur, joint à la hauteur des montagnes sur lesquelles il alloit faire ses observations, pour avoir donné lieu à la fable, qu'il portoit le ciel sur ses épaules, & qu'il avoit été changé en cette montagne, à laquelle on ne donna le nom d'*Hathha*, ou celui de *Talah*, tiré de l'hebreu, & qui veut dire *être suspendu*, qu'à cause des rochers immenses qui pendent du mont Atlas, lequel est si élevé qu'il semble toucher le ciel, & dont même on voit rarement le sommet à cause des neiges & des brouillards qui l'environnent (a). On peut ajouter qu'il y a beaucoup d'apparence qu'Atlas rassembla les Peuples errants & vagabonds de cette extrémité de l'Afrique, qu'il regna sur eux, leur donna des loix, & polit leurs mœurs. Hérodote (1) parle de ces Peuples, qu'il appelle Atlantes, les seuls, selon lui, qui n'avoient point de nom particulier, n'étant connus que sous celui d'Atlantes. Cet Auteur, & après lui Pomponius Mela, font la description du mont Atlas, que les habitans du pays appelloient la colomne du ciel.

(1) Liv. 4. ch. 184.

(a) Le P. Dom Pezron dérive ce nom du mot *altus*, par la transposition d'une seule lettre, & cette étymologie est conforme à l'autre nom de ce Prince qu'on appelloit *Telamon*, qui dans la langue Celtique veut dire un homme d'une grande taille.

Les Pléiades.

Pour revenir aux filles d'Atlas qui forment le ſigne des Pléiades dans la tête du Taureau, on n'a publié qu'elles avoient été changées en ces Aſtres, que parce que leur pere fut le premier qui découvrit ces étoiles, & qu'il leur fit porter le nom des Pléiades ſes filles; ſoit qu'on les ait appellées ainſi à cauſe que leur mere, ſuivant quelques Anciens, s'appelloit Pléione, ou plûtôt parce que ces étoiles paroiſſent au mois de Mai, temps propre à la navigation (1). Les Latins les appellent *Vergilies*, à cauſe qu'elles ſe levent au Printemps; & comme il y en a une qu'on ne voit plus depuis long-temps, qui eſt Merope, on dit qu'elle ſe cachoit de honte d'avoir épouſé un homme mortel, pendant que ſes ſœurs avoient été mariées à des Dieux: en quoi il eſt aiſé de voir qu'on a mêlé l'Aſtronomie avec l'Hiſtoire; car il eſt vrai que ſix filles d'Atlas épouſerent des Princes Titans, qui étoient ordinairement regardés comme des Dieux, & que Merope épouſa Siſyphe, qui n'étoit pas de cette famille.

(1) πλέιν navige.

Mais ſuivant une tradition plus autoriſée encore par les Anciens, Electre femme de Dardanus, étoit cette Pléiade qui avoit diſparu vers le temps de la guerre de Troye, pour n'être pas témoin des malheurs de ſa famille. Quoiqu'il en ſoit, voici comme les Poëtes s'en expriment. On compte, dit Ovide dans ſes Faſtes, ſept étoiles dans la Conſtellation des Pléiades, quoiqu'il n'y en ait plus que ſix:

Quæ ſeptem dici, ſex tamen eſſe ſolent,

parce qu'Electre, femme de Dardanus, l'une de ces ſept Nymphes filles d'Atlas, s'eſt cachée pour fuir le ſpectacle des malheurs de Troye (*a*).

Hygin, contemporain d'Ovide, rapporte cette même fable; mais avec des circonſtances propres à faire imaginer le

(*a*) . . . . . . *Trojæ ſpectare ruinas*
Non tulit, ante oculos oppoſuitque manum.

fait hiſtorique qui peut y avoir donné lieu. « Electre, dit-il; » ne pouvant plus ſoutenir la vue des danſes de ſes ſœurs, » abandonna le Zodiaque au temps des malheurs de Troye, » & ſe retira vers le Pole Arctique, marchant dans le déſor- » dre d'une perſonne accablée de la plus vive douleur; ſes » cheveux épars & négligés lui firent donner le nom de Co- » mete (*a*).

Le Scholiaſte latin d'Aratus, dit la même choſe : *Electram diſſolutis crinibus propter luctum ire aſſerunt, & propter Comas, quidam Cometem vocant.* Aux circonſtances rapportées par Hygin, Avienus, ſur l'autorité de Smynthès, ajoutoit qu'Electre ſe remontroit de temps en temps aux mortels, mais toujours avec l'appareil d'une Comete (*b*).

Je ne dois pas oublier les reflexions, plus ingenieuſes que ſolides, d'Olaüs Rudbeck dans ſon Atlantique. Cet Auteur prouve qu'Atlas & ſes ſucceſſeurs ont regné dans le Nord; que ce pays étoit la véritable Atlantique dont parle Platon dans le Timée, & le Critias; que ces Princes y furent très-puiſſants, & qu'ils porterent dans la ſuite leurs conquêtes dans la Grece, l'Italie, les Gaules, l'Aſie mineure & l'Egypte; & que ce qui fit publier la fable que ce Prince portoit le ciel ſur ſes épaules, c'eſt parce que ſon empire s'étendit ſur toute la terre.

Les Hyades.

On dit auſſi que les Hyades étoient filles d'Atlas, & on en nomme ſix, Eudore, Ambroſie, Prodice, Coronis, Phileto & Poliſo. D'autres y ajoutent Thionne; mais il y a apparence que ces prétendues Hyades, mot qui en Grec veut

(*a*) M. Freret dans une ſçavante Diſſertation imprimée dans le dixiéme Tome des Memoires de l'Academie des Belles-Lettres, s'eſt ſervi de ce que diſent les Anciens du chemin de cette étoile, pour prouver qu'il s'agit d'une Comete, qui ayant paru dans le Signe du Taureau, près des Pleiades, prit ſon cours du côté du Pole : mais cela ne regarde pas mon ſujet.

(*b*) *Non nunquam Oceani tamen iſtam*
ſurgere ab undis
In convexa Poli, ſed ſede carere ſororum,
Diffuſamque comas cerni, criniſque ſoluti
Monſtrare effigiem : diros hos fama Cometas
Commemorat triſti procul iſtâ ſurgere formâ,
Vultum ardere, diam perfundere crinibus æthram,
Sanguine ſub pingui, rutiloque rubere cruore.

dire *pluvieux*, ne sont que des personnages poëtiques, dont on a donné le nom à quelques étoiles qu'Atlas avoit découvertes ; à moins que de dire qu'on a mis sur le compte du grand Atlas tous les enfans des autres qui ont porté le même nom. On en nomme ordinairement trois, le premier étoit Roi d'Italie, le second regna en Arcadie, & le troisiéme est celui dont nous parlons : je crois même que ses successeurs porterent souvent le même nom ; c'est ce qui fait qu'on trouve Atlas dans l'histoire de Persée & dans celle d'Hercule, posterieures l'une & l'autre à celle des premiers Princes Titans.

Atlas, comme nous l'avons dit, avoit un frere qui alla aussi s'établir dans l'Occident ; ce qui vraisemblablement lui fit donner le nom d'Hesperus, d'où les Grecs appelloient Hesperies, toutes les regions occidentales à la Grece. M. le Clerc dérive pourtant ce nom d'un mot Hebreu qui veut dire *beau : unde vesperugo, pulcherrima stella, Gallicè, La belle Etoile* : de là les fameux Jardins des Hesperides ses filles, parce que dans la Mauritanie Tingitane il y en avoit de très-beaux ; & les Poëtes ont appellé des Pommes d'or, les Oranges & les Citrons dont ils étoient remplis ; pendant que les Dogues qui les gardoient, ont été regardés comme des Dragons (1).

(1) Voyez l'Hist. d'Hercule. T. III.

CHAPITRE VI.

Histoire de Japet, de Promethée, d'Epimethée, & de Pandore.

Que Promethée & Epimethée soient de la famille des Titans, c'est une vérité attestée par Hesiode, & adoptée par plusieurs Anciens ; sur-tout par Lucien. Il étoit fils de Japet & de Clymene, comme le dit Hesiode (*a*). *Japet*, dit-il, *épousa la belle Clymene, fille de l'Ocean, dant il eut le grand*

(*a*) Theogon. v. 508. D'autres lui donnent pour mere une Nymphe nommée *Asia*.

Atlas, l'illustre Menœtius, le rusé Promethée, & l'insensé Epimethée.

Japet s'etoit établi dans la Thessalie, où il s'étoit rendu puissant; mais comme c'étoit un mechant homme, & un esprit dangereux, il devint plus célébre par ses enfans que par ses propres actions. Cependant les Grecs le regardoient comme l'auteur de leur origine, & ne connoissoient rien de plus ancien que lui: aussi appelloit-on communement les vieillards décrepits des Japets, comme le rapportent Hesychius & Suidas (a).

Promethée s'est rendu extrémement célébre par la fable que je vais raconter. Comme c'étoit un homme d'un esprit fin & rusé, il entreprit de tromper Jupiter dans un sacrifice, & d'éprouver par-là si véritablement il meritoit d'être au nombre des Dieux. Ayant pour cela fait tuer deux bœufs, il remplit une des deux peaux de la chair, & l'autre des os de ces victimes. Jupiter fut la dupe de Promethée, & choisit la derniere. Résolu de s'en venger sur tous les hommes, il leur ôta l'usage du feu. Promethée avec l'aide de Minerve, dont les conseils lui avoient déja servi lorsqu'il forma le corps de l'homme avec de la boue détrempée, monta jusqu'au ciel, & s'étant approché du chariot du Soleil, y prit le feu sacré, qu'il porta sur la terre dans la tige d'une ferule (b). Jupiter outré de ce nouvel attentat, ordonna à Vulcain de former une femme qui fût douée de toutes sortes de perfections; ce qui la fit appeller *Pandore*. Les Dieux la comblerent de presens, & l'envoyerent à Promethée, avec une boëte remplie de tous les maux. Ce Prince s'en étant défié, ne voulut point la recevoir pour sa compagne; mais Epimethée, à qui elle se presenta, en fut si charmé qu'il l'épousa, & en eut Pyrrha, femme de Deucalion. Il voulut aussi voir ce qui étoit dans la boëte fatale, & sur le champ il en sortit ce déluge de maux qui ont depuis ce temps-là inondé toute la terre. Il la referma promptement, mais il n'y eut que l'espérance qui n'eut pas le temps de s'évader, & c'est le seul

(a) On prouvera dans le commencement du troisiéme Tome, que Japet est le méme que Japhet fils de Noé, dont les enfans Javan & Gomer, & leurs descendans peuplérent le Nord & l'Occident, jusqu'au fond de l'Espagne.

(b) . . . . *Audax Iapeti genus*
Ignem fraude mala gentibus intulit.
Hor. Od. 3. Liv. 2.

bien qui reste aux hommes malheureux.

Jupiter enfin, outré de ce que Promethé n'avoit pas donné dans ce dernier piege, ordonna à Mercure de le conduire sur le mont Caucase, & de l'attacher à un rocher, où une Aigle (1), fille de Typhon & d'Echidna, devoit lui dévorer éternellement le foye; car il en croissoit autant chaque nuit, selon Hesiode (2), que l'Aigle en avoit dévoré pendant le jour. Cet Auteur ne fixe point le temps du supplice de Promethée, il dit au contraire qu'il devoit être éternel, ἀθάνατον; cependant d'autres Anciens bornent ce temps à l'espace de trente mille ans. Le même Hesiode ne dit point aussi que Jupiter emprunta le ministere de Mercure, mais qu'il attacha lui-même ce malheureux, non à un rocher, mais à une colomne.

(1) D'autres disent un Vautour.

(2) L. 1. c. 1.

Hercule le délivra cependant quelques années après, ou, selon d'autres, Jupiter lui-même, en récompense de ce qu'il lui avoit revelé l'Oracle des Parques, qui avoient prédit que l'enfant de Tethis seroit plus puissant que son pere, & que par conséquent il devoit abandonner le dessein qu'il avoit de l'épouser, de peur d'être un jour détrôné. Mais comme il avoit juré de laisser, pendant l'espace de temps que je viens de marquer, Promethée attaché au Caucase, pour ne pas violer son serment, il ordonna qu'il porteroit toujours au doigt un anneau de fer, où seroit attaché un petit fragment de la roche du Caucase, afin qu'il fût vrai en quelque maniere que Promethée resteroit toujours attaché à cette roche: & voilà, disent les Anciens, l'origine de la premiere bague. Pline (3) qui rapporte ce fait, n'en a pas cherché de plus véritable. Mais il ne faut pas s'imaginer que ces fictions soient passées jusqu'à nous d'une maniere uniforme. Celle-ci est racontée bien differemment par les Anciens. Durius de Samos, prétend que Promethée fut chassé du ciel, pour avoir aspiré à l'Hymen de Minerve; & voilà pourquoi il est tant parlé dans cette fable de cette Déesse. Nicandre de Colophon veut que le crime de Promethée ait été d'avoir persuadé aux hommes de céder au serpent le don de rajeunir, dont les Dieux les avoient gratifiés. D'autres enfin, bien loin

(3) Liv. 33.

de penser qu'il eût méprisé Pandore, assurent qu'il en avoit abusé après que son frere l'eut épousée.

Quoiqu'il en soit, ces fictions renferment sans doute quelque ancienne histoire, mais extrêmement défigurée : on y voit une infinité d'allégories ; le nom de Promethée en fournit un grand nombre : il veut dire *celui qui prévoit l'avenir* ; celui d'Epimethée, signifie *celui qui connoît ce qui est arrivé*. On pourroit même entrevoir dans cette Fable quelques vestiges de la tradition de la chute de nos premiers peres, & de la séduction d'Adam par Eve sa femme ; car on y trouve tout ce qu'on veut. M. Reland, dans sa huitiéme Dissertation, dit qu'elle tire son origine d'une tradition qui avoit cours parmi les anciens Perses ; & qui portoit que les Heros des temps les plus reculés avoient vaincu certains Génies malfaisans, & les avoient attachés au mont Caf. D'autres Sçavans remontent plus haut, & croyent que les Payens avoient caché sous cette fiction l'histoire de la chute des Anges, qui furent enchainés, non sur le Caucase, mais dans le fond de l'Enfer, comme l'Ecriture sainte nous l'apprend. Pour moi, qui suis persuadé qu'on peut expliquer les fables sans avoir recours à des suppositions qu'on ne sçauroit prouver, je crois que celle-ci ne renferme aucun mystere, & qu'elle n'est qu'une suite de l'histoire des Titans, mais racontée à la maniere de ce temps-là, c'est-à-dire, avec le merveilleux qui accompagne toujours ces anciennes narrations. Voici ce que j'en pense.

Promethée, cousin-germain de Jupiter, ne fut pas exempt de la persécution qu'il fit souffrir aux Titans, & il n'en faut pas chercher d'autre cause que l'ambition du Prince Cretois, ni dire que c'est parce qu'il étoit fils d'Eurimedon & de Junon, ainsi que le prétendent quelques Auteurs. Comme Promethée se retira dans la Scythie, d'où il n'osa sortir du vivant de Jupiter, on dit que ce Dieu l'avoit fait attacher au Caucase, & l'on n'employe le ministere de Mercure, que parce que Jupiter se servit de lui pour donner de l'inquiétude à Promethée, & l'empêcher de remuer. Ce Prince uniquement adonné à l'Astrologie, se retiroit souvent sur le mont Caucase, comme sur une espece d'Observatoire, d'où

d'où il contemploit les Astres, & étoit comme dévoré par ses continuelles meditations, ou plûtôt, par le chagrin de mener une vie si triste, & d'être obligé de vivre dans un séjour si odieux ; & c'est, pour le dire en passant, ce qui a donné lieu à la fable de l'Aigle, ou du Vautour, qui dévoroit son foye, & on n'a dit qu'il renaissoit à chaque instant, que parce que Promethée avoit tous les jours de nouveaux sujets de chagrin.

Il ne faut pourtant pas oublier d'avertir qu'Herodote explique autrement cette particularité, en disant que ce Prince n'ayant pû arrêter le débordement d'un fleuve, qui à cause de sa rapidité étoit appellé l'Aigle, il fut mis en prison, ou du moins il fut obligé de se retirer avec une partie de ses sujets sur les montagnes, pour éviter l'inondation, jusqu'à ce qu'un Voyageur marqué par Hercule (*a*), entreprit d'y mettre des digues, & de tuer, pour ainsi dire, l'Aigle, en rendant son cours uniforme & reglé; ainsi ce Heros délivra Promethée ou de sa prison, ou de sa retraite.

Les habitans de la Scythie étoient alors extrémement sauvages, & vivoient sans loix & sans coutumes: Promethée, Prince poli & sçavant, leur apprit à mener une vie plus humaine, leur enseigna l'Agriculture, la Medecine, (*b*) &c. C'est ce qui a donné lieu à l'hyperbole, qui dit qu'il avoit formé l'homme, & que Minerve, qui est la Déesse des Sciences, l'avoit animé (1). Cependant, si nous en croyons Lactance (2), sans avoir recours à cette explication allegorique, nous dirons simplement que ce qui a donné lieu à cette fable, c'est que Promethée fut le premier qui enseigna l'Art de faire des Statues avec de l'argile; ce qui fit dire par une hyperbole assez ordinaire, qu'il avoit formé l'homme, comme on publia dans la suite de Dedale, qu'il faisoit marcher ses Statues, parce qu'il leur separa les jambes, comme nous le dirons dans son histoire.

(1) Hygin. Poet Astr. l. 2. Ovid. Met. l. 1.
(2) L. 2. c. 10.

Ce qui sert extrémement à confirmer cette derniere

(*a*) On ne doit pas mettre cette avanture sur le compte d'Hercule de Thebes, comme font les Poëtes, mais du Phenicien, ou de quelqu'autre, puisque Promethée vivoit plusieurs siécles avant Amphitrion.

(*b*) Eschile dans son Promethée, dit que ce Prince avoit inventé tous les Arts.

explication, c'eſt que dans un beau monument que le temps a reſpecté, & qu'on trouve dans le premier Volume de l'Antiquité expliquée par les figures, p. 2. qui repreſente Promethée, formant l'homme, on voit qu'il y travaille avec le ciſeau, marque évidente qu'il s'agit de l'art de la ſtatuaire. Cette image, au reſte, eſt fort ſinguliere; Minerve y paroît, parce que ſuivant Lucien ce fut elle qui anima l'ouvrage de Promethée. On y voit auſſi Pſyché avec ſes ailes, montée ſur un char, par la raiſon qu'elle étoit le ſymbole de l'ame. Il eſt évident qu'on a voulu nous apprendre par-là que les ſtatues de Promethée étoient ſi parfaites qu'elles n'attendoient qu'un eſprit de vie pour ſe mouvoir.

Que ſi on ne vouloit pas ſe rendre à cette explication, comment donner un ſens raiſonnable à ce que dit Ovide au commencement de ſes Métamorphoſes, que l'homme manquant ſur la terre, Promethée détrempa de la boue pour le former, puiſqu'il étoit homme lui-même, & que l'Antiquité nous apprend l'hiſtoire de ſon pere & de ſes ancêtres.

Pour expliquer maintenant la fable du feu volé par Promethée, quelques Auteurs ont dit que ce qui y avoit donné lieu, c'eſt qu'il en avoit appris l'uſage à l'homme (*a*): mais y a-t-il apparence que cet uſage eût été ignoré ſi longtemps, parmi même les Nations les plus barbares? Il eſt ſans doute auſſi ancien que le monde (*b*), ſoit que la foudre l'ait porté ſur la terre, ſoit que le vent ait embraſé quelques forêts, en agitant les branches des arbres, ſoit qu'on ait fait du feu par hazard en frappant deux cailloux. Diodore de Sicile (1) dit que le vrai ſens de cette fable eſt que Promethée avoit trouvé les matieres combuſtibles propres à allumer & à entretenir le feu; mais peut-on s'imaginer que l'uſage du feu une

(1) Liv. 5.

(*a*) Pauſanias *in Corinth.* dit que les Anciens croyoient que c'étoit Phoronée, & non Promethée, qui avoit inventé l'uſage du feu; ce qui ſeroit vrai dans le ſens des Grecs, qui ne connoiſſoient rien de plus ancien que ce Phoronée.

(*b*) Une fête generalement répandue parmi tous les Peuples, & qui ſe pratique encore aujourdhui à la Chine, au Mexique, & en pluſieurs autres lieux, que l'on appelle la fête des Lanternes, dont la cérémonie conſiſte à allumer la nuit une grande quantité de Lanternes & de flambeaux, eſt ſans doute une tradition de la joye que tout le monde témoigna de l'uſage du feu, qu'Adam trouva ſans doute, & que Noé conſerva.

fois introduit, on ait été jusqu'au temps de Promethée à juger ce qui étoit propre, ou ne l'étoit pas à l'allumer, & à l'entretenir? Ainsi je crois que ce qui a donné lieu à la fiction, c'est que Jupiter ayant fait fermer les boutiques où l'on forgeoit le fer, de peur que les Titans ne s'en servissent contre lui, Promethée qui se retira dans la Scythie, y établit de bonnes forges; de-là nous sont venus les Calybes, ces excellens Forgerons (1); peut-être même que croyant ne pas trouver du feu dans ce pays, Promethée y en apporta dans la tige d'une ferule, qui est fort propre à le conserver pendant plusieurs jours.

(1) M. le Clerc sur Hesiode, v. 563.

M. de Tournefort découvrit dans son Voyage du Levant, cette Plante que les Grecs nommoient *Nartex*, & les Latins *Ferula*: sa tige est haute de cinq à six pieds, l'écorce en est très-dure, & le dedans est rempli d'une espece de moële que le feu ne consume que très-lentement. Les Matelots s'en servent pour transporter du feu d'une Isle dans une autre. Cet usage est de la premiere Antiquité, & peut servir à expliquer un endroit d'Hesiode (2), qui parlant du feu que Promethée vola dans le ciel, dit qu'il l'emporta dans une ferule, ἐν κοίλῳ, puisque le fondement de cette fable vient sans doute de ce que Promethée, selon Diodore de Sicile, fut l'inventeur du fusil d'acier τὸ πυρεῖον, avec lequel on tire du feu des cailloux (3), *semina flammæ abstrusa in venis silicis.* Suivant les apparences, ce Prince se servit de moële de ferule au lieu de méche, & apprit aux hommes à conserver le feu dans les tiges de cette Plante. Ces tiges sont assez fortes pour servir d'appui, mais trop legeres pour blesser ceux que l'on frappe: c'est pour cela que Bacchus, quel qu'il soit, l'un des plus grands Législateurs de l'Antiquité, ordonna au rapport de Diodore de Sicile (4), aux premiers hommes qui bûrent du vin, de se servir de ces cannes de ferule, parce que souvent ils se cassoient la tête avec des bâtons ordinaires.

(2) Op. & dies. vers. 52.

(3) Diod. l. 5.

(4) Idem l. 3.

Au regard des deux bœufs qu'on a dit que Promethée avoit fait tuer pour tromper Jupiter, je crois que cette fable est fondée sur ce que Promethée fut peut-être le premier qui ouvrit des Victimes, pour tirer des augures de l'inspection de

leurs entrailles. Pour la métamorphose d'Epimethée qu'on a dit avoir été changé en Singe, c'est, selon Lucien, que ce Prince étoit comme son frere, un habile Statuaire, & imitoit en perfection la nature.

(1) Phaleg. l. 1. c. 2.
(2) Sur Hes.

N'oublions pas toutefois de dire que le fameux Bochart (1), & après lui M. le Clerc (2), croient que Promethée est le même que Magog; & il faut avouer que le premier en fait un parallele bien ressemblant. Promethée est fils de Japet, & Magog fils de Japhet, & petit-fils de Noé. Magog ainsi que Promethée alla s'établir dans la Scythie: le premier inventa ou perfectionna l'art de fondre les metaux & de forger le fer; ce que les Poëtes attribuoient aussi à notre Promethée; & même Diodore dit qu'il inventa plusieurs instrumens propres à faire du feu. La fable qui dit que Promethée étoit dévoré par un Aigle, vient de ce que le nom de Magog signifie un homme dévoré de chagrin (*a*). M. le Clerc ajoute qu'Epimethée est le même que *Gog*, dont le nom veut dire *brulant*; ce qui convient, selon lui, à ce Prince, dont on a voulu marquer la passion pour les femmes, par l'histoire de Pandore. Il ajoute d'autres conjectures, qui prouvent tout au plus que l'histoire de ces deux Princes Titans fut embellie de celles de Gog & de Magog, qui avoient avant eux exercé dans la Scythie l'art de forger le fer. Enfin selon d'autres Auteurs, Promethée est le même que Noé, & le parallele qu'ils en font ne manque pas de vraisemblance; tant il est aisé de trouver des rapports entre des personnes qui ont vécu dans des temps si reculés.

Si le sentiment de M. Newton étoit appuyé de quelque autorité, nous connoîtrions mieux Promethée, & nous sçaurions au juste dans quel temps il a vécu. Selon cet Auteur, Promethée étoit neveu du fameux Sesostris, qui selon lui, vivoit vers le temps des Argonautes, peu d'années avant la guerre de Troye. Comme ce Prince avoit accompagné son oncle dans ses conquêtes, celui-ci avant que de retourner en Egypte, le laissa sur le mont Caucase (3) avec une partie de

(3) Chron. des anciens Rois, p. 234.

(a) Magog, comme qui diroit, *tabescere*, *liquescere*. Boch. *loc. cit.*

ses troupes, pour conserver les conquêtes qu'il avoit faites dans la Scythie, & confia à Aetes celles qu'il avoit faites dans la Colchide. Si cela étoit, Promethée seroit Egyptien d'origine, auroit vécu dans un temps qu'on peut fixer, & ce seroit Hercule l'Argonaute, ou le fils d'Alcmene qui l'auroit délivré; mais, comme je l'ai dit, ce sentiment manque de preuves, & selon les Anciens que j'ai cités, & selon Hesiode lui même, Promethée étoit de la race des Titans.

Promethée ennuyé du triste séjour de la Scythie, l'abandonna enfin pour venir passer le reste de ses jours dans la Grece, où il mourut, & les Argiens montroient son tombeau. Il est vrai que Pausanias (1) dit qu'il croyoit qu'ils se trompoient, & que les Opuntiens en parloient d'une maniere plus conforme à la vérité; mais cela prouve toujours qu'on étoit persuadé que c'étoit dans la Grece qu'il étoit mort. Ce fut aussi dans le même pays qu'on lui rendit les honneurs divins, puisque le même Auteur dit, dans son voyage de la Phocide (2), qu'on voit sur le chemin qui mene à Panopée, une Chapelle bâtie de brique toute crue, & dans cette Chapelle une statue de marbre du mont Pentelique, qui selon quelques-uns represente Esculape, & selon d'autres Promethée. Ces derniers, ajoute cet Auteur, prouvent leur prétention, par des pierres d'une grosseur immense qui sont dans le voisinage, prétendant que ce sont des restes de la boue détrempée dont Promethée avoit formé le genre humain. Je crois que peu de gens regarderont cette raison comme une preuve bien concluante; mais ce qui ne laisse aucun lieu de douter que Promethée reçût les honneurs divins, ou du moins ceux qui étoient destinés aux Heros, c'est ce que rapporte le même Pausanias dans son voyage de l'Attique, puisqu'il dit positivement que Promethée avoit un Autel dans l'Académie même, & qu'on avoit institué des Jeux en son honneur, qui consistoient à courir depuis cet Autel jusqu'à la Ville avec des flambeaux qu'il falloit empêcher de s'éteindre. *Pour remporter la victoire, il faut conserver son flambeau allumé; celui qui court le premier, si son flambeau s'éteint, cede sa place au second, le second au troisiéme, & ainsi des autres; que si tous les*

(1) In Corinth.

(2) C. 4.

flambeaux s'éteignent, nul ne remporte la victoire, & le prix est reservé pour une autrefois.

Finissons cet article en remarquant que le temps nous a conservé un beau bas relief (1) qui represente Promethée délivré par Hercule. Cette fable est admirablement gravée sur ce marbre; à l'extrémité duquel on voit d'un côté un vieillard entre des branches d'arbre, qui est l'image du mont Atlas, selon Bellori, mais qu'on diroit plus vraisemblablement être celle du Caucase, où Promethée fut délivré. Hercule avec son arc bandé, prêt à tirer contre l'Aigle, a laissé derriere lui sa massue, & la dépouille du lion de Nemée. Promethée attaché à un rocher, porte sur son genou l'oiseau qui lui déchire les entrailles. Enfin Mercure paroît disposé à aider Hercule.

(1) Admir. Rom. Ant.

CHAPITRE VII.

Des autres Titans.

QUOIQUE Rhea, ou Ops, l'Ocean, Tethys & Pluton ayent été célébres parmi les Titans, cependant pour ne pas m'écarter de l'ordre que je me suis proposé de suivre, je ne parlerai d'eux que dans l'Histoire des Dieux de la Mer, de la Terre, & de l'Enfer. Ceux dont j'ai à parler dans ce Chapitre, quoique moins connus, meritent cependant qu'on en fasse mention, puisque tous les Titans généralement parlant, avoient contribué au bonheur de l'Univers. En effet, Diodore (2) remarque qu'ils s'étoient tous rendus célébres.

(1) Liv. V. ch. 11.

« La Mythologie de Crete, dit cet Auteur, marque que » les Titans nâquirent pendant la jeunesse des Curetes. Ils habitoient d'abord le pays des Gnossiens, où l'on montre encore les fondemens du Palais de Rhea, & un bois antique. » La famille des Titans étoit composée de six garçons & de » cinq filles, tous enfans du Ciel & de la Terre; ou selon d'autres, d'un des Curetes & de Titée, de sorte que leur nom

» vient de leur mere. Les ſix garçons furent Saturne, Hy-
» perion, Coïus, Japet, Crius, & Oceanus (*a*) : & les cinq
» filles étoient Rhea, Themis, Mnemoſyne, Phœbé, Te-
» thys. Ils firent tous preſent aux hommes de quelque décou-
» verte, ce qui leur attira de leur part une memoire & une
» reconnoiſſance éternelle. Hyperion le ſecond des Titans,
» *car on a déja parlé de Sarturne*, découvrit par l'aſſiduité de
» ſes obſervations, le cours du Soleil, de la Lune, & des
» autres Aſtres : il regla par eux le temps & les ſaiſons, &
» tranſmit cette connoiſſance aux autres hommes. On l'a mê-
» me appellé le pere des Aſtres, & il a été du moins le pere
» de l'Aſtronomie ». C'eſt ſans doute auſſi ce qui l'a fait paſſer pour le pere du Soleil & de la Lune, comme nous le dirons dans un moment.

Hyperion, ſuivant Heſiode (1), ayant épouſé Thia, devint pere du Soleil & de la Lune (*b*). Diodore de Sicile, dans la Theogonie des Atlantides, convient avec ce Poëte, qu'Hyperion étoit le pere du Soleil & de Phœbé ou la Lune; mais d'une autre femme. Surquoi il eſt bon de remarquer, que quoiqu'on ait ſouvent confondu le Soleil avec Apollon, & la Lune avec Diane, cependant dans l'ancienne Mythologie ils étoient très-bien diſtingués, comme je le prouverai dans l'hiſtoire d'Apollon. Hyperion.

(1) Theog. v. 371. elle eſt nommée Thea dans Heſiode.

On attribue, c'eſt toujours Diodore qui parle, à la Titanide Mnemoſyne, l'art du raiſonnement, & l'impoſition des noms convenables à tous les êtres, de ſorte que nous les indiquons & nous en converſons ſans les voir ; invention pourtant que d'autres attribuent à Mercure : mais on accorde generalement à Mnemoſyne le premier uſage de tout ce qui ſert à rappeller la memoire des choſes dont nous voulons nous ſouvenir, & ſon nom même l'indique aſſez. Mnemoſyne.

Quoiqu'on ne regarde Themis que comme un perſonnage allégorique dont le nom (2) en langue hébraïque veut dire Themis.

(2) Than.

(*a*) Heſiode y ajoute Mœnetius, que Jupiter d'un coup de foudre, précipita dans le fond du Tartare, pour le punir de ſa mechanceté.

(*b*) Quelques-uns avant Heſiode, avoient dit que Phœbé étoit fille du Ciel & de la Terre.

integre ou *parfait*, & qu'on ne parle de son mariage avec Jupiter que comme d'un emblême de la Justice, qui produit les loix, & regle le sort des hommes, je crois cependant qu'elle est un personnage très-réel & une des principales Titanides. Hesiode (1) qui en donne la généalogie, dit qu'elle étoit fille du Ciel & de la Terre, ou d'Uranus & de Titaïa. « La Terre, » dit-il, de son commerce avoit le Ciel, eut l'Ocean aux » gouffres profonds, Thea, Créus, Hyperion, Japet, Rhea, » Themis, Mnemosyne, Phœbé, Tethys, & Saturne ». Par où l'on voit qu'elle étoit l'aînée de Saturne, & tante de Jupiter; & dès-là tombe la fiction du commerce prétendu de ce Dieu avec elle, puisqu'elle étoit même plus âgée que Saturne son frere. Ainsi quand quelques Anciens ont dit que Jupiter qui en étoit amoureux, & que l'ayant poursuivie jusques dans la Macédoine, il lui avoit fait violence, & en avoit eu trois filles, la Justice, la Loi, & la Paix; ou c'est une pure allégorie, ou il faut l'entendre de Carmenta, qui a passé elle-même pour Themis, & qui selon Eusebe (2), eut de Jupiter les trois enfans que nous venons de nommer.

(1) Theog. vers. 133.

(2) Præp. Evang. l. 3.

Themis se distingua par sa prudence & par son amour pour la justice; & si nous en croyons Diodore, c'est elle qui a établi la Divination, les Sacrifices, les Loix de la Religion, & tout ce qui sert à maintenir l'ordre & la paix parmi les hommes; d'où vient que l'on appelle encore Législateurs ou Dépositaires des Loix, tous ceux qui veillent aux cultes des Dieux & aux mœurs publiques. Ainsi il ne faut pas s'étonner si on l'a toujours regardée comme la Déesse de la justice; & si on a appellé *Thesmophylaces* & *Thesmotetes* ceux qui travaillent à conserver le culte des Dieux & les loix humaines. De là vient encore que quand Apollon rend des Oracles, on dit qu'il fait l'office de Themis, parce qu'elle est, comme on vient de le dire, l'inventrice de la Divination.

Themis eut pour partage une partie de la Thessalie, & selon l'usage de ce temps-là, l'emploi de rendre la justice; où elle se comporta avec tant d'integrité & de lumieres, qu'on la regarda toujours depuis comme la Déesse de la Justice, dont on lui fit porter le nom. Comme elle s'étoit adonnée à l'Astrologie,

l'Astrologie, ainsi que les autres Titans, elle devint fort habile dans l'art de prédire l'avenir; & après sa mort elle eut des Temples où se rendoient des Oracles. Ovide parle (1) de celui qu'elle rendoit sur le Parnasse, du temps du Déluge de Deucalion son petit-neveu, qui n'arriva que plusieurs années après la mort de cette Princesse. (1) Met. l. 1.

Remarquons en passant 1°. que la fable se soutient mal; car puisqu'elle nous apprend que la Terre avoit rendu des Oracles au même endroit avant Themis, comment se peut-il faire que celle-ci ait été l'inventrice de la Divination? Remarquons en second lieu, que suivant Festus, c'étoit Themis qui commandoit aux hommes de demander aux Dieux ce qui étoit juste & raisonnable: qu'elle présidoit aux conventions qui se font entre eux, & tenoit la main à ce qu'elles fussent observées.

Pour le culte de cette Déesse, l'Antiquité ne nous en a rien conservé, sinon que, selon Pausanias (2), elle avoit un Temple à Athenes assez près de la citadelle. Il ne nous reste aussi aucun monument ni aucune statue de cette Déesse: nous sçavons seulement par l'Auteur que je viens de citer (3), que dans le Temple que Junon avoit en Elide, & sur le même trône où étoient les statues de Jupiter & de Junon, on voyoit aussi celles des Heures & de Themis leur mere.

(2) In Attic.

(3) In Eliac.

CHAPITRE VIII.

Où l'on examine en quel temps vivoient Saturne, Jupiter, & les autres Titans, & quand on a commencé à leur rendre les honneurs divins.

Nous avons déja dit que plusieurs personnes avoient porté le nom de Jupiter, & nous avons établi l'époque de quelques-uns des plus connus. Il ne s'agit donc ici que du Prince Titan qui porta ce nom; & quoique l'Antiquité nous ait laissé peu de lumieres sur le temps auquel il a regné, je crois

cependant qu'on peut le déduire de la Généalogie de Deucalion. Les Marbres de Paros placent en la neuviéme année de Cecrops son regne dans la Lycorie, proche le Parnasse. C'est ainsi qu'ils s'en expliquent, contre le langage de Pausanias, qui veut que Lycorie ait été, non une Province, mais une ville située sur le sommet d'une montagne. Cette époque est très-considerable, parce qu'on en peut faire usage pour déterminer le temps où les Dieux de la Grece, *Uranus*, *Chronos*, & *Zeus* ont vécu, puisque Deucalion étoit leur parent très-proche, selon la généalogie d'Apollodore.

On peut avec le secours de cette époque déterminer à peu près l'âge de Jupiter, qui ayant regné soixante-deux ans, peut avoir commencé 1842. ans avant l'Ere vulgaire, & sera mort 1780. ans avant la même Ere, quelque tems avant Inachus. Deucalion, sans doute, profitant de la foiblesse, ou de l'indolence des enfans des successeurs de Jupiter, se sera approché des frontieres de la Thessalie, & aura commencé un nouvel établissement vers le mont Parnasse, environ 1573. ans avant l'Ere vulgaire.

On peut tirer encore pour établir cette époque, quelques secours du témoignage de Tallus, qui au rapport de Theophile d'Antioche (1), dit positivement que Chronos, ou Saturne vivoit 321. ans avant la prise de Troye, ainsi que nous l'avons déja dit (2) : ce qui ne s'éloigne pas beaucoup de la date que je viens de déduire de la généalogie de Deucalion ; & s'accorde assez avec l'opinion la plus commune entre les Sçavans qui font vivre Saturne du temps d'Abraham, vers l'an 1914. avant Jesus-Christ, & Jupiter du temps d'Isaac ; comme aussi avec les Auteurs profanes, qui font contemporain Belus avec Saturne.

Le souvenir de Noé & de ses enfans étoit encore assez recent, ainsi que la tradition du partage qu'ils avoient fait ensemble, & de leur séparation ; & c'est ce qui fait croire qu'on a embelli l'histoire des Princes Titans, des avantures des descendans de Noé. Les traits de vraisemblance qu'on y trouve ont paru si grands au fameux Bochart (3), qu'il a cru que la famille des Princes Titans étoit la même que

(1) Liv. 3. adv. Ant.

(2) Hist. de Janus.

(3) Phaleg. l. 1. c. 1.

celle des Patriarches ; que Saturne étoit le même que Noé ; que Jupiter, Neptune & Pluton étoient Sem, Cham & Japhet ; que la cruauté qu'exerça Jupiter à l'égard de son pere, n'est qu'une mauvaise imitation de l'indiscrette curiosité de Cham (*a*) ; que le partage des enfans de Noé est le même que celui des fils de Saturne ; en un mot, il fait des uns & des autres des paralleles fort ressemblans. Gerard Vossius, le P. Thomassin de l'Oratoire, M. Huet, & en dernier lieu M. Fourmont l'aîné, ont trouvé encore d'autres traits de ressemblance entre les Patriarches & ces premiers Dieux du Paganisme, ainsi qu'on peut le voir dans leurs Ouvrages. Ce dernier, sur-tout dans le parallele de Saturne, ou Moloch, avec Abraham, que nous avons rapporté dans le premier Volume (1), semble avoir encheri sur les autres. Mais sans compter qu'il n'est rien de si aisé que de trouver des traits de ressemblance entre differentes personnes, on ne sçauroit me persuader que l'histoire de nos premiers Peres, ait été assez connue des infideles, pour qu'ils ayent formé leurs Dieux & leurs Heros sur leur modele, comme on l'a dit dans l'onziéme source des fables. Ainsi tout ce qu'on sçauroit accorder à ces Sçavans, c'est, non que la famille des Patriarches soit la même que celle des Princes Titans, puisqu'on ne sçauroit les confondre sans renverser ce que l'Antiquité profane a de plus célébre ; mais seulement, que les Grecs ont pu apprendre des Orientaux quelques particularités de l'histoire des Patriarches, qu'ils ont ajustées à celle de Saturne & de Jupiter.

(1) Liv. VIII. hist. de Moloch.

Telle est l'histoire de ces premiers Dieux de la Grece. Ceux dont l'histoire sera la matiere des Chapitres suivans, en descendent, & reconnoissoient presque tous Jupiter pour pere.

(*a*) Il prétend que le même mot Phenicien qui signifie *demonstravit patris nuditatem*, veut dire aussi, *patrem castravit*.

CHAPITRE IX.

Histoire de Minerve, ou Pallas, & de Bellone.

JE commence l'Histoire des Dieux de cette seconde race, par celle de Minerve, la plus noble production de Jupiter. Rapportons d'abord la Mythologie Grecque à son sujet, puis nous rechecherons sa véritable origine. Ciceron reconnoît cinq Déesses de ce nom : « J'ai déja parlé, dit-il, d'une » Minerve, mere d'Apollon. Une autre, issue du Nil, est » honorée à Saïs ville d'Egypte. Une troisiéme dont j'ai par- » lé aussi, fille de Jupiter. Une quatriéme, née de Jupiter » & de Coryphé fille de l'Ocean, nommée par les Arca- » diens, Corie, & à qui l'on doit l'invention des chars à qua- » tre chevaux de front. Une cinquiéme, que l'on peint avec » des talonnieres, eut pour pere Pallas, à qui, dit-on, elle » ôta la vie, parce qu'il vouloit la violer (a).

Saint Clement d'Alexandrie, celui des Peres de l'Eglise qui connoissoit le mieux l'Antiquité profane, & qui avoit lû un grand nombre d'Auteurs, dont le temps nous a enlevé les Ouvrages, reconnoit aussi cinq Minerves, mais pour leurs parens, il differe un peu de Ciceron. La premiere, étoit Athenienne, & fille de Vulcain; la seconde Egyptienne, fille du Nil; la troisiéme qui avoit Saturne pour pere, avoit inventé l'art de la guerre; la quatriéme fille de Jupiter; la cinquiéme enfin, étoit fille de Pallas & de Titanide fille de l'Océan, laquelle après avoir ôté la vie à son pere, l'écorcha, & se couvrit de sa peau.

D'abord il se presente un Enigme impénétrable au sujet de

(a) *Minerva prima, quam Apollinis matrem supra diximus; secunda orta Nilo, quam Ægyptii Saitæ colunt: tertia illa, quam Jove generatam diximus: quarta Jove nata, & Coryphe, Oceani filia, quam Arcades Coriam nominant, & quadrigarum inventricem ferunt: quinta Pallantis, quæ patrem dicitur interemisse, virginitatem suam violare conantem; cui pinnarum talaria affingunt.* De Nat. Deor. lib. 3. c. 192.

la naiſſance de cette Déeſſe. Jupiter, dit-on (*a*), après la guerre des Titans, ſe voyant, du conſentement des autres Dieux, maître du Ciel & de la Terre, épouſa Metis qui paſſoit pour la plus ſage fille qui fût dans le monde: mais la voyant prête d'accoucher, & ayant appris du Ciel qu'elle alloit mettre au monde une fille d'une ſageſſe conſommée, & un fils à qui les Deſtinées reſervoient l'Empire du monde, il la dévora; & quelque temps après ſe ſentant une grande douleur de tête, il eut recours à Vulcain, qui d'un coup de hache lui fendit le cerveau, d'où ſortit Minerve toute armée, & dans un âge même aſſez avancé; de ſorte qu'elle fut en état de ſecourir ſon pere dans la guerre des Geants, où elle ſe diſtingua beaucoup (1). Jupiter, ſuivant quelques Auteurs, étoit déja marié avec Junon; & il ne prit le deſſein de mettre Minerve au monde, que parce que Junon étoit ſtérile. Cette fiction a toujours paru myſtérieuſe, & ceux qui ont entrepris de l'expliquer, ſe ſont jettés dans differents partis. De Sçavans Modernes ont crû qu'elle renfermoit les vérités les plus ſublimes de la Philoſophie, & cette parole (2) qui avoit créé toutes choſes; c'eſt-à-dire, l'idée éternelle qui avoit été le modele de tout ce que l'Etre ſouverain avoit mis au monde (*b*); qu'on avoit voulu marquer l'égalité de puiſſance entre cette Déeſſe & ſon pere, en lui donnant le redoutable Egide (3), qu'aucun autre Dieu que lui ne pouvoit porter; & que ſi on avoit dit qu'elle étoit la Déeſſe des Arts & des Sciences; c'eſt qu'elle étoit l'intelligence de ſon pere; enfin qu'on ne lui avoit conſacré la Chouette, le Dragon & le Coq, que pour marquer ſa vigilance, & nous apprendre que la véritable ſageſſe ne s'endort jamais. Mais ſi on demande à ces Auteurs, où les Poëtes avoient pris ces hautes idées de la plus ſublime Théologie, ils répondent que c'étoit dans les Livres de Mercure Triſmegiſte, cet Auteur célebre qui ſembloit avoir pénétré le myſtere de la Trinité; mais ces Livres ne

(1) Voyez ce qui a été dit à l'occaſion de cette guerre.

(2) λόγος.

(3) Voyez Homer. l. 6.

(*a*) Voyez Homere *Hymn.* de Pallas. Heſiod. Theog. Philoſtr. *Tableau de la naiſſance de Minerve*, & Lucien, Dial. de Jupiter & de Vulcain.

(*b*) Que S. Paul appelle, *figura ſubſtantiæ ejus*. Voyez ſaint Auguſtin, liv. 7. de *la Cité de Dieu*, après Varron.

font-ils pas fuppofés? D'autres difent (a) que les Poëtes avoient puifé ces idées dans les Livres de Moyfe, dont les Egyptiens & les autres Peuples voifins porterent la connoiffance avec leurs Colonies, dans la Grece; & qu'une connoiffance confufe du Verbe éternel, fut le fondement des fables qu'ils débiterent fur ce fujet. Le Pere Tournemine eft de ce fentiment, puifqu'il dit dans un excellent morceau, inferé dans les Memoires de Trevoux, Novembre & Decembre 1702. que le nom d'*Athena* ou *Thena*, vient d'un mot hébraïque qui fignifie *connoiffance*; & il trouve un grand rapport entre cette Déeffe & le Verbe produit par voye de connoiffance. D'ailleurs, ajoute-t-il, les Arcadiens difoient que Minerve étoit fille de Coryphé, que ce mot fignifie le fommet de la tête. *Triton*, de même, dans la Dialecte Eolienne, veut dire *le crâne* : on a dit auffi, pour la même raifon, que fon pere s'appelloit Cranaüs. Ce fçavant Auteur va plus loin encore, & eft perfuadé que le Serpent que les Vierges qui fervoient Minerve portoient dans leurs proceffions, étoit une figure de celui qui trompa Eve. Mais j'ai bien de la peine à me rendre à ces idées; les Payens avoient-ils la moindre connoiffance de ces myfteres ineffables?

M. le Clerc, dans fes Notes fur Hefiode, dit que cette fable eft fondée fur ce que Jupiter adopta cette fille, & prit foin de fon éducation. Pour moi, m'en tenant à Hefiode qui la fait fortir du cerveau de Jupiter, je remarque feulement qu'il ne s'agit pas dans cette fable, comme on le croit communément, de la fage Minerve, mais de la guerriere Pallas, puifque les épithetes qu'il lui donne, ne conviennent qu'à celle-ci. *Ce Dieu*, dit-il, *fit éclore de fon cerveau la Tritonienne aux yeux pers; elle eft vive & violente, indomptable, aimant le tumulte, le bruit, la guerre & les combats.*

Eufebe prétend que la fable de Minerve vient d'une fille qui parut fur les bords du lac Triton, & qui fe rendit fameufe par les ouvrages de laine; & comme les beaux Arts font les fruits de l'efprit, on eut raifon de dire qu'elle étoit fortie

(a) Le Pere Tournemine, Projet de l'explication des Fables; Journal de Trevoux, Novembre & Decembre. 1702.

du cerveau de Jupiter. Pausanias (1) semble confirmer la tradition qu'a suivie Eusebe, lorsqu'il dit; *Quant à la Déesse, elle a les yeux pers, ce que je crois fondé sur une fable qui a cours parmi les Libyens; car ils disent que Minerve étoit fille de Neptune & de Tritonis Nymphe d'un Marais, & que pour cela on lui a donné des yeux pers comme à son pere;* cependant comme l'Antiquité varie beaucoup sur tous ces sujets, ceux d'Aliphere dans l'Arcadie, se vantoient, au rapport de Pausanias, que Minerve étoit née chez eux, & qu'elle y avoit été nourrie. Enfin la plus commune opinion est que Minerve étoit fille de Cecrops (*a*), & comme elle se distingua dans les belles lettres, & peut-être dans les armes, on la regarda après sa mort comme la Divinité qui y présidoit, & l'on ne la fit sortir du cerveau de son pere, que parce que les étymologies les plus naturelles de son nom, signifient ou *conseil*, ou *sagesse*, ou *esprit* (2). Tous les Sçavans ne conviennent pas de cette étymologie. On fait venir le nom d'*Athene*, ou d'*Athanatos*, immortel, ou de *Thanaï*, *Sçavant*, ou d'*Athrena*, *clairvoyant*, ou de *Thena*, connoissance: & celui de Minerve, anciennement Minerve, est tiré de *μένω*, ou de *minuere*, diminuer, ou de *minari*, menacer, ou de *monere*, avertir (3).

(1) In Attic. c. 14.

(2) Cæsius *Cælo Poët. Astron. in Geminis.*

(3) Consultez aussi Lylio Giraldi.

Mais je crois qu'il y a eu une Minerve plus ancienne que celles dont nous venons de parler, & qui étoit honorée à Saïs en Egypte, long-temps avant Cecrops; que ce Prince qui en étoit originaire, en porta le culte dans la Grece, & que ce n'est que dans la suite que cette Déesse fut confondue avec sa fille Athené, à qui il avoit donné ce nom pour la consacrer à la Divinité qu'on adoroit dans sa patrie. Cette Minerve d'Egypte s'appelloit *Neits*, selon Platon (4) & Eratosthene, & c'étoit elle, suivant le premier de ces deux Auteurs, qui avoit fondé la célébre ville de Saïs, où les Grecs apprirent les cérémonies de son culte. Et comme les Rois d'Egypte, au rapport de Lucien, portoient souvent les noms de leurs Dieux, celui de Nitocris, cette fameuse Reine qui se distingua pendant son regne autant par ses belles actions que

(4) Dans son Timée.

(*a*) Cette conjecture est d'autant plus vraisemblable, que Cecrops est peut-être Jupiter Roi d'Athenes que l'ancienne Mythologie Grecque dit être le pere de Minerve.

par les monumens qu'elle fit élever, signifioit *Minerve victorieuse.*

Suivant d'autres Anciens, cette Minerve d'Egypte s'appelloit *Ogga*, ou *Onka*, & il faut convenir que leur opinion est mieux fondée que celle d'Eratosthene & de Platon. En effet, que le premier & le plus ancien nom de Minerve ait été celui de *Ogga* ou *Onka*, c'est un fait attesté par plusieurs Anciens. Euphorion le dit positivement dans Etienne de Bysance, & Hesychius s'en exprime ainsi: *Athené étoit nommée Onka à Thebes.* Le Scholiaste de Pindare, qui parle d'un village de la Thebaïde nommé *Onka*, pense de même qu'Hesychius: or la ville de Thebes en Grece étoit une Colonie Phenicienne. Eschile est le premier qui nous ait appris ce nom de Minerve; Etheocle en effet dit dans une des Tragedies de ce Poëte: » D'abord Onka, Pallas, cette Déesse » qui veut bien habiter près de nous aux portes de cette ville, &c.

Le Scholiaste de ce Poëte conclut de-là que Pallas étoit honorée chez les Thebains sous le nom d'*Onka*: or d'où les Thebains avoient-ils appris ce nom, que des Egyptiens ou des Pheniciens que Cadmus avoit conduits dans la Béotie? Je dis des Egyptiens ou des Pheniciens, parce que les Anciens étoient partagés sur le pays d'où étoit venu Cadmus, comme nous le dirons dans son histoire.

Mais d'où venoit ce nom d'*Ogga*, ou *Onka*? C'est un point sur lequel les Sçavans ne sont point d'accord, ainsi qu'on peut le voir dans Selden (1) & Bochart (2). M. Fourmont (3) y paroît moins embarrassé que les autres. *Ogga*, dit-il, qui est le nom Phénicien de Pallas, doit se trouver dans la famille de Chronos; or Chronos, ou Saturne, selon lui, est incontestablement Abraham. Ce nom veut dire une jeune fille, ou une femme, ou une servante: c'est donc le même, en ôtant l'*r*, que celui d'Agar, la mere du guerrier Ismaël; mais je renvoye à l'Auteur même, pour les preuves de ce sentiment.

(1) *De Diis Syriis.*
(2) Geogr. facr. liv. 2. c. 24.
(3) Refl. crit. l. 2. sect. 3.

Dès-là je ne doute point que Ciceron ne se soit trompé, lorsqu'il dit, dans le passage que nous avons rapporté, *Minerva secunda, orta Nilo, quam Ægyptii Saitæ colunt*: & ce qui

qui prouve son ancienneté, c'est que chez les Egyptiens elle étoit la femme de Vulcain, le plus ancien & le premier de tous leurs Dieux : en quoi, comme nous l'avons déja remarqué, la Mythologie Grecque, qui en faisoit une fille qui garda toujours sa virginité, étoit bien différente de celle d'Egypte. Les Libyens qui avoient reçû des Egyptiens, selon le témoignage d'Herodote, le culte de cette Divinité, en changerent toute l'histoire, comme le rapporte cet Auteur(1), & dirent que Minerve étoit fille de Neptune & du Lac Tritonide, qu'elle s'étoit donnée à Jupiter, qui l'avoit adoptée pour sa fille, &c.

(1) Liv. 4 c. 180.

Je dois ajouter avec le même Auteur, que les Libyens qui habitoient autour du Lac Tritonide, célebroient tous les ans une Fête solemnelle en l'honneur de Minerve, pendant laquelle les filles se partageoient en deux bandes, & se battoient à coups de pierres & de bâtons, & qu'elles regardoient comme de fausses Vierges celles qui mouroient de leurs blessures : Fête ancienne, selon ces Peuples, & qu'ils disoient avoir reçûe de leurs ancêtres. Le même Auteur (2) fait aussi mention d'une Fête célebrée à Saïs en l'honneur de cette Déesse ; mais nous en avons assez parlé dans l'Histoire des Dieux d'Egypte.

(2) Liv. 2 c. 59.

Pallas, Minerve, & Athené, n'étoient parmi les Grecs qu'une même Divinité, avec cette seule différence, que Minerve étoit proprement la Déesse des Sciences & des Arts, & Pallas, qui avoit pris son nom du Géant Pallas son pere, étoit celle qui présidoit à la guerre ; ce qui la fait confondre quelquefois avec Bellone, dont nous parlerons dans la suite de cet article, mais les Poëtes varient souvent là-dessus.

Plusieurs villes se distinguerent dans le culte qu'elles rendirent à Minerve, entr'autres Rhodes & Athenes ; cependant Saïs le disputoit à toutes les autres villes du monde ; & cette Déesse y avoit un Temple magnifique, dont Herodote fait la description (3). Le même Auteur parle aussi des Temples que cette Déesse avoit dans différentes villes de la Gréce ; mais il paroît que l'Isle de Dio, ou de Naxe, quoique consacrée à Bacchus, se distinguoit par le culte qu'elle

(3) Liv. 2.

rendoit à Minerve, ainsi qu'on peut le prouver par trois médailles de cette Isle, sur lesquelles elle paroît. Une de ces trois médailles est dans le Cabinet du Roy, & a été expliquée par le P. Hardouin; & les deux autres se trouvent dans le *Thesauro Britannico.* Mais à propos de Rhodes, je dois expliquer en passant la Fable qui dit que le jour de la naissance de cette Déesse on vit tomber dans cette ville une pluye d'or (1); ce qui n'a d'autre fondement, sinon que cette ville, qui s'étoit mise sous la protection de Minerve, excella dans l'art de faire de belles statues. On ajouta à la Fable que cette Déesse, piquée de ce qu'on avoit une fois oublié de porter du feu dans un de ses sacrifices, abandonna le séjour de cette Isle, pour se retirer à Athénes; ce qui n'est fondé que sur ce que les Rhodiens ayant négligé le culte de la Déesse, & le soin qu'ils avoient de cultiver les beaux Arts, les Atheniens commencerent alors à s'y distinguer, & à la prendre pour leur Patrone. En effet ils lui dédierent un Temple magnifique sous le nom de *Parthenos*, qui veut dire *Vierge.* Phidias l'orna d'une statue d'or & d'yvoire, qui étoit un chef-d'œuvre. Mais ce qui rendoit le culte de Minerve plus solemnel encore, étoit la Fête que les Atheniens célebroient en son honneur, & dont la célebrité attiroit des spectateurs de toute la Gréce. Cette Fête, que Meursius a décrite avec soin (2), & que je ne ferai que copier, s'appelloit Athénées, & avoit été instituée par Ericthonius, troisiéme Roy d'Athenes. Ensuite lorsque Théfée eut rassemblé les douze bourgades de l'Attique, pour en faire une ville plus considérable, & que cette Fête fut célebrée par tous ces Peuples, elle prit le nom de Panathenées. Cette Fête ne duroit d'abord qu'un jour, mais pour en augmenter la solemnité, on la fit durer dans la suite pendant plusieurs jours. Ce fut alors que les Panathenées furent distinguées en grandes & en petites: les grandes se célebroient de cinq ans en cinq ans, le 23. du mois *Hecatombeon*, qui répond à notre mois de Juin; & les petites, tous les ans, le 20. du mois *Targelion*, c'est-à-dire, au mois d'Avril. Les Jeux, ou les exercices publics qui accompagnoient cette Fête, étoient la course à pied, avec des

(1) Pindar. 7. Olymp. & Claudien.

(2) Meurs. Panathenea.

flambeaux & des torches allumées, comme dans les Fêtes de Vulcain & de Promethée : puis vers le temps de Platon, où l'on introduisit dans cet exercice l'usage des chevaux, cette course se faisoit à cheval. Le second exercice étoit le combat des Athletes, & le troisiéme celui de la Musique; les Poëtes aussi y disputoient le prix, & présentoient quatre Piéces, qu'on appelloit *Tetralogies*. A ces Jeux on joignoit la danse, sur-tout la Pyrrhique, & c'étoient les jeunes gens qui la dansoient. La raison qu'on rendoit de cet usage, est que Minerve elle-même, après la défaite des Titans, l'avoit dansée. Lorsque les Romains furent maîtres d'Athenes, ils y ajouterent encore le combat des Gladiateurs. Ceux qui présidoient à ces différens Jeux étoient nommés Athlotethes; ils étoient dix en tout, suivant le nombre des Tribus d'Athenes, & leur fonction duroit quatre ans. Le prix du vainqueur étoit une couronne d'olivier, & un vaisseau rempli d'huile, dont il pouvoit disposer à sa fantaisie, pourvû qu'il ne l'emportât pas en sa maison, & il étoit obligé de donner un repas à ceux qui avoient combattu avec lui.

Après ces combats venoient les sacrifices, pour lesquels chaque village de l'Attique étoit obligé de fournir un bœuf, & de ce qui restoit on en faisoit un festin public.

Comme les grandes Panathenées se célebroient plus rarement, elles étoient aussi plus solemnelles. Aux exercices & aux sacrifices dont nous venons de parler, on avoit ajouté une Procession, dans laquelle on portoit le *Peplus* de Minerve. Ce Peplus étoit une robe blanche sans manches, & toute brochée d'or, sur laquelle étoient représentés les combats & les grandes actions de Minerve, de Jupiter & des Héros. A cette Procession assistoient gens de tous les états & de tous les âges, de l'un & de l'autre sexe, avec cette différence que les jeunes gens marchoient les derniers, que les vieux portoient un rameau d'olivier à la main, les jeunes filles des corbeilles, & les jeunes gens couronnés de millet, chantoient des Cantiques qu'on appelloit *Pæan*, pendant que ceux qu'on appelloit *Rhapsodes*, récitoient des vers d'Homere. La

Procession alloit depuis le Ceramique jusqu'au Temple de Cerès Eleusine. Ce *Peplus* étoit attaché à un Navire qu'on faisoit rouler avec des machines.

L'Antiquité fait mention du différend qu'eut cette Déesse avec Neptune, pour donner un nom à la ville d'Athenes. Les douze grands Dieux furent choisis pour être arbitres de ce différend, & y reglérent que celui des deux qui pourroit produire la chose la plus utile à la ville, lui donneroit son nom. Neptune, d'un coup de trident, fit sortir de terre un cheval, & Minerve un olivier, ce qui lui fit adjuger la victoire, & elle donna son nom d'*Athené* à la ville de Cecrops (*a*).

(1) De Civ. Dei. l. 8.

S. Augustin (1) nous apprend après Varron, que ce qui a donné lieu à cette Fable, c'est que Cecrops en bâtissant les murs d'Athenes, trouva un olivier & une fontaine; que l'on consulta là-dessus l'Oracle de Delphes, qui dit, que Minerve & Neptune avoient droit de nommer la nouvelle ville, & que le Peuple & le Sénat assemblés, déciderent en faveur de la Déesse. Mais selon quelques Auteurs cette Fable n'est fondée que sur le changement que fit Cranaüs, en faisant porter à sa capitale le nom d'Athené sa fille, au lieu de celui de Posidonie qu'elle portoit, qui étoit le nom de Neptune: & comme l'Areopage autorisa ce changement, on feignit que Neptune avoit été vaincu par le jugement des Dieux.

Quoique ces deux explications ne manquent pas de vraisemblance, un habile homme (*b*) en a imaginé une troisiéme qui est encore plus satisfaisante. Les anciens Peuples de l'Attique, dit-il, posterité de Cethin, gens sauvages & féroces, n'habitoient que les antres, & ne s'occupoient qu'à la chasse. Les Pelasges qui se rendirent maîtres de leur pays, leur apprirent la navigation, & en firent des Pirates. Cecrops, originaire de Saïs en Egypte, y conduisit une colonie, abolit les mœurs barbares de ce Peuple, leur apprit la culture de la terre & des oliviers, pour lesquels le terrain se trouva

(*a*) Apollodore, liv. 3. qui rapporte cette fiction, dit que Neptune qui étoit arrivé le premier dans l'Attique, avoit fait sortir de terre une mer, & que Minerve, en presence de Cecrops, avoit planté un Olivier, qui se voyoit encore de son temps dans le Temple de Pandore, une des filles de Cecrops.

(*b*) Le Pere Tournemine, Journal de Trevoux, Janvier, 1708.

propre; des oliviers, dit-il, dont Saïs avoit pris son nom (1). Il leur enseigna aussi à honorer Minerve, qui s'appelloit *Athené*, fort revérée à Saïs, & à qui l'olivier étoit consacré. Les Atheniens regarderent depuis la Déesse comme la protectrice de leur ville, & lui firent porter son nom. Athenes devint fameuse par l'excellence de son huile (2) : le profit qu'on en retira fit former le dessein de détourner le Peuple de la piraterie, pour l'appliquer uniquement à la culture de la terre. Pour y réussir on composa une Fable, (c'étoit la maniere de proposer quelque chose au Peuple) dans laquelle on supposa Neptune, vaincu par Minerve, laquelle au jugement même des douze grands Dieux, avoit trouvé quelque chose de plus utile que Neptune. Cette Fable fut composée dans l'ancienne langue du pays, qui étoit la Phrygienne, mêlée de plusieurs mots Pheniciens : & comme dans ces deux langues le même mot signifie un cheval & un navire (3), ceux qui interpreterent cette Fable, prirent ce mot dans la premiere signification, & parlerent d'un cheval au lieu d'un navire, qui étoit l'emblême de la Fable, dont le but étoit de détourner le Peuple de la Piraterie. Sans cette méprise, ajoute ce sçavant homme, auroit-on donné le nom d'Ippius à Neptune (4), & auroit on fait un cavalier du Dieu de la Mer ? Ou, pour le dire en un mot avec Vossius (5), ce fut un différend des Matelots qui reconnoissoient Neptune pour leur chef, & du Peuple qui s'attachoit au Sénat gouverné par Minerve, qui donna lieu à cette Fable. Le Peuple, au jugement de l'Areopage, l'emporta, & la vie champêtre fut préferée à celle des Pirates ; ce qui fit dire que Minerve avoit vaincu Neptune.

Quelque vraisemblables que paroissent ces explications, je crois qu'on peut encore en donner une plus naturelle, & qui puisse convenir aux autres Fables qui ressemblent à celle-là : car ce différend entre les Dieux n'est pas le seul dont l'Antiquité fasse mention. Pausanias (6) rapporte que les Corinthiens disoient que le Soleil & Neptune avoient eu, au sujet de leur pays, une pareille dispute que celle de Neptune & de Minerve pour la ville d'Athenes, & qu'ils

(1) *Zanth*, olivier.

(2) V. Herod.

(3) Consultez l'endroit qu'on vient de citer.

(4) ἱππιος, cavalier.

(5) De Idol. l. 1. c. 15.

(6) In Corint.

prirent pour juge de leur différend Briarée qui adjugea l'Isthme à Neptune, & le Promontoire qui commande la ville, au Soleil, & depuis ce temps-là Neptune demeura en possession de l'Isthme.

(1) Loc. cit. c. 22.

Les Argiens, au rapport du même Auteur (1), avoient parmi eux une autre Fable pareille aux deux qu'on vient de rapporter. Ils disoient que Neptune avoit inondé une grande partie de leurs terres, lorsque le fleuve Inachus, & les autres Arbitres prononcerent que ce pays devoit appartenir à Junon, & non à Neptune. Junon pria ensuite Neptune de faire cesser l'inondation; le Dieu lui accorda cette grace, & à l'endroit par où les eaux de la Mer se retirerent, les Argiens, pour conserver la mémoire de cet évenement, bâtirent un Temple à Neptune, qu'ils surnommerent *Prosclystius* (2). Ainsi je crois qu'il s'agissoit dans ces occasions, & dans d'autres semblables, dont parle encore le même Auteur, de l'introduction du culte de ces Dieux dans ces pays là, & des oppositions qui se formoient à cette occasion. On prenoit des arbitres, & celui du Dieu dont le culte étoit établi par préference à un autre, étoit censé avoir remporté la victoire: ce qui est bien sensible, sur tout dans les deux premiers exemples. Les Atheniens en effet qui préfererent d'abord l'agriculture au commerce maritime, honoroient plus particulierement Minerve que Neptune; & les Corinthiens, situés entre deux mers, préfererent le culte de Neptune à celui d'Apollon, c'est-à-dire le commerce de la mer, aux Sciences & aux beaux Arts.

(2) Du mot grec προσκλύζειν, *effluere*, s'écouler.

Ce ne fut pas là le seul différend qu'eut Minerve. Arachné, fille d'Idmon, de la ville de Colophon, lui disputa la gloire de travailler mieux qu'elle en toile & en tapisserie. Le défi fut accepté; & la Déesse voyant que l'ouvrage de sa rivale étoit d'une beauté achevée, lui jetta sa navette à la tête, ce qui picqua Arachné au point qu'elle se pendit de désespoir; & les Dieux par pitié la changerent en araignée, comme le raconte Ovide (3).

(3) Met. l. 6.

Bochart croit que cette Fable n'a d'autre fondement que le mot *Arach*, qui veut dire *filer*, & dit que le texte Hebreu

se sert de ce même terme pour désigner les toiles que file cet insecte ; mais n'en déplaise à ce sçavant Auteur, il peut fort bien être arrivé qu'une habile ouvriere s'étant vantée de surpasser Minerve elle-même, & ayant fait une fin tragique, on imagina la Fable que je viens de raconter. Pline (1) qui rapporte l'histoire d'Arachné, dit qu'elle se pendit, sans nous apprendre la raison de son désespoir. Le différend de cette Déesse avec Tiresias fut bien-tôt terminé. Comme il avoit eu la témerité de la regarder pendant qu'elle se baignoit, elle le priva de l'usage de la vûe, comme nous le dirons dans le troisiéme volume.

(1) Liv. 11. c. 24.

Je m'étendrai peu sur l'avanture de Vulcain avec Minerve, il suffit de dire que ce Dieu, par la permission même de Jupiter, ayant voulu lui faire violence, elle se défendit si bien que sans souffrir aucun affront, Vulcain devint pere d'Ericthonius (2). La Déesse ayant pris l'enfant qui étoit boiteux & contrefait, l'enferma dans une corbeille, & chargea les filles de Cecrops de le nourrir, mais j'expliquerai aussi cette Fable dans le troisiéme Volume, à l'occasion de ce Prince.

(2) Pausan. in Attic. Ovid Met. l. 2.

Il ne me reste maintenant qu'à parler des noms qu'on a donnés à cette Déesse, & de la maniere dont on la représentoit. Elle les tiroit, ces noms, ou de ses qualités, ou des lieux où elle étoit honorée. Celui d'*Alalcomene* que lui donne Homere, étoit tiré, selon quelques-uns, du nom de celui qui avoit érigé sa statue, ou selon d'autres, de ce qu'elle donnoit du secours à ceux qu'elle favorisoit, comme Hercule dont elle étoit la grande protectrice, contre Junon : & c'étoit, au rapport de Pausanias (3), dans l'attitude d'une femme prête à défendre ce Heros, que la représentoient les Megaréens dans la statue qu'ils avoient placée dans le Temple de Jupiter Olympien. On l'appelloit *Musica*, ou la Musicienne; & elle avoit pris ce nom de la statue que Démetrius lui avoit faite, où les serpens de la Gorgone, quand on les frappoit, raisonnoient comme une guitarre. Le nom de *Tritonia*, ou de *Tritogenia*, venoit du fleuve Triton, près duquel elle étoit née, & où elle avoit été vûe pour la premiere fois. Celui de *Gigantophontis*, du secours qu'elle avoit donné à

(3) In Eliac.

Jupiter contre les Géants. Celui de *Parthenia*, parce qu'elle avoit conſervé ſa virginité : celui de *Cæſia*, à cauſe qu'elle avoit les yeux pers : on la nommoit *Ippia*, c'eſt-à-dire *Cavaliere*, & c'étoit celle-là que l'on croyoit fille de Neptune ; *Sthenias*, c'eſt-à-dire robuſte ; *Poliuchos*, ou *Poliade*, comme qui diroit la Patrone de la ville ; c'eſt ainſi qu'on l'appelloit à Athenes, & on trouve ce nom ſur une médaille de cette ville, au ſujet de laquelle on peut conſulter une Diſſertation dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres (1). Elle avoit auſſi ſous ce nom-là, ſuivant Strabon, une ſtatue à Athenes, toute d'yvoire, de la main de Phidias. Elle portoit auſſi le même nom dans les autres villes où elle étoit ſpécialement honorée. On l'appelloit *Ellotès*, pour les raiſons que nous dirons dans l'hiſtoire d'Europe ; *Coryphagene*, parce qu'elle étoit ſortie du cerveau de Jupiter ; c'eſt Plutarque qui lui donne cette épithete. On la nomma *Lyndia*, à cauſe de la ville de ce nom dans l'Iſle de Rhodes ; *Ergané*, ou l'*Inventrice*, parce qu'on lui attribuoit l'invention de pluſieurs Arts, puiſqu'outre ce que nous avons dit de l'art de la guerre, Lucien lui attribue celui de l'Architecture : l'art de filer, de faire de la toile, de la tapiſſerie & des étoffes de ſoye & de laine, lui eſt auſſi attribué par les Anciens. Enfin c'étoit elle qu'on croyoit avoir été la premiere qui avoit enſeigné à planter & à cultiver l'Olivier. On lui a encore attribué l'invention des chariots, & de l'uſage des trompettes & de la flûte, &c.

(1) Tom. III.

On trouve encore un grand nombre d'autres noms de cette Déeſſe dans Pauſanias & dans Lylio Geraldi, que l'on pourra conſulter ; il me ſuffit d'avoir expliqué les principaux.

Minerve eſt ordinairement repréſentée le caſque en tête, une pique d'une main, & un bouclier de l'autre, avec l'Egide ſur la poitrine. L'Egide, ſuivant l'étymologie de ce mot, étoit une peau de chévre qui ſervoit de cuiraſſe à cette Déeſſe, ſur laquelle étoit gravée la tête de Meduſe (2). Le caſque de Minerve eſt différemment figuré ſur les monumens qui nous reſtent, ainſi qu'on peut le voir dans les Antiquaires ; mais je ne connois que Pauſanias qui diſe (3) que les Eléens

(2) V. l'Hiſt. de Perſée.

(3) In Eliac.

Eléens surmontoient ce casque d'un cocq, ou parce que cet animal est très-courageux, ou parce qu'il lui étoit consacré sous le nom d'*Ergané*. Pausanias dans ses Attiques, parle d'une statue de Minerve qui avoit un Sphinx dans le milieu de son casque, & des Griffons aux deux côtés. Dans une médaille du Cabinet de la Reine de Suéde, le même casque est surmonté d'un chariot à quatre chevaux; dans une autre du Cabinet de M. Maffei, est un serpent, ou dragon à replis tortueux, qui marche devant elle. On croit que ce pourroit bien être Minerve Poliade, honorée dans la Roche d'Athenes, qui étoit gardée par un dragon; nous sçavons d'ailleurs que les animaux consacrés à cette Déesse, étoient le dragon & la chouette On voit en effet, sur nombre de statues de Minerve, des dragons sur son casque & sur sa poitrine, comme la chouette sur plusieurs de ses médailles. Dans le Cabinet de M. de la Chausse, est une Minerve qui tient de la main gauche un bâton entortillé d'un serpent, tel qu'on le voit dans les images d'Esculape, & qui étoit le symbole de la Médecine: le R. P. de Montfaucon (1) a eu raison de dire, que c'étoit *Minerva Medica*, qui avoit un Temple, ou un Pantheon à Rome. Elle étoit aussi honorée chez les Grecs sous le nom de *Hygéia*, qui veut dire *Medica*, ou Déesse de la santé. Mais je n'ai pas dessein d'expliquer tous les monumens qui nous restent de cette Déesse, ni toutes les singularités qui s'y rencontrent, qu'on peut voir dans les Antiquaires.

(1) Diarium.

Je ne dois pas oublier cependant que les habitans de Teuthis, village d'Arcadie, avoient, au rapport de Pausanias (2), une statue de Minerve, où la Déesse étoit représentée avec une blessure à la cuisse, dont voici la raison. « Près de Thisoa, dit cet Auteur, il y a un village qui a nom Teuthis; » c'étoit même anciennement une ville, qui, à ce que l'on » dit, leva des Troupes à ses dépens pour le Siége de Troye, » & les envoya sous la conduite d'un chef particulier nommé Teuthis, d'autres disent, Ornythus : ce chef pendant » que les Grecs étoient arrêtés en Aulide par les vents con» traires, se brouilla avec Agamemnon, & voulut s'en

(2) In Arcad.

» retourner avec ses Arcadiens. On ajoute que Minerve ayant » pris la ressemblance de Melas, fils d'Ops, tâcha de détour- » ner Teuthis de son dessein; que Teuthis transporté de co- » lere, frappa la Déesse de son javelot, & la blessa à la cuisse; » qu'ensuite il partit avec sa troupe, mais qu'arrivé chez lui il » eut une vision où il lui sembla voir Minerve qui lui mon- » troit sa blessure; qu'aussi-tôt il tomba malade d'une maladie » de langueur, dont il mourut; que la terre où il demeuroit » fut maudite, & que par cette raison c'étoit le seul canton » de toute l'Arcadie qui ne portoit aucune espece de fruit. » Dans la suite les habitans allerent consulter l'Oracle de Do- » done, qui leur conseilla d'appaiser la Deesse; ce fut dans » cette intention qu'ils lui érigerent une Statue, où elle est » representée avec une blessure à la cuisse: j'ai vû cette Sta- » tue, une des cuisses a encore une ligature couleur de pour- » pre ».

J'ai dit que Minerve paroissoit presque toujours sur les monumens qui nous restent, avec son Egide, & je dois à mes Lecteurs une description plus particuliere de cette armure.

Quoique dans sa signification naturelle ce mot signifie une chevre, & qu'on croye communement que l'Egide étoit la peau de cet animal, cependant il y a des Auteurs qui sont persuadés que c'étoit celle d'un monstre nommé *Egide*, qui vomissoit de feu par la bouche, & qui fit autrefois, dit-on, beaucoup de ravages dans la Phrygie, dans la Phenicie, l'Egypte & la Libye. On dit que Minerve le tua, & en porta la peau sur son bouclier (1). Elle y avoit aussi fait graver la tête de la Gorgone, environnée de serpens; & ce terrible bouclier faisoit trembler ceux qui le regardoient (*a*).

(1) Diod. l. 3. c. 35.

Anciennement tous les boucliers des Dieux, sur-tout celui de Jupiter, couvert de la peau de la chevre qui l'avoit nourri, & dont il prenoit son nom (2), s'appelloient Egides; mais depuis la victoire de Minerve, ce nom fut destiné pour son seul bouclier. Il y a apparence que Minerve fit périr quelque brigand fameux qui ravageoit le pays; & c'est ce qui a

(2) Lib 4.

(*a*) Quoique l'Egide marque ordinairement le bouclier de Minerve, cependant cette Déesse porte souvent la tête de Meduse sur sa cuirasse.

donné lieu à la fable. Mais comme les Grecs rendoient toujours des raiſons fabuleuſes de leurs anciennes cérémonies, je crois qu'il vaut mieux ſur cet article s'en rapporter à Herodote (1), qui dit que les Grecs ont emprunté des Libyens, l'habit & le bouclier dont ils ornent Minerve, qui eſt fort honorée en ce pays-là, ſur-tout autour du lac Triton, où l'on croyoit qu'elle avoit pris naiſſance. Le nom même d'Egide marque bien que cette ſorte de bouclier eſt venu de Libye, où les habitans portent ſur leurs habits des peaux de chevres courroyées, que les Grecs nomment des Egides. Mais comme ils prétendoient que Minerve avoit pris naiſſance dans leur pays, pour obſcurcir la tradition qui apprenoit que ſon culte étoit venu de l'Egypte & de Libye, d'où Cecrops l'avoit apporté, ils inventerent la fable de ce Monſtre, & de la victoire de la Déeſſe. Voici comme Homere peint cette redoutable Egide (2).

(1) Liv. 4.

(2) Ibid. E.

« Minerve, fille de Jupiter Ægiochus, prend ſes armes; » elle couvre ſes épaules de l'Egide, Egide terrible, autour » de laquelle étoit la terreur, φόβος; la querelle ou la diſ- » ſention, Ἔρις; la force, Ἀλκὴ; l'attaque, Ἰωκὴ: au milieu » étoit la tête de Gorgo, prodige de Jupiter Αἰγιόχοιο, le » terrible ».

Virgile fidele imitateur d'Homere, en fait cette deſcription (3):

(3) En. l. 8.

Ægidaque horrificum, turbatæ Palladis arma,
Certatim ſquammis ſerpentum, auroque polibant.
Connexoſque angues, ipſamque in pectore Divæ
Gorgona, deſecto vertentem lumina collo.

Bellone.

J'AI dit que l'on confondoit quelquefois Pallas avec Bellone, que les Grecs nomment *Enyo*; cependant dans la bonne Mythologie, elles ſont ſouvent diſtinguées l'une de l'autre. En effet, Heſiode dit que Bellone étoit fille de Phorcys & de Ceto, ce qu'on n'a jamais dit de Minerve. Varron ajoute qu'elle

étoit sœur de Mars, & qu'on la nommoit anciennement *Duelliona* (a); il y a même des Auteurs qui la font sa femme.

Les Poëtes à l'envi la dépeignent comme une Divinité guerriere qui preparoit le chariot & les chevaux de Mars, lorsqu'il partoit pour la guerre; ainsi qu'on le voit dans Stace (1). Selon Virgile (2), cette Déesse armée d'un fouet excitoit les Guerriers dans les combats:

(1) Theb. l. 2. v. 718.
(2) Eneid. l. 8. v. 703.

Et scissâ gaudens vadit Discordia pallâ,
Quam cum sanguineo sequitur Bellona flagello;

Ou, comme s'exprime Lucain:

(3) Pharf. l. 3. v. 568.

Sanguineum veluti quatiens Bellona flagellum.

On la representoit encore, les cheveux épars, tenant une torche à la main

Ipsa facem quatiens, ac flavam sanguine multo
Sparsa comam, medias acies Bellona pererrat. (4)

(4) Sil. Ital. Punic. l. 5. v. 221.

Bellone avoit un Temple à Rome dans la neuviéme region, près de la porte Carmentale, & c'étoit dans ce Temple que le Sénat donnoit audience aux Ambassadeurs, ausquels il n'étoit pas permis d'entrer dans la ville, de même qu'aux Généraux qui revenoient de la guerre. A la porte étoit une petite colomne qu'on nommoit la *Guerriere*, & à laquelle on jettoit une lance toutes les fois qu'on déclaroit la guerre.

Servius dit que cette Déesse avoit son rang parmi les Dieux qu'il nomme *Communs*, & étoit regardée comme égale en puissance à Mars, Dieu de la guerre. Les Prêtres de Bellone, nommés *Bellonarii*, recevoient leur sacerdoce par des incisions qu'on leur faisoit à la cuisse, & dont ils recevoient le sang dans la paume de la main, ainsi que le rapporte Tertulien; mais Élien Lampridius dans la Vie de Commode (5), dit que c'étoit au bras que se faisoit cette incision: *Bellonæ servientes verè exsecare brachium præcepit studio crudeli-*

(5) C. 9.

(a) Ces deux noms *Bellone* & *Duelliona*, Latins d'origine, ne sont pas differens l'un de l'autre, & signifient la guerre.

ratis. Ces malheureux, après avoir ainsi tiré leur sang par ces cruelles incisions, en faisoient un sacrifice à cette Déesse. Il paroît que dans la suite cette cruauté n'étoit que simulée. Ces Prêtres étoient des fanatiques, qui dans leurs enthousiasmes prédisoient la prise des villes, la défaite des ennemis, & n'annonçoient que sang & que carnage; ce qui fait dire à Juvenal (1):

(1) Sat. 4. v. 124.

. . . . . . Sed & fanaticus œstro
Percussus, Bellona, tuo divinat, &c. (*a*).

Le culte de Bellone, quoique célébre à Rome, l'étoit beaucoup davantage à Comane: il y avoit deux villes principales de ce nom, où elle étoit honorée d'un culte particulier, ainsi qu'on l'a dit plus au long dans le Tome I.

Bellone paroît sur quelques monumens & sur les Medailles des Bruttiens avec Mars, armée d'une pique & d'un bouclier; mais il est très difficile de la distinguer de Pallas, comme nous l'avons dit dans le premier Tome.

(*a*) On peut consulter Rosin, Ant. Rom. L. 4. ch. 10. & Casaubon sur Lampridius, *Loc. cit.*

CHAPITRE X.

Histoire de Mars & de la Victoire.

A BELLONE & à la guerriere Pallas il est naturel de joindre le Dieu des combats. Mars, appellé *Arès* par les Grecs, étoit selon Homere (2) & les autres Poëtes Grecs, fils de Jupiter & de Junon; & ce n'est que parmi les Poëtes Latins qu'on trouve la fable ridicule qui dit que Junon piquée de ce que Jupiter avoit mis au monde Minerve sans sa participation, avoit conçu Mars en touchant dans une prairie une fleur que la Déesse Flore lui avoit montrée: fiction inconnue à la plûpart des Anciens, & qui apparemment n'a d'autre fondement que quelque allégorie qu'il est fort inutile

(2) Iliad. l. 1.

de vouloir pénétrer ; ou qui n'a été inventée, comme le prétend un ancien Mythologue (1), que sur le caractere feroce de Mars, qu'on n'a pu s'imaginer avoir été fils d'un Prince aussi poli que Jupiter. Il est vrai qu'Apollodore dit dans sa Bibliotheque, que Junon mit au monde le Dieu Mars, sans la participation d'aucun homme; mais il ne dit rien du reste de la fable.

(1) Boccace Gen. des Dieux, l. 19.

Quoiqu'il en soit, Lucien nous apprend (2) que Junon fit élever le jeune Mars par Priape qui, selon le même Auteur, étoit l'un des Titans ou des Dactyles Idéens ; qui lui apprit la danse & les autres exercices du corps, comme les préludes de la guerre ; & que d'un Dieu rustique & grossier il en fit un grand Capitaine (*a*). Les Bythiniens, ajoute l'Auteur que je viens de citer, disent que c'est pour cela qu'on offre à Priape la dixme des dépouilles qui sont consacrées au Dieu Mars.

(2) Dial. de la danse.

Pour bien démêler l'histoire de ce Dieu, il est bon de distinguer plusieurs Princes de ce nom. Le premier, à qui Diodore attribue l'invention des armes, & l'art de ranger les Troupes en bataille, est sans doute Belus, que l'Ecriture appelle Nembrot, *ce fort chasseur devant le Seigneur* (3), qui après avoir exercé son adresse contre les bêtes féroces, s'en servit contre les hommes ; & en ayant subjugé un grand nombre, s'en fit déclarer Roi. Justin donne à Ninus, & la Chronique d'Alexandrie à Thutas l'un de ses descendans, ce que Diodore de Sicile dit de Belus. Hygin nous apprend (4) qu'on donna à cet ancien Roi de Babylone le nom de Belus, à cause qu'il étoit (*b*) le premier qui avoit fait la guerre aux animaux.

(3) Gen. c. 5.

(4) Fabl. 274.

Le second Mars étoit un ancien Roi d'Egypte : le troisiéme étoit Roi de Thrace, nommé Odin, qui se distingua si fort par sa valeur & par ses conquêtes, qu'il mérita parmi ce peuple belliqueux les honneurs du Dieu de la guerre, &

(*a*) Comme la Mythologie varie beaucoup sur toutes ces anciennes fictions, plusieurs Auteurs prétendent que ce fut Mars qui apprit à Priape la danse & la guerre. Homere donne en effet à Mars l'épithete de danseur.

(b) *Belus* à *Belluis* ; mais peut-on compter sur une étymologie Latine, tirée d'un nom qui certainement n'y a aucun rapport ?

c'est celui qu'on nomme Mars Hyperboréen. C'est apparemment de celui-là que Pausanias dit (1) qu'il fut nourri par une femme de Thrace nommée *Thero*, qui étoit peut-être sa mere. (1) In Lacon.

Le quatriéme est appellé le Mars de la Grece, surnommé *Arès*; le cinquiéme & le dernier est le Mars des Latins, qui entra dans la prison de Rhea Sylvia, & la rendit mere de Remus & de Romulus: & celui-là étoit Amulius frere de Numitor. Enfin on donna le nom de Mars à la plûpart des Princes belliqueux, & chaque pays se fit honneur d'en avoir un, ainsi qu'un Hercule. On le trouve en effet parmi les Gaulois sous le nom d'*Hesus*; & cet ancien Peuple, si nous en croyons Lucain, & après lui Lactance (*a*), lui immoloit même des victimes humaines (*b*).

On le trouve aussi parmi les Scythes, qui l'honoroient sous la figure d'une Epée, & chez les Perses, sous le nom d'Orion, qui étoit le même, si nous en croyons Vossius (2), que le fameux Nembrot, dont on changea le nom dans le temps de son Apothéose. Enfin Julien l'Apostat fait mention d'un Mars d'Edesse, surnommé *Azisus* (3). (2) De Idol. l. 1. c. 16. (3) Orat. 4.

Les Grecs ont chargé l'histoire de leur Mars des avantures de tous ceux que je viens de nommer. Ce qu'on sçait de particulier de lui, c'est l'avanture qui lui arriva avec Allirrotius fils de Neptune. Ce jeune Prince, comme nous l'apprennent Apollodore (4), Pausanias (5), Demosthene & Plutarque, étant amoureux d'Alcippe fille de Mars, & ne pouvant la rendre sensible, lui fit violence; ce qui irrita si fort son pere contre ce témeraire, qu'il lui ôta la vie. Neptune désesperé de la mort de son fils, fit appeller Mars en jugement, & les plus graves Athéniens s'étant assemblés sur une affaire si sérieuse, le déclarerent innocent; & le purgerent à la maniere accoutumée. Le lieu où fut porté ce célébre jugement, fut appellé l'Aréopage, nom formé de celui de Mars qu'on nommoit *Arès*, & du mot *Pagos*, parce qu'on (4) Bibl. l. 1. (5) *In Atticis.*

(*a*) *Galli Hesum & Teutatem sanguine humano placabunt Deos.* Lact. l. 1. c. 21.

(b) *Et quibus immitis placatur sanguine caeso Teutates, horrensque feris altaribus Hesus.* Pharsl. l. 1.

s'étoit assemblé sur une hauteur : ou bien, ce qui revient à peu près au même, d'Ἄρης πάγος, *Martis rupes*, la roche de Mars ; & voilà, pour le dire en passant, l'origine du fameux Tribunal de l'Areopage, si connu dans la suite. Ce célebre évenement, qui fait une époque considérable dans l'Histoire Grecque, arriva, si nous en croyons la Chronique de Paros, sous le regne de Cranaüs, c'est-àdire l'an 1560. avant Jesus-Christ (*a*). Comme on n'écrivoit guéres dans ces temps-là d'évenement sans l'embellir, on dit que Mars avoit été absous par le jugement des douze grands Dieux, parce que les Juges qui travaillerent à son procès, étoient au nombre de douze, des premieres familles d'Athénes.

Servius raconte autrement cette avanture ; mais il convient qu'elle donna lieu à l'érection du Tribunal de l'Areopage. Allirrotius, selon cet Auteur, pour venger la défaite de son pere que Minerve avoit vaincu, résolut de couper tous les oliviers autour d'Athenes, parce qu'ils étoient consacrés à cette Déesse ; mais la coignée lui étant tombée de la main, il en fut blessé, & en mourut quelque temps après. Neptune son pere accusa le Dieu Mars son ennemi de la mort de son fils ; mais celui-ci fut absous par le jugement de l'Areopage.

Il falloit que le Poëte Eschile ignorât ces deux traditions, quand il composa sa Tragédie des Eumenides, puisqu'il fait dire à Minerve, que le lieu où se tenoit le Tribunal de l'Aréopage, avoit pris ce nom lorsque les Amazones y avoient immolé des victimes au Dieu Mars, & que la premiere cause qui y fut agitée, fut celle d'Oreste ; mais nous sçavons
(1) Bibl. l. 3. par Apollodore (1), que Cephale y avoit été jugé long-temps auparavant, & condamné à un exil perpetuel, quoique le meurtre de Procris sa femme eût été involontaire ; & que Dédale, pour avoir précipité son neveu Talus du haut de la citadelle de Minerve, après y avoir pareillement été condamné, fut obligé de chercher retraite à la Cour de Minos, comme nous le dirons dans son histoire. Or Céphale & Dédale vivoient avant la guerre de Troye, & ce ne fut

(*a*) Voyez les Interprétes de cette Chronique.

qu'après

qu'après la prise de cette ville qu'Oreste fut absous.

Arnobe qui vouloit prouver aux Payens que le Mars de la Grece n'étoit qu'un homme déïfié, nous apprend plusieurs particularités de son Histoire. Il leur reproche d'abord qu'ils sçavoient bien qu'il étoit né à Sparte, ou selon d'autres, dans les extrémités de la Thrace; qu'il avoit demeuré treize mois en Arcadie dans une prison où les Aloïdes le tinrent enfermé (1); que dans la Carie on lui immoloit des chiens, & chez les Scythes des ânes (*a*).

(1) Voyez l'histoire des Enfers.

Il ne nous reste maintenant qu'à expliquer les noms que les Anciens ont donné au Dieu dont nous faisons l'histoire. Les Grecs l'appelloient *Arès*, *dommage*, à cause des maux que cause la guerre; mais il y a apparence que ce nom vient de l'Hebreu *Arits*, qui veut dire, *fort*, *terrible*. Les Latins tiroient le nom de Mars de *Mares*, *mâles*, parce que ce sont les hommes qu'on employe à la guerre. Ils l'appelloient encore *Gradivus*, & *Quirinus*, & mettoient cette différence entre ces deux noms, que le premier représentoit ce Dieu pendant la guerre, & l'autre pendant la paix. Ils avoient même deux Temples dédiés à cette Divinité sous ces deux titres; l'un dans la ville, & l'autre hors des portes. Les Romains dans l'Apothéose de Romulus, donnerent à ce premier Roi de Rome le nom de *Quirinus*, pour soutenir la fable de sa naissance, qui le faisoit passer pour le fils de Mars. Denys d'Halicarnasse nous apprend (2) que les Sabins donnerent le même nom à leur Dieu *Enyalius*, & il n'ose assûrer si c'étoit Mars lui-même: mais comme cet Auteur ajoute que le même Peuple appelloit une lance, *Cures*, d'où les Latins formerent le nom de Quirinus, il y a bien de l'apparence que c'est la même Divinité, & que la lance en étoit le symbole parmi eux, comme l'épée chez les Scythes. Les mêmes Sabins, selon le témoignage de Varron, appelloient Mars

(2) Liv. 2.

(*a*) *Quis Spartanum fuisse Martem, nonne Epicharmus autor vester? Quis in Thraciæ finibus procreatum, non Sophocles Atticus?... Quis mensibus in Arcadia tribus & decem vinctum? Non Milo fluminis filius? Quis et canes à Curibus, quis à Scythis asinos immolati? Non principaliter cum cæteris Apollodorus? Quis dum genitalibus insultat alienis, hæsisse in laqueis involutum, non Commentarii vestri, non Scena?* Arnob. l. 4. Adverſ. Gent.

Mamercus, & ce nom fut donné ensuite à la famille Emilia. Le nom d'*Enyalius*, lui venoit de Bellone, & paroît confirmer le sentiment de ceux qui disent qu'elle étoit sa mere. Celui de *Thurius*, marque son impetuosité dans les combats.

Les Grecs & les Latins donnoient souvent à Mars le nom ou l'épithéte de *Dieu commun*, ainsi qu'on peut le voir dans Homere, dans Ciceron, & dans Servius sur le huitiéme de l'Eneïde ; & il est bon de sçavoir qu'on appelloit ainsi les Dieux qui favorisoient également tous les partis. Les Romains & les autres Peuples Latins lui donnoient aussi l'épithéte de *Pater*, *pere* : ils l'appelloient aussi, *Sylvestris*, & on l'invoquoit, selon Caton, pour la conservation des biens de la campagne. Les anciens Latins le nommoient *Salisubsulus*, à cause des danses guerrieres, comme nous le dirons dans la suite, en parlant de ses Prêtres. On lui donnoit quelquefois l'épithete *Cæcus*, ainsi qu'on le voit dans Virgile, *cæco Marte resistunt*. On trouve dans Homere celle de *Resistant*, & dans d'autres Poëtes celles de *Corithaix*, comme qui diroit branlant son casque ; de *sanguinaire*, de *cruel*, de *terrible*, &c. qui lui convenoient parfaitement.

On a publié un grand nombre de fables au sujet de ce Dieu, qui ne nous arrêteront pas beaucoup, & dont le sens se découvre aisément ; comme quand on a dit ; que son chariot étoit traîné par Bellone ; que ses chevaux, nés de Borée & d'Erynnis, se nommoient la *terreur* & la *crainte* ; que ce Dieu fut blessé au Siege de Troye par Diomede ; que sur sa cuirasse étoient peints plusieurs monstres ; que la Fureur & la Colere ornoient son casque ; que la Renommée le dévançoit par-tout où il alloit ; que la Fureur marchoit devant lui, &c.

Quoique Mars ait été adoré en plusieurs lieux, il n'y en a point où il l'ait été autant qu'à Rome, où il avoit plusieurs Temples, parmi lesquels celui qu'Auguste lui dédia après la bataille de Philippe, sous le nom de *Mars le Vengeur*, étoit des plus célébres. Parmi les Colléges Sacerdotaux celui des Saliens, Prêtres de Mars, qui étoient destinés à garder les *Anciles*, ou les Boucliers sacrés, devoit son institution à Numa Pompilius, qui l'établit à l'occasion d'un évenement rapporté par Denys d'Halicarnasse.

Un Bouclier étant tombé du ciel, on consulta les Haruspices sur ce prodige, & ils répondirent que l'empire du monde étoit destiné à la ville où ce bouclier seroit conservé. Numa Pompilius, de peur qu'il ne fût volé, en fit faire plusieurs tout à-fait semblables, afin qu'on ne pût pas reconnoître le véritable, & les fit mettre au Temple de Mars. Plutarque ajoute : « que le Roi Numa prédit des choses merveilleuses sur ce Bouclier, qu'il disoit avoir apprises d'Egerie & des Muses : cet Ancile (*a*), disoit-il, étoit envoyé pour le salut de la ville, & il falloit le garder avec onze autres de même figure & de même grandeur, afin que la difficulté de le reconnoître empêchât les voleurs de le prendre. Ce fut Mamurius qui fabriqua ces boucliers, & n'eut d'autre récompense de son travail, que la gloire de les avoir faits. »

Graces aux monumens qui nous restent, nous connoissons la forme de ces boucliers, & la description qu'en fait le dernier Auteur que je viens de citer, est celle qui approche le plus de la verité. Ils ont, dit-il, une échancrure en forme de coquille, & à cause de cela ne sont pas tout-à-fait ronds; ce seroit plûtôt des ovales, si l'échancrure qui est des deux côtés n'en alteroit la forme : leur plus grande longueur paroît être de deux pieds & demi.

Numa Pompilius avoit reglé le nombre des Saliens à douze, Tullus Hostilius en doubla le nombre, ainsi que celui des Anciles. Au reste la cérémonie de porter ces boucliers dans les fêtes publiques, se faisoit ainsi. On les ôtoit de leur place, & les Saliens les portoient en procession par la ville, en sautant, dansant, & chantant des vers qui avoient rapport à la solemnité. La fête duroit treize jours, & commençoit aux Kalendes de Mars. Pendant tout ce temps-là, il n'étoit pas permis de rien faire de quelque conséquence, de se marier, d'entreprendre de voyage, ou une expedition militaire : ce qui s'observoit religieusement dans les plus anciens temps; mais dans la suite on se relâcha un peu de cette coutume.

(*a*) C'est le nom que les Latins donnoient aux boucliers, qu'ils appelloient *Ancilia*.

Les anciens monumens representent Mars d'une maniere assez uniforme, sous la figure d'un homme armé d'un casque, d'une pique & d'un bouclier; tantôt nud, tantôt avec l'habit militaire, même avec un manteau sur les épaules: quelquefois barbu; mais le plus souvent sans barbe; quelquefois enfin avec le bâton de commandement à la main. Mars vainqueur paroît portant un trophée, & Mars Gradivus est representé dans l'attitude d'un homme qui marche à grands pas, quelquefois il a sur la poitrine un Egide avec la tête de Meduse.

Les Scythes, comme nous l'avons dit en parlant de leurs Dieux, honoroient Mars sous la forme d'une épée; & les Romains, suivant le témoignage de Varron, rapporté par Clement d'Alexandrie, le representoient sous celle d'une lance, avant qu'ils eussent trouvé l'art de donner la figure humaine à leurs statues; coutume qu'ils avoient apprise des Sabins.

La Victoire.

A Mars & à Bellone nous devons joindre la Victoire (1), être imaginaire dont les Grecs avoient fait une Divinité qu'Hesiode (2) dit être la fille de Styx & de Pallante, ou de l'Acheron, si nous en croyons Phurnutus. Les Anciens ajoutent qu'elle assista Minerve dans le combat des Geants. Pausanias nous apprend que cette Déesse avoit plusieurs Temples dans la Grece, & Tite-Live parle de ceux qu'elle avoit à Rome. Lorsque les Romains firent venir de Pessinunte la Déesse de Phrygie, ils porterent sa statue dans le Temple de la Victoire, jusqu'à ce qu'on lui en eût bâti un. Mais les Temples qu'elle avoit à Rome n'étoient pas les plus anciens de l'Italie, puisque Denys d'Halicarnasse (3) nous apprend que les Arcadiens à leur arrivée en ce pays-là, lui en firent bâtir un sur le mont Aventin. Sylla au rapport de Ciceron, établit des Jeux en l'honneur de cette Déesse.

La Victoire, comme il paroît par les Medailles & par les Marbres, étoit toujours représentée avec des ailes, volant dans les airs, & tenant dans la main une couronne, ou une palme: mais les Egyptiens la représentoient sous la figure d'un

(1) Les Grecs l'appelloient Νίκη.

(2) Theog.

(3) Ant. l. 1.

Aigle, oiseau toujours victorieux dans les combats qu'il a avec les autres. Les Romains se servoient quelquefois pour la représenter du Laurier ou de la Palme. Quelquefois on la voit montée sur un Globe, pour nous apprendre qu'elle domine sur toute la terre ; & c'est ainsi qu'elle paroît sur les Medailles des Empereurs, parce qu'ils se regardoient comme maîtres du monde. Quand on vouloit désigner une bataille navale, on la peignoit montée sur une proue de Navire, & lorsqu'elle tient un Taureau par le mufle, elle indique les Sacrifices qu'on faisoit après avoir remporté quelque avantage.

On a donné plusieurs noms à cette Déesse, comme à tous les autres Dieux du Paganisme. Plutarque nous apprend que les Egyptiens la nommoient *Naphthé*, sans nous avoir appris ce que signifioit ce nom. Les Sabins, au rapport de Varron, l'appelloient *Vacuna*, & de ce nom étoit venue la fête que les Anciens nommoient *Vacunalia.* Les Grecs lui donnoient l'épithete d'ἀπτίρος, qui veut dire *sans ailes ;* & Pausanias dit que les Atheniens la représentoient ainsi pour l'engager à demeurer avec eux. Une Victoire de Rome, dont les ailes furent brûlées d'un coup de foudre, donna lieu à une jolie Epigramme : *Rome Reine du monde, votre gloire ne sçauroit perir, puisque la Victoire n'ayant plus d'ailes, ne peut plus s'envoler.* Pison nous apprend qu'on donnoit à cette Déesse le nom de *Vitula*, & quoiqu'on rapporte plusieurs étymologies de ce mot, je m'en tiens à celle qui le fait venir de *voce lætari, se rejouir*, à cause de la joye qui accompagnoit les sacrifices qu'on lui faisoit.

Il ne sera pas difficile d'entendre les autres épithetes qu'on lui donnoit; telles que *Eteralcea* dont se sert Homere, pour nous apprendre qu'elle inclinoit des deux côtés ; celle de *Præpes* & de *Volucris*, pour marquer sa légereté ; celle de *Cœligena*, que lui donne Varron, parce que la Victoire vient du ciel, & ainsi de quelques autres.

Enfin il paroît par les Anciens qu'on ne lui offroit rien de sanglant en sacrifice, mais seulement des fruits de la terre.

CHAPITRE XI.

Histoire de Venus, de Cupidon, de Psyché, & des Graces.

IL y a peu de sujets dans l'Antiquité fabuleuse sur lesquels les beaux esprits de la Grece ayent donné plus d'essor à leur imagination, que celui que j'entreprends de traiter dans ce Chapitre; & dès là il n'y en a point où ils ayent plus obscurci l'ancienne & véritable tradition. Hesiode fait naître Venus de l'écume de la mer, & du sang des parties mutilées de Cœlus que Saturne avoit jettées dans la mer. De ce mêlange affreux nâquit, au dire de ce Poëte, la plus belle des Déesses, aux environs de Cythere, d'où elle alla en Chypre. Les fleurs naissoient sous ses pas; & accompagnée de Cupidon son fils, des Jeux, des Ris, & de tout l'attirail de l'Amour, elle fit également la joye & le bonheur des hommes & des Dieux. Les Poëtes saisissant cette riante idée, encherirent à l'envi les uns des autres dans les descriptions qu'ils firent de cette Déesse: les Peintres & les Sculpteurs les imiterent,& la Déesse parut toujours accompagnée de tout ce qu'il y a de plus aimable. « Regardez attentivement cette Venus, » l'ouvrage du sçavant Apelles, dit Antipater de Sidon: voyez » comme cet excellent maître a parfaitement exprimé cette » eau pleine d'écume, qui coule au travers de ses mains & de » ses cheveux, sans rien cacher de leurs graces: aussi dès » que Pallas l'eût apperçue, elle tint à Junon ce discours; » Cedons, cedons, ô Junon, à cette Déesse naissante tout le » prix de la beauté.

Cette ancienne tradition qui fait sortir Venus de la mer, étoit la plus autorisée dans la Grece, & presque tous les autres Poëtes l'ont suivie. Homere cependant, non moins ancien & plus accrédité qu'Hesiode, en a suivi une autre, puisque selon lui, Venus est fille de Jupiter & de Dioné. Si nous nous en rapportons à Ciceron, on comptoit quatre Venus.

La premiere étoit fille du Ciel & de la Lumiere. La seconde étoit celle qui sortit de l'écume de la mer, & qui fut mere de Cupidon. La troisiéme étoit fille de Jupiter & de Dioné; c'est la femme de Vulcain & la maitresse de Mars, dont elle eut *Anteros*, ou le Contre-amour. Enfin la quatriéme étoit Astarté, née à Tyr en Phenicie, qui épousa Adonis (*a*).

Platon, dans son Banquet, n'en admet que deux, l'une fille du Ciel, & l'autre fille de Jupiter. « Certes, dit cette Auteur en parlant de deux Amours, personne n'ignore que » Venus n'est jamais sans l'Amour; mais parce qu'il y a deux » Venus, il faut qu'il y ait deux Amours. Or qui est-ce qui » peut nier qu'il y a deux Venus? N'y a-t-il pas cet ancienne » Venus, fille du Ciel, dont on ne connoît point la mere, » & que nous appellons Venus la céleste; & cette autre Venus » récente, fille de Jupiter & de Dioné, que nous nommons » Venus la vulgaire »?

Epimenide semble en reconnoître une differente de celles de Platon, puisqu'il dit que cette Déesse étoit fille de Saturne & d'Eronyme.

Pausanias en distingue trois: une céleste, qui présidoit aux chastes amours; une terrestre, ou populaire, qui étoit la Déesse des mariages; une troisiéme, qu'on nommoit *Apostrophie* ou *Aversative*, qui éloignoit des passions infames. » Les Thebains, dit-il, ont aussi plusieurs Statues de Venus, » & si anciennes qu'ils prétendent que c'est Harmonie qui les » a consacrées, & qu'elles furent faites des éperons de ces » Navires qui avoient amené Cadmus, lesquels éperons étoient » de bois & non de fer. Quoiqu'il en soit, l'une de ces Statues est Venus Uranie, ou la Céleste; l'autre, Venus la » vulgaire, & la troisiéme est Venus Apostrophia: ce fut Harmonie elle-même qui leur imposa ces noms, pour distinguer les trois sortes d'Amours; l'un céleste, c'est-à-dire, » chaste & dégagé du commerce des sens; l'autre vulgaire,

(a) *Venus prima, Cœlo & Die nata, cujus Elide Templum vidimus. Altera, spumâ procreata, ex qua & Mercurio Cupidinem secundum natum accepimus. Tertia Jove nata & Diane, quæ nupsit Vulcano; sed ex ea & Marte natus Anteros dicitur. Quarta, Syria, Tyroque concepta, quæ Astarte vocatur, quam Adonidi nupsisse traditum est.*

» qui s'attache au fexe & au plaifir du corps, le troifiéme, » défordonné, qui porte les hommes à des unions inceftueu- » fes & abominables. Il y avoit donc une Venus dite Apof- » trophia ou Prefervatrice, parce que c'étoit à elle que l'on » adreffoit fes vœux pour être préfervé de ces defirs dére- » glés ». Mais dans un autre endroit, cet Auteur n'en admet que deux, la Célefte & la Populaire.

Telle eft la varieté qui regne parmi les Anciens au fujet de Venus, & qui eft telle qu'il n'eft pas poffible de décider combien ils en reconnoiffoient : car de dire avec l'Auteur d'une Differtation imprimée dans le feptiéme Tome de l'Académie des Belles-Lettres (1), que ce nombre fe réduifoit à fept, c'eft ce qu'on ne fçauroit foutenir, puifqu'en voilà dix bien comptées, lefquelles même n'en feroient pas fept, fi on vouloit réunir celles qui paroiffent être les mêmes.

(1) M. Fourmont le Cadet.

Parmi les Modernes, le célebre M. Newton (2), paroît ne reconnoître de Venus que la feule *Calycopis*, mere d'Enée, & fille d'Otréus Roi de Phrygie, que Thoas furnommé Cinyras époufa (*a*), & à laquelle il érigea des Temples à Paphos, à Amathonthe dans l'Ifle de Chypre, & à Byblos dans la Syrie ; inftitua en fon honneur des Prêtres, un culte facré, & les Fêtes infames appellées Orgies : c'eft pourquoi on donna à cette Déeffe le nom de Cyprienne, & de Syrienne. Cet Auteur fe fonde uniquement fur l'autorité de Tacite (3), qui en parle ainfi : « On dit que Cinyras confacra un » ancien Temple à Venus de Paphos, & que cette Déeffe, » qui nâquit de l'écume de la mer, y aborda ». Ce que dit cet Auteur peut affez s'accorder avec ce que nous apprend Lactance, d'après l'hiftoire facrée d'Evhemere, fçavoir, que ce fut une femme de Chypre qui par fa conduite favorifa les commerces galans, & donna lieu à la fable de Venus.

(2) Chron. des anciens Royaumes corrigée.

(3) Hift. l. 2. c. 3.

Il n'eft pas poffible de rien conclure de raifonnable de ce que difent les Grecs au fujet de cette Déeffe, puifque toutes leurs narrations fe trouvent mêlées de Phyfique, de Morale & d'Hiftoire. Ils regardent Venus, tantôt comme une femme

(*a*) Ce Thoas, felon lui, étoit le même que Vulcain, ce que nous examinerons dans l'Hiftoire de ce Dieu.

débauchée, tantôt comme une Déesse : ils la considerent quelquefois comme une Planete, & quelquefois ils en parlent comme d'une passion. De-là ces expressions figurées d'Homere, d'Orphée, & des autres Poëtes, qui parlant du pouvoir de Venus, disent qu'elle a formé le monde, & que c'est elle qui soumet les hommes & les Dieux à son empire.

Il est constant que plusieurs personnes ont porté le nom de Venus, & sans nous arrêter aux différentes étymologies de ce nom, si nous nous en tenions à celle d'un habile homme (1), qui croit qu'il vient de *Vener*, qui en langue Celtique veut dire *belle*, nous pourrions croire qu'on l'a fait porter à la plûpart des belles femmes, sur tout lorsqu'elles se sont rendues fameuses par leurs galanteries, autant que par leur beauté : mais cette étymologie, non plus que celles qui font venir ce nom de *venire*, ou *convenire*, ne sçauroient se soutenir, puisqu'elles ne sont tirées que du nom Latin de cette Déesse, nom inconnu aux Grecs qui la nommoient *Aphrodite*.

(1) Dom Pezron Ant. de la langue des Celtes.

Pour dire ce que je pense sur cette Fable, je crois qu'il faut en chercher l'origine dans la Phenicie. En effet il n'y eut jamais d'autre Venus que la Venus céleste, c'est-à-dire, la Planete de ce nom, honorée parmi les Orientaux, comme nous l'avons dit dans le premier Volume ; & Astarté femme d'Adonis, dont le culte fut mêlé avec cette Planete, ou, ce qui revient au même, cette Venus Syrienne, la quatriéme dans Ciceron, si célebre dans l'Antiquité. Les Phéniciens en conduisant leurs Colonies dans les Isles de la mer Méditerranée & dans la Grece, y porterent le culte de cette Déesse. Ils s'arrêterent d'abord dans l'Isle de Chypre, la plus voisine des côtes de Syrie, & le culte de cette Déesse y fut géneralement reçû. De-là ils allerent à Cythere, Isle voisine du Continent de la Grece : ce fut-là que les Grecs commencerent à commercer avec eux, & à prendre connoissance de leur Religion ; & voilà pourquoi ils publierent que c'étoit près de cette isle que la Déesse avoit paru pour la premiere fois, parce que ce fut là qu'ils en entendirent parler. Une preuve bien convaincante, que le culte de Venus fut

établi dans cette Isle avant que de passer dans le Continent ; c'est que le Temple de Cythere passoit pour le plus ancien de tous ceux que Venus avoit dans la Grece, comme le remarque Pausanias (1).

(1) In Lac.

De Cythere le culte de cette Déesse passa dans la Grece ; & comme ceux qui l'y avoient porté étoient venus par mer, les Grecs qui cherchoient à mettre du merveilleux par tout, dirent qu'elle étoit sortie de la mer, & lui donnerent le nom d'*Aphrodite*, mot qui veut dire *écume* (*a*) : C'est-là sans doute le veritable dénouement de cette fiction, & il ne faut pas y chercher d'autre mystere.

Sur quoi il est bon de remarquer en passant, qu'Hesiode s'est trompé sur le chemin qu'il fait faire à cette Déesse, en la faisant aller de Cythere en Chypre, au lieu de dire, ce qui auroit été plus naturel, que c'étoit de cette Isle qu'elle étoit venue à Cythere, & de-là dans la Grece. Nous pourrions ajouter pour confirmer cette explication, que si les Grecs ont donné à Venus les deux sexes, c'est selon Selden (2), à cause de la fable de Dagon, ou d'Atergatis, que l'on confondit avec Venus, & qui parmi les Philistins & les Pheniciens étoit une Divinité qui participoit des deux sexes.

(2) De Diis Syriis Sint. 2. c. 3.

Mais peut-on, suivant cette idée, expliquer ce que les Poëtes Grecs ont publié de leur Venus ? Il n'est ni possible, ni nécessaire d'expliquer tout ce qu'ils ont dit, ni dans cette fable, ni dans les autres. L'on sçait que lorsqu'ils ont eu un sujet en main, ils l'ont embelli à leur fantaisie. Ils avoient oui dire qu'Astarté avoit aimé passionnément Adonis (*b*), ils ne manquerent pas d'appliquer cette circonstance à leur Venus. Ils pousserent leur pointe, & regarderent l'Amour comme le fils de cette Déesse, & lui donnerent pour filles les trois Graces. Enfin, ils formerent ce systême d'Amour, dont les idées ont servi dans la suite à embellir les Ouvrages de leurs

(*a*) Aristote donne une autre origine au mot *Aphrodite*, & Didyme croit qu'on la nomma ainsi à cause de sa molesse ; mais celle que je rapporte est la plus naturelle, & est la même selon Plutarque, que l'épithete de *Saligena*, qui fut donnée à cette Déesse, sortie de la mer, dont l'eau est salée.

(*b*) On ne dit rien ici de cette Fable expliquée au long dans l'histoire des Dieux de Phenicie, Tom. I. L. 7.

Confreres. Une fille sort de l'écume de la mer, & paroît sur une coquille ; elle s'arrête sur le mont Cythere, où les fleurs naissent sous ses pas ; les Heures chargées du soin de son éducation, la conduisent dans le Ciel, où tous les Dieux charmés de sa beauté, la demandent en mariage ; elle épouse Vulcain le plus difforme de tous ; elle se déshonore par ses galanteries avec Mars & Mercure, elle a de l'un Cupidon (*a*), & de l'autre le contre-Amour ; Bacchus est son écuyer ; enfin elle préside aux mariages & aux commerces de galanterie ; & pour cela on lui donne une Ceinture mystérieuse, nommée le Ceste de Venus, qui la rend non-seulemenr aimable, mais qui a le don de rallumer les feux d'une passion éteinte (1), &c. (1) Iliad.

On n'en demeura pas-là, on chargea l'histoire de la Déesse Venus de la plûpart des galanteries éclatantes. Quelque belle ayant été surprise dans un commerce d'amour, donna lieu à l'adultere de Mars & de Venus, & au stratagême de Vulcain ; & peut-être ne sera-t-on pas fâché de sçavoir l'origine de cette Fable. Palephate (2) dit que *Sol* fils de Vulcain Roi d'Egypte, voulant faire observer à la rigueur la Loi de son pere contre les Adulteres, & ayant été informé qu'une Dame de la Cour avoit commerce avec un Courtisan, entra la nuit dans sa maison, & l'ayant surprise avec son amant, la punit séverement ; ce qui lui attira la bienveillance du Peuple. C'est, ajoute cet Auteur, l'équivoque du nom de *Sol*, qui donna lieu à la Fable qu'Homere proposa aux Grecs d'une maniere envelopée, & à laquelle Ovide joint des réflexions peu propres à donner de l'horreur du crime. (2) *In Fragm*

Je donne pour ce qu'elle vaut l'explication de Palephate, qui a inventé souvent de nouvelles fables pour expliquer les anciennes. J'en dis de même de celle du Pere Hardouin, aussi spirituelle que singuliere. Ce sçavant Jesuite (3) est surpris qu'on ait fait le procès à Homere, qui employe cent vers dans le huitiéme Livre de son Odyssée, à faire chanter à Ulysse (3) Apol. d'Homere p. 200.

(*a*) C'est Cupidon II. car le premier, selon Hesiode, étoit fils du Chaos, ou de la Nuit, selon Aristophane ; ou du Dieu de l'abondance, ou de la Déesse de la pauvreté, si nous en croyons Platon.

cette fable, qui ne paroît nullement édifiante; mais, dit cet Auteur, c'est qu'on ne l'a pas entendue. Ce n'est point du tout, dit-il, l'histoire d'un adultere que chante ce Heros, c'est la guerre de Troye même. Mars & Venus, c'est-à-dire, l'esprit guerrier & la ville de Troye qui soutenoit les amours de Paris, résolurent de se joindre dans la maison de Vulcain, & de souiller sa couche; c'est-à-dire, de se servir des armes qu'on gardoit dans l'arcenal, mais qui eussent dû être employées à de meilleurs usages. Mars & Venus formerent tous deux secretement ce dessein; mais le Soleil les vit, & le dit à tous. Vulcain célebre par son art, fit des chaînes pour lier tellement Mars & Venus, l'esprit guerrier & la ville de Troye attachée aux amours de Paris, que lorsqu'ils se joindroient, ils ne pourroient se remuer: ce qui ne signifie autre chose, sinon que les Troyens, lorsqu'ils prirent les armes, qu'il ne leur convenoit pas de prendre pour un tel sujet, furent tellement resserrés dans leur ville, qu'ils ne purent plus faire aucune sortie. Vulcain alors se plaint que Venus n'est pas une honnête femme; ce qui veut dire que les Troyens avoient tort de prendre les armes pour un sujet si peu honnête. Mercure de son côté dit à Apollon qu'il se joindroit aussi volontiers à Venus: c'est le corps des Marchands Troyens, qui dit aux Soldats arbalêtriers qu'il fera les frais de cette guerre. Les Dieux en rirent; Neptune seul n'en rit pas; il pria Vulcain de délivrer Mars, & qu'il le dédommageroit. C'est la Flotte des Grecs qui agissoit fort sérieusement, & qui obligea enfin les Troyens de mettre bas les armes, après quoi Mars s'en alla en Thrace y faire la guerre; & Venus, ou l'amour des femmes, en Chypre. Voilà, continue cet Auteur, le vrai sens de cette Fable qu'on n'a pas entendue. Je puis bien ajouter qu'Ovide ne l'entendoit pas non plus, car assurément ce que dit Mercure à Apollon, a dans le Poëte un sens beaucoup moins sérieux que celui qu'y donne ce sçavant Jésuite.

Ce n'est pas là la seule galanterie qu'on ait mis sur le compte de Venus. Anchise, pour se mettre à couvert de la jalousie de sa femme, publia qu'il avoit eu Enée de cette Déesse;

ainsi des autres. Cependant quelque mauvaise idée qu'on eût de Venus, on ne laissoit pas de la regarder comme une des plus grandes Déesses ; & comme elle favorisoit les passions infames, on l'honora d'une maniere digne d'elle. Ses Temples, ouverts à la prostitution, apprirent au monde corrompu, que pour reconnoître dignement la Déesse d'Amour, il ne falloit avoir aucun égard aux regles de la pudeur : les filles se prostituoient publiquement dans ses Temples, & les femmes mariées n'y étoient pas plus chastes. Amathonte, Cythere, Paphos, Gnide, Idalie, & les autres lieux consacrés spécialement à cette Déesse, se distinguérent par les désordres les plus infames.

Au reste, comme il y avoit plusieurs Venus, son culte n'étoit pas par-tout le même. Dans quelques endroits on ne faisoit brûler que de l'encens sur ses autels ; ailleurs on lui offroit des pastilles où il entroit de la chair de moineau ; dans d'autres endroits on lui immoloit une chévre blanche. Les femmes avoient aussi accoutumé de consacrer leurs cheveux à la Déesse, sur quoi on peut consulter dans le premier Volume l'Histoire de Berenice, dont la chevelure qu'elle avoit vouée à Venus fut mise au rang des astres.

Parmi les Fleurs la Rose étoit consacrée particulierement à cette Déesse, parce que cette fleur avoit été teinte du sang d'Adonis, qu'une de ses épines avoit blessé ; ce qui avoit fait changer en rouge la couleur blanche qu'elle avoit avant cette avanture (1). Le Mirthe lui étoit aussi dedié, parce qu'il vient ordinairement sur le bord de l'eau, où cette Déesse avoit pris naissance. Les cygnes & les moineaux lui étoient specialement consacrés ; mais sur-tout les colombes, à cause de la fable qui dit que cette Déesse jouant un jour avec Cupidon, ce petit Dieu voulut parier de cueillir plus de fleurs qu'elle, & que là-dessus une Nymphe, nommée *Peristere*, ayant aidé la Déesse, elle gagna la gageure ; dont Cupidon fut si irrité, qu'il changea la Nymphe en colombe. Mais, pour le dire en passant, cette fable n'est fondée que sur une simple équivoque ; car en Grec le nom de la Nymphe veut dire une colombe (2) ; quoique Theodontius (3) prétende que Peristere

(1) V. Tom. I. l'histoire d'Adonis.

(2) *περιστερὰ*, *Colomba.*

(3) *Apud Bocc. Gen. Deor.*

étoit une femme coquette de Corinthe, qui ne passa pour avoir pris le parti de Venus, que parce qu'elle imita sa conduite.

Pour les noms de Venus, ils sont comme ceux des autres Divinités du Paganisme, tirés, ou des lieux où elle étoit honorée, ou des occasions particulieres qui avoient donné lieu à l'établissement de son culte. Expliquons les principaux. Ceux de Cytherée, de Paphienne, de Gnidienne, &c. lui furent donnés des villes de ces noms; celui d'Uranie, ou Celeste, parce qu'on croyoit qu'elle étoit tombée à Paphos un jour de sa fête, sous la forme d'une étoile. On lui donna le nom d'Aphrodite, parce qu'elle étoit sortie de la mer; celui de *Pandemos*, ou *populaire*, comme l'appelle Théocrite, lui étoit donné pour la distinguer de la Venus celeste: celui de *Verticordia*, parce qu'elle tournoit les cœurs du côté de l'amour, ou en détournoit.

Les Romains lui donnoient le nom de *Murtia*, à cause du myrthe qui lui étoit consacré (*a*). On l'appelloit *Astarté*, lorsqu'elle étoit confondue avec la Déesse de Syrie; *Anaïtis*, elle étoit adorée sous ce nom par les Perses & les Cappadociens, comme nous l'avons rapporté dans l'Histoire de leurs Dieux; *Amathusia*, de la ville d'Amathonte, dans l'Isle de Chypre; *Dione*, ou *Dionea*, du nom de sa mere. *Migonitis*, parce qu'elle présidoit aux mariages. *Callypiga*, à cause de sa beauté. *Philomedea*, pour faire allusion à son origine. *Speculatrix*, c'est le nom que donna Phedre au Temple qu'elle fit bâtir à cette Déesse, pour aller voir de-là Hippolyte faisant ses exercices dans les plaines de Trezene. *Anosia*, & *Androphonos*, comme qui diroit *impie* & *homicide*: & ce nom lui fut donné lorsque Laïs fut tuée à coups d'éguille dans un de ses Temples par la jeunesse Thessalienne. *Armata*, parce que les Lacédemoniens qui l'honoroient sous ce nom, la représentoient armée dans son Temple. Nous avons à ce sujet dans l'Anthologie une épigramme, qu'Ausone a tournée en vers Latins (*b*). *Barbata* & *Mascula*, parce que comme on croyoit

(*a*) *Ara vetus fuit Veneri myrthea quam nunc Murtiam vocant.* Pline, L. 15.

(*b*) *Armatam Venerem vidit Lacedæmone Pallas:*

qu'elle avoit les deux sexes, on la représentoit quelquefois avec de la barbe. Les Romains, au rapport de Macrobe, l'honoroient sous le nom de *Genitrix*, ou *la Mere*; les Grecs sous celui de *Colias*, d'un Promontoire de ce nom dans l'Attique (1). Suivant Pausanias, elle avoit un Temple dans la Grece, où elle étoit honorée sous le nom de *Praxis*; & sous celui d'*Hortensis*, lorsque sa statue étoit dans les jardins; sur quoi on peut consulter Lucien (2); sous celui d'*Elicopis*, c'est-à-dire, aux yeux noirs; de *Nicophore*, comme qui diroit portant la victoire: de *Byblia*, quand elle étoit confondue avec la Déesse de Syrie: de *Symmachia*, parce qu'on croyoit qu'elle étoit secourable aux guerriers: ce qui lui fit donner aussi par les Romains le nom de *Victrix*, ou *Victorieuse*; d'*Elephantine*, d'une ville de ce nom en Egypte: d'*Architis*, c'étoit sous ce nom, au rapport de Macrobe, que les Assyriens l'honoroient: d'*Erycina*, du mont Eryx dans la Sicile, où Enée lui bâtit un Temple lorsqu'il aborda dans cette Isle (*a*): d'*Argynnis*, du nom d'un jeune homme qui se noya dans le fleuve Cephise, & du Temple qu'Agamemnon fit bâtir à cette Déesse sous le nom de Venus Argynnis. Elle fut aussi appellée *Zerynthia*, à cause de l'antre nommé Zerinthion, où on célebroit les mysteres d'Hécate & des Corybantes

(1) Pausf. in Atticis.

(2) De Imag.

Les Egyptiens lui sacrifioient sous le nom de *Nephthe*, comme qui diroit, *la fin*, ou *la mort*, ou selon d'autres *la victoire*: & les Romains sous celui de *Libitine*, parce qu'elle présidoit aux sepulchres. Elle fut honorée par les Tarentins, Peuples d'Italie, sous celui de *Basilis*, d'où étoit venu le nom d'un Jeu, pratiqué par ceux qui faisoient entre eux un Roi pour commander aux autres, pendant sa Royauté imaginaire: par les Atheniens sous celui d'*Etaira*, ou d'*amie*, parce qu'elle présidoit aux unions des cœurs: sous celui de *Pelagia*, ou la *Marine*, parce qu'elle étoit sortie de la mer: sous

Nunc certemus, ait, judice vel Paride.
Cui Venus; Armatam tu me temeraria temnis,
Quæ, quo te vici tempore, nuda fui.

(*a*) . . . . . *Erycino in vertice sedem*
Fundabat Veneri Idaliæ, &c. Æneid. l. 5.

celui d'*Aurea*, dont se servent Homere & Virgile, en louant la beauté de ses pieds. Mais je n'ai pas dessein de parcourir toutes les épithetes que les Poëtes ont donné à cette Déesse.

De ce que nous venons de dire il est aisé de conclure qu'on la représentoit d'une infinité de manieres différentes ; ou tenant un globe celeste à la main, comme on le voit dans Maffei, pour marquer la Venus Uranie ou Celeste ; ou armée, ainsi qu'elle paroît sur quelques médailles de Gorleus & de Beger ; ou assise sur un Dauphin, tenant un pigeon sur son giron ; ou avec Adonis accompagné de ses chiens ; ou avec l'Amour & les trois Graces ; mais plus souvent encore sortant de la mer assise sur une coquille portée par deux Tritons (1) ; ou sur un char tiré par deux chevaux marins, ou par une chévre marine, ou plûtôt par un bouc ; puisque suivant Pausanias, sa statue faite par le fameux sculpteur Scopas, étoit sur cet animal, & alors elle est accompagnée de Néréides & d'Amours, montés sur des dauphins ; une seule de ces Néréides qui tient une guitarre à la main, est montée sur un Centaure marin : mais le plus souvent encore son char est tiré par des cygnes ou par des colombes, oiseaux qui lui étoient consacrés. Quelquefois elle paroît elle-même appuyée sur un Triton, ayant un bouclier à la main, sur lequel est représentée une tête. Montée quelquefois sur des chevaux marins, elle paroît parcourir les ondes de la mer, la tête couverte d'un voile que les vents enflent, & Cupidon nageant à ses côtés. Une rame aux pieds de la Déesse, semble désigner la Venus *Pelagia*, ou *marine*. Celle des figures où elle tient à la main la Corne d'abondance, marque les biens que produit le commerce de la mer.

(1) Admir. Rom. Antiq.

De toutes ces statues la plus belle est sans doute la Venus de Medicis : mais les plus singulieres sont, celles qui semblent être faites pour ce vers de Terence, *sine Cerere & Baccho friget Venus*, & celle de Maffei, où cette Déesse accompagnée de deux Cupidons, & couronnée d'épis de bled, tient un Thyrse environné de feuilles & de grapes de raisins ; & comme elle porte à la main trois fleches, elle semble nous apprendre qu'elle lance plus sûrement ses traits, quand Cerès

&

& Bacchus ſont de la partie. Les torches allumées que cette Déeſſe & Cupidon portent, dans un monument de Boiſſart, marquent les feux que l'une & l'autre Divinité allument dans les cœurs. Triomphante de ſes victoires, elle paroît dans une Image donnée par Beger, ſur un char tiré par deux lions. Elle tient un grand voile ſur la tête, & une fleche à ſa main gauche. Un Cupidon vole au-deſſus pour la couronner, des lauriers tombent ſur elle comme d'eux-mêmes, ſans que perſonne les pouſſe : un homme nud marche devant avec ſa lyre, qu'il touche pour faire honneur à la fête. Deux hommes à côté des lions, vont le flambeau ſur l'épaule pour eſcorter la troupe. Un Satyre marche après le char, joue de la flûte à pluſieurs tuyaux, & termine toute la bande.

Finiſſons par la deſcription de deux ſtatues de cette Déeſſe dont parle Pauſanias. Cet Auteur dit qu'il avoit vû dans l'Elide une belle ſtatue de Venus Uranie, ou Celeſte, dont les pieds étoient appuyés ſur le dos d'une tortue; & une autre de Venus Terreſtre, qui poſoit ſes pieds ſur un bouc ; mais il avoue ingénuement qu'il ne ſçait pas la ſignification de ces myſteres; & cet aveu eſt ſans doute plus raiſonnable que ce que diſent à cette occuſion quelques Mythologues, ſçavoir, qu'on a voulu nous apprendre par-là que Dieu, deſigné ſous le nom de Venus Uranie, étoit l'auteur de l'harmonie du monde, marquée par la Tortue, qui étoit le ſymbole de cette harmonie.

L'Amour, ou Cupidon.

Comme Venus étoit toujours accompagnée de l'Amour, ou de Cupidon ſon fils, & des Graces, il eſt bon d'expoſer ce que la Mythologie Grecque nous apprend ſur ces deux articles. On ſent bien qu'il ne faut pas regarder l'Amour comme un perſonnage réel, mais comme un être qui n'a d'autre origine que l'imagination des Poëtes : & à quel point n'ont-ils pas embelli ce ſujet dans leurs Ouvrages ? Que d'idées brillantes & badines ne leur a-t il pas fournies ? Ce n'eſt pas qu'ils ayent laiſſé manquer l'Amour de parents, car les Anciens n'étoient jamais en défaut en fait de Généalogies ;

& lorsqu'on vient à les examiner de près, il faut nécessairement convenir qu'ils ont admis plusieurs Amours, ou Cupidons. On peut en effet en compter jusqu'à treize. D'abord Ciceron en admet trois, le premier étoit fils de Mercure, & de la premiere Diane; le second, de Mercure & de la seconde Venus; & le troisiéme, qu'il appelle le Contre-Amour ou *Anteros*, de Mars & de la troisiéme Venus (*a*).

(1) Dans son Banquet.

Platon (1) croyoit qu'il y en avoit deux. Il établit pour principe, comme on l'a vû plus haut, que puisque Venus ne va jamais sans l'Amour, ou Cupidon, & qu'il y a deux Venus, il faut nécessairement reconnoître deux Cupidons.

Hesiode au commencement de sa Theogonie paroît n'en reconnoître qu'un, produit en même-temps que le Chaos & la Terre. Mais Tzetzès dans son Commentaire, expliquant les premiers vers de ce Poëte, en admet un second : *Trois choses*, dit-il, *ont été crées d'abord; le Chaos, la Terre, & le Cupidon céleste, qui est le Dieu: mais il y en a un plus recent, fils de Venus :* ce qui s'accorde avec ce que dit Pausanias (2), qu'à Elis dans le Temple de Neptune, on voyoit l'Amour ou Cupidon qui recevoit entre ses bras Venus naissante de la mer, sur la tête de laquelle *Pitho*, ou *Suada*, mettoit une couronne; ce qui fait un Cupidon plus ancien que Venus.

(2) In Eliac. L. 1.

Ce même Auteur remarque encore dans ses Béotiques, qu'Olen de Lycie, le plus ancien Poëte de la Grece qui ait fait des Hymnes, avoit dit dans celle qu'il avoit composée en l'honneur de Lucine, que cette Déesse étoit mere de Cupidon.

Sapho étoit trop galante pour avoir ignoré les parens de l'Amour; & c'est sans doute pour accorder la délicatesse des sentimens, avec les suites de cette passion, qu'elle a imaginé qu'il y avoit deux Amours, l'un fils du Ciel, & l'autre fils de la Terre.

Acusilaüs vouloit qu'il y en eût un autre, né de la Nuit & de l'Ether : Alcée prétendoit aussi en faire reconnoître un

(*a*) *Cupido primus Mercurio & Dianâ primâ natus dicitur : secundus Mercurio & Venere secundâ : tertius quidem est Anteros Marte & Venere tertiâ.* De Nat. Deor. lib. 3.

produit par la Discorde & le Zephire : selon Orphée, il y en avoit un fils de Saturne. Enfin si nous nous en rapportons à Platon, ce Dieu étoit fils de Porus, le Dieu des richesses, & de la Pauvreté. Dictime un des interlocuteurs du Dialogue intitulé *le Banquet*, dit que les Dieux donnant un grand festin, Porus qui y avoit un peu trop bû, s'étant endormi à la porte de la salle, Penie ou la Pauvreté, qui étoit venue là pour recueillir les restes du festin, s'étant approchée de lui, il en eut un enfant, qui étoit l'Amour.

Tels sont les differens Amours dont il est parlé dans les Anciens. Il est évident que toutes ces Généalogies n'ont d'autre fondement que l'imagination qui les inventa ; & qu'on pourroit aisément reduire ces Cupidons à un moindre nombre, puisque les Anciens dont on vient de parler, leur donnent souvent ou le même pere, ou la même mere. Mais sans nous arrêter à de frivoles discussions, on peut assûrer qu'il n'y eut jamais d'autre Amour que celui dont parlent Sanchoniathon & Hesiode; c'est à-dire, ce principe physique qui servoit à unir ensemble les parties divisées de la matiere qui formoit le Chaos. Et certainement dans l'Histoire de la véritable Venus, ou Astarté, on ne trouve rien de ce systême badin d'un Amour enfant & aveugle, qui porte des fleches dont il blesse les cœurs ; fruits de l'oisiveté des Poëtes Grecs. Il est vrai qu'Ovide dit que l'Amour blessa Venus, qui devint éperduement amoureuse d'Adonis, ce qui paroît ne convenir qu'à l'Astarté des Pheniciens ; mais ce n'est qu'une pure fiction de ce Poëte, qui a confondu la Venus de Phenicie avec celle de Grece.

Quoi qu'il en soit, voici à peu près les manieres differentes dont on representoit l'Amour, sur les monumens qui nous restent. On le peignoit, d'abord, comme un jeune enfant aveugle, ou les yeux couverts d'un bandeau, sautant, dansant, jouant, badinant, montant sur des arbres : on le peint dans l'air, sur terre, sur mer, & quelquefois dans le feu. Il va sur des animaux, conduit des chariots ; touche des Instrumens ; en un mot, on lui fait faire toutes sortes de personnages. Il n'est pas rare de le voir jouer avec sa mere Venus : quelquefois Venus tient son carquois élevé en l'air ; Cupidon

tâche de l'attraper en ſautant, & tient déja une fleche. Ailleurs elle le tient ſur ſon giron & entre ſes bras. Quelquefois il joue du cor aſſis devant ſa mere qui lui montre une fleche. Tantôt un pied en lair il paroît mediter quelque ruſe: ou poſé ſur une baſe, il tient entre ſes mains quelqu'inſtrument que le temps a effacé; ou ſonne de la trompette, le viſage tourné vers le ciel. Quelquefois il tient un oiſeau qui paroît un cygne, & qu'il embraſſe. On le voit auſſi jouant de la flûte de Pan; ou endormi ayant l'arc & le carquois à ſes pieds: quelquefois le caſque en tête, la pique ſur l'épaule, & le bouclier au bras, il marche d'un air triomphant, comme pour marquer que Mars déſarmé ſe livre à l'Amour.

Aſſis devant un Autel flamboyant, il joue de la flûte à pluſieurs tuyaux: eſt-ce pour marquer que les exercices de la Religion ne mettent pas à couvert de ſes inſultes? Il y a ſans doute là quelque allégorie, auſſi-bien que dans une autre repréſentation où à l'ombre d'un palmier il embraſſe un belier, qui regarde un Autel flamboyant. Se battant à la lutte contre un coq, il paroît ſubjuguer l'oiſeau le plus porté à l'Amour. Aſſis ſur un centaure, il nous apprend qu'il domine ſur tout ce qui reſpire, même ſur les monſtres. On trouve dans les Antiquaires une Venus aſſiſe qui joue de la harpe, & devant elle un Cupidon qui tient au bout de deux verges un maſque qui repréſente le Jeu, ou *Jocus*. Chacune de ces figures à ſon inſcription, *Venus*, *Cupido*; *Jocus*; Statue qui ſemble être faite ſur ces deux vers d'Horace:

Sive tu mavis Erycina, ridens
Quam Jocus circumvolat & Cupido.

Monté ſur un Dauphin, il annonce ſon empire ſur la mer, & ce qui prouve cette conjecture, c'eſt que Neptune paroît auprès de lui avec ſon Trident, comme pour rendre hommage à ſa puiſſance. Enfin autour du char de Pluton qui enleve Proſerpine, il déſigne que ſon empire s'étend auſſi juſque dans les Enfers.

Mais nous ne finirions pas ſi nous voulions ſuivre l'imagination

des Poëtes, des Peintres, & des Sculpteurs qui se sont donné un libre essor, au sujet d'un Dieu auquel on croyoit que le ciel, la terre, la mer, & l'empire des morts même étoient soumis.

On ne doit pas douter qu'après avoir honoré Venus, on n'ait aussi rendu un culte religieux à l'Amour son fils. En effet, leurs Temples, leurs Autels, étant les mêmes, les vœux, les prieres, & les sacrifices n'étoient pas differents. Cependant Platon qui fait si souvent parler Socrate de ce Dieu, introduit dans son Banquet, Phœdrus qui se plaint qu'aucun Poëte n'ait chanté des Hymnes & des Péans, en l'honneur d'une si grande Divinité : ce qui doit s'entendre seulement, à l'occasion des festins, pendant lesquels on avoit coutume d'en chanter en l'honneur de Bacchus & en l'honneur des autres Dieux. Car si la proposition étoit générale, on pourroit dire que Phœdrus s'est trompé, puisque les Poëtes n'ont point oublié l'Amour dans leurs Ouvrages : comme il s'est trompé certainement, lorsqu'il a avancé qu'on n'avoit point donné de parents à ce Dieu, quoiqu'il soit vrai, comme nous venons de le dire, qu'il n'en a pas manqué. Après tout, l'autorité seule de Pausanias décideroit la question, puisqu'il dit que ce Dieu étoit honoré à Thespis d'un culte particulier.

Anteros.

Anteros (*a*) ou le contre Amour, étoit fils de Venus & de Mars. Voici ce qu'on raconte sur sa naissance.

Venus, disent les Anciens, se plaignant à Themis de ce que l'Amour son fils demeuroit toujours enfant, cette Déesse lui répondit qu'il le seroit tant qu'elle n'en auroit point d'autre. Il n'en fallut pas davantage à une Déesse qui avoit tant de penchant à la galanterie : elle souffrit la passion que le Dieu Mars avoit pour elle, & Anteros fut le fruit de leur commerce. L'Amour pour cela n'en devint pas plus grand, lui & son frere demeurerent toujours enfans, & on les trouve

(*a*) Ce nom est composé de deux mots grecs, *Eros*, l'amour, & *Anti*, contra.

ainsi représentés avec des ailes & un carquois, des fleches, & un baudrier. On les voit sur un ancien bas relief jouants ensemble, & tâchant de s'arracher une branche de palmier que chacun tire de toute sa force; & ce qu'il y a de singulier sur le monument que Beger a inseré dans son Trésor de Brandebourg, est qu'il paroît être le même que celui dont parle Pausanias. Le même Auteur (1) fait mention d'une autre figure d'Anteros, où il tient deux cocqs sur son sein; qu'il tâche d'engager à le piquer sur la tête.

(1) In Attic.

Anteros partagea les honneurs divins avec sa mere & son frere, puisque Pausanias (2) parle d'un Autel que les Atheniens lui avoient élevé.

(2) Loc. cit.

Psyché.

QUOIQUE la fable de Psyché ne renferme aucun évenement historique, & qu'elle ressemble à nos Contes des Fées; cependant comme elle est liée à celle de Cupidon, ou de l'Amour, je ne sçaurois m'empêcher de la rapporter. De trois filles qu'avoient un Roi & une Reine, dit Apulée, la plus jeune étoit la plus belle, & la nature sembloit s'être surpassée en la formant. Le bruit de sa beauté s'étant repandu de tous côtés, on venoit en foule à la Cour de son pere, & dès qu'on la voyoit, de l'admiration on passoit à l'adoration. Venus jalouse de cette naissante beauté qui faisoit déserter Gnide, Paphos, & Cythere, ordonna à Cupidon de blesser Psyché d'une de ses fleches, & de la rendre amoureuse de quelque objet indigne de ses charmes. Cupidon au lieu d'exécuter les ordres de sa mere, en devint lui-même éperduement amoureux. Cependant ses sœurs moins belles qu'elle, furent mariées à des Souverains, pendant que personne n'osoit aspirer à sa conquête. L'Oracle d'Apollon consulté sur la destinée de cette jeune Beauté, répondit qu'elle ne devoit point esperer un époux mortel, mais un Dieu redoutable à tous les Dieux & à l'Enfer même; il ajoutoit qu'il falloit exposer cette jeune Princesse sur une haute montagne au bord d'un précipice, parée de funebres ornemens. On obéit à l'Oracle, & Psyché ne fut pas plûtôt dans le lieu que l'Oracle avoit

indiqué, qu'un Zephir l'en arracha & la porta au milieu d'un bois, où étoit un Palais ſuperbe brillant d'or & d'argent, & dont le pavé étoit de pierres précieuſes. Le Palais paroiſſoit inhabité, mais elle entendit des voix qui l'invitoient à y demeurer. Quoiqu'elle ne vît point les Nymphes qui la ſervoient, elle ne manquoit de rien. A des repas également ſuperbes & délicats, ſuccedoient des concerts & une muſique charmante; & les plaiſirs ſe ſuivoient ainſi les uns les autres. La nuit arrivée l'Epoux qui lui étoit deſtiné s'approcha d'elle, & la quitta avant le jour, de peur d'être apperçu; ce qui dura pluſieurs nuits de ſuite.

Cependant le Roi & la Reine inquiets du ſort de leur fille, envoyerent ſes ſœurs pour la chercher. L'Amour informé de cette démarche, défendit d'abord à Pſyché de voir ſes ſœurs, mais la trouvant triſte & rêveuſe, il lui permit enfin de leur parler, à condition qu'elle ne ſuivroit pas leur conſeil. Le même Zephir qui l'avoit conduite dans ce lieu enchanté, y amena ſes ſœurs. Pſyché après leur avoit dit qu'elle étoit la plus heureuſe du monde, & que ſon mari jeune & bien fait l'aimoit éperdûement, les renvoya chargées de preſens. Ces deux Princeſſes jalouſes du bonheur de leur ſœur, réſolurent de la perdre, & ayant découvert dans une ſeconde entrevûe, qu'elle ne voyoit pas ſon mari, elles lui rappellerent l'Oracle d'Apollon, qui avoit parlé confuſément de je ne ſçai quel monſtre, & lui dirent que ſon époux étoit un ſerpent qui enfin la feroit périr miſérablement. Pſyché effrayée d'un pareil diſcours, & ne pouvant pénetrer en effet la raiſon pour laquelle ſon mari vouloit demeurer inviſible, dit qu'elle étoit prête de ſuivre leur avis, ſi elles ſçavoient les moyens de la tirer de cet embarras; elles lui conſeillerent de tenir dans un lieu caché une lampe allumée avec un raſoir; & que quand le monſtre ſeroit endormi, de ſe ſervir de la lampe pour le voir, & du raſoir pour lui couper la tête. Pſyché ſuivit le conſeil de ſes ſœurs; & étant ſortie du lit, & ayant pris ſa lampe, au lieu d'un monſtre elle apperçut l'Amour endormi, qu'un tein vermeil, des ailes flottantes, & une chevelure blonde lui firent connoître. Saiſie d'étonnement, &

au désespoir d'avoir douté de son bonheur, elle résolut de se plonger dans le sein le fer dont elle avoit voulu égorger son mari; mais il lui tomba des mains, & la vûe d'un objet si charmant appaisa son courroux. Cependant tandis qu'elle considéroit l'arc de Cupidon, & son carquois, qui étoient au pied du lit, elle se blessa au doigt en éprouvant la pointe d'une de ses fléches: mais peu attentive à une blessure legere, elle continua à se repaître d'un si beau spectacle, quand une goute d'huile tombée de sa lampe sur l'épaule droite de Cupidon, le réveilla. Aussi-tôt il prend son vol: Psyché l'arrête par le pied, mais Cupidon l'emporte, & la laisse enfin tomber. Puis s'arrêtant sur un cyprès, lui reproche amerement le peu de confiance qu'elle avoit eu à ses conseils, & disparoît à ses yeux. Psyché desesperée se précipite dans un fleuve, mais l'onde qui respecte l'épouse de l'Amour, la rejette incontinent sur ses bords. Elle rencontre le Dieu Pan qui la console, & lui dit que le seul parti qu'elle eût à prendre, étoit d'appaiser l'Amour. Errante par le monde elle arrive chez une de ses sœurs, lui raconte son avanture, & lui dit que l'Amour pour se venger avec plus d'éclat de son indiscrétion, l'avoit menacée d'épouser une de ses sœurs. Enflée d'une vaine espérance, sa sœur s'échappe du Palais, se rend à la Roche qui conduisoit au Palais de l'Amour, & croyant que le Zephir la soutiendroit comme il avoit fait jusqu'alors, elle se laissa tomber, & périt misérablement. Psyché se vengea de même de son autre sœur, qui donna dans le même piege. Cependant Venus avertie que Cupidon souffroit de cruelles douleurs, se mit en devoir de chercher Psyché, pour lui faire porter la peine de sa témerité.

Psyché cherchoit toujours l'Amour, & étant arrivée près d'un Temple, elle fit une gerbe de quelques épis épars dans un champ, & l'offrit à Cerès, la priant de la prendre sous sa protection; mais la Déesse lui répondit que tout ce qu'elle pouvoit faire en sa faveur, étoit de ne la pas livrer à son ennemie. Junon qu'elle recontra dans un de ses Temples lui fit à peu près la même reponse. Psyché ne se désespere point: elle prend le parti d'aller chercher Venus, esperant de trouver l'Amour

l'Amour auprès d'elle, & de faire sa paix. Elle la rencontra en effet ; mais la fiere Déesse, sans paroître faire la moindre attention à elle, monta dans l'Olympe, & pria Jupiter d'envoyer Mercure pour chercher Psyché par toute la terre, & de la lui amener, n'ayant pas voulu elle-même l'arrêter lorsqu'elle l'avoit rencontrée, parce qu'elle avoit paru en suppliante devant elle. Pendant que Mercure cherche cette amante infortunée, elle rencontre la Coutume, l'une des suivantes de Venus, qui la traînant par les cheveux, la méne à Venus. La Déesse irritée lui arrache les cheveux, lui déchire sa robe, lui donne des coups sur la tête ; & ayant ensuite formé un gros monceau de grains, mêlé de froment, d'orge, de millet, de pavots, de pois-chiches, de lentilles & de féves, elle lui ordonne de séparer tous ces grains, & cela avant que la nuit arrivât, lui laissant pour compagnes deux de ses autres suivantes, la Tristesse & la Sollicitude. Psyché demeuroit interdite & immobile ; mais d'officieuses fourmis separerent les grains, & la tirerent d'embarras. Venus lui commanda ensuite de lui apporter un floccon d'une laine dorée de certains moutons qui paissoient au-delà d'une riviere, dans des lieux inaccessibles ; mais au lieu de songer à exécuter l'ordre de la Déesse, elle alloit se précipiter dans cette riviere, lorsqu'un roseau articula quelques sons qui lui apprirent le moyen d'avoir ce floccon qu'elle porta à la Déesse. Venus, qu'une si prompte obéissance n'appaisoit pas, lui ordonna encore de lui apporter une urne pleine d'une eau noire, qui couloit d'une fontaine gardée par des dragons. Une aigle prit l'urne, la remplit de cette eau, & la lui mit entre les mains pour la rendre à Venus. Un ordre encore plus difficile à exécuter, succeda à tant de travaux. Venus se plaint qu'elle a perdu une partie de ses attraits en pansant la playe de son fils, & ordonne à Psyché de descendre dans le Royaume de Pluton, pour demander à Proserpine une boëte où fussent quelques-uns de ses charmes. Alors Psyché croyant qu'il n'y avoit pas d'autre moyen de descendre chez les Morts qu'en mourant, alloit se précipiter du haut d'une Tour, lorsqu'une voix qui se fit entendre, lui apprit le chemin des Enfers, en lui disant d'aller

au Tenare, près de Lacédemone, & qu'il y avoit là un chemin qui y conduisoit; mais qu'elle devoit se munir de deux gâteaux, un à chaque main, & de deux pieces de monnoye, qu'elle tiendroit à la bouche: qu'elle trouveroit Caron qui la passeroit dans sa Barque, & qu'elle lui donneroit une des pieces de monnoye qu'il devoit prendre lui-même de sa bouche; & que lorsqu'elle rencontreroit ce grand chien qui garde la Cour de Proserpine, elle lui donneroit un des gâteaux. Qu'enfin elle rencontreroit Proserpine qui lui feroit un accueil favorable; qu'elle l'inviteroit à s'asseoir dans un grand festin qu'elle lui donneroit; mais qu'elle devoit refuser ses offres, s'asseoir à terre, & ne manger que du pain bis; qu'enfin la Déesse lui donneroit la boëte, & qu'elle devoit se donner bien de garde de l'ouvrir. Psyché suivit tous les avis que cette voix lui donna, & reçut de Proserpine ce que Venus demandoit.

Après qu'elle fut sortie des Enfers, elle eut la curiosité d'ouvrir la boëte, dans le dessein de prendre quelque chose pour elle de la beauté qu'elle renfermoit; mais elle n'y trouva qu'une vapeur infernale & soporifique, qui la saisit à l'instant, & la fit tomber endormie à terre. Elle ne s'en seroit jamais relevée, si Cupidon guéri de sa playe, ne fût sorti par la fenêtre du palais de sa mere pour aller chercher sa chere Psyché. Il la trouva endormie, l'éveilla de la pointe d'une fléche, remit la vapeur dans la boëte, & lui dit de la porter à sa mere. Cupidon s'envola au Ciel, & se présenta à Jupiter qui fit assembler les Dieux, & ordonna qu'il garderoit sa Psyché, & que Venus ne s'opposeroit plus à son mariage avec elle. Il commanda en même temps à Mercure d'enlever Psyché dans le Ciel. Psyché reçue en la compagnie des Dieux, but de l'ambrosie, & devint immortelle. On prépara le festin nuptial, chaque Dieu y joua son rolle, Venus même y dansa. Les nôces furent ainsi célebrées, & Psyché accoucha peu de temps après d'une fille qu'on appella la Volupté.

Cette Fable, comme on voit, est entierement allegorique, & marque les maux que la Cupidité, figurée par l'A-

mour, cause à l'ame sous le symbole de Psyché. Il seroit inutile de tenter d'en expliquer toutes les circonstances qui ne sont que le fruit de l'imagination de ceux qui l'inventerent. Il suffit de dire que les Anciens représentoient Psyché avec des ailes de papillon, comme on la voit sur quelques monumens, & sur des pierres gravées, & que le papillon & l'ame dans la Langue Grecque s'appelloient *Psyché* : mais étoit-il necessaire de remplir cette fiction de tant de circonstances pueriles, pour une moralité aussi triviale?

Les Graces.

PARMI le grand nombre de Divinités inventées par les Anciens, il n'y en avoit point de plus agréables que les Graces, puisque c'étoit d'elles que les autres empruntoient leurs charmes, sources de tout ce qu'il y a d'agréable & de riant dans la nature. Elles donnoient aux lieux, aux personnes, aux Ouvrages, & à chaque chose en son genre, ce dernier agrément qui embellit toutes les autres perfections, & qui en est comme la fleur. Enfin on ne pouvoit tenir que d'elles, ce don sans lequel tous les autres sont inutiles; je veux dire le don de plaire. Aussi entre toutes les Déesses, il n'y en avoit point qui eussent un plus grand nombre d'adorateurs. Tous les états, toutes les professions, tous les âges leur adressoient des vœux, & leur presentoient de l'encens. Chaque Science & chaque Art avoit en particulier sa Divinité tutélaire; mais tous les Arts & toutes les Sciences reconnoissoient l'empire des Graces.

Comme M. l'Abbé Massieu a laissé dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres (1) une Dissertation, dans laquelle ce sçavant & ingénieux Académicien laisse peu de choses à désirer sur l'article de ces Divinités, je ne sçaurois mieux faire que de le prendre pour guide. Je rechercherai donc comme lui, mais en peu de mots, l'origine des Graces & leur nombre, les différens noms qu'on leur a donnés, leurs attributs, le culte qu'on leur rendoit, & enfin quels étoient les biens dont on les croyoit les dispensatrices.

(1) Tom. V. p. 2.

Quelques Anciens ont crû qu'elles furent le fruit d'un mariage legitime, & qu'elles nâquirent de Jupiter & de Junon; mais Hesiode assure qu'elles étoient filles de ce Dieu & de la belle Eurynome, fille de l'Ocean, qu'Onomacrite nomme Eunomie, & Lactance, ancien Commentateur de Stace, Harmione. Suivant Antimaque Poëte très-ancien, sa mere s'appelloit Eglé, & selon d'autres Eurymeduse, ou Antinome. Enfin l'opinion la plus generalement reçûe est qu'elles doivent le jour à Bacchus & à Venus.

Les Anciens n'étoient pas plus d'accord sur le nom & le nombre des Graces, que sur leur origine. Les Lacedemoniens n'en reconnoissoient que deux, qu'ils honoroient sous le nom de *Clito* & de *Phaenné*. Les Atheniens n'en admettoient pas davantage, mais ils les appelloient *Auxo* & *Hegemone*. Hesiode, & après lui Pindare, Onomacrite, & la plûpart des autres Poëtes, fixent le nombre des Graces à trois, & les nomment *Eglé*, *Thalie* & *Euphrosyne*. Ce qu'il y a d'embarrassant, c'est que Thalie passe ordinairement pour une des Muses : mais quel inconvénient y a-t-il qu'une Muse & une Grace ayent porté le même nom ? Homere change le nom d'une des Graces, & l'appelle *Pasithée* (1), en quoi il est suivi par Stace (2).

(1) Iliad. l. 14.
(2) Thebaid. l. 2.

Malgré l'autorité d'Hesiode & d'Homere, il y avoit plusieurs endroits dans la Grece, où l'on reconnoissoit quatre Déesses de ce nom, & on les confondoit alors avec les Heures; ou plutôt avec les quatres Saisons de l'année : c'est pour cela qu'on les représentoit couronnées, l'une de fleurs, l'autre d'épics, la troisiéme de pampres & de raisins, & la quatriéme d'une branche d'olivier, ou de quelqu'un de ces arbres qui conservent leur verdure jusques dans l'hyver. C'étoit pour la même raison encore qu'on voyoit quelquefois Apollon soutenant de la main droite de petites figures des quatre Graces. Voilà ce que l'Antiquité a de plus assuré sur leur nombre. Car pour l'expression d'Aristenet, qui dit que les Graces voloient par centaine autour de Cydippe: & celle de l'Auteur du Poëme sur les amours de Hero & de Leandre, qui assure que lorsqu'Hero daignoit soûrire, on en

découvroit plus de cent dans ses yeux seuls ; & enfin celle de Nonnus, qui dans le Poëme qu'il a fait en l'honneur de Bacchus, dit qu'il n'y en avoit pas moins de trois cens à sa suite ; ce sont de ces expressions hyperboliques qui n'imposent à personne. Il n'en est pas de même de ce que dit Pausanias (1), que quelques Auteurs mettent la Déesse de la Persuasion au nombre des Graces, voulant nous insinuer par-là, que le grand secret de persuader, c'est de plaire.

(1) In Beot.

Au commencement on ne représentoit ces Déesses, que par de simples pierres qui n'étoient point taillées ; & telles étoient, comme nous l'avons deja remarqué ailleurs, les anciennes statues. Mais on les représenta bien-tôt sous des figures humaines, habillées de gaze dans les premiers temps, & toutes nues dans la suite. Pausanias avoue (2) qu'il ne sçauroit marquer l'époque où l'on cessa de leur donner des habits. On les représentoit ainsi, pour faire entendre que rien n'est plus aimable que la simple nature ; & avec de simples gazes pour nous apprendre que si quelquefois on appelle l'art au secours de la nature, on ne doit employer les ornemens étrangers que sobrement & avec retenue. On les peignoit jeunes, parce qu'on a toujours regardé les agrémens comme le partage de la jeunesse. Communément on croyoit qu'elles étoient filles & vierges, cependant Homere en marie une au Dieu du Sommeil, & l'autre à Vulcain. On représentoit encore les Graces dans l'attitude de personnes qui dansent ; ce qui fait dire à Horace (3), *Alterno terram quatiunt pede* : on ajoutoit qu'elles se tenoient par la main sans se quitter, *segnesque nodum solvere Gratiæ* (4).

(2) Loc. cit.

(3) Liv. 1. Od. 4.

(4) Hor. l. 3. Od. 21.

Pausanias (5) dit qu'on voyoit à Elis les statues des trois Graces, où elles étoient représentées de telle sorte que l'une tenoit à la main une rose, l'autre un dé à jouer, & la troisiéme une branche de myrthe ; symboles dont cet Auteur donne lui-même l'explication. C'est que le myrthe & la rose, dit-il, sont particulierement consacrés à Venus & aux Graces ; & quant au dé, il est une marque du penchant que la jeunesse (âge que les Graces aiment par préference) a pour les jeux & pour les ris. Mais que dirons-nous d'une coutume

(5) In Eliac. l. 2.

que les Anciens avoient de repréſenter les Graces au milieu des plus laids Satyres ? Juſques-là qu'aſſez ſouvent même les ſtatues des Satyres étoient creuſes, de maniere qu'on pouvoit les ouvrir & les fermer; & quand on les ouvroit, on découvroit au-dedans de petites figures de Graces. Que pouvoit ſignifier un aſſemblage ſi bizarre ? Auroit-on voulu nous indiquer par-là, qu'il ne faut pas juger des hommes ſur l'apparence; que les défauts de la figure peuvent ſe reparer par les agrémens de l'eſprit; & qu'aſſez ſouvent un extérieur diſgracié cache de grandes qualités interieures ?

On peut aiſément juger que des Divinités ſi aimables ne manquerent ni d'Autels ni de Temples. On croit que ce fut Etheocle Roi d'Orchomene dans la Beotie, qui leur en éleva le premier, & qui regla les céremonies de leur culte; ce qui a fait dire à quelques Anciens qu'il étoit leur pere. Cependant les Lacedemoniens en attribuoient la gloire à Lacedemon leur quatriéme Roi, prétendant que le Temple qu'il leur avoit bâti ſur les bords du fleuve Tiaſe, étoit le plus ancien de la Grece. Suivant Pauſanias elles en avoient encore à Elis, à Delphes, à Perges, à Perinthe, à Byzance, & en pluſieurs autres endroits de la Grece & de la Thrace. Ordinairement les Temples conſacrés à l'Amour, l'étoient auſſi aux Graces. On avoit encore accoutumé de leur donner place dans ceux de Mercure, pour nous apprendre que le Dieu même de l'Eloquence avoit beſoin de leur ſecours. Mais ſur-tout, les Muſes & les Graces n'avoient d'ordinaire qu'un même Temple, & on apperçoit aiſément l'union intime qui devoit être entre ces deux ſortes de Divinités: auſſi Pindare invoque les Graces preſque auſſi ſouvent que les Muſes.

Quoiqu'on célebrât des Fêtes en leur honneur pendant tout le cours de l'année, cependant le Printemps leur étoit principalement conſacré, comme à Venus leur mere. Mais ce n'étoit pas ſeulement en certains temps que les Anciens ſignaloient leur devotion à ces Déeſſes, il n'y avoit guéres de jour qui ne fût marqué par quelque hommage qu'ils leur rendoient. On faiſoit peu de repas ſans invoquer les Muſes & les Graces: avec cette différence, que pour ſe concilier

la faveur des Muses on bûvoit neuf coups, au lieu que ceux qui vouloient s'attirer celle des Graces, n'en bûvoient que trois.

Toute la Grece étoit remplie de monumens consacrés à ces Déesses. On voyoit dans la plûpart des villes leurs figures, faites par les plus grands maîtres. Il y avoit à Pergame un tableau de ces Déesses, peint par Pythagore de Paros (1). Un autre à Smirne, qui étoit de la main d'Apelle. Socrate avoit fait leurs statues en marbre, Bupale les fit en or. Pausanias parle de plusieurs autres statues de ces Déesses, également recommandables par la richesse de la matiere & par la beauté du travail. Demosthéne rapporte dans sa harangue pour la Couronne que les Athéniens ayant secouru les Habitans de la Chersonese dans un besoin pressant, ceux-ci pour éterniser le souvenir d'un tel bienfait, éleverent un Autel avec cette Inscription, *Autel consacré à celle des Graces qui préside à la reconnoissance.* Et pour finir par des monumens d'une autre espece, il y avoit un grand nombre de Medailles où les Graces étoient représentées ; plusieurs sont venues jusqu'à nous. Telle est une Medaille Grecque d'Antonin Pie, frappée par les Perinthiens ; une de Septime Severe, par les habitans de Perge dans la Pamphilie ; une autre d'Alexandre Severe, par la Colonie Flavienne dans la Thrace ; & enfin une de Valerien, pere de Galien, par les Byzantins.

(1) Pauf. in Beot.

Enfin, quant aux bienfaits qu'on attendoit de ces Déesses, on croyoit qu'elles dispensoient aux hommes, non seulement la bonne grace, la gayeté, l'égalité de l'humeur, mais encore la liberalité, l'éloquence & la sagesse, ainsi que le dit Pindare ; mais la plus belle de toutes les prérogatives des Graces, c'est qu'elles présidoient aux bienfaits & à la reconnoissance ; jusques-là que dans presque toutes les langues on se sert de leurs noms, pour exprimer, & la reconnoissance & les bienfaits.

Finissons par les allégories qu'on a trouvées dans le nom de ces Déesses & dans leurs attributs. D'abord on les appelloit, dit-on, *Charites*, nom dérivé du mot Grec qui veut dire *joye*, pour marquer que nous devons également nous

faire un plaisir, & de rendre de bons offices, & de reconnoître ceux qu'on nous rend. Elles étoient jeunes, pour nous apprendre que la memoire d'un bienfait ne doit jamais vieillir : vives & legeres, pour faire connoître qu'il faut obliger promptement, & qu'un bienfait ne doit point se faire attendre. Aussi les Grecs avoient-ils coutume de dire, qu'une grace qui vient lentement, cesse d'être grace. On disoit qu'elles étoient vierges, pour nous donner à entendre, premierement, qu'en faisant du bien, on doit avoir des vûes pures; faute de quoi on corrompt le bienfait : & en second lieu, que l'inclination bienfaisante doit être accompagnée de prudence & de retenue. C'est pour cette seconde raison que Socrate voyant un homme qui prodiguoit ses bienfaits sans distinction & à tout venant : *Que les Dieux te confondent*, s'écria-t-il, *les Graces sont vierges, & tu en fais des courtisanes.* Elles se tenoient par la main, ce qui signifioit que nous devons par des bienfaits réciproques serrer les nœuds qui nous attachent les uns aux autres. Enfin elles dansoient en rond, pour nous apprendre qu'il doit y avoir entre les hommes une circulation de bienfaits; & de plus, que par le moyen de la reconnoissance, le bienfait doit naturellement retourner au lieu d'où il est parti.

CHAPITRE XII.

Histoire de Vulcain.

IL est juste de joindre l'Histoire de Vulcain à celle de Venus & des Graces, puisque suivant les Anciens, il avoit épousé ou la mere d'Amour elle-même, ou suivant Homere, une de ces trois Déesses. Si nous en croyons Ciceron (1), il y a eu plusieurs Vulcains; le premier étoit fils du Ciel, le second du Nil; les Egyptiens qui le reconnoissoient pour leur protecteur, l'appelloient *Opas*; le troisiéme étoit fils de Jupiter & de Junon, ou de Junon seule, suivant Hesiode, suivi

(1) Liv. 3. de Nat. Deor.

ſuivi par les autres Poëtes. Le quatriéme étoit fils de Menalius ; c'eſt celui qui habitoit les Iſles Vulcanies. On peut même trouver un Vulcain plus ancien que tous ceux-là. C'eſt le Tubalcain de l'Ecriture ſainte, qui s'étant appliqué à forger le fer, comme Moyſe nous l'apprend, eſt devenu le modele & l'original de tous les autres.

Les Mythologues donnent pluſieurs étymologies du nom de Vulcain. Phurnutus le fait venir de ἀπὸ τοῦ ἧφθαι, comme qui diroit *brûlant*. Platon dans ſon Socrate, dit qu'il vient de φάεος ἵστωρ, *celui qui préſide à la lumiere*. Servius prétend qu'il a été appellé *Vulcanus* quaſi *Volitanus*, pour marquer que les étincelles du feu volent en l'air quand on forge le fer. Mais quel fond peut-on faire ſur une étymologie tirée d'un nom que les Latins avoient donné à ce Dieu, & qui n'étoit pas connue des Egyptiens qui avoient porté dans la Grece le culte de ce Dieu ? Celle de Phurnutus eſt ſans doute plus raiſonnable, puiſque les Grecs nommoient ce Dieu *Ephæſtos*. Mais ſans nous arrêter plus long-temps à ces étymologies, diſons que les Grecs regardoient Vulcain comme le Dieu des Forgerons, & comme Forgeron lui-même ; & c'eſt l'idée qu'en donne Diodore de Sicile, lorſqu'il dit (1) « que Vulcain eſt le premier Auteur des Ouvrages de (1) Liv. 5.
» fer, d'airain, d'or, & d'argent, en un mot de toutes les matieres fuſibles. Il enſeigna auſſi tous les uſages que les Ouvriers & les autres hommes peuvent faire du feu : c'eſt pour cela que tous ceux qui travaillent en métaux, ou plutôt les hommes en général donnent au feu le nom de Vulcain, & offrent à ce Dieu des ſacrifices en reconnoiſſance d'un préſent ſi avantageux ».

Il y a beaucoup d'apparence que le ſecond Vulcain étoit un ancien Roi d'Egypte, ainſi que nous le prouverons à la fin de l'Hiſtoire de ce Dieu ; ou plutôt, c'étoit la plus ancienne Divinité des Egyptiens, puiſqu'on le trouve dans Herodote, dans Syncelle, & dans d'autres Auteurs encore, à la tête des Divinités de ce Peuple, ſans qu'on ſçache au juſte ce que c'étoit que ce Dieu, à moins qu'on ne remonte à Tubalcain, ou à quelqu'un des Rois de ces pays-là, qui ſe

rendit illustre dans l'art de forger le fer.

Pour le troisiéme Vulcain dont les Grecs ont chargé l'histoire de celle de tous les autres, on peut croire que c'étoit un Prince Titan, fils de Jupiter, ou du moins un de ses parens, qui ayant été disgracié, fut obligé de se retirer dans l'Isle de Lemnos, où il établit des forges. M. Newton qui le confond avec Thoas, Roi de Lemnos, explique la fable de sa chute du ciel, avec beaucoup d'esprit. Thoas, dit-il (1), épousa Colicopis, cette même Venus qu'on croyoit mere d'Enée, & fille d'Othréus Roi de Phrygie. On donna à Thoas le nom de Cinyras à cause de son habileté à jouer de la lyre, ce qui fit publier qu'il avoit été aimé d'Apollon ou d'Orus. Bacchus devenu amoureux de la femme de Thoas, fut surpris dans un commerce de galanterie avec elle, mais il sçut appaiser le mari en lui faisant boire du vin, & racommoda l'affaire en le faisant Roi de Byblos & de Chypre; après quoi il passa l'Hellespont avec son Armée, & conquit la Thrace. C'est à tous ces événemens, ajoute l'Auteur que je viens de citer, que les Poëtes font allusion, en feignant que Vulcain tomba du ciel dans l'Isle de Lemnos, & que Bacchus après avoir calmé sa colere en lui faisant boire du vin, le fit rappeller dans le ciel. Il tomba du ciel des Dieux de Crete, quand il alla de Crete à Lemnos pour forger les metaux; il fut retabli dans le ciel, quand Bacchus le fit Roi de Chypre & de Byblos; car les Cours des Princes de ce temps-là, à l'exemple de celle de Jupiter, étoient regardées comme le ciel. Thoas regna jusqu'à une grande vieillesse, vêcut jusqu'au temps de la guerre de Troye, & devint prodigieusement (*a*) riche.

(1) Chronol. des Empires pag. 240.

C'est ainsi que les Grecs avoient travesti par d'ingénieuses fictions une histoire, qui d'elle-même étoit fort simple & fort naturelle; & pour trouver quelque prétexte à l'éloignement, où, si l'on veut, à l'exil de Vulcain, ils publierent que Jupiter qui le trouva fort laid, ou plutôt qui étoit jaloux que Junon l'eût mis au monde sans sa participation, l'avoit fait culbuter

(*a*) M. Nevvton cite pour garants, Clem. d'Alex. *Admon. ad Gent.* Apollodor. Pindare, *Pyth. Od.* 2. Hesych. *in* Κινύρας. Steph. *in* Ἀμαθοῦς.

du ciel en terre d'un coup de pied, & qu'il se seroit tué immanquablement, sans le secours des habitans de Lemnos qui le reçurent entre leurs bras ; que cependant il lui en coûta une jambe dont il demeura boiteux : ou suivant une autre tradition adoptée par Pausanias (1), mais aussi frivole que la premiere, ce fut Junon qui le chassa de l'Olympe. Cet Auteur ajoute que Vulcain n'ayant pas oublié cette injure, fit une chaise d'or avec un ressort caché, & l'envoya dans le ciel. Junon qui ne se méfioit pas du present de son fils, voulut s'y asseoir, & y fut prise comme dans un trebuchet : & il fallut que Bacchus enyvrât Vulcain pour l'obliger à venir délivrer Junon, qui avoit préparé à rire à tous les Dieux par cette avanture : mais comme ces fictions, que chaque Poëte avoit droit d'inventer, ne se soutiennent pas, Homere dit que ce Dieu s'attira la colere de Jupiter, pour avoir dégagé Junon, qu'il avoit suspendue en l'air avec une chaîne, à cause qu'elle avoit excité une tempête, pour faire périr Hercule.

(1) In Attic. c. 20.

Comme l'Isle de Lemnos est fort sujette aux tremblemens de terre & aux volcans, ainsi que le prouve le sçavant Bochart (2) après Eustathe & quelques autres, on dit que Vulcain étoit tombé dans cette Isle, où il établit sa demeure & ses forges : ou bien, selon d'autres, parce que c'est dans cette Isle que fut inventé l'art de faire des armes. On disoit pour donner cours à cette fable, qu'on entendoit de fort loin les coups de marteau des Cyclopes ses forgerons, parce que véritablement on entendoit le bruit du feu qui faisoit des efforts pour sortir. On établit aussi les forges de ce Dieu dans le mont Etna pour la même raison ; & dans les Isles Vulcanies, dont Liparos est la principale, & qu'on a depuis nommées Eolies, du nom d'Eole leur Roi : en un mot, dans tous les lieux où l'on voyoit quelque volcan. Comme les Grecs, lorsque quelqu'un s'étoit rendu fameux par ses ouvrages, , se plaisoient à charger son histoire de tout le merveilleux qu'ils croyoient propre à l'embellir ; les Poëtes mirent sur le compte de leur Vulcain tous les Ouvrages qui passoient pour des chefs-d'œuvres dans le pays fabuleux, tels que le Palais du Soleil (3), les armes d'Achille (4), celle d'Enée (5), le collier d'Hermione,

(2) Chan. l. 2. c. 12.

(3) Ovid. Met. l. 2.

(4) Homer. Il.

(5) Virg. En. l. 6.

la couronne d'Aridane, le fameux chien d'airain que Jupiter donna à Europe, & que celle-ci donna à Procris, Pandore, cette femme qui a causé tous les maux qui sont sur la terre. Enfin ces Cymbales d'airain dont il fit present à Minerve qui les donna à Hercule, & au bruit desquelles ce Heros fit sortir d'un bois les oiseaux nommés Stymphalides, qu'il tua ensuite à coups de fleches, comme nous le dirons dans son histoire.

Quoique nous n'ayons rien de bien certain sur les enfans de Vulcain, nous sçavons cependant qu'on regarda comme tels, Brotheus & Erichthonius, ainsi que ceux qui se distinguerent dans l'art de forger le fer & les métaux, comme Olenus, Albion & quelques autres. On lui donna aussi plusieurs noms. Il étoit appellé *Lemnius*, parce que c'est à Lemnos qu'il tomba lorsqu'il fut chassé du ciel : *Junonigena*, parce qu'il étoit fils de Junon. *Mulciber*, ou *Mulcifer*, parce qu'il avoit enseigné l'art d'amollir le fer par le feu des Forges. *Æthneus*, à cause que ses forges étoient sous le mont Etna : *Amphiguneis*, parce qu'il étoit boiteux des deux pieds, selon Hesiode, qui lui donne cette épithete, & *Kullopodion*, par ceux qui croyoient qu'il ne boitoit que d'un côté; c'est la même épithete que celle de *Tardipes*, que Catulle lui donne.

Parmi les Peuples anciens les Egyptiens sont ceux qui ont le plus honoré ce Dieu : il avoit à Memphis ce Temple superbe, & cette statue colossale, haute de soixante & quinze pieds, dont nous avons fait la description dans le premier Volume; quoique sa statue qui étoit dans le Temple répondît si peu à ce colosse qui étoit au dehors, qu'elle attira le mépris de Cambyse, qui la fit jetter au feu. Ses Prêtres étoient en si grande considération parmi les Egyptiens, qu'un d'eux nommé Sethos, monta sur le Trône. Ce Dieu étoit aussi fort honoré par les Romains. Tatius, au rapport de Denys d'Halicarnasse (1), lui fit bâtir un Temple, & Romulus lui consacra des Quadriges d'airain, suivant le même Auteur. On avoit coutume dans ses sacrifices de faire consumer par le feu toute la victime, ne reservant rien pour le festin sacré, en sorte que c'étoient de veritables holocaustes; ainsi le vieux Tarquin après la défaite des Sabins, fit brûler en l'honneur

(1) Liv. 2.

de ce Dieu leurs armes & leurs dépouilles.

Parmi les animaux le Lion, qui dans ses rugissemens semble jetter du feu par la gueule, lui étoit consacré, & les chiens étoient destinés à la garde de ses Temples. Il en avoit plusieurs à Rome, mais le plus ancien, bâti par Romulus, étoit hors de l'enceinte de la ville, les Augures ayant crû que le Dieu du Feu ne devoit pas être dans la Ville même. Mais la plus grande marque de respect que les Romains avoient pour ce Dieu, étoit, selon Denys d'Halicarnasse, que les Assemblées se tenoient dans ses Temples, où l'on traitoit les affaires les plus graves de la République : les Romains ne croyant pas pouvoir invoquer rien de plus sacré, pour assurer les décisions & les Traités qui s'y faisoient, que le Feu vengeur dont ce Dieu étoit le symbole.

Comme on croyoit que Vulcain avoit enseigné tous les usages que les Ouvriers & les autres hommes peuvent faire du feu, tous ceux qui travailloient en métaux, ou pour parler plus juste, tous les hommes en general offroient à ce Dieu des sacrifices, en reconnoissance d'un présent si avantageux; ainsi que nous l'apprend Diodore de Sicile (1). (1) Lib. 5.

On avoit aussi établi des Fêtes en son honneur, dont la principale étoit celle pendant laquelle on couroit avec des torches allumées, qu'il falloit porter sans les éteindre jusqu'au but qu'on avoit marqué, sous peine d'infamie : celui qui en dévançoit un autre, avoit, selon Pline (2), son flambeau pour récompense. (2) Liv. 18.

Les monumens anciens représentent ce Dieu d'une maniere assez uniforme ; & il y paroît toujours avec de la barbe, la chevelure un peu negligée, à demi-couvert d'un habit qui ne lui descend qu'au-dessus du genou, portant un bonnet rond & pointu, tenant de la main droite un marteau, & de la gauche des tenailles. Comme on s'est toujours efforcé de trouver des raisons mystiques dans ces sortes de représentations, Eusebe (3) dit que le nom d'*Ephæstos* marque la force du feu, & que le bonnet qu'on lui donnoit, & qui étoit bleu, désignoit le circuit du Ciel, où le feu tient lieu de la partie la plus subtile. (3) Prepar. Evang. l. 3.

Quoique tous les Mythologues disent unanimement que Vulcain étoit boiteux, aucune des images de celles qui nous restent, ne le représente avec cette défectuosité: cependant Ciceron, dans son premier Livre de la Nature des Dieux, parle ainsi d'une de ses statues: « Nous admirons ce Vulcain » d'Athenes, fait par Alcamene; il est debout & vétu, & pa» roît boiteux, mais sans aucune difformité ». La plûpart des Medailles de l'Isle de Lemnos représentoient ce Dieu avec la legende, *Deo Volcano*.

De tout ce que je viens de dire on peut conclure qu'il y a eu trois Vulcains; le premier & le plus ancien, est le Tubalcain dont parle Moyse, qui le met dans la dixiéme génération du côté de Caïn, & qui fut veritablement le premier qui inventa l'art de forger le fer. Sanchoniathon qui le met dans la septiéme géneration, dit qu'avec cet art il inventa aussi l'appât, la ligne & la nacelle, & qu'après sa mort il fut honoré comme un Dieu, sous le nom de *Diamithios*. Il est vrai que cet ancien Auteur le nomme aussi *Chrysaor*, & qu'on n'est pas peu embarrassé à trouver dans ce Chrysaor *Ephæstos*, ou Vulcain, les Grecs faisant naître Chrysaor du sang de Méduse, comme nous le dirons dans l'histoire de cette Gorgone; mais M. Fourmont l'aîné croit avoir trouvé la veritable origine de ce nom dans un mot Phenicien (1), qui veut dire *celui qui travaille au feu*, ou *dans le feu*.

(1) *Choreschanor.*

Le second Vulcain étoit un ancien Dieu ou Roi d'Egypte; le troisiéme enfin, quelqu'un des Titans, qui par quelque mécontentement se retira dans l'Isle de Lemnos.



CHAPITRE XIII.

Histoire de Mercure.

De tous les Dieux du Paganisme il n'en est aucun qui ait eu tant d'emploi & tant d'occupation que Mercure. Les Grecs le nommoient *Hermes*, & ce nom signifioit *Interprete*, ou selon Proclus, *Messager*. Son nom Latin venoit, si nous en croyons Festus, des Marchands, ou plutôt des marchandises, *Mercurius à mercibus*. Interprete & ministre fidéle des autres Dieux, & en particulier de Jupiter son pere, il les servoit avec un zele infatigable, même dans des emplois peu honnêtes. C'étoit lui qui étoit chargé du soin de conduire les ames des Morts dans les Enfers, & de les ramener. Il étoit outre cela le Dieu de l'Eloquence & de l'Art de bien parler; celui des Voyageurs, des Marchands, & même des Filoux. Ambassadeur & Plenipotentiaire des Dieux; il se trouvoit dans tous les Traités de paix & d'alliance. Tantôt on le voit accompagner Junon, ou pour la garder, ou pour veiller à sa conduite; tantôt Jupiter l'envoye pour entamer quelque intrigue avec quelque nouvelle maitresse. Ici c'est lui qui transporte Castor & Pollux à Pallene. Là il accompagne le char de Pluton, lorsqu'il enleve Proserpine; embarrassés de la querelle mûe entre trois Déesses au sujet de la beauté, les Dieux l'envoyent avec elles au berger Paris. Tant de fonctions différentes ont fait croire qu'il y avoit eu plusieurs Mercures, & qu'on avoit attribué au seul fils de Jupiter, des attributs qu'il auroit fallu partager entre plusieurs Dieux du même nom.

Les Mythologues en effet reconnoissent plusieurs Mercures. Lactance le Grammairien en compte quatre; l'un fils de Jupiter & de Maïa, le second, du Ciel & du Jour; le troisiéme, de Liber ou Bacchus, & de Proserpine; le quatriéme, de Jupiter & de Cyllene, qui tua Argus, & qui

s'enfuit ensuite, disent les Grecs, en Egypte, où il donna la connoissance des lettres aux Egyptiens. Celui que la plûpart des Anciens reconnoissent, & à qui les Poëtes attribuent toutes les actions qui passent sous le nom de Mercure, est le fils de Jupiter & de Maïa; c'est à lui principalement qu'on bâtissoit des Temples, & qu'on dressoit des Autels & des statues.

(1) Le jour est mis la pour *Dies* au feminin.

Suivant Ciceron il y en avoit cinq: « l'un fils du Ciel & » du Jour (1); un autre, fils de Valens & de Phoronis: c'est » celui qui se tient sous la terre, & qui s'appelle *Trophonius*; le troisiéme est fils de Jupiter & de Maïa; ce Jupiter » est le troisiéme entre les Jupiters que l'on compte; c'est de » ce Mercure & de Penelope qu'on dit que Pan est né. Le » quatriéme est fils du Nil, que les Egyptiens croyent qu'il » n'est pas permis de nommer. Le cinquiéme, que les Pheneates honorent, est celui qui tua, dit-on, Argus, & qui » pour cette raison, obtint l'empire de l'Egypte, & donna aux » Egyptiens des Loix, & la connoissance des Lettres (*a*).

Sans s'embarrasser de quelle maniere on pourroit réduire à un moindre nombre tant de Mercures, dont quelques-uns paroissent avoir le même pere ou la même mere, je crois pouvoir soutenir qu'il n'y en eut jamais que deux; car pour celui qui eut Pan de Penelope, & qu'Herodote dit avoir vêcu environ huit cens ans avant lui, c'est-à-direvers le temps de la guerre de Troye, il y a bien de l'apparence que c'étoit quelque Prêtre de ce Dieu qui avoit séduit cette jeune Princesse. Je ne reconnois donc que l'ancien Mercure, ou le Thot, ou Thaut des Egyptiens, qui étoit contemporain d'Osiris; & celui qui, selon Hesiode, étoit fils de Jupiter & de Maïa; c'est de ces deux-là que je vais donner l'histoire.

Il n'y a point de personnage, sans en excepter aucun, dans l'Antiquité profane, plus célebre que le MercureEgyptien.

(1) De Nat. Deor. l. 1.

(*a*) *Mercurius unus*, inquit Cicero (1), *cœlo patre Die matre natus, cujus obscœnius excitata natura traditur quod aspectu Proserpinæ commotus sit: alter Valentis & Phoronidis filius, is qui sub terris habetur, idem Trophonius. Tertius Jove tertio natus & Maia, ex quo & Penelopa Pana natum ferunt. Quartus Nilo patre, quem Ægyptii nefas habent nominare. Quintus, quem colunt Pheneatæ, qui Argum dicitur interfecisse, ob eamque causam Ægypto præfuisse, atque Ægyptiis leges & litteras tradidisse*

Il étoit l'ame du Conseil d'Osiris (1), qui s'en servit dans les affaires les plus délicates, & qui avant son départ pour la conquête des Indes, le laissa à Isis qu'il avoit nommée regente du Royaume, comme l'homme le plus propre à la servir dans l'administration de l'Etat. Ne se contentant pas de donner des conseils à la Reine, ce Ministre fidéle s'appliqua à faire fleurir les Arts & le Commerce dans toute l'Egypte. Occupé des Sciences les plus sublimes, il acquit de profondes connoissances dans les Mathematiques, surtout dans la Geométrie, & apprit aux Egyptiens la maniere de mesurer leurs terres, dont les limites étoient souvent dérangées par les accroissemens du Nil, afin que chacun pût reconnoître la portion qui lui appartenoit. Enfin il y eut peu de Sciences dans lesquelles il ne fit de grands progrès; & ce fut lui en particulier qui inventa l'usage de ces lettres mystérieuses qu'on appelle hyeroglyphiques, & qui ne servirent dans la suite que dans les matieres qui concernoient la Religion. Diodore de Sicile ajoute à ces traits (2): « qu'Osiris l'honora beaucoup, parce qu'il le vit doué d'un talent extraor- » dinaire pour tout ce qui peut aller au bien de la societé » humaine. En effet Mercure forma le premier une langue » exacte & reglée, des dialectes grossiers & incertains dont » on se servoit. Il imposa des noms à une infinité de choses » d'usage, qui n'en avoient point. Il inventa les premiers ca- » racteres, & regla jusqu'à l'harmonie des mots & des phra- » ses. Il institua plusieurs pratiques touchant les sacrifices & » les autres parties du culte des Dieux, & il donna aux hom- » mes les premiers principes de l'Astronomie. Il leur pro- » posa ensuite pour divertissement la lutte & la danse, & » leur fit concevoir quelle force, & même quelle grace le » corps humain peut tirer de ces exercices. Il imagina la lyre, » dans laquelle il mit trois cordes par allusion aux trois sai- » sons de l'année: car ces trois cordes rendant trois sons, le » grave, l'aigu & le moyen; le grave repond à l'Hyver, le » moyen au Printemps, & l'aigu à l'Eté. C'est lui qui apprit » l'interpretation ou l'élocution aux Grecs, qui pour cette rai- » son l'ont appellé *Hermès*, ou l'Interprete. Il a été le confident

(1) Voyez Herod. Diod. liv. 1. &c.

(2) Liv. 1.

» d'Osiris qui lui communiquoit tous ses secrets, & qui fai-
» soit un grand cas de ses conseils. C'est enfin lui qui selon
» les Egyptiens a planté l'olivier, que les Grecs croyent de-
» voir à Minerve. »

Pour ce qui concerne ce grand nombre de Livres sur la Theologie, l'Astrologie & la Médecine, je sçais que Marsham (1) les attribue à Mercure second, fils de Vulcain, lequel, selon Eusebe (2), vivoit un peu après Moyse, & environ cinquante ans après que les Israelites furent sortis d'Egypte : & ce sçavant Auteur, fondé sur l'autorité de Manethon cité par le Syncelle, croit que ce fut ce Mercure second qui fut surnommé *Trismegiste*, ou trois fois grand. Ces Livres, au rapport de S. Clement d'Alexandrie (3), étoient au nombre de quarante deux; & on ne pouvoit rien ajouter au respect que les Egyptiens avoient pour eux. On les portoit dans les Processions avec beaucoup de ceremonie & de respect. D'abord paroissoit le *Chantre* qui en avoit deux à la main, dont l'un contenoit les Hymnes en l'honneur des Dieux, & l'autre la maniere dont devoient se conduire les Rois. Venoit ensuite l'*Horoscope*, c'est ainsi que Clement d'Alexandrie appelle ce Ministre (5), qui portoit les quatre livres d'Astrologie, dont l'un traitoit des Etoiles fixes, l'autre des éclipses de Soleil & de Lune, & les deux derniers du lever de ces deux Planetes. Puis paroissoit le *Scribe* sacré, avec dix Livres qui traitoient de la Cosmographie, de la Geographie, de la description du Nil, &c. Le *Stoliste* suivoit, avec dix autres Livres qui traitoient des matieres de Religion; sçavoir, des Sacrifices, des Prieres, des jours de Fêtes, &c. Le *Prophete* marchoit après, pareillement avec dix Livres qu'on nommoit sacerdotaux, & qui traitoient des Loix, des Dieux, & de la Discipline Ecclesiastique. Ainsi, conclut l'Auteur que je viens de citer, il y avoit quarante-deux Livres en tout, dont trente-six renfermoient tout ce que contenoit la Philosophie Egyptieme ; & les six derniers regardoient la Médecine, & traitoient de l'Anatomie, des Medicamens, des maladies des yeux, de celles des femmes, &c.

(1) Chron. sæc. I.
(2) In Chron.
(3) Strom. l. 6.
(4) ὁ ὡροσκόπος.

C'est de ces Livres, pour le dire en passant, qui sont perdus depuis long-temps; car le Pimandre de Mercure est un Ouvrage supposé, que Sanchoniathon avoit tiré la Theogonie, dont nous avons donné l'extrait dans le premier Volume.

J'ai dit qu'ils étoient perdus depuis long-temps; en effet Galien regarda comme supposés des Livres de Medecine qui de son temps passoient pour être de Mercure; & on doit porter le même jugement de ceux dont parle S. Cyrille (*a*).

Le second Mercure, je veux dire le fils de Jupiter & de Maïa fille d'Atlas, devint célebre parmi les Princes Titans. Après la mort de son pere (1): il eut pour son partage l'Italie, les Gaules & l'Espagne (*b*), où il fut maître absolu après la mort de son oncle Pluton, & les Mauritanies après celle de son grand-pere Atlas. C'étoit un Prince fin, rusé, fourbe, artificieux & dissimulé: il voyagea plus d'une fois en Egypte pour s'instruire dans les mœurs & les coutumes de cet ancien Peuple, & pour y apprendre la Théologie, & sur-tout la funeste science de la Magie qui étoit alors fort en vogue, & où il excella lui-même dans la suite: aussi fut-il regardé comme le grand Augure & le Devin des Princes Titans qui le consultoient incessamment. Jupiter lui-même de son vivant l'avoit employé souvent dans cette science; & c'est ce qui a donné occasion aux Poëtes de le faire passer pour l'Interprete des Dieux.

(1) D. Pezron, antiq. de la langue des Celtes.

Quelques Auteurs qui ne prennent pas à la lettre ce que je viens de rapporter, disent que Mercure n'a passé pour l'Interprete des Dieux, que parce qu'il apprit à son Peuple le culte dont ils vouloient être honorés. Ses voyages en Egypte lui servirent beaucoup à cela, s'étant fait initier dans tous les mysteres des Egyptiens, & ayant appris leurs ceremonies.

Jupiter se servit aussi fort utilement de l'éloquence de ce jeune Prince, l'ayant employé dans plusieurs negociations pendant les guerres qu'il eut avec les Princes de sa famille, l'envoyant en differens endroits pour traiter avec eux; & c'est

(*a*) Fabricius a donné les titres des quarante-deux Livres dans la Bibliotheque Grecque. Liv. I. ch. 11.

(*b*) Voyez Evhemere, Dom Pezron, Ant. de la langue des Celtes, après Lact. & d'autres.

ſans doute ce qui l'a fait paſſer pour le Meſſager des Dieux. Comme il les raccommoda ſouvent enſemble, on l'a pris pour le Dieu de la paix & des alliances. Confident de Jupiter, ce Dieu l'employa à faire réuſſir quelques-unes de ſes intrigues, & il eut le ſecret de ſes galanteries.

Ajoutons qu'il contribua beaucoup par la force de ſon éloquence, & la politeſſe de ſes mœurs, à cultiver l'eſprit de ſes peuples, à les rendre dociles, les uniſſant enſemble par la ſocieté & le commerce, & reprimant le vice par des Loix ſages & ſeveres. Ce Prince avoit inventé pendant ſa vie, & perfectionné pluſieurs Arts. Les Gaulois qui l'honoroient ſous le nom de Theutates, & lui offroient même des victimes humaines, comme Lactance (*a*) & Lucain (*b*) nous l'apprennent, le regardoient comme l'inventeur de tous les beaux Arts (*c*) : auſſi lui attribue-t-on l'invention de la Lyre, de la Médecine, des Lettres, de la Muſique, du Commerce, de la Lutte (*d*), de la Magie, & de pluſieurs autres Arts (*e*). Enfin on peut dire que jamais Prince ne s'eſt rendu plus recommandable par ſes belles qualités, & n'a été plus chéri de ſon peuple. Cependant il avoit des défauts, & étoit du nombre de ceux qui n'ont rien de médiocre : ce qui obligea les autres enfans de Jupiter, peu contens de ſa conduite artificieuſe & de ſon humeur inquiéte, à lui déclarer la guerre, pendant laquelle ayant été vaincu pluſieurs fois, il prit enfin le parti de ſe retirer en Egypte où il mourut. D'autres croyent qu'il finit ſes jours en Eſpagne, où l'on voyoit même ſon tombeau (*f*).

Telle eſt l'hiſtoire de Mercure, Prince Titan, alterée par

(*a*) Quelques Mythologues diſent que ce ne fut pas Mercure, mais ſa fille *Paleſtra* qui inventa la Lutte; mais qui ne voit que ce n'eſt là qu'une génération metaphorique, qui fit regarder la Lutte comme ſa fille, parce qu'il étoit l'inventeur de cette ſorte de combat.

(b) *Galli Heſum atque Teutatem humano cruore placabant*. Lact. l. 1. c. 21

(c) *Et quibus immitis placatur ſanguine diro Teutates*, Pharſ. l. 1.

(d) *Deum maximè Mercurium colunt Galli; hunc omnium artium inventorem ferunt*. Cæſar. Comment. l. 6

(*e*) Voyez *Joan*. Nicolai, *Tract. de Mercur*. p. 56.

(*f*) Voyez Dom Pezron, Ant. de la langue des Celtes. La Chronique d'Alexandrie, & Suidas ſur le mot Φαυνος, qui eſt le même, ſelon cet Auteur, que Mercure, diſent qu'il mourut en Egypte.

les Grecs, & mêlée de plusieurs fables : car premierement il paroît qu'on a donné son nom aux Princes qui avoient quelques-unes de ses qualités : ainsi il ne faut pas s'étonner de ce qu'on dit des choses si contraires d'une même personne, ni de ce grand nombre de voyages qu'on lui fait faire, & de tant de femmes & d'enfans qu'on lui donne.

Elle a été alterée en second lieu par une infinité d'allegories qui ont rapport à ses grandes qualités, comme par exemple, celle de cette chaîne d'or qui sortoit de sa bouche, & qui s'attachoit aux oreilles de ceux qu'il vouloit conduire, signifie qu'il enchaînoit les cœurs & les esprits par la douceur de son éloquence. Si on le peignoit avec la moitié du visage claire, & l'autre noire & sombre, c'est parce qu'on croyoit qu'il conduisoit les ames dans les Enfers, & qu'ainsi il étoit tantôt dans le ciel ou sur la terre, & tantôt dans le royaume de Pluton. Si les Egyptiens le représentoient avec une tête de chien, comme nous l'avons dit dans l'histoire d'Anubis, c'étoit au rapport de Servius, pour marquer sa vigilance & sa sagacité. Mais sur quoi étoient donc fondées les fables dont parle Homere, & après lui Virgile (*a*) ; l'une, qu'il conduisoit les ames dans les Enfers avec son caducée (1) ; l'autre, qu'on ne mouroit que lorsque Mercure venoit rompre les liens qui attachoient l'ame au corps ? Seroit-ce parce que ce Prince conduisit de son vivant quelques Colonies en Espagne, dans le royaume de son oncle Pluton, pays qui étoit regardé comme l'Enfer ? Ou plutôt n'est-ce pas une ceremonie Egyptienne qui a donné lieu à cette fable ? C'est ce que Diodore nous apprend (2). Les Egyptiens, dit-il, portoient le cadavre d'Apis en un certain lieu, & le mettoient ensuite entre les mains de quelqu'un pour le conduire au lieu des sepultures ; ce qu'Orphée, qui avoit voyagé en Egypte, apprit aux Grecs, & ensuite Homere l'accommoda à Mercure : ou bien parce que ce Prince étoit l'auteur d'une ancienne Loy d'Egypte, qui ordonnoit qu'avant que de donner la sépulture aux morts, il falloit juger s'ils en étoient dignes.

(1) Odyss. l. 10.

(2) Liv. 1.

(a) . . . . *Hoc animas ille evocat orco*
Pallentes alias sub tristia Tartara mittit. Æn. l. 4.

Les Juges établis pour cela faisoient des informations qu'on lisoit publiquement sur les bords du lac Acherusie, comme nous le dirons en parlant de l'Enfer des Poëtes. Ainsi on peut penser que ce Prince assistoit en personne à ces Jugemens, pour mieux faire observer la Loi ; ce qui fit publier dans la suite qu'il conduisoit lui-même les ames en Enfer. On pourroit ajouter après Lacerda (1), que cette fable tire peut-être son origine d'une coutume pratiquée chez les Atheniens. Lorsqu'ils avoient condamné plusieurs criminels à la mort, ils ne les supplicioient qu'en differens jours ; & celui qui passoit le premier étoit appellé Mercure, parce qu'il montroit aux autres le chemin du Royaume de Pluton ; mais je crois que cette coutume étoit plutôt la suite que l'origine de la fable, & qu'on ne donnoit le nom de Mercure au premier supplicié, que par allégorie à la fonction de Mercure qui conduisoit les ames en Enfer.

(1) Sur le quatr. Liv. de l'Eneide.

Comme le Caducée étoit l'instrument dont se servoit Mercure pour conduire les ames en Enfer, & pour les ramener, il faut en faire la description. Le Caducée étoit une baguette entortillée par un bout, de deux serpens, dont le corps se replioit en deux demi-cercles, pendant que la tête passoit au-delà de la baguette. Les Mythologues qui ont voulu rechercher l'origine de ce symbole particulier à Mercure, ont débité à ce sujet bien des conjectures. Athenagore dit que Jupiter étant devenu amoureux de Rhea, elle se changea en couleuvre, & qu'aussi-tôt le Dieu prit la figure d'un serpent ; & que ce sont ces deux mêmes insectes que Mercure porte sur son Caducée. Selon d'autres Anciens, Mercure ayant trouvé deux serpens qui se battoient, avoit appaisé leur furie en les frappant de sa baguette, à laquelle il les avoit entortillés, & c'est pour cela, ajoutent-ils, que le Caducée a toujours été regardé depuis comme le symbole de la paix. On dit encore, tant les explications mystiques coutent peu, que Mercure étoit l'inventeur d'une espece de musique, laquelle par sa douceur étoit propre à tranquilliser les sens, vertu particuliere du Caducée, qui assoupissoit ceux qui en étoient touchés. Enfin on trouve des Auteurs qui croyent que Mercure

pratiquoit la *Necromanie*, ou l'art d'évoquer les ames des morts, & que le Caducée étoit la baguette dont il se servoit pour cette opération. Pour moi, je suis persuadé qu'il n'y a là d'autre mystere, sinon que les Ambassadeurs & les Envoyés portant toujours une branche d'olivier en forme de baguette, on en a donné une semblable à Mercure, le grand Ambassadeur des Dieux; & qu'on y a joint les deux serpens comme le symbole de la prudence, qui doit toujours accompagner les négociations.

Comme Mercure étoit le Dieu des Marchands & des Larrons, on a mis sur son compte plusieurs sortes de filouteries; & nous apprenons de Lucien (1), qu'étant encore enfant il avoit volé le Trident de Neptune, les fleches d'Apollon, l'épée de Mars, & la ceinture de Venus: fables fondées sur ce qu'il étoit habile navigateur, adroit à tirer de l'arc, brave dans les combats, & qu'il joignoit à ces qualités toutes les graces & les agrémens du discours.

(1) Dial. de Vulcain & d'Apollon.

Malgré tant de bonnes qualités & tant de services rendus à Jupiter, Mercure ne conserva pas toujours les bonnes graces de ce Dieu, qui le chassa du ciel; & c'est une nouvelle fiction qu'il faut expliquer.

Boccace dans sa Généalogie des Dieux, assûre sur l'autorité de Theodontion, que cette avanture ne regarde pas notre Mercure; mais celui qui fut appellé *Stilbo*, & qui vivoit long-temps après lui, étant contemporain de Phoronée. Mais n'en déplaise à cet Auteur, il n'y eut jamais de Mercure de ce nom: *Stilbo*, mot grec qui veut dire, *je reluis*, n'étant qu'une épithete de la Planete dont ce Dieu porte le nom. Je croirois donc volontiers que par quelque avanture que nous ignorons, Mercure chassé de l'Olympe où demeuroit son pere, fut obligé de garder les troupeaux pendant quelque temps; ce qui n'est pas difficile à croire; la vie pastorale n'étant pas alors indigne des enfans même des Rois. Comme Apollon étoit disgracié dans le même temps & menoit la même vie, on dit que Mercure lui vola ses bœufs, & que le Berger Battus, le seul qui l'avoit vû, & qui lui avoit promis de n'en rien dire, lui ayant manqué parole, fut

(1) Met. l. 2. changé en pierre de touche, comme le raconte Ovide (1), fable fondée sur ce que Mercure avoit caché les bœufs d'Apollon près du tombeau de ce Berger, qui le premier avoit trouvé la pierre de touche.

Les Anciens, comme nous l'avons dit, donnent tant d'emplois à Mercure, qu'il ne pouvoit jouir d'aucun repos, ainsi que le dit si agréablement Lucien (2) : messager & confident des Dieux, il avoit soin de toutes leurs affaires, tant de celles qui regardoient la paix & la guerre, que de l'intérieur du Palais céleste, qu'il étoit obligé de tenir propre ; de leur fournir & servir de l'ambrosie, de présider aux jeux & aux assemblées, & d'écouter & de répondre aux Harangues publiques, &c. ce qui me feroit croire que ce Prince étoit le Surintendant des affaires de Jupiter, son Ministre d'Etat, & le Grand-Maître de sa Maison ; & cette idée ne doit pas paroître bizarre, puisqu'il est sûr que les Poëtes n'ont fait que nous proposer sous des idées sublimes de Dieux, de Ciel, & d'Olympe, l'Histoire des Princes Titans.

(2) Dial. de Maia & de Mercure.

Le culte de Mercure n'avoit rien de particulier, sinon qu'on lui offroit les langues des Victimes (3), pour marquer par-là l'éloquence de ce Dieu : on lui présentoit par la même raison du miel & du lait (4). On lui immoloit aussi quelquefois des veaux & des cocqs. Il étoit spécialement honoré dans les Gaules (5), & en Egypte où les Prêtres lui consacroient la Cicogne (6) ; qui étoit l'animal le plus renommé parmi eux après le bœuf. C'étoit au mois de Mai principalement qu'on célébroit les fêtes de Mercure, & qu'on l'honoroit d'une maniere plus solemnelle que dans le reste de l'année.

(3) Homere.

(4) Antigonus.

(5) Cesar, Comment. l. 6.

(6) Kirker, Oedip. Ægyp.

Il ne faut pas oublier que le sçavant Brochart croit (7) que l'histoire de Mercure n'a été composée que sur celle de Chanaan ; & il fait à ce sujet un parallele fort ingénieux. L'un & l'autre, dit-il, a passé pour être le fils de Jupiter, ou d'Ammon, qui étoit le même que Cham ; l'un a pris son nom des marchandises : *Mercurius à Mercatura* ; Chanaan en hebreu signifie la même chose. La même raison qui a fait dire que Chanaan étoit le serviteur de ses freres, a fait dire aussi que

(7) Phaleg. l. 1. c. 2.

que Mercure étoit le Messager des Dieux. On n'a donné à ce Dieu le soin des chemins, que parce que les Pheniciens ou Chananéens sortis de Chanaan, voyagerent beaucoup, & établirent par tout des Colonies. Les ailes de ce Dieu sont les voiles des Vaisseaux des Pheniciens.

Mercure n'a passé pour être le Dieu de l'éloquence, & on n'a dit qu'il avoit inventé les lettres, que parce que les Pheniciens en porterent l'usage dans l'Occident. Jean Nicolaï (1) croit au contraire que Mercure est le même que Moyse, & compare la Verge miraculeuse de ce Législateur, au Caducée de ce Dieu. M. Huet est de même sentiment (2).

M. Fourmont, tant les paralleles coutent peu à nos Sçavans, en fait un de Mercure avec Eliezer, que l'on peut voir dans ses Reflexions critiques. Mais indépendamment des principes que j'ai établis à ce sujet en plus d'un endroit de cet ouvrage, la seule diversité de sentimens parmi de si sçavans hommes, ne découvre que trop le peu de solidité de leurs conjectures.

Il y a peu de Divinités payennes dont il nous reste un plus grand nombre de figures, que de Mercure. Je n'ai garde de les parcourir toutes, puisqu'on les trouve dans tous les Antiquaires, & en particulier dans le P. de Montfaucon (3). Toutes ces figures s'accordent assez à représenter ce Dieu de la maniere que je vais le dire.

Comme il étoit le Dieu des Marchands & des Voleurs, on le peint ordinairement la bourse à la main. En qualité de grand Négociateur des Dieux & des hommes, il porte le Caducée, symbole de paix : s'il a des ailes sur son bonnet, à ses pieds & à son Caducée, c'est pour marquer sa légereté à executer les ordres des Dieux, sur-tout celui de conduire en Enfer ou aux Champs Elysées les ames des morts, & de les ramener quand le cas le requeroit. La vigilance que tant de devoirs demandent, fait qu'on lui donne un Cocq pour symbole. Comme les Bergers le prenoient pour leur Patron, on le voit quelquefois sur les monumens, avec un Belier. On croyoit qu'il étoit le premier inventeur d'un instrument de

(1) Tract. *de Mercurio*.

(2) Démonst. Evang. prop. 4.

(3) Ant. Expliq. Tom. I.

musique qu'on appelloit *Testudo*, ou la tortue : c'est pour cela qu'on le voit quelquefois représenté avec une tortue. On le peint en jeune homme, beau de visage, d'une taille dégagée, tantôt nud, tantôt avec un manteau sur les épaules, mais qui ne le couvre qu'à demi. On trouve aussi des monumens où Cupidon met des ailes aux talons de Mercure, & d'autres singularités qui ne sont souvent que le fruit de l'imagination des ouvriers. (*a*).

Finissons en choisissant parmi les noms différens qu'on donnoit à Mercure, ceux qui peuvent rappeller quelques traits d'Histoire ou de Geographie. Les Grecs l'appelloient *Hermès*, qui veut dire *Interprete*; les Latins *Mercurius, à mercatura*; *Cyllenius*, ou parce qu'il étoit né sur une montagne de ce nom, ou parce qu'il assoupissoit avec son caducée; *Nomius*, ou à cause des Loix qu'il avoit données pour l'éloquence, ou parce qu'il étoit le Dieu des Pasteurs; *Camillus*, c'est-à-dire, le Messager des Dieux; & les Carthaginois l'appelloient *Sumes*, par la même raison; les Egyptiens *Phine* (1), & les anciens Germains *Erminsul* ou *Irminsus* (*b*); les Alexandrins *Thot*, les Gaulois *Theutates*; & tous ces noms lui étoient donnés pour marquer l'éloquence de ce Prince. On le nommoit *Vialis*, parce qu'il présidoit aux chemins : *Quadratus*, à cause qu'on le représentoit anciennement sous la figure d'une pierre quarrée : *Triceps*, parce qu'il étoit également parmi les Dieux du Ciel, ceux de la Terre, & ceux de l'Enfer : *Agonios*, parce qu'il présidoit aux Jeux Agonaux dont il étoit l'inventeur. Les Atheniens l'honoroient

(1) Kirker in Prod. c. 16.

(*a*) Virgile décrit admirablement tout cet équipage de Mercure.

Ille patris, inquit, magni parere parabat
Imperio .. & primùm talaria nectit
Aurea, quæ sublimem alis, sive æquora supra,
Seu terram rapido pariter cum flamine portant.
Tum virgam capit; hac animas ille evocat Orco
Pallentesque alias sub tristia tartara mittit;
Dat somnos, adimitque, & lumina morte resignat:
Illâ fretus agit ventos, & turbida frenat
Nubila. Æneid. quarto.

Nous ne disons rien ici des figures appellées *Hermès*, parce qu'il en est suffisamment parlé dans le Tome premier, à l'article des Statues : j'ajoute seulement que chaque Voyageur mettoit une pierre au pied de ces Statues, croyant honorer ce Dieu en nettoyant les chemins, ou pour rendre ces Statues plus remarquables.

(*b*) On en parlera dans l'histoire des Dieux de ce Peuple.

particulierement dans la Citadelle sous le nom de *profanus*, c'est-à-dire, *non initié*, ainsi que le dit Phavorin. Les Poëtes, principalement Homere & Orphée, lui ont donné l'épithete d'*Argicida* (1), moins pour avoir tué Argus, que parce qu'il presidoit à l'éloquence, qui est souvent pernicieuse. On lui donne aussi l'épithete d'*Harpedophorus*, à cause de la faulx dont il s'étoit servi pour tuer Argus (2). On le nomme quelquefois *Argoræus*, ou le Dieu du marché, & la raison en est sensible. Il avoit à Pharès dans l'Achaïe une statue sous ce nom, qui rendoit des oracles : cette statue, suivant Pausanias (3), étoit de marbre, de mediocre grandeur, de figure quarrée, & debout à terre sans piedestal : l'inscription portoit, dit cet Auteur, que cette statue avoit été posée là par Simylus Messenien. On lui donnoit quelquefois l'épithete de *Chthonius*, qui signifie suivant plusieurs Interpretes, *Mercure infernal*, & suivant d'autres, *Mercure terrestre*. Celle de *Criophoros*, *porte-mouton* : il avoit en effet à Leschée où il étoit honoré sous ce nom, une statue qui le représentoit portant un mouton sur ses épaules, pour marquer, comme le dit Pausanias après Homere & Hesiode, qu'il étoit le Dieu des Pasteurs. Les Tanagréens l'honoroient aussi sous le nom de *Promacos*, parce qu'il leur étoit apparu combattant pour eux dans une bataille, ainsi que le dit le même Pausanias. On lui donnoit encore plusieurs autres épithetes, qui sont aisées à expliquer.

(1) Ἀργειφόντης.

(2) Voyez Ovid. Hygin, &c.

(3) *In Achaic.*

Iris.

Comme Mercure étoit le Messager des Dieux, & Iris leur Messagere, c'est ici le lieu de parler de cette Déesse; & il est bon de remarquer d'abord que comme c'étoit presque toujours Jupiter qui se servoit du ministere de Mercure, c'étoit aussi Junon qui employoit Iris pour l'envoyer sur la terre. On ne s'attend pas sans doute de trouver rien d'historique au sujet d'Iris qui est une Divinité purement physique; cependant comme la Mythologie Grecque personifioit tout, on a fait de l'Iris ou de l'Arc-en-ciel une jeune personne, vêtue d'un habit de differentes couleurs, toujours

assise auprès du trône de Junon, & prête à exécuter ses ordres.
(1) Hes. Theog. On lui a formé une genealogie (1), & on a dit qu'elle étoit fille de Thaumas, personnage poëtique dont le nom est tiré
(2) θαυμάζειν, admirer. d'un mot Grec qui veut dire *j'admire* (2), ce qui après tout marque bien la qualité du Metéore qu'on a voulu décrire, n'y ayant rien de plus merveilleux que cet arc que forment les goutes d'eau d'un nuage opposé au Soleil, *Mille trahens*
(3) Virgile. *varios averso sole colores* (3). Comme rien n'attire plus notre admiration que l'Arc-en-ciel, je ne suis pas étonné qu'on
(4) De Nat. Deor. l. 3. en ait fait une Divinité : « Et certes, dit Cotta dans Ciceron (4), » si la Lune est une Divinité, il faut que l'Etoile du matin, » que les autres Planetes, que toutes les Etoiles-fixes soient » de même condition. Et pourquoi n'en sera pas l'Arc-en- » ciel ? Cette Iris, dis-je, si belle, si admirablement belle, » qu'on a dit avec raison qu'elle étoit fille de Thaumas » ? Le nom d'*Electre*, qu'on disoit être la mere de l'Arc-en-ciel, & qui signifie *splendeur du Soleil* ; & celui d'*Aello* qu'on lui donnoit pour sœur, & qui veut dire *Tempête*, lui convenoient parfaitement, puisqu'il faut en effet, pour former ce Meteore, que le Soleil luise, & que le temps soit disposé à la pluye ou à l'orage.

Iris étoit tellement attachée à Junon, qu'elle ne la quittoit jamais, & Callimaque nous apprend que quand elle avoit besoin de repos, elle s'appuyoit contre le trône de la Déesse. C'est toujours Junon qui l'employe, & c'est ainsi qu'Apollo-
(5) Argon. l. 4. nius de Rhodes (5) nous apprend qu'elle l'envoya à Thetis,
(6) Met. l. 6. & qu'Ovide dit (6), que cette même Déesse voulant apprendre à Alcyone le naufrage de Ceyx son mari, lui ordonna d'aller dans le palais du Sommeil. Cependant elle étoit quelquefois, mais rarement, la Messagere de Jupiter,
(7) Iliad. l. 8. ainsi qu'il paroît par Homere (7), & par Valérius Flaccus (8);
(8) Argonaut. l. 4. mais son emploi le plus important étoit d'aller couper le cheveu fatal des femmes qui alloient mourir ; car on étoit persuadé que comme il falloit que ce fût Mercure qui par ordre de Jupiter fît sortir des corps les ames des hommes prêts à mourir, il falloit que ce fût Iris envoyée par Junon, qui délivrât celles des femmes. Aussi voyons-nous que Virgile qui

possedoit parfaitement la Theologie des Grecs & des Romains, dit que Junon l'envoya pour couper ce cheveu fatal à Didon, après qu'elle se fût percé le sein (*a*).

Cependant comme Iris n'étoit pas toujours occupée à de semblables emplois, elle avoit soin dans ses momens de repos, de l'appartement de sa maîtresse, dont Theocrite dit qu'elle faisoit le lit. Lorsque Junon revenoit des Enfers dans l'Olympe, c'étoit Iris qui la purifioit avec des parfums, ainsi que nous l'apprend Ovide (1). (1) Met. l. 4.

Telle est l'idée que les Poëtes donnent de cette Déesse, idée qui n'a pour fondement que la Physique, en considerant Junon comme l'air grossier où se forme le meteore de l'Arc-en-ciel.

(a) *Tum Juno omnipotens longum miserata dolorem,*
Difficilesque obitus, Irim demisit Olympo,
Quæ luctantem animam nexosque resolvere crines,
Nam quia nec fato, merità nec morte peribat,
Sed misera ante diem, subitoque accensa furore,
Nondum illi flavum Proserpina vertice crinem
Abstulerat, stygioque caput damnaverat orco.

CHAPITRE XIV.

Apollon, le Soleil, Phaëton, les Muses, &c.

JE vais renfermer dans ce Chapitre tous ces differens sujets, lesquels ont un grand rapport l'un à l'autre; mais pour éviter la confusion, je ferai de chacun un Article séparé.

ARTICLE I.

Le Soleil, nommé Helios par les Grecs.

ON ne sçauroit disconvenir que les Grecs n'ayent souvent, ou pour parler plus juste, presque toujours confondu le Soleil avec Apollon. Il seroit peut-être inutile d'entasser des autorités pour prouver un fait si constant: cependant je citerai celle de Platon, qui dans son Cratyle assure qu'Apollon

est le même que le Soleil ; celle de Ciceron, qui dit (1) que le Soleil & la Lune sont deux Divinités, dont l'une s'appelle Apollon, & l'autre Diane ; enfin celle de Plutarque qui nous apprend que presque tous les Grecs croyoient qu'Apollon étoit le même que le Soleil. Cependant dans l'ancienne Mythologie ces deux Divinités étoient distinguées l'une de l'autre ; & j'espere le prouver sans replique.

(1) De Nat. Deor. l. 3.

Je n'ignore pas que j'ai de grands Adversaires à combattre ; que Selden (2) dit que les enfans même sçavent que le Soleil est le même qu'Apollon ; que Macrobe (3) après avoir mûrement examiné cette question, décide pour l'affirmative ; que Vossius (4) employe pour la prouver toute son érudition, ainsi qu'Aleander, dans l'explication de la Table Isiaque ; mais malgré ces autorités je soutiens qu'on les regardoit en un sens comme deux Divinités differentes, quoiqu'on les confondît dans l'autre. Je m'explique : les Payens reconnoissoient, comme on l'a déja dit, des Dieux Physiques, le Ciel, la Terre, les Astres ; & des Dieux animés. Or je soutiens qu'on n'a jamais cru que le fils de Jupiter & de Latone, qui chassé du ciel fut obligé de garder les troupeaux d'Admete ; le pere ou le Protecteur des Muses, le Dieu des Oracles ; Apollon, en un mot, fût le même que le fils d'Hyperion & de Thya, ce Dieu qui éclairoit le monde, cet Astre qui portoit par tout la chaleur & la fécondité, qu'on nomme le Soleil. Que les Philosophes qui ont tant rafiné au sujet de la Religion établie, les ayent confondus, le vulgaire, c'est-à-dire, la Religion dominante les a toujours distingués : en voici des preuves qui souffrent peu de replique. Cette distinction se trouve formellement dans le Traité célebre que nous avons, entre les Magnesiens & les Smyrnéens (5) ; ces deux Peuples y jurent par la Terre, par le Soleil, par Mars, &c. & par Apollon. Spon rapporte une Inscription déterrée à Utrect, qui est conçue ainsi : *A Jupiter très-bon & très-grand, à l'invincible Soleil, à Apollon, &c.* Varron, dans saint Augustin (6) en nommant vingt Dieux, qu'il appelle les Dieux choisis, en fait deux du Soleil & d'Apollon. Artemidore place l'un parmi les Dieux du ciel, l'autre parmi ceux de l'Æter. On lit dans

(2) De Diis Syriis Synt.

(3) Sat. l. 1. c. 17.

(4) De Idol. l. 2. c. 12.

(5) Marm. Oxon. init.

(6) De Civ. Dei. l. 7. c. 7.

une ancienne Epigramme Grecque, *Pythius*, c'est-à-dire, *Apollon Pythius est honoré à Delphes: les Rhodiens sont sous la protection du Soleil*; ou comme s'exprime Sidonius Apollinaris, qui semble avoir eu en vûe cette Epigramme: *Le Soleil est favorable à Rhodes, Delius ou Apollon l'est à Tymbrée* (1). Les Medailles & les autres monumens représentoient differemment ces deux Divinités (2), *Jovi O. M. summo exuperantissimo, Soli invicto, Apollini*, &c. Sur une de Lucius Valerianus, Apollon paroît sous la figure d'un jeune homme qui tient son arc à la main, & sur une autre d'Antonin, il porte sa lyre & une patere; au lieu que dans celles d'Hadrien & des deux Gordiens, d'Aurelien & de quelques autres Empereurs, le Soleil paroît la tête environnée de rayons, tenant un globe à la main gauche; ce qu'on n'observe jamais sur les figures d'Apollon.

(1) L. 2. c. 35.

(2) Spon. Misc. sec. 3. p. 72.

A tant de preuves que m'a fournies le sçavant Evêque d'Hadria (3), je vais en joindre encore de plus fortes.

(3) De If. de Bel. p. 279.

Homere, dont le témoignage est ici d'un grand poids, les distingue réellement en plus d'un endroit de ses deux Poëmes. Lucien en fait aussi deux Divinités, puisqu'il dit que le Soleil étoit un des Titans, conforme en cela avec Diodore de Sicile, qui dans l'endroit où il parle des Atlantides (4) dit que le Soleil étoit fils d'Hyperion & de la Reine, c'est-à-dire, de cette fille d'Uranus & de Titaïa, qui fut toujours appellée la Reine (*a*). Il est vrai que comme la Mythologie ancienne varie infiniment sur toutes ces matieres, elle confond quelquefois le Soleil avec Hyperion lui même; mais toujours convient-elle que le Soleil n'étoit pas le même qu'Apollon. Si ces deux Divinités étoient distinguées par leurs genealogies, elles l'étoient aussi par leurs enfans. Esculape, par exemple, sans parler des autres, passa toujours pour le fils d'Apollon, comme Ætès, Roi de la Colchide, fut regardé comme fils du Soleil; & si Venus, irritée contre la posterité du Soleil, qui avoit découvert son adultere, la persecuta jusqu'à jetter dans les plus honteuses prostitutions

(4) L. 3. c. 29.

(*a*) Voyez ce qui en a été dit dans la Theog. des Atlantides, Tom. I. liv. 2.

Pasiphaé fille d'Æetès, & Phedre sa petite fille, elle ne s'acharna jamais contre les enfans d'Apollon.

Les marbres & tous les anciens monumens les distinguent aussi, & les représentent différemment. On peut ajouter encore que dans le monument antique où est représenté l'adultere de Mars & de Venus, Apollon paroît avec les autres Dieux appellés à ce spectacle, surpris comme tous ceux qui s'y trouvent, pendant que c'étoit le Soleil qui avoit averti Vulcain de cette intrigue. Mais ce qui prouve encore la distinction que j'ai dessein d'établir, c'est l'étendue & l'universalité du culte du Soleil, la grande & la premiere Divinité de tous les Peuples idolâtres, ainsi qu'on l'a prouvé dans le premier Volume. Les Egyptiens, les Arabes, les Pheniciens, les Perses & les Cappadociens, sans nommer les autres Peuples, adoroient le Soleil, avant qu'on eût oui parler de l'Apollon Grec. Ajoutons que les Temples de l'un & de l'autre étoient souvent distingués, ainsi que les ceremonies de leur culte.

J'ai dit que les monumens qui nous restent représentoient le Soleil autrement qu'Apollon. En effet ils nous font voir le Soleil sous la figure d'un jeune homme presque nud, n'ayant qu'une espece de manteau sur ses épaules, avec la tête rayonnante, & monté sur un char tiré par quatre chevaux, qu'il presse à coups de fouet. Quelquefois il paroît vêtu; & avec les rayons qui environnent sa tête, se voit le boisseau, symbole de Serapis, qui étoit souvent pris pour le Soleil, portant d'une main la corne d'abondance, qui marque qu'il la procure à l'univers en le parcourant chaque jour. Sur d'autres monumens on le voit sortir d'un antre, monté sur son char, pour marquer le lever de cet Astre qui va commencer sa carriere.

Les Mythologues remarquent que les chevaux qui conduisent le char du Soleil, ne sont pas de front, mais que quelquefois ils sont tournés vers les quatre parties du monde; & c'est ainsi qu'il paroît dans un monument publié par M. de la Chausse, & dans une médaille de Beger; cependant dans une autre medaille du meme Auteur, ils sont de front. On lit sur ces deux médailles, la legende ordinaire de *Soli*

invicto

invicto, à l'*invincible Soleil* (*a*), & sur une autre médaille d'Heliogabale, celle de *sancto Deo Soli*. On sçait que cet Empereur se glorifia toujours d'avoir été Prêtre du Soleil dans la Syrie, & que son nom fait allusion à cette dignité ; mais nous ne devons pas oublier, qu'il consacra à Rome un Temple au Soleil, où, dans le dessein de le rendre plus respectable, il fit transporter le culte de Cybele ou de Vesta, le *Palladium*, & les Anciles. Il voulut même y joindre le culte que rendoient au vrai Dieu les Samaritains, les Juifs & les Chrétiens (*b*). Herodien nous a conservé l'histoire du culte que cet Empereur rendoit au Soleil dans ce Temple. Heliogabale, dit-il, érigea un Temple magnifique à ce Dieu, (*le Soleil*) & y plaça plusieurs Autels, sur lesquels il immoloit tous les matins des hécatombes de taureaux, & un grand nombre de brebis; & après y avoir repandu une profusion d'aromates, il y faisoit des libations de vins vieux des plus excellens ; en sorte qu'on voyoit le vin & le sang ruisseler de tous côtés. Des Chœurs de Musique rangés autour de ces Autels augmentoient la celebrité de ce culte. Des femmes Pheniciennes avec leurs Instrumens de Musique, qui étoient des Cymbales & des Tympanons, dansoient en cercle ; & les entrailles des victimes, ainsi que les aromates, étoient portées dans des bassins d'or, par tout ce qu'il avoit de plus qualifié à Rome.

Mais une plus grande marque encore de la distinction du Soleil & d'Apollon, c'est que suivant le même Auteur, le premier dont le culte fut très-célebre à Rome, sur-tout du temps du bas Empire, n'étoit pas toujours representé par une statue faite de main d'homme, comme le second, & que sa figure n'étoit qu'un grande pierre ronde par le bas, & qui s'élevoit en pyramide. C'est ainsi qu'il paroît sur la médaille d'Heliogabale, qui représente un char tiré par quatre chevaux, sur lequel, au lieu d'une figure humaine, est une pierre

(*a*) Les Perses, comme on l'a dit dans le premier Volume, donnoient les mémes épithetes à leurs Mithras qui étoit le Soleil.

(*b*) Ant. Vasius, au rapport de Lampridius, fit aussi construire dans la même ville un Temple en l'honneur du Soleil, mais qui fut moins célebre que celui d'Heliogabale.

ronde par le bas, & qui s'éleve en pointe. Les Rhodiens, dont le Soleil étoit la grande divinité, & pour lequel ils avoient fait ce magnifique Colosse, que nous avons décrit
(1) T. 1. l. 4. dans l'article des Statues (1), représentoient sur leurs médailles le Soleil tantôt couronné de rayons, & quelquefois seulement avec une face large. Enfin, dans une pierre gravée du cabinet de M. de la Chausse, le Soleil paroît la tête environnée de rayons, avec deux ailes, les cheveux longs, frisés & bouclés, un Trident, un Croissant & un Instrument de Musique. Les Antiquaires croyent que cette Pierre marque le Soleil Levant, le Trident nous apprenant qu'il sort de l'Ocean; le Croissant semble annoncer que la Lune disparoît quand le Soleil se leve; l'Instrument de Musique désigne l'harmonie du Ciel tant célebrée par Pythagore, & les ailes la rapidité de la course de cet Astre.

L'Antiquité ne nous a pas laissé ignorer les noms des quatre chevaux qui conduisent le char du Soleil. Ovide (2) les
(2) Met. l. 2. nomme *Eous*, *Pyrois*, *Æthon* & *Phlegon*, noms Grecs dont l'étymologie marque les qualités: le Mythologue Fulgen-
(3) Liv. 2. ce (3) les appelle *Erythous*, ou *le rouge*; *Acteon*, *le lumineux*; *Lampos*, *le resplendissant*; & *Philogeus*, *qui aime la terre*. Le premier désigne le lever du Soleil, dont les rayons alors sont rougeâtres. Acteon marque le temps où ces mêmes rayons, sortis de l'athmosphere, sont plus clairs, c'est-à-dire les neuf ou dix heures du matin Lampos figure le midi, où la lumiere de cet astre est dans toute sa force; & Philogéus représente le coucher du Soleil qui semble s'approcher de la terre.

ARTICLE II.

Explication de la Fable de Phaëton, des Heliades ses sœurs; & de Cygnus.

Ce que nous venons de dire du Soleil nous conduit à la
(4) Met. l. 2. Fable de Phaëton. Cette Fable décrite par Ovide (4) dans un grand détail, se réduit à ceci. Phaëton ayant eu un differend avec Epaphus fils de Jupiter & d'Io, celui-ci lui reprocha

qu'il n'étoit pas fils du Soleil, comme il s'en vantoit, & que Clymene sa mere n'en avoit fait courir le bruit que pour cacher sa foiblesse pour quelque amant. Phaëton piqué de ce reproche alla s'en plaindre à sa mere, qui lui ordonna d'aller au Palais du Soleil, & de lui demander, pour preuve de son origine, la conduite de son char pendant un jour. Phaëton exécuta l'ordre de sa mere, & après avoir expliqué à son pere le sujet de son arrivée, il le conjura de lui accorder une grace, sans la spécifier. Le Soleil, qui ne soupçonnoit pas que le jeune homme pût lui demander une chose aussi au-dessus de ses forces, que l'étoit la conduite de son char, jura par le Styx qu'il ne lui refuseroit rien; & Phaeton lui demanda alors la permission d'éclairer le monde. Engagé par un serment irrévocable, le Soleil, après avoir fait tous ses efforts pour détourner son fils d'une entreprise si difficile & si dangereuse, & le voyant inflexible, lui accorda ce qu'il demandoit; le jeune témeraire monte sur le char du Soleil, mais les chevaux ne reconnoissant point la main de leur maître, se détournent de la route ordinaire, & montant tantôt trop haut menacent le ciel d'un embrasement inévitable, ou descendant trop bas tarissent les fontaines & les rivieres. La Terre allarmée s'adresse à Jupiter, & implore son seceurs. Ce Dieu touché des justes plaintes de cette Déesse, renverse d'un coup de foudre le jeune Phaëton, qui se noye dans l'Eridan. Les Heliades ses sœurs se livrent au plus cruel désespoir, & sont changées en arbres. Cygnus son frere meurt de douleur, & les Dieux le métamorphosent en cygne.

Ceux qui ne regardent les Fables que comme les dépositaires de la morale & de la Physique des Anciens, n'ont pas beaucoup de peine à expliquer celle ci, en disant qu'elle est l'emblême d'un témeraire qui forme une entreprise inégale à ses forces; mais falloit il tant d'appareil pour nous débiter une moralité si triviale? J'avoue qu'il est difficile de ramener cette fiction à sa veritable origine; mais le fond n'en est pas moins historique; & il s'y agit de personnages très-réels, dont l'Antiquité nous a transmis la genealogie. Suivant l'opinion commune Phaëton étoit fils du Soleil & de Clymene,

soit que sous le nom du Soleil on ait voulu parler d'Orus Roi d'Egypte, car cette histoire paroît venir de ce pays-là, comme nous le dirons dans la suite ; ou de quelqu'autre personnage de ceux qui ont été pris pour cet Astre. Quelques Anciens lui donnent pour mere la Nymphe Rhode, fille de Neptune & d'Amphitrite, & Hesiode dit qu'il étoit fils de Cephale & de l'Aurore ; genealogie qui a été adoptée par Apollodore, & de laquelle Eusebe, après Jules Africain, s'est servi pour fixer l'époque de Cecrops. Suivant cet Auteur, Hersé fille de ce premier Roi d'Athenes, fut mere de Cephale enlevé par l'Aurore ; c'est-à-dire, qui abandonna la Grece pour aller s'établir dans le Levant. Cephale eut un fils nommé Tithon, qui mit au monde Phaëton. Suivant cette genealogie Phaëton reconnoissoit Cecrops pour son trisayeul ; ainsi on peut croire qu'il a vêcu 150. ans après ce premier Roi d'Athenes, qui regnoit 1582. ans avant l'Ere Chrétienne, & près de 400. avant la guerre de Troye, comme on peut le prouver par Denys d'Halicarnasse (2), & par Censorin (*a*).

(1) Liv. 5. de D.e nat. c. 27.

Après avoir fait connoître ce Prince par sa généalogie, & avoir déterminé le temps auquel il vivoit, il faut voir maintenant ce qui peut avoir donné lieu à la fable singuliere qu'on a débitée sur son sujet. On voit bien qu'au rabais du merveilleux, elle fait allusion à quelque chaleur excessive qui arriva pendant son regne. Aristote (2) croit sur la foi de quelques Anciens, que du temps de Phaëton il tomba des flammes du ciel qui consumerent plusieurs pays, & Eusebe place (4) ce Déluge de feu dans le même siécle qu'arriva celui de Deucalion (*b*). On peut confirmer la pensée d'Aristote par le nom même de Phaëton, qui formé du mot φαέτω, *fulgeo*, peut signifier brûlant ou lumineux. Ceux qui écrivirent les premiers cet événement, employerent quelque figure vive & expressive, & dirent sans doute qu'il falloit que ce jour-là le Soleil eût confié son char à quelque jeune étourdi, qui n'ayant pas bien sçû le conduire, avoit embrasé la terre.

(2) In Meteor.

(3) In Chron.

(*a*) Voici l'ordre de sa généalogie, Cecrops, Hersé sa fille, Cephale, Tithon, Phaëton.

(*b*) Ovide insinue que cet événement est arrivé avant la guerre de Troye, par ces mots, *Arsurusque iterum Xanthus.*

On pourroit penser, ou que l'embrasement des villes criminelles, ou peut-être le prodige arrivé du temps de Josué, ou celui d'Ezéchias, a donné lieu à cette fiction. Il est sûr que les Chaldéens remarquerent la retrogradation du Soleil, arrivée sous le regne de ce Roi de Juda, & qu'ils envoyerent une Ambassade sous prétexte de le féliciter du rétablissement de sa santé, mais en effet pour s'instruire à fond d'un événement si extraordinaire.

Toutes ces conjectures ont leur fondement dans l'Antiquité, & de célebres Auteurs les ont avancées. Saint Jean-Chrysostome en propose une autre. Selon lui c'est le char du Prophete Elie, dont le nom a tant de rapport avec celui d'*Elios*, que les Grecs donnent au Soleil, qui est le véritable fondement de cette fable. Vossius (1) prétend qu'il s'agit d'une fable Egyptienne ; & ce sçavant Auteur confond le deuil du Soleil, pour la perte de son fils, avec celui des Egyptiens pour la mort d'Osiris ; ainsi que les larmes des Heliades avec celles que le Prophete Ezéchiel vit verser à ces femmes qui pleuroient la mort de Thammus. Ovide semble donner lieu à une conjecture si bien fondée, lorsqu'il parle dans cette fable, du differend de Phaëton avec Epaphus Roi d'Egypte. Cette idée m'en a fait venir une autre, qui y porte une nouvelle lumiere. Les Grecs qui anciennement connoissoient peu les pays étrangers, les ont souvent confondus. Ils ont placé dans l'Orient ou dans l'Ethiopie la scene de plusieurs événemens qui étoient arrivés en Egypte; ainsi on peut croire qu'ils se sont trompés sur le pays de Phaëton. Je suis persuadé que c'étoit l'Egypte ; c'est-là où avoit regné Orus, dont le culte fut confondu dans la suite avec celui du Soleil. Le culte d'Osiris qui étoit le Jupiter des Egyptiens, y étoit aussi fort célebre : peut-être que Phaëton reconnoissoit l'un de ces deux Rois pour ses ancêtres. Comme Epaphus rapportoit son origine au second, ces jeunes Princes eurent quelque differend, dont Phaëton se tira mal : la Satyre publia le reste de la fable en l'honneur de celui qui avoit été le vainqueur. Quoiqu'il en soit, cette Histoire a été fort embellie, & on y a mêlé de la Physique &

(1) De Orig. & progr. Idol.

de l'Aſtronomie, comme il eſt aiſé de s'en appercevoir en liſant Ovide. Car ſans vouloir entrer ici dans un trop long détail, on voit bien que lorſque ce Poëte dit que Phaëton, à la vûe du Signe du Scorpion, abandonna le Chariot, il a voulu nous marquer que l'événement dont il s'agit, étoit arrivé dans le mois où le Soleil eſt dans ce Signe.

(1) In Pyrrho. Enfin ſi toutes ces explications ne ſont pas adoptées, on peut s'en tenir à celle de Plutarque (1), & de Tzetzès, qui diſent qu'il y a eu véritablement un Phaëton qui regna ſur les Moloſſes, & qui ſe noya dans le Pô; que ce Prince s'étoit appliqué à l'Aſtronomie, & qu'il avoit prédit cette grande chaleur qui arriva de ſon temps, & qui déſola tout ſon Royaume.

Ces deux Auteurs ont ſans doute ſuivi le ſentiment de Lucien, qui après avoir raillé agéablement ſur cette fable dans un de ſes Dialogues, dit fort ſérieuſement dans le Traité de l'Aſtronomie, que ce qui a donné lieu à cette fiction, c'eſt que Phaëton s'étoit fort adonné à l'Aſtronomie, & s'étoit appliqué ſur-tout à connoître le cours du Soleil; mais qu'étant mort fort jeune, il avoit laiſſé ſes Obſervations imparfaites; ce qui fit dire à quelque Poëte qu'il n'avoit pas pu conduire le char du Soleil juſqu'à la fin de ſa carriere.

L'Antiquité nous a laiſſé quelques monumens de cette fable: le premier, qui eſt tiré du Cabinet du Chevalier Maſfei, repreſente Phaëton mort & étendu, pendant que le char encore entier eſt au milieu des airs. Ce Monument a deux choſes fort ſingulieres: l'une, que le char n'eſt conduit que par deux Chevaux, contre l'opinion commune qui lui en donne quatre. Les Anciens au rapport de Tertulien (2), diſtinguoient en cela le Char du Soleil d'avec celui de la Lune; le premier étant toujours tiré par quatre chevaux, & le ſecond par deux ſeulement. L'autre Monument eſt tiré du Cabinet de Meſſieurs de Charlet. Le champ repréſente des flammes, le char briſé, dont on ne voit qu'une roue, Phaëton mort, & les chevaux en grand déſordre. On y voit auſſi à côté d'un des chevaux, deux Oiſeaux avec des huppes ſur la tête, qu'on prend pour deux Cygnes, & on croit que le Sculpteur

(2) Liv. des Spect. c. 9.

a voulu peindre en même temps la Métamorphose de Cygnus Roi de Ligurie. Cependant à dire vrai, ces deux Oiseaux ne ressemblent point à des Cygnes. L'Ouvrier a trop bien dessiné le reste de l'Ouvrage, pour croire qu'il se soit si grossierement mépris en representant des Cygnes. Ce sont là de ces énigmes qu'on ne trouve que trop souvent dans les Antiques, & qu'il est fort inutile de vouloir pénétrer. Dans le troisiéme Monument, qui est tiré de Beger, Phaëton est monté sur un Char, & les chevaux en désordre, annoncent une chute prochaine. Ce Monument a cela de singulier, que les Heliades sœurs de Phaëton, y paroissent sur le bord d'un fleuve dans le moment qu'elles commencent à être changées en Peupliers. Le Cygne qui est auprès fait voir que le Sculpteur a voulu rassembler toutes les circonstances de cette fable. Mais je dois remarquer qu'Apollonius de Rhodes (1) raconte sur ce sujet une particularité qu'on ne trouve point dans les autres Poëtes; sçavoir, que l'eau de l'Eridan fut si infectée par l'embrasement, & par la foudre que Jupiter lança contre Phaëton, que les Oiseaux qui voloient sur ce fleuve n'en pouvant supporter la puanteur, y tomboient morts.

(1) Liv. des Argonautes.

Pour ce qui regarde la metamorphose des trois sœurs de Phaëton, Phœbé, Lampetie, & Eglé, on peut dire que ces Princesses moururent en effet de regret sur le Pô, où elles étoient allées pleurer le malheur de leur frere; & que leur metamorphose n'est qu'un ornement poëtique, ainsi que ce qu'on dit de leurs larmes qui furent changées en ambre, parce qu'il dégoute des Peupliers une espece de gomme qui ressemble assez à l'ambre jaune. On doit penser de même de la métamorphose de Cygnus Roi de Ligurie, son frere, que la ressemblance des noms a fait changer en Cygne.

Les Anciens ne sont pas d'accord sur la nature du changement des Heliades; quoique l'opinion la plus commune soit qu'elles furent metamorphosées en Peupliers: Virgile (*a*) fait dire dans une de ses Eglogues à Silene, qu'elles furent changées en Aulnes; cependant dans le dixiéme Livre de

(*a*) *Tum Phaëtontiadas musco circumdat amaræ Corticis*, *&c.* Virg. Ecl. 6.

l'Eneïde, il revient au sentiment commun, puisqu'il nous apprend que Cygnus passoit ses jours à déplorer la perte de son cher Phaëton à l'ombre des Peupliers, en quoi les sœursde ce malheureux Prince avoient été changées (*a*). Il y avoit encore à ce sujet une troisiéme opinion, qui les faisoit changer en Larix, arbre semblable au Pin, & dont la gomme est une espece de Terebentine. La famille Accoleia, originaire des environs du Pô, selon Fulvius Ursinus, avoit pris à cause de cela le surnom de Lariscola; & dans la Medaille qui nous reste de cette famille, qui est rapportée aussi dans Vaillant, on voit d'un côté la tête d'une femme, que les Auteurs croient être celle de Clymene, mere de Phaëton, avec cette Inscription, *P. Accoleius Lariscola*, & au revers, trois femmes metamorphosées en Larix, qui sont les trois sœurs de Phaëton. Vitruve (1) & Pline (2) disent que le Larix ne se trouve qu'aux environs du Pô; qu'il jette une gomme, & qu'il ne brûle point; c'est-à-dire, qu'il brûle difficilement, à cause des sucs humides dont il est chargé, & non pas, comme le rapporte Palladius (3) sur la foi de quelqu'Ancien, par la haine qu'il avoit contre le feu qui avoit consumé son frere.

(1) Liv. 2. c. 9.
(2) Liv. 16. c. 10.
(3) Liv. 12. c. 15.

Me seroit-il permis de hazarder une conjecture sur toute cette fable, & dire qu'elle vient des Pays du Nord, & que le fleuve Reidan, qui après avoir coulé dans la Prusse, se jette dans la mer Baltique, a donné lieu à la plûpart des circonstances qui la composent. En effet, il y a sur les bords de ce fleuve une quantité prodigieuse de Peupliers, & de Cygnes qui viennent au Printemps y faire leurs couvées. L'endroit où il se décharge dans la mer, est connu par l'ambre jaune qui s'y trouve, & qui fait un gros revenu au Prince qui gouverne cet Etat, & ne se trouve que dans ce Pays-là, & nullement sur le Pô. Il n'est pas étonnant que ce que la tradition apprenoit de ce fleuve, ait fait nommer le Pô, Eridan; ces deux mots se ressemblant trop, pour ne le pas croire.

Les Isles Electrides qu'Apollonius de Rhodes, dans son Voyage des Argonautes, fait trouver dans la mer Adriatique vers l'embouchre du Pô, sont une fiction : l'ambre ne se

(b) *Populeas inter frondes umbramque Sororum Dum canit, &c.* Idem Æneid. l. 10.

trouve

trouve ni sur ce fleuve, ni dans ces prétendues Isles; en quoi je ne fais que suivre le sentiment de Pline (*a*). Ce que rapporte Lucien (1), sert aussi beaucoup à confirmer ma conjecture. Il raconte qu'étant allé sur le Pô dans le dessein d'y chercher de l'ambre, des Peupliers, & des Cygnes, les habitans du pays lui répondirent, qu'il n'y avoit sur ce fleuve ni Cygnes, ni Peupliers, ni ambre; & il ajoute qu'ayant voulu expliquer à quelque Batelier la fable de Phaëton & de ses sœurs, il s'étoit mocqué de lui, l'assûrant qu'il n'en avoit jamais oui parler.

(1) De Cygnis.

Pour éclaircir maintenant ce que nous avons dit de Cygnus, il est bon d'avertir que l'Histoire ancienne fait mention de six personnes de ce nom Le premier étoit fils de Mars: Hercule monté sur le cheval Arion le vainquit, dont ce Dieu fut si courroucé, qu'il voulut se battre contre le vainqueur de son fils; mais Jupiter les sépara d'un coup de foudre.

Le second étoit fils de Neptune, & étoit invulnerable: ce fut celui qu'Achille étouffa près de Troye.

Le troisiéme étoit fils d'Hieres & fut changé en oiseau de ce nom (2).

(2) Ovid. Met. l. 2.

Le quatriéme étoit cet ami de Phaëton, qui déplorant sa mort fut aussi changé en Cygne (3).

(3) Virgil. En. l. 10.

Le cinquiéme ne nous est connu que par son avanture racontée dans Pausanias. Le sixiéme enfin, l'est par Conon dans Photius (4).

(4) Narr. 32.

(a) *Juxta eas, Electrides, vocavere, in quibus proveniret succinum, quod illi electrum appellant, vanitatis Græcæ certissimum documentum; adeo ut quas earum designent haud unquam constiterit.* Plin. liv. 3.



CHAPITRE XV.

Histoire d'Apollon.

J'Ai dit au commencement du Chapitre précedent que les Anciens avoient fait deux Divinités différentes du Soleil & d'Apollon ; cependant quand celui-ci fut devenu chez les Grecs & les Romains le symbole du Soleil, la distinction disparut peu à peu, & on ne le regarda plus que comme le Soleil lui-même. Il me reste maintenant à exposer ce que la Mythologie de ces deux Peuples nous apprend à son sujet. Ciceron distingue quatre Apollons. Le premier, fils de Vulcain, étoit le Dieu tutelaire des Atheniens ; le second étoit fils de Corybante, & natif de Crete, lequel, dit-on, eut guerre avec Jupiter même, pour cette Isle-là. Le troisiéme, qui passa du pays des Hyperboréens à Delphes, étoit fils du troisiéme Jupiter & de Latone. Le quatriéme étoit d'Arcadie, & a été appellé *Nomion*, parce qu'il avoit donné des Loix aux Arcadiens.

Il paroît que Ciceron a pris ces quatre Apollons pour des personnages réels, puisqu'il en rapporte les genealogies : cependant Vossius (1) ne regarde ce Dieu que comme un personnage metaphorique, & soutient qu'il n'y eut jamais d'autre Apollon que le Soleil : voici les raisons sur lesquelles il se fonde. Si l'on a fait passer Apollon, dit-il, pour être le fils de Jupiter, c'est que ce Dieu fut toujours regardé par les Anciens comme l'auteur du monde On a dit que sa mere s'appelloit Latone, nom qui signifie *caché*, parce qu'avant que le Soleil fût créé, tout étoit caché dans l'obscurité du Chaos. On ajoute qu'il nâquit à Delos, nom qui signifie *manifestation*, parce que la lumiere de cet Astre éclaire toute la terre. Si on représente ce Dieu toujours jeune & sans barbe, c'est que le Soleil ne vieillit point, & ne s'affoiblit point. Que peuvent signifier son arc & ses fleches, que ses rayons ? Il

(1) De Orig. & progr. Idol.

étoit le Dieu de la Médecine, parce que le Soleil fait croître les plantes dont on compose les medicamens. Enfin qu'on parcoure, dit-il, toutes les ceremonies du culte qu'on lui rendoit, on verra qu'elles avoient un rapport marqué à l'Astre qu'il représentoit : d'où il conclut qu'il ne faut point chercher d'autre Apollon que le Soleil, Divinité adorée par tout l'univers.

Je conviens avec ce sçavant Auteur, que les Anciens ont souvent pris Apollon pour le Soleil, ainsi que je viens de le dire dans le Chapitre précedent ; & que la plûpart des choses qu'ils en ont dites doivent se rapporter à l'Astre qui nous éclaire ; mais cela ne prouve pas qu'il n'y ait eu quelque personnage illustre nommé Apollon, qui après son apothéose fut pris pour le Soleil ; comme il est arrivé en Egypte qu'Osiris & Orus, dont l'existence ne sçauroit être douteuse, furent après leur mort confondus avec le Soleil, dont ils devinrent les symboles ; soit qu'on crût que leurs ames étoient allées habiter dans cet Astre, soit pour quelque autre raison que nous ignorons.

Lactance (1) qui connoissoit parfaitement les Antiquités de la Grece, prouve aux Payens que leur Apollon n'avoit été qu'un homme dont on nommoit les parens, & dont les crimes, malgré mille bonnes qualités, n'étoient que trop connus.

(1) Div Inst. c. 8. & 10.

Des quatre Apollons dont parle Ciceron, il paroît que les trois derniers étoient Grecs, & le premier, Egyptien, qu'Herodote dit avoir été fils d'Osiris & d'Isis, & qui s'appelloit Orus. Latone, suivant cet Auteur, à qui Isis l'avoit confié, fut sa nourrice ; & pour le dérober aux persecutions de Typhon, elle le cacha dans l'isle de Chemnis, qui est dans un Lac auprès de Butès, où demeuroit Latone. Pausanias est de même avis qu'Herodote, & met comme lui Apollon au nombre des Divinités d'Egypte. « Le Senateur Antoninus, » dit-il, fit bâtir à Epidaure un Temple à Esculape & à Apol- » lon, Dieux Egyptiens ». Le témoignage de Diodore de Sicile est encore plus formel, puisqu'en parlant d'Isis, après avoir dit qu'elle avoit inventé l'usage de la Médecine, il ajoute

qu'elle l'avoit apprise à Orus son fils, qu'on nommoit Apollon, & qui fut le dernier des Dieux qui regnerent en Egypte.

(1) Can. Chron. p. 31. de l'Edit. in-quarto.

Le Chevalier Marsham (2), qui a arrangé d'une maniere qui lui est particuliere les Dynasties d'Egypte, met Orus à la tête de celle des demi Dieux, & lui donne vingt-cinq ans de regne. Cet Auteur le distingue non-seulement du Soleil, qu'il dit conformément à l'opinion de Ciceron, avoir été le second dans la premiere Dynastie, à la tête de laquelle étoit Vulcain, mais aussi d'un autre Apollon qui ne fut que le huitiéme Roi de la seconde Dynastie. Ainsi, selon ce sçavant Auteur, le Soleil, Orus, & Apollon étoient trois Princes qu'il faut bien distinguer, & qui ont regné en Egypte en des temps fort éloignés les uns des autres.

De toutes ces discussions il résulte que le veritable Apollon étoit d'Egypte, & que si les Grecs ont donné ce nom à quelqu'un de leur Nation, ils ont formé son histoire sur celle de ce Prince Egyptien. N'est-il pas évident en effet que ce qu'ils disent de leur Isle de Delos, où nâquit Apollon, est tiré de ce que les Egyptiens, au rapport d'Herodote, publioient de celle de Chemnis où Latone avoit caché Orus? S'ils ont dit que cette Isle étoit flottante, & qu'elle ne fut fixée qu'à la naissance d'Apollon & de Diane, les Egyptiens ne disoient-ils pas la même chose de celle de Chemnis? Herodote à qui on faisoit ce conte, lorsqu'il étoit en Egypte, dit qu'il regarda cette Isle avec toute l'attention possible, & qu'il ne la vit nullement flotter. Les Grecs ajoutoient que c'étoit Neptune qui d'un coup de Trident avoit fait sortir du fond de la mer l'Isle de Delos, pour assurer à Latone persecutée par Junon, un lieu où elle pût faire ses couches : ne voit-on pas que c'est une copie fidele de ce que les Egyptiens publioient des persecutions de Typhon contre Isis, qui pour derober son fils à la cruauté de son beau-frere, en confia l'éducation à Latone qui le cacha dans l'Isle de Chemnis? Pour ce qui regarde l'intervention de Neptune, c'est une fiction fondée sur ce qu'on attribuoit à ce Dieu tout ce qui arrivoit dans la mer, & en particulier tous les tremblemens de terre : & comme le mot *Delos*, veut dire *manifestation*, cette

Isle, ou qu'on ne connoissoit pas, supposé qu'elle existât, ou qui sortit de la mer par l'effet de quelque tremblement de terre, comme on a vû de nos jours se former dans la même mer la nouvelle Santorine, fut nommée Delos. Si les Grecs ont dit que leur Apollon étoit fils de Jupiter, c'est que l'Egyptien avoit pour pere Osiris, que les Grecs ont souvent confondu avec leur Jupiter. Si l'Apollon Grec étoit regardé comme le Dieu de l'Eloquence, de la Musique, de la Medecine & de la Poësie, c'est qu'Osiris qui étoit parmi les Egyptiens le symbole du Soleil, aussi bien que son fils Orus, y avoit enseigné ces beaux Arts. Si l'Apollon Grec étoit le Dieu & le conducteur des Muses, c'est qu'Osiris, comme nous l'avons dit après Diodore de Sicile, avoit mené avec lui dans ses voyages des Indes des Chanteuses & des Musiciens. Si on a regardé l'Apollon Grec comme un Dieu à Oracles, c'est qu'Osiris en avoit un en Egypte, ainsi que Latone, comme nous l'apprenons d'Herodote. Si les Grecs assuroient qu'un de leurs Apollons étoit venu du pays des Hyperboréens, c'est que ce Dieu y étoit particulierement honoré depuis que Sesostris y avoit porté ses armes, & que les Grecs eurent quelque commerce de Religion avec ces Peuples, comme nous l'avons dit ailleurs (1). Si l'Apollon Grec étoit souvent confondu avec le Soleil, c'est qu'Osiris & Orus en étoient les symboles en Egypte. Enfin si on a dit qu'Apollon étoit né à Delos, c'est que ce fut dans cette Isle que son culte fut le plus solemnel, & que, comme le dit Herodote, la naissance d'un Dieu dans quelque pays, y marque l'introduction de son culte. On pourroit pousser plus loin ce parallele, mais j'en ai assez dit pour prouver que le veritable Apollon étoit celui d'Egypte.

(1) Liv. 1.

Je ne nie pas cependant que les Grecs n'ayent pû donner ce nom à quelque Prince de leur pays ; & quoique je sois obligé d'avouer que j'ignore parfaitement qui il étoit, je ne dois pas moins pour cela en déveloper la Mythologie, & expliquer les Fables qu'on a publiées à son sujet.

Jupiter, dit-on, étant amoureux de Latone, Junon en conçut tant de jalousie, qu'elle persecuta sa rivale avec une

Pour expliquer celle de Daphné changée en Laurier dans le temps qu'Apollon la poursuivoit, on peut dire que quelque Prince du nombre de ceux à qui l'amour des Belles-Lettres fit donner le nom d'Apollon, étant devenu amoureux de Daphné, fille de Penée Roi de Thessalie, & la poursuivant un jour, cette jeune Princesse perit sur le bord d'un fleuve aux yeux de son amant. Quelques lauriers qui sortirent en cet endroit donnerent lieu à la metamorphose ; ou plutôt l'étymologie du nom de Daphné, qui en Grec veut dire un laurier, fit publier cette Fable. Si nous en croyons Lylio-Geraldi, Daphné a été ainsi nommée de Δαφνῶ, *voco*, parce que le laurier fait du bruit en brûlant, *crepitat* ; & comme cet arbre étoit consacré à Apollon, de-là est venue, selon cet Auteur, la fable des amours d'Apollon & de Daphné.

Histoire de Daphné.

Cependant Pausanias (1) explique autrement cette avanture : il dit que Leucippus, fils d'Œnomaüs Roi de Pise, celui-là même qui donna sa fille unique Hippodamie en mariage à Pelops, étant amoureux de Daphné, se déguisa en fille pour l'accompagner à la chasse qu'elle aimoit fort, & se consacra à Diane, selon la coutume de ce temps-là. Les soins & les assiduités qu'il eut pour sa Maitresse, lui acquirent bien-tôt son amitié & sa confiance ; mais Apollon son rival, ayant découvert cette intrigue, redoubla un jour la chaleur du Soleil ; & Daphné & ses Campagnes ayant voulu se baigner, on voulut obliger Leucippus à imiter leur exemple, & celui-ci s'en étant excusé sur divers prétextes, elles voulurent le deshabiller, & alors ayant déclaré ce qu'il étoit, elles le tuerent à coups de fleches. Pausanias mêle, comme on voit, quelque chose de fabuleux dans cet événement ; mais comme il est sûr d'ailleurs qu'Œnomaüs avoit un fils nommé Leucippus, qui perit dans sa jeunesse, à peu près comme il le raconte ; pour rectifier sa narration, il suffit de dire qu'un jour qu'il faisoit fort chaud, ces filles ayant obligé ce jeune homme à se baigner, elles découvrirent son déguisement & le punirent de son insolence.

(1) In Arcad.

Diodore de Sicile assûre que cette Daphné est la même que la Fée Manto fille de Tiresias, qui fut releguée à Delphes,

où elle écrivit plusieurs Oracles, dont Homere s'est heureusement servi dans ses deux Poëmes. En falloit-il davantage pour en faire la Maitresse d'Apollon? Les habitans d'Antioche prétendoient que cette avanture étoit arrivée dans le fauxbourg de leur ville, qui porta depuis le nom de Daphné. Saint Jean Chrysostome décrit, d'après Libanius, une belle Statue d'Apollon, qui étoit dans ce fauxbourg. Ce Dieu tenoit sa lyre d'une main, & de l'autre une patere, avec laquelle il paroissoit faire des libations à la Terre qui avoit englouti sa Maitresse.

Leucothoé & Clytie.

Celle de Leucothoé, enterrée toute vive par son pere Orchame, & celle de Clytie sa rivale metamorphosée en Tournesol, ne renferment rien d'historique; du moins je n'ai rien découvert de satisfaisant sur ce sujet. J'ai bien posé pour principe, & je crois l'avoir suffisamment prouvé (1), que les fables étoient ordinairement fondées sur l'Histoire, mais je n'ai pas désavoué qu'on y ait quelquefois renfermé la Morale & la Physique. Ainsi ce qu'on peut dire sur celle dont il s'agit ici, c'est que Leucothoé n'a passé pour être la fille d'Orchame Roi de Perse, que parce que ce Prince fut le premier qui fit planter dans son Royaume l'Arbre qui porte l'encens, & qu'on appelloit *Leucothoé.* On a ajouté que cette prétendue Princesse aimoit Apollon, parce que l'encens est une drogue aromatique fort en usage dans la Medecine, dont ce Dieu étoit l'inventeur; & on y a joint la jalousie de Clytie, parce que le Tournesol est une plante qui, selon les Naturalistes, fait mourir l'Arbre qui porte l'encens. Je dois avouer cependant que Pline, qui donne à l'Heliotrope plusieurs proprietés, ne parle point de celle-ci. Je suis fâché de n'avoir rien à dire de plus particulier sur cette fable, car il me paroît bien surprenant que pour nous apprendre qu'Orchame a planté l'Arbre qui porte l'encens, on ait dit qu'il avoit enterré sa fille toute vive, pour la punir d'avoir été sensible au Soleil son Amant; & que sa rivale Clytie, pour avoir revelé cette intrigue, ait été metamorphosée en Tournesol. Mais il vaut mieux se contenter de cette explication, que de hasarder des conjectures qu'il seroit difficile de rendre un peu

(1) T. 1. L. 1.

peu probables. Je n'ai rien trouvé dans l'Antiquité touchant cet Orchame, dont a parlé Ovide dans ses Metamorphoses, & qu'il dit avoir été le septiéme descendant de Belus, & avoir regné sur les Perses Achemenides.

On met aussi sur le compte d'Apollon d'autres intrigues amoureuses; entre autres, celles qu'il eut avec Coronis, qui lui donna pour fils Esculape; mais nous en parlerons dans l'Histoire de ce Dieu de la Medecine.

Au reste comme Apollon étoit le Dieu des beaux Arts, ceux qui les cultivoient passoient pour être ses enfans, tels qu'Esculape, Orphée, Linus, & plusieurs autres; ou pour ses favoris, comme Hyacinthe & Cyparisse dont je vais rapporter l'Histoire.

Hyacinthe changé en fleur.

Hyacinthe, au rapport de Pausanias (1), étoit un jeune Prince de la ville d'Amycles dans la Laconie. Son pere Œbalus, que l'Auteur que je viens de citer appelle Amyclès, l'avoit fait élever avec tant de soin, qu'on le regarda comme un favori d'Apollon, & des Muses. Pendant qu'il jouoit un jour avec ses Compagnons, il fut malheureusement frappé à la tête d'un coup de palet, dont il mourut quelque temps après. On composa apparemment quelque Poëme sur cette avanture, dans lequel on disoit pour consoler ses parents, que Borée jaloux de l'inclination d'Apollon pour ce jeune Prince, avoit détourné le palet dont ils jouoient ensemble; & il faut avouer que la fiction étoit assez ingénieuse. Les Lacedemoniens célebroient tous les ans auprès du tombeau de ce Prince, une fête solemnelle, où ils lui offroient des sacrifices; ils instituerent même à son honneur des Jeux qui portoient son nom, comme nous l'apprend Athenée (2), qui en fait la description.

(1) In Lacon.

(2) Liv. 4.

Pausanias parle du tombeau de ce jeune Prince, sur lequel il dit qu'on voyoit la figure d'Apollon. Sa metamorphose en une fleur du même nom, n'est qu'un épisode du Roman. On ne sçait pas trop ce que c'est que l'Hyacinthe: Dioscoride croit que c'est le *Vaccinium*, ou l'Oignon sauvage, qui a la fleur couleur de pourpre, & sur laquelle on voit, mais imparfaitement les deux lettres dont parle Ovide,

Quoiqu'il en soit, cette fable fait voir quelle idée la Religion payenne avoit de ses Dieux, puisqu'on ne rougissoit pas de leur attribuer les foiblesses les plus infames. Les plaintes d'Apollon à la mort d'Hyacinthe ont souvent fait parmi les Payens même, le sujet des railleries les plus piquantes contre ce Dieu.

Cyparisse changé en Cyprès.

Cyparisse, qui selon Ovide, avoit pris naissance à Carthée, ville de l'Isle de Cos, étoit un jeune homme qui avoit beaucoup de talent pour la Poësie & pour les beaux Arts; ce qui le fit passer pour le favori d'Apollon. Sa metamorphose en Cyprès est fondée sur la ressemblance de noms, cet arbre étant appellé par les Grecs *Cyparissos*. On a ajouté à la fable, qu'Apollon pour se consoler de sa mort, avoit voulu que le Cyprès fût dans la suite le symbole de la tristesse; qu'il accompagnât les funerailles, & qu'on ne plantât point d'autres arbres auprès des tombeaux; circonstances fondées sur la nature de cet arbre, dont les branches dépouillées de feuilles, n'ont rien que de lugubre. Il y a des Auteurs qui prétendent que Cyparisse fut aussi aimé de Sylvain, & que c'est pour cette raison qu'on voit souvent ce Dieu avec des branches de Cyprès à la main.

Si Apollon ne fut pas toujours heureux en amour, il le fut dans les défis qu'on eut la témerité de lui faire, & dont il sortit toujours victorieux. Pan qui croyoit exceller dans l'art de jouer de la flûte, voulut comparer cet instrument à la lyre d'Apollon. Le défi fut accepté; & le Tmolus pris pour arbitre, adjugea la victoire à Apollon. Midas témoin de cette dispute, recusa le jugement de Tmolus, & Apollon pour faire connoître sa stupidité lui donna des oreilles d'âne. Midas eut toujours grand soin de cacher sous un bonnet Phrygien cette difformité qui le deshonoroit; mais son Barbier qui l'avoit découverte, & qui n'osoit en parler, confia son secret à la Terre, d'où il sortit des roseaux qui le divulguerent. Ces fictions sont fondées sur l'Histoire, ainsi je dois les développer.

Histoire de Midas & de Tmolus.

Midas, selon Pausanias (1), étoit fils de Gordius & de Cybele, & regna dans la grande Phrygie, ainsi qu'on l'apprend de Strabon. Le premier des deux Auteurs que je viens de nommer, dit qu'il avoit bâti la ville d'Ancyre, aujourd'hui

(1) *In Atticis.*

Angoura, & celle de Pessinunte, sur le mont Agdistis, devenu célebre par le tombeau d'Atys; & le second dit seulement que lui & Gordius son pere faisoient leur residence auprès du fleuve Sangar, dans des villes, qui au temps qu'il écrivoit, n'étoient plus que de méchans villages. On ignore le temps auquel Midas a vécu; mais il a été contemporain de Tmolus, comme il paroît par Ovide : ce que je dirai de ce Prince à la fin de cet article, servira à fixer l'époque de son regne. Comme Midas étoit fort riche & fort œconome, on publia qu'il convertissoit en or tout ce qu'il touchoit, & l'on ne fait peut-être intervenir Bacchus qui lui enseigna suivant la fable, le moyen de se défaire d'une qualité si incommode pour lui, que parce qu'il étoit le Dieu de la Vigne, & que Midas l'honoroit d'un culte particulier. On peut ajouter encore que ce qui avoit donné lieu à cette fable, c'est qu'il fut peut-être le premier qui découvrit de l'or dans la Pactole. Strabon en parlant des lieux d'où quelques Princes avoient tiré leurs richesses, dit seulement (1) que Midas avoit trouvé celles qu'il possedoit, dans les Mines du mont Bermius. Dès son enfance on avoit prévu qu'il seroit extrémement riche & fort mênager, sur ce que des fourmis s'étant approchées de son berceau, lui avoient mis des grains de bled dans la bouche. Comme il étoit fort grossier & fort stupide, on inventa la fable du Jugement qu'il avoit porté en faveur de Pan contre Apollon. Le Scholiaste d'Aristophane, pour expliquer la fiction des oreilles d'âne dont Apollon fit present à Midas, dit qu'on avoit voulu marquer par-là qu'il avoit l'oreille très-fine, comme cet animal; ou parce qu'il entretenoit des espions dans tous ses Etats; ou enfin parce qu'il habitoit ordinairement dans un lieu nommé ὦτα ὄνου, *les oreilles d'âne.* Strabon rapporte (2) que Midas avala du sang de Taureau dont il mourut; & Plutarque (3) ajoute que ce fut pour se délivrer des songes fâcheux qui l'affligeoient depuis long-tems: comme on sçait le temps auquel les Cimmeriens entrerent dans la Phrygie, il est aisé de fixer l'époque du regne de Midas, puisque Strabon dit qu'ils y arriverent au temps de sa mort. Comme Ovide parle du Jugement de Tmolus que

(1) Liv. 14. pag. 680.

(2) Liv. 1. pag. 61.

(3) Traité de la Superst.

Midas désaprouva, il est à propos de parler de ce Prince & de sa généalogie.

Tmolus Roi de Lydie, si nous en croyons Clytophon, étoit fils du Dieu Mars & de la Nymphe Theogene, & selon Eustathe, de Sipylus & d'Eptonia. Un jour comme ce Prince chassoit, il apperçut une des Compagnes de Diane, qui se nommoit Arriphé. Comme elle étoit parfaitement belle, Tmolus en devint amoureux. Les passions des Grands sont presque toujours violentes. Le Roi résolu de satisfaire la sienne, poursuivit vivement cette jeune Nymphe, qui pour ne pas tomber entre ses mains, prit le parti de chercher un asyle dans le Temple de Diane: mais que peut la crainte du ciel sur le cœur des Tyrans? Arriphé fut violée au pied des Autels: un affront si sanglant la jetta dans l'accablement, & elle ne voulut pas survivre au malheur qui venoit de lui arriver. Les Dieux ne laisserent pas sa mort impunie: Tmolus enlevé par un Taureau tomba sur des pieux dont les pointes le firent expirer au milieu des douleurs les plus cuisantes. Ainsi périt ce Prince, qui fut inhumé sur la montagne qui depuis porta son nom.

Histoire de Marsyas.

Marsyas (a), autre joueur de flûte, fut encore plus malheureux que Midas dans le défi qu'il avoit osé faire à Apollon, puisque ce Dieu le fit écorcher vif. Voici l'Histoire de ce personnage, célebre dans l'Antiquité. Il étoit de Celênes ville de Phrygie, & fils d'Hyagnis, ou selon Hygin (1), d'Œagre (*Œagri*); auquel nom le Commentateur *Munker* substituoit volontiers l'ancien génitif *Hyagni*. Humfroi Prideaux est de même avis, dans les notes sur la Chronique de Paros (2); & ils ont raison l'un & l'autre, puisque Œagre étoit pere, non pas de Marsyas, mais d'Orphée. Quelques uns, dit Plutarque, ont prétendu que le vrai nom de Marsyas, étoit *Massès*. Il joignoit, suivant Diodore, à beaucoup d'esprit & d'industrie une sagesse & une continence à toute épreuve. Son génie parut sur tout dans l'invention de la flûte, où il sçut rassembler tous les sons, qui auparavant se trouvoient partagés

(1) Cap. 165.

(2) Pag. 169.

(a) Voyez les Notes de M. Burette sur le Traité de la Musique par Plutarque, d'où j'ai tiré presque tout cet article, *Mem. de l'Acad. Tom.* 10.

entre les divers tuyaux de chalumeaux. Il eut un attachement singulier pour Cybele fille de Dindyme & d'un Roi de Phrygie & de Lydie, appellé Meon, & les malheurs arrivés à cette Princesse en conséquence de ses amours avec Atys ne purent obliger Marsyas à se séparer d'elle. Chassée de la maison de son pere, après le meurtre de son Amant, & devenue furieuse & vagabonde, elle eut en la personne de Marsyas un fidele compagnon de ses courses & de ses voyages, qui les conduisirent l'un & l'autre à Nyse, sejour de Bacchus, où ils rencontrerent Apollon, fier de ses nouelles découvertes sur la Lyre.

Marsyas lui fit un défi, qu'Apollon accepta, à condition, dit Pausanias, que celui qui demeureroit vainqueur, feroit à son concurrent le traitement qu'il voudroit; & ce Dieu ayant remporté la victoire le fit écorcher vif, ou, selon Diodore, ce fut lui-même qui fit cette cruelle operation. Hygin & Philostrate le jeune qui prétendent qu'Apollon se servit pour cela du ministere d'un Scythe, se sont trompés sur le mot ἀποσκυτίσαι, qui étoit dans l'Ouvrage Grec qu'ils lisoient, & qu'ils ont cru bonnement signifier *donner commission à un Scythe*, au lieu que selon Hesychius il signifie simplement *écorcher*.

On ajouta que son sang avoit été metamorphosé en un fleuve qui portoit le nom de Marsyas, dont en effet les eaux étoient rougeâtres, & qui traversoit la ville de Celênes, où l'on voyoit dans la place publique, au rapport d'Herodote, la peau de cet infortuné Musicien suspendue en forme d'outre, ou de ballon: il falloit qu'elle y eût été transportée, puisque Xenophon nous apprend qu'Apollon l'avoit suspendue dans une caverne. D'autres Auteurs le font mourir moins cruellement & assûrent que de desespoir d'être vaincu, ou ayant l'esprit aliené, ainsi que nous l'apprend Suidas, il s'étoit précipité dans ce fleuve, & s'y étoit noyé.

L'ancienne Musique instrumentale lui étoit redevable de plusieurs découvertes, & on le fait, avec Olympus, Auteur du mode Phrygien & du Lydien, que d'autres attribuent à son pere Hyagnis. Il perfectionna sur-tout le jeu de la flûte & du chalumeau, qui avant lui étoient simples. Il joignit

ensemble par le moyen de la cire & de quelques fils, plusieurs tuyeaux ou roseaux de differentes longueurs, d'où resulta le chalumeau composé, & il fut l'inventeur de la double flûte, dont quelques-uns cependant font honneur à son pere.

L'Antiquité nous a conservé plusieurs monumens qui représentent cette action. On le voit dans Beger, dans Maffei, & dans du Choul, attaché à un arbre les mains derriere le dos : Apollon qui tient sa lyre de la main gauche, a à ses pieds un jeune homme qui paroît implorer son assistance; on croit que c'est Olympus son Disciple, qui demande grace pour son Maître, ou plûtôt la permission de lui rendre les devoirs funebres; ce qu'il obtint, comme nous l'apprenons d'Hygin.

Le Marquis Maffei a fait dessiner aussi une Statue magnifique qui est à Rome, où l'on voit Marsyas les bras étendus, attaché à un arbre. On en trouve d'autres où Apollon tient d'une main un couteau, & de l'autre la peau de Marsyas; ce qui confirmeroit l'opinion de ceux qui croient qu'il l'écorcha lui-même. D'autres enfin où Marsyas a les oreilles & la queue des Faunes & des Satyres. On voyoit anciennement dans la citadelle d'Athenes une Statue de Minerve qui châtioit le Satyre Marsyas, pour s'être approprié les flûtes que la Déesse avoit rejettées avec mépris. Ces flûtes de Marsyas avoient été consacrées dans le Temple d'Apollon à Sicyone, par un Berger qui les avoit recueillies. On voyoit aussi à Mantinée dans le Temple de Latone, un Marsyas jouant de la double flûte, & il n'avoit point été oublié dans le beau tableau de Polygnote. Servius le Grammairien atteste que les villes libres avoient dans la place publique une Statue de Marsyas, qui étoit comme un symbole de leur liberté, à cause de la liaison intime de Marsyas, pris pour Silene, avec Bacchus, connu des Romains sous le nom de *Liber.* Il y avoit à Rome dans le *Forum* une de ces Statues, avec un tribunal dressé tout auprès, où l'on rendoit la justice. Les Avocats qui gagnoient leurs causes avoient soin de couronner cette Statue, comme pour remercier Marsyas du succès

de leur éloquence, & pour se le rendre favorable en qualité d'excellent joueur de flûte, car on sçait combien le son de cet instrument & des autres, influoit alors dans la déclamation, & combien il étoit capable d'animer les Orateurs & les Acteurs.

Malgré tant de témoignages qui attestent que Marsyas fut écorché vif, il y a des Auteurs qui croient que ce n'est qu'une pure allégorie, fondés sur ce que le fleuve Marsyas faisoit un bruit désagreable & qui écorchoit les oreilles; ou plutôt, si nous en croyons Fortunio Liceti (1), sur ce qu'avant l'invention de la lyre, la flûte l'emportoit sur tous les instrumens de Musique, & enrichissoit tous ceux qui en sçavoient jouer; & comme le jeu de la lyre décredita celui de la flûte, & qu'on n'y gagnoit plus rien, on feignit qu'Apollon avoit écorché Marsyas: ce qui étoit d'autant mieux imaginé, que la monnoye dont on se servoit alors étoit de cuir (2).

(1) Hiergl. ch. 109.

(2) Pollux liv. 4. ch. 10.

Le Serpent Python.

La défaite du serpent Python que raconte Ovide (3), est mise aussi par les Poëtes sur le compte de ce même Dieu. Ce monstre causoit de grands ravages: mais Apollon à coups de fleches en purgea la terre, & délivra sa mere des persécutions qu'elle en souffroit.

(3) Met. l. 1.

Les eaux du Déluge, dit Ovide (4), qui avoient inondé la terre, laisserent un limon d'où sortirent plusieurs insectes, entre autres le serpent Python qui causoit beaucoup de ravages aux environs du Parnasse. Apollon armé de ses fleches, lui ôta la vie; ce qui expliqué physiquement, veut dire que la chaleur du Soleil ayant dissippé les mauvaises exhalaisons, ces monstres disparurent bien-tôt. Si on rapporte cette fable à l'histoire, ce Serpent étoit un brigand qui s'étoit établi aux environs de Delphes, & qui incommodoit fort ceux qui alloient y sacrifier. Un Prince qui portoit le nom d'Apollon, ou un Prêtre de ce Dieu, en délivra le pays. Cet évenement donna lieu à l'établissement des Jeux Pythiens, si connus dans la Grece. On les célebroit de quatre ans en quatre ans, & on donnoit pour prix aux Vainqueurs, ou des pommes consacrées à Apollon, ou, comme le prétend Pindare, des couronnes de Laurier. On s'y exerçoit principalement à chanter

(4) Met. l. 1.

à danser, & à jouer des instrumens. Sur quoi on peut consulter les Marbres de Paros (1) & Meursius (2). Cet évenement qu'Ovide place d'abord après le Déluge, ne doit être arrivé que long-temps après, puisque du temps de Deucalion, Apollon n'étoit pas encore connu à Delphes. C'est Themis, suivant le même Poëte, & suivant toute l'Antiquité qui y rendoit alors des Oracles, & avant Themis il y avoit encore un autre Oracle qui étoit rendu par la Terre.

(1) Pag. 202. & 203. de l'Edit d'Oxford.

(2) Græcia feriata.

Je viens de dire que les fleches d'Apollon n'étoient que les rayons du Soleil, & c'est ce qui donna lieu à deux fables aussi anciennes que célebres. La premiere, qu'on attribuoit à Apollon toutes les morts subites & prématurées. On en trouve cent exemples dans Homere, & toutes les fois que ce Poëte parle de quelque mort de ce genre, il ne manque pas de l'attribuer à Apollon, ou à Diane; avec cette difference qu'il met sur le compte de ce Dieu celles des hommes, & sur celui de Diane, celles des femmes. Mais l'exemple le plus marqué dans l'Antiquité, est celui des enfans de Niobé, qu'Apollon & Diane tuerent à coups de fleches: l'Histoire en est trop remarquable, pour ne pas la rapporter ici.

Histoire de Niobé & de ses enfans, tués par Apollon & par Diane.

La fiere Niobé, dit Ovide (3), piquée de ce qu'on rendoit à Latone un culte religieux, & qu'on ne lui avoit érigé à elle aucun Autel, quoique par la naissance & le grand nombre de ses enfans, elle meritât à juste titre les honneurs divins, couroit à travers les rues de Thebes pour faire cesser les sacrifices qu'on offroit à cette Déesse. Latone pour se venger implora le secours d'Apollon & de Diane, qui ayant découvert dans les plaines voisines de cette ville, les enfans de Niobé qui y faisoient leurs exercices, les tuerent à coups de fleches.

(3) Met. l. 6.

Tous les Historiens anciens conviennent avec Diodore de Sicile, & Apollodore, que Niobé étoit fille de Tantale & sœur de Pelops, car il ne faut pas confondre celle dont il s'agit dans cette fable, avec une autre Niobé qui étoit fille de Phoronée, & qu'Homere dit avoir été la premiere mortelle aimée de Jupiter. Pelops ayant abandonné la Phrygie pour

se

se retirer dans cette partie de la Grece qui a depuis porté son nom, emmena sa sœur avec lui. Comme il cherchoit à assûrer sa nouvelle domination par quelque alliance, qui pût le soutenir contre les efforts de ses ennemis, il la donna en mariage à Amphion, Prince aussi puissant qu'éloquent, & qui venoit d'enfermer de murailles la ville de Thebes. La dot de Niobé fut apparemment employée à bâtir une ville dans la Béotie, ou du moins ce fut une condition du mariage, puisque Pausanias nous apprend que ce fut alors que Pelops en jetta les fondemens. Le même Pausanias parle en plus d'un endroit de l'alliance d'Amphion avec la Maison de Pelops; & il dit positivement dans ses Béotiques, que ce Prince ayant fait alliance avec Tantale, avoit appris des Phrygiens le mode Lydien, & ajouté trois nouvelles cordes aux quatre que la lyre avoit auparavant.

Il y a grande apparence que Niobé fut le sceau de la paix qui fut faite entre Amphion & Pelops: Car ce dernier s'étoit brouillé avec le Roi de Thebes, pour avoir reçû dans ses Etats Maïus, qu'Amphion & Zethus en avoient chassé, ainsi que le rapporte Apollodore (1). Quoiqu'il en soit, ce mariage fut fort heureux par la fécondité de Niobé, qui eut un grand nombre d'enfans. Homere lui en donne douze, six garçons & six filles; Herodote ne lui donne que deux garçons & trois filles; Diodore de Sicile, quatorze, sept de chaque sexe. Apollodore (2) sur l'autorité d'Hesiode, prétend qu'elle eut dix garçons & autant de filles. Cependant cet Auteur n'en nomme que quatorze, dont voici les noms, Sipyle, Minytus, Ismene, Damasichthon, Agenor, Phedime & Tantale, & autant de filles; Echodée, ou selon d'autres Thera, Cleodoxe, Astyoche, Phthia, Pelopie, Astycratie, & Ogygie.

Fiere de sa fécondité, Niobé méprisoit Latone, qui pour se venger, engagea Apollon & Diane à faire perir tous ses enfans, de la maniere que le raconte Ovide après les autres Poëtes anciens, & comme on peut le voir dans Plutarque au Livre de la Superstition. Cet épisode ingénieusement inventé, renferme une Histoire aussi tragique que véritable. La peste,

(1) Liv. 3.

(2) Ibid.

qui ravagea la ville de Thebes, fit perir tous les enfans de Niobé ; & parce qu'on attribuoit les maladies contagieuses à la chaleur immoderée du Soleil, on publia que c'étoit Apollon qui les avoit tués à coups de fleches. Ce que j'avance ici sur le fond de cette fable, est autorisé par l'Antiquité. Homere (1) dit que Laodamie & la mere d'Andromaque avoient été tuées par Diane. Valerius Flaccus (2) rapporte les plaintes de Clyte femme de Sysique sur la mort de sa mere, à qui Diane avoit ôté la vie (*a*) ; & sans vouloir entasser un plus grand nombre d'exemples, j'ajoute seulement que le Scholiaste de Pindare (3) remarque après Pherecyde, qu'Apollon envoya Diane sa sœur, pour faire mourir Coronis & plusieurs autres femmes, pendant qu'il alloit lui-même ôter la vie à Ischis. Après cela il n'est pas étonnant de voir Penelope, dans Homere, prier Diane de la faire mourir. Si ces témoignages ne suffisoient pas pour prouver cette tradition, je joindrois l'autorité de Strabon (4) & d'Eustathe qui disent la même chose ; & ce dernier observe fort judicieusement que les Poëtes qui attribuoient à ces Divinités les morts subites, & celles que la peste causoit, mettoient toujours celles des hommes sur le compte d'Apollon, & celles des femmes sur celui de Diane (5). Homere s'est à la vérité écarté de cette regle en disant que Diane avoit fait mourir Orion (6) : mais comme il avoit voulu attenter à l'honneur de cette Déesse, il n'est pas étonnant qu'elle ait voulu le punir elle-même ; ce qui pourtant est si fort contre l'usage ordinaire, qu'il y a des Auteurs, au rapport d'Eustathe (7), qui croient que cet endroit d'Homere est supposé.

(1) Iliad. l. 2. v. 20.
(2) Liv. 3.
(3) Sur la troisiéme Pythique.
(4) Liv. 14.
(5) Sur la 2. de l'Iliad.
(6) Odyss. l. 5. v. 125.
(7) Sur le 5. de l'Odyss.

Rien n'est mieux imaginé que ce systême, puisqu'on a raison d'attribuer les maladies contagieuses aux exhalaisons de la terre, & à la chaleur immoderée du Soleil : aussi, selon Homere, la peste survint dans le camp des Grecs, dès que ce Dieu irrité eut lancé ses fleches ; c'est-à-dire, dès que ses rayons trop chauds eurent corrompu l'air. Il est bon de remarquer en passant que les fleches, étoient le symbole d'Apollon

(a) . . . . *Triviæque potentis*
Occidit arcanâ genitrix absumpta sagittâ.

irrité, comme la lyre signifioit qu'il étoit appaisé, ainsi que l'observe Servius (1) : aussi ne manquoit-on jamais dans ces sortes de maladies épidemiques d'implorer le secours de cette Divinité, & de lui offrir des sacrifices, comme Horace & Pausanias nous l'apprennent. On avoit même grand soin alors de mettre sur les portes des maisons des branches de laurier, dans l'esperance que ce Dieu épagneroit des lieux qui étoient sous la protection d'une personne qu'il avoit cherie, ainsi qu'on peut le voir dans Diogene Laërce, & dans l'Auteur du grand Etymologicon.

(1) Sur le 3. de l Eneide.

Ovide fait mourir les enfans de Niobé dans un Cirque, où ces jeunes Princes s'exerçoient à manier des chevaux; mais Pausanias dit (2) avec plus de vraisemblance, qu'il moururent sur le mont Cytheron où ils étoient allé chasser, & les filles à Thebes. Si on a ajouté sur l'autorité d'Homere (3) que ces enfans infortunés demeurerent neuf jours sans sépulture, parce que les Dieux avoient changé en pierres tous les Thebains, & que les Dieux eux-mêmes leur rendirent les devoirs funebres, le dixiéme jour, c'est que comme ils étoient morts de la peste, personne n'avoit osé les enterrer, & tout le monde avoit paru insensible aux malheurs de la Reine; figure vive des calamités qui accompagnent ce fleau, où chacun craignant une mort presque assûrée, ne songe qu'à sa propre conservation, & néglige les devoirs les plus essentiels. Cependant comme les Prêtres après que la violence du mal fut un peu passée, se mirent en état de les ensevelir, on publia que c'étoient les Dieux eux-mêmes qui leur avoient rendu ce devoir. On ajoute qu'Ismenus l'aîné de ces Princes, pour se délivrer des douleurs que lui causoit un mal si violent, se jetta dans un fleuve de la Béotie, qu'on appelloit alors le pied de Cadmus, & qui depuis cet événement porta le nom de ce jeune Prince.

(2) In Beot.

(3) Iliad. l. 24.

Niobé ne pouvant plus souffrir le séjour de Thebes après la mort de ses enfans, & de son mari qui s'étoit tué de désespoir, retourna dans la Lydie, & finit ses jours près du mont Sypile, sur lequel, selon le rapport de Pausanias (2), on voyoit une roche qui regardée de loin ressembloit à une

(4) In Attic.

femme accablée de douleur & d'affliction, quoique de près elle ne ressemblât à rien moins qu'à cela, comme l'assûre le même Auteur, qui y avoit voyagé. Voilà ce qui a fait dire à Ovide qu'un tourbillon de vent avoit emporté cette Princesse infortunée sur cette montagne, & qu'elle avoit été changée en rocher, circonstance qui nous apprend, comme le dit Ciceron (1), que Niobé avoit gardé un profond silence dans son affliction, & qu'elle étoit devenue comme immobile & muette; ce qui est le caractere des grandes douleurs. Sophocle dans son Antigone, dit que cette Princesse ne fut pas d'abord changée en pierre, mais que les Dieux dans la suite lui accorderent cette grace à sa priere. Le même Poëte dans Electre, dit que Niobé verse des larmes dans un tombeau de pierre.

(1) Tuscul. Quæst. lib. 3.

Ovide a cru sans doute que l'Histoire feroit plus touchante, en disant que tous les enfans de Niobé avoient été la victime de la vengeance de Latone. Cependant Pausanias (2) rapporte que Melibée ou Chloris, & Amyclée, deux de ses filles, appaiserent Diane, qui leur conserva la vie; c'est-à-dire, qu'elles guerirent de la peste. La premiere de ces deux Princesses épousa Neleus pere de Nestor, ainsi que le rapporte Apollodore (2); mais le même Pausanias proteste qu'il aime mieux se ranger au sentiment d'Homere, qui dit que tous les enfans de Niobé perirent par les mains d'Apollon & de Diane. Je ne dois pas oublier de rapporter aussi ce qui fit donner à Melibée le surnom de Chloris; c'est que ne s'étant jamais remise de la frayeur que lui avoit causé la mort de ses freres & de ses sœurs, elle demeura toujours extraordinairement pâle, ainsi que le raconte encore Pausanias (3).

(2) In Attic.

(3) Liv. 1.

(4) In Corinh.

L'histoire que je viens d'expliquer arriva environ 120. ans avant la guerre de Troye; ce qu'il seroit aisé de prouver par la généalogie de Nestor, fils de Chloris, encore plus par celle de Laïus pere d'Œdipe, qui succeda à Amphion & à Zethus au Royaume de Thebes : comme je le dirai lorsque j'expliquerai la fable d'Amphion.

Telle est la vérité de cet évenement si célebre dans les anciens Poëtes. Admirons la fertile imagination d'Ovide qui

le raconte si bien : transportons-nous avec lui auprès de Thebes, pour voir ces jeunes Princes montés sur de superbes chevaux faire leurs exercices, pendant qu'Apollon & Diane, prenant la défense de leur mere outragée, les percent impitoyablement à coups de fleches. Les sœurs de ces Princes infortunés accourent sur les remparts au bruit de ce funeste accident, & tombent sous les coups invisibles de Diane : enfin la mere arrive qui outrée de douleur & de désespoir arrose de ses larmes les corps de ses enfans, & est enfin changée en Rocher : & on avouera que si la fable donne de grands ornemens à la vérité, la découverte de cette même vérité donne encore plus de plaisir à l'esprit, que ces vains ornemens n'en donnent à l'imagination.

Un monument antique rapporté par le P. de Montfaucon (1) représente cette histoire selon la tradition qu'a suivie Ovide. Les fils de Niobé y paroissent avec leurs chevaux de manege, Apollon & Diane leur lancent leurs fleches, & la mere desolée de les voir perir l'un après l'autre, en tient quelques-uns entre ses bras.

(1) Ant. Expliq. Tom. I.

Mais si les fleches d'Apollon lui avoient été si utiles en tant d'occasions, elles lui furent bien funestes dans celle dont je vais parler. Jupiter indigné qu'Esculape eût rendu la vie à Hippolite, prétendant que le droit de ressusciter les morts devoit être reservé à lui seul, frappa l'infortuné Medecin d'un coup de foudre ; & Apollon, pour venger la mort de son fils, ayant tué à coups de fleches les Cyclopes qui avoient fabriqué la foudre dont Jupiter s'étoit servi, il fut chassé du Ciel. Obligé de gagner de quoi vivre, il se mit au service d'Admete, dont il garda les troupeaux.

Boccace (2) sur l'autorité de Theodontion, dit que cette avanture regarde cet Apollon que Ciceron dit avoir donné des Loix aux Arcadiens, & qui fût chassé du Trône pour avoir voulu gouverner ses Sujets avec trop de severité. Il se retira à la Cour d'Admete qui le reçut favorablement, & lui donna en souveraineté la partie de ses Etats qui étoit sur les bords du fleuve Amphrise. De-là l'origine de la Fable qui dit qu'il fut banni du Ciel, parce qu'il fut chassé du Trône.

(2) Gen. des Dieux.

Celle qui porte qu'il fut obligé de garder les troupeaux d'Admete, nous apprend qu'il devint Roi d'une partie de la Thessalie. Les deux noms de Roi & de Pasteur sont souvent synonimes, sur-tout dans Homere ; & en effet tout Roi doit être le Pasteur de son Peuple, qui est son vrai troupeau. Comme ces anciennes traditions n'étoient pas toujours uniformes, Ovide dit que ce n'étoit pas dans la Thessalie, mais dans l'Elide, qu'Apollon devint Pasteur, & que lui arriva l'avanture de Battus qui lui vola quelques bœufs.

L'Histoire que je viens de raconter, prouve qu'Apollon ne souffroit pas volontiers qu'on l'insultât : celle de Phorbas qui s'étoit rendu maître du chemin qui conduisoit à Delphes, en est une nouvelle preuve. Ce Dieu en effet s'étant métamorphosé en Athlete, lui ôta la vie : mais pour expliquer la plûpart de ces Fables, il faut de temps en temps se rappeller le principe que j'ai établi dans le premier Volume, qu'on chargeoit presque toujours l'histoire d'un Dieu ou d'un Heros des avantures de tous ceux qui avoient porté le même nom, & souvent de celles de leurs Prêtres : celle dont je viens de parler pourroit bien être de ce nombre. Quelqu'un des Ministres de Delphes qui voyoit diminuer tous les jours les offrandes qu'on portoit dans le Temple d'Apollon, par les incursions de Phorbas, se déguisa, & ayant été assez heureux pour tuer ce brigand, publia que c'étoit Apollon luimême qui avoit vengé l'insulte faite à son Temple.

Quoiqu'il en soit, il n'y eut gueres de Dieux dans le Paganisme, plus honoré qu'Apollon. Il avoit des Temples dans toute la Grece & dans toute l'Italie, des Oracles sans nombre, & on celébroit un grand nombre de Fêtes en son honneur, sur-tout à Delos. Je n'ai pas besoin de m'étendre beaucoup sur ce sujet, il suffit de remarquer que presque toutes les ceremonies du culte qu'on lui rendoit avoient rapport au Soleil, dont il étoit le symbole, ou aux attributs qu'on croyoit qu'il possedoit. Ainsi le loup & l'épervier lui étoient consacrés, parce que l'un & l'autre a la vûe fine & perçante ; le corbeau, la corneille & le cygne, à cause qu'on croyoit que ces oiseaux avoient un instinct naturel pour prédire l'avenir.

Si le laurier étoit un arbre consacré à ce Dieu, c'est qu'on étoit persuadé que ceux qui dormoient ayant sous la tête quelque branche de cet arbre, recevoient des vapeurs qui les mettoient en état de prophetiser. Porphyre nous apprend même que les Anciens annonçoient les choses futures sur le bruit que faisoit le laurier lorsqu'il brûloit ; ce qui fait dire à Tibulle : *lorsque le Laurier vous donne un bon augure, Laboureurs, rejouissez-vous* (a) : mais aussi quand il brûloit sans aucun petillement c'étoit un mauvais signe (b). On lui avoit aussi consacré le coq, parce qu'il annonce par son chant le lever du Soleil ; & la cigale, à cause que son chant honore le Dieu de la Musique.

Le temps nous a conservé un grand nombre de monunumens de ce Dieu ; je n'ai pas dessein de les parcourir, on peut les voir presque tous rassemblés dans l'Antiquité expliquée par les figures. Il suffit de remarquer que ce Dieu y est toujours reconnoissable par sa jeunesse, par les rayons qui brillent sur sa tête, & par sa lyre, ou la cythare qui l'accompagne. J'ai dit qu'on représentoit Apollon jeune & sans barbe, ainsi que Bacchus, ce qui selon Tibulle convenoit parfaitement à l'un & à l'autre ; mais comme celui-ci paroît quelquefois avec de la barbe, Lucien nous apprend (1) qu'il y avoit aussi un Apollon barbu : cependant nous n'avons aucun monument qui le représente ainsi. (1) De Dea Syr.

Enfin pour terminer cet article, il me reste à parler des differens noms qu'on donnoit à Apollon. Comme tout l'univers adoroit ce Dieu, ou du moins l'Astre dont il étoit le symbole, il avoit presque autant de noms qu'il y avoit de pays differens qui lui rendoient un culte religieux, ainsi que nous l'avons dit plus d'une fois ; mais indépendamment de ces noms, les Grecs & les Romains lui en donnoient plusieurs autres.

Celui de *Vulturius* lui fut donné par une avanture bien singuliere que raconte Conon (3). Deux Bergers qui faisoient paître leurs troupeaux sur le mont Lissus près d'Ephese, ayant (4) Narrat. 35.

(a) *Laurus ubi bona signa dedit, gaudete coloni.*
(b) *Et jacet extincto laurus adusta foco.* Propert.

vû sortir d'une caverne quelques moûches à miel, l'un d'eux s'y fit descendre avec une corbeille, & y trouva un tresor. Celui qui étoit demeuré dehors l'ayant retiré par le moyen de cette même corbeille, il y laissa son compagnon, ne doutant pas qu'il n'y périt. Dans le temps que le Berger abandonné étoit livré au plus cruel désespoir, il s'assoupit, & Apollon lui apparut en songe, qui lui dit de se meurtrir le corps avec un caillou, ce qu'il fit. Quelques vautours attirés par la puantenr des playes qu'il s'étoit faites, entrerent dans la caverne, & ayant enfoncé leur bec dans ses playes & dans ses habits, & ayant pris leur vol en meme temps, tirerent ce malheureux hors de la caverne. Dès qu'il fut guéri il porta ses plaintes devant les Magistrats d'Ephese qui firent mourir l'autre Berger; & ayant donné à celui-ci la moitié de l'or qui s'étoit trouvé dans la caverne, il en fit bâtir sur la même montagne un Temple en l'honneur de son liberateur, sous le nom d'Apollon aux Vautours.

On l'appelloit *Hyperboréen*, pour les raisons que nous avons rapportées dans l'article de la Religion des Peuples du Nord (1): *Phœbus*, pour faire allusion à la lumiere du Soleil & à sa chaleur, qui donne la vie à toutes choses, ou du nom de Phœbé, mere de Latone: *Delius*, ou à cause de l'Isle de Delos où il étoit né, ou parce qu'il éclaire toutes choses: *Cynthius*, d'une montagne de ce nom, comme on l'apprend de Servius & de Festus: *Epidelius*, à cause d'un Temple qu'il avoit près du Promontoire de Malée. Menophanès qui commandoit la flotte de Mithridate, ayant saccagé l'Isle de Delos, fit jetter dans la mer la statue d'Apollon; les Lacedemoniens l'ayant trouvée, firent bâtir un Temple en l'honneur de ce Dieu, qu'ils nommerent *Epimelius*, comme pour marquer qu'il étoit venu de Delos.

Le Peuple de Chio l'honoroit sous le nom de *Phanæus*, & donnoit le nom de *Phanée* à un de leurs Promontoires, parce que c'étoit de-là que Latone avoit vû l'Isle de Delos (2). Celui de *Lycius* lui fut donné, si nous en croyons Pausanias (1), par Danaüs, qui ayant apperçû, lorsqu'il disputoit la couronne à Gelanor, un Loup, que les Grecs appellent λύκος,

(1) T. I. liv. 7.

(2) Steph. sur le mot φάνει.

(3) In Attic.

λύκος, emporter la victoire sur un Taureau contre lequel il combattoit, publia qu'Apollon avoit voulu faire voir au Peuple d'Argos, qu'un Etranger devoit l'emporter sur un citoyen, puisque le Loup qui est un animal étranger, avoit vaincu le Taureau. Lorsque ce Prince fut monté sur le trône, il fit bâtir un Temple en l'honneur d'Apollon Lycius. On l'appella *Delphinius*, parce qu'on crut qu'il avoit accompagné sous la figure d'un dauphin le navire de Castalius, qui conduisoit une colonie de l'Isle de Crete dans la Phocide: *Delphicus*, de la ville de Delphes, si fameuse par l'Oracle de ce Dieu: *Clarius*, de celle de Claros, où il avoit aussi un Oracle. *Ismenius*, d'une colline près de Thebes, comme nous l'apprend Pausanias (1), ou d'un fleuve de ce nom, si nous en croyons Stephanus: *Nomius*, parce qu'il avoit gardé les troupeaux d'Admete: *Pythius*, à cause de la victoire qu'il remporta sur le serpent Python (*a*); & les Jeux qu'on institua en mémoire de cet évenement, furent appellés Pythiens, comme Ovide (*b*) nous l'apprend. (1) In Boot.

Le nom de *Sminthien* lui fut donné, parce que, comme le rapporte Strabon (2) après Callinus & Heraclide de Pont, les descendans de Teucer étant partis de l'Isle de Crete pour aller chercher un lieu propre à s'établir, apprirent de l'Oracle qu'ils devoient s'arrêter dans l'endroit où les habitans viendroient les recevoir. Comme ils furent obligés de passer la nuit sur les bords de la mer dans l'Asie mineure, un grand nombre de rats vinrent la nuit manger leurs ceinturons & leurs boucliers. Le lendemain ayant vû ce dégât, & croyant que l'Oracle étoit accompli, ils s'arrêterent en cet endroit, & donnerent à Apollon, qui y étoit fort honoré, le nom de Smynthien, qui dans leur langue veut dire un rat. Ce même Auteur ajoute qu'on voyoit dans la ville de Chryse une statue d'Apollon, de la main de Scopas celebre Sculpteur de l'Isle de Paros, avec la figure d'un rat près de ses pieds; & Heraclide (2) Liv. 13.

(*a*) Lisez sur ce nom les pages 202. & 203. des Notes sur les Marbres, & les Auteurs qui y sont cités.

(b) *Neve operis famam possit delere vetustas*
Instituit sacros celebri certamine ludos,
Pythia, perdomiti Serpentis nomine dictos.

de Pont assure que les Rats qui étoient autour de ce Temple, étoient sacrés.

Orphée, Homere, Ovide, & plusieurs autres Poëtes donnent souvent à Apollon le nom de Sminthien (a). Celui d'*Actius* lui venoit du promontoire de ce nom, si connu par la victoire d'Auguste sur Antoine : celui de *Daphnæus*, à cause de la Fable de ses amours avec Daphné : celui de *Soracte*, d'une montagne d'Italie où il étoit honoré, & dont les Prêtres, si nous en croyons Pline & Virgile, marchoient sans aucune incommodité sur des charbons allumés (b). Strabon parle aussi de cette même merveille (1), mais il dit que c'étoit la Déesse Feronie qui étoit honorée sur le mont Soracte, & que c'étoit à son honneur que ces Prêtres marchoient sur ces tisons enflammés.

(1) Liv. 5.

Enfin Apollon avoit encore plusieurs autres noms, tirés la plûpart des lieux où il étoit honoré, sans parler de ceux que les autres Peuples lui donnoient, ainsi que nous l'avons déja dit au commencement de son histoire, & lorsque nous avons parlé de l'origine de l'Idolatrie.

Diane & la Lune.

L'HISTOIRE de Diane ne nous menera pas si loin que celle d'Apollon, puisque les mêmes attributs conviennent au frere & à la sœur. En effet Diane peut être regardée comme la Lune, & alors elle étoit la même qu'Isis, & c'est-là de toutes les Dianes la plus ancienne. On pourra faire de l'une & de l'autre un parallele semblable à celui qu'on vient de lire d'Apollon & d'Osiris. On peut dire de même que les Grecs, qui avoient reçû la Theologie des Egyptiens,

(a) On donne d'autres origines du nom de Sminthien, comme on peut le voir dans Lylio Giraldi, Synt. 7.

(b) *Haud procul urbe Roma in Faliscorum agro sunt paucæ familiæ, quæ Hirpinæ vocantur, quæ sacrificio annuo, quod fit ad montem Soractem Apollini, super ambustam ligni struem ambulantes non aduruntur, & ob id perpetuo Senatusconsulto, militiæ aliorumque munerum vacationem habent.* Plin. lib. 2. c. 93.

Summe Deûm, sancti custos Soractis Apollo,
Quem primi colimus, cui Pineus ardor acervo
Pascitur, & medium freti pietate per ignem
Cultores multâ premimus vestigia plantâ.

l'ajusterent à leurs idées, & attribuerent à la sœur d'Apollon ce que ceux-là avoient dit de la sœur d'Osiris. Ainsi pour suivre mon même plan, je n'ai qu'à rapporter & expliquer la Mythologie Grecque au sujet de Diane.

Ciceron (1) reconnoît trois Dianes : « la premiere, que » l'on croit mere du Cupidon ailé, étoit fille de Jupiter & » de Proserpine ; la seconde, qui est la plus connue, étoit » fille du troisiéme Jupiter & de Latone ; la troisiéme, à qui » souvent les Grecs donnent le nom de son pere, étoit fille » d'Upis & de Glaucé. »

(1) De Nat. Deor. l. 3.

Strabon (2) & Pausanias parlent d'une autre Diane nommée *Britomartis.* Elle étoit fille d'Eubulus, & aimoit fort la chasse. Comme elle fuyoit Minos qui en étoit amoureux, elle se jetta dans la mer, & fut prise dans les filets de quelques Pêcheurs ; ce qui, selon Vossius, lui fit donner le nom de *Dictynna* ; si vous n'aimez mieux dire que ce nom lui fut donné à cause du mont Dicté ; ou bien, comme le pretend Solin, parce qu'il signifie une *Vierge douce & humaine.* Il y a même bien de l'apparence que Ciceron & Strabon n'ont pretendu parler que des Dianes de la Grece. Ovide est allé plus loin, puisqu'il nous fait connoître une Diane encore plus ancienne ; c'étoit celle d'Egypte, qui se métamorphosa en chat, dans le temps que Typhon fit la guerre aux Dieux : *Fele soror Phœbi latuit* (3) ; c'est la même que celle dont parle Herodote (4), nommée *Bubastis*, qui ajoute que les Egyptiens disoient qu'elle étoit fille de Dionysius, c'est-à-dire d'Osiris & d'Isis, & que Latone n'étoit que sa nourrice : ou pour mieux dire, c'est Isis elle même qui est la veritable & la plus ancienne Diane, puisque c'est elle que les Egyptiens prirent pour le symbole de la Lune, comme nous l'avons dit dans son histoire. Mais parce que les Grecs ont toujours copié les Egyptiens, ils ont dit de quelques-unes de leurs Princesses ce que ceux-ci attribuoient à leur Isis ; & il semble que ce qu'ils en racontent, doit se rapporter à cette Diane qui étoit fille de Jupiter & de Latone, & sœur d'Apollon. Comme elle aimoit la chasse, ils l'ont regardée comme la Divinité de celles qui s'adonnoient au même exercice. L'amour qu'elle

(2) Liv. 10.

(3) Met. l. 5.

(4) Liv. 1.

eut pour la chasteté lui fit donner des vierges pour compagnes. On la représente ordinairement avec un carquois & des chiens, trainée dans un chariot par deux cerfs blancs : on la peignoit cependant quelquefois avec des ailes, comme nous l'apprend Pausanias, ayant à une main un lion & à l'autre une panthere, son chariot étant trainé ou par deux vaches, ou par deux chevaux de différentes couleurs ; mais cet Auteur avoue en même temps qu'il ne sçait point ce que ces symboles signifient.

Il est bon de remarquer, 1°. Que comme dans la Theologie payenne Diane étoit une Divinité en même temps naturelle & animée, les Poëtes en disent bien des choses qu'il seroit ridicule de vouloir rapporter à l'histoire, puisque l'on voit évidemment qu'elles ne peuvent s'entendre que de la Lune qu'elle représentoit. A suivre même leurs principes, Diane, Lucine, Junon, Venus, Bubastis & Isis n'étoient souvent qu'une même Divinité, c'est-à-dire la Planete qu'elles représentoient, & c'est-là le dénouement de tout ce qu'on trouve dans leurs Ouvrages, touchant la plûpart des attributs de cette Déesse. 2°. Que lorsqu'elle représentoit la Lune, elle s'appelloit Lucine ; Diane, quand on la prenoit pour cette Déesse qui aimoit la chasse ; & Proserpine, ou Hecate, quand elle étoit regardée comme une Divinité de l'Enfer. De-là le nom de *Triformis* que lui donnent les Poëtes (1), & l'usage où l'on étoit de la représenter avec trois têtes (*a*), dont celle qui étoit à droite, étoit celle d'un cheval, celle qui étoit à gauche d'un chien, & celle du milieu, d'un sanglier. Mais cet usage, si nous en croyons Pausanias (2), n'étoit ni universel, ni bien ancien. « Autant que » j'en puis juger, dit cet Auteur, c'est Alcamene qui s'est » avisé le premier de faire une triple statue à trois corps & à » trois visages, pour représenter la Déesse Hecate ; & c'est » cette statue que les Atheniens nomment l'Epipyrgide (*b*), & » qu'ils ont placée à Athenes auprès de la victoire sans ailes. » Lorsque Diane étoit invoquée par les femmes prêtes à

(1) Horace, Virg. Martial. &c.

(2) In Corinth. c. 30.

(*a*) *Tergeminamque Hecatem, tria virginis ora Dianæ.* Virg. Æneid. l. 4.

(b) Ce mot vient de πύργος, une tour, parce que cette Statue étoit fort haute.

accoucher, elle s'appelloit Lucine, ainsi que la Junon *Pronuba*. Elle avoit encore plusieurs autres noms. Celui de *Trivia*, marquoit qu'elle étoit honorée dans les carrefours des rues & des chemins où l'on mettoit ordinairement ses statues. Celui d'*Orthione*, lui étoit donné ou d'un lieu de ce nom dans l'Arcadie, où elle étoit honorée, ou plutôt de la severité avec laquelle elle punissoit celles de ses compagnes qui ne gardoient pas une exacte chasteté, ou enfin parce que les jeunes garçons de Lacedemone se fouettoient cruellement, & quelquefois jusqu'à en mourir, en presence de ses statues: coutume dure & barbare, qui peut avoir occasionné le surnom de Diane, les Grecs appellant *Orthion* ce qui étoit dur & inflexible; les noms de *Militta*, d'*Alilat* & d'*Anaïtis* lui étoient donnés par les Pheniciens, les Arabes & les Cappadociens, ainsi que nous l'avons dit dans le I. Tome. Celui de Diane, qui est le plus ordinaire, & qui est le même que *Iana*, signifie la Lune, selon Varron. Celui de *Deviana* venoit de ce que cette Déesse aimoit la chasse, & que ceux qui aiment cet exercice sont sujets à s'égarer, ou à se dévoyer. Spon (1) est le premier qui ait fait graver un monument, où Diane est nommée *Clatra*. Cette Déesse y est représentée avec Apollon, l'un & l'autre chargés de symboles, à la maniere des figures *Panthées*. Apollon avec sa lyre, tient à la main la foudre de Jupiter, & a la tête environnée de rayons, & au-dessus un soleil dans un cercle. Diane a sur la tête le croissant, une tour & une pomme de pin, comme Cybele, un serpent entortillé à son bras, ainsi qu'Hygiea, Déesse de la santé, le sistre d'Isis, une proue de vaisseau, comme Isis surnommée Pelagia. Il est clair que c'est Diane, entant qu'elle représente la Lune, c'est-à-dire une Isis à la maniere des Grecs.

(1) Misc. Erud. Ant.

Les autres noms qu'on donne à la même Déesse viennent la plûpart des lieux où elle étoit honorée; ainsi Hesychius l'appelle *Aerea*, d'une montagne de ce nom dans l'Argolide, & Pausanias *Coryphæa*, d'une autre montagne près d'Epidaure. Les Eléens la nommoient *la Speculatrice*, les Cretois *Dictynne*; les Eginetes, *Aphæa*; ceux de Sicile, *Lya*,

parce qu'ils croyoient qu'elle les avoit guéris d'un mal de rate. Ceux de la Tauride, *Taurica*, du nom de leur pays; *Thoantina*, de celui de Thoas leur Roi; *Orestina*, parce qu'Oreste en enleva la statue. Ceux d'Ephese, *Ephesia*, & nous avons dit dans la description du Temple qu'elle avoit dans
(1) Liv. 4. cette ville (1), combien elle y étoit honorée. Ceux d'Elide, *Alphea*, comme nous l'apprenons de Strabon ; & la raison qu'ils rendoient de ce surnom, étoit que l'Alphée étant devenu amoureux de cette Déesse, elle se couvrit le visage de boue, & en fit autant à ses compagnes. Comme la sagacité des Dieux, que les Payens honoroient, n'étoit pas grande, l'Alphée ne put distinguer la Déesse d'avec les Nymphes de sa Cour, & cessa ses poursuites. Ceux d'Achaïe *Triclaria* (*a*).
(2) In Corint. Pausanias (2) raconte que Menalippus & Cometho satisfirent leur passion dans le Temple de Diane Triclaria. Cette profanation fut suivie d'une sterilité generale, ensorte que la terre ne produisoit aucun fruit, & d'une maladie populaire qui emportoit une infinité de monde. Les Achéens ayant consulté l'Oracle d'Apollon, la Pythie leur répondit que l'impieté de Menalippus & de Cometho étoit la cause de tous leurs maux, & que le seul moyen d'appaiser la Déesse étoit de lui sacrifier tous les ans un jeune garçon & une jeune fille.

Hypermnestre ayant gagné sa cause contre Danaüs son pere, qui la poursuivoit pour avoir sauvé Lyncée son mari, contre l'ordre qu'il lui avoit donné de le faire perir, dedia un Temple à Diane sous le nom de *Pitho*, ou de Déesse de la Persuasion, comme nous l'apprenons du même (3) Pausa-
(3) Ibid. nias. Pindare lui donne celui de Didyme, pour marquer qu'elle étoit sœur jumelle d'Apollon. Les habitans de Pellene la
(4) In vita Arati. nommoient *Pellené*, à l'occasion de quoi Plutarque (4) raconte que lorsqu'on portoit sa statue dans les processions, son visage devenoit si terrible, que personne n'osoit la regarder. Cet Auteur ajoute même que le Prêtre qui la servoit ayant porté sa statue dans l'Eolie, tous ceux qui la virent de-
(5) Liv. 21. vinrent insensés. Strabon (5) parle d'une Diane *Perasie*, ainsi

(a) Mot composé de τρὶς, *trois*, & de κλῆρος, parce que Diane étoit honorée dans le territoire de trois villes, dont Pausanias parle à cette occasion.

nommée, parce que son culte avoit été porté par mer à Castabalis, ville de Cappadoce. Enfin on trouve dans les Anciens, sur-tout dans Pausanias, plusieurs autres noms de cette Déesse, qui sont aisés à expliquer, & qu'on peut lire dans cet Auteur.

On voit, par ce que nous venons de dire, que plusieurs Peuples se distinguoient par le culte qu'ils rendoient à cette Déesse, pour laquelle on poussa la superstition jusqu'à lui offrir des victimes humaines. L'Isle de Delos celebroit des Fêtes nommées *Delies*, qui attiroienr un grand concours d'étrangers. L'Isle Nicaria, si nous en croyons Strabon, avoit un Temple consacré à cette Déesse, sous le nom de *Tauropolie* (1), & on trouve dans Goltzius une médaille frappée dans cette Isle, ou d'un côté paroît Diane en équipage de chasse, & de l'autre une personne montée sur un taureau. De l'Isle Nicaria le culte de cette Déesse passa, selon Tite-Live (2), à Andros, & à Amphipolis ville de Thrace.

Diane est aisée à reconnoître dans les figures qui la représentent, ou par le croissant qu'elle a ordinairement sur la tête, ou par son habit de chasse, ou enfin par les chiens qui l'accompagnent. On trouve encore sur ces monumens une infinité de singularités qu'on peut voir dans les Antiquaires. Je dois dire cependant que la Diane d'Ephese étoit représentée avec un grand nombre de mamelles, & avec d'autres symboles qui marquoient la terre & Cybele, ou plutôt la nature elle-même que cette Déesse représentoit. Les Payens regardoient cette Déesse comme le symbole de la chasteté, qu'elle faisoit observer avec beaucoup de regularité aux Nymphes de sa suite. On sçait de quelle maniere elle chassa Callisto, que Jupiter avoit séduite, & ce qu'il en couta à Acteon pour l'avoir vûe dans le bain (3) ; mais comme la Mythologie ne se soutenoit gueres dans ses principes, on racontoit qu'elle avoit été amoureuse d'Endymion, qu'elle alloit voir toutes les nuits dans les montagnes de la Carie. Il est vrai qu'on croit que cette fiction n'est fondée que sur ce qu'Endymion, que quelques Auteurs prétendent avoir été un Roi d'Elide, se retiroit souvent dans un antre qui étoit sur une

(1) C'est-à-dire Protectrice des Taureaux.

(2) Liv. 44.

(3) Voyez l'histoire de Cadmus.

montagne de la Carie, pour aller obſerver les mouvemens de la Lune (*a*) : & que c'eſt pour nous apprendre qu'il y méditoit continuellement, qu'on a dit qu'il dormoit toujours, & que la Lune profitoit de ce ſommeil pour le venir embraſſer (*b*).

(1) In Eliac. Mais Pauſanias (1) nous inſtruit dans un plus grand detail de l'hiſtoire de ce Prince. « La Fable, dit-il, raconte qu'Endymion fut aimé de la Lune, & qu'il en eut cinquante » filles; mais une opinion plus probable, c'eſt qu'il épouſa » Aſterodie ; d'autres diſent Chromie, fille d'Itonus, & petite-fille d'Amphictyon; d'autres, Hyperipné, fille d'Arcas, » & qu'il eut trois fils, Peon, Epéus & Etolus, & une fille » nommée Eurycide. Endymion propoſa dans Olympie un » prix de la Courſe aux trois Princes ſes enfans; ce prix étoit » le Royaume. Epéus remporta la victoire, regna après ſon » pere, & ſes ſujets furent appellés Epéens. On dit que ſon » frere Etolus demeura avec lui dans le pays ; mais que Péon, » inconſolable d'avoir été vaincu dans une occaſion de telle » importance, alla chercher fortune hors de ſa patrie, & s'étant arrêté ſur les bords du fleuve Axius, il donna ſon nom » à cette contrée qui depuis s'eſt appellée la Peonie. Les » Eléens & les Heracleotes ne s'accordent pas ſur la mort » d'Endymion ; car les Eléens montrent ſon tombeau dans » la ville d'Olympie, & les Heracleotes qui ſont voiſins de » Milet, diſent qu'Endymion ſe retira ſur le mont Latmus. » En effet il y a un endroit de cette montagne que l'on nomme encore aujourd'hui *la grotte d'Endymion*. »

Le même Pauſanias dit que le tombeau de ce Prince étoit dans la place qui précedoit le ſtade d'Olympie, que l'on nommoit *la Barriere*, & qu'à Metaponte étoit une ſtatue de ce Prince qui étoit toute d'yvoire, à la reſerve de l'habit.

Nous venons de voir que Pauſanias dit que les Eléens & les Heracleotes ne s'accordoient pas ſur la mort d'Endymion.

(a) On le voit ſur quelques Antiques ſous la figure d'un homme qui dort, & Diane ou la Lune auprès de lui.

(b) V. Ciceron, Liv. I. *Tuſc. Quæſt.* & Lucien, Dial. *Lunæ & Veneris.*

Pour

Pour les accorder, Paulmier de Grantmenil dit avec beaucoup de vraisemblance (1), qu'il y a eu deux personnes de ce nom, l'un Roi d'Elide ; l'autre, qui étoit ce Berger si celebre du mont Latmus : en effet si le Berger étoit le même que le Roi d'Elide, comment peut-on distinguer deux Endymions ?

(1) Dans sa Grece.

Le Dieu Lunus.

Je devrois parler ici du Dieu Lunus, qu'on trouve sur quelques monumens ; mais j'en ai dit assez sur son sujet dans l'Histoire des Dieux de l'Orient. On sçait d'ailleurs que les Payens donnoient quelquefois les deux sexes à leurs Dieux.

La Nuit.

Comme j'ai dit dans l'Histoire du Soleil un mot de l'Aurore qui devance son lever, je dois parler ici de la Nuit, que les Anciens regardoient aussi comme une Divinité. Hesiode nous apprend qu'elle étoit fille du Chaos, & selon les Mythologues, c'étoit la plus ancienne des Divinités. Il est vrai en effet que les ténebres ont été avant la lumiere, & c'est ainsi qu'on doit juger de cette chimerique Divinité, & qu'on doit entendre l'auteur d'un hymne qu'on attribue à Orphée, où la Nuit est nommée la mere des Dieux & des hommes. Theocrite la représente courant sur un Chariot précedé des Astres du Firmament. D'autres lui donnent des ailes, comme à l'Amour, & à la Victoire ; mais Euripide (2) l'a mieux dépeinte, en la representant sur son char, accompagnée d'étoiles, & environnée d'un grand voile noir. Ce portrait s'accorde assez avec un dessein qui se trouve dans un Manuscrit de la Bibliotheque du Roi, que le P. de Montfaucon nous a donné dans sa Paleographie, où cette Déesse paroît vétue de noir, avec un voile parsemé d'étoiles, qui voltige sur sa tête, ayant son flambeau tourné en bas, comme si elle vouloit l'éteindre. Les Anciens donnent à la Nuit plusieurs enfans, tous personnages metaphoriques ; la Douleur, la Crainte, l'Amour, l'Envie, la Vieillesse, &c. dignes fruits de cette Déesse & de l'Erebe leur pere.

(2) Dans la Trag. Intit. Ion.

CHAPITRE XVI.

Des Muses.

COMME Apollon étoit le conducteur des Muses, d'où il avoit pris le nom de *Musagetes*, il est juste de parler presentement de ces Déesses. Rien de plus connu dans les Poëtes que les Muses, qu'ils invoquent à chaque moment; & rien en même temps de plus obscur, que ce que la Mythologie rapporte à leur sujet. En effet, les Anciens varient également sur leur origine, sur leur nombre, sur leurs attributs, & sur leurs noms.

Hesiode qui a employé les cent dix-sept premiers Vers de sa Theogonie, à invoquer les Muses, & à célebrer leur mémoire, dit qu'elles étoient neuf, filles de Jupiter & de Mnemosyne. Il les appelle Heliconiades, parce qu'elles habitoient sur le mont Helicon, & Pierides parce qu'elles étoient nées dans la Pierie. Ce Poëte qui leur donne les noms que j'expliquerai dans la suite, dit que quand elles étoient dans l'Olympe, elles chantoient les merveilles des Dieux, surtout de Jupiter leur pere; qu'elles connoissoient le passé, le present, & l'avenir, & que rien ne rejouissoit tant la Cour céleste, que leurs voix & leurs concerts. Il ajoute enfin que c'étoient elles qui lui avoient appris la Poësie, & lui avoient inspiré tout ce qu'il alloit dire dans sa Theogonie.

(1) De Nat. Deor. l. 3.

Ciceron (1) en compte d'abord quatre, Thelxiopé, Acedé, Arché, Meleté, filles du second Jupiter. Après cela, neuf, qui ont eu pour pere le troisiéme Jupiter, & pour mere Mnemosyne. Autres neuf encore, qui n'ont pas d'autres noms que les précedentes, & qui sont nées de Piérus & d'Antiope: les Poëtes ont coutume d'appeller celles-ci *Pierides* & *Piériennes*.

Varron n'en admettoit que trois. Les Muses, disoit-il, désignent le chant: or le chant ne s'executant que de trois

manieres, ou avec la voix, ou avec les instrumens à vent, ou enfin avec ceux qu'on touche des mains, il ne doit y avoir que trois Muses. D'autres Anciens croyoient qu'il y en a eu neuf. L'un rapporte qu'elles étoient filles de Pierus, l'autre dit que Jupiter étoit leur pere. Musée prétend quelles étoient filles du ciel ; plusieurs autres leur donnent la Terre pour mere. Saint Augustin rapporte d'après Varron, que dans une ville, qu'on croit être celle de Sicyone, on avoit employé trois habiles ouvriers à faire chacun les trois Statues des Muses, dans le dessein de consacrer celles qui seroient les plus belles; mais qu'on les trouva si bien faites, qu'on les prit toutes neuf pour les consacrer dans le Temple d'Apollon.

Pausanias (1) nous a conservé les noms des trois Statuaires dont parloit Varron, & il les appelle Chephisidote, Strongylione, & Olympheostene. (1) In Beot.

Diodore de Sicile (2) donne aux Muses une origine plus ancienne. Si nous en croyons cet Auteur, ces Déesses, si fameuses parmi les Grecs, étoient d'habiles Chanteuses qu'Osiris menoit avec lui dans ses conquêtes, & ausquelles il avoit donné pour chef Apollon l'un de ses Generaux : voilà peut-être ce qui a fait donner à ce Dieu le nom de *Musagete*, ou de *Conducteur des Muses*, aussi-bien qu'à Hercule, qui avoit été comme lui été un des Generaux d'Osiris. M. le Clerc (3) croit que la fable des Muses vient des concerts que Jupiter avoit établis en Crete. Si on l'en croit, ils étoient composés de neuf filles qui formoient son Academie Royale de Musique. Il ajoute que ce Dieu n'a passé pour le pere des Muses, que parce qu'il est le premier parmi les Grecs, qui à l'imitation de Jubal, avoit un concert reglé ; & qu'on a donné à ces Chanteuses, *Mnemosyne* ou la *Mémoire* pour mere, parce que c'est elle qui fournit la matiere des Vers & des Poëmes. (2) Liv. 4. (3) Notes sur Hesiode.

On ne varie pas moins sur le nom des Muses que sur leur origine. Diodore dit qu'il vient de *Misin*, qui signifie, *enseigner des choses relevées*. M. le Clerc dérive ce nom de *Mossa*, *inventer* ; M. Huet le fait venir du nom de Moyse. Les autres étymologies qu'en donnent Platon & Suidas, en tirant ce mot de celui d'*Inquisitio*, approchent assez de celles que

je viens de rapporter Mais comme les Muſes furent célebres & fort honorées dans la contrée de la Macedoine, qu'on appelloit anciennement Piérie, long-temps avant que leur culte fût connu ſur le mont Parnaſſe & ſur l'Helicon, il eſt très-vraiſemblable que c'eſt dans cette Province qu'elles ont pris leur origine. Ce ſentiment eſt conforme à ce qu'on lit dans l'Abregé Chronologique de M. Nevvton. Oſiris, dit cet illuſtre Auteur, avoit marié une des Chanteuſes qui l'avoient ſuivi dans ſes expeditions, avec Œagrius Roi de Thrace, & de ce mariage nâquit Orphée. Les Muſiciennes de ce Conquerant, ajoute-t-il, devinrent célebres dans la Thrace, ſous le nom de Muſes, & les filles de Pierus, Thracien d'origine, ayant appris leur Muſique & imité leurs Concerts, prirent le nom de ces Déeſſes. Voila ce qui a fait dire que les Muſes étoient filles de ce Pierus.

Comme les anciens Auteurs & les Monumens confondent ſouvent les noms des neuf Muſes, & les ſymboles qui les repréſentent, il eſt bon de rapporter ici la maniere la plus ordinaire de les nommer & de les peindre. Clio, la premiere des Muſes, qui prend ſon nom de *la gloire*, ou de *la renommée*, tient une Guitarre d'une main, & de l'autre un Pleĉtre au lieu d'archet; elle eſt, à ce qu'on croit, l'inventrice de la Guitarre.

Euterpe, ainſi appellée parce qu'elle *rejouit*, a un maſque à ſon côté gauche, & une maſſue à la main droite. Elle a inventé la Tragedie, ce que ſignifie le maſque qu'elle porte. Sa double face qu'on trouve dans une Medaille, ne s'obſerve pas ailleurs : elle tient la maſſue d'Hercule, peut-être parce que la Tragedie repréſente les Heros, entre leſquels Hercule eſt le plus illuſtre; d'autres aſſûrent que la maſſue marque Thalie, pour la raiſon que nous dirons plus bas : ils croyent auſſi que c'eſt Thalie qui a la double tête. Spon qui a publié un beau Marbre qui repréſente les Muſes, les a quelquefois confondues.

Thalie, ou *la floriſſante*, qui a inventé la Comedie, tient auſſi un maſque de la main droite : les Medailles la repréſentent appuyée contre une colomne.

Melpomene, ou l'*attrayante*, est distinguée par le *Barbiton*. Terpsichore, c'est-à-dire, *la divertissante*, l'est par des flûtes qu'elles tient, tant sur les Medailles que dans les autres Monumens

Erato, ou l'*aimable*, n'est pas aisée à distinguer.

Polyhymnie, ainsi appellée de la *multiplicité des Chansons*, & non pas de la fidélité de la memoire, comme quelques Auteurs l'ont prétendu, se trouve sur quelques Medailles. On la peint avec une lyre, comme inventrice de l'harmonie; c'est le *Barbiton* qu'Horace lui donne.

Uranie, ou *la Céleste*, est l'inventrice de l'Astronomie, & tient un Globe à la main : dans les Medailles ce globe est posé sur un trepié.

Calliope, ainsi appellée de *la douceur de sa voix*, tient un volume, comme inventrice du Poëme héroïque.

Apollon a toujours été regardé par les Poëtes comme le chef & le conducteur des Muses; & rien n'est si charmant que ce qu'on dit des concerts du Parnasse ausquels ce Dieu présidoit, & où elles chantoient d'une maniere capable de charmer également les hommes & les Dieux. Mais on ne s'est pas contenté de leur donner Apollon pour conducteur, Hercule a eu la même qualité, & c'est de là que lui est venu le surnom de *Musagete*, comme nous le dirons dans son histoire.

Vossius a eu de la peine à comprendre comment les Anciens ont pu croire que les Muses étoient des Déesses guerrieres : mais puisqu'elles étoient consacrées à Apollon & à Bacchus, qui selon Diodore, avoient passé leur vie à faire la guerre, pourquoi ne regarderoit-on pas comme des guerrieres, les femmes qui les accompagnoient dans leurs conquêtes ? D'ailleurs les Muses ont été souvent confondues avec les Bacchantes, & il est sûr, selon Plutarque (1), qu'on leur faisoit des sacrifices dans la Grece, avant que de donner bataille.

(1) Apopht. Lacon.

L'avanture des Muses qui se retirent chez Pyrenée, & qui sont obligées de demander aux Dieux des ailes pour se sauver, est selon Plutarque une metaphore, qui nous apprend

que ce Tyran, qui regnoit dans la Phocide, n'aimoit pas les Belles-Lettres. Comme il avoit fait démolir les Colleges & les Académies où elles étoient enseignées, on dit pour le rendre odieux, qu'il avoit voulu faire violence aux Muses; que les Dieux pour les en garantir leur avoient donné des aîles, & qu'il avoit perdu la vie en les poursuivant. Ovide est le seul que je sçache, qui ait parlé de ce Tyran, qui n'est connu que par une avanture si deshonorante. C'est sans doute sur cette histoire que l'Antiquité s'est fondée pour donner des aîles aux Muses, comme nous les voyons représentées dans un Monument rapporté par le R. P. de Montfaucon.

Le défi que firent les Piérides aux Muses, de mieux chanter qu'elles, est encore une avanture que je n'ai trouvée dans aucun Poëte plus ancien qu'Ovide. On dit pour l'expliquer que Pierus étoit un fort mauvais Poëte, dont les Ouvrages étoient pleins d'histoires peu avantageuses aux Dieux. Plutarque même nous apprend (1) qu'il en avoit composé un qui deshonoroit les Muses. Voilà l'origine du combat que décrit Ovide. On publia que ses filles, c'est-à-dire, ses Ouvrages, avoient été changées en Pies, parce qu'ils étoient remplis d'un verbiage également ennuyant & dégoûtant.

(1) Dans son Livre de la Musique.

Quoique je ne veuille pas entreprendre d'entrer dans un grand détail sur l'article des Muses, que Lylio Giraldi (2) a traité fort au long, & dont on peut voir toutes les Images dans le premier Tome de l'*Antiquité expliquée*, je ne dois cependant pas omettre de marquer ici du moins une partie des differentes épithetes qu'on a données à ces Déesses, & les motifs qu'on a eu de les leur donner.

(2) Sent. de Musis.

Celui de *Camœnæ* vient, selon Festus, Macrobe & Servius, du verbe *cano*, parce que leur principale occupation étoit de célebrer les actions des Dieux & des Heros. On les a appellées *Heliconiades*, d'une montagne de Béotie nommées l'Helicon, qu'Othus & Ephialtès fils d'Aloéus consacrerent aux Muses, & non pas d'une colline de même nom joignant le mont Parnasse, comme Servius & la plûpart des Grammairiens l'ont pensé. Quelques Auteurs ont cependant prétendu que ce nom ne venoit pas de l'une ni de l'autre de ces

montagnes, mais d'un instrument de Musique, aussi appellé *Helicon*, dont Ptolemée fait mention.

Le nom de *Parnassides* que lui donnent aussi les Poëtes, vient du mont Parnasse dans la Phocide, où on a publié qu'elles se trouvoient ordinairement : celui d'*Aonide*, est tiré des montagnes de Béotie appellées les monts Aoniens, d'où cette Province elle-même est souvent nommée Aonie. De Thespia ville de Béotie, elles furent nommées *Thespiades* : & *Castalides*, du nom de la Fontaine de Castalie qui étoit au pied du mont Parnasse.

Quoique les Muses ayent reçu les honneurs divins, & que leur culte ait été célebre dans plusieurs endroits de la Grece & de la Macédoine, où on leur offroit des sacrifices, personne ne les a tant honorées que les Poëtes, qui à l'imitation d'Hesiode, d'Homere & de Virgile, ne manquent gueres de les invoquer au commencement de leurs Poëmes, comme des Déesses capables de leur inspirer cet anthousiasme qui est si essentiel à leur art.

On les a nommées *Citheriades*, du mont Citheron; *Pierides* ou *Pieriæ*, du mont Pierus, selon Festus, ou suivant Stephanus, du nom d'une ville, ou de cette partie de la Macedoine appellée *Pieria*; les noms de *Pegasides* & d'*Hippocrenæ* leur furent donnés de la Fontaine que Pegase fit sortir de terre d'un coup de pied : c'est encore du nom de la même fontaine qu'elles sont souvent nommées *Aganippides*, parce cette fontaine a été également appellée *Aganippe* & *Hippocrene*.



CHAPITRE XVII.

Histoire de Bacchus.

LES Grecs qui vouloient que tous les Dieux & tous les Heros eussent pris naissance dans leur pays, ne manquerent pas de mettre Bacchus de ce nombre ; & pour donner plus de merveilleux à l'histoire qu'ils en publierent, ils y ajouterent à leur ordinaire plusieurs fables.

(1) In Bacchis.

Euripide (1), Orphé, Ovide, & plusieurs autres, disent que Jupiter étant devenu amoureux de Semelé fille de Cadmus, Junon qui en devint jalouse, prit la figure de Beroé Nourrice de sa Rivale, pour tâcher de lui inspirer adroitement des soupçons sur la personne de son Amant ; lui faisant entendre que s'il étoit en effet Jupiter, comme il se vantoit de l'être, il ne se déguiseroit pas comme il faisoit, sous la figure d'un homme mortel ; qu'il falloit que quelqu'autre Amant sans doute abusât d'un nom si auguste, pour la séduire, & qu'il étoit important de s'en éclaircir : que le moyen d'y réussir étoit de lui proposer de paroître devant elle avec la même majesté qu'il voyoit Junon ; & que s'il étoit véritablement le pere des Dieux, il ne lui refuseroit pas cette marque de tendresse, qui serviroit à un éclaircissement si nécessaire à son repos. Semelé ayant suivi le conseil de la fausse Beroé ; & Jupiter étant allé chez elle avec ses foudres & tout l'éclat de sa majesté, mit le feu au Palais, & Semelé périt dans cet incendie. Comme elle étoit grosse alors de sept mois, ce Dieu fut obligé de retirer de son sein le jeune Bacchus, pour le porter dans sa cuisse les deux mois qui restoient pour être à terme, ainsi que le rapporte au long Ovide dans ses Metamorphoses (*a*). Le Poëte Manilius dit la même chose (*b*) : ou si nous en croyons Hygin (2) & Lucien, Mercure

(2) Fab. 179.

(a) *Inseritur femori, maternaque tempora complet.* Met. l. 3.
(b) *Atque iterum patrio nascentem corpore Bacchum.*

le

le retira des flames, & le porta à Nysus, qui le fit élever dans les antres du mont Nysa en Arabie. Pausanias rapporte qu'à Brention, ville de Laconie, il y avoit une autre tradition sur la mort de Semelé.

Il semble que les Anciens ayent repandu à dessein sur l'éducation de ce Prince l'obscurité mysterieuse de sa naissance; car si nous en croyons Ovide, Ino sa tante fut sa premiere nourrice (*a*): mais le même Poëte, peu constant dans ses narrations, dit que ce Dieu fut nourri par les Hyades (*b*): Demarchus dans le Poëte Nonnus (1), assûre que les Heures furent les nourrices de ce Dieu. Pausanias (2) prétend que c'étoit une tradition reçue parmi le peuple de Patras en Achaïe, que Bacchus avoit été élevé dans la ville de Mesatis, & que Pan & les Satyres lui avoient souvent dressé des embûches, dont il avoit eu de la peine à se délivrer. Apollonius dit (3) que Mercure porta par l'ordre de Jupiter le jeune Bacchus dans l'Isle d'Eubée, pour le donner à Macris fille d'Aristée; & que Junon jalouse que le fils de sa rivale fût élevé dans une Isle qui lui étoit consacrée, en avoit chassé la jeune nourrice, qui s'étant retirée dans le pays des Phéaciens, l'avoit élevé secretement dans un antre.

D'autres Auteurs assûrent qu'il fut élevé dans l'Isle de Naxe, & plusieurs assûrent après Lucien, que ce fut dans l'Arabie. Prenoient-ils plaisir, ces graves Auteurs, à donner tant de nourrices à un Dieu qui devoit être immortel? ou plutôt dans l'envie de faire croire que tous les Dieux étoient originaires de la Grece, ne s'aveugloient-ils pas jusqu'à ne point appercevoir le ridicule de tant de narrations extravagantes?

Quoiqu'il en soit, plusieurs anciens Auteurs mieux instruits que ceux que je viens de citer, & parmi lesquels se trouvent Herodote (4), Plutarque (5), & Diodore (6), disent avec plus de vraisemblance, que Bacchus étoit né en Egypte, qu'il fut

(4) Liv. 2.
(5) Traité d'Isis & d'Osiris.
(6) Liv. 3.

(a) *Furtim illum primis Ino matertera cunis*
Educat, inde datum Nymphæ Nyseides antris
Occulere suis, lactisque alimenta dedere. Ov. loc. cit.

(b) *Ora micant Tauri septem radiantia flammis,*
Navita quas Hyadas Graius ab imbre vocat,
Pars Bacchum nutrisse putat, &c. Id. Fast. l. 5.

élevé à Nysa, ville de l'Arabie heureuse, où son pere Ammon l'avoit envoyé; & qu'en un mot, c'est le même que le fameux Osiris qui fit la conquête des Indes. Et certes, disent ces Auteurs, il est évident que ce que les Anciens racontent de Bacchus, ne peut convenir qu'à cet ancien Roi d'Egypte : car, pour ne pas parler ici de ses autres avantures, le secours que ce Dieu donna à Jupiter dans la fameuse guerre des Geants, qui a précedé de plusieurs siécles la naissance de Cadmus & de Semelé, peut-il regarder le Prince Thebain que les Grecs font passer pour le vrai Bacchus? Il est pourtant vrai, selon la tradition Poëtique, que Bacchus, couvert de la peau d'un Lion ou d'un Tigre, secourut vigoureusement le pere des Dieux, & que les Geants le mirent en pieces, circonstance qui regarde la mort funeste d'Osiris, tué par le Geant Typhon son frere, comme nous l'avons dit en son lieu.

(1) Loc. cit.

Diodore ajoute (1) que ce qui peut avoir trompé les Grecs, c'est que le culte de cette ancienne Divinité d'Egypte étoit passé dans la Grece, que c'étoit Orphée qui l'y avoit apporté, & qu'y ayant ajouté plusieurs céremonies de sa façon, il tâcha de le rendre méconnoissable, dans le dessein qu'il avoit pour honorer la famille des Cadméens qui l'avoient fort bien reçu, d'accommoder la fable & les céremonies de cette ancienne Divinité d'Egypte, peu connue en Grece, à quelque Prince de la famille de Cadmus.

On ne sçauroit contester cette verité, que deux choses rendent certaine; l'une que le culte de Bacchus ressemble trop à celui d'Osiris, à quelques céremonies près, pour ne pas croire qu'il ne soit le même; l'autre, qu'il est impossible de comprendre comment l'opposition que fit Cadmus à l'établissement du culte de Bacchus, & qu'Ovide décrit si au long, peut regarder son petit-fils. Se seroit-il opposé, ce Prince nouvellement établi dans la Grece, où il devoit chercher à se rendre recommandable, à un culte qui faisoit tant d'honneur à sa famille? Auroit-il risqué par une délicatesse mal entendue, à perdre son Royaume, à passer pour un impie, en empêchant qu'on ne mît au rang des Dieux ses enfans?

Cependant il lui en coûta la Couronne, ainsi qu'à Polydore son fils, & la vie à Penthée son petit-fils, qui fut déchiré sur le mont Citheron, par les Bacchantes, qui dans leur fureur le prirent pour un lion, ainsi que le racontent le Poëte Nonnus (1), Philostrate (2), Euripide (3), & Ovide (4).

(1) Dionys. l. 46.
(2) In Bacchis.
(3) In Pentheo.
(4) Met. l. 3.

Mais on pourra m'objecter que Cadmus & Penthée furent punis, non pour s'être opposés au culte de Bacchus, mais aux céremonies infames qui se glissoient dans les fêtes qu'Orphée avoit établies. Je répondrai que cela peut être; mais on ne prouve pas par-là, que ce culte regardât le fils de Semelé. Est-il croyable qu'un grand-pere voye de son vivant son petit-fils mis au rang des Dieux, & son culte établi dans tout un pays ? Il n'y a à cela nulle vraisemblance, & l'on doit dire simplement que le culte de Bacchus étant passé d'Egypte dans la Grece, Cadmus s'opposa fortement à l'abus qu'on commençoit à en faire; ce qui le fit chasser de son Royaume, & que ce ne fut que plusieurs années après, qu'on mit le fils de Semelé au nombre des Dieux. Ainsi raisonnent ceux qui après avoir étudié l'Antiquité, trouvent le plus souvent hors de la Grece l'origine des Dieux, dont le culte y passa avec les Colonies d'Orient.

Pour rendre à chacune de ces opinions le dégré de vraisemblance qui lui appartient, il faut avoir recours à la pluralité des personnes qui ont porté le même nom, & distinguer plusieurs Bacchus. Diodore de Sicile en connoît trois; l'Indien, ou plutôt l'Egyptien, qui fit la conquête des Indes, surnommé le Barbu; celui qu'on disoit être fils de Jupiter & de Proserpine, ou de Cerès, & qu'on représentoit avec des cornes, ou parce qu'il avoit appris à labourer la terre, ou parce que les cornes étoient les anciens Vaisseaux dont on se servoit pour boire (car ce Heros étoit le Dieu du vin,) ou enfin pour marquer les rayons du Soleil dont il étoit le symbole. Enfin le troisiéme Bacchus étoit fils de Jupiter & de Semelé, & c'étoit celui-là qu'on nommoit ordinairement le Bacchus de Thebes.

Ciceron dit qu'il y en a eu cinq. Le premier selon cet Auteur, étoit fils de Proserpine. Le second reconnoissoit

le Nil pour son pere, & ce fut celui-là qui bâtit la ville de Nysa. Le troisiéme étoit fils de Caprius, & ce fut lui qui regna dans les Indes, & qui fut surnommé *Sabazius*, nom qu'on fit porter aux fêtes qu'on institua à son honneur. Le quatriéme étoit fils de Jupiter & de la Lune ou de Diane, & c'est à celui-là qu'on avoit dédié les Orphiques; le cinquiéme enfin étoit fils de Thione & de Nisus, & ce fut lui qui institua les fêtes qu'on celebra depuis en son honneur tous les ans (*a*).

Cette varieté d'opinions a jetté nos Modernes dans une autre extrémité; ils ont voulu chercher l'origine de cette Divinité dans les Livres de l'Ecriture, & ils ont cru que ce Heros de la Fable, étoit copié d'après ceux de la Bible.

(1) Traité de l'Idolâtrie.

Vossius (1) a prouvé fort au long que Bacchus est le même que Moyse; & voici les principaux chefs du paralléle qu'il en fait. Moyse est né en Egypte, ainsi que Bacchus: le premier fut exposé sur le Nil, les Poëtes disent la même chose du second, & l'un & l'autre ont tiré leur nom de ce qu'ils avoient été sauvés des eaux; car Orphée appelle Bacchus *Mysas*. Celui-ci fut élevé dans une montagne d'Arabie, nommée Nysa, c'est dans ce même pays que Moyse a passé quarante ans. Le Poëte Nonnus parle de la fuite de Bacchus vers les eaux de la Mer rouge; il ne se peut rien de plus précis pour Moyse. L'armée de ce Dieu, selon Diodore, composée d'hommes & de femmes, traversa l'Arabie pour aller aux Indes; celle du Legislateur remplie de femmes & d'enfans, passa le desert pour aller dans la Palestine qui etoit dans l'Asie. Les cornes qu'on donne au Dieu de la Fable ne font-elles pas allusion aux rayons de lumiere, qui faisoient sur la tête de Moyse le même effet que deux cornes? Le mont Nysa n'est-il pas le même que Syna, par la transposition d'une seule lettre?

(*a*) *Multos Dionysios habemus; primum Jove & Proserpina natum: secundum Nilo, qui Nysam dicitur condidisse; tertium Caprio patre, eumque Asiæ Regem præfuisse dicunt, cujus Sabazia sunt instituta: quartum Jove & Luna, cui sacra Orphica putantur confici: quintum Niso natum & Thyone, à quo Trieterides constituta putantur.* Cic. l. 3. de Nat. Deorum.

Le Pere Thomassin (1) ajoute de nouvelles preuves au parallele de Vossius : Bacchus armé de son thyrse défait les Géants, selon Nonnus ; Moyse n'est-il pas obligé de combattre les descendans d'Enac, reste des Geants ? & sa verge est l'instrument de ses miracles. Le Legislateur traverse la Mer rouge ; & Nonnus nous raconte la même merveille d'une Nymphe de Bacchus. Jupiter envoye Iris à Bacchus pour lui ordonner d'aller détruire une Nation impie dans les Indes ; & Dieu ordonne à Moyse d'aller dans la Palestine abolir les abominations d'un Peuple idolâtre. Caleb, dont le nom approche de celui d'un chien, fut le fidele compagnon de Moyse ; les Poëtes nous disent que Pan avoit donné à Bacchus un chien pour l'accompagner dans ses voyages. Moyse & Josué arrêtent le Soleil ; Nonnus le dit formellement de Bacchus. Le Legislateur enfin fait sortir une fontaine d'un rocher ; le Conquerant en frappant la terre de son thyrse, en fait sortir des torrens de vin.

(1) Tom. 1. l. 1. c. 5. Lect. des Poetes.

M. Huet (2) est du même sentiment, & fait aussi un parallele entre Moyse & Bacchus : le sçavant Bochart (3) au contraire, & après lui M. le Clerc, qui n'abandonne jamais ses opinions, croyent que Bacchus est le même que Nembrot fils de Chus, ce qui lui fit donner le nom de *Bar-chus*, & ces deux Auteurs trouvent beaucoup de ressemblance entre le premier Conquerant & le Heros de la Fable (4). Bochart fait voir que tous les noms de Bacchus sont tirés de la Langue Assyrienne; que les Grecs ont ajustée à la leur. Ainsi, selon cet Auteur, le culte de Bacchus a commencé en Assyrie, d'où il est passé en Phenicie & en Egypte, & de-là dans la Grece par le moyen de Cadmus & de Melampe. Un parallele si frappant n'a pas cependant gagné tous les suffrages ; & il y a des Sçavans qui prétendent que Bacchus est le même que Noé, puisque l'invention de la vigne qu'on attribue au Grec, convient uniquement au Patriarche, comme l'Ecriture Sainte nous l'enseigne (5) ; & ceux-là ajoutent avec raison que c'est le premier & le plus ancien Bacchus, & celui qui a été le premier modele de tous les autres.

(2) Demonstrat. Evang. p. 4.

(3) Chan. l. 1. c. 18.

(4) Comp. Hist. univ.

(5) Genese 5.

Je conviens qu'il y a des traits assez semblables entre Moyse

& Bacchus ; & comme le Legislateur des Hebreux se rendit très-celebre en Egypte, il peut bien être arrivé qu'on a emprunté quelques-uns de ces traits pour embellir l'histoire de Bacchus ou Dionysius ; c'est-à-dire d'Osiris, qui est le veritable Bacchus. Le culte de cette Divinité fut porté dans la Grece par la Colonie de Cadmus ; & Semelé sa fille ayant eu un fils qui fut appellé, ou du moins surnommé Bacchus, qui fit quelques conquêtes & quelques actions semblables à l'ancien, on les a confondus dans la suite ; & pour faire honneur à la famille de Cadmus, on a mis son petit-fils au nombre des Dieux ; on lui a rendu tout le culte qui s'étoit long-temps auparavant établi parmi eux à l'honneur de l'ancien Bacchus, & on a chargé son histoire des avantures d'Osiris & des autres Bacchus.

Nous avons suffisamment parlé à la fin du premier Tome du veritable Bacchus, c'est-à-dire d'Osiris, il faut maintenant raconter l'histoire de celui qui en a été la copie ; c'est-à-dire du Prince de la famille de Cadmus, qui usurpa les honneurs divins qu'on avoit rendus long-temps avant lui au Prince dont il porta le nom.

On voit d'abord que ce qui a donné lieu à la Fable de sa naissance, c'est que Semelé ayant eu quelque galanterie, on voulut pour sauver son honneur, la mettre sur le compte de Jupiter. Quelques Auteurs (1) disent que Cadmus irrité contre sa fille, l'exposa sur la mer avec son fils, qu'ils s'arrêterent sur les rivages d'Orcate, ancienne ville de Laconie, où l'on trouva Semelé morte dans une espece de coffre, où elle avoit été enfermée, & on l'enterra avec beaucoup de magnificence. Selon d'autres, elle fut frappée de la foudre, ce qui joint avec le bruit qu'on avoit fait courir de son intrigue avec Jupiter, donna lieu à la Fable que les Grecs nous racontent. Diodore de Sicile ajoute que cette Princesse accoucha d'un fils à l'âge de sept mois, & que comme on ne croyoit pas que les enfans nés à cet âge pussent vivre, Cadmus publia que Jupiter qui en étoit le pere, l'avoit tenu renfermé dans sa cuisse pendant deux mois (*a*) ; mais n'en déplaise à Diodore,

(1) Pausan.

(a) C'est de cette circonstance qu'on avoit pris occasion de représenter Jupiter en

c'est une équivoque qui a donné lieu à cette Fable, & elle regarde l'ancien Bacchus; le même mot Grec μηρὸς signifie également la cuisse & une montagne, *latus montis*, ainsi au lieu de dire que Bacchus avoit été nourri sur le mont Nysa, son pere Ammon l'ayant envoyé à quelques Paysans pour le dérober à la jalousie de sa femme (*a*), on ajouta cette circonstance au Grec qui en étoit la copie, & on dit qu'il avoit été porté dans la cuisse de Jupiter: de deux sens les Grecs prenoient toujours le merveilleux. Bochart, qui s'est efforcé de trouver dans la Langue Phenicienne, ou dans l'Hebraïque, la clef de toutes les Fables, prétend que celle-ci tire son origine de cette phrase si ordinaire dans les Livres Saints, *natus ex femore*.

Les Auteurs Grecs & Latins disent que le Bacchus de Thebes alla dans les Indes avec une armée composée d'hommes & de femmes, mais nous avons fait voir dans le premier Volume que ce voyage regardoit l'ancien Bacchus ou Osiris. Car en effet le petit-fils de Cadmus ne sortit jamais de la Grece, & il devint plus fameux par l'usurpation du culte de l'ancien Osiris, que par ces prétendues conquêtes, dont aucun Historien ancien n'a fait mention avant Megastene, qui mit le premier cette Fable en vogue pour flater Alexandre, qui prenoit ce Heros pour son modele, comme Quinte-Curce le remarque souvent. D'ailleurs, c'étoit la coutume des Orientaux, & non pas des Grecs, de mener des femmes dans leurs armées; & cette circonstance regarde plus particulierement Osiris que quelqu'autre Prince, puisque, comme le remarque Diodore, il mena un grand nombre de Musiciennes & une espece de Serail ambulant; mais on n'a nulle preuve que le Bacchus Grec ait jamais porté ses armes en Asie.

Comme Bacchus s'étoit attiré l'amour des Peuples où il avoit voyagé; qu'il s'étoit appliqué à cultiver leur esprit, & leur avoit enseigné l'art de planter la vigne, il fut honoré

couche, accompagné de celles des Déesses qui assistoient aux accouchemens, comme Pline le rapporte Liv. 35.

(*a*) Ce qui a fait dire qu'il avoit été nourri par des Nymphes dans l'antre dont parle Homere.

comme un Dieu, même de son vivant. Un certain Eleutherus, au rapport d'Hygin (1), fut le premier qui lui fit élever une statue, & qui enseigna de quelle sorte il falloit l'honorer. Tous les Peuples des Indes chez qui il avoit voyagé, lui décernerent les honneurs divins: & il n'y eut que les Scythes qui refuserent d'honorer un Dieu qui avoit trouvé l'usage d'une boisson qui mettoit souvent les hommes au rang des bêtes. La Grece encherit dans la suite sur les ceremonies des Indiens & des Egyptiens, & reconnut Bacchus comme une de ses plus grandes Divinités. Elle institua à l'honneur de son Heros ces Fêtes tumultueuses, où les Bacchantes pour célebrer la memoire de ses conquêtes, couroient toutes échevelées, faisant retentir l'air du bruit de leurs tambours, & criant *Evohe Bacche*. La principale de ces Fêtes étoit celle qu'on célebroit tous les trois ans (*a*) pour marquer qu'il avoit employé tout ce temps-là à la conquête des Indes. Je n'entreprends pas d'en faire une plus longue description; il suffit de dire qu'il s'y mêla plusieurs infamies: on y portoit un *Phallus*, à l'imitation de celui qu'Isis avoit consacré à Osiris; quoique les Auteurs Grecs, qui vouloient prouver à tout propos que les Dieux & leur culte avoient pris naissance dans leur pays, ayent inventé une autre raison de l'institution de cette ceremonie, en disant que son origine venoit de ce que les Peuples d'Attique n'ayant pas voulu recevoir le culte de Bacchus, ce Dieu les avoit affligés d'une maladie honteuse, & que pour l'appaiser ils avoient été obligés de consacrer la représentation des parties sur lesquelles la vengeance du Dieu étoit tombée.

(1) Fab. 225.

Il est à propos d'expliquer ici en peu de mots les différens noms qu'on donne à cette Divinité. Il y a bien de l'apparence d'abord qu'on ne lui donna le nom de Bacchus, qu'à cause des pleurs & des hurlemens des Bacchantes. Hesychius le dit formellement (*b*). On l'appelloit *Bimater*, pour marquer qu'il avoit eu en quelque maniere deux meres.

(*a*) Nommée *Trieterica*. Voyez Diodore, Liv. 4.

(b) Βακχὸν κλαυθμὸν φοίνικες, ainsi qu'Eustathe, qui fait venir ce mot ἀπὸ τοῦ βακχεῖν, *ululare*, *inconditè clamare*.

Dionysius;

Dionysius, pour faire allusion au Dieu qui étoit son pere, & au mont Nysa où il fut élevé (*a*). *Liber*, parce qu'il réjouit. *Bromius*, à cause du bruit des Bacchantes (*b*). *Liæus*, parce qu'il chasse le chagrin. *Evan*, à cause du Lierre qui lui est consacré. *Læneus*, ou *Torcularius*, parce qu'il avoit inventé l'usage des pressoirs ; & c'est pour la même raison qu'il fut nommé *Sabazius*, comme on peut le voir dans Bochart (1). *Biformis*, parce qu'on le représentoit tantôt comme un enfant, tantôt comme un homme barbu. *Triambé*, parce qu'il avoit triomphé trois fois. *Bon-fils*, parce que s'étant changé en lion pour défendre son pere contre les Geants, ce Dieu l'avoit excité par ces paroles : *Euge fili, evohe Bacche, courage mon fils Bacchus*.

(1) Chan. l. 1.

Celui de *Thyonæus* lui est donné par Horace, parce que selon Diodore & Hesychius, il y avoit un Bacchus qui étoit fils de Thyoné, comme nous l'avons dit il n'y a qu'un moment ; quoique quelques Auteurs cités par Lylio-Giraldi (2) en donnent d'autres raisons.

(2) Synt. 8.

Celui de *Dithyrambus* vient, si nous en croyons Diodore, Origene & Eusebe, de la Fable qui dit que les Geants ayant mis Bacchus en pieces, Cerès sa mere rassembla ses membres épars, & lui redonna la vie.

Il prit celui de *Meliaste*, d'une fontaine de ce nom, près de laquelle on celebroit les Orgies. Celui de *Psilas* lui fut donné, si nous en croyons Pausanias (3), par les Amycléens, du mot *Psila*, qui en langage Dorien signifie la pointe de l'aile d'un oiseau, pour marquer que l'homme est emporté & soutenu par une pointe de vin, comme un oiseau dans l'air par les ailes ; & cette dénomination est tout-à-fait ingénieuse. Celui de *Bicorniger*, à cause des cornes qu'il porte quelquefois à la tête, symboles des rayons du Soleil que ce Dieu représentoit. Celui de *Corymbifer*, pour faire allusion aux grains de Lierre, nommés *Corymbes*, dont sa couronne étoit quelquefois garnie.

(3) In Lacon. c. 19.

On donnoit au même Dieu plusieurs autres noms, tirés

(*a*) Commme qui diroit Δίος ϗ νύσα.
(*b*) Ce mot veut dire frémissement.

ou des lieux où il étoit honoré, ou de quelques autres ceremonies de son culte. Ovide en a rassemblé quelques-uns dans ses Métamorphoses (*a*).

On donnoit aussi plusieurs noms aux femmes qui celebroient ses fêtes ; on les appelloit *Bacchantes*, à cause des hurlemens & du bruit qu'elles faisoient : *Mimallonides*, parce qu'elles babilloient avec une licence effrenée, & *Thiades*, à cause qu'échaufées par le vin elles erroient comme des folles (1).

(1) Voyez Bochart, Chan. l. 1, c. 18.

Tout ce qui composoit l'armée de Bacchus, hommes & femmes, étoit armé de thyrses. Le thyrse étoit une petite fleche, environnée de pampre & de lierre, qui en cachoient la pointe. Les Poëtes lui attribuent des vertus surprenantes. Une Bacchante, au rapport d'Euripide, ayant frappé la terre avec celui qu'elle portoit, il en sortit sur le champ une fontaine d'eau vive ; & une autre, selon le même Auteur, fit réjaillir de la même maniere une source de vin.

Les Grecs ajouterent encore d'autres Fables à l'histoire de Bacchus, qu'il est nécessaire d'expliquer. Lorsque Diodore de Sicile (2) & Plutarque (3) disent que Bacchus descendit aux Enfers pour en retirer sa mere, il y a apparence qu'ils ont voulu nous parler de quelque évocation qu'il fit de l'ombre de Semelé, ou plutôt de son apotheose, l'ayant, pour ainsi dire, retirée des enfers pour la placer dans le ciel, où elle fut mise au nombre des Déesses sous le nom de Thyoné. Pausanias dit que Bacchus descendit aux enfers près du lac Alcionien, qui est aux environs de Lerne, qu'un certain Polymnus lui en avoit montré le chemin, parce qu'apparemment Bacchus l'employa pour faire l'évocation ou l'apotheose de sa mere (*b*).

(2) Lib. 4.

(3) De Sera Numinum vindicta.

D'autres Auteurs ajoutent avec Ovide, que Bacchus chan-

(a) *Thura dant, Bacchumque vocant, Bromiumque, Lyæumque,*
Ignigenamque, Satumque iterum, solumque Bimatrem.
Additur his Nyseus, indetonsusque Thyoneus,
Et cum Lenæo genialis Consitor uvæ,
Nycteliusque, Eleleusque parens, & Iacchus & Evan,
Et quæ præterea per Graias plurima gentes
Nomina Liber habet. Met. l. 4.

(b) Les Anciens mêlent à cette fable des ordures que la pudeur m'oblige de supprimer.

gea en dauphins les mariniers qui avoient voulu l'enlever (1), & cette Fable n'a d'autre fondement que l'avanture qui arriva à quelques Marchands Pheniciens, qui portant du vin en Italie firent naufrage, ou plutôt, si nous en croyons Bochart, parce que ces Marchands qui étoient Tyriens, avoient sur leur vaisseau la figure d'un poisson de mer nommé *Tursis, marsouin* (a), dont le nom ressembloit au leur; ce qui donna lieu à dire qu'ils avoient été changés en dauphins: sur quoi il est bon de remarquer que les Poëtes rapprochoient dans l'histoire d'une même personne, des évenemens arrivés en des temps bien éloignés.

(1) Ovid. Met. l. 4. & Philostrate.

Le Poëte que je viens de nommer, dit aussi que Bacchus changea en chauve-souris les Minéïdes, pour avoir travaillé le jour de sa fête (b). C'est apparemment que quelques filles considerables de Thebes ayant fait paroître leur mépris pour le culte de Bacchus, on en fit une exacte recherche, & que n'ayant pû les trouver, ou plûtôt les Prêtres les ayant fait perir secretement, on publia que Bacchus les avoit changées en ces oiseaux qui se cachent avec tant de soin. Ces prétendus châtimens de Penthée, des Mariniers, des Minéïdes & de Lycurgue, firent passer Bacchus pour une Divinité fort vindicative, & les Prêtres ne manquoient pas de faire valoir ces histoires, pour rendre son culte plus respectable.

La fable de ce Lycurgue est ainsi rapportée dans Homere (2). » Lycurgue, fils de Dryas, ne jouit pas d'une longue vie » pour avoir voulu faire la guerre aux Dieux célestes. Un jour » il poursuivit sur le mont Nysa les Nourrices de Bacchus le » furieux; aussi-tôt toutes jetterent à bas leurs thyrses, le » meurtrier Lycurgue les ayant frappées de sa hache. Bac- » chus lui-même se jetta dans la mer; Thetys le reçut trem- » blant de peur, tant étoit grande la terreur que cet homme » lui avoit imprimée. Les Dieux en furent irrités, & le fils » de Saturne l'aveugla. Il mourut bien-tôt après, car il étoit » haï de tous les Dieux immortels. »

(2) Iliad.

(a) Le Marsoin & le Dauphin se ressemblent beaucoup.

(b) . . . . . *Mineia proles Urget opus, spernitque Deum festumque profanat.* Ovid. Met. l. 3.

L'explication que le Pere Hardouin donne à cette fable dans son Apologie d'Homere (1), m'a paru ingenieuse. Lycurgue, dit-il, est un Prince qui défend le vin à ses sujets. On appelle un Lycurgue, un homme qui fait des actions de Loup, λύκϐ ἔργα, qui ravage la campagne, & qui fait du dégât comme les loups. Il étoit fils de Dryas; c'est-à-dire, qu'il étoit impitoyable, qu'il avoit le cœur dur comme un chêne, que les Grecs appellent δρῦς. Les Nourrices de Bacchus, qui est un Dieu céleste, dit-on, parce que le vin est le fruit d'un ciel, ou d'un climat temperé; ces Nourrices dis-je, qu'il poursuivit sur le mont Nysa, ce sont les vignes qu'il coupa avec sa hache: ces Nourrices, ou ces Vignes jetterent tout aussi-tôt à bas leurs Thyrses, c'est-à-dire, les seps ou les pieds de vigne, qui furent déracinés. Comme on craignoit qu'il n'exterminât aussi le vin des Caves, on offrit ce vin à Tethys; on le vendit aux gens de mer, ou aux Officiers marins, qui lui firent très-bon accueil. *Jupiter ou le destin voulut après cela*; c'est-à-dire, qu'il arriva en effet que Lycurgue mourut enfin, & à la mort on perd *la vûe & la vie*. Il étoit haï de tous les Dieux; c'est-à-dire, il n'avoit aucune bonne qualité.

(1) pag. 81.

Plutarque en rapportant cette fable, n'y a pas cherché tant de rafinement. Cet Auteur nous apprend seulement que Lycurgue ayant entrepris de faire arracher les Vignes qui étoient dans la Thrace, où il regnoit, & ayant voulu mettre lui-même la main à l'œuvre, il se coupa les deux jambes; ce qui fut regardé comme l'effet de la vengeance des Dieux.

J'ai oublié de dire que la Panthere étoit consacrée à Bacchus, ou parce que cet animal est fort chaud, ce qui convient au vin; ou parce que Bacchus étant l'Osiris des Egyptiens, qui étoit le symbole du Soleil, le Panthere marquoit par ses taches les Etoiles, comme l'ont pensé quelques Auteurs (2); ou plutôt à cause que ce Heros portoit la peau de cet animal, suivant l'usage de cet ancien temps.

(2) Lect. des Poetes.

On le représentoit quelquefois comme un jeune homme, pour marquer la joye des festins (*a*), quelquefois comme un

(*a*) *Tu puer aeternus, tu formosissimus alto*
Conspiceris cælo. Ovide Met. l. 4.

vieillard, pour nous apprendre que le vin pris sans moderation use la santé, & nous rend comme les vieillards incapables de garder aucun secret. La Pie lui étoit consacrée, parce que dans les triomphes dont il étoit l'inventeur, on avoit permission de parler avec une licence effrenée, & d'insulter même aux Vainqueurs, en leur reprochant leurs défauts, comme Suetone nous l'apprend à l'occasion du triomphe de Cesar.

C'est ainsi que les Egyptiens avoient allegorisé cette Histoire; c'étoit leur génie, & toute leur Théologie étoit remplie de symboles semblables. Mais les Grecs qui ne l'entendoient pas, & qui ne vouloient pas voir que tout ce qu'on racontoit de Bacchus avoit rapport au vin ou au Soleil, dont ce Dieu étoit le symbole, n'avoient pour l'expliquer d'autre ressource que leurs fables. Ils disoient, par exemple, qu'on lui donnoit des cornes, parce que Cerès dont Jupiter avoit abusé, étoit accouchée d'un enfant sous la figure d'un Taureau; qu'il étoit couronné de figuier, parce que la Nymphe *Syca*, dont le nom veut dire un figuier, & dont Bacchus étoit amoureux, avoit été changée en cet arbre. C'est par la même raison qu'ils publioient que la Vigne & le Lierre lui étoient consacrés, parce que la Nymphe *Staphile* & le jeune *Cisson* avoient été metamorphosés en ces plantes, ainsi des autres.

Je n'ai pas dessein d'expliquer toutes les figures, les bas-reliefs & les pierres gravées qui nous restent de Bacchus. Il y a peu de Divinités payennes dont le temps ait conservé un plus grand nombre de représentations, & on peut consulter à ce sujet les Antiquaires, & le Pere de Montfaucon sur-tout, qui les a ressemblées. Mais comme il y en a qui par les symboles qu'elles portent, servent infiniment à éclaircir l'Histoire de ce Dieu, il est bon d'en dire un mot.

Il est ordinairement représenté en jeune homme, sans barbe, quoiqu'il y ait aussi le Bacchus barbu: souvent même en enfant couronné de Lierre ou de Pampre; & il est, selon Pline, le premier des Dieux qui ait porté une couronne, tenant le Thyrse d'une main, de l'autre des grapes de raisin, & quelquefois une corne, qui étoit un vaisseau à boire. Un beau vase de terre donné par Spon (1), nous représente

(1) Miscell. Erud. Ant.

Mercure donnant le jeune Bacchus à une Nymphe, que cet Auteur croit être Leucothoé. Mais comment pouvoir déviner, attendu la varieté qui regne dans les Anciens, au regard de l'éducation de ce Dieu ? Il est vrai que Lucien dit que Bacchus après sa naissance fut porté par Mercure à Nyse, pour être élevé par la Nymphe du lieu; mais il y a d'autres Anciens qui assûrent qu'il fut élevé à Melatis, ou dans l'Isle d'Eubée, ou à Naxe.

Quelquefois on le représentoit nud, quelquefois les épaules couvertes d'une peau de Panthere, & quelquefois sur les épaules de Pan, ou entre les bras de Silene, qui suivant Nicandre de Colophon, étoit son pere nourricier. On le voit aussi assis sur un Globe céleste couvert d'étoiles, & c'est alors le Soleil ou Osiris; de même que quand il paroît avec des fleches, qui marquent les rayons de cet Astre, ainsi qu'on le voit sur une Medaille de Maronée, ville bâtie selon Diodore de Sicile, par ce Maron compagnon d'Osiris, dont j'ai parlé dans le premier Volume (1).

(1) Histoire d'Osiris.

Les Symboles qui accompagnent le plus ordinairement les figures de ce Dieu, sont le Thyrse, le Lierre, le Pampre, des grapes de raisin, la peau de chevre, ou de leopard, ou de panthere, ou de lion.

La figure de Bacchus, surnommé *Esymnete*, que Beger dit être sur une pierre gravée, & M. Vaillant sur une Medaille, renferme un trait d'Histoire que je ne dois pas omettre. Pausanias (2) raconte que les Grecs ayant, après la prise de Troye, partagé les dépouilles, Erypile eut dans son lot un coffre dans lequel étoit une Statue de Bacchus, de la main de Vulcain, que Jupiter avoit donnée à Dardanus; & qu'Erypile ayant ouvert le coffre & jetté les yeux sur cette Statue, étoit devenu furieux. Dans un de ces moments d'intervalle que la fureur lui laissoit, il alla consulter l'Oracle de Delphes, qui lui répondit qu'il devoit s'arrêter dans un lieu où il trouveroit des gens prêts à offrir un sacrifice barbare, y déposer le coffre, & y établir son domicile. Erypile de retour dans l'endroit où étoit son Vaisseau, se rembarque, & se laissant aller au gré des vents, il aborde à la côte de Patras, où

(2) In Achaic.

étant descendu à terre dans le temps qu'on alloit immoler un jeune garçon & une jeune fille à Diane *Triclaria*, suivant la coutume du pays, il se présenta avec son coffre : ceux du pays persuadés qu'il y avoit dedans quelque Divinité, interrompirent le sacrifice, & reçurent ce Prince, qui se trouva dans ce moment guéri de sa folie Eurypile fixa là sa demeure, & après sa mort les habitans du pays lui rendirent de grands honneurs, & célebrerent tous les ans l'anniversaire de ses funerailles. Ils instituerent aussi une fête annuelle en l'honneur du Dieu qui étoit renfermé dans ce coffre, qu'ils nommerent Bacchus *Esymnete*.

Parmi les monumens qui nous restent de Bacchus, les plus beaux sont ceux qui représentent son mariage avec Ariadne, que Thesée, comme nous le dirons dans son Histoire, avoit abandonnée dans l'Isle de Naxe. Cette céremonie est gravée sur une pierre inestimable, qu'on nomme le Cachet de Michel-Ange, qui est dans le Cabinet du Roi, & qui a été dessinée en grand par M. le Hai. Mais un bas-relief de la Vigne Montalte, représente encore plus en détail cette céremonie. Sur un char tiré par des Centaures, sont Bacchus & Ariadne; le Cortége qui les suit est magnifique. D'abord on voit des Joueurs de flûtes & de tymbales, de l'un & de l'autre sexe, qui paroissent à la tête de la troupe ; un Elephant qui vient après, désigne la conquête des Indes ; il est ceint d'un ruban comme les victimes destinées aux sacrifices. Silene monté sur un âne, & yvre à son ordinaire, vient ensuite, accompagné de Faunes, de Satyres & de Nymphes, qui portent des pots, des vaisseaux à boire, des pampres, des grapes de rasiin, & des thyrses.

Ces deux monumens qui représentent le triomphe de ce Dieu après la conquête des Indes, sont aussi très-magnifiques. Ce Dieu y paroît sur un Char traîné par des Lions ou des Pantheres. Comme ce Char est suivi de tout l'attirail qui accompagnoit les fêtes de ce Dieu, qu'on nommoit *Trieterides*, & que l'autre dont je viens de parler appartient aux *Orgies*, je dois faire la description de ces deux fêtes, dont je croyois d'abord ne devoir pas parler.

Comme Bacchus avoit été trois ans à conquerir, ou plutôt à parcourir les Indes, on célebroit les Trieteries après deux ans revolus, & dans la troisiéme année; & on croyoit que pendant la célebration de cette solemnité, Bacchus venoit converser avec les hommes. Cette Fête étoit celebrée par des femmes & des filles, comme les autres mysteres de ce Dieu. Les Vierges, qui portoient des thyrses, paroissoient saisies d'enthousiasme ainsi que les Matrones, qui divisées par bandes, couroient toutes échevelées avec des grimaces & des contorsions affreuses, branlant la tête d'une maniere effrayante, & ressemblant en tout à des forcenées. Elles faisoient un grand bruit avec leurs tambours ou cymbales, & criant à tue-tête, *Evohe Bacche*. Des représentations infames accompagnoient cette horrible procession; la nuit qui étoit employée à cette fête, cachoit du moins les abominations qui s'y commettoient. Ce fut, pour le dire en passant, dans une de ces Fêtes, que les Bacchantes, dont Ovide (1) peint si bien la fureur, déchirerent en pieces le malheureux Penthée, qui vouloit réprimer les désordres qui se commettoient dans la celebration de cette Fête.

(1) Met. l. 4.

Orgies, leur origine.

Quoique par les Orgies on entende quelquefois les sacrifices, non-seulement ceux qu'on offroit à Bacchus, mais aussi ceux des autres Dieux, ce mot étoit plus particulierement employé pour désigner les fêtes qui portoient ce nom, qu'on appelloit aussi les mysteres. La Grece avoit trois solemnités de ce nom; celles de Bacchus, celles de Cybele, & celle de Cerès; & les unes & les autres avoient plusieurs ceremonies qui leur étoient communes. Je ne parle ici que des Orgies de Bacchus, & je vais rechercher en peu de mots leur origine, leur étendue, leurs ceremonies; ce que signifioient les symboles qu'on y employoit, & jusqu'à quel temps durerent ces infames mysteres.

Que les Orgies tirent leur origine de l'Egypte, c'est un fait dont conviennent également les Mythologues & les Antiquaires, & qu'on n'a pas besoin de prouver; & elles doivent leur institution à Isis, qui ayant recouvré les membres épars de son mari massacré par les conjurés, à la tête desquels étoit

étoit Typhon son frere, & n'ayant pû trouver des parties de ce cadavre que les poissons du Nil avoient devorées, en consacra la représentation, que les Prêtres porterent ensuite dans les Fêtes établies en l'honneur de ce Prince. C'est-là la veritable origine du *Phallus*, ou *Ithyphallus*, qui faisoit partie des ceremonies des Orgies. Qu'Orphée & Melampus, dans leur voyage d'Egypte, ayant vû célebrer les Fêtes d'Osiris, en ayent porté l'usage dans la Grece, où il fut reçû comme toutes les autres Fêtes, sur-tout celles où la licence & le libertinage regnent le plus impunément ; c'est un second fait dont on convient le plus encore, à moins qu'en confondant les Orgies avec les Thesmophories, qui avoient beaucoup de rapport entre elles, & où il étoit fait mention de Bacchus, on ne dise avec Herodote (1) qu'elles furent portées dans la Grece par Danaüs & ses filles, long-temps avant la naissance d'Orphée & de Melampus. Enfin que Bacchus en l'honneur duquel on célebroit les Orgies, soit le même qu'Osiris, c'est encore une verité qui n'est pas contestée.

(1) Liv. 2.

La celebration des Orgies ne fut pas renfermée dans la Grece, & cette Fête fut bien-tôt répandue presque dans tout le monde payen. C'étoit sans doute la même que celebroient les Moabites, les Madianites, & quelques autres Peuples voisins, en l'honneur de Beelphegor, cette idole de nudité, comme l'appelle Isidore, & qui étoit le même que Priape, & celui-ci le même qu'Osiris, & honoré avec les mêmes ceremonies.

De la Grece elles passerent dans la Phrygie, où l'on croit qu'Orphée en porta l'usage du temps de Laomedon (2) ; & ce petit coffre, ou cette corbeille qu'eut en partage Eurypile, est une preuve que les Troyens celebroient cette fête, dont cette corbeille mystérieuse, ainsi qu'on le verra dans la suite, faisoit une partie considerable.

(2) Lact. de fals. Relig. l. 1. c. 22.

Que ce soit les Arcadiens, lorsqu'ils conduisirent une colonie dans le Pays Latin, ou Enée lui-même avec ses Troyens, qui porterent en Italie la connoissance des Orgies, c'est ce que je n'ai pas besoin d'examiner ; mais il est sûr que dès les premiers temps ces fêtes y étoient connues, & qu'on les y

celebroit avec beaucoup de solemnité. Je n'ai pas dessein de parcourir tous les pays où elles furent reçûes & celebrées sous des noms differens (*a*) ; on peut en trouver le détail dans le Traité des Cistophores du P. Panel.

Dans les commencemens les Orgies étoient peu chargées de ceremonies : on portoit seulement en procession une cruche de vin, avec une branche de farment ; puis suivoit le bouc, qu'on immoloit comme un animal odieux à Bacchus, dont il ravageoit les vignes ; ensuite paroissoit la corbeille mysterieuse, qui étoit suivie de ceux qui portoient le Phallus ; mais cette premiere simplicité ne dura pas long-temps, & le luxe qu'introduisirent les richesses, passa dans les ceremonies religieuses. Le jour destiné à cette Fête, les hommes & les femmes couronnés de lierre, les cheveux épars, & presque nuds, couroient à travers les rues, criant comme des forcenés, *Evohe Bacche*, &c. Au milieu de cette troupe on voyoit des gens yvres, vêtus en Satyres, en Faunes & en Silenes, faisant des grimaces & des contorsions où la pudeur étoit si peu mênagée, qu'il y auroit de l'effronterie à les vouloir décrire. Venoit ensuite une troupe montée sur des ânes, qui étoit suivie de Faunes, de Bacchantes, de Thyades, de Mimallonides, de Naïades, de Nymphes & de Tityres, qui faisoient retentir toute la ville de leurs hurlemens. A la suite de cette tumultueuse troupe on portoit les statues de la Victoire, & des Autels en forme de seps de vignes, couronnés de lierre, & sur lesquels fumoient l'encens & les autres aromates : puis on voyoit paroître plusieurs chariots chargés de thyrses, d'armes, de couronnes, de tonneaux, de cruches & d'autres vases, de trépiés & de vans. De jeunes filles suivoient ces chariots, & portoient les corbeilles & les cassettes où étoit enfermé ce qu'il y avoit de plus mystérieux dans cette fête, & pour cela on les nommoit *Cistophores*. Les *Phallophores* les suivoient avec un choeur d'*Ityphallores* habillés en Faunes, contrefaisant des personnes yvres, & chantant en l'honneur de Bacchus des cantiques dignes de leurs

(*a*) Apateria, Lenæa, Anthesteria, Phallophoria, Liberalia, Brannonia, Sabazia, & une infinité d'autres.

fonctions. Cette procession étoit fermée par une troupe de Bacchantes, couronnées de lierre entrelassé de branches d'if & de serpens.

Dans quelques-unes de ces Fêtes, qui étoient les mêmes sous d'autres noms, des femmes nues se donnoient le fouet, d'autres se déchiroient la peau; mais tirons le rideau sur ces infamies: disons seulement qu'à ces jours de fête on commettoit tous les crimes qu'autorisoit l'yvresse, l'exemple, l'impunité & la licence la plus effrenée. Après cela ne rougit-on pas de voir une Reine même, Olympias, célebrer ces infames mysteres?

Pour entendre ce que signifioient toutes les circonstances de cette Fête, & les symboles qu'on y portoit, il suffit de se rappeller ce qui a été dit dans le premier Volume au sujet d'Osiris qui est le même que Bacchus, & de son voyage des Indes, dont les Orgies étoient une commémoration. Ce Prince avoit emmené avec lui des femmes, des Musiciens & des Musiciennes, des Satyres, des Faunes, &c. c'est-à-dire, des hommes avec l'habillement qui convenoit aux Faunes & aux Satyres. Et voilà ce qui étoit représenté par ces Bacchantes & ces autres femmes en fureur, dont nous venons de parler, par ces Silenes, ces Satyres, & le reste de cette troupe insensée; par ces chœurs de musique, ces chants, ces cris, ces hurlemens.

Le lierre qui se trouvoit par-tout dans cette ceremonie, étoit specialement consacré à Bacchus, & les Mythologues en rapportent plusieurs raisons; entr'autres, la métamorphose du jeune Citton qui ayant perdu la vie dans la fureur d'une de ces fêtes, fut changé en lierre; mais la veritable est que cette plante toujours verte marque la jeunesse de Bacchus, qu'on disoit ne point vieillir; c'est-à-dire l'état permanent du Soleil dans la même force & la même fécondité.

Les serpens dont la corbeille mysterieuse étoit environnée, & que plusieurs de ceux qui assistoient à cette fête portoient sur eux, ou en baudrier, ou autrement, étant des animaux dont la jeunesse se renouvelle chaque année lorsqu'il changent de peau, signifioient la même chose.

L'infame repréſentation du *Phallus*, rappelloit le ſouvenir de celui qu'Iſis avoit conſacré, ainſi que nous l'avons dit. Pour ce qui regarde le van, que Virgile (*a*) nomme le van myſtique de Bacchus, je ſuis perſuadé qu'il ne faut point y chercher d'autre myſtere, ſinon qu'on vouloit marquer par là que ce Prince avoit enſeigné l'art de l'agriculture, & la maniere de nettoyer les bleds.

L'arc & les fleches qu'on portoit dans cette fête, apprenoient qu'avec la douceur Oſiris avoit employé la force dans la conquête des Indes. C'eſt de-là que dépend auſſi la vraie ſignification du thyrſe; car on dit que les femmes que ce Prince avoit emmenées avec lui, attaquerent les Indiens avec cette arme, dont ils ne ſe défioient point, n'appercevant que le lierre & le pampre, qui cachoient de veritables piques.

Comme une partie de la ſolemnité des Orgies ſe celebroit la nuit, d'où Bacchus avoit pris le ſurnom de *Nyctileins*, il n'eſt pas étonnant qu'on portât des torches allumées dans la proceſſion qu'on vient de décrire : nous devons ſeulement remarquer que la fonction des *Daduches*, c'eſt-à-dire de ceux qui portoient ces torches, étoit de toutes la plus honorable.

Le caducée qu'on y voyoit auſſi quelquefois, apprenoit que Bacchus avoit toujours préferé la paix à la guerre, & que dans la conquête des Indes il n'avoit employé les armes que quand il avoit tout tenté pour ſoumettre par la douceur des Peuples indociles. C'eſt pour cela que les Anciens donnent le caducée à ce Dieu auſſi bien qu'à Mercure. Ils ajoutoient même que c'étoit lui qui avoit réconcilié Jupiter avec Junon, dans le temps de leurs plus grandes brouilleries.

Les Antiquaires croyent voir ſur quelques médailles, de celles qu'on appelle *Ciſtophores*, la plante nommée ferule, *ferula*, qui eſt une eſpece de canne fort legere & remplie de moëlle, comme nous l'avons dit dans l'hiſtoire de Promethée; & ſi on la portoit dans la ſolemnité des Orgies, c'étoit pour marquer qu'Oſiris, qu'on regardoit comme l'inventeur de la Médecine, avoit compoſé quelques re-

(*a*) . . . . . *Myſtica Vannus Iacchi*. Georg. Liv.

medes de cette plante, que Pline (1) dit être fort salutaire. Car de prétendre avec quelques Anciens, qu'il avoit ordonné qu'on en fît des fleches, afin que la legereté de cette canne empêchât qu'elles ne fissent beaucoup de mal, cela regarde le temps où il étoit en paix.

(1) Liv. 17.

Enfin de tous les symboles qui accompagnoient cette solemnité, il ne reste que la corbeille mysterieuse à expliquer: mais je dois imiter le silence des Anciens qui, quand il a été question de dire ce qu'elle renfermoit, se sont retranchés sur le respect religieux qui les retenoit Je sçais que Clement d'Alexandrie, pour dévoiler les abominations du Paganisme, n'a pas dû imiter la même retenue; mais étoit-il bien informé lui-même de ce que contenoit cette cassette?

Le désordre, l'infamie & la prostitution étant portés au dernier degré, on s'avisa enfin, quoiqu'un peu tard, d'en arrêter le cours. Ciceron (2) nous apprend que Diagondas abolit à Thebes ces infames fêtes; & sous le Consulat de Posthumius, l'an de Rome cinq cens soixante-huit, parut ce celebre *Senatusconsulte* qui les interdit. Cet Edit qui menaçoit de mort ceux qui les celebreroient à l'avenir, fut publié & affiché dans tout l'Empire, avec toute la solemnité requise en pareil cas. On le déterra il y a soixante ou quatre-vingts ans, gravé sur une table d'airain, que Fabretti nous a donnée, mais avec plusieurs fautes. Enfin un Moderne l'a copié & expliqué avec plus de correction, ainsi qu'on peut le voir dans le huitiéme volume de la Bibliotheque Italique.

(2) De Legib. 2.

De telles infamies devoient être depuis long-temps ensevelies dans l'oubli; mais on avoit eu grand soin d'en porter le souvenir dans tous les temps: car indépendamment des Historiens & des Poëtes qui en font souvent mention, on en frappoit par l'autorité publique des médailles, & on élevoit des monumens qui en rappelloient le souvenir: ces médailles sont nommées Cistophores, parce qu'on y voit la corbeille empreinte avec les serpens autour, ou qui en sortent. Pour les monumens, ils représentent toute la pompe de ces Fêtes, & on y voit avec Bacchus, les Bacchantes,

les Menades, les Joueurs de flûtes, des femmes & des filles, avec le crotale & le tympanum; des Faunes, des Satyres, tenans à la main des vases & des coupes; des Prêtres qui conduisent les victimes destinées au sacrifice, tels que le verrat, le bouc, le taureau, &c. & enfin le vieux Silene toujours yvre sur son âne, qu'il a bien de la peine à conduire.

Fin du premier Livre.





LIVRE SECOND.

Des Dieux de la Mer, des Fleuves, & des Fontaines.



ES Eaux occupent une partie trop considerable ſur la Terre, pour avoir été laiſſées ſans Divinités tutelaires ; c'eſt peut-être même la partie du monde ſur laquelle le Paganiſme en avoit établi un plus grand nombre: l'Ocean, les autres Mers, les Fleuves, les Rivieres, les Fontaines, les Ruiſſeaux, les Lacs, & tous les autres amas d'eaux, avoient leurs Dieux particuliers; l'eau elle-même fut regardée comme une Divinité, & on lui rendit un culte religieux; c'eſt ce que je vais tâcher de prouver dans le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE I.

Du culte rendu à l'Eau, & des cauſes qui donnerent lieu à ſon établiſſement.

SI les beſoins de la vie firent inventer une infinité de Dieux, & porterent les premiers Payens à diviniſer preſque toutes les parties du monde, principalement les quatre

Elemens, l'Eau a du être une de leurs premieres Divinités, puisque l'ancienne Philosophie, dont Thalès puisa les principes en Egypte, pour les répandre ensuite dans la Grece, enseignoit qu'elle étoit le premier principe de toutes choses; qu'elle avoit la meilleure part à la production des corps; qu'elle rendoit la Nature féconde, nourrissoit les plantes, & les arbres, & que sans elle la terre seche, brûlée, & sans aucun suc, demeureroit stérile, & ne presenteroit qu'un desert affreux : mais avant que de passer outre, il faut se rappeller ce que nous avons dit des Dieux naturels & physiques, & des Dieux animés. L'Eau en tant qu'Element, ne pouvoit être qu'une Divinité physique, mais comme on ne laissoit guéres ces Dieux sans leur en joindre d'animés qui en devenoient les symboles, ainsi qu'Osiris, Orus, & Isis chez les Egyptiens, & Apollon & Diane parmi les Grecs, devinrent ceux du Soleil & de la Lune.

Le culte que l'on rendit à ces Dieux fut confondu, & on ne distingua plus le Dieu naturel d'avec le Dieu animé. On en usa de même à l'égard de l'Eau : l'Ocean, les autres Mers, les Fleuves, &c. s'attirerent un culte religieux; mais on regarda Neptune comme un Dieu animé qui y présidoit : il en fût de même de chaque fleuve, & de chaque fontaine, & de tout autre amas d'eaux, qui eurent chacun un Dieu particulier, ou une Nymphe, ou une Naïade, & les honneurs qu'on rendoit à l'Eau en general, furent mêlés dans la suite avec ceux qu'on rendoit à ces Divinités représentatives de l'Eau.

Que l'eau comme Element ait reçu les honneurs divins, c'est un fait qu'on ne sçauroit contester. On a vû dans le septiéme Livre ce qu'Herodote dit du respect que les Anciens Perses avoient pour elle, les sacrifices qu'ils lui offroient, & de quelle maniere ils poussoient la superstition jusqu'à n'oser y cracher, s'y moucher, s'y laver les mains, y jetter ou y faire la moindre ordure, ni s'en servir pour éteindre le feu. Strabon parle à ce sujet à peu près comme Herodote, & attribue aux Cappadociens ce que celui-ci attribue aux Perses.

Saint Cyrille (1) dit que les Perses ne rendoient pas à la vérité les honneurs divins aux bois, & aux pierres comme les Grecs, qu'ils n'adoroient pas non plus l'Ibis & l'Ichneumon, comme les Egyptiens, mais qu'ils reveroient seulement le feu & l'eau. (1) Adv. Jul.

Quoique les Egyptiens eussent une raison particuliere d'avoir la Mer en horreur, parce qu'ils croyoient qu'elle représentoit Typhon, ils n'en avoient pas moins pour cela l'eau en vénération. Saint Athanase qui étant né en Egypte devoit connoître la Religion de son Pays, après avoir dit (2) que les Payens adoroient l'eau, ajoute que les Egyptiens surtout se distinguoient dans le culte qu'ils rendoient à cet Element, qu'ils regardoient comme une Divinité. (2) Orat. contra Gentes.

Julius Firmicus (3) assûre la même chose; *les Egyptiens*, dit-il, *rendent à l'eau un culte religieux*, & *lui adressent leurs prieres*, & *leurs vœux*. L'eau du Nil surtout étoit parmi eux en grande vénération: ce Fleuve bienfaisant qui a porté parmi eux le nom d'Ocean, d'Ypeus, & de Nilus, a été aussi appellé *Siris*, qui est par abréviation le même nom qu'Osiris, parce qu'en effet il représentoit ce Dieu; car comme nous l'avons dit plus d'une fois, le même Dieu étoit le symbole de plusieurs choses à la fois, ainsi Osiris qui dans le ciel représente le Soleil, marquoit sur la terre l'eau du Nil. Sans cette distinction on n'entendra jamais la Theologie du Paganisme; mais aussi dès qu'on l'adopte, il faut croire que le Nil étoit la grande Divinité des Egyptiens. (3) D. Er. profan. Rel.

Nous avons dit dans le premier Volume que les Egyptiens représentoient le Dieu de l'eau par un vase percé de tous côtés qu'on nommoit Hydria, & nous avons parlé en même temps de la victoire que ce Dieu avoit remportée sur le feu des Perses qui étoit leur grande Divinité. Je dois ajouter ici que selon Vitruve (4) les Prêtres remplissoient à certains jours ce vase d'eau, l'ornoient avec beaucoup de magnificence, & le posoient ensuite sur une espece de Théâtre public, qu'alors tout le monde se prosternoit devant ce vase, les mains élevées vers le ciel, & rendoit graces aux Dieux des biens que cet Element leur procuroit. Le but de cette (4) Liv. 8.

céremonie étoit d'apprendre aux Egyptiens que l'eau étoit le principe de toutes choses, & qu'elle avoit donné le mouvement & la vie à tout ce qui respire.

Mais parmi ces peuples l'eau par excellence étoit le Nil, & c'étoit à lui que se rapportoit tout le respect qu'on avoit pour cet Element. Il est vrai que jamais Fleuve ne fut si utile ni si nécessaire, que celui-là, puisqu'outre la bonté de son eau, qui est un breuvage aussi délicieux que salutaire, c'est lui qui par ses débordemens périodiques rend l'Egypte un des pays des plus féconds de l'univers, qui sans cela seroit de tous le plus sterile, & le plus desert. Cette fécondité là-même, il la procure aux femmes, & à tous les animaux, & il n'est pas rare de voir dans ces pays des brebis qui ont porté des deux ou trois agneaux, des chevres qui alaitent trois ou quatre cabris, ainsi des autres; & certes si quelque chose a merité parmi des hommes qui ne sçavoient pas rapporter tout ce qui est dans la Nature, à celui qui l'a créée pour notre utilité, une juste & vive reconnoissance, & même des hommages, c'est sans contredit un fleuve si bienfaisant: aussi ne peut-on rien ajouter au respect, & à la vénération que les Egyptiens avoient pour lui.

Mais de toutes les fêtes qu'on celebroit en son honneur, celle de l'ouverture des canaux au temps de ses accroissemens étoit la plus magnifique & la plus solemnelle. Je n'entrerai point ici dans la description de cette Fête, à laquelle assistoient en personne les anciens Rois d'Egypte, accompagnés de leurs Ministres, de tous les Grands du Royaume, & d'une foule innombrable de peuple; on peut consulter les voyageurs (*a*) qui sont entrés sur cet article dans les détails les plus curieux; & me renfermant dans ce qui regarde mon sujet, je dirai seulement que pour remercier d'avance le Fleuve des biens que l'inondation alloit produire, on jettoit dedans par forme de sacrifice, de l'orge, du bled, du sucre & d'autres fruits. Ce qui se pratiquoit à Memphis, à l'ouverture du canal, s'exécutoit de même à proportion dans

(*a*) Voyez le troisiéme Voyage de Paul Lucas; la description que M. de Maillet fait de cette fête, & les autres Voyageurs.

les Provinces ; & l'on peut dire que la ſaiſon de couper le Nil, c'eſt ainſi qu'on s'exprime dans le pays, étoit pour toute l'Egypte le temps d'une Fête generale.

Mais comme la ſuperſtition ne connoît point de bornes, on enſanglantoit de la maniere la plus cruelle une journée qui ne sembloit reſpirer que la joye, par le ſacrifice d'une jeune fille qu'on noyoit dans le fleuve : coutume barbare qui a duré fort long-temps, & qu'on a eu tant de peine d'abolir, qu'il a fallu pour contenter le Peuple, lorſque ce ſacrifice a été abſolument défendu, immoler du moins la repréſentation d'une jeune perſonne.

La Fête dure encore, quoique par l'avarice des Pachas elle ſoit moins ſolemnelle ; on fait encore au Nil les mêmes libations, & des offrandes de fruits & de legumes ; & les Prêtres Coptes, les plus ignorans de tous les hommes, croyent le ſanctifier, en y jettant quelques grains de chapelet, ou quelques morceaux de croix. Les mêmes Egyptiens rendoient encore à l'eau un culte religieux ſous le ſymbole de leur Dieu Canopus, qui repréſentoit cet élément : mais je n'ajouterai rien ici à ce que j'en ai dit dans l'hiſtoire des Dieux de ce Peuple (1).

(1) T. 1. l. 6.

On ſçait que les Indiens rendoient de grands reſpects au Gange, dont les eaux, auſquelles ils attribuoient de grandes vertus, paſſoient parmi eux pour ſaintes & ſacrées : leur ſuperſtition à cet égard dure encore, & les Princes qui regnent ſur les bords de ce fleuve, ſçavent bien la mettre à profit, en faiſant acheter à leurs ſujets la permiſſion d'y puiſer de l'eau ou de s'y baigner.

Le culte rendu à l'eau ne demeura pas long-temps renfermé dans la Perſe & dans l'Egypte, & il fut bien-tôt répandu comme les autres ſuperſtitions des Peuples de l'Orient, dans les autres pays. Maxime de Tyr nous apprend que les Peuples du Nord du Pont Euxin rendoient un culte religieux aux Palus Méotides, qu'ils en avoient des ſtatues, & juroient en leur nom. Voſſius (1), qui a traité cet article avec ſon érudition ordinaire, aſſure la même choſe des anciens Germains, & de quelques autres Peuples, ainſi qu'on

(1) De orig. & prog. Idol.

peut le voir dans son sçavant ouvrage sur l'origine & le progrès de l'idolatrie.

On sçait que les Anciens faisoient de frequentes libations à l'Ocean, aux autres Mers & aux Fleuves, & qu'on ne s'embarquoit gueres sans avoir fait auparavant des sacrifices aux eaux & aux Divinités qui y présidoient ; je pourrois en rapporter une infinité d'exemples, mais je me contente de celui des Argonautes. Lorsqu'ils furent prêts de mettre à la voile, Jason (1) ordonna un sacrifice solemnel pour se rendre favorables les Divinités de la Mer ; chacun s'empressa à répondre aux vœux du chef de cette entreprise, on éleva un autel sur le bord de la Mer, & après les oblations ordinaires, le Prêtre repandit dessus de la fleur de farine, mêlée avec du miel & de l'huile, immola deux bœufs aux Dieux en l'honneur desquels se faisoit le sacrifice, & les pria de leur être favorables pendant leur navigation (2).

(1) Apol. de Rhodes. l. 4.

(2) Voyez l'hist. de cette expedition, Tom. III.

Maxime de Tyr, que j'ai déja cité, en rapportant les raisons qui engagerent différens Peuples à honorer les Fleuves qui arrosoient leur pays, nous apprend en même temps l'universalité du culte qu'on leur rendoit. Les Egyptiens, dit-il, honorent le Nil, à cause de son utilité ; les Thessaliens, le Penée, pour sa beauté ; les Scythes, le Danube, pour la vaste étendue de ses eaux ; les Etoliens, l'Acheloüs, à cause de la fable de son combat avec Hercule ; les Lacedemoniens, l'Eurotas, par une Loi expresse qui le leur ordonnoit ; les Atheniens, l'Ilissus, par un statut de Religion, *sacro instituto.*

Les Grecs & les Romains étoient trop superstitieux pour n'avoir pas adopté le culte rendu aux eaux. Indépendamment de ce que l'Auteur, que je viens de citer, dit des Thessaliens, des Etoliens, des Atheniens & des Spartiates, l'Antiquité nous fournit mille exemples des excès ausquels ils se porterent à cet égard. Leurs Temples renfermoient les statues des Fleuves & des Fontaines, comme celles des autres Dieux. Il y avoit peu de Rivieres & de Fontaines dans la Grece, auprès desquelles on ne trouvât de ces statues, un nombre infini d'inscriptions, & des autels consacrés à ces Rivieres & à ces Fontaines ; on y alloit regulierement faire des

libations, & offrir des sacrifices, ainsi que nous l'apprenons de Pausanias.

Les médailles nous représentent les Fleuves comme des Dieux, entr'autres une de Posthume, où est le Rhin avec cette inscription, *Deus Rhenus*. Le Tybre de même paroît au revers d'un Vespasien, non-seulement comme une Divinité, mais encore comme le Patron & le Protecteur de Rome. Lorsqu'Enée fut arrivé en Italie, il rendit à ce Fleuve des devoirs religieux, s'abandonna à sa protection, & le pria de lui être favorable (*a*). Sibotus Roi de Messene, ne se contenta pas d'honorer le Fleuve Pamise, il fit une Loi qui obligeoit ses successeurs à aller tous les ans y offrir des sacrifices; mais pour ne pas multiplier des exemples qui ne finiroient point, je me contente de rapporter ici après Pline le jeune, ce que la Religion avoit consacré au Clitumne, fleuve d'Ombrie. « Près de la source de ce fleuve, dit cet Auteur (1), » est un Temple aussi respecté qu'ancien: le Dieu du fleuve » lui-même y paroît vêtu d'une robbe, c'est un Dieu fort se» courable, & qui prédit l'avenir, ainsi que le témoigne tout » l'appareil qu'on y voit, & qui est propre à rendre les ora» cles. Autour de ce Temple sont repandues des chapelles » en grand nombre; chacune a une statue du Dieu, chacune » est célebre, chacune est distinguée par quelque devotion » particuliere, &c. »

(1) Epist. ad Rom. l. 8.

Si la grande utilité dont l'eau est sur la terre, engagea les premiers Idolâtres à en faire une Divinité, on peut dire que les merveilles qu'on en ressentoit y contribuerent aussi beaucoup. *Dieu est admirable dans les eaux*, disent les Livres Saints (2), & c'est dans cet élément sur-tout qu'il semble avoir prodigué ses merveilles. Le flux & le reflux de l'Ocean, ce mouvement periodique, qui éleve & abaisse les eaux de six heures en six heures, & leur perpetue un mouvement qui les empêche de se corrompre; l'irregularité de ce mouvement, plus ou moins grand dans les différens quartiers de la Lune, comme dans les différentes saisons; le flux de

(2) *Mirabilis in altis Dominus.*

(*a*) *Tuque ô Tybri tuo genitor cum flumine sancto,*
Accipite Eneam,
Adsis ô tandem, &c. Æneid. l. 8. v. 72.

l'Euripe qui ne ressemble presque en rien à celui de l'Ocean; la salure de la Mer, seconde source de son incorruptibilité; le nombre prodigieux & la varieté des monstres qu'elle enfante, & la grandeur énorme de quelques-uns de ses poissons, comme la Baleine, & quelques autres qui surpassent de beaucoup les plus grands animaux de la terre, tout y est merveilleux, tout y est surprenant. Ce qu'on racontoit de la proprieté de quelques fontaines, dont quelques-unes ont un flux reglé comme l'Ocean, d'autres qui sont periodiquement chaudes & froides; un grand nombre qui sont très-salutaires; les fables qu'on debitoit à l'occasion de quelques autres, dont les unes donnoient, quand on en bûvoit, de l'horreur pour le vin, d'autres qui amolissoient le courage, & faisoient changer de sexe ceux qui s'y baignoient; d'autres d'où lorsqu'on s'y étoit baigné, on sortoit couvert de plumes; quelques-unes qui faisoient perdre l'esprit, d'autres qui en donnoient; ici c'étoit une source dont l'eau guérissoit d'une passion malheureuse, là en étoit une autre qui donnoit de l'amour: celle-ci augmentoit la memoire, celle-là faisoit tout oublier; enfin on publioit de quelques eaux qu'elles avoient le don de prédire l'avenir, & celui de rendre des oracles. On pourroit s'étendre beaucoup sur cet article; mais on peut consulter les Naturalistes, & en particulier le quatorziéme Livre des Métamorphoses d'Ovide, où ce Poëte fait débiter à Pythagore une infinité de choses sur les proprietés de quelques Rivieres & de quelques Fontaines. Tout cela donne de l'admiration, & au lieu de rapporter à des causes naturelles, ou à des relations peu sûres, des effets si surprenans, on abregea la Physique, & l'adoration de l'Element même qui produisoit ces merveilles, prit la place des recherches.

Enfin les Poëtes par leurs fictions contribuerent infiniment à l'Idolatrie qui avoit l'Eau pour objet. En effet ils ne parloient des Fleuves, des Rivieres & des Fontaines, que comme d'autant de Dieux; ils les peignoient & les représentoient dans leurs ouvrages, comme si veritablement ils les avoient vûs: ils les font sortir de leurs grotes humides pour apparoître à leurs Heros, & leur prédire leurs destinées; ils en

racontent les amours, les combats, &c. Là c'eſt l'Alphée qui pourſuit Aréthuſe, que Diane change en fontaine ; ici c'eſt l'Achelous qui diſpute Dejanire à Hercule, & qui eſt vaincu par ſon rival ; tantôt ce ſont de jeunes perſonnes qui pour éviter les pourſuites de quelque Dieu amoureux, ſe précipitent dans quelque fleuve, & ſont ſur le champ métamorphoſées en Nymphes, ou en Naïades ; ou qui pleurant leur foibleſſe, & fondant en larmes, deviennent des fontaines. Les charmes de la Poëſie animoient ces deſcriptions, & à force de les lire & d'en être touché, on les prit à la lettre, & on ne regarda plus les Fleuves & les Fontaines que comme des Divinités animées.

De-là ce nombre prodigieux de Dieux & de Déeſſes des Eaux, nombre qui ſurpaſſe celui des Dieux du Ciel, & des autres parties de l'Univers. En effet outre qu'on croyoit que chaque Fleuve, chaque Riviere, chaque Fontaine, & tout autre amas d'eau étoit une Divinité, ou du moins avoit un Dieu tutelaire ; la Mer en contenoit un nombre infini. L'Ocean avoit eu de Tethys ſoixante-douze Nymphes, nommées Océanides ; Nérée, cinquante Neréides, dont Heſiode rapporte les noms. Le nombre des Nymphes, ſi nous en croyons Heſiode, montoit à trois mille, & apparemment qu'il ne les avoit pas toutes comptées. Si on ajoute aux Nymphes, les Naïades, les Napées, les Limniades, &c. on trouvera que les Dieux des Eaux étoient innombrables.

Mais ce n'eſt pas aſſez d'avoir prouvé qu'on rendoit un culte religieux à l'Eau & aux Divinités qui y habitoient, il faut examiner en quoi conſultoit ce culte, & de quelle maniere on repréſentoit ces Dieux.



CHAPITRE II.

Des differens Sacrifices qu'on offroit aux Dieux des Eaux.

JE ne dirai rien du sacrifice singulier que les Perses & les Cappadociens offroient à l'eau, suivant le témoignage d'Herodote & de Strabon, parce qu'il faudroit repeter ce que
(1) T. I. l. 7. j'en ai dit dans l'histoire de la Religion de ces Peuples (1). Pour donner quelque ordre à cette matiere, je parlerai d'abord du culte rendu à l'Océan, & aux autres Mers, ensuite de celui qu'on rendoit aux Fleuves & aux Fontaines, & je finirai par celui des Nymphes & des autres Divinités des eaux.

L'Antiquité nous apprend peu de choses touchant le culte de l'Ocean; Justin est celui des Anciens qui en a parlé le plus clairement, lorsqu'il a dit qu'Alexandre étant retourné à ses vaisseaux, fit des libations à l'Ocean, en le priant de lui accorder un heureux retour dans sa Patrie (a). Aristée étant allé trouver sa mere dans les grotes du fleuve Penée, cette Nymphe après avoir appris le sujet qui l'avoit amené, offre un sacrifice à l'Ocean auteur de tous les Etres; mais le sacrifice ne consiste qu'en de simples libations. Elle épancha trois fois, dit Virgile, la liqueur sur les brasiers de l'autel, & trois fois une flamme éclatante sortit du feu sacré, & s'éleva jusqu'à la voute (b).

Les victimes qu'on offroit le plus ordinairement à Neptune, étoient le cheval & le taureau: le premier de ces deux animaux étoit specialement consacré à ce Dieu, qu'on croyoit avoir produit le premier cheval, qu'il avoit fait sortir de terre d'un coup de trident: fiction que j'ai expliquée dans l'histoire

(a) *Expugnatâ deinde urbe reversus ad naves libamenta dedit, prosperum in patriam reditum precatur.* Just. liv. 2.

(b) *Oceano libemus, ait, simul ipsa precatur,*
Oceanumque patrem rerum, &c. Virg. Georg. l. 4.

du différend qu'il eut avec Minerve ; le taureau marquant par sa force & ses mugissemens les flots de la Mer agitée, & étant même le symbole des Fleuves, ainsi qu'on le dira dans la suite. Il est inutile de rapporter des exemples pour prouver l'usage où l'on étoit d'offrir ces deux sortes de victimes à Neptune ; l'histoire en est remplie, & Virgile qui ne s'éloigne gueres des usages ordinaires, nous représente Laocoon immolant sur le rivage un taureau à Neptune (*a*).

Les sacrifices que l'on offroit à la Mer étoient de differente nature. Nous apprenons d'Homere (1) que quand elle étoit agitée, on lui immoloit un Taureau noir ; ou un porc & un agneau, lorsqu'elle étoit calme & tranquile. Mais la victime qu'on offroit le plus ordinairement à la Mer, étoit le Taureau, & le cheval, comme à Neptune qui en étoit le souverain ; quelquefois on immoloit véritablement ce dernier animal, quelquefois on le précipitoit dans les flots, quelquefois enfin on se contentoit de le consacrer à la Mer, & aux Fleuves, en lui laissant la liberté de paître dans les pâturages voisins ; souvent le sacrifice se faisoit sur la Mer même, quelquefois sur le rivage ; & l'Antiquité nous fournit des exemples de toutes ces variations. Cloante dans Virgile (*b*), s'adresse ainsi aux Dieux de la Mer, *Dieux de la Mer sur laquelle nous courons, je fais vœu lorsque je serai sur le rivage, de vous immoler un Taureau blanc.*

(1) Odyss. 7.

C'étoit un usage dans ces sortes de sacrifices de recevoir dans une patere le sang de la victime qu'on répandoit ensuite dans la Mer, en forme de libation. Lorsque le sacrifice étoit offert sur la Mer même, on y laissoit couler le sang de la victime, & on y jettoit les entrailles ; ainsi que nous l'apprend Tite-Live (*c*) à l'occasion du sacrifice qu'offrit à la Mer Scipion l'Africain, prêt à partir pour l'Afrique.

Quelquefois on joignoit à cette pratique une libation de

(*a*) *Laocoon ductus, Neptuni sorte Sacerdos*
Solemnes Taurum ingentem mactabat ad aras. Æn. l. 3.

(*b*) *Di quibus imperium pelagi, quorum Æquora curro,*
Vobis lætus ego hoc candentem in littore taurum
Constituam voti reus. Æn l. 5.

(*c*) *Cruda exta cæsâ victimâ, uti mos est, in mare porrigit.* Tit. L. 29.

(1) Virgil. Æneid. l. 5.

vin, & une offrande de fruits (1). On en voit en effet sur la Colonne Trajane, près de l'Autel où Trajan paroît une patere à la main pour faire une libation à la Mer. Pour les Fleuves on les honoroit de differentes manieres.

D'abord Hesiode établit pour précepte, qu'on ne doit pas les passer sans s'y être auparavant lavé les mains. Les Magistrats Romains ne passoient jamais le petit ruisseau qui étoit près du champ de Mars, sans avoir auparavant consulté les Augures, & les Generaux avant que de partir pour la guerre en faisoient autant. Il est certain, dit Ciceron (2), que nos Capitaines ont coutume de sacrifier aux Flots avant que de s'embarquer. Mais on poussa encore bien plus loin le respect religieux qu'on avoit pour eux, puisqu'avant de les traverser pour quelque expédition militaire, on leur offroit des chevaux en sacrifice; c'est ainsi que Xerxès, au rapport d'Herodote, avant que de passer le Strymon pour venir dans la Grece, lui en immola, & que Tiridate en offrit un à l'Euphrate, pendant que Vitellius qui étoit avec lui, fit en l'honneur de ce Fleuve le sacrifice Taurobolique; car on immoloit aussi des chevaux aux fleuves, comme à l'Ocean, & à la Mer. Lucullus au rapport de Plutarque (3) en sacrifia à l'Euphrate, dans le temps qu'il poursuivoit Tigrane : il falloit même que l'usage en fût fort ancien, puisque Achille dit à Lycaon : *ce Fleuve si rapide, le Xante, à qui nous offrons tant de Taureaux, ne vous garantira pas.* Enfin on porta la superstition à cet égard au point que les jeunes filles de Troye étoient obligées la veille de leur mariage, d'aller offrir leur virginité au fleuve Scamandre, & on sçait ce qui en arrivoit quelquefois. La jeunesse Grecque, au rapport de Pausanias (4), se contentoit d'offrir sa chevelure au fleuve Neda, & Homere nous apprend que Pelée avoit consacré au Sperchius celle de son fils Achille.

(2) De Natura Deor. l. 3.

(3) 14. in Luc.

(4) In Arc.

Les Nymphes, les Napées, les Naïades avoient aussi leurs sacrifices; c'étoit quelquefois des chevres & des agneaux qu'on leur immoloit, avec des libations de vin, de miel & d'huile; souvent on se contentoit de leur présenter du lait, des fruits & des fleurs. Il est vrai qu'Aristée, au

rapport de Virgile (1), offre aux Nymphes quatre taureaux (1) Georg l. 4.
& autant de genisses ; mais un sacrifice si solemnel pour ces petites Divinités des eaux, est sans autre exemple dans l'Antiquité. Pour les Fêtes champêtres qu'on célebroit en leur honneur, elles etoient ordinaires aux gens de la campagne, & c'étoit dans ces ceremonies rustiques qu'on voyoit couler le lait, le miel & l'huile en abondance.

CHAPITRE III.

De l'Ocean & de Tethys.

L'Ocean tenoit à juste titre la place du premier Dieu des eaux, puisqu'il en contient le plus grand amas, & qu'il les communique aux autres mers & à toute la terre, par cette admirable circulation qui y porte par tout la fecondité.

Les Poëtes qui l'ont personnifié, en ont donné la genealogie, & Hesiode nous apprend qu'il étoit fils du Ciel & de la Terre. « La Terre, dit-il, de son mariage avec Ura» nus eut l'Ocean aux gouffres profonds, & avec lui Cœus » & Creius, Hyperion, Iapet, Rhea, Themis, &c. (2). (2) Theog.

Comme ce Poëte joint la generation de l'Ocean avec celle de plusieurs personnes qui ont veritablement existé, ainsi qu'on l'a prouvé dans l'histoire des Dieux du Ciel, on feroit porté à croire qu'il s'agit dans cet endroit, non d'une generation purement physique, mais d'une generation naturelle ; & de-là on peut croire que parmi les Titans il y en eut un qui porta le nom d'Ocean. Par-là on expliqueroit à la lettre, 1°. Ce que dit Homere que tous les Dieux tiroient leur origine de l'Ocean & de Tethys (3), parce que veritablement ils eurent un grand nombre d'enfans qui furent mis au rang des Dieux, comme les autres Titans. 2°. Ce que dit le même Poëte que les Dieux alloient souvent en Ethiopie visiter l'Ocean, & prendre part aux fêtes & aux sacrifices

(3) Iliad. 14. v. 312.

qu'on y offroit, ce qui voudroit dire que ceux des Titans, qui à l'occasion de leurs conquêtes s'étoient établis en differens endroits, s'assembloient de temps en temps pour aller rendre leurs devoirs à l'Ocean dans le lieu où il regnoit. 3°. Que Junon avoit été élevée chez l'Ocean & Tethys, parce que veritablement Rhea l'envoya à sa belle sœur pour prendre soin de son éducation, & la derober à la cruelle superstition de Saturne. 4°. Ce que dit Eschile, que l'Ocean étoit intime ami de Promethée frere d'Atlas; mais il faut avouer en même temps que les Anciens n'ont le plus souvent regardé l'Ocean que comme une Divinité naturelle; & comme son nom, suivant Diodore de Sicile (1), veut dire *mere nourrice*, c'est avec raison qu'on a dit qu'il étoit le pere, non-seulement des Dieux, mais de tous les Etres; ce qui est vrai en ce sens, que l'eau contribue plus seule à la production, & à la nourriture des corps, que tout le reste de la Nature. En effet, suivant les experiences faites par les Anciens & par les Modernes, un arbre, ou une plante consument dans leurs accroissemens plusieurs milliers de portions d'eau, contre une de terre. Ce que les Grecs disoient de l'Ocean, les Egyptiens le disoient du Nil, qui parmi eux a porté pendant un temps le nom d'Ocean, & peut-être avec plus de raison, puisque c'étoit veritablement dans leur pays qu'avoient vêcu les premiers Dieux. « L'Ocean chez les Egyptiens, dit Dio- » dore de Sicile (2), n'est autre chose que le fleuve du Nil, » où ils prétendent que les Dieux ont pris naissance, parce » que de tous les pays du monde, l'Egypte est le seul qui » ait des villes bâties par les Dieux mêmes. »

Les Grecs derivoient le nom d'Ocean ὠκεανὸς, du mot ὠκὺς, qui marquoit la rapidité de l'eau (3); ils l'appelloient aussi βαθυδίνης, parce que son mouvement étoit vif, & se faisoit dans le fond même des eaux. Euripide, dans son Oreste, lui donne l'épithete de *Tauriceps* (4), qui convient également à Neptune & aux Fleuves mêmes, tant à cause des vagues agitées qui semblent imiter le mugissement de cet animal, que des branches differentes que forment les Rivieres, qu'on désignoit par des cornes. Ainsi on dit qu'Hercule avoit

(1) In Prometheo, L. 2.

(2) Liv. 1.

(3) ὠκὺς, *à velocitate.*

(4) Ταυρόκρανος.

arraché une des cornes d'Acheloüs, parce qu'il avoit fait rentrer dans le lit de ce Fleuve un des bras qui inondoit l'Etolie (1). Si on donne à l'Ocean Tethys pour épouse, c'est pour marquer qu'il épure & lave toutes choses, & qu'il les assemble, ou pour m'expliquer dans les termes d'un sçavant Mythologue (2), *quod pura omnia & splendida efficiat, resque contrarias concordi ac mutuo nexu decenter copulet.* Au reste il faut bien distinguer cette Tethys femme de l'Ocean, de la Néréide Thetis qui épousa Pelée, & dont elle eut Achille. Les Mythologues même observent à ce sujet, car il faut tout dire jusqu'aux minuties, que le nom de la premiere s'écrit avec un *y* grec, & celui de la mere d'Achille avec un *iota.* Une ancienne fable nous apprend que Jupiter ayant été lié & garotté pas les autres Dieux, Tethys avec l'aide d'Egeon le remit en liberté ; ce qui veut dire sans doute que cette Princesse se servit de ce Geant pour délivrer son parent de quelque peril, ou lui faire éviter les embûches où les autres Titans, qui étoient en guerre contre lui, vouloient le faire tomber.

(1) Voyez l'hist. de ce Heros.

(2) Lyl. Gir. Synt. 5. p. 168.

L'Antiquité ne nous a transmis que deux monumens qui représentent l'Ocean ; l'un est une statue qui a été déterrée à Rome vers le milieu du seiziéme siecle, qui nous fait voir l'Ocean sous la figure d'un vieillard assis sur les ondes de la Mer, avec une pique à la main, & ayant près de lui un monstre marin qu'on ne connoît pas ; l'autre est une pierre gravée de Beger, sur laquelle ce Dieu est pareillement peint sous la figure d'un vieillard assis sur les ondes, où sont dans le lointain quelques vaisseaux.

Mais avant que de finir ce Chapitre je dois dire ce que je pense de ces frequens voyages qu'Homere fait faire aux Dieux chez l'Ocean, où ils alloient passer douze jours parmi la bonne chere & les festins. Ce Poëte veut nous parler en cette occasion de la pieté de ces Peuples, & en particulier d'une ancienne coutume de ceux qui habitoient sur les bords de l'Ocean Atlantique, & qui célebroient dans une certaine saison de l'année des fêtes solemnelles, pendant lesquelles ils portoient en procession la statue de Jupiter & de leurs

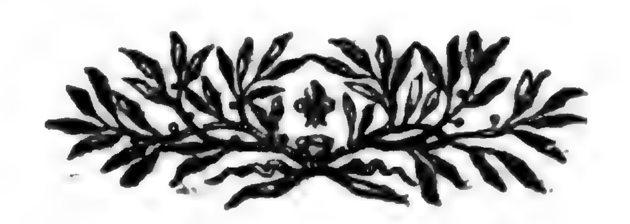
autres Dieux, leur offroient des sacrifices, & faisoient de grands festins, ce qui duroit douze jours. Pausanias (1) parlant de ceux des Ethiopiens qui habitoient la ville de Meroé & les plaines voisines, & qui passoient pour les plus justes de tous les hommes, dit qu'on croyoit que c'étoit chez eux que le Soleil tenoit sa table ; c'est sans doute de cette table & de ces festins que les Grecs, & ensuite les Romains, prirent l'usage de servir des tables devant les statues de leurs Dieux, ceremonie qu'ils nommoient le Lectisterne (*a*).

(1) In Att.

Je sçais que ceux qui ramenent à l'allegorie toutes les anciennes fictions, prétendent que le Poëte a voulu nous apprendre par celle-ci, que le Soleil, & les Planetes dont les Dieux portoient les noms, se nourrissoient des vapeurs de l'Ocean, mais Homere avoit-il pensé là-dessus comme le Philosophe Cleante ?

Quoiqu'il en soit, la Fable de l'Ocean est très-obscure, & ce qui y a apporté tant de confusion, c'est qu'on y a mêlé l'Histoire avec la Physique, & qu'on a regardé l'Ocean tantôt comme un Prince Titan, tantôt comme le grand amas d'eaux qui porte son nom. Les Anciens ont débité à ce sujet bien des choses qu'il seroit également ridicule de rapporter toutes à l'Histoire, ou toutes à la Physique ; on doit penser de même des enfans qu'on lui donne, & qu'il eut, dit-on, de Tethys sa femme & sa sœur, puisqu'on met de ce nombre non-seulement les Fleuves, les Nymphes & les Fontaines, mais encore la plûpart des personnes qui avoient regné ou habité sur les côtes de la mer, comme Protée, Ethra femme d'Atlas, Persé mere de Circé, & plusieurs autres.

(*a*) Voyez ce qui a été dit à ce sujet dans l'article des Sacrifices, t. 1. l. 4.



CHAPITRE IV.

Neptune & Amphitrite.

COMME l'Ocean, ainsi que le remarque Girard Vossius (1) après les Mythologues anciens, marquoit la Mer exterieure, ou le grand amas d'eaux qui environne toute la terre, Neptune étoit pris pour la Mer intérieure, comme la Méditerranée & les autres Mers. Les Philosophes Stoïciens embarrassés de sçavoir ce que c'étoit que ce Dieu, convinrent enfin que c'étoit une intelligence répandue dans la Mer, comme Cerès étoit celle de la Terre; mais Ciceron (1) avoue qu'il ne sçavoit, ni ne concevoit ce que c'étoit que cette intelligence de la Mer & de la Terre, ni ne soupçonnoit pas même ce que ce pouvoit être.

(1) De idol. l. 3.

(2) De Nat. Deor. l. 3.

Si nous nous en rapportons à Varron, les Latins donnerent à ce Dieu le nom de Neptune, *à nubendo*, parce qu'il couvre la Terre (*a*); le sçavant Pere Tournemine fait venir ce mot de l'Hebreu *Naphta*, qui veut dire *couler*, & cette étymologie vaut mieux sans doute que celle qui dérive ce nom de nager, en changeant un peu les premieres lettres; car comment sauver cette étymologie, puisque bien loin de changer les premieres lettres, la premiere est la seule qui se trouve dans le mot *Neptune*, & dans celui de *nare*, nager. Aussi Cotta dans Ciceron (2) s'en moque-t-il: *Il est vrai*, dit cet Interlocuteur, *que faisant venir Neptune de nager, en quoi, pour ainsi dire, vous m'avez paru nager vous-même plus que Neptune, vous trouverez aisément l'origine de tous les noms imaginables, puisqu'il ne vous faut pour la fonder, que la conformité d'une seule lettre.*

(3) Liv. 3. de Nat. Deor.

Remarquons en passant, & cette remarque aura lieu plus d'une fois dans cet Ouvrage, la negligence de quelques

(*a*) *Neptunus à nubendo, quod nubat, id est, operiat terras.*

Auteurs, d'ailleurs très-sçavans, qui trouvant un mot dans un Ecrivain, croyent que c'est son sentiment. Lylio Gyraldi (3) dit que Ciceron fait venir le nom de Neptune du mot nager. Il est vrai que dans le second Livre de la Nature des Dieux un des Interlocuteurs de ce Dialogue, dit que les Perses le disoient ainsi; mais dans le troisiéme, Cotta, qui est Ciceron lui-même, détruit presque toujours ce que les deux autres avoient avancé; encore ne peut-on pas trop sçavoir ni dans les deux premiers Livres de cet Ouvrage, ni même dans le troisiéme, quel est le veritable sentiment de cet Auteur. Quant à ceux, dit-il, qui veulent sçavoir quelle est sincerement ma pensée sur chaque matiere, ils poussent leur curiosité trop loin. Qu'on me pardonne cette petite digression, je l'ai crûe nécessaire.

(1) Synt. 5. de Neptuno.

Les Grecs nommoient Neptune *Poseidon*, & l'on trouve de ce nom plusieurs étymologies; en effet il peut signifier *celui qui foule la terre avec les pieds*, ou *qui voit plusieurs choses*, ou *qui brise les vaisseaux* (a). Ceux qui ont voulu chercher l'origine de ce Dieu, ont été encore plus embarrassés que ceux qui se sont contentés de ne trouver que celle de son nom. Si nous en croyons Herodote (2), Neptune étoit Libyen d'origine, & avoit de tout temps été en grande vénération dans ce Pays. Les Egyptiens, dit ce même Auteur, ne le connoissoient point; même quand ils le mirent au nombre de leurs Dieux, ils ne lui rendirent aucun culte; ce ne fut donc point des Egyptiens, conclut-il enfin, que les Grecs reçurent ce Dieu, comme ils en avoient reçû presque tous les autres, mais immédiatement des Libyens. L'Histoire nous apprend que les Peuples d'Afrique avoient connu la Grece, & y avoient amené de leurs chevaux dès les temps les plus reculés, & peut-être même avant que les premieres colonies d'Egypte & de Phenicie y fussent arrivées. Ce fut par ce moyen sans doute qu'ils commencerent à connoître Neptune, qu'ils mirent au rang de leurs grands Dieux, &

(2) Liv. 2. c. 51. 52.

(a) Ποσειδῶν, *à ποῦς pied*, & σείω, *je foule*; & δᾶ pour γῆ, *la terre*, dans le Dialecte Dorique. Ce mot peut venir de πολλὰ εἰδῶν, *qui voit plusieurs choses*; M. le Clerc & le P. Tournemine sont pour la troisiéme étymologie.

l'honorerent

l'honorerent d'un culte particulier. Mais après tout on ne sçait pas quelle idée en avoient les Libyens. Le regardoient-ils comme le Dieu de la Mer, ou comme celui qui le premier avoit appris à élever & à dompter des chevaux ? Pour moi je croirois volontiers que c'étoit cette derniere idée qu'ils avoient de ce Dieu, & les Grecs qui le prirent pour le Dieu de la Mer, peut être parce que c'étoit par Mer que la connoissance leur en étoit venue, conservoient toujours l'ancienne notion qu'ils en avoient prise des Libyens ; de-là l'épithete d'*Ippius*, ou de cavalier, qu'ils lui ont donnée ; de-là encore la prétention où ils étoient que c'étoit lui qui avoit fait sortir de terre le premier cheval, comme le dit Virgile, en l'invoquant dans ses Georgiques (*a*) : *Et vous, Neptune, à qui la terre frappée de votre trident offrit un cheval fougueux ;* & il falloit bien que ce fût sous cette idée que le Poëte l'invoquoit ; se seroit-il adressé au Dieu de la Mer dans un Ouvrage où il parloit de la vie champêtre, & nommément des chevaux dont il traite dans le troisiéme Livre ?

Quelques Auteurs appellent le cheval que forma la terre frappée d'un coup de trident, *Arion* ; d'autres, comme Servius, le nomment *Scythius*. Mais son veritable nom étoit *Scyphius*, & comme ce mot désigne un petit bâtiment de Mer, un esquif, que les Allemands nomment *Chiph*, on aura pris pour un cheval le vaisseau qui emmena les Libyens dans la Grece, & pour un cavalier, le Dieu dont ils y porterent le culte. Ce qui confirme cette conjecture, c'est qu'on peut très-bien comparer un cheval à un vaisseau, à cause de sa legereté à courir ; & nous sçavons que les anciens habitans de Gadès, ou Cadis, appelloient des chevaux leurs petits bâtimens de Mer, parce qu'ils alloient vîte : aussi les Poëtes ont-ils formé leur cheval Pegase d'un vaisseau à voiles.

Quoiqu'il en soit, les Anciens & les Modernes sont également partagés au sujet de l'idée qu'on doit avoir de Neptune. Le plus grand nombre ne le regarde que comme un Etre

(a) *Tuque, ô, cui prima furentem*
Fudit equum magno tellus percussa tridenti,
Neptune ! Georg. l. 4. v. 13.

empêchoit de remuer, ainsi que nous l'avons dit dans le Livre précedent.

Je ne doute pas aussi que Neptune ne se soit rendu célebre sur la Mer, autant par l'établissement du Commerce que par ses victoires : il est vraisemblable qu'il y avoit des vaisseaux marchands qui alloient de son temps trafiquer sur les côtes d'Afrique, & qu'il avoit soin de faire escorter. En un mot, ce Prince, selon Lactance (1), étoit amiral de Jupiter, & le surintendant des Mers, tel que Marc Antoine le fut par ordre du Senat, *cujus regnum tale fuisse dicimus, quale Marci Antonii fuit, infinitum illud imperium cui totius oræ maritimæ potestatem Senatus decreverat.* Voilà ce qui a donné lieu aux Anciens de regarder ce Prince comme le Dieu de la Mer, de n'en parler que sous cette idée; de lui consacrer des Temples & des Autels, & de tâcher de se le rendre favorable par les prieres & les sacrifices.

(1) Liv. 1. c. 2.

Il est constant toutefois que les Grecs ont embelli l'histoire de Neptune de celle de Japhet & de Javan : celui-ci qui avoit eu pour son partage les pays d'Occident, fit équiper quelques vaisseaux pour y aller (2), & c'est sans doute ce qui a donné lieu à Bochart (3), qui a trouvé beaucoup de conformité entre l'histoire de Neptune & celle de Japhet, de croire que ce n'étoit qu'une même personne, & il en fait un parallele qui ne ressemble pas mal.

(2) V. Voss. de idol.

(3) Phaleg. l. 2. c. 2.

On ne peut pas de même douter qu'on n'ait donné le nom de Neptune à la plûpart des Princes inconnus, qui venoient par Mer s'établir dans quelque nouveau Pays, ou qui regnoient sur des Isles, ou qui s'étoient rendus celebres sur la Mer par leurs victoires ou par l'établissement du commerce. On étendoit même ce nom, si nous en croyons Aulugelle, à ceux qui avoient autant de fierté & de ferocité que de valeur (*a*), comme Cercyon, les Cyclopes &c. De-là tant de Neptunes, tant de femmes & de maitresses, & tant d'enfans qu'on donne à ce Dieu; tant de metamorphoses, & tant d'enlevemens

(a) *Præstantissimos virtute, &c. Jovis filios Poëtæ appellaverunt; ferocissimos & immanes tanquam è mari genitos, Neptuni filios dixêre, Cyclopas, & Cercyona, & Scyrona, & Lestrigonas.* l. 15. c. 21.

qu'on met sur son compte. Vossius (1) s'est donné la peine de demasquer quelques-uns de ces Neptunes, & de déterminer le temps auquel ils ont vêcu. Celui qui eut de Libye, Belus & Agenor, étoit quelque Prince Egyptien qui vivoit vers l'an avant Jesus-Christ, 1483. Il s'étoit rendu apparamment fameux sur la Mer, & en même-temps par le soin qu'il avoit pris de dompter les Chevaux. Celui qui d'Amymome, fille de Danaüs, eut Nauplius, pere de Palamede, vivoit vers le temps de ce Prince. Il est bon de rapporter en passant son avanture ; on dit que Danaüs ayant envoyé sa fille puiser de l'eau pour offrir un sacrifice, un Satyre voulut lui faire violence (2). La Princesse effrayée implora l'aide de Neptune, ce Dieu la secourut, & mit le Satyre en fuite ; mais il lui fit la même insulte qu'elle venoit d'éviter par son secours. Il y a apparence que cette avanture qui arriva près d'un Temple de Neptune aux environs d'Argos, où Danaé qui venoit d'Egypte vouloit offrir un Sacrifice, regarde quelque Prêtre de ce Dieu. Celui qui fut pere du fameux Cercyon que Thesée tua, vivoit un peu avant la conquête des Argonautes. Celui qui de Tiro, fille de Salmonée, eut Pelias, vivoit environ le même temps. Celui qui passa pour le pere de Thesée, étoit Egée Roi d'Athénes, qui voulut tenir secret son mariage avec Ethra, fille de Pithæus. Celui enfin, qui donne lieu à cet article, & dont l'Histoire est chargée des avantures de tous les autres, vivoit du temps d'Isaac, un peu après la mort d'Abraham (3).

Les Scythes, au rapport d'Herodote, avoient aussi leur Neptune, & le nommoient *Thamimasades* ; enfin le premier Neptune est sans doute Japhet, ou quelqu'un de ses fils, puisque c'est à ce Prince que l'Ecriture dit (4) que les Isles étoient tombées en partage. C'est peut-être de lui que parle Sanchoniathon, lorsqu'il dit que Chrysor inventa les radeaux, & fut le premier qui navigea, & que pour cela après sa mort, il fut mis au rang des Dieux ; à moins qu'on ne veuille l'entendre de Noé lui-même, qui dans ce sens-là est le plus ancien de tous les Neptunes. Mais celui qui se rendit le plus célébre de tous, c'est le fils de Saturne, ou le Prince Titan dont je viens de parler.

(1) Dans son traité de l'idolatrie.

(2) Philost. fable de Neptune & d'Amymome.

(3) Voy. ce qui a été dit de l'âge de Jupiter, l. 3.

(4) Genes. 10.

On dit au reste que Neptune eut pour femme Amphitrite fille de l'Ocean & de Doris, que ce Prince en étant devenu amoureux, & ne pouvant la porter à l'épouser, il lui envoya un Dauphin, qui joua si bien son personnage, qu'il l'obligea enfin à consentir à devenir épouse de ce Dieu de la Mer. On ajoûte que Neptune pour recompenser le Dauphin, le plaça parmi les Astres (*a*). Quelques Auteurs croyent que cette Amphitrite n'est qu'un personnage Poëtique, dont le nom signifie environner (*b*). Ainsi on ne doit pas s'étonner si on l'a donnée pour femme à Neptune ou à la Mer, qui environne la Terre. Cependant rien ne nous empêche de la regarder comme Reine de quelques Isles, & la Fable du Dauphin, comme l'intrigue de quelque confident habile, ou de quelqu'Ambassadeur qui regla tous les articles du mariage de son maître, & qui s'attira par-là beaucoup de considération auprès de lui.

Amphitrite étoit peut-être fille de l'Ocean, qui étoit un Prince du sang des Titans, oncle de Neptune, qui étoit allé s'établir sur les côtes d'Afrique, comme nous l'avons dit, & alors il ne paroîtra rien d'extraordinaire dans cette alliance, ni dans la génealogie de cette Princesse. Il ne faut s'éloigner de ce qui paroît historique dans les Poëtes, que le moins qu'on peut, & ne pas nier l'existence de ces anciens Princes, sur de foibles étymologies, comme si sur celle du nom de Neptune que nous venons de rapporter, on alloit dire qu'il n'y a jamais eu de Prince à qui les Latins ont donné le nom de Neptune pour s'être rendu fameux sur la Mer. S. Augustin (1) aprés Varron nomme *Salacia* la femme de Neptune, & on en penetre aisément la raison. Il faut avouer cependant que les Poëtes prennent souvent Neptune pour la Mer même; (2) mais il est aisé de discerner ce qui est veritablement historique, d'avec ce qui n'est qu'une pure fiction; comme cette agréable description du Cortege de Neptune que fait Virgile

(1) De Civit. Dei.

(2) Ovid. loc. cit. Eurip. in Cyclop. Orph. in Argon. &c.

(*a*) Voyez Hygin, *Cælo Poët. astr.* Cæsius, *Cœlo astr. in Delphino*, & Aratus, *in Phænom.*

(*b*) ἀμφιτιθέναι, *circumterere*, hinc Ovid. lib. 1. Met.
. . . . *nec brachia longo*
Margine terrarum porrexerat Amphitrite.

(*a*), où il repréſente ce Dieu ſur un chariot, dont les roues touchoient à peine l'eau, accompagné de toutes les Divinités de la Mer, des Tritons & des Dauphins, devant qui il dit que les ondes s'abaiſſoient, & reconnoiſſoient ainſi par leur ſoumiſſion & leur ſilence, la préſence de leur maître. De même ce qu'Homere avoit dit avant ce Poëte Latin de l'équipage de ce même Dieu, lorſqu'il le fait ſortir de ſon Palais humide, monté ſur ſon char tiré par des chevaux aux pieds d'airain (1). Mais que doit-on penſer des autres fictions, qu'on a publiées à l'occaſion de ce Dieu: pourquoi a-t'on dit, par exemple, qu'il avoit bâti les murailles de Troye, que Laomedon qui l'avoit employé, n'ayant pas voulu lui payer ſon ſalaire, ce Dieu ravagea les champs de Troye, & envoya un Monſtre pour dévorer Héſione fille de ce Roi? Comme je dois expliquer au long cette fable dans l'hiſtoire d'Hercule, qui délivra Héſione, il ſuffit de dire ici en peu de mots, que les murailles de la ville de Troye étoient ſi bien bâties, & les digues qu'on y avoit élevées pour les mettre à couvert des innondations de la Mer, ſi fortes, qu'on publia par une hyberbole aſſez naturelle, que le Dieu de la Mer lui-même les avoit conſtruites: mais comme rien ne réſiſte au temps & aux tempêtes, ces ouvrages ayant été détruits dans la ſuite, on dit que Neptune ſe vengeoit de la perfidie de Laomedon, qui effectivement avoit employé l'argent qu'il avoit trouvé dans le Temple de ce Dieu pour élever ces digues, & ne l'y avoit pas remis (2).

(1) Iliad. l. 3.

(2) Voyez l'hiſtoire d'Hercule & celle de Laomedon, Tom. III.

On donne le Trident à Neptune, & les Mythologues en rendent pluſieurs raiſons. C'eſt, diſent quelques-uns d'eux, pour marquer par ſes trois pointes la qualité des trois ſortes d'eaux qui ſe trouvent ſur la Terre; celles de la Mer qui ſont

(a) *Jungit equos curru genitor, ſpumantiaque addit*
Frena feris, manibuſque omnes effundit habenas;
Cæruleo per ſumma levis rotat æquora curru:
Subſidunt undæ, humidumque ſub axe tonanti
Sternitur æquor aquis, fugiunt vaſto æthere nimbi.
Tum variæ comitum facies, immania cete,
Et ſenior Glauci chorus; Inouſque Palæmon,
Tritoneſque citi, Phorcique exercitus omnis.
Læva tenent Thetis & Melite, Panopæaque virgo,
Neſæe, Speioque, Theſeiaque, Cymodoceque.
L. 5. in fine.

M. de Cambray dans ſon Telemaque a bien imité cet endroit de Virgile.

salées ; celles des Fontaines d'eau douce ; & celles des Etangs qui tiennent un peu des unes & des autres (1) : ou pour faire allusion au triple pouvoir de Neptune sur la Mer, qu'il peut troubler, appaiser & qu'il conserve (2). Pour moi sans y chercher de mysteres, je suis persuadé que le Trident étoit une espece de Sceptre, dont les Rois se servoient autrefois.

(1) V. Nat. l. 2. c. 8.

(2) Id. ibid.

Il resteroit maintenant à parler des metamorphoses de Neptune ; mais je n'en ai rien à dire, sinon que ce sont des enveloppes qui nous cachent quelques intrigues : Ainsi quand on dit qu'il changea Theophane en brebis (3), qu'il se metamorphosa en cheval pour séduire Cerès, & en Dauphin pour Melantho, on doit penser que ce Dieu, ou ceux qui dans la suite prirent ce nom, enleverent ces Princesses, ou sur des chevaux, ou sur des vaisseaux qui portoient pour enseignes les animaux dont nous venons de parler.

(3) Hyg. Fab. 188.

On trouve dans les Medailles, & dans les autres monumens qui nous restent de l'Antiquité, Neptune représenté de differentes manieres ; mais ordinairement sous la figure d'un homme âgé, traîné dans une conque par deux chevaux marins, tenant d'une main son Trident, & de l'autre un Dauphin. Pausanias (4) dit que les Trezeniens l'honoroient sous le titre de Roi, & il ajoûte que la monnoye de Trezenne représentoit d'un côté un Trident, & de l'autre une Tête de Minerve. On trouve en effet dans Goltzius deux Medailles, une qui a un Trident, l'autre une de Minerve avec l'épithéte de πόλιας, ou protectrice de la ville.

(4) In Corinth.

L'Antiquité donne plusieurs noms à Neptune, outre ceux que nous avons déja expliqués ; & comme il y en a plusieurs qui contribuent beaucoup à faire connoître ce Dieu, il est necessaire de s'y arrêter quelques momens. Le nom d'*Asphalion* ou d'*Asphaleion*, car il se trouve écrit de cette derniere maniere sur une Medaille des Rhodiens (5), qui signifie ferme, stable, immobile, & qui répond au *Stabilitor* des Romains, lui fut donné au rapport de Strabon (6), à l'occasion d'une Isle nouvelle qui parut sur la Mer. Les Rhodiens alors fort puissants, y ayant débarqué y bâtirent un Temple en l'honneur de Neptune *Asphalion*, & il en eut bien-tôt

(5) Liv. 1.

(6) Liv. 1.

plusieurs autres. Si nous en croyons l'ancien Scholiaste Grec d'Aristophane, on en voyoit un au Cap de Tenare dans la Laconie, & selon Pausanias (1) un autre près du port de Patras: ce surnom au reste, convenoit parfaitement à ce Dieu, parce que comme on croyoit qu'il avoit le pouvoir d'ébranler la Terre, il avoit aussi celui de l'affermir (*a*); ce qui fait dire à Macrobe (2) que les Dieux avoient souvent des titres opposés, sur une même chose de leur dépendance, & que si Neptune avoit le nom de *Enosicton*, qui marquoit qu'il avoit le pouvoir d'ébranler la Terre, il portoit aussi celui d'*Asphalion*, pour nous apprendre qu'il pouvoit aussi l'affermir, & la rendre stable; aussi ne manquoit-t'on gueres de lui offrir des sacrifices dans les grandes tempêtes, & dans les tremblemens de Terre.

(1) In Achaic.

(2) Sat. l. 1.

Les Ioniens, au rapport d'Herodote, appelloient ce Dieu *Heliconien*, & s'assembloient avec un grand concours des Peuples voisins sur le Promontoire de Mycale, pour lui offrir des sacrifices (3); on lui donna le nom de Roi depuis l'avanture qu'il eut avec Minerve au sujet du Territoire de Trezenne. Car Jupiter ayant ordonné qu'il leur demeureroit en commun, il en prit le nom de Roi, & Minerve celui de *Poliade*, ainsi que nous l'apprenons de Pausanias (4), comme il prit celui de *Proscristius*, d'un autre differend qu'il eut avec Junon au sujet du Pays d'Argos. Pour se venger de ce que Jupiter l'avoit adjugé à cette Déesse, il inonda toute la Campagne; mais Junon l'ayant supplié d'arrêter le débordement, il se rendit à sa priere, & on lui donna à cause de cela l'épithete qu'on vient de voir, & qui signifie *s'écouler, effluere*; parce qu'il avoit fait retirer les eaux des fleuves qui innondoient le pays. On lui bâtit aussi un Temple sous ce nom. Le surnom de porte Trident n'a rien de difficile, celui de *μυκητίας*, fait allusion au bruit de la Mer, qui ressemble aux mugissements des Taureaux: c'est pour cette raison, disent les Mythologues, qu'on lui immoloit cet animal, & qu'il fut lui-

(3) L. 1. c. 48.

(4) In Corinth.

(*a*) Servius, sur cet endroit où Virgile parle de Neptune,
Neptunus muros, magnoque emota tridenti
Fundamenta quatit.
dit que les fondemens de la terre étoient sous le pouvoir & la domination de Neptune.

même

même nommé Ταῦρος ou Ταύρειος, & les fêtes qu'on celebroit en son honneur étoient appellées ταύρεια. Mais les deux Epithetes les plus superbes étoient celles dont parle Pausanias (1) de Maître de la Terre, & qui étoit dans la Lucanie, sur une de ses Statuës; & celle de *Soter* ou le *Sauveur*, qui selon Herodote (2) lui étoit donnée apparemment par quelqu'un de ceux qui croyoient qu'il les avoit garantis de quelque grand danger. Enfin ce Dieu eut plusieurs autres noms des lieux où il étoit spécialement honoré, comme ceux de *Tenarius*, du Promontoire de ce nom dans la Lucanie. *Onchestius* de la ville d'Oncheste; *Istmius* de l'Istme de Corinthe, où il avoit un Temple magnifique dont Pausanias (3) fait la description; *Heliconius*, de l'Helicon, &c. Les Romains lui donnoient celui de *Consus*, qui repond à celui d'*Ippius*, que nous avons expliqué: De-là le nom des fêtes *Consualia*, celebrées en son honneur pendant les Jeux du Cirque.

(1) In Lucan.

(2) Liv. 7.

(3) In Corinth.

Comme les avantures que nous venons de rapporter, & plusieurs autres encore qu'on trouve dans Pausanias, donnoient presque toujours lieu à l'érection de quelque Temple en l'honneur de Neptune, & à des fêtes particulieres, il a été un des Dieux du Paganisme des plus honnorés: car indépendamment des Libyens qui le regardoient comme leur grande Divinité, il y avoit dans la Grece & l'Italie, surtout dans les lieux maritimes, un grand nombre de Temples élevés en son honneur, des fêtes & des jeux; en particulier ceux de l'Isthme de Corinthe, & ceux du Cirque à Rome lui étoient spécialement consacrés sous le nom d'Ippius, parce qu'il y avoit des courses de chevaux. Les Romains même avoient tant de vénération pour ce Dieu, qu'independamment de la fête qu'ils celebroient en son honneur le premier de Juillet, & qui étoit marquée à ce jour-là dans leur Kalendrier, par ces mots, *D. Neptuni ludi*, tout le mois de Fevrier lui étoit consacré, soit parce que la moitié étoit destinée parmi eux aux purifications, d'où il avoit tiré son nom (4), & qui se faisoient principalement avec de l'eau, Element auquel ce Dieu présidoit; soit pour le prier d'avance d'être favorable aux Navigateurs qui dès le commencement du Printems, se disposoient

(4) Du mot *februare*, expier, purifier.

aux voyages de Mer. Ce qu'il y avoit de plus singulier, c'est que comme on croyoit que Neptune avoit formé le premier cheval, les chevaux & les mulets, couronnés de fleurs, demeuroient sans travailler pendant les Fêtes de ce Dieu, & jouissoient d'un repos que personne n'osoit troubler.

Outre les victimes ordinaires, c'est-à-dire le cheval & le taureau immolés à ce Dieu, & les libations qu'on faisoit en son honneur, ainsi que le dit Herodote (1), les Aruspices lui offroient particulierement le fiel de la victime, par la raison que l'amertume de ce viscere convenoit à l'eau de la Mer.

(1) Liv. 7.

Ce seroit entreprendre une chose impossible que de faire mention de tous les Temples qui lui étoient consacrés; mais je ne puis me dispenser de dire qu'il y en avoit un chez les Atlantides, dans lequel il étoit représenté sur un char tiré par quatre chevaux ailés, dont il tenoit les rênes; & sa statue étoit si grande, qu'elle touchoit la voûte du Temple, quoique fort élevée; c'est ce que nous apprenons de Platon dans le long discours qu'il fait de l'Isle Atlantide (2). Pline (3) fait mention du Temple qu'il avoit chez les Cariens, & Herodote (4) d'un autre que les Pasidéens lui avoient consacré. Ce même Auteur parle aussi d'une statue d'airain, haute de sept coudées, ou dix pieds & demi, qu'il avoit près de l'Isthme de Corinthe.

(2) Dans son Critias.
(3) Liv. 31.
(4) Liv. 7.
(5) In Eliac.

Pausanias (5), qui dans la description détaillée qu'il fait du stade d'Olympie, dit qu'il y avoit près de la borne la figure d'un Genie qu'il appelle *Taraxippus*, qui étoit là pour épouvanter les chevaux, nous apprend en même temps qu'on ne manquoit pas avant que de passer auprès, d'invoquer Neptune *Ippius*, & de le prier que les chevaux qui conduisoient les chars n'en fussent point estropiés (*a*).

J'ai dit qu'on attribuoit à Neptune les tremblemens & les autres mouvemens extraordinaires qui arrivoient sur la terre & dans la mer, je dois ajouter ici qu'on regardoit aussi ce Dieu comme l'auteur des changemens considerables dans le cours

(*a*) On peut consulter sur cet article Denys d'Halicarnasse, l. 2. qui rapporte les manieres différentes dont on parloit de ce Genie.

des fleuves & des rivieres ; aussi les Thessaliens, dont le pays étoit inondé, lorsque les eaux s'écoulerent ne manquerent pas de publier que c'étoit Neptune qui avoit formé le canal par où elles s'étoient retirées : « Et certes dit Herodote (1) à cette » occasion, leur sentiment est raisonnable ; car tous ceux qui » estiment que ce Dieu fait trembler la terre, & que les gou» fres qui se forment sont des ouvrages de ce Dieu, n'au» ront pas de peine à croire que Neptune avoit fait le ca» nal, quand ils le verront ». On le regardoit pour la même raison comme le Dieu tutelaire des murailles & de leurs fondemens, qu'on croyoit qu'il renversoit quand il lui plaisoit. Aussi Virgile le représente-t-il, le trident à la main, détruisant les murailles de Troye, & ébranlant leurs fondemens (*a*). (1) Liv. 17.

Comme on met plusieurs galanteries sur le compte de Neptune, indépendamment de celles dont on a parlé dans ce chapitre, on n'a pas manqué de nous apprendre que pour réussir dans ses amours, il s'étoit souvent métamorphosé : Arachné dans le bel ouvrage qu'elle traça en présence de Minerve, y rassembla l'histoire de tous ces changemens ; elle avoit aussi représenté, dit Ovide (3), Neptune métamorphosé en taureau dans l'avanture qu'il eut avec une des filles d'Eole ; sous la forme du fleuve Enipe, dans ses amours avec Iphimedie, femme du Geant Aloeüs, dont il eut les deux Aloides, Ephialte & Otus ; sous celle d'un belier, lorsqu'il voulut séduire Bisaltis ; sous celle d'un cheval pour tromper Cerès, qui s'étoit elle-même métamorphosée en jument pour se dérober à ses poursuites. Enfin elle le peignit en oiseau, dans l'intrigue qu'il eut avec Meduse ; & en dauphin dans celle de Melanthe (*b*). (3) Met. l. 6.

Après ce que j'ai dit sur la maniere dont on représentoit Neptune, & du portrait qu'en fait Virgile, je n'aurois rien à ajouter par rapport aux statues, médailles & bas-reliefs que le temps nous en a conservés en très-grand nombre, si quel-

(*a*) *Neptunus muros, magnoque emota tridenti*
Fundamenta quatit. Æneid. l. 2.

(*b*) On sçait après ce que j'ai dit dans les sources des Fables, ce qu'on doit penser de ces differens changemens, & je n'y ajouterai rien ici.

ques-uns de ces monumens ne nous rappelloient quelques traits particuliers de son histoire, ou de celle des Princes qui avoient fait graver ces figures. On le trouve sur ces monumens tantôt debout, tantôt assis sur les flots de la Mer; souvent sur un char traîné par deux ou quatre chevaux; ce sont quelquefois des chevaux ordinaires, quelquefois des chevaux marins qui ont la partie superieure de cet animal, pendant que l'inferieure se termine en queue de poisson, comme presque tous les monstres marins; une seule fois avec des chevaux ailés, ainsi qu'il est représenté sur une pierre gravée, donnée par Beger qui croit avec raison que c'est le Neptune Atlantide, dont parle Platon. Dans toutes ces occasions ce Dieu presse ses chevaux, & leur lâche la bride; ce que Virgile a si bien exprimé dans ce vers; *Flectit equos, curruque volans dat lora secundo* (1). Neptune couronné par la victoire, dans Maffei, marque la reconnoissance de celui qui croyoit lui devoir le gain d'une bataille navale; tenant le pied droit sur un globe, dans une medaille d'Auguste, & dans une autre de Tite, il nous apprend que ces Empereurs étoient également les maîtres de la terre & de la mer. Assis sur une mer tranquile (*a*) avec deux dauphins qui nagent sur la superficie de l'eau, & ayant près de lui une proue de vaisseau, chargé ou de grains ou de perles, il marque l'abondance que procure une heureuse navigation. Lorsqu'il paroît assis sur une mer agitée (*b*), avec le trident planté devant lui, & un oiseau monstrueux à tête de dragon & des ailes sans plumes comme une chauve-souris, qui semble faire un effort pour se jetter sur lui, pendant que Neptune demeure tranquile, & paroît même détourner la tête, c'est pour marquer que ce Dieu triomphe également des tempêtes & des monstres de la Mer. Sur une médaille donnée par Beger, où la victoire paroît sur la proue d'un navire, sonnant de la trompette, pendant que Neptune au revers, en posture de combattant darde son trident pour mettre en fuite les ennemis, il nous représente, comme l'a très-bien remarqué

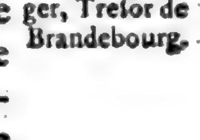
(1) Æneid. L. 1.

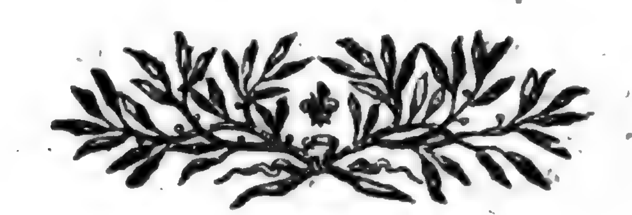
(*a*) Figure donnée par M. Maffei.
(*b*) Figure donnée par le Pere de Montfaucon dans son Voyage d'Italie.

cet Antiquaire, la grande victoire navale de Démetrius Poliorcetès sur Ptolomée, que décrit Plutarque. Enfin un bas-relief d'une très-grande beauté (1), nous présente Neptune enlevant une jeune fille, qu'il emporte sur ses chevaux marins. L'amour, à qui ce Dieu a abandonné son trident, s'en sert pour animer ses chevaux dont il y en a un qui tient la queue d'un dauphin dans sa bouche. Deux jeunes filles paroissent sur le rivage prier Neptune de leur rendre leur compagne. Les Mythologues qui parlent tant des amours de ce Dieu & de ses différentes métamorphoses, ne disent rien que je sçache de cet enlevement.

(1) Admir. Rom. Ant.

Mais il ne faut pas confondre Neptune avec Taras son fils, qui paroît sur les médailles des Tarentins avec les symboles de son pere. La ville de Tarente en Italie, que les Grecs nomment Taras, rapportoit son origine au fils de ce Dieu, qui en avoit jetté les premiers fondemens. Les Tarentins en reconnoissance le représentoient sur leurs médailles (2) sous la forme d'un Dieu marin, monté sur un dauphin, & tenant ordinairement à la main le trident de son pere : je dis ordinairement, car quelquefois il a à la place, la massue d'Hercule, symbole de la force ; ou une chouette, pour désigner Minerve protectrice des Tarentins ; ou une couronne pour faire allusion à ses conquêtes ; ou avec la corne d'abondance, pour signifier la bonté du pays où il avoit bâti la ville de Tarente ; ou enfin avec un pot à deux anses, & une grape de raisin avec le thyrse de Bacchus, symbole de l'abondance du vin chez les Tarentins.


(2) Voy. Beger, Tresor de Brandebourg.



CHAPITRE V.

Nerée, les Neréides, Doris & Triton.

NERE'E, que tous les Anciens mettent au nombre des Dieux de la Mer, étoit selon Hesiode (1), fils de l'Ocean & de Tethys. Apollodore (2) lui donne l'Ocean pour pere, & pour mere la Terre, & d'autres Mythologues le font fils de Neptune. Hesiode loue beaucoup ce Nérée qui étoit selon lui un vieillard doux & pacifique, qui aimoit la justice & la moderation. Les Anciens ont recherché la raison pourquoi ce Poëte, ainsi que l'auteur d'un Hymne qu'on attribue à Orphée, se sont étendus sur les louanges de ce Dieu marin. Le Diacre Jean en rapporte une raison aussi ridicule que fausse; c'est, dit-il, que les Marins, qui ont toujours la mort présente devant les yeux, sont ordinairement gens de bien; mais malheureusement c'est tout le contraire. Le bon Diacre, comme le remarque M. le Clerc, qui habitoit dans un lieu loin de la Mer, n'avoit jamais vû ni navigateurs ni matelots, & en parle comme nous parlons des habitans de la Lune. Ce sçavant Critique a donc recours à la langue des Pheniciens, dans laquelle les mots, *Nahae*, *Noae*, d'où le nom de *Nerée* a été formé, signifient *briller*, *éclairer*, ce qui rapporté à l'homme, veut dire, *sçavoir*, *avoir de l'intelligence*, *être sage* (a).

(1) Theogon.

(2) Liv. 1.

Quoiqu'il en soit, tous conviennent avec Hesiode, qu'il épousa sa sœur Doris, & qu'il en eut les cinquante Neréides, dont voici les noms. Proto, Eucrate, Sao, Amphitrite, Eudore, Thetis, Galené, Glaucé, Cymothoé, Speo, Thalie, Melite, Eulimene, Agavé, Pasithée, Erato, Eunicé, Doto, Pherusa, Dynamene, Nesée, Actée, Protomedée, Doris, Panope, Galatée, Hippothoé, Hipponoé, Cymodocé, Cymatolege, Amphitrite, Cymo, Etone,

(a) Voyez la Note de M. le Clerc sur le vers 233. de la Theogon. d'Hesiode.

Halimede, Glauconomé, Pontoporia, Liagore, Evagore, Laomedée, Polynomé, Autonomé, Lysianasse, Evarné, Psamathé, Menippe, Nyso, Eupompe, Themisto, Pronoé, Nemertès. On trouve dans cette liste, faite sur Hesiode, deux fois Amphitrite, parce qu'il y a deux Néréïdes de ce nom, qui different en quantité, de quelques syllabes.

Homere (1) en rapporte les noms un peu différemment, & n'en nomme que trente-trois; les autres, dit-il, étant restées au fond de la mer: Glaucé, Thalie, Cymodocé, Nesæa, Spio, Thoa, Halia, Cymothoa, Actea, Limnoria, Melita, Jera, Amphithoé, Agavé, Doto, Proto, Pherusa, Dynamene, Dexamene, Amphinome, Callianira, Doris, Panope, Galatée, Nemertis, Apseudès, Callianasse, Clymene, Janire, Janesse, Mære, Orithye, Amathie. Ces noms, au reste, presque tous tirés de la Langue Grecque, conviennent parfaitement à des Divinités de la Mer, puisqu'ils expriment les flots, les vagues, les tempêtes, la bonace, les Rades, les Isles, les Ports, &c.

(1) Iliad. L. 18.

Toute l'Antiquité convient que Nerée excelloit dans l'art de connoître l'avenir. Il prédit à Paris la guerre que l'enlevement d'Helene devoit attirer sur sa patrie (2), & il apprit à Hercule où étoient les pommes d'or qu'Eurysthée lui avoit ordonné d'aller chercher. Il voulut, dit-on, se changer en plusieurs figures, pour s'empêcher de donner cet éclaircissement au Prince Grec; mais celui-ci le retint jusqu'à ce qu'il eût repris sa premiere forme. Apollodore nous apprend que Nerée faisoit son séjour ordinaire dans la mer Egée (3), où il étoit environné de Nereïdes qui le divertissoient par leurs chants & leurs danses (4). Aussi Pausanias (5) croit que le vieillard qu'honoroient les Gytheates, & qui selon eux avoit son palais dans la mer, n'étoit autre que Nerée; & il cite, pour le prouver, les trois vers d'Homere, que M. l'Abbé Gedoyn a traduit ainsi:

(2) Iliad L. 6.

(3) L. 4. Arg.

(4) Orphée, *Hymn. in Nereid.*

(5) In Lac.

Pour vous, Nymphes, rentrez dans vos grottes profondes,
Un vieillard fortuné vous attend sous les ondes:
Allez revoir Nerée, & briller à sa Cour.

Il est évident qu'il y a beaucoup de Physique mêlée dans cette Fable, les Poëtes ayant pris souvent Nerée pour l'eau même, que son nom signifie. Hesychius en effet le dérive de ναρὸς, qui veut dire, *coulant*; mais je crois cependant que le fond de la fable nous représente quelqu'ancien Prince de ce nom, qui se rendit fameux sur la mer, & qui perfectionna si fort la navigation, qu'on venoit le consulter de toutes parts sur les dangers des voyages maritimes. Ces pretendues métamorphoses, & ces figures différentes qu'il prenoit pour se défaire de ceux qui venoient le consulter, ne sont que des symboles qui nous marquent qu'il étoit fin & rusé, sage & prévoyant, comme nous le dirons dans un moment de Protée. Quelques Auteurs (1) cependant ont crû que Nerée avoit été l'inventeur de l'Hydromancie, ou de la science de prédire l'avenir par le moyen de l'eau; & que c'est pour cela qu'on le représente comme un grand Devin, & peut-être même que ce n'est que pour cette raison qu'il a été mis au nombre des Divinités de la Mer. M. le Clerc confirme ce sentiment (2) par une heureuse conjecture, faisant venir le mot de Nerée de la langue Hébraique, dans laquelle il signifie Prophete, *videns*, & c'est ce qui l'a fait regarder par tous les Anciens comme un homme habile dans l'art de prédire l'avenir; ce qu'Horace exprime ainsi,

(1) V. Natal. Com.

(2) Sur Hesiode.

Ut caneret fera Nereus fata (3)

(3) Od. 10. l. 1.

Ainsi pour entendre cette fable, il faut distinguer deux Nerées; l'un Poëtique, dont les fables ne sont fondées que sur les étymologies de son nom; l'autre réel, dont l'histoire a été chargée d'idées poëtiques.

Mais que devons-nous penser des Néréïdes ses filles? doit-on les regarder comme des personnages métaphoriques, ainsi que leurs noms le signifient, ou comme des personnes réelles? Je conviens, 1°. Que les Neréïdes, que nomment Hesiode & Homere, ne sont la plûpart que des Etres poëtiques, mais qu'il y en a qui ont existé veritablement, telle que Cassiopé mere d'Andromede, Psammathé mere de Phoque, laquelle

laquelle, selon Pausanias, étant allée dans le pays voisin du Parnasse, lui donna son nom ; ce pays en effet a depuis été appellé la Phocide ; Thetis mere d'Achille, & quelques autres. Mais 2°. il faut convenir aussi qu'on a donné le nom de Neréïdes à des Princesses qui habitoient, ou dans quelques Isles, ou sur les côtes de la mer, ou qui se rendirent fameuses par l'établissement du commerce ou de la navigation. On le transporta ensuite, non-seulement à quelques personnages poëtiques, & dont l'existence n'est dûe qu'à des étymologies conformes aux qualités de leurs noms ; mais aussi à certains poissons qui ont la partie superieure du corps à peu près semblable à celui d'une femme.

Pline dit que du temps de Tibere on vit sur le rivage de la Mer une Néréïde, telle que les Poëtes les représentent (*a*), & qu'un Ambassadeur de Gaule avoit dit à Auguste, qu'on avoit vû sur les bords de la Mer plusieurs Néréïdes mortes. Albert le Grand (*b*), & quelques autres, parlent souvent de pareils prodiges.

On publioit la même chose des Tritons que les Poëtes représentent comme des monstres, ayant la moitié du corps d'un homme & l'autre d'un poisson, avec une conque à la main, dont ils font retentir le rivage (*c*). Lorsque ce nom étoit pris au singulier, il marquoit celui des Tritons qui précedoit toujours Neptune, dont il annonçoit l'arrivée au son de sa conque, & qui a passé à cause de cela pour être le Trompette de ce Dieu. Hesiode, qui en a donné la genealogie, dit qu'il étoit fils de Neptune & d'Amphitrite ; Virgile & Ovide en ont fait le portrait (*d*). Pline rapporte qu'on écrivit à Tibere, qu'on en avoit vû un près de Lisbone, sonnant de

(a) *Spectata in eodem littore Nereis humanâ effigie*, Plin. l. 9. c. 5.

(*b*) Voy. son Entretien des Animaux ; & Pausanias *in Arcad.*

(*c*) Voici la description que fait Virgile d'un Triton, en parlant d'Auletès, Æneid. l. 10.

Huc venit immanis Triton, & cærula conchâ
Exterrens freta, cui laterum tenus hispida nanti
Frons hominem præfert, in pristin desinit alvus.

(d) *Cæruleum Tritona vocat, conchaque sonanti*
Inspirare jubet, fluctusque & flumina signo
Jam revocare dato, &c.
Ovid. Met. l. 10.

ſa conque; & tel qu'on les repréſente ordinairement (*a*). On a vû ſouvent prendre par les Pêcheurs des poiſſons aſſez reſſemblans à ce qu'on nous dit des Tritons, & c'eſt peut-être ſur ces relations qu'on a inventé les fables que les Poëtes racontent de ces fêtes qu'ils donnoient au bon Nerée, où Triton Trompette de Neptune, marchoit ſur la mer avec ſon chariot & ſes chevaux bleus. Macrobe obſerve qu'on plaçoit la ſtatue de Triton au haut des Temples de Saturne.

Les anciens monumens, de même que les médailles (*b*), s'accordent à repréſenter les Neréïdes comme de jeunes filles portées ſur des dauphins ou ſur des chevaux marins, tenant ordinairement d'une main le trident de Neptune, & de l'autre un Dauphin, & quelquefois une Victoire ou une couronne. On les trouve cependant quelquefois moitié femmes & moitié poiſſons, conformément à ce vers :

Deſinit in piſcem mulier formoſa ſuperne, Hor. Art. Poët.

telles qu'on les voit ſur une médaille de Marſeille & ſur quelques autres encore.

Pour les Tritons ils ſont toujours repréſentés moitié hommes & moitié poiſſons, ils ont la chevelure ſemblable à la grenouillette, herbe marine, le reſte du corps paroît couvert de petites écailles; ils ont des nageoires au-deſſous de l'oreille, la bouche large, des dents de bêtes feroces, des yeux bleus, les mains & les doigts couverts d'écailles, & des nageoires au lieu de pieds, ſur la poitrine & ſur le ventre. Mais ſoit caprice d'Ouvrier, ou myſtere que nous ignorons, on en trouve ſur les monumens qui ne reſſemblent preſque en rien à ce que nous venons de dire. Tel eſt celui qui étoit repréſenté ſur une Friſe trouvée en Bourgogne. Il a la tête & tout le corps d'un homme, ſans qu'il y paroiſſe aucune écaille, excepté les cuiſſes qui ſe terminent en deux longues queues de poiſſon. Il tient un manteau ſur un bras, & une

(a) *Tiberio nunciatum eſt viſum & auditum canentem conchâ Tritonem quâ noſcitur formâ.* Plin. loc. cit.

(*b*) Ainſi qu'on peut le voir dans Beger, Treſor de Brandebourg.

coquille à la main droite. Il a près de lui un monstre, & un chien marin couché. Quoiqu'il en soit, la plûpart de ces Divinités de la Mer étoient honorées dans la Grece; Pausanias (1) dit en particulier que les Nereïdes avoient des bois sacrés & des autels en plusieurs endroits, sur-tout en particulier sur les rivages de la Mer; *Témoin*, dit-il, *la Nereïde Doto qui avoit un Temple celébre à Gabala.*

(1) In Corinthiac.

CHAPITRE VI.

Protée.

RIEN n'est plus célebre que ce Dieu marin; & les deux plus grands Poëtes de l'Antiquité se sont efforcés à l'envi d'en faire le portrait. Homere (1) dans le discours de Menelas à Telemaque, lui fait raconter comment s'étant égaré près d'une petite Isle d'Egypte, Eidotée fille de Protée lui apparut, & lui conseilla d'aller consulter son pere pour apprendre de lui ses destinées, l'avertissant toutefois que pour en venir à bout il falloit le lier pendant qu'il dormoit, & ne point le laisser échaper, quelque figure qu'il prît, jusqu'à ce que revenu enfin en son premier état, il lui eût révélé ses avantures. Menelas prend avec lui trois de ses compagnons, qui surprennent Protée endormi, se jettent sur lui; & sans être effrayés de le voir métamorphosé en lion, en dragon, en leopard, en sanglier, en eau, en arbre, ils le retiennent toujours entre leurs bras, jusqu'à ce que revenu à sa premiere forme, ils le lâchent, & alors il apprend à Menelas ce qui le retenoit en Egypte, & en même temps ce qu'il devoit faire pour arriver heureusement dans sa patrie.

(1) Odyss. l. 4.

Virgile, qui n'a fait que changer les personnages, mais qui pour le fond a copié fidelement son modele, raconte (2) comment Aristée ayant perdu ses abeilles, alla trouver Cyrene sa mere, qui lui parla ainsi. « Il y a dans la mer

(2) Georg. l. 4.

» Carpatiennne (*a*) un Devin, nommé Protée, qui parcourt » les mers sur un char attelé de chevaux marins; je le vois » qui dresse sa course vers l'Emathie; il va revoir Pallene » lieu de sa naissance. Les Nymphes, & même le vieux Ne» rée reverent ce célebre Devin, dont la pénétration s'étend » sur le passé, sur le present & sur l'avenir. Cette rare con» noissance est un don qu'il a reçû de Neptune, pour récom» pense du soin qu'il prend de nourrir sous les eaux les mons» tres marins qui composent le troupeau du Dieu des Mers. » C'est ce Devin, mon fils, qu'il vous faut surprendre & en» chaîner, si vous voulez qu'il vous revele la cause secrete » de votre malheur, & les moyens de réparer vos pertes. Si » vous n'employez la violence, n'esperez pas d'en tirer des » reponses, non, &c. Aussi-tôt que le Soleil aura atteint le » milieu de sa course, que ses ardeurs brûlantes desséche» ront les campagnes, & forceront les troupeaux à chercher » la fraîcheur des bois, je vous conduirai dans la grotte où » le vieux Protée se retire pour se reposer au sortir des eaux, » là vous le surprendrez aisément dans son premier sommeil. » Dès qu'il se sentira saisi & garotté, il fera cent efforts pour » échaper de vos mains: il se présentera à vos yeux sous la » figure d'un lion, d'un sanglier herissé, d'un tigre menaçant, » d'un dragon armé d'écailles. Peut-être pour mieux fasciner » vos yeux, paroîtra-t-il comme un feu qui petille en l'air, ou » comme un torrent qui s'écoule. Mais plus il prendra de » formes differentes, plus vous serrerez ses liens, jusqu'à ce » qu'il paroisse dans la forme où vous l'aurez surpris pendant » son sommeil. »

Aristée exécuta exactement l'ordre de sa mere, & apprit de Protée la maniere de reparer ses essains. Comme le fond de la fable de Protée est veritablement historique, voyons ce qui peut y avoir donné lieu; mais elle n'est pas aisée à expliquer, & les Auteurs qui l'ont entrepris, varient autant entre eux que Protée varioit lui-même. D'abord les Grecs qui vouloient que tous les Dieux & tous les grands hommes

(*a*) *Carpathos*, aujourd'hui *Scarpantho*, est une Isle entre celles de Crete & de Rhodes, du côté de l'Egypte.

fussent nés chez eux, prétendoient que Protée étoit de Pallene en Thessalie; mais que la cruauté de ses enfans l'avoit obligé d'en sortir pour se retirer en Egypte, & sur cela on publia que c'étoit Neptune qui l'avoit sauvé, ainsi que le dit Lycophron (1) On ajoutoit qu'il étoit revenu dans la suite, & Virgile a suivi cette tradition, puisqu'il dit: (1) In Cassandra.

. . . . *Patriamque revisit*
Pallenen.

Les deux fils de Protée qui s'appelloient Poligone & Telegone, faisoient mourir tous ceux qui venoient loger chez eux, après les avoir vaincus à la lutte; Hercule après le départ de Protée délivra la terre de ces deux tyrans.

Servius confirme tout ce que nous venons de dire (*a*); mais cette pretention des Grecs n'est qu'une chimere, Protée ayant été Roy d'Egypte, comme nous le prouverons dans la suite.

Madame Dacier a bien vû que cette fable d'Homere étoit historique, voici comme elle en a parlé dans ses Remarques sur le quatriéme Livre de l'Odyssée « Il s'agit ici, dit-elle, » de trouver les raisons de cette fiction, & sur quoi Homere » a imaginé un Dieu marin capable de tous ces changemens: » car il ne faut pas penser que ce soit une fable toute pure, » & que ce Poëte n'ait voulu que désigner par-là la matiere » premiere qui subit toutes sortes de changemens, ou que » donner un emblême de l'amitié, qui ne doit paroître sûre » qu'après qu'on l'a éprouvée sous toutes les formes. Ce sont-» là de vaines subtilités & des songes creux: *car*, comme dit » Strabon, *ce n'est pas la coutume d'Homere de n'attacher à au-» cune verité ces fables prodigieuses. Il a ajusté la fable à des faits*.

(a) *Carpathos*, inquit, *insula est contra Ægyptum, à qua vicinus Pelagus Carpathium appellatum est. Hic aliquando regnavit Proteus: relictâ Pallene civitate Thessaliæ, ad quam tamen reversus est postea: quod ostendit* (Virgilius) *hoc loco dicens:* Patriamque revisit Pallenen. *Hoc ideo dicit, quia Proteus antequam in Ægyptum commigraret, Thraciæ fuit incola, ubi habuit uxorem ex qua filios Thelegonum & Poligonum, qui cum advenas secum luctari adigerent & excruciarent, ad postremum ab Hercule victi & interempti, patris animum perculerunt: quapropter tædio præsentium rerum solum vertere coactus, Ægyptum petiit.*

» *certains, pour rendre par-là sa narration plus agréable, comme*
» *un Orfévre ajoute l'or à l'argent.* Pour bien démêler le mystere
» merveilleux de cette fiction, il faut d'abord trouver le vrai,
» qui en est le fondement, & ensuite nous verrons facilement
» le mensonge dont il l'a envelopé, selon sa coutume. »

Démêlons donc la verité d'avec le mensonge. D'abord l'histoire nous apprend qu'il y avoit à Memphis un Roi nommé Protée, qui avoit succedé à Pheron, voilà la premiere verité : la seconde, qui n'est pas moins constante, c'est que l'Egypte étoit le pays des plus habiles enchanteurs qui operoient les plus grands prodiges. Nous voyons dans l'Ecriture-Sainte que les Enchanteurs de Pharaon imitoient une partie des miracles de Moyse ; que par leurs enchantemens ils changerent une verge en serpent, comme avoit fait ce grand Serviteur de Dieu ; qu'ils convertirent comme lui l'eau en sang ; qu'ils couvrirent comme lui de grenouilles toute la terre d'Egypte. Il y a donc de l'apparence que Menelas étant à Canope, alla consulter un de ces Enchanteurs qui se mêloient de prédire l'avenir : & voilà le fondement qu'Homere a trouvé, & sur lequel il a bâti sa fable, qu'il a attachée ensuite à un nom connu, à Protée, dont il a fait un Dieu de la Mer, à qui il donne des monstres marins à conduire, & auquel il impute tous ces changemens, par rapport à tous les prodiges qu'operoient les Enchanteurs. Voilà donc le vrai, & la fable qui lui sert d'enveloppe, sensiblement démêlés. Eustathe rapporte qu'il y a eu des Anciens qui ont été dans le sentiment que Protée étoit un faiseur de prodiges ; & je m'étonne que cette vûe ne l'ait pas conduit à la source de la verité. On dira peut-être que les Enchanteurs dont il est parlé dans l'Ecriture, operoient ces prodiges hors d'eux, & que Protée les operoit sur lui-même : mais outre que la fable ne rend pas toujours les verités telles qu'elle les a prises, peut-on douter que ces Magiciens qui faisoient des choses si surprenantes hors d'eux, n'en fissent aussi sur eux-mêmes, qui n'étoient pas moins prodigieuses ; & qu'ils ne se fissent voir sous différentes formes très-capables d'effrayer, puisque parmi les Grecs, qui certainement dans cet art magique n'auroient été tout au

plus que les apprentis des Egyptiens, il s'en est trouvé qui ont operé sur eux-mêmes des prodiges de cette nature. Eustathe rapporte l'exemple de Callisthene Physicien, qui, quand il vouloit, paroissoit tout en feu, & se faisoit voir sous d'autres formes qui étonnoient les spectateurs.

Il y a des Auteurs qui prétendent que Protée étoit un Orateur habile, qui sçavoit faire aisément changer de sentiment ceux à qui il parloit. Lucien assûre que c'étoit un Comedien extrêmement souple, un Scaramouche parfait, qui prenoit, pour ainsi dire, toutes sortes de figures. Heraclide de Pont prétend que la fable de Protée renferme le mystere de la formation du monde ; que par ses changemens on a voulu nous apprendre que la matiere pouvoit recevoir toutes sortes de figures ; & qu'Eidotée qui conseille de lier son pere, c'est la Providence divine qui fixe à certains sujets cette même matiere. D'autres prétendent que Protée signifie la verité qui demeure cachée à ceux qui ne s'attachent pas à l'étudier.

Mais l'opinion la plus vrai-semblable, & qui est commune parmi les Anciens, au nombre desquels sont Homere (1), Herodote (2), Diodore de Sicile (3), Clement d'Alexandrie (4), Lycophron (5), Isaacius & plusieurs autres, est que Protée a été un ancien Roi d'Egypte qui tenoit sa Cour à Memphis, & qui regnoit vers le temps de la guerre de Troye. Voici en particulier ce qu'en dit Herodote ; & quoique le passage que je vais citer de lui soit un peu long, j'ai crû qu'il meritoit d'être rapporté en entier. « Pheron Roi d'Egypte eut pour » successeur un habitant de Memphis, appellé en Langue » Grecque Protée, dont on voit encore aujourd'hui un Tem» ple dans Memphis, qui est fort beau & fort magnifique» ment paré. Il est situé auprès du Temple de Vulcain, du » côté du Midi : les Pheniciens de Tyr habitent à l'entour, » & le lieu en est appellé le Camp des Tyriens. Il y a dans » ce Temple de Protée une Chapelle dediée à Venus, sur» nommée l'Etrangere, que je conjecture être Helene, fille » de Tyndare, parce que j'ai oui dire qu'Helene séjourna quel» que temps chez Protée, & qu'on lui donna le surnom de

(1) Odyss. l. 4.
(2) Liv. 2.
(3) Liv. 1.
(4) Strom. 5.
(5) Dans sa Cassandre.

» Venus étrangere. Car il ne se trouve point autre part de
» Temple de Venus qui lui soit consacré sous ce nom. Et
» certes quand je demandai aux Prêtres ce qu'ils pensoient
» d'Helene, ils me dirent que comme Paris Alexandre s'en
» retournoit en son pays après l'avoir enlevée de Sparte, il
» fut jetté par la tempête vers les côtes d'Egypte, & voyant
» que la tourmente continuoit, il fut contraint d'y prendre
» terre à la bouche du Nil, qu'on appelle Canobique, où il
» s'arrêta. Il y avoit sur le rivage un Temple d'Hercule,
» que l'on y voit encore aujourd'hui, où si quelque Esclave,
» de quelque personne que ce soit, se retire, & s'y fait mar-
» quer des saintes marques qui y sont, se mettant sous la pro-
» tection du Dieu, il est défendu de le prendre, & même ce
» privilege est demeuré inviolable jusqu'à notre temps: les es-
» claves d'Alexandre ayant oui parler de la franchise que l'on
» trouvoit dans ce Temple, s'y retirerent aussi-tôt, & se
» mettant à genoux devant le Dieu, ils commencerent à
» accuser leur Maître, & à publier le ravissement d'Helene,
» & l'injure qu'il avoit faite à Menelas. Ils firent ces plaintes
» en la présence des Prêtres & du Gouverneur de cette bou-
» che du Nil, nommé Thonis, qui les ayant oui parler, en-
» voya promptement à Memphis porter cette nouvelle à
» Protée, à qui on parla en ces termes. Il vient d'arriver ici
» un Etranger de la race de Teucer, qui a commis dans la
» Grece un crime étrange. Il a seduit la femme de son Hôte:
» il l'a enlevée & l'emmene avec lui avec un grand nombre
» de richesses. Il a été poussé sur vos Côtes par les vents con-
» traires, le laisserons-nous aller impunément, ou lui ôterons-
» nous ce qu'il a apporté avec lui? Aussi-tôt Protée manda
» au Gouverneur qu'il se saisît de cet homme. Le Gouver-
» neur obéit; & après que Protée l'eut accablé de reproches,
» il le chassa de sa présence, ne voulant pas toutefois le faire
» mourir pour ne pas violer les droits de l'hospitalité; lui or-
» donna de sortir dans trois jours de ses Etats, & retint He-
» lene pour la rendre à son Epoux ».

Diodore de Sicile convient aussi que Protée, qu'il nomme Cetès, étoit Roi d'Egypte, & assûre en même temps que

tout ce que les Grecs publioient de ses differentes métamorphoses, les Egyptiens le disoient de leur Roi Cetès ; mais il differe d'Herodote en deux points : 1°. en ce qu'il dit qu'il monta sur le trône après un interregne de 150. ans, au lieu qu'Herodote le fait regner immédiatement après Pheron. 2°. En ce qu'il croit qu'il assista à la guerre de Troye, ce qui a fait avancer à quelques Modernes qu'il étoit le même que Tithon, pere de Memnon.

Quoiqu'il en soit, voici ce qui peut avoir donné lieu aux metamorphoses dont parlent Homere & Virgile. Protée étoit un Prince sage & éloquent ; & sa prévoyance qui lui faisoit éviter tous les dangers, pouvoit lui tenir lieu du don qu'on lui accorde de prédire l'avenir ; car selon Ciceron, la prévoyance est une espece de prophetie. Comme il étoit très-difficile d'apprendre ses secrets, on a eu raison de dire qu'il falloit le lier. Il étoit d'ailleurs extrêmement fier, & paroissoit peu en public : il n'étoit permis à personne de se trouver en son chemin ; il n'y avoit qu'un petit nombre de gros Seigneurs, qu'Homere nomme allegoriquement les gros poissons, φώκας, qui pussent l'accompagner. C'étoit ordinairement sur le midi qu'il sortoit de son palais, que le même Poëte appelle sa caverne ; il alloit prendre sur le bord de la Mer la fraîcheur du vent de Nord, couvert peut-être d'un parasol, qu'il nomme un nuage. On le voyoit quelquefois au milieu de ses soldats, comme un Pasteur au milieu de ses troupeaux : il en sçavoit le nombre & les noms, & en faisoit souvent la revûe. Voilà pourquoi le même Poëte dit qu'il comptoit regulierement tous les jours ses troupeaux sur l'heure du midi. Prompt & vif jusqu'à l'excès, on pouvoit dire qu'il étoit tout de feu ; & maître de sa passion il paroissoit un moment après plus souple & plus coulant que l'eau. Ne paroît-il pas par tous ces traits que nos deux Poëtes ont voulu peindre allegoriquement un Roi sage & prévoyant, fin & rusé, & non un monstre marin, ou un cameleon qui changeoit de forme & de figure ? Rien n'est plus ordinaire dans les Poëtes, & même dans l'Ecriture-Sainte, que ces descriptions symboliques qui nous marquent sous des termes

couverts le caractere de quelqu'un. Ainsi le Prophete Isaïe regarde Nabuchodonosor comme l'astre du jour; & Jacob, son fils Judas, comme un lion (1), &c. ce qu'on auroit tort de prendre à la lettre.

(1) Genes. 49.

De même, par ce peuple maritime, que Virgile appelle aprés Homere *gens humida Ponti*, il est évident que ces Poëtes entendent parler des Egyptiens voisins de la Mer; & par ces veaux marins, *turpes phocas*, des Satrapes d'Egypte : & s'ils les appellent les troupeaux de Neptune, c'est parce qu'un Roi doit être le pere & le pasteur de ses Sujets; c'est encore dans le même sens qu'ils disent que Protée étoit fils de Neptune, parce qu'il étoit puissant sur la Mer, & étoit maître de Carpathie; ce qui l'a fait dans la suite regarder lui-même comme un Dieu marin. Peut-être aussi que l'équivoque du nom *Cetès* qu'il portoit, selon Diodore, ou plutôt *Ketin*, ainsi que le nomme Perizonius, & qui veut dire une baleine, ou un gros poisson, a servi à donner cours à cette fable; & ce qui confirme admirablement ces conjectures, c'est qu'Homere, qui en est l'Auteur, l'avoit apprise des Egyptiens, qui couvroient souvent leurs histoires des voiles ingenieux de l'allegorie & de la fiction.

Cependant, si nous nous en rapportons à Diodore de Sicile, il y a là-dessous moins de mystere qu'on ne pense, puisque selon lui, cette fable est née chez les Grecs, & fut inventée sur une coutume qu'avoient les Rois d'Egypte, qui portoient sur leur tête pour marque de leur force & de leur puissance, la dépouille d'un lion, ou d'un taureau, ou d'un dragon; quelquefois même des branches d'arbres, du feu & des parfums exquis : ces ornemens servans à les parer, & à jetter la terreur & la superstition dans l'ame de leurs Sujets.

Protée laissa un fils nommé Remphis, qui lui succeda. Pour lui il fut mis au rang des Dieux; & on vient de voir ce qu'Herodote dit de son Temple. Finissons par quelques réflexions critiques de nos Sçavans. M. Fourmont (*a*) prétend que les Grecs formerent le nom de Protée qu'ils donnerent

(*a*) Reflexions critiques sur l'Histoire des anciens Peuples. liv. 3. chap. 10.

à ce Roi d'Egypte, de *Phrao*, ou *Phro*, dont ils ont fait *Prot*, avec la finale *eus* : étymologie préferable sans doute à celle de Perizonius, qui dit que ce Prince n'eut le nom de Protée que parce qu'il fut élû après une anarchie. Feû M. Huet qui a fait un parallele de Moyse & de presque tous les Dieux du Paganisme (1), n'a pas manqué de le comparer à Protée, soutenant que toute cette fable est fondée sur ce que l'Ecriture-Sainte raconte de la verge de Moyse ; mais n'en déplaise à ce sçavant Prelat, Protée, que toute l'Antiquité convient avoir vêcu au temps de la guerre de Troye, est posterieur de près de 240 ans au Legislateur des Hebreux.

(1) Demonst. Evang. prop. 4.

CHAPITRE VII.

Phorcys, Saron, Partunus, Matuta, Glaucus & Egeon.

PHORCYS, ou Phorcus, autre Dieu marin, étoit, si nous en croyons Hesiode (2), fils de Pontus & de la Terre, & il eut de sa femme Ceto, les Grées, dont les cheveux blanchirent au moment de leur naissance (3) ; génération physique, qui nous apprend que les flots blanchissent quand ils sont agités. Homere (4) parle de l'antre qu'habitoit Phorcys, sur lequel Porphyre a fait un docte Commentaire ; mais qui se réduit à quelques idées d'une Physique mysterieuse & abstraite. Varron est le seul qui ait ramené à l'histoire ce que disent ces deux Poëtes ; & il prétend que Phorcys étoit un Roi de Corse. Comme il perdit la vie & une partie de son armée dans une bataille navale contre Atlas, ceux qui étoient restés de cette défaite, publierent qu'il avoit été changé en Dieu de la mer.

(2) In Theog.

(3) Voyez l'Histoire de Persée, & des Gorgones.

(4) Odyss. l. 13.

Saron.

Saron étoit regardé comme le Dieu particulier des Matelots, & les Grecs, pour cela, lui avoient donné le nom du bras de mer qui est proche de Corinthe, ou du golphe Saronique. C'est ce que nous fait entendre Aristide, lorsqu'il dit : *car ils n'habitent pas toujours dans la mer, comme Glau-*

cus d'Anthedon, & Saron. Il y a apparence au reste que ce Saron est le même dont parle Pausanias (1), & qui étoit Roi de Corinthe. « Althépus, dit-il, succeda à Saron : celui-ci, » suivant ce qu'ils racontent, bâtit un Temple à Diane Saro- » nide dans un lieu où les eaux de la mer forment un maré- » cage ; aussi l'appellent-ils le marais Phœbéen. Ce Prince » aimoit passionnément la chasse : un jour qu'il chassoit un » Cerf, il le poursuivit jusqu'au bord de la mer, le Cerf s'é- » tant jetté à la nâge, il se jetta après lui ; & se laissant em- » porter à son ardeur, il se trouva insensiblement en haute » mer, où épuisé de forces, & lassé de lutter contre les flots » il se noya. Son corps fut rapporté dans le bois sacré de Dia- » ne auprès de ce marais, & inhumé dans le parvis du Tem- » ple : cette avanture a été cause que le marais a changé de » nom, & s'est appellé le marais Saronique.

(1) In Corinth.

Portunus ou Palemon, & Ino ou Matuta sa mere.

Portunus, si nous en croyons Servius, présidoit aux Ports de la mer, comme son nom le marque assez. Son histoire est fort connue, & son premier nom étoit Melicerte. Athamas son pere, Roi de Thebes en Béotie, étant devenu furieux, tua un de ses fils nommé Learque, & Ino mere de ce jeune Prince, fuyant avec son autre fils Melicerte, se précipita avec lui dans la mer : ils furent l'un & l'autre changés en Dieux marins : Melicerte sous le nom de Palemon, & Ino sous celui de Leucothoé (2). Le fond de cette histoire est véritable, & j'explique fort au long dans le troisiéme Tome le reste des évenemens de cette famille.

(2) Voyez Ovide Met. l. 4. Hygin, &c.

Les Grecs n'eurent pas plûtôt fait l'Apotheose d'Ino & de Melicerte, qu'ils établirent en leur honneur un culte religieux, qui fut reçû dans differens pays. Melicerte surtout fut honoré dans l'Isle de Tenedos, où l'on porta la superstition jusqu'à lui offrir des enfans en sacrifice. A Corinthe Glaucus institua en son honneur les Jeux Isthmiques, qui ayant été interrompus dans la suite, furent rétablis par Thesée en l'honneur de Neptune.

Pausanias raconte (3) que dans le Temple que les Corinthiens avoient consacré à Neptune, étoient trois Autels, un de ce Dieu, l'autre de Leucothoé, & le troisiéme de Palemon: on y trouvoit aussi, ajoute ce même Auteur, une Chapelle

(3) In Corinth.

baſſe, où l'on deſcendoit par un eſcalier dérobé, & on diſoit que Palemon étoit là caché, & quiconque oſoit faire un faux ſerment dans ce lieu, ſoit citoyen, ſoit étranger, étoit auſſitôt puni de ſon parjure.

Leucothoé fut auſſi honorée à Rome, & elle y avoit un Temple, où les Dames Romaines alloient offrir leurs vœux pour les enfans de leurs freres, n'oſant pas prier la Déeſſe pour les leurs, parce qu'elle avoit été trop malheureuſe en enfans. C'eſt ce que nous apprenons d'Ovide (*a*). Il n'étoit pas permis aux femmes eſclaves d'entrer dans ce Temple, & on les battoit impitoyablement lorſqu'on les y trouvoit.

Comme les Peuples qui recevoient le culte des Divinités étrangeres, en changeoient ſouvent les noms, Ino, que les Grecs nommoient Leucothoé, fut appellée *Matuta* par les Romains; & Melicerte que les premiers honoroient ſous le nom de Palemon, fut connu à Rome ſous le nom de *Portumnus*. On ne trouve aucune figure de ce Dieu; mais Boiſſart nous en a conſervé une de Matuta, au bas de laquelle on trouve ces mots, *Mat. Lug.*

Quoiqu'Homere ne regarde Egeon que comme un Geant, cependant Ovide dit qu'il étoit un des Dieux de la mer. Suivant Heſiode (1), il étoit fils du Ciel & de la Terre. Eumelus, autre ancien Poëte, dans ſon Poëme de la Titanomachie, le fait fils de Pontus & de la Terre, & dit qu'il habitoit dans la mer, d'où il ſecourut les Titans. Conon aſſûre que Neptune le vainquit, & le précipita dans la mer. Voilà à peu près ce qu'on ſçait d'Egeon.

Egeon.

(1) Theog.

On mettoit auſſi parmi les Dieux de la mer Scylla & Charybde; mais ce que j'en dirai dans l'Hiſtoire d'Ulyſſe (2), me diſpenſe d'en parler ici.

(2) Tom. 3.

Glaucus, ſi nous en croyons Servius (*b*), étoit un celebre Pêcheur de la ville d'Antheon dans la Béotie, lequel ayant mis ſur l'herbe les poiſſons qu'il avoit pris, s'apperçut qu'ils ſe donnoient de grands mouvemens, & ſe jettoient dans la

Glaucus.

(a) *Non tamen hanc pro ſtirpe ſua pia mater adoret :*
Ipſa parum felix viſa fuiſſe parens. Faſt. l. 6.

(b) *Piſcator fuit de Anthedone civitate, qui cum captos piſces poſuiſſet in littore, & illi recepto ſpiritu rurſus mare petiiſſent, ſenſit quarumdem herbarum potentiam, quibus converſus eſt in Deum marinum.* Serv. in 1. Georg.

mer. Il ne douta pas que cette herbe n'eût une vertu particuliere; il en goûta & fut changé en Dieu marin. Ovide & Ausone racontent ainsi cette fiction; mais l'Histoire fait voir qu'elle n'étoit fondée que sur l'habileté de ce celebre Pêcheur, ainsi que nous l'apprenons de Strabon (1). Philostrate dans un de ses Tableaux, n'ayant égard qu'aux fictions des Poëtes, peint ainsi Glaucus. Sa barbe, dit-il, est humide & blanche, & ses cheveux flottent sur ses épaules. Il a les sourcils si épais & si proches l'un de l'autre, qu'ils semblent n'en faire qu'un. Ses bras sont faits d'une maniere propre à nager, & sa poitrine est couverte d'herbe marine. Le reste de son corps se termine en poisson, dont la queue se recourbe jusqu'aux reims.

(1) Geogr. l. 11.

L'Antiquité reconnoît trois Glaucus; l'un fils de Minos; l'autre fils d'Hippolocus, dont il est parlé dans l'Iliade, le troisiéme surnommé le Pontique: cette pluralité de noms a porté beaucoup de confusion dans la Genealogie du Glaucus dont il s'agit ici: quelques Auteurs lui donnent pour pere Polybe, d'autres le font fils de Phorbas, d'autres enfin de Neptune. Ce que nous pouvons conclure de plus certain, c'est qu'il étoit un habile Pêcheur, qui sçavoit très-bien nager. Comme il demeuroit long-temps plongé dans l'eau, pour s'attirer de la consideration, il publioit qu'il avoit dans ce temps-là des entretiens avec les Dieux de la mer. Cependant, malgré son habileté il se noya, ainsi que nous l'apprenons de Palephate (2); & pour honorer sa memoire on dit qu'il avoit été changé en Dieu marin. La ville d'Anthedon lui rendit un Culte religieux, lui éleva un Temple, & lui offrit des Sacrifices. La maniere dont Ovide raconte cette fable, est très-singuliere, & je ne me souviens pas d'avoir jamais rien lû de semblable dans les Anciens. Les autres Poëtes ont aussi debité dans la suite un grand nombre de fictions à son occasion: les uns disent que ce fut lui qui enleva Ariadne dans l'Isle de Naxe, où Thesée l'avoit abandonnée, & que Bacchus pour le punir l'attacha à un sep de vigne, ainsi qu'on peut le voir dans Athenée (3). Selon Diodore de Sicile (4), ce fut lui qui apparut aux Argonautes sous la figure

(2) L. 1. c. 28.

(3) Liv. 7. c. 12.

(4) Liv. 4.

d'un Dieu marin, lorsqu'Orphée, à l'occasion d'une tempête, fit un vœu solemnel aux Dieux de Samothrace. Il leur prédit même, au rapport d'Apollonius de Rhodes, qu'Hercule & les deux Tyndarides, Castor & Pollux, seroient un jour mis au nombre des Dieux. On ajoûte encore que dans le combat qui fut donné entre Jason & les Tyrrheniens, il se mêla avec les Argonautes, & fut le seul qui ne fut point blessé. Euripide (1), & après lui Pausanias, rapportent qu'il étoit l'interprete de Nerée, & qu'il prédisoit l'avenir. Si nous en croyons Nicandre, c'étoit de lui qu'Apollon lui-même avoit appris l'art de lire dans l'avenir. Enfin Strabon, suivi en cela par Philostrate dans son Tableau de Glaucus, prétend qu'il fut metamorphosé en Triton, & le portrait qu'en fait le dernier de ces deux Auteurs, ressemble parfaitement à ce qu'on raconte de cette espece de Monstre. De toutes ces fictions on peut conclure que Glaucus s'étant noyé, on l'honora comme un Dieu de la mer. L'endroit où il perit étoit devenu celebre, & Pausanias, parlant de la ville d'Anthedon dans la Béotie, remarque qu'on y voyoit *le Sault de Glaucus* : c'est-à-dire le lieu d'où il s'étoit jetté dans la mer.

(1) Dans son Oreste.

CHAPITRE VIII.

Des Nymphes, Dryades, Harmadryades, Napées, Oreades, &c.

QUOIQUE quelques-unes des Divinités qui sont nommées dans le titre de ce Chapitre, soient dans la Classe de celles de la terre, comme les Dryades, les Hamadryades, les Oreades, &c. j'ai crû cependant que comme la plûpart tirent leur origine de l'eau, je ne devois pas les separer, mais les ranger toutes parmi les Dieux de la mer.

Les Nymphes en général étoient parmi les Payens des Divinités des bois, des montagnes, des fleuves & des fontaines, ce qui leur fit donner plusieurs noms. Celles qui habi-

toient ſur la terre, retenoient le nom de Nymphes : celles qui gardoient les fleuves & les fontaines, étoient appellées Naïades : on nommoit Limniades celles qui habitoient les Etangs & les Marais : celles qui preſidoient aux Bocages, Napées : celles qui ſe plaiſoient dans les bois, Dryades ; ou Hamadryades ſi elles étoient attachées à quelque arbre particulier, & celles-ci naiſſoient & mouroient avec lui ; celles qui étoient ſur les montagnes, Oreades (*a*), & celles enfin qui habitoient la Mer, Neréides. On leur offroit en ſacrifice du lait, de l'huile, & du miel, & on leur immoloit quelquefois des chevres.

Il n'eſt pas aiſé de dire quelle eſt l'origine des fables qu'on débite ſur les Nymphes ; car de vouloir rapporter tout ce qu'en ont dit les Poëtes à de ſimples allégories, c'eſt ce qui n'eſt pas ſoutenable : je ne ſçaurois me perſuader qu'on ait voulu ſeulement nous laiſſer ſous ces ſymboles, l'idée des proprietés de l'eau & des corps humides, qui ſont les principes de la génération des arbres & des plantes, parce que peut-être le mot de Nymphe vient de *Lympha*, qui veut dire de l'*eau*; & que c'eſt pour cela qu'Heſiode les fait naître de l'écume de la mer, ainſi que Venus ; & qu'on nous dit qu'elles étoient les meres des fleuves, filles des eaux ou de l'Ocean, & le reſte (*b*). Ainſi je crois que l'idée des Nymphes eſt venue de l'opinion où l'on étoit anciennement, que les ames des morts erroient autour des tombeaux où leurs corps étoient enterrés, ou dans les lieux qu'elles avoient habités pendant leur ſejour dans ce monde ; c'eſt le ſentiment de Porphyre (1). Meurſius remarque fort à propos là-deſſus que le mot Grec, *Nymphé*, n'eſt autre que le mot Phenicien *Nephas*, qui veut dire *ame* ; & il ajoute que cette opinion, ainſi que pluſieurs autres de ce temps-là, tiroient leur origine des Pheniciens.

(1) De Antr. Nymph. p. 25.

(*a*) Tous ces noms marquoient en grec les lieux où elles habitoient. *Voyez Noël le Comte*, *liv.* 5. & 12. Elles ont eû auſſi pluſieurs autres noms, comme Ionides, Iſmenides, & cent autres qu'elles tiroient, ou du lieu de leur naiſſance, ou plutôt, des lieux où elles étoient adorées, comme Pauſanias & Strabon les interpretent.

(*b*) Les Sçavans donnent à ce nom pluſieurs étymologies . quelques-uns le font venir du mot hebreu *Nouph*, *ſtillare*, d'où les Grecs ont fait leurs Napées. *Voyez le P. Thomaſſin*, *Lect. des Poëtes*, *c.* 2. *l.* 7.

Pour

Pour entendre mieux cette pensée, il faut se ressouvenir qu'avant le systéme des Champs Elysées & du Tartare, dont l'opinion n'étoit gueres plus ancienne parmi les Grecs qu'Orphée & Homere, on croyoit ou que les ames demeuroient auprès des tombeaux, ou dans les jardins & les bois délicieux qu'elles avoient frequentés pendant qu'elles étoient unies à leurs corps. On avoit même pour ces lieux un respect religieux; on y invoquoit les ombres de ceux qu'on croyoit y habiter; on tâchoit de se les rendre favorables par des vœux & des sacrifices, afin de les obliger à veiller sur les troupeaux & sur les maisons. De-là est venue l'ancienne coutume de sacrifier sous des arbres verts, sous lesquels on croyoit que les ames errantes se plaisoient beaucoup; coutume autrefois pratiquée par les anciens Gaulois, ou Celtes, qui sacrifioient sous des chênes, qui en langue Celtique s'appelloient *Deru*; de-là le nom de Dryades & Hamadryades, ou de ces Nymphes qui habitoient dans les bois.

Mais ce qui donne encore beaucoup de credit à cette opinion, c'est l'idée que l'on avoit que tous les Astres étoient animés (*a*); ce que l'on étendit ensuite jusqu'aux fleuves & aux fontaines, à qui on assigna des Dieux tutelaires. Voilà quelle a été l'origine de ces Divinités; mais il faut convenir que dans la suite on a pris pour des Nymphes, jusqu'à de simples bergeres (*b*), & des Dames illustres dont on apprenoit quelque avanture (*c*). Ainsi nos Poëtes fideles imitateurs des rêveries des Anciens, appellent ordinairement du nom de Nymphes les belles personnes qui entrent dans les sujets de leurs Poëmes. Enfin on peut ajouter ce que dit Diodore de Sicile (1), que les femmes des Atlantides étoient communément appellées Nymphes; ce qui me fait croire que c'étoit en ce pays-là que prit naissance l'opinion de l'existence de ces Déesses, parce qu'on disoit que c'étoit dans les

(1) Liv. 3.

(*a*) Voyez ce que nous avons dit dans la septiéme source des fables, dans le Tom. I. l. 1.

(*b*) C'est pour cela sans doute qu'Homere appelle Nymphes, Phaëtuse, & Lampetie celles qui gardoient en Sicile les troupeaux du Soleil.

(*c*) Selon Servius, le nombre des Nymphes étoit réduit à 200. Hesiode en met 3000. & je pense qu'il étoit arbitraire, vû le nombre des personnes à qui on donna le nom de Nymphe.

nous repréſente Bacchus inſtruiſant les Nymphes (*a*) : car on ne ſeroit pas content des allegories que quelques Auteurs ont dit y être renfermées, & encore moins des obſcenités qu'un Philoſophe Stoïcien, homme grave & ſerieux, a debité là-deſſus (1). Mais pour ne rien laiſſer à deſirer ſur ce ſujet, je dois donner ici la liſte des Nymphes & des Naïades : voici leurs noms par ordre alphabetique.

(1) La Mothe le Voyer, dans ſon Hexam. ruſt.

Acaſta
Admer
Ægerie
Ægle
Agatete
Agavé
Amathie
Amphithoé
Amphinome
Amphitas
Amphyro
Arethuſe
Aſia
Atté
Beroé
Calianaſte
Calliroé
Calypſo
Caſinaria
Cercéis
Clio
Clotho
Clymene
Clytie
Coraſice
Creſeis
Cydippe
Cymoduſe
Cymothoé
Deiopée
Dianaſte
Dioné
Doris
Doſithée
Doxo
Drymo
Dynamne
Electre
Ephyre
Erece
Eudore
Europe
Eurybie
Eurymene
Galatée
Galaxaura
Glaucis
Halia
Hippo
Hyale
Jacra
Janira
Ianthé
Idothée
Idyia
Laodicé
Lara
Leonthadome
Ligea
Limneria
Lyceſte
Lycorias
Marcia
Melantho
Melite
Meloboris
Memneſthe
Metis
Minetra
Minopene
Nemeritis
Neſo
Niſæa
Niſe
Ocyroé
Opis
Orithye
Panope
Panopea
Paſithoé
Peloris

(a) *Vidi Bacchum docentem Nymphas.*

Perſa	Rhodea	Thoé
Perſeis	Sagaritis	Thyca
Petrea	Sangaris	Thyella
Pheruſa	Spio	Thysbé
Pholoé	Styx	Thorebia
Phyllidocé	Syrinx	Thyche
Pitho	Thaleſſa	Thyro
Plexaura	Thalia	Uranie
Plione	Thero	Xanto
Polydora	Theſpie	Zeuxo
Proto	Thetis	Zexo.
Prymno		

Remarquons en paſſant que quelques-unes de ces Nymphes ſont nommées deux fois, ſuivant la maniere differente dont les Poëtes deſquels Beger a tiré cette Liſte, prononçoient leurs noms; & que d'autres, comme on a pu s'en appercevoir, ſont les mêmes que quelques-unes des Muſes.

CHAPITRE XI.

D'Eole & des Vents.

ON met auſſi Eole parmi les Dieux de la mer, parce qu'on croyoit qu'il étoit le Dieu des vents & des tempêtes. Ce Prince, fils d'Hipotus, & que ſon merite a fait paſſer pour fils de Jupiter, vivoit du temps de la guerre de Troye, & regnoit, ſi nous en croyons Servius après Varron, ſur les Iſles qu'on appelloit Vulcanies, & qui ont depuis porté le nom d'Eolies. Ces Iſles, au nombre de ſept, ſont entre la Sicile & l'Italie, du côté du Promontoire de Pelore, ainſi que Diodore de Sicile & Pline le diſent. Homere ne parle que d'une, qu'il appelle Eolie, quoiqu'il n'y en ait point qui porte ce nom, mais il la nomme ainſi à cauſe de ſon Roi Eole: c'étoit ſans doute celle de Lipara, où il y a beaucoup de Volcans; ce qui a fait dire à Ariſtote, parlant de cette Iſle,

que la nuit on la voit éclairée par des feux. Strabon est du même sentiment, & c'est pour cela qu'on plaçoit quelquefois dans ce lieu-là les forges de Vulcain ; fable fondée sur le nom que les Pheniciens donnerent à cette Isle : ces premiers Voyageurs y ayant abordé, & y ayant vû les feux qui en sortoient, la nommerent, comme Bochart l'a remarqué, *Nibaras*, ou *Nibras*, qui signifie *un flambeau*, *une torche allumée*.

C'est dans ces Isles qu'Eole regnoit lorsqu'Ulysse y aborda. Ce Prince étoit fort sage & fort prudent, & recevoit bien les étrangers ; il ne manquoit pas sur-tout de leur donner de bons avis touchant les dangers de la navigation (1). Il s'appliquoit sur-tout à observer les vents sur l'inspection de la fumée qui sortoit des antres de Lipara, comme Pline l'a remarqué : il poussa même si loin ses connoissances là-dessus, à l'aide d'un peu d'Astronomie (2) & par l'inspection du flux & du reflux de la mer, comme le dit Strabon (3), qu'il prédisoit souvent quel vent devoit souffler pendant quelques jours ; ce qui n'est pas impossible à prévoir, lorsqu'on a long-temps experimenté dans un climat que le vent qui y regne un jour, y dure ordinairement quelques jours de suite. Comme il vivoit dans un temps où la navigation étoit fort imparfaite, & où il étoit fort difficile lorsqu'on s'éloignoit un peu des côtes, d'y revenir & d'éviter la tempête, on avoit souvent recours à lui pour sçavoir quels vents devoient souffler pendant qu'on seroit sur mer. Plusieurs personnes se trouverent bien de ses conseils ; & sa réputation alla si loin, qu'on le regarda comme le Roi des vents, leur maître & leur surintendant (*a*).

(1) Diod. de Sicile. l. 5.

(2) Ch. 16.

(3) Liv. 8.

Les Poëtes défigurerent ensuite cette histoire par leurs fictions. Homere, au lieu de dire simplement qu'Ulysse qui avoit consulté ce Prince, n'ayant pas ajouté foi à ses conseils, & étant demeuré sur mer plus long-temps qu'il ne falloit, essuya une rude tempête qui fit perir sa flotte à la vûe de l'Isle d'Ithaque, dit d'une maniere enveloppée, qu'Eole avoit enfermé

(a) . . . . . *Hic vasto Rex Æolus antro*
Luctantes ventos, tempestatesque sonoras
Imperio premit, ac vinclis & carcere frænat. Virg. Æneid. l. 1. Homere dit presque la même chose.

les vents dans une peau de bouc, & les avoit donnés à Ulysse, lui ayant défendu sur-tout d'y toucher avant un certain jour. Il ajoute que les Compagnons de ce Prince le voyant endormi, s'imaginerent que cette peau renfermoit ses trésors, & l'ouvrirent; & que dans ce moment les vents sortirent avec fureur, & exciterent cette horrible tempête qui les fit perir. Virgile d'un autre côté, travaillant d'après les idées du Poëte Grec, a encore embelli ce sujet. Il dit (1) que Junon voulant éloigner Enée de l'Italie où elle sçavoit que les Destins lui promettoient un établissement, alla trouver Eole dans les Isles où il faisoit son sejour, & où il tenoit les vents enfermés dans une profonde caverne (*a*), qu'elle le pria d'exciter une tempête pour éloigner Enée d'Italie, & le reste. Les autres Poëtes en parlent de même : on en vint jusqu'à dire qu'avant qu'Eole eût pris l'intendance des vents, ils causoient sur la terre des renversements épouvantables; qu'ils avoient separé la Sicile de la terre ferme ; qu'une tempête avoit autrefois ouvert ce fameux passage de l'Ocean dans la Mediterranée, qu'on appelle le Détroit de Gibraltar, &c.

(1) Eneid. l. 1.

Il ne faut cependant pas s'imaginer que cette circonstance des vents renfermés dans une peau de Bouc, n'enveloppe quelque mystere : les Mythologues (*b*) y ont fait plusieurs découvertes sur la nature des vents, qui seroient admirables si les Auteurs de cette fable y avoient pensé. On peut croire que par cette fiction Homere fait allusion à quelque ancienne coûtume, semblable à celle qui se pratique encore aujourd'hui dans la Laponie, où l'on trouve plusieurs Matelots qui vendent les vents à ceux qui s'embarquent, & leur promettent, moyennant une certaine somme d'argent, de tenir enfermés ceux qui pourroient troubler leur voyage. Il y a apparence que les Anciens pratiquoient quelque chose de semblable ; ce qui a donné lieu à cette circonstance de vents

(*a*) Seneque raille Virgile d'avoir enfermé les vents dans une caverne, puisqu'ils ne sont tels que par leur mouvement impetueux ; mais cette critique tombe d'elle-même, puisque ces vents sont dans un antre, à peu près comme l'air dans l'Eolipile, d'où il ne cherche qu'à s'exhaler avec impetuosité ; & cela ne fait qu'une question de nom.

(*b*) Voyez Natal. Hist. d'Eole.

renfermés dans la peau de Bouc.

Eratosthene n'avoit pas pris si serieusement cette circonstance de la fable, lorsqu'il dit : *qu'on trouveroit tous les lieux où Ulysse avoit été porté, quand on auroit trouvé celui qui avoit cousu le sac où tous les vents étoient renfermés.* C'est un trait assez plaisant, mais que Polybe a très-bien refuté en soûtenant, comme nous l'avons dit plusieurs fois des fables en general, que le fond des voyages d'Ulysse est vrai ; mais qu'Homere y avoit mêlé les fictions de la Poësie & les allegories de la Physique. Je soupçonne, par exemple, qu'il y en a une de cette nature dans ce que ce Poëte dit des douze enfans d'Eole, six filles & six garçons qui s'étoient mariés les uns avec les autres : car si on ne veut point prendre cet article à la lettre, comme Diodore, (1) on peut croire qu'il a voulu parler des douze vents principaux, qui se mêlent souvent dans les orages.

(1) Liv. 5.

Mais puisque nous sommes sur le chapitre des vents, nous remarquerons que la superstition Payenne alla jusqu'à les adorer comme des Divinités : on leur sacrifioit lorsqu'on entreprenoit quelque voyage, comme plusieurs Auteurs nous l'apprennent (*a*). Ovide parle du Temple que Scipion erigea aux tempêtes ; Auguste, selon Seneque (2), bâtit un Temple dans les Gaules au vent Cyrcius ; & Virgile dit (3) qu'Enée sacrifia aux Zéphyres une brebis blanche : *Pecudem Zephyris felicibus albam* ; sur quoi il est bon de remarquer que les Grecs dans le culte qu'ils rendoient aux vents, & dans la fable d'Eole, qu'ils en avoient fait le Souverain, n'avoient fait qu'imiter les Peuples d'Orient, surtout les Perses qui, au rapport d'Herodote (4), rendoient un culte religieux à ces Divinités fougueuses ; & c'est à cette coûtume que l'Auteur du Livre de la Sagesse fait allusion, quand il met au nombre des Divinités des Gentils, l'air & le vent : *aut ventum, aut celerem aërem Deos putaverunt* (5) ; & cela dans un temps où apparemment les fables des Grecs sur ce sujet, n'étoient pas encore passées en Orient.

(2) Quæst. nat. l. 5. c. 17.
(3) Æneid. l. 3.
(4) Liv. 1.
(5) Sap. c. 3.

(a) *Tres Erici vitulos, & tempestatibus agnam*
Cædere jubet.

Pour revenir à l'Histoire d'Eole, il est bon d'expliquer une circonstance que rapporte Homere (1), de l'Isle de Lipara où il regnoit. Ce Poëte dit que le Palais de ce Prince retentissoit tout le jour de cris de joye, & qu'on y entendoit un bruit harmonieux : car il y a apparence que cela est fondé sur les merveilles qu'on publioit de cette Isle : *Dans une des sept Isles d'Eole*, dit Aristote (2), *on raconte qu'il y a un Tombeau, dont on dit des choses prodigieuses.... On assûre qu'on y entend un bruit de Tambours & de Cymbales, avec des cris éclatans, &c.* Il est aisé de voir que tout cela est fondé sur le bruit que faisoit le feu enfermé dans les cavernes de cette Isle ; & par-là Homere fait allusion à l'ancien nom de l'Isle, qui étoit appellée *Meligornis*, comme Callimaque nous l'apprend (3) : *Diane alla chercher*, dit-il, *les Cyclopes, & les trouva dans l'Isle de Lipara* (*c'est le nom qu'elle a présentement ; mais alors elle étoit appellée Meligornis*) &c. Bochart (4) a très-bien remarqué que ce bruit souterrain, dont nous venons de parler, avoit fait donner ce dernier nom à cette Isle, puisque dans la langue des Pheniciens, *Melogınin*, ou *Menagginin*, signifie l'Isle de ceux qui joüent des instruments. Le même Auteur tire aussi très-heureusement de la même langue, l'origine du nom d'Eole & de toute cette fable, qui avoit été sans doute écrite par les Pheniciens, & il y a apparence que les Grecs ayant trouvé le mot *Aol*, qui dans cette langue, ainsi que *Aella* dans la Grecque, veut dire *tempête*; & ayant peut-être lû dans les mêmes Annales le mot d'*Aolin*, c'est-à-dire, le Roi des vents & des tempêtes, en ont formé après Homere le nom propre d'un homme, qu'ils ont appellé Eole.

(1) Odyss. l. 10.

(2) Liv. des choses incroyables.

(3) Hymn. à Diane.

(4) Chan. l. 4.

Mais n'en deplaise à ceux qui ont inventé ces conjectures, je ne sçaurois être de leur sentiment. Le Prince dont je viens de faire l'Histoire, se nommoit veritablement Eole, & descendoit de l'ancien Roi de ce nom, qui étoit fils de Deucalion, dont les descendans après avoir donné plusieurs Rois à la Grece, envoyerent plusieurs Colonies dans l'Asie mineure, dont ils peuplerent les côtes & passerent ensuite en Italie ; & voici comment Diodore de Sicile parle de cette derniere transmigration

transmigration (1). Mimas, fils d'Eole, regnoit dans une partie de la Thessalie : son fils Hippotus qui lui succeda fut pere d'Eole II. & celui-ci d'Arnès qui donna son nom à la capitale de son Royaume. Cette princesse s'étant laissée seduire par son Amant, son pere la vendit à un Marchand de Metaponte, qui la mena en Italie où elle accoucha peu de temps après de deux fils, qui furent adoptés par leur Maître. Un meurtre qu'ils commirent dans la suite, les fit chasser de Metaponte : Eole se retira chez Liparus, fils d'Auson, qui regnoit sur les Isles Liparies, dont il épousa la fille, & lui succéda après sa mort. Eole eut plusieurs enfans : Astioche l'aîné regna sur les mêmes Isles, qu'on nommoit Eoliennes, du nom de son pere. Iocastes s'établit aux environs de Rheggio ; Xuthus, Androclée, Pheremon & Agathyrse regnerent dans plusieurs parties de la Sicile, & leurs descendans y demeurerent jusques à ce que les Doriens y envoyerent une colonie. Nous apprenons toutes ces circonstances de Diodore de Sicile (2), de Strabon (3) & d'Eustathe (4).

(1) Liv. 5.

Les vents, comme nous l'avons dit, avoient aussi été erigés en Divinités ; & quoique l'Antiquité nous ait transmis peu de choses sur le culte qu'on leur rendoit, nous apprenons cependant de Pausanias (5) « qu'on voyoit au bas d'une montagne qui étoit près de l'Asope un Autel consacré aux vents, » à qui, dit-il, certaine nuit de l'année un Prêtre offre des » sacrifices, & y pratique autour de quatre fosses je ne sçais » quelles ceremonies secrettes, propre à appaiser leur fureur. » Le même Prêtre pendant cette ceremonie chante quelques » vers magiques, dont on dit que Medée se servoit dans ses » enchantemens ». On decouvrit encore il y a quelques années près de Nettuno en Italie, un Autel consacré aux mêmes Divinités, avec cette Inscription : *Ara Ventorum.* Herodote (6) & Strabon assûrent que les anciens Perses sacrifioient aux vents *, & dès-là on ne peut pas douter qu'ils ne les ayent regardés comme des Divinités, puisque le sacrifice est la marque la moins équivoque du culte de latrie. Vitruve parle de cette celebre Tour des vents qui étoit à Athenes, que M. Spon qui la découvrit, a fait dessiner, & en a donné

(2) Liv. 5.
(3) Liv. 1.
(4) Sur le septiéme de l'Odyssée.

(5) In Corinth.

(6) Liv. 1.
* ἀνέμοις.

la description dans le Tome second de son voyage de Grece(1). On voyoit sur cette Tour les huit principaux vents representés avec leurs noms; mais on ne peut rien conclure de ce monument pour le culte rendu aux vents: Vitruve n'en parle que comme d'un morceau singulier d'Architecture.

(1) Pag. 176.

Voici ce qu'on peut tirer du peu de monumens qui nous restent, touchant la maniere de représenter les Vents. Sur la Tour dont on vient de parler, les huit principaux sont representés comme de jeunes hommes avec des ailes, dont l'un paroît souffler, l'autre verser de l'eau d'une cruche, &c. Dans un Manuscrit de M. de Peyresc, conservé dans la Bibliotheque de S. Victor, on voit un bas-relief qui représente quelques Divinités, avec les Signes du Zodiaque, & un Vent qui souffle, qui a des oreilles de Satyre, & deux ailes sur le devant de la tête, comme Mercure. Enfin le Vent qui étoit à l'Autel de Nettuno, souffle dans une Coquille à-peu-près comme un Triton.

CHAPITRE X.

Des Sirenes.

PERSONNE n'ignore que les Poëtes representent les Sirenes comme de belles personnes qui habitoient des rochers escarpés sur le bord de la mer, où ayant attiré les passans par la beauté de leur chant, elle les faisoient perir. Les uns veulent qu'elles fussent filles du fleuve Acheloüs & de la Nymphe Calliope, d'autres prétendent qu'elles sortirent du sang de la playe qu'Hercule fit au Dieu de ce fleuve, en lui arrachant une corne. Leur nombre n'est pas determiné: Homere n'en reconnoissoit que deux, d'autres en admettoient cinq; sçavoir, Leucosie, Ligie, Parthenope, Aglaphon & Mopse; d'autres enfin ne reconnoissent que les trois premieres de celles que je viens de nommer. (2)

(2) Servius in lib. 5. Æn.

On debite plusieurs fables sur leur sujet : Ovide dit qu'elles accompagnoient Proserpine lorsqu'elle fut enlevée, & que les Dieux leur accorderent des ailes pour aller chercher cette Princesse (*a*). Il ajoute que dans le desespoir où elles furent de n'en point apprendre de nouvelles, elles s'arrêterent sur des rochers où leur occupation fut de faire perir ceux qu'elles y attiroient.

Homere (1) qui place les Sirenes au milieu d'une prairie ensanglantée du meurtre de ceux qu'elles avoient fait mourir (*b*), nous apprend que le Destin leur avoit permis de regner jusqu'à ce que quelqu'un les eût trompées ; que le prudent Ulysse fut celui qui accomplit leurs destinées, ayant évité leurs embûches en bouchant les oreilles de ses Compagnons avec de la cire, & se faisant attacher au mât de son Vaisseau. Il ajoûte qu'elles en conçurent tant de desespoir, qu'elles se precipiterent dans la mer, où elles furent changées en poissons de la ceinture en bas. C'est, pour le dire en passant, au sujet de ces deux opinions d'Homere & de Virgile, qu'on agita il y a quelques années la question, si les Sirenes étoient regardées par les Poëtes comme des poissons, ou comme des oiseaux. Un illustre Prelat (2) crut decider la chose, en disant qu'avant leur Metamorphose, c'est-à-dire, avant qu'elles se fussent jettées dans la mer, on les regardoit comme des oiseaux à cause des ailes que les Dieux leur avoient données ; mais que depuis on doit les mettre au nombre des Divinités de la mer.

(1) Odyss. l. 11.

(2) M. Huet.

Il falloit ajoûter à cela, qu'on doit considerer les Sirenes dans trois temps : d'abord c'étoient de belles filles, des Nymphes qui n'avoient rien de monstrueux ; c'est ainsi qu'elles étoient lorsqu'elles accompagnoient Proserpine, & qu'elles cueilloient des fleurs avec elle dans les prairies d'Enna ;

(a) *An quia cum legeres flores Proserpina vernos,*
De numero comitum mistæ Sirenes eratis ?
Quam postquam toto frustra quæsistis in orbe,
Protinus ut vestram sentirent æquora curam,
Posse super fluctus alarum insistere remis
Optastis : faciles que Deos habuistis, & artus
Vidistis vestros subitis flavescere pennis.
Metam. l. 6.

(*b*) Virgile les place sur des rochers environnés d'ossemens :
Jamque adeò scopulos Sirenum advecta subibat,
Difficiles quondam, multorumque ossibus albos. Æneid. l. 5.

neau (*a*), & de differentes autres figures (*b*).

Si après toutes ces discussions nous voulons remonter à la source de cette fable, Servius nous apprendra qu'elle tire son origine de certaines Princesses qui regnoient autrefois sur les côtes de la mer de Toscane, près de Pelore & de Caprée, ou dans trois petites Isles de la Sicile qu'Aristote appelle les Isles des Sirenes. Ces petites Reines étoient fort debauchées, & attiroient par leurs charmes les Etrangers, qui se perdoient dans leur Cour par la mollesse & par la depense. Voilà sans doute le fondement de tout ce qu'Homere dit des Sirenes (1), qu'elles enchantent ceux qui ont l'imprudence de les approcher & d'écouter leurs chants; qu'elles les retiennent dans une vaste prairie où l'on ne voit que des monceaux d'ossements, & que des cadavres que le Soleil acheve de secher. Jamais, ajoute ce Poëte, leurs femmes & leurs enfans ne vont au-devant d'eux, les saluer & se rejouir de leur retour; ils y perissent tous.

(1) Odyss. l. 12.

Ce que Salomon dit (2) des malheurs où s'exposent ceux qui s'abandonnent aux charmes de la volupté, ne sert-il pas admirablement à confirmer l'idée que le Poëte Grec & le Commentateur de Virgile nous donnent des Sirenes? « Ces » femmes insensées, dit le sage Roi, appellent ceux qui pas- » sent près d'elles, & qui continuent leur chemin. Que les » petits, disent-elles, se détournent pour venir à nous. Les » eaux dérobées (*c'est-à-dire, les plaisirs dérobés*) sont plus » douces, & le pain qu'on mange en secret est le plus agréa- » ble: ces insensés ignorent que près d'elles sont les Geants » & que leurs Convives sont dans le plus profond de l'En- » fer.

(2) Proverb. c. 9.

Quelque naturelle que soit l'explication que Servius donne à la fable des Sirenes, il y a des Auteurs qui croient qu'elle n'a d'autre fondement que l'équivoque du mot Grec *Syrein*, qui veut dire *tirer à soi*, ou *Syra*, qui signifie *chaîne*, ou selon Bochart, du mot hebreu *Sir*, qui veut dire *Cantique*,

(*a*) Voyez le Traité qu'a fait sur ce sujet M. l'Abbé Nicaise.

(*b*) Ovid. Liv. 5. Metam. Elian, Liv. 7. Servius, *in Æneid.* Vossius, *de Idol.* l. 3. & l'Abbé Nicaise, *loc. cit.*

ou *Chanson*, d'où l'on a composé le nom des *Sirenes*, comme qui diroit *Chanteuses.*

Ne pourrois-je pas, pour concilier ces Auteurs, dire qu'il y a eu véritablement des Princesses débauchées qui demeuroient sur les bords de la mer, & qui ont donné lieu à toutes ces fables; mais que le nom de Sirenes ne leur a été donné dans la suite, que parce que ceux qui trouverent dans l'ancienne langue le mot *Sir*, ou *Syrein*, qui marquoit leur caractere, le prirent pour leur nom véritable? & lorsqu'on a dit qu'elles étoient filles du fleuve Acheloüs, c'est que l'Isle de Taphos, d'où on dit que ces filles étoient sorties pour venir s'établir à Caprée, est à l'embouchure de ce fleuve.

Au regard des temps où elles vivoient, Ovide nous apprend que c'étoit du temps de Proserpine, & qu'elles accompagnoient cette Princesse dans les prairies du mont Etna où elle fut enlevée. Homere les fait vivre du temps d'Ulysse, après la guerre de Troye; & je pense que pour accorder ces opinions differentes, nous pouvons dire qu'elles n'ont pas vécu dans le même tems, mais les unes après les autres; que leur regne a duré jusqu'au temps d'Ulysse, qui fit peut-être périr la derniere Princesse de cette Isle. Il ne faut pas s'étonner que les Poëtes ayent réuni tout ce qu'ils ont dit des Sirenes: ce n'est pas la premiere fois qu'ils ont rapproché ou reculé de plusieurs siécles les événemens des temps fabuleux; & je crois que cela vaut mieux que de dire simplement que par la magnifique fable des Sirenes, Homere n'a eu d'autre vûe que de nous apprendre que son Heros évita les charmes de la volupté, lui qui le fait demeurer sept ans chez Calypso, & qu'il rend si amoureux de Circé. Je ne dois pourtant pas dissimuler qu'un ancien Auteur (1) a cru que l'origine de la fable des Sirenes vient de ce qu'auprès des Promontoires, ou de Sorente ou de Caprée, on entendoit un certain bruit harmonieux causé par les flots de la mer, resserrés entre des rochers, ce qui attiroit les passans qui y faisoient quelquefois naufrage. Sur quoi on peut dire que cette circonstance n'a peut-être pas peu contribué à embellir la fable; du moins une pareille harmonie, mais beaucoup plus désagréable, a-t-elle contribué

(1) Archipe: V. Nat. l. 5.

à celle de Charybde & de Scylla, comme nous le dirons une autre fois (1).

(1) Hist. d'Ulysse.

Mais, que veulent dire les Relations qui nous apprennent que des Pêcheurs ont quelquefois trouvé des Sirenes dans la mer, à peu près comme celles que les Peintres représentent dans leurs Tableaux, & qu'ils ont apportées à la Cour des Princes? Je réponds à cela, qu'on a quelquefois trouvé des monstres dans la mer, qui avoient une figure assez ressemblante au visage d'une femme, avec une queue de poisson, mais fort noirs & couverts d'écailles, & qui ne ressembloient nullement ni aux Sirenes, ni aux Tritons des Poëtes; & l'on doit penser que tous ces prétendus monstres, Satyres, Nymphes, Sirenes, &c. dont les Relations des Voyageurs sont remplies, n'ont jamais existé que dans le pays que Rabelais nomme le pays de Tapisserie.

Si l'on me demande encore ce qu'entendoit le saint homme Job (a), lorsqu'il disoit qu'il pleuroit ses malheurs sur le ton des Sirenes? Je crois qu'il ne vouloit parler que de certains oiseaux, qui, selon Pline (2), endormoient les passans par la douceur de leurs chants; & comme ils habitoient dans les déserts, le saint homme a voulu marquer par-là, l'affreuse solitude où il étoit réduit: *sicut passer solitarius in tecto.*

(2) Liv. 10. c. 49.

On trouve des Interprétes de l'Ecriture-Sainte qui ont prétendu que le Prophete Isaie (3) avoit aussi voulu parler des Sirenes, lorsqu'il prédit que la ville de Jerusalem seroit habitée par des monstres qui devoient avoir la partie superieure du corps semblable à une belle femme, & les pieds & la queue d'un âne: c'est du moins cette idée qui a donné lieu à l'ancien Architecte qui a bâti l'Eglise de Notre-Dame de Paris, de faire graver sur un des Portiques une Sirene avec le corps d'une femme, & les pieds & la queue de cet animal (4). J'avoue que les Septante, & après eux saint Jerôme, ont traduit le mot *Tanin*, dont s'est servi le Prophete, par celui de *Sirenes*; mais il est clair qu'Isaïe n'a voulu marquer en cet endroit-là que la solitude où devoit être réduite un jour la ville

(3) Cap. 13. vers. ultim.

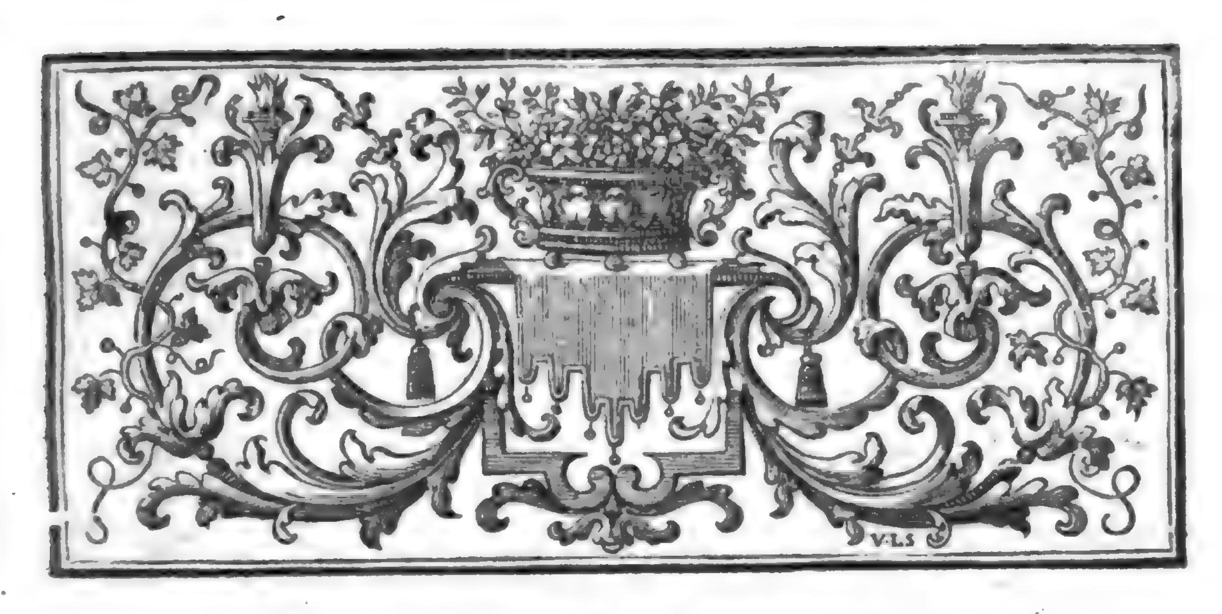
(4) Nicaise loco cit.

(a) *Factus sum frater Sirenum, & sodalis passerum.* Job, cap. 30.

de Jerusalem, en prédisant que les monstres mêmes y feroient leur sejour; & qu'il n'a fait aucune allusion à la fable des Sirenes, non plus que le Prophete Jeremie, aux Lamies (*a*) qui découvroient leur sein aux passans pour les attirer & les dévorer, & qui étoient des especes de Dragons qui se cachoient dans les buissons, où ils dévoroient les passans qui s'en approchoient.

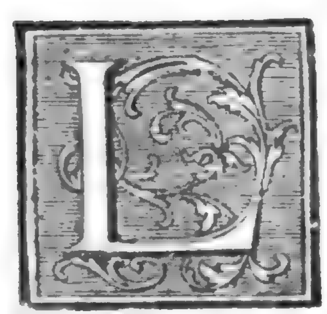
(*a*) Philostrate, *in vita Apol.* dit que les Lamies avoient le visage comme une femme, & la gorge fort blanche qu'elles laissoient voir aux passants pour les attirer & les devorer. On croit que le nom de Lamie vient de *Lamos*, qui veut dire *gosier*, ou de *Laniare*, qui veut dire *devorer*, ou plutôt du mot Arabe *Lanama*, qui selon Bochart, signifie la même chose. Il y a eu autrefois une Lamie, Maitresse de Jupiter, dont Junon fit mourir les enfans : elle devint si furieuse, qu'elle devoroit tous ceux qu'elle trouvoit.





LIVRE TROISIEME.

DES DIEUX DE LA TERRE.



'ANCIEN Paganisme ne s'étoit pas contenté de remplir le Ciel & la Mer de Dieux & de Déesses, il en avoit encore peuplé toute la Terre. La Terre elle-même étoit une Divinité, & toutes ses parties avoient leurs Dieux particuliers; ainsi les bois avoient leurs Dryades, leurs Hamadryades, leurs Satyres, &c. Les montagnes leurs Oréades; les bleds, les jardins, & les campagnes, une infinité de Dieux particuliers qui y présidoient, & qui veilloient à la conservation des fruits; les maisons, leurs Lares & leurs Penates, & chacun de ces Dieux avoit ses fonctions marquées, ses honneurs & son culte. Il est vrai que la plûpart de ces Dieux n'étoient que des Etres physiques, que la crainte ou le besoin avoient fait inventer; on ne peut pas nier cependant qu'il n'y en ait eu quelques-uns qu'on peut regarder comme des Dieux animés: c'étoient des hommes illustres, qui s'étoient dinstingués, ou dans la culture des champs & des jardins, ou par quelque invention utile au labourage, & qui pour cela avoient reçu les honneurs de l'Apotheose

Au reste, ces Dieux de la Terre & de la Campagne n'étoient pas tous du nombre de ceux qu'Ovide appelle la *Populace des Dieux*, & il y en avoit du premier ordre. Varron qui les invoque au commencement de son Ouvrage de la vie Rustique, dit qu'il y en avoit douze, qu'il appelle *Consentes*, differens de ces douze grands Dieux du conseil, dont nous avons parlé dans le premier Volume. D'abord Jupiter & la Terre, dont l'un étoit le pere & l'autre la mere; 2°. Le Soleil & la Lune, ausquels on a de si grands égards dans le temps des semailles, & qui influent beaucoup sur les fruits de la campagne & sur la récolte. 3°. Cerès & Bacchus, dont les productions sont si nécessaires à la vie. 4°. Robigus & Flora, qui empêchent que les fruits ne se gâtent, & qui les font fleurir & meurir à propos. 5°. Minerve & Venus, dont l'une avoit soin des Oliviers, & l'autre des Jardins. 6°. Enfin l'eau, & *Bonus-Eventus*, parce que sans eau la terre demeure seiche & aride, & sans le bon succès, on ne fait point de récolte, ou on la fait mauvaise.

Virgile, dans le commencement de ses Georgiques, fait à peu près une invocation pareille, & semble avoir copié Varron: « Astres, qui éclairez l'Univers, dit-il, qui nous ramenez tour à tour les diverses saisons de l'année: vous Bacchus, vous Cerès, Divinités qui nous avez appris à préferer les moissons aux glands de nos forêts, & à mêler avec l'eau de nos fleuves cette divine liqueur que vous avez inventée: Faunes, Dryades, Dieux tutelaires des Campapagnes, venez ensemble à mon secours, ce sont vos bienfaits que je chante: & toi, Neptune, à qui la terre frappée de ton trident, offrit un cheval fougueux. Divin habitant des bois, Aristée, dont les nombreux troupeaux paissent dans les gras pâturages de l'Isle de Cée; Pan Dieux des Bergers, quittez vos forêts & vos montagnes, le Lycée & le Menale, dont le sejour fait toutes vos délices; venez, Dieu que Tegée revere, venez favoriser mon entreprise. Minerve, qui fites sortir de la terre le premier Olivier; Triptoleme, qui fûtes l'inventeur de la charrue; & vous Sylvain, venez, appuyé sur le tronc d'un Cyprès qui sert à

» affermir vos pas : enfin vous tous, Dieux & Déesses, dont » le soin s'étend sur les campagnes, qui répandez dans le sein » de la terre une secrette fécondité, & qui versez les pluyes » abondantes sur les champs cultivés.

Telle est d'abord l'idée qu'on doit avoir des Dieux de la Terre : commençons par le Génie qu'on croyoit l'animer.

CHAPITRE I.

Démogorgon.

NOUS mettons avec raison Démogorgon à la tête des Divinités de la Terre, puisqu'il en étoit le Génie, comme son nom le signifie (*a*). Boccace dans sa Génealogie des Dieux (1), en parle sur l'autorité de Theodontion, qui avoit lui-même copié Pronapidès, & ce qu'il en raconte se réduit à ceci. Demogorgon étoit un vieillard crasseux, couvert de mousse, pâle & défiguré, qui habitoit dans les entrailles de la terre. Il avoit pour compagne l'Eternité & le Chaos ; s'ennuyant, ajoute-t-on, dans cette triste solitude, il fit une petite boule sur laquelle il s'assit, & s'étant élevé en l'air, il environna toute la terre, & forma ainsi le Ciel. Ayant passé par hazard sur les monts Acro-Cerauniens (*b*), il en tira de la boue enflammée, qu'il envoya dans le Ciel pour éclairer tout le monde, & forma ainsi le Soleil, qu'il donna en mariage à la Terre, d'où nâquirent le Tartare & la Nuit, &c.

(1) Liv. 1.

Les Auteurs que j'ai cités donnent plusieurs enfans à Démogorgon, & Boccace en a dressé un arbre génealogique. Le premier de ses enfans étoit la Discorde litigieuse. Demogorgon, disoit Pronapidès, troublé dans le fond de son antre par les douleurs que sentoit le Chaos, lui ouvrit le ventre &

(*a*) Ce nom est composé de deux mots grecs, δαιμῶν & γοργῶν ; *Genie ou Intelligence de la terre.*

(*b*) Mot qui veut dire, *frappé de la foudre.* Le sommet de ces Montagnes jettoit quelquefois des flammes ; ce qui suffit pour expliquer cette circonstance de la fable.

en tira la Discorde, qui sortit du fond de la Terre, pour venir habiter sur sa superficie. Il en tira de même Pan, qui est son second fils, & les trois Parques, Clotho, Lachesis, & Atropos; puis le Ciel, Python, & la Terre qui fut son huitiéme enfant. La Terre eut ensuite plusieurs autres enfans dont on ignoroit le pere; sçavoir, la Nuit, le Tartare, Pharca, Tagès, & Antée. Le neuviéme enfant de Démogorgon fut l'Erebe qui eut lui-même une grande posterité; mais j'ai honte de rapporter de pareilles rêveries.

Il est aisé de juger que ce n'est là qu'une fable physique, une Theogonie particuliere, sous l'enveloppe de laquelle les Anciens ont renfermé d'une maniere fort grossiere le mystere de la création du monde, qu'une Tradition défigurée leur avoit appris. Voici à peu près de quelle maniere cette fable s'est introduite. Les Arcadiens ayant vû que la terre portoit d'elle-même des fleurs & des fruits; qu'elle formoit des fontaines, des ruisseaux & des Rivieres; qu'elle jettoit souvent des feux & des flammes, & qu'elle étoit sujette à des tremblemens, s'imaginerent qu'elle étoit animée, & donnerent à la Divinité qu'ils crurent qui y présidoit, le nom de *Démogorgon.* On avoit tant de vénération pour ce nom terrible, qu'il n'étoit pas permis de le prononcer; & on peut croire que ce que Lucain (1) & Stace (2) disent du Dieu qu'il n'est pas permis de nommer, doit s'expliquer de Démogorgon.

(1) Liv. 6.
(2) Liv. 4.

Il y apparence que les Philosophes n'entendoient par cette Divinité, que cet esprit de chaleur qui donne la vie aux plantes (*a*); mais le peuple s'imaginoit que c'étoit un véritable Dieu, résidant aux entrailles de la terre, auquel on offroit des sacrifices, sur-tout en Arcadie. N'oublions pas de dire cependant que quelques Auteurs ont cru que Démogorgon avoit été un Magicien si habile dans son art, qu'il gouvernoit à son gré les Ombres & les Esprits aëriens, se faisoit obéir en tout ce qu'il leur commandoit, & punissoit séverement ceux qui n'exécutoient pas ses ordres.

(a) *Spiritus intus alit, totamque infusa per artus. Mens agitat molem.* Virgil. Georg. lib. 2.

CHAPITRE II.

De la Terre, adorée sous differens noms.

LA Terre fut une des principales & des plus anciennes Divinités du Paganisme, & il y a eu peu de Peuples idolâtres qui ne lui ayent rendu un culte religieux : ce qu'il y a de plus singulier, c'est que les Philosophes ont pensé ou du moins affecté de penser comme le peuple. Platon dit dans le Timée & dans les Loix, que le Monde, le Ciel, les Astres, & la Terre, sont autant de Divinités ; Heraclide de Pont son Disciple, sans parler des autres, range aussi la Terre au nombre des Dieux, surquoi on peut consulter Ciceron, dans son premier Livre de la Nature des Dieux.

On sçait que la Terre a porté plusieurs noms : le plus ancien de tous est celui de Titaïa, ou Titée, dont parlent Sanchoniathon, Diodore, & plusieurs autres Anciens. Ce nom, comme nous l'avons dit dans l'Histoire des Princes Titans qui étoient ses enfans, signifie *boue*, ou *terre*, & dès-là il lui étoit très-convenable, aussi-bien que celui d'*Uranus* à son époux, qui signifioit le Ciel : & comme les Payens ne reconnoissoient rien, après le Chaos, de plus ancien que le Ciel & la Terre, on en doit conclure que c'étoient leurs deux premieres Divinités. Un autre nom de la Terre étoit celui de *Rhea*, femme de Chronos ou Saturne, Déesse plus jeune d'une génération que Titée, mais souvent confondue avec elle : on la confondoit encore avec Diane, Cerès & Proserpine, avec cette distiction cependant, que Diane étoit prise pour l'Hemisphere superieur de la Terre, & Proserpine, ainsi que le Dieu Tellumo, que l'on avoit cru le même que Pluton, pour l'Hemisphere inferieur ; enfin *Ops*, & *Tellus*, *Vesta*, *Bona-Dea*, Cybele, la Grande-Mere, étoient aussi d'autres noms qu'on donnoit à la Terre (*a*). Comme nous avons suffisamment parlé

(*a*) Nous avons trois Hymnes sous le nom d'Orphée en l'honneur de la Terre, l'un

des Déesses qui portoient les premiers de ces noms, il ne nous reste qu'à exposer la Mythologie ancienne par rapport aux autres ».

(1) De Civit. Dei. l. 7. c. 24.

Varron dans saint Augustin (1), rend raison de ces differents noms, & en explique le mystere. « Ils croyent, dit il, » que Tellus est la Déesse Ops, parce qu'elle s'amende par » le travail (2); la Mere des Dieux, parce qu'elle engendre » beaucoup de choses; la grande-Mere, parce qu'elle produit » des alimens; Prosepine, parce que les bleds sortent de son » sein; Vesta, parce qu'elle se revêt d'herbes & de gazons: » c'est ainsi qu'ils rapportent plusieurs Déesses à celle-ci, & » avec quelque fondement. On l'appelle aussi, *dit le même* » *Auteur*, la Mere des Dieux: le tambour qu'on lui donne, » est une figure du globe de la terre; les tours qu'elle porte » sur la tête, représentent les villes; les siéges dont elle est » environnée, marquent que tandis que toutes choses se meu» vent autour d'elle, elle seule demeure immobile. Les Prê» tres Eunuques qui la servent, montrent que pour avoir des » grains & des semences, il faut cultiver la terre, parce que » tout se trouve dans son sein. De ce qu'ils s'agitent & se » tourmentent devant elle, c'est pour apprendre à ceux qui » cultivent la terre à ne demeurer pas oisifs, parce qu'ils ont » toujours quelque chose à faire. Le son des cymbales, mar» que le bruit que font les outils du labourage; & elles sont » d'airain, parce que ces outils étoient autrefois de ce metal, » avant qu'on eût trouvé le fer Le Lion délié & apprivoisé » fait entendre qu'il n'y a point de terre si sauvage & si steri» le, qui ne puisse être domptée & cultivée ».

(2) Ops, *ab opere.*

Les Romains & les autres Peuples du pays Latin sacrifioient à la Terre, dans différentes saisons de l'année. D'abord le 24. de Janvier, pour la prier de donner croissance aux grains, & aux autres fruits qu'elle porte; & les fêtes qu'on célébroit à cette occasion, s'appelloient *les Féries de la Semaille*, *Feriæ Sementinæ*. La seconde Fête qu'on célébroit à son honneur, & dans laquelle on l'invoquoit pour qu'elle

sous le nom de Rhea, l'autre sous celui de la mere des Dieux, & le troisiéme sous son nom propre de Terre.

reçût du Soleil une chaleur moderée, & des rayons favorables à la conservation des fruits, étoit nommée *la Fête de la Joye*; c'est du moins comme je crois qu'il faut traduire le nom d'*Hilaria* qu'elle portoit : on la célébroit le huitiéme des Kalendes d'Avril, temps auquel les jours, comme le remarque Macrobe (*a*), commencent à être plus longs que les nuits.

Cœlius Rhodiginus (1) croit que cette Fête étoit célébrée en l'honneur de Pan; mais il est contredit en cela par toute l'Antiquité, qui atteste que c'étoit à la Terre, sous le nom de la grande-Mere des Dieux, qu'elle étoit consacrée. Je pourrois alléguer pour le prouver, le témoignage d'une infinité d'Auteurs; mais je me contente de nommer le seul Herodien, qui le dit positivement, (*b*) & qui a été suivi en cela par Lylio Giraldi, Casaubon, le P. Petau, Lacerda, Lazius, Struck, Meursius, Gronovius, & plusieurs autres. (1) Ant. 6. c. 16.

Le troisiéme Fête qui étoit célébrée le premier jour de Mai en l'honneur de la Terre sous le nom de la Bonne Déesse, étoit appellée *Damium*, d'un nom de cette Déesse, qu'on surnommoit *Damia*, ainsi que nous l'apprenons de Festus: *Dea quoque ista* Δαμία *appellabatur.* Les Critiques sont embarassés de la signification de ce nom, & lui donnent plusieurs étymologies, mais Cicéron nous en apprend la véritable (2). (2) De Har. Resp.

Lorsque le temps destiné à la célébration de cette Fête

(a) *Celebratur Lætitiæ exordium ad octavum Kalendas Apriles, quem diem Hilaria appellant, quo primùm tempore Sol longiorem diem nocte protendit.* Macr. Sat. l. 1. c. 21.

(b) *Veris initio, stato solemnique die pompam Matri Deûm Romani celebrant. In ea, quæ apud quemque sunt divitiarum præcipua, suppellexque pleraque Imperatoria, materiæ aut artis spectandæ, præferri ante Deam solent. Passimque omnibus ludendi licentia permissa, sic ut personas induant quas cuique libitum, nullamque non Magistratuum quoque imaginem, prout cujusque studium, repræsentent: sic ut non temerè a falsis veros dignoscas.*

(c) Δάμιον est un mot du Dialecte Dorique, & est mis pour δήμιον, c'est-à-dire, δημόσιον *public.* Paulus & ceux qui l'ont suivi ont pris cette expression pour une contre-verité, comme si elle signifioit qu'il n'y avoit rien de moins public que cette fête, qui étoit célebrée en particulier par les femmes; au lieu que sa véritable signification vient de ce que c'étoit pour le Peuple qu'on y offroit le sacrifice à la bonne Déesse: c'est ainsi que Ciceron l'entend. Harusp Resp. c. 17. *Sacrificium bonæ Deæ per Virgines Vestales pro populo, seu pro salute populi Romani fiebat, & in ea domo in qua erat imperium.*

étoit arrivé, les Vestales se transportoient dans la maison du souverain Pontife, pour faire un Sacrifice à la Bonne Déesse, Divinité mystérieuse dont les hommes ignoroient le nom, qui n'étoit connu que des femmes. Ce Sacrifice institué pour le salut & la prosperité du peuple Romain, se faisoit avec de grands préparatifs, & une étonnante circonspection. On ornoit à grands frais le logis où la Fête se célébroit, & comme on choisissoit la nuit pour cette cérémonie, une infinité de lumieres en éclairoient les appartemens. Le principal soin étoit de n'admettre à cette Fête que des femmes, d'en écarter les hommes, aussi-bien que le maître même de la maison, ses enfans & ses esclaves d'un autre sexe que celui de la Déesse qu'on honoroit. La superstition alloit jusqu'à condamner les fenêtres par où les passans auroient pu appercevoir des mysteres si secrets, & jusqu'à tirer les rideaux sur les peintures qui représentoient des hommes, ou des animaux mâles.

Le même voile qui nous a caché les mysteres de Cerès Eléusine, nous a dérobé la connoissance du culte secret qui s'observoit pendant la Fête consacrée à la Bonne Déesse. Il n'est pas possible de parler avec certitude du nom de cette Divinité, & des hommages qu'on lui rendoit. Les Historiens même de Rome avouent sur ce point leur ignorance, & ce que quelques-uns en ont dit, ne passe pas les bornes de la conjecture. Macrobe attribue le titre de Bonne Déesse à Cybele, ou à la Terre, parce qu'étant la source de tous les biens, elle fournit à nos besoins. Plutarque semble la confondre avec Flore, autre sorte de Divinité dont nous parlerons dans ce Livre. Varron prétend qu'elle fut femme de Faunus, & que sa conduite pleine de modestie & de pudeur, lui merita les honneurs divins. Elle fut si chaste, ajoute cet ancien Auteur, que jamais elle n'envisagea d'autre homme que son mari. Pour cette raison les femmes seulement étoient admises au Sacrifice solemnel qui se célébroit tous les ans pour honorer sa memoire. La superstition du peuple alloit même jusqu'à se persuader que la Déesse devoit frapper d'aveuglement tout homme qui auroit osé porter ses regards sur les mysteres qui faisoient l'objet de la cérémonie.

Le

Le lieu où se faisoit cette Fête nocturne étoit paré de fleurs & de différens feuillages ; on en exceptoit le myrthe, soit parce que selon la Tradition fabuleuse rapportée par Plutarque, Faunus employa les branches de cet arbrisseau, pour punir l'intempérance de sa femme, qui avoit bû du vin contre l'usage de ces temps-là; soit parce que le myrthe est consacré à Venus, Déesse impudique, dont le culte ne s'accordoit point avec celui d'une Divinité reconnue par les Romains pour un modéle de la chasteté conjugale.

Quoique la plûpart des Modernes ayent cru que la célébration de ce Sacrifice mysterieux fût fixée dans la maison du souverain Pontife, nous avons la preuve du contraire dans le discours de Ciceron sur les Reponses des Aruspices. Il dit que le lieu prescrit pour cette solemnité, ne pouvoit être ailleurs que dans le logis des premiers Magistrats, qui par la prérogative attachée à leurs charges, avoient ce qu'il appelle *Imperium*, c'est-à-dire une autorité absolue, & le droit d'Auspices. Or ce droit ne convenoit qu'aux Consuls & aux Préteurs : Dion confirme la même chose (1), & Plutarque nous apprend qu'au temps de la conjuration de Catilina, les Dames Romaines célébrerent la Fête de la Bonne Déesse chez Ciceron, qui étoit alors Consul.

(1) Liv. 37.

J'ai dit que cette Fête se célébroit le premier jour de Mai, ce qui ne doit s'entendre que depuis la reformation du Calendrier faite par Jules César, car auparavant elle tomboit dans le mois de Décembre, comme il est aisé de le prouver par la deuxiéme Lettre de Ciceron à Atticus (2). Elle est datée du premier jour de Janvier, & Ciceron y fait le recit de l'attentat de Clodius, comme d'une nouvelle toute recente. Les Calendriers qui suivirent la correction Julienne, placerent cette Fête au premier jour de Mai.

(2) Liv. 1.

Ajoutons que les Grecs avoient aussi leur Bonne Déesse, & aussi peu connue que celle des Romains, par le soin qu'on avoit de cacher les infamies qui accompagnoient ses mysteres.

On ne dit rien ici de Clodius qui s'introduisit déguisé dans la maison de Cesar, dans le temps qu'on y célébroit la Fête

de la Bonne Déesse, ce qui obligea ce Dictateur de répudier sa femme Pompéia, parce que cette avanture n'est ignorée de personne.

Enfin la quatriéme Fête en l'honneur de la Terre, s'appelloit *Opalia*, d'Ops, un des noms de cette Déesse. Anciennement elle étoit celebrée le quatorze des Calendes de Janvier, le même jour que celle des Saturnales, ce qui a fait croire à Suidas que cette derniere Fête étoit également celebrée en l'honneur de Saturne, & de la Mere des Dieux; en quoi il s'est certainement trompé, puisque lors de la reformation du Calendrier, les Saturnales passerent au seize des Calendes de Janvier, pendant que les Opales continuerent d'être celebrées le quatorze.

On ne sçait pas trop sous quelle figure les Romains représentoient la Terre: il y a apparence que c'étoit sous celle d'une femme; mais on ignore quelles marques particulieres la distinguoient des autres Déesses. Car quoiqu'elle fût confondue souvent avec Cybele, & les autres que nous avons nommées, elle avoit cependant une image & un culte particulier. Nous la voyons quelquefois représentée sous la figure d'un Globe.

CHAPITRE III.

De Cybele ou de la mere des Dieux.

ON raconte tant de choses particulieres de cette Déesse, que quoiqu'elle soit la même que la Terre, nous avons cru qu'elle meritoit un Chapitre particulier. Voici d'abord de quelle maniere Diodore de Sicile rapporte son Histoire (1).

(1) Liv. 3. c. 30.

» Les Phrygiens disent qu'ils avoient autrefois un Roi » nommé Meon (a), qui regnoit aussi sur la Lydie. Ce Prince

(a) Ce Meon, que Xantus, dans Denys d'Halicarnasse appelle Manes, a été vraisemblablemont le premier Roi de Lydie, aussi dit-on qu'il étoit fils de Jupi-

» épouſa une femme nommée Dindyme (*a*) dont il eut une » fille. Ne voulant pas l'élever, il l'expoſa ſur le mont Cybele : cependant les Dieux permirent qu'elle fut allaitée par » des femelles de Leopards & d'autres animaux féroces. » QuelquesBergeres du lieu l'ayant remarqué enleverent cette » enfant, & l'appellerent Cybele, du nom du lieu où elles » l'avoient trouvée. Cette fille devenue grande ſurpaſſoit ſes » compagnes, non-ſeulement par ſa beauté & par ſa ſageſſe, » mais auſſi par ſon eſprit : car elle inventa une flûte compoſée de pluſieurs tuyaux, & ce fut elle qui la premiere fit » entrer dans les Chœurs, les tymbales & les tambours. Elle » guériſſoit par des purifications & par des airs de muſique, » les maladies des enfans & celles des troupeaux. Comme » elle avoit ſauvé pluſieurs enfans, & qu'elle en avoit ſouvent entre les bras, elle fut appellée d'un commun conſentement, Mere de montagne. Le principal de ſes amis » étoit Marſyas, Phrygien, homme recommandable par ſon » eſprit & par ſa tempérance (*b*).

» Cybele étant parvenue en âge de puberté devint amoureuſe d'un jeune homme du pays, appellé d'abord Atys & » enſuite Papas. Ses parens la reconnurent dans le temps » qu'elle avoit eu un commerce ſecret avec lui, & qu'elle en » étoit devenue groſſe. Ils la menerent ſans en rien ſçavoir » à la cour du Roi ſon pere. Ce Prince la crut d'abord fille ; » mais ayant découvert le contraire, il fit mourir Atys & les » Bergeres qui avoient trouvé & nourri ſa fille, & il voulut » qu'on laiſſât leurs corps ſans ſépulture. Cybele tranſportée » d'amour pour ce jeune homme, & affligée de l'avanture de » ſes nourrices, devint folle, & ſe mit à courir le pays en » pleurant & en battant du tambour. Marſyas ayant pitié de » ſon infortune, à cauſe de l'amitié qu'il lui avoit autrefois

ter ; car dan le ſtyle des anciens Auteurs le commencement des temps hiſtoriques de chaque nation eſt décrit comme le commencement du genre humain, & lorſque la ſucceſſion des Rois n'eſt plus connue, ils font habiter la terre par les Dieux, de quelqu'un deſquels le premier Roi deſcend toujours. Ce Meon, ou Manes donna ſon nom aux Méoniens

(*a*) Xantus donne pour femme à Meon Callirhoé fille de l'Ocean

(*b*) Voyez ce qu'on a dit de ce Marſyas, dans l'hiſtoire d'Apollon.

» portée, se mit à la suivre : ils arriverent ensemble chez Bac-
» chus à Nyse, & ils y trouverent Apollon.

» On dit qu'après que ce Dieu eut consacré dans l'antre de » Bacchus sa lyre & les flûtes de Marsyas, il devint amou- » reux de Cybele & l'accompagna dans ses courses jus- » qu'aux monts Hyperboréens. Vers ces temps-là les Phry- » giens furent affligés par de cruelles maladies, & la terre ne » produisoit plus aucun fruit. Ayant demandé à l'Oracle un » secours à leurs maux, on dit qu'il leur ordonna d'enterrer » le corps d'Atys, & d'honorer Cybele comme une Déesse: » mais comme le corps d'Atys avoit été entierement consu- » mé par le temps, ils le représenterent par une figure devant » laquelle ils firent de grandes lamentations, & appaiserent » la colere de celui qu'ils avoient injustement mis à mort ; ce- » remonie qu'ils ont conservée jusqu'à present. Ils instituerent » à l'honneur de Cybele des Sacrifices annuels, sur les mê- » mes Autels qu'elle avoit autrefois élevés : enfin ils lui bâti- » rent un superbe Temple dans la ville de Pessinunte en Phry- » gie, & y établirent des Fêtes. »

L'Auteur que je viens de copier, & qui composoit son Ouvrage des differents morceaux qu'il avoit recueillis, ou de ses lectures, ou dans ses voyages, après avoir parlé ainsi de Cybele dans le Livre troisiéme, en rapporte au Livre 5e. une tradition tout-à-fait differente. « Du commerce que Jupiter » avoit eu avec Electre l'une des filles d'Atlas, dit-il, naqui- » rent Dardanus, Jasion, & Harmonie : celle-ci ayant » épousé Cadmus dans le temps que cherchant Europe il » avoit passé jusques dans la Samothrace, les Dieux vou- » lurent bien assister au festin des nôces ; plusieurs d'entre » eux firent des présens aux mariés, & les autres Dieux ap- » plaudirent tous à ce mariage par des acclamations de joye. » Quant à Jasion on dit qu'il épousa Cybele, & qu'il eut de » cette Déesse un fils nommé Corybas ; mais peu après ayant » été mis au rang des Dieux, Cybele & Corybas se retirerent » en Asie, où ils porterent les mysteres de la Mere des Dieux. » Cybele épousa ensuite le premier Olympus, qui la rendit » mere d'Alée, à laquelle elle donna son nom de Cybele,

» Corybas de son côté se maria avec Thebé fille de Cilix, & » donna le nom de Corybantes à ceux qui entroient dans » une espece de fureur en celebrant les mysteres de la » Déesse. »

Arnobe a dit qu'Atys étoit un jeune garçon qui gardoit les troupeaux, & que Cybele déja vieille en devint amoureuse (*a*), & quoiqu'elle fût Reine, il ne laissa pas de la mépriser, ce qui fait dire à Tertullien, que Cybele avoit soupiré pour un ingrat (*b*). Mydas Roi de Pessinunte, continue Arnobe, voyant la fierté du jeune berger, en conçut bonne esperance, & lui destina sa fille en mariage; mais comme il appréhendoit la jalousie de la Reine amoureuse, il prit la précaution de faire fermer les portes de la ville le jour qu'on celebroit le mariage. Cybele avertie qu'une jeune rivale lui enlevoit son amant, courut comme une furieuse à Pessinunte, & en ayant fait rompre les portes, ou obligé les Gardes à les lui ouvrir, ce que la Fable exprime en disant que d'un coup de tête elle les avoit renversées, elle entra dans la ville avec ses troupes, y fit beaucoup de ravage, & ayant enfin trouvé Atys caché derriere un Pin, elle le fit traiter comme Cœlus avoit été traité par son fils (*c*). Agdistis, c'étoit le nom de la rivale de Cybele, n'ayant pû survivre à la disgrace de son Amant, se tua de désespoir.

Servius (1), Tatien (2), Lactance & S. Augustin racontent un peu differemment l'Histoire de Cybele & d'Atys; mais il paroît toujours qu'il s'agissoit des amours d'une vieille Reine pour un jeune homme qui la méprisa. Quelques Auteurs prétendent que tout cela n'est fondé que sur ce que le jeune Atys étant Prêtre de Cybele, ne garda pas la chasteté qu'il lui avoit vouée, & qu'il s'en punit lui-même de la maniere la plus cruelle: & on n'ajouta que la Déesse l'avoit

(1) *Sur la* neuviéme de l'Eneide.

(2) *Contra gentes.*

(a) *Contra decus ætatis illa Pessinuntia Dyndimene in bubulci unius amplexu flagitiosa appetitione gestire.* Lib. 4. adv. Gentes.

(b) *Cybela Pastorem suspiras fastidiosum.* Apol. c. 15.

(c) Minutius Felix fait allusion à cette Histoire, lorsqu'il dit: *Cybele Dyndimene, pudet dicere, adulterum suum infeliciter implicitum, quoniam ipsa deformis erat & vetula, ut multorum Deûm matrem, ad stuprum illicere non poterat, exsecuit: ut Deum scilicet faceret eunuchum.* In Octav.

changé en Pin, que parce que cet arbre lui étoit consacré. Mais il y a plus d'apparence, comme le remarque Vossius (1), qu'il s'agit d'une veritable Histoire; & la difference qui se rencontre sur ce sujet dans les Auteurs ne doit point nous éloigner de ce sentiment, puisqu'il est presque impossible de trouver de l'uniformité sur des Histoires si anciennes.

(1) De orig. Idol. l. 1. c. 19.

Catulle qui a fait un petit Poëme des amours de Cybele & d'Atys, nous apprend seulement que ce jeune Prince ayant quitté le lieu de sa naissance se retira dans les bois de la Phrygie, où s'étant mutilé par je ne sçais quel transport de rage, Cybele le prit au nombre de ses Prêtres: d'autres Anciens disent qu'étant aimé de Cybele, il se punit ainsi, pour avoir été sensible aux charmes de la belle Sangaride; ou plûtôt on peut penser que Cybele étant déja vieille lorsqu'elle devint amoureuse du jeune Atys, lui donna quelque breuvage pour s'en faire aimer, & que ce breuvage trop violent fit faire à ce jeune garçon la folie qu'on nous dit qu'il fit.

Il y a apparence que toutes ces Histoires ne sont fondées que sur la pluralité des personnes qui ont porté le nom de Cybele. Je crois que la premiere est la même que Titée femme de Cœlus, dont le nom veut dire *terre*. La deuxiéme est la même que Rhea, sœur & femme de Saturne: la troisiéme une Princesse de Phrygie qui vivoit du temps de Marsyas, dont l'Histoire a été chargée des avantures des autres, parce qu'elles avoient demeuré en Phrygie où les Princes Titans tenoient leur cour (*a*). C'est dans ce pays que le culte de notre Déesse fut établi: les Prêtres dans la suite embrouillerent son Histoire & lui donnerent le nom de Cybele, d'une montagne de Phrygie. D'autres tirent ce nom dn mot Hebreu qui veut dire *enfanter avec douleur*, & prétendent que la tradition d'Eve condamnée aux douleurs de l'enfantement, est cachée sous cette fable. On y joignit des circonstances impénetrables: on dit que Nana en touchant une grenade, ou un amandier qui s'étoit formé du sang d'Agdistis que Bacchus

(*a*) Voyez Dom Pezron, Antiq. de la Langue des Celtes.

venoit d'immoler à sa vengeance, avoit conçu Atys, & on mêle à cela des obscenités qui renferment les mysteres les plus abominables de la Theologie des Payens, comme le leur reproche Arnobe (1).

Le culte de Cybele devint celebre, sur-tout dans la Phrygie; ses fêtes y étoient solemnisées avec un grand tumulte: les Prêtres faisant retentir le bruit des tambours, & frappant leurs boucliers avec des lances, dansoient & faisoient plusieurs mouvemens de leurs corps & de leurs têtes, ce qui leur fit donner le nom de Corybantes: ils y mêloient des cris & des heurlemens pour pleurer la mort d'Atys, dont ces malheureux Prêtres souffroient volontairement le supplice. On les nommoit *Galli*, & le Grand Prêtre *Archigallus*, ainsi que nous l'avons rapporté dans le Tome I. (2) On ne sçait pas exactement l'origine de ce nom: ce n'est pas apparemment, comme le dit S. Jerôme (3), parce qu'on ne prenoit que des Gaulois pour être Prêtres de Cybele, & qu'on les traitoit ainsi parce qu'ils avoient fait brûler la ville de Rome; ni parce que le premier Prêtre de cette Déesse s'appelloit Gallus (4); mais plûtôt, comme l'insinuent Ovide (5) & Festus, à cause du fleuve Gallus près duquel ces Prêtres s'imposoient le supplice dont nous parlons, pour satisfaire à la loi que Cybele leur avoit prescrite. L'eau de ce fleuve les faisoit entrer en fureur; *Qui bibit; indè furit*, comme dit Ovide. C'est pour la même raison qu'ils honoroient le Pin près duquel Atys avoit été mutilé; qu'ils couronnoient ses branches, & en couvroient le tronc avec de la laine, parce que la Déesse avoit ainsi couvert le corps de son Amant, espérant lui redonner la vie qu'il venoit de perdre; qu'ils s'abstenoient de manger du pain, parce que Cybele avoit observé un long jeûne pour mieux marquer son affliction (6). Enfin toutes leurs autres céremonies sembloient n'être qu'un memorial de l'Histoire que j'ai rapportée; mais parce que la fable de Cybele, historique dans son origine, devint physique dans la suite, & que cette Déesse fut prise pour la terre, il se mêla dans son culte plusieurs circonstances qui y avoient rapport.

En effet les Anciens ont toujours confondu Cybele avec

(1) L. 5. adv. Gentes.

(2) Liv. 4.

(3) In Cap. 4. Osée.

(4) Stephanus sur le mot *Gallus*.

(5) Faston. l. 4.

(6) V. Arnobe, liv. 5.

la terre, que l'on appelloit pour cela la mere, ou la Grand'-mere des Dieux, puisque c'est elle qui donne naissance à toutes choses; mais ils donnerent encore d'autres noms à cette Déesse qu'il est necessaire de rapporter. Celui de Rhea, vient du verbe ῥέειν, *couler*, à cause des pluyes qui communiquent la fécondité à la terre; ou plutôt du mot ἔρα, *terra*, par une simple transposition de lettres; & ce nom tire son origine de l'hebreu *erets*, qui signifie la même chose. On la nommoit aussi Vesta, *quia floribus vestiebatur*; ou *Maia*, qui signifie mere ou nourrice; γῆ μήτηρ, comme qui diroit *terre mere*. Le nom de Déesse de Pessinunte, étoit tiré d'une villede ce nom, où elle étoit spécialement honorée, comme ceux de Berecynthe (*a*), de Dyndimene, & quelques autres, des lieux qui portoient ces noms. Celui d'*Idæa*, du mont Ida en Phrygie, sur lequel elle avoit un Temple, que Claudien décrit avec beaucoup d'élegance (1).

(1) De Raptu Proserp.

Les Romains célebroient tous les ans une Fête dans laquelle on mêloit des combats, en l'honneur de Cybele, sous le nom d'Idéenne; & pour ne pas s'écarter des céremonies pratiquées dans le Temple dont nous venons de parler, ils se servoient du ministere d'un Phrygien & d'une Phrygienne. Celui de *Metragyrte* que lui donnoient les Grecs, signifioit qu'elle étoit la grande Mere; celui de *Pasithée* (*b*), qu'elle étoit la mere de tous les Dieux. On l'appelloit aussi *Purtophoros*, *porte-tours*, parce qu'on la représentoit toujours la tête couronnée de tours (*c*). Valerius Flaccus lui donne le surnom de *Mygdonia*, qui est tiré d'un lieu de ce nom dans la Phrygie, où elle étoit honorée (*d*), de même que celui d'*Andirine*: en effet Strabon nous apprend (2) qu'auprès d'Andere étoit un Temple consacré à la mere des Dieux, surnommée pour cela Andirine: le même Auteur remarque aussi que cette Déesse étoit appellée *Adporina*, d'une montagne rude & difficile, qui étoit près de Pergame, & qui avoit pour cela même

(2) Liv. 15.

(a) *Berecynthus erat castellum Phrygiæ juxta Sangarium fluvium, ubi Mater Deûm colebatur.* Servius.

(*b*) Comme qui diroit Πᾶσι θεοῖς μήτηρ.

(*c*) Les Latins rendoient cette dénomination par celle de *Turrita*, ou *Turrigera*.

(d) *Mygdoniæ Pan justa ferens sævissima matris.* Val. Flac. L. 6.

donné

donné ce nom à la Déesse & au Temple qu'elle avoit sur cette montagne. Arrien est le seul que je sçache, qui donne à Cybele l'épithete de *Phasiana* : c'est dans son Periple du Pont-Euxin, où il dit qu'en remontant le Phase, on trouvoit sur la droite la figure d'une Déesse qui tenoit d'une main un tambour, & avoit des lions sous son throne, comme la Cybele ou la Rhea d'Athenes, ouvrage de Phidias.

On la représentoit comme une femme robuste & puissante, & prête d'accoucher, pour marquer la fécondité de la terre: tout le reste de son équipage y faisoit aussi allusion. Les clefs qu'elle tenoit à la main, apprenoient que la terre renferme dans son sein pendant l'hyver les semences de tous les fruits. Sa couronne de chêne, faisoit souvenir que les hommes s'étoient autrefois nourris des fruits de cet arbre. Ses Temples étoient ronds, pour marquer la rondeur de la terre ; elle étoit couronnée de tours, pour faire allusion aux villes qui sont dessus : auprès de son char étoient des lions couchés & tranquilles, pour nous apprendre que les terres, même les plus incultes, peuvent devenir fertiles : si elle étoit assise, c'étoit pour designer qu'elle est en repos (*a*). Le bruit des tambours & des lances, faisoit allusion au bruit des instrumens d'airain dont on se servoit pour labourer la terre avant l'invention du fer.

Le culte de la Terre est très-ancien, & ce n'est pas dans la Phrygie qu'il en faut chercher l'origine, puisqu'il ne fut reçu en Europe que du temps de Cadmus qui l'y porta ; & que ce fut Dardanus contemporain de ce chef de Colonie, qui après la mort de son frere Jasion s'en alla avec Cybele sa belle sœur, & son neveu Corybas, dans la Phrygie, où ils introduisirent les mysteres de la Terre, ou de la Mere des Dieux. Cybele donna son nom à cette Déesse, & Corybas fit appeller ses Prêtres Corybantes. Voilà ce qui dans la suite a fait croire que Cybele elle-même étoit la mere des Dieux.

Quoique Denys d'Halycarnasse (1) ne soit pas entierement d'accord avec Diodore, puisqu'il prétend que Dardanus (1) Liv. 1.

(*a*) Tout cela est tiré de saint Augustin, liv. 7. de la Cité de Dieu, chap. 24.

n'établit que les mysteres de Samothrace, que Chrysès son épouse avoit apris dans l'Arcadie, & que ce ne fut que leur fils Idæus qui porta dans la Phrygie ceux de la mere des Dieux: on voit toujours le temps auquel ces mysteres y furent établis, par celui où vivoient ces personnages (1). Si nous en croyons Lucien (2), il y a beaucoup de preuves que la Déesse de Syrie est la même que Rhea, puisqu'elle a comme elle des Lions, des Tambours, des Prêtres eunuques, & la tête couronnée de Tours. Macrobe prétend que la Déesse Atergatis des Syriens étoit parmi ce Peuple le symbole de la terre (a). Voilà donc déja le culte de la terre établi en Syrie: mais le Peuple de ce Pays n'en étoit pas le véritable inventeur, puisqu'il l'avoit puisé chez les Egyptiens qui honoroient la Terre sous le nom d'Isis. C'est ce que nous apprennent Servius (3), & Isidore après lui: *Isis linguâ Ægyptiorum est terra.* Macrobe & plusieurs autres Auteurs, disent la même chose, & Herodote convient qu'Isis est la même que Cerès, Divinité toujours confondue avec la Terre; & c'est pour cela que les Egyptiens se servoient de Tambours & d'autres instruments semblables dans les fêtes de Cybele, comme Ausone le dit.

(1) Voyez au T. 3. l'histoire de Cadmus.

(2) De Dea Syria.

(3) In 8. Æn.

Isiacos agitant Mareotica sistra tumultus.

Ce que je dis là n'est point opposé à ce que j'ai rapporté ailleurs d'Isis, puisque les mêmes Dieux étoient souvent le symbole de plusieurs choses differentes: voilà sans doute l'origine du culte de la Terre, qui passa avec les autres cérémonies des Egyptiens, d'abord dans la Syrie & la Phenicie, de-là dans la Phrygie qui est une partie de l'Asie mineure, ensuite dans la Grece & enfin dans l'Italie: c'est le chemin ordinaire des fables & de l'Idolâtrie. Mais pour dire quelque chose de plus positif du culte particulier de Cybele, il est bon de remarquer qu'ayant été établi du temps même de son pere Meon, selon Diodore de Sicile, & de

(a) *Assyrii Deo Adad nomen dederunt; subjungunt ei Deam Adargatim, Solem Terramque intelligentes.* Saturn. lib. 1. c. 23.

l'apparition de sa Statue à Pessinunte, marquée dans une des époques de la Chronique de Paros à l'an 257. avant la prise de Troye, & quelques années après l'arrivée de Cadmus & de Danaüs dans la Grece, il s'ensuivra que le regne de Meon & le commencement des mysteres de Cybele, tombera vers l'an 1580. avant l'Ere chrétienne.

Les Romains ne se distinguerent pas moins par le culte de cette Divinité que les Phrygiens. Ce peuple averti par quelques vers des Sibylles, envoya une célebre Ambassade en Phrygie, & fit apporter la Statue de cette Déesse, qui étoit d'une pierre noire, qu'il reçut avec beaucoup de pompe & de solemnité. De graves Auteurs rapportent que le Vaisseau s'étant à son retour arrêté à l'embouchure du Tybre, sans qu'on pût le faire avancer, on fut obligé de consulter l'Oracle des Sibylles; & l'on apprit qu'une Vierge devoit le faire entrer dans le Port. Alors Claudie (celle des Vestales dont la réputation étoit la plus équivoque) croyant que c'étoit-là une belle occasion de prouver sa vertu, qu'un air trop libre joint au grand soin de se parer avoit rendue suspecte, fit sa priere tout haut à la Déesse; & ayant attaché sa ceinture au Vaisseau, elle le fit avancer sans résistance; ce qui la fit admirer de tout le monde. Je sçais que Tertulien attribue cet évenement au demon; & que d'autres pensent que l'habile Vestale profita du vent qui commença alors à souffler; mais je dirai sans craindre de blesser la vénérable Antiquité, que Claudie étoit, ou bien effrontée, ou bien superstitieuse de tenter ainsi la Déesse.

Les Romains ne manquoient pas tous les ans d'aller laver dans le fleuve Almon le Simulacre de cette Déesse, comme plusieurs Auteurs nous l'apprennent (*a*). Ammian Marcellin dit que cette cérémonie se faisoit le six des Kalendes d'Avril; & Herodien dans l'Histoire de l'Empereur Commode, ajoute qu'il regnoit une licence effrenée dans les fêtes de cette Déesse; *passimque omnibus ludendi licentia permissa, &c.* Cet Auteur dit aussi qu'on y portoit tout ce qu'on avoit de plus somptueux en meubles & en vaisselle.

(*a*) Lucain, Liv. 1. Ovid. 4. Fast, Valerius Flaccus, liv. 1. Claudien, &c.

CHAPITRE IV.

De Vesta, & des Vestales.

POUR parler avec quelque exactitude de cette Déesse, il faut remarquer que comme on distinguoit deux Vesta, l'une étoit regardée comme le symbole de la terre, & l'autre du feu; & leur culte étoit un peu different. Après ce que nous venons de dire de Cybele, nous n'avons rien à ajouter à l'Histoire de Vesta prise pour la Terre; nous allons seulement exposer ce qui regarde cette Déesse, comme représentant le feu. Son culte consistoit principalement à garder le feu qui lui étoit consacré. Les Romains avoient des Vierges destinées à cet usage, qu'on appelloit Vestales: on croit qu'Enée fut l'instituteur de cet Ordre en Italie, que Numa Pompilius rétablit dans la suite. On choisissoit pour Vestales de jeunes filles entre l'âge de six & de dix ans, dont la naissance devoit être sans tache & le corps sans défaut. On n'en prit d'abord que quatre, on y en ajouta deux dans la suite: les dix premieres années étoient pour le noviciat; pendant les dix années suivantes elles faisoient les fonctions de Prêtresses, & pendant les dix dernieres elles formoient à leur tour d'autres Novices. Après trente ans il leur étoit libre de sortir, & même de se marier; mais pendant le temps qu'elles étoient consacrées à la Déesse, on exigeoit d'elles une chasteté si severe, que lorsqu'elles péchoient contre leurs vœux on les enterroit toutes vives (*a*).

Quand le feu sacré venoit à s'éteindre par leur faute, le Pontife les punissoit severement, & on en tiroit de mauvais augures. On croyoit même, outre les calamités publiques dont on étoit menacé, que la Déesse vouloit marquer par

(*a*) L'Empereur Commode pour rendre son regne recommandable, fit enterrer vive la malheureuse Cornelie, qu'on accusoit d'avoir été subornée par un Chevalier Romain nommé Celer.

là le crime de quelque Vestale, & celle qui étoit soupçonnée coupable étoit obligée de s'en purger. On ajoute qu'Emilie une des Vestales dont la vertu étoit équivoque, jetta pour cela son voile au milieu de la cendre sacrée; & que le feu se ralluma. On le laissoit éteindre seulement au dernier jour de l'an, & on le rallumoit le premier jour de Mars, qui étoit le premier jour de l'année.

L'opinion commune étoit que l'on conservoit dans le Temple des Vestales, outre le feu sacré, plusieurs autres choses qu'Enée avoit apportées de Phrygie: c'étoit sans doute le veritable Palladium, avec les Dieux Penates, & quelques autres images des Dieux Samothraces que Dardanus avoit apportés en Phrygie, & que le religieux Enée avoit eu soin de conserver au milieu des tempêtes (1). Ce fut pour sauver ces précieux dépôts qu'on regardoit comme necessaires à la conservation de la ville, que Cecilius Metellus se jetta au milieu des flammes lorsque le feu brûloit le Temple des Vestales, & que ces timides Prêtresses s'enfuioient; ce qui lui merita une statue dans le Capitole avec une belle inscription. C'étoit Numa qui avoit fait bâtir ce Temple, Romulus n'ayant jamais osé, quelque devotion qu'il eût à la Déesse, en faire élever un, de peur de renouveller le souvenir du crime de sa mere, & d'autoriser par son exemple le déreglement des autres Vestales; s'étant contenté, comme nous l'apprend Denys d'Halicarnasse, de faire construire en l'honneur de Vesta de petites Chapelles dans chaque Tribu.

(1) Liv. 1. Ant. Rom.

Il est constant que le culte de la Déesse Vesta & du feu, avoit été apporté de Phrygie en Italie par Enée & les autres Troyens qui y aborderent; mais les Phrygiens eux-mêmes l'avoient reçu des autres Peuples de l'Orient. Les Chaldéens avoient une grande véneration pour le feu, qu'ils regardoient comme une Divinité: il y avoit dans la Province de Babylone une ville consacrée à cet usage, que l'on nommoit la ville d'*Ur*, ou du Feu. Les Perses étoient encore plus superstitieux sur ce sujet que les Chaldéens: ils avoient des Temples qu'ils nommoient Pyrées, destinés uniquement à conserver le feu sacré, comme nous l'avons dit dans l'Histoire

(1) Tom. I. L. VII. des Dieux des Perses (1), où nous avons fait voir, que le culte du Feu avoit penetré dans les pays les plus éloignés, & même jusqu'au Perou, & dans d'autres pays de l'Amerique. On doit ajouter seulement ici, 1°. que ce n'étoit pas seulement dans les Temples & dans les Pyrées que l'on conservoit le feu sacré, puisque chaque particulier devoit prendre soin de l'entretenir à la porte de sa maison; & c'est de là, si nous
(2) Fast. l. 6. en croyons Ovide (2) qu'est venu le nom de vestibule. Virgile nous fait remarquer qu'Enée avant que de sortir du palais de son pere, avoit retiré le feu du sacré foyer (*a*). 2°. Que le nom de Vesta est synonime avec celui de feu, appellé par les Grecs *Esta* (*b*), par les Chaldéens & les anciens Perses *Avesta.* C'est sans doute, si nous en croyons le sçavant M. Hyde, ce qui porta le fameux Zoroastre, de donner à son Livre, où il étoit parlé du culte du feu, le nom d'*Avesta*, comme qui
(3) De Rel. vet Persarum. diroit *la garde du feu* (3).

On n'a fait que parcourir rapidement l'Histoire des Vestales, ceux qui souhaitent des détails plus circonstanciés pourront lire le Traité de Juste-Lipse, & ce qu'a donné à ce sujet M. l'Abbé Nadal.

Telles étoient les Divinités qui représentoient la Terre en general; mais on en avoit introduit une infinité d'autres, quoique d'un moindre rang pour chacune de ses parties. Il y en avoit pour les champs & pour les pierres qui les bornoient; pour les jardins & les vergers; pour les bois & pour les bocages; pour les montagnes & les collines; pour les troupeaux & pour ceux qui les gardoient; pour les bœufs & les chevaux; pour les bleds & pour les moissons; pour les villes & les villages; pour les chemins & les carrefours; pour les maisons, &c. ainsi qu'on va le voir dans les Chapitres suivans.

(a) *Æternumque adytis effert penetralibus ignem.* Æneid. l. 2.
(b) *Esta, unde Vesta mutatâ aspiratione in* V. Vossius.

CHAPITRE V.

Du Dieu Terme.

SI les bornes qui ſéparent les champs avoient toujours été reſpectées, les Loix & la Religion n'auroient pas eu beſoin de prêter leur miniſtere contre ceux qui les dérangeoient. Le ſiécle d'or dont les Poëtes parlent tant, ce temps heureux où tous les biens étoient communs, dura peu; & la même cupidité qui avoit porté les hommes à vouloir poſſeder quelque choſe en propre, les engagea bientôt à uſurper ce qui ne leur appartenoit pas: de là l'origine de ces bornes que les Legiſlateurs obligerent chaque particulier de mettre au terrain qu'il poſſedoit. Si nous en croyons Virgile, ce fut Cerès elle-même, cette fameuſe Legiſlatrice, qui fit tant d'honneur à la culture des champs & au labourage, qui la premiere établit la Loi qui engageoit chacun à borner ſes terres: *partiri limite campum.* Plutarque ne fait pas monter ſi haut l'uſage des bornes, du moins par rapport aux Romains, puiſqu'il dit poſitivement qu'avant Numa Pompilius, les champs & les poſſeſſions qui ſe trouvoient dans l'étendue du territoire de ce peuple, n'avoient aucunes limites déterminées, ſoit par des arbres, ſoit par des pierres, ou par quelque autre marque qui pût en faire diſtinguer l'étendue. Mais ce n'eſt ni dans les Auteurs Grecs, ni dans les Latins qu'il faut chercher l'inſtitution des anciens uſages. Celui de borner les champs paroît être établi dès les temps les plus reculés, & je ſoupçonnerois volontiersque les Egyptiens en ont été les premiers inſtituteurs. Comme le Nil par ſes inondations periodiques confondoit leurs terres, ils s'appliquerent à la Geometrie, dont on les regarde comme les inventeurs, afin qu'après le dérangement cauſé par l'inondation, on pût aſſigner à chacun ce qui lui appartenoit: mais comme cette maniere de reconnoître les champs de chaque particulier étoit longue

& pénible, il y a apparence qu'on lui en substitua une plus facile, en mettant aux champs des bornes qui tinssent contre les désordres de leur fleuve. M. de Boze, Secretaire perpetuel de l'Académie des Belles Lettres, qui a fait une sçavante Dissertation sur le culte du Dieu Terme (1), de laquelle je profiterai beaucoup dans ce Chapitre, observe que les Hebreux reçurent des Egyptiens l'usage de borner les champs, & que Moyse (2) n'ordonne pas à son peuple de mettre des bornes à leurs terres, puisque la chose étoit établie par tout; mais qu'il leur défend seulement de les déranger.

(1) Mem. de l'Acad. To. I. pag. 50.

(2) Deut. c. 19.

Cependant comme les loix établies pour la seureté des bornes, n'étoient pas un frein capable d'arrêter la cupidité, Numa persuada au Peuple qu'il y avoit un Dieu protecteur des limites & vengeur des usurpations. Il lui fit même bâtir un Temple sur le mont Tarpéien, institua des fêtes & des sacrifices en son honneur, & en regla les cérémonies. Pour rendre la supposition plus vraisemblable, il fit representer le nouveau Dieu sous la figure d'une pierre, ou d'une souche, comme nous l'apprenons de Tibulle (3), & d'Ovide (4); & si nous en croyons Lactance, cette pierre étoit la même que celle que Saturne avoit devorée au lieu de Jupiter. Cependant dans la suite on peignit le Dieu Terme avec une tête humaine, placée sur une borne pyramidale.

(3) Eleg. l. 1.
(4) Fast. l. 2.

La fête de ce Dieu s'appelloit de son nom *Terminalis*, & on la célebroit vers la fin de Fevrier, le sixiéme avant les Kalendes de Mars. On lui faisoit ce jour-là des sacrifices publics & particuliers, mais sans aucune effusion de sang; tout devoit se réduire à des libations de vin, de lait; à des offrandes de fruits & à quelques gâteaux de farine nouvelle. Les sacrifices publics étoient offerts dans le Temple, & les autres sur les bornes des champs; les deux particuliers dont les terres se touchoient, venant de chaque côté orner la borne d'une guirlande, lui offroient leurs presens, ainsi que le dit Ovide (*b*). Ensuite on l'oignoit d'une huile préparée

(a) Cette pierre étoit nommée par les Latins *Aladir*, & *Bætile* par les Grecs. Voyez ce qui en a été dit dans le Tome I.

(b) *Te duo diversâ domini de parte coronant, Binaque serta tibi, binaque liba ferunt.* Fast. lib. 2.

sur

ſur le lieu même, & ainſi finiſſoit la fête. Mais cette premiere ſimplicité ne dura pas long-temps ; on oublia la Loi de Numa qui avoit ordonné qu'on n'offrît rien d'animé au Dieu protecteur des bornes, dont le culte devoit être tout champêtre, & on lui immola dans la ſuite des agneaux & de jeunes truyes, dont les deux familles de ceux qui ſacrifioient faiſoient un repas près de la borne, où l'on chantoit les louanges de la Divinité qui les aſſembloit.

Conveniunt celebrantque dapes vicinia ſupplex,
Et cantant laudes Termine ſancte tuas (1).

(1) Ovid. *ibid.*

L'événement que je vais raconter ſervit beaucoup à accrediter le Dieu Terme, & ne fit pas certainement diminuer le culte qu'on lui rendoit. Tarquin le Superbe voulant faire bâtir ſur le Capitole le Temple que Tarquin l'ancien avoit voué à Jupiter, il fut néceſſaire de déranger les Statues & d'abattre les Chappelles qui y étoient. Tous les Dieux cederent ſans reſiſtance la place qu'ils occupoient ; le Dieu Terme tint bon contre tous les efforts qu'on fit pour l'enlever, & il fallut bon gré malgré le laiſſer ; & ainſi il ſe trouva dans le Temple même qui fut conſtruit en cet endroit.

Telle eſt l'origine du Dieu Terme : cependant il ne faut pas diſſimuler qu'avant Numa il y avoit un Dieu protecteur des limites : c'étoit Jupiter lui-même ſous le nom de *Jupiter Terminalis*, que pluſieurs Auteurs très-anciens confondent avec le Dieu Terme. Denys d'Halicarnaſſe(2) dit même que ce fut à Jupiter Terminal que Numa conſacra les limites des champs ; & ſi nous remontons plus haut, nous trouverons dans la Grece ce même Dieu protecteur des bornes, ſous le nom de Jupiter *Homorius* ou *Horius*, ainſi que le nomme Polybe (3), & il eſt vrai que les Grecs & les Romains adoroient Jupiter Terminal ſous la forme d'une pierre, & que c'étoit par cette pierre que ſe faiſoient les ſermens les plus ſolemnels ſelon la Formule, *Jovem lapidem jurare*, dont nous avons parlé dans le premier Volume. On ne pouvoit pas rendre les limites plus reſpectables qu'en ſuppoſant que le ſouverain des Dieux étoit le protecteur de leurs privileges.

(2) Liv. 1.

(3) Liv. 2.

CHAPITRE VI.

Histoire de Flore, de Pomone, de Vertumne & de Priape, Dieux des Jardins & des Vergers.

SI nous en croyons Lactance, Flore étoit une femme de mauvaise vie, qui ayant gagné beaucoup de bien, fit le Peuple Romain son heritier, & laissa une somme considerable pour faire célebrer tous les ans le jour de sa naissance, par une fête solemnelle & des Jeux qui de son nom furent appellés *Floraux*. Mais, continue ce sçavant Pere de l'Eglise, la honte tant de la succession que d'une telle fête, porta le Senat à mettre cette Courtisane au nombre des Dieux, & à feindre qu'elle étoit la Déesse des fleurs. Ovide (1), pour donner un air de verité à cette fable, a dit que Flore étoit une Nymphe appellée Chloris, qui étant mariée avec le Zéphyre, avoit reçu de son époux pour son douaire, un Empire sur toutes les fleurs.

(1) Fast. l. 4.

Quelques Critiques, entre lesquels sont Vossius & Bayle (2), ne trouvant rien de semblable dans les Anciens, se sont fort élevés contre Lactance, & le dernier a osé dire qu'il avoit emprunté le secours du mensonge; & qu'aucun autre Pere de l'Eglise, ni aucun Ancien n'avoient rien dit de semblable. Mais s'il est vrai que Minutius Felix, Arnobe, & saint Augustin, parmi les Peres de l'Eglise; Plutarque, Macrobe & un ancien Scholiaste de Juvenal parmi les Auteurs profanes, parlent à peu-près de même que Lactance, la Critique de ces deux Censeurs tombera d'elle-même. Or Minutius Felix (a) dit qu'Acca Larentia & Flore étoient deux célebres Courtisanes que les Romains avoient élevées au nombre des Dieux. Arnobe donne à Flore la même épithete de Courtisane (3) : pour ce qui regarde saint Augustin, que

(2) Dictionnaire crit. à l'art. de Flore.

(3) Adverſ. Gentes. liv. 3.

(a) *Acca Larentia & Flora meretrices propudiatæ, inter morbos Romanorum, & Deos computandæ.* Dial. cui nomen Octav.

peut-on répondre à la question qu'il fait aux Payens, sçavoir, *Qu'étoit-ce donc que cette mere Flore, quelle Déesse étoit-ce puisqu'elle ne tire toute sa célébrité que de ses infamies ?* sinon que c'étoit une femme débauchée, telle que la représente Lactance (1). Le même saint Docteur observe en un autre endroit (2), que les impudicités qui se commettoient aux Jeux Floraux, étoient une expression de la conduite de celle qui y avoit donné lieu.

(1) Lib. 1. de Const. Evang. c. 35.
(2) Lib. 2. de Civit. Dei. c. 27.

Plutarque raconte, quoique avec quelque difference, la même Histoire que Lactance. Un Prêtre d'Hercule, dit-il, s'avisa un jour de jouer avec le Heros, à condition que celui qui gagneroit, regaleroit l'autre : après cette convention il jetta les dez pour lui, & ensuite pour Hercule qui gagna. Pour satisfaire à sa promesse, il fit preparer un superbe festin ; & suivant la détestable coutume de ce temps-là, il fit conduire dans le Temple une des plus belles femmes de la ville, nommée Laurentia, pour y passer la nuit. Cet Auteur ajoute qu'elle plut au Dieu, qui lui apparut, & qui lui dit que la premiere personne qu'elle trouveroit au sortir du Temple, la rendroit heureuse, & la combleroit de biens. Tartutius, homme riche & puissant, fut celui qu'elle rencontra le premier, & qui en devint si éperdument amoureux, qu'étant mort quelque temps après, il lui laissa d'immenses richesses : elle les augmenta encore beaucoup par l'infame métier qu'elle exerça pendant plusieurs années ; & lorsqu'elle se vit sur le point de mourir, elle nomma héritier le Senat Romain, qui en témoigna beaucoup de reconnoissance : son nom fut écrit dans les Fastes, & on institua des Fêtes en son honneur.

Macrobe, dans ses Saturnales, raconte a peu-près la même avanture, & dit qu'elle arriva, sous le regne d'Ancus Martius. L'ancien Scholiaste de Juvenal, qui vivoit peu de temps après Constantin, dit en parlant des Jeux Floraux, qu'ils avoient été institués par Flora, & que ces Jeux étoient mêlés d'obscenités. (*a*). Qu'on se fie maintenant aux décisions d'un Critique aussi hardi que Bayle, & souvent aussi mal-fondé.

(a) *Hi ludi à Flora meretrice instituti sunt, in honorem Floræ Deæ quæ Floribus præest : ludi sunt impudici.* Ad Satyr. 6. vers. 249.

(1) De Ling. Latin. l. 4. Il est vrai cependant que Varron (1) dit que le culte de Flore fut institué à Rome par Tatius collegue de Romulus, & dès-là il est certain qu'elle étoit honorée chez les Sabins avant la fondation de Rome, & par consequent quelques siécles avant le temps dont parle Lactance. Il est vrai encore (2) Liv. 36. c. 4. que Pline (2) parle d'une Statue de cette Déesse, de la main de Praxitele, ce qui prouve que son culte étoit célebre dans la Grece, d'où il étoit passé dans l'Italie, long-temps avant Romulus, qui l'adopta lorsqu'il s'associa avec Tatius & les (3) Liv. 43. Sabins. Enfin Justin nous apprend (3) que les Phocéens qui bâtirent Marseille, honoroient la même Déesse.

Pour concilier des opinions si contraires, ne peut-on pas supposer qu'à la vérité Flore étoit plus ancienne qu'Acca Laurentia ; mais que celle-ci ayant institué le peuple Romain son héritier, on la confondit avec la Déesse Flore. En effet, il étoit ordinaire de joindre souvent des personnages modernes dont on faisoit l'Apotheose, à des Dieux plus anciens, & de mêler leur culte. C'est ainsi, pour ne pas me servir d'autres exemples, que Romulus fut confondu avec Quirinus, honoré long-temps avant lui par les Sabins.

Quoiqu'il en soit, comme le nom de Laurentia rappelloit toujours ses infamies, on lui donna celui de Flore ; mais ce changement n'abolit pas le souvenir des débauches de cette Courtisane, qu'on avoit soin même de renouveller dans les Jeux Floraux, où l'on commettoit une infinité d'infamies dignes de la Déesse en l'honneur de qui ils avoient été institués.

N'oublions pas de dire que quelques Auteurs confondent cette Laurentia avec celle qui nourrit Remus & Romulus ; mais on doit les distinguer. Il est vrai que l'une & l'autre furent honorées d'une fête ; mais cette fête étoit célébrée en des temps differents. Celle de la Nourrice de Remus & de Romulus, arrivoit au mois de Decembre ; celle de la Courtisane, au mois d'Avril. Dans celle-ci on joignoit des Jeux à la fête, & ces Jeux furent nommés le Jeux Floraux ; on ne dit rien de semblable de l'autre ; la Courtisane portoit le nom de Tarentia, ou Tarrutia ; la Nourrice des deux Princes n'avoit point d'autre nom que celui d'Acca Laurentia.

Les Jeux Floraux, si nous en croyons Pline, furent institués l'an 513. ou 514. suivant la correction du Pere Hardouin; mais on doit présumer que cet Historien parle du rétablissement de ces Jeux, interrompus pendant plusieurs années par des raisons que nous ignorons, puisqu'il est constant, comme on l'a dit au commencement de cet article, sur l'autorité de Varron, qu'ils avoient commencé au temps de Romulus. Ceux qui prétendent qu'il faut prendre à la lettre ce que dit Pline, s'autorisent d'une Médaille d'argent de la famille Servilia, sur laquelle on lit cette legende : *Floralia primus*, comme si le sens étoit, *Servilius a le premier celebré les Jeux Floraux*, puisqu'en supposant l'interruption dont on vient de parler, le sens de la legende est naturel, comme si elle portoit effectivement qu'après une longue interruption, Servilius fut le premier qui ordonna la celebration des Jeux Floraux dans le temps qu'il étoit Edile.

Nous apprenons des Anciens que même après ce rétablissement on ne les célebroit pas régulierement tous les ans, mais seulement lorsque l'intemperie de l'air annonçoit ou faisoit craindre la stérilité, ou que les Livres de Sibylles l'ordonnoient; car on ne manquoit pas de les consulter dans ces occasions. Ce ne fut qu'en l'année de Rome 580. qu'on commença à les célebrer regulierement, jusqu'au temps où ils furent entierement proscrits. Au reste les infamies qui se commettoient à la celebration de ces Jeux étoient si criantes, que Caton qui voulut y assister, se retira avant qu'on en eût donné le spectacle au peuple, qui loua hautement sa retenue. Voici de quelle maniere Valere Maxime & le Philosophe Seneque racontent cette Histoire. Caton étant allé à la célébration des Jeux Floraux, le peuple plein de respect & de consideration pour un homme si grave & si severe, n'osa demander, selon la coutume, que les femmes se prostituassent publiquement. Favonius son ami l'ayant averti des égards qu'on avoit pour lui, il prit le parti de se retirer, pour ne point troubler la fête, & ne point souiller en même-temps ses regards par la vûe des désordres qui se commettoient à ce spectacle. Le peuple qui s'apperçut de cette complaisance,

donna mille louanges à Caton. Mais ce sage Romain n'auroit-il pas mieux fait, ou de ne point paroître à ces Jeux, ou d'y demeurer, puisqu'il y étoit, pour en réprimer la licence ? C'est à-peu-près ainsi qu'en pensoit Martial. » Pourquoi, dit-il, *en apostrophant Caton*, paroissiez-vous aux » Jeux, puisque vous en connoissiez la licence ? N'étiez-vous » venu au Théâtre que pour en sortir (*a*) ?

Pomone & Vertumne.

Pomone, si nous en croyons les Poëtes Latins, étoit une belle Nymphe, dont tous les Dieux de la Campagne disputoient la conquête. Son adresse à cultiver les jardins, sur-tout les arbres fruitiers, autant que sa beauté & ses agrémens, leur avoient inspiré de tendres sentimens pour elle. Vertumne sur-tout (1) cherchoit à lui plaire, & pour avoir occasion de la voir souvent, il prenoit differentes figures.

(1) Ovid. Met. l. 14.

Enfin s'étant métamorphosé un jour en une vieille femme, il trouva le moyen de lier conversation avec elle ; & après lui avoir donné mille louanges sur ses charmes & sur ses talens pour la vie champêtre, il lui raconta tant d'avantures funestes à ceux qui comme elle se refusoient à la tendresse, & marquoient du mépris pour leurs Amans, qu'enfin il la rendit sensible, & devint son époux.

Il y a bien de l'apparence 1°. que cette fiction qu'Ovide raconte si au long (2), n'est qu'un pur Roman sans aucun fondement : 2°. que cette fable est née dans le pays Latin, sans qu'on en trouve aucune trace chez les Grecs ni chez les autres peuples. Cependant je ne dois pas dissimuler qu'il y a des Auteurs qui croyent qu'on peut la rapporter à l'histoire de quelque personne du sexe qui aima la vie champêtre, & s'appliqua sur-tout à la culture des arbres fruitiers, ce qui lui merita dans la suite les honneurs divins ; car il suffisoit dans ces siécles de tenebres, pour parvenir au nombre des Dieux, d'avoir excellé dans quelque art utile aux hommes. Elle y participa en effet, & elle eut à Rome des Temples & des Autels. Son Prêtre portoit le nom de *Flamen Pomonalis*, & lui offroit des sacrifices pour la conservation des fruits de la

(2) L. cit.

(a) *Cur in Theatrum Cato severe venisti ?*
An ideo tantum veneras ut exires ?

terre, comme nous l'apprenons de Feſtus, qui n'a fait en cela que copier Varron.

Quant à Vertumne, dont le nom vient de *vertere, changer, tourner*, on croit qu'il étoit le ſymbole de l'année & de ſes variations. C'eſt apparemment ce qu'Ovide a voulu marquer par toutes les métamorphoſes qu'il lui attribue, qui ne ſont dans le fond que l'image des differens changemens qui arrivent dans les differentes ſaiſons de l'année. Ainſi lorſque ce Poëte raconte que ce Dieu prit ſucceſſivement la figure d'un Laboureur, celle d'un Moiſſonneur, d'un Vigneron, & enfin celle d'une vieille femme, c'eſt pour déſigner le Printemps, l'Eté, l'Automne & l'Hyver. Il y a des Auteurs, & en aſſez grand nombre, qui croyent que dans le fond Vertumne étoit le même que Janus; ce qui reviendroit à ce que nous venons de dire, puiſque Janus & Vertumnus marquoient l'année & ſes révolutions. D'autres enfin prétendent qu'il avoit été un ancien Roi d'Etrurie, qui par le ſoin qu'il avoit pris de la culture des fruits & des jardins, avoit merité les honneurs divins; & ils citent pour le prouver, Properce qui fait dire à ce Dieu: *Je ſuis Etrurien d'origine, & je ne me repens pas d'avoir abandonné un pays où regnent la guerre & les combats. Il eſt vrai que la foule ne me ſuit pas, & que je n'ai pas un Temple où brille l'yvoire; mais c'eſt aſſez pour moi de voir le marché de Rome* (*a*).

Properce dans toute cette Elegie où il fait parler Vertumne, lui fait raconter ſes métamorphoſes, du moins avec autant d'élegance, & plus de briéveté que ne les raconte Ovide: mais de tout ce que dit ce Dieu de lui-même, on ne peut pas en conclure qu'il ait regné ſur les Etruriens. Il en réſulte ſeulement qu'il avoit reçu de ce Peuple les honneurs divins, & que ſon culte étoit paſſé à Rome où il jouiſſoit du même privilege.

Nous apprenons de Varron que la fête de Vertumne, nom-

(a) *Turſcus ego, Thuſcis orior: nec pœnitet inter*
Prælia, Volſcinos deſeruiſſe focos.
Nec me turba juvat, nec Templo lætor eburno
Romanum ſatis eſt poſſe videre forum.
Eleg. l. 4.

mée *Vertumnalia*, étoit célébrée au mois d'Octobre.

Vertumne n'étoit pas seulement regardé à Rome comme une Divinité champêtre ; mais encore comme le Dieu des Marchands, & ainsi que Mercure (*a*), il avoit un Temple & une Statue au Marché. C'est à cela qu'Horace fait allusion, lorsqu'adressant la parole à son Livre, il dit, *Il me semble, mon livre, que vous vous tournez souvent du côté de Vertumne & de Janus. Vous mourez d'envie d'être relié proprement, & exposé en vente.*

Vertumnum Janumque, Liber, spectare videris, &c.

Le temps nous a conservé quelques représentations de Pomone, qu'on trouve dans Patin, dans Beger, & sur quelques pierres gravées. La Déesse y paroît sous la figure d'une jeune personne, tantôt assise sur un grand panier rempli de fruits, ou ayant elle-même sur son giron des pommes & des branches de pommiers ; tantôt avec une serpe à une main, & un rameau à l'autre ; telle enfin que la peint Ovide, qui dit que cette Déesse, une des plus diligentes & des plus actives Hamadryades, cultivoit avec beaucoup de soin & d'industrie, les jardins & les arbres fruitiers, sur-tout le Pommier, d'où elle avoit pris le nom de Pomone.

Nous avons aussi quelques statues de Vertumne : on le trouve dans Beger sous la figure d'un jeune homme, avec une couronne d'herbes de differentes especes, & un habit qui ne le couvre qu'à demi ; tenant de la main gauche des fruits, & de la droite une corne d'abondance. Dans une autre image tirée d'un MS. de M. de Peyresc, qui est aujourd'hui dans la Bibliotheque de S. Victor, ce Dieu paroît entierement vêtu, ayant de la barbe, & portant sur son habit la dépouille de quelqu'animal, sur un repli de laquelle sont des fruits de plusieurs sortes.

A Rome, dans la ruë appellée *Vicus Thuscus* on voyoit
(1) In Verr. I. une statue de Vertumne, de laquelle Ciceron parle ainsi (1), à l'occasion de l'avarice de Verrès : *Y a-t-il quelqu'un qui dans*

(a) Le Scholiaste d'Horace dérive de là le nom de Vertumne, *Deus est præses, Vertendarum rerum, hoc est vendendarum & emendarum.*

le

le chemin qui conduit de la statue de Vertumne au grand Cirque, n'ait trouvé sur chacun des dégrés des marques de ton avarice?

J'ai dit qu'Ovide & Properce décrivent les differentes métamorphoses de ce Dieu, qui prenoit tantôt la figure d'un Moissonneur, d'un Faucheur, tantôt celle d'un Vigneron, d'un Laboureur; tantôt celle d'un Pêcheur, d'un Soldat, &c. Cependant on ne l'a jamais peint sous ces déguisemens, ou le temps a détruit les monumens qui le représentoient sous quelqu'une de ces figures.

Vulturne.

Avertissons avant que de finir ce Chapitre que les Etruriens reconnoissoient une autre Divinité champêtre, sous le nom de *Voltumna*, ou *Vulturna.* Tite-Live parle en plus d'un endroit de son Histoire du Temple qu'elle avoit près du lac Ciminius, où les peuples déliberoient de leurs affaires.

Priape.

Priape étoit aussi parmi les Romains le Dieu des Jardins, & il n'y en avoit aucun soit fruitiers, soit de simples parteres, où l'on ne trouvât une ou plusieurs statues de ce Dieu. J'ai prouvé dans le premier Volume, que Priape étoit le même que Belphegor, cette Idole d'iniquité dont parle S. Jerôme; que son culte avoit été porté à Lampsaque, ville de l'Asie mineure, sur les côtes de l'Hellespont, & que de là il avoit passé dans la Grece & dans l'Italie. Il me reste maintenant à exposer au sujet de ce Dieu la Mythologie des Grecs & des Romains. Mais il faut observer auparavant qu'il y a apparence qu'il ne fut connu qu'assez tard chez ces deux Peuples, puisque Hesiode & Homere n'en parlent point.

Quoiqu'on ne convienne pas unanimement sur le pere & la mere de Priape, puisque quelques anciens assûrent qu'il étoit fils d'une Nymphe nommée Naiade, ou selon d'autres Chione, le grand nombre des Auteurs s'accorde assez à dire qu'il étoit fils de Bacchus & de Venus. Junon, ajoute-t'on, jalouse de cette Déesse fit tant par ses enchantemens qu'elle rendit monstrueux & tout contrefait le fils qu'elle portoit dans son sein. Ainsi Venus l'ayant mis au monde, l'éloigna de sa présence & le fit élever à Lampsaque, d'où ce Dieu a toujours porté depuis le surnom de *Lampsacenus.* Devenu dans

la ſuite la terreur des maris, il fut chaſſé de cette ville; mais les habitans affligés d'une maladie ſecrete, le rappellerent, & il fut depuis l'objet de la veneration publique; on lui bâtit un Temple, & on établit des ſacrifices en ſon honneur.

Il eſt aiſé de voir que ſous cette fiction on a caché l'hiſtoire de la tranſlation du culte de ce Dieu, d'Egypte à Lampſaque; & que ce que j'ai rapporté d'après Herodote, que la naiſſance d'un Dieu dans un pays n'étoit que l'introduction de ſon culte dans ce même pays, doit ſur-tout avoir lieu ici. En effet, on publia qu'il étoit fils de ce Bacchus ou Dionyſius qui fit la conquête des Indes, qui étoit le même qu'Oſiris, & il n'eſt pas douteux que la Venus qu'on lui donne pour mere, ne ſoit Iſis. Cette Reine d'Egypte, comme nous l'avons dit, avoit introduit après la mort de ſon mari l'infame uſage du *phallus*. Voilà tout le myſtere de Priape, qu'on repréſentoit d'une maniere ſi obſcene. On me diſpenſera de m'étendre davantage ſur les infamies qui accompagnoient le culte de ce Dieu, auquel on immoloit l'âne. S. Auguſtin avoit pour les reveler des raiſons qui ne ſubſiſtent plus aujourd'hui; & il me ſuffit d'ajouter que Boiſſart a fait graver un bas-relief qui repréſente la principale fête de Priape. Ce ſont des femmes qui la celebrent. La principale d'entr'elles, qui eſt apparemment la Prêtreſſe, arroſe la ſtatue de ce Dieu, pendant que d'autres lui préſentent des paniers remplis de fruits, & des vaſes pleins de vin, comme au Dieu des Jardins & de la campagne. On en voit d'autres qui ſont en attitude de danſeuſes, jouant d'un inſtrument aſſez ſemblable à un cerceau. Il y en a deux qui jouent de la flûte, une autre tient un ſiſtre, nouvelle preuve que c'étoit une céremonie Egyptienne; une autre vêtue en Bacchante, porte un enfant ſur ſes épaules. Il y en a quatre autres qui ſont occupées au ſacrifice de l'âne qu'on lui offroit. La victime ceinte au milieu du corps d'une large bande, a déja reçu le coup mortel, & ſon ſang coule à grands flots dans un baſſin. Enfin on voit près de la Prêtreſſe qui fait la fonction de victimaire, un étui à pluſieurs couteaux.

J'ai dit que les ſtatues de Priape étoient dans tous les

Jardins, j'ajoute ici, que Boissart en a fait graver une avec cette inscription : *Hortorum custodi, vigili, conservatori propaginis villicorum* (1).

(1) Boissart.

CHAPITRE VII.

De Palès & de quelques autres Divinités champêtres.

PALE'S étoit proprement la Divinité des Bergers, la Tutrice & la Conservatrice des Troupeaux. La Fête qu'on celebroit à son honneur au 21. d'Avril, s'appelloit *Palilia*, ou *Parilia*. Toute la cérémonie consistoit à faire brûler de grands amas de paille, sur lesquels on sautoit (*a*). On n'y tuoit point d'animaux, & les purifications se faisoient avec de la fumée de sang de cheval, & avec les cendres d'un veau qui avoit été tiré d'une vache immolée, ou avec des cendres de feves. On purifioit aussi les Troupeaux avec de la fumée de soufre, d'Olivier, de Pin, de Laurier & de Romarin : ensuite après que les Bergers avoient sauté autour du feu de paille dont nous avons parlé, ils offroient en sacrifice du lait, du fromage, du vin cuit, & des gâteaux de millet : Fête veritablement pastorale & rustique, & telle qu'elle convenoit à la Déesse des Bergers & des Troupeaux.

Comme Romulus jetta les premiers fondemens de la ville de Rome au 21. du mois d'Avril, & que ce jour étoit consacré dès-lors à Palès, ce Prince fit servir la Fête qu'on celebroit en l'honneur de cette Déesse, à la memoire de la fondation de sa nouvelle ville : ainsi on les confondit toujours depuis l'une avec l'autre. Il est vrai que Manilius dit (*b*) qu'on commença à bâtir Rome dans l'Automne, sous le signe de la Balance, & son autorité pour un fait de cette nature, doit être d'autant plus grande, qu'il étoit habile Astronome ; mais

(*a*) *Moxque per ardentes stipulæ crepitantis acervos,*
Trajicias celeri strenua membra pede. Ovid. 4. Fast.

(*b*) *Hesperiam sua libra tenet quâ condita Roma.*

comme le dérangement des mois & des saisons étoit causé par le défaut de l'ancien Calendrier, après qu'on l'eut réformé, la Fête de la fondation de Rome se trouva avec celle de Palès fixée au 21. d'Avril.

Anna Perenna.

Les Latins connoissoient encore une autre Divinité champêtre, qu'ils nommoient *Anna Perenna*, que quelques Auteurs croyent être la sœur de Didon, si celebre dans le quatriéme de l'Eneide & qui se retira dans le pays des Laurentins où Enée la reçut. Mais comme elle craignoit que Lavinie ne voulût lui ôter la vie, elle se jetta dans le fleuve Numicus, dont elle devint une des Nymphes. D'autres pensent que c'étoit la Lune elle-même qui avoit pris le nom d'*Anna*, de l'année, *ab anno*, parce que l'année étoit composée de mois Lunaires. Mais la plus commune opinion est que c'étoit une bonne femme de la campagne qui apporta quelques gâteaux au Peuple Romain dans le temps qu'il s'étoit retiré sur le mont Aventin, lequel en reconnoissance voulut que son nom fût éternellement honoré; & c'est *à perennitate cultûs*, qu'elle prit le surnom *de Perenna*. Je la compte au nombre des Divinités de la campagne, sur l'autorité de Varron qui la met dans le même rang que Palès, Cerès, &c. (*a*) Sa Fête étoit celebrée avec solemnité aux Ides de Mars, sur les bords du Tybre, pendant laquelle le Peuple donnoit de grands témoignages de réjouissance, comme on le verra dans les vers que cite Ovide (*b*): on y buvoit largement, on y dansoit, & les jolies filles y chantoient des vers dans lesquels la pudeur n'étoit pas ménagée. Mais aussi faisoit-on allusion à une avanture galante qu'Ovide rapporte dans le même

(a) Varron dans sa Satyre Menipée, avoit mis ces deux vers, qu'Aulu-Gelle liv. 13. ch. 21. nous a conservés, & que Louis Carrion dans son Commentaire sur les Antiquités, Leçon premiere, dit qu'il faut lire ainsi:

Ted, Anna Perenna, Panda, te Lato, Pales,
Neriene & Minerva, Fortuna ac Ceres.

(b) *Idibus est Annæ festum geniale Perennæ*
Non procul à ripis advena Tybri tuis
Plebs venit ac virides passim desjecta per herbas
Potat, & accumbit cum pare quisque sua.
Sub Jove pars durat, pauci tentoria ponunt,
Sunt quibus è ramis frondea facta casa est. Ovid. Fast. l. 3. v. 523.

endroit. Anna, dit-il, ayant été reçue dans le ciel, Mars qui étoit amoureux de Minerve, pria la nouvelle Déesse de le servir dans ses amours : celle-ci à qui le Dieu de la guerre n'étoit pas indifferent, lui ayant promis ce qu'il souhaitoit, vint lui dire un jour que Minerve consentoit à l'épouser; & ayant pris un habit semblable à celui de la Déesse, elle se trouva au rendez-vous ; mais elle fut la dupe de son déguisement, qui fut découvert (*a*).

Comme Palès étoit la Déesse des Troupeaux & des Bergers qui les gardoient, *Bubona* ou *Burona* étoit celle des bœufs & des Bouviers (1). On lui sacrifioit d'une maniere champêtre, & on l'invoquoit pour la santé des bœufs.

(1) August. de Civit. Dei lib. 6.

Mellona, autre Divinité champêtre, prenoit soin des Abeilles, & du miel qu'on en retiroit (2).

(2) Idiz. ib.

On invoquoit aussi pour la même chose, Aristée, celui-là même qui a donné lieu à ce bel Episode du quatriéme des Georgiques, que Virgile a embelli de tous les ornemens de la Poesie. On croit que cet Aristée à qui Virgile donne pour mere la Nymphe Cyrené, étoit Roi d'Arcadie, & qu'il s'appliqua au soin que demandent les Mouches à miel, dont il sçavoit reparer les pertes. Ce que le Poëte que je viens de citer dit, qu'à l'occasion d'une maladie qui avoit fait périr tous ses Essains, il alla trouver sa mere dans la grote profonde qu'elle habitoit à la source du Penée, & qu'elle le renvoya au sage Protée; ainsi que la maniere dont ce Dieu lui dit qu'il pouvoit reparer cette perte, ne sont que d'ingenieuses fictions qui nous cachent l'adresse qu'avoit ce Prince à conserver & à faire renouveller ses Abeilles. Quoiqu'il en soit, Aristée fut mis au rang des Demi-Dieux, & en reçut les honneurs.

Seia & *Segecia* ou *Segesta*, étoient deux autres Divinités de la campagne, qui avoient soin des bleds, & que les Laboureurs honoroient d'un culte particulier ; avec cette difference

(a) *Ludis amatorem charæ nova nupta Minervæ,*
Nec res hac veneri gratior ulla fuit.
Inde joci veteres obscœnaque dicta feruntur,
Et juvat hanc magno verba dedisse Deo. Idem ibid.

que la premiere veilloit à la conservation des grains dans le temps qu'ils étoient encore enfermés dans la terre, & la seconde au temps de la moisson, comme *Tutilina*, ou *Tutelina* en avoit soin lorsqu'ils étoient dans les greniers (1). Turnebe croit que c'étoit cette Déesse, dont il n'étoit pas permis de proférer le nom, de laquelle Pline fait mention (2). Macrobe dit (3) que ceux qui invoquoient cette Divinité, s'abstenoient de tout travail le jour qu'ils lui sacrifioient. Elle avoit une Chapelle sur le mont Aventin, & une statue dans le Cirque. Quelques Auteurs donnent à la même Déesse le nom de *Titulina*, & Scaliger sur l'autorité de Varron, dit qu'on lui avoit consacré un Autel sur le mont Aventin, comme à une Divinité protectrice du Peuple Romain.

(1) Idem. l. 4.

(2) Liv. 18. c. 2.

(3) Sat. l. 1. c. 16.

Robigus, qui tire son nom du mot latin *robigo* ou *rubigo*, qui signifie *la rouille*, étoit encore une Divinité qu'on invoquoit pour la conservation des bleds, qu'on croyoit qu'il préservoit de la rouille; il y avoit une Fête en l'honneur de ce Dieu, que l'on appelloit *Robigalia*. Varron en parle souvent dans son cinquiéme Livre de la langue Latine, aussi-bien que dans celui de l'Agriculture. Quoique tous les autres Auteurs l'ayent regardé comme un Dieu, Saint Augustin en fait cependant une Déesse, qu'il nomme *Robigo* (4).

(4) De Civ. Dei. lib. 4. c. 21.

Bonus Eventus, le Bon Succès, a aussi été honoré par l'Antiquité, d'un culte particulier. Pline rapporte (5) que la statue de ce Dieu avoit été faite par Euphranor, tenant une coupe de la main droite, & de la gauche un épi de bled & un pavot. Le même Auteur dit encore que Praxitelle avoit aussi fait une statue du même Dieu dans le Capitole: & Varron qui fait mention de cette Divinité (6), le met au nombre des grands Dieux des gens de la campagne. Plusieurs personnes croyent encore aujourd'hui que quelques débris d'un Temple qu'on voit à Rome entre l'Église de la Minerve & celle de S. Eustache, sont les restes du Temple qui étoit consacré à ce Dieu (7).

(5) Liv. 35.

(6) Lib. 1. de Re rustic.

(7) Lylio Giraldi.

Populonia, dont le nom est dérivé de *populatio*, *pillage*, *degât*, étoit aussi au nombre des Divinités champêtres: on la prioit dans les sacrifices qu'on lui offroit, d'empêcher que la grêle & la foudre ne ravageassent la campagne.

C'étoit pour la même raison sans doute qu'on honoroit une autre Divinité sous le nom de l'*Eclair* (1) ; & le culte qu'on lui rendoit, étoit pour qu'il préservât les biens de la campagne.

(1) Aug. de Civ. Dei l. 6. c. 10. Senec. lib. de Superst.

Pilumnus & *Picumnus* étoient selon Servius (2), deux Dieux qui étoient freres, dont le dernier avoit inventé l'usage de fumer les terres, d'où il fut surnommé *Sterquilinus* ; &, Pilumnus celui de moudre le bled, c'est pourquoi il étoit particulierement honoré par les Meûniers. Nonius Marcellus dit que Pilumnus & Picumnus présidoient aux auspices des mariages, & pour appuyer son opinion il cite un passage de Varron (3), qui dit que si l'enfant que venoit de recevoir la Sage-femme, avoit l'apparence de vivre long-temps, elle le posoit à terre pour conjecturer s'il seroit d'une taille bien droite ; & qu'on dressoit dans les Temples des lits pour les Dieux Pilumnus & Picumnus, Divinités qui présidoient aux mariages.

(2) In 6. Æn.

(3) Lib. 2. de vita pop. Rom.

Sterculius étoit un des surnoms qu'on avoit donné à Saturne, parce qu'il avoit le premier mis du fumier dans les terres pour les rendre fertiles (4).

(4) Macrob. Sat. lib. 1. c. 7.

Hippona étoit la Déesse des Juments & des Ecuries (*a*).

Le Dieu *Jugatinus*, présidoit aux côteaux & aux montagnes, & la Déesse *Collina*, aux collines. Saint Augustin la nomme *Collatina* ; mais peut-être s'est-il mépris en lui donnant ce nom. *Vallonia*, selon ce Pere de l'Eglise, étoit la Déesse des Vallées.

Rusina, qui fut ainsi nommée du mot *Rus*, la campagne, présidoit suivant le même saint Docteur, aux campagnes. Lylio Giraldi rapporte que cette Déesse étoit par quelques Auteurs appellée *Rutina*.

Quelques passages tirés du quatriéme Livre de la Cité de Dieu de S. Augustin, vont nous faire connoître plusieurs autres de ces Dieux champêtres, & il suffira de les avoir nommés pour connoître les emplois ausquels ils étoient destinés. Les Romains, dit-il, avoient une Déesse *Fructusée*, qu'ils invoquoient pour faire une bonne récolte : un Dieu *Spineuse*,

(*a*) Plutarc. in Parall. Apul. l. 3. de Asin. aur. Tertull. in Apol. Fulgent. de obsc. vocibus, &c.

pour arracher les épines des champs ; une Déesse *Nielle*, pour empêcher la nielle dans les bleds. Ils avoient Proserpine pour présider au germe des bleds : un Dieu *Nodotus*, pour les nœuds du tuyau : la Déesse *Volutina*, pour l'enveloppe de l'épi : *Patelene*, pour l'épi qui commence à s'ouvrir : *Hostiline*, quand la barbe de l'épi & l'épi sont à niveau (*a*). *Lacturce*, quand le grain étoit en lait : *Maturne*, quand il étoit mûr ; & *Runcine*, quand on le coupoit.

Observons, 1°. Que presque tous ces Dieux avoient leurs Fêtes marquées, qu'on celebroit à la campagne dans les saisons où l'on croyoit avoir besoin de leurs secours, & dans les lieux mêmes où l'on croyoit qu'ils présidoient ; ainsi qu'on peut le voir dans les Fastes d'Ovide, & dans le Calendrier Romain dressé par Rosin (1). 2°. Que presque tous ces Dieux tiroient leur origine des Latins, comme leurs noms le marquent assez, & l'on ne trouve rien qui les regarde dans les Ecrits des Grecs.

(1) Antiq. Rom. l. 4.

(*a*) Les anciens Romains disoient *hostire*, au lieu d'*æquare*, égaler.

CHAPITRE VIII.

Des Satyres, Faunes, Ægipans, &c.

PARMI les Dieux de la campagne, les Satyres & les autres qui sont dénommés dans ce titre, étoient les plus celebres : c'étoient autant de Dieux, ou plûtôt de Demi-Dieux que les Payens s'imaginoient habiter dans les Forêts ou dans les Montagnes, & qu'ils représentoient comme de petits hommes fort velus, avec des cornes à la tête, des pieds de chevre, & une queue derriere le dos. On les nommoit indifferemment ou Pans, ou Ægipans, ou Satyres, ou Silenes ; avec cette seule difference, que les Silenes étoient des Satyres avancés en âge, si nous en croyons Pausanias (2) & Servius (3).

(2) *In Attic.*
(3) In l. 6. Æn.

Le

Le Poëte Nonnus dit (1) que les Satyres nâquirent de Mercure & de la Nymphe Yphtimé, & Memnon dans Photius aſſûre qu'ils tiroient leur origine de Bacchus & de la Naïade Nicée fille de Sangar, qu'il avoit enyvrée en changeant en vin l'eau d'une fontaine où elle buvoit ordinairement; mais ce ne ſont-là que des origines fabuleuſes.

(1) Quatorziéme de ſes Dionyſ.

Quelques Auteurs ont crû que les Satyres étoient veritablement des hommes; & ſaint Jerôme a été de ce ſentiment. Albert le Grand, & Pic de la Mirandole qui l'a ſuivi, parlent de deux eſpeces d'hommes, Satyres, & non Satyres: mais il eſt plus vrai-ſemblable que l'introduction des Satyres dans le monde Poëtique, eſt venue de ce qu'on a vû quelquefois dans les bois de gros ſinges reſſemblans aſſez à des hommes velus; ou peut-être des Barbares reſſemblans de loin à des ſinges: c'eſt le ſentiment de Pline *(a)* qui prend, comme nous, les Satyres pour une eſpece de Singes; & cet Auteur aſſûre que dans une montagne des Indes il ſe trouve des Satyres à quatre pieds, qu'on prendroit de loin pour des hommes. Ces ſortes de Singes ont ſouvent épouvanté les Bergers, & pourſuivi quelquefois les Bergeres; & c'eſt peut-être ce qui a donné lieu à tant de fables, touchant leur complexion amoureuſe: ſi on ajoute à cela que des Bergers couverts de peaux de chevres, ou quelques Prêtres de Bacchus, ont ſouvent contrefait les Satyres pour ſéduire d'innocentes Bergeres, je crois qu'on aura la vraye clef de cette fable. Dès là l'opinion ſe répandit que les bois étoient remplis de ces Divinités malfaiſantes: les Bergeres tremblerent pour leur honneur & les Bergers pour leurs troupeaux; ce qui fit qu'on chercha à les appaiſer par des ſacrifices, & par les offrandes des premiers fruits, ou des prémices des troupeaux. On compoſa quelques Cantiques que les Paſteurs chantoient dans les forêts, & où on tâchoit en les invoquant, de ſe les rendre favorables. Les Poëtes ayant trouvé le ſujet divertiſſant, inventerent mille contes. Les Peintres donnerent auſſi quelque cours à ces fables, en peignant Pan & les Satyres comme des hommes

(a) *Efferacior Cenolephalis natura, mitiſſima Satyris.*

Telle a été l'origine de ces Divinités champêtres, tel a été le sujet de leur culte & des sacrifices qu'on leur offroit. Je n'ignore pas que de grands Hommes ont cru le contraire, & qu'ils ont humanisé les Faunes & les Satyres; mais on doit convenir aussi que la plûpart des Auteurs n'examinent pas assez scrupuleusement les matieres sur lesquelles ils travaillent, & que souvent ils sont esclaves des préjugés; ils suffit qu'un homme en reputation d'un sçavoir extraordinaire ait avancé une opinion, pour soumettre leur raison sous le joug de son autorité. D'ailleurs on aime mieux ne se point fatiguer par des recherches ennuyeuses, que d'éviter par un serieux examen, de tomber dans l'erreur sur des préjugés qu'on a aveuglement adoptés.

Mais, dira-t-on, que répondre à saint Jerôme lorsqu'il rapporte (1) que saint Antoine allant visiter saint Paul Hermite, rencontra d'abord un Hippocentaure, & ensuite un Satyre tel que les Poëtes & les Peintres les représentent; & que l'ayant interrogé, il lui répondit qu'il étoit une de ces créatures mortelles qui habitent les Déserts, & que l'aveugle Paganisme appelloit Faunes ou Satyres : il lui présenta même du fruit, qu'on croit être des dattes. Si le respect, que nous avons pour saint Jerôme, nous empêche de penser comme un Auteur moderne (2) qui traite cela de fable, nous pourrions du moins répondre que c'étoit quelque démon qui apparut au bon Saint : aussi étoit-il accoutumé à en voir souvent sous differentes figures, ainsi que le rapportent ceux qui ont écrit sa vie : on pourroit ajouter encore, que le Cardinal Baronius dit que ce prétendu Satyre n'étoit non plus que les autres, qu'un Singe à qui Dieu permit de parler, comme autrefois à l'Anesse de Balaam.

Si l'on m'objectoit encore ce que rapporte Pausanias (3) d'un certain Euphemus, qui ayant été jetté par la tempête avec son Vaisseau sur les côtes d'une Isle déserte, vit venir à lui des especes d'hommes sauvages, tous velus, avec des queues derriere le dos, presqu'aussi longues que celles des chevaux, qui voulurent saisir leurs femmes avec tant de fureur, qu'ils eurent bien de la peine à les arracher; ce qui fit

(1) Vie de S. Paul Hermite.

(2) Maius, Hist. des Animaux.

(3) In Attic.

appeller ce lieu l'Isle des Satyres : Que Ptolomée (1) dit que sur la mer de l'Inde au-delà du Gange, il y a trois Isles habitées par des Satyres ; & que Pomponius Mela ajoute (2) qu'il y a au-delà de la Mauritanie dans l'Ocean Atlantique, des Isles où l'on ne voit personne pendant le jour, mais que la nuit on y apperçoit de grands feux, qu'on y entend un bruit confus de flûtes & de tambours, & que l'on croit communément que ces Isles sont habitées par des Satyres : que Pomponius au reste, n'a fait que copier la Relation du fameux Annon chef des Carthaginois, qui avoit été dans ces Isles : que Plutarque (3) rapporte que du temps de Sylla, on trouva en Epire un Satyre tel que les Poëtes les décrivent, qui formoit quelque voix semblables aux cris des chévres ; & que personne ne put expliquer : Que l'Archiduc Philippe, selon Albert le Grand (4), en mena deux à Genes l'an 1598. lorsqu'il y fit son entrée ; cet Auteur, ajoutant même qu'on en prit deux dans les forêts de Saxe, l'un mâle, & l'autre femelle ; que la femelle étant morte, on apprivoisa le mâle, & qu'on lui apprit même à articuler quelques paroles.

(1) Theog. l. 7.

(2) Geogr. liv. 7.

(3) De Sylla.

(4) Traité des Animaux.

Je répondrois qu'admettant toutes ces rélations, sur lesquel-il y auroit peut-être bien des choses à dire, on peut fort bien y appliquer ces especes de Singes, dont nous avons parlé après Pline (5). Ce que dit Pomponius Mela n'est pas difficile à expliquer : lorsqu'Annon alla dans ces Isles, qu'on croit être vers l'Isle de saint Thomas sur les côtes de Guinée, ou plutôt près de celles du Cap verd, les habitans effrayés, se cacherent pendant la jour dans des cavernes, & allumerent du feu pendant la nuit ; & firent un grand charivari pour épouvanter ces étrangers, & les obliger à sortir de leur Isle ; ce qui leur réussit.

(5) Loc. cit.

Il est encore plus facile de répondre à ce qu'on pourroit m'alleguer de ce Satyre qui passa le Rubicon en présence de Cesar & de toute son armée : ce fut un stratagême de ce fameux Capitaine. Cesar voyant la peine que ses soldats avoient à passer ce fleuve, en fit secretement habiller un en Satyre, pour persuader aux autres que puisqu'une Divinité leur avoit montré le chemin, ils pouvoient & devoient y passer. De

(1) Liv. 1.

même, lorſque Diodore (1) dit que Bacchus, c'eſt-à-dire Oſiris (car c'eſt de lui qu'il parle en cet endroit,) fut accompagné dans ſa conquête des Indes par quantité de Satyres; c'eſt que quelques ſoldats de ce Conquerant s'habillerent en Satyres pour épouvanter les Peuples qu'on vouloit ſubjuguer; ou bien qu'il mena avec lui de ces ſortes de gros ſinges qu'on trouve en Afrique, pour le divertir ou faire des gambades avec ſes ſoldats habillés comme eux; ou, comme l'ont voulu quelques Auteurs, on lui amena quelques Ethiopiens groſſiers, & tous velus, comme il s'en trouve parmi ces Barbares, pour le divertir & l'amuſer: car ce bon Prince aimoit fort à rire, ſi nous en croyons l'Auteur que nous venons de citer (*a*), & n'aimoit nullement à ſe battre; n'ayant entrepris ce voyage que pour apprendre l'agriculture aux Peuples étrangers, & meriter par là d'être mis au rang des Dieux. On peut ajouter qu'on n'a jamais tant fait de découvertes que depuis deux ſiécles, & qu'on ne voit pas qu'on ait rien trouvé de ſemblable aux Satyres, que les ſinges dont je viens de parler.

(2) Chan. l. 1. c. 12.

Après tout, ſi nous en croyons Bochart (2), l'origine des Satyres vient du mot hebreu *Sair*, qui veut dire un Démon ſous la figure d'un Bouc; & c'eſt pour cela, ſelon cet Auteur, qu'on les repréſente comme des eſpeces de Boucs, danſants & ſautants d'une maniere laſcive (*b*). Nous pouvons confirmer notre ſentiment ſur la nature des Satyres, par ce qui eſt rapporté dans une Relation des Indes Orientales (*c*), où l'on dit qu'on trouve dans l'Iſle de Céilan des Satyres ou *Bavianes*, que les Indiens nomment *Orangs*, c'eſt-à-dire, *hommes ſauvages*. Ils ſont preſque de la même figure que les autres hommes, ont le dos tout couvert de poil, le nez plat, & le viſage rude: ils ſont robuſtes, agiles & hardis. On en prend avec des lacets, & on les apprivoiſe ſi bien, qu'on leur montre à marcher ſur les pieds, ou plûtôt ſur les jambes de

(a) *Dum in Æhiopia verſatur, gens Satyrorum ei adducitur, quos pilos in lumbis habere ferunt*. Diod. l. 1.

(*b*) Les Rabbins traduiſent le mot *hircus* par celui de Satyre, & le mot *Sair* par celui de bouc ou de démon; & par le mot *hateb*, le démon du midi, & par les *Velus* dont parle Iſaie, ils entendent les Satyres habitans du déſert. Bochart, *loc. cit.*

(*c*) Voyage de Schouten aux Indes, Tom. 2.

derriere. Ces Satyres, ajoute l'Auteur, rendent de bons services à leurs maitres: ils lavent les verres, versent à boire, ils tournent la broche, & balayent la maison. Un autre Voyageur (1) dit que du temps qu'il étoit à Angola, on tua à Manicongo un de ces hommes sauvages, qui avoit le corps herissé de poil, le nez plat, les narines larges, & une queue sur le dos. On le prit dans un arbre où il étoit avec sa femelle & son petit, qui se sauverent. Daper dans sa Relation de l'Afrique, parle d'une autre espece de singe qui est encore plus ressemblant à l'homme. C'est sans doute ces animaux, répandus dans les bois, dont la terre étoit toute couverte, qui ont donné lieu de prendre ces sortes de singes ou de monstres, pour des especes d'hommes; je n'en suis nullement surpris, puisqu'ils ressemblent beaucoup plus aux Caffres & aux Ottentots qui habitent dans les extrêmités de l'Afrique, que ceux-ci ne ressemblent aux autres hommes: & on auroit moins de sujet de s'étonner si on avoit pris ces derniers pour de veritables Satyres, que de ce qu'on a regardé les singes dont nous venons de parler, comme de veritables hommes. Mais en voilà assez sur ce sujet. Disons maintenant quelque chose de Faunus & de Sylvanus, que l'on a toujours regardés comme des Divinités champêtres, & les peres des Faunes & des Satyres.

(1) Vandenbrouk, Tom. 4.

CHAPITRE IX.

De Faunus & de Sylvanus.

FAUNUS, si nous en croyons Virgile (2), étoit fils de Picus, dont nous parlerons dans la suite, & quatriéme Roi d'Italie. Il vivoit du temps que Pandion regnoit à Athenes, vers l'an avant l'Ere chrétienne treize cens, ou environ, cent-vingt ans avant la guerre de Troye, ou un peu plus tard, si nous en croyons Denys d'Halicarnasse; c'est-à-dire, du temps d'Evandre & d'Hercule. Ce même Auteur

(1) Æneid. 7.

ajoute que c'étoit un Prince rempli de bravoure & de sagesse; ce qui fit apparemment publier qu'il étoit fils de Mars (1). Lactance nous apprend qu'il étoit fort religieux. Eusebe est de l'avis de ces deux Auteurs, lorsqu'il place Faunus dans le catalogue des Rois Latins. Comme il s'appliqua pendant, son regne à cultiver la terre, on le mit après sa mort au rang des Divinités champêtres, & on le représenta avec tout l'équipage des Satyres. On assûroit même qu'il rendoit des Oracles; mais cette fable n'est fondée que sur l'étymologie de son nom, car *Phoni*, en grec, & *fari* en latin, dont il est composé, signifie *parler*; & c'est peut-être par la même raison qu'on a nommé *Fauna* sa femme *Fatua*, comme qui diroit *Fatidica*, *Devineresse*. C'étoit une personne très-chaste, si nous en croyons Varron (2), & Lactance qui l'a copié va jusqu'à dire qu'elle poussa la retenue & la pudeur à tel point, qu'elle ne voulut jamais voir d'autre homme que son mari. Elle avoit accoutumé de prédire l'avenir aux femmes, comme Faunus en usoit à l'égard des hommes. Tant de bonnes qualités la firent mettre après sa mort au rang des Divinités, & on l'appella *la Bonne Déesse*. Les femmes lui offroient des sacrifices dans des lieux où il n'étoit pas permis aux hommes d'entrer. Je sçais bien que Plutarque (3) & Arnobe ne parlent pas si avantageusement de Fauna, que Lactance & Varron, & que ces Auteurs croyent même qu'elle étoit un peu sujette au vin: mais auroit-on divinisé une personne qui auroit eu un défaut si indecent à son sexe? Ceux qui veulent rapporter les fables à l'allégorie, ne manquent pas de dire ici que Faunus & Fatua ne sont que des personnages feints, sous les noms desquels les Payens adoroient la Terre; & qu'ils ne sont connus en Italie, que parce qu'Evandre apporta d'Arcadie le culte de ces Divinités. Mais les témoignages formels de Varron, de Denys d'Halicarnasse, de Plutarque & de Lactance, doivent l'emporter sur ces Allegoristes, qui ne sont tombés dans cette erreur, que pour n'avoir pas sçû que souvent une même personne étoit dans la Theologie payenne une Divinité animée & naturelle (*a*); ce qui est pourtant la clef de la plûpart des fables.

(1) Ovid. 2. Fast.;

(2) Dans Lactance, liv. 1.

(3) QQ. Rom.

(*a*) Voici ce qui a été dit ci-dessus Tome I. liv. 4.

Sylvanus, selon quelques Auteurs, étoit fils de Faune, ou selon Plutarque de Valerius & de Valeria sa fille. Elian & Probus lui donnent une origine encore plus infame; mais il ne faut pas blesser les oreilles chastes par les recits fabuleux que l'Antiquité nous a laissés à ce sujet. L'Auteur de l'origine du Peuple Romain, tant il y a d'incertitude sur ces matieres, dit qu'on croyoit que Sylvanus bien loin d'être le fils de Faunus, étoit le même Dieu que lui; & d'autres le confondent avec Pan, ou Egipan, si nous en croyons Plutarque: ce qui convient avec ce que rapporte Pline, que les Egipans étoient les mêmes que les Sylvains. Les monumens qui nous restent, le représentent tantôt comme un Satyre, & même quelquefois avec la moitié du corps d'une chévre; quelquefois avec une forme toute humaine, presque toujours avec une branche de cyprès, & cela pour l'amitié qu'il avoit pour le jeune Cyparissus qui fut changé en cet arbre. La pomme de Pin, une serpe qu'il tient à la main, une couronne grossierement faite, & un chien, parent la plûpart des figures de ce Dieu champêtre, sur lesquelles il paroît tantôt nud, tantôt couvert d'un habit rustique qui lui descend jusqu'aux genoux.

Comme Sylvain étoit extrêmement honoré, sur-tout en Italie, on voit souvent sur ces mêmes Images, des Autels, des Prêtres, des Joueurs de flûte, & la victime qu'on lui immoloit le plus souvent, qui étoit le cochon.

Un monument consacré à ce Dieu par un nommé Lachès, lui donne l'épithete de *Littoralis*; ce qui nous apprend qu'on l'honoroit aussi sur les rivages de la mer.

Les Prêtres de ce Dieu formoient un des principaux Colleges de Rome, & étoient en grande réputation: ce qui marquoit bien la celebrité de son culte. Quand les Romains furent maîtres des Gaules, ils y porterent sans doute les ceremonies de ce culte, & y établirent un College de Prêtres semblable à celui de Rome, puisqu'on trouva il y a quelques années à S. Maur-les-Fossés, près de Paris, où ils s'étoient établis, une pierre sur laquelle étoit une inscription que le R. P. Dom Bernard de Montfaucon communiqua à l'Academie des Belles Lettres, qui faisoit mention du College des Prêtres du Dieu Sylvain.

Picus.

(1) Diff. de primis Italiæ Colonis, Can. Chron.

J'ai dit que Faunus étoit fils de Picus, & voici comment les Sçavans, sur-tout Ryckius,(1) nous donnent la suite de ces anciens Aborigenes qui regnerent en Italie avant la guerre de Troye. Le premier de ces Rois s'appelloit Stercès; Janus qui lui succeda, quoiqu'il fût étranger, est le second, Picus fils de Stercès, le troisiéme, & Faunus fils de Picus le quatriéme. Je laisse les autres dont je ne parlerai que dans le troisiéme Volume.

(2) Met. l. 14.

Picus étoit un Prince accompli, qui se distingua par ses talens. Ovide (2) fait un portrait charmant de ce Prince & de la belle Canente sa femme. Comme il perit à la chasse dans un âge peu avancé, & qu'on ne trouva point son corps, on publia qu'il avoit été changé en Pivert, oiseau dont le nom latin est le même que le sien; & pour donner quelque créance à cette fable, on ajouta que c'étoit Circé qui avoit operé ce changement. Elle l'avoit rencontré, dit le Poëte que je viens de citer, dans un bois où elle étoit venue cueillir des herbes pour ses operations magiques: elle avoit senti dans le moment un violent amour pour lui; & l'ayant trouvé insensible, elle le frappa de sa baguette, & aussi-tôt son corps fut revêtu de plumes, & il disparut, &c.

(3) Sur le 7. Livre de l'En.

Servius (3) prétend que cette fiction n'est fondée que sur ce que ce Prince qui se vantoit d'exceller dans l'art de connoître l'avenir, se servoit dans ses augures d'un Pivert qu'il avoit sçû apprivoiser: *Augur fuit Picus, & domi habuit Picum, per quem futura noscebat.* On peut ajouter que la ressemblance du nom de ce Prince avec celui du Pivert, ne contribua pas peu à la fable de sa métamorphose. Quoiqu'il en soit, Picus fut honoré après sa mort, & mis au nombre des Dieux Indigetes.

Canente désolée de la perte d'une époux qu'elle aimoit tendrement, se retira dans une solitude, où elle ne le survêcut pas long-tems, & à l'aide de son nom, on publia qu'elle avoit été changée en voix.

Malgré l'autorité de Servius, de Denys d'Halicarnasse & de plusieurs autres Anciens, qui tous regardent Picus comme un personnage réel, & un Roi des Aborigenes, nous avons

avons plusieurs Auteurs qui prétendent qu'il n'y eut jamais de Roi de ce nom en Italie, & Gerard Vossius (1) veut que toute cette fable ne soit fondée que sur ce qu'il y avoit anciennement dans le pays des Sabins, un Oracle de Mars, pour lequel on se servoit du Pivert. Bochart (2) qui trouve toujours le dénouement des fables dans la langue Phenicienne, dit que celle-ci n'est fondée que sur le mot *Picca*, qui veut dire un devin, & que c'est sur la ressemblance de ce nom avec celui de *Picus* qu'on a forgé un Roi qui prédisoit l'avenir. Enfin il y a des Sçavans qui soutiennent que Picus est le même que Jupiter, honoré par les anciens Aborigenes sous le symbole du Pivert, oiseau d'un grand usage dans les Augures. Pour moi, je crois qu'on peut fort bien s'en rapporter aux Anciens que j'ai cités, sur-tout à Denys d'Halicarnasse, Auteur très-instruit des Antiquités d'Italie, & assurer avec eux, que Picus y a regné après Janus, & a eu Faunus pour successeur.

(1) De Orig. & prog. Idol. l. 1. c. 12.

(2) Chan. l. 1.

CHAPITRE X.

De Silene & de Midas.

QUOIQU'EN général les vieux Satyres fussent appellés Silenes, comme nous l'avons dit après Pausanias (3), il y en avoit cependant un à qui on avoit donné ce nom, par antonomase, & qui n'en portoit point d'autre. Comme c'est un des personnages des plus célebres dans l'Antiquité, on a publié à son sujet une infinité de choses, dont les unes sont vraies, pendant que les autres ne sont que de pures fictions; mais des fictions dont le sens n'est pas toujours impénétrable.

Elien (4) prétend que Silene devoit le jour à une Nymphe, & que quoiqu'il ne fût pas au nombre des Dieux, il étoit cependant d'une nature superieure à celle de l'homme: mais comme il ne nomme pas cette Nymphe, il y a appa-

(3) In Attic.

(4) Variar. Hist. l. 3. c. 12.

rence qu'il n'en avoit d'autre preuve que celle quil avoit tirée d'Hesiode, qui dit en général (1) que tous les Satyres avoient des Nymphes pour meres. Silene nâquit à Malée, ou du moins il y fut élevé, selon le témoignage de Pindare, qui s'exprime ainsi : *Silene ce danseur incomparable, qu'un Citoyen de Malée, heureux époux de la belle Naïs, a eu le bonheur d'élever.* Les habitans de Pyrrhique, ville de Laconie (2), disoient que Silene ayant quitté Malée, s'étoit retiré chez eux, & ils montroient un puits sans lequel ils auroient totalement manqué d'eau, qu'ils croyoient qu'il avoit fait creuser.

(1) Theog.

(2) Pauf. in Lac.

Lucien (3) fait ce portrait de Silene : il étoit d'une taille mediocre, gras & charnu. C'est ainsi effectivement qu'il paroît sur les Medailles & sur les autres Monumens que le temps nous a conservés (4). Un valet, dans une des Comedies de Plaute, fait de son Maître un portrait très-ressemblant à celui qu'on vient de voir (5), & je suis bien trompé si l'Auteur n'a pas fait une allusion maligne à Silene, à qui peut-être le Maître ressembloit un peu, ainsi que Socrate, tel qu'il paroît sur quelques pierres gravées. On representoit aussi Silene monté sur un âne, presque toujours yvre, & ayant bien de la peine à se soutenir : *titubantem annisque meroque* (6), comme le dit Ovide. C'étoit dans cet équipage qu'il suivoit Bacchus, dont il étoit le pere nourricier & le compagnon inséparable, & à qui, selon Diodore de Sicile (7), il communiqua une partie de ses lumieres. Sur toutes les Antiques qui le representent, il a toujours l'air d'un homme yvre, & qui cuve son vin : & si Virgile le fait paroître dans une de ses Eglogues, c'est comme un homme plein de vin à son ordinaire :

(3) Dans le Conseil des Dieux.

(4) V. Beger Tres. de Brandeb. & l'Ant expliq. T. I.

(5) Plaut. in Rud.

(6) Mét. L. 5.

(7) Liv. 3.

Inflatum hesterno venas ut semper Iaccho.

Telle étoit l'idée qu'on avoit ordinairement de ce personnage, tels étoient les portraits qu'on en faisoit. Cependant d'anciens Auteurs, & très-dignes de foi, en pensoient bien plus avantageusement. Silene étoit, selon eux, un Philosophe profond, dont la sagesse égaloit les lumieres ; & cette yvresse dont on a tant parlé, n'étoit

qu'une yvreſſe myſterieuſe, qui ſignifioit qu'il étoit profondement enſeveli dans ſes ſpéculations. Theopompe de l'Iſle de Chio, lui fait tenir un diſcours à Midas, qui eſt rapporté par Elien (1), ſur une Iſle qui eſt ſituée au-delà de toutes les mers, où il y avoit entre autres deux villes, dont l'une étoit nommée la ville pacifique, l'autre la ville guerriere. Les habitans de la premiere, ſans chagrin & ſans inquiétude, couloient des jours heureux, & vivoient pluſieurs ſiécles; pendant que ceux de la ſeconde, toujours en armes contre leurs voiſins, mouroient preſque tous à la guerre On ne ſçait de quel pays Silene vouloit parler: étoit-ce des Iſles fortunées, qu'on croit être les Canaries, ou de la célebre Iſle Atlantique ſur laquelle Platon a tant diſcouru; ou enfin des Hyperboréens qui ſelon les Anciens, menoient une vie ſemblable à celle des habitans de la ville pacifique? C'eſt ce que je ne déciderai point (*a*).

(1) Var. Hiſt. l. 3. c. 18.

Ciceron, Plutarque, & bien d'autres encore, avoient conçu de Silene la même idée, & l'ont toujours regardé comme un homme très-habile, & un grand Philoſophe. Virgile lui fait débiter, dans ſa ſixiéme Eglogue, les principes de la Pholoſophie des Epicuriens, ſur la formation du monde, & des êtres qui le compoſent: *Namque canebat uti*, &c.

L'avanture au reſte qui livra Silene à Midas eſt ſinguliere, & a donné lieu à bien des fables que je dois expliquer. Ce Prince informé des rares talens de Silene, ſouhaitoit depuis long-temps de s'entretenir avec lui. Bacchus qui avoit abandonné la Thrace, où les Bacchantes venoient de déchirer le malheureux Penthée, étoit venu dans la Lydie aux environs du mont Tmolus, où il croiſſoit d'excellent vin. Silene qui rodoit dans le pays, monté ſur ſon âne, s'arrêtoit ſouvent près d'une fontaine pour cuver ſon vin, & ſe repoſer de ſes fatigues (*a*). L'occaſion parut favorable à Midas: il fit jetter du vin dans cette fontaine, & mit quelques payſans en embuſcade. Silene but un jour de ce vin avec excès, & ces payſans qui le virent yvre, ſe jetterent ſur lui, le lierent avec

(*a*) Voyez ſur les Hyperboréens, la Diſſertation de M. l'Abbé Gedouyn, & une autre de moi. Mem. de l'Acad. des Belles-Lettres, T. 7.

des guirlandes de fleurs, & le menerent ainsi au Roi. Ce Prince qui étoit lui-même initié aux mysteres de Bacchus, reçut Silene avec de grandes marques de respect; & après avoir célebré avec lui les Orgies pendant dix jours & dix nuits consécutives, & l'avoir entendu discourir sur plusieurs matieres, le ramena à Bacchus. Ce Dieu charmé de revoir son pere nourricier, dont l'absence lui avoit causé beaucoup d'inquiétude, ordonna à Midas de lui demander tout ce qu'il voudroit. Midas qui étoit extrémement avare, souhaita de pouvoir convertir en or tout ce qu'il toucheroit; ce qui lui fut accordé. Mais le present devint bien-tôt funeste à celui qui l'avoit souhaité avec tant d'empressement. D'abord les expériences qu'il fit le charmerent : il toucha un rameau, des pierres, des épics, tout devint or ; mais aussi, quand il fut prêt à se mettre à table, & qu'il voulut se laver les mains, l'eau reçut le même changement : enfin le pain le vin, les viandes qu'on lui servoit, devenoient de l'or à mesure qu'il y touchoit ; & il étoit prêt à mourir de faim au milieu de tant de richesses, lorsque s'étant adressé au même Dieu pour le prier de le délivrer d'un pouvoir si incommode, Bacchus lui ordonna de laver ses mains dans le Pactole; ce qu'il fit; & perdant cette fatale vertu, il la communiqua au fleuve, qui depuis roule un sable d'or.

C'est ainsi que les Grecs se plaisoient à travestir l'Histoire en fables ingenieuses. Je dis l'Histoire, car c'en est une véritable, & quoique j'aye déja parlé assez au long de Midas, dans l'Histoire d'Apollon, la liaison qu'elle a avec celle de Silene m'oblige à y revenir, & cela d'autant plus volontiers que j'en avois laissé plusieurs circonstances à expliquer, ou que j'explique ici les mêmes, d'une maniere qui m'a paru plus satisfaisante. Midas, suivant tous les Anciens, étoit Roi de cette partie de la Lydie & de la Phrygie, où coule le Pactole. Herodote (1) qui dit qu'il regna après son pere Gordius, ajoute qu'il envoya de grands presens au Temple de Delphes, & entre autres une chaîne d'or d'un prix inestimable. Ce même Auteur parle ailleurs (2) des Jardins de ce Roi, où il croissoit sans culture des roses d'une grande

(1) Liv. 1. c. 14.

(2) Liv. 8. c. 138.

beauté, & c'étoit dans ces Jardins mêmes, qu'on croyoit qu'avoit été pris Silene. Midas œconome jusqu'à l'avarice, regnoit sur un pays fort riche, & retiroit de la vente de ses grains, de ses vins, & de ses bestiaux, des sommes considerables: voilà sans doute ce qui fit dire qu'il convertissoitt en or tout ce qu'il touchoit, jusqu'au pain, au vin, aux viandes qu'on lui servoit. Son avarice changea d'objet, & ayant appris que le Pactole rouloit des grains d'or, il abandonna le soin de la campagne & employa ses Sujets à retirer l'or de ce Fleuve, ce qui lui procura de nouvelles richesses: c'est là encore le fondement de la fiction qui porte qu'il avoit communiqué au Pactole sa vertu aurifique.

Au milieu des soins que demandoient tant de travaux differents, Midas n'abandonnoit pas les affaires de la Religion, & il fit tant de changemens dans celle des Lydiens, qu'on le regarda, au rapport de Justin (1), comme un second Numa. Il se servoit même, dit-on, pour faire recevoir ces changemens, du stratagême qui fut dans la suite si utile au Roi de Rome: car comme celui-ci publioit qu'il apprenoit de la Nymphe Egerie tout ce qu'il faisoit en matiere de Religion, Midas disoit de même que c'étoit Silene qui l'instruisoit dans les nouveaux mysteres qu'il avoit dessein d'établir, principalement dans ceux des Orgies; car ce Prince qui possedoit d'excellens vignobles, étoit très-dévot à Bacchus. Quelques Auteurs même (*a*), pensent qu'ayant pris près de la fontaine dont on a parlé, quelque Satyre, c'est-à-dire, quelque animal ressemblant au Singe, il avoit assûré que c'étoit Silene, le nourricier & le compagnon de Bacchus, qu'il interrogeoit sur tous ses desseins, à peu-près comme on a dit que Sertorius interrogeoit sa Biche privée; mais, pour parler plus juste, c'étoit véritablement Silene lui-même qui lui communiquoit une partie de ses lumieres, puisqu'il vivoit en même temps que lui, & étoit son voisin, comme on le dira dans la suite.

Comme Midas avoit par tout des espions, qu'il interrogeoit & écoutoit avec attention, on disoit qu'il entendoit de

(1) Liv. 1. c. 7.

(*a*) Voyez les Notes d'Abraham Gronovius sur le Chap. XVIII. du troisiéme Livre d'Elien.

loin, qu'il avoit de longues oreilles, comme on dit d'un Roi puissant, qu'il a les bras longs; & voilà encore l'origine de la fable qui lui donna des oreilles d'âne; explication plus naturelle encore que celle que nous avons déja donnée à la même fiction (1).

(1) Hist. d'Apollon.

On doit conclure de tout ce que je viens de dire que Midas étoit un Prince puissant, & que Silene dont il se servoit utilement, étoit un profond Philosophe qui l'aidoit de ses conseils dans l'établissement de ses Loix & de ses Céremonies religieuses. Peut-être aussi qu'on n'a dit qu'il étoit un peu yvrogne, ce qui l'a fait passer pour le pere nourricier de Bacchus & son compagnon inséparable, que parce que c'étoit lui qui avoit fait recevoir dans la Lydie les Orgies & les autres Fêtes de ce Dieu. Comme je suis en train d'expliquer les Fables qu'on a débitées à son occasion, je crois voir le dénouement de celle qui le faisoit toujours aller sur un âne, dans ce qu'a dit Diogene Laerce, lorsque comparant Aristote à Silene, il dit que le premier étoit toujours à cheval, & que le second n'avoit qu'un âne pour monture: ce qui veut dire sans doute que Silene ne faisoit dans la Philosophie que des progrès lents, mais sûrs; au lieu que l'autre alloit au grand trot, & bronchoit quelquefois. Celle des oreilles d'âne, selon Tertullien (2), nous apprend qu'il étoit doué d'une grande intelligence. Enfin Vossius (3) explique celle de la Fontaine de vin, dont nous avons parlé, en disant qu'elle signifie seulement l'envie qu'avoit Midas de posseder Silene, qui selon lui étoit Roi de Carie, & devint en effet grand ami de Midas.

(2) Liv. 2. *de Anima.*
(3) de Idol. l. 2.

Quelques Auteurs, au reste, confondent Silene avec Marsyas, ce celebre Joueur de flûte dont on a parlé dans l'Histoire d'Apollon, qui le fit écorcher vif. Ce qui peut donner de la vrai-semblance à cette opinion, c'est que Marsyas est représenté comme un Satyre, ainsi qu'on peut le voir dans ses Images (4): or les Silenes étoient de vieux Satyres, comme on vient de le dire; mais ce qui acheve de déterminer en faveur de ce sentiment, c'est qu'Herodote parlant de Marsyas, l'appelle Silene.(5) Dès-là les temps conviennent à mer-

(4) Antiq. expl. T. 1.
(5) L.7.c.26.

veille, & il n'est plus étonnant que Midas ait fait si grand cas de lui, puisque ce fut pour avoir jugé en sa faveur contre Apollon, que ce Dieu lui donna des oreilles d'âne.

Après cela je ne rapporterai ce qu'a dit Bochart au sujet de Silene, que comme une de ces conjectures sçavantes dont ceux qui possedent les Langues, veulent à tout propos faire parade. Les Anciens, dit-il, par la Fable de Silene, nous font juger qu'ils avoient quelque connoissance du Messie, puisque le nom de ce Satyre vient de *Silo*, que presque tous les Interpretes entendent de Jesus-Christ (1).

(1) Chan. l. c. 18.

Silene fut honoré après sa mort comme un Demi-Dieu, & recevoit les honneurs dûs aux Heros, indépendamment même de Bacchus. C'est la remarque de Pausanias (2), qui parlant du Temple que Silene avoit dans l'Elide, s'exprime ainsi: *Là vous verrez encore un Temple de Silene, mais un Temple qui lui est propre & particulier, sans que Bacchus en partage l'honneur.*

(2) In Eliac.

CHAPITRE XI.

Des Dieux Lares & Penates.

JE dois finir l'Histoire des Dieux de la Terre par celle des Lares & des Penates, qui étoient les gardiens & les protecteurs des maisons & des biens de la campagne.

On a dit dans le premier Volume (3) que chaque homme & chaque femme avoit son Genie particulier: il y en avoit aussi pour chaque maison, pour chaque ville, & en general pour toute la campagne; & pendant que ceux des hommes & des femmes retenoient le nom de Genies, ceux des maisons étoient appellés *Lares*, & ceux des villes & des lieux particuliers, *Penates*, quoiqu'il soit vrai cependant, que souvent on confondoit ces derniers les uns avec les autres.

(3) Liv. 5.

Comme les Dieux du Paganisme, de quelqu'ordre qu'ils

fussent, ne manquoient jamais de genealogie, les Lares se-
(1) Fast. l. 2. lon Ovide (1), étoient fils de Mercure & de *Lara*, fille d'Almon. L'indiscrette Lara ayant fait confidence à Junon des galanteries de Jupiter, ce Dieu lui coupa la langue, & ordonna à Mercure de la conduire en Enfer. Le triste état où elle étoit n'avoit pas éteint tous ses charmes; son conducteur en devint amoureux, & en eut des jumeaux qui furent appellés *Lares* (a), qui devinrent dans la suite les Gardiens des rues & des chemins. Les inscriptions favorisent le sentiment d'Ovide, puisqu'on en trouve sur lesquelles sont écrits ces mots: *Lar vialis, le Lare des chemins.*

Cependant comme rien n'est moins soutenu que les genealogies des Dieux du Paganisme, il se trouve des Auteurs qui donnent *Laronda* pour mere aux Lares; mais ne seroit-ce pas la même personne, sous des noms si approchans? Je ne dirai pas la même chose d'une autre mere de ces Dieux, qu'on nomme *Mania*: aussi confond-on alors les Lares avec les
(2) De Lingua Latina. Manes. Les Lares, selon Varron (2), sont les mêmes que les Manes; aussi dit-on qu'ils étoient fils de Mania. Festus est en cela d'accord avec ce sçavant Romain. Aux Fêtes, dit-il, appellées *Compitalia*, on plaçoit dans les carrefours sur des poteaux, des figures d'hommes & de femmes, parce qu'on croyoit que cette Fête étoit celebrée en l'honneur des Dieux, qu'on appelloit Lares. Mais une nouvelle preuve que ces Dieux étoient les mêmes que les Manes, c'est que ceux-ci étoient aussi nommés *Larvæ*, d'où les masques des Anciens avoient pris leur nom.

Servius vient encore à l'appui de cette opinion, lorsque sur le cinquiéme de l'Eneide, il rapporte l'origine des Lares à la coutume où l'on étoit anciennement d'enterrer les morts dans les maisons, qu'on honoroit ensuite comme ses Dieux domestiques; car il est évident qu'alors les Lares étoient les mêmes que les Manes.

Mais ce n'étoient pas seulement les rues & les chemins que

(a) *Fitque gravis, geminosque parit, qui compita servant;*
Et vigilant nostrâ semper in æde Lares. Fast. l. 2.

gardoient

gardoient les Lares ; ils étendoient ce même soin sur les champs, & j'ai pour garant Tibulle :

Vos quoque felicis quondam, nunc pauperis agri
Custodes, fertis munera vestra Lares (1).

(1) Eleg. 1. 1.

Comme ordinairement les chiens sont les gardiens des maisons & même des champs, il ne faut pas s'étonner si Plaute dit que les Lares étoient représentés sous la figure de ces animaux (2) ; du moins est-il sûr qu'ils étoient revêtus de leurs peaux. Remarquons ici que lorsque les enfans étoient dans l'âge où ils quittoient la *Bulle*, ils la pendoient au cou des Dieux Lares, & les Esclaves qui recevoient la liberté, en faisoient autant de leurs chaînes. Petrone qui employe toujours si agréablement l'ancienne fiction, dit que de jeunes garçons étant entrés dans la salle du repas de Trimalcion, revêtus de tuniques blanches, mirent sur la table les Dieux Lares, ornés de Bulles.

(2) In Aul.

Comme l'ancien Paganisme avoit pourvû à tout, on établit aussi des Lares pour les Vaisseaux, qui certainement en avoient autant de besoin que les maisons, & ceux-ci s'appelloient *Lares de la mer*, *Lares marini*. Etoient-ils differens de ces Dieux Pataïques, dont nous avons parlé dans le premier Volume, qu'on mettoit sur la proue des Bâtimens de mer, pour en être les Patrons & les Gardiens ? C'est ce que je ne crois pas, puisqu'il y a des Auteurs qui pensent que ces Lares marins étoient Neptune, Tethys, & Glaucus : pouvoit-on donner aux vaisseaux de plus puissans & de plus fideles Gardiens ?

La place la plus ordinaire des Lares des maisons, si nous en croyons S. Jerôme, étoit derriere la porte ; & on étoit persuadé qu'ils en éloignoient tout ce qui auroit pû nuire, sur-tout les *Lemures*, Genies qui ne sçavoient faire que du mal.

Les obligations que chacun croyoitavoir aux Dieux Lares, avoient engagé leurs adorateurs à leur faire de fréquentes libations, & on alloit même jusqu'aux sacrifices : c'est du moins ce qu'on peut tirer d'un ancien marbre, donné par Boissard, &

(1) Laribus Augg. C. Sempronius Piso.

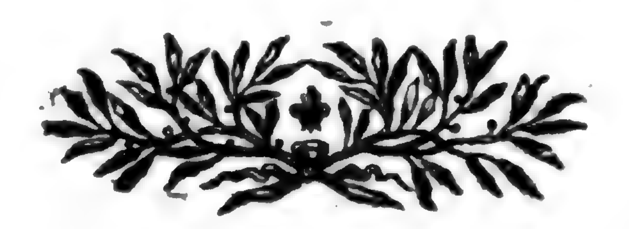
dédié par C. Sempronius Pison, aux Dieux Lares des Empereurs (1), puisqu'avec les deux figures, l'une d'un jeune homme, l'autre d'un homme plus âgé, on y voit un Autel flamboyant, avec les préfericules, un vase, & une patere, &c. Par dessus cela on ornoit de fleurs & de guirlandes les statues des Dieux Lares, on leur offroit des fruits, on les tenoit propres, & on en avoit enfin, un soin tout particulier. Il y avoit même, du moins dans les grandes maisons, un domestique uniquement occupé au service de ces Dieux; & Suetone (2) nous apprend que Domitien avoit un valet de chambre de cette espece. Cependant il est bon d'observer qu'on perdoit quelquefois le respect dû à ces Dieux, comme dans certaines occasions où la douleur pour la mort de quelque personne chere, l'emporte sur toute autre considération, & alors on les jettoit même par la fenêtre, ainsi que le dit Suetone, dans l'Histoire de Caligula.

(2) In Domit.

Le nom de *Grondiles* qu'on donnoit quelquefois aux Lares, devoit son institution à Romulus, qui les appella ainsi, en l'honneur de la Truye qui avoit mis bas en une seule portée trente petits cochons; & c'est du cri de ces petits animaux, que ce nom étoit tiré.

Outre les noms dont on vient de parler, on leur en donnoit encore d'autres. On appelloit *Lares publici*, ceux qui avoient soin des bâtimens publics; *Familiares*, ceux des maisons de chaque particulier; *Viales*, ceux des chemins; *Compitales*, ceux des carrefours, &c.

Comme il ne faut pas trop s'en fier aux Romains sur l'origine de leurs Dieux, je finirai cet article en remarquant que le mot *Lare*, vient d'un mot Toscan *Lars*, ou *Larte*, qui veut dire, *Chef* ou Conducteur.



CHAPITRE XII.

Des Dieux Penates.

Quoiqu'il soit vrai que l'on confondoit quelquefois les Dieux Penates avec les Dieux Lares & les Genies, il est sûr qu'on les distinguoit encore plus souvent les uns des autres; & leur distinction est très-bien marquée dans l'Adieu de Coriolan à sa mere, à laquelle, selon Denys d'Halicarnasse (1), il dit: *Adieu, vous Penates, vous Lares paternels, & vous Genies de ce lieu.*

Il ne faut pas s'imaginer, d'abord, que les Penates formassent une classe differente de Divinités, puisqu'au contraire ils étoient choisis dans chacune d'elles. C'étoit quelquefois Jupiter, plus souvent Vesta, ainsi des autres, selon la dévotion des particuliers qui en faisoient le choix. Nigidius, ancien Auteur cité par Arnobe (2), distingue quatre sortes de Penates. Les premiers sont de la classe de Jupiter, c'est-à-dire, choisis parmi les Dieux du Ciel. Les seconds, de celle de Neptune, ou des Dieux de la mer. Les troisiémes, de celle de Pluton, ou des Dieux des Enfers. Les derniers enfin, pouvoient être pris indifferemment dans la classe de tous les hommes Déifiés. Il faut pourtant avouer qu'on entendoit ordinairement par les Dieux Penates, ceux des Samothraces; mais on doit convenir en même-temps qu'il étoit libre à chacun de choisir ceux qu'il vouloit: aussi avons-nous d'anciennes Inscriptions qui font mention des Dieux Penates & des Dieux Lares de toutes sortes, & même des Empereurs vivans. Il étoit même permis de mettre ses Ancêtres au nombre de ces Dieux; & c'est ce qui arrivoit le plus souvent.

Les Romains, au rapport de Denys d'Halicarnasse (3), nommoient indifferemment Penates, tous ces Dieux; « mais » ceux qui ont rendu ce mot grec, les ont appellés, les uns » des *Dieux paternels*, les autres, des *Dieux originaires*: d'autres

(1) Ant. Liv. 8.

(2) Advers. Gentes.

(3) Liv. 10.

» encore les *Dieux de possession* : quelques-uns, les *Dieux secrets* » ou *cachés* ; enfin les *Dieux défenseurs*, par où il paroît que » chacun a voulu exprimer quelque proprieté particuliere de » ces Dieux, quoique dans le fond, ils veulent tous dire la » même chose ».

Anciennement il n'étoit pas permis d'avoir de ces Dieux particuliers, ni de leur adresser aucun culte ; mais enfin, non seulement on en souffrit l'introduction, mais elle fut encore autorisée par les Puissances séculieres. Il y avoit même une des Loix des douze Tables, qui ordonnoit de célebrer religieusement les sacrifices des Dieux Penates, & de les continuer sans interruption dans les familles, de la maniere que les chefs de ces familles les avoient établis. On sçait, d'ailleurs, que lorsque quelqu'un pat l'adoption passoit dans une autre famille, le Magistrat avoit soin de pourvoir au culte des Dieux que l'adopté abandonnoit.

Si on veut maintenant remonter à l'origine des Penates, je crois qu'elle est fondée sur l'opinion où l'on étoit, que les manes des Ancêtres se plaisoient encore après leur mort à demeurer dans leurs maisons, où même souvent on les faisoit enterrer, si nous en croyons Servius (*a*), & où on gardoit ordinairement leurs portraits dans les lieux les plus respectables. Car après les avoir regardés comme des personnes illustres, on vint peu à peu à leur rendre des hommages & des respects ; ensuite on implora leur assistance, & on leur établit un culte & des céremonies. Le passage du Livre de la Sagesse, que nous avons déja cité, Tom. I. où il est parlé de la mort d'un enfant, cher à ses parens, dont le culte enfin s'établit dans la famille, en est une preuve convaincante. Ainsi je crois qu'anciennement les premiers Penates n'étoient que les manes des Ancêtres, comme saint Augustin (1) le prouve sur l'autorité d'Apulée & de Photin ; mais que dans la suite on y associa tous les autres Dieux sans distinction.

(1) De Civ. Dei. L. 9. c. 11.

On faisoit les Statues des Dieux Penates, non de Cire seulement, comme le prétendent quelques Auteurs, mais indif-

(a) Sur ces paroles de l'Eneide, Liv. 6.
Sedibus hunc refer ante suis.

feremment de toutes sortes de matiere, même d'argent. On les consacroit dans le lieu le plus secret, qu'on appelloit le *Laraire, penetralia.* Là on leur élevoit des Autels, on tenoit des lampes allumées, & on y joignoit des symboles qui marquent tous la vigilance, entr'autres le chien, dont ces Statues portoient souvent la peau sur les épaules, ainsi que les Lares, ou en avoient sous leurs pieds une figure (*a*). Apulée renferme tous les sacrifices des Dieux Lares & Penates, en trois mots, *thure, mero, & aliquando victimis, de l'encens, du vin & quelquefois des victimes.* Il y avoit pour cela des Autels, tels qu'on peut en voir dans l'Utilité des Voyages, ouvrage de M. Baudelot (1). La veille de leurs fêtes on avoit soin de frotter les Statues avec du baume & de la cire pour les rendre propres & luisantes, & pour pouvoir y imprimer les vœux qu'on leur faisoit. Cette cire formoit à la longue une croute qui cachoit la matiere dont ces Statues étoient faites; & c'est sans doute ce qui a trompé les Auteurs, dont j'ai parlé, qui croyoient qu'on ne les faisoit que de cire.

(1) Pag. 262.

Anciennement on leur offroit des enfans en sacrifice; mais Brutus, celui qui chassa les Tarquins, changea ce barbare sacrifice, en un plus raisonnable, & on ne leur offrit dans la suite que du vin, de l'encens, des fruits, & quelquefois des victimes sanglantes, des agneaux, des brebis, &c. comme on le voit dans Horace, qui invitant sa Maitresse de venir assister au sacrifice qu'il préparoit dans sa maison en l'honneur du Génie, lui marque la maniere dont il en avoit fait les préparatifs (*b*). Tibulle de même parle du sacrifice d'une brebis qu'il immoloit aux Dieux Lares champêtres. On couronnoit aussi leurs Statues de festons, d'ail & de pavot, & on y ajoutoit plusieurs autres petites céremonies qu'il est inutile de rapporter. Il est bon de remarquer seulement que dans les sacrifices publics qu'on offroit aux Penates, on leur immoloit une truye, ainsi que nous l'avons dit dans l'article

(*a*) Voyez l'Harpocrate de Cupper, & l'Utilité des Voyages, par M. Baudelot.

(b) *Ridet argento domus; ara castis*
Vincta verbenis, avet immolato
Spargier agno.

des Lares, après Varron & Properce (*a*), & on croit que cette coutume avoit été introduite par Enée. C'étoit pendant les Saturnales qu'on célebroit la fête des Dieux Lares & Penates, & il y avoit outre cela un jour de chaque mois, destiné à honorer ces Dieux domestiques. Le zéle alloit même quelquefois jusqu'à en fêter quelqu'un tous les jours, & même plusieurs fois dans le même jour, comme Suetone & Tacite le prouvent par l'exemple de Neron, qui négligeoit tous les autres Dieux, en faveur d'un Penate favori.

Comme non seulement les particuliers avoient chacun leurs Dieux Manes ou Penates, mais que chaque Peuple en choisissoit pour veiller à la conservation de l'Etat, on voyoit dans Rome un Temple consacré aux Dieux domestiques, & on leur avoit marqué un jour de fête qu'on célebroit avec beaucoup de solemnité, le deux des Kalendes de Janvier. On y joignoit les Jeux qu'on appelloit *Compitales*, comme qui diroit des carrefours, parce que les Penates y présidoient.

Enfin on avoit tant de respect pour les Dieux Penates, qu'on n'entreprenoit rien de considerable sans les consulter: on portoit même quelquefois dans les voyages leurs figures, comme nous l'apprenons d'Apulée : *En quelque endroit que j'aille, dit-il, je porte toujours pendant mon voyage la figure de quelque Dieu.* Et apparemment que Ciceron eut peur de fatiguer sa Minerve favorite, lorsque prêt à partir pour son exil, il alla solemnellement la consacrer dans le Capitole.

La figure des Dieux Penates étoit quelquefois la simple représentation de quelque Dieu, d'un Génie, d'un Heros ou demi-Dieu, ou enfin de quelque Ancêtre célebre : souvent c'étoient des figures Panthées, c'est-à-dire, de celles qui portoient les symboles de plusieurs Divinités. On en trouve plusieurs de celles-là dans Spon, dans Cuper, & particulierement dans l'Utilité des Voyages, par Baudelot.

Comme l'homme est naturellement curieux, & que l'avenir l'inquiette, il y a apparence que parmi les Dieux Penates

(*a*) Liv. 4. Eleg. I. Martial, 14. dit aussi :
Iste tibi faciet bona Saturnalia porcus,
Inter spumantes ilice partus apros.

Ou comme dit Horace Satyr. L. 1. Sat. 3.
. . . . *Immolet æquis*
Hic porcum Laribus.

il y en avoit qui rendoient des Oracles. On ſçait qu'on n'entreprennoit rien de conſiderable ſans aller à l'Oracle, mais comme les lieux où ils ſe rendoient étoient quelquefois éloignés; qu'il falloit pour les conſulter bien des préparatifs & bien de la dépenſe, il étoit plus commode d'en avoir chez ſoi, que l'on conſultoit du moins pour les affaires domeſtiques. Il eſt vrai que je n'ai trouvé aucune autorité poſitive, qui nous apprenne ce fait; mais ſouvent une Médaille, une Pierre gravée, nous inſtruiſent de bien des choſes que nous ignorions auparavant. M. le Marquis Cupponi, correſpondant honoraire de l'Academie des Belles-Lettres, envoya en 1733. à M. de Boze l'empreinte d'une Cornaline antique gravée en creux, qui repréſente un Autel ſur lequel eſt une tête, ou plutôt, un maſque; à côté, & preſque derriere, eſt la figure d'un homme courbé, appuyant ſa tête, comme pour écouter. Sur le devant eſt une femme debout, & au bas de l'Autel, un petit Animal. L'explication qu'on en donne dans le neuviéme Tome des Memoires de l'Academie, convient parfaitement à un Dieu Penate qui rendoit des Oracles. Le Maſque repréſente, ou le Dieu Pan ou Sylvain, ou quelque autre: l'homme qui prête l'oreille pour écouter, attend ſa réponſe: la femme qui eſt debout, ſemble être venue pour s'éclaircir ou ſur quelque ſonge, ou ſur quelque autre affaire qui l'inquiette: le petit animal, qu'on peut prendre pour un chien, ou pour un cabrit, eſt la victime deſtinée au ſacrifice. On peut voir tout ceci plus au long, dans l'endroit que je viens de marquer.

Il eſt conſtant qu'il n'y a point eu de Peuple idolâtre, où la ſuperſtition pour les Dieux Penates ait été portée ſi loin que parmi les Romains, quoique preſque toutes les Nations les ayent eu en grande vénération (*a*), comme les Grecs, les Egyptiens, les Pheniciens, les Chaldéens. Il y a apparence que ce culte avoit été apporté à Rome par les Phrygiens. Virgile nous apprend qu'Enée eut grand ſoin d'emporter

(a) *Et toto quippe mundo, & locis omnibus, omnium Vocibus, fortuna ſola invocatur.* Plin. l. 1.

avec lui les Dieux Penates (*a*), suivant l'ordre qu'il en avoit reçu des Destins par la bouche d'Hector (*b*).

Ces Dieux Phrygiens adoptés avec grand respect par les Romains, que rien ne flattoit tant que l'idée qu'ils avoient de descendre d'Enée & de Venus sa mere, furent placés dans un Temple près du Marché. Voici la description qu'en fait
(1) Liv. 1. Denys d'Halicarnasse (1). « C'étoit, dit-il, deux jeunes hom« mes assis, armés chacun d'une pique, & la sculpture en « étoit très-ancienne. Nous avons encore, ajoute cet Auteur, » plusieurs autres Statues de ces Dieux dans de vieux Tem» ples, qui sont toutes en habit militaire ».

Le feu sacré ou Vesta, qu'emporta aussi avec soi Enée, étoit sans doute le plus distingué des Dieux Penates (*c*), puisqu'après qu'Hector lui eût recommandé ces Dieux, il s'approche lui-même du sacré foyer, & en retira les bandelettes de Vesta, & le feu qui y brûloit. Si nous en
(2) Sat. l. 3. c. 4. croyons Varron cité par Macrobe (2), Dardanus avoit apporté d'abord ces Penates Phrygiens dans l'Isle de Samothrace, & Enée les transfera ensuite de Troye dans le Pays Latin.

Je dois dire aussi que les Idoles que Jacob emporta de la maison de son beau-pere Laban, & que l'Ecriture-Sainte appelle du nom de *Theraphim*, étoient des Dieux Penates, dont le culte passa dans la suite en Phrygie, de-là en Grece & en Italie; c'est là sans contredit leur véritable origine.

Ajoutons enfin qu'on croyoit apparemment dans le Paganisme que les maisons n'étoient pas suffisamment gardées par les Lares & par les Penates, puisqu'on avoit encore d'autres Dieux pour avoir soin des portes, des clefs & des gonds, sur quoi on peut consulter ce que j'en ai dit en parlant du
(3) T. I. l. 3. progrès de l'Idolâtrie (3).

(a) *Ilium in Italiam portans, victosque Penates.* En. l. 1.
(b) *Sacra suosque tibi commendat Troja Penates:*
Hos cape fatorum Comites, his mœnia quære. Ibid.
(c) *Sic ait, & manibus vittas, Vestamque potentem*
Æternumque adytis effert penetralibus ignem. Æn. l. 2.

LIVRE



LIVRE QUATRIEME.

DES DIEUX DE L'ENFER.



OUR donner un Traité un peu complet de l'Enfer & des Champs Elysées, tels que les Grecs les avoient connus, je dois examiner, 1°. Ce que les Egyptiens pensoient sur l'ame, & sur ce qu'elle devenoit après la séparation d'avec le corps. 2°. Faire voir que les Grecs avoient tiré des céremonies pratiquées par ce peuple dans leurs funerailles, tout ce qu'ils ont dit sur l'état des ames après la mort, & en particulier l'idée de l'Enfer & des Champs Elysées. 3°. Faire une description exacte de ces deux demeures, tirée des Ouvrages des Anciens, surtout des Poëmes d'Homere, & de Virgile. 4°. Parler des Dieux qui présidoient aux Enfers. 5°. Enfin des Illustres malheureux qu'on disoit expier dans le Tartare la peine dûe à leurs crimes.

CHAPITRE I.

Ce que pensoient les Egyptiens sur l'état des ames après la mort.

S'IL y a quelque point où la Theologie des Payens s'écarte moins des lumieres naturelles, c'est celui qui regarde l'état des ames après la mort, & la justice qui leur étoit rendue en l'autre Monde, puisqu'il supposoit la connoissance de l'immortalité de l'ame.

Il est vrai que cet article avoit été alteré par des fables si ridicules & si absurdes, que les enfans même n'y ajoutoient aucune foi, si nous en croyons Juvenal; mais toujours est-il également vrai que le fond en étoit bon, & qu'il pouvoit servir de frein à la licence & à la cupidité.

Il est certain d'abord, que cette partie de la croyance des Grecs leur étoit venue d'Egypte; & pour le prouver, je vais rapporter ce que Diodore de Sicile nous apprend des coutumes égyptiennes à cet égard, & le comparer ensuite avec ce qu'on trouve dans les Poëtes les plus anciens, & dans les usages pratiqués par les Grecs.

(1) Liv. 1. c. 36.

L'Auteur que je viens de nommer, après avoir dit (1) que suivant les Egyptiens eux-mêmes, Orphée avoit porté dans la Grece toute la fable de l'Enfer, ajoute: « Les supplices » des méchans dans le Tartare, le séjour des bons aux Champs » Elysées, & quelques autres idées semblables, sont visible» ment prises des funerailles des Egyptiens. Mercure con» ducteur des ames chez les Grecs, a été imaginé sur un » homme à qui l'on remettoit anciennement en Egypte le » corps d'un Apis mort, pour le porter à un autre qui le rece» voit avec un masque à trois têtes, comme celles de Cer» bere. Orphée ayant parlé en Grece de cette pratique, Ho» mere en a fait usage dans ces vers de l'Odyssée:

Avec son Caducée, aux bords des fleuves sombres
Mercure des Heros avoit conduit les ombres (1).

(1) Traduct. de M. Terrasson.

Le Poëte ajoute un peu plus bas :

Ils passent l'Ocean, & le pâle rocher ;
Et bien-tôt abordant, par l'effort du Nocher ;
Aux portes du Soleil, lieu des images vaines,
Ils parviennent enfin à ces heureuses plaines,
Où jouissant de tout, excepté de leurs corps,
Et libres de nos soins, on voit errer les morts.

» Or l'Ocean est le Nil même, auquel les Egyptiens donnent » en leur langage un nom qui signifie la même chose que » l'Ocean. Les portes du Soleil sont la ville d'Heliopolis ; & » ces plaines heureuses qu'on dit être le sejour des Justes » morts, ne sont à la lettre que les belles campagnes qui sont » aux environs du lac d'Acheruse auprès de Memphis, & » qui sont partagées par des champs & par des étangs cou- » verts de blé ou de lotos. Ce n'est pas sans fondement qu'on » a dit que les morts habitent là ; car c'est-là qu'on termine » les funerailles de la plûpart des Egyptiens, lorsqu'ayant fait » traverser le Nil & le lac d'Acheruse à leurs corps, on les » dépose enfin dans des tombes qui sont arrangées sous terre » en cette campagne.

» Les céremonies qui se pratiquent encore aujourd'hui dans » l'Egypte, conviennent à tout ce que les Grecs disent » de l'Enfer ; comme à la barque qui transporte les corps, » à la piece de monnoye qu'il faut donner au Nautonnier, » nommé Caron en langue Egyptienne ; au temple de la téne- » breuse Hecate placé à l'entrée de l'Enfer ; aux portes du Co- » cyte & du Lethé, posées sur des gonds d'airain ; à d'autres » portes qui sont celles de la vérité ; au simulacre de la Justi- » ce qui est sans tête. Il en est ainsi de tout le reste, qui paroît » n'être qu'une copie exacte de ces funerailles, telles même » qu'on les fait actuellement. Dans la ville d'Acanthe qui » est au-delà du Nil du côté de la Libye, à six vingts stades

» de Memphis, il y a un tonneau percé dans lequel trois » cens soixante Prêtres versent tous les jours de l'eau apportée du Nil. Non loin de-là, on execute réellement la fable » de l'Asne dans une assemblée publique, où un homme file » une longue corde de jonc, qui est défilée en même temps » par des gens qui sont derriere lui.

(1) Voyez les Adages d'Erasme.

Ce même Auteur, après avoir parlé de la maniere dont les Egyptiens embaumoient les cadavres, poursuit ainsi: « Quand » le corps doit être inhumé, on en va annoncer le jour pre» mierement aux Juges, & ensuite à toute la famille & à » tous les amis du mort. Cette indication se fait en expri» mant son nom, & en disant qu'il va passer le lac. Aussi-tôt » quarante Juges s'assemblent & vont s'asseoir dans un Tri» bunal formé en demi-cercle, & placé à l'autre bord du lac. » Des Ouvriers préposés à cette fonction, mettent sur ce lac » une barque qu'ils ont construite, & qui est gouvernée par » un Pilote, que les Egyptiens nomment Caron en leur lan» gue. On dit qu'Orphée étant venu en Egypte, & ayant vû » cette céremonie, bâtit la fable de l'Enfer, en ajoutant quel» ques circonstances à ce qu'il avoit vû pratiquer : nous en » parlerons bien-tôt plus au long. Avant qu'on place le cer» cueil dans cette barque, la loi permet à tout le monde de » venir faire ses plaintes, contre le mort. Si quelqu'un le » convainc d'avoir mal vécu, les Juges portent la Senten» ce, & privent le mort de la sépulture qu'on lui avoit pré» parée. Mais si celui qui a intenté l'accusation ne la prou» ve pas, il est sujet à de grandes peines. Quand aucun ac» cusateur ne se presente, ou que ceux qui se sont presentés » sont convaincus eux-mêmes de calomnie, tous les parens » quittent le deuil, louent le défunt, sans parler néanmoins » de sa race comme font les Grecs, parce que tous les Egyp» tiens se croyent également nobles. Ils commencent son » éloge par son éducation; parcourant ensuite tous les âges » de sa vie, ils relevent sa piété, sa justice, son courage, & » prient les Dieux infernaux de le recevoir dans le sejour des » bienheureux. Toute l'assistance applaudit à cette Oraison fu» nebre : elle y mêle de nouvelles louanges, & félicite le mort

» de ce qu'il doit passer l'éternité dans la paix & dans la » gloire ».

Le même Diodore après avoir dit qu'on gardoit quelquefois les ancêtres dans la maison tout embaumés, pour conserver en les voyant le souvenir de leurs bonnes actions, ajoute qu'on y conservoit aussi les cadavres de ceux à qui on avoit refusé la sépulture pour raison de crime & de dette; & qu'il arrivoit quelquefois que leurs descendans devenus riches ou puissans, acquittoient leurs dettes, ou poursuivoient leur justification, & les faisoient ensevelir honorablement. Car les Egyptiens, dit-il encore, se sont fait de tout temps une religion d'honorer particulierement leurs morts. Ils donnent assez souvent leurs corps pour sûreté de leurs dettes; & ceux qui ne les retirent pas sont déclarés infames pendant leur vie, & privés de sépulture après leur decès.

Porphyre (1) nous a conservé la priere, ou plutôt l'absolution que les Prêtres Egyptiens donnoient aux parents en faveur du mort, & il l'avoit tirée d'Euphantus Auteur que nous n'avons plus. « O! Soleil, premiere Divinité, & vous Dieux » du Ciel, par qui les hommes ont reçû la vie, daignez me » recevoir aujourd'hui dans vos sacrés tabernacles. J'ai fait » tous mes efforts pour que ma vie ait été telle que vous » l'avez demandée de moi. Mon respect a été sans bornes » pour les Dieux qu'on m'a fait connoître dans mon enfan- » ce, & je n'ai jamais manqué d'égards pour ceux qui m'ont » donné la lumiere, ni de tendresse pour le sein qui m'a por- » té: mes mains sont pures du sang d'autrui; le dépôt fut » toujours sacré pour moi; & le silence des hommes qui ne » me reprochent rien, n'est-il pas le gage assûré de mon in- » nocence? Si cependant il m'étoit échappé quelque faute » personnelle & secrette, soit dans le boire ou le manger, ce » sont ces entrailles qui en sont coupables ». Les parens montroient alors les entrailles du mort, & aussi-tôt on les jettoit dans le lac.

(1) De Abst. l. 4.

» Les Grecs, remarque le même Diodore, ont corrompu » par leurs fictions & par leurs fables, ce que l'on doit croire » de la récompense des bons & de la punition des méchants;

» & par-là ils ont livré aux railleries des libertins un des plus » puissants motifs qu'on puisse proposer aux hommes, pour les » engager à bien vivre ».

CHAPITRE II.

Sentimens des Philosophes Grecs sur le même sujet.

PLATON est celui des Philosophes qui a le plus raisonné sur la nature de l'esprit, & sur l'état des ames après la mort; mais il faut avouer que son systême, ainsi que celui de tous les autres, est mal soutenu & rempli de contradictions: dès qu'on est éloigné de la bonne voye, on s'égare à mesure qu'on avance. Lorsqu'un homme est mort, selon ce Philosophe, son ame va dans un lieu qu'on appelle Divin, & elle est jugée. Quand on a mené une vie conforme aux lumieres de la raison, on est conduit dans un lieu élevé, où l'on jouit de toutes sortes de prosperités & de plaisirs en la compagnie des Dieux: les ames des méchans tombent dans un abysme où il n'y a que des ténebres fort épaisses, & où l'on souffre toute sorte de maux. Ce Philosophe fait ensuite la description de l'Enfer, des Champs Elysées, & parle des Fleuves de ces lieux, des Juges, des Furies, &c. à-peu-près comme Homere, dont il a suivi les idées.

Socrate son maître avoit pensé la même chose que lui. Ce Philosophe distinguoit trois sortes d'états pour les ames. Celles qui n'avoient ni merite ni vices, habitoient aux environs de l'Acheruse, où purgées par les eaux de ce lac, elles alloient recevoir la récompense du peu de vertus qu'elles avoient pratiquées. Celles des mechans erroient autour des tombeaux qui enfermoient leurs corps, où elles étoient tourmentées de differentes manieres. Ensuite après avoir bû de l'eau du fleuve d'oubli, elles rentroient dans de nouveaux corps, plus ou moins nobles, suivant leur merite. Enfin les ames des bons alloient tout de suite dans les Champs Elysées.

Pythagore croyoit que dès que l'ame étoit séparée du corps, elle alloit sous la conduite de Mercure dans un lieu où l'air étoit très-pur, & où étoient les Champs Elysées, que Virgile nomme les Champs Aëriens, *Aërios Campos.* C'étoit-là, ajoutoit Pythagore, que les ames des Philosophes, les meilleures de toutes, devenoient semblables aux Dieux, pendant que celles des mechans étoient tourmentées sans relâche par les Furies : mais les unes & les autres, après un certain espace de temps, qu'il appelle le temps des purifications, revenoient sur la terre habiter de nouveaux corps. Ce fut lui, pour le dire en passant, qui enseigna en Europe, du moins publiquement, la doctrine de la Metempsycose, ou de cette circulation éternelle des ames dans de nouveaux corps, qu'il avoit apprise des Egyptiens, chez lesquels il avoit voyagé. Je dis qu'il enseigna cette doctrine; car long-temps avant lui, Orphée & Homere, qui l'avoient aussi puisée chez le même peuple, en avoient parlé dans leurs Ouvrages.

Les Egyptiens doivent donc être regardés comme les premiers auteurs de cette opinion, qui dans la suite se répandit d'un côté dans l'Europe, où Melampus, Orphée, Homere, & quelques autres la porterent, & qui pénétra pareillement jusqu'au fond des Indes, où elle fit des progrès si étonnans qu'elle y regne encore aujourd'hui. Ce que je viens d'annoncer au sujet de cette opinion, Herodote l'assure positivement (1). Les Egyptiens, dit-il, ont été les premiers qui ont cru l'ame immortelle, ce sont eux aussi qu'on doit regarder comme les inventeurs de la Metempsycose. Leurs Prêtres, dit-il, enseignent que les ames ne mouroient point avec le corps, & qu'*Amenthes* les recevoit. Cet Amenthes étoit un lieu souterrain, à peu-près comme l'Enfer des Poëtes Grecs. Plutarque (2) qui dit que ce mot veut dire, *celui qui reçoit, & qui donne*, ajoute que c'étoit un lieu au centre de la terre, où toutes les ames se rendoient. Comme ce goufre les recevoit, il les rendoit de même; & quand elles en sortoient, elles alloient habiter de nouveaux corps; premierement, ceux des animaux terrestres, ensuite ceux des poissons & des monstres marins, puis ceux des oiseaux,

(1) Liv. 2.

(2) De Is. & Os.

& après avoir circulé l'espace de trois mille ans d'un de ces corps dans un autre (1), elles revenoient animer le corps des hommes, d'où elles ressortoient aussi pour recommencer le même manége : & c'étoit ainsi qu'elles étoient immortelles. C'est de cette opinion, dit Herodote, que provenoit le soin que les Egyptiens avoient d'embaumer les corps avec une dépense infinie, de même que ces superbes tombeaux où ils employoient des sommes si considerables ; pendant qu'ils négligeoient leurs maisons, qu'ils ne regardoient que comme des hôteleries, des lieux de passage, qui ne meritoient pas leur attention : ce qui a fait dire à Diodore de Sicile, que ce peuple étoit moins curieux à bâtir des maisons pour les vivants, que des tombeaux pour les morts.

(1) Herod. loc. cit.

CHAPITRE III.

Sentimens des Poëtes.

LES Poëtes quoique livrés ordinairement au feu d'une verve que la raison ne guide pas toujours, ont cependant pensé sur l'état des ames après la mort, à peu-près comme les Philosophes ; mais chacun d'eux ayant suivi son caprice, il n'est pas étonnant de trouver dans leurs Ouvrages tant d'idées particulieres. En effet, quoiqu'ils conviennent en général que les ames vont ou dans les Champs Elysées, ou dans le Tartare, ils ne sont pas d'accord sur la situation de ces deux demeures.

Quelques-uns placent les Champs Elysées au milieu des airs ; d'autres dans la Lune, quelques-uns dans le Soleil ; enfin dans la centre de la terre à côté même du Tartare. L'opinion la plus commune est qu'ils étoient dans une des Isles de l'Ocean, qu'on appelloit les Isles fortunées, & qu'on croit être les Canaries. Mais connoissoit-on dans ces anciens temps des Isles aussi éloignées de la terre ferme ? Ainsi il vaut mieux dire que selon eux le séjour des bienheureux étoit dans

dans le charmant pays de la Bétique (*a*), où les Phéniciens avoient voyagé dès les temps les plus reculés. Ce Pays étoit délicieux, arrosé de fleuves, de ruisseaux & de fontaines. Il y avoit des plaines charmantes, des bocages & des bois enchantés; les montagnes enfermoient de mines d'or & d'argent, & la terre y fournissoit en abondance tout ce qui étoit necessaire à la vie: c'est l'idée qu'en donnent tous les Anciens; & dès-là rien n'étoit plus propre à fournir aux Poëtes les descriptions charmantes qu'ils font du séjour des Bienheureux.

D'ailleurs le Tartesse qui coule dans cette Province, est sans doute le Tartare des Poëtes; c'est du moins le sentiment du sçavant Bochart. Que si on ajoute que ce pays est au bout du monde, puisqu'on ne connoissoit rien autrefois au-delà, & qu'on croyoit que le Soleil alloit tous les soirs se coucher dans l'Ocean où il n'éclairoit plus le monde jusqu'au lendemain matin, il est évident qu'on a dû croire que le pays étoit couvert d'éternelles ténebres.

Les mêmes Poëtes ne different pas moins entr'eux au sujet de l'Enfer. Tout ce qu'on peut recueillir de la Theogonie d'Hesiode, est que ce lieu qu'il nomme toujours le Tartare, étoit une prison où furent mis les Titans, & Saturne lui-même; que cette affreuse prison étoit gardée par je ne sçai quelle espece d'être, qu'il nomme Campé, que Jupiter devenu maître du monde fit garder par des Geants à cent mains.

(1) Odyss. l. 10. & l. 11.

Homere (1) avoit des idées plus nettes sur ce sejour des morts; & selon lui toutes les ames y étoient conduites par Mercure: il établit même le lieu où il étoit, c'est-à-dire, au pays des Cimmériens, peuples couverts d'éternelles ténebres, & à l'extrémité de l'Ocean, où couloient le Styx, le Periphlegeton, & les autres fleuves d'Enfer. Les Anciens ont été fort embarrassés à déterminer de quel Pays ce Poëte avoit voulu parler. Il y en a qui prétendent qu'il faut l'entendre des environs de Cadix, ou de la Bétique, parce que ce pays étoit aux extrémités de l'Ocean, où le Soleil va se plonger dans les eaux, & où par conséquent doivent être ces ténebres dont il parle. Il y en a qui pensent que ce

(*a*) Aujourd'huy l'Andalousie à l'extrémité de l'Espagne, du côté de Cadix.

Poëte, qu'on a toujours regardé comme un excellent Géographe, avoit désigné par-là les habitans du Nord, ceux même qui sont privés pendant des mois entiers de la lumiere du Soleil. D'autres croyent qu'il faut l'entendre des peuples qui habitoient à l'extrémité du Pont-Euxin, où étoit le Pays des Cimmeriens, & Strabon favorise ce sentiment, lorsqu'il dit, en parlant d'Homere: « Ce Poëte a connu les Cimmeriens du Bosphore qui habitent vers le Septentrion, dans » un lieu toujours couvert d'épais nuages; & il ne pouvoit les » ignorer, car c'est vers le temps de la naissance de ce Poëte, » ou peu d'années auparavant, que ces Cimmeriens firent des » courses jusques dans l'Ionie ». Ce Poëte connoissoit donc les Cimmeriens du Bosphore, & par le privilege de la Poësie, il les a transferés sur les côtes d'Italie, comme il y a transferé aussi les Cyanées ou Symplegdes qui sont des rochers à l'entrée du Pont-Euxin.

(1) Biblioth. univ.

M. le Clerc(1) croit qu'Homere avoit voulu parler des Epirotes où des Thesprotes, peuples qui faisant sans cesse travailler aux mines, étoient véritablement ensévelis dans les ténebres. Dailleurs c'est dans l'Epire, ainsi qu'on le dira dans la suite, qu'on trouvoit les fleuves dont parle ce Poëte. Mais il est évident qu'il ne faut pas aller chercher si loin les Cimmeriens dont parle Homere; ils étoient sur les côtes occidentales de l'Italie, près de Bayes & de Pouzolles; & la raison en est, qu'Ulisse y arrive le même jour qu'il reçoit son congé de Circé. La description qu'il fait de cette contrée est, selon Strabon, très-conforme à la Géographie; & si le Poëte ajoute que ce lieu est aux extrémités de l'Ocean, c'est par une de ces licences qu'autorise la poësie.

Voici ce que dit Circé à Ulysse effrayé de la proposition qu'elle lui faisoit de descendre aux Enfers, pour y consulter l'ombre de Tiresias: « Dressez votre mât, déployez vos voi- » les, & soyez sans inquietude, les seuls souffles de Borée » vous conduiront; & quand vous aurez traversé l'Ocean, » vous trouverez un lieu commode, & les bois de Proserpi- » ne, pleins d'arbres stériles.... Abordez à cette plage de » l'Ocean, & allez de là dans le ténebreux Palais de Pluton,

» à lendroit où l'Acheron reçoit dans son lit le Periphlegeton » & le Cocyte, qui est un écoulement des eaux du Styx: Ulysse muni de cet itineraire s'embarque le matin, & le soir du même jour arrive au lieu que cette Déesse lui avoit désigné. Il est donc évident que l'Ocean n'est mis là que pour donner plus de merveilleux à la navigation de ce Heros. Aussi Strabon dit positivement; *Que les Cimmeriens d'Homere, soient sur les côtes d'Italie, c'est un fait certain; les Anciens*, ajoute-t-il, *avoient placé la Necromantie d'Homere près du lac Averne* (*a*). C'étoit là où étoient les fleuves dont il est parlé dans le passage que nous venons de citer. Servius, qui en convient (1) rend en même-temps raison de ce qui peut avoir donné lieu à ce Poëte de dire que ce pays étoit couvert de ténebres: « Près de Bayes, dit ce sçavant Commentateur, est un lieu bas & sombre, environné de tous côtés de hautes montagnes qui empêchent qu'on y voye ni le lever ni le coucher du Soleil ». Que si on ajoute que c'est là où est le lac Averne, dont les exhalaisons étoient autrefois mortelles, que le pays est rempli de souffre & de bitume, on aura de quoi justifier Homere d'y avoir placé l'entrée du Royaume de Pluton.

(1) Sur le liv. 6. de l'En.

Pline ajoute encore, qu'outre le lac Acherontie, l'Averne, & les Champs brûlés des Phlegréens, il y avoit autrefois en ce lieu-là une ville nommée Cimmerie (*b*).

Bochart (2), pour le dire en passant, peut donc bien avoir raison en disant que le mot Cimmerien vient du mot Phenicien *Cimmir*, ténebreux, ou plûtôt *la noirceur des ténebres*; mais je crois qu'il se trompe en plaçant les Cimmeriens d'Homere sur les côtes de Provence; car comment Ulysse y seroit-il arrivé le même jour qu'il étoit parti du Promontoire Circéi?

(2) Chan. L. 1. c. 33.

Quoiqu'il en soit, Virgile (3) a suivi l'idée d'Homere en plaçant comme lui, mais sans déguisement, l'embouchure de l'Enfer sur la même côte, & près du lac Averne, comme

(3) En. L. 6.

(*a*) On apelloit la Necromantie d'Homere, l'onziéme Livre de l'Odyssée, parce qu'il s'y agit de l'évocation de l'ombre de Tiresias.

(b) *Avernus lacus, juxta quem Cimmerium oppidum quondam: dein Puteoli postque Phlegræi campi, Acherusia palus, &c.* Pline L. 3. c. 6.

nous le dirons dans la suite. Mais les autres Poëtes ne sont pas d'accord avec les deux dont on vient de rapporter les témoignages, puisqu'il y en a qui mettent l'entrée des Enfers au Promontoire du Tenare, où étoit cette Caverne de laquelle la fable publioit qu'Hercule avoit tiré le Cerbere lorsqu'il descendit aux Enfers. D'autres croyent que ce lieu étoit dans la Thesprotie, & Lucain est le seul que je sçache (1) qui ait transporté l'entrée de l'Enfer aux bords de l'Euphrate.

(1) De Bell. civ.

Il faut remarquer encore que les Poëtes distinguent trois sortes de choses dans l'homme, son corps, son ame, son ombre ou son phantôme (2). Virgile faisant invoquer à Enée les manes de son pere Anchise avant que de célebrer son anniversaire, dit :

(2) Voyez ce qui a été là-dessus dans le Liv. 4.

. . . . *Salvete recepti*
Nequicquam cineres, animæque umbræque paternæ (3).

(3) En. L. 5.

Et Didon prête à se donner la mort, fait cette réflexion :

Et nunc magna mei sub terras ibit imago (4).

(4) En. L. 4.

Lucrece s'exprime encore plus clairement sur cet article :

. . . . *esse Acherusia templa,*
Quò neque permaneant animæ, neque corpora nostra,
Sed quædam simulachra, modis pallentia miris (5).

(5) Lucr. L. 1.

Les Poëtes Latins que je viens de citer, n'ont fait que copier Homere sur l'article dont il s'agit. Ce Poëte dit dans le Livre XI. de l'Odyssée en parlant de l'Enfer, que Proserpine avoit accordé à Tiresias le privilege de conserver après sa mort tout son entendement ; qu'il avoit même dans ce triste séjour, les yeux si pénétrans, qu'il lisoit dans l'avenir, pendant que les autres morts n'étoient auprès de lui que des ombres & de vains phantômes. Mais le même Tiresias parlant à Ulysse développe bien cette Mythologie : « Telle » est, dit-il, la condition des mortels quand ils sont sortis de » la vie : leurs nerfs ne soutiennent plus ni chairs, ni os ; tout

» ce qui ne compose que le corps materiel, est la pâture des » flammes dès que l'esprit l'a quitté; & l'ame, ce corps dé» lié & subtil, s'envole de son côté comme un songe ». Voilà bien nettement les trois choses dont je parle. Le corps materiel & terrestre, qui est réduit en cendres sur le bûcher: l'esprit, c'est-à-dire, la partie spirituelle de l'ame qui retourne au Ciel, lieu de son origine; & l'ame, c'est-à-dire, le corps délié & subtil dont le corps est revêtu. C'est cette derniere partie qui descend dans les Enfers, & qui est appellée *idole* & image.

Si nous voulons remonter à la source de cette opinion, nous trouverons qu'elle est tirée des Egyptiens, qui croyoient que l'ame étoit composée d'un corps subtil & lumineux, & de ce qu'on appelle l'*esprit*: le corps subtil est la partie materielle de l'ame, & l'entendement, φρόνησις, est la partie spirituelle. Après la mort, c'est-à-dire, après la séparation du corps terrestre de l'ame, il se fait une autre séparation des deux parties de cette ame. Le corps subtil, qui est l'*idole*, l'image du corps terrestre, s'en va dans les Enfers, & l'entendement, l'esprit qui est la partie spirituelle, va dans le Ciel. Ainsi suivant cette Theologie les ames des hommes ou plûtôt leurs ombres, *quædam simulachra*, étoient dans les Enfers séparées de leur entendement; & ce n'étoient que des phantômes, des images, qui portoient même les marques du corps terrestre; à moins qu'elles n'eussent reçu le privilege d'y conserver leur entendement, comme Homere le dit du Devin Tiresias.

C'étoit donc une Theologie constante dans ces temps de ténebres, qu'après la mort le corps materiel étoit réduit en cendres; que l'esprit, θυμὸς & φρόνησις, la partie spirituelle de l'ame, retournoit dans le Ciel; & l'ame, c'est-à-dire, ce corps subtil qui lui servoit comme d'enveloppe, son idole, son image, descendoit dans les Enfers.

Les Poëtes ne sont pas d'accord sur le temps que les ames devoient demeurer dans l'Enfer, ou dans les Champs Elysées: Anchise semble insinuer à Enée son fils, que ces dernieres, après une révolution de mille ans, buvoient de l'eau du

fleuve Lethé, & venoient dans d'autres corps, suivant en quelque maniere l'opinion de la Metempsycose, comme nous l'avons dit :

Has omnes, ubi mille rotam volvere per annos,
Lethæum ad fluvium Deus evocat agmine magno;
Scilicet immemores, supera ut convexa revisent
Rursus, & incipiant in corpora velle reverti (1).

(1) Virg. Æn. L. 6.

Il n'en étoit pas de même de celles qui étoient condamnées au Tartare, dont elles ne sortoient jamais. Virgile dit du malheureux Thesée, qu'il y est, & y sera éternellement.

. . . . . *Sedet, æternumque sedebit*
Infelix Theseus.

& les autres Poëtes assûrent la même chose des Ixions, des Tantales, des Titans, & de tous les autres criminels, quoique leurs systêmes ne soient gueres constants sur cet article. Mais il est bon de remarquer que Pythagore & ses Disciples semblent avoir fixé le temps de ces peines à mille ans; du moins c'est le terme où se réduisent les expiations dont il est parlé dans la République de Platon, qui paroît avoir suivi en cela l'opinion de ces Philosophes, aussi bien que Virgile, sans parler des autres, quand il dit ; *mille rotam volvere per annos.*

Pour ce qui est de ceux qui n'étoient ni dans le Tartare ni dans les Champs Elysées, mais dans les vastes forêts qui précedoient ces deux lieux, comme Didon, Deiphobe, & les autres qu'Enée rencontra, après un certain temps de purgation & de souffrance, ils étoient renvoyés dans les Champs Elysées.

Quisque suos patitur manes, exinde per amplum
Mittimur Elysium, & pauci læta arva tenemus (2);

(2) Virgil. ibid.

& c'est ce qui fait dire encore à Deiphobe parlant à la Sibylle:

. . . . . *Ne sævi, magna Sacerdos,*
Discedam, explebo numerum, reddarque tenebris.

Id. ibid.



CHAPITRE IV.

Description particuliere de l'Enfer, suivant les Poëtes.

De tous les Poëtes qui ont parlé de l'Enfer & des peines qu'on y enduroit, je ne citerai qu'Homere, Pindare, & Virgile, parce qu'ils ont rassemblé tout ce que l'Antiquité profane enseignoit à ce sujet; mais avant que d'entrer dans aucun détail, je dois observer que si Virgile, copiste fidele d'Homere, lui est souvent inferieur, ici il me paroît beaucoup le surpasser, & encore plus Claudien, Silius Italicus, & les autres.

Circé après avoir enseigné à Ulysse le chemin de l'Enfer, de la maniere que nous l'avons dit dans le Chapitre précédent, continue ainsi de lui parler : « Avancez jusqu'à la » Roche où est le confluent de ces deux fleuves dont la chu- » te fait un grand bruit. Là, creusez un fossé d'une coudée en » quarré : versez dans cette fosse, pour tous les morts, trois » sortes d'effusions ; la premiere de lait & de miel ; la secon- » de, de vin pur, & la troisiéme, d'eau où vous aurez dé- » trempé de la farine. En faisant les effusions, adressez vos » prieres à toutes les Ombres, & promettez-leur que dès » que vous serez de retour dans votre Palais, vous immolerez » la plus belle Génisse de vos pâturages, qui n'aura pas enco- » re porté; que vous leur éleverez un bûcher où vous jette- » rez toutes sortes de richesses, & que vous sacrifierez en » particulier à Tiresias seul, un belier tout noir, & qui sera » la fleur de votre troupeau. Après que vous aurez achevé » vos prieres, immolez un belier noir & une brebis noire, » en leur tournant la tête vers l'Erebe, & en détournant » vos regards vers l'Ocean. Les ames d'une infinité de morts » se rendront en cet endroit : alors pressez vos compagnons » de prendre les Victimes égorgées, de les dépouiller, de » les brûler, & d'adresser leurs vœux aux Dieux infernaux,

» au puissant Pluton, à la severe Proserpine ; & vous, l'épée » à la main, tenez-vous là, écartez les Ombres, & em» pêchez qu'elles n'approchent du sang, avant que vous ayez » entendu la voix de Tiresias, qui ne manquera pas de se » rendre près de vous, Il vous enseignera le chemin que » vous devez tenir, & la maniere dont vous devez vous » conduire pour retourner heureusement chez vous ».

Ulysse execute à la lettre ce que Circé lui avoit prescrit : les Ombres, friandes du sang des victimes, viennent pour le humer ; Ulysse les écarte à coups d'épée, & après avoir appris de Tiresias ce qu'il avoit à faire, il se retire. Telle est la description que fait Homere de l'Enfer. Il est vrai que pour tirer parti d'une fiction si mince, & qui dans le fond n'est qu'une simple évocation, il fait raconter aux Ombres leurs avantures, qui souvent sont très-intéressantes.

Quoique Pindare semble avoir pris Homere pour modele, il s'écarte cependant de son original, & suit d'autres idées que celle de cet ancien Poëte. D'abord, il fait deux Royaumes differents de ce lieu souterrain, & leur donne à chacun un Monarque particulier. C'est Pluton, selon lui, qui gouverne l'Enfer, & Saturne qui est le Souverain des Champs Elysées où il regne avec sa femme Rhea, & a pour Assesseur Rhadamanthe, que tous les autres Poëtes mettent dans l'Empire de Pluton. Ce Poëte est en cela conforme à Hesiode (1), qui dit que les ames des Heros alloient habiter les lieux fortunés situés près de l'Ocean, aux extrémités de la terre, où Saturne regnoit. Puis suivant les idées des Pythagoriciens Pindare établit pour les ames trois sortes de transmigrations, tant en ce monde qu'en l'autre, disant que ceux qui dans ces trois états ont conservé leurs ames toujours pures, arrivent enfin à l'auguste palais de Saturne. Les trois tournées que Socrate fait faire aux ames des Philosophes avant leur retour au lieu de leur origine, ont beaucoup de rapport à ces trois vies que ce Poëte exige de ses Heros, avant de les placer dans les Champs Elysées Sur quoi il est bon de faire deux remarques. La premiere, que Pindare suppose que l'on pouvoit également pratiquer la vertu & faire des actions méritoires, en Enfer

(1) Op. & Dies. v. 170.

Enfer comme en ce monde. La ſeconde, qu'il ſemble fixer pour toujours le ſéjour des bienheureux dans les Champs Élyſées, d'où cependant ſuivant Virgile & les autres Poëtes, ils doivent ſortir après un certain temps, en bûvant de l'eau du fleuve d'Oubli; & on fixoit ordinairement ce temps à mille ans.

Mais pour mettre toute cette doctrine ſous un même point de vûe, il eſt neceſſaire de rapporter le paſſage entier de ce Poëte: le voici.

« Après la mort les ames incorrigibles des méchans ſont li-
» vrées à de cruels ſupplices; & dans le Royaume de Pluton
» il eſt un Juge, qui diſcute les crimes commis dans cet Em-
» pire terreſtre de Jupiter, & qui prononce en dernier reſſort
» avec une infléxible ſéverité.

» Les juſtes y menent une vie exempte de toutes ſortes de
» peines. Leurs jours n'ont point de nuits: un pur Soleil les
» éclaire ſans ceſſe. Ils ne ſont point obligés d'employer la force
» de leurs bras à troubler la mer & la terre pour ſubvenir à de
» vils beſoins. Ceux qui ſe ſont faits un devoir de garder invio-
» lablement leurs ſermens, converſent avec les Divinités reſ-
» pectables de ces demeures ſouterraines, & goûtent des plai-
» ſirs que rien ne trouble, tandis que ceux qui ont aimé le
» parjure, ſouffrent des tourmens dont la ſeule vûe fait hor-
» reur.

» Mais ceux qui après avoir demeuré juſqu'à trois fois ſur
» la terre & aux enfers, ont ſçu dans ces divers états conſer-
» ver leurs ames toujours pures; comme ils ont marché par
» la route que Jupiter leur avoit tracée, ils arrivent auſſi à l'au-
» guſte palais de Saturne. D'aimables Zephirs qui s'élevent de
» la mer, rafraichiſſent cette Iſle charmante, ſéjour éternel des
» bienheureux. On y voit de toutes parts briller des fleurs,
» dont l'éclat le diſpute à celui de l'or. Les unes ſortent de
» terre, les autres pendent aux arbres, & les autres croiſſent
» dans les eaux. Ils en font des couronnes & des guirlandes,
» dont ils parent leurs bras & leurs têtes. Tout ſe gouverne
» par les juſtes décrets de Rhadamanthe, ſans ceſſe aſſis ſur
» le Tribunal, à côté de Saturne, pere des Dieux & époux

» nom d'Averne, que les Grecs ont donné à ce lieu formidable. » Il est défendu d'un côté par un lac profond, de l'autre par » un bois impénétrable à la lumiere. Enée fit conduire à l'en- » trée de cette Caverne quatre taureaux noirs qu'on rangea » devant les Autels ; & la Sibylle en fit elle-même un Sacri- » fice aux Dieux infernaux ». Après le sacrifice elle s'élança la premiere dans le Goufre qui mene au Royaume de Pluton, & Enée la suivit d'un pas ferme & assûré, à travers un bois sombre & solitaire. « Devant la porte des Enfers, » autour de ce lugubre Vestibule, la douleur & les chagrins » vengeurs ont établi leur demeure. Là habitent les pâles mala- » dies, la triste vieillesse, la frayeur, la faim qui suggere tant » de crimes, l'affreuse pauvreté, le travail, & la mort, le som- » meil frere de la mort, les joyes trompeuses qui séduisent » nos esprits, la guerre qui traîne les ravages après soi, la » discorde aux crins de coleuvre tressés avec des bandelettes » ensanglantées ; & à côté de ce monstre sont posés les lits » de fer des Eumenides. Au milieu du Vestibule, un vieux » orme étend ses vastes branches, où l'on dit que les songes » vains, aussi nombreux que les feuilles de l'arbre, viennent » se percher. Cent autres monstres assiegent l'entrée de ce fatal » Royaume. Les Centaures y ont leur repaire, ainsi que les Scyl- » les a deux formes. L'Hydre de Lerne y presente ses sept » gueules sifflantes, & la Chimere ses narines enflammées. » Briare à cent mains, les Gorgones, les Harpyes, & l'Om- » bre de Geryon, se presenterent à Enée, &c. ».

Au sortir de cet antre on trouve un chemin qui conduit par des bois fort obscurs au fleuve Acheron : c'est-là qu'accourent de toutes parts les ames de ceux qui doivent passer au-delà ; mais comme il n'est pas permis d'entrer dans la barque de Caron, sans avoir reçû les honneurs de la sépulture (*a*), celles qui en ont été privées sont obligées d'errer cent ans sur ce triste rivage (*b*). Caron qui voit un homme armé approcher, lui fait entendre qu'il n'y a que les ames des morts

(a) *Nec ripas datur horrendas, nec rauca fluenta*
Transportare, priusquam sedibus ossa quierunt.
(b) *Centum errant annos, volitantque hæc littora circum.*

qui paſſent au-delà du fleuve ; mais radouci à la vûe du rameau d'or que la Sibylle lui montre, il les reçoit l'un & l'autre dans ſa barque & les paſſe à l'autre rivage. Quand on a paſſé la barque fatale, on trouve d'abord un antre horrible qui ſert de porte au Royaume de Pluton ; Cerbere ce chien à trois têtes, la garde ; & la Sibylle l'ayant endormi avec une compoſition de miel & de pavots, ils franchiſſent ce paſſage & entrent dans le Royaume de Pluton.

Dès qu'on eſt arrivé dans ce triſte ſejour, on trouve les ames de ceux qui font morts avant l'uſage de la raiſon ; enſuite celles des perſonnes qui ont été injuſtement condamnées à la mort, & de ceux qui ſe ſont eux-mêmes ôté la vie. Ici ſe preſente aux yeux une forêt de myrthes qui ſert de ſéjour à ceux qu'un déſeſpoir amoureux a privés de la lumiere du jour. En ſortant de ce bois, on trouve le quartier des Heros qui ſont morts les armes à la main. Près de-là eſt une eſpece de Place qui aboutit d'un côté au Tartare, & de l'autre aux Champs Elyſées : c'eſt-là où Minos, Eaque & Rhadamanthe exercent la Juſtice ; celui-ci juge les Aſiatiques, & les autres les Européens, & Minos termine les differends qui ſurviennent à l'occaſion des jugemens de ſes Confreres, juge en dernier reſſort, & ſur l'Arrêt de ce Juge ſevere les uns ſont envoyés dans les Champs Elyſées, les autres ſont relegués dans le Tartare.

Le Tartare eſt une affreuſe priſon d'une profondeur épouvantable, environnée des marais bourbeux du Cocyte, & du fleuve Phlegeton qui roule autour des torrens de flammes : trois enceintes de murailles avec des portes d'airain, rendent ce lieu inacceſſible. Tyſiphone, la plus mechante des trois Furies, veille à la porte, & empêche que perſonne n'en ſorte. Rhadamanthe, Juge de ces triſtes lieux, oblige les malheureux qui y ſont, à confeſſer leurs crimes les plus ſecrets, & les livre enſuite aux trois Furies, pour être punis ſelon leurs fautes ; ces Déeſſes ſont toujours prêtes à exercer leur fureur ſur ces miſerables victimes : d'affreux ſerpens qu'elles tiennent à la main, ſont les fouets dont elles les frappent. C'eſt dans cet affreux ſéjour qu'on trouve ces illuſ-

tres ſcelerats que leurs crimes mêmes ont rendu célebres ; les ſuperbes Titans que Jupiter foudroya lorſqu'ils entreprirent d'aſſieger les Dieux de l'Olympe, ſont dans le lieu le plus profond du Tartare. Les deux Aloïdes, Ephialte & Otus, que Neptune eut d'Hiphimedie femme du Geant Aloüs, y ſouffrent une peine proportionnée à leurs crimes.

C'eſt encore dans cet affreux ſejour qu'eſt l'inſenſé Salmonée, qui voulut imiter les foudres de Jupiter. Le trop hardi Titye qui entreprit de ſe faire aimer de Latone, & qu'Apollon perça d'un coup de fleche, y ſouffre un tourment horrible : un cruel Vautour lui déchire continuellement le foye, qui renaît à meſure qu'il eſt dévoré. Le témeraire Ixion qui ſe vanta d'avoir deshonoré Jupiter, y eſt condamné à tourner perpetuellement une roue environnée de ſerpens. Theſée qui entreprit d'enlever Proſerpine pour ſon ami Pirithoüs, eſt éternellement aſſis ſur une pierre dont il ne ſçauroit ſe détacher. Tantale pour avoir voulu tromper les Dieux, & leur avoir fait ſervir à table les membres de ſon fils Pelops, y ſouffre la faim la plus cruelle parmi des viandes qui ſe retirent à meſure qu'il s'en approche. Les Danaïdes, ces malheureuſes filles de Danaüs, qui égorgerent leurs maris, y ſont condamnées à remplir éternellement un tonneau percé. Siſyphe pour avoir revelé les ſecrets des Dieux, y roule toujours une pierre, qu'il eſt obligé de rapporter au haut d'une montagne dès qu'elle eſt deſcendue. Œdipe qui tua ſon pere Laius, & épouſa ſa mere Jocaſte ; ſes malheureux enfans Etheocle & Polynice qui ſe firent une ſi cruelle guerre, & s'entretuerent tous deux dans un funeſte combat ; Atrée, Thyeſte, Egyſte, Clytemneſtre, & tous les autres illuſtres coupables, y ſouffrent des tourmens proportionnés à leurs crimes.

Telle eſt la deſcription que font les Poëtes de leur Enfer ; mais s'ils ont inventé un lieu ſi affreux pour punir les mechans, ils n'ont pas manqué en revanche de nous donner une idée charmante du ſejour des bienheureux.

A la droite du Tartare ſe trouve un chemin qui conduit aux Champs Elyſées, ces Iſles fortunées où les ames de

ceux qui ont bien vêcu pendant cette vie, jouissent d'une paix & d'une tranquillité profonde, & des plaisirs les plus innocens. Figurez-vous des lieux enchantés où se trouve en abondance tout ce qui peut rendre heureux; des bois toujours verds, des prairies charmantes, entrecoupées de fontaines & de ruisseaux qui y coulent avec un doux murmure, un air pur & sain, avec une chaleur moderée, des oiseaux qui chantent éternellement dans d'agréables bocages, un Printemps perpetuel, d'autres Astres (*a*). Telle est l'idée que les Poëtes (1) donnent du séjour des Bienheureux; de ces Isles fortunées, de ce célebre Royaume d'Adraste, comme ils l'appelloient quelquefois, en un mot des Champs Elysées. Mais comme les descriptions qu'ils en font n'étoient que le fruit de leur imagination, chacun d'eux y fait trouver des occupations & des plaisirs conformes à ses inclinations. Tibulle voluptueux & sensible aux charmes de l'amour, y fait regner la joye & les plaisirs des sens (*b*).

(1) Homere, Virg. Pind. Claudien, Catulle, &c.

Virgile plus chaste n'y admet que des Jeux innocens & des occupations dignes des Heros qui y habitent, & en cela il a copié Homere. Dans le Poëte Grec, l'ombre d'Achille fait la guerre aux bêtes feroces, & dans le Poëte Latin, les Heros Troyens s'y exercent à manier des chevaux, ou à faire des armes. Quelques Poëtes ont joint à ces plaisirs celui de la bonne chere, & parlent de festins continuels, pendant qu'il disent qu'il n'y avoit rien de si maigre que les repas qu'Hecate donnoit en Enfer. Ce qui prouve, pour le dire en passant, que la partie de l'homme qui habitoit ces lieux, avoit pour s'y conserver, besoin de nourriture.

Si l'on suit avec quelque attention les idées de Virgile, on trouve que ce Poëte a divisé en sept demeures la Description Topographique qu'il fait du séjour des ombres. La premiere est celle des enfans morts en naissant. « A peine

(a) *Largior hic campos, æther, & lumine vestit*
Purpureo, solemque suum, sua sydera norunt.

(b) *Hic choreæ, cantusque vigent. . . .*
At juvenum series teneris immissa puellis,
Ludis, & assiduo prælia miscet amor. L. 1.

» a t-on touché cette fatale rive, dit-il, qu'on entend les voix » plaintives & les pleurs des enfans à qui le sort cruel a ravi » la lumiere qu'ils n'ont fait qu'entrevoir, les plongeant en » naissant dans les ténebres éternelles. Ces malheureux enfans » à la mamelle, gémissent à l'entrée de l'Enfer (*a*).

La seconde étoit occupée par ceux à qui on avoit imputé de faux crimes, & qui avoient été injustement condamnés à la mort (*b*). Dans la troisiéme étoient ceux qu'un destin barbare avoit forcés de se donner la mort; qui tout innocens qu'ils étoient, se voyant accablés du poids des miseres de la vie, l'avoient prise en horreur, & s'étoient détachés de leurs ames comme d'un fardeau qui les importunoit (*c*). La quatriéme qu'on peut appeller *le Champs des Larmes*, & où est une forêt de myrtes coupée de diverses routes, est le sejour de ceux qui pendant leur vie ont éprouvé les rigueurs de l'impitoyable amour (*d*). Là est la malheureuse Phedre, qui se donna la mort à cause du mépris du jeune Hipolyte qu'elle ne peut jamais rendre sensible. Procris à qui l'infortuné Cephale ôta la vie avec le dard qu'elle lui avoit donné; Eriphyle, Evadné, Laodamie, Pasiphaé, Didon, Cenée, qui de fille avoit été changée en garçon, & qui par l'ordre du Destin avoit repris son premier état. La cinquiéme étoit destinée aux Heros (*e*). Là étoient Tydée, Adraste, Parthenopée, & plusieurs autres. La sixiéme demeure étoit l'affreuse prison du Tartare, où sont les illustres scélerats dont je parlerai dans la suite, les Parques, les Furies, &c. Enfin la septiéme étoit le sejour des Bienheureux, ou les Champs Elysées.

Ces differentes demeures n'étoient pas partagées au hazard. Minos qui tenoit l'urne fatale, évoquoit les Ombres autour de lui, s'informoit de leurs crimes, examinoit leur vie, pesoit le merite de leurs actions, & les envoyoit chacun dans le lieu qui lui convenoit (1).

(1) Virg. 6.

(a) *Continuò auditæ voces, vagitus & ingens,*
Infantumque animæ flentes in limine primo. Æn. l. 6.

(b) *Hos juxta falso damnati crimine mortis.*

(c) *Proxima deinde tenent mæsti loca, qui sibi letum*
Insontes peperere manu, &c

(d) *Hic quos durus amor crudeli tabe peredit.*

(e) . . . . . *Inde arva tenebant*
Ultima quæ bello clari secreta frequentant.

Telles étoient les Fables que les Poëtes anciens débitoient ſur le ſéjour des ames après la mort; ſyſtême embelli à la vérité des idées que des imaginations fécondes avoient enfantées; mais dont le fond étoit tiré, comme on va le voir, des coutumes Egyptiennes.

CHAPITRE V.

Que ce que les Grecs ont dit au ſujet des Enfers & des Champs Elyſées, étoit tiré des pratiques Egyptiennes dont on a parlé.

MALGRE' toutes les fables ajoutées par les Grecs au ſyſtême Egyptien, il eſt aiſé de voir qu'il eſt le fondement de tout ce qu'ils ont débité à ce ſujet; & quoique Diodore l'ait dit, comme on l'a vû dans le premier Chapitre, je crois qu'il eſt neceſſaire d'entrer à ce ſujet dans quelque détail. D'abord le Caron des Grecs, ce batelier bruſque & ſevere que Virgile peint ſi bien, eſt le même que celui d'Egypte. Celui des Grecs eſt ſur le Cocyte attendant les Ombres des morts pour les paſſer de l'autre côté du fleuve: celui d'Egypte avoit établi ſa demeure ſur les bords du lac Querron, ou Acheruſe. Celui des Poëtes Grecs exigeoit impitoyablement un droit pour le paſſage; celui des Egyptiens étoit ſi regulier & ſi ſevere là-deſſus qu'il ne voulut pas même, dit-on, faire grace au fils d'un Roi. Le lac des Enfers étoit formé par un fleuve qui y portoit ſes eaux: celui de Querron étoit l'écoulement du Nil. Le premier faiſoit neuf fois le tour du Royaume des Ombres, comme le dit Virgile: *Novies Styx interfuſa, &c.* Le Nil formoit en Egypte une infinité de canaux.

Les differentes demeures que Virgile fait trouver dans les Enfers, ſurtout celle du Tartare, priſon ténebreuſe, placée au centre de la terre, ſont fondées ſur les differentes chambres & allées du Labyrinthe, principalement de celles qui, ſelon Herodote,

dote & les autres Anciens étoient sous terre. Les Crocodiles sacrés que les Egyptiens nourrissoient dans ces lieux souterrains, avoient donné l'idée de ces monstres qu'on disoit être dans le Royaume de Pluton, & dans les avenues qui y conduisoient.

Homere (1) dit que l'entrée des Enfers étoit sur les bords de l'Ocean; le Nil est appellé par le même Poëte ὠκεανός. L'idée de ces portes du Soleil, dont les Poëtes parlent tant, n'est fondée que sur ce que les Grecs avoient oui dire de la ville d'Heliopolis. Celle des Juges Eaque, Minos & Rhadamanthe, est visiblement fondée sur ce que nous venons de rapporter après Diodore, de cet examen severe que faisoient les Prêtres Egyptiens, de la vie & des actions des morts. Celle des fleuves d'Enfer, vient du lac Acheruse, ou Querron, & a servi à former l'Acheron des Poëtes; *Achou - Cherron*, comme le remarque M. Fourmont (1) signifiant, les lieux marécageux de Charon. Le Cerbere, suivant le même Academicien, a pris ce nom de quelque Roi d'Egypte, nommé *Chebres* ou *Kebron*. Le nom du Tartare, vient de même de *Dardarot*, qui en Egyptien veut dire, *habitation éternelle*. Au-delà du lac Querron étoient des bois délicieux, & un bocage charmant, & un Temple consacré à Hecate la ténebreuse, deux marais le Cocyte & le Lethé: on trouvoit encore près de ce lieu une ville nommée Acanthe, où un Prêtre, on ne sçait par quel principe de Religion, versoit chaque jour de l'eau du Nil dans un vaisseau percé. De-là les Champs Elysées, le fleuve d'Oubli, le Cocyte, & le tourment des Danaïdes. Mercure le caducée à la main, qui selon Homere conduisoit les ames en Enfer, n'est qu'une copie de ceux qui en Egypte avoient soin des funerailles, & en conduisoient la pompe.

Enfin l'*Ades* des Grecs est le même que l'*Amenthes* des Egyptiens dont parle Plutarque (3), ce lieu souterrain où alloient, & d'où revenoient les ames des morts (*a*). Ajoutons encore que le Styx, autre fleuve d'Enfer, se trouvoit aussi en

(1) Ib. Liv. 10. & 11.

(1) Mem. de l'Acad. T. I. p. 9.

(3) De If. & Of.

(*a*) C'est selon Plutarque l'étymologie du mot *Amenthes*, qui veut dire, *celui qui donne & qui reçoit*.

Egypte. C'est en effet ce que dit Servius qui cite pour le prouver un Ouvrage de Seneque, intitulé : *Des Ceremonies Egyptiennes*, que le temps nous a ravi : « Isis, disoit-il, ayant » trouvé les membres épars d'Osiris, que Typhon avoit fait » massacrer, choisit pour les ensevelir un lieu près d'un ma- » rais de difficile accès, au-delà duquel étoit une Isle dans » laquelle on ne pouvoit aborder ; & ce marais s'appelloit » *Styx*, parce qu'il inspiroit la tristesse à ceux qui le voyoient ».

Mais pour prouver encore plus clairement ce que je viens d'avancer, je vais suivre Virgile pas à pas, & entrer dans un détail qui ne sera peut-être pas indifferent.

CHAPITRE VI.

Charon & Cerbere.

L'IDÉE du Batelier Charon est venue, comme le remarque Diodore, de ce que dans la langue des Egyptiens ce mot signifie un *Batelier*, *Portitor* ; ainsi d'un nom appellatif, les Poëtes en ont fait celui d'une Divinité,

Jam senior, sed cruda Dei viridisque senectus ;

à laquelle ils ont donné le soin de passer les ames dans une barque, au-delà du fleuve Acheron : ils lui ont conservé le même caractere de celui des Egyptiens, le faisant comme lui, brusque, colere, chagrin, avare. La maniere dont il reçoit Enée, le peu de cas qu'il fait des paroles de ce Heros jusqu'à ce qu'il ait vû le rameau d'or, en sont une preuve «.Qui que tu sois, lui dit-il, qui parois armé sur ce rivage, » aprends moi le sujet qui t'améne, & retourne sur tes pas : » c'est ici le séjour des ombres, &c. (a) ».

(a) *Quisquis es, armatus qui nostra ad littora tendis,*
Fare age quid venias, jam istinc & comprime gressus :
Hic locus umbrarum est, &c. Æn. 6.

La tradition leur apprenoit cela du Charon d'Egypte, comme nous le dirons dans un moment : mais comme ils vouloient passer en tout pour originaux, ils ont inventé sur ce sujet plusieurs fables ; ils ont composé à ce Dieu une Genealogie, & ont dit qu'il étoit fils de l'Erebe & de la Nuit, dignes parens du Batelier de l'Enfer. On lui donne une humeur triste & severe, & sans aucun égard ni pour les dignités, ni pour les biens, ni pour les richesses; & je ne sçai par quel hazard son nom marque la joye & l'allegresse (1), (1) Nat. l. 5. à moins que ce ne soit par une contreverité.

Les Poëtes se sont égayés à faire differens portraits de Charon, mais aucun d'eux n'a approché l'inimitable Virgile (*a*). « Le Nautonier Charon, qui a l'intendance » de ces fleuves, n'abandonne jamais cette rive redoutable. Toute sa personne inspire de l'horreur. Son menton est hérissé d'une barbe blanche & touffue, ses yeux sont pleins de feu, son corps n'est couvert que de quelques haillons noués qui lui pendent sur les épaules. Il est vieux, mais sa vieillesse est verte & vigoureuse ; lui seul fait toute la manœuvre de sa barque ; il tend les voiles, il manie la perche & la rame, & conduit sa nacelle d'un bord à l'autre ».

Comme on croyoit que Charon ne passoit personne *gratis*, on établit la coutume de mettre sous la langue du défunt une piece de monnoye, que les Latins appellent, *Naulus*, & les Grecs Δανάκη, pour le droit du passage, autrement dit, naulage (*b*). Cette coutume leur venoit aussi des Egyptiens, qui donnoient quelque chose à celui qui passoit les morts au-delà du marais Acheruse. Il y a même encore dans le pays une ancienne tradition, qui porte que Charon exerçoit en cela une petite Tyrannie, exigeant cette capitation même des enfans des Rois. Aussi Lucien nous assûre que la coutume de mettre une obole dans la bouche des morts, pour payer leur droit de passage, étoit universelle chez les

(a) *Portitor has horrendus aquas & flumina servat,*
Horribili squalore Charon, cui plurima mento
Canities inculta jacet, &c.

(b) Voyez Lucien, Dial. du Deuil; Diodore, Liv. 1.

Grecs & chez les Romains; & on ne connoît que les Hermoniens qui s'en dispensoient, parce qu'ils se croyoient si près de l'Enfer, qu'ils ne croyoient pas qu'il fût nécessaire de rien payer pour le voyage (*a*) : mais l'on peut ajouter que Charon n'y perdoit rien; car si ce Peuple ne lui payoit pas ses droits, les Atheniens furent assez superstitieux pour croire qu'il falloit donner quelque chose de plus pour leurs Rois, afin de les distinguer du commun des ames vulgaires, & ils mirent dans leurs bouches jusqu'à trois pieces d'or (1). Lorsque Charon se trouvoit obligé de passer dans sa barque quelque personne vivante, il falloit qu'on lui montrât auparavant le rameau d'or, dont nous parlerons dans la suite ; & parce que Hercule y fut admis sans ce passeport, lorsqu'il alloit délivrer Alceste, Charon, comme nous l'apprend Servius après Orphée, fut mis en prison pour un an, quoiqu'il l'eût reçu à regret & comme forcé. Aussi s'en plaint-il à Enée; « Je n'ai » pas eu lieu de me rejouir, lui dit-il, d'avoir reçu dans ma » barque Hercule lorsqu'il vint ici, non plus que Thesée & » Pyrithoüs, quoiqu'ils eussent des Dieux pour leurs peres ».

(1) Nat. l. 3.

Mais il est bon de sçavoir encore qu'on ne se contentoit pas de cette piece de monnoye; & afin de mieux assurer le passage, on mettoit dans le cercueil du défunt une attestation de vie & mœurs (2). C'étoit une espece de sauf-conduit dont un Auteur nous a conservé le formulaire: « Moi soussigné Anicius Sextus Pontife, j'atteste qu'un tel a été de bonne vie & mœurs : que ses Manes soient en paix (*b*) »; par où il paroît qu'afin que cette attestation fût mieux reçûe en l'autre monde, le Pontife lui-même étoit dans l'usage de l'écrire. Les Moscovites pratiquent encore aujourd'hui cette coutume, qui venoit d'Egypte, où l'on portoit sur le bord du lac l'éloge du défunt, afin que les Juges ne se laissassent pas prévenir par ses accusateurs, comme le dit Diodore de Sicile.

(2) Eusth. *in Hom.* & le Scholiaste de Pindare.

Il y a des Auteurs qui ont cru que Charon avoit été un

(*a*) Lylio Girald. Synt. *de Diis inferis*, Nat. L. 3. après Strabon.

(*b*) *Ego Sextus Anicius Pontifex, testor hunc honestè vixisse : Manes ejus inveniant requiem.* Fab. Cel. Lib. 3. Ant.

Roi d'Egypte, & qui le confondent avec je ne sçais quel Prince, dont le nom a rapport au sien, ainsi qu'on l'a dit dans le Chapitre précedent; mais un Auteur Arabe (*a*) est allé plus loin, croyant que Charon étoit cousin-germain ou oncle de Moyse : & comme il fut d'abord dans le parti de son parent, il fit observer avec exactitude ses Loix & ses Ordonnances; & celui ci en récompense lui apprit la Chimie & le secret du grand-œuvre, dont Charon se servit si bien, qu'il amassa en peu de temps de grandes richesses, comme on le croit encore aujourd'hui en Egypte, suivant plusieurs Relations (1). Vossius, dans son Traité de l'Idolâtrie, prétend que le mot *Charon* vient de l'hebreu, & signifie colere, parce qu'il est le ministre de la colere & de la vengeance des Dieux, & est persuadé en même temps qu'il est le même que le Mercure infernal, dont la fonction, comme on l'a dit ailleurs, étoit de conduire les ames en Enfer. Mais je m'en tiens au Charon d'Egypte, le vrai modele de celui des Grecs, dont le nom signifie, selon Diodore, un *Batelier.* Mahomet parle aussi d'un Charon (2) qui fut abysmé sous terre à la priere de Moyse; mais il y a apparence qu'il a confondu Charon avec Coré, qui fut englouti pour avoir murmuré contte ce Législateur.

(1) Voyez le 3. Voyage de Paul Lucas, T. 3.

(2) Alcoran. ch. 28.

Disons maintenant quelque chose de Cerbere, ce fameux gardien des Enfers, dont l'idée venoit aussi d'Egypte, où l'on faisoit garder par des dogues le lieu des sépultures; mais ce que je vais dire du Serpent de Tenare, servit à l'embellir.

Cerbere.

Dans la profonde Caverne de Tenare habitoit autrefois un affreux Serpent, ou une espece de Dragon, qui ravageoit les environs de ce Promontoire (3); & parce qu'on regardoit cet antre comme la porte de l'Enfer, on prit de là occasion de dire que ce Dragon étoit le portier de ces tristes demeures : & voilà l'origine de Cerbere, qu'on appella le chien de l'Enfer (4), quoique ce ne fût qu'un Serpent. Homere est le premier qui l'ait ainsi nommé. Il est vrai que dans la suite on

(3) Pausan. in Lacon.

(4) Nat. l. 5.

(a) Murtadi dans son Egypte. Voyez la Traduction qu'en a faite Vattier.

a regardé Cerbere comme un chien à trois têtes, mais on ne s'est pourtant jamais défait entierement de la premiere idée du Serpent de Tenare : aussi au lieu de poil, on disoit que son col étoit environné de couleuvres (*a*); & même on ne lui donna trois têtes & trois langues, que parce que le mouvement rapide de la langue des Serpens en fait paroître trois, ou parce que leur langue est faite à peu près comme un dard (*b*). On peut ajouter que l'Histoire d'Aidonnée, qui faisoit garder ses mines par des dogues, peut aussi avoir donné lieu à la fable de Cerbere : & comme Hercule passant par l'Epire, délivra Thesée, & emmena peut-être quelqu'un de ces dogues, on publia qu'il avoit enchaîné le Cerbere (1).

(1) Voyez l'Hist. d'Hercule.

Mais l'opinion la plus commune est que l'origine de cette fable vient de ce qu'Hercule par ordre d'Eurysthée alla chercher dans l'antre de Tenare le Serpent qui y faisoit son séjour, & l'emmena enchaîné au Roi de Mycennes ; & si on a ajouté que Cerbere passant par la Thessalie avoit vomi un venin qui en avoit empoisonné les herbes, c'est qu'on trouvoit beaucoup de plantes venimeuses dans ce pays : ce qui a aussi donné occasion à toutes les fables des Sorcieres de cette contrée, qui attiroient, disoit-on, par leurs enchantemens la Lune sur la terre. N'oublions pas dire qu'Hesiode a cru que Cerbere étoit fils de Typhon & d'Echidne. Quelques Auteurs font venir l'étymologie de son nom du mot Grec χρεόβορος *carnivorans*, qui signifie *dévorer de la chair* (2).

(2) Bochart, liv. 8.

Pausanias parle ainsi (3) du Promontoire de Tenare, & de la fable de Cerbere. « A cinquante stades de Teuthrone, » vous avez le Promontoire de Tenare, qui avance considé» rablement dans la mer, & sous lequel il y a deux portes. » Sur ce Promontoire est un Temple de Neptune en forme de » grote, & à l'entrée une Statue de ce Dieu. Quelques Poëtes

(3) In Lacon. cap. 25.

(a) *Cui vates horrere videns jam colla colubris.* Virg. En. 6.
Quamvis furiale centum muniant angues caput. Hor. L. 3.
(b) *Cui sunt tres linguæ, tergeminumque caput.* Tibull.
. . . . *Sordidum tabo caput*
Lambunt colubræ ; viperis horrent jubæ,
Longoque tortâ sibilat caudâ draco. Sen. in Her. Fur.

» Grecs ont imaginé que c'étoit par-là qu'Hercule avoit » emmené le chien de Pluton; mais outre que dans cette » Grote il n'y a aucun soûterrain, il n'est pas vraisemblable » qu'un Dieu tienne son Empire sous terre, ni que nos ames » s'attroupent là après notre mort. Hecatée de Milet a eu » une idée assez raisonnable, quand il a dit que cet endroit » du Tenare servoit de repaire à un Serpent effroyable, que l'on » appelloit le chien des Enfers, parce que quiconque en étoit » piqué, mouroit aussi-tôt; & il prétend qu'Hercule emme- » na ce Serpent à Eurysthée. Homere qui a parlé le premier » du chien des Enfers qu'Hercule traîna après lui, ne le dis- » tingue par aucun nom propre, ni ne le dépeint, bien qu'il » dépeigne la Chimere : mais ceux qui sont venus après lui, » ont appellé ce chien, Cerbere, lui ont donné trois têtes, » & en ont fait un gros dogue; quoiqu'Homere, par le chien » des Enfers, ait aussi-bien pu entendre un Dragon, qu'un » animal domestique ».

CHAPITRE VII.

Des Fleuves d'Enfer.

L'Acheron est un fleuve d'Epire, ou plûtôt de la Thesprotie, qui prend sa source au Marais d'Acheruse (*a*), & se décharge près d'Ambracie, autrement dite, l'Arte, dans le Golfe Adriatique. Acheron.

(*a*) Strabon, Liv. 7. quoique Platon, *in Phæd.* dise qu'il entre dans l'Acheruse. Cependant Tite-Live, L. 8. appelle le lieu où ce fleuve, après avoir reçu les eaux de quelques autres ruisseaux, se jette dans la mer, le golfe Thesprotique : mais comme le passage de cet Auteur parle en détail du cours de ce fleuve, il faut le rapporter ici. Il s'agit d'Alexandre Roi d'Epire, à qui l'Acheron devoit être fatal : *Accito à Tarentinis in Italiam, data dictio erat, caveret Acherusiam aquam, Pandosiamque urbem; ibi fatis ejus terminum dari : eoque ocius transmisit in Italiam, ut quam maximè procul abesset urbe Pandosia in Epiro, & Acheronte amne, quem ex Molosside fluentem, in stagna inferna accipit Thesprotius sinus.* Il paroît par ce passage que l'Acheron prenoit sa source dans la Molossie, qu'il traversoit l'Epire qu'il passoit près de la ville de Pandosie, & qu'il donnoit son nom au Golfe de mer où il se jette.

Pline, Liv. 4. ch. 1. dit que l'Ache-

(1) Pausan. *in Atticis.*

L'eau de ce fleuve est amere & mal saine (1), & c'est en partie la raison pourquoi on en a fait un fleuve d'Enfer; il demeure en effet long-temps caché sous terre, & va ressortir fort loin de l'endroit où il disparoît. Son nom a aussi contribué à cette fable, car il veut dire, *angoisse*, ou *hurlement*: peut-être même qu'Orphée donna à ce lac & ensuite au fleuve, le nom du Marais Acheruse, qu'il avoit vu près de Memphis, lorsqu'il accommoda à la Grece les idées qu'il avoit puisées en Egypte au sujet des morts. On a ajouté dans la suite plusieurs fables à ce que nous venons de dire: on a dit que l'Acheron étoit fils de Cerès, ou de Titan & de la Terre; que la crainte qu'il eut des Geants, le fit cacher pour quelque temps, & descendre même jusque dans l'Enfer, pour se dérober à leur fureur. Quelques Auteurs ont prétendu que Jupiter l'avoit précipité dans l'Enfer, parce que son eau avoit servi à étancher la soif des Titans; fable fondée sur ce que ce fleuve demeure long-temps caché dans la terre, qui étoit la mere des Titans. On ajoute que l'Acheron étoit pere de cet Ascalaphe qui fut changé en hibou, comme nous le dirons dans l'Histoire de Proserpine; ce qui a fait croire à un Auteur (2), qu'il y avoit un Roi d'Epire nommé Acheron, qui a donné son nom à ce fleuve.

(2) Antrofcius in sua navigatione.

Quoiqu'il en soit, il ne faut pas oublier de dire qu'il y a un autre fleuve de ce nom dans le pays des Bruttiens, près de Pandose, qui donna lieu à une triste équivoque (3). L'Oracle de Dodone comme le dit Tite-Live, dans le passage qu'on a rapporté, ayant averti Alexandre Roi des Molosses de fuir l'Acheron, ce Prince pensant qu'il parloit de celui qui étoit en Thesprotie, ne voulut pas s'éloigner du lieu où il étoit, & y fut tué. Il y en a aussi un autre près de Tenare en Laconie.

(3) Strab. l. 6.

Le Cocyte.

Le Cocyte est un autre fleuve d'Epire, ou plutôt de la Thesprotie, qui se jette avec le Pyriphlegeton dans le marais Acheruse, & dont le nom signifie *pleurs*, *gemissemens* (4); &

ron se jette dans le lac d'Ambracie; cependant Thucydide dit qu'il se jette dans le Lac Acheruse; or ce Lac & ce Golfe sont fort éloignés l'un de l'autre. Tous les Anciens sont contraires à Pline; ainsi il faut abandonner cet Auteur, ainsi que Martianus Capella & Martin del-Rio sur Seneque, qui l'ont suivi. Voyez Grant-Menil, *Græc. Ant.*

celui

celui de Pyriphlegeton, *brûlant* (1) : ces étymologies, & le voisinage de ces fleuves avec l'Acheron, les ont fait mettre au nombre des fleuves d'Enfer. J'embrasse ici le sentiment de M. Samson, qui donne ce cours au Cocyte, sans cependant en alleguer aucune autorité. Je ne connois aucun Historien qui donne au Cocyte le nom de fleuve (*a*). Pausanias l'appelle seulement ὕδωρ ἀτεσπέλατον; ce qui me feroit croire que c'étoit plutôt un marais d'eau bourbeuse qu'un fleuve.

(1) φλέγω, uro.

Le Styx est dans l'Arcadie. C'est proprement une fontaine qui coule d'un rocher, & qui forme ensuite un ruisseau qui demeure long-temps caché sous terre : son eau est mortelle, & c'est, comme le remarque Pausanias, (2) cette qualité qui a donné lieu aux Poëtes d'en faire un fleuve ou un marais d'Enfer : voici la description qu'il en fait.

Le Styx.

(2) L. 8. c. 18.

Auprès d'une ville d'Arcadie nommée Nonacris, est un précipice fort élevé, d'où il dégoute de l'eau qui descend dans le fleuve Cratis. Cette eau est mortelle aux hommes & aux autres animaux : elle brise les vaisseaux de verre & de porcelaine & tous les autres, excepté ceux de corne de pied de cheval. Sur cette idée on a composé une fable ; on a animé Styx, on l'a faite fille de l'Ocean (3), & femme d'un certain Pallas, ou Piras (4). On dit qu'elle fut mere de l'Hydre, &c. Son nom imprimoit tant de terreur, que le serment le plus inviolable étoit de jurer par le Styx, & les Dieux-mêmes étoient très-religieux à le garder (*b*). La punition de ceux qui se parjuroient après ce serment étoit très-rigoureuse. Jupiter ordonnoit à Iris de leur presenter une coupe pleine de l'eau empoisonnée de cette fontaine, & il les éloignoit de sa table & de sa conversation pendant un an ; il les privoit même de la Divinité pour neuf ans, comme si c'eût été une charge dont il suspendoit les fonctions. Si l'on demande aux Mythologues la raison pourquoi les Dieux étoient si religieux sur cet article, c'est que la Victoire qu'on croyoit être fille du Styx, comme on l'a dit dans l'Histoire de Jupiter, avoit

(3) Hesiod. in Theog.

(4) Pausan. loc. cit.

(*a*) Voyez la Carte de la Grece ancienne de Strabon, & Grant-Menil dans sa Grece, pag. 204.

(*b*) *De cujus jurare timent, & fallere numen.* Virg. l. 6.

Kkk

donné du ſecours aux Dieux contre les Geants, ce qui avoit obligé ce Dieu, par reconnoiſſance, d'ordonner que le ſerment fait par le Styx ſeroit inviolable. Mais ce n'eſt là encore qu'une fable, fondée ſur ce qu'on ſe ſervoit anciennement de l'eau du Styx pour faire les épreuves des coupables & des innocens, à peu-près comme les Juifs ſe ſervoient de l'eau de Jalouſie. Au reſte lorſque les Dieux juroient par le Styx, ils devoient avoir une main ſur la terre, & l'autre ſur la mer, comme le remarque Homere (1).

(1) Iliad. 14.

Il eſt aiſé de voir que deux choſes ont contribué à mettre ces fleuves dans l'Enfer: la premiere, c'eſt qu'ils étoient preſque tous dans l'Epire, qui a été regardée, à cauſe d'Aidonnée, comme le Royaume de Pluton. La deuxiéme, eſt l'étymologie de leurs noms: Acheron veut dire, *la derniere*, par où l'on marquoit que ceux qui alloient en ce Pays travailler aux Mines, y mouroient preſque tous: Cocyte veut dire *hurlement*; le Styx, *l'eau du ſilence;* Pyriphlegeton, *brûlant.*

En general toutes les eaux qui avoient quelque mauvaiſe qualité, étoient regardées comme des fleuves d'Enfer, ainſi qu'en Italie le lac Averne, près de Pouzzolles; & le Lethé ou fleuve d'Oubli, qui étoit en Afrique. (*a*) Et c'eſt ainſi que les Grecs avoient voulu trouver dans leur pays, ce qui étoit véritablement en Egypte.

(*a*) Le ſoufre & le bytume qui ſont en grande quantité auprès de l'Averne, en avoient tellement corrompu l'eau, que Virgile dit que les oiſeaux periſſoient en volant par-deſſus, à moins qu'ils ne s'élevaſſent beaucoup. C'eſt même cette circonſtance qui avoit fait donner le nom à ce lac, car *Averne* en grec Ἄορνος, veut dire, *ſans oiſeaux.*



CHAPITRE VIII.

Autres particularités du système de l'Enfer des Poëtes.

LA premiere étoit qu'on s'étoit imaginé que les Ombres dont le corps étoit démeuré sans sépulture, erroient pendant cent ans sur le rivage du Cocyte, avant que d'être admis dans la barque de Charon (*a*). Deux pratiques Egyptiennes peuvent avoir donné lieu à cette idée. La premiere, que quand les Prêtres refusoient le passage du lac Acheruse à quelqu'un, parce qu'il n'avoit pas payé ses dettes, les parens le gardoient chez eux, jusqu'à ce qu'ils fussent en état de l'acquitter. La seconde, c'est que quand il arrivoit qu'en passant quelque cadavre au-delà du lac, il venoit à y tomber, & qu'on ne pût le retirer, on lui faisoit au bout de cent ans des funerailles aux dépens du public, ainsi que nous l'apprenons de Servius (*b*).

Je ne vois pas qu'on puisse trouver de même dans les traditions Egyptiennes, rien qui ait rapport au rameau d'or que la Sibylle dit à Enée être nécessaire pour lui servir de passeport, lorsqu'il voulut descendre aux Enfers. Ce rameau avoit été cueilli dans le bois d'Hecate ou de Proserpine : « Au mi-
» lieu d'une vaste forêt, dit la Sibylle (1) dans le fond d'une (1) En. l. 6.
» vallée obscure, s'éleve un arbre touffu qui porte le rameau
» d'or, consacré à l'infernale Junon. Il est défendu à tout
» mortel de pénétrer dans les sombres demeures des morts,
» s'il n'a auparavant cueilli ce rameau, que Proserpine or-
» donne qu'on suspende à l'entrée de son Palais. A peine est-
» il arraché du tronc, qu'il en vient un autre à la place, &
» l'arbre n'est jamais dépouillé de ce précieux métal.... Si
» le destin vous permet de descendre au Royaume de Plu-

(a) *Centum errant annos, volitantque hæc littora circum, &c.* Virg. l. 6.

(b) *Si quis in fluvio pereat, nec ejus inveniatur cadaver, post centum annos ultima persolvuntur officia. Hinc extractum, centum errant annos, &c.* Servius. in 6. En.

» ton, sa tige cedera au moindre effort de votre bras: autre-
» ment tous vos efforts seront inutiles; le feu même ne vain-
» croit pas sa résistance ».

(1) In 6. En. Servius qui a voulu trouver l'origine de cette fiction (1) prétend qu'elle est prise d'une cérémonie qu'Oreste de retour de la Tauride établit dans le culte de Diane. Ce Héros, après avoir déposé dans un Temple la statue de Diane qu'il avoit enlevée à Thoas, ordonna que ce Temple & le bois sacré qui l'environnoit fussent un asyle inviolable. Au milieu de ce bois étoit un arbre dont un Prêtre de la Déesse devoit défendre l'approche; & si quelque criminel réfugié dans ce lieu pouvoit en arracher une branche, il lui étoit permis de se battre contre le Prêtre, & s'il en étoit vainqueur, de prendre sa place.

Le sçavant Jesuite Lacerda adopte ce que dit l'ancien commentateur de Virgile; mais il faut avouer que si c'est là l'origine du Rameau d'or, c'est une origine bien éloignée. Disons donc que cette idée est le fruit de l'imagination des Poëtes; & que s'ils avoient emprunté des Egyptiens la plus grande partie de ce qu'ils ont débité sur les demeures de l'autre monde, ils y avoient aussi ajouté des choses, dont ils n'y avoient pas trouvé le modele.

On ne doit pas penser de même des deux portes par où l'on pouvoit sortir des Enfers, l'une de corne, l'autre d'yvoire, puisque cette Fable venoit d'Egypte, comme on l'a remarqué dans le Chap. 5. voici de quelle maniere les Poëtes en parlent. « Il y a deux portes des songes, dit Penelope à
(2) Od. 19. » Ulysse (2): ceux qui nous viennent par la porte d'yvoire,
» ce sont les songes trompeurs, qui font attendre ce qui n'ar-
» rive jamais; mais ceux qui ne trompent point, & qui sont
» véritables, sont les songes qui nous viennent par la porte
» de corne ». Virgile parle aussi de ces deux portes; & faisant sortir son Héros par celle d'yvoire, il détruit d'un seul trait, & assez mal-à-propos, ce me semble, tout ce qu'il avoit avancé dans un des plus beaux livres de son Poëme. Ce sont-là de pures imaginations, aussi bien que les réflexions des Commentateurs d'Homere & de Virgile; sans en

excepter même Madame Dacier, qui prétend que par la corne qui est transparente on a voulu marquer les songes qui viennent de l'air, & par l'yvoire qui est un corps opaque, ceux qui sortent de la terre. Que ceux-ci qui viennent des vapeurs terrestres sont faux, pendant que les autres venant de l'air & du Ciel, sont véritables. Le passage de l'Ecriture qu'elle employe en cette occasion, ne paroît pas fait pour expliquer de pareilles rêveries (*a*). On peut demander ici sur quoi étoient fondés les voyages aux Enfers que firent la plûpart des Héros de la Fable. Je crois que ce qui y a donné lieu, étoit l'évocation de l'ombre d'Euridice faite par Orphée. Comme il fut fort touché de la perte de son épouse qu'un accident funeste lui enleva, il alla dans la Thesprotie où étoit un Oracle des Morts, & ce voyage fut déguisé dans le Poëme qui fut composé à ce sujet, sous l'idée d'un voyage aux Enfers. Homere qui a imité cet ancien Poëme, y fait aussi descendre Ulysse, pour consulter l'ombre de Tiresias; ce prétendu voyage a, comme on l'a déja remarqué, tout l'air d'une évocation. La Fable publioit de même que Thésée & Pyrithoüs avoient fait le même voyage pour enlever Proserpine, ainsi qu'Hercule qui avoit délivré Thesée que Pluton retenoit prisonnier, & en avoit emmené le Cerbere. On y a fait aussi descendre Bacchus, pour y aller consulter Semelé sa mere : Pindare y fait aller Persée, & Virgile y fait conduire Enée par la Sibylle de Cumes. Enfin Herodote (*b*) raconte que Rampsinithe, Roi d'Egypte, étoit descendu dans le lieu où les Grecs disoient qu'étoit l'Enfer, qu'il y avoit joué aux dés avec Cerès, que quelquefois il avoit gagné, & quelquefois perdu; & que la Déesse le renvoya avec un présent qu'elle lui donna.

(*a*) Il est dit dans l'Ecclesiaste, *nisi ab Altissimo emissa fuerit visitatio, ne dederis in illis cor tuum : Si les songes ne viennent de Dieu, n'y mettez pas votre cœur.*

(*b*) Liv. 2. c. 122. Gronovius traduit le mot grec χειρομακτρον χρύσεον, par *Mantile aureum*, ce qui signifie en François un linge ou une servierte d'or, ou plutôt brochée d'or.

CHAPITRE IX.

Des Juges d'Enfer.

C'ETOIT encore des Egyptiens que les Grecs avoient emprunté l'idée des Juges d'Enfer, ainsi que nous l'avons dit après Diodore de Sicile. Cependant, à les entendre, cette Fable étoit très-ancienne parmi eux, ainsi qu'on le voit dans différens endroits de Platon. (1) Selon les anciennes traditions, disoit-on, on apprenoit qu'il y avoit eu dans tous les temps une loi établie, qu'au sortir de la vie les hommes fussent jugés, pour recevoir la récompense ou le châtiment de leurs bonnes ou mauvaises actions. Sous le regne de Saturne, & dans les premieres années de celui de Jupiter, ce jugement se prononçoit à l'instant même qui précedoit la mort; ce qui donnoit lieu à de criantes injustices. Des Princes qui avoient été injustes & cruels paroissant devant leurs Juges avec toute la pompe & tout l'appareil de leur puissance, & produisant des témoins qui déposoient en leur faveur, parce qu'ils redoutoient encore leur colere tant qu'ils étoient en vie, les Juges, éblouïs par ce vain éclat, & séduits par ces témoignages trompeurs, déclaroient ces Princes innocens, & les faisoient passer dans l'heureuse demeure des Justes. Il en faut dire autant à proportion des gens de bien, mais pauvres & sans appui, que la calomnie poursuivoit encore jusqu'à ce dernier Tribunal, & trouvoit le moyen de les y faire condamner comme coupables.

(1) In Gorgia pag. 523. in Axiop. pag. 371.

La Fable ajoute que sur les plaintes réiterées qu'on en porta à Jupiter, & sur les vives remontrances qu'on lui fit, il changea la forme de ces Jugemens. Le temps en fut fixé au moment même qui suit la mort. Rhadamanthe & Eaque, tous deux fils de Jupiter, furent établis Juges, le premier pour les Asiatiques, l'autre pour les Européens; & Minos au-dessus d'eux, pour décider souverainement en cas d'obscu-

rité & d'incertitude. Leur Tribunal eſt placé dans un endroit appellé *le Champ de la Vérité*, parce que le menſonge & la calomnie n'en peuvent approcher. Là comparoît un Prince dès qu'il a rendu le dernier ſoupir, dépouillé de toute ſa grandeur, réduit à lui ſeul, ſans défenſe & ſans protection, muet & tremblant pour lui-même après avoir fait trembler toute la terre. S'il eſt trouvé coupable de crimes qui ſoient d'un genre à pouvoir être expiés, il eſt relegué dans le Tartare pour un tems ſeulement, & avec aſſûrance d'en ſortir quand il aura été ſuffiſamment purifié.

Minos, Eaque & Rhadamanthe, étoient donc les trois perſonnages qu'une exacte probité avoit fait choiſir pour être les Juges de l'Enfer. Ce ſeroit ici le lieu de donner leur hiſtoire; mais j'aurai une occaſion plus naturelle d'en parler ailleurs dans l'hiſtoire de la Grece, où ils joueront un grand rolle (1).

(1) Dans le Tome 3.

CHAPITRE X.

Des Dieux de l'Enfer, Pluton, Cerès, Proſerpine, & Cotytto.*

PLUTON fils de Saturne & de Rhea ou Ops, étoit le plus jeune des trois freres Titans, qui échapperent à la cruauté de leur pere. Nous avons dit que dans le partage du monde l'Enfer lui étoit échû; c'eſt-à-dire, l'Italie, & enſuite l'Eſpagne. Aux raiſons que j'ai apportées pour prouver que c'étoit de ces deux Pays que les Grecs avoient voulu parler, lorſqu'ils avoient dit que ce Prince avoit eu l'Enfer pour ſon partage, je dois joindre celle que rapporte Diodore de Sicile, ſçavoir, qu'on n'avoit publié cette fable que parce qu'il étoit le premier qui avoit établi l'uſage d'enſevelir les corps,

* Quoique Cerès ſoit au nombre des Divinités de la Terre, on joint ſon Hiſtoire avec celle de Pluton, à cauſe de la liaiſon qui s'y trouve, & pour éviter les répetitions.

de les tranferer dans un ſépulchre, & de rendre d'autres honneurs aux morts dont avant lui on ne prenoit aucun ſoin. Mais quelle apparence qu'on ait négligé des devoirs ſi naturels juſqu'au temps de Pluton? Il eſt donc beaucoup plus vraiſemblable qu'il fut regardé comme le Roi des Enfers, parce qu'il vivoit dans des lieux fort bas par rapport à la Grece où Jupiter avoit etabli ſon Empire; & voici les véritables fondemens d'une Hiſtoire qu'on a ſi fort déſigurée.

Pluton retiré dans le fond de l'Eſpagne, s'appliqua beaucoup à faire travailler aux mines d'or & d'argent, qui étoient fort communes, ſurtout du côté de Cadis, où il alla s'établir (*a*). Sur quoi il eſt bon de remarquer que quoique l'Eſpagne ne ſoit pas regardée aujourd'hui comme un pays fertile en métaux, cependant les Anciens nous en parlent comme d'une contrée où il y avoit beaucoup de mines d'or & d'argent: on dit même par une eſpece d'hyperbole, que les montagnes & les collines étoient preſque toutes, des montagnes d'or (1); qu'auprès du Tarteſe il y avoit une montagne d'argent (2). Ariſtote nous apprend que les premiers Pheniciens qui y aborderent, y trouverent une ſi grande quantité d'or & d'argent, qu'ils firent leurs Ancres de la matiere précieuſe de ces metaux. L'Auteur du Livre des Machabées (3) parlant des Romains, dit que par la conquête de l'Eſpagne ils ſe rendirent maîtres des mines d'or & d'argent qui étoient en ce Pays-là (*b*). Le Poëte Silius appelle l'Eſpagne une Campagne dorée (*c*).

(1) Poſſidonius.
(2) Avienus.
(3) L. 1. c. 8.

C'eſt ſans doute ce qui obligea Pluton, qui étoit habile dans cette ſorte de travail, d'établir ſa demeure vers le Tarteſe; & c'eſt auſſi ce qui le fit paſſer dans la ſuite pour le Dieu des richeſſes, & lui fit donner le nom de Pluton (*d*), au lieu

(*a*) La Betique où Pluton s'établit, étoit cette Province qu'on nomme aujourd'hui l'Andalouſie; & le fleuve Betis, qu'on nomme aujourd'hui Guadalquivir, lui avoit donné ce nom. Ce fleuve formoit autrefois à ſon embouchure une petite Iſle nommée Tarteſe, avec une ville de ce nom; c'étoit le Tarteſſe des Anciens, d'où le Tartare a été formé.

(b) *Et quanta fuerunt in regione Hiſpaniæ, & quot in poteſtatem redegerunt metalla argenti & auri quæ illic ſunt.*

(c . . . . . . *Jam terra cedit Iberâ,*
Auriferis tandem Phenix depulſus ab oris.

(d) *Dictus eſt Pluto,* ἀπὸ τοῦ πλούτου, *hoc eſt, à divitiis quæ ex terræ eruuntur viſceribus.*

de

de celui d'Agesilaüs qu'il portoit ; ce qui l'a fait confondre souvent avec Plutus le Dieux des richesses, dont on parlera dans le Chapitre suivant.

C'est, au reste, la situation du Royaume de Pluton, qui étoit un pays fort bas à l'égard de la Grece, qui l'a fait passer pour le Dieu de l'Enfer. D'ailleurs comme il faisoit sans cesse travailler aux mines qui obligent ceux qui sont destinés à ce travail de fouiller bien avant dans la terre,& pour ainsi parler, jusques dans l'Enfer & dans les sombres demeures des Manes, pour les chercher (*a*), on a dit qu'il habitoit au centre de la terre. Ajoutez que ceux qui travaillent aux mines, y meurent ordinairement : ainsi Pluton étoit regardé comme le Roi des morts : le nom même qu'il portoit, *Ades*, signifioit *perte*, *mort* (*b*).

D'ailleurs on regardoit l'Ocean sur les bords duquel il regnoit, comme un lieu couvert de ténebres ; & c'est-là je crois, le fondement de toutes les fables qu'on a débitées dans la suite sur Pluton & sur son Royaume. Il est vraisemblable, par exemple, que le fameux Tartare, ce lieu si connu dans l'Empire de Pluton, vient de Tartese, qui est près de Cadis (*c*) : le fleuve Lethé vient sans doute du Guadelethe, qui coule à l'opposite de cette ville ; & le lac Averne du mot *Aharona*, qui veut dire, *qui est aux extrémités* ; nom qu'on a donné à ce lac, qui est près de l'Ocean : aussi Pluton est-il honoré spécialement à Cadis, sous le nom de la Mort, comme le remarque Philostrate (*d*) ; de quoi on ne sçauroit douter, puisque les Pheniciens dont la langue s'étoit établie à Cadis avec les Colonies que leur Hercule y avoit conduites, appelloient Pluton *Muth*, qui parmi eux veut dire *mort* (*e*).

Au reste, tous les noms qu'on lui dônnoit dans les différens Pays où il étoit honoré, ont tous rapport à cette qualité de Dieu des morts. Les Latins l'appelloient *Sumanus* (*f*), les

(a) *In sede Manium opes quærimus, nos ad inferos agunt*. Plin. lib. 32. c. 1.

(b) Il paroit formé du mot Phenicien, *Ed*, ou *Aiid*, *exitium*.

(c) Voyez Strabon & Dom Pezron, Antiquités des Celtes.

(d) *Soli hominum festis cantibus mortem celebrant*, dit-il du peuple de Cadis.

(e) Bochart, Chan. liv. I. c. 34. après Sanchoniathon.

(f) Comme qui diroit, *Dieu des Manes*.

Sabins *Soranus*, mot qui a rapport à celui de *Cercueil*; d'autres *Orcus* ou *Argus* (*a*) ou *Februus* (*b*). Les clefs qu'on mettoit à sa main au lieu de sceptre, signifioient que ce Dieu avoit les clefs d'un Royaume dont on ne revient jamais : les sacrifices qu'on lui offroit de brebis noires, & autres choses de cette nature, y faisoient aussi allusion. Ce Dieu a eu plusieurs autres noms, *Jupiter Stygius*, *Agesilaus*, *Agesander*, parce qu'il passoit pour un conducteur de Peuples & de colonies, Ἀγεσίλαος Conducteur de Peuples, Ἀγεσάνδρος, d'hommes; Πλοῦτος riche, à cause des mines; *Dis* ou *Ades*, *à terra*, *sub terra ejus regnum*; *Dis-pater*, ou *Diespiter*. J'ai dit qu'on offroit des victimes noires à Pluton, je dois ajoûter qu'il avoit cela de commun avec toutes les autres divinités des Ombres. On faisoit des fosses auprès de l'Autel, & la principale cérémonie consistoit à y répandre le sang des victimes, comme s'il avoit dû pénétrer jusqu'au royaume de ce Dieu. Ajoutons encore que tout ce qui étoit de mauvais augure lui étoit spécialement consacré, & que ce fut pour cela que les Romains lui dédierent le second mois de l'année, & le second jour du même mois; & cela parce que suivant un principe répandu en Italie depuis Pythagore, le nombre de deux étoit de tous les nombres le plus malheureux, désignant le mauvais principe, & par conséquent le désordre, la confusion. Platon (*c*), le divin Platon imbu de la doctrine de Pythagore, comparoit ce nombre à Diane toujours stérile, & dès-là méprisée.

(*c*) In Timæo.

Nous avons peu de monumens de Pluton; mais dans ceux que le temps a conservés, il est représenté avec son sceptre, ou bâton à deux pointes, à la différence du Trident de Neptune qui en avoit trois. On le trouve aussi assis sur un Trône, tenant un sceptre ou une pique de la main gauche, & de la droite il donne à manger à Cerbere. Quelquefois il a le boisseau sur la tête, parce que Serapis, dont le boisseau est le symbole, étoit le même chez les Egyptiens que Pluton

(*a*) *Quasi urgeret interitum.*

(*b*) D'un vieux mot Latin *Februo*, *purgo*, *lustro*.

chez les Grecs (*a*). Enfin sur quelques médailles consulaires, on le voit avec un diadême & son sceptre à deux fourches.

Pluton, quoique retiré dans le fond de l'Espagne, apprit des nouvelles de la beauté de Proserpine, fille de Cerès Reine de Sicile, & résolut, selon une coutume fort ordinaire en ce temps-là, de l'enlever : peut-être même que l'ayant fait demander en mariage, cette jeune Princesse ne voulut point quitter sa mere, pour aller dans un climat qu'on regardoit comme le bout du monde ; d'autres Princesses avoient été apparemment de même goût, & c'est ce qui a fait dire aux Poëtes (*b*) sans doute, que ce Dieu s'étoit plaint hautement que quoiqu'il fût frere de Jupiter, & le plus riche Prince du monde, personne ne vouloit l'épouser ; ainsi il résolut d'enlever Prosepine, fille de Cerès.

Histoire de Cerès & de Proserpine.

Dio (*c*), c'est ainsi que s'appelloit Cerès, étoit Reine de Sicile (*d*). Le regne de cette Princesse fut recommandable par le soin qu'elle prit d'enseigner à son peuple l'art de cultiver la terre, & de semer du bled : elle établit aussi plusieurs loix concernant la Police (1) & la propriété des terres, afin que chacun pût recueillir, sans être troublé, le bled qu'il avoit semé (*e*) ; c'est ce qui a fait toujours regarder cette Reine, comme la Déesse du bled & de la terre. Il est bon de remarquer toutefois que Cerès n'apprit l'agriculture qu'aux Grecs ; les Egyptiens, les Chaldéens, & plusieurs autres Peuples, l'exerçoient longtemps auparavant ; il y a même bien de l'apparence que cet art n'avoit pas été inconnu dans la Sicile & dans la Grece jusqu'au temps de Cerès, & que cette fameuse Reine ne fit que le perfectionner.

(1) Porphyre. L. 4. *de Abst.* §. 22.

Cependant Pluton épouvanté jusques dans le fond des Enfers par les tremblemens de terre que causoient dans la Sicile les

(*a*) Plutarq. *in Isid. & Osir.* Heraclide, Porphyre, &c.

(b) *Dux Erebi quondam tumidas exarsit in iras,*
Prælia moturus superis, quod solus egeret
Connubiis, sterilesque diu consumeret annos.
Claud. de raptu Proserpinæ, Lib. 1.

(c) Voyez le sixiéme Tome de la Bib. univers. où M. le Clerc explique cette fable après Theodontius & les autres Anciens, Eusebe, &c.

(d) Il y a eu une autre Cerès, fille de Cœlus. *Boccace, Lib. Gen. Deor.*

(*e*) Ce que Virgile appelle, *partiri limite campum.*

mouvemens que se donnoit Typhée, pour se délivrer du pesant fardeau du mont Etna qui l'accabloit, résolut d'aller visiter ce Pays, pour voir s'il ne se faisoit point quelque ouverture qui pénétrât jusques dans son Royaume, craignant que les Ombres épouvantées ne vissent la lumiere du jour; & après avoit tout bien examiné il s'arrêta sur le mont Eryx.

(1) Bochart, Chan. Liv. 1. ch. 28.

Cerès faisoit son séjour ordinaire dans un lieu délicieux de la Sicile nommé *Enna* (*a*), qui veut dire fontaine agréable (1), où il y avoit de belles prairies arrosées de fontaines d'eau vive (*b*). Sa fille unique qui s'appelloit *Pherephata*, qui veut dire, *fruit abondant*, se promenoit un jour dans ces agréables prairies, cueillant des fleurs avec quelques filles de sa suite, & les Sirennes qui l'accompagnoient, Pluton la vit, en devint amoureux, l'enleva, & étant parti dans le moment sur son char attelé de quatre chevaux, prit le chemin des Enfers, malgré les sages remontrances de Minerve qui entreprit inutilement de le détourner de ce dessein. Arrivé près de Siracuse il rencontre un Lac près duquel étoit la Nymphe Cyane, qui après lui avoir fait des reproches sur cette violence, voulut arrêter son char; mais Pluton d'un coup de son sceptre, s'ouvre un chemin qui le conduit aux Enfers. La Nymphe désolée fond en pleurs, & est changée en eau.

Cependant Cerès informée du malheur arrivé à sa fille, se met en devoir de la chercher par mer & par terre; & lorsqu'elle avoit couru tout le jour elle allumoit un flambeau pour continuer de la chercher toute la nuit. Un jour qu'elle étoit accablée de lassitude, & ne trouvant point de fontaine pour éteindre sa soif, elle alla frapper à la porte d'une cabanne, d'où sortit une vieille femme, nommée Baubo, à qui elle demanda à boire. Cette bonne femme lui ayant présenté un breuvrage, la Déesse l'avala avec tant d'avidité qu'un jeune enfant qui étoit dans la cabanne, en éclata de rire; & Cerès picquée de cette indiscrétion, jetta sur cet enfant ce qui restoit dans le vase, & incontinent il fut changé en lézard. Cerès au sortir

(*a*) Cic. *in Verrem.* Diod. L. 5. Ovid. *Fast.* L. 4. & Metam. L. 5. & autres.

(*b*) *Violis aliisque florum generibus viridens.* Diod. *loc. cit.*

de là alla près du lac de Siracuſe, & ayant apperçu le voile de ſa fille qui flottoit ſur l'eau, elle jugea que c'étoit par là que le raviſſeur s'étoit échappé. Mais elle n'auroit pu en ſçavoir davantage, (Cyane qui auroit pu l'éclaircir, ayant perdu l'uſage de la parole depuis ſa métamorphoſe,) ſans Aretuſe, Nymphe d'une fontaine de même nom, dont les eaux pour venir de l'Elide dans la Sicile paſſent ſous le fond de la mer & dans des lieux voiſins du Styx. Cette Nymphe apprit à la Déeſſe affligée qu'elle avoit vu Proſerpine, & que c'étoit Pluton qui l'avoit enlevée; ajoutant, pour diminuer ſa douleur, que ſa fille étoit Reine, & l'épouſe du Dieu des Enfers. Elle la pria en même temps de ne pas pouſſer plus loin ſon reſſentiment contre la terre, devenue ſtérile depuis que la Déeſſe lui refuſoit ſes précieux dons, puiſqu'elle n'étoit point coupable de l'enlevement de ſa fille.

A cette nouvelle Cerès monte ſur ſon char, traverſe l'eſpace immenſe des airs; & étant arrivée dans l'Olympe, elle ſe jette au pied du trône de Jupiter, & lui demande ſa fille, qui étoit auſſi celle de ce Dieu. Jupiter après lui avoir fait entendre que Pluton n'étoit pas un parti deſavantageux pour Proſerpine, l'aſſure cependant qu'elle lui ſeroit rendue, ſi elle avoit gardé une exacte abſtinence depuis qu'elle étoit dans les Enfers; mais que ſi elle avoit mangé la moindre choſe, le Deſtin s'oppoſoit à ſon retour.

Proſerpine en ſe promenant dans les jardins des Champs Elyſées avoit cueilli une grenade, dont elle avoit mangé quelques grains, Aſcalaphe qui étoit le ſeul qui l'eut vû, en fit ſa cour à ſon Maître; & tout ce que put faire Jupiter, fut d'ordonner que Proſerpine demeureroit chaque année ſix mois avec ſon mari, & ſix mois avec ſa mere.

L'indiſcretion d'Aſcalaphe lui coûta cher, puiſque Proſerpine l'ayant arroſé avec de l'eau du Styx, il fut incontinent changé en Hibou.

Cependant Cerès contente du jugement de Jupiter ne ſongea plus qu'à reparer les maux que la ſtérilité & la famine avoient cauſés. Comme l'Attrique en avoit été plus affligée que les autres Pays, elle alla à Eleuſis, où après

avoir instruit Triptoleme de tout ce qui concernoit l'agriculture, elle lui prêta son char, & lui ordonna d'aller par toute la terre pour apprendre à ses habitans un art si nécessaire. Triptoleme après avoir parcouru l'Europe & l'Asie, arriva dans la Scythie à la cour de Lyncus. Ce Tyran jaloux de la préférence que la Déesse avoit donnée à ce Prince voulut l'assassiner; mais dans le temps qu'il alloit lui percer le sein, il fut changé en Lynx, animal qui est le symbole de la Cruauté.

C'est ainsi qu'Ovide & après lui Claudien, dans son beau poëme sur le ravissement de Proserpine, racontent cette avanture; & ce qu'il y a de singulier, c'est que les Historiens sont
(1) Liv. 7. d'accord, du moins pour le fond, avec les Poëtes. Strabon (1) parle des prairies d'Enna où Proserpine fut enlevée; & Ciceron qui semble supposer le même fait, nous a laissé de ce
(2) Verr. sixiéme. lieu délicieux une description aussi élégante que fleurie (2). Diodore dit en plusieurs endroits que la Sicile avoit été de toute la terre le pays que Cerès avoit le plus honoré de ses faveurs, & que cette Déesse en avoit fait son séjour ordinaire. Mais comme cet Auteur devoit être très-instruit des antiquités de sa patrie, & qu'il paroît avoir lu les Ecrivains qui l'avoient précédé, je crois devoir copier tout ce qu'il rapporte à
(3) L. 5. c. 2. ce sujet. « Les Siciliens, dit-il, (3) tiennent par tradition de » leurs Ancêtres que leur Isle est consacrée à Cerès & à sa » fille Proserpine. Quelques Poëtes ont écrit, continue-t-il, » qu'au mariage de Pluton avec cette Princesse, Jupiter leur » donna la Sicile pour présent de nôces; & les Historiens qui » passent pour les plus fideles, disent que ce fut dans la Sicile » que Cerès & Proserpine se firent voir aux hommes pour la » premiere fois, & que cette Isle est le premier endroit du » monde ou il ait crû du bled. Le plus célebre des Poëtes,
(4) Odyss. L. 9. v. 109. » Homere (4), a suivi cette tradition, lorsqu'il dit en parlant » de la Sicile,

Sans le travail du soc, sans le soin des semailles,
La terre fait sortir de ses riches entrailles
Tous ses dons, arrosés aussitôt par les cieux. (5)

(5) Trad. de M. L. Terasson.

» En effet, on voit encore dans le Leontin, & dans plusieurs

» autres lieux de la Sicile, du froment sauvage qui pousse de » lui-même ».

Cet Auteur fait ensuite la description des campagnes d'Enna où fut enlevée Proserpine, & raconte toutes les autres circonstances de cette fable de la maniere que nous venons de les rapporter. Il ajoûte même que les Syracusains ont coutume d'offrir tous les ans chacun en particulier des offrandes proportionnées à leurs facultés, près de la fontaine Cyane que Pluton fit sortir lorsqu'en cet endroit il frappa la terre d'un coup de trident pour se faire une ouverture, & qu'après ces hosties particulieres, ils immolent tous ensemble des Taureaux, qu'ils égorgent sur la fontaine même.

Comme l'Attique, dit encore le même Historien, fut après la Sicile le pays qui fut le plus honoré des faveurs de Cerès, les Athéniens instituerent en son honneur, non seulement des sacrifices, mais encore les mysteres d'Eléusine, que leur sainteté & leur ancienneté ont rendus recommandables.

Les Siciliens, dit-il encore, outre les sacrifices qu'ils faisoient tous les ans à la fontaine Cyane, instituerent des fêtes en l'honneur de Cerès & de Proserpine, & ils les célebroient d'une maniere convenable à un Peuple auquel ces Déesses ont donné tant de marques de préférence. Ils placent ces fêtes en différens temps de l'année, par rapport aux différentes façons qu'on donne au bled. On célebre l'enlevement de Proserpine vers le temps de la recolte, & la recherche de Cerès, dans celui des semailles. Celle-ci dure dix jours, & l'appareil en est éclatant & magnifique. Il est aussi d'usage, tant que dure cette fête, de mêler dans les conversations quelques paroles libres & deshonnêtes, parce que ce fut avec de tels propos que l'on fit rire Cerès affligée de la perte de sa fille.

Après ce détail, Diodore cite pour le confirmer l'autorité des anciens Poëtes, sur-tout celle de Carcinus, qui avoit souvent été témoin à Syracuse de la dévotion avec laquelle les Siciliens célebroient les fêtes dont on vient de parler.

Outre la culture des bleds, Cerès, au rapport du même Historien, avoit donné des Loix aux Siciliens; & c'est pour cette raison que le peuple lui avoit donné le nom de *Thes-*

mophore. Il n'étoit pas possible, observe judicieusement Diodore, *qu'elle fit aux hommes deux plus beaux presens, que de leur fournir de quoi vivre, & leur apprendre à bien vivre* (*a*).

Malgré tous ces témoignages, la plûpart des Mythologues ne regardent l'enlevement de Proserpine que comme une allégorie qui a un rapport marqué à l'agriculture. De même le partage que Jupiter fait des temps que cette Déesse doit demeurer chez son mari & chez sa mere, ne signifie, selon eux, autre chose, sinon que le grain après avoir demeuré six mois en terre, paroît sur sa surface, croît & meurit. Et comme Sanchoniathon nous apprend que Proserpine fille de Saturne mourut fort jeune, on peut encore allégoriser cette fable, en disant qu'on n'avoit publié son enlevement par Pluton, que parce que ce Dieu chez les Pheniciens, l'appelloient *Mouth*, qui veut dire la mort. Cependant d'habiles gens appuyés de l'autorité de Diodore de Sicile, rapportent cet événement à l'histoire; & comme Dom Pezron, & M. le Clerc sont ceux qui y ont donné plus de vraisemblance, je vais rapporter ce qu'ils en disent.

Pluton, dit le premier de ces deux Auteurs (1), quoique retiré dans le fond de l'Espagne, qui lui étoit échûe en partage, apprit des nouvelles de la beauté de Proserpine sa niece (*b*), & ayant envoyé un de ses Capitaines en Sicile, qui la trouva peu accompagnée, elle fut enlevée sans résistance, & mise sur un chariot qui la conduisit sur le bord de la mer, près de Syracuse, où elle fut embarquée & conduite en Espagne. Comme on attribue au chef ce qui se fait par ses ordres, on dit que c'étoit Pluton lui-même qui l'avoit enlevée. On pourroit dire même qu'il n'usa de violence que parce que l'ayant demandée en mariage, Cerès la lui avoit refusée; & par-là se verifieroit ce que racontent les Poëtes, sçavoir, que ce Dieu s'étoit plaint souvent que quoique frere de Jupiter, & le plus riche Prince du monde, il n'avoit pû trouver de parti convenable (*c*), comme nous l'avons déja dit.

(1) Ant. de la langue des Celtes.

(*a*) On ne copie pas les autres endroits où Diodore repete la même chose.

(*b*) Elle étoit fille de Cerès & de Jupiter son frere, aussi Virgile dit-il, *Casta licet patrui servet Proserpina limen.* Æn. l. 6.

(*c*) *Dux Erebi quondam tumidas exarsit in iras.*

D'ailleurs

Dailleurs les enlevemens étoient très-ordinaires en ce temps-là, sur-tout lorsque les parents refusoient la personne qui étoit recherchée en mariage.

M. le Clerc (1), qui a parfaitement bien expliqué cette fable, prétend que ce ne fut pas Pluton qui enleva Proserpine, mais Aidonée Roi d'Epire, ou Orcus Roi des Molosses. Comme Aidonée faisoit travailler aux mines, & que pour aller à son pays il falloit passer un fleuve nommé l'Acheron, on a souvent confondu ce Prince avec Pluton. L'Epire qui étoit un pays fort bas par rapport au reste de la Grece, étoit prise pour l'Enfer même, & on sçait que l'on a regardé les Voyages que Thesée, & après lui Hercule, firent dans ce pays, comme des Voyages faits aux Enfers.

(1) Bib. univ. Tom. 6.

Cela supposé, cet Auteur prouve que Cerès, ou Dio, regnoit en Sicile dans le même-temps qu'Aidonée gouvernoit l'Epire. Le regne de cette Princesse fut recommandable par le soin qu'elle prit d'enseigner à son peuple à cultiver la terre & à semer du bled. Elle établit aussi la Police (2), & la proprieté des terres, afin que chacun pût recueillir, sans être troublé, le bled qu'il avoit semé (3).

(2) Porphyr. *de Abstinentia.*
(3) Virgile, Georg. L. 1.

Quelqu'ingénieuse que soit l'explication que M. le Clerc fait de cette fable, je ne sçaurois me persuader que l'enlevement de Proserpine puisse être mis sur le compte d'Aidonée Roi d'Epire, puisque ce Prince ne vivoit que du temps de Thesée & de Pyrithoüs, c'est-à-dire, environ cinquante ans avant le siege de Troye, & que le Prince Titan qui porta le nom de Pluton, regnoit plusieurs siécles auparavant. Y-a-t-il apparence que Cerès n'ait enseigné à la Sicile & à la Grece l'art de cultiver la terre, que du temps d'Hercule & de Thesée? Vivoit-on alors de glands & d'herbes sauvages? Et dès les temps des Lycaons & des Phoronées, la Grece n'avoit-elle pas appris à substituer une nourriture plus solide, à celle qui lui étoit commune avec les bêtes?

Je sçais que M. le Clerc distingue deux Aidonées; l'un contemporain de Thesée, & l'autre d'Abraham ou d'Isaac; qu'il dit que ce fut du temps du plus ancien que Proserpine

fut enlevée; mais outre que ces deux Rois se ressemblent trop pour être differens l'un de l'autre, il sera vrai de dire que ce n'est plus qu'une question de nom, & qu'il appelle Aidonée le Prince que d'autres nomment Pluton.

Quoiqu'il en soit, il y a bien de l'apparence que ces deux explications ne sont elles-mêmes que deux nouvelles fables. Peut-on s'imaginer que Cerès en cherchant sa fille qu'on lui avoit enlevée, se soit fait adorer par les Atheniens ? qu'Erechthée ait reçu des fêtes qu'elle avoit elle-même établies de son vivant, & que Triptoleme, dont le pere regnoit alors à Eléusis, ait été le Prêtre des mysteres d'une femme qui ne pouvoit pas retrouver sa fille?

Je sçais que plusieurs Chronologues, & en particulier le célebre Chevalier Newton, fondés sur l'autorité des Auteurs Grecs, tâchent de fixer le temps où vivoit Cerès ; qu'ils marquent l'époque de son voyage de Sicile à Athenes; qu'ils parlent de l'année de sa mort, & du culte qu'on lui rendit peu de temps après. Mais malgré ces autorités, je suis persuadé qu'il ne faut point chercher dans la Grece d'autre Cerès que l'Isis des Egyptiens, ni d'autres mysteres que ceux de cette Déesse. On sçait, à n'en point douter, que presque tous les Dieux des Grecs & leur culte, étoient venus des Pays de l'Orient, & surtout d'Egypte, avec les Colonies qui avoient peuplé la Grece en differens temps; & s'il y en a quelques-uns dont la transmigration soit certaine, ce sont Bacchus, Osiris, & Cerès ou Isis: voici donc ce qui a donné lieu à cette fable. La Grece fut affligée d'une grande famine sous le regne d'Erechthée, comme Diodore de Sicile nous l'apprend (1); Ovide même fait une belle & longue description de cette famine. Les Athéniens dont le terroir étoit peu fertile, en furent encore plus incommodés que leurs voisins. Erechthée prit le parti d'envoyer chercher des bleds en Egypte, & ceux qu'il avoit envoyés, apporterent avec les grains qu'on leur vendit, le culte & les céremonies de la Divinité qui présidoit à l'agriculture.

(1) Liv. 18.

Le mal qu'on venoit de souffrir, & la crainte qu'on eut de

retomber dans la même disette, firent recevoir sans contradiction les mysteres d'une Déesse qu'on croyoit pouvoir les en garantir. Triptoleme reçut en même-temps ce culte dans Eléusis; il voulut même être le premier Prêtre de Cerès, ou Isis: & se trouvant dans l'abondance, il eut soin en secourant ses voisins, de leur enseigner des mysteres qu'il venoit lui-même d'apprendre. La Sicile avoit reçû quelque temps avant les mysteres de cette Divinité, & voilà pourquoi on publia que Cerès étoit venue de Sicile à Athenes. On ajouta que sa fille avoit été enlevée, parce que les bleds & les fruits, que son nom désigne, avoient cessé pendant quelque-temps de fournir des alimens. On dit encore que Pluton l'avoit emmenée dans les Enfers, parce que ces mêmes fruits étoient demeurés pendant ce temps-là, comme ensevelis dans le centre de la terre; enfin que Jupiter avoit partagé le différend entre Cerès & Pluton, parce qu'on revit alors la terre couverte de nouvelles moissons. Voilà le fondement de cette fable: l'introduction des mysteres de Cerès dans la Sicile & dans la Grece. Et ce n'est pas sans preuve que je l'avance, puisqu'Herodote dit positivement que les Thesmophories, qui étoient une des principales fêtes de Cerès, y furent apportées par les filles de Danaüs.

Quelque Poëte fameux dont le nom se trouve effacé dans la XIV. Epoque des marbres d'Arondel, célebra cet évenement dans un Poëme, ainsi qu'il est rapporté dans cette époque: & il est bon de remarquer, 1°. que ce Poëme, qu'Ovide avoit sans doute lû, fut composé dix ans après l'arrivée de Cerès: 2°. que l'Auteur de la Chronique de ces marbres traite de fable l'enlevement de Proserpine, la recherche que Cerès fit de sa fille, & les autres circonstances qu'on a mêlées dans cet évenement; ce qui veut dire, sans doute, que le Poëte dont il s'agit en cet endroit, avoit extrémement défiguré l'Histoire de la translation du culte de Cerès dans l'Attique.

Si cependant il se trouve des Sçavans qui veuillent soutenir avec Diodore de Sicile qu'il y eut véritablement une Cerès en Sicile qui donna des loix sur l'agriculture, on peut

penser pour les satisfaire, que cette Reine de Sicile ayant perdu sa fille, & étant allée dans l'Attique pour la chercher, apprit à Triptoleme les mysteres d'Isis, & que les Grecs l'ayant mise elle-même dans la suite au nombre des Dieux, son culte fut confondu avec celui de la Déesse des Egyptiens.

Dans le traité que fit Cerès avec Pluton, Jupiter lui accorda le retour de sa fille à condition qu'elle n'eût rien mangé depuis son arrivée dans les Enfers. Ascalaphe ayant rapporté qu'il l'avoit vu manger six pepins d'une Grenade qu'elle avoit cueillie dans les Jardins de l'Enfer, l'Arrêt fut changé, & Jupiter déclara que Proserpine demeureroit six mois en Enfer &
(1) Liv. 1. six mois chez sa mere; ou, comme le dit Apollodore (1), neuf mois avec Cerès & trois mois avec Pluton. Cette Princesse pour se venger de l'indiscrétion d'Ascalaphe, le métamorphosa en Hibou.

Ascalaphe, disent ceux qui soutiennent que Proserpine fut véritablement enlevée par Pluton, étoit un Courtisan de ce Prince, qui ayant conseillé à son Maître l'enlevement de Proserpine, fit tout ce qu'il put pour rendre inutiles les négociations de Cerès, & pour empêcher que sa fille ne lui fût rendue. Proserpine le fit mourir dans la suite, & voilà ce qui a donné lieu à la fable: les conseils pernicieux qu'il avoit donnés à son Maître furent cause de sa mort. Sa métamorphose en Hibou n'est qu'une métaphore, qui nous représente un homme haïssable; si vous n'aimez mieux dire toutefois, qu'on n'a débité cette fable que pour nous marquer qu'il se tenoit toujours caché dans les mines de Pluton, dont il étoit l'Intendant, & où il périt. Il y a apparence qu'il fut écrasé par la chute de quelque rocher; ce qui fit dire aux Poëtes que Proserpine l'avoit couvert d'une grosse pierre, ainsi qu'on peut
(2) Loc. cit. le voir dans Apollodore (2) qui soutient que ce fut Cerès qui l'avoit puni elle-même de la sorte. Le nom d'Ascalaphe veut dire *celui qui brise les pierres*, & ce nom ne lui fut donné apparemment, que pour marquer son emploi. Quelques Auteurs prétendent qu'il fut métamorphosé en un certain lezard, que les Grecs appellent *Ascalabos*, & c'est sans doute la

ressemblance des noms qui leur a donné lieu de le dire.

Ovide ajoûte, que la Nymphe Cyane ayant voulu faire des reproches à Pluton sur la violence dont il usoit à l'égard de Proserpine, ce Dieu l'avoit changée en fontaine : circonstance qui n'a, je crois, d'autre fondement, sinon que ce fut près de cette fontaine, qui coule aux environs de Syracuse, que les Emissaires de Pluton s'embarquerent. Ce que le même Poëte ajoûte, qu'une fille nommée Manthe, que Proserpine changea en une plante qui porte encore son nom, & que les Grecs appellent *Hedios̓mos* à cause de sa bonne odeur, veut dire apparemment que cette Reine n'ayant pû souffrir une rivale qui partageoit le cœur de son mari, la fit périr. La ressemblance des noms fit inventer la métamorphose à ceux qui écrivirent l'histoire de cette Cour.

Il est aussi parlé dans le même endroit des Sirenes, qui accompagnoient Proserpine dans le tems qu'elle fut enlevée. Mais pour n'être pas obligé de répéter la même chose, je renvoye à ce que j'en ai raporté dans l'histoire des Dieux de la Mer. (1) Il suffira de dire maintenant que si Ovide a feint que les Sirenes qui accompagnoient Proserpine dans le temps qu'elle fut enlevée, obtinrent des Dieux de devenir Oiseaux pour l'aller chercher, c'est qu'apparemment que les Sirenes qui habitoient sur les côtes d'Italie, assez près de la Sicile, ayant appris le malheur qui étoit arrivé à cette Princesse, firent équiper un Vaisseau à voiles pour la chercher.

(1) Liv. II. ch. X.

La fable de la fontaine Arethuse & des Amours du fleuve Alphée son Amant, qui traversoit tant de Pays pour aller voir sa Maîtresse, n'est fondée, suivant le fameux Bochart (1), que sur une équivoque de la langue des premiers Habitans de la Sicile. Les Phéniciens qui allerent s'y établir, ayant trouvé cette fontaine environnée de Saules, la nommerent *Alphaga*, qui veut dire, *la fontaine des Saules*; d'autres lui donnerent le nom d'*Arith*, qui signifie *un ruisseau*. Les Grecs qui y arriverent quelques siecles après, n'entendant pas la signification de ces deux mots, & se ressouvenant de leur fleuve Alphée qui coule dans l'Elide, s'imaginerent que puisque la fontaine & le fleuve avoient à peu près le même nom,

(1) Chan. l. 1. c. 18.

il falloit que l'Alphée traversât la Mer pour venir en Sicile. L'idée parut ingénieuse à quelque bel esprit de ce temps-là, & il composa sur ce sujet le roman des amours du Dieu du fleuve avec la Nymphe Arethuse. Presque tous les anciens Historiens ont été la duppe de cette fable, puisqu'ils ont dit fort serieusement que le fleuve Alphée traversoit la mer & alloit couler ensuite dans la Sicile près de la fontaine Arethuse. Il falloit même que cette fable fût bien accréditée, puisque l'Oracle de Delphes ordonnant à Archias de conduire une colonie de Corinthiens à Syracuse, la Prêtresse s'expliqua en ces termes: *Allez dans cette Isle où le fleuve Alphée mêle ses eaux avec la belle Arethuse.* Pausanias (1) qui regarde comme une fable l'histoire des amours d'Alphée & d'Arethuse, entraîné par l'autorité d'un Oracle si précis, n'ose nier que ce fleuve traverse la mer, quoiqu'il ne voye pas bien comment cela peut arriver.

(1) In Eliac.

Comme le fameux Triptoleme fils de Celeus & de Neera, fut un de ceux qui fit le plus d'accueil à Cerès dans le temps quelle arriva dans l'Attique, on publia que cette Déesse lui avoit appris l'agriculture, & l'avoit envoyé sur son char, traîné par des Dragons ailés, porter par tout le monde un art si nécessaire aux hommes. On ajoute qu'elle l'avoit nourri de son propre lait; expression forte qui nous apprend le soin qu'elle avoit pris de former ce Prince. On alla même jusqu'à dire que Cerès le mettoit pendant la nuit dans le feu pour le purifier, & qu'elle l'en retiroit tous les matins; expressions métaphoriques qui nous apprennent que ce Prince, pour être initié dans les mysteres d'Isis, passa par toutes les épreuves que l'on employoit dans cette occasion. Toutes ces fables si mystérieuses, ainsi que l'arrivée de Cerès dans l'Attique, qui est si bien représentée sur un tombeau de marbre que M. de Boze a si ingénieusement expliqué dans une dissertation imprimée au IV. Tome des Mémoires de l'Academie des Belles Lettres, toutes ces fables, dis-je, n'ont d'autre fondement que l'introduction du culte de Cerès dans la Grece, & surtout dans l'Attique, comme nous l'avons deja prouvé. Triptoleme qui y régnoit, alla à Eléusis, comme nous l'apprenons de Philochorus, sur un Vaisseau, porter

des bleds dans différens Pays, où il enseigna en même-tems les mysteres de Cerès, dont il étoit Prêtre lui-même. Avant que de partir, il avoit semé du bled dans un champ de l'Attique nommé *Raria*, ainsi que nous l'apprenons de la dixiéme époque des marbres d'Arondel. Voilà sans doute la clef & le dénouement de toutes ces fables; car certainement il s'agit du temps auquel le culte de Cerès, si ancien alors en Egypte, fut reçu dans la Grece, & non de l'agriculture qui y étoit connue longtemps auparavant; à moins qu'on ne veuille l'entendre d'une nouvelle maniere de labourer la terre, que les Grecs apprirent dans leur voyage d'Egypte, & qu'ils mirent en usage en ce temps-là. Les Marbres que je viens de citer, fixent cette époque sous le regne d'Erechthée; c'est-à-dire, suivant les Commentateurs de ces Marbres, 1426. ans avant Jesus-Christ; 280 ou environ, avant la guerre de Troyes (1).

(1) On verra dans le troisiéme Tome qu'il faut rapprocher cette époque de 100. ans.

Mais il se rencontre ici une difficulté, qui, je crois, n'a point encore été proposée; c'est que les Marbres d'Arondel qui marquent les trois époques de ces évenemens, ne les arrangent pas comme tous les autres Auteurs qui en ont parlé. Dans la premiere de ces époques, qui est la douziéme, ils font venir Cerès dans l'Attique: ils disent dans la treiziéme que Triptoleme commença à semer du bled dans les campagnes d'Eléusis; & ce n'est que dans la quatorziéme qu'il est parlé de l'enlevement de Proserpine, & suivant cet ancien monument, si respectable par tant de caracteres de vérité, l'arrivée de Cerès à Athenes, précede de dix ans l'enlevement de sa fille: je suis fâché que les sçavans Commentateurs qui ont travaillé sur ce monument, n'y ayent fait aucune attention.

Les dangers que courut Triptoleme dans ses Voyages ont sans doute donné lieu à la fable de Lyncus, dont on a marqué la cruauté en le changeant en Loup Cervier. Triptoleme échappa heureusement des mains de ce Tyran, qui jaloux de sa réputation, vouloit le faire mourir. La fable qui dit que Triptoleme étoit monté sur un char tiré par des Dragons ailés, est tirée d'une équivoque de la langue Phenicienne, dont les mots employés dans cette Histoire signifioient également des Dragons ailés, & un Vaisseau garni de pointes de fer,

comme le dit Bochart (1), & après lui M. le Clerc. Cependant je serois de l'avis de Philochorus, cité par Eusebe, qui rapporte que ce Vaisseau fut pris pour un Dragon volant, parce qu'il portoit sur la prouë la figure d'un Dragon.

(1) *Hieroz.* lib. 3. cap. 14.

Quoique je sois persuadé que les fables que je viens d'expliquer n'aient d'autre fondement que l'introduction du culte de Cerès dans la Grece, il est bon cependant de rapporter ici ce que nous apprenons d'un fragment de Stobée (2), où il est dit qu'Erechthée, qui étoit en guerre contre les Eléusiens, apprit de l'Oracle qu'il seroit victorieux, s'il immoloit sa fille Proserpine ; ce qui peut avoir donné lieu à la fable.

(2) Serm. 38.

Un autre fragment d'Homere cité par Pausanias (3), nous apprend les noms des premiers Grecs qui furent initiés dans les mysteres de Cerès. C'étoient, selon ce Poëte, Celéus, Triptoleme, Eumolpe, & Dioclès. Saint Clement d'Alexandrie (4) les nomme Baubon, Disaule, Eubuleus, Eumolpe, & Triptoleme. Je soupçonnerois assez que ce fut Eumolpe lui-même, ou Musée son pere, qui composa en l'honneur de Cerès le Poëme dont nous avons parlé, & c'est le sentiment de Strabon & de Pausanias. Cet Eumolpe étant Hierophante des mysteres Eléusiens, se trouva avoir tant de credit, qu'il fit la guerre à Erechthée. Les deux chefs furent tués dans le combat, & il fut établi que les Erechthides seroient Rois d'Athenes, & que les Eumolpides se contenteroient de la dignité d'Hierophante.

(3) In Corinth.

(4) In Proë.

Après avoir expliqué toutes les fables qui ont quelque rapport à l'Histoire de Cerès, je dois parler des mysteres qui furent institués en son honneur.



CHAPITRE

CHAPITRE XI.

Des mysteres Eleusiens, & des autres fêtes de Cerès.

JE n'ai pas dessein de m'étendre beaucoup sur un sujet que Meursius a traité à fond, & de l'ouvrage duquel M. le Clerc a donné un excellent abregé; mais parce qu'on pourroit me reprocher de n'avoir point parlé d'une matiere qui a tant de rapport à l'Histoire de Cerès & de Proserpine, je vais rapporter en peu de mots ce que c'étoient que ces mysteres Eleusiens; & ce que j'en dirai se réduira à trois chefs : je parlerai d'abord des Fêtes, ensuite des Initiés, enfin des Prêtres qui les célebroient.

Les Siciliens pour reconnoître les obligations qu'ils avoient à cette Déesse, établirent des Fêtes & des mysteres, pour perpetuer la mémoire de ses bienfaits. Le temps de l'année marquoit la raison de leur institution, puisqu'on les célebroit un peu avant la moisson en l'honneur de Proserpine, & dans le temps des semailles en l'honneur de Dio. L'une & l'autre de ces fêtes se célebroient avec beaucoup de solemnité; & Diodore de Sicile nous apprend que dans celle-ci, qui duroit dix jours, on y representoit l'ancienne maniere de vivre des hommes, avant qu'on eût inventé l'agriculture.

Les habitans de l'Attique, touchés des bienfaits de Cerès, ainsi que les Siciliens, se distinguerent aussi par les Fêtes qu'ils instituerent en son honneur. La premiere s'appelloit *Proerosia*, parce qu'on la célebroit avant que de semer & de labourer; & on donna à la Déesse le surnom de *Proerosie*, selon la coutume des Anciens qui donnoient à leurs Dieux autant de noms qu'ils avoient de Fêtes & de Temples.

La seconde, qui étoit célebrée à Athenes quelque temps après, c'est-à-dire vers la mi-Octobre, étoit nommée, *Thesmophoria*, c'est-à-dire, *la fête de la Législatrice*; ce fut Triptoleme qui l'institua : mais quelques céremonies Egyptiennes

ajoutées dans la suite à l'occasion d'Orphée & des Danaïdes, firent dire à quelques Anciens que c'étoit une fête d'Isis & d'Osiris, passée d'Egypte en Grece. Cette fête duroit cinq jours à Athenes, & l'on choisissoit chaque jour deux femmes, nées d'un légitime mariage; pour y présider; & elles faisoient offrir des sacrifices selon leurs moyens, par un Prêtre nommé *Stephanephore*, ou *Couronné*. Elles partoient d'Athenes pour Eléusis, où se faisoient les sacrifices le deux du mois Pyanepsion, qui répond en partie à notre mois d'Octobre; & l'on appelloit ce jour-là *Anodos*, c'est-à-dire, *la Montée*, parce qu'on montoit à Eléusis. Ces mêmes femmes portoient sur leurs têtes les Livres des Loix de Dio, & chantoient des Hymnes à son honneur. Quand elles étoient arrivées, elles vivoient dans une grande retenue, éloignées de la compagnie des hommes, & paroissoient dans des habits modestes & sans couronnes sur la tête; s'abstenant surtout de manger des grenades, dont le fruit avoit été si funeste à la Déesse. Elles jeûnoient même le troisiéme jour, qu'elles passoient dans le Temple de Cerès assises aux pieds de ses Autels. Ensuite elles se disoient des injures, pour tâcher par là de s'exciter à rire, comme Baubo avoit fait rire Cerès quand elle fut arrivée dans sa Cabane.

Enfin on faisoit des sacrifices en secret, & il n'étoit pas permis d'en publier les céremonies. La fête finissoit par un sacrifice nommé *Zemia*; c'est-à-dire, *de l'Amende*; & c'étoit pour expier les fautes qu'on pouvoit avoir commises pendant la solemnité.

La troisiéme Fête étoit célebrée au mois de Decembre, & s'appelloit *Aloa*, du mot *alos*, qui veut dire, *une Grange*, parce que c'étoit le temps où l'on avoit accoutumé de battre le bled, & de demeurer dans les granges.

Mais la plus solemnelle étoit celle qu'on célebroit à Eléusis au mois d'Août; on la nommoit par excellence *les Mysteres*. On ne convient pas qui fut celui qui institua cette Fête: il y a des Auteurs (*a*) qui ont crû que c'étoit Erechthée, d'au-

(*a*) C'étoit dans le mois Boedromion qui repond en partie à notre mois d'Août.

tres Musée ou Eumolpe, ou Orphée. Trois choses avoient donné lieu à son institution; l'invention de l'Agriculture, les Loix de Cerès, & les autres avantures qui lui étoient arrivées à Eléusis; & le souvenir de tout cela étoit renouvellé par des céremonies particulieres (*a*). Ainsi cette solemnité rassembloit les motifs de toutes les autres.

Les Mysteres Eléusiens étoient de deux sortes, les grands & les petits; dans les uns & dans les autres il falloit être capable de garder un grand secret. Comme Triptoleme avoit ordonné qu'aucun étranger ne pourroit être initié dans les grands Mysteres, Hercule cependant à qui on n'osoit rien refuser, demanda d'y être admis, & on institua à son occasion d'autres céremonies, que l'on appella les petits Mysteres, & on les célebra dans la suite à Agra, près d'Athenes. Ceux qui aspiroient à y être admis, se rendoient dans ce lieu au mois de Novembre, sacrifioient à Jupiter, & gardoient la peau de la Victime pour la mettre sous leurs pieds, lorsqu'on les purifioit aux bords du fleuve Ilissus. On ne sçait pas au juste de quelles céremonies on se servoit dans ces lustrations; on sçait seulement qu'on y employoit du sel, des feuilles de laurier, de l'orge & des couronnes de fleurs, de l'eau de la mer & de celle du fleuve: celui qui faisoit la céremonie s'appelloit *Udranos*, parce qu'il versoit de l'eau sur ceux qui aspiroient aux Mysteres. Il falloit aussi garder la chasteté pendant ce temps-là, & sacrifier enfin une truye pleine. Ces petits Mysteres servoient de préparation aux grands, qui étoient célebrés à Eléusis, & c'étoit par leur moyen qu'on étoit initié aux cérémonies secrettes de Cerès. En effet, après avoir passé par bien des épreuves, on étoit *Myste*, c'est-à-dire, en état d'être bientôt initié aux grands Mysteres, & de devenir *Epopte*, ou témoin des céremonies les plus secrettes, ce qu'on n'obtenoit qu'après cinq ans de noviciat, pendant lesquels on pouvoit entrer dans le Vestibule du Temple, mais non dans le Sanctuaire: & même lorsqu'on étoit Epopte, & qu'on jouissoit de cette permission, il y avoit

(*a*) V. Meursius dans son Traité des Mysteres Eleusiens, & M. le Clerc, Biblioth. univ. Tom. 6.

femmes qui présidoient aux fêtes de cette Déesse. Les purifications & les ablutions qu'on pratiquoit, feroient même croire qu'on n'y étoit pas si dissolu que quelques Auteurs l'ont prétendu.; à moins qu'on ne veuille dire que les désordres dont les Peres de l'Eglise parlent, n'étoient pas de la premiere institution, & ne s'y étoient glissés que dans la suite. La nuit s'étant passée dans ces cérémonies, le Prêtre congédioit l'Assemblée avec quelques mots barbares, qui font voir qu'elles avoient été instituées par des gens qui parloient une autre langue, (*a*) cest-à-dire, par les Egyptiens, & qu'en un mot, c'étoit, comme je l'ai déja dit, les mysteres même d'Isis, mais ausquels les Grecs avoient avec le temps ajoûté bien des cérémonies de leur façon.

Après avoir parlé des initiés, il faut, avant que de finir, dire un mot des Ministres qui étoient en fonction pendant ces fêtes. Le premier étoit un *Hierophante*, ou un *Mystagogue*, c'est-à-dire, un homme qui montre les choses sacrées (*b*), & il n'étoit pas permis aux initiés de dire son nom aux profanes. Cet Hierophante devoit être Athénien de la famille des Eumolpides, avoir un certain âge, & d'autres qualités prescrites par les loix, & garder une continence perpétuelle. Le second étoit un *Daduche*, ou porte flambeau. Le troisiéme un Héraut sacré. Le quatriéme un Ministre de l'Autel ; c'étoit un jeune homme qui prioit pour l'Assemblée, & obéissoit aux Ministres supérieurs. Il y avoit outre ces quatre Ministres, deux Prophetes pour sacrifier, & cinq Commissaires, pour avoir soin que tout se fit dans l'ordre; le premier s'appelloit le Roy, & les autres quatre *Epimeletes*.

La fête de l'Initiation duroit neuf jours; le premier s'appelloit *Agyrmos*, ou jour de l'assemblée ; & il étoit employé aux cérémonies dont je viens de parler. Le second, on envoyoit les Mystes à la mer pour se laver. Le troisiéme, on sacrifioit un barbeau avec de la farine & des gâteaux. Le quatriéme on faisoit traîner par des bœufs un chariot dont les

(*a*) Ces mots étoient *Conx & om pax*, que M. le Clerc prétend signifier, *veiller*, & ne point faire de mal.

(*b*) On l'appelloit aussi quelquefois, Prophete.

roues étoient faites comme des tambours. Les femmes marchoient à la suite de ce chariot, criant *bon jour*, *Mere Dio*, & portant des cassettes dans lesquelles il y avoit des gâteaux, de la laine, des grenades & des pavots. Nul profane n'osoit regarder ce chariot; & si l'on se trouvoit aux fenêtres, il falloit se retirer. Le cinquiéme on marchoit toute la nuit dans les rues, pour imiter la recherche qu'avoit faite Cerès de sa fille. Le sixiéme, on conduisoit d'Eléusis à Athenes, la statue d'un grand jeune homme, couronné de Myrthe, & portant à la main droite un flambeau; on l'appelloit *Iacchos*, nom que M. le Clerc dérive du Phénicien *Eaach*, qui marque une interjection de joie & de transport. En effet, on accompagnoit cette statue avec de grands cris de joye & des danses; & il y a toute apparence qu'elle représentoit quelqu'un de ceux qui accompagnerent Cerès dans son affliction. Le septiéme, on célebroit les jeux Gymniques, où les Combattans étoient nuds: c'étoient les plus anciens jeux de la Grece, institués en mémoire de l'invention du labourage. Le huitiéme jour étoit employé à l'initiation de ceux qui ne l'avoient pas été: ce jour étoit nommé *Epidauria*, parce qu'Esculape étoit arrivé ce jour-là d'Epidaure pour être initié, ce qu'on avoit bien voulu faire en sa faveur. Le neuviéme étoit employé à remplir deux Vaisseaux avec de l'eau, après quoi on les versoit en prononçant quelques paroles, par lesquelles il sembloit qu'on demandoit à la Déesse de la pluye, pour rendre la terre féconde (1), & ce jour-là se nommoit *Plemechoé*, comme qui diroit un vaisseau de terre, plat au fond.

(1) M. le Clerc. *loc. cit.*

Tels étoient les plus grands Mysteres de la Grece, & ausquels presque tout le monde vouloit être initié: tout y représentoit l'histoire de Cerès, ses loix, & le soin qu'elle avoit pris de l'agriculture. Le secret y étoit surtout extrêmement recommandé, moins pour en cacher les abominations, que, comme le prétend M. le Clerc après Meursius & quelques Anciens, parce qu'on découvroit aux initiés la véritable histoire de Cerès & de sa fille, qu'il étoit important de cacher au Public, de peur que venant à sçavoir que ces deux prétendues Déesses n'avoient été que deux femmes mortelles,

leur culte ne devînt méprisable. Ciceron favorise cette opinion (1) en insinuant que c'étoit l'humanité de Cerès & de sa fille, le lieu de leurs sepulcres, & plusieurs autres choses de cette nature, que l'on tenoit cachées avec tant de soin. Cependant, il est bon de sçavoir qu'on permettoit aux initiés de s'en entretenir entr'eux, ce qui faisoit que le secret les incommodoit moins.

(1) Tusc. Quæst. l. 1. c. 13.

Enfin il me reste, avant que de terminer l'histoire de Cerès, à dire de quelle maniere on la représentoit, & quelles victimes on lui immoloit. Cerès paroît ordinairement sur les monumens anciens, comme une femme ayant le sein fort gros, couronnée d'épics, & tenant à la main une branche de pavot: circonstance qui fait allusion à ce que disent quelques Auteurs, que Cerès étant arrivée dans la Grece, on lui donna quelques grains de pavot pour lui procurer le repos dont elle n'avoit pas joui depuis l'enlevement de sa fille; & parce que d'ailleurs cette plante est très-fertile. On lui offroit les prémices des fruits; on lui immoloit la truye, parce que cet animal est fort nuisible aux semences. On ne se servoit point dans ses sacrifices de couronnes de fleurs, mais de myrthe ou de narcisses, pour marquer le dueil qu'elle avoit porté depuis l'accident de Proserpine; & les Siciliens pour imiter leur Reine, couroient la nuit avec des torches à la main; c'étoit une des principales de leurs fêtes, comme on l'a dit.

Au reste, quoiqu'il ne soit ni nécessaire ni possible d'expliquer toutes les circonstances de ces fables, je voudrois pourtant bien que quelqu'un voulût hasarder quelques conjectures sur celles-ci. On dit que pendant que Cerès cherchoit sa fille, Neptune qui la rencontra, en devint amoureux; que la Déesse s'étant cachée sous la forme d'une Jument, le Dieu de la Mer se changea en Cheval pour la séduire; dont elle conçut un si grand déplaisir, qu'après s'être lavée dans un fleuve, elle alla se cacher dans une caverne. Cependant la stérilité & la peste commençant à ravager toute la terre pendant l'absence de la Déesse, les Dieux la firent chercher de tous côtés, sans qu'on en pût apprendre aucunes nouvelles, jusqu'à ce que Pan en gardant ses troupeaux la découvrit, & en avertit Jupiter:

celui-ci envoya les Parques, qui par leurs prieres lui firent quitter sa retraite. Cette caverne étoit en Sicile, & on y voyoit une statue de Cerès vêtûe de noir, avec une tête de cheval, tenant une colombe à une main, & un dauphin à l'autre. Les Siciliens l'appelloient *Cerès la noire* ou l'*Erynnys*, parce que l'outrage que lui avoit fait Neptune l'avoit rendue furieuse.

Je sçais que les Mythologues découvriront dans cette fable plusieurs belles allégories; heureux qui rencontrera la véritable. En attendant, j'avancerai ici, que peut-être on n'a eu d'autre but par toute cette fiction, que de nous apprendre que Cerès en cherchant sa fille par mer & par terre reçut quelque insulte d'un Corsaire dont le Vaisseau portoit la figure d'un Cheval; ce qu'on a enveloppé sous la fable mystérieuse que je viens de rapporter.

Cotytto. Je joins Cotytto à Proserpine, parce que plusieurs Mythologues croyent que ce n'étoit qu'un surnom de cette Déesse, fondés sur la ressemblance des mysteres de Cerès & de Proserpine, avec ceux que les Athéniens célébroient en l'honneur de Cotytto. Il est vrai que dans les uns & dans les autres il se commettoit beaucoup d'infamies; mais cela ne suffit pas pour nous persuader que Cotytto n'étoit qu'un surnom de Proserpine, & je crois que c'étoient deux Déesses très-différentes l'une de l'autre; c'est du moins le sentiment de Strabon (1), qui dit que Cotytto étoit une Déesse honorée dans la Thrace; & Synesius dans ses Epîtres, pense comme Strabon.

(1) Liv. 10.

Les Prêtres de Cotytto s'appelloient *Baptes*, & étoient regardés avec raison comme les derniers de tous les hommes; par les infamies dont ils se souilloient impunément. Il falloit en effet qu'ils poussassent la débauche bien loin, puisque Juvenal qui les peint d'un seul coup de pinceau, dit qu'ils fatiguoient leur Déesse Cotytto, qui étoit elle-même la Déesse de la débauche.

Cecropiam soliti Baptæ lassare Cotytto (2).

(2) Sat. 2.

Les Atheniens avoient reçu des Thraces les mysteres de cette affreuse Déesse, qui s'appelloient *Cotyttées*, & les célebroient avec beaucoup de solemnité; mais d'une maniere mysterieuse

mysterieuse & cachée, comme le dit le même Juvenal. Eupolis avoit fait une Comédie intitulée, *Cotytto*, où il railloit ces Mysteres, & en particulier Alcibiade qui y participoit; ce qui coûta la vie à ce Poëte.

Si nous en croyons l'ancien Scholiaste de Juvenal, c'est de ces Mysteres, & des infamies qui s'y commettoient, que parle Canidie dans Horace (1):

(1) In Canid. l. 5. Od. 9.

Inultus ut tu viseris, Cotyttia
Vulgata, sacrum liberi cupidinis.

Quoi donc, après t'être mocqué hautement des Mysteres de la Déesse Cotytto, après avoir divulgué les libertés que l'amour y a consacrées, tu te flatteras encore de l'impunité?

CHAPITRE XII.

Plutus Dieu des Richesses.

Comme nous allons chercher les richesses jusqu'au sein des ombres, dit Pline, & qu'elles nous conduisent au sombre Royaume des morts, c'est avec quelque sorte de raison qu'on a cru devoir mettre Plutus au nombre des Dieux de l'Enfer. *Et plût à Dieu*, s'écrioit le Poëte Timocreon (*a*) en apostrophant ce Dieu, *que tu fusses toujours demeuré dans ce triste séjour, & qu'on ne t'eût jamais vû ni sur la terre, ni sur la mer.*

Quelques Anciens ont cru sur le rapport de la ressemblance des noms, que Plutus & Pluton n'étoient qu'un même Dieu; mais le plus grand nombre les a toujours distingués. Tout le monde convient avec Hesiode que le dernier étoit fils de Chronos ou Saturne & de Rhea; or le même Poëte assure (2) que Plutus devoit le jour à Cerès & à Jasion. *Cerès*,

(2) Theog. in fine.

(*a*) Voyez Lyl. Gyr. Synt. 6. qui a rapporté le Fragment de cet ancien Poëte Grec.

dit-il, *ayant eu commerce avec le Heros Jasion, en eut un fils nommé Plutus, dont elle accoucha dans l'Isle de Crete, & qui fut très-puissant sur terre & sur mer.*

Je n'ignore pas que l'ancien Scholiaste d'Hesiode, suivi en cela par plusieurs autres Auteurs, tourne en allégorie cette généalogie de Plutus, & prétend que c'est avec raison qu'on avoit dit qu'il étoit fils de Cerès & de Jasion, qui toute sa vie s'étoit appliqué à l'Agriculture, puisque c'est par ce moyen qu'on se procure de solides richesses.

(1) Liv. 5. Diodore de Sicile (1) qui pense de même que cet ancien Scholiaste, donne une autre origine à Plutus. Jasion, dit-il, étant demeuré dans l'Isle de Samothrace, pendant que son frere Dardanus étoit allé s'établir sur les côtes de la Troade, y reçut Cadmus, & lui donna en mariage sa sœur Harmonie; car, dit cet Auteur, les Mythologues Grecs se trompent lorsqu'ils soutiennent qu'elle étoit sœur de Mars. Les Dieux, ajoute Diodore, voulurent se trouver à la célébration de ce mariage, & ce fut la premiere fois qu'ils assisterent à une pareille céremonie. Chacun d'eux y vint avec son present, & Cerès qui aimoit tendrement Jasion, y porta du bled. Et c'est là, selon cet Ecrivain, l'origine de la fable. Jasion, continue-t-il au même endroit, épousa ensuite Cybele, & fut mis au rang des Dieux.

Denys d'Halicarnasse, Auteur aussi exact que bien instruit des Antiquités Grecques & Romaines, parle ainsi de ce personnage (2): Jupiter ayant épousé Electre fille d'Atlas, en eut deux, fils Dardanus & Jasus. Celui-ci ne fut point marié; mais Dardanus épousa Chryse fille de Palas, dont il eut Idée & Dimante, qui lui succederent; mais un déluge particulier à l'Arcadie où ils regnoient, ayant obligé Jasus & Dardanus d'en sortir, ils allerent chercher fortune ailleurs. Dardanus devint enfin le chef de la colonie, parce que son frere Jasus fut écrasé d'un coup de foudre, pour avoir attenté à l'honneur de Cerès. Homere dit la même chose au sujet de la mort de Jasion, aussi bien qu'Hermippus, dans Hygin (3).

(2) Ant. l. 1. c. 53.

(3) Cœl. Poet. in Arctophylace.

L'existence de Jasion n'est donc pas une chose douteuse: & puisque c'étoit un homme riche & puissant, ce qui l'a fait

passer pour l'amant de Cerès, ne pourroit-on pas ramener à l'histoire toute cette fiction, & dire qu'on donna à son fils le nom du Dieu des Richesses ? Il faudroit, dira-t-on, avoir quelque autorité, sur laquelle on pût prouver qu'il eut un fils appellé Plutus ; mais s'il ne faut que cela, cette autorité ne manque pas. Hygin dans l'endroit que j'ai déja cité, rapporte le témoignage d'un ancien Historien de la ville de Gnosse dans l'Isle de Crete, nommé Petellidès, qui l'assûre positivement. « De Cerès & de Jasion, disoit cet ancien Historien, nâquirent deux fils, Philomelus & Plutus, qui se ressemblerent peu. Le dernier qui étoit extrémement riche, ne faisoit aucune part de son bien à son frere ; celui-ci vendit le peu de bien qu'il avoit, en acheta deux bœufs, & se mit à labourer la terre, & il fut le premier qui s'appliqua à l'agriculture. Sa mere Cerès après avoir admiré l'art que son fils venoit d'inventer, le plaça parmi les Astres, où il forme le Bootes, ou l'Artophylax ». Voilà donc suivant l'autorité d'un ancien Historien, qu'Hygin ne contredit pas, un fils de Jasion, nommé Plutus, homme très-riche, & qui par consequent doit être le Dieu des richesses adoré par les Grecs (*a*).

Quel qu'ait été le Plutus Dieu des Richesses, comme on croyoit qu'il les dispensoit fort mal, on dit qu'il étoit aveugle, de même que l'Amour. Aristophane, dans la Comédie qui porte le nom de Plutus, ajoute qu'il étoit aussi boiteux, parce que quand il faisoit tant que d'enrichir les gens de bien, il n'arrivoit que très-lentement chez eux ; que cependant quand il venoit à les favoriser, on disoit qu'il étoit trèsclair-voyant, & avoit de bons yeux. On sçait de quelle maniere ce Poëte comique raille les Atheniens au sujet de ce Dieu, & comment, lorsque le bon Chremyle lui a rendu la vûe, il le

(*a*) *Ex his* (id est Cerere & Jasione,) *ut Petellides Gnossius historiarum scriptor demonstrat, nascuntur filii duo Philomelus & Plutus, quos negant inter se convenisse : nam Plutum qui ditior fuerit, nihil fratri suo de bonis concessisse : Philomelum autem necessario adductum, quodcumque habuerit, vendidisse, ex eo boves duos emisse, & ipsum primum plaustrum fabricatum esse. Itaque arando & colendo agros ex eo se aluisse. Cujus matrem inventum miratam, ut arantem eum inter sidera constituisse, & Bootem appellasse.* Hygin Cœl. Poet. Astr. in Artophy.

mées dans la mer du sang qui sortit de la playe que Saturne avoit faite à son pere Cœlus. Hesiode qui les fait plus jeunes d'une génération (2), les fait naître de la Terre, qui les avoit conçues du sang de Saturne; mais le même Poëte dans un autre Ouvrage (3), tant les principes de la Théologie qu'il suivoit étoient peu sûrs, asûre que ces Déesses étoient filles de la Discorde; & pour donner une plus grande preuve de son exactitude, il ajoute qu'elles étoient nées le 5e. jour de la Lune, sentiment que Virgile a suivi dans ses Géorgiques (*a*); ayant ainsi assigné à un jour que les Pythagoriciens croyoient consacré à la Justice, la naissance des Déesses qui devoient la faire rendre avec la derniere rigueur.

(2) Theog. l. 1.

(3) Opera & dies.

Lycophron (4) & Eschile (5) prétendent que les Furies étoient filles de la Nuit & de l'Acheron. L'auteur d'une Hymne adressée aux Eumenides asûre qu'elles doivent leur naissance à Pluton & à Proserpine; Sophocle (6) les fait sortir de la Terre & des Ténebres, & Epimenidès dit qu'elles étoient sœurs de Venus & des Parques, & filles de Saturne & d'Evonyme. Si je voulois faire ici quelque étalage d'érudition, je m'étendrois sur ce que disent les Mythologues & les Commentateurs à l'occasion des différentes origines que je viens de rapporter: mais faut-il un grand effort d'imagination, pour appercevoir que ces Poëtes ont suivi en cela les traditions de leur temps & de leur Pays? ou que chacun a donné à ces divinités les parens qui paroissoient le mieux convenir à leur caractere; & que n'ayant rien de sûr ni de raisonnable à nous débiter sur ce sujet, ils ont du moins voulu donner à leurs généalogies un air de mystere qu'on n'osoit pas toujours approfondir? Je crois qu'il faut remonter plus haut pour trouver la véritable origine des Divinités dont je parle.

(4) In Alex.

(5) In Eumenid.

(6) In Oedip.

On a pensé qu'il devoit y avoir après cette vie des lieux destinés pour punir les méchans & pour recompenser les bons; & c'est sans doute sur cette idée que furent formés les Champs Elysées & l'Enfer: & comme on y établit des Juges pour rendre à chacun la justice qu'il méritoit, on imagina des Furies

(*a*) *Ipsa dies alios, alio dedit ordine Luna,*
Felices operum: quintam fuge, pallidus Orcus Eumenidesque satæ.

pour leur ſervir de miniſtres & exécuter les ſentences qu'ils avoient portées contre les ſcélérats. Peut-être même, (car après tout l'idolâtrie a ſuivi de trop près la véritable Religion, pour n'en avoir pas conſervé quelques vérités ;) peut-être, dis-je, qu'une connoiſſance confuſe de la chute des Anges & de leur punition, a donné lieu à l'introduction des Furies, qui ſont elles-mêmes des démons deſtinés à tourmenter les coupables ; & voilà ſans doute la véritable origine de ces divinités ; c'eſt-là ce qui les a fait inventer par ceux qui ont ſuivi cette idée naturelle, qu'il devoit y avoir après cette vie des récompenſes & des châtimens. Car quoique cette vérité ait été défigurée par les fables abſurdes qu'on y a mêlées, il eſt aiſé de diſtinguer le fond du dogme, d'avec les voiles dont on a été obligé de le couvrir pour le rendre plus familier.

C'étoit-là où devoient nous conduire les Philoſophes, qui avoient ſans doute des idées plus ſaines que le Peuple, & ne pas dire avec Lucrece (1), que tout ce qu'on publioit de l'Enfer n'étoit que pour cette vie (*a*).

(1) Liv. 3.

Si les Anciens ont varié ſur l'origine des Furies, ils n'ont pas été plus uniformes ſur leur nombre : d'abord il paroît qu'ils n'en admettoient que trois, Tiſiphone, Megere, & Alecto ; & ces noms qui ſignifient, *rage*, *carnage*, *envie*, &c. leur conviennent parfaitement (*b*). Auſone même en a fait une eſpece d'axiome (2) : *il y a trois Gorgones, trois Harpies, & trois Parques*. Euripide (3) met la Déeſſe *Liſſa* au nombre des Furies, parce qu'elle inſpiroit la fureur & la rage, d'où elle avoit tiré ſon nom. Junon dans ce Poëte ordonne à Iris de la conduire armée de ſerpens auprès d'Hercule pour lui inſpirer cette fureur qui lui fit enfin perdre la vie. Plutarque (4) ne reconnoît qu'une Furie, qu'il nomme *Adraſtie*, fille de Jupiter & de la Néceſſité, & c'étoit elle, ſelon cet Auteur, qui étoit le ſeul Miniſtre de la vengeance des Dieux.

(2) Gryph. num. ternarii.
(3) In Herc. furente.
(4) De ſera Numin. vindicta.

(*a*) *Atque ea nimirum quæcumque Acheronte profundo*
Prodita ſunt eſſe ; in vita ſunt omnia nobis.

(*b*) Tiſiphone, *quaſi* τισις ϗ φόνος. Megere vient de μεγαίρω, *invideo*, ou de μεγάλη ἔρις, grande contention : & Alecto, qui n'a ni ceſſe ni repos. Voyez Phurnutus.

De la maniere dont Virgile peint les Harpyes, il paroît qu'il les met auſſi au nombre des Furies : il leur en donne même le nom, lorſqu'il dit en faiſant parler Celeno (1), (1) Æneid. l. 3.

. . . . . . *Vobis Furiarum maxima pando.*

Enfin la Déeſſe Némeſis, ou les Nemeſes, car on en reconnoiſſoit plus d'une, doivent être miſes auſſi au nombre des Furies. Elles en ont tout le caractere : filles de la Nuit & de l'Ocean, elles étoient deſtinées à examiner les actions des hommes, à punir les méchans & à récompenſer les bons.

Outre ces trois noms particuliers, les Anciens en avoient donné d'autres à ces trois Déeſſes. Les Latins les appelloient Furies, à cauſe de la fureur qu'elles inſpiroient ; & les Grecs *Erynnyes*, comme qui diroit ἔρις νοῦ, *contentio mentis*, ou parce que, comme le remarque Pauſanias, ἐρινύειν ſignifie tomber en fureur. Les Sicyoniens, au rapport du même Auteur, les nommoient σεμνὰς θεὰς, *les Déeſſes reſpectables*, & les Athéniens μανίας (2). Enfin, après qu'Oreſte les eut appaiſées par des ſacrifices, on les appella *Eumenides*, ou *bienfaiſantes* ; car je ne ſuis point du ſentiment de Lylio Giraldi, qui dit qu'elles furent ainſi nommées par contre vérité, *quòd minimè ſint benevolæ* (3) : l'occaſion ſeule qui leur fit donner ce nom, dément cette étymologie. Les Poëtes Grecs & les Latins donnent ſouvent aux Furies des épithetes qui marquent, ou leur caractere, ou leur habillement, ou les ſerpens qu'elles portoient au lieu de cheveux, ou les lieux où elles étoient honorées : c'eſt ainſi qu'Ovide (4) les appelle les Déeſſes de Paleſtine, lorſqu'il parle de la fureur qu'elles inſpirerent à Atys.

(2) In Arcad. & in Atticis.

(3) Synt. 6.

(4) Faſt. l. 4.

Il n'eſt pas difficile de voir, après ce que je viens de dire, quelles étoient les fonctions des Furies. L'antiquité les a toujours regardées comme les Miniſtres de la vengeance des Dieux, & comme des Déeſſes ſeveres & inexorables, dont l'unique occupation étoit de punir le crime, non ſeulement dans les Enfers, mais même dès cette vie, pourſuivant ſans relâche les ſcélérats par des remords qui ne leur donnoient aucun repos, & par des viſions effrayantes qui leur faiſoient ſouvent perdre le ſens. Il faudroit copier preſque tous les Poëtes, ſur tout Euripide, Sophocle & Seneque, ſi on

vouloit rapporter tout ce qu'ils disent des fureurs de ceux qu'elles tourmentoient. On sçait avec quels traits Virgile peint le désordre que causa une de ces Furies à la Cour de Latinus. Ce que fit Tisiphone à l'égard d'Etheocle & de Polynice, n'est ignoré que de ceux qui n'ont point lû Stace (1). Ovide représente avec la même vivacité tout le ravage que causa à Thebes la Furie que Junon avoit envoyée pour se venger d'Athamas (2); & tout ce que fit endurer à Isis une autre Furie que la même Déesse avoit suscitée pour la persécuter. Mais de tous ceux que ces implacables Déesses ont tourmentés, personne n'a été un exemple plus éclatant de leur vengeance que le malheureux Oreste; & les Théâtres de la Grece ont souvent retenti des cris de ce parricide qu'elles poursuivoient avec tant de fureur.

(1) Thebaid.

(2) Met. l. 4.

Les Furies étoient occupées non seulement à punir les coupables, mais aussi à châtier les hommes par des maladies, par la guerre, & par les autres fleaux de la colere céleste. Cependant Virgile semble avoir partagé ces différentes fonctions entre les trois Furies, de maniere que Tisiphone étoit employée pour les maladies contagieuses (3); que les fonctions d'Alecto regardoient particulierement les désordres de la guerre (4); suivant cette même idée, Stace a nommé cette Furie la mere de la guerre (5): enfin lorsqu'il s'agissoit de faire mourir quelqu'un, c'étoit ordinairement de Megere que les Dieux se servoient.

(3) Georg. liv. 3.

(4) Eneid. l. 7.

(5) Theb. l. 4.

Ciceron a rapporté à un trait de morale fort judicieux toutes les différentes fonctions des Furies. « Ne vous imaginez » pas, dit-il, que les impies & les scélérats soient tourmen» tés par les Furies, qui les poursuivent avec leurs torches » ardentes. Les remords qui suivent le crime, sont les véri» tables Furies, dont parlent les Poëtes ». C'est sans doute ce témoignage d'une mauvaise conscience, ce vers rongeur qui persécute sans relâche les coupables, & dont Neron avouoit lui-même, au rapport de Suetone (6), qu'il n'avoit jamais pu se délivrer.

(6) In Neron.

Des Déesses si redoutables s'attirerent des hommages particuliers. En effet, le respect qu'on leur portoit étoit si grand, qu'on

qu'on n'osoit presque les nommer, comme le dit Euripide dans son Oreste, ni jetter les yeux sur leurs Temples : on regarda, si nous en croyons Sophocle (1), comme une impiété, la démarche que fit Œdipe, lorsqu'allant à Athenes comme suppliant, il se retira dans un bois qui leur étoit consacré dans le bourg de Colone ; & on l'obligea avant que de sortir, de les appaiser par un sacrifice, dont ce Poëte & Theocrite dans sa Pharmaceutrie, nous ont laissé la description. Les habitans de Colone lui commanderent de répandre de l'eau de fontaine, & de la puiser dans des Vaisseaux dont les anses étoient couvertes avec de la laine d'un jeune agneau : ensuite de quoi s'étant tourné du côté du Soleil levant, il fit une libation avec de l'Oxicrat, & jetta à terre par trois fois neuf branches d'Olivier : on lui défendit surtout de mêler du vin dans ce sacrifice.

(1) In Oedip. Epicolone.

Les Furies avoient des Temples dans plusieurs endroits de la Grece : les Sicyoniens, si nous en croyons Pausanias (2), leur sacrifioient tous les ans au jour de leur fête, des brebis pleines, & leur offroient des couronnes & des guirlandes de fleurs, surtout de Narcisse, selon Sophocle & Phurnutus, plante chérie des divinités infernales, à cause du malheur arrivé au jeune Prince qui portoit ce nom (*a*). Elles avoient aussi un Temple en Achaïe dans la Ville de Coryne, où l'on voyoit leurs statues qui étoient de bois & assez petites (3). Ce lieu étoit si fatal à ceux qui étoient coupables de quelques crimes, que dès qu'ils y étoient entrés, ils étoient saisis d'une fureur subite qui leur faisoit perdre l'esprit : tant la présence de ces Déesses, jointe au souvenir du crime, leur causoit de trouble. Il falloit même que ces exemples fussent arrivés plus d'une fois, puisqu'on fut obligé, comme le dit Pausanias, d'en défendre l'entrée. Ce même Auteur ajoute que les statues de ces Déesses n'avoient rien de singulier ni de fort recherché, mais qu'on en voyoit dans le Vestibule plusieurs autres en marbre, d'un travail exquis, qui représentoient des femmes

(2) In Arcad.

(3) Idem in Achaicis.

(*a*) Eustathe sur le 1. Livre de l'Iliade, dit que la raison pourquoi on offroit le Narcisse aux Furies, venoit de l'étymologie de ce mot νάρκην, *torpere*, *quia Furiæ torporem immittebant sceleratis.*

qu'on croyoit avoir été les Prêtresses de ces Divinités. C'est le seul endroit que je sçache, où il soit dit que les Furies avoient des Prêtresses, puisqu'on sçait d'ailleurs que leurs Ministres étoient des hommes, que les habitans de Tilphuse en Arcadie, nommoient *Hesichides*. Demosthene avoue lui-même avoir été Prêtre de ces Déesses (1), dans le Temple qu'Oreste leur avoit fait bâtir auprès de l'Areopage (2). On dit que Perilas oncle de Clytemnestre cita ce Prince infortuné à ce severe Tribunal (3); & que sa cause ayant été examinée avec beaucoup de soin, & les suffrages des Juges se trouvant égaux, Minerve ajouta le sien, & le fit absoudre; c'est-à-dire, que la sagesse & l'équité l'emporterent enfin sur les brigues & le credit de sa partie. Tous ceux qui paroissoient devant ces Juges, étoient obligés d'offrir un sacrifice dans le même Temple, & de jurer sur l'Autel des Furies, qu'ils étoient prêts à dire la vérité.

(1) Orat. in Midiam.

(2) Pauf. in Attic.

(3) Id. in Arcad.

Mais de tous les Temples dédiés à ces Divinités, il n'y en avoit point après celui de l'Areopage, de plus connus que les deux que leur fit bâtir le même Oreste en Arcadie. Ce fut dans cette partie du Peloponnese que les Furies (4) lui apparurent pour la premiere fois; ce qui le fit tomber dans une si grande fureur, qu'il se mangea le doigt: s'étant retiré de là près d'un champ nommé *Até*, les mêmes Déesses se firent voir avec des habits blancs & un visage plus doux; ce qui rétablit le calme dans son esprit. Oreste fit élever deux Temples dans ces deux endroits, & offrir aux Furies noires des sacrifices expiatoires pour appaiser les manes de sa mere, & aux Furies blanches un sacrifice d'actions de graces. Ce fut, pour le dire en passant, à cette occasion que les Furies prirent le nom d'*Eumenides*. Ajoutons que les Temples des Furies étoient un asyle assûré pour ceux qui s'y retiroient. Pausanias (5) remarque qu'après la mort de Codrus, les Doriens qui en étoient coupables, auroient tous été punis de mort par les Juges de l'Areopage, s'ils ne l'avoient évitée en se refugiant dans le Temple de ces Déesses.

(4) Près de Megalopolis.

(5) In Achaic.

Quoique le culte des Furies n'ait pas fait en Italie autant de progrès que dans la Grece, les Romains ne les avoient

pourtant pas oubliées; & nous apprenons de Varron (1) & de Ciceron, que la Déesse *Furine*, que ce dernier croit être la même que les Furies, avoit un Temple à Rome dans la quatorziéme region, & un bois sacré; & que le jour de sa fête, qui s'appelloit les Furinales, étoit marqué dans le Calendrier & dans les Fastes, le sixiéme avant les Calendes de Septembre.

(1) Lib. 5 de ling. lat.

Outre le Narcisse on se servoit aussi dans leurs sacrifices, de branches de cedre, d'aulne, de l'aubépine, du safran, & du geniévre; on leur immoloit des brebis & des tourterelles, comme nous l'apprenons d'Elien (2), & l'on employoit dans leurs sacrifices les mêmes céremonies que dans ceux des autres Divinités infernales.

(2) De Animal. l. 10. c. 46.

L'Auteur du Poëme des Argonautes fait une belle description d'un de ces sacrifices, que Medée offrit pour Jason avant son combat avec le Dragon qui gardoit la Toison d'or, & où elle invoque les Furies. D'abord elle fait trois fosses, dans lesquelles elle répand le sang des Victimes, en prononçant quelques paroles pour évoquer ces Divinités : ensuite elle éleve un bûcher de bois de cyprès, d'aulne, de geniévre & d'aubépine, sur lequel elle fait brûler les brebis noires qu'elle venoit d'égorger; & après avoir fait plusieurs libations avec du vin doux & d'autres liqueurs composées avec du miel, comme si elles avoient été plus propres à adoucir l'humeur severe de ces Déesses, elle crut enfin les avoir rendues favorables à son Amant.

Pausanias remarque (3) que dans les premiers temps les Statues de ces Déesses n'avoient rien de different de celles des autres Divinités, & que ce fut le Poëte Eschile, qui les fit paroître le premier dans une de ses Tragédies, avec cet air hideux & ces serpens qui les rendirent si redoutables, que la premiere représentation de sa Piece devint funeste à un grand nombre de Spectateurs. L'idée de ce Poëte fut suivie, & ce portrait des Furies passa du Théâtre dans les Temples : il ne fut plus question de les representer autrement qu'avec un visage triste & un air effrayant, avec des habits noirs & ensanglantés, ayant au lieu de cheveux des serpens entortillés

(3) In Arcad.

autour de leur tête, une torche ardente à une main, & un fouet de ſerpens à l'autre, & pour compagnes, la Terreur, la Rage, la Pâleur & la Mort. C'eſt ainſi qu'aſſiſes autour du trône de Pluton dont elles étoient les premiers Miniſtres, elles attendoient ſes ordres avec une impatience qui marquoit toute la fureur dont elles étoient poſſedées.

Nous avons peu à préſent de figures antiques de ces Déeſſes; on voit ſeulement ſur un Abraxas publié par M. Chifflet, leurs trois têtes, avec des ſerpens, pendus à un arbre, & autour, le mot *Iao*; & dans une lampe de Licetti, qui repréſente un homme mort couché ſur un lit, les têtes de deux Furies avec une face horrible. On a outre cela deux Medailles Grecques, l'une du Cabinet du Roi, frappée ſous le jeune Gordien par les habitans de Lyrba, ville de l'Aſie mineure; & l'autre par ceux de Maſtaura ville de Lycie, où elles ſont repréſentées avec des ſerpens, des clefs, des torches allumées, & des poignards dans les mains, ſans que leurs viſages ayent rien d'effrayant: celles de la premiere de ces deux Medailles, ont des boiſſeaux ſur la tête, & celles de la ſeconde, des feuilles ou des plantes, & les cheveux à l'ordinaire. Mais au défaut du marbre & du bronze, les Poëtes, ſurtout Virgile (1), nous ont laiſſé dans leurs Ouvrages des portraits de ces Déeſſes, qui en repréſentent bien le caractere.

(1) Eneid. liv. *6.*

CHAPITRE XIV.

Les Parques, le Deſtin & les Deſtinées.

IL n'y avoit point de Divinités dans le Paganiſme qui euſſent un pouvoir plus abſolu que les Parques. Maitreſſes du ſort des hommes, elles en regloient les deſtinées: tout ce qui arrivoit dans le monde étoit ſoumis à leur Empire, & l'on ſe tromperoit ſi l'on s'imaginoit que leurs fonctions ſe bornoient à filer nos jours, puiſque je ferai voir que le mouvement des Spheres céleſtes, & l'union des principes qui forment le monde, étoient auſſi ſous leur juriſdiction; car les Philoſophes, comme les Poëtes, ont parlé du pouvoir de ces

Déesses, & les uns & les autres ont tâché de traiter à l'envi un sujet où la Physique avoit presqu'autant de part que la Morale (*a*).

Pour garder quelqu'ordre dans cette matiere, je rechercherai d'abord l'origine des Parques : je parlerai ensuite de leurs emplois : en troisiéme lieu de leur nombre & des noms differens qu'on leur donnoit ; & je finirai par l'Histoire du culte qu'on leur a rendu & par quelques portraits que les Historiens & les Poëtes nous en ont laissés.

Origine des Parques.

Varron (1) dit que comme ces Déesses présidoient à la naissance des hommes, elles avoient pris leur nom generique de *partus*, de l'enfantement : *Parca*, dit-il, *id est*, *Parta*; ou, comme disent d'autres Auteurs, *à parturiendo*, ce qui revient au même. Servius au contraire assûre (2) qu'elles n'ont été ainsi appellées que par une contre-vérité, parce qu'elles ne font grace à personne, *quod nemini parcant*, à peu-près comme on nomma les Furies, Eumenides. Il est inutile de citer ici un plus grand nombre d'Auteurs qui ont traité de l'origine de ces Déesses, puisqu'après tout on n'apprendroit que les differentes étymologies d'un nom que les Latins donnerent à des Divinités, dont ils avoient puisé la connoissance dans la Théologie des Grecs. Je ne sçais même si on sera plus satisfait quand j'aurai dit que ces mêmes Grecs appelloient les Parques μοίρας, mot dérivé du verbe μοίρω, *je divise*, *je partage* : car quoique ce nom nous apprenne que ces Déesses étoient ainsi appellées, parce qu'elles regloient les événemens de notre vie, & qu'elles partageoient nos destinées, il restera toujours à sçavoir par quelle suite de principes elles étoient entrées dans le systeme de la morale des Payens.

(1) De orig. ling. Lat. apud A. Gell. l. 3. c. 16.

(2) Sur la 4. Eglogue de Virg.

Que si nous cherchons à présent leur origine dans les Poëtes, nous y trouverons une diversité peu propre à nous contenter. Hesiode dit au commencement de sa Theogonie, qu'elles étoient filles de la Nuit & de l'Erebe ; en quoi il a été suivi par Orphée, ou du moins par celui qui a composé l'Hymne sur les Parques ; & il est aisé de voir que ces deux Poëtes ont voulu marquer par-là, l'obscurité impénétrable de notre

(*a*) Voyez ma Dissertation sur les Parques, Memoires de l'Acad. de Belles-Lettres, Tom. V.

(1) Liv. 3. Ode 29.
(2) Bibl. l. 1.
(3) In Alex. verſ. 44.

ſort, comme le dit Horace (1); mais le même Heſiode, comme s'il avoit oublié à la fin de ſa Théogonie ce qu'il avoit dit au commencement, prétend que ces Déeſſes devoient leur naiſſance à Jupiter, & à Themis fille du ciel, en quoi il a été ſuivi par Apollodore (2); Lycophron, qui ne s'accorde pas toujours avec l'Auteur de la Théogonie, aſſure (3) que les Parques étoient filles de la Mer.

(4) Chan. l. 1.
(5) Job. c. 6. verſ. 7.
(6) Iſaie 38. 12.
(7) Not. ſur Heſiod.

Ceux des Modernes qui ont cru avec raiſon que les Grecs avoient tiré des Pheniciens la meilleure partie de leur Théologie, cherchent l'origine des Parques, dans la langue de ce Peuple, que différentes colonies firent connoître dans la Grece; & ſi on en croit le ſçavant Bochart (4), elles ont été inventées ſur quelques expreſſions ſemblables à celles dont Job (5) & Iſaïe (6) ſe ſervent, quand ils diſent, *mes jours ont été retranchés plus vîte que le fil de la toile n'eſt coupé par le Tiſſerand. Le temps de ma demeure ſur la terre eſt fini, Dieu coupe le fil de ma vie.* M. le Clerc (7) qui avoit tant de fois ſuivi avec ſuccès les idées de l'Auteur que je viens de citer, s'en éloigne ici, pour dire que le nom des Parques vient de l'Hébreu *parach*, qui veut dire *couper le fil*; *Hinc*, dit-il, *Parka Dea, quæ filum rumpit.* Mais il n'a pas fait attention que les Grecs qui ont connu ces Déeſſes avant les Latins, ne ſe ſont jamais ſervis du même mot pour les nommer. Quoiqu'il en ſoit, je crois qu'elles ſont filles de la Philoſophie. Les Philoſophes qui rechercherent les moyens de concilier le pouvoir abſolu d'un premier être, avec la liberté de l'homme, ſe partagerent entr'eux. Les uns nierent abſolument la Providence, comme les Epicuriens; & pour ſauver la liberté, ils prétendirent que le Deſtin, ou *fatum*, n'étoit qu'une divinité chimérique; les autres établirent la Providence ſur les ruines de la liberté, & n'oſant refuſer au premier principe la connoiſſance & le ſoin de l'avenir, qu'ils ne crurent pas pouvoir ſubſiſter ſi nous étions les maîtres de nos actions, ils conclurent que tout arrivoit dans le monde par une néceſſité inévitable, & formerent là-deſſus leur *fatum*. Chacune de ces deux conſéquences paroiſſoit juſte à ces deux ſectes.

Le Deſtin étant une divinité aveugle, qui regloit toutes

choses par une puissance dont il ne pouvoit ni prévenir ni empêcher les effets, il fut nécessaire de lui donner des Ministres pour exécuter ses ordres, & on imagina les trois Parques. Ciceron (1) après le philosophe Chrysippe, prétend qu'elles étoient elles-mêmes cette fatale nécessité qui nous gouverne, & que les Grecs appelloient εἱμαρμένη, & c'est sans doute la véritable origine des Déesses dont on parle. Les anciens, pour le dire en passant, avoient une idée bien singuliere de leur Destin, qui étoit selon eux une divinité à qui toutes les autres étoient soumises. Les Cieux, la Terre, l'Enfer, & la Mer étoient sous son Empire, & rien ne pouvoit changer ce qu'il avoit résolu, ou pour parler plus juste, il étoit lui-même cette fatale nécessité suivant laquelle tout arrivoit dans le monde. Jupiter a beau vouloir sauver Patrocle, il faut qu'il examine sa destinée qu'il ne connoit pas. Il prend des balances, la pese, & le côté qui décidoit de la mort de ce Heros, étant le plus pesant, il est obligé de l'abandonner à son sort. Quelque inévitable que fussent les Arrêts de cette aveugle divinité, Homere dit cependant qu'ils penserent une fois être sans exécution, tant les idées qu'on avoit à ce sujet étoient peu nettes.

(1) De Nat. Deor. l. 2.

Ces destinées au reste, étoient écrites de toute éternité dans un lieu où les Dieux alloient les consulter, & Ovide nous apprend (2) que Jupiter y alla avec Venus pour y voir celles de Jules Cesar. Ce Poëte ajoûte que celles des Rois étoient gravées sur le diamant.

(2) Met. l. 15.

Quoiqu'il en soit, comme toute la destinée des hommes, qu'on croyoit être soumise à la puissance des Parques, regardoit ou le temps de la naissance, ou celui de la vie, ou celui de la mort, Clotho la plus jeune des trois sœurs, avoit le soin de présider au moment que nous venons au monde, & de tenir la quenouille; Lachesis filoit tous les évenemens de notre vie, & Atropos la plus âgée des trois, coupoit avec des ciseaux le fil, & en terminoit ainsi le cours, suivant cet ancien vers,

Clotho colum retinet, Lachesis net, & Atropos occat.

Les trois noms les plus ordinaires de ces trois Déesses, faisoient une allusion manifeste à leurs emplois : le premier est dérivé de κλωθεῖν, qui veut dire *filer*, le second de λαχεῖν *jetter au sort*, & le dernier enfin, comme qui diroit, ἄτρεπτον, *immuable*, *inconvertible*, ou, ce qui revient à peu près au même sens pour le fond, Clotho, comme le prétend Fulgence, signifie *évocation*, pour marquer que cette Déesse regle le moment de notre naissance ; Lachesis veut dire *le sort*, parce que c'est elle qui regle nos destinées, & Atropos, *sans ordre & sans loi*, pour nous apprendre que cette Parque n'est retenue par aucune considération quand le jour de notre mort est arrivé, & qu'elle ne reconnoît d'autre loi que celle que lui impose le Destin (1).

(1) Fulgence Myth. l. 1.

Suivant cette idée les Poëtes ont décrit de différentes manieres ce ministere des Parques ; tantôt ils les exhortent à filer des jours heureux, pour ceux qui doivent être favorisés du Destin (2) : tantôt ils nous apprennent qu'elles prescrivent le temps que nous devons demeurer sur la terre, comme le dit Homere à l'occasion du séjour qu'Ulysse devoit faire chez la Nymphe Calypso (3) ; & Ovide, en parlant du tison fatal auquel étoit attaché le sort de Méleagre (4) : tantôt ils disent qu'elles revelent quelquefois une partie de nos destinées, cachant le reste sous un secret impénétrable (5) : qu'elles se servent quelquefois du ministere des hommes, pour ôter la vie à ceux dont les destinées sont accomplies, comme le dit Virgile en parlant d'Halesus. Si nous en croyons les mêmes Poëtes, elles assistent au moment que nous venons au monde, & paroissent même quelquefois dans l'appartement des accouchées, comme Ovide & Hygin le racontent de Méleagre (6), & Catulle d'Achille, &c. elles président au retour de tous ceux qui étant descendus dans le Royaume de Pluton, auroient obtenu des Dieux la permission de revenir sur la terre, comme Cerès, Bacchus, Hercule, Enée, Thésée, & quelques autres Heros ; elles sont les maîtresses absolues de tout ce qui vit dans le monde, ainsi que le dit Claudien (7). Enfin ce sont elles qui distribuent à leur gré, tout le bien & le mal qui nous arrive, si nous en croyons Hesiode (8).

(2) Catulle dans l'Epithal. de Thetis & de Pelée.
(3) Odyss. l. 1.
(4) Met. l. 8.
(5) Virg. Eneid. l. 3.
(6) Met. l. 8.
(7) De Rapt. Proserp. l. 1.
(1) Hymn. in Parcas.

Telles

Telles sont les fonctions que les Poëtes donnent aux Déesses dont je parle ; mais les Mythologues avoient sur ce sujet des idées particulieres, qu'il est bon de developper. Martianus Capella regarde les Parques comme les Ministres du Destin, ou pour parler comme lui, elles étoient les Secretaires de son Cabinet, & les Gardes de ses Archives; *Librariæ, Archivique custodes.* Il ajoûte que l'une dictoit les ordres de son Maître, que l'autre les écrivoit avec beaucoup d'exactitude, & que la derniere enfin, les exécutoit en filant nos destinées ; *unam loqui, alteram scribere, tertiam nere.* Les autres Mythologues ne sont pas tout-à-fait d'accord, sur ce mystere des Parques : Fulgence assûre qu'elles servoient sous les ordres de Pluton (1) ; aussi voyons-nous que Claudien représente ces Déesses aux pieds du Dieu des Enfers, pour le détourner de faire la guerre à son frere Jupiter (2). Phurnutus au contraire prétend qu'elles étoient les Ministres de Jupiter ; & puisque ce Dieu, suivant le témoignage de Pausanias (3), portoit le surnom de μοιραγέτης, ou *Conducteur des Parques*, on peut fort bien le regarder comme leur Souverain : mais on pourroit accorder ces deux Auteurs, en disant que Jupiter Stygien étoit le même que Pluton. Quoiqu'il en soit, l'opinion la plus generalement suivie par les Anciens, est que les Parques servoient sous les ordres du Destin, à qui les autres Dieux, & Jupiter même, étoient soumis.

(1) Myst. loc. cit.

(2) De Rapt. Proserp.

(3) In Eliac.

Les Philosophes à leur tour, donnent aux Parques des fonctions bien differentes de celles dont je viens de parler. Aristote (4) dit que Clotho présidoit au temps present, Lachesis à l'avenir, & Atropos au temps passé ; & Platon avance sur ce sujet des choses si brillantes, que je crains que son imagination ne fasse ici un peu de tort à son jugement. Tantôt il fait voir ces trois Déesses au milieu des Spheres célestes, avec des habits blancs couverts d'étoiles, portant des couronnes sur la tête, & assises sur des trônes éclatans de lumiere, où elles accordent leurs voix au chant des Sirenes : c'est-là, dit-il, que Lachesis chantoit les choses passées (5) ; Clotho, celles qui arrivoient chaque instant ; & Atropos celles qui devoient arriver un jour. Tantôt il imagine un fuseau de

(4) Lib. 4. de Mundo.

(5) Plat. de Rep. l. 10.

diamant, qui touche d'un bout à la terre, pendant que l'autre se perd dans les cieux : la Nécessité placée sur un Autel fort élevé, tient ce fuseau entre ses genoux, & les trois Parques qui sont au pied de l'Autel, le tournent avec leurs mains. Plutarque (*a*) debite sur le même sujet une Philosophie qui n'est gueres moins subtile. Atropos, selon lui, placée dans la Sphere du Soleil, repand sur la terre les premiers principes de la vie; Clotho qui fait sa résidence dans le Ciel de la Lune, forme les nœuds qui lient ces semences éternelles, & Lachesis dont le sejour est sur la terre, préside aux destinées qui nous gouvernent.

Après ce que je viens de dire, on croiroit aisément que le nombre des Parques se réduit à trois, & qu'elles n'ont d'autres noms que ceux que je leur ai déja donnés si souvent; mais on va voir que les Anciens varioient autant sur ces deux articles, que sur ceux que je viens d'exposer. En effet, ils different également sur les noms des Parques & sur leur nombre. Leurs noms génériques dans les auteurs Grecs, sont ceux de μοῖρα, d'αἶσα, κῆρ, εἱμαρμένη. Le premier avoit un rapport manifeste au partage qu'elles font ensemble de nos destinées. Le second marquoit ou l'obscurité qui
(1) Hist. Deor. Synt. 6. couvre l'avenir, selon Lylio Giraldy (1), ou plutôt l'éternité des decrets divins, comme l'explique Aristote, ou l'Auteur du livre *du monde*, qu'on attribue à ce Philosophe : les deux derniers enfin, n'étoient que la fatale necessité elle-même, qui conduit toutes choses. Les noms particuliers qu'Hesiode a donnés à ces trois divinités, Clotho, Lachesis,
(2) In Theog. Atropos (2), faisoient une allusion manifeste à leurs fonctions, comme je l'ai déja dit.

Pausanias nomme aussi trois autres Parques, bien différentes de celles dont on vient de parler : la premiere & la plus
(3) In Atticis. ancienne de toutes, étoit Venus Uranie (3); c'étoit elle bien mieux que Clotho, qui présidoit à la naissance de l'homme, suivant cet ancien dogme de la Philosophie Payenne, que l'Amour, qui étoit la liaison des principes du monde, étoit le plus ancien de tous les Dieux. La seconde, étoit la For-

(*a*) Traité de la face de la Lune, & dans le Demon & de Socrate.

tune (1), & il cite, pour prouver son sentiment, l'autorité de Pindare. Enfin Ilithie étoit la troisiéme, selon le témoignage d'Olen de Lycie, qui lui donne dans Pausanias l'épithete de Fileuse, Εὔλινον.

(1) Pauf. in Achaicis.

Proserpine, ou Junon Stygienne, laquelle suivant les meilleurs Auteurs de l'Antiquité, dispute souvent à Atropos l'emploi de couper le fil de nos destinées, comme on l'a dit ailleurs, doit aussi être mise au nombre des Parques.

Si l'on considere le pouvoir absolu qu'on avoit donné aux Parques sur toutes nos destinées, il semble qu'elles auroient dû avoir le culte le plus solemnel : cependant on trouve peu de choses sur cet article dans les Ecrits des Anciens ; c'est apparemment qu'étant regardées commes des Déesses inéxorables qu'il étoit impossible de fléchir, on ne crut pas qu'il fût necessaire de se mettre en dépense pour les honorer. Tout ce qu'on apprend de Pausanias, c'est qu'elles avoient quelques Temples dans la Grece, & des Statues dans plusieurs endroits. Les Lacédémoniens, au rapport du même Auteur, leur en avoient bâti un dans la ville de Sparte auprès du tombeau d'Oreste, & les Sicyoniens en avoient un autre qui leur étoit dédié, dans un bois sacré (3), où il les honoroient du même culte que les Furies ; c'est-à-dire, si nous en croyons Menandre, Auteur très-ancien, qu'on leur immoloit tous les ans des brebis noires, dans un sacrifice, où parmi les autres cérémonies les Prêtres étoient obligés de porter des couronnes de fleurs. Le même Pausanias (4) dit que dans la ville d'Olympie, il y avoit un Autel consacré à Jupiter conducteur des Parques, auprès duquel ces Déesses en avoient un autre ; & il ajoute encore que dans un Temple d'Apollon de Delphes (5), on voyoit les Statues, de deux Parques auprès de celle de Jupiter, qui tenoit lieu de la troisiéme ; & qu'à Megare la Statue de ce même Dieu, faite par Theoscomus, portoit sur sa tête celles de ces trois Déesses. Enfin nous apprenons du même Auteur (5), que parmi les autres figures qui étoient representées sur le coffre de Cypsele, on voyoit celle d'une espece de monstre avec un air farouche, de grandes dents & des mains crochues,

(3) In Corinth.

(4) In Eliacis. l. 1.

(5) Idem in Phocicis.

(6) In Eliacis. l. 1.

que l'Inscription qui y étoit, marquoit être une Parque.

Il est aisé de voir par tout ce que je viens de rapporter, & par le portrait que Catulle fait de ces Déesses (1), de quelle maniere on les representoit ; mais malgré tout cela, il ne nous en reste aucune figure antique ; celles qu'on trouve dans Cartari & dans quelques autres Auteurs, n'étant faites que d'après les portraits qu'en ont laissé les Poëtes & les Philosophes. On croit cependant qu'on voit la figure d'une Parque sur une Medaille que Patin a mise dans son Thresor ; mais les Antiquaires n'en conviennent pas.

(1) In Epithal. Pelei & Thetidis.

La maniere au reste, dont on dit que les Anciens representoient ces Déesses renfermoit quelques mysteres, qu'il est bon de développer. On les faisoit paroître ordinairement sous la figure de trois femmes accablées de vieillesse, avec des couronnes faites de gros flocons de laine blanche, entremêlée de fleurs de Narcisse : une robe blanche leur couvroit tout le corps, & des rubans de la même couleur nouoient leurs couronnes, comme le dit Catulle (2). L'une tenoit la quenouille, l'autre le fuseau, & la troisiéme les ciseaux pour couper le fil, lorsque le temps de la mort, que Virgile appelle le jour des Parques, étoit arrivé.

(1) Loc. cit.

Selon d'autres Auteurs les habits de ces trois Déesses ne se ressembloient point. Clotho vétue d'une robe de differentes couleurs, portoit sur la tête une couronne de sept étoiles, & tenoit à la main une quenouille qui descendoit du ciel en terre. La robe de Lachesis étoit parsemée d'étoiles sans nombre, & elle avoit près d'elle une infinité de fuseaux ; & Atropos étoit vétue de noir, des ciseaux à la main, avec un nombre de pelotons de fil plus ou moins garnis, selon la longueur ou la briéveté de la vie de ceux dont ils contenoient les destinées.

La grande vieillesse des Parques marquoit sans doute l'éternité des decrets divins. La quenouille & le fuseau apprenoient que c'étoit à elles à en regler le cours ; & ce fil mysterieux, le peu de fond qu'on devoit faire sur une vie qui tenoit à si peu de chose. Lycophron ajoute qu'elles étoient boiteuses, pour faire voir, comme le remarque Eustathe,

l'inégalité des évenemens de la vie, & cette alternative de biens & de maux que nous éprouvons tour à tour. Si elles avoient des ailes, comme le dit l'Auteur d'un Hymne à Mercure, qu'on attribue à Homere, c'étoit pour faire allusion à la rapidité du temps, qui s'envole & passe comme un songe. Les couronnes qu'elles portoient sur la tête, annonçoient le pouvoir absolu qu'elles avoient sur tout l'univers dont elles regloient les événemens ; & l'antre affreux où Orphée (1) dit qu'elles habitoient, étoit un symbole de l'obscurité qui couvre nos destinées. Cet air farouche que donne Pausanias (2) à celle des trois Parques qui étoit près du tombeau d'Etheocle & de Polynice ; ces grandes dents & ces mains crochues qui la rendoient plus effroyable que les bêtes les plus feroces ; tout cela faisoit voir qu'on ne pouvoit rien imaginer de plus affreux que la destinée de ces deux freres infortunés, & que leurs jours avoient été filés par la plus terrible des Parques. Enfin si les Philosophes les ont placées dans les Spheres céléstes, où elles accordoient leur voix aux chants des Sirenes ou des Muses, c'étoit pour nous apprendre qu'elles regloient cette harmonie admirable dans laquelle consistent l'ordre & l'arrangement de l'univers.

(1) Hymno in Parcas.

(2) In Eliac.

CHAPITRE XV.

Nemesis, ou les Nemeses, & Adrastée.

QUOIQUE les Mythologues ne s'accordent pas pour la classe dans laquelle on doit mettre la Déesse Nemesis, je crois que celle qui lui convient le mieux est la classe des Dieux de l'Enfer.

En effet, l'idée qu'on en avoit étoit celle d'une Divinité qui veilloit à la punition des coupables, non-seulement en ce monde, quelle parcouroit avec une grande sollicitude pour les découvrir & les punir, mais aussi dans l'autre où elle les châtioit avec la derniere rigueur. Et c'est pour cela qu'on la

repréſentoit avec des ailes, quelquefois même avec un gouvernail & une roue, pour nous apprendre qu'elle pourſuivoit les coupables par mer & par terre. Fille de la Juſtice, elle étoit, ſi nous en croyons Ammian Marcellin, prépoſée pour venger l'impieté, & en même-temps pour récompenſer les bonnes actions (*a*).

Telle eſt l'idée que l'Antiquité nous donne de cette Divinité ; c'eſt même ce qui a porté quelques Auteurs à la confondre avec les trois Parques, ou à en former une quatriéme. Phurnutus dit en effet que Nemeſis & Adraſtée avoient rang parmi les Déeſſes : la premiere, diſoit-il, corrigeoit l'injuſtice du ſort, & la ſeconde étoit le Miniſtre des vengeances céleſtes ; mais cet Auteur, pour le dire en paſſant, ſe trompe en faiſant deux Divinités de Nemeſis & d'Adraſtée, puiſque celle-ci n'eſt qu'un ſurnom de Nemeſis, qui lui fut donné lorſqu'Adraſtée lui fit élever un Autel. Ainſi il ne devoit pas en partager les fonctions : Nemeſis en corrigeant l'injuſtice du ſort, étoit le Miniſtre des vengeances céleſtes.

Pluſieurs d'entre les Anciens, & beaucoup de Modernes croyent que Nemeſis eſt la même que Leda, mere de Caſtor & Pollux, qui prit ce nom après ſon Apotheoſe; mais la plus commune opinion eſt que Nemeſis elle-même étoit la mere de ces deux Heros qu'elle eut de Jupiter, & que Leda n'en fut que la nourrice.

D'autres, & en grand nombre, confondent Nemeſis avec la Fortune, & croyent que la roue qui accompagne ordinairement ſes ſtatues, ne peut marquer autre choſe; mais je crois avoir donné la veritable ſignification de ces deux ſymboles. Il eſt vrai cependant qu'on convient que ſon nom ſignifie la force, ou le pouvoir de la Fortune, *vis Fortunæ*.

Quoiqu'il en ſoit, Nemeſis étoit honorée en pluſieurs lieux tant dans la Grece que dans l'Italie, juſques même dans le Capitole ; & ſelon P. Victor elle avoit un temple dans Rome; mais il n'y avoit point de lieu dans le monde où le culte qu'on lui rendoit fût plus ſolemnel qu'à Rhamnus, bourg de l'Atti-

(*a*) *Ultrix facinorum, bonorumque præmiatrix.* Amm. L. 14.

que, où elle avoit une ſtatue de dix coudées de haut, d'une ſeule pierre, & d'une ſi grande beauté qu'elle ne cédoit en rien aux plus beaux ouvrages de Phidias. Ageracrite ſon diſciple qui l'avoit faite, ſelon Pline (*a*), pour une Venus, voyant qu'on lui préféroit celle d'Alcamene écolier du même Maître, & qui venoit de travailler ſur le même ſujet, la vendit aux Rhamnuſiens, à condition qu'on ne la prendroit que pour une ſtatue de Nemeſis (1), d'où lui eſt venu le ſurnom de *Rhamnuſia*. Anciennement les ſtatues de Nemeſis n'avoient point d'ailes, ſi nous en croyons Pauſanias (2), & les habitans de Smyrne furent les premiers qui lui en donnerent; cependant on n'en trouve point aujourd hui ſur les ſtatues ni dans les médailles de cette Déeſſe.

(1) Liv. 36.

(2) Loc. cit.

J'ai mis dans le titre de ce Chapitre, Nemeſis ou les Nemeſes, parce que Pauſanias en parle en nombre pluriel dans le fait que je vais rapporter. « Alexandre le Grand, dit cet Auteur (3), étant à la chaſſe au mont Pagus, & s'étant endormi » ſous un platane près du Temple *des Nemeſes*, les Déeſſes lui » apparurent, & lui commanderent de bâtir une ville en cet » endroit, & d'y tranſporter l'ancienne ville de Smyrne: ce » qu'il exécuta, car c'eſt lui qui eſt le fondateur de cette Ville » telle qu'elle eſt aujourd'hui ». N'oublions pas de dire que les Romains avant que de partir pour la guerre, offroient un ſacrifice à Nemeſis, comme nous l'apprenons de Pomponius Lætus, prenant apparemment cette Déeſſe pour la Fortune, qui doit accompagner & favoriſer les guerriers.

(3) Liv. 7.

(*a*) Pauſanias dans ſes Attiques, differe de Pline, & prétend que cette Statue étoit l'ouvrage de Phidias lui-même, d'autres la donnent au Sculpteur Diodore.



CHAPITRE XVI.

Des Dieux Manes.

QUOIQUE la fonction des Dieux Manes fût de veiller à la conservation des tombeaux, où l'on croioit qu'ils faisoient leur séjour, on les met cependant dans la classe des Dieux des Enfers, parcequ'ils y avoient soin aussi des Ombres de ceux dont ils gardoient les cadavres dans le lieu de leur sépulture, & Pluton étoit leur maître : c'est pour cela même que ce Dieu portoit le nom de *Summanus*, comme qui diroit *summus manium*, *le souverain des manes*, comme le dit Martianus Capella (*a*).

Les anciens n'avoient pas une idée bien nette des Dieux Manes, puisqu'ils donnoient aussi leur nom aux ombres même des morts : on les confondoit souvent avec les Dieux Lares, quelquefois avec les *Lemures*.

Ce que leur mythologie nous apprend de plus certain à ce sujet, est que les Dieux Manes étoient des Génies établis pour avoir soin des sépultures, & des ombres qu'on croyoit errer autour de leurs tombeaux.

Quelques Anciens donnent pour mere aux Manes la Déesse *Mania*; mais leur veritable origine doit se rapporter à l'opinion où l'on étoit que le monde étoit rempli de Génies,
(1) Liv. 4. ainsi que nous l'avons dit dans le premier volume (1); qu'il y en avoit également pour les vivans & pour les morts; que les uns étoient bons, & les autres mauvais, & que les premiers s'appelloient Lares familiers, & les seconds *Lemures* ou *Larves*. Aussi quand Virgile dit, *quisque suos patimur manes*, c'est, selon Servius, comme s'il disoit, *nous avons chacun*
(2) 6. En. *notre Génie* (2).

Un passage d'Apulée, au sujet du Démon de Socrate,

(a) *Manes corpore humano præsules attributi sunt, qui sub Plutonis potestate sunt : qui ideo Summanus, dicitur quasi summus manium.*

développe

developpe toute cette mythologie. « Le Génie, dit-il, est
» l'ame de l'homme dégagée & délivrée des liens qui l'atta-
» choient au corps. Je trouve que dans l'ancien langage latin,
» on la nommoit alors *Lemure* : de ces Lemures, ceux qui
» ont en partage le soin de ceux qui habitent dans les mai-
» sons où ils avoient eux-mêmes demeuré, & qui sont doux
» & pacifiques, s'appellent Lares familiers. Ceux au contrai-
» re, qui en punition de leur mauvaise vie, n'ont point de
» demeure assûrée, sont errans & vagabonds, & causent des
» terreurs paniques aux gens de bien qu'ils cherchent à épou-
» vanter, & font véritablement du mal aux méchans, sont
» nommés *Larves*; & les uns & les autres, soit Lares, soit
» Larves, portent le nom de Dieux Manes; & c'est par hon-
» neur qu'on les appelle Dieux: *Honoris gratia dei vocabulum*
» *additum est* ».

Je ne sçais au reste quelle vertu avoit le bruit & le son de l'airain & du fer, mais Lucien & Agatharcide, cités par Photius, assurent (1) qu'il étoit si insupportable aux Dieux Manes, qu'il les mettoit en fuite. (1) Phil. Pseud.

Il en étoit de même des ombres qui étoient dans les Enfers; aussi Circé, dans Homere (2), recommande-t-elle à Ulysse lorsqu'il aura offert un sacrifice aux Dieux qui y président, & répandu le sang des victimes dans une fosse, de mettre l'épée à la main pour en éloigner les Ombres qui viendront pour humer ce sang dont elles sont fort friandes. Virgile toujours copiste de ce Poëte Grec, dit de même, qu'Enée étant arrivé dans les Enfers, prit son épée, pour écarter les mêmes Ombres qui voltigeoient autour de lui. Mais il paroît qu'il y alloit de bonne sorte, & qu'il avoit envie de ferailler, lorsque la Sybille lui fit appercevoir que ces coups seroient inutiles, parce que ce n'étoient que de vains phantômes contre lesquels le fer n'avoit point de prise (*a*). (2) Odyss. l. 11.

Quoiqu'il en soit, la crainte, du moins autant que le respect, faisoit qu'on avoit une extrême vénération pour ces Dieux, & on ne manquoit jamais de leur recommander les

(a) *Et ni docta comes tenues sine corpore, &c.* Æn. l. 6.

morts; delà la formule ordinaire qui se trouve sur les tombeaux anciens, *D. M. Diis Manibus*. Delà encore ces libations fréquentes qu'on y faisoit, & qui avoient pour objet non seulement les Ombres des morts, mais aussi les Dieux Manes qui les gardoient. Les Augures honoroient aussi ces Dieux d'un culte particulier, & ne manquoient jamais de les invoquer, parce qu'ils croyoient qu'ils étoient auteurs des biens & des maux qui nous arrivoient (*a*).

(*a*) Comme on tiroit le nom de *manes*, du mot *manare*; on avoit raison de croire que les biens & les maux venoient de ces Dieux, *manabant*.

CHAPITRE XVII.

Des Divinités de la Nuit, du Sommeil, & de la Mort.

ON met aussi au nombre des Dieux des Enfers la Nuit, le Sommeil & la Mort.

(1) Theog. La Nuit, suivant Hesiode (1), étoit fille du Chaos; & dès qu'on en fit une divinité, on a dû la regarder comme la premiere & la plus ancienne de toutes, puisqu'il est vrai que les tenebres ont précédé la lumiere, & qu'elles couvrirent d'abord la face de l'abîme: *Et tenebræ erant super faciem abyssi* (2). Aussi l'Auteur qui porte le nom d'Orphée, dit-il qu'elle étoit la mere des Dieux & des hommes. Les Poëtes qui sont venus après ceux que je viens de citer, se sont efforcés à l'envi de peindre cette divinité: Theocrite la fait paroître montée sur un char, précédé par les Astres du Firmament: d'autres lui donnent des ailes, pour marquer la rapidité de sa course; mais celui de tous qui en a fait le portrait le plus ingenieux, est Euripide qui représente cette Déesse couverte d'un grand voile noir parsemé d'étoiles, parcourant sur son char la vaste étendue des Cieux; & cette maniere de la peindre a été suivie par les Peintres & les Sculpteurs. On la trouve cependant quelquefois sans son char, avec son voile parsemé d'étoiles qui voltige au gré des vents, pendant qu'elle s'approche de

(2) Genes. c. 1. v. 2.

la terre pour éteindre la torche qu'elle tient à la main, ainsi qu'on la voit dans un beau dessein tiré d'un manuscrit de la Bibliotheque du Roi, que le R. P. Dom Bernard de Montfaucon a fait graver dans sa Paleographie; ce qui prouve que cette maniere de peindre ainsi la Nuit, fut pratiquée jusqu'au moyen âge, & étoit encore en usage au dixiéme siecle.

Comme la Nuit n'étoit qu'une divinité Physique, ou, pour parler plus juste, n'étoit qu'un néant, puisque les ténébres ne sont qu'une simple privation de la lumiere, les Poëtes lui donnerent des enfans de la même espece, qu'on disoit qu'elle avoit eu de l'Erebe (1); sçavoir, la Crainte, la Douleur, l'Envie, le Travail, le Destin, la Vieillesse, l'Amour, la Mort, les Ténebres, la Misere, les Parques, les Hesperides, les Songes, ou le Sommeil lui-même. Ajoutons avant que de finir cet article, que les Anciens confondoient la Nuit avec Diane, en tant qu'elle représentoit la Lune, & qu'ils les peignoient l'une & l'autre de la même maniere; ou, ce qui revient au même, avec le Dieu Lunus, qui suivant Spartien (2), étoit honoré à Carres, Ville de la Mesopotamie, où l'Empereur Caracalla fit un voyage pour rendre honneur à ce Dieu. Monsieur Maffei a fait graver une statue de Lunus, qui le représente avec le bonnet Phrygien recourbé sur le devant: & on le trouve sur les Médailles debout, en habit militaire, la pique à la main droite, tenant de la gauche une Victoire, & ayant à ses pieds un Coq, dont le chant avertit pendant la nuit du retour de la lumiere.

(1) Cic. l. 3. de Nat. Deor.

(2) In Comm.

Nuctulius étoit encore un autre Dieu de la Nuit; mais il n'est connu que par une inscription trouvée à Brest sur une statue qui représente ce Dieu sous la figure d'un jeune homme vêtu à peu près comme Atys, éteignant son flambeau, & ayant à ses pieds une Chouette, oiseau nocturne.

Nous ne disons rien ici de la Lune, la premiere Déesse de la Nuit, parce que nous en avons assez parlé dans l'article de Diane, qui à certains égards, étoit la Lune elle-même.

Du Sommeil, * *& de ses Enfans.*

* appellé par les Grecs ὕπνος.

Je dois commencer cet article par une remarque necessaire. Les invocations qu'on faisoit au Sommeil pouvoient avoir, & avoient en effet deux sens bien différents. Lorsqu'on l'invoquoit pour les morts, ainsi qu'on le voit dans les formules qui se trouvent quelquefois sur les tombeaux des Anciens, comme celle-ci, *Æternali Somno*, & autres semblables, c'étoit du sommeil de la Mort qu'il étoit question; mais dans toutes les autres occasions, il s'agissoit du Sommeil pris dans sa signification naturelle, auquel on s'adressoit pour jouir paisiblement & sans danger, du tranquile repos qu'il procure.

(1) Theog.
(2) Iliad. l. 14.

Le Sommeil, selon Hesiode (1), étoit fils de la Nuit, & frere de la Mort. Homere (2) parlant de ce Dieu dit, *voici le Sommeil qu'on dit être le frere de la Mort*: Virgile qui ne s'écarte jamais de son original, dit la même chose, *& consanguineus lethi sopor*: & certainement on ne pouvoit lui donner un titre qui lui convînt mieux, puisqu'il est lui-même l'image de la mort. L'Auteur d'un Hymne qui porte le nom d'Orphée, appelle le Sommeil, le Roi des Dieux, des hommes, & de tout ce qui respire sur la terre. Les Lacedémoniens, au rapport de Pausanias, fondés sur l'autorité d'Homere, joignoient dans leurs Temples la représentation du Sommeil avec celle de la Mort. « On voit, dit cet Auteur (3), sur une des faces » du coffre de Cypselle, une femme qui tient deux enfans dans » ses deux bras, l'un blanc & l'autre noir; l'un qui dort, & l'autre qui semble dormir; & tous les deux, les pieds contrefaits. L'inscription les fait connoître; mais indépendamment » de toute inscription, qui peut douter qu'un de ces enfans ne » soit le Sommeil & l'autre la Mort, & que la femme qui les » tient, ne soit la Nuit? »

(3) In Eliac. c. 18.

Ce que dit Pausanias nous apprend qu'on représentoit le Sommeil comme un enfant; un beau marbre qui nous reste, & qui est d'un excellent goût, le prouve sans replique. C'est un enfant enseveli dans un profond sommeil, qui tient d'une

main quelques pavots, & qui a la tête appuyée ſur d'autres: près de lui eſt un grand vaſe, rempli ſans doute de quelque liqueur narcotique, ou aſſoupiſſante. Ce même Auteur, dans ſon voyage de Corinthe, parle d'une Statue qui étoit dans un Temple d'Eſculape, & qui n'avoit que la tête; mais comme il ne ſe reſſouvient pas ordinairement de ce qu'il a dit, ou de ce qu'il a à dire, il ne nous avertit point ſi c'étoit la tête d'un enfant, ou celle d'un homme fait. Comme nous avons encore une autre ſtatue du Sommeil ſous la figure d'un enfant ailé, il y a apparence que c'étoit la maniere unique de repréſenter ce Dieu.

Philoſtrate dans le tableau d'Amphiaraüs, peint le Sommeil ſous la figure d'un homme revêtu d'une robe noire, & par deſſus une autre qui eſt blanche, ayant l'air abbatu & aſſoupi, & tenant d'une main la corne avec laquelle il envoye les Songes veritables: ſur quoi il eſt bon de remarquer que les Anciens diſtinguoient deux ſortes de Songes; les vrais, c'eſt-à-dire, ceux qui n'annonçoient que des choſes qui étoient réellement telles qu'on les voyoit; & les Songes faux, qui n'étoient que de vaines illuſions. Les premiers étoient contenus dans une corne ordinaire, les ſeconds dans une corne d'yvoire: de là les deux portes du Sommeil dont parlent Homere & Virgile (*a*).

Les Poëtes font ſouvent mention des pavots que ce Dieu tient dans cette corne, & qu'il repand ſur les mortels fatigués. Ovide eſt celui de tous qui s'eſt le plus étendu ſur l'article du Sommeil: c'eſt dans l'endroit où il dit (1) que Junon fatiguée des vœux inutiles qu'Alcyone lui adreſſoit ſans ceſſe pour ſon mari, qui avoit péri dans un naufrage, envoye Iris au Palais du Sommeil, pour lui ordonner d'apprendre à cette infortunée & tendre épouſe, la mort de ſon mari. Rien n'eſt plus élégant que la deſcription que fait ce Poëte du Palais de ce Dieu, & des Songes qui l'environnent; mais je renvoye à l'Auteur même, qu'il faudroit copier entierement pour ne laiſſer rien perdre d'une deſcription ſi charmante.

(1) Met. l. 11.

(a) *Sunt geminæ ſomni portæ, &c.* Æneid. Lib. 6.

Les Songes passoient pour être les enfans du Sommeil: le Poëte que je viens de citer en nomme trois; Morphée, le plus habile de tous à prendre la démarche, le visage, l'air & le son de la voix de ceux qu'il veut représenter; & ce Songe n'est que pour les hommes: Phobetor, le second, prend la ressemblance des bêtes sauvages, des oiseaux, & des serpens: le troisiéme, appellé Phantase, se métamorphose en terre, en rocher, en riviere, & en tout ce qui est inanimé; mais ces trois Songes n'étoient députés qu'aux Palais des Rois & des Grands: il y en avoit une infinité d'autres pour le Peuple. Ces trois noms au reste, conviennent à ce que ce Poëte dit de ces trois Songes; le premier signifiant *la forme & la figure*, que ce songe imitoit: le second a à peu près la même signification, & le troisiéme vient des phantômes que forme l'imagination.

Homere met le séjour du Sommeil dans l'Isle de Lemnos, & c'est-là effectivement que Junon va chercher le Sommeil pour endormir Jupiter: les autres Poëtes parmi lesquels est Ovide (1), établissent le domicile de ce Dieu dans le Pays des Cimmériens, & rien ne convient mieux au Sommeil, qu'un Pays éternellement couvert de ténebres. Virgile (2) fait habiter le Sommeil & les Songes dans un vieux Orme qui se trouvoit à l'entrée de l'Enfer.

(1) Loc. cit.

(2) Eneid. l. 6.

Enfin, les Grecs reconnoissoient une Déesse du Sommeil, appellée *Brizo*, nom qui signifie *je dors*; & une autre qu'ils nommoient *Brimo*.

De la Mort.

COMME nous avons dit après Homere que le Sommeil étoit le frere de la Mort, puisqu'elle étoit elle-même le grand Sommeil, le Sommeil éternel, il faut ajouter ici un mot sur cette divinité, car les Grecs avoient mis la Mort au nombre de leurs Dieux: leurs Poëtes aussi bien que les Latins, & Virgile entre autres (3), lui donnent cette qualité. On ne sçait rien touchant le culte qu'on lui rendoit; on nous apprend seulement que les Lacedemoniens l'honoroient comme une divinité, & avoient, au rapport de Pausanias (4), une de ses

(3) En. l. 2.

(4) In Lacon.

Statues près de celle du Sommeil son frere. Nous venons de parler d'après cet Auteur, de cette statue de la Nuit qui tient entre ses bras ses deux enfans, la Mort & le Sommeil.

Nænia, la Déesse des funerailles, avoit un culte mieux établi, & l'Histoire fait mention d'une Chapelle qu'elle avoit à Rome, hors les murailles de la Ville. C'étoit surtout aux funérailles des vieillards, si nous en croyons Varron dont le témoignage est rapporté par S. Augustin (1), qu'on redoubloit les honneurs rendus à cette Déesse; & c'étoit de la même divinité qu'avoient pris leur nom, ces airs lugubres & plaintifs qu'on chantoit aux funérailles. Cette Déesse au reste qui n'est gueres connue que par Arnobe, qui est le seul des Anciens dont les écrits nous restent, qui en parle, n'entroit en fonction qu'à l'agonie des malades. C'étoit alors qu'on commençoit à l'invoquer.

(1) De Civ. Dei. l. 5.

Tels sont les Dieux que les Mythologues disent présider dans les Enfers. Ils mettent aussi de ce nombre Jupiter Stygius & Junon Stygia, mais j'ai prouvé ailleurs que dans cette acception ils étoient les mêmes que Pluton & Proserpine; Liber & Hécate, qui dans le fond ne sont que le Soleil & la Lune, lorsqu'étant descendus dans l'Hemisphere inférieur ils alloient suivant la créance populaire éclairer le Royaume des Ombres; Mercure, mais ce Dieu ne faisoit qu'y conduire les ames, puis venoit dans le Ciel son séjour ordinaire.

Enfin, pour ne rien laisser à desirer sur ce sujet, il me reste à parler du culte qu'on rendoit aux Dieux des Enfers, & de ces illustres malheureux qu'on croyoit être condamnés à demeurer éternellement dans le Tartare.

CHAPITRE XVIII.

Du culte qu'on rendoit aux Dieux des Enfers.

INDEPENDAMMENT de ce que j'ai dit dans les Chapitres précédens des honneurs & du culte qu'on rendoit à chacun des Dieux des Enfers, je dois ajouter ici quelques remarques qui les regardent tous en général. La premiere, est

qu'on ne leur élevoit point d'Autels, ce qui étoit reservé pour les Dieux du Ciel, & qu'on ne faisoit que des fosses dans lesquelles on laissoit couler le sang des victimes. La seconde, que ces victimes devoient être noires, à la différence de celles qu'on offroit aux Dieux du Ciel. La troisiéme, que les Prêtres dans ces sacrifices seulement avoient la tête couverte. La quatriéme, que lorsqu'on sacrifioit aux Dieux de l'Enfer, le Prêtre, en récitant les prieres prescrites par le rituel, baissoit la main & la tournoit du côté de la terre, au lieu qu'il la tenoit élevée lorsque ces prieres s'adressoient aux Dieux du Ciel; & qu'il touchoit de la même main la Terre, lorsqu'il sacrifioit à cette divinité. Delà, & c'est ma cinquiéme remarque, la distinction des Dieux, en Dieux supérieurs, *Superi*, & en Dieux inférieurs, si bien marquée dans les Anciens pour désigner ceux du Ciel & ceux de l'Enfer. C'étoit même un axiome reçû, que les vivans étoient *superieurs*, *superi*, par rapport aux morts; comme ceux du Ciel le sont à l'égard des hommes, ce que Macrobe exprime ainsi (1) : *sicut Dii nobis, ita nos defunctis Superi habemur.*

(1) Somn. Scip. L. 1. c. 3.

La sixiéme remarque est qu'on haïssoit généralement Pluton & tous les autres Dieux infernaux, ainsi que le dit Homere (2), & la raison en étoit que ces Dieux passoient pour inflexibles, & que peu touchés des prieres des hommes, à peine les écoutoient-ils. Euripide ajoute que c'étoit pour cela même qu'on ne leur érigeoit ni Temples, ni Autels, & qu'on ne composoit point d'Hymne en leur honneur. Ces mêmes Dieux passoient pour être si féroces & si peu sociables qu'ils faisoient toujours bande à part, & n'avoient que très-peu de commerce avec les autres, comme le dit le même Poëte (3). Ce n'est pas qu'on ne leur rendît quelques cultes, mais outre qu'on s'adressoit rarement à eux, ce n'étoit pas pour leur demander des graces, comme aux autres Dieux, mais seulement pour tâcher de les appaiser, & les empêcher de nuire; sans toutefois qu'on eût beaucoup d'esperance d'y réussir.

(2) Il. l. 9. v. 158.

(3) Hecuba.

La derniere enfin est, que les Dieux des Enfers étoient autant les Maîtres dans leur triste séjour, que ceux du Ciel l'étoient dans le leur, & que ceux-ci, quoique plus honorés, n'avoient

n'avoient aucune jurisdiction sur ceux-là ; le partage une fois fait, les trois freres devinrent absolument indépendans les uns des autres. Lorsque Junon porta Eole à exciter cette tempête qui fit tant souffrir la flotte d'Enée (1), Neptune fit bien connoître qu'il étoit le Maître. (1) Æn. l. 1.

CHAPITRE XIX.

Histoire de ceux que les Poëtes ont placé dans le Tartare.

Les Geants et les Titans.

On doit bien juger d'abord qu'on ne manqua pas d'y mettre les Titans & les Géants, pour avoir déclaré la guerre aux Dieux. L'histoire même des Titans, telle que nous l'avons rapportée d'après Evhemere & les autres Anciens, porte que Jupiter après les avoir vaincus, les avoit relegués les uns sous le mont Etna qui étoit regardé comme un soupirail de l'Enfer, les autres dans le Tartare même. C'étoit là en effet, qu'on trouvoit Egeon, Porphyrion, & tous les autres ; mais nous en avons assez parlé dans l'histoire des Dieux.

Les mêmes Poëtes font trouver dans ces tristes demeures plusieurs autres personnages célebres dans l'Histoire fabuleuse.

Sisyphe.

Parmi les illustres malheureux qu'on trouvoit dans le Tartare, étoit aussi Sisyphe qui étoit condamné à conduire une grosse roche au haut d'une montagne, d'où elle retomboit aussitôt par son propre poids ; & cette triste & penible occupation ne lui laissoit aucun moment de repos. Le nom de ce Prince est fort celebre dans l'histoire ancienne de la Grece Illustre par sa naissance, il rapportoit son origine à Eolus, duquel il descendoit en droite ligne. Après la retraite, ou si

on veut, la fuite de Médée, qui depuis le retour des Argonautes avoit regné dix ans à Corinthe (1), Sisyphe monta sur le Trône à qui elle l'avoit destiné, & où le droit de sa naissance l'appelloit; & si on met deux ans de distance entre le retour de Jason à Iolchos, où il emmena Médée, avant qu'ils fussent obligés de se retirer à Corinthe, ce sera environ douze ans après la conquête de la Toison d'or, que Sisyphe aura commencé de regner. Or comme on sçait l'époque de l'expédition des Argonautes (2), on connoît dès-là celle du regne du Prince dont je parle; c'est-à-dire, qu'il regnoit 24 ou 25 ans avant la guerre de Troye: on ignore combien d'années il regna, mais on sçait qu'il vécut fort long-temps.

(1) Apoll. liv. 1.

(2) V. cette Histoire au Tome III.

Eumelus (3), ancien Poëte qui avoit écrit l'histoire de Corinthe, après avoir dit que Sisyphe étoit monté sur le Trône à la place de Médée, donnoit la suite des descendans de ce Prince, jusqu'à la conquête de Corinthe par les Heraclides, & cette généalogie commençoit par Ornytion le plus jeune des enfans de Sisyphe, & duroit jusqu'à Doridas & Hyathincidas, qui furent les deux derniers, & qui regnoient à Corinthe au temps du retour des Heraclides dans le Peloponnese, c'est-à-dire, 80. ans après la prise de Troye. C'est Pausanias qui nous a conservé ce morceau de l'Histoire d'Eumelus : cependant Paulmier de Grant-Menil est persuadé que le Poëte dont Pausanias rapporte le sentiment, s'est trompé en faisant Sisyphe contemporain de Jason. Sisyphe, dit-il, qui regna à Corinthe, étoit fils d'Eolus, & frere de Cretheus ayeul de Jason, & par conséquent plus ancien que ce Prince. Ce sçavant Critique se fonde sur la Medée d'Euripide, dans laquelle il paroît que Sisyphe n'étoit plus au monde quand Jason vint à Corinthe, puisque c'étoit Creon qui y regnoit. Mais ne pourroit-on pas, pour concilier ces deux opinions, dire qu'il y a eu deux Sisyphes, l'un fils d'Eolus, & l'autre son descendant; que le premier n'avoit point eu de successeur de sa famille, & que Medée en abandonnant le trône de Corinthe, y avoit fait monter Sisyphe II à qui il appartenoit? Car enfin la généalogie que donne Eumelus de Sisyphe paroît bien suivie; & il n'est pas rare

(3) Pausanias in Corinth.

ſur-tout pour ces anciens temps, qu'on ait confondu deux Princes de même nom; ni extraordinaire, que les ſucceſſeurs du premier n'ayant pas regné, la couronne ſoit enſuite rentrée dans ſa famille. Mais ce qui prouve clairement ce que je viens d'avancer, c'eſt que Pauſanias, qui avoit parlé dans ſon voyage de Corinthe, de Siſyphe qui étoit contemporain de Medée & de Jaſon, fait mention d'un autre qui étoit propre frere d'Athamas, qui après la mort funeſte de ſes enfans avoit adopté ſes petits-neveux, Coronus & Haliartus, fils de Therſandre, & petits-fils de Siſyphe. Or Athamas, pere de Phryxus qui s'étoit retiré dans la Colchide, vivoit avant l'expedition des Argonautes, qui n'armerent que pour aller recueillir ſa ſucceſſion.

J'ai dit que Siſyphe avoit vécu long-temps, & ſur cet article les Anciens débiterent deux fables. Suivant Pherecide qui publia la premiere, on diſoit que ce Prince avoit enchaîné la Mort, & qu'il la retint juſqu'à ce que Mars la délivra, à la priere de Pluton, dont le Royaume étoit déſert, à cauſe que les hommes ne mouroient plus. La ſeconde apprenoit qu'à la vérité Siſyphe étoit mort jeune, mais qu'il avoit obtenu du Dieu des Enfers la permiſſion de revenir au monde, pour aller punir ſa femme de lui avoir trop bien obéi (*a*); mais que quand il eut une fois repaſſé le Cocyte, il ne voulut plus retourner dans les Enfers.

Ces deux fictions nous laiſſent entrevoir ſans doute, que Siſyphe revint d'une maladie qu'on avoit jugée mortelle, & qu'ayant recouvré ſa ſanté, lorſqu'on l'avoit cru mort, il avoit

(*a*) Siſyphe, ſelon la fable, revint des Enfers. Voici comment Noel le Comte raconte la choſe après Demetrie ſur les Olympies de Pindare. « Les autres maintiennent que Siſyphe fut condamné à » rouler ſa pierre aux Enfers, pour avoir » deloyaument trompé les Demons ſoûterrains, diſant qu'après ſa mort il deſcendroit aux Enfers, & fit là-bas un » tour de ſon metier à Pluton. Comme il » étoit à l'article de la mort, il commanda à ſa femme de jetter ſon corps emmi la place ſans ſépulture : ce qu'elle » ayant fait, il demanda permiſſion à Pluton d'aller châtier ſa femme qui tenoit » ſi peu compte de lui, promettant de retourner en bref. Mais lui ayant ſa requeſte accordée ſous cette condition, » comme il eut derechef goûté l'air de ce „ monde, il ne voulut plus retourner en „ l'autre, juſqu'à tant que Mercure l'empoignant au collet, l'y ramena, mettant en execution ledit Arrêt des Dieux „ contre lui. D'autres veulent encore que „ ce ſoit pour avoir pris à force ſa niéce „ Tyrrho. *Trad. de Jean de Mont-Lyard.*

ensuite vécu jusqu'à une extrême vieillesse. Ce fut pour cela, disoit-on, que Pluton l'avoit condamné à rouler incessamment l'énorme rocher dont j'ai parlé au commencement de cet article ; comme si on avoit voulu nous apprendre par-là que les soins ni les efforts des hommes ne peuvent arrêter le cours rapide des jours qui leur ont été destinés, ni reculer le terme fatal qui leur a été prescrit : ou plutôt pour nous laisser l'emblême d'un Prince ambitieux, qui roula long-temps dans sa tête des desseins qui n'eurent point d'execution.

Pausanias rapporte cependant une autre cause du supplice de ce Prince, & dit qu'il est puni dans les Enfers pour avoir appris à Asope l'endroit où Jupiter avoit caché Egine dont ce Dieu étoit amoureux.

Sisyphe étoit, dit-on, un homme fin & rusé. Il épousa Anticlée fille d'Autolycus, dont il eut une fille de même nom, qui fut mariée à Laërte pere d'Ulysse. Autolycus, qui se croyoit aussi rusé au moins que Sisyphe, lui vola quelques bœufs, & les ayant mêlés avec les siens, il crut cacher par-là son vol ; mais Sisyphe qui avoit fait marquer tous ses troupeaux sous le pied, n'eut pas de peine à les reconnoître. Ce trait frappa Autolycus, qui ayant conçu bonne opinion de Sisyphe, lui donna sa fille en mariage.

(1) In Corinth.

Pausanias (1) rapporte encore un trait de la vie de Sisyphe, que je ne dois pas omettre, & qui prouve sa pieté envers Melicerte. Cet Auteur parlant des environs de Cremion où Thesée avoit défait un bandit, surnommé Pytocamptès, dit qu'il y avoit près de là un Autel de Melicerte ; car on assûroit qu'un Dauphin l'avoit retiré de la mer où il s'étoit noyé, & l'avoit porté en cet endroit. Sisyphe l'ayant trouvé exposé sur le rivage le fit enterrer, & institua en son honneur les Jeux Isthmiques. Ce fut dans le même Isthme de Corinthe, au rapport du même Auteur, que Sisyphe fut enterré ; mais le lieu de son tombeau n'étoit connu que de peu de personnes.

Tityus.

Homere, dans son Odyssée (1), parle deux fois de Tityus : la premiere, lorsqu'Alcinoüs raconte à Ulysse que Rhadamanthe avoit été autrefois dans l'Isle d'Eubée à dessein d'y voir Tityus : la seconde, lorsque parlant des Ombres qu'Ulysse trouva dans les Enfers, il lui fait dire : « Là je vis Tityus, » ce fils de la Terre tout étendu, & qui de son vaste corps » couvroit neuf arpens. Deux Vautours incessamment atta- » chés à son Ombre, lui déchirent le foye, sans qu'il puisse » les chasser ; car il avoit eu l'insolence de vouloir violer La- » tone, comme elle traversoit les délicieuses Campagnes de » Panope, pour aller à Pytho ». Strabon prétend en effet que ce Tityus étoit un Tyran de Panope, ville de la Phocide, peu éloignée de Delphes, qui pour ses violences s'attira l'indignation du peuple, & fut haï également des hommes & des Dieux.

(1) Liv. 7. & l. 11.

Les fables que l'Antiquité avoit publiées à son occasion, sont aisées à expliquer. La premiere, qui dit qu'il étoit fils de la Terre, n'a pour fondement que le nom de ce Tyran, qui veut dire, *terre* ou *boue* ; ou si l'on veut, elle tire son origine d'une autre fiction, qui portoit que Jupiter étant devenu amoureux d'Elara fille d'Orchomene, elle avoit été obligée, pour se dérober à la jalousie de Junon, de se cacher dans les entrailles de la terre, où elle accoucha de Tityus. La seconde, qui portoit que c'étoit un Geant dont le corps couvoit neuf arpens de terre, n'étoit fondée, comme le dit Pausanias (2), que sur ce que le lieu de son tombeau qui étoit près de Panope, contenoit précisément une pareille quantité d'arpens ; ce qu'Homere qui apparemment avoit entendu parler de ce tombeau, avoit exprimé poëtiquement.

(2) In Phoc.

La troisiéme, qu'Apollon à coups de fleches avoit délivré la terre de ce monstre, parce qu'il étoit mort apparemment dans un âge peu avancé, ou d'une mort violente, & que toutes les morts violentes ou prématurées étoient

attribuées à ce Dieu, comme nous aurons plus d'une fois occasion de le dire. La quatriéme enfin, qu'il étoit inceſſamment devoré dans les Enfers par deux Vautours, eſt expliquée par Lucrece (1), lorſqu'il dit que le véritable Tityus eſt celui dont le cœur eſt déchiré par l'amour, cette paſſion étant ordinairement accompagnée d'inquiétudes & des ſoucis les plus cuiſants.

(1) De Rer. nat. L. 3.

On pourroit cependant penſer, ou que la Tyrannie de Tityus ne dura pas pendant tout le cours de ſa vie, & qu'à la fin de ſon regne il repara les maux qu'il avoit faits dans les commencemens, ou que les habitans de l'Iſle d'Eubée n'en avoient pas la même idée que ceux de Panope, puiſque Strabon (2) dit que dans l'Eubée on montroit encore de ſon temps un antre nommé *Elara*, du nom de ſa mere, & une Chapelle où on rendoit à Tityus un culte religieux. Mais Strabon qui dit qu'il regnoit à Panope, ne contredit-il pas Homere, qui fait faire à Rhadamanthe le voyage de l'Eubée pour y voir Tityus? Madame Dacier a cherché à concilier cette contradiction, en diſant qu'Elara étant accouchée de Tityus, l'envoya dans l'Eubée pour le dérober à la jalouſie de ſa Rivale; qu'il y fut élevé, & que ce fut pendant ſa jeuneſſe que Rhadamanthe alla le voir; qu'enſuite Tityus étoit venu à Panope où il avoit regné; & que les Eubéens qui avoient pris ſoin de ſon éducation, lui avoient conſacré la Chapelle dont nous venons de parler.

(2) Loc. cit.

Phlegyas.

On trouve auſſi dans le Tartare l'infortuné Phlegyas, & il y eſt dans une continuelle appréhenſion de la chute d'un rocher qui lui pend ſur la tête. Son crime fut d'avoir fait brûler le Temple d'Apollon de Delphes, parce qu'il crut que ce Dieu avoit débauché ſa fille (*a*); apparemment que quelque Prêtre qui en étoit devenu amoureux, avoit pris l'habit & l'équipage de ce Dieu. Phlegyas eſt le Prédicateur de ces

(a) *Phlegyas autem, Ixionis pater, habuit Coronidem filiam, quam Apollo vitiavit, unde ſuſcepit Æſculapium: quod pater dolens incendit Apollinis Templum, & ejus ſagittis eſt ad inferos truſus.* Servius in lib. 6. Æneid.

tristes lieux, si nous en croyons Virgile (*a*). *Apprenez*, dit-il aux Ombres d'une voix fort élevée, *à ne point mépriser les Dieux, & à rendre justice à tout le monde.* Inutile sermon, puisqu'il est fait à des gens qui ne sont plus en état de pratiquer de si belles leçons.

Stace ajoute que le pauvre Phlegyas étoit à jeun & accablé sous la pesanteur d'un effroyable rocher. Situation bien gênante pour un Prédicateur, & on aura sans doute toujours peine à comprendre comment Virgile le fait crier si fort, étant à jeun, & ayant un poids si lourd sur l'estomac.

Comme Pausanias est celui des Anciens qui s'est le plus étendu sur l'histoire de Phlegyas, je vais rapporter tout ce qu'il en dit (1). Eteocle étant mort sans enfans, les descendans d'Halmus prirent possession de ses Etats, car il n'avoit que deux filles Chrysogenie & Chrysé. Celle-ci ayant eu une intrigue avec Mars, devint mere de Phlegyas, qui dans la suite occupa le trone de son aieul maternel, & fit changer de nom à la contrée qui s'appelloit Andreide, & qui depuis fut nommée Phlegyade. Ce Prince ayant fait batir une Ville de son nom, la peupla de tout ce qu'il put ramasser de plus brave dans toute la Grece; & de ce mélange il se forma un peuple audacieux qui prétendit faire un corps à part, & s'étant séparé des Orchomeniens, ne songea qu'à s'aggrandir aux dépens de ses voisins. Il porta même son audace jusqu'à marcher contre Delphes, & à vouloir piller le Temple d'Apollon. Philamman vint au secours des Habitans de cette Ville avec une troupe d'Argiens choisis; mais lui & les siens furent tués dans un combat qui se donna sous les murs de Delphes. Cette victoire augmenta le courage & l'audace des Phlegéens; aussi Homere les represente-t-il comme un peuple fort belliqueux. C'est dans cet endroit de l'Iliade où le Poëte parle de Mars, & de la Terreur qui a ce Dieu pour pere; il met les Phlegéens dans le même rang pour la valeur. Le feu du Ciel, dit Pausanias, la peste, & des tremblemens de terre continuels, exterminerent enfin

(1) In Corinth. c. 26. in Beot. c. 36.

(a) . . . . . *Phlegyasque miserrimus omnes*
Admonet, & magnâ testatur voce per umbras,
Discite justitiam moniti & non temnere Divos. Æn. L. 6.

cette nation. Ceux qui se sauverent, passerent dans la Phocide, & il n'en fut plus parlé.

(1) In Corinth.

Phlegyas ajoûte le même Auteur (1), fit un voyage dans le Peloponnese, en apparence par curiosité, mais en effet pour examiner le pays par lui-même, & voir si les Habitans étoient en grand nombre & belliqueux. Car ce prince étoit le plus grand guerrier de son temps, & de quelque côté qu'il se jettât, il ravageoit la campagne, & remportoit toujours beaucoup de butin. Il n'avoit qu'une fille, qui s'étant laissé séduire par quelque Prêtre d'Apollon, devint mere d'Esculape, comme nous le dirons dans le Livre suivant (2).

(2) Voyez l'Hist. de ce Dieu, L. 5.

Phlegyas étant mort sans enfans, Chryses son neveu, du côté de sa belle-sœur, lui succéda. Les deux fables qu'on a mêlées dans cette histoire, l'une qu'il étoit fils de Mars, l'autre qu'il étoit puni dans le Tartare, sont aisées à expliquer. Son extrême valeur lui fit sans doute donner pour pere le Dieu de la guerre : & d'ailleurs on ne manquoit gueres de mettre sur le compte de quelque Dieu les intrigues des filles du rang de Chrysé sa mere : son entreprise contre Delphes est sans doute ce qui le fit regarder comme un impie. Le genre de supplice dont il étoit puni, n'est qu'une imagination poëtique à laquelle apparemment son caractere inquiet & ambitieux a donné lieu. Si nous en croyons cependant S. Augustin (3) qui avoit recueilli plusieurs des anciennes traditions de la Grece, ce ne fut pas Phlegyas, mais Danaüs qui fut l'auteur de l'incendie du Temple de Delphes.

(3) De Civ. Dei. L. 18. c. 12.

Tantale.

TANTALE étoit fils de Tmole Roi de Lydie dans l'Asie mineure. Tzetzès nous apprend (4), après tous les Anciens, que ce Prince étoit très-religieux, mais qu'il poussa la superstition jusqu'à offrir aux Dieux des Victimes humaines ; ce qui l'a fait regarder comme un impie, & a porté les Poëtes à le condamner au supplice dont nous allons parler. Cependant Ovide & Hygin (*a*) croient qu'il ne mérita ce supplice

(4) Hist. 10. c. 5.

(a) *Quærit aquas in aquis*, &c.

que

que pour avoir revelé le ſecret des Dieux, dont il étoit le grand Prêtre, c'eſt-à-dire, pour avoir découvert les myſteres de leur culte; ce qui étoit défendu avec la derniere rigueur.

Pauſanias dans la deſcription d'un tableau de Polygnote (1), parle d'un vol ſacrilege fait par Tantale, & d'un ferment qu'il fit, ajoûtant qu'il eut dans cette occaſion Pandare pour complice. Ce vol eſt un point de Mythologie peu connu: la commune opinion eſt en effet que Tantale eſt puni dans les Enfers, pour avoir ſervi aux Dieux les membres de Pelops ſon fils, comme nous venons de le dire; mais Pindare, & après lui Didyme, nous apprennent que ce Prince admis à la table des Dieux, déroba le nectar & l'ambroſie, pour en faire part aux mortels. Le Scholiaſte de Pindare a ſuivi une autre tradition, ſur ce que Lucien prétendoit que Tantale avoit volé un chien que Jupiter lui avoit confié pour garder ſon Temple dans l'Iſle de Crete. Jupiter lui ayant fait demander ce qu'étoit devenu ce Chien, il répondit qu'il n'en ſçavoit rien: voilà le vol & le faux ſerment dont on vient de parler.

(1) In Phoc.

Jai dit que Pauſanias avoit avancé que Pandare avoit été le complice de ce crime de Tantale, & de ſon parjure: Pandare, ſuivant cet Auteur, étoit de Milet, & ſi nous en croyons Homere, les Dieux lui ôterent la vie, peut-être pour le punir de ſon ſacrilege. Peneloppe, dans la bouche de laquelle le Poëte met ce trait d'hiſtoire, ajoute que les filles de Pandare étant demeurées orphelines, Venus ellemême prit ſoin de leur éducation, & que les autres Déeſſes les comblerent de faveurs; que Junon leur donna la ſageſſe & la beauté, que Diane y joignit l'avantage de la taille, & que Minerve leur apprit à faire toutes ſortes d'ouvrages qui conviennent aux femmes; que quand elles furent nubiles, Venus remonta au Ciel pour prier Jupiter de leur accorder un heureux mariage, & que pendant cette abſence de la Déeſſe, les Harpyes enleverent ces Princeſſes, & les livrerent aux Furies.

Le ſens de cette fable, que je n'ai lue que dans Homere,

. . . *Hoc illi garrula lingua dedit. Jupiter concredere Tantalo ſua conſilia ſolitus erat, & ad epulum Deorum admittere, quæ Tantalus ad homines renunciavi: ob idque dicitur in inferos in aquam media parte corporis ſtare* Hygin. Fab. 82.

eſt que ces filles ayant perdu leur pere dans leur jeuneſſe, leurs Tuteurs avoient pris grand ſoin de leur éducation, & qu'elles moururent ſur le point d'être mariées. C'eſt ainſi que les faits les plus ſimples nous ont toujours été tranſmis ſous les enveloppes de la fiction.

A l'égard de Tantale, Ovide rapporte que les Dieux étant allés loger chez ce Prince, il avoit voulu éprouver s'ils connoiſſoient les choſes cachées, & juger par-là de leur divinité; qu'il leur avoit ſervi pour cet effet le corps du jeune Pelops ſon fils, mêlé avec d'autres viandes; que Cerès qui avoit trouvé le ragoût excellent, en avoit mangé une épaule, & que Jupiter qui découvrit la barbare curioſité de Tantale, avoit redonné la vie au jeune Prince, à qui il avoit remis une épaule d'yvoire à la place de celle qui avoit été mangée, & avoit précipité Tantale au milieu des Enfers; où aſſis, ſuivant Homere, au milieu d'un repas ſuperbe, les viandes ſe retirent à meſure qu'il avance les mains pour en prendre, de même que l'eau lorſqu'il en veut boire. Cependant dans le tableau de Polygnote, dont nous avons parlé, ce Prince étoit repréſenté dans la frayeur qu'une groſſe roche, qui étoit ſuſpendue au-deſſus de lui & prête à tomber à tous momens, lui inſpiroit.

Pauſanias dit que le Peintre avoit emprunté cette idée des Poëſies d'Archiloque, mais qu'il ne ſçait pas ſi Archiloque en a été l'inventeur ou s'il l'a priſe de quelqu'autre Poëte: en ce cas-là, Tantale & Phlegyas auroient été punis du même ſupplice.

Il y a bien de l'apparence que la fable qui met Tantale au milieu des viandes & des eaux ſans en pouvoir goûter, eſt une ſuite de celle qui lui fait immoler aux Dieux des victimes humaines; & que les Poëtes pour donner plus d'horreur de la barbare coutume qu'avoit ce Roi de Lydie d'offrir de ſemblables ſacrifices, feignirent qu'il leur avoit voulu offrir ſon propre fils, & parlerent de ce ſacrifice ſous l'idée d'un (1) Olym. feſtin; ſi toutefois on n'aime mieux dire avec Pindare (1), que ce qui a donné lieu à cette fable, c'eſt que Neptune, c'eſt-à-dire, quelque fameux Corſaire, ayant enlevé le jeune Pelops, quelqu'un pour rendre Tantale odieux, publia la fable de ce

barbare repas, & ajouta que Cerès avoit mangé une épaule de Pelops, parce que c'est à cette Déesse que Tantale avoit immolé des Victimes humaines : mais j'aimerois mieux croire qu'une avanture que raconte Pausanias (1), a donné lieu à la fable.

(1) In Eliac.

Comme parmi les fatalités de Troye, on devoit pour prendre la Ville avoir les os de Pelops, les Grecs envoyerent à Pise où il étoit enterré. Le Vaisseau fit naufrage à son retour, & quelque temps après, un Paysan trouva sur le rivage l'épaule de ce Prince, & la cacha sous le sable. Les Eléens étant allés en ce temps-là consulter l'Oracle de Delphes, pour être délivrés de la peste, la Prêtresse leur ordonna d'aller déterrer les os de Pelops : peut-être qu'en mémoire de cet évenement, ils firent une épaule d'yvoire, qu'ils consacrerent à Cerès, & que les Pelopides porterent depuis dans leurs enseignes.

Quoiqu'il en soit, pour dire quelque chose de plus sûr, Tantale eut une longue guerre avec Tros Roi de Troye, à cause du rapt de Ganymede son fils. Cette guerre obligea enfin Pelops après la mort de son pere Tantale, de sortir de la Phrygie pour se retirer chez Œnomaüs dont il épousa la fille; mais nous en parlerons plus au long dans l'histoire des Heros. Tantale vivoit environ cent trente ans avant la prise de Troye, comme il sera aisé de le voir quand nous parlerons de la succession des Rois de cette Ville, depuis Tros jusqu'à Priam. Continuons notre sujet, & disons un mot des Danaïdes & de leur supplice.

Les Danaïdes.

Ce qui peut avoir donné lieu au supplice des Danaïdes, selon Diodore, c'étoit cette coutume des Prêtres d'Achante, qui versoient de l'eau dans un tonneau percé, & qui donna occasion à Orphée de destiner le même emploi aux Danaïdes, qui avoient égorgé leurs maris. Tout le monde sçait que Danaüs étant sorti d'Egypte avec ses filles (2), parce que l'Oracle lui avoit prédit qu'il seroit tué par un de ses gendres, se

(2) Voyez Apollod. Pausan. &c.

retira en Grece, où il fut élu Roi d'Argos; que les fils d'Egyptus son frere allerent le trouver, & épouserent leurs cousines; que Danaüs obligea ses filles à tuer leurs maris, & qu'il n'y eut qu'Hypermnestre qui sauva son époux. Danaüs, au rapport de Pausanias, fit appeller sa fille Hypermnestre en jugement, voulant la faire condamner pour sa désobéissance, mais le peuple la déclara innocente, & elle fit bâtir dans Argos même un Temple à la Déesse *Pitho*, ou de la persuasion. Le même Auteur dit qu'on montroit encore dans cette Ville la salle d'Audiance où cette cause fut jugée, ainsi que les tombeaux de cette Princesse & de son époux. Je dirai ailleurs de quelle maniere Lyncée succeda à son beau-pere Danaüs, & comment il le tua.

Pour punir ces Princesses qui avoient donné la mort à leurs époux, on inventa le genre de supplice dont je viens de parler; c'est l'opinion la plus reçûe. Cependant Eusebe & quelques-autres (*a*), croyent que ce qui a donné lieu à l'inventer, c'est qu'elles firent creuser des Puits dans Argos, d'où l'on tiroit l'eau continuellement avec des pompes; ce qui étant très-pénible, fit dire par ceux qui étoient condamnés à y travailler, que les Dieux pour punir ces Princesses, les avoient condamnées à remplir dans l'Enfer un Vaisseau percé.

(1) Loc. cit. c. 24.

Le tombeau de ces fils d'Egyptus, étoit à Argos, suivant Pausanias (1), sur le chemin qui menoit à la citadelle. C'étoit là en effet, ajoute-t-il, que leurs têtes furent portées & mises en terre; car leurs corps étoient demeurés à Lerna, où ils avoient été égorgés. *Les femmes de ces jeunes hommes*, continue-t-il, *après avoir tué leurs maris, leur couperent la tête, & les porterent à Danaüs leur pere, pour lui prouver tout à la fois, & leur obéissance & leur hardiesse.* Cet auteur qui avoit trouvé dans l'Argolide beaucoup de monumens de cette Histoire, dit au Chapitre vingt-cinq, en parlant de la Ville de Lyncée, que c'étoit-là que Lyncée s'étoit retiré, lorsque de cinquante

(*a*) Eusebe, Chron. L. I. dit: *Danaüs fecit abundare aquis agros*; & le Grec qui n'a point été traduit par saint Jerôme, ajoute *ope Danaidarum*. Les Egyptiens étoient habiles dans l'art de conduire les eaux par le moyen des pompes & des aqueducs; c'étoit le seul moyen de rendre leurs terres fécondes.

freres qu'ils étoient, lui ſeul avoit évité le malheur dont ils étoient tous menacés, & que delà il avoit donné un ſignal à Hypermneſtre avec un flambeau allumé; car il étoit convenu avec elle, qu'auſſi-tôt qu'il ſe croiroit en sûreté contre les embûches de Danaüs, il l'en avertiroit par ce ſignal du haut de la citadelle de Lariſſe, au moment qu'il n'y auroit plus rien à craindre pour elle. En mémoire de cet évenement les Argiens célébroient tous les ans une fête qu'ils nommerent la fête des flambeaux.

J'ai dit au commencement de cet article, que Diodore raconte que les Prêtres d'Achante avoient coutume de puiſer de l'eau dans un Vaiſſeau percé: cet Auteur n'en rapporte point de raiſon; mais j'ai lû quelque part que c'étoit pour purger & purifier l'eau du Nil, pour l'employer enſuite aux ſacrifices.

Les deux Aloïdes.

Enfin, pour ne rien laiſſer à dire au ſujet des illuſtres malheureux qu'on trouvoit dans le Tartare, voici la fable des deux Aloïdes, telle qu'Apollodore (1) la raconte; nous en dirons enſuite l'Hiſtoire. Iphimedie fille de Triopas ayant épouſé Aloëus, devint amoureuſe de Neptune (c'étoit quelque Capitaine de Vaiſſeau;) & allant ſouvent ſur les bords de la mer pour s'entretenir avec ſon Amant, elle en eut deux enfans, Ephialte & Otus. Ces jeunes Princes croiſſans chaque année d'une coudée en largeur, & d'une aune de hauteur, ſe trouverent ſi fiers à l'âge de neuf ans, de ſe voir auſſi grands & auſſi puiſſans que les plus fameux Géants, qu'ils crurent qu'il n'y avoit rien au deſſus de leur force: ainſi ils entreprirent de détrôner Jupiter; & pour lui livrer un aſſaut dont il ne pût ſe défendre, ils mirent le mont Oſſa & le mont Pelion ſur l'Olympe. Ces Géants menaçans delà le Souverain des Dieux, eurent l'inſolence de lui demander Junon & Diane; & Mars ayant voulu s'oppoſer à leur entrepriſe, ils le prirent priſonnier & le chargerent de chaînes, dont Mercure le délivra. Enfin la puiſſance des Dieux ſe trouvant inutile contre de ſi terribles ennemis, ils furent obligés de recourir à

(1) Bibl. I.

l'artifice ; Diane les ayant apperçûs sur un Chariot, se changea en bîche & se lança au milieu d'eux Comme ils voulurent tirer leurs fleches, ils se blesserent l'un l'autre & en moururent, delivrant pour jamais les Dieux de la crainte qu'ils leur avoient inspirée ; Jupiter les précipita au fond du Tartare.

(1) In Beot.

Homere & Pindare, disent qu'ils furent tués par Apollon à Naxe, au dessus de Paros, & Pausanias (1) ajoute que leur tombeau étoit à Anthedon dans la Béotie, ville sur les bords de l'Euripe.

On tient que ce furent Ephialte & Otus qui sacrifierent les premiers aux Muses sur le mont Helicon, & qui leur consacrerent cette montagne. On croit aussi que ce sont eux qui ont bâti Asera. Hegesinoüs nous l'apprend dans son Poëme sur l'Attique, lorsqu'il dit que Neptune ayant eu les bonnes graces de la belle Asera, il eut d'elle un fils nommé Œoclus, qui de concert avec les fils d'Aloéus bâtit la ville d'Asera au pied de l'humide Helicon. La ville d'Asera n'a rien aujourd'hui de remarquable, si ce n'est une Tour qui s'est conservée.

Les fils d'Aloéus instituerent le culte de trois Muses seulement, & nommerent ces trois Muses, *Meleté*, *Mnemé* & *Aœdé*, c'est-à-dire, la Méditation, la Mémoire, & le Chant, d'où il est aisé de juger que ces fils d'Aloéus en donnant ces noms aux Muses, ne faisoient que personifier les trois choses qui servent à composer un Poëme.

(2) Iliad. E.

Voici comme Homere (2) raconte l'avanture de ces deux Géants avec Mars. « Mars lui-même, dit-il, a été maltraité » par les hommes : Otus & Ephialte le lierent avec de fortes » chaînes, & le tinrent ainsi dans une prison d'airain treize » mois ; & peut-être qu'il y seroit péri, lui qui n'est jamais » las de la guerre, si leur marâtre, le belle Eribée, ne l'eût » fait sçavoir à Mercure, qui le retira secretement tout défait, » car ses chaînes étoient dures ».

(3) Apolog. d'Hom. pag. 198.

Le P. Hardouin (3), donne à son ordinaire une explication fort singuliere de cette fable. Deux Princes, dit-il, avoient fait une treve : ils avoient enfermé leurs armes de part & d'autre dans un bon arsenal, il y avoit déja plus d'un an. Une déclaration de guerre qui suivit excita Mercure, c'est-à-dire,

l'amour du butin, & mit en liberté Mars, ou la guerre qui n'avoit été suspendue que treize mois; mais sans Eribée & Mercure, Mars eût peut-être péri, c'est-à-dire, que la guerre eût été entierement éteinte. Pour moi, sans y chercher tant de finesse, je crois que ces deux Princes ayant pris prisonnier quelque célebre guerrier, ils le retinrent treize mois; au bout desquels Mercure, c'est-à-dire quelqu'habile Negociateur, à la sollicitation d'Eribée, traita de sa délivrance. Cette prison d'airain dont parle Homere, ou ce tonneau du même métail, où, selon Arnobe, ses ennemis le tenoient enfermé, ne veulent dire autre chose, sinon qu'il étoit étroitement gardé dans une prison forte & inaccessible.

Diodore de Sicile ajoute à cette histoire que Butès, fils de Boreas Roi de Thrace, étant tombé en fureur pour avoir voulu enlever des Bacchantes qui célébroient les Orgies, se jetta dans un puits, où il se noya. Cet évenement qu'on regarda comme une punition que Bacchus avoit tirée de cette impiété, n'empêcha pas ses soldats de se saisir des autres Bacchantes, dont les plus considérables furent Iphimedie femme d'Aloéus, & sa fille Pancratis; & ils retournerent dans Strongyle avec leur proye. Là ils élurent pour leur Roi à la place de Butès, Agassamenus à qui ils firent épouser la belle Pancratis fille d'Aloéus. Avant cette élection deux des principaux Thraces, nommés Sicelus & Ecetor, s'étoient déja tués l'un l'autre en se disputant cette Princesse. Quant à Iphimedie, Agassamenus, ou Agassamedus, la donna en mariage à un de ses amis qu'il avoit nommé son Lieutenant. Cependant Aloéus avoit envoyé ses deux fils Otus & Ephialte, à la recherche de sa femme & de sa fille. Ces Princes ayant fait une descente dans Strongyle, vainquirent les Thraces & prirent leur Ville. Pancratis mourut quelque temps après; Otus & Ephialte entreprirent de s'établir dans l'Isle, & même de s'en rendre les maitres. Ils en vinrent à bout & changerent le nom de Strongyle en celui de Die (1). Dans la suite les deux freres s'étant fait mutuellement la guerre, & ayant perdu beaucoup de monde, ils y périrent eux-mêmes, & reçurent après leur mort le nom & les honneurs de Heros. Les Thraces

(1) Isle sacrée.



LIVRE CINQUIEME.

DE QUELQUES AUTRES DIEUX adorés par les Grecs, & par les Romains.



NDEPENDAMMENT des Dieux dont il a été parlé dans les Livres précedens, les Grecs & les Romains en reconnoissoient encore un grand nombre, qu'ils ne plaçoient dans aucune des quatre classes dans lesquelles j'ai renfermé les autres (a). Ciceron (1) après avoir parlé des Dieux naturels, comme le Ciel, la Terre, les Astres, &c. ajoute « qu'outre ceux-là il » y a en bien d'autres qui ont été divinisés par les Sages » de la Grece, & par nos Ancêtres, dans la persuasion où » ils étoient que tout ce qui procure une grande utilité aux » hommes, leur vient d'une bonté divine .... On a fait aussi » le nom d'un Dieu d'une chose qui a quelque vertu singu- » liere, par exemple, la Foi, l'Intelligence. Depuis peu Scau- » rus les a placées au Capitole parmi les Divinités. La Foi y » avoit déja été mise par Calatinus. Vous avez devant les yeux » le Temple de la Vertu, & celui de l'Honneur, retabli par » Marcellus, érigé autrefois par Fabius. Parlerai - je des

(1) De Nat. Deor. L. 2.

(a) Les Mythologues nomment ces Dieux *Azonoi*, hors des Zones, c'est-à-dire, pour parler plus clairement, hors des classes, dans lesquelles ils rangeoient les autres.

» ne lui eût été favorable, il n'auroit pas été Roi, & ensuite » Dieu lui même. Pourquoi donc Romulus a-t-il donné pour » Dieux aux Romains Janus, Jupiter, Mars, Picus, Faunus, » Tyberinus, Hercule? Pourquoi T. Tatius y a-t-il ajoûté Sa- » turne, Ops, le Soleil, la Lune, Vulcain, la Lumiere, & » une infinité d'autres, & même la Déesse Cloacine, au mê- » me temps qu'il ne faisoit aucun compte de la Félicité? Pour- » quoi Numa a-t-il introduit tant de Dieux & tant de Déesses » sans la mettre du nombre? Ne seroit-ce point peut-être par- » ce qu'il n'a pu la démêler parmi une si grande foule de divi- » nités? Si Tullus Hostilius l'eût connue & adorée, il n'eût pas » consacré la Peur & la Pâleur, puisque l'une & l'autre eussent » disparu à la vûe de la Félicité ».

Tous les autres Dieux, dit-il encore, l'auroient cédé à la Félicité, Jupiter lui-même, puisque c'étoit elle qui l'avoit rendu heureux, en le plaçant sur le Trône. Mais, ajoûte ce S. Docteur, les guerres civiles ne sont arrivées que depuis que Rome eut reconnu cette Déesse. Ne seroit-ce point, dit-il, qu'elle étoit piquée de ce qu'au lieu de la mettre au nombre des grands Dieux, des Dieux du conseil, & de lui bâtir le Temple le plus magnifique, & qui eût effacé ceux de tous les autres Dieux, on l'avoit placée à côté d'un Priape, d'une Cloacine &c. Il paroît par ce qu'on vient de rapporter, que ce ne fut que fort tard que les Romains mirent la Félicité au rang de leurs divinités. Ce ne fut en effet que plus de six cens ans après la fondation de Rome que Lucullus au retour de la guerre contre Mithridate & Tigrane lui fit bâtir un Temple. Pline (1), ajoûte que ce Général avoit ordonné au Sculpteur Archesilas de faire la statue de cette Déesse, mais qu'ils moururent l'un & l'autre avant que l'ouvrage fût achevé. Lepidus Général de la cavalerie, avoit aussi, au rapport de Dion (2), dédié un Temple à cette divinité; & c'est-là à peu près tout ce qu'on en sçait. Les Grecs honoroient aussi la même Déesse sous le nom d'*Eudemonia* & de *Macaria*. Un oracle ayant appris aux Athéniens qu'ils remporteroient la victoire si un des enfans d'Hercule se donnoit volontairement la mort, Macarie une de ses filles se tua elle-même, les Athéniens furent victorieux, &

(1) L. 35. c. 12.

(2) L. 44.

honorerent celle qui s'étoit dévouée pour eux, sous le nom de la Félicité, que son nom signifie. Mais il ne paroît pas que cette divinité Athénienne ait aucun rapport avec celle qu'adoroient les Romains sous le même nom.

Quoiqu'il en soit, la Félicité paroît souvent sur les Médailles Romaines, ou sous la figure d'une femme qui tient à la main la corne d'abondance, ou sous quelqu'autre symbole, avec la légende, *Felicitas publica*, ou *Felicitas Aug. Felicitas temporum.*

L'Esperance.

Si l'Esperance s'étoit évaporée lorsque l'indiscret Epimethée ouvrit la boëte de Pandore, il ne seroit resté à l'homme aucune ressource contre les maux qui l'accablent. Comme elle demeura seule au fond de la boëte fatale, je ne suis pas étonné qu'on en ait fait une Divinité. Ciceron (1) définit l'Espérance l'attente des biens, *bonorum expectatio* : définition conforme à celle de l'Apôtre, *spes est futurorum bonorum* : Ces biens à venir soit dans cette vie, soit dans l'autre, sont son objet; & il y a apparence que les Payens même l'étendoient jusques-là. C'est dans l'Espérance de l'immortalité, dit Ciceron, que les Heros se sont livrés si volontairement à la mort. Les plus sages d'entre les Payens nous ont montré ce que pouvoient faire l'Espérance & la Crainte sur l'esprit de ceux qui envisageoient de près la vie future. Ce que dit Platon à ce sujet (2) est admirable : *Sache, Socrate, que lorsque que quelqu'un est sur le point de mourir, la crainte & l'inquietude s'emparent de lui au sujet de ce qu'il a négligé dans cette vie. C'est alors que les peines & les supplices réservés au criminel dans l'autre monde, qu'il n'avoit regardés jusques-là que comme des fables ridicules, & dont il avoit fait l'objet de ses railleries, le touchent, & l'agitent, pensant que tout cela pourroit bien être vrai. Ainsi soit que son esprit soit affoibli par l'âge, soit qu'étant plus proche de la mort, il examine les choses avec plus d'attention, son ame se trouve saisie de crainte & d'effroi; & s'il a fait tort à quelqu'un, le desespoir l'accable, pendant que celui qui n'a rien à se reprocher conçoit cette douce espérance que Pindare appelle la nourrice de la*

(1) Tusc. Quæst. l. 1.

(1) De Rep. L. 5.

vieilleſſe. Ce ſont-là de ces traits qu'une raiſon épurée dictoit à ceux des Philoſophes qui ſçavoient la conſulter, & l'écouter. C'étoit la vertu, ſelon Ciceron, qui donnoit l'eſperance de l'immortalité, & cette immortalité elle-même animoit l'Eſpérance. Il ne faut point craindre la Mort, diſoit-il, qui eſt ſuivie de l'immortalité (*a*). Ainſi penſoient les ſages de l'antiquité, & il n'y avoit rien à dire à leur morale ſur cet article, s'ils s'en étoient tenus à ne regarder l'Eſpérance que comme une vertu; mais ils en firent réellement une divinité. Ciceron parle d'un des Temples de cette Déeſſe (1). Tite-Live fait mention de celui qu'elle avoit au marché aux herbes, & de celui que Publius Victor lui fit conſtruire dans la ſeptiéme région. Le Cenſeur M. Fullius lui en conſacra encore un autre près du Tybre. Je ne ſçais au reſte ſi les Romains avoient pris des Grecs le culte de cette Déeſſe, mais il eſt sûr du moins que ceux-ci l'honoroient ſous le nom d'*Elpis* (2). L'Eſperance paroît ſur quelques monumens anciens, mais plus ſouvent ſur les médailles des Empereurs, tantôt avec ces mots, *Spes publica*, *Spes populi Rom.* &c. tantôt avec une corne d'abondance, ou avec des fleurs, & des fruits, ou une rûche à miel, &c. Enſorte qu'on la prendroit pour Cerès. Tous ces ſymboles marquoient les biens qu'on en attendoit, & ils n'ont rien qui doive nous ſurprendre. Enfin on la trouve ſouvent tenant une main appuyée ſur l'Autel que M. Aur. Pacorus lui avoit dédié. Comme cette Déeſſe avoit ſes Temples, & ſes Autels, on ne doit point douter qu'on ne lui ait ſacrifié; mais l'Antiquité ne nous apprend rien au ſujet des Victimes qu'on lui immoloit.

(1) De Leg.

(2) C'eſt le nom Grec de l'Eſperance.

L'Eternité

Comme l'eſperance la plus ſolide eſt celle qui a pour objet l'Eternité, les Romains avoient fait auſſi de cette Eternité une de leurs Divinités. Mais on ne trouve ni Temples, ni Autels de cette Déeſſe. On la voit ſeulement ſur pluſieurs Médailles ſous la figure d'une femme, avec les mots *Æternitas*,

(a) *Non eſt lugenda mors, quam immortalitas conſequitur.* De Seneƈt. c. 1.

ou *Æternitas Aug. &c.* tenant de la main la tête d'un Soleil rayonnant, & celle de la Lune, ou un Phenix, ou un Globe, ou un Elephant, & quelques autres symboles qu'on croyoit la désigner. Le Soleil & la Lune parce qu'on croyoit que leurs cours ne finiroit jamais; l'Elephant à cause de sa longue vie, & le Phenix, parce qu'on croyoit que cet oiseau fabuleux renaissoit de ses cendres, & étoit immortel; enfin le Globe, parce que c'est un corps qui n'a aucunes bornes.

Le Temps.

Je dois ajouter ici qu'on avoit aussi divinisé le Temps & ses parties. Il est vrai que l'Histoire ne nous apprend pas quel culte on rendoit à toutes les parties du Temps, comme elle le dit de quelques-unes, par exemple, des Heures & des Saisons; mais puisque toutes ces parties avoient été personifiées, il y a bien de l'apparence qu'on les regardoit comme autant de Divinités. La chose n'est pas douteuse pour le Temps qui étoit représenté par Saturne lui-même, & on le peignoit ordinairement avec des ailes, pour marquer la rapidité avec laquelle il passe, & une faulx, pour signifier ses ravages. Pausanias de même, nous apprend que les Atheniens honoroient les Saisons, & leur rendoient le même culte qu'à Pandrose fille de Cecrops.

Le Temps étoit divisé en plusieurs parties, le siécle, la génération ou l'espace de trente ans, le lustre, ou cinq ans, l'année, les saisons: on n'en admettoit d'abord que trois, l'Eté, l'Automne & l'Hyver, ausquelles on ajouta le Printemps; le crépuscule du matin, l'aurore, le midi, le soir, le crépuscule du soir, & la nuit.

Chacune de ses parties avoit sa figure particuliere, & on les représentoit ou en hommes, ou en femmes, suivant que leur nom étoit ou masculin, ou féminin; on portoit même leurs images dans les cérémonies religieuses. C'est ainsi que dans la célébre Procession de Ptolemée Philadelphe, parurent *Penteteris*, ou le Lustre, sous la figure d'une grande femme, & l'An, sous celle d'un homme de la même taille, c'est-à-dire, de six pieds de haut. Je n'ai pas dessein de m'é-

tendre d'avantage sur ce sujet, mais je dois exhorter mes Lecteurs à consulter le premier Volume du Supplément de l'Antiquité expliquée, dans lequel le Pere de Montfaucon a fait graver de très-belles figures de toutes ces parties du temps.

Mens *ou l'Intelligence.*

Les Anciens avoient fait aussi une Divinité de la pensée, *Mens*, afin, comme le disent Varron, Lactance & saint Augustin après lui, qu'elle ne nous en suggerât que de bonnes, & détournât celles qui ne servent qu'à nous seduire, & à nous jetter dans l'erreur. Tite-Live (1) nous apprend que T. Ottacilius étant Prêteur, avoit voué à cette Divinité un Temple qu'il fit bâtir sur le Capitole lorsqu'il fut créé *Duumvir*.

(1) L. 22. & 23.

La Pieté.

Comme la Pieté, soit qu'elle eût pour objet l'Etre suprême, ou les Pauvres, ou la Patrie, a toujours été respectée dans toutes les societés du monde, on ne doit pas être étonné que les Romains ayent fait de cette Vertu une Divinité, à laquelle ils rendirent un culte religieux. M. Attilius Glabrio lui fit construire un Temple dans le marché aux herbes, un second dans la place où avoit demeuré la femme qui avoit nourri son pere en prison, ce qu'on nous exprime par celui d'amour: *Pietas erga parentes*.

La Misericorde.

Pausanias (2) nous apprend le nom de cette Déesse qu'on peut rendre par ces synonymes *indulgence*, *compassion*, *pitié*. La vie de l'homme, dit-il, est si chargée de disgraces & de peines, que c'est la Déesse qui meriteroit d'avoir le plus de credit. Toutes les Nations du monde devroient lui offrir des sacrifices, parce que toutes les Nations en ont un mutuel besoin. Tout ce qu'on en sçait au reste est qu'elle avoit un Autel à Athenes, que l'Auteur que je viens de citer appelle, Ἐλέου βωμὸν. Les Romains nommoient *Asyle*, le Tem-

(2) In Attic.

ple qu'ils avoient construit en l'honneur de cette Déesse, de même que les Grecs, ainsi que Servius & Stace nous l'apprenent (*a*).

La Vertu & l'Honneur.

Les Philosophes, les Orateurs, & les Poëtes avoient si souvent & si éloquemment fait l'éloge de la Vertu, qui seule rendoit l'homme heureux, qu'il étoit bien difficile que de l'admiration qu'ils inspiroient pour elle, on ne passât bientôt à l'adoration. On la divinisa en effet, & l'Antiquité nous laisse encore appecevoir plusieurs traces du culte religieux qu'on lui rendoit, ainsi qu'on le voit dans le quatriéme Livre de la
(1) De Fort. Rom. Cité de Dieu. Plutarque (1), & d'autres nous apprennent que le destructeur de Numance, Scipion, fut le premier qui consacra un Temple à cette Divinité. Marcellus, au rapport du
(2) In Vitâ Mar. même Auteur (2), voulant en faire bâtir un des dépouilles des Siciliens, à la même Déesse & à l'Honneur, consulta les Pontifes qui l'en empêcherent, sous prétexte qu'un même Temple ne pouvoit pas contenir ces deux Divinités; ainsi il en fit construire deux proches l'un de l'autre, de ma-
(3) L. 1. in Verrem. niere, comme le remarque Ciceron (3), qu'on passoit par celui de la Vertu, pour arriver à celui de l'Honneur, pour apprendre aux hommes qu'ils ne pouvoient acquerir le veritable honneur, que par la pratique de la vertu. C'étoit même pour soutenir cette sage maxime, qu'on peignoit quelquefois la Vertu avec des ailes, parce qu'elle procuroit l'honneur & la victoire à ceux que la cultivoient. Plutarque nous fournit encore une remarque à ce sujet, sçavoir, qu'on sacrifioit à l'Honneur tête découverte, comme on se découvre aussi à la rencontre de ceux qui par leurs vertus se sont acquis quelque honneur dans le monde; & Pline nous apprend que Fab. Rutilianus fut le premier qui ordonna qu'aux Ides de Juillet les Chevaliers Romains allassent à

(a) *Postquam Hercules migravit è terris, nepotes ejus timentes insidias eorum quos avus afflixerat, Athenis sibi primum asylum, hoc est Templum misericordiæ collocarunt, unde nullus posset adduci* Serv. in 8. Æn.
. . . *Herculeos fama est fundasse nepotes.*
. . . . . *Et Romulus acer asylum. Retulit*

cheval

cheval du Temple de l'Honneur au Capitole.

La Vertu étoit ordinairement repréſentée ſous la figure d'une vénérable Matrone, appuyée contre un Cippe, ou une Colomne. On la trouve cependant ſur quelques Médailles de Gordien & de Numerien, ſous la figure d'un homme barbu.

C. Marius, après la défaite des Cymbres, en avoit auſſi conſacré un à ces deux Déeſſes Plaute, dans le Prologue de ſon Amphitryon, nomme la Vertu parmi les autres Dieux, dont Mercure parle en cet endroit: & Lucien dit que la Fortune la maltraita ſi fort qu'elle n'oſoit plus paroître devant le trône de Jupiter. Allégorie ingénieuſe, qui s'applique aux gens vertueux ordinairement perſécutés.

La Verité appellée par les Grecs Aletheia.

Les Payens privés des lumieres de la révélation ignoroient que celui qui viendroit un jour ſauver le monde, étoit lui-même la Vérité, & que cette même Vérité étoit éternelle; ainſi il ne faut pas s'étonner s'ils ont crû, comme le rapportent Plutarque & pluſieurs autres Anciens, qu'elle étoit la fille du Temps, ou de Saturne pris pour le Temps-même. Eſt-ce au reſte, dit ce judicieux Auteur, ou parce que Saturne eſt le temps, ou parce qu'il a été le plus juſte des hommes, qu'il a paſſé pour être le pere de la Vérité? C'eſt ce qu'il ne décide point, quoiqu'il penche à croire que c'eſt pour avoir pratiqué exactement les regles de la Juſtice, qu'on lui a donné cette Vertu pour fille. Pindare croit cependant que Jupiter étoit ſon pere (1).

(1) In Olymp.

Si la Vérité devoit le jour au plus juſte des Rois, elle étoit elle-même la mere de la Vertu; & cette généalogie montre du moins que les hommes, quoique livrés à l'Idolâtrie la plus groſſiere, ſuivoient quelquesfois les lumieres d'une raiſon épurée. Philoſtrate, dans l'image d'Amphiaraüs, repréſente la Vérité comme une jeune Vierge, couverte d'un habit dont la blancheur imitoit celle de la neige. Hippocrate, dans une de ſes Lettres, en fait auſſi le portrait. Figurez-vous, dit-il, une belle femme, la taille riche, vêtue modeſtement, brillante

& avec des yeux dont l'éclat imite celui des Astres; & vous aurez une idée juste de cette Divinité. Lactance nous apprend que Democrite enseignoit que la Vérité étoit cachée dans le fonds d'un puits : tant il est difficile de la découvrir.

La Concorde, la Paix, & la Tranquillité.

QUOIQUE la Concorde, la Paix, & la Tranquillité semblent ne presenter qu'une même idée, il est sûr que les Romains en firent trois Déesses differentes : la premiere avoit plusieurs Temples à Rome; un au Capitole, que le Dictateur M. Furius Camillus avoit fait bâtir (1), & où les Senateurs, au rapport de Pline (2), s'assembloient souvent pour déliberer des affaires de la République. Le même Auteur nous apprend que Flavius avoit fait élever une Chapelle d'airain en l'honneur de cette même Déesse, de l'argent provenu d'une taxe sur les gens d'affaires. Ciceron (3), Tite-Live, & quelques autres Anciens, parlent souvent des Chapelles & des Autels de cette Déesse, ainsi que de la Statue que lui consacra le Censeur Quintus Marcius, & du Temple que lui fit bâtir, ou du moins reparer, Livie femme de l'Empereur Auguste. On invoquoit la Concorde pour l'union dans les familles, entre les époux, entre les citoyens, &c.

(1) Plutarq. in Cam. Ovid. Fast.
(2) L. 33. c. 1.
(3) Pro Domo sua.

Comme le pouvoir de la Concorde étoit, pour ainsi dire, renfermé dans la Ville & dans les Maisons, celui de la Paix s'étendoit dans tout l'Empire; aussi avoit-elle des Temples magnifiques; & celui que Claudius avoit commencé, & que Vespasien fit achever, ne le cédoit presque à aucun de ceux qui étoient dans Rome. Si nous en croyons Suetone, Joseph, & Saint Jerôme, l'Empereur y fit déposer les précieuses & riches dépouilles de celui de Jerusalem. C'étoit dans ce Temple que s'assembloient ceux qui professoient les beaux arts, pour disputer sur leurs prérogatives, afin qu'en présence de la Déesse de la Paix, toute aigreur fût banie de leurs disputes. Plût à Dieu, dit un sçavant Mythologue Anglois (4), que nos Théologiens en usassent de même! Peut être que la vérité s'éclairciroit & que si on ne sortoit pas toujours de ces sortes de disputes plus convaincu, on en sortiroit du moins, moins

(4) Edouard Herbéus de Cherburi, *De Rel. gent.* pag. 215.

aigri, & moins prevenu. Ce que cet Auteur dit des disputes de Religion, doit s'étendre aussi à toutes les autres qui arrivent entre les Gens de Lettres, où souvent les injures les plus grossieres, du moins des injures piquantes, tiennent lieu de preuves, & où l'on consulte moins la vérité, que le plaisir de tourner son adversaire en ridicule.

Cette Déesse avoit aussi dans la même Ville un Autel qui étoit fort fréquenté. Les monumens nous représentent la Paix sous la figure d'une femme couronnée de laurier, d'olivier, ou de bouquets de roses, tenant d'une main le caducée, & de l'autre des épis, symbole de l'abondance qu'elle procure. Aristophane lui donne pour compagnes Venus & les Graces.

La Tranquillité, *Quies*, que procuroient la Concorde & la Paix, avoit aussi son Temple à Rome, hors de la porte Colline, ainsi que nous l'apprend (1) S. Augustin. « Je m'étonne, » dit ce saint Pere, qu'ayant attribué une divinité à chaque » chose, & presque à chaque mouvement, & bâti des Tem» ples dans l'enceinte de la Ville à la Déesse Agerone qui nous » fait agir, à la Déesse Stimule qui nous fait trop agir, à Mur» cia, qui nous rend mous & paresseux, comme dit Pompi» nius, à la Déesse *Strenua* qui nous inspire le courage; ils » n'ont pas voulu y recevoir la Déesse du Repos & l'ont lais» sée hors de la porte Colline ». Cependant comme on donnoit à *Orcus* Dieu des Morts, l'épithete de *Quietalis*, pour marquer la tranquillité qui regne parmi les Ombres, de sçavans Auteurs prétendent que le culte de cette Déesse n'étoit pas différent de celui des Morts.

(1) De Civ. Dei. l. 4. c. 16.

La Foi.

La Foi, c'est-à-dire, la fidélité, (car c'est ainsi qu'il faut entendre le mot *Fides*, les Payens n'en ayant pas eu la même idée que nous,) étoit aussi une divinité parmi les Romains; on voit bien dès-là qu'elle présidoit à la bonne foi dans le commerce, & à la sûreté dans les promesses: c'étoit par elle en effet qu'on s'assûroit de n'être point trompé, puisqu'on la prenoit à témoin de ses engagemens, & que le serment qu'on faisoit par elle, ou par Jupiter *Fidius*, qui étoit la même chose,

étoit de tous les sermens le plus inviolable. Rien au monde n'étoit plus sacré que cette fidélité, aussi avoit-elle pour fondement la Religion même; otez-le respect dû aux Dieux, disoit Ciceron, il n'y a plus de foi (1), *pietate adversus Deos sublatâ fidem tolli.* Le Temple de la Foi, élevé par les soins de Calatius, étoit au Capitole près de celui de Jupiter (2) Festus, sur l'autorité d'Agatoclès, dit qu'Enée en arrivant en Italie, en avoit consacré un aussi à la même Déesse; mais je crois qu'il faut s'en tenir à Denys d'Halicarnasse & à Plutarque, qui prétendent (3) que ce fut Numa Pompilius qui lui fit bâtir le premier de tous. Ce même Prince avoit ordonné aussi que les Prêtres qu'il établit pour avoir soin du culte de cette Déesse, fussent vêtus de blanc, lorsqu'ils lui offriroient des sacrifices. Les Antiquaires croyent que la figure de deux femmes qui se donnent la main, représente cette Déesse, ce qui est très-vraisemblable, puisque c'est ainsi ordinairement qu'on se donne une foi mutuelle. Voici, selon Denys d'Halicarnasse (4), ce qui porta Numa Pompilius à faire de cette même Foi une divinité respectable aux Romains.

(1) Cicero. de off. l. 3.

(2) Pro Marc.

(3) In Numa.

(4) L. 2. c. 75.

« Pour les engager, dit-il, à garder mutuellement dans les » Contrats la bonne foi & l'équité, il s'avisa d'un moyen que » les plus célebres Législateurs n'avoient point encore imaginé. Il remarqua que les Contrats qui se faisoient en public, » & en présence de témoins, s'observoient assez régulierement, » & qu'on trouvoit peu de contractans de la sorte qui manquassent à leurs promesses, parce que naturellement on a du » respect pour les personnes devant lesquelles on s'est engagé. » Il observa d'un autre côté que ces sortes d'actes qui se passoient sans témoins, & qui n'étoient appuyés que sur la » bonne foi des contractans, étoient plus inviolables que les » premiers; ce qui lui fit croire qu'en faisant de la Foi une » divinité, il rendroit ces sortes de conventions encore plus » respectables. D'ailleurs, il lui parut déraisonnable, que tandis qu'on rendoit les honneurs divins à la Justice, à Themis, » à Némesis & à d'autres divinités semblables, la Foi seule, » la chose du monde la plus sainte, & en même temps la plus » digne de vénération parmi les hommes, ne fût honorée

» ni en public ni en particulier. Plein d'une si louable pen- » sée, il bâtit le premier de tous les hommes, un Temple à » la Foi publique, & ordonna des sacrifices dont il voulut » que les frais se fissent aux dépens du Public, comme on le » pratiquoit à l'égard de plusieurs autres Dieux; dans l'espé- » rance que les sentimens qu'il inspiroit dans toute sa Ville » pour une vertu si précieuse, se communiqueroient insensi- » blement à chaque particulier ».

» Il ne fut point trompé dans ses conjectures: la Foi devint » quelque chose de si religieux, & de si redoutable parmi les » Romains, qu'elle avoit plus de force que les témoignages » & les sermens; en sorte que s'il arrivoit quelque différend » entre ceux qui avoient contracté ensemble sans témoins, on » s'en tenoit à la foi du défenseur, & la contestation n'alloit » pas plus loin. Les Magistrats même n'avoient point de regle » plus ordinaire, dans les faits qu'il étoit difficile d'éclaircir, » que d'interposer la foi des Plaideurs ».

C'étoit au reste, Hercule qui présidoit à la foi donnée dans les Contrats; & le serment qu'on prêtoit à cette occasion étoit conçu en ces termes, *medius Fidius*, comme qui auroit dit, *ita me Deus Fidius adjuvet, que medius Fidius*, ou *Hercule me soit ainsi favorable.* Jurez-moi, dit Plaute dans une de ses Comédies (1), par *medius Fidius* (a). (1) Asin.

Ce même Prince établit un Dieu pour être le gardien des bornes des champs, & le vengeur des usurpations qu'un particulier faisoit sur son voisin. Enfin, il fit encore plusieurs autres reglemens en matiere de Religion, comme nous le dirons dans la suite, le tout par les avis de la Nymphe Egerie, qu'il alloit, disoit-il, consulter dans un bois qui n'étoit pas éloigné de Rome.

(a) Ceux qui se persuadent qu'au lieu de *fidius*, il faut lire *filius*, comme si ces mots signifioient, le fils de Jupiter, ne font pas attention qu'Ovide fait breve la premiere syllabe de ce mot, & non pas longue comme elle est dans celui de *filius*.

Quærebam nonas Sancto Fidiove referrem.

La Liberté.

Un Peuple aussi idolâtre de la Liberté que le Peuple Romain, ne pouvoit pas manquer d'en faire une divinité, & de lui consacrer des Temples & des Autels. Aussi cette Déesse, qu'on invoquoit pour conserver cette même liberté, que l'extinction de la Royauté avoit procurée, en avoit-elle plusieurs dans la Ville. Ciceron (1) fait mention d'un de ces Temples: *Publius Victor* en avoit fait construire un sur le Mont Aventin, avec un vestibule, qu'on nommoit le Vestibule de la Liberté. Les Anciens qui parlent souvent de ce Vestibule, ne nous apprennent pas à quel usage on le destinoit. Mais on peut croire qu'on y faisoit les ventes publiques comme dans les autres. Tite-Live parlant du Temple que Tiberius Gracchus avoit consacré à la même Déesse, dit que les colomnes en étoient de bronze, & qu'on y voyoit de très-belles statues. Lorsque Ciceron partit pour son exil, P. Clodius son persécuteur consacra la maison de ce grand homme à la Liberté. Enfin Dion nous apprend que les Romains par un decret public firent élever à la même Déesse un Temple en faveur de Jules Cesar: Action bien digne de ces derniers Romains, qui élevoient un Temple à la Liberté en l'honneur de celui qui leur avoit fait perdre les restes de cette précieuse prérogative, que les Marius & les Sylla leur avoient encore laissés, & dont jusqu'alors ils avoient été si jaloux.

(1) Cic. l. 2. de Nat. Deor.

La Pudicité.

La Pudeur est une vertu trop essentielle au beau sexe, pour qu'on ne l'ait pas érigée en divinité. Aussi l'histoire nous apprend-t-elle que les Romains l'honnoroient sous le nom de la Pudicité, & cette Déesse avoit dans leur Ville des Temples & des Autels sur lesquels on lui offroit des sacrifices. Mais comme si les Grands devoient avoir d'autres Dieux que le Peuple, on distinguoit à Rome la Pudicité des Dames Patriciennes, d'avec celles des Plebeïennes. L'origine de cette

distinction est singuliere. Voici comme la raconte Tite-Live (1). Virginie, de famille Patricienne, ayant épousé un Plébeïen nommé Volumnius, qui fut cependant Consul dans la suite, sa sœur qui regarda cette alliance comme indigne de son nom, s'étant jointe aux autres Matrones, ne voulut plus permettre qu'elle participât aux mysteres de la Déesse de la Pudicité, & la fit chasser du Temple. Piquée de cet affront, Virginie fit construire une Chapelle dans la rue longue, là-même où étoit le Temple de la Déesse dont on l'avoit exclue, & la dédia à la Pudicité des Plebeïennes, où les femmes qui n'étoient point d'ordre Senatorial, s'assemblerent depuis pour sacrifier à cette Déesse. La Pudicité étoit représentée sous la figure d'une femme voilée, ou qui semble porter la main droite & le doigt indice vers le visage, pour marquer qu'elle n'a aucun sujet de rougir.

(1) L. 10. c. 25.

L'Occasion.

Les Grecs avoient fait aussi un Dieu de l'Occasion qu'ils nommoient *Cærus* (1), & que le Poëte Ion de l'Isle de Chio disoit être le plus jeune des fils de Jupiter. Comme son nom est féminin dans la Langue latine, les Romains en firent une Déesse. Possidonius, & après lui Ausone ont fait des descriptions charmantes, l'une du Dieu & l'autre de la Déesse de l'Occasion, que les curieux pourront consulter.

(1) Καιρὸς.

La Fraude.

Boccace, dans sa généalogie des Dieux, met aussi la Fraude au nombre des divinités du Paganisme. Elle avoit, dit-il, la physionomie d'un homme de bien, le corps d'un serpent dont la peau présentoit différentes couleurs, pendant que la partie inférieure se terminoit en queue de Scorpion. Cet Auteur ajoute qu'elle nageoit dans les eaux du Cocyte, & qu'on n'en appercevoit que la tête. Description allégorique de cette divinité malfaisante & trompeuse.

Ageronia, ou Angeronia & la Volupté.

Le silence, ou l'art de se taire à propos, est une vertu peut-être plus grande & en même temps plus rare qu'on ne le croit ordinairement; & les Anciens n'avoient pas manqué d'en faire

une divinité. Les Peuples de l'Orient l'honoroient sous le nom d'Harpocrate, ainsi qu'on l'a dit dans le premier volume; & les Romains qui en avoient fait une Déesse, l'appelloient *Ageronia* ou *Angeronia*. La fête qu'on avoit instituée en son honneur, étoit célébrée tous les ans, le 21 Decembre, dans le Temple de la Déesse *Volupia* ou de la Volupté, où cette Déesse avoit sa statue (1). Car, pour le dire ici en passant, on avoit aussi érigé la Volupté en divinité. Mais que pouvoit signifier cette alliance du Silence & de la Volupté? Vouloit-on marquer par-là que qui sçait dissimuler ses chagrins, & encore plus les vaincre, arrivoit enfin à cet état tranquille & paisible, où l'ame semble ne rien souhaitter, en quoi les plus sages Philosophes faisoient consister la veritable volupté? C'est ce que je n'oserois décider. Nous apprenons de Julius Modestus que les Romains affligés de la squinancie eurent recours à cette Déesse du Silence, & qu'ils en furent bientôt délivrés; ce qui donna lieu aux sacrifices qu'on lui offrit depuis regulierement. Les monumens la représentent sous la figure d'une femme, qui, comme Harpocrate, porte un doigt à la bouche. Quelquefois ses statues sont chargées de symboles, comme celles de ce Dieu, ce que nous appellons des figures *Panthées*. C'est ainsi que dans celles qu'a publié M. Maffei, elle porte sur la tête le boisseau de Serapis, & tient à la main la massue d'Hercule, pendant qu'elle a à ses deux côtés les bonnets de Castor & de Pollux, surmontés des deux étoiles de ces Dieux. Numa Pompilius, regla le culte de cette Déesse sous le nom de *Tacita*.

(1) Macrobe Sat. l. 1. c. 10.

Aius Loquutius.

Mais comme on ne peut pas, & qu'on ne doit pas même garder toujours le silence, & qu'il est aussi sage de parler à propos que de sçavoir se taire, il y avoit aussi le Dieu de la parole, que les Romains nommoient *Aius Loquutius*.

Voici de quelle maniere ce Dieu fut connu à Rome. Peu de temps avant l'arrivée des Gaulois en Italie, dit Ciceron (2), on entendit une voix qui sortoit du bois de Vesta, qui

(2) De Div. l. 1.

qui annonçoient que si on ne rétablissoit les murs de la Ville, elle seroit prise par l'ennemi. On n'y fit aucune attention, mais lorsque les Gaulois s'en furent rendus maîtres, & qu'on les eut chassés, on se ressouvint de cette voix, & on éleva un Autel au Dieu de la Parole sous le nom d'*Aius loquutius*.

Tite-Live & Plutarque qui racontent la même histoire, prétendent que ce fut M. Ceditius qui dit avoir entendu la nuit cette voix, & qu'on n'y avoit ajouté aucune foi à cause du peu d'autorité de celui qui rapportoit le fait, mais que dans la suite, la Ville pour faire reparation au Dieu qui avoit averti les Romains, lui avoit fait construire un Temple dans la rue neuve. Aulu-Gelle (1), parle de la Statue du même Dieu.

(1) Lib. 16

La Providence.

QUOIQUE les Anciens crussent que la Providence fût un attribut des Dieux, ainsi qu'on peut le prouver par plusieurs Médailles, sur lesquelles on lit *Providentia Deorum*, cependant il paroît qu'ils en avoient fait une Divinité particuliere, qu'on représentoit ordinairement sous la figure d'une femme appuyée sur une colomne, tenant de la main gauche la corne d'abondance, & de la droite un bâton avec lequel elle montre un Globe, pour faire voir en même-temps que tous les biens viennent d'elle, & qu'elle étend ses soins sur tout l'univers. Elle est quelquefois avec d'autres symboles, mais c'étoit-là la maniere la plus ordinaire de la peindre.

La Sûreté.

ON avoit aussi érigé la Sûreté en Divinité, & les Grecs l'honoroient sous le nom *d'Asphaleia*, qui veut dire la même chose. L'Inscription de *Securi Dii*, qu'on trouve sur un monument antique, veut dire, non les Dieux qui sont en sûreté, mais les Dieux qui la procurent. Les Légendes ordinaires de *Securitas orbis*, *Securitas Aug. Securitati perpetuæ*, marquoient la sûreté dont l'Empereur qui les faisoit frapper, jouissoit lui-même, & procuroit en même-temps à l'Univers.

On peignoit la Sûreté en femme, qui tenoit la main sur sa tête.

Si la Sûreté elle-même n'étoit pas une Divinité, du moins il y avoit des Dieux qui la procuroient; mais nous ne les connoissons que par une Inscription qu'on voit encore à Rome dans le Palais des Ursins, & qui est conçue en ces termes: *Deis Securis.*

Ops.

La Déesse Ops avoit aussi un Temple à Rome: c'étoit la Divinité du Secours, comme son nom l'indique. On lui immoloit au mois d'Avril une vache pleine, & un porc. Macrobe nous apprend (1) que ceux qui invoquoient cette Déesse, étoient assis, & touchoient la terre de la main. Philocorus fut le premier qui dédia dans l'Afrique un Autel à Saturne & à Ops. Mais comme cette Déesse étoit la même que la Terre, je n'en dirai rien davantage présentement.

(1) Sat. 1. 10.

La Justice & l'Equité.

Quoiqu'en général les Grecs & les Romains regardassent Themis comme la Déesse de la Justice, ainsi que nous l'avons dit en parlant de cette Déesse, ceux-ci cependant avoient leur Justice, & leur Equité, qu'ils représentoient sur leurs médailles, & dans les monumens qui leur étoient consacrés; l'une sous la figure d'une femme assise tenant une tasse d'une main, & de l'autte son sceptre, ainsi qu'on la voit dans les médailles d'Hadrien & d'Alexandre Mammée: l'Equité avec une épée à une main, & des balances à l'autre. Au reste on confondoit cette Déesse avec *Astrée*, & avec *Dicé δίκη*, au sujet de laquelle nous avons un Hymne, sous le nom d'Orphée, & dans lequel l'Auteur, quel qu'il soit, lui destine l'encens.

Pitho ou la Persuasion & la Consolation.

Si les Payens n'ont pas fait une Déesse de l'Eloquence;

ils ont du moins divinisé la Persuasion à laquelle elle tend. Les Grecs appelloient cette Déesse *Pitho* *, & les Latins *Suadela*, ou *Suada*. Pausanias nous apprend que cette Déesse avoit un Temple à Sycione, mais qu'on n'y voyoit aucune statue, ni représentation, & une Chapelle à Egialée, qui fut construite à cette occasion (1). Apollon & Diane ayant tué Python, allerent à Egialée pour être expiés de ce meurtre. Comme la Peste ravageoit alors cette ville, on alla consulter l'Oracle, qui répondit que pour être délivré de ce fleau, il falloit appaiser Diane & Apollon, ce qu'ils exécuterent en leur envoyant sept jeunes garçons & autant de jeunes filles qui les appaiserent; & en reconnoissance on bâtit une Chapelle à la Persuasion. Le même Auteur nous apprend aussi qu'on joignoit à la Persuasion une autre Déesse nommée la *Consolation*, de laquelle on voyoit à Athenes une statue de la main de Praxitele.

* Πειθώ.

(1) In Corinth.

Ogenus.

Tout ce qu'on sçait d'Ogenus, c'est qu'il étoit le Dieu des vieillards, qu'on nommoit pour cela ὠγενίδαι, sur quoi on peut consulter les Adages d'Erasme.

La Fécondité.

La Fecondite' que les Romains avoient divinisée, n'est autre chose que Junon, que les femmes invoquoient pour avoir des enfans, & se soumettoient pour en obtenir, à une pratique également ridicule & obscéne. Lorsqu'elles alloient pour cela dans le Temple de cette Déesse, les Prêtres les faisoient deshabiller, & les frappoient d'un fouet qui étoit fait de lânieres de peau de bouc. Les médailles de Lucilla représentent une Junon assise sur son thrône, tenant son sceptre d'une main, & de l'autre un de ces fouets, avec l'inscription *Junoni Lucinæ*.

La Clemence.

LA CLEMENCE avoit aussi été mise au rang des Dieux, & elle avoit un Temple, ainsi qu'il paroît sur une médaille de Jules-César. Elle est aussi sur d'autres médailles avec ses symboles, qui étoient un rameau, la patere & la pique, mais on n'y voit point de Temples.

Je ne sçais au reste si l'Abondance, *ubertas*, la Gaïeté *hilaritas*, la Joie, la Noblesse, la Sûreté, la Tranquillité, & quelques autres êtres de cette nature, qu'on trouve souvent personifiés sur les médailles & sur les pierres gravées, avoient aussi été mis au rang des Dieux. Mais comme les Anciens ne nous apprennent rien touchant leur culte, qu'ils ne parlent d'aucun Temple ni d'aucun Autel érigés en leur honneur, je n'en dirai rien ici : ce qui les regarde étant du ressort des Antiquaires.

CHAPITRE II.

Des Etres mauvais, des Passions, & des Vices, érigés en Divinités.

COMME la crainte des maux est plus vive que l'espérance des biens, on peut bien s'imaginer que les Payens ayant adoré les Dieux dont ils attendoient quelques bienfaits, n'ont pas manqué de rendre le même respect à ceux qui pouvoient leur faire du mal. *Les hommes*, dit Ciceron (1), *étoient tellement plongés dans l'erreur, que non-seulement ils do noient le nom de Dieux aux choses mêmes pernicieuses, mais ils leur rendoient aussi un culte religieux. Nous voyons un Temple de la Fiévre au Mont-Palatin, un autre d'Orbona auprès de celui des Lares, & un Autel de la mauvaise Fortune au Mont-Esquilin.*

La Fiévre.

La Fievre étoit donc une Divinité, & nous avons un monument où elle est appellée *la sainte Fievre.* Outre le temple dont Ciceron vient de parler, Valere Maxime (1) dit qu'elle en avoit encore d'autres, & qu'on y portoit les remedes dont on se servoit dans les maladies.

(1) L. II. c. 5.

Orbona.

Orbona étoit aussi une Déesse invoquée par les peres & par les meres pour la conservation de leurs enfans ; & ceux qui les avoient perdus étoient, si nous en croyons Arnobe (2), sous la protection particuliere de cette Déesse.

(2) L. 4.

La Tempête.

Tout ce que nous sçavons de la Tempête que les Romains avoient déïfiée, est que Marcellus, en reconnoissance de ce qu'il étoit échapé d'un orage qui l'avoit surpris sur Mer, entre l'Isle de Corse, & celle de Sardaigne, lui fit construire un Temple hors la Porte Capene.

L'Impudence, & la Calomnie, Murcia, la Nécessité, & la Violence.

Si quelques Auteurs anciens ne nous apprenoient que les Grecs avoient érigé des Autels à l'Impudence & à la Calomnie, on ne se persuaderoit jamais qu'on eût pû honorer ces deux Vices si pernicieux à la societé. La Déesse de la Paresse appellée *Murcia*, avoit sans doute son culte, car c'est la Divinité favorite du beau sexe, mais l'Antiquité ne nous en apprend aucun détail ; S. Augustin disant seulement que cette Déesse qui empêchoit d'agir, avoit son temple dans la ville de Rome.

A la Déesse de la Paresse je vais en joindre une autre qui lui étoit totalement opposée, c'étoit *Strenua*, qui suivant le même Pere, nous poussoit trop à agir. Elle avoit aussi un Temple dans la même ville. Mais on n'en sçait rien davantage.

Il n'en est pas de même de la Nécessité, & de la Violence, puisque Pausanias (1) parle du Temple qu'elles avoient dans la citadelle de Corinthe, dont l'entrée étoit interdite, excepté à ceux qui servoient ces Déesses.

(1) In Corinth.

La Renommée.

PARMI les Divinités dont il est question dans ce Chapitre, la Renommée tenoit aussi sa place : Hesiode qui en fait la description, n'en donne pas neanmoins la génealogie. Il est sur cependant qu'elle fût regardée comme une Divinité, & qu'elle eut un culte établi, sur-tout à Athenes, comme nous l'apprenons de Pausanias (2), & un Temple, ainsi que le dit Plutarque dans la vie de Camillus. Il seroit inutile de chercher des statues & des figures de cette Déesse plus parlantes, & en même temps plus ressemblantes que le beau portrait qu'en fait Virgile (*a*). Je le mets ici en François pour la commodité des Lecteurs. » Cependant la Renommée répand le bruit de cette avanture (d'Enée & de » Didon) dans toutes les villes de la Libye ; la Renom» mée, dis-je, la plus prompte & la plus rapide de tous les » maux, qui prend des forces à mesure qu'elle avance, & » dont le mouvement le plus violent ne sert qu'à redoubler » la vivacité. D'abord foible & timide, elle s'éléve peu à » peu, & tandis que ses pieds demeurent attachés à la terre, » sa tête altiere se perd dans les nues : sœur des Géants Cée » & Encelade, la terre irritée contre ce Dieu enfanta dans » sa fureur ce Monstre au pied leger & au vol rapide : Ce » Monstre ailé qui sous chaque plume couvre autant d'yeux » toujours ouverts, &, chose étonnante, autant de bouches

(2) In Attic.

(a) *Extemplo Libyæ magnas it fama per urbes*, &c. Æneid. l. 4.

» & d'oreilles. Chaque nuit elle parcourt la vaste étendue » des airs, pendant que le jour elle demeure en sentinelle » au faîte des Palais, ou sur le sommet des tours, d'où elle » va semer l'épouvante & l'effroi dans les plus grandes vil- » les. Jamais ses yeux ne gouterent le charme tranquille du » repos, & toujours attentive & occupée à troubler l'uni- » vers, elle confond sans cesse le mensonge avec la verité ». Ovide fait aussi de la même Déesse un très-beau portrait, & quelques autres Poëtes aussi ont exercé leur verve sur ce même sujet.

Ce qu'on peut tirer de tout cela est que la Renommée étoit comme tous les Geants fille de la Terre, qui pour se venger des Dieux, & de Jupiter en particulier qui avoit foudroyé ses enfans, fit sortir de son sein ce Monstre, pour divulguer leurs crimes, & les apprendre à tout l'univers: Car la Renommée n'épargne ni les Dieux ni les hommes.

L'Envie.

Parmi les Passions divinisées par les Anciens, aucune peut-être ne méritoit moins cet honneur que l'Envie. Cependant les Grecs en avoient fait un Dieu, parce que son nom étoit masculin dans leur Langue, & les Romains une Déesse. Plutarque, qui a fait un petit traité au sujet de cette passion, en dit des choses assez curieuses, & les Poëtes se sont donné une libre carriere en faisant son portrait. Ovide sur-tout y a excellé, dans ces vers qui commencent ainsi:

Pallor in ore sedet, Maciesque in corpore toto.

» L'Envie dans le fond de son antre, pour entretenir sa rage » & sa fureur, se nourrit de viperes, &c. Une triste paleur » se répand sur son visage. Elle a le corps entierement dé- » charné, le regard sombre & farouche, les dents noires & » mal propres, le cœur abreuvé de fiel, & la langue cou- » verte d'un affreux venin. Livrée sans cesse à des soins in- » quiets, elle n'a jamais ri qu'à la vûe des maux qu'elle cause;

» jamais le sommeil n'a apesenti ses paupieres. Tout ce qui » arrive d'heureux dans l'univers l'afflige & redouble sa fu» reur ; & elle fait consister toute sa rage à souffrir, & à faire » souffrir les autres : elle est elle-même son propre bourreau. » Les Anciens la comparoient à l'anguille, par l'opinion où ils étoient que ce poisson portoit envie à tous les autres.

La Crainte & la Paleur.

Si une crainte sage & moderée n'est pas la sagesse elle-même, elle en est du moins le commencement & le principe ; mais lorsqu'elle n'est qu'une passion aveugle qui trouble la tranquillité de l'ame, sans lui fournir les moyens de se remettre du trouble qui l'agite, ce n'est plus alors qu'une vaine & inutile terreur. Telle étoit la Crainte ou la Peur que les Grecs avoient divinisée, & que les Romains adorerent ensuite comme eux, ainsi que la Pâleur qui en est la compagne inséparable. Frappés à la vûe d'évenemens dont ils ne connoissoient pas la cause, & qui leur inspiroenit une frayeur contre laquelle rien n'étoit capable de les rassûrer, les hommes firent une Divinité de ce trouble même qui les agitoit; & pour s'en délivrer lui adresserent leurs vœux & leurs prieres. Esperer de marquer le temps où l'on commença à adorer ces deux Divinités, c'est ce qui n'est pas possible : elles sont peut-être aussi anciennes que le trouble qu'elles causent ; du moins étoient-elles connues des premiers Poëtes de la Grece. Hesiode après avoir dit dans sa Theogonie que la Crainte étoit fille de Mars & de Venus, ajoute dans la description du bouclier d'Hercule, que ce Dieu y étoit re-présenté monté sur son char, accompagné de la Peur & de la Crainte. Homere (1) donne à ces Déesses la même origine. Aussi toutes les fois qu'il fait paroître le Dieu de la guerre dans les combats, il lui donne la Peur, la Terreur & la Fuite pour cortege : il place aussi ces mêmes Divinités tantôt sur la redoutable Egide de Minerve, tantôt sur le bouclier d'Agamemnon (2). Ici c'est Mars qui ordonne à ces deux Déesses d'atteler son char, pour voler à la vengeance de son fils Ascalaphe

(1) Lib. 4.

(2) Il. l. 11.

Ascalaphe (1) ; là ce sont ces deux Déesses (2) qui au milieu du trouble & de la consternation que cause le combat d'Hector & d'Ajax, sortent des vaisseaux des Grecs pour mettre en fuite les Troyens.

(1) Il. l. 15.
(2) Il. l. 16.

Une Divinité si bien marquée dans ces deux Poëtes, & si redoutable par elle-même, ne pouvoit manquer de s'attirer un culte religieux. Aussi chercha-t-on à l'appaiser & à s'en délivrer par des presens & par des sacrifices. Les deux fils de Medée ayant été inhumainement massacrés par les Corinthiens, la mortalité leur emporta plusieurs de leurs enfans, & l'Oracle consulté leur apprit qu'il falloit offrir des sacrifices aux mânes irrités de ces innocentes victimes de leur cruauté, & en même temps consacrer une statue à la Peur. Dans un combat que donna Tullus Hostilius, les Albins qui s'étoient déclarés pour lui, tournerent le dos & passerent du côté de ses ennemis. D'abord la frayeur s'empara du cœur du soldat, & tout étoit perdu, lorsque ce Prince voua un Temple à la Crainte & à la Pâleur : ce vœu eut son effet ; le soldat reprit courage, & Tullus remporta une victoire complette. Cet évenement, qui est l'époque de l'introduction du culte de ces deux Déesses parmi les Romains, est marqué sur deux médailles de la famille *Hostilia* (3). Sur l'une est une tête avec des cheveux hérissés, le visage élevé, la bouche ouverte, & un regard troublé, ce qui désigne bien la Divinité que représentoit la médaille ; l'autre offre une face maigre & allongée, les cheveux abbatus, & un regard fixe ; c'est le véritable portrait de la Pâleur qu'inspire la Crainte.

(3) Ful. Urs. Patin, & Vaillant.

Les Lacédemoniens avoient tiré un parti plus avantageux, si j'ose m'exprimer ainsi, de la Déesse dont je parle, puisqu'au rapport de Plutarque, ils en avoient placé le Temple auprès du tribunal des Ephores, persuadés que rien n'est si nécessaire que d'inspirer aux méchans la crainte d'un severe châtiment.

Enfin pour qu'il ne manquât à la Crainte aucune preuve de Divinité, on la joignoit dans les sermens avec les autres Dieux. Eschile nous apprend (4) que dans le serment solemnel

(4) Trag. des Sept devant Thebes.

que firent les sept Chefs de l'expedition de Thebes, au milieu des sacrifices, tenans tous la main dans le sang des victimes qu'on venoit d'égorger, ils jurerent par la Peur, par le Dieu Mars & par Bellone.

Telles étoient les vertus, les vices, & les passions que les Grecs & les Romains avoient érigés en Divinités. On pourroit en joindre ici quelques autres, dont on trouve les représentations sur des Médailles, & des descriptions dans les Poëtes ; mais comme les Anciens ne nous apprennent rien touchant leur culte, & qu'ils ne parlent d'aucun Temple, ni d'aucun Autel érigés en leur honneur, on laisse aux Antiquaires le soin d'expliquer les symboles avec lesquels on les représentoit. Il suffit d'observer en général que comme la Théologie Payenne n'étoit fondée sur aucun principe certain, elle adoptoit aisément tous les Dieux que différentes occasions faisoient introduire.

Até, ou *la Discorde*.

Parmi les divinités malfaisantes, je ne dois pas oublier Até, ou la Discorde, cette cruelle Déesse, qui, après avoir cherché à brouiller les Dieux, chassée enfin de l'Olympe, vint sur la terre pour y exercer toute sa fureur. Homere (1) en fait parler ainsi Agamemnon dans le beau discours qu'il fait aux Capitaines Grecs assemblés par son ordre. La Déesse Até, dit ce Chef de l'armée des Grecs, pour s'excuser d'avoir enlevé Briseis à Achille : « La Déesse Até, ce démon de » discorde & de malédiction, n'est-elle pas toujours plus forte » que les hommes, & ne vient-elle pas à bout de tous ses » desseins ? Cette terrible & pernicieuse fille de Jupiter, dont » l'emploi est de nuire, qui dedaignant de toucher la terre de » ses pieds délicats, marche fierement sur la tête des hom» mes, pour les précipiter dans les plus grands maux, & » qui, dans les cruelles dissentions qu'elle excite, quand elle » ne ruine pas les deux partis, ne manque jamais d'écraser » au moins celui qu'elle a pris pour objet de sa haine. Ne » fit-elle pas autrefois sentir son pouvoir à Jupiter même,

(1) Il. l. 19.

» quoiqu'il soit plus puissant que tous les hommes & que tous » les Dieux » ? Agamemnon raconte ensuite comment Junon en faisant acoucher la femme de Stenelée avant terme, d'Eurysthéé qui par là eut droit de commander à Hercule, avoit si fort offensé Jupiter, que ce souverain des Dieux s'en prenant à Até, qu'il croyoit avoir inspiré ce dessein à Junon, qu'il la saisit par la tête, la précipita du haut de l'Olympe, après avoir fait serment qu'elle ne reparoîtroit jamais dans le séjour des immortels.« Cette pernicieuse Déesse, continue Agamem» non, tomba dans le malheureux séjour des hommes, où elle » exerce toutes ses fureurs ». Il paroît par ce passage qu'on croyoit qu'Até étoit fille de Jupiter, qu'elle avoit habité l'Olympe, & que pour avoir offensé son pere, elle en avoit été chassée, & étoit venue habiter parmi les hommes.

Je sçais que quelques Peres de l'Eglise ont crû sur ce récit que les Payens avoient eu quelque connoissance de la chute des mauvais Anges; Saint Justin assûre même qu'Homere avoit puisé le fond de cette histoire en Egypte, & qu'il avoit lû l'endroit où le Prophete Isaïe parle de la chute de ces esprits rebelles; mais comment ce Poëte auroit-il pû lire l'ouvrage de ce Prophete qui ne vint au monde que plus de cent ans après lui?

Sur cette premiere idée, les Poëtes qui sont venus après Homere, ont peint cette Déesse avec les plus noires couleurs. Virgile la représente suivie de Bellone ayant la tête entortillée de serpens,

Et scissâ gaudens vadit Discordia pallâ,
Quam consanguineo sequitur Bellona flagello. Æn. l. 8.
. . . . *& Discordia demens*
Vipereum crinem vittis innexa cruentis. L. 6.

On ne peut rien ajoûter au portrait qu'en fait Petrone (*a*)

(a) *Infremuere tubæ, ac scisso Discordia crine*
Extulit ad superos stygium caput: hujus in ore
Concretus sanguis, contusaque lumina flebant.
Stabant irati scabrâ rubigine dentes,
Tabo lingua fluens, obsessa draconibus ora,
Atque inter toto laceratam pectore vestem,
Sanguineâ tremulam quatiebat lampada dextrâ. Petr. Sat.

dans les beaux vers de son Poëme épique sur la guerre civile. On attribuoit à cette Déesse non seulement les guerres, mais aussi les querelles entre les particuliers, les brouilleries dans les ménages, les dissentions dans les familles; & on sçait que ce fut elle qui jetta au milieu de l'assemblée des Dieux, la fatale pomme qui occasionna entre les Déesses cette fameuse contestation dont les Dieux ne voulurent point être les Juges, de crainte d'entrer eux-mêmes par des sentimens de partialité, dans les débats & les altercations qui sont presque toujours des suites inseparables de la Discorde.

Il est juste de joindre ce que la Mythologie nous apprend sur la bonne fortune, à ce que nous avons dit des Dieux bons & mauvais, puisqu'elle étoit elle-même une divinité bonne ou mauvaise, suivant l'usage qu'on en faisoit.

CHAPITRE III.

De la bonne & de la mauvaise Fortune.

COMME les hommes ont toujours fait une grande estime des biens de la terre, il n'est pas surprenant qu'ils ayent adoré la Fortune; insensés qui au lieu de reconnoître une Providence éclairée qui distribue les biens & les richesses, suivant des vûes cachées à la vérité & impénétrables aux hommes, mais toujours sages, addresserent leurs vœux à un Etre imaginaire, qui agissoit sans aucune dessein, & entraîné par une nécessité inévitable: car il est indubitable que dans le systême payen, la Fortune n'étoit autre chose que le Destin. Aussi la confondoit-on, comme on le verra dans la suite, avec les Parques, qui elles-mêmes étoient cette fatale nécessité dont les Philosophes ont tant discouru.

Il est vrai que quelquefois les Chrétiens parlent au sujet de la Fortune, comme les Payens eux-mêmes; *sacrifier à la Fortune, attendre tout de la Fortune, se dévouer à la Fortune, &c.* Mais quand ils approfondissent le sens de ces expressions vulgaires, ils rapportent tout à la divine Providence.

Je ne sçais au reste, si les differens Peuples qui ont reconnu cette divinité aveugle & capricieuse, en ont eu la même idée; mais il est sûr qu'elle a été invoquée dès les temps les plus reculés, puisque la premiere fois que l'Ecriture Sainte fait mention des Dieux des Payens, elle parle de *Gad*, invoquée par Lia, que Saint Augustin croit être la Fortune (*a*). Mais comme il ne s'agit ici que de l'idée qu'en avoient les Grecs & les Romains, c'est leur Mythologie à cet égard que je dois développer. D'abord il ne paroît pas que cette Déesse fût anciennement connue de ces deux Peuples, puisqu'Hesiode & Homere n'en parlent point, & qu'on a remarqué que ce dernier qui s'est servi du mot τυχὴ, qui étoit le nom que l'on donnoit à cette divinité, ne l'entendoit point de la Fortune, mais seulement d'une des filles de l'Ocean compagne de *Melobosis*, & de la belle Janthé. Ce grand Poëte ainsi que l'observe Pausanias (1), a bien dit que Pallas & Enyo présidoient aux combats, Venus au mariage, & Diane aux accouchemens; mais bien loin de faire de la Fortune, comme on a fait depuis, une Déesse toute puissante, qui exerce son empire sur toutes les choses humaines, & qui les fait réussir à son gré, il ne lui donne pas seulement la moindre fonction.

(1) In Mess. c. 30.

Tout ce qu'on sçait de plus ancien au sujet de cette divinité, est que Bubalus grand Sculpteur & grand Architecte, fut le premier qui en fit une statue pour la ville de Smirne, & que cet habile ouvrier s'avisa de la représenter avec l'Etoile Polaire sur la tête, tenant de la main gauche la corne d'Amalthée, appellée communement la corne d'abondance. Il est indubitable qu'il vouloit marquer par le premier de ces deux symboles, le pouvoir de cette Déesse sur l'Univers; & par le second, que c'étoit elle qui distribuoit tous les biens. Pindare vint ensuite, continue Pausanias, qui célebra cette Divinité dans ses Vers, & lui donna le nom de *Pherepolis*, comme qui diroit la Protectrice des villes. Voilà à peu-près l'origine du culte de la Fortune dans la Grece, Divinité moderne peu connue avant Pindare.

(*a*) Voyez ce qui a été dit là-dessus dans le Tome I. Liv. 3.

Les Grecs lui éleverent dans la suite plusieurs Temples, & ceux de Corinthe la surnommerent *Acrea*, parce qu'elle en avoit un dans leur Citadelle. Cette Déesse avoit aussi une Chapelle à Egire, avec une Statue qui avoit près d'elle l'Amour avec ses ailes, apparemment pour donner à entendre qu'en amour la Fortune fait plus que la beauté. Dans celui d'Elis elle avoit à la main la corne d'Abondance; Mais le symbole le plus convenable étoit celui que lui avoient donné les Béotiens, l'ayant représentée dans le Temple qu'ils avoient élevé en son honneur, tenant Plutus entre ses bras sous la forme d'un enfant; & c'est, dit Pausanias (1), une idée assez ingenieuse, d'avoir mis le Dieu des richesses entre les mains de la Fortune; comme si elle étoit sa nourrice, & sa mere. La ville de Smirne au reste, n'étoit pas la seule de l'Asie où la Fortune fût honorée; les habitans d'Antioche l'avoient en une extrême veneration (2), & il n'est pas hors de vraisemblance de dire que plusieurs autres Peuples imitoient leur exemple; car en general presque tous les hommes sont adorateurs de la Fortune, & s'ils ne lui immolent pas toujours des Victimes, ils ne lui sacrifient que trop souvent l'honneur & la probité.

(1) In Beot.

(2) Pausanias in Corinth.

Parmi les éloges que Pindare donnoit à cette Déesse, il disoit qu'elle étoit une des Parques, & celle de toutes qui avoit le plus de pouvoir; d'où l'on doit conclure qu'on la confondoit avec ces Déesses inéxorables, ou, pour parler plus juste, avec la Destinée elle-même, Divinité aveugle qui distribuoit au hazard les biens & les maux: & telle étoit l'idée qu'en avoient les Grecs.

Les habitans du pays Latin en pensoient à peu-près de même, puisque leur plus ancienne Fortune étant celle qui étoit honorée à Antium, & qui étoit confondue avec les Sorts, dont l'usage étoit si célebre dans cette ville (*a*); il est évident qu'on ne la distinguoit pas du Destin, ou de cette Destinée que les Grecs appelloient *Eimarmené*.

Les Romains contens d'abord d'aller consulter les Sorts

(*a*) Voyez ce qu'on a dit là dessus, Tom. I. dans l'article de la Divination.

& la Fortune à Antium, adopterent enfin cette Divinité, & établirent son culte dans leur ville, où elle eut dans la suite un grand nombre de Temples. Servius Tullius fut le premier qui lui en fit construire un, & dès-là on voit à peu-près l'époque de l'introduction du culte de cette Déesse à Rome. Cet édifice lui étoit consacré sous differens noms; car les Romains lui en donnoient plusieurs (*a*) : tels que ceux de la bonne Fortune, de Fortune mâle, de barbue, de bonne esperance, de douce, de pacifique, de Vierge, de Fortune du Peuple, &c. & elle avoit des Temples sous presque tous ces differens noms. Selon Tite-Live & Plutarque, car Denys d'Halicarnasse ne fait mention que d'un que lui fit bâtir Servius Tullius. Ancus Martius fut le second qui lui en bâtit un, sous le titre de Fortune *Virile*. Elle en avoit aussi un autre sous le nom de Fortune des Femmes, & il n'y avoit que les nouveaux mariés à qui il fût permis de l'honorer. Il y a apparence que ce furent les Dames Romaines elles-mêmes qui firent les frais de la construction de cet édifice; aussi publioient-elles que lorsqu'il fut achevé, la Déesse avoit proferé ces paroles, *Rectè me matronæ vidistis, ritéque dedicastis.*

Qu. Ful. Flaccus fut celui de tous qui fit élever en l'honneur de cette Déesse le Temple le plus magnifique, sous le nom de la Fortune *Equestre*. Celui que lui fit bâtir Q. Catulus étoit dédié à la Fortune du jour, *Fortunæ hujusce diei*. Si celui que lui consacra Neron n'étoit pas le plus magnifique, il étoit du moins le plus singulier & le plus brillant, par la matiere qui y fut employée. Il fut entierement construit d'une sorte de pierre trouvée en Cappadoce, & que Pline nomme *Phingias*, laquelle à une blancheur éblouissante joignoit la dureté du marbre; ensorte, dit-on, que les portes fermées on y voyoit clair. Ce Temple se trouva dans la suite renfermé dans l'enceinte de la maison d'or de cet Empereur. Cette Déesse en avoit un dans la Rue neuve, sous le titre de *la Fortune aux mammelles*, qu'on représentoit à peu-près comme

(a) *Fortunæ primigeniæ, obsequenti, privatæ, viscosæ, parvæ, masculæ, barbatæ, bonæ spei, Averruncæ, Blandæ, Plebeiæ, bene speranti, Virgini, &c.*

la Diane d'Ephese, & comme Isis, dont elle a la coëffure sur quelques figures que le temps nous a conservées. Domitien en fit construire un autre à la Fortune de retour, *Fortunæ reduci*, expression qui se trouve souvent sur les Medailles, & celle de *Fortuna Redux*.

Le Baron Herbert de Cherburi, Auteur d'un sçavant Traité sur la Religion des Gentils, que j'ai déja cité quelquefois, prétend que les Orientaux ni les Grecs n'avoient jamais rendu aucun culte à la Fortune; & que les Romains étoient les seuls qui l'eussent adorée. Mais ignoroit-il que les habitans d'Antioche avoient dans leur ville un Temple magnifique de cette Divinité; que ceux de Smirne lui avoient consacré la belle Statue que Bubalus en avoit fait; & qu'enfin, au rapport de Pausanias, la Grece étoit remplie de Temples, de Chapelles, de Statues, de bas-reliefs, & de Medailles de cette même Déesse? Quelle autre preuve plus claire veut-on avoir d'un culte religieux?

Au reste tous les monumens que le temps nous a transmis de la Fortune (2), la représentent assez constamment sous la figure d'une femme avec la Corne d'abondance, ou un gouvernail, ou un timon, ou une rouë, ou un globe; marques de son pouvoir ou de son inconstance. On la trouve encore assez souvent avec les symboles d'Isis, sur-tout avec cette coëfure singuliere, dont on a donné la description dans le premier Volume, & ce sont alors des figures *Panthées*. Quelquefois couronnée par la Victoire, pour marquer quelque heureux évenement de l'Empereur qui la représentoit ainsi sur ses médailles. Enfin Spon (3) nous a donné une statue consacrée par L. Aurelianus Marcellinus, affranchi d'Auguste, qui représente la Fortune sous la figure d'un homme âgé, avec de la barbe, tenant d'une main un vase, & de l'autre un gouvernail, avec cette inscription *Fortunæ Barbatæ*, à la Fortune Barbue. Ce qui au reste n'a rien qui doive nous étonner, les Payens ayant souvent donné les deux sexes à leurs Divinités, ainsi qu'on l'a dit ailleurs.

Quoique les ailes fussent aussi un des symboles de la Fortune, rien ne marquant mieux la rapidité avec laquelle elle

combloit

(2) Voyez-les dans l'Ant. expl. T. I. p. 2.

(3) Miscell. Erud. Ant.



combloit de biens ceux qu'elle vouloit favoriser, ou dépouilloit ceux qui les possédoient ; on ne voit cependant aucune figure Romaine de cette Déesse avec des ailes : ce qui apparemment a quelque rapport avec ce que dit Plutarque (1), que la Fortune ayant quitté les Perses & les Assyriens, après avoir volé légerement sur la Macedoine, vû perir Alexandre, passé ensuite en Egypte & en Syrie, étant enfin arrivée au mont Palatin ôta ses ailes, & ayant jetté sa roue, entra dans Rome pour y établir à jamais sa demeure.

(1) De Fort. Rom.

On ignore entierement quel fut le culte que les Romains rendirent à la mauvaise Fortune : on sçait seulement qu'ils l'honorerent, puisque suivant Ciceron (2), elle avoit un Autel au mont Esquilin. Comme les habitans de la ville d'Antium, aujourd'hui *Nettuno*, adoroient en même temps deux Fortunes qui étoient appellées *Fortunæ geminæ*, les Fortunes jumelles, il y a apparence que c'étoient la bonne & la mauvaise Fortune. Martial qui dit aussi qu'elles étoient sœurs, ajoute qu'elles rendoient leurs oracles sur le rivage de la Mer (*a*). Suetone nomme les deux Fortunes, les Sorts d'Antium, parce que c'étoit par les sorts qu'on les consultoit.

(2) De Nat. Deor. l. 3.

(*a*) Voici comme ce Poëte parle à l'Empereur Domitien, liv. 5. Ep. 1.
Seu tua fatidicæ discunt responsa sorores
Plena suburbani qua cubat unda freti.

CHAPITRE IV.

Des Dieux des Festins & de la Joye, Comus & Momus.

Comus.

Comme le Paganisme avoit des Dieux qui présidoient à toutes les actions de la vie, il falloit bien qu'il y en eût un pour les festins & la bonne chere, qui font une des plus sérieuses occupations de bien des gens. Comus cependant dont la fonction étoit d'y présider, ne nous seroit pres-

que connu que de nom, sans Philostrate qui en fait mention dans un de ses tableaux (1). Cet Auteur peint ce Dieu, comme étant à la porte de la chambre de deux jeunes époux, qui communique à une salle où se donnent le festin & le bal, jeune & rempli de vin, la face enluminée, il dort debout, & avance la tête, qui est couronnée de roses, & son cou demeure caché : il paroît appuié de la main gauche sur un pieu, mais le sommeil lui fait lâcher prise; & comme il chancelle, la torche allumée qu'il tient de la droite semble lui tomber de la main. Le jeune Dieu craignant de se brûler, semble approcher la jambe gauche de la droite, tourne la torche vers la gauche, & cherche à en éviter la vapeur, en éloignant la main des genoux. La tête étant baissée, on voit peu son visage, mais la lumiere qui tombe sur le reste du corps le laisse appercevoir; portrait de fantaisie, comme tous les autres de cet Auteur, mais il est aisé d'y appercevoir le Dieu de la joie & des festins.

(1) Tableau de Comus.

Quelques Mythologues dérivent le nom de Comus du mot κωμάζειν, *commessari, manger, faire bonne chere*; mais d'autres le font venir, peut-être avec autant de raison, d'une espece de chanson, que les Anciens appelloient *Comos*. Car si l'on mange & boit dans les festins joieux, il est aussi ordinaire qu'on y chante, & comme on avoit des chansons pour differens états de la vie (*a*), il y en avoit pour les repas & pour les festins qui s'appelloient du nom que je viens de dire. Vigenere, sçavant Commentateur de Philostrate, s'est donné la peine d'expliquer toutes les attitudes du Dieu dont il est question; mais outre qu'elles ne sont que le fruit de l'imagination de Philostrate, elles sont aisées à entendre.

Momus.

Si Comus étoit le Dieu de la bonne chere parmi les Grecs & les Romains, Momus qui, selon Hesiode (2) étoit fils de la Nuit & du Sommeil, passoit chez les uns & chez

(*a*) V. la Diss. de M. de la Nauze sur les Chansons des Anciens. Mem. de l'Acad. T. 9.

les autres pour le Dieu de la raillerie & des bons mots. Satyrique jusqu'à l'excès, il ne laissoit rien échaper, & les Dieux & Jupiter même étoient l'objet de ses plus sanglantes railleries. Personne ne l'a peint avec plus de fidelité & de naïveté que Lucien ; & on peut voir dans le Conseil des Dieux, où il s'agissoit de chasser ceux qui étoient étrangers, & qui s'étoient introduits mal-à-propos dans le Ciel, de quelle maniere Momus en parle, & combien peu il les ménage. C'est au reste de cette maniere de reprendre les vices & les défauts des autres, que Momus tire son nom (1). C'étoit lui qui trouvoit à redire que les Dieux en formant l'homme ne lui eussent pas fait une petite ouverture ou une petite porte à la poitrine, afin qu'on eût pû voir dans leur cœur ce qu'ils pensoient, quoiqu'à dire vrai, Vitruve (2) attribue cette pensée à Socrate.

(1) Μῶμος en grec, veut dire reproche.

(2) Præf. l. 3.

CHAPITRE V.

Des Dieux de la Medecine, & de la Santé, Esculape, Hygeia, Thelesphore, Jaso, Panacée, &c.

LE nom d'Esculape, que les Grecs appelloient *Asclepios*, paroît un nom étranger, & semble tiré des Langues de l'Orient, comme on le dira dans la suite ; & ce qui confirme cette conjecture, c'est que véritablement Esculape étoit connu dans ces pays-là long-temps avant que de l'être dans la Grece. Ciceron (3) dit qu'il y avoit eu plusieurs personnes qui avoient porté ce nom. « Le premier des Esculapes, dit-il, » le Dieu de l'Arcadie, qui passe pour avoir inventé la sonde » & la maniere de bander les plaies, est fils d'Apollon. Le » second, qu'un coup de foudre tua, & qui fut enterré à » Cynosure, est frere du second Mercure. Le troisiéme qui » trouva l'usage des purgations, & l'art d'arracher les dents, » est fils d'Arsippe & d'Arsinoë. On montre en Arcadie son » tombeau, & le bois qui lui est consacré, assez près du fleuve

(3) De Nat. Deor. l. 3.

» Lusius ». Mais quelque sçavant qu'ait été Ciceron dans la connoissance de la Religion des Grecs & des Romains, il paroît qu'il ignoroit celle des peuples qui la leur avoient apprise. Sanchoniathon, dont l'ouvrage n'avoit pas été traduit du temps de cet Auteur, nomme un Esculape encore plus ancien, puisqu'il étoit fils de *Sydick*, ou *le Juste*, & d'une des Titanides (1). Il étoit le huitiéme de ses enfans, & le frere des Cabires. Il y a eu, comme le prouve Marsham, un Esculape Roy de Memphis, fils de Menès, frere de Mercure premier, qui vivoit environ deux cens ans après le Déluge, plus de mille ans avant l'Esculape Grec. Enfin Eusebe (2) parle d'un Asclepius ou Esculape, qu'il surnomme *Tosorthrus*, Egyptien, & célebre Médecin, à qui d'autres Anciens donnent la gloire de l'invention de l'Architecture, & d'avoir beaucoup contribué à répandre en Egypte l'usage des lettres que Mercure avoit inventées.

(1) Voyez le Fragment de cet Auteur, Tom. I. l. 2.

(2) Chron. Dyn. 3. des Rois de Memphis.

Ce n'est donc point dans la Grece, mais dans la Phenicie & dans l'Egypte qu'il faut chercher le veritable Esculape. Honoré comme un Dieu dans ces deux pays, son culte passa dans la Grece, & fut établi d'abord à Epidaure ville du Peloponnese, voisine de la Mer, où apparemment quelques colonies s'arrêterent d'abord. Il n'en fallut pas davantage aux Grecs pour publier que ce Dieu étoit originaire de Grece. Mais comme leur Mythologie étoit fondée sur des traditions fort incertaines, ils racontoient différemment son histoire ; peut-être aussi que la pluralité des personnes qui avoient porté le même nom, étoit cause de cette confusion. En effet sans vouloir rapporter ici tout ce qu'on a dit de ses parens, je m'en tiens à l'opinion la plus généralement reçûe dans la Grece, qui lui donnoit pour pere Apollon, c'est-à-dire quelque Prêtre de ce Dieu, & pour mere Coronis fille de Phlegyas ; car pour la tradition qui portoit qu'il devoit le jour à Arsinoë fille de Leucippus, c'est selon Pausanias celle de toutes la moins vraisemblable & la moins autorisée. En effet Apollophane, pour obliger les Messeniens, du pays desquels étoit Leucippe, étant allé à Delphes pour s'informer du lieu de la naissance d'Esculape, &

de celui de ses parens, l'Oracle, ou pour parler plus juste, Apollon lui-même répondit qu'il étoit son pere, que Coronis étoit sa mere, & qu'il étoit né à Epidaure.

Phlegyas l'homme le plus belliqueux de son temps, étant allé, selon Pausanias (1), dans le Peloponnese, en apparence dans le dessein de voyager, mais en effet pour examiner le pays, avoit amené sa fille avec lui, laquelle pour cacher sa grossesse à son pere, alla du côté d'Epidaure, où elle accoucha d'un fils qu'elle exposa sur une montagne qui s'appelle encore aujourd'hui le mont *Titthyon*, ou de la *mammelle*; au lieu qu'avant cette avanture on l'appelloit *myrtion*, à cause des myrthes qui y croissoient; & la raison de ce changement est que cet enfant ayant été ainsi abandonné, fut allaité par une des chevres qui paissoient dans un bois voisin (*a*), & gardé par le chien du troupeau. Aristhenes, c'étoit le nom du chevrier, venant à passer en revûe son troupeau, s'apperçut qu'il lui manquoit une chevre avec son chien, & s'étant mis à les chercher, il trouva l'enfant & voulut l'emporter; mais au moment qu'il s'approchoit pour le prendre, il le vit tout resplendissant de lumiere, ce qui lui fit croire qu'il y avoit là quelque chose de divin, & il s'en retourna. Aussitôt la renommée publia par tout qu'il étoit né un enfant miraculeux. Pausanias ajoute au recit que je viens de rapporter, qu'on disoit aussi que Coronis dans le temps même de sa grossesse, se laissa débaucher par Ischys fils d'Eletus; on publioit encore qu'elle mourut en couche; & de ces deux circonstances Ovide (2) a bâti la fable qu'Apollon ayant appris du corbeau l'infidelité de sa maitresse, lui avoit percé le sein d'un coup de fleche, en avoit retiré l'enfant dont elle étoit grosse, & l'avoit envoyé au Centaure Chiron, qui s'étoit chargé de son éducation. Le fondement de cette double fiction, est que le délateur fut regardé comme un oiseau de mauvais augure ainsi que l'oiseau dont Ovide lui donne le nom, & que Coronis étant morte en couche, on dit qu'elle avoit été tuée d'une des fleches d'Apollon. Mais comme il étoit

(1) In Corinth.

(3) Met. l. 2.

(*a*) Lactance, Div. Liv. I. dit que ce fut une chienne qui lui donna à tetter.

rare qu'on attribuât à ce Dieu les morts prématurées des femmes, ainsi qu'on l'a dit dans son histoire, une autre tradition (1) portoit que c'étoit Diane elle-même qui pour venger son frere de l'infidelité de sa maitresse (2), lui avoit ôté la vie, ce qui est très conforme à l'opinion qu'on avoit de ces sortes de morts.

(1) Pauf. Loc. cit

(2) P. ibid.

Comme le nom de Coronis dans la Langue Grecque est le même que celui de la corneille, on publia à ce sujet encore une nouvelle fable, en disant, comme on le voit dans Lucien (3), qu'Esculape étoit sorti sous la figure d'un serpent, d'un œuf de cet oiseau; mais cette fiction dont on apperçoit le fondement dans la conformité de nom, n'eut lieu, 1°. Que parce que le serpent étoit le symbole d'Esculape, 2°. Qu'à cause du conte que fit courir le faux Alexandre dont nous parlerons dans la suite de ce Chapitre.

(3) Dial. du faux Alex.

Esculape retiré du lieu où il avoit été exposé, fut nourri par Trigone, qui étoit peut-être la femme même du Chevrier qui l'avoit découvert, & lorsqu'il fut en état de profiter des leçons que donnoit en ce temps-là le célebre Chiron, Phlegyas à qui sans doute on l'avoit remis, l'envoya à son école. Comme il étoit, ainsi que nous l'apprenons de Diodore de Sicile, d'un esprit très-vif & très-subtil, il y fit de tels progrès, sur-tout dans la connoissance des simples & dans la composition des remedes, dont il en inventa un grand nombre de très-salutaires, ayant joint suivant l'usage de ce temps-là, la Chirurgie à la Médecine, qu'il devint dans la suite, non-seulement un grand Médecin, mais passa même pour l'inventeur & le Dieu de la Médecine.

Il est vrai que les Grecs qui ne se soutiennent gueres dans l'histoire de ces siecles reculés, donnoient à Apis fils de Phoronée la gloire d'avoir inventé cet art; mais peut-être que l'ayant laissé encore très-imparfait, Esculape le porta à un point de perfection qui fit dire qu'il en étoit l'inventeur.

Contemporain de Jason & d'Hercule, Esculape peut avoir eu le même maître qu'eux, & Chiron étant celui qui passoit pour le plus habile homme de son temps dans l'édution de la Jeunesse, peut très-bien les avoir élevés tous trois.

Cet habile Centaure possedoit égalemenr l'Astronomie, la Musique, l'art de la Guerre & la Médecine. Ainsi pendant qu'Hercule s'appliquoit à la lutte & aux autres exercices du corps, & Jason à l'art de la Guerre, Esculape se donna tout entier à la Médecine, & y fit de grands progrès. Comme les connoissances de College sont ordinairement les plus durables, lorsque Jason & Hercule entreprirent l'expedition de la Colchide, ils engagerent Esculape à être du voyage (a), & il leur rendit de grands services en qualité de Médecin. Enfin il s'acquit tant de reputation dans son art, qu'il mérita après sa mort comme Hercule & quelques autres de ses contemporains, les honneurs de l'Apotheose, & fut regardé comme le Dieu de la Médecine. Même si nous en croyons Pausanias, ce fut peu de temps après sa mort qu'il reçut les honneurs divins. On ajoute encore qu'il formoit dans le ciel le signe qu'on appelle le Serpentaire. Ses descendans suivant Pausanias (1) regnerent dans une partie de la Messenie, & ce fut de-là que Machaon & Podalire ses deux fils partirent pour aller à la guerre de Troye. Les Messeniens citoient même les vers d'Homere qui représente Nestor consolant le Roi Machaon blessé d'un coup de fleche, comme étant son voisin, car ils regnoient l'un & l'autre dans la Messenie. On voyoit, au rapport du même Auteur, à Geranie le tombeau de Machaon, & à Pherés un temple qui lui étoit dedié. Car il eut part aussi aux honneurs divins, & ce fut Epithès Roi d'Andamie qui établit son culte dans la Messenie. Pour Podalire, on ignore l'histoire des dernieres années de sa vie. Tzetzès nous apprend cependant sur l'autorité du Médecin Soranus d'Ephese, qu'il avoit passé à Rhodes, où apparemment il étoit mort.

(1) In Mess.

Esculape épousa Epione (3), de laquelle il eut les deux fils dont nous venons de parler, & quatre filles, Hygiéa, Eglé, Panacea & Jaso.

(2) D'autres nomment sa femme Lampotie.

Je n'ignore pas que quelques Sçavans du dernier siécle & de celui-ci, prétendent qu'il n'y eut jamais d'autre Escu-

(a) Clem. d'Alex. Strom. l. 5. Voyez ma Diss. sur les Argonautes. Mem. de l'Acad. des Belles-Lettres, pag. 2.

lape que l'Egyptien & le Phenicien dont nous avons parlé au commencement de ce Chapitre, mais c'eſt avancer une prétention inſoutenable : l'hiſtoire qu'on vient de rapporter ſe ſoutient dans l'eſſentiel, & la plûpart de celles de ce temps-là, quoique véritables, n'ont pas toutes tant de liaiſon On trouve effectivement un Eſculape dans la liſte des Argonautes, & il eſt fort naturel de voir ſon fils dans une guerre qui ſuivit de ſi près leur expédition. Car enfin quand nous adopterions l'ingenieuſe conjecture de Bochart (1) ſuivi en cela par le P. Thomaſſin & d'autres ſçavans, que le nom d'Eſculape, ou pour parler plus juſte, d'Aſclepius, eſt tiré de celui de *Kaleb*, que les Hebreux donnoient au chien, & eſt composé de ces deux mots de la même Langue *Iſch-Kalibi, vir caninus*, qu'en conclura-t-on, ſi-non qu'il y a eu un Eſculape dans les pays Orientaux, long-temps avant qu'on le connût dans la Grece, ce qu'on ne nie point? Dirons-nous encore avec ce célebre Auteur, que c'étoit à raiſon de ce nom que dans les Temples d'Eſculape il y avoit des chiens, au rapport de Pauſanias? on le veut bien : c'étoit un reſte de la tradition Egyptienne, ou Phenicienne portée dans la Grece par les colonies de Danaüs & de Cadmus. Dirons-nous avec M. Fourmond (2) que la particule *Es*, ou *Ez* qui ſe trouve à la tête du nom de ce Dieu, ſignifie une chevre dans la Langue des Pheniciens, & avec peu de changement la même choſe dans celle des Grecs ; & que c'eſt ce qui a fait publier qu'Eſculape avoit été nourri par cet animal? On l'accorde. Suivrons-nous le ſentiment du même Auteur lorſqu'il dit que ce Dieu étoit le frere d'Eliezer, qui ſelon lui eſt le même qu'Hermès, & que l'un & l'autre étoit de *Caleb*, ou de la ville du *Chien* ſur les côtes de Phenicie ; & que c'eſt-là la veritable origine du nom de ce Dieu, que Bochart n'avoit fait qu'entrevoir ſans aller plus loin? On le veut encore ; en avertiſſant cependant que ce ſont de ces conjectures auſquelles il eſt permis de ſe rendre, ou de les rejetter, ſuivant la force des preuves dont elles ſont appuyées, & que je conſeille de lire dans l'ouvrage même de cet Académicien. Toujours valent-elles mieux que celles que M. Huet

(1) Hieroz. Ponſ. 1. l. 2. c. 55.

(2) Refl. crit. Tom. I. p. 189.

Huet a rassemblées (1) pour prouver qu'Esculape étoit le même que Moyse. Mais ni les uns ni les autres ne détruisent point l'existence de l'Esculape Grec.

(1) Dem. Evang. p. 4.

Concluons donc, pour accorder tant de sentimens différens, qu'il est indubitable qu'il y a eu un Esculape en Phenicie, & un autre en Egypte ; que le culte du premier fut porté dans la Grece par la colonie de Cadmus, & le second par celle de Danaüs, quelques siecles avant la guerre de Troye (*a*) ; que ce culte fut adopté par les Grecs ; mais que dans la suite un célebre Médecin qui vivoit du temps d'Hercule & de Jason, ayant mérité les honneurs divins, on confondit son culte avec celui qu'on rendoit à l'ancien Esculape ; de sorte que dans la suite on oublia tout-à-fait l'ancien & qu'on n'honora plus que le nouveau.

Comme les Grecs poussoient toujours l'éloge de leurs grands hommes au-delà du vrai, ils dirent par une hyperbole outrée, qu'Esculape étoit devenu si habile en Médecine, que peu content de guérir les malades, il ressuscitoit même les morts (*b*) ; que Pluton le cita devant le tribunal de Jupiter (2), & se plaignit à lui de ce que l'empire des morts étoit considérablement diminué, & couroit risque enfin de se voir entierement désert : de sorte que Jupiter irrité tua Esculape d'un coup de foudre. On ajoutoit encore qu'Apollon indigné de la mort de son fils, tua les Cyclopes qui avoient forgé la foudre dont Jupiter s'étoit servi, & le reste de la fable que j'ai rapportée dans l'histoire d'Apollon ; fiction qu'on voit bien signifier seulement qu'Esculape avoit porté son art fort loin, & avoit guéri des maladies qu'on croyoit desesperées.

(2) Diod. l. 4. & autres Mythol.

Le culte de l'Esculape Grec fut établi d'abord à Epidaure, lieu de sa naissance, & bien-tôt répandu ensuite dans toute la Grece. « Que ce culte ait commencé dans cette » ville, dit Pausanias (3), j'en ai plus d'une preuve. Car pre-

(3) In Corinth.

(*a*) On donnera les dates précises de l'arrivée de ces colonies au commencement du Tome III.

(*b*) Ovide comme nous le dirons dans l'Hist. de Thesée, dit qu'il ressuscita Hippolite, & Julien dit la même chose de Tyndare.

» mierement, sa fête se célebre avec plus de pompe & » de magnificence à Epidaure que par-tout ailleurs. En se» cond lieu les Atheniens conviennent que cette fête leur » est venue d'Epidaure, aussi l'appellent-ils *Epidaurie*, de mê» me que l'anniversaire du jour auquel les Epidauriens ont » commencé à honorer Esculape comme un Dieu ». On l'honoroit à Epidaure sous la figure d'un serpent, ce qui n'empêchoit pas qu'il n'eût aussi dans ses statues la figure d'un homme. Celle qui étoit d'or & d'yvoire, ouvrage de Thrasimede de Paros, représentoit ce Dieu assis sur un trône, ayant un bâton à une main, & appuyant l'autre sur la tête d'un serpent, avec un chien couché près de lui. Quoiqu'Esculape fût toujours représenté barbu, on voyoit cependant, au rapport de Pausanias (1), une de ses statues sans barbe.

(1) Loc. cit.

D'Epidaure le culte de ce nouveau Dieu passa d'abord à Athenes, & dans plusieurs autres villes de la Grece. Archias ayant été blessé à la chasse, vint (2) à Epidaure implorer le secours d'Esculape ; & lorsqu'il fut guéri il porta son culte à Pergame, où ce Dieu fut regardé comme le patron & le protecteur de cette ville. Aussi le trouve-t-on souvent sur les médailles des Empereurs frappées à Pergame. Dans un médaillon qui fut fait à l'occasion de la paix entre les Pergameniens & les Mytiléniens, ce Dieu paroît avec son bâton & un serpent, debout près d'une Déesse assise, qui est apparemment Junon protectrice des Mytileniens. Sur un autre médaillon frappé à Pergame, on voit Esculape avec la Fortune, pour marquer sans doute que la protection de ce Dieu étoit la source du bonheur des Pergameniens. On trouve encore ce Dieu sur les médailles des Tilinéens, ce qui prouve qu'ils avoient aussi adopté son culte. De Pergame la connoissance de ce Dieu passa bien-tôt à Smirne, où on lui bâtit sur le bord de la Mer un Temple qui subsistoit encore du temps de Pausanias. L'Isle de Crete reçut aussi le même culte, témoin le Temple qu'il avoit dans cette Isle De l'Europe & de l'Asie il fut porté en Afrique, puisque les habitans de Balanogre, dans la Cyrénaïque, lui avoient aussi dé-

(2) Id. ib.

dié un Temple (1) Ceux-ci même lui immolerent des chevres, ce que ne faisoient pas les Epidauriens. (1) Id. ib.

Outre le Temple bâti à Epidaure en l'honneur d'Esculape, ce Dieu y avoit encore un bois sacré, dans l'enceinte duquel on ne laissoit ni mourir aucun malade, ni accoucher aucune femme. Tout ce que l'on y sacrifioit à ce Dieu, devoit se consumer dans le bois, ce qui s'observoit aussi à Titane, où le même Dieu étoit honoré. Sa statue, ouvrage de Thrasimede, étoit d'or & d'yvoire, comme celle de Jupiter Olympien à Athenes, mais plus petite de moitié. Esculape y est représenté sur un trône, tenant d'une main un bâton, & appuyant l'autre sur la tête d'un serpent. Enfin on voyoit autour du Temple un grand nombre de colomnes, sur lesquelles étoient écrits les noms de ceux qui rapportoient leur guérison à ce Dieu.

Les habitans de Titane (2) qui honoroient Esculape, comme nous l'avons dit, lui offroient en sacrifice le taureau, l'agneau & le porc. Ils ne se contentoient pas de couper les cuisses des victimes comme dans les autres sacrifices, il les faisoient rôtir toutes entieres, à la reserve des peaux qu'ils brûloient sur l'autel. Coronis mere d'Esculape participoit aussi aux honneurs divins, & avoit dans le Temple de son fils une statue qu'on transportoit tous les ans dans celui de Minerve. Le coq & le serpent étoient aussi spécialement consacrés au même Dieu. On nourrissoit selon Pausanias des couleuvres privées dans son Temple d'Epidaure, & on ne le représente guéres sans ce symbole, comme on le dira dans un moment. On prétendoit même que c'étoit sous la figure de cet insecte qu'il se faisoit voir. En effet les Romains attaqués de la peste, ayant consulté les Livres sacrés, apprirent que pour être délivrés de ce fleau, il falloit aller chercher Esculape à Epidaure, ainsi que le racontent Tite-Live (3), Florus, Valere-Maxime (4) & Ovide (5). On députa des Ambassadeurs à Epidaure, & les Prêtres leur aiant donné une couleuvre privée, qu'ils leur dirent être Esculape lui-même, ils l'embarquerent avec eux, & arriverent près de l'Isle du Tybre, où elle sortit du vaisseau, & se cacha sous des ro-

(2) Id. ib.

(3) L. 10.

(4) L. 1.

(5) Met. l. 15.

Bbbb ij

seaux. On crut que ce Dieu avoit choisi ce lieu pour demeure ; & après qu'on y eût bâti un Temple en son honneur, on fit revêtir tous les bords de l'Isle d'un quay de marbre, sous la figure d'un grand vaisseau : ce fut ainsi que l'an de Rome 462. le culte d'Esculape fut établi dans cette ville. Cet évenement est représenté dans un beau médaillon du Cabinet du Roi, au revers d'un Antonin. On y voit le Tybre sous la figure ordinaire des fleuves, assis sur l'eau, tenant un rameau de la main gauche : près de lui paroît l'Isle du Tybre que Plutarque appelle Mesopotamie, parce qu'elle est au milieu de ce fleuve. Elle a la forme d'un vaisseau, comme elle l'avoit effectivement, & il en paroît encore quelques restes, qui ont échapé à l'injure des temps & aux débordemens de ce fleuve. Sur le haut de la proue du navire que représente cette Isle, est dans la médaille un serpent à replis tortueux, & qui avance la tête contre le cours de l'eau. (*a*)

Le serpent au reste, pour le dire en passant, ne paroît si souvent dans les monumens qui représentent Esculape, qu'à cause que cet insecte dont on tire d'excellens remedes, est d'un grand secours dans la Médecine, ou parce qu'il est le symbole de la prudence, vertu si necessaire aux Médecins. Une avanture pareille à celle que je viens de raconter étoit arrivée, selon Pausanias (1), à ceux qui bâtirent dans la Laconie la ville de Limera, qui envoyerent aussi chercher Esculape L'opinion où l'on étoit que ce Dieu paroissoit sous la figure d'un serpent, donna lieu à la fourberie d'un certain Alexandre, que Lucien raconte si agréablement (2). Cet avanturier ayant trouvé le moyen d'introduire un de ces insectes dans un œuf de corneille, & l'ayant mis dans les fondations d'un Temple qu'on commençoit à bâtir à Calcedoine en l'honneur d'Esculape, publia qu'il y avoit trouvé cet œuf, & l'ayant ouvert en présence de plusieurs personnes, leur soutenoit que c'étoit Esculape, puis s'étant caché pendant quelque temps, il reparut avec une grosse couleuvre qu'il avoit apprivoisée, & le peuple crédule s'imaginant que

(4) In Lacon. c. 23.

(2) Dial. du faux Proph.

(*a*) Cette Isle s'appelle aujourd'hui l'Isle Saint Barthelemy.

c'étoit le Dieu de la Médecine, ne manqua pas de consulter cet imposteur, qui gagna à ce métier beaucoup d'argent.

Les malades venoient en foule dans les Temples de ce Dieu pour être guéris de leurs infirmités, ils y passoient ordinairement la nuit; & lorsqu'ils y avoient reçû quelque soulagement, ils laissoient des représentations des parties de leurs corps qui avoient été guéries.

Il y a grande apparence au reste que les Prêtres qui desservoient ces Temples, & qui ordinairement étoient d'habiles Médecins, faisoient prendre, mais d'une maniere mystérieuse, des remedes à ces malades, ou qu'ils en mêloient dans les choses que ces malades pour se soutenir étoient obligés de prendre, & qu'ensuite ils attribuoient à ce Dieu des guérisons qui n'étoient dûes qu'à ces remedes. Ce que je dis là n'est pas sans fondement: on sçait qu'Apollonius de Thiane ayant passé quelques années dans le Temple qu'Esculape avoit à Egès ville de Cilicie, & qui étoit un des plus célebre, y puisa plusieurs connoissances, & apprit l'usage d'un grand nombre de remedes, dont il se servit dans la suite pour guerir les malades, ausquels il les donnoit gratuitement; ce qui lui en attira une foule dont il étoit toujours environné, & lui acquit beaucoup de réputation.

Quelques railleries qu'il y ait dans le Plutus d'Aristophane contre Esculape & les autres Dieux, on y apperçoit cependant de quelle maniere les malades passoient la nuit dans son Temple, pour y être gueris; & il y a peut-être peu de morceaux dans l'Antiquité, dont on puisse tirer plus de lumieres sur cet article, que dans cette Comédie (*a*).

Les autres Dieux de la Medecine, & de la Santé qu'elle procure, étoient parmi les Grecs Thelesphore, Hygiea, Jaso, & Panacée, qu'on disoit être les enfans d'Esculape, & *Meditrina*. Les Pergameniens, au rapport de Pausanias, sur la foi d'un Oracle honoroient comme un Dieu Thelesphore, que les Epidauriens, qui lui rendoient aussi les honneurs divins, appelloient *Acesios, qui rend la santé*, & les Sicyoniens,

(*a*) Voyez la Medaille des Epidauriens, rapportée dans Spanheim, & la page 76. du troisiéme Volume du Théâtre Grec.

Evemerion. Auſſi ce Dieu étoit-il à parler exactement, le Dieu des convaleſcens. Hygiea participoit auſſi aux mêmes honneurs, ainſi que ſes ſœurs (*a*) Panacée & Jaſo L'Auteur que je viens de citer, dit que dans le Temple d'Eſculape à Sicyone étoit une Statue de la premiere de ces trois Déeſſes, preſqu'entierement couverte d'un voile, à laquelle les femmes de cette ville dédioient leurs chevelures; & on la trouve ſouvent repréſentée ſur les monumens anciens, & ſur les Medailles, tantôt avec ſon pere, ſouvent ſeule. Les Romains ſurtout portoient un grand reſpect à cette Déeſſe, la regardoient comme le ſalut de l'Empire, & lui en donnoient la qualité ſur leurs Medailles.

Je n'ai pas deſſein de parcourir tous les Monumens ſur leſquels on trouve Eſculape, & les autres Dieux de la Medecine qui ont fait la matiere de ce Chapitre. On peut conſulter les Antiquaires; il ſuffit d'avertir qu'Eſculape paroît toujours ſous la figure d'un homme grave, couvert d'un manteau, ayant quelquefois le boiſſeau de Serapis ſur la tête, tenant un bâton à la main, lequel eſt ordinairement entortillé d'un ſerpent; quelquefois avec une patere d'une main, & le ſerpent de l'autre; quelquefois appuyé ſur un cippe entortillé auſſi par un ſerpent. Le coq, animal conſacré à ce Dieu, & dont la vigilance marque celle que doivent avoir les Medecins, ſe trouve quelquefois aux pieds de ſes Statues, & une fois ſeulement il en porte un à la main. On ſçait que Socrate prêt à expirer, dit à ceux qui l'aſſiſtoient dans ce triſte moment, *Nous devons un coq à Eſculape, donnez-le ſans délai.* Hygiea qui accompagne ſouvent ſon pere dans les Monumens qui nous en reſtent, paroît comme une jeune femme, qui tient ordinairement un ſerpent d'une main, & une patere de l'autre; quelquefois le ſerpent boit dans la patere, quelquefois il entortille tout le corps de la Déeſſe. Theleſphore eſt toujours peint en jeune enfant, & avec un habit ſingulier. C'eſt une longue robbe qui lui couvre tout le corps, en ſorte que les bras ne paroiſſent point; il a ſur la tête une eſpece

(*a*) Ces deux noms ont un rapport marqué avec la Medecine, le premier veut dire *remede univerſel*, le ſecond, *medela*, ou *gueriſon*.

de capuchon, qui ne laisse que le visage à découvert. Cet habit est presque en tout semblable à celui des Camaldules. Cet habillement est sans doute mysterieux, voudroit-il dire que les convalescens doivent être bien couverts? veut-il dire autre chose? C'est ce qu'on ignore. Enfin *Meditrina*, dont le nom vient de *mederi*, *medela*, *guerir*, *guerison*, étoit encore une Déesse de la Medecine que Varron & Festus nous apprennent avoir été honorée à Rome: la principale céremonie de sa fête, nommée *meditrinalia*, consistoit à goûter le vin nouveau, par principe de santé; le Pontife du Dieu Mars, appellé *Flamen Martialis*, recitoit à haute voix cette formule, *il faut boire le vin nouveau, & le vieux, comme un remede.*

Salus *ou la Déesse de la Santé.*

Comme la Santé elle-même est sans contredit le premier de tous les biens de la vie, après avoir parlé des Dieux qu'on honoroit pour l'obtenir, j'en dois dire ici un mot. Les Romains qui en avoient fait une Divinité sous le nom de *Salus*, l'honoroient d'un culte particulier. Ciceron, Pline, & d'autres encore parlent assez souvent des Temples consacrés à cette Déesse, & Tite-Live fait mention de celui que lui éleva le Censeur *Junius Babulo*, près d'une des portes de la ville, qui pour cela fut appellée la porte de la Santé, *Salutaris*. Comme les Anciens parlent souvent de l'Augure de la Santé, & que Ciceron s'exprime ainsi à ce sujet, *Salutem populi Sacerdotes augurantor*; il est bon de sçavoir que les Prêtres de ce College s'étoient arrogés le droit de pouvoir demander seuls aux Dieux la santé de chaque particulier & de tout l'Etat, comme si chacun n'avoit pû la demander lui-même. Dion (1). (1) L. 3. nous apprend que le jour destiné à cette céremonie des Augures, étoit très solemnel; & comme il falloit que pendant l'année il ne fût parti de Rome aucune armée, & qu'on jouît d'une profonde paix, il arrivoit souvent qu'on étoit bien du temps à pouvoir prendre les Augures de la Santé.

CHAPITRE VI.

De quelques Dieux particuliers aux Grecs, & à quelques Peuples de l'Asie Mineure & des Isles.

PARMI les Dieux dont je dois parler dans ce Chapitre, il y en avoit de Topiques, ou de particuliers à quelques lieux ; & de communs, qui étoient adorés en plusieurs endroits. Ces Dieux étoient ordinairement appellés les Dieux Tutelaires, qu'on croyoit prendre soin ou d'une personne, ou d'une maison, ou d'une ville, & quelquefois de tout un Peuple, & qu'on honoroit d'un culte particulier. Servius sur le vers dans lequel Virgile appelle Hercule le Gardien de Soracte, *Custos Soractis Apollo* (1), observe que ces Dieux Topiques étoient affectés à un pays particulier. Chaque pays avoit un ou plusieurs de ces Dieux. Ainsi Astarté étoit la Divinité Topique des Syriens; Diasarès & *Dionysius*, des Arabes ; *Marica*, des habitans de Minturne en Italie ; *Tibilinus*, des peuples de la Norique ; *Delventinus*, des Crustumeniens ; *Ancharita*, des Asculans. Telle étoit encore Minerve à Athenes ; Junon, à Samos & à Carthage ; Mars dans la Thrace ; Venus à Cythere, à Paphos & à Amathonthe, &c. Faune, aux Latins ; *Sancus*, aux Sabins ; *Fenelles*, aux peuples d'Aquilée ; *Laphistius*, aux Archomeniens ; *Tenes*, aux habitans de l'Isle de Tenedos; Vulcain, à Lemnos; Bacchus, à Naxe ; Apollon, à Delphes ; chez les Cariens, *Lagdnia* ; *Tuiscon*, & *Velleda*, aux Germains ; *Esus*, aux Gaulois. Les Romains, au rapport de Macrobe (2) avoient aussi leurs Dieux tutelaires ; & lorsqu'ils assiegeoient une ville, ils ne manquoient gueres, selon Pline, de faire évoquer le Dieu Patron de cette ville, par un Prêtre qu'ils amenoient pour cela, qui avec quelques formules l'exhortoit de quitter son domicile, & de venir dans le camp, & ensuite dans la ville, où il seroit autrement honoré

(1) Æn l. 7.

(2) Satur. l. 3. c. 9.

honoré qu'il ne l'étoit dans celle où il avoit choisi sa résidence (*a*).

Comme tous ces Dieux sont connus, & que j'ai déja parlé de la plûpart, je passe à quelques autres qui le sont moins.

Sosipolis.

Je commence par Sosipolis, Dieu des Eléens, dont parle Pausanias (1); & comme il est le seul des Anciens qui nous le fasse connoître, je vais copier ce qu'il en raconte. Cet Auteur, après avoir dit que Lucine avoit un Temple à Olympie & une Prêtresse qui le desservoit, ajoute: « Sosipolis a aussi la sienne, qui est obligée de garder la chasteté. C'est elle qui fait toutes les purifications requises, & qui offre au Dieu suivant l'usage des Eléens, une espece de gâteau pétri avec du miel. Dans la partie anterieure du Temple, car le Temple est double, il y a un Autel dédié à Lucine, & les hommes y ont une entrée libre; plus avant, c'est le lieu où Sosipolis est honoré: personne n'y entre que la Prêtresse, qui même pour exercer son ministere se couvre la tête & le visage d'un voile blanc. Les filles & les femmes restent dans le Temple de Lucine, & là elles chantent un Hymne, & brûlent des parfums en l'honneur de Sosipolis: mais elles n'usent point de vin dans leurs libations. Jurer par Sosipolis est pour les Eléens un serment inviolable ».

Quant à ce Dieu, continue cet Auteur, voici ce que ces Eléens en racontent. Les Arcadiens étant entrés dans l'Elide, les Eléens marcherent contre eux; & comme ils étoient sur le point de donner bataille, une femme se presenta à eux tenant un enfant à la mammelle, & leur dit que cet enfant combattroit pour eux. On le mit nud à la tête de l'armée, & on le vit dans le moment se métamorphoser en serpent, prodige qui effraya les ennemis, & les obligea de prendre la fuite. Comme par cette avanture Elis fut sauvée, on donna à l'enfant le nom de *Sosipolis* (2), & on lui bâtit le Temple dont on

(1) In Eli.

(2) Sauveur de la ville.

(a) Voyez ce qui a été dit des évocations dans le premier Volume.

vient de parler, dans le lieu même, où changé en serpent il avoit disparu. Comme Lucine avoit sans doute présidé à la naissance de cet enfant merveilleux, on lui décerna une partie de cet édifice & des sacrifices qu'on y offroit.

On peut raisonnablement croire que ce prétendu Dieu doit son origine au stratagême des Eléens, qui ayant exposé un enfant à la tête de leur camp, & ayant fait mettre ensuite à sa place un serpent, publierent le miracle qui effraya les Arcadiens, & les obligea à prendre la fuite ; ce qui n'a rien d'étonnant : mais ce qui l'est beaucoup, c'est que Pausanias en Compilateur qui ne songeoit gueres à ce qu'il avoit écrit auparavant, parle encore une fois, & dans le même Livre, de ce Dieu ; & sans rappeller, ou renvoyer à ce qu'il venoit d'en raconter, dit : « L'on voit à Elis un Temple de la » Fortune, & auprès une petite chapelle où l'on rend les » honneurs divins à Sosipolis : il est représenté d'après une » apparition en songe, sous la forme d'un enfant avec un ha- » bit de plusieurs couleurs & semé d'étoiles, tenant d'une » main une corne d'abondance «.

Emithée.

VOICI encore une autre Divinité qui n'étoit connue qu'à Castabé, ville de Carie ; c'est Emithée, & j'en rapporte ici l'histoire telle que la raconte Diodore de Sicile, d'autant plus volontiers que je ne connois point dans le Paganisme d'autre demi-Déesse qu'elle. Toute la Grece étoit remplie de demi-Dieux & de Heros, & de Temples érigés en leur honneur; mais pour de demi Déesses, ils n'avoient que les trois sœurs dont je vais parler. Il y a, dit l'Auteur que je viens de nommer (1),
(1) L. 5. c. 33. dans la ville de Castabé (*a*) un Temple d'Emithée dont on compte diversement l'histoire, mais la maniere la plus suivie par les habitans de la ville est celle-ci. Staphile & Chrysothemis eurent trois filles, Malpadie, Rhoio & Parthenie. Rhoio dont Apollon étoit amoureux, devint grosse ; & son

(*a*) C'est apparemment Castabala, voyez la Martiniere.

pere s'en étant apperçu, l'enferma dans un coffre, & la jetta dans la Mer. Dans ces entrefaites les deux autres sœurs gardant un jour le vin de leur pere, don nouvellement fait aux hommes, s'endormirent, & quelques pourceaux ayant brisé le vase qui le contenoit, il fut répandu jusqu'à la derniere goute. « Ces deux filles craignant la colere de » leur pere allerent au bord de la Mer, & s'y précipiterent. » Apollon qui s'interessoit pour elles à cause de leur sœur, » les soutint dans leur chute, & les transporta dans deux vil- » les différentes ; Parthenie à Bubaste, où elle a son Tem- » ple & son culte, & Malpadie à Castabé, où cette protec- » tion du Dieu lui a valu le nom d'Emithée, *demi-Déesse*, » & la véneration de tous les Habitans de la contrée. En me- » moire même du vin répandu, on lui fait des offrandes de » cette liqueur mêlée avec du miel, & il n'est permis à au- » cun homme qui a mangé du porc, ou qui même en a tou- » ché, d'entrer dans le Temple d'Emithée. Les honneurs » de ce Temple sont accrus dans la suite au point que non » seulement il est en singuliere véneration dans le pays, mais » qu'on vient même de fort loin y faire quelques sacrifices, » & y offrir de riches presens. Bien plus, les Perses qui sont » les maîtres de l'Asie, & qui ont pillé tous les Temples » des Grecs, ont respecté celui-ci. Les Brigands même, pour » qui il n'y a rien de sacré, se sont toujours abstenus de tou- » cher à ses tresors, quoique ce Temple étant sans murailles » puisse être pillé impunément. Cette distinction est fondée » sur l'intérêt commun du genre humain : car on prétend que » tous les malades qui y dorment, se trouvent guéris à leur » réveil, & que plusieurs y ont été délivrés de maux incon- » nus & incurables. On dit sur-tout que la Déesse est propice » aux femmes dont les accouchemens sont difficiles & pé- » rilleux. Aussi son Temple est-il rempli des marques de re- » connoissance qu'on y a apportées dans tous les temps : depôt » mis en plus grande sûreté par la Religion de tous les hom- » mes, qu'il ne le seroit par des murs & par des gardes ».

Psaphon.

VOICI un Dieu Topique, adoré dans une partie de la Libye, qui dut sa divinité à un stratagême. C'est Psaphon, qui ayant appris à quelques oiseaux ces mots : *Psaphon est un grand Dieu*, les lâcha dans les bois, où ils les repeterent tant, qu'on lui rendit après sa mort les honneurs divins. Le célebre Annon, chef des Carthaginois, voulut en faire autant, au rapport d'Elien, mais ses oiseaux mal disciplinés, ne furent pas plutôt dans les bois, qu'ils reprirent leur chant ordinaire (1), & il fut ainsi frustré de ses esperances.

(1) Variar. Hist.

Carmelus.

LES Syriens qui habitoient aux environs du mont Carmel, avoient un Dieu nommé *Carmelus*, que Tacite (*a*) distingue nettement de la montagne. Ce Dieu n'avoit point de Temple à la verité, mais on lui avoit consacré un Autel. Ce fut un de ses Prêtres nommé Basilius, qui prédit à Vespasien qu'il seroit Empereur.

Ogoa.

OGOA étoit aussi un Dieu adoré par les Cariens, sur-tout dans la ville de Mylasse : mais dont on sçait seulement cette circonstance que rapporte Pausanias (2); que la Mer qu'on croyoit passer sous le Temple de ce Dieu, s'y débordoit quelquefois; mais cet Auteur en dit autant du Temple de Neptune Hippius qui étoit près de Mantinée, & de celui que le même Dieu avoit dans la citadelle d'Athenes. Il y a apparence qu'Ogoa étoit le nom que les Mylassiens donnoient au Dieu de la Mer. Pour ces prétendus débordemens d'eau dont l'un fut si funeste à Epythus fils d'Hippotoüs, qu'il en perdit la vûe, & peu de jours après la vie même (3), c'étoit le jeu de quelque pompe que les Prêtres avoient inven-

(2) In Arc.

(3) Id. ib.

(a) *Est inter Judæam Syriamque Carmelus, ita vocant montem deumque; nec simulachrum Deo, aut Templum, sic tradidere majores : aram tantum & reverentiam.* Tac. l. 17.

tée pour concilier plus de respect au Dieu qu'ils servoient.

Aphea.

Aphea étoit une Divinité adorée par les Eginetes & en même temps par les Cretois, comme nous l'apprenons du même Pausanias (1) qui en conte ainsi l'histoire. Dans la même Isle, dit-il, on trouve un Temple consacré à la Déesse Aphea, en l'honneur de laquelle Pindare a fait un Ode pour les Eginetes. Les Cretois ont une ancienne tradition touchant cette Déesse, & prétendent que Carmanor eut un fils nommé Eubatus, & que de Jupiter & de Carmis fille de cet Eubatus nâquit Britomartis, laquelle n'ayant de passion que pour la course & pour la chasse, fut chere à Diane, mais qu'en voulant éviter les poursuites de Minos qui en étoit éperdûment amoureux, elle se jetta dans la Mer, & tomba dans des filets de pêcheurs. Sa protectrice la mit enfin au nombre des Dieux. Les Eginetes à qui elle apparut, l'honorerent depuis sous le nom d'Aphea, pendant qu'en Crete elle porte le nom de *Dictynna*, nom tiré des filets où elle tomba. Cette Déesse au reste est la même que Diane, adorée sous différens noms.

(1) In Corinth.

Zamolxis.

Les Thraces & les Getes, au rapport d'Herodote (2), avoient aussi un Dieu qui leur étoit particulier, & qui leur tenoit lieu de tous les autres. C'étoit Zamolxis leur grand Legislateur, dont l'histoire mérite d'avoir ici sa place. Ceux qui habitent sur les côtes de l'Hellespont, apprirent à Herodote que Zamolxis avoit été esclave de Pythagore fils de Mnesearque; & qu'après avoir obtenu sa liberté, il acquit de grandes richesses & retourna dans son pays. Son premier objet fut de polir une nation grossiere, & de la faire vivre à la maniere des Ioniens. Pour y réussir il fit bâtir un superbe palais, où il régaloit tour à tour tous les habitans de la ville, leur insinuant pendant le repas que ceux qui vivoient ainsi que lui seroient immortels, & qu'après avoir payé à la nature le tribut

(2) Liv. 4. c. 94. & 95.

que tous les hommes lui doivent, ils feroient reçûs dans un lieu agréable, où ils jouiroient éternellement d'une vie heureuse : pendant ce temps-là il travailloit à faire construire une chambre sous terre, & ayant disparu tout d'un coup, il s'y renferma, & y demeura caché pendant trois ans. On le pleura comme mort, mais au commencement de la quatriéme année il se montra de nouveau, & ce prétendu prodige frappa tellement ses compatriotes, qu'ils parurent disposés à croire tout ce qu'il leur avoit dit. Dans la suite on le mit au rang des Dieux, & chacun fut persuadé qu'en mourant il alloit habiter avec ce Dieu. Ils lui exposoient leurs besoins, & l'envoyoient consulter tous les cinq ans. La maniere au reste dont ils le faisoient, également cruelle & bizarre, prouve qu'en mourant, Zamolxis n'avoit pas beaucoup réussi à les polir. Lorsqu'ils avoient choisi celui qui devoit aller lui exposer leurs besoins, on chargeoit quelqu'un de tenir trois javelines droites, pendant que d'autres tenoient le député par les pieds, & le jettoient en l'air pour le faire tomber sur la pointe de ces piques. S'il en étoit percé on croyoit que le Dieu leur étoit favorable ; & s'il n'en mouroit pas, on lui faisoit de sanglans reproches, & on le traitoit comme un scelerat. Puis choisissant un autre Député, ils l'envoyoient à Zamolxis, sans le soumettre à la même épreuve. Lorsque le temps étoit troublé par quelque orage, ces mêmes peuples tiroient des fleches contre le Ciel, pour braver celui qui en étoit l'auteur, lui déclarant qu'ils ne croyoient pas qu'il y eût d'autres Dieux que Zamolxis. Herodote qui m'a fourni ce récit, après avoir dit qu'il ne le croyoit pas dans toutes ses circonstances, mais qu'il ne lui refusoit pas une entiere croyance, ajoute qu'il étoit du moins persuadé que Zamolxis vivoit long-temps avant Pythagore.

Adramus.

(1) Parall. SI nous en croyons Plutarque (1), Adramus étoit aussi un Dieu particulier à la Sicile, & la Ville d'Adrame qui portoit son nom, lui étoit spécialement consacrée, quoique ce Dieu fût en grande vénération dans toute l'Isle.

Conisalus, Orthona, Tychon.

Tout ce que nous sçavons de Conisalus, d'Orthona, & de Tychon, est que c'étoient trois Divinités particulieres aux Atheniens, dont le culte, si nous en croyons Strabon, ressembloit à celui de Priape.

Tanaïs.

Ce même Auteur nous apprend que *Tanaïs* étoit aussi une Divinité particuliere aux Arméniens, que les esclaves de l'un & de l'autre sexe lui étoient consacrés; que les gens même de condition libre lui offroient leurs filles, qui dès qu'elles étoient consacrées à cette Déesse, étoient autorisées par la Loi à se prostituer au premier venu, jusqu'à leur mariage, & que cette conduite n'éloignoit pas les prétendans.

Bessas.

De tous les Anciens je ne connois qu'Ammian Marcellin (1) qui fasse mention du Dieu Bessas, ou Besas, adoré à Abida, ville située à l'extrémité de la Thebaïde. Ce Dieu, ajoute l'Auteur, rendoit des Oracles, & étoit honoré d'un culte particulier dans cette ville, dont il étoit la Divinité tutelaire.

(1) Liv. 19.

Auxesia & Damia.

Comme c'est le même Herodote (2) qui nous fait connoître Auxesia, & Damia, que Pausanias (3) nomme Lamia, peut-être par une faute de copiste, je vais rapporter ce qu'en dit l'Historien que je viens de nommer. Les Epidauriens dont le territoire étoit devenu infertile, allerent consulter l'Oracle de Delphes, qui leur apprit que la stérilité ne cesseroit que lorsqu'ils auroient consacré deux Statues à Damia & Auxesia, & qu'il falloit que ces Statues fussent de bois d'olivier. Comme il n'y avoit dans la Grece que l'Attique seule qui cultivât de ces arbres, les Epidauriens traiterent

(2) Lib. 5.

(3) Loc. cit.

avec les Atheniens qui leur accorderent ce qu'ils demandoient, à condition qu'ils viendroient tous les ans offrir des presens & des sacrifices à Minerve Poliade & à Erechthée. Les Statues furent faites, la stérilité cessa, & les Epidauriens executerent la convention. Mais dans la suite les Eginetes ayant enlevé ces Statues, ils ne voulurent plus se soumettre à la nécessité de venir à Athenes offrir les sacrifices accoûtumés, disant qu'ils avoient executé le Traité tant qu'ils avoient possedé les Statues, & que c'étoit alors aux Eginetes qu'il falloit s'en prendre. Les Atheniens envoyerent demander à ceux-ci s'ils vouloient remplir la condition prescrite aux Epidauriens, & sur leur refus, ils se mirent en état d'enlever de force les Statues des deux Déesses, qui se trouvant bien-là, résisterent à tous les efforts des ravisseurs, changerent d'attitude, se mirent à genoux, & depuis ce temps-là ont toujours demeuré en cet état. Herodote ajoute qu'il avoit bien de la peine à croire ce dernier article, & je pense qu'il trouvera bien des gens de son sentiment.

Comme cet Historien ne dit rien de l'origine de ces deux Déesses, il faut s'en rapporter aux Trezéniens qui leur rendoient un culte religieux. Selon eux (1), c'étoient deux jeunes filles qui étoient venues de Crete à Trézene, dans le temps que cette ville étoit divisée par des partis contraires. Elles furent les Victimes de la sédition, & le Peuple qui ne respectoit rien, les assomma à coups de pierres. Pour reparer en quelque chose ce crime, on célebra depuis tous les ans un jour de fête qu'on appelloit la *Lapidation.*

(1) Pauf. in Corinth.

Zogonoi.

Les Grecs avoient aussi je ne sçais quels Dieux qu'ils nommoient *Zogonoi*, comme qui diroit *Animales geniti.* C'est Proclus qui en fait mention. On croyoit qu'ils avoient le pouvoir de prolonger la vie; les fleuves & les eaux courantes leur étoient spécialement consacrés. Je ne sçais si Jupiter n'étoit pas au nombre de ces Dieux, puisqu'Hesychius lui donne l'épithete de ζωογόνον.

Prodomei

Prodomei.

On trouve aussi dans la Mythologie des mêmes Peuples les Dieux *Prodomei*, qui présidoient à la construction des édifices, & qu'on invoquoit avant que d'en jetter les fondemens. C'est Pausanias (1) qui nous les a fait connoître. Ce sçavant Ecrivain dit en parlant des Megariens. « Là on nous montrera » le foyer sacré des Dieux Prodomées, à qui Megareus sa» crifia avant que de jetter les fondemens des nouvelles mu» railles, dont il entoura sa ville.

(1) In Att.

Les Dieux Purs.

Les Arcadiens honoroient d'un culte particulier des Dieux nommés Καθαροὶ, les Dieux purs. Pausanias, qui en fait mention, & qui dit que c'étoit par eux que se faisoient chez ce Peuple les sermens les plus solemnels, ajoute en même-temps qu'il ne les connoît point.

Antithées.

Arnobe est, je crois, le seul qui parle des Dieux *Antithées*; c'étoient de mauvais Génies qu'invoquoient les Magiciens, & qui n'étoient propres qu'à faire du mal. Les mêmes Magiciens invoquoient aussi les Dieux nommés *Devi*, mais qui selon Hesychius n'étoient pas de mauvais Génies.

Déesses Potniades.

Les Grecs avoient aussi en vénération je ne sçais quelles Déesses *Potniades*, appellées ainsi de la ville de Potnia, qui n'étoient propres qu'à inspirer la fureur (1), & on dit à ce sujet qu'il y avoit un puits dans cette ville de Béotie, dont l'eau rendoit furieux les chevaux du pays qui en bûvoient (*a*).

(1) μανιφόροι.

(*a*) Hesychius croit que le nom de ces Déesses étoit celui des Bacchantes & des Menades.

Les habitans de cette ville offroient tous les ans dans certaine saison de l'année des sacrifices à ces Déesses (1), & lâchoient de petits cochons de lait qu'on retrouvoit, dit-on, l'année d'après près de Dodone. Mais puisque Pausanias, qui le rapporte, ne croit pas lui-même cette derniere circonstance, je pense que tout le monde sera de son avis.

(1) Pausanias in Beot.

Taraxipus.

Taraxipus étoit un Génie mal-faisant dont la Statue ne servoit dans le Stade d'Olympie, qu'à effrayer les chevaux qui passoient auprès, & ce Dieu étoit particulier aux Eléens (2); mais nous en avons parlé ailleurs.

(2) Pauf. in Eliac.

Cabrus.

La Ville de Phaselis dans la Pamphilie, avoit aussi un Dieu particulier, qu'on appelloit *Cabrus*, & à qui on offroit des petits poissons salés en sacrifice. Suidas qui fait une Isle de cette Ville, nomme ce Dieu *Calabrus*, & Erasme, dans le proverbe des sacrifices des Phaseliens, *caprus*.

Alabandus.

Les habitans d'Alabanda, ville de Carie, honoroient d'un culte particulier *Alabandus* leur Fondateur, & c'étoit la premiere de leurs Divinités. Sa mere s'appelloit Callirhoé; & lorsqu'il eut remporté le prix de la course, on le nomma Alabandus, car comme le dit Stephanus (3), les Cariens appellent un cheval *Ala*, & la Victoire *Basida*. Ciceron (4) qui nous apprend le respect que les Alabandins avoient pour ce Dieu, ajoute que Stratonicus fatigué des louanges que ces Cariens donnoient sans cesse à leur Fondateur, au mépris d'Hercule qu'ils ne vouloient pas reconnoître, leur avoit répondu: Hé bien qu'Alabandus me haïsse, & qu'Hercule soit votre ennemi.

(3) In Alab.
(1) De Nat. Deor. l. 2.

Tenès.

Tenè's fils d'un de ce Cygnus dont nous avons parlé dans l'histoire de Phaëton, pour avoir bâti dans l'Isle qui de lui prit le nom de Tenedos, la ville de Tenès, devint la grande Divinité des habitans de cette Isle, ainsi que le dit Ciceron (1) à l'occasion de Verrès à qui il reproche d'avoir si peu respecté ce qu'il y a de plus sacré, qu'il avoit fait enlever la statue de ce Dieu. Je sçais que Strabon (2) traite de fable ce qu'on raconte de Tenès; mais il n'en est pas moins vrai, que les Tenediens l'adoroient comme un Dieu, ainsi qu'il paroît par leurs médailles. Sur quoi on peut consulter un proverbe d'Erasme (3), Servius (4) & Lylio Gyraldi.

(1) In Verrem.

(2) L. 13.

(3) Τενέδιος Ἄνθρωπος.

(4) In 2. En.

Coronis.

Les Sicyoniens, au rapport de Pausanias (5), avoient une Déesse qu'ils nommoient Coronis; Lylio Gyraldi prétend que cet Auteur ne nous apprend point si c'étoit la mere d'Esculape dont parle Ovide, ou quelqu'autre; qu'il dit seulement qu'elle n'avoit point de Temple, & quand la saison de lui offrir des sacrifices étoit arrivée, on la portoit dans celui de Pallas. Mais ce sçavant Mythologue ne s'est pas ressouvenu sans doute que Pausanias ayant parlé dans le même Livre de cette Coronis mere d'Esculape, que Diane fit mourir, ainsi que nous l'avons dit dans l'histoire de ce Dieu; & faisant mention ensuite du Temple qu'Alexanor fit bâtir dans la Sicyonie en l'honneur de son grand-pere Esculape, ainsi que de la statue d'Hygeia, & de celle de Coronis, il n'est pas douteux que c'est de la mere de ce Dieu qu'il a voulu parler.

(5) In Corinth.

Evemerion.

Les Sicyoniens avoient deux autres Dieux, du moins un Dieu & un demi-Dieu, qui leur étoient particuliers, Evemerion & Alexanor. Pausanias (6) nous apprend à leur sujet

(6) In Corint.

que tous les jours après le coucher du Soleil, on honoroit le premier comme un Heros, & l'autre comme un Dieu.

Adephagia.

Les Siciliens reconnoissoient *Adephagia*, Déesse de la gourmandise, & si nous en croyons Elien (1), elle avoit un Temple dans lequel on avoit mis la statue de Cerès. Ciceron dit aussi qu'ils honoroient comme une Déesse la ville d'Himera (2). On ne sçait rien d'*Automatia*, ou *le Hazard*, sinon que Timoleon lui fit bâtir un Temple; ni d'*Ergané* adorée comme une Divinité par les descendans de Phidias, ainsi que nous l'apprend Pausanias : ni des *Gemetyllides*, qui, suivant le même Auteur (3), avoient leurs statues à Athenes, auprès de celle de Venus Coliade.

(1) Var. Hist. l. 1. c. 27.

(2) In Verr.

(3) In Attic.

Le Dieu, bon ou *le bon Génie.*

On adoroit encore un Dieu, ou plutôt un Genie nommé Ἄγαθος θεὸς, le *Dieu bon*, ou le *bon Génie*. Son Temple, si nous en croyons Pausanias (4), étoit à gauche du chemin qui conduisoit au mont Ménale. Ce Dieu étoit invoqué par les Bûveurs, ce qui l'a fait confondre quelquefois avec Bacchus.

(4) In Arc.

La Nécessité, & la Violence.

Ce que nous sçavons de la Nécessité & de la Violence, est que leur Temple, suivant Pausanias (5), étoit dans la citadelle de Corinthe.

(5) In Corinth.

Deus Risus.

Plutarque (6) nous apprend que Lycurgue avoit mis le Rire, *Risus*, au nombre des Dieux. Pausanias en fait aussi mention (7); & dit que quelques Peuples de Thessalie célebroient sa fête avec une gayeté qui convenoit parfaitement à ce Dieu.

(6) In Lycurg.

(7) Cet Auteur l'appelle γελάτον θεόν.

L'Amitié.

L'Amitie' que les Grecs nomment φιλία, étoit une Déesse dont les Anciens parlent peu, & on ne sçait si elle avoit des Temples & des Autels. Le temps même ne nous en a conservé aucune représentation. Cependant Lylio Giraldi (1) rapporte un fragment de quelques Sentences Hébraïques traduites avec des scholies, où on trouve ces paroles: « Les Romains représentoient l'Amitié comme une jeune » femme, la tête découverte, vêtue d'un habit grossier, au » bas duquel étoient écrits ces mots, *la mort & la vie*, pen- » dant qu'on lisoit sur son front ces autres mots, *l'Eté &* » *l'Hyver* : elle avoit la poitrine découverte jusqu'à l'endroit » du cœur, où elle portoit la main, & on y voyoit ces pa- » roles, *de loin & de près*. Symboles qui marquoient que l'Amitié ne vieillit point, qu'elle est égale dans toutes les saisons, dans la présence comme dans l'absence; à la vie & à la mort; qu'elle s'expose à tout pour servir un ami, & qu'elle n'a rien de caché pour lui.

(1) Synt. 1.

La Faveur.

Tout ce qu'on sçait de la Déesse *Faveur*, est qu'Apelles en avoit fait un excellent tableau.

Les Prieres, Λιταί.

Les Prieres, selon Hesiode (2), étoient filles de Jupiter, sœurs plaintives qu'on rebutoit plus souvent qu'on ne les écoutoit. Homere dans le discours de Phœnix à Achile (3) en fait un portrait charmant : « Car vous devez sçavoir, dit Phœ- » nix, que les Prieres sont filles de Jupiter ; elles sont boi- » teuses, ridées, toujours les yeux baissés, toujours rampan- » tes & toujours humiliées. Elles marchent toujours après » l'Injure, car l'Injure altiere, pleine de confiance en ses pro- » pres forces, & d'un pied leger, les devance toujours, &

(2) Theog.

(3) Il. l. 9.

» parcourt la terre pour effrayer les hommes, pendant que » les humbles Prieres la suivent pour guérir les maux qu'elle » a faits. Celui qui les respecte & qui les écoute en reçoit de » grands secours : elles l'écoutent à leur tour dans ses besoins, » & portent ses vœux aux pieds du grand Jupiter, &c. » Les Mythologues ont tiré de ce portrait plusieurs explications : mais il ne faut bas beaucoup rêver pour voir qu'Homere a dit que les Prieres étoient boiteuses, parce qu'elles ne suivent pas toujours de près l'injure qui les occasionne; qu'elles sont ridées & ont les yeux baissés, parce qu'on ne s'adresse que tard & d'une maniere humiliée à celui qu'on veut fléchir après l'avoir offensé, ainsi du reste.

La Pauvreté & les Arts.

(1) De Exp. Alex.

(2) In Trim.

ARRIEN (1) nous apprend que les Gadariens adoroient la Pauvreté en même temps que les Arts qu'ils joignoient ensemble dans le même culte, parce qu'en effet la Pauvreté est la mere de l'Invention. Plaute, dans le Prologue d'une de ses Comédies (2), fait jouer un personnage à cette Déesse, & dit qu'elle étoit fille de la Débauche. Platon, ainsi qu'on l'a dit ailleurs, lui donne l'Amour pour fils.

CHAPITRE VII.

De quelques Dieux particuliers aux Romains.

AVANT que de parler de ces Dieux peu connus hors de Rome, il est nécessaire de donner en racourci un tableau de la Religion Romaine, & des differens changemens qu'elle reçut depuis Romulus jusqu'aux derniers Empereurs Payens. J'ai dit au commencement de ce Volume que les Romains, après avoir adopté presque tous les Dieux des Grecs, & de la plûpart des Nations qu'ils avoient conquises, avoient encore chargé leur Calendrier d'un grand nom-

bre d'autres qui leur étoient particuliers ; & qu'ainsi la Théologie de ce Peuple étoit de toutes celles du Paganisme la plus remplie de superstitions & de céremonies. Mais il faut remarquer en même temps que toutes ces additions n'arriverent qu'en differens temps, & qu'à considérer cette même Religion dans son origine, elle étoit beaucoup plus simple & plus degagée de superstitions qu'elle ne le fut dans la suite.

Je commence d'abord par la considerer du temps de Romulus ; car quoique ce Prince semble ne s'être occupé que de la guerre & de l'établissement de sa nouvelle ville, il ne laissa pas de songer aux affaires de la Religion : j'ai pour garant Denys d'Halicarnasse (1) qui dit qu'il rejetta tout le systême de la Theologie poëtique des Grecs. Il trouva que leurs fables contenoient des choses basses, puériles, injurieuses à la Divinité, capables en un mot de corrompre les esprits foibles & vulgaires. De simples mortels, ajoutoit Romulus, auroient honte qu'on leur reprochât ce qu'on impute aux Dieux sans aucun ménagement ; ou qu'on voulût les honorer d'une maniere aussi licentieuse & aussi dissolue, qu'on honore ces mêmes Dieux Ainsi plus Philosophe qu'on n'auroit osé se promettre de son éducation, ce Prince accoutuma ses nouveaux sujets à n'avoir que des idées magnifiques de l'Etre suprême, & à dédaigner toutes ces fictions qui entretiennent l'ignorance, & la crédulité sa compagne inséparable. De là vint apparemment le mépris que les Romains eurent pour les Grecs ; mépris qui s'accordoit & avec la dureté de leurs mœurs, & avec leur aversion pour toute espece de servitude.

(1) Ant. Rom. l. 1.

Mais je dois rapporter les paroles mêmes de ce sçavant Historien, ne fût-ce que pour donner de Romulus une toute autre idée que celle qu'on a de ce premier Roi de Rome. « Je ne puis assez admirer, dit cet Auteur, dans un seul hom- » me les traits d'une sagesse si étendue. Romulus étoit per- » suadé que le bonheur des Etats dépendoit de ces grands » principes, que la plûpart des Politiques font assez valoir, » mais que très-peu sçavent exécuter. Il disoit qu'avant toutes

» choses il falloit se rendre les Dieux favorables, parce que la
» prosperité étoit l'effet la plus ordinaire de leur protection...
» Ainsi Romulus donna tous ses soins à l'exécution de ce grand
» projet, & commença par le culte des Dieux. Il leur bâtit
» des Temples, leur érigea des autels, leur dressa des sta-
» tues, exposa leurs images, les décora des marques de leur
» puissance, & des symboles propres à rappeller le souvenir
» de leurs bienfaits. Il institua des fêtes en l'honneur de cha-
» que Dieu, des sacrifices & des cérémonies différentes &
» proportionnées à la maniere dont ils veulent être honorés.
» Il établit des solemnités publiques, où tout le peuple in-
» terrompant son travail étoit obligé de se trouver. Mais pour
» ne rien faire qui ne fût conforme aux anciens usages, il
» consulta ce qu'il y avoit de plus saint, & de plus univer-
» sellement reçû dans la Religion des Grecs. Pour les fables
» qui sont remplies de médisances, & qui font les Dieux au-
» teurs des crimes les plus énormes, il les rejetta toutes avec
» horreur; non-seulement comme frivoles & inutiles, mais
» comme autant d'impietés, qui soumettoient les Dieux à
» des passions dont les hommes mêmes devoient rougir.
» Par-là il accoutuma les Romains à ne penser & à ne parler
» jamais qu'avec respect de la Divinité, bien loin de croire
» les Dieux capables des faits honteux dont quelques fables
» les ont chargés.

« On ne lit point dans les Livres de ce temps-là, que les
» enfans du Ciel ayent rendu leur pere impuissant; que Saturne
» devorât les siens, dans la crainte qu'ils ne lui enlevassent la
» couronne; que Jupiter ait détrôné Saturne, & qu'il l'ait
» tenu enfermé dans les prisons du Tartare : il n'y est point
» fait mention des combats des Dieux, ni de leurs blessu-
» res, ni de leurs chaînes, ni de leur exil. On n'y voit point
» de fêtes lugubres, ni de tristes cérémonies, où l'on se la-
» mente, où l'on verse des pleurs, & où des meres éplorées
» se plaignent de la cruauté des Dieux. Tout corrompus que
» sont à présent les Romains, on ne nous représente point
» de Corybantes. Ces assemblées secrettes, ces courses noc-
» turnes de Bacchantes, ces libertés affreuses des deux sexes
» dans

» dans les lieux les plus respectables & les plus saints, sont
» absolument bannis de leurs mœurs ».

Le même Historien avoue cependant que de son temps on avoit plus d'indulgence pour ces fables Grecques; on prétend même, dit-il malignement, que sous des figures énigmatiques elles cachent les plus rares merveilles, & renferment des choses très-sensées. Je n'examinerai point, continue-t-il, si cette opinion est fondée sur de bons titres, & si ceux qui la font valoir, ne cherchent point à s'éblouir eux-mêmes. Je me reserve seulement à soutenir ici que tout le monde n'est point en état de pénetrer ce sens mystérieux & reculé. Croira-t-on sur-tout, que le peuple ait le talent de deviner? Quand on lui trace l'histoire des Dieux adorés dans la Grece, ou il les méprise à la vûe des miseres & des foiblesses qui les environnent, ou il se porte aux plus grands déreglemens, encouragé par leurs exemples. S. Augustin (1) nomme parmi les Dieux adoptés par Romulus, Janus, Jupiter, Mars, Picus, Faunus, Tyberinus & Hercule. Au reste ce Prince fut aidé dans ce qu'il fit en faveur de la Religion, des Prêtres Hetrusques, qu'il avoit fait venir à Rome, & qu'il consultoit, n'entreprenant rien à ce sujet que sur leurs décisions.

(1) De Civ. Dei. L. 4. c. 23.

Le pacifique Numa dans le long repos dont il jouit pendant son regne, tourna toutes ses vûes du côté de la Religion, & y ajouta un grand nombre de cérémonies qu'il avoit apprises des Sabins, parmi lesquels il étoit né. Comme les principes sur lesquels il les établissoit étoient à peu près les mêmes que ceux de Pythagore, on a prétendu qu'il étoit disciple de ce Philosophe, mais on s'est trompé. Pythagore ne vint en Italie que sur la fin du regne de Tarquin le Superbe, & dès-là il est plus raisonnable de penser que le Roi & le Philosophe avoient pris plusieurs de leurs idées, des Peuples qui habitoient le Latium, source de la ressemblance dont on vient de parler. Quoiqu'il en soit, Numa pensoit plus sainement sur la Divinité que ceux qui vinrent après lui, & convaincu lui-même de l'existence & de la nécessité d'un Etre immuable & infini, il en convainquit aisément ses Sujets. Il leur persuada même que cet Etre n'avoit point de

figure corporelle, & que rien n'étoit plus absurde que de vouloir le représenter par des statues ou par des peintures, n'y ayant aucune proportion entre les choses spirituelles & les matérielles. Il défendit aussi qu'on profanât les Autels par des sacrifices sanglans, ajoutant que rien n'étoit plus indécent que de s'en approcher les mains teintes du sang qu'on venoit de répandre. Persuadé, comme le dit Denys d'Halicarnasse (1), qu'un Etat ne subsiste & ne devient florissant que par les soins & par la Religion, voici ce qu'il fit par rapport à ce dernier article. D'abord il ne changea rien dans les cérémonies que Romulus avoit sagement instituées, y ajoutant seulement ce que son prédecesseur lui parut avoir omis. Il consacra plusieurs lieux à des Divinités ausquelles jusqu'alors on n'avoit rendu aucuns honneurs, leur érigea des Autels, leur bâtit des Temples, ordonna des jours de fêtes, & établit des Prêtres pour avoir soin de leur culte. Il fit des loix pour marquer les devoirs & la sainteté de l'état de ces Ministres, pour regler l'usage de ces cérémonies, la pratique des expiations, & les différentes sortes de culte qu'on devoit rendre aux Dieux. Comme Romulus lui parut avoir eu quelque chose au-dessus de l'homme, il lui éleva un Temple, & ordonna que l'on honorât le Fondateur de Rome sous le nom de Quirinus, par des sacrifices solemnels. Les Prêtres nommés Curiens, parce qu'ils devoient être attachés à chaque Curie, furent chargés des sacrifices du premier ordre qu'on offroit publiquement en faveur de ces Curies. Ceux du second ordre furent commis aux Prêtres que les Grecs nomment *Stephanophores*, ou porte-couronnes, & les Romains *Flamines*, ainsi appellés d'une espece de bonnet & de voile couleur de feu dont ils enveloppoient leur tête. Le soin des sacrifices du troisiéme ordre fut donné aux *Céléres*, créés pour servir au Roi de gardes du corps, & chargés en même temps d'offrir à certains jours des sacrifices. Ceux du quatriéme ordre furent confiés à ceux des Prêtres qui par leur état interprétoient les signes du Ciel, & qui les appliquoient aux choses pour lesquelles on croyoit que les Dieux les avoient envoyés. Les Romains nommoient ces

(1) L. 1. c. 63.

Prêtres Augures, d'une seule partie de leur art, celle qui regarde le vol des oiseaux. Les vierges destinées à la garde du feu sacré, les Vestales composoient le cinquiéme ordre dans cette Hierarchie. Le sixiéme étoit rempli par les Saliens, ou les Prêtres de Mars dont j'ai parlé ailleurs (1). Le septiéme étoit pour les Heraults d'armes, ou *Pacificateurs.* Ces Ministres étoient choisis dans les meilleures familles, & leur sacerdoce étoit à vie. Comme on les envoyoit pendant la guerre pour porter des paroles de paix, Numa ne les avoit institués, que lorsqu'il se trouva obligé de prendre les armes contre les Fidénates qui avoient souvent insulté les Romains, & fait beaucoup de ravages sur leurs terres.

(1) Premier Tom. Liv. IV. & T. II. L. I.

Le pouvoir de ces Prêtres étoit fort grand, si nous en croyons l'Historien d'où je tire ces détails, puisqu'on ne pouvoit faire ni la paix ni la guerre que par leur décision. Enfin la derniere partie des institutions de Numa, concernant la Religion, comprenoit les sacrifices & les cérémonies qui étoient du ressort de ceux qui joignoient le souverain sacerdoce avec le souverain pouvoir, c'est-à-dire des Pontifes. Ministres & arbitres des affaires les plus importantes, ils jugeoient en dernier ressort de tous les differends qui naissoient en matiere de Religion, entre les particuliers, les Magistrats, & les Officiers qui par leur sacerdoce avoient soin du culte des Dieux. De même dans tout ce qui concernoit le service divin, lorsqu'il n'y avoit rien d'écrit dans les registres publics, ou de reçû par un usage public, ils avoient le pouvoir de porter de nouvelles loix, d'examiner la conduite de tous ceux qui se mêloient du sacré ministere, & de veiller principalement sur les ministres subalternes, afin qu'ils ne fissent rien dans les fonctions qui leur étoient prescrites, qui fût contraire à l'usage. Telles furent les loix que Numa porta pour regler le service divin; sans parler d'une infinité d'autres dont il tira de grands secours, pour inspirer aux Romains l'amour de la Religion & de la pieté.

Les autres Rois successeurs de Numa, occupés uniquement du soin de la guerre, ne firent que peu de changemens à la Religion, & ce ne furent que des occasions particulieres

qui donnerent lieu à l'introduction de quelques nouvelles Divinités, comme je le dirai dans la suite.

Cette premiere simplicité ne dura pas long-temps ; & si nous nous en rapportons à Plutarque, les Romains ne furent que 70. ans sans avoir ni statues ni images de leurs Dieux, Varron cependant y met près de deux cens ans (a). Les autres changemens se firent successivement, & porterent enfin ces Conquerans du monde à adorer un si grand nombre de Dieux, que Varron le fait monter à trente mille, & le Philosophe Bruxilus (1) à deux cens quatre-vingt mille, ce qui fit dire à Petrone (2) : *L'Italie est maintenant si sacrée, qu'il est plus aisé d'y trouver un Dieu qu'un homme.*

(1) Dans sa derniere Har. au Senat.
(2) Sat.

Ce n'est pas qu'il ne se soit trouvé de temps en temps des souverains Pontifes, ou d'autres personnes éclairées qui s'opposoient avec vigueur à l'introduction des nouveaux cultes ; mais le penchant invincible qu'on avoit pour tout ce qui avoit quelque rapport aux nouveautés en matiere de Religion, l'emporta toujours sur la sage vigilance des Magistrats.

Au commencement du Christianisme (3) les Romains, pour se conserver dans une paix que tant de conquêtes n'avoient que trop meritée, s'aviserent enfin de proscrire toutes sortes de superstitions nouvelles & de Divinités étrangeres. Ils regardoient les ouvrages où l'art & l'industrie avoient quelque part, comme indignes de faire honneur à la Religion. Ils défendoient même de consulter les oracles, sur tout ceux dont la réputation étoit équivoque, & qu'on pouvoit corrompre à force d'argent. Mais enfin Rome retomba dans les mêmes vices dont elle avoit voulu se défendre, & elle y tomba avec tant de fureur, que Tite-Live (4) avouoit qu'il n'y avoit plus dans la ville aucun lieu qui ne fût consacré à quelque Divinité, ni aucun jour qui ne fût marqué par quelque cérémonie religieuse.

(3) Tertull. in Apol.
(4) Dec. I. l. 5.

Senéque dans S. Augustin (5) entre à ce sujet dans un dé-

(5) De Civ. Dei. l. 6. c. 2.

(a) Saint Augustin dans le Chapitre trente-un du quatriéme Livre de la Cité de Dieu, dit que Varron mettoit un espace de plus de cent soixante & dix ans, & ajoute ces paroles remarquables de ce sçavant Romain : *Et si cela s'observoit encore maintenant, le culte qu'on rend aux Dieux en seroit plus pur & plus saint.*

tail bien propre à nous faire connoître la Religion de son temps, lorsqu'après avoir parlé des Dieux étrangers adoptés par les Romains, & des folies ausquelles ils obligeoient ceux qui les servoient, comme de se déchiqueter la chair, de se mutiler, &c. « Toutefois, ajoute-t-il, cette fureur a un » temps limité ; on peut être fou une fois l'année; mais mon- » tez au Capitole, vous aurez honte des extravagances qui » s'y font, & que la folie soit devenue si publique & si uni- » verselle. On y rend les mêmes offices à une statue de pier- » re, qu'on rendroit à un homme vivant. L'un rapporte à Ju- » piter les noms des Dieux qui viennent lui faire la cour; l'au- » tre lui apprend l'heure qu'il est : celui-ci lui sert d'huissier; » celui-là de parfumeur On y voit des femmes qui coëffent » Junon & Minerve, & bien qu'elles soient éloignées de leurs » statues & même du Temple, elles remuent les doigts com- » me feroit une coéfeuse, ou elles tiennent le miroir. Il y en » a qui prient les Dieux d'assister à la plaidoirie de leurs cau- » ses, qui leur présentent leurs requêtes, & les instruisent de » leurs affaires. Un maître Baladin représentoit tous les jours » dans ce même Capitole, comme si les Dieux eussent pris plai- » sir à le voir, lui que les hommes ne pouvoient plus souffrir. » Enfin on y rencontre des artisans de toute espece, qui cha- » cun dans leur métier travaillent pour les Dieux; mais ce qui » est pis que tout cela, on y trouve des femmes qui s'y tien- » nent, parce qu'elles croyent que Jupiter est amoureux d'el- » les, sans être retenues par la considération de Junon, qui » suivant les Poëtes étoit une Déesse jalouse, colere & vin- » dicative ».

Nous marions les Dieux, dit-il dans un autre endroit, & nous y observons moins de bienséances que dans les mariages des hommes, joignant ensemble les freres & les sœurs.

Mais poursuivons l'histoire de cette même Religion. Le culte de Mithras qui étoit passé à Rome du temps de Pompée, & qui y avoit été assez negligé, prit alors une nouvelle vigueur, & les infames céremonies dont il étoit chargé, y furent pratiquées avec tout l'appareil possible. Les Divinités Egyptiennes, ces monstres que les Romains avoient si long-

temps déteſtés, s'y répandirent de tous côtés. Iſis, Oſiris, Harpocrate, Anubis, Serapis, &c. y avoient des Temples, des Autels & des Prêtres. Il eſt vrai qu'ils ne furent introduits dans Rome qu'avec quelque ménagement, puiſqu'avant que de commencer les cérémonies particulieres au culte de ces Dieux, les Prêtres en demandoient la permiſſion aux anciennes Divinités de la République; mais cet uſage qui au fond n'étoit que de parade, s'abolit bien-tôt lui-même, & tout fut inondé de ce culte étranger, culte le plus indécent que l'homme abandonné à ſa propre foibleſſe ait pû établir. On fit encore quelques efforts pour le reprimer. Agrippa gendre d'Auguſte & Gouverneur de Rome, ne permit la pratique de ces céremonies qu'à 500. pas hors des murs de la ville. Tibere fit plus: il exila (1) de Rome tous ceux qui ne vouloient pas renoncer aux pratiques ſuperſtitieuſes de ces nouveaux cultes. Mais ſoit qu'il changeât d'avis par la ſuite, ou qu'il ne tint pas la main à l'exécution de ſon Decret, toutes les cérémonies ſe renouvellerent dans les regnes ſuivans. Il y eut même des Empereurs qui ſe mêlerent parmi les Prêtres d'Iſis, & qui prirent part aux myſteres qu'on célébroit en ſon honneur; d'autres ſe firent initier à toutes les pratiques Egyptiennes, & la Magie ſur-tout fut du goût d'Adrien, de Marc-Aurele & de quelques-autres.

(1) Tacite, Ann. l. 5. Suet. in Tib.

Enfin la Religion Romaine prit une nouvelle face, du moins parmi les Philoſophes Platoniciens, qui pour la rendre plus ſupportable & plus raiſonnable, imaginerent ces Génies intermédiaires, entre l'Etre ſuprême & les hommes, & qui lui portoient leurs vœux & leurs prieres, ſur quoi on peut conſulter ce qui a été dit à ce ſujet dans les Livres quatriéme & cinquiéme du premier Tome.

Long-temps auparavant de ſages Romains avoient déclamé contre cette foule de Dieux adoptés par les Romains, & contre les excès où l'on s'étoit porté. Varron, au rapport de S. Auguſtin (2), avoit obſervé au ſujet de ces Dieux tant de choſes ridicules, mépriſables, & même déteſtables, qu'il faiſoit bien voir qu'il n'en avoit pas une idée fort avantageuſe. Ce ſçavant Romain diſtinguoit la Theolo-

(2) De Civ. Dei. l. 4. c. 31. & l. 6. c. 2.

gie civile de la fabuleuse, & rejettoit ordinairement cette derniere, quoique ce fût la plus génerale, étant celle du peuple. On sçait ce que pensoit Ciceron de tous ces Dieux qu'une vaine superstition avoit porté à honorer, & on n'a qu'à lire à ce sujet ses trois Livres sur la Nature des Dieux. Senéque dans S. Augustin (1) reprend cette Theologie civile encore avec plus d'aigreur que Varron n'avoit blâmé la Theologie fabuleuse. On conserve, disoit-il, les Dieux immortels dans une matiere vile & insensible ; on les représente sous la figure de bêtes, de poissons, & on appelle des Dieux des choses qui seroient des monstres, si elles étoient animées. Voilà pour la Theologie populaire, puis parlant de la civile : Quoi, disoit-il, est ce donc que les rêveries de Titus Tatius, ou de Romulus, ou de Tullus Hostilius, nous paroissent plus raisonnables ? L'un a consacré la Déesse Cloacine, l'autre Picus & Tyberinus, & le dernier la Crainte & la Paleur, deux vilaines passions des hommes, dont l'une est un mouvement de l'ame étonnée, l'autre des esprits animaux, & plûtôt une couleur qu'une maladie.

(1) De Civ. Dei. l. 6. c. 10.

Après ce préliminaire que j'ai crû nécessaire, je dois entrer dans le détail de ces Dieux que j'ai dit être particuliers aux Romains. On a déja parlé de quelques-uns : de ceux du mariage à l'occasion de Junon, de ceux des campagnes & des fruits dans l'histoire des Dieux de la Terre. Mais pour ne rien laisser à désirer sur ce sujet, je dois encore faire mention de plusieurs autres qui n'étoient guéres connus que des Romains, & qui regardent la plûpart les differens états de la vie. D'abord on en reconnoissoit un grand nombre pour les femmes grosses & pour les enfans. La Déesse *Partunda* présidoit à leurs couches ; & Egerie, qu'elles invoquoient avec une grande dévotion, employoit tous ses soins à leur procurer une heureuse délivrance, pendant que les Dieux appellés *Nixii*, soulageoient les douleurs de l'enfantement. *Prosa* procuroit d'heureuses couches, & *Postverta* présidoit aux accouchemens difficiles. A peine l'enfant étoit conçû, que les Dieux *Viturnus* & *Sentinus* donnoient l'un la vie, & l'autre le sentiment (2). La Déesse *Nascio*, ou *Natio*, pré-

(2) August. de Civ. Dei. l. 7.

ſidoit à la naiſſance, & *Nondina* au neuviéme jour, qui étoit celui où les parens le nommoient. *Vagitanus* (1) étoit invoqué pour les cris & les pleurs de l'enfant, & la Déeſſe *Cunina* (2) pour avoir ſoin du berceau. Comme on avoit coutume de mettre l'enfant nouveau né nud à terre, ainſi que nous l'apprenons de Pline (*a*), de Macrobe & de Seneque (*b*), on imploroit en ſa faveur la Déeſſe *Levana*, comme pour aider à le relever : lorſqu'il commençoit à tetter, c'étoit, ſelon S. Auguſtin, (3) la Déeſſe *Rumina* ou *Rumia* (4) qui préſidoit à cette opération. Lorſqu'il étoit en état de manger & de boire, c'étoit alors la fonction des Déeſſes *Eduſa* ou *Edulia*, & *Potina*, dont les noms dénotent l'emploi. Dès qu'il commençoit à parler, ou plutôt à bégayer, on invoquoit *Fabulinus*, Dieu de la parole ; & la Déeſſe *Paventia*, pour en écarter les ſujets de crainte. Enfin lorſqu'il étoit grand, & qu'il falloit commencer à lui donner de l'éducation, c'étoit aux Dieux *Statilinus* & *Statanus* qu'on s'adreſſoit. *Oſſilago* leur affermiſſoit les os, comme nous l'apprenons d'Arnobe (*c*). Il y avoit encore d'autres Divinités du Mariage & de ſes ſuites, telles que les Déeſſes *Virginicuris*, *Prema*, &c. dont on me ſçaura gré de n'avoir pas expliqué les fonctions.

(1) Ainſi nommé du mot latin *Vagitus*, qui exprimoit les cris des enfans.

(2) *Acunis*, berceau.

(3) De Civit. Dei.

(4) *Ruma* en vieux Latin ſignifioit *mammelle*.

(a) *Omnes infantes terra nudos excipit.* Plin.
(b) *Natura hominem tantum nudum, & in nuda humo natali die objicit.* Senec.
. . . . *Tellure cadentem*
Excepi, fovique ſinu, &c. Stat. in Syl.
(c) *Namque durare & ſolidare infantibus parvis oſſa, Oſſilago memoratur.*



CHAPI-

CHAPITRE VIII.

Suite du même Sujet.

VOICI trois Divinités que je ne connois que par le seul passage de Seneque rapporté par S. Augustin (1). Ces trois Déesses étoient Populonie, Fulgore & Rumine. Nous laissons, disoit ce Philosophe, quelques-unes de nos Déesses dans le célibat, comme si elles n'avoient pû trouver de parti ; bien qu'il y en ait de veuves comme Populonie, Fulgore & Rumine, que je ne m'étonne point qu'on n'ait pas recherchées. Je ne connois guéres non plus ces Déesses que les Romains appelloient *Fetriæ Deæ*, parmi lesquelles Macrobe nomme *Semonie* ; ni les Dieux que Plaute appelle *Patellarii Dii*, & qu'il semble placer dans la derniere des classes: *Dei me omnes magni minutique, & Patellarii ; que les grands & les petits Dieux, & les Patellariens mêmes me soient favorables.* Horace pense comme Plaute en les appellant les petits Dieux. On ne sera guéres plus éclairé sur ce sujet, lorsque j'aurai dit que les Sçavans tirent ce nom des pateres, instrument dont on se servoit dans les sacrifices : car auroit-on fait un Dieu de cet instrument même ? C'est ce qu'on ne nous apprend point.

(1) De Civ. Dei. l. 6. c. 2.

Je ne ferai presque que nommer une foule d'autres Divinités dont le culte s'étoit établi à Rome, telles que *Juturna*, comme qui diroit *adjutrice*, que Varron & Servius disent qu'on invoquoit lorsqu'on croyoit avoir besoin de secours dans quelque entreprise. Les Dieux *Novensiles*, comme qui diroit les *Dieux nouvellement arrivés.* On mettoit de ce nombre Hercule, Vesta, *Salus*, la Fortune & la Foi. Comme les Romains reçurent ces Dieux des Sabins, ils les appellerent les Dieux nouveaux, sur quoi on peut consulter Varron (2) & Tite-Live, qui en font mention. Les Dieux nommés *Divipotes*, dont il étoit parlé, suivant le même Varron,

(2) De ling. Lat. l. 8.

dans les livres des Augures, & que les Sçavans confondent avec les Dieux de Samothrace.

La Déeſſe Caca.

LACTANCE nous apprend que les Romains avoient mis au rang de leurs Déeſſes, *Caca* la ſœur du célebre Cacus, parce qu'elle avoit averti Hercule du vol qu'il lui avoit fait de ſes bœufs : & Servius (1) nous apprend qu'elle avoit une Chapelle deſſervie par les Veſtales mêmes qui lui offroient des ſacrifices. Virgile, qui dans le livre huitiéme de ſon Eneide a ſi bien décrit l'avanture de Cacus, au lieu de parler de ſa ſœur, dit au contraire ſeulement que ce fut un des bœufs enfermés dans l'antre de ce brigand, qui ſe mit à mugir à l'approche de ceux qu'Hercule conduiſoit, & décela le vol.

(1) Sur le huitiéme Liv. de l'En.

Quies.

LE Repos, *Quies* : cette Déeſſe, car ſon nom feminin marque que c'en étoit une, étoit invoquée pour jouir du repos & de la tranquillité. Elle avoit un Temple hors la porte colline, & un autre ſelon Tite-Live (2) dans la rue Labicane.

(2) Liv. 4.

Murcia, Strenua & Ageronia.

MURCIA étoit la Déeſſe de la Pareſſe, & rendoit ſes devots pareſſeux : ſon Temple, ſelon Feſtus, étoit ſur le mont Aventin. Il faut diſtinguer cette Déeſſe de *Murtia*, ſurnom de Venus, ainſi que nous l'avons dit. Si Murcia faiſoit les pareſſeux, *Strenua* & *Agenoria*, autres Divinités Romaines, rendoient courageux & vigilant. La Chapelle de la premiere, ſi nous en croyons Varron (3), étoit près de la rue Sacrée. Nous ne connoiſſons le Dieu *Minutius* que par Feſtus qui dit qu'il avoit une Chapelle près de la porte qui en avoit tiré ſon nom (*a*).

(3) De ling. Lat. l. 4.

(*a*) Aug. de Civ. Dei. l. 4. *Minutia porta Romæ appellata, eo quòd proxima eſſet ſacello Minutii*, Feſtus

Pellonia & Fessoria.

De-même Arnobe est le seul qui nous fasse connoître la Déesse *Pellonia*, à laquelle on avoit recours pour chasser les ennemis, & *Fessoria*, pour présider au repos que procuroit leur éloignement, après les fatigues qu'ils avoient données.

Nemestrinus.

Arnobe est encore le seul des Anciens qui nous ait conservé le nom du Dieu *Nemestrinus*, qui présidoit aux Forêts appellées *Nemora*. Il étoit apparemment le Souverain des Dryades, des Hamadryades, des Faunes, des Satyres, & des autres Dieux habitans des bois : comme Lactance est le seul qui ait parlé de la Déesse *Faula*, maitresse d'Hercule.

Catius.

Catius étoit un Dieu qui donnoit de l'esprit (1), ou si on lit avec d'autres, *Cautus*, il rendoit les hommes avisés & prudens.

(1) Ag. l. 4.

Adeona & Abeona ; Vacana, & Numeria.

Adeona & *Abeona* étoient, selon S. Augustin (2), les Dieux invoqués pour aller & venir ; *Vacana*, la Déesse des vacances, ou, pour parler plus juste, de la cessation d'agir, du mot *vacare* ; & *Numeria* apprenoit à compter, c'étoit la Divinité de l'Arithmétique.

(2) Ib. & l. 7.

Populonia & Fulgora.

Populonia & *Fulgora*, dont parlent Seneque & S. Augustin, étoient invoquées pour empêcher le ravage du tonnerre & de la foudre : mais il ne faut pas les distinguer de Jupiter & de Junon pris pour l'air, dont le premier portoit le surnom de *Fulgur*, & Junon celui de *Populonia*, du ravage que causent les vents & les orages.

Lateranus.

Le Dieu *Lateranus* présidoit aux Foyers ; & son nom, suivant Arnobe, venoit de la brique, *latercula*, dont on les faisoit.

Panda.

La Déesse *Panda* étoit, selon le même Arnobe, ainsi nommée, parce qu'elle ouvrit le chemin du Capitole à T. Tatius.

Arculus, Forculus, Limentina & Cardea.

Le Dieu *Arculus* étoit préposé aux Citadelles & aux Fortifications, comme *Forculus* & *Limentina* aux portes des maisons, & *Cardea* aux gonds de ces mêmes portes. Ovide nous apprend (1) que cette derniere Déesse étoit appellée *Crana*, & que Janus lui ayant fait violence, voulut que dans la suite elle eût soin des portes.

(1) Fast. l. 6.

Viriplaca, les Appiades.

Lorsqu'il survenoit quelque brouillerie entre le mari & la femme, on s'adressoit pour les reconcilier à *Viriplaca*, car je ne sçais point de mot François qui puisse exprimer le nom de cette Déesse. On se rendoit pour cela, ainsi que nous l'apprenons de Valere-Maxime (2), dans son Temple qui étoit au Mont-Palatin. Les Mythologues croyent que cette Déesse étoit du nombre de celles que les Romains nomment *Appiades*, desquelles Ovide fait mention dans son Art d'aimer, & dans le Reméde contre l'amour. La plûpart des Sçavans nomment parmi ces Déesses Venus, Pallas, la Paix, la Concorde & Vesta ; mais Ciceron les distingue nettement, du moins de Pallas, lorsqu'il dit : *Non solum Pallada, sed etiam Appiadas nominabo ; je nommerai non-seulement Pallas, mais aussi les Appiades* (3). Quoiqu'il en soit ces Déesses avoient un Temple à Rome, & elles étoient représentées à cheval comme des Amazones.

(2) L. 2.

(3) Liv. 3. Epist. ad Fam.

Cloacina.

Une ſtatue trouvée par hazard dans les cloaques donna lieu à T. Tatius de la conſacrer ſous le nom de *Cloacina.* Lactance (1), S. Cyprien & S. Auguſtin font mention de cette Déeſſe, au ſujet de laquelle ils n'ont pas manqué d'inſulter les Romains.

(1) Lact. de Inſt. l. 1.

Crepitus.

Ils auroient pû en faire autant de leur Dieu *Crepitus*, ſur lequel on peut lire, ſi on veut, une Diſſertation qui ſe trouve dans la ſuite des Mêlanges de Litterature du P. Deſmolets. Le temps nous a conſervé une figure de cette ridicule Divinité qui repréſente un jeune enfant en poſture de pouſſer les vents qui ont donné lieu au nom de ce Dieu.

Mephitis.

La Déeſſe *Mephitis*, ou de mauvaiſe odeur, trouve ici naturellement ſa place. Servius, ſur cet endroit de Virgile (2), *Sævamque exhalat opaca mephitim*, dit que cette Déeſſe pourroit bien être la même que Junon priſe pour l'Air, parce que c'eſt par le moyen de l'air que ſe font ſentir les mauvaiſes odeurs.

(2) Æn. l. 7.

Salacer.

Les plus ſçavans Mythologues ignorent quel Dieu étoit *Salacer* : Varron qui lui donne l'épithete de *Divus pater*, nous apprend ſeulement (3) que ce Dieu avoit un Prêtre nommé *Flamen Salacris.*

(3) De lin. lat. l. 4.

Heres.

On ne ſçait preſque rien non plus de la Déeſſe *Heres*, que remercioient ceux qui venoient de recevoir quelque ſucceſſion. En effet, ſon nom apprenoit qu'elle étoit la Divinité des Héritiers.

Stata Mater.

La Mere, ou la Déesse *Stata*, étoit honorée à Rome dans le Marché public, mais comme on y allumoit la nuit de grands feux, ce qui auroit pu causer quelque incendie, chaque particulier se contentoit de lui rendre ses hommages dans sa maison.

Ridiculus.

Le Dieu *Ridiculus* tiroit son origine d'une Terreur panique qui frappa Hannibal, lorsqu'il s'avançoit pour assiéger Rome, terreur dont, disoit-on, les Dieux protecteurs de Rome l'avoient frappé; & pour éterniser la memoire de cet événement qui avoit obligé le Général Carthaginois de s'en retourner sur ses pas, on éleva un Temple au Dieu *Ridiculus*, hors de la porte Capene.

Feronia.

Feronia dont le nom vient du verbe *fero, j'apporte du secours, ou de la ville Feronia, près du Mont Soracte*, étoit, selon Servius, la Patrone des Affranchis, à laquelle on faisoit beaucoup d'offrandes; cette Déesse étant en grande véneration dans toute l'Italie. Le Grammairien que je viens de citer, prétend qu'elle étoit la même que Junon Vierge; ce qui véritablement est autorisé par une ancienne Inscription rapportée par Fabretti, & conçue en ces mots, *Junoni Feron.*

Les Romains donnoient à cette Déesse le soin des bois & des vergers. Elle avoit un Temple au pied du Mont Soracte dont je viens de parler, où on lui offroit tous les ans un sacrifice; & c'étoit, dit-on, ceux qui étoient remplis de l'esprit de cette Déesse, qui marchoient nuds pieds sur des brasiers ardens, sans se brûler, ni en souffrir aucune incommodité. Horace, dans une de ses Satyres (1) fait mention des hommages qu'il avoit rendu à cette Divinité, en se lavant le visage & les mains, selon la coutume, dans la Fontaine sacrée qui couloit près de son Tample.

Ora manusque tuâ lavimus, Feronia, lymphâ.

(1) Liv. 1. Sat. 5.

Furina.

On ignore totalement les fonctions de la Déesse *Furina*, & même, si on s'en rapporte à Ciceron, elle n'étoit pas differente des Furies.

Camœna.

Saint Augustin place aussi parmi les Divinités Romaines, *Camœna*, Déesse qui présidoit aux Chants; mais comme c'est une épithete donnée aux Muses, il y a apparence qu'elle n'étoit pas differente d'elles.

Carna.

Carna avoit été établie pour présider aux Parties vitales, & on l'invoquoit pour conserver les entrailles saines. Elle avoit un Temple sur le Mont Celius, où on lui offroit en sacrifice de la bouillie, des feves, & du lard.

Cælestis bona Dea.

La bonne Déesse céleste d'Afrique, se trouve sur une Inscription; & Fabretti qui la rapporte, croit avec raison que c'étoit Junon elle-même honorée particulierement à Carthage.

Favor.

Nous ne sçavons rien du Dieu nommé *Favor*, *la faveur*, sinon qu'Apelles en avoit fait un beau tableau.

Collatina & Vallonia, &c.

Collatina, selon saint Augustin (1) présidoit aux montagnes, & *Vallonia* aux vallées. Car on n'avoit rien laissé sur la Terre sans quelque Divinité tutelaire. Ainsi *Educa & Edulia* avoient soin des viandes & de la boisson; *Fructusea*, des

(1) De Civ. Dei. l. 1.

fruits; *Intercidona*, de ceux qui travailloient avec la coignée, pour qu'ils n'en fussent point blessés, *Peta* (1) aux demandes; *Puta*(2)à ceux qui émondoient les arbres *Rutina*;(3), aux Champs ainsi que *Rutor*; *Sentia*, aux bonnes pensées, & aux désirs légitimes.

(1) Du mot *petere*, *demander*.

(2) Du mot *putare*, *émonder*.

(3) Du mot *Rus*, champs.

Mana ou Mania.

On ne doit pas oublier une autre Déesse particuliere aux Romains, qu'ils appelloient *Mana* ou *Mania*: elle présidoit aux maladies des femmes, & on lui offroit en sacrifice de jeunes chiens qui tettoient, ainsi que nous l'apprenons de Pline, *genitæ Manæ catulo res divina fit* (4). Plutarque (5) demande la raison pourquoi on offroit ces jeunes chiens à cette Déesse; mais Pline sembloit avoir répondu d'avance à cette question, lorsqu'il avoit dit dans l'endroit que j'ai cité, que la chair de ces tendres animaux étoit reputée si pure, qu'on l'offroit aux Dieux en sacrifices (*a*), & qu'on servoit de la chair de chien dans les repas preparés pour les Dieux (*b*).

(4) L. 29.

(5) Q Q. Rom.

Saint Augustin (6) nomme cette Déesse *Mena*, & les plus sçavans Mythologues la confondent avec cette *Mania* mere des Dieux Lares, à laquelle Macrobe (7) dit qu'on immoloit de jeunes enfans pour la rendre favorable à la famille de ceux qui offroient ce barbare sacrifice.

(6) De Civ. Dei. l. 4. c. 11.

(7) Sat. l. 1. c. 7.

Que si on demande maintenant pourquoi on joignoit au nom de cette Déesse, l'épithete de *genita*, c'est qu'elle présidoit aussi à la naissance des enfans, & étoit chez les Romains au nombre des Dieux appellés *Genitales*, comme Lucine l'étoit parmi les Grecs. Nous avons dans le premier Tome de Tristan une Médaille de l'Imperatrice Crispine, avec cette Légende, *Genitalibus Diis.*

Anculus & Ancula.

Les Romains avoient aussi au nombre de leurs Dieux,

(*a*) *Catulos lactentes adeò puros existimabant ad cibum, ut etiam placandis numinibus hostiarum vice uterentur.* Plin. loc. cit.

(b) *Et in cœnis Deûm etiamnum ponitur Catulina.* Ibidem.

Anculus

Anculus & *Ancula*, que Festus dit avoir été les Divinités tutelaires des Servantes, d'où sans doute est venu le nom d'*Ancilla* qu'elles portoient. Car comme on avoit des Dieux pour tous les états de la vie, il falloit bien que les Valets & les Servantes en eussent aussi.

Dieux de la Monnoye.

ON a de tout temps été trop attaché à l'or & à l'argent, pour n'avoir pas imaginé des Divinités qui présidassent à la Fabrique des differentes Monnoyes. Nous avons vû dans l'article de Junon, que des Auteurs anciens & modernes croyoient que l'éthete de *Moneta* qu'on lui donnoit, marquoit qu'elle étoit la Déesse de la Monnoye, quoique tout le monde n'en convienne pas. Mais indépendamment de Junon, les Romains reconnoissoient plusieurs autres Divinités, dont le Département étoit de veiller à la fabrique des especes. Comme le symbole le plus ancien qui ait paru sur la Monnoye, étoit quelque animal, *Pecus*, ce qui lui fit donner par les Latins le nom de *Pecunia*; on fit, selon le témoignage de saint Augustin (1), une Déesse de ce mot là-même, qu'on invoquoit pour s'en procurer en abondance.

(1) De Civ. Dei.

Mais comme on fabriquoit des especes de differens métaux, sur-tout d'or, d'argent & de cuivre, & qu'une seule Divinité auroit été trop occupée du soin des differentes fabriques, on en établit une particuliere pour chacune.

Trois Déesses représentées sur quelques Médailles de l'Empereur Commode & de ses successeurs, avec des balances, la corne d'abondance, & un monceau d'argent auprès (*b*), prouvent qu'il y en avoit au moins un pareil nombre, & les Antiquaires conviennent qu'elles présidoient à la fabrique de trois métaux. Indépendamment de ces trois Divinités, on reconnoissoit encore *Æs*, ou *Æsculanus*, pour la monnoye de cuivre.

(b) Les Legendes ordinaires de ces Médailles, sont *Moneta Aug. Moneta nostræ Urbis Romanæ, Moneta Jovi & Herculi Augg. Moneta Sacra Augg. & CC. &c.*

Ces trois Déesses, comme on vient de le dire, ont pour symbole chacune une balance, & quelques Antiquaires croyent même remarquer que ces balances sont d'inégale grandeur, comme les trois métaux employés en monnoyes, sont de different poids : mais peut-on sur le petit champ d'une Médaille, s'assûrer d'une telle observation?

On prétend même qu'il y avoit pour ce dernier métal la Déesse *Æres*. Le curieux M. de Peyresc ayant examiné une Médaille du Cabinet de M. Petau, sur laquelle étoit représentée une Déesse qu'on auroit pu croire être cette Æres, aima mieux, parce que le nom étoit un peu effacé, décider que c'étoit Cerès ; mais les balances qu'elle tenoit à la main, devoient le porter à croire que c'étoit la Déesse *Æres*. Aujourdhui la chose n'est plus douteuse. Une Médaille du Cabinet du Roi, de moyen bronze, de l'Empereur Tite, présente au revers une femme debout, avec l'habillement ordinaire aux Déesses, appuyée de la main gauche sur la Haste pure, & tenant une balance avec ces mots : *Æres Augusti*, *S. C.*

Il est vrai que le mot Æres n'est pas bien dans l'Analogie de la Langue Latine, & qu'on pourroit l'interpreter ainsi, *la monnoye de l'Empereur*. Mais comme la figure porte les symboles des Divinités, la *Haste-pure*, & le manteau appellé *Peplum* ; il y a apparence qu'on a voulu marquer par cette figure la Divinité qui, avec le Dieu Æs ou Æsculanus, présidoit à la fabrique de la monnoye de cuivre.

On voit même sur une médaille de Commode un Apollon nud, avec cette legende *Apolloni monetæ* : certainement il étoit juste que le Dieu des Sciences & des Arts présidât à la beauté & à l'élegance des Monnoyes.

On trouve aussi dans l'ample Recueil de Gruter, des Inscriptions par lesquelles il paroît que les Monetaires invoquoient Vulcain, & la raison n'est pas difficile à diviner ; mais pourquoi invoquoient-ils aussi Hercule, comme le prouvent d'autres Inscriptions, copiées par le même Auteur? C'est ce que j'ignore parfaitement.

Il y avoit encore dans le Calendrier Romain une Déesse

pour ceux qui héritoient, qu'on appelloit pour cela *Heres*, dont il a déja été parlé. Mais pourquoi cette Déesse portoit-elle, suivant Festus, le nom de *Martea*, & étoit-elle mise au nombre des compagnes de Mars ? Je n'en vois point d'autre raison, sinon que ce Dieu fait plus qu'aucun autre vacquer des successions.

La Déesse Rome.

La ville de Rome participoit aussi aux honneurs divins ; & elle fut une des plus grandes Divinités des Romains ; & si cette ville ne fut pas la seule qui reçut ces honneurs, puisque les médailles nous en font connoître plusieurs autres dont l'Apotheose n'est pas douteuse, elle fut du moins celle dont le culte fut & le plus célebre & le plus étendu. En effet on lui avoit élevé des Temples dans plusieurs lieux de l'Empire, sur-tout dans Nicée, dans Ephese, dans Alabanda & dans d'autres villes. Mais les Romains sur-tout se signalerent dans le culte qu'ils rendoient à cette Déesse, qui leur devoit son origine. Temples, sacrifices, fêtes annuelles, tout étoit employé pour l'honorer. Elle étoit devenue le Type le plus ordinaire des médailles sur lesquelles on la voit souvent, avec sa tête couronnée de tours, tenant de la main une victoire. Du reste on la peignoit si ressemblante à Minerve, qu'il n'y a que quelques symboles particuliers qui puissent l'en distinguer. Une belle statue Romaine la représente comme une grande femme assise sur un roc, ayant des trophées d'armes à ses pieds, & la tête couverte d'un casque. Lorsqu'elle a près d'elle des moutons & une chevre, cela marque la tranquillité & la paix dont jouissoient les Peuples qu'on avoit conquis. Quand elle est accompagnée, comme elle l'est dans une figure donnée par M. de la Chausse, d'un vieux Berger & de la Louve qui allaita Remus & Romulus, on voit qu'elle désigne son origine, & le Faustulus qui prit soin de ces deux jeunes Princes. Enfin d'autres monumens nous montrent Rome triomphante, couronnée par la victoire, avec quelques autres symboles ; sur quoi on peut consulter les Antiquaires.

Romulus.

LES Romains ayant mis leur ville au nombre des Dieux; on ne doit pas douter qu'ils n'ayent élevé au même rang Romulus fondateur de leur Empire.

(1) Denys d'Halic. l. 1. Plutarque, in Rom.

L'an de Rome 37. le 7. de Juillet (1) Romulus haranguant ses soldats dans une plaine qui étoit près de l'étang de la chevre, où le Senat l'avoit accompagné, il survint un orage mêlé de grêle & de tonnerre, si terrible que presque tout le monde se retira, excepté les Senateurs qui profitant de cette consternation mirent ce Prince en pieces; & soit qu'ils l'eussent soigneusement caché, ou qu'ils en eussent pris chacun un membre, qu'ils cacherent, dit-on, sous leur robe, Romulus ne parut plus, & on ne trouva aucun vestige de ce parricide. L'orage cessé ceux qui s'étoient écartés revinrent & demanderent leur Roi aux Senateurs, qui dirent qu'il avoit été tout d'un coup enlevé dans un tourbillon de flammes, & que le Ciel l'avoit dérobé à la terre; qu'au reste il falloit bien se consoler de cette perte, puisqu'au lieu d'un Roi qui à la verité devoit leur être cher, ils auroient parmi les Dieux un protecteur qui ne les abandonneroit pas. Les plus crédules parurent contens d'un récit qui supposoit leur Fondateur au rang des Dieux; mais les plus pénétrans s'étant mis à murmurer contre les Senateurs qu'ils soupçonnerent avoir assassiné le Roi, ils furent obligés d'engager Julius Proculus qui passoit pour un des plus honnêtes hommes de toute la ville, à tenir ce Discours au Peuple, après avoir pris par un serment solemnel les Dieux à témoins de la verité qu'il alloit raconter: « J'étois en voyage, dit-il, lorsque tout-à-coup Romu- » lus s'est présenté à mes yeux; sa taille étoit superieure à » celle des autres hommes, & ses armes répandoient un éclat » éblouissant. Saisi d'une frayeur religieuse, je lui adressai ces » paroles: Pourquoi nous avez-vous si-tôt quittés? A quels » soupçons avons-nous donné lieu? On nous prend pour les » auteurs de votre mort.... Les Dieux, me répondit Ro- » mulus, m'ont rappellé dans le Ciel d'où j'avois tiré mon

» origine, & ils m'ont placé parmi eux.... Allez donc, » cher Proculus, & avertissez mes Romains d'aimer la tem- » perance & les exercices de la guerre.... Pour moi sous » le nom du Dieu Quirinus je leur serai toujours favorable ».

Ce discours tenu par un homme irreprochable calma les esprits, & on ne songea plus qu'à honorer le nouveau Dieu sous le nom de Quiris ou Quirinus, surnom de Mars qu'on crut devoir donner à son fils (*a*). On institua en son honneur la fête nommée *Quirinale*, qu'on célebroit tous les ans le 17. Fevrier, & dans la suite Numa Pompilius créa un grand Pontife, nommé *Flamen Quirinalis*, qui devoit être tiré du corps des Patriciens pour avoir soin du culte de ce Dieu. Cette institution & le nom du Pontife prouvent que ceux qui croyent qu'il n'y eut à Rome d'autre Dieu appellé *Quirinus* que Mars, se trompent grossierement, puisque le Prêtre de Mars s'appelloit *Flamen Martialis*. Hersilia femme de Romulus reçut le même honneur que son mari, & fut revérée sous le nom d'*Horta*, ou de la Déesse de la jeunesse,

Les Romains contens de voir leur Fondateur au nombre des Dieux, ne songerent pas à y élever leurs autres Rois, ni aucuns de leurs grands hommes pendant plusieurs siecles; jusqu'à ce qu'enfin ayant perdu leur liberté sous Jules César, ils souffrirent qu'Auguste son successeur le fit reconnoître comme un Dieu, faisant courir le bruit que Venus étoit venue, comme le raconte si bien Ovide (1), au milieu du Senat dans le temps que ce grand homme fut assassiné; & avoit placé son ame parmi les Astres. Une nouvelle étoile, ou plutôt une comete, qui parut cette année-là, selon Suetone (2), fut favorable à l'Apotheose, & on voulut bien la regarder comme le séjour de l'ame de ce Prince. On bâtit des Temples en son honneur, où l'on offroit des sacrifices, & sa statue ne parut depuis qu'avec une étoile sur la tête (*b*).

(1) Met. l. 15.

(2) In Cæs.

(*a*) Il y a plusieurs opinions sur le mot Quiris & Quirinus, épithete de Mars: quelques-uns croyent que dans la langue du pays il signifioit une lance, d'autres que c'étoit le nom d'un ancien Dieu nommé Quiris, & adoré par les Sabins; quoiqu'il en soit, Romulus prit sa place, & fut le nouveau Mars de Rome.

(*b*) L'Apotheose de Jules-Cesar souffrit quelques difficultés, dont j'ai rapporté le détail dans mes Métamorphoses d'Ovide, liv. 15.

Mais à dire vrai cette Apotheose vint un peu tard ; le temps n'étoit plus si fertile en Divinités qu'il l'avoit été autrefois.

Quelque respect qu'on eût pour le petit neveu de Cesar, cette Apotheose ne laissa pas de lui attirer quelques railleries ; les uns l'appellerent faiseur de poupées (1), les autres dirent qu'il achevoit de peupler le ciel, qui depuis longtemps n'avoit reçû de nouvelle colonie. Mais Auguste se moquoit des railleurs, esperant qu'on lui rendroit un jour les mêmes honneurs. Car rien n'est tel que d'établir une nouvelle mode. Son esperance ne fut pas vaine ; on n'attendit pas même sa mort pour les lui rendre, & il avoit à peine vingt-huit ans, selon Appien, lorsqu'il fut reconnu comme un Dieu tutelaire dans toutes les villes de l'Empire. La fureur de l'Apotheose fut à un point dans la suite qu'on mit au nombre des Dieux non-seulement les Empereurs les plus scélerats, comme Tibere, mais aussi les plus stupides, comme Claude. On fit les mêmes honneurs à plusieurs Imperatrices ; & la folie d'Adrien alla même si loin, qu'il voulut qu'on regardât comme un Dieu l'infame Antinoüs qui s'étoit noyé dans le Nil, ayant fait élever dans la ville d'Antinopolis en Egypte, qu'il avoit fait bâtir en son honneur, un Temple magnifique où il voulut aussi établir un oracle. Mais il faut avouer que ces nouveaux Dieux ni leurs oracles ne firent pas fortune, quelque soin qu'on prît pour les mettre en crédit. On ouvrit enfin les yeux sur un usage aussi impie que ridicule, & on ne voit plus gueres de nouvelles Divinités depuis ce temps-là. En vain Alexandre qui assûrément méritoit autant cet honneur qu'aucun autre, au prix où on le donnoit alors, avoit tenté plus de trois cens ans avant Auguste, à être mis au nombre des Immortels ; en vain l'Orateur Demadès tâchoit, en employant toute son éloquence, de porter les Atheniens à regarder ce Conquerant comme le treiziéme des grands Dieux ; Alexandre ne fut point obéi, & l'Orateur fut mis à l'amende.

(1) Plin. l. 2. c. 15.

Enfin les Romains aussi superstitieux en matiere de Religion, qu'ils étoient devenus célebres par leur sçavante politique, de peur d'avoir oublié de mettre dans leur Calendrier

quelque Dieu secourable ou nuisible, sacrifierent aux Dieux inconnus, ainsi que les Grecs, comme nous l'avons dit dans le I. Volume. En effet Aulu-Gelle raconte (1) que pendant un furieux tremblement de terre qui ébranla toute la ville de Rome, comme on ignoroit à quel Dieu il falloit s'adresser, ils immolerent à bon compte des victimes à celui qui causoit ce funeste évenement, sans le nommer ni le connoître. Funeste & ridicule effet de la superstition, qui refusant de reconnoître le seul Dieu créateur de toutes choses, en établissoit à chaque moment de nouveaux; & en alloit ramasser dans tous les pays du monde, de peur qu'il ne lui en échapât quelqu'un! Telle étoit l'origine des Dieux inconnus & anonymes qui étoit une espéce de supplément à la créance publique.

(1) L. 2.

CHAPITRE IX.

De quelques Dieux particuliers à l'Italie.

Comme l'Italie avoit reçû en différens temps plusieurs colonies, que les Grecs & d'autres Peuples encore y avoient conduites, ainsi qu'on peut le voir dans les sçavantes Dissertations que Theodore Rickius a composées à ce sujet, ces colonies, comme toutes les autres, porterent avec elles leurs Dieux & les céremonies de leur Religion. Je pourrois en citer en particulier un grand nombre d'exemples, mais comme ce n'est pas ici le lieu de traiter cette matiere, (2) je me contente de celui des fêtes appellées Lupercales que l'Arcadien Evandre y avoit établies. Comme la plûpart de ces Dieux étoient les mêmes que ceux des Nations qui y avoient conduit des colonies, il est inutile de repéter ce que nous avons dit; mais il y en avoit de particuliers à chaque canton, qu'il est bon du moins de nommer ici. Les anciens Toscans avoient leur Tagès, le grand artisan de la divination Etrusque, dont nous avons fait mention dans

(2) Voyez le Tome III

(1) T. I. l. 4. l'article de la Divination (1). Les Sabins reconnoissoient pour leur principale Divinité *Semo Sangus*, que l'on croit être Hercule, ainsi qu'on le dira dans l'histoire de ce Heros. Les Albins rendoient un culte particulier à Jupiter & à Enée, qu'ils confondoient avec ce Dieu (2). Evandre & Carmenta sa femme mériterent les honneurs divins dans le lieu où s'étoit établie la colonie que ce Chef y avoit conduite ; c'est-à-dire près du mont Aventin & aux environs. Hercule qui y avoit passé, lorsqu'il ramenoit d'Espagne les bœufs de Geryon, y reçut aussi les mêmes honneurs. Janus, Faunus, Picus, Canente, & quelques autres dont on a déja parlé, devinrent les Dieux Indigetes & Topiques des lieux où ils avoient regné.

(2) Voyez l'Hist. d'Enée, Tom. 3.

Les habitans de la ville d'Antium & de Præneste honoroient d'un culte particulier la Fortune, & avoient pour la consulter ces Sorts si célebres dans l'Antiquité.

Enfin les habitans de Bresse en Italie avoient plusieurs Divinités qui leur étoient particulieres, que le Rossi, dans ses *Memorie Bresciane*, a fait graver. Le premier de ces Dieux représente une femme assise, appuyée sur une urne, tenant de la main droite un sceptre. Cette figure a la tête rayonnante & couronnée de laurier, & à ses pieds se voit une roue & un compas. L'Auteur des Memoires dont je viens de parler, prend cette statue pour une Fortune ; mais sans dire ici que la roue étoit aussi un symbole de Nemesis, le sceptre & le compas conviennent encore mieux à cette Déesse qu'à la Fortune. Peut-être est-ce la Justice, à laquelle le sceptre & le compas conviennent parfaitement. Je ne crois pas cependant qu'on puisse rien conclure de ce monument, sinon qu'il représente une Divinité particuliere aux Bressans, chez lesquels il y en avoit encore d'autres qu'on ne trouve point ailleurs.

Une autre figure trouvée dans le même pays représente un jeune homme enveloppé d'une draperie qui lui couvre tout le corps, avec cette inscription, *Bergino M. Nonius M. F. Senecianus, V. S. Marc Nonius Senecianus, fils de Marc, de la Tribu Favienne, a accompli le vœu qu'il avoit fait à Berginus.*

La

La Toge Romaine que porte cette figure a fait croire au R. P. Dom Bernard de Montfaucon qu'elle représentoit celui-là même qui avoit accompli le vœu ; ce qui seroit bien extraordinaire. Il est vrai que la famille de ce Nonius Senecianus étoit une des plus considérables de Bresse ; qu'on a trouvé même dans cette ville une statue d'un autre Nonius, avec cette inscription flatteuse, *M. Nonius le jeune, la grande esperance des Bressans.* Cependant je ne sçaurois me persuader qu'un homme qui acquitte un vœu fait à une Divinité, en ait pris la figure sur le monument qu'il fait élever à ce Dieu en action de graces du bienfait qu'il croit en avoir reçû. On ne sçait rien à la verité de ce Berginus, qui incontestablement étoit honoré comme un Dieu par les Bressans, puisqu'il avoit un Autel que l'Historien des Antiquités de Bresse a fait graver, & une Prêtresse qui avoit soin de son culte. Le même Auteur rapporte en effet une inscription qui prouve que Nonia Maxima avoit exercé ce sacerdoce. Berginus étoit sans doute quelque Heros du pays. C'est tout ce qu'on en peut dire, & son habit à la Romaine n'a rien qui doive nous surprendre.

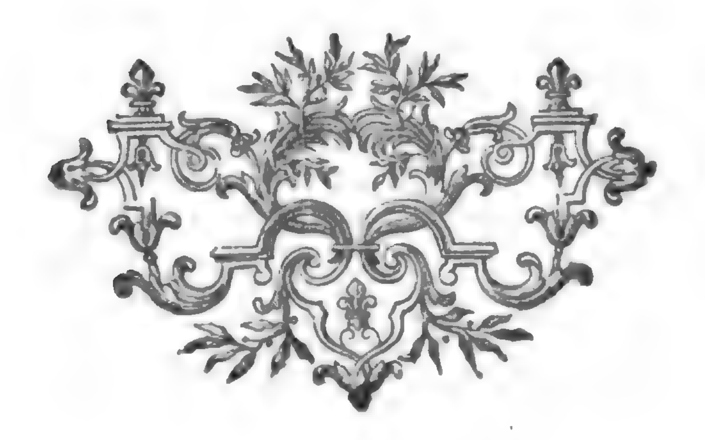
Tyllinus étoit un autre Dieu dont la figure a été aussi déterrée près de Bresse. Sa statue, qui au rapport du Rossi fut mise en pieces l'an 840. par Rampat Evêque de Bresse, & qui n'avoit pour inscription que le nom du Dieu à qui elle étoit consacrée, *Tyllino*, étoit de fer, la tête couronnée de laurier, appuyant le pied droit sur le crane d'un mort, & tenant de la main gauche une pique de fer, terminée en haut par une main ouverte & étendue, sur laquelle on voyoit entre l'indice & le poûce un œuf qu'un serpent entortillé dans la main venoit mordre : symboles aussi obscurs que mysterieux, sur lesquels l'Antiquité ne nous apprend rien. Ce pied appuyé sur une tête de mort, & le laurier, marquoient-ils, comme le conjecture le P. Montfaucon, que Tyllinus triomphoit de la mort & étoit immortel ? C'est ce que je n'oserois assûrer. Qui sera, dit-on, l'Antiquaire ou le Mythologue assez hardi pour expliquer ce que signifie le serpent qui se jette sur l'œuf, que tient la main qui est au haut de la pique ?

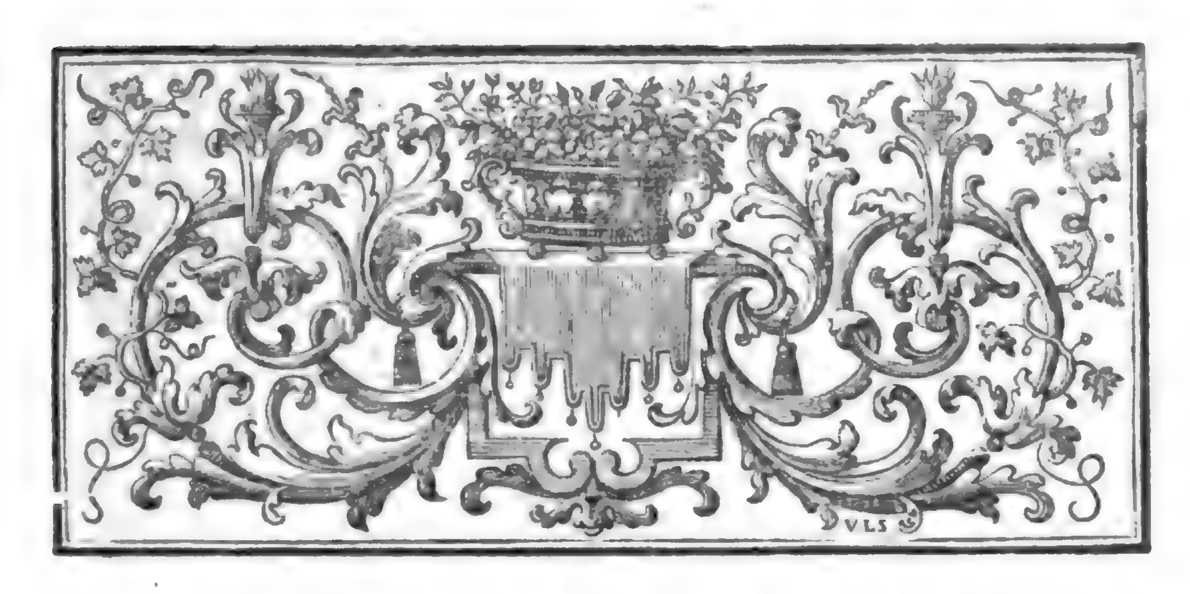
Ne doit-on pas avouons que principalement parmi les Dieux Topiques, qui n'étoient gueres connus que dans quelques villes particulieres qui les avoient choisis pour leurs patrons, il se trouve souvent des symboles inexplicables?

Cependant je crois qu'on pourroit dire, & même avec beaucoup de vraisemblance, que c'étoit un mystere emprunté des Gaulois, au sujet de l'*œuf Anguinum*, ou *de serpent*, que ces peuples cherchoient avec empressement, & enlevoient avec précipitation, craignant que l'insecte qui l'avoit formé, ne se jettât sur eux, comme je le dirai dans un plus grand détail, dans l'histoire de la Religion de cet ancien peuple (1). Les Bressans étoient trop voisins des Gaulois, & avoient trop de commerce avec eux pour avoir ignoré cet article de leur Religion.

(1) Liv. 6.

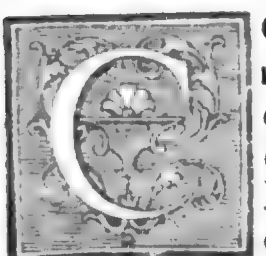
Voilà ce que j'avois à dire des Dieux des Grecs, des Romains & de quelques autres Peuples d'Italie. Il ne faut pas qu'on s'imagine que j'aye épuisé la matiere. Il y en avoit tant qui n'étoient connus que dans une seule ville, ou tout au plus dans quelques petits cantons, qu'il seroit impossible de les nommer tous. On en déterre même tous les jouts qui sont entierement inconnus. J'ai crû qu'il suffisoit de parler de ceux qui avoient quelque célébrité, & dont les Anciens ont fait mention.



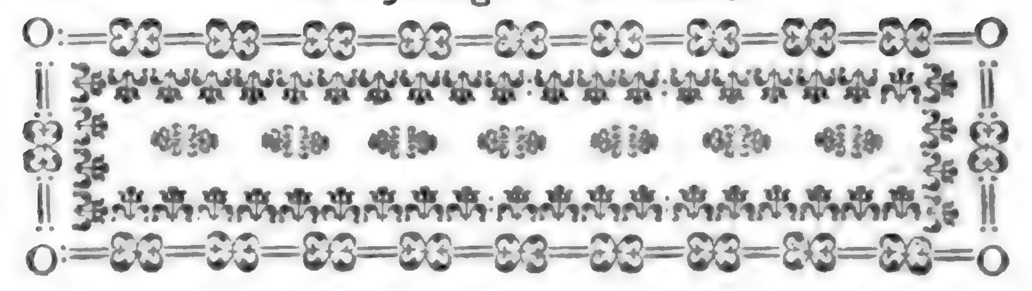


SECONDE PARTIE.

DES DIEUX DES AUTRES PEUPLES de l'Europe, surtout de ceux des Gaulois & des Germains.



COMME l'Histoire des autres Dieux de l'Europe n'est pas à beaucoup près aussi intéressante que celle de ceux des Grecs & des Romains; qu'elle a moins de liaison avec les Belles-Lettres, & que souvent ces Dieux sont, sous d'autres noms, les mêmes que ceux dont j'ai parlé jusqu'ici, je serai beaucoup plus court dans cette Seconde Partie, que je ne l'ai été dans la premiere. Je tâcherai cependant de donner de ces Dieux une notion exacte; de rapporter ce qu'il y a de plus curieux à sçavoir sur leur sujet, & de mettre sous un point de vûe aisé à saisir, ce qui est répandu dans un grand nombre d'Auteurs qui en ont parlé avant moi: commençons par les Dieux de nos Ancêtres.



LIVRE SIXIEME.

DES DIEUX DES GAULOIS.

IL n'y a gueres parmi les Anciens que Cesar, Diodore de Sicile, Mela, Strabon, & Pline qui nous ayent laissé quelques lumieres sur la Religion des Gaulois; mais outre que ce qu'ils en disent est peu considerable, il faut observer qu'ils parlent des Dieux de ce Peuple conformement à leurs idées; c'est-à-dire, que lorsqu'ils avoient remarqué dans quelqu'un de ces Dieux, ou quelque attribut, ou quelque symbole ressemblants à ceux de leurs Divinités, il ne manquoient pas de leur donner les mêmes noms. Ainsi, selon eux, un tel étoit Hercule, ou Apollon, ou Mercure; parce qu'il avoit quelque chose d'approchant de leur Mercure, de leur Apollon, ou de leur Hercule; car dans le fond les Anciens Dieux des Gaulois devoient être bien inconnus aux Grecs & aux Romains, puisque dans un de ses Dialogues (1) Lucien fait dire à Mercure, qu'il ne sçait comment s'y prendre pour inviter ces Dieux à se trouver à l'assemblée des autres, parce que ne sçachant pas leur langue, il ne peut ni les entendre, ni se faire entendre d'eux.

(1) Jup. Trag.

Si pour suppléer au peu que nous apprenent à ce sujet les Grecs & les Romains, on avoit le secours de quelques Auteurs Gaulois, on pourroit y chercher l'origine & les fondemens de leur Religion; mais les Druydes, seuls dépositaires de leurs mysteres, n'écrivoient rien, & cachant soigneusement au Peuple le fond de leur Religion, ils se contentoient d'instruire ceux qui aspiroient à la même dignité, dont ils étoient extrémement jaloux.

Il eſt vrai que pluſieurs Monumens déterrés de temps en temps, ont excité la curioſité des Sçavans ; mais il ſe ſont contentés de les expliquer, ſant entreprendre d'approfondir la Religion des Peuples qui les avoient érigés en l'honneur de leurs Dieux. Schœdius qui a compoſé un Traité de la Religion des anciens Germains, a raſſemblé à la verité tous les paſſages des Anciens où il eſt fait mention de celle des Gaulois ; mais excepté le long Commentaire qu'il a fait ſur ces autorités, & où preſque toujours il s'écarte de ſon ſujet, il ne s'eſt pas arrêté ſur une Religion qui n'étoit pas l'objet principal de ſon Traité. Dom Bernard de Montfaucon, engagé à expliquer l'Antiquité par les figures, eſt celui de tous qui a fait graver un plus grand nombre de figures de Dieux Gaulois ; mais il n'y a ajouté que peu de reflexions. Enfin un de ſes ſçavants Confreres (1) ſe ſervant de ces mêmes figures, entreprit de donner il y a quelques années, un Traité complet de la Religion de ce Peuple, qu'il publia en 1727. en deux Volumes *in* 4°. & l'on peut dire que perſonne juſqu'à lui, n'étoit entré ſi avant dans les myſteres Gaulois ; mais on auroit deſiré dans cet ouvrage plus d'ordre & moins de repetitions.

(1) Dom Jacques Martin.

CHAPITRE I.

De la Religion des Gaulois.

POUR donner une idée exacte de la Religion de ces Peuples, il faut la conſiderer dans deux temps différens ; c'eſt-à-dire, avant & après la conquête de Jules-Ceſar, où les Gaulois commencerent à être en commerce avec les Romains. Ce n'eſt pas qu'ils n'euſſent été connus des Grecs & des Romains long-temps avant que ce Prince portât la guerre dans le ſein de leur pays, puiſqu'ils s'étoient une fois rendus maîtres de Rome même, & que d'autre part ils euſſent traverſé & ſaccagé la Grece : mais ces irruptions

fubites & paſſageres, bien loin d'avoir établi quelque commerce entre ces Peuples, n'avoient ſervi qu'à les faire regarder comme des Barbares, dont la puiſſance ne pouvoit que leur être un jour funeſte ; & les Gaulois n'avoient gueres ſongé dans ces irruptions, à s'inſtruire de la Religion des Peuples qu'ils ne vouloient que ſaccager, & s'enrichir en pillant leurs Temples & leurs maiſons. Lorſque Ceſar après une guerre de dix ans ſe fût enfin rendu maître des Gaules, & que ce beau pays devint une Province Romaine, il ſe fit de grands changemens dans la Religion des Gaulois, qui adopterent la plûpart des Dieux Romains, & abandonnerent enfin preſque toutes leurs anciennes cérémonies, pour ſuivre celles de leurs vainqueurs.

Comme Jules Ceſar eut tout le temps de connoître un pays où il demeura ſi long-temps, c'eſt dans la relation qu'il fait de la guerre des Gaules, & dans quelques autres Auteurs Latins qu'on doit chercher l'hiſtoire de l'ancienne Religion des Gaulois ; mais, comme on l'a déja remarqué, ces Ecrivains en diſent peu de choſes : ſouvent même ils ſe contrediſent les uns les autres ; & ce qui eſt encore plus embarraſſant, c'eſt qu'ils en parlent tous ſuivant leurs préjugés, & ne ſemblent chercher qu'à identifier les Dieux de cet ancien Peuple avec ceux qu'ils adoroient eux-mêmes. L'Hiſtorien Joſephe leur reproche même d'avoir parlé d'une Religion dont ils n'étoient ni ne pouvoient être inſtruits. En effet les Druydes n'écrivoient rien, ſe contentant de charger leur memoire, & enſuite celle de leurs Novices, d'un nombre prodigieux de vers qui contenoient leur Theologie, vers barbares par rapport aux Romains, que certainement ils ne connoiſſoient gueres, & dont apparemment ils n'auroient pas fait beaucoup de cas, quand ils les auroient entendus. D'ailleurs ces mêmes Druydes, cachés dans le fond des forêts d'où ils ſortoient rarement, étoient peu communicatifs ; & bien loin de revéler leurs myſteres à des étrangers, ils les cachoient même aux Gaulois.

Cependant comme Ceſar eſt ſans contredit celui de tous les Anciens qui nous donne le plus de lumieres ſur la

Religion de ce Peuple, on ne sera pas fâché de voir ici tout ce qu'il nous en apprend : » Les Gaulois, dit-il (1), sont » fort superstitieux. Ceux qui sont dangereusement malades, » ceux qui se trouvent en péril, immolent des victimes, ou » font vœu d'en immoler, & se servent pour s'en acquitter » du ministere des Druydes ; persuadés qu'on ne peut obtenir » des Dieux la vie d'un homme, qu'en en immolant un au» tre à sa place : voici de quelle maniere ils font leurs sacri» fices publics. Ils font des représentations humaines d'une » grandeur énorme, avec de l'osier, dont ils remplissent le » vuide d'hommes vivans, qu'ils font brûler ensemble. Com» me ils croyent que le supplice des voleurs & des autres » scélerats est agréable aux Dieux, c'est parmi eux qu'ils choi» sissent leurs victimes, mais quand, ils en manquent, ils im» molent des personnes innocentes.

» De tous les Dieux celui qu'ils honorent le plus parti» culierement, & dont ils ont plus de statues, c'est Mercu» re, qu'ils croyent être l'inventeur de tous les Arts, le gui» de des Voyageurs, & celui qui aide le plus à négocier » heureusement, & à amasser par-là des richesses. A Mer» cure ils joignent encore d'autres Dieux, tels qu'Apollon, » Mars, Jupiter & Minerve, dont ils ont presque la même » opinion que les autres Peuples. Ils croyent, par exemple, » qu'Apollon éloigne les maladies ; que Minerve a donné » naissance aux Manufactures & aux autres Arts ; que Jupiter » a pour son partage l'empire du Ciel ; que Mars fait la guer» re ; d'où vient que quand ils vont au combat, ils font vœu » de lui offrir tout ce qu'ils pourront prendre.... Tous les » Gaulois se vantent de descendre de Pluton, ce qu'ils ont, » disent-ils, appris des Druydes ».

Il s'en faut bien, comme on le verra dans la suite, que Cesar ait nommé tous les Dieux des Gaulois, il en a même omis quelques-uns dont les autres Historiens font mention. La Religion de ce Peuple étoit, ainsi que le dit Clement d'Alexandrie (2), une Religion de Philosophes, comme celle des Perses des premiers temps ; ce qui fait dire à Pline (3), que nonobstant l'éloignement des pays, & l'impossibilité de

(1) De Bell. Gall. l. 6.

(2) In Protrept.

(3) Liv. 30.

se connoître, ils pratiquoient si bien les mêmes cérémonies; qu'on eût dit qu'ils se les étoient entre-communiquées.

D'abord, pour ce qui regarde l'origine de cette Religion, Cesar & Tacite se contredisent; le premier disant qu'elle venoit d'Angleterre, & le second, que c'étoient les Gaulois qui en peuplant cette Isle, y avoient porté leurs mysteres: & ce qui sembleroit donner gain de cause à Tacite, c'est qu'il y a bien de l'apparence que les Gaules furent peuplées avant l'Angleterre, ce qui peut s'entendre en général de toutes les Isles dans lesquelles on ne se hazarda de passer que lorsqu'on eût peuplé la terre ferme. Cependant pour concilier ces deux Auteurs, on peut dire qu'à la verité les Gaulois passant en Angleterre y établirent leur Religion; mais que ces Insulaires, moins répandus qu'eux, en conserverent toute la pureté, pendant que dans les Gaules, que de frequentes guerres mettoient en commerce avec d'autres Nations, elle souffrit quelque alteration. Aussi verrons-nous dans la suite que les Druydes des Gaules avoient un grand respect pour ceux d'Angleterre, & qu'ils y envoyoient souvent leurs éleves, pour y être instruits à fonds de leur propre Religion.

Mais, que les Anglois ayent pris leur Religion des Gaulois, ou que ceux-ci l'ayent portée en Angleterre, il restera toujours à sçavoir d'où elle leur venoit; & comme la chose est fort obscure d'elle-même, il n'est pas étonnant qu'on trouve tant de diversité dans ceux qui en ont parlé. Tous conviennent cependant qu'elle étoit, avant la conquête de Cesar, trop differente de celle des Grecs & des Romains, pour en avoir tiré son origine; & le plus grand nombre croit qu'elle venoit d'Egypte ou de Phenicie. On s'appuye pour soutenir ce sentiment, 1°. Sur je ne sçais quelle ressemblance qu'on trouve entre le culte des Egyptiens & des Pheniciens, & le culte des Gaulois, qui suppose que ceux-ci, comme presque tous les autres Peuples Occidentaux de l'Europe, l'avoient reçû de ces deux Peuples qui commercerent, surtout les premiers, dans toutes les côtes des Gaules jusqu'à Cadis, où l'on a trouvé tant de vestiges de leur ancienne Religion. 2°. Sur des figures d'Isis, & de quelques autres Divinités

Divinités Egyptiennes, déterrées de temps en temps dans la Gaule, quelques-unes même depuis peu d'années.

Quelques Sçavans modernes (a) sont persuadés que cette Religion ne venoit d'aucun pays, qu'elle étoit particuliére aux Druydes, & qu'ils en étoient eux-mêmes les inventeurs. Mais pour soutenir cette prétention, il faudroit prouver que ceux qui vinrent peupler ce pays étoient sans Religion & sans culte, ce qu'on ne persuadera jamais. Pour moi, je crois qu'elle tiroit son origine des Peuples d'Asie, mais que c'étoit par le Nord qu'elle s'étoit répandue dans les Gaules. Les Celtes dont nos Gaulois étoient descendus, étoient extrêmement puissans, & occupoient la plus grande partie du Nord de l'Europe, d'où enfin ils se répandirent du côté du Midi, & occuperent le pays que nous habitons. Leur empire, si toutefois on pouvoit appeller de ce nom une domination telle que celle de ces anciens Celtes, s'étendoit depuis les parties septentrionales de l'Asie Mineure (b), jusqu'aux côtes occidentales des Gaules : ils avoient pû apprendre leur Religion des Cappadociens & des Perses leurs voisins, & la ressemblance qui s'y trouve en effet, avoit porté Pline à dire qu'elle n'en étoit pas fort différente, & qu'on croiroit, comme on l'a déja remarqué, qu'elle en tiroit son origine, si l'éloignement & l'impossibilité du commerce entre ces deux Peuples, ne s'opposoient à cette idée. Mais cet éloignement n'enferme plus aujourd'hui la même difficulté. Au commencement le monde étoit réduit à une seule famille & à une seule croyance ; & tous les Cultes qui ont eu cours dans la suite ne sont qu'une corruption du véritable. Les hommes se sont éloignés peu à peu du lieu de leur origine, ont peuplé la terre, & y ont alteré de différentes manieres la pureté de la Religion primitive. Les uns sont venus par terre du côté du Nord, & sous le nom de Scythes, de Celto-Scythes & de Celtes, ont peuplé ces vastes contrées qui nous séparent de l'Asie ; les autres plus hardis ont tenté les périls de la Mer, & nous avons cent preuves qui attestent que les Phéniciens

(a) Dom Jacques Martin, Traité de la Religion des Gaulois, Tom. I.
(b) Voyez ce qu'on a dit là-dessus dans l'Histoire des Titans, liv. I.

& ensuite les Carthaginois ont pénétré jusqu'au fond de l'Occident. De-là sans doute cette ressemblance de culte & de cérémonies religieuses entre des Peuples séparés par tant de mers & par tant de terres. Ainsi dès-là on n'est plus étonné du paralléle qu'on a fait tant de fois des Mages & des Druydes : puisque les Gaulois & les Celtes avoient reçû leur Religion des Perses, ou du moins des Peuples qui les approchoient du côté du Nord, à qui ils l'avoient communiquée, il n'est pas surprenant que ces Prêtres, ou, si l'on veut, ces Philosophes ayent eu tant de rapport ensemble. Ils étoient les uns & les autres en grande estime dans leurs Pays, & on les consultoit dans toutes les occasions importantes; seuls ministres de la Religion, il étoit défendu à toute autre personne de s'en mêler. Enfin les uns & les autres menoient une vie fort austere & fort retirée.

Les Mages s'opposoient de tout leur pouvoir à l'opinion qui donnoit aux Dieux une origine humaine, & qui les partageoit en Dieux mâles & en Dieux femelles; il en étoit de même des Druydes, sur-tout dans les commencemens. Les uns & les autres gouvernoient l'Etat, & le Roi ne manquoit jamais de prendre leurs conseils dans toutes les occasions importantes. Habiliés de même, c'est-à-dire de blanc, du moins dans les cérémonies religieuses, les ornemens d'or leur étoient interdits. Grands amateurs de la justice, ils la rendoient eux-mêmes, ou veilloient sur la conduite de ceux qui étoient chargés de la rendre. L'immortalité de l'ame faisoit & en Perse & dans les Gaules un point capital de leur croyance. Anciennement les uns & les autres n'avoient ni Temples ni statues, & on croit même que cet usage duroit encore parmi les Gaulois, lorsque Cesar en fit la conquête, & que les Temples dont il reste encore quelques vestiges en plusieurs endroits, ne sont que du second temps de la Religion des Gaulois. Les Gaulois n'avoient donc d'autres Temples que les bois & les forêts, comme nous le dirons dans un Chapitre particulier. Les Perses honoroient le feu comme le symbole de leur premiere Divinité; les Gaulois, au rapport de Polyhistor cité par Solin, entretenoient sur

leurs Autels un feu éternel, & Mithras étoit un Dieu également respecté chez les uns & chez les autres.

Les Perses rendoient un culte particulier à l'eau, comme nous l'avons dit dans le premier volume ; l'histoire nous apprend que les Gaulois rendoient les mêmes honneurs à cet élément, comme on le verra dans la suite. Mais ce que nous dirons encore sur ce sujet dans un parallele encore plus détaillé des Mages & des Druydes, achevera, je pense, de convaincre les plus difficiles que c'est par le Nord que les Gaulois ont reçû leur Religion & leurs dogmes.

Il est vrai qu'il se trouvoit bien des pratiques différentes chez ces deux Peuples ; mais sans répeter ce que j'ai dit ailleurs, que la Religion des Perses reçut elle-même avec le temps plusieurs changemens, on ne doit pas douter que cette même Religion portée par les Celtes dans des pays si éloignés les uns des autres, n'en ait reçû encore de plus grands. Cette ancienne Religion des Gaulois étoit d'abord assez pure ; ce Peuple, sur-tout les Druydes, avoient de Dieu des idées bien plus justes & plus spirituelles que ni les Grecs ni les Romains. Tacite, Maxime de Tyr, & quelques autres nous apprennent que les Druydes étoient persuadés qu'on devoit honorer le souverain Etre autant par le silence & le respect, que par les sacrifices.

Mais cette premiere simplicité ne dura pas long-temps ; & les Gaulois avant même que d'être soumis aux Romains, avoient alteré leur Religion, au point de n'être plus reconnue. Les Druydes eux-mêmes estimés pour leur sagesse & leurs connoissances par toutes les Nations qui en avoient entendu parler, s'étoient adonnés à la Divination, à la Magie, & à toutes sortes de superstitions ; & n'y eût-il que les sacrifices de victimes humaines qu'ils immoloient à leur Esus, à Teutatès & à Saturne, comme nous l'apprenons de Tacite (1), de Lactance (2) & de Lucain (a), coutume qui duroit encore du temps de Denys d'Halicarnasse, il n'en faudroit pas davantage pour nous convaincre que la Religion

(1) De Morib. Germ.

(2) Divin. Inst. l. 1.

(a) *Et quibus immitis placatur sanguine diro*
Theutates, horrensque feris altaribus Esus. Pharf. lib. 1. verf. 444.

de ce Peuple ne le ceda enfin à aucune autre en ſuperſtition & en cruauté.

Je regarde comme le ſecond temps de la Religion Gauloiſe, celui qui s'écoula depuis la conquête de Jules Ceſar juſqu'à l'établiſſement du Chriſtianiſme dans les Gaules. Or cette même Religion reçut dans cet intervalle differens changemens. D'abord elle adopta la plûpart des Dieux de leurs vainqueurs, le Vulcain, le Jupiter, l'Hercule, le Caſtor & Pollux : le monument élevé du temps de Tibere, dont nous parlerons dans la ſuite, & ſur lequel ſe trouve le nom de ces Dieux, en prouvant cette verité, fait voir qu'on ne fut pas long-temps, après la conquête de Jules Ceſar, à introduire ces nouveaux Dieux dans le pays. Enfin on ſe conforma preſqu'en tout aux pratiques religieuſes des Romains. On commença à bâtir comme eux des Temples, des Chapelles, & à faire des ſtatues des Dieux.

Mais pour entrer dans quelque détail ſur cette ancienne Religion des Gaulois, je crois pouvoir avancer qu'outre qu'ils avoient de leurs Dieux une idée plus pure que les autres idolâtres, puiſqu'ils ne croyoient pas qu'on pût les repréſenter ſous une figure, ni en renfermer la majeſté dans des Temples; ils avoient préferé pour l'exercice de leur Religion les bois ſolitaires & ſombres, dont l'aſpect ſeul inſpire je ne ſçai quelle frayeur religieuſe.

Je ſuis perſuadé même qu'à l'exemple des Perſes, dont ils avoient reçu une partie de leurs dogmes, ils commencerent par n'avoir d'autres Dieux que les Aſtres & les Elemens. En effet, nous verrons dans la ſuite qu'ils rendoient un culte particulier au Soleil, different de celui d'Apollon; qu'ils honoroient la Lune, qu'ils ſçavoient bien diſtinguer de leur Diane; & qu'ils rendoient auſſi un culte religieux à la Terre, qu'ils regardoient, ainſi que les autres Peuples idolâtres, comme la mere des Dieux & des hommes.

Le Feu éternel qu'ils entretenoient dans leurs forêts qui leur ſervoient de Pyrées, & le reſpect qu'ils avoient pour Mithras, font voir qu'ils rendoient à cet Element le même honneur que les Perſes.

Ils avoient encore un respect religieux pour les Lacs & pour les Marais, qu'ils regardoient ou comme autant de Divinités, ou du moins comme des lieux qu'elles choisissoient pour leur demeure. Ils donnoient même à ces Lacs, comme aux arbres, le nom de quelques Dieux particuliers. Le plus célébre de ces Lacs étoit celui de Toulouse, dans lequel ils jettoient soit en especes, soit en barres, ou lingots, l'or & l'argent qu'ils avoient pris sur leurs ennemis. Il y avoit aussi dans le Gevaudan, au pied d'une montagne, un grand Lac consacré à la Lune, sous le nom d'*Elané*, où selon Gregoire de Tours, on s'assembloit tous les ans, des environs, pour y jetter les offrandes qu'on faisoit à la Déesse. Strabon (1) parle encore d'un Lac célebre dans les Gaules, qu'on nommoit le Lac des deux Corbeaux, parce qu'il y avoit deux oiseaux de cette espece qui y faisoient leur sejour, & desquels on faisoit mille contes ridicules; mais ce qu'il y a de certain c'est que dans les differends qui arrivoient, les deux parties s'y rendoient & leur jettoient chacun un gâteau: celui que les Corbeaux mangeoient, se contentant déparpiller l'autre, avoit gain de cause.

(1) Liv. 4.

Au culte des Lacs & des Marais les Gaulois joignoient celui des Fleuves, des Rivieres, & des Fontaines, qu'ils croyoient autant de Divinités; & ce qu'on a dit dans le Livre II. des honneurs rendus à l'Eau, regarde ces Peuples au moins autant qu'aucun autre. Ils lui sacrifioient comme les autres Nations idolâtres, jettoient dans les eaux courantes des habits & d'autres choses, & noyoient dans les gouffres les chevaux qu'ils avoient pris sur leurs ennemis. Il est inutile d'entasser ici les témoignages des Anciens pour prouver cette proposition: ils sont tous d'accord sur cet article, & on connoît ces beaux vers qu'Ausone a faits en l'honneur de la célébre Fontaine de Bordeaux qu'on nommoit *Divona*, ou Fontaine divine.

Comme les Egyptiens honoroient le Nil, & les Indiens le Gange, d'un culte particulier, les Gaulois avoient pour le Rhin un plus grand respect que pour les autres Fleuves: persuadés qu'il les animoit au combat, ils comptoient beaucoup sur son secours.

Mais ce qu'il y avoit de plus sacré & de plus respectable dans la Religion des Gaulois, étoient les Bois & les Forêts, & parmi les autres arbres le chêne étoit celui de tous pour qui on avoit une plus grande vénération, comme on va le voir dans le Chapitre suivant.

CHAPITRE II.

Des Temples des Gaulois.

LES Gaulois n'avoient anciennement d'autres Temples, que les Bois & les Forêts, comme nous venons de le dire, ni d'autres Statues de leurs Dieux, ni d'autres Autels que les arbres de ces Bois : ces Bois étoient une chose si sacrée parmi eux, qu'il n'étoit pas permis de les abattre, ni de s'en approcher qu'avec un respect religieux, & seulement pour les orner de fleurs & de trophées, & y suspendre les restes des Victimes immolées aux Dieux qu'ils représentoient. Il n'étoit pas permis de se servir de certains arbres, même lorsqu'ils étoient tombés par caducité, ou par quelqu'autre accident. En un mot, les Forêts & les arbres étoient leurs Temples, leurs Autels, & les Statues de leurs Dieux. C'étoit au milieu de ces Bois qu'on offroit les sacrifices, que se faisoient toutes les assemblées de Religion.

Ce ne fut que fort tard qu'ils se prêterent sur cet article aux usages des autres Nations Payennes. Cesar en effet, ne dit rien de leurs Temples, ni des Statues de leurs Dieux : on a cent autres preuves de cette vérité, & le fait est incontestable. Cependant d'anciens Historiens parlent des Temples des Gaulois, au temps même de la Conquête de Jules Cesar. Suetone (1) dit que ce Conquerant pilla & saccagea ces Temples, qui étoient remplis de trésors ; Strabon, sans citer les autres, fait aussi mention des Temples & des Oratoires des Gaulois; mais on peut répondre que ces Auteurs parlent le langage de leur Nation, & suivant leurs préjugés.

(1) In Cæsar.

Il eſt vrai que les Gaulois avoient des lieux deſtinés & conſacrés ſpécialement au culte de leurs Dieux; que c'étoit dans ces lieux que ſe pratiquoient les cérémonies religieuſes; qu'on y offroit les ſacrifices, &c. mais ces Temples, ſi on veut les appeller ainſi, n'étoient pas des édifices comme ceux des Grecs & des Romains: c'étoient des bois, c'étoient à Toulouſe les bords d'un Lac conſacré par la Religion, qui ſervoient de Temple. C'étoit dans ces lieux qu'on renfermoit les treſors. Ainſi les Auteurs que j'ai cités, ont eu raiſon en un ſens, de dire que Ceſar avoit pillé leurs Temples; c'eſt-à-dire, les lieux qui leur en ſervoient. C'eſt ſuivant cette diſtinction qu'il faut entendre ce que dit Strabon, que c'étoit dans leurs Temples que les Gaulois crucifioient les hommes qu'ils immoloient à leurs Dieux, c'eſt-à-dire, dans ces Forêts mêmes qui leur ſervoient de Temples. Car comment ſeroient entrés dans des édifices, quelques ſpacieux qu'on les ſuppoſât, ces Coloſſes d'oſier, dans leſquels ils mettoient ou les criminels ou les captifs, & quel déſordre n'y auroit pas cauſé le feu qui les conſumoit?

Rien au reſte, n'eſt ſi célebre dans l'Hiſtoire des anciens Gaulois que les Bois du Pays Chartrain, qui étoient, ſi j'oſe m'exprimer ainſi, la Metropole du Pays, où l'on s'aſſembloit de toutes parts, autant pour les cérémonies de la Religion, que pour les affaires d'Etat, ainſi qu'on le dira plus au long dans l'Hiſtoire des Druydes: & la Forêt qui étoit près de Marſeille, où étoit le ſecond College de ces Prêtres, & le plus fréquenté après le Pays de Chartres.

Tacite (1) parlant des Semnons, Celtes d'origine, & qui ſuivoient la même Religion que les Gaulois, confirme ce qu'on vient de dire. « Ces Peuples, dit-il, n'ont pour Temple qu'une Forêt, où ils s'acquittent de tous les devoirs de » la Religion. Perſonne n'a entrée dans ce Bois, s'il ne porte » une chaîne, marque de la dépendance & du domaine ſu- » prême que Dieu a ſur lui.

(1) De Mor. Ger.

Ce ne fut donc que depuis l'entrée des Romains dans les Gaules, qu'on commença à y en bâtir, l'uſage même n'en fut pas d'abord général: on continua, malgré ces nouveaux

Temples, à sacrifier dans les forêts, & à se servir des arbres mêmes pour représenter les Dieux; & cet usage dura long-temps, puisque Maxime de Tyr dit que la Statue de leur Jupiter n'étoit encore qu'un chêne fort élevé.

Ce culte rendu aux arbres étoit fort ancien dans cette nation, & dès-là si difficile à détruire, que malgré les Canons de differents Conciles, & les exhortations réiterées des Prélats, qui n'oublioient rien pour l'abolir, il subsista dans quelques cantons des Gaules, long-temps après que le Christianisme y eut triomphé de l'Idolâtrie, & on en découvroit encore] quelques restes du temps de Charlemagne. L'Histoire Ecclésiastique fait souvent mention des arbres que de saints Personnages faisoient abbattre, parce qu'ils étoient encore l'objet de la vénération publique; & elle nous apprend en particulier que saint Severe de Vienne en fit déraciner un qui représentoit à la fois cent de leurs Dieux, ainsi qu'il paroissoit par l'Inscription posée dans l'Eglise qui fut bâtie à la place de cet arbre. Mais les Gaulois s'accoutumerent enfin si bien aux mœurs & aux coutumes de leurs Vainqueurs, qu'on vit de tous côtés s'élever un grand nombre de Temples, où furent déposées les Statues qui représentoient également les anciens Dieux du Pays & ceux des Romains. Les Antiquaires, & surtout le R. P. Dom Bernard de Montfaucon, ont fait dessiner les restes de plusieurs de ces Temples, qu'on peut voir dans leurs Ouvrages. On remarque qu'ils sont presque tous de figure ronde, ou octogone, comme si on avoit cru ne devoir renfermer les Maîtres du monde que dans des lieux qui lui ressemblassent par leur figure.

Les Sçavans ont recherché avec soin d'où venoit ce respect des Gaulois pour les arbres, & en particulier pour le chêne, pour lequel ils avoient tant de vénération, qu'on peut dire qu'il étoit en même-temps leur Temple & leur Dieu; & le plus grand nombre est persuadé qu'il tiroit son origine du chêne de Mambré sous lequel Abraham, comme il est rapporté dans la Genese, invoqua le nom du Seigneur. On ne sçauroit nier en effet que ce chêne ne soit devenu très-célébre

célébre ; & ce seroit perdre le temps que d'accumuler des témoignages pour le prouver. Dans la suite on y tint une Foire où s'assembloient des Marchands de plusieurs Nations voisines, & un grand concours de Peuples. Ce chêne que la Religion du pere des Croyans avoit consacré, ayant été si connu, il y a apparence, dit-on, que les Colonies qui partirent de la Syrie & des autres Provinces voisines, pour venir peupler l'Occident, en conserverent le souvenir, & choisirent dans les lieux où ils étoient venus s'établir, cet arbre préférablement à tout autre, pour y célébrer les mysteres de leur Religion. On ne sçauroit disconvenir de même, ajoute-t-on, que la Religion des Gaulois n'ait eu, du moins dans ses commencemens, beaucoup de rapport avec celle des Juifs. Porphyre qui avoit saisi ce rapport, en fit un sujet de reproche aux Chrétiens, en leur opposant l'antiquité des Druydes, à la nouveauté de la religion Chrétienne.

Mais je crois qu'il est inutile de chercher ici du mystere. La terre étoit autrefois toute couverte de bois ; & ceux qui venoient s'établir dans quelque pays inhabité, n'en défrichant qu'autant qu'il étoit nécessaire pour y semer du grain, il falloit bien qu'ils prissent les bois & les forêts pour célébrer leurs mysteres. D'ailleurs les lieux sombres & solitaires semblent inspirer je ne sçais quelle sainte frayeur qui les rend plus respectables. On doit juger de l'ancien monde comme du nouveau : or toutes les Relations nous apprennent que l'Amerique n'étoit qu'une vaste forêt, & que sans connoître le chêne de Mambré, les Sauvages pratiquoient dans les bois & aux pieds des arbres leurs cérémonies religieuses.

Quoi qu'il en soit, rien n'est si ancien dans le Paganisme, que ce respect pour les bois & les forêts, qui ont servi de Temples aux premiers hommes ; de sorte même que quand on commença à en bâtir, on ne manquoit presque jamais de planter des bois autour. De-là sans doute l'origine de ces Bois sacrés, *Luci*, si célébres dans toute l'Antiquité, & dont l'usage a duré si long-temps.

Lors même que toute la terre étoit remplie de Temples, à prendre ce mot dans sa propre signification ; non seulement

les Poëtes les désignoient encore par le mot *Lucus, bois, bocage*, mais les Historiens aussi, & ce qui est encore plus fort, les Architectes même. Ainsi Vitruve parlant des proportions qu'on doit garder dans les Edifices d'ordre Toscan, & donnant pour exemple le Temple de Diane Aricine, appelle ce Bâtiment, *Aricino nemori Dianæ, le Bois de Diane.*

Comme l'exercice de la Religion étoit entre les mains des Druydes, il est nécessaire de faire connoître ces Prêtres si renommés dans l'Antiquité.

CHAPITRE III.

Des Ministres de la Religion parmi les Gaulois, & surtout des Druydes.

NOs anciens Gaulois avoient d'abord, ainsi qu'on l'a dit, beaucoup de Religion, & comme les Druydes la traitoient d'une maniere également grave & sérieuse, ils avoient inspiré un respect infini pour elle. Qu'on ne s'attende donc pas à trouver dans la Theologie ancienne de ce Peuple ces fables absurdes & impies, dont celle des Grecs & des Romains étoit chargée ; encore moins une Venus galante, un Jupiter incestueux, & ces mysteres impurs que les Auteurs profanes n'ont pas même osé réveler.

Quoique les Druydes fussent les principaux ministres de la Religion des Gaulois, ils n'étoient pas les seuls, & il y avoit differens degrés dans leur Hierarchie. Les Anciens nomment parmi ces différens ministres les Bardes, les Eubages, les Vates & les Druydes. Ceux-ci étoient les chefs, & les autres des subalternes qui les aidoient dans leur ministere, & qui en tout leur étoient beaucoup inférieurs. Les Bardes, dont le nom en langue Celtique veut dire, selon Festus, *un Chantre*, célébroient en vers les actions immortelles des grands hommes, & les chantoient ordinairement sur des instrumens de Musique, Leurs vers étoient d'un si grand prix

qu'ils suffisoient pour immortaliser la memoire de ceux qu'ils avoient entrepris de louer, & ces Bardes eux-mêmes étoient si estimés, que s'ils se présentoient lorsque deux armées étoient prêtes d'en venir aux mains, & que le combat fût même déja commencé, on mettoit sur le champ les armes bas pour écouter leurs propositions. Outre leur occupation ordinaire de célébrer les louanges de leurs Heros, & de ceux qui leur faisoient du bien, ils se mêloient de censurer les actions des particuliers, sur-tout lorsque leur conduite ne répondoit pas à leur devoir.

Les Sarronides instruisoient la jeunesse, & lui inspiroient des sentimens vertueux. Les Vates, ou Eubages, avoient le soin des sacrifices, & s'appliquoient à la contemplation de la Nature; mais ces trois sortes de Ministres étoient inférieurs en tout & soumis aux Druydes, qui dans la suite réunirent à leur corps presque toutes leurs fonctions, sur-tout celles qui regardoient la Religion, leur laissant seulement le soin des autres choses. Les fonctions des autres que j'ai nommés sont peu connues, & Diodore de Sicile confond même les Sarronides avec les Druydes. Ceux-ci étoient tellement superieurs aux autres, que non-seulement ils étoient chargés par leur état de tout ce qui concernoit la Religion, mais qu'ils donnoient encore la Loi à ces Ministres subalternes, qui ne pouvoient exercer leur emploi qu'avec leur permission, & étoient obligés de se retirer lorsqu'ils paroissoient, à moins qu'ils ne leur permissent de demeurer.

Les Druydes, dont le nom venoit incontestablement du mot Celtique *Deru*, qui veut dire un chêne, que les Grecs nomment δρῦς, étoient donc chez nos anciens Gaulois les principaux Ministres de la Religion. Les Anciens les désignent quelquefois par d'autres noms, mais qui marquent toujours leurs fonctions. Diodore de Sicile en effet en parle assez au long sous le nom de Sarronides, d'autres sous celui de Samothées, & Diogene Laerce (1), ainsi que Suidas, nous apprennent qu'ils ont été appellés Semnothées, nom qui désignoit la profession qu'ils faisoient d'honorer les Dieux, & d'être consacrés à leur service; comme celui de

(1) In proœm.

Sarronides faisoit allusion aux chênes auprès desquels ils passoient leur vie (*a*) Enfin les monumens déterrés dans la Cathedrale de Paris, dont nous parlerons dans la suite, leur donnent le nom de *Senani*, qui sera expliqué en son lieu.

Origine & Antiquité des Druydes.

JE ne m'amuserai pas long-temps à la recherche de l'antiquité & de l'origine des Druydes. Ceux qui ont le plus approfondi cet article, sont obligés d'avouer qu'ils n'ont rien de certain à proposer, & qu'il faut se contenter de simples conjectures. Les Druydes descendoient-ils, comme le prétendent quelques Sçavans, des anciens Gymnosophistes des Indes? Mais quelles traces nous a laissées l'Histoire du commerce de gens si éloignés les uns des autres? Etoient-ils les disciples de Pythagore dont la doctrine a tant de rapport à celle de ces Prêtres Gaulois? Car enfin c'étoit en Italie, à Crotone que ce Philosophe publioit ses dogmes, & les Gaules sont assez voisines de l'Italie pour que ces mêmes dogmes ayent passé en-deçà des Alpes. Mais, 1°. Il y a bien plus d'apparence que Pythagore lui-même avoit adopté plusieurs opinions des Druydes. 2°. Il n'est pas vrai que la doctrine de ce Philosophe ait autant de rapport qu'on le croit avec celle des Druydes; & sur l'article principal qui est celui de la Métempsycose, que Pythagore avoit puisée en Egypte, & qui étoit de son temps même répandue dans toutes les Indes; il ne paroît pas, comme on le verra dans la suite, qu'ils se soient copiés les uns les autres. 3°. Quoique la distance de l'Italie aux Gaules ne soit pas bien considérable, les Italiens n'avoient que peu ou point de commerce avec les Gaulois, qu'ils regardoient comme des Barbares, contre lesquels ils ne cherchoient qu'à couvrir leurs frontieres.

Comme j'ai déja prouvé qu'il y a beaucoup d'apparence que les Celtes du Nord, peres de nos Gaulois, avoient puisé une partie de leur doctrine chez les Perses, ou chez leurs

(*a*) Voyez l'Auteur de l'Histoire de la Religion des Gaulois, Tom. I. pag. 175.

voisins ; on peut penser de même que c'étoit sur le modele des Mages que les Druydes s'étoient formés ; & certainement la ressemblance entre eux est mieux marquée qu'avec tous les autres Philosophes du monde. Aussi plusieurs Anciens ont-ils été du sentiment que je propose, sans s'être embarrassés de la route par laquelle la Religion des Perses pouvoit avoir pénétré dans le fond de l'Occident. Après tout l'origine des Druydes se perd dans les ténebres de l'Antiquité, & tout ce que nous pouvons sçavoir, c'est que les Philosophes Grecs, Aristote, Sosion, & d'autres encore avant eux, qui en ont fait mention, car ils étoient connus dès les temps les plus reculés, en parlent comme de gens sages, très-éclairés dans les matieres de Religion, & comme de Philosophes consommés dans la speculation. On avoit une idée si avantageuse de leur sçavoir, que Ciceron dit que ce furent eux qui inventerent la Mythologie, & dès-là ils doivent passer pour les maîtres des Grecs & des Romains.

Mais on ne verra que trop dans la suite, car la verité m'engage à en dire le mal comme le bien, que toute leur sagesse n'étoit que folie, qu'ils étoient adonnés à des connoissances aussi frivoles que dangereuses, à la Magie, à la Divination, & à des pratiques pueriles & superstitieuses ; & s'ils ont passé pour les plus sages des hommes, c'est que les hommes admirent ordinairement ceux qui sçavent le mieux leur en imposer.

De leur maniere de vivre & de s'habiller, de leur Autorité, &c.

Les Druydes menoient une vie fort retirée & fort austere, du moins en apparence. Cachés dans le fond des forêts, ils n'en sortoient que rarement, & c'étoit-là que toute la Nation alloit les consulter. Cette vie austere attira l'admiration de Jules-Cesar, lui qui n'admiroit gueres que les vertus d'éclat & de parade ; & il en fut si frappé, qu'il ne put leur refuser son estime.

Quoique les Druydes formassent plusieurs Colleges dans

les Gaules, celui du Pays Chartrain, comme nous venons de le dire, fut toujours regardé comme le plus considérable, & le Chef de ce College étoit le souverain Pontife des Gaules. C'étoit dans les boisde cette contrée que s'offroient les grands sacrifices, & où se faisoient toutes les grandes cérémonies que prescrivoit la Religion. C'étoit-là enfin que s'assembloient les Grands du Pays, pour tenir les Etats généraux.

Après ce College celui de Marseille étoit le plus considerable, & rien n'est si célebre que le bois où s'assembloient les Druydes. La description qu'en fait Lucain, lorsqu'il raconte comment Cesar le fit abattre, inspire je ne sçais quelle frayeur religieuse qui frappe & qui saisit (*a*).

Quoique les Druydes, vieux & jeunes, eussent tous un même esprit, il paroît par les monumens qui les représentent, qu'ils n'avoient pas tous la même maniere de s'habiller. Etoit-ce qu'il leur étoit permis de suivre la mode de la Province ; ou les differens habits marquoient-ils les differens degrés que possedoient les Aspirans avant que d'être Profès ? C'est ce que je ne sçaurois décider. Ce qui est sûr, du moins, c'est qu'après la cérémonie de l'accolade, ou de la profession, car c'étoit en recevant l'accolade des vieux Druydes que les Novices devenoient Profès, le Candidat quittoit l'habit du siecle, pour se revêtir de celui de Druyde, qui consistoit en une tunique qui n'alloit qu'à mi-jambe. Cet habit, au reste, ainsi que la robe qui étoit dessous, s'ouvroit pardevant, & le Candidat étoit avant que d'être reçû, obligé de l'ouvrir, afin qu'on n'y fût pas trompé, & que par méprise on ne confiât le sacerdoce au sexe.

Leur autorité étoit si grande qu'on n'entreprenoit aucune affaire sans les consulter auparavant. Ils présidoient aux Etats, resolvoient la guerre ou la paix à leur gré, punissoient les coupables, & leur pouvoir alloit quelquefois jusqu'à déposer les Magistrats, & même les Rois, quand ils n'observoient pas les Loix du Pays. Ils étoient les premiers d'entre les Nobles qui composoient la République, & tout plioit devant eux. Com-

(*a*) Voyez ce qui a été dit à ce sujet dans le premier Volume.

me ils composoient un corps distribué dans toutes les Provinces des Gaules, par le moyen de leurs Colleges, on leur confioit l'éducation de la Jeunesse la plus qualifiée du Royaume.

C'étoit à eux qu'appartenoit le droit de créer tous les ans dans chaque cité le Magistrat qui devoit la gouverner, quelquefois même avec le nom & l'autorité de Roi, ou de *Vergobret*; lequel ne pouvoit rien faire sans eux, pas même assembler son Conseil : en sorte qu'à parler exactement c'étoient eux qui regnoient véritablement, & que les Rois n'étoient que leurs Ministres & leurs esclaves.

La Justice ne se rendoit que par leur ministere. Arbitres de tous les différends & des intérêts de la Nation, ils décidoient également les affaires publiques & celles des particuliers, punissoient les crimes; & dans les procès ils adjugeoient un bien disputé, à celui à qui ils croyoient qu'il appartenoit : ceux qui refusoient de se rendre à leur décision, étoient frappés d'anathême; tout sacrifice leur étoit interdit, & le reste de la Nation les regardoit comme des impies, qu'on n'osoit même fréquenter.

Leurs Fonctions.

Les Druydes étoient chargés de tout le détail de la Religion; ce qui leur donnoit encore un pouvoir sans bornes. En effet sacrifices, offrandes, prieres publiques & particulieres; Science de prédire l'avenir, de consulter les Dieux, de répondre en leurs noms; leurs attributs, leur nombre; d'étudier la Nature; droit de rejetter ou d'établir de nouvelles cérémonies, de veiller au maintien des Loix anciennes, d'y en ajouter suivant les occurrences; de déclarer la guerre & de faire la paix, de confirmer ou annuller l'élection des Rois, des Vergobrets, c'est-à-dire, de ceux qui dans certains cantons des Gaules étoient comme les Archontes d'Athenes, mais dont le pouvoir ne duroit qu'un an; tout cela étoit de leur ressort.

Leur état au reste les dispensoit d'aller à la guerre, & les

exemptoit de toute sorte de tribut, ce qui leur attiroit un grand nombre d'aspirans, car on pouvoit être reçû dans leur corps, de quelque état & de quelque profession qu'on fût ; & leur nombre se seroit accrû encore bien davantage, sans les rigueurs d'un long noviciat, & la nécessité qu'on imposoit aux jeunes Candicats d'apprendre ce nombre prodigieux de vers qui contenoient leurs maximes sur la Religion & sur le gouvernement politique.

Anciennement les femmes Gauloises avoient joui d'une partie de ces prérogatives, & elles les possedoient encore lorsqu'Annibal passa par les Gaules, puisqu'un des articles du Traité qu'il fit avec les Gaulois, portoit que si un Gaulois avoit quelque sujet de se plaindre d'un Carthaginois, l'offensé rendroit sa plainte devant le Général, ou au Magistrat que le Senat de Carthage avoit établi en Espagne ; & que quand un Gaulois auroit fait quelque tort à un Carthaginois, la cause seroit portée au tribunal des femmes Gauloises. Dans la suite les Druydes usurperent entierement cette autorité ; mais on ignore l'époque de cette usurpation.

Doctrine & Sciences des Druydes.

Toutes les maximes des Druydes tendoient à rendre les hommes sages & équitables, religieux & vaillans. Les points fondamentaux de leur doctrine se réduisoient à ces trois : à adorer les Dieux, à ne nuire à personne, & à être brave & courageux. Pomponius Mela (1) parlant de leur Philosophie, dit qu'ils faisoient profession de sçavoir la forme & la grandeur de la terre, & en general de tout l'univers, ainsi que le cours des Astres, leurs révolutions ; & que les antres & les bois où ils faisoient leur demeure, leur laissoient tout le temps de méditer sur tous ces points.

(1) De Sylv. Arb. l. 3.

On ne sçauroit douter que les Druydes, & en général les Gaulois, n'ayent crû l'immortalité de l'ame, & c'étoit la persuasion de ce dogme qui les faisoit courir à la mort, comme à un moyen assûré de parvenir à une vie plus heureuse. Il est vrai qu'ils mettoient une grande difference entre ceux qui

qui mouroient d'une mort naturelle au milieu de leurs parens & de leurs amis, & ceux qui perdoient la vie en servant la Patrie. Les premiers étoient enterrés sans bruit, sans éloges, sans ces chansons funebres, composées à la louange des morts : pour les autres au contraire qui venoient de se sacrifier à l'intérêt commun, on croyoit qu'ils survivoient à eux-mêmes, qu'ils alloient goûter dans le sejour des Dieux un bonheur éternel. Enfin ce n'étoit qu'en leur faveur que les Prêtres osoient élever des tombeaux, & composer des épitaphes : mais il ne faut pas conclure de-là qu'ils ne croyoient pas les premiers immortels. Le dogme de l'immortalité des ames ne souffre point de partage ; & il y a peu de Philosophes qui l'ayent enseigné plus clairement que les Druydes.

La raison de cet usage en faveur des guerriers étoit fondée sur le génie de cette vaillante Nation, & sur le cas qu'on faisoit de ceux qui suivoient la profession des armes : les autres selon eux n'ayant rien qui meritât leur estime, sembloient mourir tout-à-fait, c'est-à-dire, ne laissoient aucun souvenir d'eux. Cependant Strabon nous apprend que les Druydes enseignoient qu'un jour le feu & l'eau absorberoient toutes choses.

Cette doctrine, suivant quelques Auteurs, étoit celle de la Metempsycose ; mais comme Cesar, Diodore, Lucain, Valere-Maxime, & quelques autres encore, prétendent que les Druydes la croyoient & l'enseignoient à leurs disciples, je me rends d'autant plus volontiers à ce que rapportent ces Anciens, plus à portée que nous d'être instruits des sentimens de ces Prêtres Gaulois, sur-tout le premier qui demeura si long-temps parmi eux, qu'aux raisons des Ecrivains modernes qui ne me paroissent pas aussi convaincantes qu'ils le prétendent.

Je suis bien persuadé d'abord, que ce n'étoit pas de Pythagore, encore moins de ses disciples, que les Druydes avoient appris cette doctrine (qui étoit connue long-temps avant lui en Egypte, & dans presque tout l'Orient) puisqu'ils l'enseignoient dans les Gaules long-temps avant la naissance de ce Philosophe ; mais il n'en est pas moins vrai qu'elle faisoit par-

preuves négatives, & les inductions même qui paroissent les plus nécessaires, sont foibles contre des preuves positives d'Auteurs contemporains & instruits.

Telles étoient les Sciences & la doctrine que les Druydes tâchoient d'inculquer à leurs Candidats, dont le noviciat étoit fort long. Lorsque ces Candidats avoient quelques dispositions plus favorables que leurs compagnons aux Sciences speculatives, les Maîtres les envoyoient dans la Grande Bretagne, afin de s'y perfectionner, & y faire de nouveaux progrès : car les Druydes de cette Isle passoient pour les plus habiles de tous ; soit que moins occupés que ceux des Gaules, ils eussent plus de temps pour étudier, soit pour les raisons que nous avons rapportées plus haut. Malgré cette différence les uns & les autres entretenoient entr'eux une correspondance reglée, & se consultoient dans toutes les occasions importantes.

Comme les Druydes n'écrivoient rien, & que c'étoit en vers qu'ils rédigeoient toutes leurs connoissances, ils obligeoient leurs Novices à les apprendre par cœur, & ces vers étoient en si grand nombre, qu'il falloit quelquefois employer quinze ou vingt ans à les apprendre. Jules-Cesar qui rapporte ce fait, en rend deux raisons : la premiere, afin que la doctrine des Druydes ne fût connue de personne, & qu'elle parût par-là plus mystérieuse ; la seconde, afin que les jeunes gens qui étoient obligés à apprendre ces vers, fussent plus soigneux de cultiver leur memoire.

Leurs Superstitions

Outre la science de la Religion & celle de la Philosophie, les Druydes cultivoient encore la Médecine ; mais ils ne devoient à cet égard leur reputation qu'à l'idée qu'on avoit qu'ils connoissoient parfaitement l'influence des Astres, & qu'ils perçoient dans l'avenir : car comme tout est mêlé dans l'homme de bien & de mal, ces Sages qui étoient si respectés, s'adonnoient particulierement à l'Astrologie, à la Divination & à la Magie ; connoissances si fort du goût du peuple, que quoique toujours la dupe, il ne revient jamais de ses préjugés. Il est vrai que les Druydes faisoient quelqu'usage

de la Botanique ; mais ils y mêloient tant de pratiques superstitieuses, qu'il est aisé de voir qu'ils n'y avoient pas fait beaucoup de progrès. Quelle idée en effet doit-on avoir de la science de ces pretendus Sages, lorsqu'on voit qu'ils enseignoient & pratiquoient en même temps, comme nous l'apprenons de Pline (1), que pour cueillir la Plante nommée *Selage*, qu'on croit être la pulsatille, il falloit l'arracher sans couteau, & de la main droite, qui devoit être couverte d'une partie de la robe, puis la faire passer secretement à la main gauche comme si on l'avoit volée ; & qu'enfin il falloit être vêtu de blanc & nuds pieds, & avoir préalablement offert un sacrifice de pain & de vin.

(1) Liv. 24. c. 11.

Comme les Druydes étoient sur-tout entêtés des prétendues vertus de la verveine, cette Plante si en usage dans les operations de la Magie, on juge bien qu'ils ne la cueilloient & ne l'employoient qu'en y mêlant beaucoup de superstitions. D'abord, disoient-ils (2), il falloit la cueillir au point que la canicule se levoit, & cela à la pointe du jour, avant que le soleil fût levé, & après avoir offert à la Terre un sacrifice d'expiation, où les fruits & le miel étoient employés. Mais aussi quelles vertus n'avoit pas alors cette Plante ? En s'en frottant on obtenoit tout ce qu'on vouloit ; elle chassoit les fiévres, guérissoit toutes sortes de maladies, &, qui plus est, concilioit les cœurs que l'inimitié avoit alienés : enfin repandue avec un rameau en forme d'aspersion sur des convives, ceux qu'elle touchoit se sentoient & plus gais & plus contens que les autres ; comme si pour procurer cette gayeté, la plus simple persuasion des effets de cette Plante ne suffisoit pas.

(2) Plin. l. 25.

On peut mettre aussi au nombre des superstitions des Druydes l'opinion où ils étoient qu'à la mort des grands hommes il arrivoit toujours quelque changement considérable dans la nature, & que leurs ames ne manquoient guéres d'exciter des orages, des vents extraordinaires & des tempêtes ; qu'elles faisoient entendre le bruit effrayant du tonnerre, luire des éclairs menaçans, & paroître des globes de feu qui infectoient l'air, & causoient des maladies populaires. Plutar-

que, dans ſon traité de la ceſſation des oracles, leur préte à ce ſujet un raiſonnement qui convaincra peu de monde. L'ame des grands hommes, diſoient-ils, eſt comme une chandelle, qui tant qu'elle eſt allumée ne produit que de bons effets, mais qui étant éteinte cauſe une odeur deſagréable. Si cette raiſon avoit quelque vraiſemblance, l'ame des méchans devroit donc cauſer encore de plus grands maux.

Il eſt vrai, & nous devons l'obſerver en paſſant, qu'on a quelquefois flatté les grands hommes, que la nature ſe mettoit en nouveaux frais pour les honorer, & ils n'ont pas été tous auſſi raiſonnables à ce ſujet que le Cardinal Mazarin, qui ſe moquant de ceux qui lui dirent que la Comete qui parut quelques jours avant ſa mort, étoit ſans doute un heureux pronoſtic pour lui, leur dit que la Comete lui faiſoit beaucoup d'honneur. On pourroit compter auſſi parmi leurs ſuperſtitions ce qu'ils affectoient de penſer au ſujet de ces miſerables victimes qu'ils immoloient à leurs Dieux, ſi je ne le regardois plutôt comme un effet de leur politique que de leur perſuaſion. Ils leur faiſoient entendre que ce ſacrifice les purifioit, les dépouillant de tout ce qu'ils avoient de mortel, & les rendoit ſemblables aux Dieux.

Une autre ſuperſtition de ces prétendus Sages, regarde l'œuf qu'ils nommoient *Anguinum*, & qu'ils diſoient être ſorti de la bave des Serpens, qui en certaine ſaiſon de l'année s'aſſemblent en grand nombre pour s'accoupler. Dès que cet œuf étoit formé, les Druydes publioient qu'aux ſifflemens des Serpens, il s'élevoit en l'air, & qu'il falloit, pour conſerver ſa vertu, l'attraper avant qu'il fût retombé à terre, puis monter à cheval & s'éloigner le plus vîte qu'on pouvoit, parce que les Serpens, jaloux de cette production, ne manquoient pas de courir après celui qui la leur enlevoit, juſqu'à ce que quelque riviere arrêtât leur pourſuite.

Quand quelqu'un avoit été aſſez heureux pour avoir un de ces œufs, & qu'il l'avoit reçû en l'air un certain jour de la Lune, on en faiſoit l'eſſai en le jettant dans l'eau, entouré d'un petit cercle d'or; & pour être jugé de bon aloi, il falloit qu'il ſurnageât.

Si l'experience réussissoit, ce qui apparemment ne manquoit pas d'arriver par quelque secret que nous ignorons, les Druydes presens à cette cérémonie assûroient qu'il avoit la vertu de procurer gain de cause dans tous les differends qu'on pouvoit avoir, & que par son moyen encore, on obtenoit un libre accès auprès du Roi. Pline qui assûre (1), ce qu'on aura pas de peine à croire, que tout ce manége n'étoit qu'une vaine superstition, nous apprend que l'Empereur Claude fit mourir un Chevalier Romain du Dauphiné, pour cela seul qu'il portoit un de ces œufs dans son sein, en vûe de gagner un procès qu'il avoit.

(1) Loc. cit.

On croit que la cérémonie de recevoir cet œuf mysterieux, est représentée sur les Monumens déterrés dans la Cathedrale de Paris, ce que nous examinerons dans la suite: du moins est-il certain qu'elle se trouve sur un tombeau gravé par les soins du R. P. Bernard de Montfaucon (2), sur lequel on voit deux Serpens, dont l'un tient un œuf dans la gueule, que l'autre façonne avec sa bave.

(2) Ant. Expl. Tom. 2.

Les Druydes étoient aussi fort adonnés à la Magie, & à tous les prestiges qui l'accompagnent; & ils n'étoient pas fâchés qu'on crût qu'il étoit en leur pouvoir de se transformer en differentes figures, d'aller à leur gré au milieu des airs, & de faire toutes les autres folies des Magiciens les plus experts. Mais de toutes leurs superstions, la plus cruelle étoit celle qui les portoit à immoler à quelques-uns de leurs Dieux des Victimes humaines; usage barbare qui dura long-temps parmi eux, & qu'on eut tant de peine à abolir.

Envain quelques Sçavans ont prétendu qu'on leur en impose sur cet article, & que les Romains avoient eux-mêmes été trompés, prenant pour de véritables sacrifices la mort dont ils punissoient les coupables. Rien n'est si certain que ce que j'avance ici: toute l'Antiquité en rend témoignage, & il seroit inutile d'accumuler des autorités pour le prouver. En vain les Empereurs Romains tâchoient par de sanglants Edits, de proscrire un usage si barbare, il dura, du moins dans quelques cantons des Gaules, jusqu'à l'entiere destruction du Druydisme.

Cérémonie du Guy de Chêne.

De toutes les cérémonies qui étoient du reſſort des Druydes, la plus ſolemnelle étoit celle de cueillir le Guy de Chêne, qu'ils croyoient que les Dieux avoient apporté du Ciel pour le bonheur des hommes (*a*). Le Guy, que les Latins nomment *Viſcum*, eſt une plante paraſite, qui ne vient pas de l'arbre qui la porte; *quod non ſua ſeminat arbos*, comme dit Virgile qui en a fait une deſcription brillante, le comparant au rameau d'or. « Ce rameau, dit-il, brilloit à travers les » branches, à peu-près comme on voit en hyver le Guy de » Chêne, qui ſans avoir été ſemé, produit par un arbre d'un » autre eſpece, conſerve ſa verdure, & revêtit de ſes fruits les » branches qui le portent(*b*). Cette Plante, qu'on ne trouve point ſur la terre, vient ſur les chênes, ſur les pommiers, les poiriers, les pruniers, le hêtre, & d'autres arbres : on croit communement que les Grives, friandes de la graine du Guy, après en avoir mangé avec excès, en rejettent quelques-unes ſur les arbres où elles vont ſe repoſer, & que cette graine, graſſe & viſqueuſe, y prend racine & pouſſe une touffe verte & jaunâtre, qui s'éleve peu, mais qui nuit beaucoup aux arbres ſur leſquels elle ſe trouve greffée. Le fruit de cet arbriſſeau ſont des bayes ovales, molles, graſſes, & couvertes d'une membrane argentée très-délicate, qui contient une colle gluante. C'eſt de ce Guy, ſur-tout lorſqu'il vient ſur le chêne, que les Druydes faiſoient un cas infini; & comme ils étoient un peu Medecins Botaniſtes, ils ſçavoient ſans doute qu'il étoit ſpecifique contre l'épilepſie, & qu'on s'en ſert auſſi utilement dans l'apoplexie, & les vertiges. Ils en exprimoient même une eau qu'ils regardoient comme un remede ſouverain contre toutes ſortes de maux. Mais comme la ſuperſtition faiſoit partie des pratiques de ces Prêtres (car il n'y auroit rien eu d'extraordinaire à employer une plante medecinale) d'abord ils ne faiſoient cas que de celui qui vient ſur le chêne, croyant, comme Pline le dit (1), que Dieu avoit (1) Loc. cit.

(*a*) Pline, Liv. 16. Chap. 44. fait une deſcription détaillée de cette cérémonie, à peu-près telle qu'on la voit ici.

(a) *Quale ſolet, Sylvis brumali frigore viſcum*
Fronde virere novâ, quod non ſua ſeminat arbos,
Et croceo fœtu teretes circumdare ramos. Æneid. lib. 6. v. 205.

fait un choix particulier de cet arbre pour porter cette plante. Ils le cherchoient donc avec de grands soins dans les Forêts qu'ils habitoient ; & comme il étoit alors apparemment moins commun sur le chêne qu'il ne l'est presentement, ils se félicitoient lorsqu'après des fatigues immenses, ils avoient le bonheur d'en rencontrer quelques plantes, comme s'ils avoient véritablement trouvé un trésor. Cependant le temps de le cueillir n'étoit pas indifferent,& il n'y avoit qu'au mois de Decembre, qui étoit parmi eux un mois sacré, & au sixiéme jour de la Lune, qu'il fût permis de l'arracher.

On s'assembloit donc pour cette cérémonie, qui se faisoit avec un grand éclat, & on alloit en procession dans le lieu où l'on avoit découvert cette précieuse plante. Les Devins marchoient les premiers, chantant des Hymnes & des Cantiques en l'honneur des Dieux : venoit ensuite un Heraut,le Caducée en main, qui étoit suivi de trois Druydes, portant les choses nécessaires pour le sacrifice. Enfin paroissoit le Chef de ces Prêtres revétu d'une robe blanche, & suivi d'une foule de peuple. Lorsqu'on étoit arrivé à l'endroit marqué, le Chef des Druydes montoit sur le Chêne, & coupoit le Guy avec une faucille d'or ; les autres Druydes le recevoient avec grand respect dans le *Sagum*, ou une Saye blanche. Ensuite venoit le sacrifice de deux Taureaux blancs, qui étoit suivi d'un festin, & l'on prioit les Dieux, ainsi que le dit Pline, d'attacher à cette plante un bonheur qui suivît ceux à qui on la distribuoit. Au premier jour de l'An, après avoir beni & sacré le guy, on le distribuoit au peuple, en lui annonçant & lui souhaitant une bonne année : la Formule dont on se servoit pour cela, a été conservée fort long-temps, par ces mots, *A Gui l'an neuf.*

Comme rien n'est plus difficile à déraciner que les usages où la superstition se trouve mêlée, on fait encore le même cri en Picardie, en ajoutant, *plantez, plantez*, dans le dessein de souhaiter une année abondante & fertile. En Bourgogne, dans la Beauce & dans d'autres Provinces encore, les enfans qui au premier jour de l'An ont coutume de demander leurs étrennes, se servent du même cri. On avoit

même établi dans plusieurs lieux une quête le premier jour de l'An, où l'on se servoit pour inciter à donner, du même mot, *A Guy l'an neuf.*

Quoique Pline soit entré dans un assez grand détail au sujet de cette cérémonie, il n'a rien dit du lieu où elle se pratiquoit ; mais l'Auteur de l'Histoire de la Religion des Gaulois croit que c'étoit dans le Pays Chartrain : 1o. parce que selon le Naturaliste que je viens de citer, elle se faisoit pendant l'Assemblée générale des Etats : or on sçait que c'étoit dans ce Pays qu'on la tenoit, & cela une fois l'année. 2o. Parce que comme la cérémonie en question étoit la plus solemnelle de toutes, il y a bien de l'apparence qu'elle se tenoit dans le grand College qui étoit à Chartres. 3o. Comme Cesar observe que les Gaulois s'y rendoient avec un grand concours dans ce temps-là, il y a apparence qu'on profitoit de cette conjoncture pour rendre participans de la plus sainte de leurs cérémonies, ceux qui s'y trouvoient alors.

Je ne sçais au reste, sur quoi étoit fondé le respect religieux qu'avoient les Druydes pour le nombre de *six* ; mais il est sûr qu'ils le preferoient à tous les autres. C'étoit le six de la Lune qu'ils faisoient leurs principaux actes de Religion, qu'ils commençoient leur année ; ils alloient au nombre de six, cueillir le Guy de Chêne ; & parmi les monumens qui nous restent, on les trouve souvent en pareil nombre.

Maximes des Druydes.

Les Druydes n'écrivant rien, comme on l'a dit, la tradition nous a conservé peu de chose de ce grand nombre de Maximes que contenoit ce nombre infini de vers qu'ils faisoient apprendre à leurs éleves ; cependant Gollut (1) nous en a recueilli quelques-unes que je vais rapporter après lui, sans leur donner plus d'autorité qu'elles n'en meritent : persuadé qu'elles n'ont été composées que sur ce que l'Antiquité nous apprend de leur doctrine.

(1) Mem. de la Franche-Comté.

Premiere Maxime. *Il faut être enseigné dans les bocages par ces Prêtres sacrés.*

2. *Le Guy doit être cueilli avec un grand respect, & s'il est possible, à la sixiéme Lune. On doit se servir pour cela d'une serpe d'or.*
3. *Tout ce qui naît, tire son origine du Ciel.*
4. *On ne doit pas confier le secret des Sciences à l'Ecriture, mais à la memoire.*
5. *Il faut avoir un grand soin de l'éducation des Enfans.*
6. *Le Guy mis en poudre, rend les femmes fécondes.*
7. *Les desobéïssances doivent être éloignées des Sacrifices.*
8. *Les ames sont immortelles.*
9. *Les ames passent dans d'autres corps, après la mort de ceux qu'ils ont animés.*
10. *Si le Monde perit, ce sera par le feu ou l'eau.*
11 *Dans les occasions extraordinaires, il faut immoler un homme, Selon que le corps tombera, ou selon qu'il remuera étant tombé; selon que son sang coulera, ou selon que sa playe s'ouvrira, on prédira l'avenir.*
12. *Les Prisonniers de guerre doivent être égorgés sur les Autels, ou être renfermés dans des Paniers d'osier, pour être brûlés vifs à l'honneur des Dieux*
13. *Il ne faut pas permettre le commerce étranger.*
14. *Celui qui arrivera le dernier à l'Assemblée des Etats, doit être puni de mort.*
15. *Les enfans doivent être élevés jusqu'à l'âge de quatorze ans, hors de la presence de leurs peres & meres.*
16. *L'argent prêté en cette vie, sera rendu aux créanciers dans l'autre monde.*
17. *Il y a un autre monde; & les amis qui se donnent la mort pour y accompagner leurs amis, y vivront avec eux.*
18. *Les lettres données aux mourants, ou jettées dans le bûcher des morts, sont fidelement rendues dans l'autre monde.*
19. *La Lune guerit tout, comme son nom Celtique le porte.*
20. *Que le desobéïssant soit chassé; qu'il ne reçoive aucune justice; qu'il ne soit reçu dans aucune compagnie, ni admis dans aucun emploi.*
21. *Tous les peres de famille sont Rois dans leur maison: ils ont puissance de vie & de mort sur leurs femmes, sur leurs enfans, & sur leurs esclaves.*

CHAPITRE IV.

Des Druydesses.

CEUX qui ont lû les Commentaires de Cesar, Tacite & quelques autres Anciens, sçavent quelle considération les Germains & les Gaulois avoient pour les femmes. Celles des Druydes sur-tout partageoient l'autorité avec leurs maris, quoiqu'avec quelque dépendance, & s'ingeroient comme eux, non-seulement dans les affaires politiques, mais encore dans celles de la Religion. Comme il y avoit dans les Gaules même, depuis la conquête des Romains, des Temples dont l'entrée étoit interdite aux hommes, c'étoient les Druydesses qui y ordonnoient, & y regloient tout ce qui concernoit les sacrifices & les autres cérémonies de Religion : tout cela néanmoins eu égard à differens temps.

On peut distinguer trois sortes de Druydesses : les unes vivoient dans le célibat, comme celles de l'isle de Sain ; d'autres, quoique mariées (1), demeuroient regulierement dans les Temples qu'elles desservoient, hors un seul jour de l'année qu'il leur étoit permis d'avoir commerce avec leurs époux. Enfin les Druydesses du troisiéme ordre ne se séparoient point de leurs maris, & prenoient soin de l'interieur de leur famille.

On peut encore les diviser en deux classes : dans la premiere étoient les Prêtresses, pendant que celles qui n'étoient que Ministres sous les ordres des premieres, composoient la seconde.

Comme rien ne donne plus de reputation que la prétendue connoissance de l'avenir, on peut juger de celle de ces Prêtresses qu'on croyoit la posseder en un degré éminent (2). Aussi cette réputation n'étoit pas renfermée dans les Gaules : elle avoit passé dans les pays étrangers. On venoit de toutes parts les consulter avec une grande confiance, & leurs

(1) V. Dom Jacques Martin, T. I. p. 206.

(2) V. Tacite, l. 4. Dion, &c.

décisions étoient regardées comme des oracles Les Empereurs même (1), quand ils furent maîtres des Gaules, ne dédaignerent pas de les consulter ; & quoiqu'il soit certain qu'ils n étoient pas les seuls, l'histoire cependant ne fait mention que de leurs consultations, comme si celles des particuliers n'avoient pas merité d'être transmises à la posterité.

(1) V. Lamprid. Vopiscus, &c.

Il est vrai, comme on l'a dit dans le Chapitre précedent, que les Druydes se mêloient du même métier ; mais soit que leurs femmes y fussent plus habiles, c'est-à dire, qu'elles sçussent mieux tromper, ils le leur avoient presqu'entierement abandonné.

Je dois ajouter que les Druydesses s'étoient établies dans presque toutes les Isles qui sont sur les côtes des Gaules, & sur celles qui approchent de l'Angleterre : de maniere cependant que dans celles où il y avoit des Druydes, il n'y avoit point de Druydesses, & que celles-ci occupoient les autres.

Toutes ces Isles au reste étoient consacrées à quelque Divinité particuliere, & en portoient le nom. Les Ministres de l'un & de l'autre sexe, y faisoient les mêmes fonctions que dans le reste des Gaules. On croit même qu'ils s'y appliquoient plus particulierement qu'ailleurs à leurs operations magiques ; & c'étoit une opinion répandue dans toutes les Gaules, que maîtres des vents ils excitoient à leur gré les orages & les tempêtes.

J'ai dit qu'on ne nous avoit conservé que celles des prédictions des Druydesses qui s'adressoient aux Empereurs : en voici trois ou quatre assez remarquables. Alexandre Severe étant en chemin pour une expedition qui fut la derniere de sa vie, une de ces Prêtresses vint à sa rencontre, & lui dit : *Seigneur, n'esperez pas la victoire, & défiez-vous de vos Soldats.* Ce Prince fut en effet assassiné dans cette même campagne.

L'Empereur Aurelien en ayant voulu consulter quelques-unes, pour sçavoir si l'Empire seroit long-temps dans sa famille, elles lui repondirent simplement que la famille de Claude devoit être un jour la p us illustre, & veritablement celle d'Aurelien ne subsista pas long temps.

Diocletien n'étant encore que simple Officier dans les

Gaules, s'amusoit un jour à compter sa dépense, lorsque son hôtesse, qui étoit une célebre Druydesse, lui tint ce discours : *En verité, Seigneur, vous êtes trop avare.* Hé bien, lui répondit Diocletien : *Je serai liberal quand je serai Empereur. Vous le serez*, lui dit brusquement l'hôtesse, *lorsque vous aurez tué un sanglier* (1) ; *cum aprum occideris.* Diocletien frappé de cette réponse, s'appliqua depuis beaucoup à tuer de ces animaux, sans pour cela parvenir à l'Empire ; mais enfin s'étant avisé que l'équivoque du mot Latin *Aper*, qui veut dire un sanglier, pouvoit regarder Aper le beaupere de Numerien, il le fit mourir, & devint Empereur.

(1) Vopiscus in Numeri.

Enfin pour terminer ce qui regarde ces Ministres de la Religion Gauloise, il est bon d'examiner en peu de mots en quel temps ils furent abolis. Suetone (2), Aurelius Victor & Seneque soutiennent que ce fut sous l'empire de Claude, ce qui est absolument faux, puisqu'on voit qu'ils subsistoient encore long temps après ; & il y a apparence qu'ils ne veulent parler que des sacrifices humains dont cet Empereur leur interdit absolument l'usage, & c'est le sens le plus naturel qu'on puisse donner aux paroles du premier de ces trois Auteurs (*a*).

(2) In Claudio.

Tibere avoit donné un Arrêt contre eux, mais qui ne fut pas mieux executé, que l'avoit été celui d'Auguste. Adrien fit aussi un rescrit pour interdire l'usage des sacrifices de victimes humaines qu'on offroit à Mithras & à Jupiter; mais cet Edit ne regardoit pas plus les Druydes que les autres Prêtres de l'Empire. Les Druydes subsistoient encore du temps d'Eusebe de Cesarée, qui reproche aux Gaulois ces mêmes sacrifices, ainsi que du temps d'Ausone qui en loue quelques-uns qui étoient ses contemporains. Enfin on en trouvoit encore du moins dans le Pays Chartrain, jusqu'au milieu du cinquiéme siecle ; & il y a apparence que leur ordre ne fut entierement aboli que lorsque le Christianisme triompha entierement dans les Gaules des superstitions du Paganisme, ce qui n'arriva que tard, au moins dans quelques Provinces.

(a) *Druydorum Religionem apud Gallos diræ immanitatis, & tantum civibus sub Augusto interdictam, penitus abolevit.* Suet. ibid.

CHAPITRE V.

De quelques Superstitions Gauloises.

L'ABOLITION des Druydes n'entraîna pas celle des superstitions qu'ils avoient répandues dans toutes les Gaules : elles y avoient jetté de trop profondes racines, & l'introduction même du Christianisme n'en put pas arrêter les détestables pratiques. Celle du premier Janvier, qui consistoit à se couvrir de la peau de plusieurs animaux, & de courir ainsi par les rues, dura jusqu'au septiéme siecle de l'Ere chrétienne, malgré les efforts des Evêques, les défenses des Peres, & les Canons des Conciles qui tendoient à les abolir. C'est cette pratique abominable, du moins dans ses commencemens, qu'on appelloit *Cervoles* & *Vetula* (a). Avec quel scandale ne voyoit-on pas des gens se transformer en bêtes, contrefaire dans leurs courses insensées le cerf, le faon, la biche, & d'autres animaux ? Mais on avoit beau déclamer contre cet usage, on alloit toujours son train, & ces mascarades ridicules eurent bien de la peine à être oubliées.

Le culte de quelques Divinités particulieres, & plus cheres que les autres à nos anciens Gaulois, dura encore bien avant dans le Christianisme, sur-tout celui de Diane, ou *Arduina*, dont nous parlerons dans la suite, que ce Peuple, qui aimoit passionément la Chasse, prenoit pour sa protectrice.
(1) Idem, ib. On a découvert depuis peu de temps une petite statue (1), qu'on croit être de cette Déesse, & qui étoit apparemment le Dieu Penate, ou le Genie particulier de quelque fameux Chasseur. Cette idole représente une femme couverte à moitié d'une espece de cuirasse, tenant d'une main un arc débandé, & ayant près d'elle un chien.

Le funeste usage de la Magie & des prestiges subsista encore

(a) Voyez la neuviéme Lettre de M. le Bœuf, dans l'Ouvrage intitulé, Divers Ecrits, &c. Tom. I. pag. 180.

plus long-temps. Comme c'étoient les Druydesses qui l'avoient mis en vogue, les femmes après l'extinction de ces Prêtresses, continuerent à en observer les pratiques, & dès-là on conçoit la difficulté qu'il y eut de les faire cesser. Ces femmes croyoient bonnement aller au Sabath, ou que Diane leur prêtoit la nuit des montures pour courir à travers les airs ; & on sçait combien a duré cette folle credulité, si toutefois elle ne subsiste pas encore parmi quelques femmes du bas peuple. Lorsqu'on fut venu à bout de détruire la mascarade dont je viens de parler, les fêtes du premier jour de Janvier ne cesserent pas entierement : elles ne firent que changer d'objet, & au lieu de courir sous la dépouille des bêtes, comme on faisoit auparavant, on introduisit la coutume de dire ce jour-là la bonne avanture, & d'employer pour cela plusieurs pratiques superstitieuses de la Magie & de la Divination. Il n'est pas douteux au reste, que toutes ces pratiques de Magie, ainsi que les idées de Sabath & de voyages nocturnes, ne viennent de nos anciens Gaulois & des Druydesses qui les avoient exercées les premieres.

Une superstition encore bien singuliere, étoit celle que les Gaulois pratiquoient à l'égard du Rhin : lorsqu'ils soupçonnoient la fidelité de leurs femmes, ils les obligeoient d'exposer sur le fleuve les enfans dont ils croyoient n'être pas les peres ; & s'ils étoient engloutis dans les eaux, la femme étoit punie de mort comme adultere ; si au contraire ils surnageoient & revenoient à leur mere qui les suivoit sur le rivage, le mari persuadé de sa chasteté, lui rendoit sa confiance & son amour. L'Empereur Julien de qui nous apprenons ce fait, dit que ce fleuve vengeoit par son discernement l'injure qu'on faisoit à la pureté du lit conjugal.

Autre superstition encore du moins aussi barbare. Avant de tenir conseil sur les affaires d'Etat, ces Peuples, au rapport de Strabon & de Diodore de Sicile, perçoient par derriere un homme d'un coup de poignard, & tiroient leurs augures de la maniere dont il tomboit, & de la forme de la playe.

Adonnés à la science des Augures, particulierement au

vol & au chant des oiseaux, autant au moins que les Grecs & les Romains, les Gaulois consultoient aussi les entrailles des victimes, & étoient en général si entêtés de toute sorte de Divination, qu'ils regardoient avec un respect infini tous ceux qui faisoient profession de connoître & de prédire l'avenir. Differens Conciles tenus dans les Gaules, un Traité de S. Eloi, & les Auteurs de l'Histoire Ecclesiastique, nous apprennent plusieurs autres sortes de superstitions pratiquées par nos anciens Gaulois, & qui durerent la plûpart bien longtemps après qu'ils eurent embrassé le Christianisme : car rien au monde n'est si difficile à abolir que ces sortes d'usages.

On voit par ces autorités qu'ils consultoient encore les Augures ; qu'ils étoient attentifs à observer le vol des oiseaux ; les jours heureux & malheureux ; les jours de la Lune ; qu'on se masquoit encore au premier jour de Janvier, & qu'on continuoit à faire une partie des folies dont nous avons parlé ; qu'on observoit les Solstices, qu'on en tiroit des augures, & qu'on y chantoit des chansons dissolues : qu'on invoquoit encore les noms de quelques Divinités payennes ; qu'on chommoit les jours de la dédicace des villes ; qu'on alloit avec des cierges allumés aux bornes des champs, comme pour y honorer le Dieu Terme ; qu'on pratiquoit plusieurs sortes de lustrations ; qu'on jettoit des charmes sur les herbes & sur les fruits ; qu'on juroit par les noms & surnoms du Soleil & de la Lune, qui étoient appellés le Seigneur & la Dame : que dans les maladies on avoit moins de foi aux Médecins qu'aux sortileges, aux talismans, &c.

Quoique les Gaulois n'ayent pas poussé la superstition dans leurs funerailles aussi loin que plusieurs autres Nations idolâtres, ils ne laissoient pas d'y en pratiquer quelques-unes assez singulieres. Ils mettoient en effet les armes des morts & leurs boucliers dans leurs tombeaux, ainsi que plusieurs autres ustenciles qu'ils leurs croyoient necessaires dans l'autre monde, ce qui a paru à l'ouverture de quelques-uns de ces monumens. Ils étoient même dans l'usage de confier aux morts des lettres pour leurs parens défunts. Mais comme ce détail est plus du ressort des Antiquaires que des Mythologues, je

je me contente d'observer qu'il y a apparence que les tombeaux & les inscriptions qu'ils ont fait graver, paroissent n'être pas plus anciens que la conquête des Romains, puisqu'ils y pratiquoient les mêmes superstitions qu'eux.

On voit dans ceux des Gaulois comme dans ceux de leurs vainqueurs la formule ordinaire, *D. M. aux Dieux Manes, Diis Inferis, aux Dieux de l'Enfer*; & on y trouve enfin la célebre formule, *sub Ascia*, qui a donné & donne encore la torture aux Sçavans qui ont voulu l'expliquer, & qui se contredisent presque tous.

Après avoir parlé de la Religion des Gaulois, de leurs Ministres & de leurs superstitions, il est temps de donner l'histoire de leurs Dieux. Je vais commencer par ceux qui sont sur les monumens déterrés dans la Cathedrale de Paris, où il s'en trouve qui étoient inconnus aux Historiens Romains. Il est vrai que plusieurs Sçavans ont déja expliqué ces monumens; mais je crois qu'une histoire abregée de cette découverte, & des ouvrages qui ont été composés à ce sujet, jointe à quelque Reflexions nouvelles, ne déplaira pas à mes Lecteurs.

CHAPITRE VI.

Des Bas-Reliefs déterrés dans le Chœur de la Cathedrale de Paris.

DANS le temps que Louis XIV. pour exécuter le vœu de Louis XIII. faisoit construire le magnifique Autel de la Cathedrale de Paris, on fut obligé de changer le lieu de la sépulture des Archevêques, & en fouillant la terre, on découvrit (1) un mur de près de trois pieds d'épaisseur; & un peu plus bas, un autre mur qui étoit en partie formé de pierres sur lesquelles on apperçut des lettres & des figures : on retira promptement ces pierres & on jugea que les figures qui y étoient gravées représentoient des Divinités Gauloises, & qu'elles

(1) Le 16. Mars 1711.

avoient anciennement servi de base à quelque Autel. Quelques maltraitées qu'elles fussent, & par le temps & par les Ouvriers qui pour les ajuster au mur où elles étoient employées, n'avoient fait aucune difficulté de les couper, & quelquefois même de les partager, la découverte en fit grand bruit, & attira nos Antiquaires qui vinrent pour les examiner. De l'examen aux Dissertations l'intervalle ne fut pas considerable. M. Baudelot d'Airval, de l'Académie des Belles-Lettres, fut le premier qui fit dessiner ces bas-reliefs, & y joignit une Dissertation pour les expliquer. M. Moreau de Montour, de la même Académie, suivit de près son confrere, & se trouva presque aussi different de lui dans les dessins que dans les explications qu'il en donna à son tour. Mais on doit convenir que ces deux Dissertations se ressentent un peu de la précipitation qu'avoient leurs Auteurs de les faire paroître. Le P. Daniel fit aussi à ce sujet une autre Dissertation, qui est imprimée dans les Memoires de Trevoux de cette même année; mais ce sçavant Ecrivain, qui auroit pû, s'il avoit voulu, répandre bien des lumieres sur ce monument, ne s'attacha qu'à éclaircit ce qui regardoit la Communauté des Bateliers, ou plutôt des Negocians qui l'avoient fait élever. Et M. Leibnits, sans parler des autres Etrangers, s'étant mis sur les rangs, attaqua vivement la Dissertation de M. Baudelot. Dom Bernard de Montfaucon, sans entrer dans de grands détails, se contenta de faire graver ces monumens dans son Antiquité expliquée (1), avec le plus de soin qu'il lui fut possible. Le P. Lobineau ne voulant pas laisser son histoire de Paris sans un ornement si considerable, fit aussi graver les mêmes Bas-reliefs, & y joignit ses conjectures. Enfin Dom Jacques Martin, dans son Histoire de la Religion des Gaulois, donna les mêmes dessins, & y joignit des explications qui à mon avis sont de toutes les plus satisfaisantes; c'est le privilege des derniers venus: les conjectures des autres, quoique souvent peu fondées, ouvrent leur esprit, & leur font quelquefois faire plus de chemin que n'en avoient fait ceux qui les avoient précedés dans la même carriere. Comme ce monument est précieux, & qu'il

(1) Tom. I.

nous fait connoître des Dieux Gaulois dont aucun Historien ne fait mention, j'ai crû devoir partir de-là, & commencer par l'explication de ce monument l'Histoire de la Religion des Gaulois

Ces pierres, qui sont aujourd'hui deposées dans une des Salles de l'Academie des Belles-Lettres, présentent d'abord une inscription conçûe en ces termes.

TIB. CÆSARE
AUG. JOVI OPTUM.
MAXUMO ARAM
NAUTÆ PARISIACI
PUBLICE POSUIRUNT.

Sous l'Empire de Tibere Auguste, la Communauté des Batteliers, ou des Commerçants sur la Riviere, ont élevé cet Autel en l'honneur de Jupiter très-bon & très-grand (*a*).

Les pierres qui composent les quatre faces de cet Autel présentent, 1°. Quelques Gaulois armés, (ils l'étoient toujours) & ce sont apparemment quelques-uns des Chefs de cette Dedicace. 2°. Quelques Druydes sans armes, reconnoissables à leurs habits; c'étoient eux en effet à qui appartenoit uniquement, comme nous l'avons dit, tout ce qui concernoit la Religion, 3°. Des figures de differentes Divinités, parmi lesquelles sont nommés *Eurises*, *Senani*, *Veilo*, *Volcanus*, *Jovis*, *Esus*, *Taruos Trigaranus*, *Castor*, *Pollux*, *Cernunnos*, & les dernieres lettres du nom d'un autre Dieu, *OS*. Le Chêne si respecté des Gaulois, ainsi que le Guy qu'on y trouvoit quelquefois, paroissent sur deux de de ces pierres; sur celle où est Esus, & sur celle où est le Taureau: le tout assez grossierement gravé, & extrémement maltraité.

Eurises.

D'abord se presente la premiere pierre, sur laquelle j'ai fait remarquer qu'on vôyoit plusieurs Gaulois armés de lances

(*a*) Les Auteurs que j'ai cités, varient un peu au sujet de la traduction de cette Inscription; mais c-est là le véritable sens.

& de boucliers ; & le premier de tous porte un cercle, dont on ne peut connoître la matiere : ce sont inconteſtablement les principaux Commerçans qui aſſiſtent à la Dédicace qui ſe fait à leurs dépens. C'eſt ſur cette pierre qu'il eſt écrit le mot *Euriſes*; il doit donc marquer leur nom général : or, comme l'a fort bien prouvé le ſçavant Benedictin que j'ai nommé plus haut, ce mot eſt d'origine Celtique, & compoſé de *Eur*, *bonheur*, & de *Reiſer*, *Batelier*. Les Grecs, ajoute-t'il, ont un mot ſemblable, compoſé des mêmes lettres, & qui a la même ſignification; c'eſt celui d'ευρρείτης, qui ſignifie *celui qui a les vagues à ſouhait*. On ſçait qu'on a mis ſouvent le T, pour l'S, & cela ſi communement que Lucien dans ſon Dialogue du Jugement des Voyelles, introduit la derniere de ces deux lettres, ſe plaignant que l'autre la baniſſoit de tous les mots. Ces gens armés qui ſe preſentent d'abord après l'inſcription de la Dédicace, ſont donc les chefs eux-mêmes de l'entrepriſe. Les armes qu'ils portent marquent, ce qui eſt vrai, que les Gaulois ne faiſoient aucun acte de Religion, ni aucune affaire publique, qu'en y aſſiſtant avec leurs armes, qu'ils ne quittoient preſque jamais. Le grand cercle que porte un de ces Gaulois, étoit une couronne, ou une eſpece de Diadême pour Jupiter à qui l'Auteur étoit conſacré.

Senani Veilo.

Sur la face de la pierre qui ſuit celle des Négocians de la Seine, on voit encore d'autres hommes, mais differents des premiers en ce qu'au lieu d'armes, ils ſont couverts d'habits graves & majeſtueux, ayant des couronnes ſur la tête. Ce ſont inconteſtablement des Druydes, & quand leur habillement different de celui des autres Gaulois, ne le prouveroient pas, on vient de voir qu'ils étoient les ſeuls Miniſtres de la Religion, ou du moins que les autres dont nous avons parlé après quelques Anciens, comme les Bardes, &c. leur étoient entierement ſoumis. Ils dûrent donc aſſiſter à cette Dédicace ſolemnelle; & il n'eſt nullement ſurprenant de les y voir.

Les mots *Senani* *veilo* qui sont au bas de la même pierre, doivent donc les designer; mais il faut avouer qu'ils sont difficiles à expliquer. M. Baudelot dit que le mot *Senani* est le même mot que *Sequani*, & denote encore les Bateliers; mais quelle apparence qu'après les avoir désignés par le mot *Eurises*, qui est au-dessus d'eux, on ait encore eu le même dessein, en employant le mot *Senani*, qui est sur la face où sont les hommes sans armes? C'est donc les Druydes que ce mot designe, & j'embrasse volontiers la conjecture de l'Auteur que viens de citer, qui dit que ce mot est le même que celui de *Seniores*, les Vieillards; termes propres à ces Ministres de la Religion, pour lesqnels les Gaulois avoient tant de vénération. Le même Auteur croit que c'est de ce mot qu'ont été formés ceux de *Senatus* & *Senatores*, & les Curieux pourront en lire les preuves dans l'Ouvrage même de ce sçavant Benedictin. J'adopte aussi sa conjecture sur le mot *veilo*, qui selon lui, étoit le nom que les Gaulois donnoient au Guy de Chêne, dont nous avons tant parlé dans le Chapitre III. & ce qui le prouve, c'est que les Grecs exprimoient dans le propre, le Verre; & dans le figuré, ce qui est éclatant & luisant, par le mot ὕελος: or le Guy a ces deux qualités, comme nous l'avons dit d'après la description qu'en fait Virgile, qui le compare au Rameau d'or.

Si on me demande pourquoi le Guy est nommé dans cette cérémonie, je réponds qu'il étoit en si grande vénération parmi les Gaulois, que peu contens de le distribuer au peuple, & d'en exprimer une eau salutaire, ils le mêloient sans doute dans toutes les pratiques religieuses. Il est vrai que ce mot barbare se trouve joint à celui de *Senani*, sur une face où cette plante ne paroît pas; mais outre qu'il est sûr qu'elle est représentée en deux autres endroits du même monument, sçavoir sur la face où est Esus, qui paroît en tenir une branche à la main, & sur celle où est le Taureau, *Taruos Trigaranus*, il peut très-bien s'être trouvé aussi sur celle où le mot *veilo* est écrit, la pierre étant très-endommagée.

C'est encore à cause de l'état où est aujourd'hui cette pierre, qu'il est difficile de dire combien il y avoit de Druydes.

dessinés sur la face en question. M. Baudelot y en a vû six, les autres en trouvent moins : mais est-ce prévention, ou M. Baulelot a-t'il eu de meilleurs yeux que les autres Antiquaires qui ont expliqué ce monument ? C'est ce que je ne sçaurois décider. Il seroit heureux effectivement qu'on pût y en trouver six ; ce nombre, comme on l'a vû dans le Chapitre précedent, étant sacré parmi les Gaulois.

Vulcain.

VULCAIN qui paroît sur le second rang des pierres ; est peint entierement à la Romaine, avec un habit qui ne va qu'aux genoux, un bonnet sur la tête, tenant d'une main son marteau, & de l'autre ses tenailles. Il ne faut pourtant pas s'imaginer que les Gaulois n'ayent reçû le culte de ce Dieu que de leurs vainqueurs : ils l'honoroient près de 150. ans avant que Jules Cesar fût entré dans les Gaules. Plutarque en effet nous apprend (1) que ces Peuples ayant declaré la guerre aux Romains, leur Roi Viridomarus fit vœu de consacrer à ce Dieu toutes les armes qu'il pourroit prendre sur eux. Il est vrai que le succès ne répondit pas à ses desirs, puisque son armée fut mise en deroute, & lui-même tué par le Consul ; mais il n'en est pas moins vrai qu'on connoissoit alors ce Dieu dans les Gaules. Leur adresse à mettre en œuvre les métaux, l'art d'étamer si proprement les vaisseaux de cuivre, qu'on les pouvoit prendre pour de l'argent, ainsi que le dit Pline ; & celui du vernis & de l'émail qu'ils appliquoient à l'or & à l'argent ; tout cela leur avoit fait adopter le Dieu des Forgerons, sans que nous puissions sçavoir par quelle voye ils l'avoient connu.

(1) In Marcell.

Remarquons en finissant cet article, que le Dieu Gaulois *Volcanus*, qui ne nous est connu que par une inscription trouvée à Nantes, & par un manuscrit, n'est point *Belenus*, comme le prétendent plusieurs Sçavans, mais Vulcain : sur quoi on peut lire dans l'Histoire de la Religion des Gaulois, Tome II. les preuves qu'en donne l'Auteur.

Castor & Pollux.

Sur les deux premieres faces du troisiéme rang de pierres sont Castor & Pollux, vêtus & ayans leur bonnet à l'ordinaire, tenans de la droite une pique, & ayant la gauche appuyée sur la tête d'un cheval : dès-là il est clair que ces deux Heros étoient honorés dans les Gaules ; mais se trouvent-ils là, dans une dedicace faite par des Bateliers, comme des Dieux qui favorisoient la navigation ? C'est ce qu'on ne sçauroit penser, attendu que les chevaux qui les accompagnent n'y ont aucun rapport ; & ce seroit plutôt en qualité d'Athletes qu'ils sont ici représentés, les Gaulois les ayant choisis pour présider aux exercices & aux Jeux qui devoient accompagner cette Dédicace. Quoiqu'il en soit, on ignore si leur culte n'étoit passé dans les Gaules que depuis la conquête des Romains, ou s'ils l'avoient reçû avant. Je serois assez porté à croire que la connoissauce de ces Dieux originaires de la Grece leur venoit de ce pays-là, & que ce furent ceux des Gaulois qui échaperent aux dangers que courut leur armée sous la conduite de Brennus, qui en porterent la connoissance & le culte dans leur pays. Cette conjecture vaut peut-être autant au moins, que celle des Auteurs qui prétendent que les Gaulois avoient connu les Argonautes, que Timée & Apollonius de Rhodes disent avoir remonté le Tanaïs & être entrés dans l'Ocean; d'où étant sortis par le Détroit de Gadès, ils avoient côtoyé les Gaules, & que nos deux Heros qui s'y étoient fait connoître, y avoient reçû les honneurs divins. Y a-t-il à cela la moindre apparence, & le retour des Argonautes par l'Ocean n'est-il pas une pure chimere (1) ?

Reinesius rapporte (2) une inscription trouvée à Seissel, dans le Bugey, qui commence par ces mots, *Deo Vintio Polluci*, & prouve que ce Heros étoit honoré à Vence, qui s'appelloit *Vintium*, ou *Vincium* ; mais je renvoye au troisiéme Tome ce que j'ai à dire de ces deux Dioscures.

(1) V. l'Hist. des Argon. T. III.

(2) pag. 209.

Esus.

Il paroît que la grande Divinité des Gaulois étoit Esus, on l'écrit aussi avec l'aspiration, *Hesus*. Comme les Anciens nous apprennent peu de choses de ce Dieu (1), les Sçavans ont debité à son sujet plusieurs conjectures; mais ils s'accordent presque tous à dire qu'il étoit le même que le Dieu de la guerre; & j'embrasse d'autant plus volontiers leur sentiment, que celui des autres me paroît beaucoup moins vraisemblable. L'Auteur de l'Histoire de la Religion des Gaulois nous donne cependant de ce Dieu une toute autre idée. Il croit qu'il étoit chez ce Peuple le souverain Etre, le Dieu inconnu, ajoutant qu'on l'adoroit avec un grand respect, quoiqu'on n'en eût aucune figure, à moins qu'il ne fût représenté par le chêne, cet arbre si respectable aux Druydes, & en général à tous les Gaulois. C'étoit dans les bois, dit-il encore, & au pied des chênes qu'on lui offroit des sacrifices, & qu'on lui adressoit ses vœux & ses prieres. Il faut avouer qu'il appuye son opinion par d'heureuses conjectures, & par des étymologies qui ne le sont pas moins (*a*) : mais quand il seroit vrai, comme il le dit, que le mot *Esus* en Gaulois, & *Æsar* en langue Hetrusque vouloit dire *Dieu*, prouveroit-on par-là qu'il signifioit le Dieu par excellence, le Souverain des Dieux, le Dieu inconnu? Comme des étymologies & des conjectures ne sont pas des preuves, l'Auteur d'ailleurs s'éloigne non-seulement du sentiment qui est le plus généralement reçû; mais, ce qui est encore plus considerable, de l'idée que les Anciens nous donnent d'Esus, qu'ils regardent comme un Dieu farouche & cruel, qu'on ne pouvoit appaiser que par le sacrifice barbare de victimes humaines; idée qui convient mieux au Dieu de la guerre, qu'à un Etre spirituel, invisible & superieur à tous les autres (*b*).

(1) Lucain, Pharf. l. 1. Lactance. Div. Inst. l. 2.

N'est-il pas plus naturel encore de croire que les Gaulois,

(a) Voyez les pages 254. & 255. du Tome I. de l'Hist. de la Religion des Gaulois.

(b) *Et quibus immitis placatur sanguine diro,*
Theutates, horrensque feris altaribus Esus. Luc. Pharf. l. 1.

Nation

Nation courageuse & guerriere, honoroient le Dieu des combats? Et on n'en trouve point d'autre parmi eux qu'Esus, à qui cette qualité puisse convenir. D'ailleurs les Prisonniers qu'on lui offroit en sacrifice préférablement aux autres victimes humaines, ne prouvent-ils pas que c'étoit pour le remercier, & lui rendre hommage pour les avantages qu'on avoit eus à la guerre?

Ajoutons encore que les Celtes, s'ils n'étoient pas eux-mêmes Scythes, avoient du moins demeuré dans leur voisinage: car on doit convenir que le grand, & presque l'unique Dieu de ceux-ci étoit le Dieu de la guerre (1), qu'ils représentoient par une épée.

(1) Voyez le Tom. I. Liv.

Enfin il est sûr qu'Esus avoit des statues, puisqu'on le trouve représenté sur un des bas-reliefs de la Cathedrale de Paris, avec son nom au-dessous, sans qu'on puisse marquer le temps où il n'en avoit pas: car quoique l'Auteur que j'ai cité prétende que ce ne fut que fort tard qu'on commença à le représenter, & que cet usage étoit tout nouveau du temps de Tibere, les Druydes s'étant défendus de le faire aussi long-temps qu'ils avoient pû, on voit bien que ce n'est qu'une conjecture sans aucun fondement, & qu'on n'a donné cette époque pour l'usage des statues de ce Dieu, que parce qu'il n'étoit plus permis de douter qu'il n'en eût. Il est vrai que sa figure ne présente rien qui convienne au Dieu de la guerre, puisqu'il y paroît en jeune homme, les épaules nues, & ayant une main levée, qui tenoit apparemment un instrument que le temps a effacé, propre à porter quelque coup au chêne qui est près de lui; mais que peut-on conclure d'une figure unique, vû les manieres differentes dont les Payens représentoient leurs Dieux? Je sçais que les Antiquaires qui ont expliqué ce monument, prétendent que ce Dieu est dans l'attitude de couper le Guy de chêne; mais quel inconvenient y a-t-il à dire qu'étant la grande Divinité des Gaulois, on lui ait attribué la fonction la plus sacrée de leur Religion, & qu'on ait voulu nous apprendre en même temps que le Chef des Druydes à qui seul il appartenoit de le cueillir, ne devoit être regardé que comme l'instrument dont Esus se ser-

voit pour communiquer aux hommes une Plante qui avoit tant de vertus, & qu'il avoit lui-même fait descendre du ciel pour leur utilité ?

Quoiqu'il en soit, Esus, ou Mars, étoit un des plus grands Dieux des Gaulois, & ils l'honoroient d'un culte particulier. Lorsqu'ils étoient sur le point de donner bataille, ils faisoient vœu de lui immoler non-seulement toutes les dépouilles & tous les chevaux qu'ils prendroient sur l'ennemi, mais encore tous les captifs ; & rien n'étoit exécuté plus fidelement que cette promesse. En effet au sortir du combat ils lui immoloient tous les chevaux, & assembloient en un monceau les armes & les dépouilles, qu'ils lui consacroient, & auquel personne n'osoit toucher. Si quelqu'un étoit convaincu d'avoir détourné quelque partie de ces dépouilles, il étoit puni sans misericorde & condamné à perdre la vie. Pour ce qui regarde les Captifs, la maniere d'acquitter leur vœu n'étoit pas uniforme, se contentant quelquefois d'en offrir l'élite, c'est-à-dire, les jeunes & les mieux faits, & de tuer les autres à coups de fleches, pendant que dans d'autres occasions ils les immoloient tous, sans aucune distinction d'âge & de naissance. Leur dévotion pour ce Dieu, disons plutôt leur fureur, étoit portée quelquefois à un tel excès qu'ils lui sacrifioient quelquefois leurs femmes & leurs enfans : c'est du moins ce qui, au rapport de Justin (1), arriva dans l'expedition qu'ils firent en Asie, lorsque prêts à combattre contre Antigonus Roi de Macedoine, ayant consulté les entrailles des victimes, & n'y ayant trouvé que de funestes présages, ils prirent la barbare resolution d'égorger leurs femmes & leurs enfans. Leur rage fut si grande, suivant la judicieuse remarque de cet Historien ; « qu'ils n'épargnerent pas même ce que les ennemis » eux-mêmes auroient épargné, tournant leurs armes contre » des meres & de tendres enfans, pour la défense desquels » ils auroient dû les prendre.

(1) Liv. 26. ch. 2.

Tauros Trigaranus.

La derniere figure de la seconde bande de ces pierres dé-

terrées à la Cathedrale de Paris, représente un taureau au milieu d'un bois avec trois grues, dont l'une est sur sa tête, l'autre au milieu de son corps, & la troisiéme sur le dos avec cette inscription : *Tauros Trigaranus, le Taureau à trois Grues.* Il est certain que ces oiseaux sont des Grues, puisque dans l'ancienne langue des Celtes, *Taro* veut dire un Taureau, *Tri* signifie trois, & *Garan*, une Grue. Les Grecs eux-mêmes exprimoient la même chose par ces mots, ταῦρος τριγεράνος : voilà cependant un mystere de la Religion Gauloise bien difficile à expliquer. Comme le Taureau se trouve mêlé avec les autres Dieux de ce Peuple, & qu'il est sur la même bande que Vulcain, Jupiter & Esus, il paroît que les Gaulois rendoient à cet animal un culte religieux. Mais ce n'est point une simple conjecture : Gregoire de Tours (1), après avoir dit que nos premiers François avoient érigé en Divinités les Forêts, les Eaux, les Oiseaux & les Animaux, ajoute : « Helas, s'ils » avoient été en état de comprendre quelle terrible vengean» ce tira le Seigneur du crime que les Juifs commirent en adorant le Veau d'or » ! Ce qui prouve certainement que le Taureau étoit compris dans le nombre des animaux qu'ils adoroient. Que le Taureau paroisse sur ce monument dans un lieu où s'élevent des arbres autour de lui, cela prouve encore davantage que c'étoit un de leurs Dieux, puisque c'étoit dans les bois qui servoient anciennement de Temples aux Gaulois, que se célebroient leurs mysteres. Enfin Plutarque (1), parlant du Traité que cette armée effroyable de Barbares, composée de Teutons, de Cimbres, &c. c'est-à-dire de Celtes, car c'étoit leur nom generique, & qui se disposoit à aller assieger Rome, fit avec les Romains, dit qu'ils en jurerent l'observation par leur Taureau d'airain, qu'ils portoient apparemment dans leurs armées, puisque Catulus après les avoir défaits, en fit porter un dans sa maison comme une dépouille glorieuse, & la marque la plus certaine de sa victoire.

(1) Hist. l. 2. ch. 10.

(1) In Mario.

Pour ce qui regarde les Grues qui sont sur le Taureau sacré, je crois qu'il suffit de dire que comme les Gaulois en portoient sur leurs enseignes, ainsi que les Romains des Ai-

gles, il n'eſt pas étonnant qu'ils les ayent mêlées dans les myſteres de leur Religion, & ayent eu une eſpece de veneration pour elles.

Cernunnos.

Sur la troiſiéme face de la premiere pierre de ces monumens, ſe voit une Divinité Gauloiſe, repréſentée ſous la figure d'un homme qui a ſur la tête, du côté des oreilles, des cornes entrelaſſées d'anneaux, & aſſez ſemblables à celles d'un Daguit, ou jeune Cerf, avec l'Inſcription *Cernunnos*. Feu M. de Mautour avoit une autre figure aſſez ſemblable d'un Dieu Gaulois, qui étoit nud, c'eſt-à-dire, n'ayant pour tout habillement qu'une petite draperie attachée ſur l'épaule gauche, & qui entortille le bras, dont les cornes étoient torſes vers la racine, & ſe terminoient en deux croiſſans (1); & M. de Chazelles en poſſedoit une autre entierement vêtue, dont les cornes avoient pluſieurs branches, à peu près comme une palme : cette figure portoit ſur le bras un petit animal qui reſſemble à un cabrit, ou à un agneau.

(1) Voyez l'Ant. expl. T. I.

Il n'eſt pas rare de trouver dans le Paganiſme des Dieux cornus : tels étoient Jupiter Ammon, Pan, les Faunes, les Satyres, &c. Cependant ce Dieu Gaulois n'a été connu ſous le nom de *Cernunnos*, que depuis la découverte du bas-relief de Notre-Dame. Ainſi il ne faut pas s'étonner ſi les Sçavans tant de France que d'Allemagne, qui ont voulu expliquer ces monumens, ſont ſi differens les uns des autres par rapport à ce Dieu; les deux ſentimens les plus vraiſemblables ſur ce ſujet, ſont celui de l'Auteur de l'Hiſtoire de la Religion des Gaulois, & celui de M. Eccart. Le premier croit que Cernunnos étoit un Dieu champêtre qui chez nos anciens Gaulois préſidoit à la Chaſſe, comme Alcès, ou Alcis, ſelon Tacite, étoit le Dieu du même exercice dans le canton de l'anciene Germanie, qu'occupoient les Naharvales. La raiſon la plus forte qu'il apporte pour appuyer ſon opinion, c'eſt que les cornes de Cernunnos, le diadême qu'il a ſur une de ſes figures, & l'animal qu'il tient à la main ſur celle de M. de Chazelles, ſont toutes marques d'un Dieu de la Chaſſe, ce que

justifient plusieurs figures de Diane, la Déesse du même exercice chez les Grecs & les Romains, où l'on trouve tous ces symboles. M. Eccart croit que ce Dieu représente Bacchus, ou Dionysius, opinion qui ne manque pas de vraisemblance; mais après tout, peut-on se flatter d'avoir deviné ce que les Gaulois pensoient certainement sur un Dieu jusqu'à present aussi peu connu?

Au reste le nom de Cernunnos est composé de deux mots Celtes, dont le premier, *Cern*, veut dire, *Corne*, & le second, *yna*, ou *ona*, une lance.

Hercule ou Ogmios.

La derniere face du troisiéme rang de pierres présente le buste d'un homme nud, tenant une espece de massue de la main droite, qui est élevée comme s'il vouloit frapper un serpent qui est vis-à-vis, & qui se dresse contre lui. L'inscription de dessus est presqu'entierement effacée, & on l'a lûe differemment. M. Baudelot n'y a déchifré que ces deux lettres, *os*; & Dom Jacques Martin y trouve, *seni ri os.* Comme la figure de l'homme est incontestablement Hercule, qui étoit fort honoré dans les Gaules sous le nom d'*Ogmius*, ou d'*Ogmios* (a), je suis persuadé que les deux lettres dont je viens de parler, sont les dernieres du nom de ce Dieu; les autres étant presque entierement effacées, on y peut trouver tout ce qu'on veut. Le serpent qui paroît vouloir s'élever contre Hercule, est apparemment, ou un de ceux que ce Heros tua étant encore au berceau (1), ou une des têtes de l'Hydre de Lerne, les autres ou n'y ayant pas été mises, ou étant effacées, comme la plus grande partie du bas-relief.

(1) Voyez l'Hist. d'Hercule, T. III.

Qu'Hercule ait voyagé dans les Gaules, qu'il y ait eu des enfans, & qu'il y ait été honoré d'un culte particulier, ce sont des verités attestées par toute l'Antiquité, & on ne s'attend pas sans doute que j'étale une vaine érudition pour les prouver: mais étoit-ce l'Hercule Grec, Alcide, ou l'Hercule

(a) Ce nom est tiré de la langue Celtique que parloient les Gaulois.

Egyptien, ou quelqu'autre enfin? car, comme on le verra dans le troisiéme Tome de cette Mythologie, il y en a eu un grand nombre: c'est ce que je n'oserois décider. Il suffit de dire que les Gaulois avoient de ce Dieu une idée bien differente de celle qu'en avoient conçue les Grecs, puisqu'ils le peignoient autrement qu'eux, & le regardoient, non comme un dompteur de monstres & un redresseur de torts, mais comme le Dieu de l'éloquence, & d'une éloquence si douce & en même-temps si persuasive, qu'il n'étoit pas possible d'y résister.

(1) Dialog. intitulé de de deux fois accusé.

Lucien (1) qui avoit voyagé dans les Gaules, nous a laissé un portrait de ce Dieu, qui est très-propre à nous le faire connoître. « Les Gaulois, dit-il, appellent en leur langue » Hercule, *Ogmius*, & le représentent d'une maniere tout-à-» fait extraordinaire. C'est un Vieillard décrépit, presque » chauve, & le peu de cheveux qu'il a, sont tous blancs: » hâlé & ridé comme nos vieux nautonniers, on le prendroit » pour Charon, mais cependant si l'on s'arrête à sa peau de » lion, à sa massue qu'il tient de la main droite, à son car-» quois, & à son arc qu'il tient de la gauche, il a tout l'air » d'Hercule. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'il tient » attachés par l'oreille & tire une multitude de personnes. » Ses chaînes sont d'or & d'ambre; & quoiqu'elles soient » fort minces & fort déliées, on ne voit pas qu'aucun de ceux » qui y sont attachés, fasse le moindre effort pour les rom-» pre & pour s'en dégager: au contraire, tous ceux qui sont » enchaînés, guais & contents suivent avec tant d'empresse-» ment celui qui les conduit, que ces chaînes sont lâches, » & ne paroissent point tirer. Les deux mains d'Hercule étant » comme on l'a dit, embarrassées, le Peintre ne sçachant où » attacher le bout de ces chaînes, lui a percé la langue, & » c'est par où elles tiennent à la figure ».

Il est aisé sur ce portrait, de juger que les Gaulois regardoient Hercule comme le Dieu de l'éloquence, & la chose n'est pas douteuse. Cependant l'Auteur de l'Histoire de la Religion de cet ancien Peuple, prétend que cette figure devoit être Mercure qui, selon lui, étoit dans les Gaules le

Dieu de l'éloquence, & que par conséquent Ogmius n'est point Hercule. Mais outre que tous ceux qui ont parlé de l'Hercule Gaulois, lui donnent ce nom Celtique, & que Lucien, qui paroît bien informé, dit qu'Ogmius étoit très-reconnoissable, à sa massue, à son arc, & à sa peau de lion, ce que lui dit un Philosophe Gaulois ne laisse aucun lieu à la replique. Car dans le temps que Lucien marquoit sa surprise pour une figure si extraordinaire, un Philosophe du Pays, dit-il lui-même, l'aborda, & lui tint ce discours : *Votre étonnement cessera dès que je vous aurai expliqué tout le mystere. Nous autres Gaulois, nous nous éloignons des Grecs qui font Mercure le Dieu de l'éloquence : selon nous, c'est Hercule, parce qu'il surpasse Mercure en force. Nous le faisons peindre avancé en âge parce que l'éloquence ne montre ce qu'elle a de plus vif & de plus animé, que dans la bouche des vieillards. Le rapport qu'il y a de l'oreille à la langue, autorise la peinture que nous faisons de ce vieillard, qui tire avec la langue les hommes attachés par l'oreille.*

On a découvert en plusieurs endroits des Gaules, de la Germanie, & dans des Pays encore plus septentrionaux, des figures d'Hercule avec des surnoms assez singuliers, dont je dois dire un mot.

Hercule Magusan, ou Macusan.

On ne connoissoit gueres Hercule sous le nom de Magusan, que par quelques médailles, frappées sous le regne de l'Empereur Commode, lorsqu'en 1514. on apperçut sur le bord de la mer à West-Capello, bourg de la Zelande, dans l'Isle de Valkeren (1), une Statue fort extraordinaire, qui représente un homme entre deux âges, fort & robuste, avec des symboles peu connus. La draperie, qui ne lui couvre que le derriere du corps, forme sur sa tête une espece de couvre-chef, qui tombant sur l'épaule gauche, se partage & descend jusqu'aux pieds. L'homme représenté tient de la main droite un Dauphin, & de la gauche une espece de sceptre, qui se termine par le bout d'enhaut en deux fourches. A

(1) Voyez Keisler Ant. Celt. p. 200.

droite de la Statue est un Autel quarré, d'où s'élevent des flammes, & à sa gauche un petit monstre marin, qui n'est point connu. Je doute qu'on eût reconnu Hercule sous une figure si bizare, & si éloignée de celles des Grecs & des Romains, sans l'Inscription qui porte ces mots :

Herculi Maguzano. M. T. Primis vis Tertius. V. S. L. M.

Marcus Primius, ou Primillus s'est acquitté du vœu qu'il avoit fait à Hercule Magusan.

Les PP. Jesuites de Bruxelles ont à l'entrée de leur Bibliotheque une Inscription où il est aussi fait mention d'un vœu fait à Hercule Magusan ; & comme le même nom se trouve sur quelques medailles de Posthume, *Herculi Maguzano*, sur lesquelles ce Heros est représenté tenant sa massue d'une main, & de l'autre une arc avec une espece de dépouille sur le bras, il n'est nullement douteux qu'il n'ait été honoré dans les Gaules, dans la Germanie, & dans quelques autres pays encore plus septentrionaux.

Les Sçavans sont embarrassés à expliquer le surnom de *Magusan*, donné à Hercule : l'Auteur de l'Histoire de la Religion des Gaulois croit qu'il est tiré de la langue Celtique, & qu'il pourroit bien désigner Posthume lui-même, qui fit frapper des Médailles en l'honneur de ce Dieu (1). Cependant comme sur une autre medaille frappée par le même Empereur en l'honneur d'Hercule *Duisanien*, le Heros paroît avec les mêmes attributs, & que le surnom *Duisaniensis* qui lui est donné, est celui d'un lieu nommé Duiz, il y a bien de l'apparence que celui de Magusan est aussi un nom local, quoiqu'on ne connoisse point de lieu ainsi nommé.

(1) Tom. 2. pag. 26. & suiv.

Pour ce qui regarde les symboles singuliers qui accompagnent l'Hercule Zelandois, on doit peu s'en embarrasser; des Insulaires ayant donné à l'Hercule qu'ils honoroient, des attributs convenables à un Dieu de la mer. En effet sans le nom qui se trouve dans l'Inscription, on prendroit volontiers la figure, pour un Neptune, quoique son sceptre n'ait que deux fourches, puisqu'on en a quelquefois donné trois à celui de Pluton, qui devoit n'en avoir que deux. D'ailleurs chaque pays varioit souvent au sujet des symboles de ses Dieux. Les Hercules

Hercules Magusans représentés sur les Medailles de Posthume, ont mieux conservé les attributs de ce Dieu, quoiqu'ils se ressentent un peu du temps où elles furent frappées.

Les Gaulois & les Germains donnoient encore d'autres surnoms à Hercule. Sur une Statue de bronze trouvée à Strasbourg, & qui depuis a passé en France, ce Dieu porte le nom de *Krutsanam*, qui veut dire un vaillant homme; & sur un Autel trouvé en Lorraine, & dessiné par les soins du R. P. Calmet, ce Dieu est nommé *Sascan*, ou Hercule des Roches.

(1) Histoire de Lorraine.

Jupiter, ou Taranis.

QUE Jupiter ait été connu & honoré des Gaulois, la chose n'est pas douteuse : car outre que Cesar le met au nombre des Dieux de cette Nation, il est représenté dans les bas-reliefs de la Cathedrale de Paris, avec le mot *Jovis*, qui est son veritable nom, puisque les Celtes, ainsi que nous l'avons dit dans l'Histoire des Titans, l'appelloient *Jou*, ou *le Jeune*. Le Mont *Jou* dans les Alpes, que les Latins appelloient *Mons Jovis*, qui lui étoit consacré, & qui porte encore le même nom, prouve également & que ce Dieu étoit en veneration dans les Gaules, & que *Jou*, dont *Jovis* est le genitif, étoit son veritable nom. Le jour de la semaine qui portoit son nom, *Dies Jovis*, se prononce encore dans toutes les Provinces meridionales de France, *Di-Jov*. Mais ce Dieu n'a-t-il été connu des Gaulois que depuis la conquête des Romains, ou l'étoit-il anciennement ? Les sentimens sont partagés : je suis, pour moi, persuadé que les Gaulois ont honoré ce Dieu avant les Romains; & puisque les Titans avoient conquis les Gaules, & pénetré jusqu'au fond de l'Espagne, ainsi qu'on l'a dit dans leur Histoire, il est plus que vraisemblable que dès que ce célebre Conquerant fut mis au rang des Dieux, il fut honoré dans tout son Empire. Les Gaulois lui donnoient le nom de *Taranis*, au rapport de Lucien, & lui immoloient comme à Esus des victimes humaines. Nous avons déja dit ailleurs (2) que le surnom de *Taranis* répondoit à celui du Jupiter Tonant des Romains; ce qui prouve que les

(2) Histoire de Jupiter, l. 1.

uns & les autres le regardoient comme celui qui avoit en ſon pouvoir la foudre & le tonnerre (*a*). Cependant cette Nation guerriere ne regardoit pas Jupiter, ou Taranis, comme le premier de leurs Dieux, & c'étoit Eſus, ou Mars, qui étoit leur premiere & leur grande Divinité.

(1) Tom. I. l. 2. ch. 2.

On doit penſer cependant, comme l'a remarqué l'Auteur de l'Hiſtoire de la Religion des Gaulois (1), que depuis que les Romains furent les maîtres des Gaules, le culte d'Eſus alla toujours en diminuant, & que du temps même de Tibere, Jupiter étoit déja devenu le premier Dieu des Gaulois.

Pour ce qui regarde les ſtatues du Jupiter des Gaules, les Antiquaires les regardent avec raiſon comme des monumens qui ne commencerent à paroître que lorſque les Romains furent maîtres des Gaules; car anciennement ils ne repréſentoient ce Dieu que ſous la forme d'un chêne brute, & ſans être taillé; pendant que les ſtatues, qui ſont venues juſqu'à nous, reſſemblent aſſez, & pour le goût, & pour leurs ſymboles, à celles des Romains. Dans celle qui eſt ſur une des pierres de Notre-Dame de Paris, ce Dieu a le ſein & le bras droit nuds, tenant une pique de la main gauche, & la droite étoit apparemment armée de la foudre, que le temps en a effacée, ou que les Ouvriers ont briſée. Une autre figure de ce Dieu, qui étoit autrefois au Mont-Jou, le repréſentoit couvert legerement d'un manteau qui lui deſcendoit de l'épaule gauche, ayant les bras étendus, avec une couronne radiale, & tenant la foudre de la main droite. Le temps en a conſervé encore quelques autres, mais qui n'ont rien de particulier (*b*).

(*a*) Le mot de Taranis eſt Celte dans ſon origine, & vient de *Taran*, qui dans cette langue ſignifie *Tonner*, ou *Tonnerre*.

(*b*) Voyez l'Antiquité expliquée, Tom. I. & l'Hiſtoire de la Relig. des Gaulois, T. I. liv. 2. ch. 8.

CHAPITRE VII.

Des Dieux des Gaulois que nomme Jules Cesar.

ON a déja remarqué qu'un Conquerant, occupé de mille soins, n'a gueres le temps de s'informer de la Religion des Peuples qu'il subjugue : ainsi il n'est pas étonnant, 1°. Si Jules Cesar ne nomme que cinq Dieux Gaulois, n'ayant connu ni ceux dont on vient de faire mention dans le Chapitre précédent, ni ceux dont on parlera dans la suite. 2°. Qu'il dise que Mercure étoit leur principale Divinité, puisqu'il est sûr que c'étoit Esus. Quoiqu'il en soit, voici les cinq qu'il nomme (1), Mercure, Apollon, Mars, Jupiter & Minerve.

(1) De Bell. Gall. l. 6.

Mercure.

LES Gaulois, dit-il, honorent par-dessus tous les autres le Dieu Mercure, dont ils ont un grand nombre de statues, & disent qu'il est l'inventeur de tous les Arts, le Dieu des Negocians & des Marchands (*a*). Cesar ne dit point que les Gaulois donnassent à ce Dieu un autre nom : & je croirois volontiers au contraire, qu'ils ne le connoissoient pas anciennement sous le nom de Mercure, mais sous celui de *Teutates* ; mais comme il voyoit la ressemblance de celui-ci avec le Mercure des Romains, il l'a appellé comme eux, sans s'embarrasser du nom qu'il portoit dans le pays. Il est constant en effet que les Gaulois appelloient ce Dieu Teutates, ainsi que le dit Lucain (2), & qu'on lui immoloit comme à Esus des victimes humaines. Lactance (3) en parle de même que le Poëte que je viens de marquer : les Gaulois, dit-il, se rendoient Teutates favorable, par l'effusion du sang humain. Minutius Felix (4) dit encore la même chose, ainsi que tous ceux qui ont fait mention de ce Dieu.

(2) Pharf. liv. 1.

(3) Divin. Inst. l. 1. c. 21.

(4) Ch. 30.

(b) *Deum maximè Mercurium colunt ; cujus sunt plurima simulachra : hunc omnium inventorem artium ferunt.* De Bell. Gall. 6.

Comme les Espagnols honoroient aussi Teutates, dont le nom est visiblement tiré du Thot, qui étoit le Mercure des Egyptiens & de quelques autres Peuples voisins, je suis persuadé que ceux-ci en avoient eu connoissance par les Carthaginois, & qu'ils la communiquerent ensuite aux Gaulois, car la Religion de ces deux Peuples avoit beaucoup de rapport, comme on le verra dans la suite.

On m'objectera sans doute que la plûpart des figures de Mercure, qu'on a déterrées en differens temps, ressemblent à celles des Grecs & des Romains, & portent les mêmes symboles, & qu'ainsi c'est de ces Peuples, & non des Egyptiens ou des Carthaginois, que les Gaulois en reçurent la connoissance; mais je réponds qu'il faut avoir recours aux deux temps que j'ai distingués dans la Religion de ces Peuples. Dans le premier, ils ne connoissoient Mercure que sous le nom de Teutates, & le représentoient de plusieurs manieres, toutes assez singulieres, ainsi qu'on peut le voir dans le R. P. de Montfaucon (1), qui en a fait dessiner un grand nombre. Dans le second, c'est-à-dire, lorsqu'ils furent soumis aux Romains, ils ajusterent l'idée qu'ils avoient de ce Dieu avec celle qu'en avoient leurs Vainqueurs, & le représenterent de la même maniere qu'eux. Cette distinction sera souvent nécessaire, ainsi qu'on le verra dans la suite. D'ailleurs comme les Grecs, les Romains & les Gaulois avoient tous reçû d'Egypte la premiere connoissance de ce Dieu, quoique par des colonies différentes, ils devoient en avoir conçû les uns & les autres à peu près la même idée, puisque les Egyptiens le regardoient eux-mêmes comme l'inventeur des Lettres, des Arts, &c.

(1) Ant. expliq. Tom. I. seconde Part.

Belenus, ou Apollon.

Le même Cesar, en disant que les Gaulois honoroient Apollon, ajoute qu'ils pensoient au sujet de ce Dieu comme les autres Peuples, & qu'ils croyoient qu'il guérissoit les maladies: *Eamdem ferè quam reliquæ gentes habent opinionem, Apollinem morbos depellere* (2). Les Gaulois honoroient ce Dieu sous le nom de *Belenus*, comme le prétendent presque

(2) Loc. cit.

tous les Anciens, quoique Cesar ne le dise pas. M. della Torré, Evêque d'Hadria, a fait au sujet de Belenus une sçavante Dissertation, dans laquelle il prouve que ce Dieu avoit été fort honoré à Aquilée dans le Frioul, ainsi que le prouvent grand nombre d'Inscriptions trouvées dans cette ville, & rapportées par Gruter & par Reinesius. D'Aquilée, suivant ce sçavant Prelat, le culte de Belenus fut porté chez les Peuples de la Norique, assez voisins d'Aquilée, ainsi qu'il le prouve par Tertullien (1), qui dit dans son Apologetique: *Chaque Peuple, chaque ville a son Dieu tutelaire; les Syriens, Astarté; les Arabes, Disarès; les Noriciens, Belenus, &c.* Ce même culte, continue-t-il, après avoir été reçû dans plusieurs autres pays, passa enfin dans les Gaules, où Belenus devint une des grandes Divinités de ce Peuple (*a*); mais de toutes les Provinces des Gaules, il n'y en eut point où il fût plus honoré que dans l'Auvergne (2), où son nom étoit un peu changé, puisque sur une Inscription rapportée par Gabriel Simeoni, il est appellé *Bellinus*; & dans l'Aquitaine, ou dans la Bretagne, ainsi qu'on peut le prouver par l'autorité d'Ausone (3), qui étant de Bordeaux, se trouvoit en état de connoître les Dieux & la Religion de cette Province.

(1) Apolog. c. 24.

(2) V. la description de la Limagne d'Auvergne.

(3) De Prof. Burd. Car. 4. & 10.

Les Gaulois communiquerent la connoissance de Belenus aux habitans de la grande Bretagne, qui l'honorerent au rapport de Selden (4), sous le nom de *Belertucadès*. Monsieur de Valois, dans sa Notice des Gaules, trouve aussi dans plusieurs autres Provinces de ces Peuples des vestiges du culte de Belenus; & ni lui, ni l'Evêque d'Hadria, ni les autres Sçavans, ne doutent nullement qu'il ne soit le même que l'Apollon dont parle Cesar, comme en font foi les Inscriptions, qui joignent ordinairement le nom de Belenus à celui d'Apollon; *Apollini Beleno*.

(4) De Diis Syr. Synt. 2. c. 1.

Si on me demande maintenant d'où étoit venu à Aquilée, & de-là dans les autres pays dont on vient de parler, le culte de Belenus, & ce que signifie ce nom, je repondrai

(*a*) Reinesius ne fait pas tenir la même route au culte de Belenus: il prétend au contraire que ce sont les Gaulois qui le porterent à Aquilée; mais son sentiment est détruit par M. della Torré.

que ce nom peut venir de Βέλος, une fleche; ou avec Vossius (1), qu'il étoit venu de la Syrie ou de la Phenicie, & qu'il étoit le même que *Bel* ou *Beelsemen*; c'est-à-dire, le Soleil. L'Auteur que je viens de citer n'est pas le seul qui soit de ce sentiment, Bochart (2), Selden (3), Reinesius, Spon (4), en un mot, tous les Mythologues en conviennent, & il seroit inutile d'en rapporter les témoignages.

(1) De Orig. & progr. Idol. l. 2. c. 17.

(2) Geogr. Sacr. Part. 2. c. 14.

(3) De Diis Syr. Synt. 2. c. 7.

(4) Misc. Sect. 4. Art. 1.

Quoique l'autorité des Sçavans, que je viens de nommer, soit d'un grand poids pour prouver que Belenus est le Bel des Syriens, l'Evêque d'Hadria ne s'y rend point, & ouvre un sentiment nouveau. Il prouve d'abord la distinction du Soleil & d'Apollon, sur les mêmes principes dont je me suis servi en parlant du Soleil (5), d'où il conclud que Belenus étoit à la vérité le même qu'Apollon; mais qu'il étoit très différent du Soleil: les Inscriptions désignant *Apollo Belenus*, mais jamais, *Sol Belenus*; & par conséquent il ne pouvoit être le Bel des Syriens, qui véritablement étoit le Soleil, & non Apollon, ni être venu de cette partie de l'Orient, où anciennement on ne connoissoit point l'Apollon des Grecs.

(5) Liv. 1.

Après avoir démontré cet article, le sçavant Prélat pense que Belenus est le même que Helenus fils de Priam; le changement de l'aspiration en la consone B, ne devant causer aucun embarras. Antenor, dit-il, étant parti de Troye avec Pyrrhus, ils consulterent l'un & l'autre Helenus, que tout le monde sçait avoir exercé l'art de prédire l'avenir: & comme il apprit à chacun de ces deux Chefs la suite de leurs avantures, Antenor ayant traversé la mer Adriatique, (car Pyrrhus s'établit dans la partie occidentale de la Grece, qui depuis porta son nom) alla dans la partie orientale de l'Italie, assez près d'Aquilée, & fit honorer Helenus comme un Dieu qui connoissoit l'avenir, ce qui le fit confondre dans la suite avec *Apollon*. De cette partie de l'Italie le culte d'Helenus passa dans les Gaules, comme nous l'avons dit, ou peut-être, ajoute l'Auteur dont j'expose le sentiment, que quelques-uns des Troyens qui accompagnoient Antenor, l'abandonnerent dans le temps qu'il traversoit le Golfe Adriatique, & continuant leur navigation, vinrent s'établir dans

les Gaules, & y firent reconnoître ce nouveau Dieu.

On ignore au reste, quelle étoit la nature du culte que les Gaulois rendoient à Belenus, & aucun Auteur ne dit qu'on lui ait immolé, comme à Esus & à Teutatès, des Victimes humaines. Ausone parle (1) des Prêtres de ce Dieu ; mais il ne nous apprend rien au sujet des sacrifices qu'ils lui offroient ; tout ce qu'il en dit se réduisant à ceci : Qu'Attius, de la race des Druydes, étoit au service du Temple de Belenus, & qu'il portoit le surnom de *Patera* ; car c'est ainsi que ceux qui étoient initiés dans les mysteres, nommoient les Ministres d'Apollon (*a*) ; & dans un autre endroit il fait mention d'un Vieillard, nommé Phœbitius, Druyde qui avoit été Sacristain du Temple du même Dieu; mais de tout cela même on peut conclure que le Belenus des Gaulois étoit, comme je l'ai dit d'abord, l'Apollon dont parle Cesar.

(1) Loc. cit.

Outre les Inscriptions qui font mention de Belenus, & qui sont en grand nombre, on a trouvé encore dans les Gaules quelques monumens de ce Dieu. Le plus curieux est sans doute cette tête rayonnante, avec une grande bouche ouverte, si long-temps conservée au château de Polignac, & gravée pour la premiere fois par les soins de Gabriel Simeoni. Elle représente Apollon rendant des Oracles, & on croit qu'il les rendoit dans un Temple qu'il avoit à Polignac, nom qui est dérivé de celui d'Apollon même.

Le troisiéme Dieu des Gaulois, que nomme Cesar, est Mars; mais comme il étoit chez ce Peuple le même que Hesus, je n'ajouterai rien à ce qui en a été dit dans le Chapitre précedent.

Minerve.

Cesar nomme enfin Minerve parmi les Divinités des Gaulois ; mais l'Antiquité ne nous apprend rien à ce sujet. En avoient-ils reçu le culte des Egyptiens par les Pheniciens ou

(a). . . . *Sic Ministros nuncupant Apollinares mystici.* Auson. loc. cit.
(1) *Non reticebo senem, nomine Phœbitium, Qui Beleni Æditunus, nil opis inde tulit.* Idem ibid.

par les Carthaginois qui trafiquoient sur leurs côtes ; ou ne le reçurent-ils que lorsque les Romains devinrent les maîtres de leur pays : quelle idée avoient-ils de cette Déesse? C'est ce qu'on ne sçauroit décider aujourd'hui. Ce que l'on sçait, c'est que cette Déesse étoit nommée dans les Gaules, *Belisana*, & qu'on la regardoit comme l'inventrice des Arts.

Les Antiquaires croyent remarquer sur la Colomne de Cussi, la Minerve Gauloise. Le casque qu'elle porte est orné d'une aigrette, & la Déesse est appuyée sur un tronc d'arbre, revétue d'une tunique sans manches, sur laquelle est le manteau nommé *Peplum*, qui lui couvre le corps. Elle a les pieds croisés, & la tête panchée sur sa main droite. Son attitude est celle d'une personne qui rêve profondément : à cela près, elle ne ressemble en rien aux figures Grecques & Romaines de cette Déesse, & n'a point l'Egide comme celles-là.

Au reste, comme parmi les figures qui sont représentées sur la Colomne dont je viens de parler, est celle (& c'est la derniere) d'un homme qui a les mains liées, avec un air triste & abbatu, semblant attendre que le Druyde vienne le frapper du coup mortel, & qui est sans doute le prisonnier qu'on alloit immoler, il s'ensuit que ce n'étoit pas seulement à Esus & à Teutates qu'on offroit des Victimes humaines, & qu'on en immoloit aussi aux autres Dieux, & en particulier à Minerve, qui se trouve sur ce monument.

CHAPITRE VIII.

De quelques autres Dieux Gaulois : de Penin, Abelio, Dolichenius & Mithras.

ON vient de voir dans le Chapitre précedent que les Gaulois honoroient Apollon sous le nom de Belenus, & que ce Dieu n'étoit point le Soleil ; ils rendoient cependant un culte religieux à cet Astre, mais sous d'autres noms. D'abord,

les

les habitans des Alpes Pennines reconnoissoient pour le Soleil le Dieu *Peninus*, ou Penin, dont cette chaîne de Montagnes avoit pris son nom, comme nous l'apprenons de Tite-Live (*a*). Guichenon, dans son Histoire de Savoye (1), nous a conservé l'Inscription qui étoit sur le Pied d'estal d'une belle Statue qui représentoit ce Dieu sous la figure d'un jeune homme nud, & qui étoit conçue en ces termes : *L. Lucilius Deo Penino Optimo Maximo donum dedit.*

(1) Tome 1. L. 1. c. 4.

Il ne faut pas dissimuler cependant que Caton l'ancien & Servius (2), disent que ce n'étoit pas un Dieu, mais une Déesse, que l'un appelle *Penina*, & l'autre *Apenina*; mais tant la figure que l'Inscription, nous aprennent le contraire. L'Historien de Savoye ajoute ces paroles : *Sur la montagne du petit saint Bernard, qui est de la Val-d'Aoste, est une Colomne de marbre de la hauteur de quatorze pieds, dédiée aussi autrefois au Dieu Peninus, sur laquelle étoit un Escarboucle, que l'on appelloit l'œil de Peninus.* Dans la suite on enleva la Statue de ce Dieu pour mettre en sa place celle de Jupiter, & alors l'Escarboucle fut appellé l'œil de Jupiter. Il est sûr cependant que malgré ce changement, le culte de Penin ne fut pas aboli, & les montagnards continuerent à l'honorer.

(2) In 3. Æneid.

Les Sçavans sont embarrassés à sçavoir quel Dieu étoit ce Penin. Il paroîtroit d'abord que c'étoit Jupiter lui-même, comme les épithetes d'*Optimus Maximus* semblent l'insinuer; mais l'Auteur de l'Histoire de la Religion des Gaulois prouve solidement (3), que c'étoit le Soleil, & que cet œil dont on vient de parler, étoit le même que l'œil d'Osiris, qui en Egypte représentoit le Soleil, comme je l'ai prouvé dans son Histoire; mais pour ne pas m'étendre davantage sur cet article, je renvoye à l'Auteur que je viens de citer.

(3) Tom. I. pag. 404. & suiv.

Abellio.

Dans le pays de Comminges on adoroit le Dieu *Abellio*, ainsi que le prouvent trois Inscriptions rapportées par Gruter.

(a) *Neque mehercule montibus his .... ab transitu Pœnorum nomen inditum, sed ab eo quem in summo sacrorum vertice, Penninum montani appellant.* Dec. 3. L. 11. n. 38.

Cet Antiquaire, suivi en cela par Reinesius, est persuadé que ce Dieu étoit le même que Belenus adoré dans toutes les Gaules, & le dernier prétend même dériver le nom d'*Abellio*, de celui de Belenus.

Dolichenius.

(1) En 1658.

En creusant le Port de Marseille (1), on trouva un groupe de marbre de onze ou douze pieds de hauteur, qui représentoit le Dieu Dolichenius, debout sur un Taureau, au bas duquel étoit un aigle éployé. Charles Patin fit graver ce beau Groupe, & ensuite le sçavant Spon en orna ses curieux Meslanges d'Antiquité. Comme la figure du Dieu est armée de pied en cap, le casque en tête, on crut d'abord que c'étoit le Dieu Mars. L'Auteur de l'Histoire de la Religion des Gaulois est persuadé que c'est le Soleil, ou du moins Jupiter Soleil; mais je m'en tiens au sentiment de Spon, qui prétend que c'est Jupiter lui-même: & il se fonde sur une Inscription consacrée à ce Dieu, avec ce surnom; *Jovi Optimo Maximo Dolicheno, &c.*

Le nom de Dolichenus venoit de l'Asie, & en particulier de la Province de Comagene, où selon Stephanus, on rendoit un culte particulier à Jupiter Dolicheus, d'où les habitans eux-mêmes étoient appellés *Dolicheniens*; mais je renvoye à ce que j'ai dit de ce Dieu, dans l'Histoire de Jupiter.

Mithras.

Que le Dieu Persan Mithras ait été honoré dans les Gaules, c'est un fait qui n'est pas douteux. Une figure de ce Dieu trouvée à Lyon, & dessinée en premier lieu par Gabriel Simeoni (2), & ensuite par Spon (3), par le P. Menestrier (4), sur laquelle est l'Inscription, *Deo invicto Mithræ Secundinus dat*, le prouve suffisamment.

Lorsque Simeoni fit graver cette figure, elle avoit la tête d'une femme, & cette tête ne s'y trouve plus aujourd'hui, ce qui embarrasse les Antiquaires: car enfin, disent-ils,

(2) Descript. de la Limagne d'Auvergne.
(3) Recherch. des Antiq. de Lyon.
(4) Histoire de Lyon.

Mithras étoit un Dieu mâle, & non une Déesse, & l'inscription le qualifie de même; mais sans dire ici que le visage d'un jeune homme donné au Soleil qui ne vieillit point, ressemble à celui d'une femme; il est sûr que chez les Perses, comme je l'ai prouvé par l'autorité formelle d'Herodote, Mithras représentoit aussi la Lune; ainsi les Gaulois pouvoient l'avoir peint en femme: mais j'ai parlé si au long de ce Dieu dans le premier Volume (1), que je n'ai rien à ajouter ici, faisant seulement remarquer que son culte étoit passé dans les Gaules, de la maniere que je l'ai dit au commencement de ce Livre.

(1) Liv. 7.

CHAPITRE IX.

Des autres Dieux honorés dans les Gaules; Berecynthie, Saturne, Pluton, Proserpine, & Bacchus.

SAINT Gregoire de Tours (1) nous apprend que nos Gaulois adoroient Cybele, qu'ils appelloient Berecynthie, du nom de la montagne Berecynthe dans la Phrygie, où l'on disoit qu'elle étoit née; ajoutant que leur idolatrie au sujet de cette Déesse duroit encore dans le quatriéme siecle. Un jour, dit cet Ecrivain, qu'on promenoit à travers les champs & les vignes Berecynthie sur un char traîné par des bœufs, pour la conservation des biens de la terre, & que la foule qui suivoit, chantoit & dansoit devant cette Idole, S. Simplicius touché de l'aveuglement de cette troupe idolatre, ayant fait sa priere & le signe de la Croix, la statue tomba par terre, & les bœufs demeurerent immobiles. On immola des victimes, & on frappa les bœufs pour les faire avancer: mais tous les efforts étant inutiles, il y en eut qui abandonnerent pour jamais cette folle superstition, & embrasserent la Religion chrétienne. Les Actes de S. Symphorien, publiés par Dom Ruinart, confirment une partie du recit de Gregoire de Tours, puisqu'on y lit qu'au jour consacré à la fête de cette Déesse, on portoit sa statue sur un

(1) In vita S. Simpl.

char traîné par des bœufs : mais indépendamment de ces deux autorités, nos Antiquaires croyent reconnoître la cérémonie que les Gaulois pratiquoient en l'honneur de cette Déesse, sur une Monnoye rapportée par Bouteroue, qui d'un côté représente un char tiré par deux bœufs, sur leqnel est une Déesse debout.

Mais il faut remarquer que cette Monnoye, qu'on croit être celle des habitans d'Evreux, ne présente qu'une partie du char, c'est-à-dire celle où est la Déesse.

Comme les Romains célebroient en l'honneur de la même Divinité une fête semblable, il y a apparence que c'étoit d'eux que les Gaulois avoient reçû le culte de Cybele. Ammian Marcellin (1) raconte que l'Empereur Julien, lorsqu'il alloit en Perse, étant arrivé à Callinique, ville de Syrie, le sixiéme jour avant les Kalendes d'Avril, ou le vingt-septiéme de Mars, jour auquel on célebroit la fête en question, s'y arrêta pour en faire la cérémonie à la maniere des Romains, qui portoient en pompe la statue de la Mere des Dieux sur un char, & alloient la laver dans l'Almon (*a*). Cette fête marquée dans le Calendrier Romain, & de laquelle parle aussi Ovide dans ses Fastes, s'appelloit *Lavatio.*

(1) Liv. 23.

Vibius Sequester (2), parlant du ruisseau Almon, dit qu'on y lavoit tous les ans le sixiéme des Kalendes d'Avril la statue de la Mere des Dieux. Le Poëte Prudence qui fait aussi la description de cette fête, observe que tout ce qu'il y avoit de plus qualifié à Rome y assistoit nuds pieds ; & on sçait d'ailleurs qu'on y accouroit de tout le voisinage. Au retour, la Procession rentroit à Rome environnée de torches & de flambeaux allumés. Comme chaque Peuple retenoit ou rejettoit des cérémonies étrangeres qu'il adoptoit, ce qui lui plaisoit, il ne paroît pas que les Gaulois eussent retenu celle de laver la statue de leur Berecynthie.

(2) De Flumin.

Quoiqu'il en soit, cette cérémonie pratiquée par les Romains, & ensuite par les Gaulois ; venoit comme presque toutes les autres, des Egyptiens qui, au rapport de Clement

(a) *Almon Romæ ubi Mater Deorum sexto Kal. Apr. lavatur.*

d'Alexandrie (1), portoient en procession dans les fêtes qu'ils nommoient χωμασίαι, les statues d'or de leurs Dieux, deux chiens, un épervier & un ibis.

(1) Strom. l. 5.

Observons que l'an 1689. on trouva dans le jardin de M. Berrier, à deux toises de profondeur, sous les ruines d'une vieille tour, une belle tête de Cybele. Cette figure dont le visage est plus gros que nature, & qui porte des tours sur sa tête, fut prise d'abord pour celle d'Isis, Déesse parriculierement honorée à Paris, comme je le dirai dans la suite; mais il y a plus d'apparence que c'est Cybele, quoique souvent ces deux Déesses ayent été confondues ensemble.

On en a déterré depuis une autre au bas de Montmartre, qui est de bronze : le visage en est plus petit que celui de la figure dont on vient de parler, & la tour qu'elle porte sur la tête un peu différente. Tels sont les monumens & les autorités qui prouvent que nos anciens Gaulois honoroient Cybele d'un culte religieux.

Saturne.

ON ne sçauroit douter que les Gaulois, après avoir longtemps honoré des Dieux inconnus aux Grecs & aux Romains, comme nous l'avons fait voir, n'ayent dans la suite adopté une grande partie de ceux de ces deux Nations, & en même temps plusieurs de leurs fables; en voici un exemple bien sensible. Plutarque (2) fait dire à un certain Demetrius, qu'ayant voyagé dans une Isle voisine de l'Angleterre, on lui dit que Saturne étoit dans une autre Isle, qui n'étoit pas éloignée, enseveli dans un profond sommeil qui lui tenoit lieu de chaînes, où Briarée le gardoit. On voit aisément le rapport qu'a cette fiction avec ce que nous avons dit de ce Dieu dans l'Histoire des Titans : cependant je suis persuadé que ce n'étoit pas immédiatement des Grecs & des Romains, mais des Carthaginois que les Gaulois avoient reçû le culte de Saturne. La raison en est bien sensible, puisqu'ils lui immoloient comme eux des victimes humaines, & que lorsque les Romains conquirent les Gaules, il y avoit long-temps que cet

(2) Traité de la Cess. des Oracles.

usage impie & barbare avoit cessé parmi ces conquerans.

Que les Gaulois ayent immolé de ces victimes à Saturne,
(1) Liv. 1. le fait est certain : Denys d'Halicarnasse (1) le dit expressément, & S. Augustin (2) nous apprend non-seulement que Varron étoit de ce sentiment ; mais qu'il croyoit aussi qu'ils lui offroient en sacrifice des hommes faits, pendant que les Carthaginois, qui avoient adopté le culte que les Pheniciens rendoient à Moloch, le même que Saturne, ne lui immoloient que des enfans.

(2) De Civ. Dei l. 7.

Pluton & autres Dieux de l'Enfer.

(3) Liv. 6.

CESAR, dans ses Commentaires (3) nous apprend que les Gaulois se vantoient de descendre de Pluton : *Galli se omnes à Dite patre progenitos prædicant* ; & dès-là on croiroit rencontrer dans l'Histoire de leur Religion plusieurs vestiges du culte qu'ils rendoient à ce Dieu : cependant on en trouve très-peu de chose. Une inscription sur le frontispice d'un Temple, rapportée par Gruter (4), mais qui n'est pas incontestablement antique ; une statue équivoque sur la colomne de Cussi, & un mot de S. Eloy, qui vivoit sur la fin du septiéme siecle, & qui nomme Pluton parmi les autres Dieux Gaulois ; voilà tout ce qui prouve qu'il a été honoré par cette Nation.

(4) pag. 112.

Pour Proserpine qu'ils regardoient comme leur mere, Strabon (5) nous apprend qu'elle avoit un Temple dans les Gaules, desservi à la maniere des Samothraces.

(5) Liv. 4.

Une inscription trouvée à Nismes, & une autre à Mets, prouvent qu'ils rendoient aussi un culte religieux aux Parques & à l'Erebe. Enfin une troisiéme, déterrée dans la forêt de Belême, expliquée par feu M. Baudelot, & conçûe en ces termes :

DIIS INFERIS
VENERI
MARTI ET
MERCURIO
SACRUM,

nous apprend qu'ils mettoient ces trois Divinités au nombre de celles des Enfers. Il eſt aiſé de voir la raiſon pourquoi ils y plaçoient Venus, ſur-tout en la confondant avec Libitine, *Venus Libitinæa infera*, les Anciens nous apprenant que dans les funerailles on lui offroit les mêmes victimes qu'à Pluton, à Proſerpine, & aux autres Dieux de l'Enfer.

Pour ce qui eſt de Mars, je ne ſçache pas que les Grecs ni les Romains l'ayent jamais mis au rang des Dieux de l'Enfer. Nos anciens Gaulois auroient-ils voulu nous marquer par-là qu'un Dieu auſſi meurtrier, & qui peuploit ſans ceſſe le Royaume de Pluton, méritoit bien d'avoir ſa place parmi les Dieux infernaux ?

A l'égard de Mercure, il n'y a nulle difficulté : ce Dieu, qui étoit tantôt dans l'Olympe, tantôt dans le ſéjour des morts où il conduiſoit leurs ames, étoit également un Dieu céleſte & un Dieu infernal.

Bacchus.

BACCHUS étoit particulierement honoré dans les Gaules, ainſi que le prouvent pluſieurs monumens trouvés en differens endroits : mais il l'étoit ſur-tout dans une petite Iſle ſituée à l'embouchure de la Loire ; & comme ſon Temple (a) y étoit deſſervi par des femmes, qui y célebroient les Orgies à peu près comme dans la Grece, il y a apparence que c'étoit des Orientaux que les uns & les autres en avoient reçû le culte. Strabon (1) qui parle de cette Iſle & du culte qu'on y rendoit à Bacchus, ajoute que les femmes dont je viens de parler, enlevoient tous les ans, & remettoient dans le même jour le toit de cet édifice, & cela avant que le Soleil fût couché ; & que c'étoit dans ce même temps-là qu'elles célebroient les Orgies, & qu'elles étoient agitées de cette fureur qui les poſſedoit ; & ſi quelqu'une d'elles pouſſée par les autres, ou par quelqu'autre accident, laiſſoit tomber le fardeau qu'elle portoit, ou en enlevant, ou en remettant le toit, ſes compagnes ſe jettoient ſur elle, & la mettoient en

(1) Liv. 4.

(a) Ce n'étoit tout au plus qu'une très-petite Chapelle comme le prouve ce qu'on va lire.

peices ; manie inconnue aux Grecs, & qui prouve que dans chaque pays on ajoutoit, ou on retranchoit toujours quelque chose au culte qu'on recevoit de quelqu'autre Peuple.

Plusieurs Antiquaires croyent que le Bacchus des Gaulois étoit le même que le Cernunnos dont nous avons parlé, fondés sur ce que l'un & l'autre avoient des cornes; mais comme d'autres Dieux en avoient aussi, je ne crois pas que cette raison suffise pour les confondre.

CHAPITRE X.

Cerès, Proserpine, Diane & la Lune, Isis & Telesphore.

IL arrive quelquefois qu'au défaut d'autorités on se sert de la découverte de quelques monumens dans un pays, pour prouver que les Dieux qu'ils représentent y étoient honorés; quoiqu'il soit possible que ces monumens, portés d'ailleurs, y ayent été assemblés par la chute des maisons & des Temples où ils étoient deposés, soit à dessein ou autrement; c'est ce qu'on doit penser de Cerès honorée dans les Gaules. Dom Bernard de Montfaucon a fait dessiner dans le second Tome de son Antiquité Expliquée, un Autel, sur une des faces duquel est une Cerès avec une torche à chaque main, symbole qui fait allusion, comme nous l'avons dit dans son Histoire, aux soins qu'elle prit de chercher sa fille que Pluton avoit enlevée.

Il est vrai que dans une petite Isle près des côtes de la grande Bretagne, étoit un Temple de Cerès & de Proserpine, & que le culte de ces deux Divinités, au rapport d'Artemidore cité par Strabon (1), participoit aux cérémonies de celui que leur rendoient les Samothraces; mais comme anciennement les Gaulois n'avoient point de Temples, il en faut conclure qu'ils n'avoient eu connoissance de ces Dieux que depuis la conquête des Romains.

(1) Geogr. Liv. 4.

Diane

Diane.

DIANE étoit fort honorée par les Gaulois, sur-tout dans la forêt d'Ardenne, d'où lui étoit venu le nom d'*Arduina*, sous lequel ces Peuples la connoissoient. Cette forêt, autrefois immense, lui étoit consacrée, & étoit proprement son Temple. En effet, dit l'Auteur de l'Histoire de la Religion des Gaulois (1), on peut juger de l'antiquité du culte de Diane dans les Gaules, par l'ancienneté de son nom; car on ne sçauroit douter que le nom Celte *Arduenna*, mot composé de *Ar*, & de *Duen*, qui veut dire, *noir*, *sombre*, & qui convient en cela aux forêts, ne soit tiré de la forêt que les Romains appelloient *Arduenna*. Or il est constant qu'elle portoit ce nom long-temps avant que les Romains fussent maîtres des Gaules. Quoiqu'après leur arrivée les Gaulois eussent accommodé leurs idées touchant leurs Dieux avec celles de leurs vainqueurs, le culte qu'ils rendoient à cette Déesse se soutint encore long-temps, & elle ne changea pas pour cela de nom; ceux mêmes qui quittoient les Gaules pour aller s'établir ailleurs, le lui conservoient toujours: ainsi fideles à leurs anciennes coutumes, ils les observoient religieusement au milieu des étrangers; & c'est de quoi font foi quelques Inscriptions trouvées en Italie, où Diane est toujours nommée *Arduina*.

(1) Tom. II. l. 4. pag. 44.

Au reste, les Gaulois pensoient pour le fond sur leur Diane à peu près comme les Grecs & les Romains, & ils la regardoient comme une Déesse chaste & vierge, qui faisoit de la Chasse son unique occupation. Comme rien n'est plus difficile à abolir que les anciennes coutumes de Religion, le culte d'*Arduina* dura dans les Ardennes & dans les pays voisins du Rhin jusques bien avant dans le Christianisme, où plusieurs Saints, ou Evêques, ou Religieux, eurent toutes les peines du monde à l'abolir.

La Lune.

QUOIQUE l'Antiquité ait souvent confondu Diane avec la

Lune, comme je l'ai prouvé dans l'histoire des Dieux du Ciel, il est sûr qu'on les distinguoit encore plus souvent ; & soit que les Gaulois eussent reçû des Perses une partie de leur Religion, ou de quelques autres Peuples de l'Orient, ils distinguoient comme eux ces deux Divinités. L'Auteur de l'Histoire de la Religion des Gaulois prouve par un grand nombre de témoignages (1), que le culte de la Lune étoit répandu dans toutes les Gaules, & pour ne pas le copier, j'y renvoye les Lecteurs.

(1) Tom. II. l. 4.

C'étoit, selon lui, cette Déesse qui étoit particulierement honorée dans l'Isle de Sain, située sur la côte méridionale de la basse Bretagne, vis-à-vis la province de Cornouaille ; quoique M. de Valois prétende (2) que c'étoit Mercure qui étoit le Dieu de cette petite Isle. Il est vrai que Pomponius Mela (3), qui parle de l'Oracle qui étoit dans cette Isle, ne nomme pas la Divinité qui le rendoit ; mais il y a tant de preuves que c'étoit la Lune, qu'on ne peut pas se refuser au sentiment du sçavant Benedictin que je viens de nommer. Au reste, c'étoient des filles qui desservoient cet Oracle : elles étoient neuf, quoique dans le commencement elles ne fussent que six. Ces filles, Druydesses de profession, vouoient une chasteté inviolable à la Déesse qu'elles servoient, & vivoient à peu près comme les Vestales des Romains.

(2) Notice des Gaules.

(3) Liv. 3. c. 6.

A en croire les Auteurs qui en ont parlé, elles étoient souvent consultées, sur-tout pour la navigation, & on étoit persuadé que le beau ou le mauvais temps dépendoit d'elles, & que les vents & les tempêtes étoient en leur pouvoir. L'idée qu'on avoit qu'elles pouvoient, quand il leur plaisoit, s'élever dans les airs, disparoître à leur gré, & se faire voir ensuite, ne contribuoit pas peu au grand crédit qu'elles s'étoient acquises. On ne parloit que de leurs assemblées nocturnes, des prodiges qu'elles operoient : en un mot, on les regardoit comme de veritables sorcieres qui tenoient le Sabath. Rien n'est plus célebre dans les Anciens que ces prétendues Magiciennes de l'Isle de Sain, qu'ils désignoient par le nom de Gauloises.

Au reste on les nommoient *Senæ*, soit parce qu'elles n'é-

toient d'abord qu'au nombre de six, soit que ce nom fût Celte d'origine, & signifiât *respectable*, *venerable*. C'est de ce nom que l'Isle où elles habitoient fut nommée l'Isle de *Sain*.

Isis.

Quoique je sois bien éloigné de donner dans l'idée de la plûpart des Auteurs des Antiquités de Paris, qui prétendent que le nom de cette ville vient d'Isis, *para-Isidos*, il est sûr cependant que cette Déesse fut fort honorée dans les Gaules. Sa statue, qui étoit autrefois dans l'Eglise de S. Germain-des-Prez, & que le Cardinal Briçonnet qui en étoit Abbé, fit abbattre & réduire en poudre; une Inscription trouvée à Soissons; la ville de Melun, qui en recevant le culte de cette Déesse, changea son nom de *Melodunum*, en celui d'*Iseos*, ou d'*Isea*; le bourg d'Issi, près de Paris, dont le nom semble évidemment tiré de celui d'Isis; la statue déterrée chez M. Berrier, qui ressemble autant à celle d'Isis qu'à celle de Cybele, si toutesois Cybele & Isis n'étoient pas une même Divinité; enfin le culte de cette Déesse établi en Germanie (1), principalement chez les Suéves, dont la Religion avoit tant de rapport avec celle des Gaulois, qui avoient la même origine qu'eux: tout cela prouve sans replique qu'Isis étoit honorée dans les Gaules (*a*).

(1) Voyez le Livre suivant.

Telesphore.

Si une Médaille des Ségusiens, qu'on croit avoir été frappée avant l'arrivée de Cesar dans les Gaules, & qui représente d'un côté la ville capitale de ces Peuples, & de l'autre un Hercule avec une petite figure, couverte depuis les pieds jusqu'à la tête; si, dis-je, cet enfant est Telesphore, comme le croyent quelques Sçavans, ce sera une preuve que les Gaulois rendoient quelque culte à ce Dieu de la Santé; & je le place ici d'autant plus volontiers, qu'Isis étoit aussi prise

(*a*) On recherchera, en parlant de la Religion des anciens Germains, d'où ils pouvoient avoir reçû le culte de cette Déesse.

pour une Déesse qui y présidoit, sous le nom d'*Isis Medica*, comme on l'a dit dans son histoire.

CHAPITRE XI.

Autres Divinités Gauloises, Villes Déifiées, &c.

SUR le Portail de l'Hôtel-Dieu de Clermont en Auvergne, étoit autrefois une figure fort singuliere, qui représentoit une Divinité Gauloise, & que Gabriel Simeoni fit dessiner dans son Histoire de la Limagne d'Auvergne. Cette figure est une tête de femme, avec deux ailes éployées au-dessus, & deux larges écailles qui sortent de l'endroit où sont les oreilles; cette tête est environnée de deux serpens, dont les queues vont se perdre dans les deux ailes.

Simeoni à la vûe de ces deux serpens prit cette tête pour celle de Meduse. Elle est en effet celle d'une jeune & belle personne, telle qu'étoit cette Gorgone avant que son crime eût merité l'indignation de Minerve qui métamorphosa ses beaux cheveux en serpens; mais ici la tête a ses cheveux bien arrangés, & les serpens ne paroissent pas en faire partie.

L'Auteur de l'Histoire de la Religion des Gaulois qui appelle *Onuava* la Divinité que cette tête représente, est persuadé que c'est la Venus Celeste, ou la Derceto des Pheniciens, que Diodore de Sicile dit avoir été adorée à Ascalon sous une figure qui avoit la tête d'une femme, & dont le reste du corps se terminoit en poisson (1). Cet Auteur ajoute que comme cette figure n'est qu'un buste, on n'a pas pû y représenter le reste du corps; mais que les écailles dont on vient de parler, font assez entendre ce qu'il auroit été, si on avoit voulu représenter la figure en entier. Puis rapprochant ce que l'Antiquité nous apprend sur Oannès, Oen, & autres monstres marins (*a*), dont le bas du corps étoit

(1) Voyez le Liv. 7. du Tom. I.

(*a*) Voyez ce qui en a été dit dans le Livre III. du premier Tome.

une queue de poisson, & sur l'apotheose des serpens, reconnus en plusieurs lieux comme des Divinités, il étale une grande érudition.

Marcel, dans son Histoire de France, croit que cette figure étoit un hieroglyphe, & une vive expression des mysteres de Belenus, une des grandes Divinités Gauloises. Pour moi je suis persuadé que cette tête n'est ni Meduse, pour la raison que j'ai rapportée, ni Derceto ; car c'est une conjecture gratuite, & totalement dénuée de fondement, que de prétendre qu'on auroit représenté le reste du corps en poisson si on l'avoit peinte en entier : on n'a voulu, & on n'a dû faire qu'une tête, & elle exprime nettement ce qu'on a prétendu qu'elle représentât ; ni Belenus, que j'ai prouvé avoir été distingué du Soleil, non-seulement parmi les Grecs & les Romains, mais aussi parmi nos anciens Gaulois ; mais que c'est le Soleil lui-même : & indépendamment du coup d'œil qui le fait d'abord juger sur sa jeunesse & sur son air brillant, ses ailes marquent assez la rapidité de son cours ; & les serpens qui environnent la tête à replis tortueux, prouvent clairement qu'il fait le tour du monde dans un cercle oblique. Ne pourroit-on pas même juger que les deux écailles, qui sont en forme de nageoires, nous apprennent que cet Astre parcourt la mer aussi bien que la terre ?

Nos anciens Gaulois adoroient encore plusieurs autres Divinités, comme les Suleves, les Commodeves, les Dusii, les Sylvatiques, &c dont nous parlerons dans l'article des Déesses-meres, comme aussi plusieurs Dieux & demi-Dieux champêtres, assez ressemblans aux Faunes & aux Satyres des Grecs & des Romains : enfin d'autres Genies, qu'ils croyoient fréquenter les maisons & aimer le commerce des femmes. Ceux-ci s'appelloient parmi eux Dusii. S. Augustin (1) qui parle de ces Genies, les compare pour l'incontinence aux Sylvains, aux Pans & aux Satyres, & va même jusqu'à assûrer qu'après le témoignage que rendent de ces Esprits des personnes dignes de foi, ce seroit impudence que de nier qu'il n'y ait quelques Demons qui recherchent la compagnie des femmes. Ces Dusii, qu'Isidore de Seville (2) dit que les Gaulois

(1) De Civ. Dei. l. 15.

(2) Orig. l. 8.

nommoient aussi *les velus*, *pilosi*, étoient ces prétendus *Incubes* & *Sucubes*, qui ressembloient en tout aux Ephialtes des Grecs.

Je n'ai pas dessein de m'étendre sur ce sujet, ni sur toutes les rêveries d'une cabale mystérieuse qui n'est fondée que sur de pareilles imaginations : il suffit de dire que jamais opinion ne fut ni plus générale, ni ne dura plus long-temps, que celle qui admettoit ces Esprits, dont on croyoit le monde rempli, comme je l'ai déja fait remarquer ailleurs.

Quelques Antiquaires prétendent que le Dieu *Syleianus*, connu seulement par une Inscription trouvée à Feurs dans le Forest, étoit un de ces *Dusii*, ou *pilosi*, dont on vient de parler : mais il y a plus d'apparence que c'est le Dieu Sylvain, que j'ai dit dans les Dieux de la terre être honoré dans les Gaules, où il y avoit un College de ses Prêtres, comme à Rome & en plusieurs autres endroits.

Villes Déifiées.

Les Gaulois une fois soumis aux Romains, adopterent non-seulement plusieurs de leurs Divinités, comme on peut l'avoir remarqué plus d'une fois, mais ils firent encore comme eux l'apothéose de leurs villes. C'est ainsi qu'ils mirent au nombre de leurs Déesses l'ancienne ville des Eduens, que Cesar & Strabon nomment Bibracte, & qu'on croit être Autun, quoique M. de Valois (1) prétende que c'étoit une autre ville ; mais comme l'Inscription qui parle de cette Déesse, & qui commence par ces mots, *Deæ Bibracti*, &c. fut trouvée (2) à Autun même, dans le fond d'un puits comblé de temps immemorial, il y a bien de l'apparence que Bibracte & Autun ne sont qu'une même ville.

(1) Notice des Gaules, au mot *Augustodunum*.

(2) En *1679*.

Une autre Inscription déterrée à Vaison, conçûe en ces termes,

MARTI
ET VASIONI
TACITUS,

fait foi que cette ville avoit aussi reçû l'honneur de l'apothéose, ainsi que celles de Perigueux, de Nismes & plusieurs autres.

Indépendamment de ces villes déifiées, les Gaulois reconnoiſſoient des Genies qui prenoient un ſoin particulier de chaque Province & de chaque canton, ainſi que le prouve l'Inſcription rapportée par le ſçavant Pere Sirmond dans ſes Notes ſur Sydonius Apollinaris. *Genio Arvernorum Sex. Orcius ſuavis Æduus.*

Mais pour déveloper le fond de cette partie de la Mythologie Payenne, il faut faire deux réflexions: l'une, que me fournit l'Auteur de l'Hiſtoire de la Religion des Gaulois (1), que quant à l'apotheoſe des villes, il eſt bon de ſçavoir que l'intention des Auteurs de ces apothéoſes étoit de conſacrer chaque ville à certaine Divinité, dont le nom étoit quelquefois le nom de la ville même, comme on le voit dans les Inſcriptions de Bibracte, de Vaiſon, de Niſmes, &c. & quelquefois différent.

(1) Tom II. liv. 4. p. 206.

Le fondement du culte qu'ils rendoient enſuite à ces villes, ou plutôt au Genie qui les protégeoit, & en devenoit la Divinité tutelaire, étoit pour l'engager à en prendre ſoin, à les défendre contre les ennemis, & à en éloigner tous les maux qui pourroient les affliger, comme les maladies épidemiques & les autres fleaux.

La ſeconde, que j'avois déja faite dans une autre occaſion, eſt qu'on tenoit caché le nom de ces Genies tutelaires, de peur que venant à être connus, on ne les évoquât, & on ne les obligeât enfin à abandonner les villes dont le ſoin leur étoit confié, pour paſſer en d'autres, où on leur promettoit un culte plus ſolemnel.

Indépendamment des Dieux tutelaires dont je viens de parler, il y avoit peu de villes dans les Gaules, qui n'en euſſent quelqu'un pour lequel on avoit une veneration ſinguliere, ainſi qu'en font foi pluſieurs Inſcriptions rapportées par Gruter, par Reineſius & par Spon.

Mais je ne dois pas oublier la Déeſſe *Tutele* adorée à Bordeaux; où elle avoit un Temple magnifique, ſi toutefois c'étoit une Divinité particuliere; car ce nom me paroît plutôt un nom generique qu'un nom appellatif. De ſçavans Antiquaires croyent que c'étoit une Divinité particuliere aux Na-

vigateurs & aux Negocians qui trafiquoient sur les rivieres; & ils se fondent sur ce qu'ils mettoient sur leurs vaisseaux la figure de quelques Dieux qui leur donnoient leurs noms, & que les Anciens appellent *Tutela navis, la protectrice des vaisseaux*, comme nous l'avons dit en parlant des Dieux Pataïques (1); mais il est beaucoup plus naturel de croire que cette *Tutela* étoit la patrone de la ville de Bordeaux, comme ce qu'on vient de lire semble le prouver. Quoiqu'il en soit, cette Déesse avoit un Temple dans cette ville qu'on nomme encore aujourd'hui *les Pilliers de Tutele*. C'étoit un peristyle oblong, dont huit colomnes soutenoient chaque face, & six les deux extrêmités. Chacune de ces colomnes étoit si haute qu'elle s'élevoit au-dessus des plus hauts édifices de la ville. Louis XIV. fit abbattre les voûtes de ce Temple, que le temps avoit déja fort endommagées, pour former l'esplanade qui est devant le Château-Trompette.

(1) T. I. L. 7.

Je ne parlerai point de quelques autres Dieux Gaulois, dont le nom s'est trouvé sur des Inscriptions, puisque l'Antiquité ne nous apprend rien à leur sujet. Tels sont le Dieu *Lekeven*, en l'honneur duquel Domesticus fils de Rufus acquita le vœu qu'il lui avoit fait, comme il paroît par une inscription trouvée à Saint Bertrand, capitale du pays de Comminges. Je sçai que Keisler prétend que c'étoit un Dieu de la Mer, mais j'ignore sur quel fondement; car je ne sçais s'il a donné au Public la Dissertation qu'il avoit promise au sujet de ce Dieu (2).

(2) Gruter, p. 1174.

Une autre Inscription trouvée dans le même Pays, nomme *Boccus*, que Gruter qui l'a rapportée, croit être un Dieu; mais on n'en est pas plus instruit pour cela, non plus que de *Bacurdus*, dont le nom se lit sur une Inscription de Cologne (3), ou des Dieux *Propices*, *Propitiis Deis*, dont il est parlé sur une autre Inscription de Narbonne. Etoient-ce des Dieux particuliers, ou en général tous les Dieux bienfaisans? C'est ce qu'on ne sçauroit décider.

(3) Id. p. 86.

Le Lecteur ne sera guéres plus instruit quand j'aurai nommé la Déesse *Aventia*, dont le nom paroît sur quelques Inscriptions trouvées dans les Cantons Suisses, & *Movistargus*, dont

dont le nom paroît sur une autre Inscription déterrée à Alise en Bourgogne; & s'il l'est un peu davantage lorsqu'il sçaura qu'on adoroit dans la Gascogne les Dieux nommés *Agboni*, qu'Hésychius dit avoir présidé aux combats des Jeux publics; il tombera dans l'ennui lorsque je lui nommerai un *Verjugodamnus*, adoré à Amiens ou aux environs, où s'est trouvée l'Inscription que rapporte du Cange (1), & un *Dulovius* qu'on honoroit à Vaison dans le Comtat Venaissin. Ainsi je ferai mieux de passer à des Divinités plus connues, comme le sont les Déesses Meres dont j'ai différé de parler jusqu'à present, parce qu'elles appartiennent également aux Gaulois, aux Espagnols, aux habitans de la Grande-Bretagne, & aux Germains; les Inscriptions qui en font mention, ayant été déterrées dans ces différens Pays.

(1) Diss. sur les Mer. du Emp. n. 54.

CHAPITRE XII.

Des Déesses Meres.

JE dois examiner dans ce Chapitre ce qu'étoient dans le Paganisme, les Déesses Meres, leur nombre, leurs fonctions, quel culte on leur a rendu, dans quel pays on les honoroit, & enfin quelle étoit leur origine.

Parmi les Monumens qui nous restent de ces Déesses, il se trouve quelques bas-reliefs, & un très-grand nombre d'inscriptions (a). Le premier des bas-reliefs est à Metz sur le frontispice d'un ancien Temple. On y voit trois figures de femmes debout, dont deux tiennent ou des fruits, ou des pommes de pin à la main; la troisiéme semble en renfermer dans sa robe: on y lit cette Inscriprion.

Ceux de la rue, ou du village de la Paix, ont consacré aux Meres ce Monument de la gloire de la Maison Imperiale.

(a) Voyez Spon, Gruter, Reynesius, le Traité sur la Religion des anciens Gaulois, & ma Dissertation sur les Déesses Meres, imprimée dans le septiéme Volume de l'Académie de Belles-Lettres.

(1) Menestr. Hist. Conf. de Lyon.

Le second est à Lyon sur le Portail de l'Eglise d'Aisnay(1): Il représente aussi trois femmes, mais assises; à peu-près du même air, & avec les mêmes draperies que celles du Monument de Metz. Celle du milieu tient d'une main une corne d'abondance, avec des fruits dans son giron; les deux autres tiennent une pomme à chaque main: l'Inscription porte, *Matribus Augusti.*

(2) Gruter p. 91.

Le troisiéme est à Munster-Eilden, dans le Duché (2) de Julliers. On y voit aussi trois jeunes Déesses assises, qui ont leurs girons pleins de fruits, avec cette inscription,

Tibere Claude Maternus s'acquitte de son vœu envers les Meres ou Matrones de Valchlendorf.

On voit au bas du bas-relief, un Prêtre & une Prêtresse, accompagnés d'un Camille, ou d'un Ministre.

(3) Keisler Diss.

Le quatriéme enfin fut trouvé dans un bourg de la (3) Zelande; & il représente trois Déesses assises, auprès desquelles est un Prêtre debout, tandis que le Camille qui l'accompagne, verse une liqueur sur l'Autel, dont les côtés sont chargés de cornes d'abondance.

(4) Hist. Conf. de Lyon.

C'est sur ces monumens, & sur ces Inscriptions, que quelques Sçavans ont débité leurs conjectures au sujet de ces Déesses. Le Pere Menestrier (4) avoit cru d'abord, qu'elles étoient toujours au nombre de trois, & qu'elles marquoient les trois Gaules; mais il ne pensoit pas que les trois Gaules sont représentées par trois têtes d'hommes, ainsi qu'on les voit sur une Médaille de Galba, avec ces mots, *Tres Galliæ.* Aussi cet Auteur abandonna dans la suite cette idée.

M. Keisler a fait depuis quelques années une Dissertation, pour prouver que les Déesses Meres étoient les femmes des Druydes, qui étoient en grande vénération parmi les anciens Peuples des Gaules; & il se fonde principalement sur ce que Cesar les appelle *Matres-familias*, & que Plutarque leur donne l'épithete de *Sacrées;* mais on peut demander à cet Auteur, pourquoi les Gaulois n'avoient divinisé que trois de ces Prêtresses: n'étoient-elles pas toutes également consacrées au culte des Dieux; ne faisoient-elles pas toutes profession de connoître l'avenir; & leur ministere ne les rendoit-il pas également respectables?

D'autres Sçavans se sont contentés de dire que les Meres étoient des Divinités champêtres, honorées dans les Gaules & dans la Germanie par les gens de la campagne ; comme si leur culte n'avoit point été connu dans les villes : car n'y eût-il que les Monumens de Metz & de Lyon, il seroit toujours certain que des villes célébres honoroient ces Déesses.

Chorrier Hist. de Dauphiné.

Enfin Bochart, & aprés lui le Pere Menestrier, ont cru que les Déesses dont je parle, étoient les trois Parques ; & ce sentiment, que ces deux Auteurs avoient peu approfondi, vient d'être soutenu avec beaucoup d'érudition par l'Auteur de l'Histoire de la Religion des anciens Gaulois.

Tous ces Antiquaires conviennent de deux choses : la premiere, que les Déesses Meres n'étoient connues que dans les Gaules & dans la Germanie, puisqu'on ne trouve gueres, disent-ils, ni d'Inscriptions ni de Monumens de ces Déesses, hors de ces deux pays ; 2°. Que leur culte n'est pas ancien, puisque l'inscription la plus ancienne qui nous en reste, ne remonte qu'au temps de Septime Severe.

Pour moi je pense, & que ces Déesses ne tiroient pas leur origine des Gaules ni des Germains, & que leur culte est beaucoup plus ancien qu'on ne le croit communément. Pour établir ces deux propositions, je dois parler d'abord des differens pays où l'on trouve des traces du culte de ces Déesses ; & en second lieu, en suivre l'Histoire jusqu'à leur origine. La preuve de la premiere proposition ne sera pas difficile. Il est certain d'abord, que ces Déesses étoient connues en Espagne ; nous avons trois inscriptions qui le prouvent : l'une trouvée à Gironne, l'autre dans l'Arragon, une troisiéme dans la Galice. On en a découvert aussi trois en Angleterre * ; voilà donc d'abord le culte de ces Déesses établi en Espagne & en Angleterre. On ne m'objectera pas que ces deux Peuples l'avoient reçu immediatement des Germains & des Gaulois ; car ce seroit faire servir la question de preuve, & on pourroit dire avec autant de vraisemblance, que les Espagnols avoient eu connoissance de ces trois Déesses par les Pheniciens, qui avoient voyagé en Espagne avant que les Gaulois y eussent pénétré. Du moins est-il très-probable que

* Selden.

les uns & les autres les avoient reçues des Romains, & des autres Peuples d'Italie, chez lesquels on trouve une infinité de semblables Inscriptions en l'honneur des Suleves, des Meres, des Matrones, des Junons, & d'autres semblables Divinités. Mais les Romains eux-mêmes ne sont pas les premiers qui ont honoré ces Déesses: ils avoient appris des Grecs, ausquels ces Divinités n'étoient pas inconnues, à leur rendre un culte religieux; & c'est à quoi ont fait peu d'attention ceux qui ont traité cette matiere: car, sans parler de leur *Mere Plastene*, qui selon Pausanias (1) avoit un Temple sur le mont Sypile, Spon (2) nous a conservé une Inscription Grecque des Déesses Meres, ΑΡΗΙ, ΜΑΤΡΑΣΙ, ΚΑΙ ΔΙΟΣΚΟΡΟΙΣ; c'est-à-dire, *à Mars, aux Meres, & aux Dioscures*.

(1) In Eliac. l. 1.

(2) Ch. 13. p. 106.

Les Grecs avoient reçû la plûpart de leurs Divinités des Egyptiens & des Pheniciens, par les colonies qui étoient venues s'établir dans leur pays. Ces colonies, avant que d'arriver dans la Grece, avoient laissé des traces de leur Religion dans les Isles où ils s'étoient arrêtés; & si nous trouvons dans quelques-unes de ces Isles la connoissance des Déesses Meres, il n'est plus douteux que leur culte ne soit originaire de Phenicie. Un Passage de Plutarque, dans la vie de Marcellus, prouve clairement qu'elles étoient fort connues, & honorées d'un culte particulier dans la Sicile, & que c'étoient les Cretois, colonie Phenicienne, qui leur en avoient apporté la connoissance. Je me sers de la Traduction de M. Dacier. « Il y a » dans la Sicile une ville appellée Enguie, qui est fort ancien» ne, & célebre sur-tout par l'apparition des Déesses qu'on » appelle Meres ἃς καλοῦσι Μητέρας. On assure que leur Tem» ple est une fondation des Cretois. On y montre de grandes » lances & des casques d'airain, dont les uns portent le nom » de Merion, les autres celui d'Ulysse, qui les ont consacrés » à ces Déesses ». Plutarque raconte ensuite que cette ville favorisant les Carthaginois, Nicias, un des premiers Citoyens, qui étoit pour les Romains, voyant qu'on avoit dessein de le livrer aux ennemis, s'avisa d'un stratagême singulier pour se tirer d'affaire. Il commença d'abord par tenir des propos injurieux contre les Déesses Meres, & contre leurs prétendues

apparitions ; puis, un jour que tout le peuple étoit assemblé, il parut tout d'un coup comme hors de lui-même, & transporté de fureur, criant de toute sa force qu'il voyoit ces Déesses prêtes à se venger. Il se mit à courir, & chacun l'ayant laissé passer, il sortit de la ville, & se rendit en un endroit où sa femme & toute sa famille l'attendoient.

Il paroît par ce passage que les Pheniciens honoroient d'un culte particulier, & dès les premiers temps, les Déesses Meres ; car puisque c'étoient eux, selon Plutarque, qui avoient bâti le Temple d'Enguie en l'honneur de ces Déesses, on peut sans témerité assûrer qu'ils les avoient eux-mêmes en grande vénération. Il paroît encore qu'on étoit persuadé qu'elles répandoient la terreur par leurs apparitions ; & c'est peut-être pour cela que Theocrite (1) parlant des trois Nymphes, qu'il nomme *Eunique*, *Malis* & *Nichée*, & qui étoient apparemment les mêmes que les Déesses Meres, dit qu'elles étoient redoutables aux gens de la campagne.

(1) Idyl. 13. v. 44.

A ce que nous venons de rapporter, Diodore de Sicile ajoute que Merion, après la prise de Troye, étant allé en Sicile avec quelques Cretois, y bâtit un Temple en l'honneur de ces Déesses, qui fut dans la suite en grande véneration. On dit, continue cet Historien, que c'étoit de Crete, où ces Déesses étoient extrêmement revérées, & de la ville d'Enguie qu'on avoit rapporté leur culte en Sicile. Les Historiens Mythologues, dit encore le même Auteur, racontent qu'elles avoient autrefois nourri Jupiter à l'insçû de son pere Saturne, & qu'en récompense de ce bienfait, ce Dieu les avoit placées dans le Ciel, où elles forment la constellation de la grande Ourse ; & le Poëte Aratus a suivi cette tradition dans son Poëme des Phenomenes. Nous ne sçaurions passer sous silence, c'est toujours le même Historien que je copie, la grande célebrité que la dévotion des Peuples a donnée à ces Déesses. Car non-seulement les habitans d'Enguie, mais encore leurs voisins, leur offrent des sacrifices magnifiques, & leur rendent des honneurs extraordinaires. Les Oracles d'Apollon avoient même ordonné à plusieurs villes de les honorer, en leur promettant toutes sortes de prosperités, & une longue

vie à leurs habitans. Enfin leur culte s'étoit tellement accredité, que dans le temps que Diodore écrivoit son histoire, les habitans du pays leur portoient encore de nombreuses offrandes d'or & d'argent, & peu d'années auparavant leur avoient elevé un Temple remarquable, non seulement par sa grandeur, mais encore par l'élegance de son architecture Ce Temple devint extrêmement opulent, puisqu'on comptoit parmi ses revenus trois mille bœufs, & une grande étendue de pays.

C'est donc dans la Phenicie même que prit son origine le culte des Déesses Meres; & c'est aussi le sentiment de Selden (1), qui les confond avec Astarté, qui étoit, selon lui, la mere de tous les Dieux. Les Syriens multiplierent leur Astarté, & en firent plusieurs qu'ils nommerent Ἀςαρτχι, d'où les autres Peuples formerent leur Cybele, leur Vesta & les Déesses Meres : ainsi c'étoient des Peuples d'Orient que la connoissance de ces Déesses étoit venue; & puisque dans l'Inscription Grecque qui nous reste de ces Déesses, & dans une de celles d'Angleterre, elles se trouvent jointes avec Mars & les Dioscures, ou les fils de Jupiter, on ne sçauroit douter de leur antiquité.

(1) De Diis Syriis Synt. 2.

Que si on vouloit remonter jusqu'à la premiere origine de ces Déesses, on la trouveroit peut-être dans l'ancienne tradition, qui portoit que le monde étoit rempli de Genies, bienfaisans ou nuisibles. Jamais tradition ne fut plus universelle: c'est à elle qu'on doit l'origine des Fées, des Fours des Fées, des Sylphes, des Gnomes, & de tout ce que la Cabale a inventé de plus extravagant.

Enfin, & cette derniere origine sera plus particuliere à quelques-unes des Déesses Meres, il est très-probable que les Germains & les Gaulois, qui avoient un respect & une véneration particuliere pour les femmes, y ont mis, à l'exemple des autres Nations dont ils avoient reçû leur Religion, celles qui s'étoient distinguées, ou par leur valeur, ou pour avoir inventé quelque art utile, ou y avoir excellé : ainsi les Egyptiens avoient leur Isis, les Africains leur Minerve *Tritonia*, les Pheniciens leur Decerto, les Grecs leur mere Plastene,

enfin les Allemands leur *Velleda* (1) : car le nom de leurs autres Déesses Meres n'est pas venu jusqu'à nous.

(1) Cesar. Com. l. 6.

On ne sçait rien, au reste, de bien particulier sur le culte qu'on rendoit à ces Déesses. Il étoit sans doute le même que celui des autres Divinités champêtres, & on peut très-bien conjecturer, sur ce qu'elles portent dans les bas-reliefs qui nous restent, des fleurs & des fruits à la main, que c'étoit-là la matiere des sacrifices qu'on offroit en leur honneur, ainsi qu'aux autres Dieux de la campagne. Le miel & le lait entroient aussi dans les offrandes qu'on leur faisoit : on doit conclure même du bas-relief de la Zelande, qu'il y avoit des Prêtres qui leur étoient consacrés, & que la liqueur que le Ministre qui l'accompagne répand sur l'Autel, est du lait ou du vin.

On leur immoloit aussi le cochon : c'est ce qui paroît dans le bas-relief de Rome, sur lequel on voit des Ministres égorger une de ces victimes, pour l'offrir aux Déesses qui y sont nommées *Sulevæ* & *Campestres*, & qui étoient les mêmes que les Déesses Meres, ou Matrones. On peut remarquer en passant, qu'on immoloit le cochon à Bacchus & aux Divinités de la campagne, parce que cet animal cause beaucoup de ravages dans les champs, dans les jardins & dans les vignes, & c'est pour cette même raison qu'on sacrifioit la truye à Cerès.

Les Peuples des Gaules, qui honoroient d'un culte particulier les Déesses Meres, faisoient construire en leur honneur de petites Chapelles qui ont été nommées *Cancelli*, y portoient leurs offrandes, y allumoient de petites bougies ; & après avoir prononcé quelques paroles mysterieuses sur du pain ou sur quelques herbes, ils retiroient de la Chapelle ces offrandes, pour aller les cacher ou dans un chemin creux, ou dans le tronc de quelques arbres, croyant par-là garantir leurs troupeaux des maladies contagieuses & de la mort même. Ils joignoient encore à cette pratique plusieurs autres superstitions, dont on peut voir le détail dans les Capitulaires de nos Rois, & dans les anciens Rituels qui les défendent.

Voilà ce que j'ai crû pouvoir dire de plus raisonnable sur

un sujet assez negligé par les autres Mythologues. Il est étonnant que ceux qui ont donné d'amples & de sçavans Traités sur les Dieux du Paganisme, comme Gerard Vossius; ceux même qui en avoient donné de particuliers sur les Divinités des Gaulois & des Germains, n'ayent pas davantage approfondi cette maniere: car on doit compter pour rien ce qu'en dit Schoédius, qui ne fait que copier le peu qu'en avoit dit Selden.

De tout ce que je viens de dire on doit conclure, 1°. Que les Déesses Meres étoient des Divinités communes à plusieurs Peuples, & que les noms qu'elles portent dans les Inscriptions, étoient ceux des lieux où elles étoient honorées. Ainsi celles où on lit *Matribus Gallaicis*, marquoient les Déesses Meres de la Galice: & veritablement le monument sur lequel est cette Inscription, fut trouvé à Coroña, ville de Galice. Les Meres de *Vaccelli* sont celles d'un ancien bourg de l'ancienne Germanie, que Gruter nomme Vachlendorf. Les *Rumanées*, celles qui étoient honorées à Rhumaneim dans le pays de Juliers; ainsi des autres. 2°. Que ces Déesses ont été particulierement honorées dans les Gaules & dans la Germanie, puisque c'est dans ces deux pays qu'ont été trouvés la plûpart des monumens qui nous en restent; mais qu'on se trompe, lorsqu'on prétend que c'est chez ces deux peuples qu'elles ont pris leur origine, puisqu'on les connoissoit en plusieurs autres endroits.

3°. Que ces Déesses présidoient à la campagne & aux fruits de la terre. Les cornes d'abondance qu'elles portent sur leurs monumens, & les fruits qu'on leur offroit en sacrifice, en sont des preuves convaincantes. Cependant on ne sçauroit nier, quoiqu'en disent quelques Antiquaires, qu'elles ne fussent aussi honorées dans les villes, comme il paroît par le monument de Lyon, & par quelques autres, ainsi qu'on l'a dit.

4°. Que leur culte n'étoit pas borné aux choses champêtres, puisqu'on les invoquoit, non seulement pour la santé des Empereurs & de leurs familles; mais aussi pour celle des particuliers: deux exemples vont le prouver. Le premier est tiré d'une Inscription trouvée dans la Pannonie, qui porte, *T. Pompilianus, Tribun des Soldats de la premiere Legion Minervia,*

Minervia, s'est acquitté, en offrant un Reposoir & une Table aux Matrones d'Offen, & aux Meres de Pannonie & de Dalmatie, d'un vœu qu'il avoit fait pour la conservation de l'Empereur Sept. Severe, & de toute sa famille. L'autre Inscription, qui regarde les particuliers, est conçue en ces termes : *Julius Regulus, soldat de la sixiéme Legion Antonienne, s'acquite volontiers du vœu qu'il avoit fait aux Déesses Meres, pour lui & pour sa famille.*

5°. Que c'est avec raison que j'ai cru que l'on confondoit souvent les Déesses Meres, avec les Génies particuliers de chaque lieu, ou avec les Junons, qui étoient les Génies des femmes ; avec les *Suleves*, les Commodeves, les Matrones, les Sylvatiques, & autres semblables Divinités champêtres. De tous les exemples que je pourrois rapporter pour cette derniere proposition, je n'en choisirai que deux : on trouve les autres dans Gruter, dans Reynesius, dans Spon, & dans les autres Antiquaires. Je tire ces deux exemples de deux Inscriptions des Gabiens, dont l'une, rapportée par Etienne Broelman (1), dans son Histoire de Cologne, est conçue en ces termes, *Matronis Gabiabus.* L'autre qu'on trouve dans Gruter, p. 91. porte, *Junonibus Gabiabus* : par où il paroît clairement que les Junons, les Génies, & d'autres semblables Divinités, étoient les mêmes que les Déesses Meres. Il paroît aussi par tout ce que j'ai dit, que leur culte n'étoit pas renfermé dans les Gaules seules & dans la Germanie, puisqu'il étoit aussi ancien que celui des autres Divinités du Paganisme ; & qu'il faut chercher leur véritable origine dans la Phenicie, d'où étoient venus la plûpart des Dieux connus dans l'Occident.

(1) Specim. Hist. Agrip.

6°. Enfin que les Déesses Meres étoient desservies par des Prêtresses, & que leur Sacerdoce s'appelloit *sacer Matratus*, comme qui diroit *le sacré Mairage.* Sur une Inscription trouvée depuis peu près de Cologne, sur un Autel dédié à la Déesse Semelé & à ses sœurs, on lit que *Regina Paterna* qui prenoit soin du culte de ces Déesses, se qualifie de Prêtresse ou *Mairesse* des Dames ou Déesses Meres du lieu, & qu'elle avoit érigé elle-même ce Monument en reconnoissance de l'honneur qu'on lui avoit fait de lui accorder ce Sacerdoce.

Regina Materna ob honorem sacri Matratus Aram posuit. On pourroit encore conclure de-là que les filles de Cadmus, Semélé, Autonoé, Ino & Agavé, étoient regardées dans les Gaules & dans la Germanie comme des Déesses Meres, puisque *Regina Materna* qui se glorifie d'être Prêtresse des Déesses Meres, l'étoit des filles de Cadmus; car le raisonnement de l'Auteur d'une Dissertation au sujet de cette Inscription, rapportée dans les Mémoires de Trevoux, Juillet 1738. me paroît juste. Je suppose, dit l'Auteur, que le sacré Mairage emportoit de droit la dignité du Sacerdoce ou de la Prêtrise des Déesses, à qui l'Autel en question étoit dédié; & comme il l'étoit à Semélé & à ses sœurs, & que cette Materna s'y dit mere née, & de plus décorée de la dignité sacrée du Mairage, il est naturel d'en conclure que cette même dignité étoit celle qui concernoit le culte de Semélé & de ses sœurs, qui par conséquent devoient être les Déesses meres du canton où l'Inscription a été déterrée.

Quoiqu'il en soit, il est certain par la découverte de ce Monument, que le culte des filles de Cadmus avoit pénétré dans les Gaules & dans la Germanie, & qu'on doit mettre ces quatre Déesses au nombre de celles qui y étoient honorées.

CHAPITRE XIII.

De la Religion des habitans de la Grande-Bretagne.

JE m'étendrai peu sur la Religion de ces Peuples, parce qu'elle étoit presqu'entierement semblable à celle de nos Gaulois; mêmes Divinités, même culte, même Sacerdoce. Tacite dit (1) formellement que les Anglois avoient les mêmes superstitions que les Gaulois, comme la même audace dans les combats, & à peu-près le même langage. Cesar (2) en avoit pensé comme Tacite, & les autres Historiens ne s'éloignent pas de ce sentiment. On a vû dans le commencement de ce Livre, que les Druydes étoient également

(1) In Agric. c. 11.

(2) De Bell. Gall. l. 6.

respectés en Angleterre & dans les Gaules ; qu'ils étoient chez les uns & chez les autres Ministres de la Religion, & que les premiers même passoient pour plus sçavants & plus éclairés que ceux des Gaulois, qui y envoyoient leurs Eleves pour y être instruits dans les mysteres les plus profonds. Les Anglois avoient aussi, comme les Gaulois, d'autres Ministres subalternes, les Bardes, & les Eubages, qui avoient chez l'un & l'autre Peuple les mêmes fonctions : on a pu remarquer aussi que les mêmes Bretons rendoient comme les Gaulois, un culte particulier aux Déesses Meres, & qu'on en avoit déterré chez eux des monumens, aussi-bien que dans les Gaules.

Ajoutons encore que selon Camden & Selden (1), leur Dieu *Belatucadua* étoit le même que le Belenus ou l'Apollon de nos Gaulois, & que ces deux Peuples lui rendoient le même culte ; que les uns & les autres honoroient *Dis*, ou Pluton, & Samothès. Enfin pour achever le parallele, Tacite (2) & Dion Cassius (3), disent que les uns & les autres immoloient à leurs Dieux des Victimes humaines.

(1) De Diis Syr. Synt. 2. c. 3.

(2) Loc. cit.

(3) Liv. 60.

Il est bon cependant d'observer, 1°. que comme l'Angleterre fut envahie par differens Peuples, sur-tout par les Pictes & les Saxons, sans parler des autres, il y a bien de l'apparence que ces Conquerants y porterent la connoissance de quelques-uns de leurs Dieux, & c'est peut-être de ce nombre qu'étoit leur *Andate*, Déesse de la Victoire, qu'ils honoroient d'un culte particulier.

J'observe, en second lieu, que l'on doit employer ici la même distinction dont on s'est servi dans l'Histoire de la Religion des Gaulois, c'est-à-dire, qu'il faut avoir égard au temps ; & que celle des Anglois dut changer de face, à la conquête qu'en firent les Romains, qui sans doute y firent aussi connoître plusieurs de leurs Dieux.

3°. Que comme il est certain que les Pheniciens eurent dès les temps les plus reculés un grand commerce dans la Grande-Bretagne, d'où ils emportoient tous les ans beaucoup d'étain, ils leur avoient peut-être laissé la connoissance de quelques-uns de leurs Dieux. Je dis peut-être, parce qu'on

n'y en a trouvé aucuns vestiges; & que d'ailleurs des Commerçans ne s'avisent gueres de parler des matieres de Religion avec ceux chez qui ils ne vont que pour négocier, & s'arrêtant seulement dans les Ports, le temps nécessaire à leur carguaison. C'est ce qui fait qu'on a si peu de connoissance des Dieux de ce peuple, & qui nous seroient encore plus inconnus sans leur proximité avec les Gaules, dont la Religion nous est mieux connue.

CHAPITRE XIV.

De la Religion des anciens Iberiens ou Espagnols.

JE ne crois pas qu'on puisse douter que les anciens Espagnols n'ayent reçu leur Religion des Pheniciens, & ensuite des Carthaginois. Il est constant, & feu M. Huet Evêque d'Avranches l'a prouvé dans son sçavant Traité du Commerce des Anciens, que ces deux Peuples avoient un grand commerce avec les Espagnols, surtout avec ceux qui habitoient la Bétique, aujourd'hui l'Andalousie, où ils alloient principalement trafiquer de l'or, qui en ce temps-là y étoit très-commun. Cela supposé, il paroît évident que ces deux Peuples leur apprirent une partie de leur Religion, & introduisirent chez eux le culte de quelques-unes de leurs Divinités. Le fait est au moins certain pour l'Hercule Phenicien, celui qu'on dit qui éleva sur les bords de l'Ocean ces fameuses Colomnes qui avertissoient que c'étoit là le bout du monde connu, & qu'on ne pouvoit passer outre. Cet Hercule en effet, fut dans la suite fort honoré dans le pays, & l'Antiquité fait mention plus d'une fois du Temple célebre qu'il avoit à Gadès, ou Cadis. Cependant, soit défaut d'Historiens anciens, soit manque de curiosité de la part des habitans, il y a peu de pays au monde dont la Religion nous soit moins connue que celle des anciens Espagnols Les Historiens, surtout Mariana, qui font peupler l Espagne par une Colonie conduite par Thubal,

environ cent trente-un ans après le Déluge, ne débitent que des fables aussi grossieres que mal assorties.

Ce n'est pas qu'on n'ait de temps en temps déterré dans ce Pays quelques Monumens anciens ; mais la plupart se sont trouvés totalement mutilés, & on n'a pu en tirer que des conjectures presque entierement dénuées de preuves. On en a déterré plusieurs en differens endroits, sur lesquels on voit le nom d'Hercule ; ce qui prouve que le culte de ce Dieu passa de Cadis, où il fut d'abord établi, dans les Provinces voisines.

On lit encore sur un assez grand nombre d'autres, qu'on trouve dans Gruter & dans Reinesius, le nom d'Endovellicus quelquefois joint à celui d'Hercule, quelquefois seul, & ces monumens ont presque tous été deterrés près de la ville d'*Osca*, aujourd'hui *Villa Viciosa*. Personne ne doute que cet Endovellicus n'ait été un Dieu particulier à l'Espagne : mais étoit-il le même qu'Hercule, comme le prétendent quelques Sçavans, ou en étoit-il different ? C'est ce qu'il est bien difficile de décider. Cependant comme dans une de ces inscriptions on lit,

HERCULI P.
ENDOVELL.
TOLET. V. V.
DEIS TUTELARIBUS.

il paroît qu'on distinguoit en Espagne ces deux Dieux ; car s'ils avoient été le même, on auroit mis *Dieu Tutelaire*, & non *Dieux Tutelaires*, au pluriel.

Comme on ignore quel étoit ce Dieu, adoré en Espagne, le seul pays où l'on ait trouvé son nom, les Sçavans se sont donné carriere, & ont débité à ce sujet plusieurs conjectures. Quelques-uns ont cru que c'étoit le Dieu Mars, honoré en Espagne, comme on le verra dans la suite : d'autres ont prétendu qu'il étoit le Cupidon des anciens Iberiens, ou Hercule lui-même, le nom de l'un & de l'autre se trouvant sur une de ces Inscriptions ; mais sans m'y arrêter, je renvoye les Curieux à la Dissertation de Reinesius, à celle d'un Allemand

qui a pris le nom de *Ludovicus Alphitandus*, & enfin à celle de M. Freret, dont l'Extrait est imprimé dans la Partie historique du troisiéme Volume des Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres (1).

(1) Pag. 191.

Nous trouvons encore parmi les Anciens, que les Espagnols honoroient Pluton, ou plutôt *Mouth*, ou la Mort, ainsi que les Pheniciens (*a*) : & ceux qui admettent l'Histoire des Titans, telle que je l'ai racontée, n'auront pas de peine à comprendre qu'on ait adoré dans le pays le Prince qui l'eut pour son partage, & qui y finit ses jours.

Mercure ou Teutatès étoit chez les Espagnols, comme chez les Gaulois, un Dieu fort respecté. Il y avoit, selon Tite-Live (2), à Carthage la neuve une éminence qu'on appelloit Mercure Teutatès, & je ne doute pas, comme je l'ai déja dit, que les Espagnols n'ayent reçû la connoissance de ce Dieu immédiatement des Pheniciens ou des Carthaginois, & ne l'ayent ensuite communiquée aux Gaulois ; mais on ignore si les premiers lui offroient comme ceux-ci des victimes humaines. Il y a pourtant bien de l'apparence que les uns & les autres lui rendoient le même culte, puisqu'il leur venoit par la même voye. D'ailleurs nous sçavons par Strabon (3) que les Lusitaniens, ce sont les Portugais d'aujourd'hui, peuple d'Espagne, immoloient à leurs Dieux les captifs qu'ils avoient fait à la guerre ; & comme ce sçavant Auteur entre à ce sujet dans un détail assez circonstancié, je vais rapporter ce qu'il en dit : « Les Lusitaniens, dit-il, font souvent des » sacrifices, & regardent attentivement les entrailles de la » victime, sans toutefois y faire aucune incision. Ils observent » avec la même attention les veines, sur-tout celles des cô» tés, & font servir à la Divination ces mêmes entrailles, en » les touchant avec la main. Ils se servent pour le même usa» ge, de celles des captifs qu'ils viennent d'immoler, après » avoir couvert leurs cadavres avec des sayes. Après qu'on » leur a coupé les entrailles, le Devin tire le présage qu'il » cherche du cadavre même: ensuite lui ayant coupé les mains, » ils les consacrent à leurs Dieux ».

(2) Dec. 4. l. 6. c. 44.

(3) Liv. 7. p. 106.

(*a*) Voyez le Fragment de Sanchoniathon, Tom. I. Liv. II.

Ces Peuples honoroient aussi le Dieu Mars, au rapport du même Auteur (1), & ils lui immoloient des boucs, des chevaux, & des captifs. Ils offroient même à la maniere des Grecs, des Hecatombes en certaines occasions. Ce qu'il y avoit de singulier, c'est que les habitans de Gadès représentoient ce Dieu comme Apollon, ou plûtôt le Soleil, la tête environnée de rayons, croyant que l'ardeur du sang & le mouvement rapide des esprits, qui selon eux formoient les guerriers, étoient produits immédiatement par le Soleil.

(1) Ibid.

Strabon ne nous apprend pas quel étoit le nom qu'ils donnoient au Dieu de la guerre; mais comme Macrobe dit que les Accitains, autre Peuple d'Espagne, honoroient aussi d'un culte particulier le même Dieu, qu'ils appelloient Neton (*a*), il y a bien de l'apparence que les Lusitaniens lui donnoient le même nom.

Les Celtiberiens, au rapport de Strabon, & ceux qui habitoient vers les parties septentrionales de l'Espagne, honoroient un Dieu sans nom, un Dieu inconnu; & le culte qu'ils lui rendoient, consistoit à s'assembler chacun avec sa famille à la pleine lune, pour danser toute la nuit à la porte de leurs maisons.

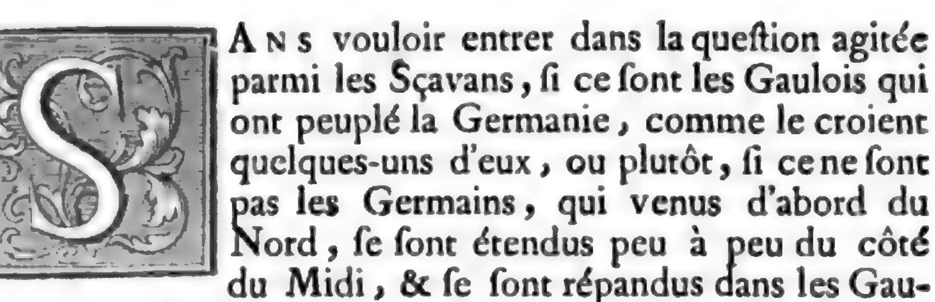
Voilà à peu près ce que nous sçavons sur la Religion des anciens Espagnols, ou Iberiens; mais comme ils avoient reçû des Gaulois plusieurs de leurs Dieux, de même qu'ils leur avoient aussi communiqué la connoissance de quelques-uns des leurs, la Religion de ces deux Peuples se ressembloit en bien des choses: cependant on ne lit nulle part que les Espagnols eussent des Druydes, & leur Sacerdoce par conséquent étoit different de celui des Gaulois.

(a) *Simulachrum Martis radiis ornatum magnâ religione colebant, Neton vocantes.* Sat. l. 6. c. 19.



LIVRE SEPTIEME.

DE LA RELIGION DES ANCIENS GERMAINS, *& de quelques autres Peuples du Nord.*



SANS vouloir entrer dans la queſtion agitée parmi les Sçavans, ſi ce ſont les Gaulois qui ont peuplé la Germanie, comme le croient quelques-uns d'eux, ou plutôt, ſi ce ne ſont pas les Germains, qui venus d'abord du Nord, ſe ſont étendus peu à peu du côté du Midi, & ſe ſont répandus dans les Gaules & dans l'Eſpagne, ce que je crois plus vraiſemblable; il eſt ſûr du moins que ces deux Peuples étoient Celtes, & avoient la même origine. De-là cette conformité de Religion, qui eſt ſi grande qu'ils honoroient preſque tous les mêmes Dieux. Les uns & les autres n'avoient point d'autres Temples que les Bois ſacrés, pour leſquels ils avoient un grand reſpect; ni d'autres Statues de leurs Dieux, que les Arbres, regardant comme indigne de la Divinité, de la repréſenter de quelque maniere que ce fût; ce qui chez les uns & chez les autres doit être entendu, eu égard à la Religion primitive. Ces bois au reſte portoient le nom des Dieux auſquels ils étoient conſacrés. Cette conformité de Religion nous diſpenſera de nous étendre beaucoup ſur celle des anciens Germains, à laquelle on peut rapporter une

une partie de ce que nous avons dit de celle des Gaulois.

Cependant comme chaque Peuple se donna la liberté de faire à la Religion de ses Peres les changemens qu'il jugeoit à propos; que souvent il introduisoit de nouveaux Dieux à la place des anciens, & qu'il ne manquoit gueres d'adopter ceux des pays qu'il venoit habiter, il se trouve quelques différences entre la Religion des Gaulois & celle des Germains.

Le Sacerdoce aussi n'étoit pas le même : car les Germains n'avoient pas de Druydes comme les Gaulois & les habitans de la Grande Bretagne, quoique les uns & les autres de ces trois Peuples eussent un grand respect pour leurs Prêtres. Ceux des Germains, suivant Tacite (1), avoient un grand crédit, & il n'étoit permis qu'à eux seuls de reprendre quelqu'un, de le lier & de le battre; encore n'étoit-ce point le plus souvent pour punir celui qu'ils traitoient ainsi, des fautes qu'il pouvoit avoir commises, ni pour exécuter des ordres superieurs, mais parce, disoient-ils, que les Dieux l'exigeoient ainsi. C'étoient eux encore qui tiroient des bois sacrés les représentations des Dieux, qu'ils portoient dans les combats : ce que c'étoient que ces représentations, l'Auteur ne le dit pas; il assûre seulement qu'ils n'avoient point de statues, en sorte que les deux passages que je vais citer, semblent difficiles à accorder : *Effigies & signa* (*Deorum*) *extracta lucis in prælium ferunt... Cæterùm nec cohiberi parietibus Deos, neque in ullam humani oris speciem assimilari, ex magnitudine cælestium arbitrantur.* C'étoient apparemment quelques symboles informes, tels que l'épée, qui chez les Scythes représentoit le Dieu Mars. (*a*)

(1) De Mor. German.

A cela près les deux Religions se ressembloient beaucoup. Comme Jules Cesar est celui de tous les Anciens qui a parlé avec le plus de détail de la Religion des Gaulois, Tacite est aussi celui qui s'est le plus étendu sur celle des Germains. En effet, soit que César ne connût pas assez ces Peuples, ou

(*a*) La coutume de porter les images des Dieux à la Guerre étoit établie chez differens Peuples d'Allemagne, tels que les Cimbres, les Ambrons, les Germains, & pour abreger, presque tous les Celtes; d'où l'Auteur de l'Histoire de la Religion des Gaulois, T. I. p. 57. conclud qu'ils avoient apris cet usage des Philistins qui portoient pareillement leurs Dieux à la Guerre, ou même des Hebreux qui avoient souvent dans leur camp l'Arche d'Alliance.

que n'y ayant pas fait de conquêtes, il se soit moins embarrassé d'étudier leurs mœurs & leur Religion ; ou qu'enfin depuis son temps jusqu'à Tacite, la Religion & les mœurs de cet ancien Peuple eussent reçû bien des changemens, le premier dit seulement : « que les Germains ne connoissent point » d'autres Dieux que ceux qu'ils voyent, & ceux dont ils » reçoivent évidemment quelque bienfait, le Soleil, Vul- » cain & la Lune : des autres ils n'en ont pas seulement oui » parler (a) ». Tacite, dans le Livre intitulé, *des mœurs des Germains*, & dans plusieurs endroits de son Histoire, est entré à ce sujet dans un fort grand détail, & je ne sçaurois mieux faire, que de rassembler ici tout ce qu'il nous en apprend, en y joignant de courtes reflexions.

Il dit d'abord, au commencement de ce Livre, que les Germains reconnoissoient un Dieu Tuiston, qui tiroit son origine de la terre, & qui avoit un fils nommé *Mannus*, dont ce Peuple étoit descendu : que Mannus avoit eu trois fils, desquels avoient pris leurs noms les Ingevons, les Hermivons & les Istævons, ausquels on joignoit encore les Marses, les Gambriviens, les Sueves & les Vandales. Comme les Germains, non plus que les Gaulois, n'écrivoient rien, c'étoit dans des vers retenus par cœur qu'étoient contenues ces anciennes généalogies.

Les Auteurs Allemands, & Schœdius en particulier qui a composé sur ces Dieux des Germains un Traité fort sçavant, se sont donné la torture pour expliquer ces Généalogies, prétendans qu'ils appercevoient dans les mots rapportés par Tacite, des termes de la langue Teutonique, ce qui n'est pas sans fondement. Pour moi, je croirois que l'origine de Tuiston étoit totalement inconnue, & que ce fut pour cela qu'on avoit dit qu'il étoit fils de la terre. Pour son fils Mannus, il ne signifie dans la langue du Pays qu'un *Homme*, *Mann*. Comme le même Tacite (a) rapporte qu'un Ambassadeur des Tenčteres, nation Germanique près du Rhin, rendoit graces aux Dieux du Pays, & particulierement à Mars, le principal

(a) *Germani Deorum numero eos solos ducunt quos cernunt, & quorum opibus apertè juvantur, Solem, Vulcanum, Lunam.* De Bell. Gall. l. 6.

d'entr'eux ; de ce que ceux de Cologne étoient rentrés dans le Corps Germanique, on conclut de-là que Mars étoit le premier & le principal des Dieux de cette Nation guerriere, & Vossius (1) croit qu'il étoit parmi les Germains le même que le Soleil : mais Tacite dit dans un autre endroit que Mercure étoit leur premier Dieu ; *Deorum maximum Mercurium colunt*, & qu'on lui immoloit des victimes humaines. Un Peuple reculé dans le fond de la Germanie, dit le même Auteur (2), honore Cybele d'une maniere singuliere, puisque son culte consiste à porter dans les fêtes de cette Déesse des figures de sangliers ; ce qui tient lieu d'armes offensives & défensives à ceux qui les portent, & les met à l'abri de tous dangers, même au milieu du feu & du carnage.

(1) De orig. & progr. Idol. l. 2. c. 15.

(2) De Mor. German.

Tacite parle sans doute en cet endroit conformément aux idées des Romains : cependant on peut croire que cette Nation rendoit un culte particulier à la Terre, regardée par tous les Idolâtres comme la mere commune des hommes & des Dieux. Ces Barbares ne vivoient apparemment que de la chasse, & des sangliers qu'ils tuoient, qui étoient communs dans les forêts, & lui en offroient en sacrifice ; car c'étoit toujours des choses dont on se nourrissoit qu'on tiroit les victimes.

« Une partie des Sueves, dit-il encore, sacrifie à Isis ; je » ne sçais pourquoi ils ont adopté cette Divinité étrangere : » la figure qu'ils lui donnent d'une fregate, fait voir qu'elle » a été apportée d'ailleurs. Ces mêmes Peuples, continue- » t-il, honorent la Terre qu'ils nomment *Herta*, & Cybele » la mere des Dieux. La grandeur des choses celestes leur » persuade qu'on ne doit point faire de figures des Dieux, ni les » renfermer entre des murailles ; mais au lieu de Temples ils » consacrent des bois & des forêts, & donnent les noms de » leurs Dieux à ces lieux secrets & reculés, sur lesquels à peine osent-ils jetter les yeux, à cause de la vénération qu'ils » leur portent. »

» Ils observent plus que toute autre Nation, le vol des oi- » seaux, & se servent des sorts, ausquels ils ajoutent beaucoup » de foi ; ce qu'ils font d'une maniere fort simple. Ils coupent » une branche d'un arbre fruitier, qu'ils partagent ensuite en

» plusieurs petites parties, à chacune desquelles ils mettent
» une marque particuliere, & ils les jettent ensuite au hazard
» sur un habit blanc. Si la consultation est publique, c'est le
» Prêtre de la Nation qui y preside ; si elle est particuliere,
» c'est le pere de famille, qui après avoir fait sa priere aux
» Dieux, & élevé les yeux vers le ciel, prend trois fois ces
» baguettes, & les interprete selon les marques qu'on y a tra-
» cées. Si elles ne sont pas favorables, ils ne consultent plus
» le même jour ; si au contraire elles sont de bon augure, ils
» employent encore les auspices, qu'ils tirent de la voix &
» du vol des oiseaux & des chevaux, qui sont nourris aux
» dépens du public dans ces bois sacrés. Ces chevaux sont
» blancs, & personne ne peut les toucher. Le Prêtre avec le
» Roy ou le Chef de la Nation les attachent à un chariot sa-
» cré, les accompagnent, & observent leurs hennissemens
» & leurs frémissemens ; & il n'est point de présage auquel
» on ajoute plus de foi, qu'à celui qu'ils tirent par-là (a).

» Ils ont aussi une autre sorte d'augure, dont ils font usa-
» ge pendant la guerre, pour découvrir à qui demeurera la
» victoire. Ils tâchent pour cela de prendre un ennemi, l'un
» d'eux se bat contre lui ; & on croit que l'avantage général
» sera du côté de celui qui est le vainqueur dans ce combat
» singulier.

» Les Sueves, continue encore le même Ecrivain, s'as-
» sembloient dans une certaine saison de l'année dans un bois
» que la Religion du pays avoit consacré, & commençoient
» les cérémonies qu'ils alloient y pratiquer par le meurtre
» d'un homme : *Stato tempore in sylvam, Auguriis patrum & priscâ formidine sacram, omnes ejusdem sanguinis populi legationibus coëunt, cæsoque publicè homine celebrant barbari ritûs horrenda primordia.*

Hercule, au reste, étoit, suivant l'Auteur que je copie, un des grands Dieux des Germains, & on lui offroit ainsi qu'à Mars des animaux en sacrifice. *Herculem ac Martem concisis animalibus placant.*

(a) Presque tous les Peuples de la terre ont donné dans la superstition dont parle ici Tacite ; chacun y a employé des pratiques particulieres.

Les Naharvales, autre nation Germanique, avoient un bois sacré, dont le Prêtre étoit vêtu d'un habit de femme. Les Romains croyoient que les Dieux qu'on y honoroit étoient Castor & Pollux, sur ce qu'ils étoient freres & jeunes; mais dans le pays ce Dieu étoit nommé Alcès (*a*), & on n'en avoit aucune statue. L'idée, au reste, des Historiens Latins, n'avoit pour fondement que la Tradition qui portoit que les Argonautes, à leur retour de la Colchide, avoient remonté quelques fleuves, comme je le dirai dans leur Histoire (1), & étoient entrés dans les mers du Nord. C'étoit apparemment aussi sur les longues erreurs d'Ulysse, qu'on disoit qu'il y avoit dans les mêmes pays des vestiges de son séjour, & qu'on lui rendoit quelques honneurs; mais l'Historien lui-même qui rapporte ce fait, paroît n'y ajouter aucune foi.

(1) Tom. III.

Quoique les Germains n'eussent pas de Druydes, ainsi qu'on l'a dit, c'étoit dans les bois sacrés qu'on tenoit les représentations des Dieux, comme dans les Gaules, & il ne leur étoit pas permis de les placer ailleurs. C'étoit dans les mêmes bois que les uns & les autres offroient leurs sacrifices; & de tous les arbres le chêne parmi les deux Nations étoit le plus respecté: on n'offroit point de sacrifices ni dans les Gaules ni dans la Germanie, sans avoir auparavant couvert l'Autel de fueilles & de branches de cet arbre. Les Grecs, pour le dire en passant, en usoient de même; Apollonius de Rhodes (2), parlant du sacrifice solemnel qu'offrirent les Argonautes avant leur départ, dit qu'après avoir élevé l'Autel sur le bord de la mer, ils le couvrirent de branches & de fueilles de chêne.

(2) Argon. l. 1.

Je pourrois pousser plus loin le paralléle de la Religion de ces deux Peuples; mais je me contenterai de rapporter encore deux traits de ressemblance bien marqués. Le premier est que dans leurs assemblées de Religion, comme dans celles qui n'étoient que purement civiles, les uns & les autres

(a) *Apud Naharvalet antiquæ religionis lucus ostenditur: præsidet Sacerdos muliebri ornatu. Sed Deos interpretatione Romanâ Castorem Pollucemque memorant. Ejus numinis nomen, Alces. Nulla simulachra, nullum peregrinæ superstitionis vestigium. Ut fratres tamen, ut juvenes venerantur.* De Mor. Germ. num. 43.

paroissoient armés : le second est cette malheureuse conformité de victimes humaines, que les uns & les autres offroient à leurs Dieux. Je sçais que quelques Auteurs modernes prétendent que ces deux Peuples n'immoloient pas des hommes à leurs Dieux; que ce qui a trompé ceux qui ont eu cette opinion, c'est que veritablement ils faisoient mourir leurs captifs dans ces grandes cages dont on a dit qu'ils se servoient à cette occasion; mais que cette barbare cérémonie n'étoit pas un sacrifice : prétention chimerique contre laquelle s'éleve toute l'Antiquité; car non-seulement Cesar, mais Tacite, Strabon, Lucain, & tant d'autres l'assurent si positivement, qu'il n'est pas possible d'en disculper nos ancêtres. Si je voulois faire un vain étalage d'érudition, je rapporterois tous les passages de ces anciens Auteurs, mais la chose est trop connue, & trop certaine en même temps, pour s'y arrêter davantage : revenons à nos anciens Germains.

Tacite après avoir parlé de leurs Dieux, fait mention de plusieurs usages pratiqués parmi ces Peuples, concernant la Religion. Un des plus singuliers est celui qui, selon cet Historien, se pratiquoit en l'honneur de la Terre, ou de Cybele, qu'on nommoit dans le pays *Herta*, dans une Isle de l'Ocean habitée par des Germains; & quoique j'en aye parlé dans le premier Volume, je crois devoir rapporter ici le passage entier de cet Auteur.

« Dans une Isle de l'Ocean est un bois sacré, au milieu » duquel on conserve religieusement un char couvert, auquel » il n'est permis qu'au seul Prêtre de toucher; & lui seul » connoît le moment où la Divinité du lieu doit s'y placer. » Alors ce Ministre attele au char deux genisses, les fait mar- » cher, & les accompagne avec toutes les démonstrations » d'une singuliere veneration. Dans tous les lieux que la Di- » vinité daigne visiter, on ne voit que fêtes & que réjouissan- » ces; la guerre cesse, on met bas les armes, & c'est le seul » temps où la paix & la tranquillité regnent parmi ces Insu- » laires; ce qui dure jusqu'à ce que le Prêtre croyant s'apper- » cevoir que le Dieu se dégoute enfin du séjour des mortels, » il le ramene dans le bois sacré, où le char, le voile qui le

» couvroit, & la Divinité même, s'enfoncent dans un lac
» où les Ministres se précipitent aussi. De-là naît parmi ce
» Peuple je ne sçais quelle terreur religieuse, & un saint res-
» pect pour ce que peuvent voir dans ce lac ceux qui expo-
» sent ainsi leur vie ».

A ces traits qui regardent la Religion & la superstition des anciens Germains, Tacite en ajoute d'autres sur leurs mœurs, qui ne sont pas de mon sujet. Je choisis seulement celui de leurs femmes, communément aussi belles & bien faites que chastes & vertueuses. Les Germains, dit-il, ont une considération infinie & un grand respect pour leurs femmes, dans lesquelles ils croyent appercevoir quelque chose de saint & de divin. Il leur communiquent leurs affaires les plus secretes & les plus importantes ; & souvent même leur en confient le soin, ainsi que l'administration de ce qui regarde le bien public. Ils ne les regardent cependant pas, continue-t-il, comme des Divinités.

De tout ce que je viens de recueillir de César & de Tacite, car les autres Anciens, Strabon, Mela, & tous ceux en un mot qui parlent de cet ancien Peuple, gardent un profond silence sur ce qui regarde leur Religion, il paroît, 1°. Que les Germains, sur-tout dans les premiers temps, adoroient d'abord les Astres & les Elemens, le Soleil, la Lune, la Terre ; c'est-à-dire les Etres physiques qui furent les premiers Dieux de tous les Peuples Idolâtres : 2°. Qu'ils n'écrivoient rien, se contentant de faire apprendre par cœur ce qui regardoit la Religion & le culte des Dieux ; 3°. Qu'ils n'avoient, non plus que les Gaulois, pour Temples que les bois, ausquels ils donnoient les noms de leurs Dieux, & qu'ils n'osoient presque regarder, tant étoit grande leur vénération pour ces lieux sacrés : 4°. Qu'il leur étoit défendu de peindre & de représenter leurs Dieux ; que cependant les premiers avoient certains simulacres de ces mêmes Dieux, qu'ils portoient dans les combats, quoiqu'on ignore ce que c'étoit que ces représentations symboliques : 5°. Que dans leurs sacrifices ils offroient des victimes & des animaux, comme tous les autres Peuples idolâtres : 6°. Qu'ils immoloient

des victimes humaines, sur-tout à Mercure & dans les assemblées dont j'ai parlé : 7°. Que leurs principales Divinités étoient le Soleil, la Lune, Mercure, ou plutôt Teutatès, Vulcain, Tuiston, fils de la Terre, c'est-à-dire, un Dieu inconnu, Mars, ou le Dieu de la Guerre, Cybele, ou plutôt la Terre, Isis, Hercule, Alcès ou Castor & Pollux, &c. 8°. Qu'ils étoient très-adonnés à la science des Augures, à la Divination, & à d'autres superstitions qui leur étoient particulieres ; enfin qu'ils avoient un grand respect pour leurs Prêtres qui avoient parmi eux beaucoup de crédit.

Voilà à quoi se réduit la connoissance que les Anciens avoient de la Religion des Peuples de la Germanie ; ce qui n'est pas étonnant, ces Peuples leur étant très-peu connus, & n'ayant été subjugués que fort tard : d'où je crois qu'on peut conclure avec beaucoup de raison, qu'ils conserverent leur Religion primitive plus long-temps que les Gaulois qui furent soumis aux Romains long-temps avant eux. Cependant comme ils le furent enfin à leur tour, il y a toute sorte d'apparence qu'ils adopterent dans la suite une partie de la Religion de leurs Vainqueurs.

Comme les Dieux que je viens de nommer sont assez connus, & que j'en ai déja parlé, on ne s'attend pas que j'imite la conduite d'Elias Schœdius, qui après avoir rapporté la plûpart des passages que j'ai cités, fait sur chacun un commentaire d'une longueur excessive ; va chercher dans la Syrie & l'Egypte l'origine de la plûpart de ces Dieux, & employe sans choix & sans ménagement une érudition souvent très-déplacée.

Je m'en tiendrois même à ce que je viens de dire de la Religion des anciens Germains, si le temps ne nous avoit conservé quelques monumens qui nous présentent des Dieux que ni Cesar ni Tacite n'avoient pas connus : c'est de ceux-ci que je vais traiter avec quelque détail dans le reste de ce Livre, après avoir parlé des superstitions de cet ancien Peuple.

CHAPITRE

CHAPITRE I.

Superstitions des anciens Peuples de la Germanie.

UNE des plus anciennes superstitions des Germains, & des plus générales, puisqu'elle étoit aussi commune aux Suedois & aux Danois, est celle des *Alrunes*, au sujet de laquelle un Auteur moderne vient de donner un petit Traité (*a*). Cette superstrition consistoit à avoir dans les maisons de petites figures d'un demi-pied, ou tout au plus d'un pied, & très-rarement d'un pied & demi de hauteur, représentant quelques Magiciens ; & ils croyoient que ces figures avoient de si grandes vertus, qu'elles tenoient en leur pouvoir le destin & la fortune des hommes. On faisoit, & on fait encore aujourd'hui, car la superstition dure toujours parmi le peuple, ces petites statues des racines les plus dures des Plantes, sur-tout de la Mandragore, & on leur donnoit la figure d'une femme, rarement d'un homme : on les habilloit proprement, & on les tenoit renfermées avec soin dans un lieu secret, d'où on ne les retiroit que pour les consulter. On peut en voir de dessinées dans les Antiquités Celtiques de Keisler ; car l'Auteur que je viens de citer n'en a point fait graver. Lambecius, dans son Catalogue de la Bibliotheque Imperiale, en a donné d'autres qui sont toutes velues & hérissées de poil.

Ce seroit, je pense, faire perdre le temps à mes Lecteurs, que de les engager à lire toutes les fables qu'on a publiées, & qu'on publie encore sur l'origine de ces petites figures, qu'on croit naître d'une plante qui se forme de l'urine qu'un homme pendu innocemment laisse couler sous le gibet. La racine de cette plante, dit-on, ressemble entierement à un

(1) GOTIFR. Christ. ROTHII.
De Imagunculis Germanorum magicis, *quas* Alrunas *vocant*, *&c.*
HELMSTADII. *1737. in octavo.*

homme; comme on le dit, mais sans beaucoup de fondement de la Mandragore. L'arracher est une entreprise dangereuse; car lorsqu'on l'oblige, dit-on, par quelque effort d'abandonner la terre où elle est née, elle jette un si grand cri, que l'homme qui l'arrache en meurt. Pour éviter cet accident, on se bouche exactement les oreilles avec de la cire, comme fit Ulysse, pour ne point entendre le chant dangereux des Sirenes; puis on attache la plante à la queue d'un chien noir, & présentant ensuite à cet animal un morceau de viande ou de pain, il fait effort pour sauter dessus, entraîne avec lui la fatale racine, & tombe mort du bruit qu'elle fait.

J'ai honte de rapporter de pareilles puerilités; du moins sont-elles capables de mortifier l'humanité, en lui faisant voir à quels excès se livre une vaine & criminelle curiosité.

Comme l'occasion qui fait naître ainsi ces Alrunes, les rendroit trop rares, on a sçu leur trouver d'autres origines; mais le plus souvent ce ne sont que de simples racines qu'on polit, ausquelles on forme des membres, des cheveux, &c. pour les faire ressembler à ce qu'on veut.

Dès qu'on a le bonheur d'avoir chez soi ou sur soi de pareilles figures, on se croit heureux, on ne craint plus aucun danger, & on en attend toutes sortes de biens, sur-tout la santé, car c'est principalement à cet usage qu'on les employe. On les trempe dans de l'eau pour procurer la fécondité aux femmes stériles, & un heureux accouchement à celles qui sont grosses. Les maladies les plus rebelles aux remedes, celles même des bestiaux & des troupeaux, ne tiennent pas contre le prétendu spécifique. Le Juge le plus contraire à une Partie, change de sentiment en sa faveur, si elle a sur elle une de ces figures; mais ce qui est encore plus admirable, c'est que l'avenir n'a rien de caché pour elles, & qu'elles le revelent, ou par un mouvement de tête, ou même quelquefois en s'exprimant d'une maniere très-intelligible à leurs heureux possesseurs.

Il n'est pas étonnant après cela, si on les regardoit comme les plus considerables des Dieux Lares ou Domestiques; si on leur rendoit des devoirs religieux, & même si on étoit

obligé, quand on n'en avoit pas, de les acheter fort cher; car les charlatans en faisoient un commerce public. Les devoirs dont je viens de parler, consistoient à les changer d'habits toutes les nouvelles Lunes; de mettre dans le petit coffret où on les tenoit enfermées, de la soye & de la laine, pour qu'elles y fussent mollement couchées; de les laver tous les Samedis avec du vin & de l'eau, & de leur servir à chaque repas à boire & à manger, sans quoi elles jettoient, dit-on, des cris comme des enfans qui souffrent la soif ou la faim.

Les Sçavans n'ont pas manqué de chercher l'origine d'un usage si ancien en Allemagne, qu'il remonte jusqu'au temps de leur premiere Idolatrie; quoique dans les derniers temps on ait ajouté à la pratique un grand nombre de superstitions inconnues à la simplicité des anciens Germains.

Qelques-uns de ces Sçavans ont cru trouver l'origine de ces petites figures, dans l'imitation que les premiers Peuples firent de l'Arche d'Alliance; & comme ils croyoient que Moyse y avoit enfermé des figures qu'on ne connoissoit pas, mais dont la vertu étoit telle, que cette Arche portoit bonheur à tous les lieux où elle reposoit, comme dans la maison d'Obededon, ils firent ces petites images, qu'ils tenoient proprement renfermées dans de petits coffrets. D'autres qui n'en font pas remonter si haut l'origine, la tirent de l'usage que les Grecs faisoient de la Mandragore. L'Auteur qui donne lieu à cet article, croit que ces figures étoient plus vraisemblablement l'ouvrage des femmes Germaines, qui passoient pour connoître l'avenir, & qu'on appelloit Alrunes (*a*). Sur ce principe, il regarde ces petites images comme des Dieux Penates, ou Lares, qui prenoient soin des maisons & des personnes qui y habitoient. Mais en ce cas-là, il faut conclure qu'elles n'étoient pas aussi anciennes qu'il le prétend, puisque, selon Tacite, les Germains n'avoient dans les premiers temps aucunes images, aucunes figures humaines de leurs Dieux, qu'ils ne représentoient que par quelques symboles.

Quoiqu'il en soit, cette superstition tant de fois proscrite

(*a*) Mot composé de *Al*, *omnis*, *universus*, & de *Runa* *mysterium*.

par les Conciles, dure encore parmi ce Peuple, ainsi qu'on l'a déja remarqué, tant l'erreur qui s'est perpetuée d'âge en âge, est difficile à déraciner.

Tacite nous apprend aussi que les Germains étoient persuadés que les Dieux apparoissoient quelquefois sous une figure humaine, & conversoient avec les hommes, se mêloient de leurs affaires, & qu'ils n'avoient point de répugnance pour les mets qu'on leur presentoit. Le même Auteur, suivi en cela par Gregoire de Tours, dit que ces mêmes Peuples, pour honorer leurs Dieux, avoient des jours de fêtes marqués, pendant lesquels ils leur préparoient des festins de tout ce qu'ils avoient de plus rare & de plus exquis; qu'on en partageoit les viandes, & qu'après en avoir laissé une partie pour les Dieux, ceux qui étoient de la fête consumoient le reste, coutume qui ressemble beaucoup aux Lectisternes des Grecs & des Romains, dont il a été parlé dans l'article des Sacrifices (1).

(1) Tom. I. liv. 4.

Comme ils étoient aussi dans l'opinion, ainsi que les autres Payens, que les ames des morts, revêtues d'un corps léger, se plaisoient ou dans les tombeaux, ou à errer autour, ils ne manquoient pas de leur fournir de quoi boire & manger; coutume que les Germains pouvoient bien avoir reçue des Scythes, qui la pratiquoient anciennement, au rapport d'Herodote (2). De-là ces pots, ces vases, ces couteaux, & tant d'autres ustenciles qu'on découvre tous les jours dans les anciens tombeaux des Germains, des Gaulois, & de quelques autres Peuples.

(2) Liv. 7.

Une coutume superstitieuse encore bien marquée, étoit celle que pratiquoient les anciens Germains dans les repas, où pour lier une amitié inviolable, ils se tiroient du sang, le versoient dans un vase, & en bûvoient tous les uns après les autres (3). Je dois ajouter encore comme une superstition qui leur étoit particuliere, que quand ils faisoient brûler leurs morts, ils jettoient dans le bûcher des Lettres qu'ils écrivoient à leurs parens en l'autre monde, coutume qui leur étoit commune avec les Gaulois.

(3) Athen. l. 1. c. 11.

Enfin une derniere superstition de ce peuple, sur laquelle

je dois encore m'arrêter un moment, étoit la Divination à laquelle il étoit fort adonné. C'étoient les femmes qui s'en mêloient, & il n'y avoit point de sortilege & de malefice qu'elles ne missent en usage pour connoître l'avenir, qu'elles faisoient profession publique de déclarer à ceux qui venoient les consulter. L'opinion qu'on avoit que ce mysterieux avenir leur étoit connu, étoit une des premieres causes de ce grand respect & de cette consideration infinie, que nous avons dit après Tacite, que les anciens Germains avoient pour leurs femmes ; & si cet Historien ajoute qu'on croyoit appercevoir en elles quelque chose de divin, c'étoit sans doute ce commerce qu'on s'imaginoit qu'elles avoient avec les Dieux, qui leur revéloient l'avenir. La mort de ces femmes ne faisoit pas cesser le respect qu'on avoit pour elles ; au contraire, elle l'augmentoit, & à une vénération purement civile, en succédoit une religieuse : on les regardoit la plupart après leur mort comme des Divinités, & on leur rendoit le même culte qu'aux autres Dieux. Il est vrai que Tacite ne nomme parmi ces femmes déifiées que Velleda ; mais il y en avoit sans doute bien d'autres. Les Sçavans du pays sont même persuadés que les Déesses Meres, dont j'ai parlé dans le Livre précedent, & dont on a découvert divers Monumens dans differens cantons de la Germanie, n'étoient que ces femmes devineresses, qui après leurs Apotheoses, étoient invoquées pour la santé des particuliers, & pour celles même des Empereurs.

CHAPITRE II.

D'Irminsul, Dieu des Saxons.

CHARLEMAGNE, dans un des voyages qu'il fit en Saxe, ayant pris en 772. la forteresse d'Eresbourg, fit détruire le Temple d'Irminsul & l'Idole de ce Dieu. Les Sçavans, & en particulier M. l'Abbé Vertot (*a*), ont fait des Dissertations au sujet de cette Divinité Saxone, dont Schœdius avoit déja parlé (1).

(1) De Diis Germanor. Synt. 3. c. 1.

(*a*) Voyez la partie historique du cinquiéme Volume des Mem. de l'Acad. des Belles-Lettres, pag. 188.

Dans cette partie de l'ancienne Germanie habitée par les Saxons Westphaliens, près de la riviere Dimelie, s'élevoit une haute montagne, sur laquelle étoit le Temple de ce Dieu, au milieu de la citadelle que je viens de nommer. Cet édifice, au rapport de Meibonius (1), étoit également recommandable par la beauté de son architecture, & par la vénération des Peuples qui l'avoient enrichi de leurs offrandes, dont Charlemagne sçut bien profiter, en ayant retiré une grande somme d'or & d'argent. La statue de ce Dieu étoit placée sur une colomne d'un travail exquis, qui tenoit d'une main un étendart sur lequel étoit peinte une rose, & de l'autre une balance. Le premier de ces deux symboles marque combien est peu durable la gloire qu'on acquiert dans les combats; le second, l'incertitude de la victoire qui dépend quelquefois d'un rien, comme il ne faut presque rien pour faire pancher la balance qui est en équilibre. La figure d'un ours qu'Irminsul portoit sur sa poitrine, & celle d'un lion sur son bouclier, apprenoient qu'il falloit de la force, du courage & de l'adresse dans les grandes entreprises.

(1) Antiq. Saxones.

Telle est la description que Kransius fait de cette statue, & l'explication qu'il donne des symboles qu'elle portoit, mais sans citer aucun garant; ce qui fait qu'on regarde cette description comme une chose purement imaginée. Les anciens Germains, selon Tacite, n'avoient point de statues de leurs Dieux; c'est donc, dit-on, sans fondement que l'Auteur Allemand parle de celle d'Irminsul, que l'Abbé d'Esperh, qui vivoit dans le treiziéme siecle, dit n'avoir été qu'un simple tronc d'arbre : mais ne pourroit-on pas excuser Kransius, en disant que depuis Tacite jusqu'à Charlemagne la Religion des anciens Germains avoit reçû bien des changemens, & que ces Peuples une fois soumis, avoient reçû comme les autres, les usages & les coutumes de leurs Vainqueurs ? Une preuve sans replique de ces changemens, c'est que Tacite dit aussi que les Germains n'avoient d'autres Temples que les bois; cependant on voit par l'Histoire que du temps de Charlemagne Irminsul avoit sur le haut d'une colline un Temple que cet Empereur fit détruire.

Quoiqu'il en soit, les Sçavans sont partagés au sujet de ce Dieu. Selon quelques-uns c'étoit Mercure, ou Hermès, comme son nom semble même l'insinuer. Eresbourg, suivant d'autres, étant aussi nommé Marspurg, qui veut dire le Fort de Mars, on peut fort bien croire que les anciens Saxons, peuples belliqueux, adoroient le Dieu de la guerre, comme les Scythes & les autres Peuples du Nord. Wernerus Rosevincius prenoit cette idole pour une figure Panthée, qui représentoit en même temps Mars, Mercure, Apollon & Hercule. Il y a des Auteurs qui croyent que ce Dieu est le même qu'Arminius, Général des Cherusques, qui après avoir défait trois Legions de Varus, & obligé ce Général à se passer son épée au travers du corps (1), fut regardé comme le liberateur de sa patrie, & en devint le Dieu tutelaire. Tel est le sentiment de Schœdius, que M. l'Abbé de Vertot a suivi.

Irminsul avoit ses Prêtres & ses Prêtresses, & leurs fonctions n'étoient pas les mêmes. Dans les fêtes qu'on célebroit en son honneur, la Noblesse du pays s'y trouvoit à cheval (2) armée de toutes pieces; & après une cavalcade qu'on faisoit autour de la colomne qui portoit l'Idole, on mettoit pied à terre, on se mettoit à genoux, & on faisoit des presens aux Prêtres, qui selon Meibonius, étoient choisis parmi les plus considérables de la Nation. C'étoit en cette occasion qu'on examinoit la conduite de ceux qui avoient servi dans la derniere guerre, & les Prêtres punissoient à coups de verges ceux qui n'avoient pas fait leur devoir. On poussoit même la rigueur jusqu'à punir de mort les Chefs qui avoient perdu la bataille par leur faute.

Charlemagne, maître d'Eresbourg, fit démolir le Temple de ce faux Dieu, fit construire sur ses ruines une Chapelle, & enterra la statue & la colomne qui la portoit. Déterrée dans la suite par les soins de Louis le Debonnaire, elle fut transportée à Hildesheim, où l'on célebra depuis tous les ans, la veille du Dimanche *Lætare*, la memoire de la destruction de cette Idole.

(1) Velleius Paterc.

(2) Aventinus, Ann. Boior.

CHAPITRE III.

De la Déesse Nehalennia.

CETTE Déesse adorée dans le fond septentrional de la Germanie, étoit tout-à-fait inconnue, lorsque le 5. de Janvier 1646. un vent d'Est souflant avec violence vers la Zelande, le rivage de la mer se trouva à sec proche Doesbourg, dans l'isle de Valchren, & on y apperçut des masures que l'eau couvroit auparavant. Parmi ces masures étoient des Autels, des Vases, des Urnes & des Statues, & entre autres plusieurs qui représentoient la Déesse *Nehalennia*, avec des Inscriptions qui apprenoient son nom. Ce trésor d'Antiquités fut bien-tôt connu des Sçavans, & Urcé dans son Histoire des Comtes de Flandres (1), a fait graver quatorze de ces statues, qui toutes portent le nom de cette Déesse, à l'exception d'une seule. Dom Bernard de Montfaucon ne les a pas negligées, & on en trouve sept à la fin du second Tome de son Antiquité expliquée par les figures.

(1) Tom. I. pag. 51.

Dom Jacques Martin (2) s'est donné la peine de nous marquer toutes les attitudes qu'a cette Déesse sur ces différentes statues, tantôt assise, tantôt debout; un air toujours jeune, & un habillement qui la couvre depuis les pieds jusqu'à la tête, la caractérisent par-tout: & les symboles qui l'environnent, sont ordinairement une corne d'abondance, des fruits qu'elle porte sur son giron, un panier, un chien, &c.

(2) Hist. de la Rel. des Gaulois, T. 2. c. 17.

Comme une découverte est souvent favorable pour en amener d'autres, M. Keisler (3) dit qu'en examinant avec soin les Idoles qu'on voit encore dans la Zelande, on en remarque quelques-unes qui avoient tout l'air de Nehalennia, quoiqu'on ne se fût pas avisé auparavant de le soupçonner: du moins est-il sûr que ce n'étoit pas dans cette Province seule qu'étoit connue & honorée cette Déesse, puisque Gruter (4) rapporte une Inscription trouvée ailleurs qui est consacrée à cette

(3) Antiq. Septentr.

(4) P. 89. n. 1.

cette Divinité par Eriattius fils de Jucundus : *Deæ Nehal. Eriattius Jucundi pro se & suis votum solvit libens merito* ; car il n'est pas douteux que ce ne soit le nom de Nehalennia en abregé. Mais quand on voudroit n'en pas convenir, il est sûr du moins que cette Déesse étoit honorée en Angleterre, puisqu'on y a trouvé une Inscription où son nom est tout du long. On prétend même qu'une image en mosaïque déterrée à Nismes la représente ; mais la chose n'est rien moins que certaine.

Les Auteurs que j'ai cités dans ce Chapitre sont presque tous d'accord que cette Déesse étoit la Lune, ou plutôt la nouvelle Lune ; mais tout bien considéré & examiné, il me paroît que c'est une de ces Déesses Meres dont j'ai parlé à la fin du Livre précédent : les fruits, la corne d'abondance, le chien, en un mot, tous les symboles qui l'accompagnent regardent bien plus une Déesse champêtre, comme les Meres, que la Lune à laquelle ils n'ont certainement aucun rapport. On a trouvé des monumens de ces Déesses en France, en Angleterre, en Italie & en Allemagne, il n'est pas étonnant qu'on en ait trouvé dans la Zelande ; car, comme je l'ai prouvé, leur culte étoit fort étendu.

J'avois oublié de dire que Neptune se trouve trois fois joint aux figures de Nehalennia, ce qui donne lieu de croire que cette Déesse étoit aussi invoquée pour la navigation ; & cela est confirmé par l'Inscription d'Angleterre dont j'ai parlé, dans laquelle Secundus Sylvanus déclare qu'il a accompli le vœu qu'il avoit fait à cette Déesse pour l'heureux succès du commerce de Craie qu'il faisoit.

CHAPITRE IV.

Isis, adorée chez les Sueves.

DE toutes les Divinités du Paganisme, il n'y en eut peut-être aucune dont le culte ait été adopté plus généralement que celui d'Isis. Ce n'est pas que les differens Peuples qui le reçûrent ayent toujours honoré cette Déesse sous ce nom, mais dans le fond c'étoit toujours la même, quoiqu'on la prît pour la Terre, pour Cybele, pour Diane ou pour la Lune, &c. De-là ces mille noms qu'on dit qu'elle portoit. Tacite, qui nous apprend que son culte avoit pénétré jusque chez les Sueves, peuple distingué parmi les anciens Germains, avoue qu'il ne comprend pas comment il étoit passé dans un pays si éloigné (*a*); à quoi on peut ajouter, avec lequel on avoit si peu de commerce.

Ce qui a paru difficile à l'Historien Romain, doit nous le paroître aussi; mais de pareilles difficultés ne font qu'irriter la curiosité des Sçavans, & c'est dans ces sortes de sujets surtout que paroît la sagacité. En effet combien de conjectures n'ont-ils pas débitées sur la maniere dont ces Peuples éloignés ont pû connoître Isis? Si cette Déesse est Eve, dit Vossius (1), comme elle l'est en effet, dit-il, puisque son nom vient de l'Hebreu *Ischa*, qui veut dire femme par excellence, quel inconvénient qu'elle ait été honorée d'un culte religieux par tant de Nations qui avoient appris ce nom par tradition? Pourquoi, au rapport de Cluvier, le culte d'Isis connu dans toute l'Asie, n'auroit-il pas penétré dans le fond de la Germanie avec les Colonies qui y pénétrerent? Les Sueves, selon Dom Pezron, étant sortis d'Asie, ont reçû sans doute la Religion de ce Peuple. Si Osiris, dans ces grands voyages que Diodore & les autres Anciens lui font entreprendre,

(1) De orig. & progr. Idol.

(a) *Pars Suevorum & Isidi sacrificat: unde causa & origo peregrino sacro, parum comperti.* De Morib. Germanor.

pénétra jusqu'aux sources du Danube, comme l'a crû M. Huet (1), la reconnoissance n'a-t-elle pas pû le faire recevoir au nombre des Dieux, lui & Isis son épouse, par les Peuples de cette contrée, qu'il avoit visités, comme les autres qu'il avoit parcourus, d'où même son culte s'étoit étendu dans toute la Germanie, les Gaules & l'Espagne? Il est vrai que le nom d'Osiris a été inconnu aux Peuples que je viens de nommer; mais ceux d'Apollon, de Belenus, de Soleil, qui étoient les mêmes que cet ancien Roy d'Egypte, ne l'étoient pas.

(1) Demonstrat. p. 4.

Quoiqu'aucune de ces conjectures ne manque pas de vraisemblance, car je ne rapporte pas celle d'Aventinus, qui dans ses Annales des Boïens avance contre l'autorité de tous les Anciens, qu'Isis accompagna son mari dans ses expeditions, & alla avec lui jusqu'en Allemagne pour y voir Suevus qui y regnoit alors; cependant je crois qu'il vaut mieux dire que le culte de cette Déesse a pû passer dans la Germanie par le moyen de Sesostris, qui certainement pénétra non seulement dans la Colchide, où selon Herodote, il laissa une colonie, mais même jusque dans la Thrace, où il en laissa une autre sous la conduite de Maron, comme nous l'apprenons de Diodore; ou plutôt par le moyen des Gaulois qui envoyerent des colonies dans la Germanie, & qui avoient reçû eux-mêmes le culte de cette Déesse; ou par les Pheniciens qui en allant jusqu'à Gadès, ou Cadis, s'étoient souvent arrêtés sur les côtes des Gaules, si même ils ne les peuplerent pas, comme le soutient Bochart; ou par les Carthaginois qui furent long-temps en commerce avec les Gaulois, y porterent, comme nous l'avons dit, le culte de Saturne & de quelques autres Divinités.

Ce dernier sentiment me paroît le plus vraisemblable, & la figure d'un vaisseau sous laquelle ils honoroient cette Déesse (a), prouve que c'étoit par mer que son culte avoit été porté, d'abord immédiatement dans les Gaules, puis chez eux avec les colonies Gauloises.

(a) *Signum ipsum Isidis in modum Liburnæ figuratum.* Tacit. Ibid.

Il ne faut pas être étonné, au reste, si les Sueves représentoient cette Déesse sous la figure d'un vaisseau, puisque comme l'assûre Tacite, il étoit défendu aux anciens Germains de peindre leurs Dieux sous une figure humaine (*b*); cependant il leur étoit permis d'en avoir d'autres représentations, comme nous l'avons dit. Ils prirent le vaisseau pour symbole d'Isis, pour marquer de quelle maniere son culte avoit passé dans l'Occident : car de dire avec quelques Auteurs que comme on croyoit que les Astres, premiers Dieux de l'Univers, étoient portés dans leur vaste carriere par des vaisseaux, & qu'Isis physiquement étant la même que la Lune, devoit avoir le sien, & soutenir sur ce principe que c'étoit la raison pour laquelle les Sueves la représentoient sous la figure d'un navire, c'est une conjecture que je ne crois nullement probable. Les anciens Germains n'étoient pas sans doute assez instruits de la Mythologie, pour donner dans ce raffinement. J'aimerois mieux croire que la Fable nous apprenant que cette Déesse avoit non seulement donné des regles pour la navigation, & en avoit porté le progrès jusqu'à l'invention des voiles, les Navigateurs se mettoient sous sa protection, & lui consacroient au retour de leurs voyages de petits vaisseaux qu'ils déposoient dans ses Temples. Il est sûr que les Egyptiens rendoient un respect religieux au Navire d'Isis, comme nous l'apprenons du Mythologue (*b*) Lactance ; circonstances trop publiques pour avoir été ignorées de ceux qui reçûrent son culte : j'aimerois mieux croire, dis-je, que ce fut ce qui engagea les Sueves à préferer pour le symbole de cette Déesse la figure d'un navire, que toute autre, ne leur étant pas permis de la représenter sous une figure humaine.

Au reste comme on ne sçait pas quelle sorte de culte les Sueves lui rendoient, & que Tacite dit seulement qu'ils lui offroient des sacrifices, toutes les conjectures seroient ici superflues, & nous n'en sçavons pas plus là-dessus que l'Historien Romain.

(a) *Cæterum nec cohiberi parietibus Deos, nec in ullam humani oris speciem assimilari ex magnitudine cœlestium, arbitrantur.* Idem. Ibid.

(b) *Isidis navigium Ægyptus colit.* Lact. l. 1. c. 2.

CHAPITRE V.

Tuiston.

Tacite nomme parmi les Dieux des anciens Germains Tuiston, fils de la Terre, dont les descendans par son fils Man, ou Mannus, peuplerent une grande partie du pays (1). Les Auteurs Allemands ne doutent pas que ce Tuiston, qui n'a passé pour être le fils de la Terre, que parce qu'on ignoroit son origine, ne soit arrivé dès les premiers temps dans la Germanie. Schœdius (2) croit même qu'il étoit un des fils de Noé, & qu'il porta dans la Germanie la connoissance du vrai Dieu, & la Religion même de ce Patriarche. Il n'en demeure pas-là : il assûre que ce fut lui qui y communiqua l'usage de l'écriture & l'alphabet, long-temps avant que Cadmus eût fait le même présent aux Grecs. Enfin, si on l'en croit, c'est le vrai pere des anciens Germains ; il les poliça, leur donna des Loix, établit les cérémonies religieuses, & s'acquit parmi son nouveau peuple tant de vénération, qu'il fut mis au rang des Dieux après sa mort ; qu'on doit croire, dit l'Auteur Allemand, car il n'ose pas l'assûrer, n'être arrivée qu'après une longue vie. Après avoir ainsi exposé son sentiment, Schœdius rapporte un long passage de Joseph sur la longue vie des Patriarches, tant l'érudition coûte peu à cet Ecrivain. Comme Tuiston voyoit, dit-il encore, que rien n'étoit capable de contenir son peuple, il composa en vers les Loix qu'il lui donna, vers qu'on étoit obligé de chanter en public & en particulier, afin que chacun les ayant toujours presens à l'esprit, on ne pût les oublier.

(1) De Mor. German.

(2) De Diis Germ. passim.

Mannus succeda à son pere, & eut trois enfans, desquels, au rapport de Tacite, sortirent trois Peuples, les Ingevons, les Herviones & les Istevons (*a*). Plusieurs même, continue

(a) *Manno tres filios assignant, quorum nominibus proximi oceano Ingævones, medii Herviones, cæteri Istævones vocantur.* Idem loc. cit.

le même Auteur, profitant de la liberté que laisse à l'imagination une Histoire si ancienne, assûrent que ce Dieu eut encore plusieurs autres enfans, d'où descendirent les Marses, les Gambriviens, les Sueves & les Vandales (*a*). S'il ne faut, au reste, que des étymologies pour prouver la descendance de ces Peuples des petits-fils de Tuiston, les Auteurs Allemands, & des pays voisins n'en laissent pas manquer. Ils se vantent même de trouver dans tous ces noms des traces de la Langue Teutonique: & à dire vrai, quelques-unes de leurs conjectures ne sont pas dénuées de fondement.

Une des principales cérémonies du culte que les anciens Peuples de la Germanie rendoient à leur Fondateur & à son fils *Mannus*, étoit de chanter ses louanges, qu'ils avoient mises en vers que Tacite dit être très-anciens : *Celebrant carminibus antiquis Tuistonem Deum, terra editum, & filium Mannum, originem gentis conditoresque* (1).

(1) Iem Ibid.

Comme les Germains avoient la même origine que les Gaulois, & étoient Celtes comme eux, les Sçavans sont persuadés que Tuiston, le Fondateur de la Nation Germanique, étoit le même que Pluton, le pere des Gaulois; & il est vrai qu'un passage de Cesar ne laisse aucun doute à cette conjecture : « Les Druydes, dit-il, publient que les Gaulois sont » sortis de *Dis* ou *Pluton*, lequel après sa mort fut honoré » par les autres Peuples comme leur pere & leur fondateur; » chez les Gaulois, sous le nom de Pluton, & chez les Ger- » mains sous celui de Tuiston, & les uns & les autres lui » éleverent des statues (*b*) dans les bois qui lui furent con- » sacrés ».

(a) *Quidam verò licentiâ vetustatis plures Deo ortos, pluresque gentis appellationes Marsos, Gambrivos, Suevos, Vandalos affirmant, eaque vera & antiqua nomina.* Idem. Ibid.

(b) *Gallos se omnes à Dite patre prognatos prædicare, idque à Druydibus preditum dicere : quem defunctum, tanquam familiæ patrem utriusque populi, Germani sub nomine Tuistonis, Galli sub nomine Ditis honorarunt, statuasque in lucis erexerunt.* De Bell. Gall. lib. 6.

CHAPITRE VI.

De quelques autres Divinités des Germains & des autres Peuples voisins.

SAMUEL Grosser a donné dans son Histoire de la Lusace les figures de quelques Divinités de ce pays-là, que Dom Bernard de Montfaucon a fait dessiner dans le second Tome de son Antiquité expliquée par les Figures : Schœdius avoit sans doute vû de pareilles figures, puisqu'il a parlé de tous ces Dieux (1). Les statues de la plûpart sont fort singulieres, ainsi que les symboles qui les accompagnent ; mais le coup d'œil vaut mieux que des descriptions détaillées. Leurs noms ne ressemblent en aucune maniere à ceux des autres Dieux du monde payen, & il est bien difficile de deviner ce qu'ils signifient.

(1) De Diis German.

Chrodo.

La premiere de ces figures, qui porte le nom de *Chrodo* (2), représente un vieillard qui a la tête nue, & qui appuye ses pieds sur un grand poisson. Il est couvert d'une robe qui ne laisse voir que les pieds, & ceint d'une écharpe : il tient de la main gauche une roue, & de la droite un panier plein de fruits & de fleurs. Comme cette statue avec son pié-d'estal fut trouvée dans la forteresse d'Harsbourg, autrefois nommée Salsboury, Henninius (3) & Grosser croyent que c'est un Saturne ; mais si cela est, la Mythologie des Saxons étoit donc bien différente de celle des Grecs & des Romains, qui n'ont jamais représenté ce Dieu avec de pareils symboles.

(2) Ant expl. T. 2. pl. 184.

(3) Observ. sur les Epitres de Tollius.

Proao.

La seconde est le Dieu *Proao*, qui tient d'une main une

pique, environnée d'une espece de banderolle, & de l'autre un écu d'armes, assez semblable aux nôtres. Grosser prétend que ce Dieu avoit soin de la Justice ainsi que du Marché public, afin que tout s'y vendît avec équité.

Trigla.

La troisiéme représente la Déesse *Trigla* avec ses trois têtes; c'étoit sans doute Diane *Trivia*, ou Hecate: *Tria virginis ora.*

Porevith.

Porevith que représente la quatriéme statue, est une idole fort singuliere. Elle a cinq têtes, & une sixiéme sur la poitrine, à peu près comme celle que portoit Minerve dans son Egide; & autour du piédestal qui soutient la statue de ce Dieu, est un grand amas d'épées, de lances, de poignards & d'autres armes; ce qui fait croire à quelques Antiquaires qu'il avoit soin des dépouilles qu'on prenoit sur l'ennemi.

Suantovith.

Suantovith qui est la cinquiéme statue, a quatre têtes; & est vêtu d'une cuirasse: Grosser dit que c'étoit le Soleil, ou Apollon, la principale Divinité de la Lusace; mais on pourroit aussi le prendre pour Mars.

Rodigast.

La sixiéme figure est *Rodigast*, qui porte une tête de bœuf sur la poitrine, un aigle sur la tête, & tient une pique de la main gauche.

Siwa.

La Déesse Siwa est représentée dans la septiéme statue. Elle est nue, ses cheveux lui descendent par derriere jusqu'aux genoux, & elle tient d'une main une grape de raisin, & de l'autre une pomme: on la prend pour Venus, ou pour la Déesse de la Santé. Pour moi, si la figure est bien dessinée, je crois que c'est une Divinité champêtte, la Pomone de la Lusace.

Flyas.

LA huitiéme est la Déesse Flyas ; & elle est représentée de trois manieres si différentes, qu'il faut que le même nom se trouve sur les trois statues, pour nous laisser croire que c'est la même Divinité. En effet elle paroît sur l'une comme un homme couvert d'un grand manteau qui porte en partie sur la tête, & en partie sur l'épaule ; un lion dont elle soutient les pieds de la main gauche, pendant que de la droite elle tient une torche allumée. Sur la seconde elle paroît sous la forme d'un squélete, à moitié couvert d'un manteau, avec le lion & la torche. Enfin sur la troisiéme, comme un homme contrefait, assis sur un siége, la couronne sur la tête, des pieds monstrueux, tenant la torche allumée de la main gauche.

Latobius.

ENFIN on trouve dans Grosser des Inscriptions déterrées dans la Carinthie, sur lesquelles il est fait mention du Dieu *Latobius*, & il paroît par ces mêmes Inscriptions qu'on l'invoquoit comme un Dieu de la Santé : c'étoit l'Esculape des Carinthiens. Une autre Inscription du même pays fait mention d'Epone : deux autres trouvées en Suisse nomment la Déesse Aventice ; mais on ne sçait que le nom de ces Déesses & de quelques autres.

CHAPITRE VII.

De quelques Heros des anciens Germains, & des Villes consacrées aux Dieux.

CHAQUE Pays ayant eu ses grands Hommes & ses Heros qui meriterent de leurs compatriotes les honneurs divins, on doit bien penser que la guerriere Germanie n'en manqua pas. Elle eut d'abord son Hercule ; car dans quel pays n'en trouve-t-on pas ? & nous avons vû que Tacite le met au nombre des principales Divinités des anciens Ger-

mains. Cet Hercule, dit-on, s'appelloit *Alemannus* : il étoit Roi des Boïens, qui le regarderent toujours comme le fondateur & le pere de leur Nation. Si on s'en rapporte à Aventinus (1), c'est le dernier Roi de Germanie dont Berose fait mention. On ignore en quel temps il a vécu; mais si nous en croyons Eusebe & saint Jerôme, il est le plus ancien de tous les Hercules. Quoiqu'il en soit, ce Prince étoit extrêmement brave & courageux, & avoit pris le lion pour son symbole, en quoi il a été imité par plusieurs Rois du Pays. Ses sujets le mirent au nombre des Dieux après sa mort, le regarderent comme le Dieu de la Guerre, & l'invoquerent toujours depuis, avant que de livrer bataille, faisant retentir l'armée de ses louanges, qu'on chantoit avec une grande solemnité.

(1) Annal. Boiorum. l. 1.

Les autres nations Germaniques eurent aussi chacune ses Heros : ainsi Irminsul étoit celui des Saxons; Radagaise celui des Herules. C'est ce guerrier Radagaise qui alla dans l'Italie avec une armée formidable, & qui fut défait par Stilicon. Basin Roi des Francs est mis au nombre des Heros, & & merita après sa mort les honneurs divins.

Parmi les villes d'Allemagne consacrées à quelque Divinité particuliere, on compte Hambourg, qu'on croit l'avoir été à Jupiter Ammon; Marspurg, ou la ville de Mars, de même que Aresbourg. Lunebourg porte véritablement le nom de la Lune.

Indépendamment de ces villes ausquelles on avoit donné le nom des Dieux qu'elles avoient pris pour Protecteurs, il y en avoit d'autres, ainsi que des Cantons particuliers, où l'on avoit choisi quelque Dieu préférablement aux autres : ainsi les Naharvales, comme nous l'avons dit après Tacite, rendoient un culte particulier à Castor & Pollux; les Suéves à Isis, les Boïens à Hercule. Venus étoit spécialement honorée à Magdebourg; Trigla, ou Diane *Triformis*, chez les Vandales, qui nourrissoient en son honneur un Cheval noir, que le Prêtre qui en avoit soin menoit à la Guerre, pour en tirer des présages. Ces mêmes Peuples rendoient aussi les honneurs divins à Belbuch & à Zeomebuch, qu'ils regardoient comme le bon & le mauvais Génie; car les noms de ces deux Génies

ſignifioient l'un le Dieu blanc, l'autre le Dieu noir.

Si ces Peuples, au reſte, avoient comme les autres Nations payennes, leurs Dieux particuliers & Topiques, ils en avoient de même de communs, qui étoient honorés dans tout le pays; tels que le Soleil, & les autres que nomment Ceſar & Tacite.

Mais ce ſeroit perdre le temps & abuſer de la patience des Lecteurs, que de les conduire plus avant dans les Pays du Nord. Je terminerai donc ici mes Recherches : car enfin, que trouverions-nous dans ces pays éloignés & dans le fond du Septentrion, qu'une Idolatrie qui paroît moderne, & avoir pris la place d'une plus ancienne, où ces Peuples ſemblent avoir abandonné les Dieux de leurs Peres; c'eſt-à-dire, ſans doute, les Aſtres, & les Elemens, qui ont été l'objet général & univerſel du culte de tous les Payens, pour s'adonner uniquement à de folles ſuperſtitions, à l'odieuſe magie dont ils font profeſſion publique, à toutes ſortes de ſortileges & d'enchantemens, dont quelques - uns même, tels que quelques habitans des côtes de la Norvege, ſe vantent de tenir les vents ſous leur puiſſance, de pouvoir les empêcher à leur gré d'exciter des orages & des tempêtes, & qui les vendent même aux Voyageurs, plus crédules ſans doute que ceux qui en font un commerce public.

Si nous parcourons enſuite l'immenſe côte qu'habitent les trois ſortes de Lappons & les Siberiens, nous verrons des Peuples qui ſe croyent éternellement infeſtés par de mauvais Génies qui ne cherchent qu'à rendre leur chaſſe & leur pêche infructueuſes, à enſorceller leurs enfans, & à troubler le triſte repos dont ils jouiſſent dans leurs grottes & leurs tanieres; & qui dès-là s'éforcent par leurs prieres & les ſacrifices de les appaiſer & ſe les rendre favorables : en un mot, qui n'ont d'autre Oracle & d'autre Dieu que l'eſprit de ténebres & de menſonge.

Que ſi enfin nous entrons dans ces vaſtes plaines occupées par les differentes nations Tartares, nous y rencontrerons ou des Peuples qui gémiſſent ſous le poids d'une Idolâtrie également groſſiere & ridicule, ou de prétendus plus éclairés qui ſuivent les rêveries de leurs Bonzes & du grand Lama;

idolâtrie qui nous ramene à l'article des Theogonies des differens Peuples de la terre, que j'ai traitées assez au long dans le commencement de cette Mythologie (1); & qui enfin nous conduit à cette vérité attestée par les Livres saints; *omnes Dii Gentium dæmonia.*

(1) Tom. I. Liv. 2.

Il est vrai qu'on déterre de temps en temps des Idoles dans ces vastes climats, & que le R. P. Dom Bernard de Montfaucon en reçut un assez grand nombre de M. Chumaquer, Bibliothecaire du feu Czar Pierre le Grand, qu'il a fait dessiner dans le Spplément de son Antiquité Expliquée,mais en s'abstenant de les expliquer.Car que peut-on dire de ces figures plus bizarres que les monstres dont se glorifioit l'Egypte, déterrées dans un pays où regne la plus profonde ignorance, que hazarder quelques conjectures sans fondement, & sans avoir de regle certaine pour s'assûrer qu'on auroit quelquefois déviné?

Si cependant il se trouvoit des Curieux qui voulussent connoître plus en détail l'Idolâtrie des Peuples du fond du Nord, il est juste de leur indiquer les sources où ils doivent avoir recours. Pour les Peuples de la Suede & des Pays voisins, ils peuvent lire le Volume de l'Atlantique de Rudbekius, intitulé *Manheim*; en se défiant toutefois de l'esprit de systeme qui regne trop dans cet Ouvrage. Pour les autres Antiquités Septentrionales, les ouvrages qu'ont composés sur ce sujet le sçavant M. Keisler, Meibomius, & quelques autres. Pour les Dieux d'Islande & des Isles voisines, la Mythologie *in* 4o. de Snorron-Sturl, ou Sturleton, réimprimée par les soins de Resenius en 1665. Pour les Lappons, la Lapponie de Scheffer, sans oublier les Historiens de ces differens pays. Mais je puis assûrer d'avance ceux qui auront cette curiosité, qu'ils ne trouveront dans ces Ouvrages que l'histoire d'une Religion extrémement grossiere, sans principes, sans systême, sans liaison; & des Peuples qui gémissent sous la tyrannie de l'esprit de ténebres qui n'est pas enchaîné pour eux: que rien enfin n'y ramenera le Lecteur à la connoissance de la véritable & de la belle Antiquité, & à l'intelligence d'aucun Auteur du bon temps, motifs principaux qui m'ont fait entreprendre cette Mythologie.

Fin du second Volume.